PIERRE LEHAUTCOURT

HISTOIRE

DE LA

GUERRE DE 1870-1871

TOME V

REZONVILLE ET SAINT-PRIVAT

AVEC CINQ CARTES

BERGER-LEVRAULT ET Cie, ÉDITEURS

PARIS | NANCY

5, RUE DES BEAUX-ARTS | 18, RUE DES GLACIS

1905

HISTOIRE

DE LA

GUERRE DE 1870-1871

PIERRE LEHAUTCOURT

HISTOIRE DE LA GUERRE DE 1870-1871

1re Partie. — **La Guerre de 1870.**

(En cours de publication.)

I. — **Les Origines.** 1901.
II. — **Les Deux Adversaires. — Premières opérations** (7 juillet-2 août 1870). 1902.
III. — **Wissembourg, Frœschwiller, Spicheren.** 1903.
IV. — **La Retraite sur la Moselle. Borny.** 1904.
V. — **Rezonville et Saint-Privat.** 1905.
VI. — **Sedan** (*en préparation*).
VII. — **Capitulation de Metz** (*en préparation*).

2e Partie. — **La Défense nationale** (déjà publiée).

Cet ouvrage a obtenu de l'Académie française le 2e prix Gobert en 1899 et 1900.

I. — **Campagne de la Loire. — Coulmiers, Orléans.** 1893.
II. — — — **Josnes, Vendôme, Le Mans.** 1895.
III. — **Campagne de l'Est. — Nuits, Villersexel.** 1896.
IV. — — — **Héricourt, La Cluse.** 1896.
V. — **Campagne du Nord** (Nouvelle édition). 1898.
VI. — **Siège de Paris. — Châtillon, Chevilly, La Malmaison.** 1898.
VII. — — — **Le Bourget, Champigny.** 1898.
VIII. — — — **Buzenval, la Capitulation.** 1898.

PIERRE LEHAUTCOURT

HISTOIRE

DE LA

GUERRE DE 1870-1871

TOME V

REZONVILLE ET SAINT-PRIVAT

AVEC CINQ CARTES

BERGER-LEVRAULT ET Cie, ÉDITEURS

PARIS | NANCY

5, RUE DES BEAUX-ARTS | 18, RUE DES GLACIS

1905

INTRODUCTION

Les quatre jours qui s'écoulent du 15 au 18 août sont les plus importants de toute la guerre de 1870. Ils décident en effet du sort de l'Armée du Rhin et, par contre-coup, de celui de la France impériale. Les 150,000 hommes dont dispose le maréchal Bazaine ont commencé dans la journée du 14 à passer la Moselle. Des fautes graves commises lors de la préparation de ce mouvement, puis la lenteur et la confusion de la marche du 15 permettent à l'ennemi de nous attaquer de front et de flanc dans la matinée du 16. Malgré l'infériorité de ses forces, il réussit à nous tromper à force d'audace ; au lieu de le rejeter sur la Moselle, comme il serait possible, nous consacrons toute la journée à des efforts décousus et impuissants, sans prendre à aucun moment l'offensive résolue qu'exigeraient les circonstances. L'impression causée par la vigueur des attaques d'Alvensleben est telle que, le 17 août, nous nous replions sur des positions défensives où Bazaine

compte faire un premier arrêt avant de se réfugier sous Metz. C'est là que l'ennemi nous attaque le 18 août et que, dans une lutte sanglante, il refoule notre droite, nous coupant définitivement de nos communications avec le dehors.

Ces deux grandes batailles du 16 et du 18 août ont été maintes fois étudiées. On remplirait des bibliothèques avec les publications qui leur sont consacrées. En France comme en Allemagne, des relations, des études officielles ont même paru, quelques-unes toutes récentes. Mais il nous sera peut-être permis de dire qu'il reste encore à glaner après leurs auteurs. Ceux-ci ont nécessairement à compter avec des considérations dont Moltke nous a donné un piquant aperçu : « Ce que l'on publie dans une histoire militaire reçoit toujours un apprêt, selon le succès plus ou moins grand qui a été obtenu, mais le loyalisme et l'amour de la patrie nous imposent l'obligation de ne pas détruire certains prestiges dont les victoires de nos armées ont revêtu telle ou telle personne[1]. » On conçoit que ces préoccupations ne soient pas pour favoriser la recherche de la vérité, « hors de laquelle il n'est pas de salut » en matière historique.

S'il est une conclusion qui s'impose à qui étudie les grandes batailles sous Metz, c'est que nous avons été vaincus non par le nombre, non par le soldat ennemi, non pas même par la supériorité des combinaisons auxquelles il obéissait, mais surtout par suite de l'in-

---

1. Moltke, *La Guerre de 1870*, traduction Jægelé, 2e édition, préface, II.

fériorité de notre commandement. Cette idée n'est pas nouvelle pour le lecteur ; nous l'avons longuement développée dans plusieurs travaux antérieurs. Il nous faut pourtant y revenir, d'autant que l'on n'a pas toujours paru saisir ce que nous entendions par cette expression si claire de « l'infériorité du commandement ». On a cru — peut-être a-t-on semblé croire — que nous descendions à une mesquine question de personnes, que nous faisions uniquement le procès de quelques-uns des généraux qui ont paru à la tête de nos troupes dans la première partie de la guerre de 1870. C'est singulièrement interpréter notre pensée. Sans doute ces généraux ont fait preuve en très grande majorité d'une complète insuffisance technique, jointe pour quelques-uns, notamment Bazaine, à une criante infériorité morale, mais il serait fort injuste de faire retomber uniquement sur eux la responsabilité de nos désastres. Si nous avons été battus à Frœschwiller et à Spicheren, par exemple, la faute n'en incombe pas seulement au maréchal de Mac-Mahon et au général Frossard. Elle est partagée par leur entourage et leurs sous-ordres, tels que le général de Failly et trois des divisionnaires du 3ᵉ corps.

En 1870, à tous les échelons, le commandement français est doublement inférieur au commandement allemand, par l'instruction technique et par le caractère. Son infériorité professionnelle tient à ce que nul ne s'est préoccupé d'instruire nos officiers en vue de la guerre ; les manœuvres n'existent pas ; le travail individuel a été découragé de toutes façons ; l'avancement

est affaire d'accident heureux, de protection ou de simple hasard. Quant à l'infériorité morale, elle résulte de l'absence d'initiative, de la trop fréquente prédominance des intérêts particuliers sur l'intérêt général. D'où, si souvent, le défaut de camaraderie de combat, l'attente passive des ordres, qui créent pour nous tant de causes de faiblesse en face de l'ennemi. Autant il a de mordant, de goût pour l'offensive, autant nous sommes attachés à la défensive, avec ses conséquences inéluctables sur le moral de la troupe. Et ce contraste est d'autant plus bizarre que, par essence, notre soldat est l'homme de l'offensive énergique, de l'*en avant,* et point du tout celui de la défense sur place. Les Allemands avaient moins d'aptitudes naturelles aux attaques hardies, mais ils les ont patiemment contractées. Ils ont suivi l'exemple que nous leur avions victorieusement tracé en Crimée et en Italie, se rendant compte des causes de nos succès beaucoup mieux que nous, qui les avions déjà oubliées. Pour qui aurait le moindre doute à cet égard, il suffit de rappeler la brochure célèbre du prince Frédéric-Charles, *L'Art de combattre des Français,* parue au lendemain de la guerre d'Italie. Elle a exercé sur la tactique allemande une influence profonde, dont nos voisins ont recueilli les résultats aux 16 et 18 août.

Pour résumer encore une fois nos idées sur les causes de nos désastres de 1870, nous dirons qu'ils sont imputables avant tout à la faiblesse et à l'infériorité technique de notre commandement. Les autres circonstances qui y ont contribué : absence de prépa-

ration, infériorité du nombre, insuffisance de notre artillerie, etc., n'ont été qu'accessoires. En des mains plus expertes, nos armées auraient tout au moins assuré l'intégrité du territoire national.

Chaumont, le 1[er] juin 1905.

C'est pour nous un devoir, à la première page de ce livre, de remercier tous ceux qui ont bien voulu nous aider de leurs conseils ou de leurs renseignements. Nous citerons notamment MM. les colonels Donau et de Courson de la Villeneuve, dont les lettres ont éclairé pour nous certains points douteux de la journée du 18 août.

M. le commandant Kreutzberger, du 10[e] régiment d'artillerie, a bien voulu nous signaler diverses fautes d'impression ou autres commises dans notre tome II :

P. 101, ligne 13, lire *Kirschaumen* au lieu de *Kirschnahmen ;*

P. 267, note 1, remplacer le second paragraphe par le suivant :

Le général Frossard fut avisé de sa nomination au 2[e] corps et du départ des divisions du camp de Châlons pour *Sarreguemines, Saint-Avold* et *Forbach* par trois télégrammes et deux lettres du ministre de la guerre en date du 15 juillet. Les premiers arrivèrent au camp le même jour à 8[h] 10, 8[h] 55 du matin, 11[h] 30 du soir ; des deux lettres, l'une est datée de 11 heures du soir (Voir Journal de marche du 2[e] corps, *Revue militaire,* 1899, 437, et *ibid.*, 1900, 542, note 1).

P. 270, ligne 7 des notes, lire *Freyming* au lieu de *Freyssing ;*

P. 284, ligne 12 des notes, lire *Schweyen* au lieu de *Schweigen ;*

P. 285, ligne 5 du bas, lire *Wœrth* au lieu de *Reichshoffen ;*

P. 304, ligne 3 du bas, lire *Colmen* au lieu de *Colmar ;*

P. 316, note 2, ligne 3, lire *Kirchberg* au lieu de *Kirschberg;*

P. 365, ligne 11, lire *VII*[e] *corps* au lieu de *VIII*[e]*;*

P. 365, ligne 14, lire *VIII*[e] *corps* au lieu de *VII*[e]*;*

P. 365, ligne 16, lire *Nunkirchen* au lieu de *Neunkirchen;*

P. 377, ligne 6, lire *Gersweiler* au lieu de *Gerstweiler;*

P. 384, ligne 27, lire *le 4 à Wissembourg* au lieu de *le 5 à Wissembourg;*

P. 384, au bas de la page, ajouter la ligne suivante :
et les opérations de guerre[4]*. La 3*[e] *division Raoult rem-;*

P. 384, ajouter la note suivante :

4. Ordre de mouvement du 2 août, *Revue d'histoire*, 1[er] S. 1901, p. 841.

M. Félix Bouvier a bien voulu également nous signaler certaines fautes de copie ou d'impression commises dans notre tome IV :

P. 14, 30, 46, 367, lire *Susane* au lieu de *Suzane;*

P. 46, note 4, c'est le colonel *Artus* et non le colonel *Hennet* qui commande le 2[e] régiment du train d'artillerie;

P. 87, note 3, au lieu de *Duverney*, lire *Duvernay* (faute commise par la *R. H.*, II, 1902, 1150 [1]);

P. 153, note 4, lire *1865* au lieu de *1885;*

P. 175, 9[e] ligne du texte, au lieu de *II*[e] *armée*, lire *III*[e] *armée;*

P. 175, avant-dernière ligne, au lieu de *III*[e], lire *3*[e]*;* dernière ligne, au lieu de *I*[re], lire *1*[re]*;*

P. 192, 8[e] ligne, au lieu de l'*est de Metz*, lire l'*ouest de Metz;*

P. 206, en note, et 274, 4[e] ligne, au lieu de *24*[e] *de ligne*, lire *29*[e] *de ligne;*

P. 209, en note, au lieu de *Wolff*, lire *Wolf;*

P. 244, 28[e] ligne, au lieu de bois de *Failly*, lire bois de *Borny;*

P. 288, note 3, au lieu de chef d'escadron *Tonnant*, lire chef d'escadron *Toussaint*.

P. 266-294. D'après les souvenirs très nets de M. le général C., en 1870 sous-lieutenant à la 6[e] compagnie du 5[e] bataillon de chasseurs, les 4[e], 5[e], 6[e] compagnies furent jetées dès le début

1. Nous rappelons que les initiales *R. H.* signifient *Revue d'histoire;* les Historiques de corps de troupe cités comme reproduits dans cette revue sont en très grande majorité les Historiques manuscrits de 1871 conservés aux Archives de la guerre. Le contraire est spécifié s'il y a lieu.

de la bataille de Borny dans le bois de Mey. Une première fois elles en sortirent pour aller jusqu'aux vignes vers Nouilly ; elles furent refoulées dans le bois, puis en sortirent une deuxième fois pour y être rejetées de même. L'ennemi y pénétra par la face du côté du ravin de Vantoux et les trois compagnies se firent jour par la face est jusque derrière une haie ; le sous-lieutenant C... essaya de les ramener en avant, mais elles n'entrèrent plus dans le bois, qui fut réoccupé par le 20[e] bataillon de chasseurs.

Nous avons reçu de M. Karl Bleibtreu, trop tard pour en tenir compte, sa dernière publication, *Die Wahrheit über Mars-la-Tour* (Berlin, 1905), écrite en contradiction de Hœnig et des Monographies de l'État-major prussien. L'auteur de la *Légende de Moltke* nous paraît avoir démontré que l'attaque de la brigade Wedell et le combat de cavalerie de Ville-sur-Yron ont eu lieu à peu près simultanément et à une heure sensiblement moins avancée qu'on ne l'admet en général.

GUERRE DE 1870

REZONVILLE ET SAINT-PRIVAT

(15 août-18 août 1870)

LIVRE Ier

LE 15 AOUT

I

LE GRAND QUARTIER GÉNÉRAL AU MATIN DU 15

L'armée du Rhin le matin du 15. — Renseignements sur l'ennemi. — Ordres pour le 15. Napoléon III et Bazaine. — Ordres pour le 16. — Bazaine et la route de Briey.

Pendant la nuit du 14 au 15 août, l'armée du Rhin a continué lentement le passage de la Moselle commencé l'après-midi précédent. Le désordre est si grand, l'encombrement des ponts et de leurs débouchés si inextricable, que certaines fractions n'ont pu même se mettre en marche. Le matin du 15, elles occupent encore les emplacements de la veille au soir. Une faible partie de l'armée seule est engagée dans la direction de Verdun : les divisions Forton et du Barail, qui sont à Gravelotte et à Malmaison ; le 2e corps,

qui s'échelonne de Rozérieulles à Longeville. Le gros du 6e corps est resté en place; le reste s'est intercalé dans le 2e [1].

Aucune de ces troupes n'a pris part à la bataille de Borny. Les autres, qu'elles aient combattu, comme les 3e et 4e corps, ou simplement assisté à l'action, ainsi que la Garde, ont repris leur mouvement rétrograde plus ou moins avant dans la nuit. Après avoir traversé la Moselle, elles sont venues se heurter aux fractions déjà engagées sur la route de Gravelotte et ont dû bivouaquer, attendant que ce long défilé redevienne accessible. Ce n'est pas l'attaque de von der Goltz et la bataille de Borny qui ont ralenti notre retraite, mais bien les dispositions prises par le maréchal Bazaine [2].

La réserve générale d'artillerie, la Garde, les 3e et 4e corps sont étroitement groupés entre la rive gauche de la Moselle, Woippy, le fort de Plappeville et Moulins-lès-Metz [3]. Parmi ces troupes, le mélange est complet. De nombreux traînards se sont attardés à la traversée de Metz ou des faubourgs.

---

1. A la division La Font de Villiers, la brigade Colin à Sainte-Ruffine, la brigade Becquet de Sonnay à Longeville ; la division Tixier entre Seille et Moselle, au sud de Montigny et du Sablon ; la division Bisson au nord de Metz, près de la Maison de planche ; la division Levassor-Sorval au Sansonnet (*R. H.*, II, 1903, 1388, croquis n° 5 du 14 août, et III, 1903, 98).

2. Voir notre tome IV, *Retraite sur la Moselle, Borny*, 312.

3. La *réserve générale d'artillerie* entame son mouvement à 9 heures du soir et vient au Ban-Saint-Martin.

La *Garde* quitte ses emplacements entre 9 heures et 11 heures du soir ; de minuit à 10h30 du matin, ses deux divisions d'infanterie et sa réserve d'artillerie s'établissent entre Longeville et Moulins-lès-Metz, la division de cavalerie au Ban-Saint-Martin.

Le *3e corps* se met en marche de 10 heures du soir à 3 heures du matin. De minuit à 9 heures du matin, la division Montaudon s'arrête entre le fort de Plappeville et le mont Saint-Quentin ; la division Castagny sur les glacis du fort Moselle ; la division Metman entre Plappeville et le Ban-Saint-Martin ; la division Aymard à la porte de Thionville et Devant-les-Ponts ; la division de cavalerie entre cette porte et la Maison de planche ; la réserve d'artillerie au polygone de l'île Chambière.

Le *4e corps* se met en marche après 11 heures du soir. De 4 heures du matin à midi, la division Cissey s'arrête près de la Maison de planche ; la division Grenier entre ce point et la Maison neuve, le long de la route de Woippy ; la division Lorencez à la Maison neuve ; la division de cavalerie vers Le Sansonnet ; la réserve d'artillerie entre Saint-Éloy et la Maison neuve (*R. H.*, III, 1903, 104 à 109, d'après les historiques et divers documents).

C'est à une heure avancée que le rassemblement est à peu près terminé[1].

L'armée a donc terminé la délicate opération du passage de la Moselle; il lui reste à s'organiser pour la marche vers la Meuse. A défaut d'autre motif, la bataille de la veille suffirait à indiquer l'urgence d'une retraite. En outre, des renseignements inquiétants affluent sur l'ennemi. On signale des groupes de cavaliers près de Toul, qui a été sommé de se rendre, à Saint-Benoît aux environs de Saint-Mihiel[2]. Nous préparons la destruction des ouvrages d'art voisins[3]. Tout montre les Allemands commençant à passer la Moselle au sud de Metz. Un fort parti de cavalerie est annoncé à Augny; 10,000 hommes seraient campés « en arrière de Cuvry »; trois régiments de cavalerie « entre Fey, Marly et les bois[4] ». Des coureurs sont signalés à Corny, Novéant, Ars-sur-Moselle; un détachement à Pont-à-Mousson. On parle même de 100,000 hommes groupés sur les deux rives, aux abords de cette ville[5]; on écrit, à tort, qu'une reconnaissance prussienne s'est montrée à Mars-la-Tour et dans le bois de Saint-Marcel[6], c'est-à-dire sur l'une des routes que doit suivre l'armée.

Nous avons dit que Bazaine a des raisons de craindre un mouvement de l'ennemi en aval de Metz[7]. Le 14 août, divers renseignements sont pour le confirmer dans cette idée. On persiste à lui signaler un rassemblement imaginaire « entre Strasbourg, Mertzig et Perl ». On insinue que ces troupes

1. « A peine avais-je pu rallier tout le monde aujourd'hui à midi » (Le général de Ladmirault au maréchal Bazaine, s. h., *R. H.*, III, 1903, 204).

2. Le sous-préfet de Toul au ministre de la guerre, d. t., 14 août, 6h45 du soir, expédiée à 8h20; le préfet de la Haute-Marne au même, d. t., s. h. (*R. H.*, II, 1903, 1436 et suiv.).

3. Le général commandant supérieur à Verdun au maréchal Bazaine, d. t., 14 août, 5h35 du soir (*R. H.*, II, 1903, 1436 et suiv.).

4. Bulletin de renseignements du 6e corps, 14 août matin; bulletin du même, 5 heures du soir (*R. H.*, II, 1903, 1436 et suiv.).

5. L'intendant militaire Vigo-Roussillon au maréchal Canrobert, d. t., 7h8 du matin; Note résumant les renseignements rapportés par le capitaine des francs-tireurs de Frouard (*R. H.*).

6. Le sous-préfet de Briey au préfet de la Moselle et au quartier général, d. t., 9h55 du soir (*R. H.*).

7. Tome IV, p. 185, à la date du 13 août.

sont destinées à opérer entre Thionville et Metz; mention est faite, à nouveau, d'une prétendue armée du Nord, que le général Vogel von Falkenstein conduirait vers Trèves [1]. D'une source plus sérieuse on confirme ces bruits. Les deux armées du Prince royal et de Frédéric-Charles auraient joint celle de Steinmetz. D'après « quelques diplomates et attachés militaires », ces 430,000 hommes ne marcheraient pas sur Metz, mais entre Thionville et Luxembourg, de façon à se porter ensuite directement sur Reims [2].

Bien que ces hypothèses ne soient étayées par aucun fait positif, tout donne à croire qu'elles exercent une certaine action sur Bazaine. On verra avec quelle obstination il refuse de suivre la route de Briey, la plus exposée à une attaque du nord-est [3]. Il craint la menace de l'ennemi dans la

1. L'agent spécial de Thionville au major général, 14 août (*R. H.*, II, 1903, 1436 et suiv.). Le même télégraphie à 7 heures du soir : « Aucun mouvement aujourd'hui entre Trèves et Sarrebourg » (*ibid.*, 1442).

2. Le ministre des affaires étrangères à l'empereur, d. t., 14 août, 1 heure du soir (*R. H.*, II, 1903, 1437).

3. Dans son interrogatoire du 13 octobre 1872, le maréchal affirme le contraire : « D. — Quant à la route de Briey, vous n'aviez donné à aucun de vos généraux l'ordre de la prendre ?

« R. — J'avais laissé l'instruction de prendre cette route, si elle était bonne, aux généraux de ma droite.

« D. — Vous ne vous êtes jamais préoccupé de ce qui se passait du côté de Thionville ?

« R. — Non ; la route était libre.

« D. — Vous ne pouviez croire au mouvement tournant des forces ennemies ?

« R. — Non, je l'ai ignoré... » (*Procès Bazaine, compte rendu sténographique quotidien*, 59). Nous verrons ce qu'il faut penser de cette affirmation au sujet de la route de Briey. En outre, Bazaine a déclaré, concernant la retraite du 17 août, devant le conseil d'enquête sur les capitulations, qu'il avait été « prévenu qu'un corps ennemi opérait un mouvement tournant sur Thionville » (Procès-verbal cité par la *R. H.*, III, 1903, 115). De même, à propos de la marche du 14 août, il répondait à l'instruction de son procès : « Je ne voulais pas trop m'étendre sur la droite, parce que j'ignorais s'il n'y avait pas quelque corps ennemi dans les environs de Briey » (Procès-verbal cité, *ibid.*). Enfin le général Jarras confirme ainsi l'existence de ces appréhensions : « Quand il s'est agi de faire revenir l'armée de Metz sur Verdun, tout d'abord, la pensée était de marcher par les deux routes, dont l'une passe par Briey, tandis que l'autre passe par Mars-la-Tour... Or, on a appris, par un rapport envoyé par le sous-préfet de Briey, que des coureurs ennemis s'étaient avancés jusqu'à Briey, et alors le maréchal Bazaine, d'après les conseils ou sur les ordres de l'empereur, a dû renoncer à la route de Briey, et on a décidé de faire marcher toute l'armée sur l'unique route qui va jusqu'à Gravelotte et qui s'y bifurque... » (Procès-verbal cité, *ibid.*, 116).

seule direction où celui-ci n'ait pas encore paru, et ne fera rien pour couvrir sa marche vers le sud, là même où le danger est immédiat, comme l'indiquent des renseignements trop certains.

Le 14, après la bataille, le maréchal s'est borné à prescrire aux troupes « de reprendre leur marche sur Metz et de passer sur la rive gauche de la Moselle, en occupant en échelons les dernières crêtes qui protègent les deux routes de Strasbourg et de Sarrelouis[1] ».

Ces prescriptions si sommaires et si vagues ne sont même pas régulièrement transmises. Les corps d'armée reçoivent, parfois très tard, des indications contradictoires. Ainsi, vers 11 heures du soir seulement, le général Bourbaki est avisé, par l'un de ses officiers détaché auprès du maréchal, « que le mouvement ordonné le matin doit toujours être exécuté[2] ». Quant à Ladmirault, il ne reçoit aucun de ceux qu'envoie successivement Bazaine pour lui prescrire de reprendre sans retard le passage de la rivière[3]. A 10^{h}5 du soir, il ignore encore s'il doit « repasser la Moselle ou rester en position sur les hauteurs de Grimont[4] ». Le commandant de Polignac et le capitaine de La Tour du Pin, partis dès 9 heures de son état-major pour rendre compte au maréchal, ne peuvent le rejoindre, mais un officier de l'état-major général leur annonce la reprise de la retraite. Vers 11 heures, ce renseignement parvient à Ladmirault, qui donne aussitôt les ordres voulus[5].

---

1. Rapport sur le combat de Borny, *R. H.*, II, 1903, 880. La *R. H.* porte (III, 1903, 102) que Bazaine fit donner l'ordre aux troupes « de reprendre leur marche et de gagner les emplacements qui leur avaient été désignés antérieurement ». Cette dernière indication ne figure pas dans le rapport du maréchal, ainsi que semble l'indiquer la *R. H.*

2. Déposition au procès Bazaine citée par la *R. H.*, III, 1903, 103, 105. La *R. H.* croit cette heure tardive, car certaines fractions de la Garde se mirent en mouvement vers 9 heures.

3. C'est du moins ce qu'assure Bazaine dans ses *Épisodes de la guerre de 1870*, p. 71, et dans le Mémoire justificatif cité par la *R. H.*, III, 1903, 103, affirmation confirmée par le général Jarras, *Souvenirs*, 88, et par le colonel Fix, *Souvenirs d'un officier d'état-major*, 22.

4. D. t. au maréchal, *R. H.*, II, 1903, 1431.

5. Lieutenant-colonel Rousset, *Le 4e Corps de l'armée de Metz*, 91. Le gé-

Les autres troupes n'ont pas reçu de prescriptions plus précises. Si, « dans la soirée du 14 », le 2e corps a été avisé de s'arrêter à Rezonville [1], le maréchal Canrobert apprend vers 11 heures du soir seulement qu'il « doit se mettre en mouvement le 15 dès l'aube ; la division Tixier passera la Moselle sur le pont du chemin de fer, débouchera à Longeville et se dirigera de là sur Gravelotte [2] ». Aucune indication ne vise le reste du corps d'armée. Tout porte donc à croire que Bazaine n'arrête pas dans la soirée du 14 ses ordres pour le lendemain, ainsi qu'il l'a écrit [3], mais le matin du 15, à Moulins, sur les sollicitations pressantes du général Jarras.

Accompagné de ce dernier, il a quitté le champ de bataille à la nuit noire. Il traverse avec peine la ville encombrée de voitures, de matériel et de troupes, pour n'atteindre Longeville que vers minuit [4]. L'empereur, malade et couché [5], le reçoit pourtant. A en croire le maréchal, il fait part à Napoléon III de ses inquiétudes pour la ligne de retraite, de la souffrance que lui cause la contusion reçue à Borny [6]. Il craint de ne pouvoir supporter le cheval et demande à être relevé de ses fonctions. Avec sa bienveillance coutumière, l'empereur lui répond, en touchant son épaule : « Ça ne sera rien, c'est l'affaire de quelques jours et vous venez de briser le charme ! » Puis, sans faire allusion à un départ prochain, il recommande au maréchal la plus grande prudence dans ses opérations, « afin de ne rien livrer au hasard...

---

néral aurait ajouté, s'adressant à son entourage : « Eh bien ! Messieurs, vous voyez qu'on a toujours raison de marcher au canon. Voilà une belle soirée. J'espère que la matinée de demain sera plus belle encore. »

1. Général Frossard, *Rapport sur les opérations du 2e corps*, 81. Dans son rapport sur la bataille de Rezonville, Bazaine écrit « à Vionville » (*R. H.*, III, 1903, 648).

2. Cahier de notes du général Henry, chef d'état-major du 6e corps (*R. H.*, II, 1903, 918). Le Journal du corps d'armée (*ibid.*) est muet sur ce point, contrairement à l'assertion de la *R. H.* (III, 1903, 103).

3. Rapport cité sur la bataille de Rezonville.

4. Général Jarras, *Souvenirs*, 88 et suiv.

5. Il habite avec le prince impérial et le prince Napoléon la maison du colonel Hennoque, ancien député et maire de Longeville (Dick de Lonlay, II, 643).

6. Un éclat d'obus l'a atteint à l'épaule, entamant l'épaulette.

J'attends une réponse de l'empereur d'Autriche et du roi d'Italie ; ne compromettons rien par trop de précipitation et évitons, avant tout, de nouveaux revers ». Quelques instants après, Bazaine part pour Moulins, où il doit établir son quartier général (1 heure du matin[1]). En quittant Napoléon III, le maréchal a été accueilli par des démonstrations joyeuses. « L'entourage impérial » considère la journée du 14 « comme un heureux présage... Ce léger sourire de la fortune était reçu avec enthousiasme[2]... »

A Moulins, Bazaine ne songe qu'à son repos personnel. Il est encore couché quand Jarras vient réclamer ses ordres. Après avoir dû forcer sa porte, le général le trouve au lit, à peine réveillé[3], et lui rend compte que la majeure partie des 3e et 4e corps était encore au point du jour à l'est de la Moselle. Aussitôt de nouveaux officiers sont envoyés pour presser le passage. Pensant que cette opération sera rapidement achevée, le maréchal donne de vive voix les prescriptions suivantes : le 4e corps ira à Doncourt en Jarnizy ; « le 3e, derrière lui, s'arrêtera à hauteur de Vernéville et campera à cheval sur la route, le long de la ligne Vernéville-Saint-Marcel, pour faire face à droite », c'est-à-dire vers Thionville. « Il gardera le bois Doseuillons.

« Le 2e corps, dès qu'il verra la tête du 6e, continuera sa marche jusqu'à Mars-la-Tour et sera remplacé à Rezonville et Vionville par ce dernier corps. Une (la) division de voltigeurs et deux batteries prendront position au Point-du-Jour, pour couvrir au besoin la retraite ; le reste de la Garde s'établira à Gravelotte, laissant à Longeville un régiment

1. Bazaine, *Épisodes*, 70. Bien que ce témoignage soit des plus suspects, il ne parait pas invraisemblable. En revanche, au cours de son interrogatoire, le maréchal aventura une affirmation qui semble tout à fait inexacte. Il aurait été convenu entre l'empereur et lui qu'on continuerait le mouvement sur Verdun, mais qu'on ne persisterait pas dans ce projet « s'il rencontrait une trop forte résistance » (*Procès Bazaine, compte rendu sténographique quotidien*, 38).

2. Général Jarras, 89 ; Bazaine, *Épisodes*, 70.

3. Général Jarras, 89, détail confirmé par l'interrogatoire du maréchal (*R. H.*, III, 1903, 118) : « Le maréchal répond au président, qui lui demande s'il a pu donner des ordres le soir pour la marche de l'armée : « Non, pas le soir ; « j'étais fatigué. Il y avait trois ou quatre jours que j'étais à cheval (*sic*), et « ma blessure me faisait souffrir. »

jusqu'à ce que toute l'armée ait défilé. La cavalerie de Forton se placera à Tronville et éclairera... à gauche et en avant sur la route de Saint-Mihiel ; la division du Barail fera le même service sur l'autre route de Verdun par Jarny[1]. » La réserve générale d'artillerie suivra la Garde et bivouaquera derrière elle[2].

Il est assurément singulier que ni le maréchal ni son chef d'état-major ne prennent soin de formuler par écrit un ordre relatif au mouvement de 150,000 hommes. Il en résulte une incertitude telle qu'à l'heure actuelle on ne peut déterminer d'une façon positive leurs intentions.

Aux prescriptions concernant les 3e et 4e corps, Bazaine en joint une autre. Tous deux suivront les chemins vicinaux de Plappeville, Châtel-Saint-Germain, Amanvillers et de Lorry, Amanvillers, en s'abstenant rigoureusement de la route de Briey. Jarras en exprimant sa surprise, le maréchal répond « avec autorité » qu'il a pris cette décision d'accord avec l'empereur, parce que des avis venus de Paris et de Briey indiquent la présence d'une armée ennemie dans cette dernière direction, et qu'ils veulent éviter une rencontre[3].

Sa décision est si bien arrêtée à cet égard qu'il résiste à une nouvelle demande, cette fois de Ladmirault. Vers midi[4], celui-ci envoie au grand quartier général le capitaine de La

---

1. Général Fay, *Journal d'un officier de l'armée du Rhin*, 68. Cette version est confirmée, avec quelques variantes, par le rapport cité du maréchal sur la bataille de Rezonville : « Les points à occuper dans la journée du 15 étaient : Vionville, par le 2e corps ; Rezonville, par le 6e corps ; Doncourt-lès-Conflans, par le 4e corps ; Saint-Marcel et Vernéville, par le 3e ; la Garde en arrière, à Gravelotte ; la division de Forton, à Tronville, avec ordre d'éclairer la route de Saint-Mihiel ; celle du général du Barail à Jarny. » Par route de Saint-Mihiel, il faut sans doute entendre le chemin de Chambley, Vigneulles, Saint-Mihiel.

2. Le général Jarras (89-91) confirme également la substance de ces prescriptions, ajoutant que le régiment de la Garde laissé à Longeville sera renforcé d'un escadron et d'une batterie. Voir aussi une déclaration de cet officier général à l'instruction du procès Bazaine d'après des notes retrouvées sur un carnet (Bazaine, *Épisodes*, 81). Ces quatre versions de l'ordre du 15 août diffèrent plus ou moins.

3. Général Jarras, 89-91. Voir *suprà*, p. 4.

4. Lieutenant-colonel Rousset, *op. cit.*, 93 et suiv., d'après les Souvenirs inédits du capitaine de La Tour du Pin. « Entre midi et 2 heures », suivant la *R. H.*, III, 1903, 146.

Tour du Pin rendre compte de la bataille du 14, signaler l'encombrement des routes et demander que la marche soit reprise le 16 seulement[1]; le 4e corps irait néanmoins à Doncourt.

La Tour du Pin suit le chemin du col de Lessy, que doit prendre le 4e corps, et le trouve entièrement obstrué par des convois. Il arrive à Moulins vers 1 heure seulement. Bazaine le reçoit aussitôt, mais oppose aux demandes de Ladmirault un refus absolu, sans en indiquer les motifs. Jarras, qui est présent, pose à La Tour du Pin des questions au sujet de la nature et de l'état des routes. Le capitaine fait remarquer que celle de Lessy est praticable, mais parfois encaissée au point que deux voitures ne pourraient s'y croiser. « Qu'est-ce que cela fait? — Comment! qu'est-ce que cela fait? Et si un essieu vient à casser? »

Le maréchal, voyant la conversation prendre des allures incorrectes, fait un signe de la main et montre à La Tour du Pin, sur la carte, l'itinéraire du 4e corps. « Mais, Monsieur le Maréchal, je ne vois aucun chemin dans la direction que m'indique Votre Excellence. » Sans répondre, Bazaine trace de l'ongle un trait sur la carte; puis, au bout d'un instant: « Vous rencontrerez le maréchal Le Bœuf dans un des villages que vous venez de traverser, et vous lui annoncerez qu'en raison... de la fatigue des troupes du général de Ladmirault, je modifie mon ordre, et qu'au lieu de partir après le 4e corps, il partira avant lui; que du reste les dispositions et les routes qui lui ont été précédemment tracées restent les mêmes[2] ».

Certes, Bazaine a toute raison de hâter la retraite du 4e corps. Les circonstances font que les minutes même ont

---

1. Extrait d'une lettre de Ladmirault au maréchal (citée d'après *L'Armée du Rhin*) et déposition du même devant le conseil d'enquête sur les capitulations (*R. H.*, III, 1903, 146).

2. Lieutenant-colonel Rousset, *loc. cit.* Suivant le général Jarras, *op. cit.*, 94, La Tour du Pin demande au maréchal l'autorisation pour le 4e corps de suivre la route de Briey. Bazaine refuse formellement et indique de nouveau comme chemins à suivre ceux de Plappeville à Châtel-Saint-Germain et de Lorry à Amanvillers.

leur prix. D'ailleurs, si le 3e corps peut se mettre en marche le 15, pourquoi le 4e ne le pourrait-il pas? Mais l'entêtement du maréchal à ne pas vouloir suivre la route de Briey est sans excuse. Il attache évidemment une importance réelle aux bruits qui signalent l'ennemi dans cette direction. Pourtant, aucun fait positif ne les confirme; télégraphe et chemin de fer continuent de fonctionner de Metz à Thionville, preuve matérielle qu'ils sont inexacts. Il serait facile de s'en assurer au moyen des six divisions de cavalerie dont dispose l'armée. Mais il n'en est rien.

On a dit que le seul motif de l'obstination du maréchal est le désir de ralentir sa retraite. Il voudrait ne pas s'éloigner de Metz, en attendant les événements qu'il pressent[1]. C'est là une hypothèse purement gratuite, pour le moment du moins. Si Bazaine voulait s'attarder sur la Moselle, rien de plus aisé que d'autoriser le 4e corps à reprendre sa marche le 16 seulement. Les raisons ne manqueraient pas, et cependant il s'y refuse avec énergie. C'est après le départ de l'empereur, quand le maréchal aura sa pleine liberté d'action, qu'il semblera disposé à ne pas quitter Metz. Nous en chercherons plus tard la raison.

1. Lieutenant-colonel Rousset, 97.

II

SURPRISE DE MONTIGNY

Surprise de Montigny. — Échauffourée du Sablon. — Destruction du pont de Longeville.

L'immense désordre qui règne sur la route de Gravelotte va encore être accru par l'apparition d'un petit détachement ennemi[1]. Parti à 4h 30 du matin de Pournoy-la-Chétive, par un brouillard épais qui favorise son équipée, le colonel von der Grœben dépasse Augny et trouve inoccupé un ouvrage commencé au sud de Saint-Privat[2]. Une partie de ses trois escadrons continue vers Metz, par le chemin d'Augny; le reste et les deux pièces se portent à la ferme Bradin, au sud-ouest de Montigny, et s'y tiennent dissimulés aux vues. Les premiers traversent ce village, y capturent quatre traînards[3] et une voiture d'avoine. C'est seulement à la sortie nord, tout près de l'enceinte de Metz, qu'ils sont arrêtés par de l'infanterie.

Cependant, de la ferme Bradin, von der Grœben observe à loisir un camp français qui s'étale au delà de la Moselle, entre Longeville et Moulins. Il y règne encore un profond silence. D'après les habitants, tous les bivouacs de la rive droite ont été évacués dans la nuit, et la plupart de nos

---

1. 1er et 2e escadrons du 3e ulans, 1 escadron du 6e cuirassiers et 2 pièces, avec mission de reconnaître la route de Nancy à Metz et, si possible, les routes de Metz à Verdun (Ordre de la 6e division de cavalerie, von Widdern, *Verwendung und Führung der Kavallerie, 1870 bis zur Kapitulation von Sedan*, III, 43).

2. Aujourd'hui fort Auguste de Wurtemberg. Des patrouilles allemandes pénétrèrent dans les lunettes des ateliers de Montigny et de la Horgne, en cours de construction et inoccupées (Rapport sur les opérations du grand parc du génie, 15 août, *R. H.*, III, 1903, 452).

3. Des 12e, 88e et 100e de ligne. Les 12e et 100e font partie de la division Tixier, du 6e corps; le 88e, de la brigade Maussion, du 5e corps, qui n'est pas sous Metz. La 6e division n'a pas encore fait de prisonniers du 6e corps; c'est par eux qu'elle apprend sa présence sur la Moselle (Compte rendu de von der Grœben, 9h 15 du matin, von Widdern, III, 48).

troupes ont pris la direction de Verdun. Quoique la mission de von der Grœben soit remplie, il met ses deux pièces en batterie à l'ouest de la ferme et tire sur le camp français[1] : « Le résultat fut amusant au plus haut point ; les cris et le désordre se prolongèrent jusqu'à ce que, derrière un voile de brume, le fort Saint-Quentin ouvrît le feu..... » Quand le brouillard se lève, le détachement disparaît à l'abri d'un bois voisin, non sans avoir coupé le chemin de fer à la bifurcation de Montigny[2].

C'est la division Tixier, du 6e corps, qui a été ainsi surprise. L'un des premiers obus a mortellement atteint l'auteur des *Études sur le combat,* le colonel du 10e de ligne, Ardant du Picq, mettant hors de combat plusieurs officiers ou soldats groupés autour de lui[3]. Le désarroi est immense dans le bivouac : « Les tentes sont piétinées, les faisceaux d'armes renversés ; un certain nombre de soldats, à moitié équipés, se sauvent à toutes jambes et vont se réfugier dans un petit bois au bord de la rivière ; ce n'est partout que désordre et confusion[4]. » Aucune des pièces du fort Saint-Quentin ne peut battre la ferme Bradin ; on retourne à grand'peine un canon de 24 en batterie sur Rozérieulles et l'on tire deux obus qui arrêtent le feu de l'ennemi[5], sans lui causer aucune perte. En même temps, on déploie

---

1. 48 obus entre 1,740 et 2,240 mètres (Compte rendu de von der Grœben, 17 août, et *Tagebuch* de la batterie, von Widdern, III, 49).

2. Compte rendu cité : petit bois sur le champ de manœuvres actuel de Frescaty.

3. Un capitaine tué, un chef de bataillon, un lieutenant et neuf hommes blessés (Le lieutenant-colonel Doléac au général Péchot, 15 août, *R. H.*, III, 1903, 413). Lire dans l'Historique du corps (*ibid.*, 414) les détails concernant la mort héroïque d'Ardant du Picq.

4. Capitaine Pinget (75e de ligne), *Feuilles de carnet, 1870-1871,* 17 ; Historique du 4e voltigeurs, *R. H.*, III, 1903, 422. La *R. H.* (*ibid.*, 109) use d'euphémisme pour ce déplorable incident : « L'ennemi disparaissait aussitôt au travers du brouillard, non sans avoir provoqué cependant un certain trouble. » D'après le rapport du poste de la cathédrale (*ibid.*, 473), la canonnade commence vers 6h 30 et dure encore vers 7h 15. Le rapport du lieutenant Moyne, commandant l'artillerie du fort Saint-Quentin (*ibid.*, 465), porte à 6 heures le commencement de la canonnade.

5. Rapport cité du lieutenant Moyne : « Sa Majesté a daigné envoyer des félicitations à M. Moyne et a donné l'ordre de lui serrer la main de sa part » (Rapport de la 4e batterie du 1er, *R. H.*, III, 1903, 468).

quelques troupes, notamment le 3e bataillon du 4e voltigeurs, et l'on ouvre une fusillade désordonnée sur les cavaliers ennemis.

Vers la même heure, une autre échauffourée se produit au Sablon, à l'est de Montigny. Le major von Hessberg est parti de Verny à 4 heures du matin [1] pour reconnaître vers Metz. Laissant deux escadrons cachés dans Saint-Privat, il pousse le 5e du 6e cuirassiers au delà du chemin de fer. Après avoir essuyé quelques coups de feu en traversant Le Sablon, les cavaliers prussiens arrivent aux dehors qui couvrent la gare de Metz. Là ils sont arrêtés par un feu d'infanterie.

Leur apparition a mis en fuite, non seulement les habitants du Sablon et de Montigny, mais les cinquante voitures du grand parc du génie, encore sur la rive droite. Elles rentrent en désordre dans Metz. Faute de troupes, le directeur du parc fait prendre les armes aux trois cents ouvriers de l'arsenal et les établit dans les dehors; le gouverneur envoie une compagnie tirée des petits dépôts de chasseurs à pied, puis des bataillons de garde mobile. Enfin il retient quelques heures une brigade de grenadiers de la Garde [2]. Le désarroi est complet et le général Coffinières croit Metz « très sérieusement attaqué [3] » : le tout pour trois escadrons et deux pièces.

Le major von Hessberg a mis son artillerie en batterie et canonné d'abord un train où s'est embusquée de l'infanterie, puis la ville. Le canon du fort Queuleu finit par lui imposer silence et le détachement se retire sur Verny [4].

La panique causée par ces deux démonstrations ne s'est

---

1. Avec 2 escadrons du 6e cuirassiers, 1 escadron du 15e ulans et 2 pièces (Ordre cité de la 6e division, 14 août, 1 heure du matin).

2. Rapport sur les opérations du grand parc du génie, Journal du général Coffinières (*R. H.*, III, 1903, 451, 453).

3. « Metz est très sérieusement attaqué du côté du chemin de fer. Impossible de réunir les gardes nationales. Les isolés sans officiers sont insaisissables. Pour avoir le temps de me reconnaître, je retiens une brigade de grenadiers... » (Le général Coffinières à Bazaine, d. t., 7h 35 du matin, *R. H.*, III, 1903, 163).

4. Compte rendu daté de 7h 30 du matin et transmis à 9 heures par la 6e division (Von Widdern, III, 46).

pas arrêtée à une fraction du 6e corps et de la garnison de Metz. Au moment où von der Grœben tire son premier coup de canon, Napoléon III va quitter Longeville. Il met son cheval au galop et s'engage « sur la voie romaine qui longe la route, en s'élevant sur les coteaux à sa droite [1]. Au bout de quelque temps, entendant de nouveau le canon en avant et à gauche », vers Mars-la-Tour, il s'arrête devant la ferme du Point-du-Jour, pour y demeurer toute la durée de cet engagement [2]. Ainsi, jusqu'à la dernière heure, ce fantôme de souverain aura été pour l'armée un embarras et rien de plus. Même ses bagages arrêtent pendant des heures la marche de nos colonnes sur la route de Gravelotte [3].

Lui aussi, Bazaine n'a pas échappé à la panique. Avant de quitter Moulins, il donne l'ordre de détruire le pont du chemin de fer à Longeville. Il craint que nous ne soyons coupés de Metz, « l'ennemi commençant à tirer sur nous [4] », et veut éviter d'être obligé à « un nouveau combat d'arrière-Garde », si l'ennemi s'en emparait [5]. Cette destruction, uniquement provoquée par la fugitive apparition de trois escadrons et de deux pièces, est d'autant plus absurde que le

1. Chemin de Scy, Lessy, Châtel-Saint-Germain et le Point-du-Jour.

2. Combat de la division Forton dont nous parlerons plus loin (P. de Massa, ancien officier d'ordonnance de l'empereur, « Souvenirs et impressions, 1840-1871 », *Figaro*, 10 juin 1897). D'après le général Lebrun, *Souvenirs militaires*, 308, l'empereur atteint Gravelotte entre 7 et 8 heures du matin. Suivant le lieutenant-colonel de Montluisant (*L'Armée du Rhin, ses épreuves, la chute de Metz*, 7), l'empereur monte à cheval avec son fils, et sort de son logement au milieu d'une émotion indescriptible de sa Maison. Les voitures, fort nombreuses, partent à toute allure sur la route de Verdun ; les chevaux de main, l'escorte sont au galop et cette avalanche traverse nos batteries.

3. Au moment où le convoi du 2e corps va se mettre en route, dès 5 heures du matin, des officiers font impitoyablement descendre dans les prés à droite et à gauche toutes les voitures, afin de laisser place aux bagages impériaux. Un peu avant 9 heures seulement, on voit déboucher un maréchal des logis et deux guides criant à tue-tête : « La voie libre ! » « Puis arrivent un peloton de guides, un peloton de gendarmes d'élite, les voitures particulières de l'empereur, du prince impérial et du prince Napoléon ; puis les fourgons spéciaux et chariots du train, etc. La marche est fermée par un peloton de gendarmes d'élite, et un bataillon de grenadiers de la Garde escorte le tout (Journal de l'adjoint à l'intendance Bouteiller, *R. H.*, III, 1903, 178).

4. *Procès Bazaine, compte rendu sténographique quotidien*, 80.

5. Mémoire justificatif cité par la *R. H.*, III, 1903, 163 ; Bazaine, *Épisodes*, 71. Dans ces deux documents, l'ex-maréchal ne mentionne la destruction que d'une arche du pont alors qu'il en fit détruire *deux* en deux fois.

pont est sous le canon de l'enceinte et du fort Saint-Quentin, à moins de 2^{km},500. Nous supprimons bénévolement un moyen de passage dont nous serions seuls à pouvoir user[1]. Le 26 août, quand l'armée devra de nouveau traverser la rivière, elle aura lieu de le déplorer. Pendant tout le blocus, on travaillera à rétablir ce pont, mais l'ennemi seul en tirera profit pour diriger sur Thionville le matériel de siège provenant de l'arsenal de Metz[2].

Quoi qu'il en soit, le génie du 3e corps fait sauter l'une des arches avant 9^h 30 du matin. Puis, ayant appris que des piétons pouvaient encore passer sur les débris, le maréchal prescrit d'en détruire une deuxième, ce qui a lieu vers 5 heures du soir[3], alors que les cavaliers prussiens ont dès longtemps disparu.

On voit quelles conséquences a eues la négligence de la division Tixier et de la Garde. En s'établissant le long de la Moselle, sans s'inquiéter d'être couvertes sur la rive opposée, ces troupes ont commis une faute impardonnable. La division Tixier n'a pas même assisté à la bataille du 14; elle occupait Le Sablon, Montigny et la ferme Bradin avant de passer la Moselle. Comment n'avoir pas laissé même une grand'garde au sud du pont de Longeville ?

---

1. Général von Pelet-Narbonne, *Revue de Cavalerie*, février 1900, 602.
2. *Procès Bazaine, compte rendu sténographique quotidien*, 183 ; Rapport du général de Rivières.
3. Relations du colonel Petit, 8 avril 1872 ; du capitaine Boyenval, 31 mai ; du capitaine Philippe, 3 juin ; du lieutenant Compagnon, 12 janvier (*R. H.*, III, 1903, 163-169).

III

LE MOUVEMENT D'ENSEMBLE

Les itinéraires choisis. — Longueur des colonnes. — Irrégularité de la marche. — La division Forton. — Canonnade de Mars-la-Tour. — Les divisions Forton et Valabrègue au bivouac.

Pour se porter le 15 août entre Meuse et Moselle, l'armée fait usage de quatre itinéraires différents [1]. Mais plusieurs ayant des tronçons communs, ils se réduisent à deux en réalité : la route impériale de Metz à Verdun par Gravelotte, et le chemin de Metz à Vernéville par Plappeville et Lessy. Outre que celui-ci, étroit et de profil accidenté, est peu propre au mouvement d'une grosse colonne, la répartition des deux itinéraires entre les corps d'armée a été si mal réglée que divisions, brigades, régiments et convois cheminent pêle-mêle. Le parcours entre Plappeville et Lessy est suivi simultanément par des fractions des 3e, 4e, 6e corps, sans parler des convois. Cette voie finit même par être si complètement obstruée que la grande masse de l'armée en est réduite à la route impériale, suivant l'idée première de Bazaine. On sait quelles illusions il nourrissait le matin du 14 sur la rapidité à attendre de notre mouvement [2]. Le plus simple calcul lui aurait montré l'inanité de cet espoir [3].

Le 14 août, l'armée du Rhin présentait un effectif de 176,195 hommes. Les pertes de ce jour, la division Laveaucoupet et les diverses fractions laissées à Metz, enfin les malades ou éclopés qui s'y arrêtent atteignent un total de

1. Du nord au sud : 1° La Maison neuve, Le Goupillon, Plappeville, Lessy, Châtel-Saint-Germain, Vernéville ; 2° Devant-les-Ponts, Plappeville, Lessy, Châtel-Saint-Germain, ferme de Moscou ; 3° Longeville, Moulins, Scy, Lessy, Longeau, la voie romaine, Gravelotte ; 4° Longeville, Moulins, Longeau, Rozérieulles, Le Point-du-Jour, Gravelotte (Croquis n° 1 du 15 août, *R. H.*, 1903).

2. Voir notre tome IV, p. 228, télégramme de midi 30 à l'empereur.

3. Général Lewal, *Tactique de marche*, extrait reproduit par le général Pierron, *Méthodes de guerre*, II, I, 529. A l'état-major général de l'armée du Rhin, le colonel Lewal avait dans ses attributions les marches et opérations.

20,000 hommes environ. Il reste à mettre en marche 152,587 hommes[1]. D'un calcul minutieux, établi sans aucune exagération d'allongement, il résulte que ces 150,000 hommes occuperaient sur route une longueur comprise entre 226,450 et 152,336 mètres[2]; cette dernière étendue est encore triple de la distance de Metz à Verdun. La queue de notre énorme colonne serait à Metz que la tête aurait déjà dépassé Reims[3]. Pour la rassembler autour de Gravelotte en faisant usage de la seule route impériale, il faudrait un minimum de quarante-huit heures environ[4]. Encore ce mouvement devrait-il s'accomplir avec beaucoup d'ordre et de régularité. Dans les conditions admises par le maréchal le 13 août, l'armée se mettant en marche le 14 vers midi ne doit donc pas être établie autour de Gravelotte avant le 16 à la même heure.

Mais rien n'oblige Bazaine à faire usage d'un seul itinéraire de Metz à Gravelotte. Il en a quatre au moins à sa disposition pour atteindre le plateau[5]. Le front de l'armée, de

1.

2e corps	16,048	hommes.
Brigade Lapasset	3,470	—
3e corps	44,128	—
4e corps	32,594	—
6e corps	32,057	—
Garde	18,070	—
Réserve de cavalerie	3,520	—
Réserve générale d'artillerie	2,700	—
Total	152,587	hommes.

Il y a des réserves à faire sur ces chiffres, bien que le général Lewal fût bien placé pour les connaître. Mais la plupart de nos situations d'effectif sont l'inexactitude même.

2. 226,450 mètres en formation simple, l'infanterie par le flanc, la cavalerie par deux, les voitures par une ; 152,336 en formation doublée, l'infanterie par section, la cavalerie par quatre et les voitures par deux (général Lewal).

3. Les distances de Metz à Verdun et à Reims calculées à vol d'oiseau.

4. M. le général Lewal admet que les différents corps partiront de leurs emplacements du 14 au matin et que le point initial de marche sera le Ban-Saint-Martin, à 13km,200 de Gravelotte. Il table sur une vitesse de 3km,500.

5. 1° De Metz à Sainte-Marie-aux-Chênes par Woippy, Saulny et Saint-Privat (route de Briey) ;

2° De Metz à Habonville, par Lorry et Amanvillers ;

3° De Metz à Vernéville par Plappeville, Lessy, Châtel-Saint-Germain et Montigny-la-Grange ;

4° De Metz à Gravelotte par la route impériale (général Lewal, *loc. cit.*). On

Gravelotte à Sainte-Marie-aux-Chênes, ne dépasserait pas 10 kilomètres, chiffre très modéré pour plus de 150,000 hommes.

En réalité, et bien que nous fassions usage d'itinéraires autres que celui d'abord prescrit, notre mouvement, commencé le 14 vers 11h30 du matin, s'achève à peine le 16 vers minuit, après soixante heures. Le maréchal a évalué sa durée au sixième de ce qu'elle sera réellement. Qui peut mesurer les conséquences de cette grossière erreur ? Le mouvement entamé le 14 sur quatre routes distinctes aurait certainement été terminé le 15, et la bataille de Rezonville eût été livrée dans des conditions tout autres [1].

Nos convois auxiliaires contribuent grandement à encombrer les routes de marche. Recrutés dans les départements voisins, composés surtout de charrettes comtoises ou lorraines à deux et à quatre chevaux, ils constituent des masses informes, dont la mobilité est presque nulle. « Ignorants de la discipline plutôt qu'indisciplinés », les charretiers marchent volontiers pour leur compte et s'arrêtent de même. D'après les ordres du maréchal, les convois doivent être rassemblés au Ban-Saint-Martin, afin d'y attendre l'ordre de mise en route. « Mais, trompant la vigilance du vaguemestre général et des vaguemestres..., beaucoup de conducteurs..., trop impatients pour attendre leur tour de marche, s'étaient subrepticement engagés sur la route en profitant des intervalles qui se produisaient dans les colonnes... » De là un mélange qui interdit toute discipline et multiplie à l'infini les à-coups. Un nombre assez considérable de ces charrettes est vide ou n'a qu'un chargement illusoire.

Un autre élément de désordre est constitué par les bagages qui, chez nous, de tout temps, ont été difficiles à diriger et à maintenir dans de justes proportions [2].

---

pourrait y ajouter le chemin de fer en construction de Metz à Verdun, utilisable pour l'infanterie au moins.

1. Général Lewal, *loc. cit.*; général Jarras, 96-97.

2. Général Jarras, 94-96 ; général Fay, 67. Dans un ordre du 15 août (*R. H.*, III, 1903, 161), le maréchal prescrit de réduire les bagages aux limites réglementaires ; il supprime les autorisations données aux cantiniers civils.

C'est vers 3 heures du soir seulement que Bazaine quitte Moulins. Déjà il a remarqué que la Garde, au lieu de marcher par section et avec des distances aussi réduites que possible, est disposée sur un rang des deux côtés de la route, chaque homme laissant entre lui et celui qui le précède un espace quatre ou cinq fois trop considérable. En outre les régiments sont coupés par des colonnes de voitures sans aucun chef, vaguant à l'aventure dans une complète ignorance de leur destination. Le maréchal décide aussitôt de licencier les convois auxiliaires[1], mesure grave qui va compliquer le ravitaillement. Elle ne serait admissible que progressivement appliquée par le licenciement journalier des voitures vides. Prise aussi hâtivement, elle provoquera de nouveaux désordres. La plupart des charrettes ainsi arrêtées le long de la route de Gravelotte se mettront, le soir venu, à la suite des trains réguliers et rejoindront l'armée le matin du 16, après une marche de nuit[2]. D'ailleurs il a été impossible de renvoyer sous Metz les convois du grand quartier général et du 2e corps, déjà engagés dans le défilé de Rozérieulles[3].

On sait que, le soir du 14, la division Forton s'est portée à Gravelotte. Le 15, de grand matin, des gens du pays signalent la présence de l'ennemi vers Ars-sur-Moselle, même à Chambley et à Mars-la-Tour ; il y aurait une forte masse de cavalerie près de Novéant[4]. A 5h 15[5], la division se met en

1. Ordre à l'intendant général Wolf, *R. H.*, II, 1903, 163.

2. Général Fay, 67 ; général Jarras, 96-98 ; *Procès Bazaine, compte rendu sténographique quotidien*, rapport Rivières, 182. D'après le réquisitoire du général Pourcet (*ibid.*, 482), ordre est donné le 13 août d'emporter trois jours de vivres sur l'homme, soit les rations des 14, 15 et 16 août. Le 15, il reste un seul jour de vivres du sac. Au moment du départ, le maréchal prescrit de placer quatre jours de vivres sur les voitures du train régulier, mais cet ordre n'est notifié ni à l'état-major général, ni à l'intendant en chef. Il est inexécutable, car il exigerait un remaniement complet des convois ; le train ne peut d'ailleurs charger que deux jours de vivres au plus. Le licenciement des convois revient donc à affamer l'armée.

3. Rapport Rivières, *loc. cit.*

4. Général Bonie, *La Cavalerie française pendant la guerre*, 54 ; déposition devant le conseil d'enquête sur les capitulations, *R. H.*, III, 1903, 133.

5. Rapport Forton sur le combat de Puxieux, s. d., Bazaine, *Episodes*, 74. La *R. H.*, III, 1903, 133 écrit : « vers 4h 30 ». Le Journal de la division porte

marche, sans qu'on ait pris soin de vérifier ces bruits autrement que par des reconnaissances très rapprochées.

Sur la route de Verdun, Forton est couvert par un escadron du 1er dragons ; un autre, du 9e, le flanque, également à courte distance, au sud de la chaussée. Il dépasse ainsi Rezonville et Vionville. Au sortir de ce dernier village, le général remarque « beaucoup de poussière » dans la plaine qui sépare Mars-la-Tour de Puxieux. Il détache aussitôt les trois escadrons restants du 1er dragons, avec ordre de soutenir le premier et de s'arrêter à l'ouest de Mars-la-Tour, en fouillant l'intervalle de ce village à Puxieux. Puis, ayant aperçu « des mouvements et de la fumée », il porte dans la même direction le général prince Murat avec le reste du 9e dragons[1]. Le gros de la division, réduit à une brigade de cuirassiers et deux batteries à cheval, suit très lentement la route de Verdun.

Déjà le 1er dragons sait par ses éclaireurs la présence de cavaliers ennemis vers Tronville. Il oblique au sud de Mars-la-Tour et se voit bientôt devant un groupe qu'il évalue à un régiment. Ce sont deux escadrons du 11e hussards[2], venus le matin à l'est de Rezonville, qui rétrogradent devant la division. Le colonel de Forceville les poursuit jusqu'à l'ouest de Puxieux. Mais là, quoiqu'il ait été rejoint par le 9e dragons, il est arrêté par une batterie installée au nord-est de Xonville et croit même y voir de l'infanterie[3]. La brigade se retire sur Puxieux et Mars-la-Tour, où elle rejoint les cuirassiers et l'artillerie.

Ces derniers, partis de Gravelotte à 5h15, sont arrivés à Mars-la-Tour vers 9 heures seulement[4], ayant consacré

« 5h15 » ; un autre rapport du général, 16 août, « 5 heures » ; l'Historique du 1er dragons, « 4h30 » ; l'Historique du 9e dragons, « 5 heures » (*ibid.*, 437-441).

1. Déposition citée devant le conseil d'enquête.

2. De la brigade Redern, 5e division. Nous verrons plus loin le détail de leur mouvement.

3. Historique du 1er dragons, *R. H.*, III, 1903, 440 ; Historique du 9e dragons, *ibid.*, 441 ; rapports Forton, 16 août et s. d. (*ibid.*, 437-439). Il y a contradiction entre l'Historique du 9e dragons, qu'a suivi la *R. H.*, et les deux rapports du général de Forton, les Historiques des 9e dragons et 7e cuirassiers.

4. *R. H.*, III, 1903, 135. Le deuxième rapport du commandant de l'artillerie divisionnaire porte même « vers 10 heures » (*ibid.*, 448).

quatre heures à parcourir 11 kilomètres. Informé de cette rencontre, Forton établit ses deux batteries, encadrées par la brigade de cuirassiers, à l'ouest de Mars-la-Tour. Après l'arrivée des dragons, il les place à gauche de l'artillerie et les cuirassiers à droite. Dans cette formation, qui satisfait notre goût héréditaire pour la symétrie, il attend patiemment l'approche de l'ennemi[1]. A proprement parler, il conduit sa division comme de l'infanterie. Pas un instant il n'a la pensée de prendre avec ses quinze escadrons et ses deux batteries l'offensive contre les neuf escadrons et la batterie de Redern.

Lorsque l'ennemi survient, son artillerie engage aussitôt le feu contre la nôtre. Masquées par une ligne d'arbres et par un pli de terrain, nos brigades n'ont pas à souffrir de cet échange d'obus, qui dure une heure environ. Plus faible de moitié, l'artillerie allemande est bientôt en état d'infériorité manifeste et rompt le combat. Son tir a été des plus défectueux[2].

L'ennemi se retire vers Puxieux où nous croyons voir de l'infanterie[3]. Forton a si peu l'instinct cavalier qu'il se contente d'observer cette retraite. La division du Barail, qui opérait au nord vers Jarny, a été avisée par ses soins et apparaît à ce moment au sud de la ferme de La Grange. Le général de Valabrègue porte également le 7e dragons[4] entre Vionville et Tronville. Il y a là, disponible, un total de trente-quatre escadrons[5] et de quatre batteries, qui n'auraient aucune peine à refouler les forces très disséminées de la division Rheinbaben. Forton en juge autrement. Il fait savoir à Frossard « qu'il lui serait difficile de tenir à Mars-la-Tour, s'il était attaqué, et qu'il a l'intention de chercher

1. Rapports cités du général de Forton (16 août et s. d.).

2. Nous n'avons que deux chevaux blessés ; la batterie ennemie aurait eu quatre pièces démontées, un caisson sauté et beaucoup d'hommes hors de combat (deuxième rapport du commandant de l'artillerie, Historique des batteries, *R. H.*, III, 1903, 445 et suiv.).

3. Rapports Forton, 16 août et s. d.

4. Récit du colonel de La Boulinière, *R. H.*, III, 1903, 138.

5. La division du Barail est à trois régiments seulement. L'un des escadrons de Forton est à l'escorte du train de la division.

un point d'appui en arrière ». Le général n'a pas cette division sous ses ordres. Il se borne à lui conseiller d'occuper « une position qui lui permette de remplir son rôle de division d'avant-garde [1] ». Idée non moins fausse que celle de Forton, malgré les apparences. Cette cavalerie n'a pas à occuper « une position », mais bien à user de son moyen d'action propre, c'est-à-dire du mouvement. Elle trouerait aisément le voile tendu entre nous et Verdun.

Il n'en est rien. Après avoir stationné autour de Mars-la-Tour jusque vers 1 heure, la division Forton vient bivouaquer à l'ouest de Vionville, auprès du 2e corps. On a dit que « cette opération, mollement conduite, fut la cause du blocus de Metz [2] ». Il y a là une exagération évidente ; toutefois la journée du 15 août fait peu d'honneur à Forton, ainsi qu'à l'ensemble de notre cavalerie.

Le bivouac de la division est couvert par une ligne de grand'gardes, si l'on peut dire ainsi, placées en général à très courte distance des bivouacs. A droite, elles ont leurs vues étroitement bornées par les bois de Saint-Marcel et de Tronville, qui dessinent un angle droit dans lequel elles sont établies. Au centre, elles sont si près de la brigade Murat qu'elles constituent de simples gardes de police. Aux deux ailes, elles se relient plus ou moins aux grand'gardes des 6e et 2e corps, elles aussi dans le voisinage immédiat de leur infanterie.

Ajoutons que la division Tixier, du 6e corps, qui vient camper au sud-est de Saint-Marcel, se couvre uniquement

---

1. Général Frossard, *Rapport sur les opérations du 2e corps*, 82.

2. Bazaine, *Épisodes*, 76. L'ensemble des pertes de la division Forton fut de 1 officier et 2 chevaux blessés ; 3 cavaliers et 4 chevaux disparus (rapport Forton, s. d.). Pour expliquer sa retraite, le général écrit dans son premier rapport : « Des tirailleurs d'infanterie assez nombreux commençaient à se rapprocher de nos vedettes. Jugeant qu'ils allaient être suivis par leurs bataillons, je rendis compte de ma situation au général Frossard et, d'après son avis, je repliai ma division... » Cette dernière assertion est en contradiction avec ce qu'écrit Frossard dans son livre. Forton la reproduit dans un autre rapport du 9 septembre (*L'Armée du Rhin*, 278). D'après ce document, la brigade de dragons bivouaque à l'ouest de Vionville ; la brigade de cuirassiers, au nord-est du village. Les tentes ne sont pas dressées et les chevaux restent sellés (Historique du 1er dragons).

à la lisière du bois de ce nom, c'est-à-dire vers le sud, sur le flanc gauche de la brigade Gramont et de la division Valabrègue. Elle a complètement omis de garder les directions ouest et nord, les seules dangereuses. Quant au 2[e] corps et aux troupes en arrière, ils sont dans le voisinage rapproché de bois étendus qui ne sont pas gardés et que nous négligeons même de fouiller. On ne saurait imaginer un dispositif de sûreté plus mal conçu [1].

« Outre toutes ces précautions, écrit naïvement Forton, des reconnaissances et des patrouilles furent exécutées pendant toute la soirée et toute la nuit. Elles éclairaient à de grandes distances en avant [2]... »

En réalité, le bois et le village de Tronville, à quelques centaines de mètres de nos bivouacs, restent en dehors du parcours de nos patrouilles. Elles laissent tout à fait inexplo-

---

1. Grand'gardes des *divisions Forton et Valabrègue*, de la droite à la gauche : un peloton du 4[e] chasseurs à la cote 280, au sud de la voie romaine ; un peloton du 7[e] cuirassiers vers la cote 272, au nord de Vionville ; un peloton du 7[e] cuirassiers un peu au sud, à mi-chemin des cotes 260 et 270 ; un peloton du 10[e] cuirassiers vers la cote 287, entre Vionville et la corne sud-est du bois de Tronville ; deux pelotons du 1[er] dragons sur la croupe 294-297, à l'ouest de Vionville ; un peloton du 9[e] dragons sur la croupe du cimetière, vers la cote 294 ; 5[e] escadron du 7[e] dragons vers la cote 302 au sud ; 2[e] escadron du même corps au sud de Flavigny, sur la route de Vionville à Gorze. La nuit, un poste de 20 dragons à pied (1[er] régiment) a été poussé en avant de la jonction du chemin de Tronville à Vionville et de la route ; tous les postes de cuirassiers ont été doublés de chasseurs de la division Valabrègue, pied à terre (4[e] régiment) [Rapport Forton du 9 septembre, croquis 1 et 1 *bis*, *R. H.*, III, 1903, septembre, et I, 1904, mars).

Avant-postes du *6[e] corps :* 1[re], 2[e], 3[e], 4[e], 5[e] compagnies du 2[e] bataillon du 10[e] de ligne ; 3[e], 4[e], 6[e] du 9[e] chasseurs réparties à la lisière sud du bois de Saint-Marcel et au sud-ouest du bois Pierrot en trois groupes sans liaison ; la 6[e] compagnie du 2[e] bataillon du 10[e] de ligne, les 1[re] et 2[e] du 3[e] dans le bois de Saint-Marcel en soutien (croquis 1 *bis* cité).

Avant-postes du *2[e] corps :* une compagnie du 12[e] chasseurs au nord de la route, entre le bivouac du 2[e] corps et celui de la division Valabrègue ; une compagnie du 23[e] au sud de la route, à la même hauteur ; une compagnie du 23[e] près de Flavigny ; une compagnie du 66[e] entre la précédente et la croisée de chemins 317, au sud-est, où est une compagnie du 55[e] ; une compagnie du 66[e] sur le chemin de Rezonville à Chambley, entre les cotes 317 et 309 ; une compagnie du 55[e] sur les pentes au nord-ouest du bois de Vionville, vers la cote 289 ; deux compagnies du 77[e] sur la croupe 312 au nord-est ; une compagnie du 84[e] sur chacun des flancs du ravin descendant de Rezonville, vers la Maison blanche (*R. H.*, IV, 1903, 337 et croquis 1 *bis* cité).

2. Rapport du 9 septembre.

rées les pentes boisées qui limitent le plateau vers la Moselle. Si nous savons que l'ennemi est à Gorze, c'est par les habitants[1].

---

1. Voir *suprà*, p. 19. Voir également général Canonge, *Histoire militaire contemporaine*, II, 111 et W. (général de Waldner-Freundstein), *Rezonville. Documents pouvant servir à l'histoire d'un régiment d'infanterie*. C'est un peloton d'éclaireurs d'infanterie (lieutenant Devaureix) qui fouille Tronville le matin du 16 (Notes du général Devaureix, 5 novembre 1900, *R. H.*, I, 1903, 695).

IV

LES 2e, 6e CORPS ET LA GARDE

La division du Barail. — Le 2e corps. — Le 6e corps. — La Garde Réserve générale d'artillerie. — Le 3e corps.

Le matin du 15 août, à Malmaison, du Barail a reçu l'ordre de se remettre en marche par la route d'Étain, comme le prescrivaient les instructions du 13. Il devra s'arrêter à Jarny [1].

La 1re division vient d'y arriver vers 10 heures, après une escarmouche, quand le canon retentit au sud-est. C'est Redern qui engage sa batterie contre celles de Forton. Aussitôt du Barail fait alléger les chevaux d'une partie de leur charge. Puis il court au canon. En chemin, il rencontre un officier que Forton lui envoyait pour réclamer son concours. Mais quand sa division atteint les abords de Mars-la-Tour, la canonnade a cessé et l'ennemi a disparu [2].

Elle revient alors à Jarny, non sans faire des prisonniers à quelques patrouilles allemandes [3]. C'est à ce maigre résultat qu'aboutit l'heureuse inspiration de du Barail, faute de mordant de la part de Forton.

A Jarny, la 1re division est tout à fait en flèche depuis la retraite de la 3e sur Vionville. Du Barail juge nécessaire de la ramener à Doncourt, où elle bivouaque en couvrant les

1. D'après la *R. H.*, III, 1903, 120, la division du Barail part vers 5 heures : c'est l'heure que donne le Journal de la 2e brigade (*ibid.*, 434), mais l'Historique du 2e chasseurs d'Afrique (*ibid.*, 435) porte « 9 heures ». Cette heure paraît plus vraisemblable, car il est difficile d'admettre que la division ait mis cinq heures pour faire 12 kilomètres (distance de Malmaison à Jarny).

2. Rapport du Barail, 15 août, 6^h^15 du soir ; Journal de la division, *R. H.*, III, 1903, 433, 434 ; général du Barail, *Mes Souvenirs*, III, 173.

3. Dans ses Souvenirs, le général mentionne *une centaine* de prisonniers. Le Journal de la division et une dépêche du général à un destinataire inconnu (général Jarras ?) réduisent ce nombre à *sept* (*R. H.*, III, 1903, 434, 436).

bagages du 4e corps [1]. Le soir et une partie de la nuit, une fusillade assez vive retentit vers le château de Moncel et le moulin de Breuillot. On y détache un escadron du 2e chasseurs d'Afrique [2].

Le 2e corps vient immédiatement derrière la réserve de cavalerie. D'après les ordres verbaux donnés par Bazaine [3], il doit d'abord s'arrêter à Rezonville, puis continuer jusqu'à Mars-la-Tour, dès que le 6e corps arrivera à sa hauteur. Les deux corps d'armée se suivant sans intervalle, cette prescription équivaut à rassembler le 2e corps, puis à le faire rompre dès que ce rassemblement sera terminé. Le profit doit être nul et la perte de temps marquée. D'ailleurs cette prescription est modifiée au cours de la journée. « Par suite des retards éprouvés dans la marche des autres corps d'armée », le 2e corps reçoit du maréchal l'ordre de rester à Rezonville [4].

A Metz, la division Valabrègue n'a « pu franchir la porte de France qu'à 1 heure du matin [5] ». Elle marche tout le reste de la nuit, atteint vers 5h 30 l'auberge de Saint-Hubert à l'est de Gravelotte, s'y arrête deux heures environ et va bivouaquer à cheval sur la route de Verdun, à l'est de Vionville, où la brigade de dragons arrive vers 9h 30. Celle de chasseurs n'atteint le même point que trois heures plus tard, après avoir été coupée des dragons [6].

La brigade Lapasset suit immédiatement la cavalerie. Partie de Sainte-Ruffine à 4 heures du matin [7], elle est vers

1. Arrivés à 5 heures du soir (Journal de la division).
2. Historique du corps (*R. H.*, III, 1903, 436).
3. Voir *suprà*, p. 7.
4. Journal du 2e corps, *R. H.*, III, 1903, 171. Le général Jarras (*Souvenirs*, 100) explique ce contre-ordre par le combat de Mars-la-Tour. A l'instruction du procès Bazaine (procès-verbal cité par la *R. H.*, III, 1903, 122), Frossard confirma les indications du Journal du 2e corps.
5. *R. H.*, III, 1903, 120.
6. Journal de la division, *R. H.*, III, 1903, 175. La brigade de dragons remonte à cheval vers 11 heures, lors de la canonnade de Mars-la-Tour, et rentre au bivouac à 2 heures. Dans la soirée, un escadron du 7e dragons et un du 5e chasseurs sont attachés à chacune des divisions Vergé et Bataille (Le général Frossard aux généraux Vergé et Bataille, 15 août, *ibid.*, 183).
7. *R. H.*, III, 1903, 121. Le Journal de la brigade Lapasset, *ibid.*, 175, porte « 1 heure du matin », ce qui paraît invraisemblable.

10h30 à Rezonville, ayant mis six heures environ pour parcourir 12 kilomètres. La division Vergé atteint le même point vers 11 heures[1]. Quant à celle du général Bataille, elle se met en marche à 7 heures seulement, fait une grand'halte au Point-du-Jour, lors du passage de l'empereur venant de Longeville, et se porte ensuite à Rezonville[2], suivie de la réserve d'artillerie[3].

Autour de ce village, les avant-postes qu'établit le 2e corps font face au sud et non à l'ouest, direction regardée à tort comme suffisamment couverte par la cavalerie. D'ailleurs ils sont à très faible distance ; en raison du voisinage des bois, ils ne nous couvrent nullement d'une surprise[4].

Le 6e corps devait suivre immédiatement le 2e sur la route de Gravelotte ; mais, lorsqu'il se met en marche, l'encombrement est immense ; des masses compactes de voitures rangées sur plusieurs files obstruent la chaussée sur nombre de points ; le mouvement, fort irrégulier, est la lenteur même. La division La Font de Villiers, arrêtée dans la soirée du 14 de Sainte-Ruffine à Longeville, repart vers 6 heures du matin. Par Jussy et Gravelotte, elle atteint Rezonville, après de longs arrêts ; vers 4 heures, elle s'établit au nord-ouest de ce village, la droite au bois Saint-Marcel et la

1. *R. H.*, III, 1903, 121. Le Journal de la division (*ibid.*, 172) porte « 9 heures », mais la division suivant la brigade Lapasset, cette dernière heure est invraisemblable.

2. Journaux de la division et de sa 1re brigade.

Division Bataille, à 1,500 mètres à l'ouest de Rezonville, le 12e bataillon de chasseurs au nord de la route de Verdun, le reste au sud, sur deux lignes par brigades accolées à 200 mètres de distance ; l'artillerie et la cavalerie divisionnaires entre les lignes (Journal de la division, *R. H.*, III, 1903, 172).

Division Vergé derrière la précédente, également au sud de la chaussée ; 1re brigade en première ligne, 2e en deuxième ligne à 200 mètres de distance ; le 77e avec deux bataillons en potence, face au sud, surveillant les bois ; l'artillerie entre les deux lignes (Journal de la division, *ibid.*).

Brigade Lapasset au sud-est de Rezonville, sa gauche au village, face au bois des Ognons ; *réserve d'artillerie* au sud-ouest du village (Journal du 2e corps, *ibid.*, 171).

3. Partie vers 6 heures de Moulins. La 7e batterie du 17e (à cheval) est détachée à la division Valabrègue (Journal de l'artillerie du 2e corps, *R. H.*, III, 1903, 175).

4. Voir *suprà*, p. 23.

gauche à la route[1]. Ce qui complique encore cette marche, déjà si pénible, c'est que, au sortir de Sainte-Ruffine, la division se forme par bataillons en masse pour marcher vers la ferme Saint-Hubert[2]. Elle met ainsi près de dix heures à parcourir 13 kilomètres, de Longeville à Rezonville.

La division Bisson[3] reçoit à 3 heures du matin l'ordre de quitter son bivouac de la Maison de planche et de se porter en avant de la porte de France. Partie vers 3h 30, elle y arrive rapidement, mais pour être arrêtée de longues heures par le défilé de colonnes du 3e corps. Vers 8 heures seulement[4], elle reprend sa marche sur Plappeville et Lessy, rejoint la route de Gravelotte et la suit jusqu'à Rezonville, où elle bivouaque derrière la division La Font de Villiers, la gauche à 500 mètres de la chaussée[5].

Celle de Levassor-Sorval suit à peu près le même itinéraire, non sans que de larges intervalles s'ouvrent entre ses fractions[6]. Elle a peine à dépasser les colonnes du 3e corps arrêtées dans le vallon de Plappeville, croise à Lessy la division Tixier dont nous allons parler, coupe les voltigeurs de la Garde qui suivent la voie romaine, et s'engage enfin sur la route de Gravelotte en même temps qu'un énorme courant de convois, de fractions plus ou moins compactes et d'isolés. A Rezonville, elle bivouaque « le long et au nord » de la route, à 1 kilomètre du village, « face au sud-

1. Journal de la division, *R. H.*, III, 1903, 418. L'artillerie et le génie suivent la route ; l'infanterie passe par « le plateau de Jussy ».

2. Elle marche dans les champs de chaque côté de la route (Dick de Lonlay, II, 639 ; Historique du 93e, cité par la *R. H.*, III, 1903, 124).

3. 9e de ligne et deux batteries de 12 de la réserve générale, rattachées provisoirement à la division (9e et 10e du 13e).

4. *R. H.*, III, 1903, 125, d'après l'Historique du 9e de ligne et celui du 25e qui suit la division Bisson. Le Journal de la division (*ibid.*, 417) porte *10 heures*.

5. Elle est installée à 5 heures du soir, ayant consacré plus de treize heures à faire 19 kilomètres (Journal de la division).

6. Elle part du Ban-Saint-Martin, le 25e à 8h 30, le 26e « ensuite » ; l'artillerie à 10 heures, le 28e à 10h 45 et le 70e à 1 heure (*R. H.*, III, 1903, 126, et Journal de la 8e batterie du 18e, *ibid.*, 419). Les 7e et 8e batteries du 18e ont été provisoirement rattachées à la division, qui n'a pas reçu son artillerie. D'après un officier du 25e, ce régiment part de la Maison de planche un peu après 3 heures du matin, s'arrête jusqu'à 8h 30 à la gare de Devant-les-Ponts, passe à Lessy à 11h 35, et à Gravelotte à 3h 40.

est ». Elle a mission de « surveiller les débouchés du bois des Ognons »[1] déjà gardés par la brigade Lapasset du 2e corps, beaucoup mieux placée.

Quant à la division Tixier, elle a quitté avant le jour la rive droite de la Moselle, pour aller faire une grand'halte au débouché du pont de Longeville. C'est là qu'elle est surprise par le canon de von der Grœben. Après cette échauffourée, elle repart pour Scy, Lessy, Châtel-Saint-Germain et la ferme de Moscou, en évitant la grand'route. Entre 7 heures et 8h 30[2], elle arrive à Rezonville et bivouaque d'abord entre la chaussée et le bois Pierrot, puis au nord, de ce bois à Saint-Marcel.

Des avant-postes couvrent fort incomplètement le 6e corps, comme nous l'avons vu[3]. C'est après avoir reconnu le terrain que le maréchal Canrobert a pris ces dispositions sommaires. Il a même cru devoir envoyer « des paysans aux renseignements dans les bois vers Ars et Gorze »[4], ce qui motive le dispositif de la division Levassor-Sorval. Il faut dire que le corps d'armée n'a pas reçu sa cavalerie restée au camp de Châlons. C'est le 15 seulement que le 2e régiment de chasseurs lui est rattaché[5].

La Garde s'est mise en marche dans la nuit du 14 au 15, sans la moindre régularité[6]; elle s'achemine péniblement vers Metz, avec de nombreux arrêts provenant du croisement d'autres troupes. Au delà des portes Mazelle et Saint-Thiébaud, l'obstruction des rues défie toute description : « On ne peut se faire une idée du pêle-mêle, de l'enchevêtrement, des embarras résultant de la longueur du défilé...

1. Journal du général Henry, *R. H.*, III, 1903, 410.
2. Journal de la division, deux rédactions, *R. H.*, III, 1903, 412. La 12e batterie du 8e (division Bisson) a été provisoirement rattachée à la division Tixier (Journal du lieutenant-colonel de Montluisant, *R. H.*, III, 1903, 416).
3. Voir *suprà*, p. 22.
4. Journal du général Henry. Voir notre tome IV, p. 92.
5. Journal du 6e corps, *R. H.*, III, 1903, 410.
6. V. *suprà*, p. 5, 19. D'après les Historiques (*R. H.*, III, 1903, 421), le 1er voltigeurs se met en marche à minuit 30 ; le 1er grenadiers à 1 heure du matin. Mais d'autres fractions seraient parties vers 9 heures (réserve d'artillerie, *ibid.*, 106). Il n'y a pas trace d'un ordre écrit ou verbal réglant cette marche.

des troupes, des voitures... sans compter les convois en grande partie arrêtés dans l'intérieur de la ville, au lieu d'aller se masser au Ban-Saint-Martin... »[1] De minuit à $10^h 30$ du matin, les différentes fractions atteignent la Moselle entre Moulins et Longeville, à part la cavalerie qui se rassemble au Ban-Saint-Martin[2]. L'encombrement de la route de Gravelotte les oblige à un arrêt prolongé. Vers 11 heures seulement, la division Deligny se met en marche pour gagner le plateau de Moscou, laissant à Châtel-Saint-Germain un régiment d'arrière-garde[3]. Cette désignation ne se justifie guère, car la tâche de couvrir les derrières de l'armée reviendrait plutôt aux fractions des 3e et 4e corps attardées sous Metz[4].

Sur la route, la marche des voltigeurs est si pénible qu'à Longeau ils s'engagent sur la voie romaine et gagnent ainsi les abords du Point-du-Jour. Une fraction pousse jusqu'à Gravelotte et s'y établit; le reste passe la nuit sur le plateau[5].

Le gros du corps d'armée ne se met en marche que vers 2 heures, la cavalerie en tête. Partie du Ban-Saint-Martin[6], elle va camper, entre 7 et 8 heures, dans l'angle des routes de Mars-la-Tour et d'Étain[7].

La réserve d'artillerie, qui suivait immédiatement, est

---

1. Journal de la division de grenadiers, *R. H.*, III, 1903, 424; Journal de la 2e brigade, *ibid.*; Journal du lieutenant de La Forest-Divonne, *ibid.*, 425.

2. *R. H.*, I, 1903, 107.

3. Les ordres très confus relatifs au mouvement de la Garde, le 15, et reproduits par la *R. H.*, III, 1903, 428, font simplement allusion à ce détachement. D'après une note du général Bourbaki (*ibid.*, 420), c'est Bazaine qui l'aurait prescrit de vive voix.

4. Le 3e voltigeurs, resté à Châtel-Saint-Germain, y passa la nuit *face* à la division Metman, demeurée à Lessy.

5. Le bataillon de chasseurs au sud de Gravelotte, les 1re, 2e, 3e compagnies, avec la 2e batterie montée, en grand'gardes surveillant les débouchés vers Ars (Historique du corps, *R. H.*, III, 1903, 421); la 1re brigade, les 1re et 5e batteries montées, le régiment de chasseurs entre Saint-Hubert et Le Point-du-Jour; à la nuit, le 4e voltigeurs, d'abord arrêté près de la 1re brigade, traverse la route et s'établit à 300 mètres au sud, avec « quelques compagnies en grand'-garde » (Historique, *ibid.*, 422).

6. Journal de la division, *R. H.*, III, 1903, 427; de la plaine de Moulins-Longeville, d'après la *R. H.*, *ibid.*, 130.

7. Journaux de la Garde et de la division, *loc. cit.*

arrêtée au nord-est de Gravelotte, entre les routes d'Étain et de Metz. Quant à la division de grenadiers, partie vers 4 heures de Longeville, elle n'atteint Gravelotte qu'après 11h30 du soir : plus de sept heures pour parcourir 10 kilomètres ! On la dispose au sud-ouest du village, dessinant un demi-cercle autour des « parcs et quartiers généraux qui y sont accumulés [1] ». C'est faire double emploi avec le bataillon des chasseurs de la Garde.

La réserve générale doit suivre ce corps d'armée, avec la même destination [2]. C'est donc vers 4 heures seulement que ses huit batteries [3] se mettent en marche. L'encombrement ne leur permet d'atteindre Gravelotte que de 10 heures à minuit [4]. Il a même fallu que deux de ces batteries marchassent côte à côte avec la division de grenadiers.

Deux des équipages de ponts, ceux des 2e et 4e corps, accompagnent l'armée vers la Meuse [5], et il a été décidé qu'eux aussi suivraient la Garde. Par une singulière imprévoyance, le maréchal et le général Coffinières font relever, non seulement les ponts d'équipage, mais ceux construits avec tout autre matériel. La garnison de Metz et, plus tard, l'armée entière vont donc être réduits aux seuls ponts de la ville [6]. Nous aurons à le déplorer les 26 et 31 août.

Quoi qu'il en soit, le relèvement des ponts commence dès le passage des dernières troupes, c'est-à-dire vers 10 heures

---

1. Journaux de la division et de la 2e brigade, *R. H.*, III, 1903, 424. La 1re brigade, les guides, les 4e et 6e batteries à hauteur de la Maison de poste, la droite à la route ; la 2e brigade, la 3e batterie au sud de Gravelotte, à cheval sur le chemin d'Ars. Voir aussi Dick de Lonlay, II, 583.

2. Le général Soleille au général Canu, 15 août, s. h. *R. H.*, III, 1903, 451.

3. Les 5e, 6e, 7e, 8e du 13e (12) sont restées dans les forts Bellecroix et Moselle (Voir notre tome IV, p. 231) ; les 9e et 10e du 13e (12) sont détachées à la division Bisson ; les 7e et 8e du 18e (à cheval) à la division Levassor-Sorval.

4. Les 11e et 12e batteries du 13e bivouaquent au nord de la route de Mars-la-Tour, près la Maison de poste ; les 1re, 2e, 3e, 4e, 5e, 6e du 18e « sur la lisière nord de Gravelotte à l'est de la route de Conflans » (*R. H.*, III, 1903, 131, d'après les Historiques, non reproduits).

5 Sur une décision de l'empereur en contradiction avec celle de Bazaine (Voir notre tome IV, p. 223). La dépêche citée du général Soleille au général Canu porte simplement : « Les pontonniers suivront la Garde. »

6. Rapport du colonel Marion, 15 août, *R. H.*, III, 1903, 448.

du matin. Mais les équipages ne suivent pas la Garde, comme le voulait le général Soleille. Un ordre du maréchal les engage dans le chemin étroit et sinueux de Plappeville et de Lessy[1], où la longueur des haquets les empêche de faire demi-tour et gêne même leur marche. Ils contribuent à y rendre l'encombrement inextricable.

1. Journal du général Soleille, *R. H.*, III, 1903, 447. La *R. H.* (*ibid*, 32) porte, sans référence à l'appui, que l'équipage du 4e corps rallia son corps d'armée vers la Maison de planche.

V

RETARD DES 3e ET 4e CORPS

Le 3e corps. — La nuit du 14 au 15. — Mouvement du 15. — Division Montaudon. — Division Nayral. — Réserve d'artillerie. — Division Metman. — Division Aymard. — Le 4e corps dans la nuit du 14 au 15. — Ordre pour le 16. — Division Lorencez. — Nouvel itinéraire de Ladmirault. — Situation de l'armée.

Comme la Garde, le 3e corps a effectué en pleine nuit sa retraite sur Metz. Il est longtemps arrêté aux portes de la place par le défilé d'autres troupes et n'atteint la rive gauche que dans la matinée [1].

Il est disséminé de la Maison de planche à Plappeville, pêle-mêle avec le 4e, sans parler des convois et des fractions d'autres troupes. Le général Decaen, qui le commandait, blessé à Borny, a été remplacé par Castagny qui, blessé également, a passé le commandement au général Montaudon. Vers 9h30 du matin, le maréchal Le Bœuf prend la direction provisoire du corps d'armée [2], qui change ainsi de main pour la quatrième fois en vingt-quatre heures. On conçoit que, les circonstances aidant, il en résulte un certain désarroi.

L'ordre de mouvement qui arrive à l'instant de Moulins porte que le corps d'armée s'engagera à la suite du 4e, sur le chemin de Doncourt par Lessy et Châtel-Saint-Germain [3]. Mais, vers midi, Le Bœuf apprend que le 4e corps n'a pas encore terminé son rassemblement et qu'il ne pourra se mettre en route avant 2 heures du soir. Le 3e devra donc le devancer [4].

Nous avons vu combien le chemin de Lessy, étroit, sinueux

1. Voir *suprà*, p. 2.
2. Notes du maréchal Le Bœuf, *R. H.*, III, 1903, 186 ; la même revue (p. 143) porte *à 9 heures*.
3. Notes citées du maréchal Le Bœuf; lettre du colonel d'Ornant, 10 février 1872, *R. H.*, III, 1903, 187.
4. Voir *suprà*, p. 9.

et à pentes raides, est encombré de convois et de troupes. La division Montaudon, la seule dont Le Bœuf dispose en ce moment, ne se met en marche qu'à de longs intervalles, de 1 heure à 3 heures[1]. Elle a pourtant atteint avec une facilité relative le plateau de Leipzig, lorsque le capitaine de Salles lui apporte du grand quartier général « l'ordre d'occuper la position d'Amanvillers, par Vernéville, jusqu'à Saint-Marcel, à cheval sur la route de Gravelotte à Doncourt » (5 heures environ)[2].

Cet ordre verbal reproduit sans doute une partie de celui qu'a donné Bazaine dans la matinée[3]. On se rappelle que le 3e corps devait bivouaquer « le long de la ligne Vernéville-Saint-Marcel, pour faire face à droite ». Cette prescription, de clarté incertaine, est évidemment dictée par la crainte de voir une armée déboucher contre notre flanc droit. Dans ce cas, ce n'est pas la ligne Vernéville-Saint-Marcel qu'il conviendrait d'occuper, mais une autre, face au nord-est.

Quoi qu'il en soit, vers 6h 30, la division Montaudon va camper la droite à Montigny, la gauche vers Vernéville[4], face au nord-ouest, la seule direction où l'ennemi ne soit certainement pas.

A la suite de Montaudon, la division Nayral s'est engagée vers 2 heures sur le chemin de Plappeville à Lessy. Mais elle éprouve beaucoup plus de difficulté à le remonter, en sorte qu'elle arrive fort tard à Vernéville, où elle s'établit face au nord-ouest comme la précédente[5].

---

1. Journal de la division; *R. H.*, III, 1903, 143, d'après les Historiques. Dick de Lonlay porte *à 2 heures* (II, 569).

2. Notes du maréchal Le Bœuf; la lettre citée du colonel d'Ornant porte: « Vous deviez aller occuper la ligne des crêtes d'Amanvillers et Vernéville à Saint-Marcel, votre quartier général à la ferme de Bagneux; le 4e corps en avant de vous à Doncourt, si le temps lui permettait de s'y rendre. »

3. Voir *suprà*, p. 7.

4. Journal de la division; le maréchal Le Bœuf au maréchal Bazaine, 15 août, *R. H.*, III, 1903, 198. La *R. H.*, III, 1903, 144, porte « entre Montigny et Chantrenne »: le 18e bataillon de chasseurs à la droite, au sud de Montigny; puis les régiments, sur la crête allant vers Chantrenne; l'artillerie « près de Vernéville », c'est-à-dire à la gauche, selon toute apparence.

5. La droite à Vernéville, la gauche vers Saint-Marcel, par brigades sur deux lignes. Ses différentes fractions arrivent de 9 heures à minuit, moins le 69e qui

La réserve d'artillerie a quitté vers 10 heures son bivouac de l'île Chambière. Après avoir passé le grand bras de la Moselle, elle s'engage sur la route de Gravelotte à la suite des colonnes et des convois qui y sont déjà entassés et n'est établie à l'est de Saint-Marcel qu'entre 9 heures et 10 heures [1]. Son emplacement est si bizarrement choisi que, si la division Tixier, du 6e corps, n'était bivouaquée au sud-est de Saint-Marcel, ces batteries seraient en première ligne.

Ainsi la moitié environ du 3e corps occupe l'emplacement fixé par Bazaine. Encore son installation ne se termine-t-elle que dans la matinée du 16 août. Quant aux autres troupes, les circonstances et aussi notre défaut habituel d'initiative les retiennent sous le canon de Metz.

La division Metman est arrivée près de Plappeville à 8 heures du matin. Elle y reste bivouaquée jusqu'au soir, attendant un ordre qui survient seulement vers 4 heures. Elle doit partir aussitôt que tous les convois seront passés et « aller occuper l'espace compris entre Vernéville et Anoux-la-Grange [2] », au nord-ouest.

Cet ordre est « impossible à exécuter » ; les bagages ne cessent de passer et, à un moment donné, la route est « complètement obstruée ». Le courant s'arrête ; la division se voit « immobilisée sur son bivouac [3] ». En réalité, si Metman avait la ferme volonté d'atteindre le plateau en même temps que le sens de sa responsabilité, il lui serait aisé de gagner Lorry, puis Amanvillers et Vernéville par un chemin absolument libre. Mais il s'en tient à la lettre de

---

n'atteint Vernéville qu'à 5 heures du matin (*R. H.*, III, 1903, 144). Suivant Dick de Lonlay, II, 570, la division quitte son bivouac vers 2h 30 et arrive sous Vernéville de 10h 30 à minuit.

1. *R. H.*, III, 1903, 145 ; Lettre du général Zurlinden, 2 février 1901, *ibid.*, 193.

2. C'est du moins ce que porte le Journal de la division, *R. H.*, III, 1903, 189. Il n'y a pas trace d'un ordre de ce genre parmi les documents reproduits par la *R. H.*

La relation du capitaine Mignot (5e batterie du 11e), *ibid.*, 189, porte que l'ordre de départ arrive à 4 heures. Il est à croire que la division le reçut beaucoup plus tôt, car il parvint à midi au général Aymard. (Journal de la division, *ibid.*, 190).

3. Journal de la division, *R. H.*, III, 1903, 189

l'ordre reçu et n'atteindra le champ de bataille du 16 août qu'après la fin de l'action. Nouvelle conséquence du défaut d'initiative dans nos rangs, même les plus élevés.

La division Aymard ne réussit pas davantage à rallier le 3e corps dans la nuit. Arrivée à la Maison de planche de minuit à 6 heures du matin, elle reçoit à midi l'ordre de reprendre la retraite. L'encombrement retarde son départ jusque vers 5 heures du soir. Encore sa tête ne peut-elle parcourir que 2 kilomètres avant d'être arrêtée par la division Metman et par quantité de voitures de toute nature. Elle reste sur place jusqu'au 16 à 4 heures du matin [1], avant que son chef ait l'idée si simple de suivre une autre route.

Enfin la division Clérembault, arrivée vers 6 heures du matin à la porte de Thionville, s'y arrête tout le jour et une partie de la nuit, bien qu'elle ait reçu à 4 heures l'ordre de se rendre à Châtel-Saint-Germain par Plappeville, en suivant le général Aymard. Lui aussi, Clérembault s'en tient à la lettre de son ordre jusqu'à 11 heures du soir. A ce moment il envoie un officier solliciter des instructions auprès de Bazaine. Le maréchal l'autorise à suivre la route de Gravelotte, alors à peu près libre. Vers 8 heures du matin il arrive à Vernéville [2]. Du moins sa division pourra-t-elle prendre part à la bataille du 16 août, si d'autres circonstances ne l'en empêchent.

La marche du 4e corps n'est pas moins pénible que celle du 3e.

Avisé vers 11 heures du soir, le 14 août, de l'ordre de retraite générale donné par Bazaine, Ladmirault a prescrit sur l'heure d'entamer ce mouvement. Il n'y a pas trace de prescriptions de lui réglant la marche des colonnes et le passage de la Moselle, quoique cette opération, de nuit, à travers un terrain accidenté, soit des plus délicates. Sans doute les troupes se mettent simultanément en retraite et

1. Journal de la division ; Note du général Aymard, 20 février 1872 ; Lettre du général de Geslin, 12 février 1900, *R. H.*, III, 1903, 190, 191.

2. Journal de la division ; Rapport du général de Clérembault, 21 août, *R. H.*, III, 1903, 192.

passent la Moselle dans l'ordre de leur arrivée aux ponts, c'est-à-dire au hasard [1]. Le passage, commencé vers minuit, s'opère donc très lentement. Après 10 heures du matin, le gros du corps d'armée est bivouaqué sur la rive gauche de la Moselle, de Saint-Éloy et de Maison-Neuve, au sud de Woippy, jusqu'aux glacis de la porte de Thionville [2]. Mais beaucoup d'isolés et de petites fractions n'ont pas encore rejoint ; le rassemblement n'est guère terminé avant midi [3].

C'est la division Lorencez, dont l'infanterie n'a pris aucune part à la bataille de Borny, qui atteint la première le bivouac, vers 10 heures. On se souvient qu'à son arrivée au Sansonnet, Ladmirault demande à passer le reste de la journée dans ses bivouacs, tout en s'engageant à être le 16 à Doncourt [3]. Sur le refus de Bazaine, le commandant du 4e corps répond aussitôt que son mouvement commencera par la division Lorencez, vers 2 heures, le reste suivant à de très courts intervalles, tout en évitant l'encombrement. Il compte que le corps d'armée sera réuni le matin du 16 à Doncourt [4].

Malheureusement, Ladmirault ne s'en tient pas à cette décision. Considérant son exécution comme impossible, il donne au 4e corps un ordre en pleine contradiction avec ceux du maréchal. La division Lorencez se mettra en route à 3 heures seulement [5], par le chemin de Plappeville, Lessy, Longeau, Gravelotte, où elle bivouaquera, « *si elle ne peut arriver à Doncourt avant la nuit* [6] ». Le reste du corps d'ar-

---

1. D'après la *R. H.*, III, 1903, 104, l'artillerie du 4e corps *semble* avoir passé la Moselle entre 11 heures et minuit ; puis la cavalerie avec les deux batteries à cheval du 17e ; les divisions d'infanterie dans un complet mélange, car, pour chacune, la mise en route des régiments s'échelonne de 1 heure à 3 heures du matin. Les extraits des Historiques reproduits par la *R. H.* ne permettent pas de contrôler cette assertion qui paraît très vraisemblable. D'après le lieutenant-colonel Patry, *La Guerre telle qu'elle est (1870-1871)*, 78, le passage de la Moselle se fait dans le plus grand désordre.

2. Voir *suprà*, p. 2. Le général de Ladmirault au maréchal Bazaine, 15 août, *R. H.*, III, 1903, 204. D'après *L'Armée du Rhin*, p. 55, la dépêche ci-dessus ne serait qu'un extrait. Le reste n'a pas été publié à notre connaissance.

3. Voir *suprà*, p. 3, 9.

4. Le général de Ladmirault au maréchal Bazaine, 15 août, *L'Armée du Rhin*, 56.

5. « Après avoir complété ses munitions d'artillerie *et de fusil* ». Or l'infanterie de la division Lorencez a été très peu engagée le 14.

6. Voir cet ordre, lieutenant-colonel Rousset, *op. cit.*, 91.

mée ne suivra que le matin du 16 [1]. On voit la gravité de cette décision. Plus des deux tiers du 4e corps vont rester dans la vallée de la Moselle au lieu d'atteindre Doncourt le 15, comme il était prescrit. Le mouvement de l'armée en sera nécessairement retardé d'un jour. Si, avec un incompréhensible entêtement, Bazaine ne s'attachait pas aux deux seuls débouchés de Moulins-Longeau et de Plappeville-Lessy; si, d'autre part, Ladmirault usait d'initiative, rien ne serait plus aisé que de porter le 4e corps à Doncourt, dès le soir du 15, par les routes de Lorry-Amanvillers et de Woippy-Saint-Privat, qui ne sont suivies par aucune colonne. D'ailleurs les raisons mises en avant n'excusent nullement l'inexécution des ordres du maréchal [2]. Elles n'ont pas empêché le déplacement d'une grande partie du 3e corps.

A 3 heures la division Lorencez quitte la Maison-Neuve pour se porter par Le Goupillon vers Plappeville. Mais là elle est arrêtée par le courant ininterrompu des convois et des troupes affluant de Metz sur Lessy. Avec la plus grande peine, elle atteint ce dernier point vers 9 heures du soir, sans pouvoir le dépasser. Trois de ses bataillons bivouaquent entre Lorry et Lessy; le reste demeure sur la route, de Lessy à Plappeville [3].

---

1. Ordre du 4e corps pour la marche du 16 août, *R. H.*, III, 1903, 205. La division Legrand doit rompre à 3h 30 du matin, celle du général Grenier à 4 heures, la réserve d'artillerie à 5 heures; puis le trésor, l'ambulance et les bagages; la division Cissey fermera la marche.

2. « Les troupes étaient fatiguées par les marches qu'elles venaient de faire et le combat qu'elles avaient soutenu si glorieusement le 14. Il leur fallait de plus compléter leurs munitions » (Opérations du 4e corps le 15 août, *R. H.*, III, 1903, 201, note sans date ni signature).

3. Journaux de la division et de la 2e brigade, *R. H.*, III, 1903, 203. Les trois bataillons bivouaqués de Lorry à Lessy sont le 2e chasseurs et deux bataillons du 15e de ligne. Il semble que la division suive deux itinéraires distincts. D'après Dick de Lonlay, II, 577, la brigade Berger traverse Lorry, s'arrête quelques heures près de Tignomont, traverse ce hameau, laisse Plappeville à gauche et arrive au point du jour à l'ouest du col de Lessy. La brigade Pajol « prenant à gauche », traverse Tignomont, Plappeville, le col de Lessy, Lessy et atteint Scy d'où elle va bivouaquer « en arrière de Moulins-Longeau ». La *R. H.*, III, 1903, 203, porte que la 9e batterie du 1er ne put dépasser Lorry, ce qui confirmerait la version précédente. Enfin, le capitaine de La Tour du Pin, revenant de Moulins, trouva à l'entrée du col de Lessy la tête de la division qui s'égarait et la remit dans le bon chemin (Lieutenant-colonel Rousset, 94).

L'écoulement de la division a été ralenti à un tel point que ses bagages sont encore à la Maison-Neuve à 10 heures du soir. Ladmirault envoie des officiers rechercher les motifs de ce retard. Aucun ne peut joindre la tête de colonne [1]. C'est alors seulement [2] que le général croit devoir prendre sur lui de modifier l'itinéraire indiqué par Bazaine. « Violant la lettre de ses instructions pour rester fidèle à leur esprit », il décide de suivre le matin du 16 la route de Briey jusqu'à Saint-Privat-la-Montagne, puis de se porter sur Doncourt par des chemins de traverse. Les dispositions pour le départ sont maintenues, mais il est retardé, ce qui ne se comprend guère [3]. Lorencez est avisé de ce changement et invité à rejoindre le corps d'armée par le chemin qu'il jugera le plus facile [4].

Ainsi, le soir du 15 août, des cinq corps de l'armée du Rhin, le 4e est tout entier sous Metz. Un autre, le 3e, y a plus de moitié de ses éléments. Le reste a gagné péniblement une quinzaine de kilomètres vers l'ouest. Ces neuf divisions d'infanterie et ces quatre divisions de cavalerie seront massées le matin du 16 dans un quadrilatère mesurant moins de 6 kilomètres sur 11, compris entre Doncourt, Vionville, Amanvillers et Châtel-Saint-Germain. Leur concentration serait plus que suffisante, si elles n'avaient laissé des fractions sous Metz. Mais le mouvement de la plupart s'est effectué dans les pires conditions. Quelques-unes ne l'achèveront que le matin du 16, circonstance de nature à rendre difficile, sinon impossible la reprise immédiate de la marche. L'armée entière va expier la faute commise par son chef en arrêtant les dispositions les plus vicieuses.

---

1. Déposition du général devant le conseil d'enquête sur les capitulations, *R. H.*, III, 1903, 148.
2. A 6 heures (lieutenant-colonel Rousset, 97).
3. La division Lorencez partira à 4 heures, la division Grenier à 5 heures et la division Cissey à 6h30 (Le général de Ladmirault au général Legrand, 15 août, *R. H.*, III, 1903, 205).
4. Voir le texte de cette dépêche, lieutenant-colonel Roussel, 97. Elle ne mentionne pas la voie ferrée de Metz à Verdun, comme l'écrit la *R. H.*, III, 1903, 148.

VI

BAZAINE A GRAVELOTTE

Bazaine part de Moulins. — Son arrivée à Gravelotte. — Napoléon III et Bazaine. — Véritable pensée de Bazaine. — Renseignements sur l'ennemi. — Le Bœuf demande de retarder le départ. — État moral de l'armée.

En quittant Moulins dans l'après-midi, Bazaine s'est rendu à Gravelotte où il arrive vers 5 heures. A ce moment l'empereur fait quelques pas avec son fils devant l'humble maison où il est logé. Le prince impérial ne sait pas dissimuler son inquiétude. Quant à Napoléon III, sa froideur et son impassibilité habituelles n'ont pas changé. Rien dans son attitude ou son visage ne trahit les soucis qui l'obsèdent sans doute.

En l'abordant, le maréchal lui présente un petit bouquet cueilli à l'intention de sa fête. « Faut-il partir ? » demande l'empereur, après un mot de remerciement. Affectant la surprise, Bazaine répond qu'il ne sait rien de ce qui se passe devant notre front et conclut que, dans le doute, il y a lieu d'attendre[1]. La réponse paraît plaire à Napoléon III. Se tournant vers ses officiers, il leur dit de manière à être entendu de tous : « Messieurs, nous restons, mais que les bagages demeurent chargés. »

Pendant ce dialogue, les troupes ont continué de marcher sur la route que borde le quartier impérial. Elles sont tristes et abattues. Pas une acclamation ne retentit dans leurs rangs[2], malgré la date du 15 août.

---

1. Bazaine, *Épisodes*, 71-73. A l'instruction du procès Bazaine, le maréchal déclara : « Il n'a pas été question de mouvement à faire, mais si l'empereur devait partir le soir ou le lendemain. J'ai répondu à l'empereur que, n'ayant aucune donnée sur la sécurité des routes à suivre, je l'engageais à attendre le lendemain » (*R. H.*, III, 1903, 153). Le général Zurlinden entendit Napoléon III dire à Bazaine : « Alors, Monsieur le Maréchal, c'est bien une victoire ? » (Général Zurlinden, *La Guerre de 1870-1871*, 132).

2. Bazaine, *Épisodes*, 71-73 ; général Jarras, 98 ; général Lebrun, *Souvenirs militaires*, 308 ; Philibert, *Récit d'un évadé d'Allemagne*, 11.

Napoléon III fait entrer le maréchal dans sa chambre et lui demande quelle route il aurait à prendre en cas de départ. Bazaine indique celle d'Étain, ajoutant que la Garde devrait suivre pour le protéger. L'empereur estime qu'une brigade de cavalerie et le bataillon de service suffiront. Enfin le commandant en chef ajoute que son plus vif désir est de voir Napoléon III rester à l'armée ; mais le souverain sait mieux que personne où sa présence sera le plus utile [1].

A travers ces protestations hypocrites, il n'est pas difficile de démêler l'idée vraie du maréchal. « Son plus vif désir » est que l'empereur le délivre au plus tôt d'une présence qui lui est dès longtemps importune. Sans aucune utilité pour l'armée, Napoléon III est une gêne pour Bazaine par l'influence plus ou moins dissimulée qu'il prétend encore garder sur les opérations, par les entraves que lui et son entourage y apportent sans toujours s'en rendre compte. Nous verrons bientôt comment Bazaine laissera percer la satisfaction que lui cause leur départ.

En arrivant à Gravelotte, le maréchal a fait choix pour son quartier général d'une maison près de celle de l'empereur, et Jarras a installé l'état-major général dans leur voisinage. Quelques instants après, le général n'est pas peu surpris d'apprendre que Bazaine s'est transporté à la Maison de poste, tout à fait en dehors de Gravelotte, vers Mars-la-Tour. Il s'y rend aussitôt et annonce l'intention de rapprocher ses officiers du commandant en chef. Mais le maréchal répond que ce déplacement est inutile : l'état-major général est fort bien où il est. Jarras se demande si Bazaine entend par là qu'il n'a nul besoin de ses services. Mais il ne

1. Bazaine, *Épisodes*, 73. A ce moment, Le Bœuf survient et remet à Bazaine « des renseignements » qui lui sont parvenus. Il s'agit d'un mémoire écrit, sinon par l'empereur, du moins sous son inspiration. On y prétend analyser les causes de nos échecs et les remèdes à y apporter. Ce naïf factum signale parmi les raisons de notre infériorité : la surprise, la dissémination et la faiblesse numérique. Pour remédier à cette dernière, il recommande le recours à la *stratégie*. Il faut nous concentrer, user l'adversaire avec une fraction de nos forces et l'achever avec le reste.

En matière de conclusion, l'auteur expose les réformes à intervenir. Il cite ainsi le retour au service de sept ans !

croit pas devoir s'arrêter « à cette interprétation, peut-être erronée[1] », si vraisemblable qu'elle soit.

Dans la soirée plusieurs officiers ont l'occasion de s'entretenir avec le maréchal, qui laisse pénétrer sa pensée. L'intendant général Wolf venant lui demander quelle direction va prendre l'armée, il répond qu'il sera fixé le lendemain matin seulement, quand il connaîtra les intentions de l'ennemi signalé sur sa gauche : « Si j'avais tout mon monde réuni, je serais disposé à me jeter sur lui pour le refouler vers Pont-à-Mousson. » A défaut, il ira sur Verdun, qui deviendra « notre nouvelle base d'opérations[2] », mot vide de sens quand il s'agit d'une petite place sans valeur.

Au commandant Sers, Bazaine fait part des inconvénients de la présence de l'empereur. « Il ajouta que, s'il était libre, il ne passerait pas la Meuse[3]. »

Dans la soirée Napoléon III reçoit le maréchal à sa table et lui annonce l'intention ferme de partir pour Verdun le lendemain matin[4]. La joie de Bazaine est extrême, bien que dissimulée. En sortant du quartier impérial, il entre dans la salle où travaille l'état-major général. Il s'assied lourdement devant une table « appuyant devant lui ses deux bras à demi croisés, comme un homme à qui on vient de retirer un poids : « L'empereur part demain matin ! » — Une voix

---

1. Général Jarras, 98. Les cochers et palefreniers de la maison impériale se sont installés d'autorité dans la petite auberge destinée à l'état-major général. Jarras les fait déguerpir. « Peu après, un écuyer de l'empereur accourt et, au beau milieu de la route, interpelle le général en se servant des paroles les plus inconvenantes. Nous étions tous indignés. Le général se borna à lui dire à différentes reprises : Monsieur, allez donc à vos chevaux ! » (Colonel Fix, « Souvenirs », *Lecture* du 11 mars 1899, p. 234).

2. Bazaine, *Épisodes*, 74. La déposition de Wolf au conseil de guerre de Trianon est beaucoup plus affirmative sur le désir que trahit Bazaine de ne pas passer la Meuse.

3. *Procès Bazaine, compte rendu sténographique quotidien*, 148, déposition Sers. Lors de son interrogatoire du 13 octobre, Bazaine n'opposa aucune dénégation formelle à ces deux témoignages.

4. Dans son interrogatoire du 13 octobre, Bazaine prétend avoir ajouté que, si la marche sur Verdun ne pouvait être continuée, on se retirerait sur Metz « pour laisser passer l'orage ». Il est plus que douteux qu'il ait fait part à Napoléon III de cette intention. Du moins leur correspondance ultérieure indique le contraire.

de basse rompit aussitôt le silence respectueux qui régnait, et l'on entendit ces mots : « C'est pas malheureux ! » C'était le commandant de L'Espée qui venait d'exprimer tout haut la satisfaction que chacun ressentait à part lui. Le maréchal, qui l'avait parfaitement entendu, ne souffla mot[1] ».

S'il a lieu d'être peu satisfait du mouvement de l'armée, sans qu'il croie devoir, néanmoins, manifester son mécontentement aux commandants des 3e et 4e corps[2], les nouvelles qu'il reçoit de l'ennemi doivent lui inspirer les plus graves préoccupations. De Vigneulles, au pied des Côtes de Meuse, on télégraphie qu'un petit détachement est arrivé annonçant 20,000 hommes pour le jour même[3].

De plusieurs points on signale l'occupation de Commercy par la cavalerie allemande, qui a failli s'emparer du préfet de la Meuse. On continue néanmoins d'attendre des ordres pour la destruction des ponts et des tunnels[4], d'une importance si grande sur la principale voie ferrée d'Allemagne à Paris.

Vers le sud, l'ennemi est signalé à Bayon, construisant plusieurs ponts sur la Moselle[5]. Ainsi nous pouvons craindre d'être devancés vers la Meuse. D'autre part, des troupes allemandes se montrent sur nombre de points à proximité de Metz. Le maréchal sait que les divisions du Barail et Forton ont rencontré leur cavalerie à l'ouest. Frossard et Canrobert ont devant eux une force évaluée à 30,000 hommes ; ils s'attendent à être attaqués le lendemain[6]. Le pre-

1. Colonel Fix, *Lecture* du 18 mars 1899, 252.

2. Il témoigna de la mauvaise humeur, sans leur faire aucune observation (général Jarras, 355).

3. Le ministre de la guerre au maréchal Bazaine, d. t., 9h15 du matin, *R. H.*, III, 1903, 470.

4. Le ministre de la guerre au maréchal Bazaine, d. t., 3h50 du soir ; le général commandant à Verdun au même, d. t., 5h8 du soir ; le même au même. 6h5 du soir, *R. H.*, III, 1903, 470.

5. Le ministre de la guerre au major général, d. t., 4h30 du soir, *R. H.*, II , 1903, 470.

6. Le maréchal Bazaine au maréchal Le Bœuf, 15 août (écrit entre 6h30 et 11h5 du soir), *R. H.*, III, 1903, 199. Il n'y a aucune trace de renseignements de ce genre provenant des 2e et 6e corps. En outre, à l'instruction du procès

mier annonce qu'un détachement prussien fort d'environ deux régiments (infanterie et cavalerie), commandé par un général et venant de Novéant, a passé à Gorze vers 9 heures du soir. Après s'être enquis de la distance les séparant de la route de Verdun, il aurait précipitamment rétrogradé par la même route[1]. D'autres renseignements sont venus des habitants ou de la place de Metz. Le maréchal en saisit si bien l'importance qu'il fait, dit-on, les recommandations les plus expresses pour qu'on se garde au loin et surtout que l'on surveille les ravins venant d'Ars, de Novéant et d'Arnaville[2]. S'il en est ainsi, ses ordres sont bien mal exécutés, car les précautions prises dans ces directions équivalent à rien, ou peu s'en faut.

Si son flanc gauche est menacé à très courte portée, Bazaine n'est pas loin de craindre également pour son flanc droit. On confirme en effet les renseignements de la veille concernant un prétendu rassemblement à l'est de la Moselle, en aval de Metz. De plus, Thionville a été l'objet d'une attaque[3]. De là cette conclusion qu'une nouvelle armée allemande opère dans cette direction, cherchant à nous déborder vers le nord, hypothèse que nous avons admise à plusieurs reprises et qui, déjà, nous a écartés de la route de Briey[4].

Quoi qu'il en soit, dans la matinée du 15, le maréchal Bazaine admet que les 3e et 4e corps mettront la nuit à pro-

---

Bazaine, Frossard déclara n'avoir pu apprécier l'effectif des troupes allemandes. Il ne se souvenait pas d'avoir dit qu'il attendait une attaque pour le lendemain. D'autre part, au nom du maréchal, Jarras écrit au général du Barail, le soir du 15, qu'il a fait interroger ses prisonniers : « Ils prétendent que toute l'armée allemande a dû passer la Moselle vers Novéant pour se porter sur Gorze. Mais leurs déclarations sont fort exagérées. Je sais que je n'ai devant moi qu'un corps de 20,000 hommes qui ne m'empêchera pas de passer comme j'en ai pris la résolution... » (Du Barail, III, 173).

1. Le général Frossard au maréchal Bazaine, minuit, *R. H.*, III, 1903, 184.

2. Général Jarras, 100. Il n'y a aucune trace de ces recommandations si expresses.

3. Renseignements envoyés par le préfet de la Moselle le 15 au matin ; l'agent spécial de Thionville au maréchal Le Bœuf ; dépêche du sous-préfet de Thionville ; rapport du capitaine Abel, de l'état-major de la garde nationale de Thionville, *R. H.*, III, 1903, 471, 472.

4. Voir *suprà*, p. 3, 9.

fit pour achever leur mouvement [1]. Il est ainsi conduit aux prescriptions suivantes :

« Je vous prie de donner des ordres pour que vos troupes aient mangé la soupe demain à 4 heures et qu'elles se tiennent prêtes à se mettre en mouvement à 4h 30 ; les tentes seront abattues, les chevaux seront sellés, et on ne les bridera qu'au moment de quitter le bivouac.

« *Le général Frossard et le maréchal Canrobert m'informent que, d'après les renseignements qu'ils ont recueillis, ils ont devant eux une force ennemie qu'ils évaluent à 30,000 hommes et qu'ils s'attendent à être attaqués demain.*

« Je vous prie de vouloir bien me faire connaître d'une manière précise où est votre quartier général, afin que mes ordres, si j'en ai à vous donner, puissent vous parvenir d'une manière certaine et le plus promptement possible [2]. »

Telles sont les prescriptions de Bazaine pour le mouvement de 150,000 hommes au contact de l'ennemi. Elles ne font même pas mention de ce dernier, n'indiquent pas le but de l'opération, la composition des colonnes, les mesures indispensables pour garder nos flancs. Ce n'est pas un ordre préliminaire : la dernière phrase indique assez le contraire. Si grande que soit l'ignorance du maréchal et de son entourage immédiat, on ne peut admettre qu'il juge de pareilles dispositions suffisantes. S'il s'en tient là, c'est que ses intentions ne sont rien moins qu'arrêtées au sujet de la retraite. Il entend simplement persuader à l'empereur que

1. Général Jarras, 100. Il sait par une lettre de Ladmirault (*R. H.*, III, 1903, 204) que le 10e corps sera à Doncourt le matin du 16. Le Bœuf lui annonce à tort que le 3e corps sera concentré autour de Vernéville entre 7 et 10 heures du soir (Lettre écrite vers 6h 30 du soir, *ibid.*, 198). Mais le maréchal rectifie ces renseignements erronés par une autre lettre écrite à 11h 5 du soir (*ibid.*, 200).

2. Le texte complet de cet ordre, y compris la partie en italique, fut adressé au 3e corps et à la Garde (le maréchal Bazaine au maréchal Le Bœuf, III, 1903, 199 [une phrase est ajoutée au début] ; le maréchal Bazaine au général Bourbaki, *ibid.*, 432). Le même texte, moins la partie en italique, fut adressé au 2e corps (*ibid.*, 183), au 6e corps (Voir le texte de la réponse de Canrobert, *ibid.*, 419). Les lettres aux généraux du Barail et de Forton, tout en étant conformes aux précédentes quant au fond, présentent une forme un peu différente (*ibid.*, 436, 447). Enfin, une lettre de Jarras à du Barail, sans doute signée par ordre, porte que la division sera prête à marcher *à 5 heures du matin* au lieu de 4h 30 (Du Barail, III, 173).

l'armée va le suivre et se réserve de rester sous Metz, ainsi que nous allons le voir.

En effet, à 11ʰ5 du soir, le maréchal Le Bœuf lui rend compte de la lenteur du mouvement du 3ᵉ corps : il n'a avec lui que les divisions Montaudon et Nayral, sa réserve d'artillerie et le parc. Il ajoute : « Je donne des ordres pour que l'on se conforme, autant que possible, aux ordres de V. E. en ce qui concerne l'heure de la soupe et celle à laquelle on doit se tenir prêt à partir. Mais si l'on doit combattre, il serait vivement à désirer que mon corps d'armée fût réuni avant de s'ébranler.

« V. E. n'ignore pas que le 4ᵉ corps tout entier, qui devait me précéder, n'a pas fait ce mouvement hier et qu'il est encore, à l'heure où j'écris, sous ou même dans Metz [1]... V. E. appréciera s'il ne serait pas plus utile d'attendre l'ennemi plutôt que d'aller à lui jusqu'au moment où tout le 3ᵉ corps sera réuni.

« Je préviendrai V. E. au fur et à mesure de l'arrivée de mes autres troupes. Il existe naturellement en ce moment une grande trouée entre ma gauche et la droite du 6ᵉ corps. La route de Gravelotte (Conflans ?) à Mars-la-Tour n'est couverte que par l'artillerie [2]... »

Bien que Le Bœuf se défende d'avoir ainsi conseillé, sinon demandé, l'arrêt de la retraite, il ne saurait y avoir doute sur ce point. Venant d'un maréchal de France, la veille encore major général, cette lettre ne peut être autrement appréciée. Le commandant en chef ne s'y trompera pas, ainsi que nous le verrons bientôt.

Rien n'empêcherait, d'ailleurs, de faire filer sur Verdun par les routes d'Étain et de Briey les impedimenta qui nous alourdissent. Nos mouvements ultérieurs en seraient facilités d'autant. Le maréchal ne paraît pas y songer, soit que cette idée si naturelle lui reste étrangère, soit que sa véritable pensée le pousse à rester sous Metz, comme tout l'indique.

---

1. Détail inexact.
2. Le maréchal Le Bœuf au maréchal Bazaine, 11ʰ5 du soir, *R. H.*, III, 1903, 200.

Si la bataille de Borny a exercé, en somme, une influence bienfaisante sur le moral de l'armée, le spectacle de la retraite qui suit agit dans un sens directement opposé. La très grande majorité des troupes est tenue sur pied la nuit et la journée suivantes; elle piétine durant des heures à travers les rues de Metz, sur les ponts de la Moselle ou le long des routes qui conduisent vers le plateau, sans autre résultat pour tant de fatigues qu'un déplacement de quelques kilomètres. Comment garder confiance dans un commandement qui trahit une telle incapacité? Un témoin oculaire décrit ainsi l'aspect des troupes à Gravelotte le soir du 15 août: « Les soldats, harassés de fatigue, marchaient silencieux; mais, dans leurs regards presque farouches, on lisait combien ils étaient impatients de ne pas trouver plus vite un peu de repos, après vingt et quelques heures d'une marche si pénible. Les officiers et, parmi eux, les plus élevés en grade, n'étaient pas silencieux comme leurs soldats; ils exprimaient hautement leurs sentiments de réprobation envers l'état-major général de l'armée qui, suivant eux, n'avait pas su..... épargner à leurs troupes de pareilles fatigues..... [1] » Si telles sont les dispositions des fractions qui traversent Gravelotte dans la soirée, après avoir été relativement épargnées, que doivent être celles des divisions des 3e et 4e corps qui marcheront encore une grande partie de la nuit du 15 au 16, ayant combattu la veille et passé sur pied la majeure partie de celle du 14 au 15?

Si le soldat subit avec une résignation apparente des épreuves dont il ne peut concevoir l'utilité, l'officier ne trouve dans ce qu'il voit que trop d'occasions de critique. L'entourage de l'empereur est le premier à se rendre compte de la gravité des circonstances; avec le désastre certain, il entrevoit la chute de l'empire et l'avènement d'un nouveau régime. C'est ainsi que, le 14 août, au moment où Napoléon III va quitter Metz, deux de ses familiers les plus intimes disent à un officier: « Rappelez-vous la prédiction

1. Général Lebrun, *Souvenirs militaires*, 308.

que nous vous faisons; nous sommes perdus; nous marchons à une catastrophe inévitable qui emportera l'empire, la société, et nous nous trouverons en face de la révolution déchaînée[1]. »

Cet état d'esprit, qui tend à se répandre dans tous les rangs, contribue à détendre les liens de la discipline. On voit ainsi une fraction marquante de l'armée[2] s'abriter derrière la lettre d'un ordre mal conçu pour ne pas obéir à son esprit. Des corps s'emparent de rations ou de bestiaux sur pied appartenant à d'autres troupes, sans aucune répression[3]. Si Bazaine juge à propos de reproduire par la voie de l'ordre des prescriptions que chacun devrait connaître dès le temps de paix[4], d'autres s'avisent d'improviser, presque sous le feu de l'ennemi, des organes et une tactique pour lesquels rien n'a été prévu jusqu'alors[5]. Tout indique dans l'armée une sorte de crise dont, seule, une bataille heureuse peut la faire sortir. On va voir que la Fortune lui en réserve la possibilité. Le maréchal saura-t-il la saisir?

1. Général d'Andlau, 194.
2. Divisions Metman et Aymard du 3e corps; 4e corps.
3. Le colonel du 4e de ligne prend de force onze bœufs achetés pour le 2e corps et consent tout au plus à en payer le prix (Journal de l'adjoint à l'intendance Bouteiller, *R. H.*, III, 1903, 180).
4. Ordre du 15 août, *R. H.*, III, 1903, 161.
5. Ordre de la division Castagny, 15 août, *R. H.*, III, 1903, 195.

VII

AU GRAND QUARTIER GÉNÉRAL ALLEMAND

Ordre de Moltke le soir du 14 août. — Ordres du 15 au matin. — Ordres de 10h45. Directive du 15 au soir. — Discussion.

A 6 heures du soir, le 14 août, avant de savoir qu'une bataille était engagée sous Metz, Moltke a envoyé aux trois armées allemandes l'ordre suivant :

« Les observations de la Ire armée n'ont donné aujourd'hui aucun renseignement positif sur la situation devant Metz. Il reste toujours possible, par suite, que la majeure partie de l'ennemi soit encore en deçà de cette place.

« Tenant compte de la nécessité d'un jour de repos après les fatigues des marches précédentes, repos qui, pour une partie des corps d'armée, peut s'allier à une sécurité plus complète contre les attaques éventuelles venant de Metz, S. M. le roi prescrit ce qui suit :

« Les têtes des IIIe, IXe et XIIe corps d'armée resteront en place demain ; ces corps serreront et feront la soupe de bonne heure. De même, à la Ire armée, les Ier et VIIe corps conserveront leurs emplacements d'aujourd'hui ; le VIIIe corps, à l'exception de la fraction détachée vers Boulay [1], sera porté sur Bazoncourt-Aube, afin de se relier plus étroitement à la droite de la IIe armée. Il entamera en même temps le mouvement vers la gauche qui deviendra plus tard nécessaire pour la Ire armée. Rien ne s'oppose à ce que la cavalerie, en particulier la 3e division, continue d'être poussée en avant.

« Pour préciser la situation, il est absolument nécessaire de détacher en force sur la rive gauche de la Moselle, vers les routes entre Metz et Verdun.

1. Destinée à un coup de main sur Thionville.

« La IIe armée y consacrera toute la cavalerie disponible sur la rive gauche et la fera soutenir dans la direction de Gorze et de Thiaucourt par les corps d'armée qui auront les premiers franchi la Moselle.

« Le IIIe corps devra donc préparer dès demain un passage en aval de Pont-à-Mousson.

« Le IIe corps continuera sa marche dans la même direction que précédemment[1]. »

Ainsi, le 14 août, à 6 heures du soir, Moltke ignore encore notre situation. Pourtant, dès midi, nous avons entamé le passage de la Moselle; plusieurs observateurs allemands se sont rendu compte de ce mouvement rétrograde. Mais le quartier général du roi est à Herny, à 25 kilomètres de Metz en ligne droite, et la transmission des renseignements, déjà ralentie par cette distance, est assurée d'une façon insuffisante. De là des ordres comme celui-là, qui ne répondent plus aux exigences présentes.

Pour obtenir des renseignements sûrs concernant nos emplacements, Moltke juge « absolument nécessaire » de pousser la cavalerie de la rive gauche vers les routes de Metz à Verdun, en la faisant appuyer par une partie de la IIe armée. Il serait plus expéditif de porter vers Metz une fraction de la Ire. Elle saurait bien vite si nous avons encore à l'est de cette place la majeure partie de nos forces. Il semble que, s'il est des cas où une reconnaissance offensive s'impose, celui-là est du nombre.

D'autre part, il est au moins singulier de donner en ce moment aux troupes un jour de repos, qu'elles ne prendront pas, pour notre malheur. Les deux adversaires traversent évidemment une crise, dans laquelle les heures ont leur prix. Tout arrêt implique une perte de temps difficile à réparer.

Le maintien sur place de deux corps de la Ire armée, celui

---

1. *Moltkes Korrespondenz*, I, III, I, 226, Lettre aux commandements des Ire, IIe, IIIe armées, 14 août, 6 heures du soir. Ce document est traduit avec quelque inexactitude par la *R. H.*, III, 1903, 354. L'analyse qu'en donne l'État-major prussien (I, 513) est à la fois incomplète et inexacte.

de trois corps de la IIe paraissent donc injustifiés. C'est trop de cinq corps d'armée pour résister à une offensive éventuelle venant de Metz. L'aspect qu'ont revêtu nos opérations dès le début la rend peu probable. En outre, à quoi pourrait-elle conduire, sinon à nous compromettre davantage puisque les Allemands menacent déjà notre ligne de communications? Dans la situation présente, le maintien d'un masque sur la Nied suffirait largement. Il faudrait au contraire hâter le passage de la Moselle pour la masse des Ire et IIe armées, de façon à nous devancer vers la Meuse. Cette idée ne semble pas encore dominer les conceptions de Moltke. Il hésite entre deux éventualités: notre retraite vers l'ouest et un retour offensif[1]. S'il s'était rapproché de Metz au lieu de s'en tenir à une étape, il envisagerait sans doute la situation sous un jour moins incertain.

Dans la nuit du 14 au 15, Steinmetz rend compte des événements, non sans amplifier leurs résultats[2]. En outre, le lieutenant-colonel von Brandenstein rapporte au chef d'état-major l'impression optimiste qu'il a gardée de la bataille[3]. Rien d'étonnant, par suite, que Moltke s'exagère le succès obtenu. Avant 5 heures du matin[4], il adresse de nouveaux ordres aux Ire et IIe armées.

« S. M., écrit-il à Steinmetz, ordonne que la Ire armée conserve aujourd'hui le terrain conquis hier par elle, en tant qu'il ne sera pas dans la zone d'action efficace du canon de la forteresse. Le VIIIe corps doit être immédiatement porté en soutien des Ier et VIIe. Le IXe corps, qui est déjà intervenu hier, se rapproche du champ de bataille. La

---

1. Il hésite encore le 15 (*Moltkes militärische Werke*, III, 188, cité par Hœnig, *Darstellung der Strategie für die Schlacht Vionville-Mars-la-Tour*, 16).

2. D. t., expédiée de Varize à 1h24 du matin.

3. Voir notre tome IV, p. 241, 242, 255, 270, 285, 287, 301, 303, 311, 313, au sujet du rôle de Brandenstein.

4. L'heure du départ ne figure pas dans la *Moltkes Korrespondenz*, mais celle-ci porte que le télégramme du IXe corps, parti sans doute d'Herny à la même heure que ceux des Ire et IIe armées, fut reçu à 5 heures du matin. D'après von der Goltz, *Die Operationen der II. Armee*, 53, le prince Frédéric-Charles le reçut à 6h45; celui de la Ire armée lui parvint à 6 heures (Schell, *Les Opérations de la Ire armée*, traduction, 86).

tête du IIe corps atteindra aujourd'hui Han-sur-Nied. S. M. le roi se rend à Pange[1]. »

A la IIe armée, Moltke envoie l'ordre suivant : « Hier soir, après un sérieux combat, les Ier et VIIe corps ont rejeté dans Metz de fortes masses ennemies. Des fractions de la 18e division sont intervenues dans l'action. Le IXe corps se rapprochera aujourd'hui du champ de bataille. L'emploi du IIIe corps demeure provisoirement réservé.

« Il importe de poursuivre sur la route de Metz à Verdun[2]. »

Enfin le général von Manstein reçoit cette dépêche : « Tout le IXe corps se portera immédiatement sur Peltre-Jury, pour s'y tenir prêt en cas d'offensive ennemie[3]..... »

Ces ordres comportent de singulières contradictions. En affirmant que nos troupes ont été rejetées dans Metz, et qu'il importe de les poursuivre sur la route de Verdun, Moltke exagère grandement les résultats de la bataille. Notre retraite sur Metz résulte de la volonté arrêtée de Bazaine et non des attaques désordonnées des Allemands. Par contre, le chef d'état-major prend des dispositions nettement défensives en tenant cinq corps d'armée prêts à résister à nos attaques. En bonne logique, ces deux ordres de prescriptions devraient s'exclure. On s'explique mal qu'elles soient simultanément édictées.

Après leur envoi, le roi Guillaume et Moltke se rendent sur le champ de bataille. Le quartier-maître général von Podbielski a pris les devants et acquiert bien vite la conviction que nous n'avons plus de forces importantes en deçà de Metz. Dans ces conditions, il y a un intérêt majeur à porter au plus vite la Ire armée à l'ouest de la Moselle. Podbielski prend sur lui d'inviter le VIIIe corps à marcher sur Orny. Nouvel exemple d'initiative tout à fait justifiée.

---

1. *Moltkes Korrespondenz*, I, III, I, 227, d. t., 15 août, matin. Ce télégramme est incomplètement reproduit par la *R. H.*, III, 1903, 363, et par l'État-major prussien, I, 514.
2. *Moltkes Korrespondenz*, I, III, I, 227, d. t., 15 août, matin.
3. *Moltkes Korrespondenz*, I, III, I, 227, 15 août, matin.

Quand le roi atteint le champ de bataille, il partage la manière de voir de Podbielski et prescrit aux Ier et VIIe corps d'arrêter leur mouvement vers Metz. Entre 10 et 11 heures du matin, le vieux souverain gravit la hauteur à l'est de Flanville et s'y rencontre avec Steinmetz qui parcourait le front de la Ire armée. Au delà de Metz on voit en plusieurs endroits de longs nuages de poussière qui semblent indiquer sûrement notre retraite [1].

Devant cette nouvelle situation, Moltke informe Steinmetz que la marche en avant de la Ire armée n'est plus nécessaire. Les Ier et VIIe corps en sont directement avisés, avec ordre de porter vers Metz leur cavalerie seulement. Elle observera la forteresse et protégera les blessés du 14. Le VIIIe corps doit marcher sur Orny [2].

Un quart d'heure après, Moltke écrit à Frédéric-Charles : « Les Français sont complètement refoulés vers Metz et sans doute en pleine retraite sur Verdun. Les trois corps de l'aile droite (IIIe, XIIe et IXe) sont dès maintenant à l'entière disposition du commandement de l'armée. Le XIIe corps est déjà en marche sur Nomeny [3]. »

La contradiction que nous signalions plus haut se reproduit en s'aggravant. C'est une exagération évidente que de nous représenter comme ayant été « complètement refoulés vers Metz ». D'autre part, si nous sommes déjà en pleine retraite sur Verdun, pourquoi maintenir à l'est de la Moselle trois corps d'armée et peut-être aussi deux divisions de cavalerie ? Ces troupes ne devraient-elles pas se hâter de passer la rivière, puisqu'elles sont plus à portée d'intervenir rapidement que la gauche de la IIe armée ?

En outre, il est difficile de démêler l'idée de Moltke dans l'ordre à la fois vague et incomplet adressé à Frédéric-

1. *État-major prussien*, I, 514, 515.

2. Moltke à Steinmetz et au commandant du VIIe corps, 10h45 du matin, *Moltkes Korrespondenz*, I, III, I, 228.

3. *Moltkes Korrespondenz*, I, III, I, 228, d. t., 11 heures du matin, arrivée à Frédéric-Charles à 2 heures du soir (Von der Goltz, *Die Operationen der II. Armee*, I, 62).

Charles[1]. Rien n'y indique l'intention de jeter son armée sur nos communications entre Metz et Verdun. Si c'est celle de Moltke, pourquoi laisser au prince le soin d'en décider ? La situation exige une manœuvre décisive, destinée à mettre rapidement hors de cause le gros de nos forces. Pas un mot ne montre que Moltke en ait la conception.

Dans la journée, le roi Guillaume rentre à Herny, ainsi que son chef d'état-major. Ils savent déjà par les prisonniers que Napoléon III ne commande plus l'armée, que le maréchal Bazaine est à sa tête. D'autre part, au grand quartier général, l'impression de notre prétendue défaite va grandissant. Le roi télégraphie à la reine Augusta que nous avons été « refoulés de toutes parts et poursuivis jusque sur les glacis des ouvrages extérieurs[2]... ». On voit s'affirmer de plus en plus l'idée préconçue d'une armée complètement battue, en pleine retraite vers la Meuse. C'est elle qui constitue le *leit-motiv* de la directive envoyée dans la soirée du 15 aux trois armées allemandes :

« Tant que l'on n'aura pas établi s'il reste à Metz plus que la garnison de guerre, il sera nécessaire de laisser aux environs de Courcelles un corps de la Ire armée destiné à être relevé aussitôt que possible par l'unité du général von Kummer venant de Sarrelouis[3]. Les deux autres corps de cette armée prendront position demain 16 août entre Seille et Moselle, à peu près sur la ligne Arry-Pommérieux. Il y aura lieu de reconnaître immédiatement un passage sur la Moselle et de le rétablir en tant que cette opération n'aura pas été effectuée par le IIIe corps. Dans ce cas, le pont demeurerait à la disposition de la Ire armée.

« Un télégramme d'aujourd'hui, 11 heures du matin, a restitué à la IIe armée la disposition de tous ses corps d'ar-

---

1. Général Cardot, « Les Leçons du 16 août », *Revue de Cavalerie*, juin 1900, 294.

2. D. t., 7h30 du soir, *Recueil des dépêches militaires officielles allemandes*, 14. Une dépêche envoyée par la poste à Sarrebruck mentionne les corps Decaen, Frossard et « Admirault » comme ayant été refoulés sur les forts (*ibid.*, 15).

3. Division de réserve.

mée. On attend un compte rendu immédiat de leurs mouvements.....

« Les circonstances dans lesquelles les Ier et VIIe corps, ainsi que des fractions de la 18e division, ont remporté hier une victoire excluaient toute poursuite. On ne peut recueillir les fruits de ce succès qu'au moyen d'une vigoureuse offensive de la IIe armée contre les routes de Metz à Verdun par Fresnes ou par Étain. Il appartient au commandement de la IIe armée de conduire cette attaque avec tous les moyens disponibles, d'après ses propres idées. Si, de la sorte, la IIe armée passe un moment en avant de la Ire, les dispositions nécessaires seront prises ici, en vue de la continuation de la marche vers l'ouest..... et afin de garantir aux troupes le repos indispensable. Les têtes de la IIIe armée ont atteint aujourd'hui la ligne Nancy-Dombasle-Bayon; sa cavalerie bat l'estrade vers Toul et au sud. Le grand quartier général..... sera demain à Pont-à-Mousson[1]..... »

Si les termes de cette directive manquent souvent de précision, le fond n'est pas moins critiquable. Moltke admet comme évident qu'il est nécessaire de laisser un corps d'armée aux environs de Courcelles pour observer Metz. Or toutes ses communications précédentes affirment notre retraite sur Verdun. Pourquoi, en ce cas, maintenir devant Metz un corps d'armée qui fera défaut lors de la bataille décisive au delà de la Moselle ?

De même Moltke limite à un court déplacement vers l'ouest le mouvement des deux autres corps de la Ire armée. Pourquoi les établir entre Seille et Moselle, si aucune offensive n'est à prévoir dans cette direction ? Pourquoi ne pas les porter, dès maintenant, au delà de ces deux rivières, de façon à soutenir l'attaque de la IIe armée

1. Moltke aux commandements des Ire, IIe et IIIe armées, 6h 30 du soir, *Moltkes Korrespondenz*, I, III, I, 228, reçu par Frédéric-Charles à 10h 30 du soir (Hœnig, *Darstellung der Strategie*, 17). Ce document est inexactement reproduit par la *R. H.*, III, 1903, 406 : elle traduit « *schlossen* jede Verfolgung aus » par « *excluent* toute poursuite », ce qui est très différent.

contre nos communications, « avec tous les moyens disponibles [1] ».

Dans des circonstances semblables Napoléon n'aurait certes pas laissé pareille latitude à Frédéric-Charles. On verra qu'au lieu de diriger vers la route de Metz à Verdun « toutes les forces disponibles », le prince se bornera au X[e] corps. C'est qu'une divergence absolue va se manifester entre ses conceptions et celles de Moltke. Les deux adversaires sont au contact; c'est le moment pour chacun de jouer serré, de ramasser tout son monde. Loin de là, Moltke se borne à des instructions si vagues, que la II[e] armée attaquera le 16 dans des conditions d'infériorité numérique faites pour provoquer un désastre. Sans doute Bazaine ne saura pas réprimer cette faute, mais rien n'autorise les Allemands à tabler sur une telle passivité de sa part et de la nôtre.

Ainsi toutes les conceptions de Moltke sont basées sur deux idées préconçues : nous avons été entièrement battus le 14 et nous sommes « en pleine retraite » sur Verdun. Toutes deux reposent sur de simples apparences : aucun fait positif ne montre l'armée du Rhin en marche vers l'ouest. Il y a là un danger évident : si Bazaine, tenant ses forces concentrées sous Metz, laissait les Allemands passer la Moselle et se jetait brusquement sur l'une de leurs ailes, ne pourrait-il pas lui infliger un échec grave, compromettre leurs communications et changer ainsi, d'un seul coup, la situation entière ? Même en admettant qu'il échoue dans cette tentative, Metz couvrirait sa retraite et les Allemands auraient perdu du temps, considération d'un intérêt capital [2].

---

1. On a souvent exagéré le sens du texte allemand « *mit allen verfügbaren Mitteln* ». Dans ses *Essais de critique militaire*, le regretté capitaine Gilbert traduit « avec tous les moyens dont il dispose », ce qui impliquerait l'offensive de toute la II[e] armée. De même, Hœnig (*Darstellung der Strategie*, 18) admet que Moltke veut pousser toute la II[e] armée vers le nord avant de reprendre la marche en avant. Ni le texte original, ni la Correspondance de Moltke, ni les faits ultérieurs n'autorisent une pareille extension. Voir à ce sujet « La Journée du 16 août 1870 » (capitaine Hallouin), *Revue militaire des armées étrangères*, mai 1901, 374.

2. Voir à ce sujet Hœnig, *Die Wahrheit über die Schlacht bei Vionville-Mars-la-Tour*, 4, et Karl Bleibtreu, *La Légende de Moltke*, traduction Véling, 18.

En somme, la stratégie de Moltke, le 15 août, est à la fois timorée et imprudente. Il laisse aux exécutants, qui ignorent l'ensemble, une latitude dangereuse. Les circonstances et quelques hommes comme Alvensleben aidant, les conséquences se borneront au sacrifice à peu près inutile de plus de 16,000 hommes. Elles pourraient être infiniment plus graves, s'il y avait un chef à la tête de notre armée.

VIII

A L'ÉTAT-MAJOR DE LA IIe ARMÉE

Ordre du 14 au soir. — Ordre du 15 à 7 heures du matin. — Le IIIe corps et Frédéric-Charles. — Divergences entre les idées de Moltke et du prince. — Ordre pour le 16 août.

A l'état-major de Frédéric-Charles, les idées ne sont pas orientées dans le même sens qu'au grand quartier général. Le 14, à 6 heures du soir, c'est-à-dire avant d'avoir reçu la directive de Moltke et de savoir qu'une bataille est engagée sous Metz, le prince a donné l'ordre suivant :

« Il n'est arrivé de Metz ici aucun autre renseignement notable [1].

« 1. Le Xe corps se rassemblera demain à Pont-à-Mousson et sur la rive gauche de la Moselle, en continuant de surveiller la vallée vers Metz et en renforçant son avant-garde [2].

« 2. La Garde serrera sur Dieulouard, en portant une avant-garde avec de l'artillerie aux Quatre-Vents [3] ; ses deux brigades de cavalerie pousseront plus avant et se mettront en relation avec la 5e division.....

« 3. Le IVe corps se portera sur Custines, son avant-garde et sa cavalerie vers Marbache ; à sa gauche, il assurera la liaison avec la IIIe armée vers Nancy.

« 4. Le IIIe corps, avec la 6e division de cavalerie, marchera sur Cheminot, si ce mouvement n'a été opéré le 14.

« 5. Le IXe corps restera à Buchy pour être encore à

---

1. Un projet d'ordre portait, au lieu de cette phrase, celle-ci, qui est caractéristique : « Il n'est arrivé aucun renseignement concernant l'ennemi qui rende vraisemblable son irruption sur la rive droite de la Moselle » (Von Widdern, *Verwendung und Führung der Kavallerie*, IV, 317).

2. Stationnée à la bifurcation des routes de Pont-à-Mousson à Saint-Mihiel et à Thiaucourt. D'autres détachements du Xe corps sont à Champey et Vandières.

3. Près de Rosières-en-Haye.

même de participer le 15 à une bataille en avant des forts de Metz.

« 6. Le IIe corps se portera à Han-sur-Nied et Faulquemont.

« 7. Le XIIe corps, à Nomeny et Solgne.

« 8. Le quartier général de l'armée restera le 15 à Pont-à-Mousson [1]. »

Ainsi, Frédéric-Charles ne paraît pas soupçonner notre retraite vers l'ouest. Il admet plutôt la possibilité d'un mouvement offensif au sud-est de Metz, ce qui l'amène à tenir sa droite à peu près immobile, tout en faisant serrer sa gauche vers la Moselle, par de courtes marches. A coup sûr, rien dans cet ordre n'indique l'intention de couper ou même de menacer notre ligne de communications avec la Meuse [2]. Il semble que le prince, comme Moltke, attende de connaître nos décisions pour régler les siennes. Il ne vise pas à nous les imposer, malgré tant d'avantages qu'il a sur nous.

Cependant Frédéric-Charles ne tarde pas à savoir qu'une bataille a été livrée sous Metz. Dès 8h30 du soir, il apprend qu'on aperçoit depuis 7 heures à l'est de cette place des nuages de poussière et de fumée indiquant un vif combat. A minuit, survient la directive de Moltke [3]. Bien qu'elle s'écarte en plus d'un point de son ordre pour le 15, le prince ne juge pas à propos de le modifier. Il ne tient aucun compte, notamment, de la prescription concernant l'envoi de toute la cavalerie disponible vers les routes de Metz à Verdun.

Pendant la nuit du 14 au 15, l'état-major de la IIe armée reçoit des renseignements contradictoires [4], puis, dans la

1. Von Widdern, *loc. cit.*

2. L'explication qu'en donne von der Goltz (*Die Operationen der II. Armee*, 50, reproduit par la *R. H.*, III, 1903, 260) est la suivante : le prince a l'intention de porter toute l'armée sur la Moselle pour la lui faire passer simultanément et commencer ensuite ses opérations au nord-ouest. C'est là une simple hypothèse qu'aucun document ne rend plausible. Elle est même en contradiction avec les ordres ultérieurs de la IIe armée.

3. Voir *suprà*, p. 49.

4. Général von Pelet-Narbonne, *Revue de Cavalerie*, février 1900, 606.

matinée, le télégramme de Moltke annonçant que nous avons été rejetés vers Metz et qu'il importe de nous poursuivre sur la route de Verdun [1].

Cette fois, le prince se décide à changer ses dispositions. A 7 heures du matin, il adresse un nouvel ordre au commandant du Xe corps : « S. M. le roi prescrit de porter toutes les forces disponibles sur la rive gauche de la Moselle vers la route de Metz à Verdun et vers Metz, afin de savoir si l'ennemi s'est déjà en très grande partie retiré de cette ville ou s'il est en train d'opérer sa retraite. Je désigne pour cette mission le Xe corps et les deux brigades [2] de la division Rheinbaben sous vos ordres. La cavalerie atteindra aussi vite que possible la route de Verdun et la suivra vers Metz jusqu'à ce qu'elle ait une idée nette de la situation.

« La brigade des dragons de la Garde, qui était cette nuit à Rogéville, recevra l'ordre de se porter sur Thiaucourt où V. E. pourra en disposer.

« Il y aura lieu de chercher vers la gauche la liaison avec la Ire armée..... » Le prince termine en invitant Voigts-Rhetz à établir l'infanterie du Xe corps en repli de la cavalerie et aussi à opérer des reconnaissances le long de la rive ouest de la Moselle, vers Metz. S'il est nécessaire, une brigade, puis une division d'infanterie de la Garde pourront être portées à Pont-à-Mousson, pour y assurer la sécurité des trains du Xe corps et de la ville. Par ordre du roi, l'aile droite de l'armée a été retenue au sud de Metz, jusqu'à ce que la situation fût éclaircie [3].

On voit que l'idée de Moltke est singulièrement affaiblie par Frédéric-Charles. Au lieu de jeter vers la route de Verdun toute la cavalerie disponible, il y détache deux brigades. Au lieu de faire appuyer cette cavalerie par les fractions de son armée qui ont déjà franchi la Moselle, il entend que le Xe corps seul lui serve de repli, tout en reconnais-

1. Voir *suprà*, p. 52.
2. 11e et 13e brigades de cavalerie ; la 12e (Bredow) est encore à l'est de Pont-à-Mousson.
3. IIe, IIIe, XIIe corps (Von Widdern, IV, 364).

sant vers Metz. Enfin il admettrait volontiers que la plus grande partie de notre armée a déjà opéré sa retraite et qu'il reste sous cette place une simple arrière-garde. Il prête à Bazaine une activité comparable à la sienne propre. C'est sous l'influence de cette idée préconçue qu'il continue son mouvement d'ensemble vers la Meuse, tout en orientant sa droite au nord, divergence dont le danger saute aux yeux.

L'ordre de Moltke daté du matin du 15 réserve provisoirement l'emploi du IIIe corps[1]. Par suite, Frédéric-Charles l'invite à suspendre sa marche sur Cheminot. Cette prescription se croise avec un compte rendu d'Alvensleben. Le général annonce l'intention de franchir la Moselle le jour même. Après le combat de la veille, il n'y a plus chance pour une attaque de l'adversaire sur la rive droite. Il importe beaucoup, au contraire, de hâter le débouché des forces allemandes à l'ouest de la rivière[2]. C'est évidemment apprécier la situation avec beaucoup de justesse. Sous ce rapport, Alvensleben en juge plus sainement que Frédéric-Charles et Moltke.

Mais le prince n'admet pas cette dérogation aux ordres du roi et maintient celui qu'il vient d'adresser à Alvensleben. Il le lui confirme même à 9^{h} 30 du matin, pour prévenir toute incertitude[3]. Au moment où le général reçoit cette nouvelle dépêche, la tête de la 5e division d'infanterie atteint la Seille à Pommérieux, celle de la 6e Bouxières-sous-Froidmont[4]. Elles s'arrêtent sur place.

---

1. Voir *suprà*, p. 52.
2. Lettre d'Alvensleben à Frédéric-Charles, 6^{h} 30 du matin, *Einzelschriften* de l'État-major prussien, XVIII, 529.
3. « Le rapport de V. E. m'arrive à l'instant concernant l'intention de faire passer aujourd'hui, s'il est possible, la Moselle au IIIe corps à Pagny.

« Je ne suis pas autorisé à une telle mesure par S. M. le roi ; elle doit donc être ajournée. Je n'en félicite pas moins V. E. du sentiment qui la pousse à agir.

« Les préparatifs du passage à effectuer ultérieurement doivent être continués en aval de Pont-à-Mousson » (*Einzelschriften*, XVIII, 531).
4. *Einzelschriften, loc. cit.* D'après von Widdern, *Verwendung*, III, 72, la 5e division atteint Sillegny, la 6e Bouxières ; la 6e division de cavalerie quitte à peine Verny.

Cependant des renseignements très importants, sinon très exacts, parviennent avant midi à l'état-major de la IIe armée. Le 2e dragons fait connaître que nous avons opéré une retraite partielle à l'ouest de Metz; depuis deux jours, de forts mouvements de troupes se produisent vers Paris. D'un autre côté, la 6e division de cavalerie annonce l'évacuation des ouvrages au sud de Metz, la surprise d'un camp français près de Longeville et de Moulins. Enfin la 5e division signale de l'infanterie française à Rezonville; elle a rencontré nos avant-postes près de Longeville et entendu la nuit précédente quantité de voitures rouler sur la route de Verdun[1].

Dans ces conditions, Frédéric-Charles considère notre retraite comme démontrée. Vers midi, il télégraphie au grand quartier général pour demander l'autorisation de porter le 16, à l'ouest de la Moselle, quatre de ses corps (IIIe, XIIe, Garde et IVe); les IXe et IIe borderont la rivière. Cette demande se croise avec le télégramme de Moltke daté de 11 heures. Désormais le prince a toute liberté d'action. En même temps il est confirmé dans son idée concernant notre retraite. Il nous croit même fort avant vers l'ouest, bien que l'examen attentif des circonstances rende cette éventualité peu vraisemblable[2]. Il permet donc à Alvensleben de passer la Moselle (2 heures du soir). Le IIIe corps effectuera ce passage le jour même, de façon à atteindre, le 16, à Mars-la-Tour, la route de Metz à Verdun. Alvensleben est prévenu que le Xe corps a son quartier général et une division d'infanterie à Thiaucourt; le 16, il poussera vers Saint-Hilaire. La 5e division de cavalerie le couvre. Enfin le commandant du IIIe corps reste libre de se faire suivre de la 6e ou, tout au moins, de fractions de cette division, « car elle ne paraît pas encore avoir été relevée devant Metz[3] ».

1. Voir le texte de ces rapports, *Einzelschriften*, XVIII, 533.

2. Le prince fait abstraction du temps, de l'espace et des longueurs des colonnes (Hœnig, *Darstellung der Strategie*, 28).

3. *Einzelschriften*, XVIII, 535; d'après von Widdern, *Verwendung*, III, 74, le post-scriptum relatif à la 6e division est écrit de la main du prince.

Alvensleben ne tarde pas à user de la liberté qui lui est ainsi rendue. A 3h 25, il prescrit de passer la Moselle. Quant à Frédéric-Charles, il persiste à croire notre retraite beaucoup plus avancée qu'elle n'est réellement. Il y a même entre ses conceptions, celles de Moltke et d'Alvensleben, une différence essentielle. Moltke nous croit, il est vrai, « en pleine retraite » sur Verdun; mais Frédéric-Charles va sensiblement plus loin. Il admet « une retraite précipitée » en voie d'exécution vers la Meuse et juge indispensable de nous poursuivre[1]. Dans ces conditions, le IIIe corps, se mettant en marche le 16 de grand matin, pourra encore atteindre nos bagages[2]. On a vu ce que pense Moltke. Quant à Alvensleben, ainsi que son chef d'état-major, colonel von Voigts-Rhetz, il connaît très bien Metz, où ce dernier a séjourné récemment. Le souvenir des rues étroites et tortueuses de cette ville l'amène à croire que l'armée qui a combattu le 14 jusqu'à la nuit, et dont il connaît la faible aptitude aux mouvements rapides, ne peut avoir gagné le 15 une distance considérable vers l'ouest[3]. Il compte encore l'atteindre le 16, et cette conviction le pousse à hâter de tout son pouvoir le moment du contact. Ainsi, du chef d'état-major du roi, du prince et du commandant du IIIe corps, ce dernier est le seul à envisager sainement la situation et les moyens d'en tirer parti[4].

---

1. *État-major prussien*, I, 536. Voir ce qu'écrit Hœnig (*Darstellung*, 33) de la trouvaille de ces mots *eiliger Rückzug* opposés à *voller Rückzug*.

2. Expression du prince s'adressant au général von Buddenbrock (*Einzelschriften*, XVIII, 535). Frédéric-Charles commandait avant la guerre le IIIe corps et s'intéressait particulièrement à lui. Une lettre de son chef d'état-major, von Stiehle, à Moltke, datée du 15, montre que ce prince croit notre retraite beaucoup plus avancée qu'en réalité : « Nous avons l'intention d'atteindre la Meuse avec les têtes de trois corps, XIIe, Garde, IVe... L'ennemi paraît avoir la route Metz-Étain-Verdun comme limite sud de son mouvement de retraite » (*Moltkes Korrespondenz*, I, III, I, 231). Pourquoi jeter trois corps vers la Meuse si l'on peut encore nous atteindre à l'est de cette rivière ?

3. *Einzelschriften*, XVIII, 529.

4. Cette question a provoqué d'interminables polémiques chez nos voisins. L'État-major prussien, son brillant et regretté adversaire Fritz Hœnig, beaucoup d'autres encore ont cherché à faire ressortir le rôle de Moltke, de Frédéric-Charles ou d'Alvensleben. Dans sa dernière publication (*Heeresbewegungen im Kriege 1870-1871*, 2), l'État-major prussien entreprend de concilier les mé-

Ces divergences constituent un danger sérieux. A la IIe armée, direction et exécution obéissent les 15 et 16 août à des conceptions différentes. En présence d'un adversaire actif, énergique, conscient de sa valeur, les risques pourraient être des plus graves. On s'en rendra compte lorsque nous étudierons les événements du 16. Et pourtant les Allemands n'auront ce jour-là qu'un Bazaine pour adversaire !

Quoi qu'il en soit, le 15 à 7 heures du soir, l'état-major de la IIe armée établit l'ordre ci-après : « Hier soir, l'ennemi a été attaqué devant Metz par des fractions de la Ire armée et de la 18e division d'infanterie qui l'ont rejeté dans la place. La retraite de son armée sur la Meuse est en cours d'exécution. La IIe armée va le suivre sans retard vers cette rivière.

« Le IIIe corps passera la Moselle, ainsi qu'il a commencé, en aval de Pont-à-Mousson et atteindra demain, par Novéant et Gorze, la route Metz-Verdun à Mars-la-Tour ou à Vionville. Son quartier général devra être à Mars-la-Tour, s'il est possible. La 6e division de cavalerie pourra être envoyée d'avance, de Pagny par Prény et Thiaucourt, vers cette route... Une fraction du Xe corps, précédée de la 5e division de cavalerie, s'est déjà portée aujourd'hui sur Thiaucourt. Ce corps d'armée continuera demain jusque vers Saint-Hilaire-Maizeray, en poussant le plus avant possible les fractions encore à Pont-à-Mousson et dans la vallée de la Moselle. Son quartier général sera, s'il se peut, à Saint-Hilaire. La cavalerie reconnaîtra par Haudiomont et Vigneulles[1]... »

---

nagements qu'il garde pour une mémoire princière et ceux qu'il doit à Moltke : « ... Les rapports et renseignements parvenus au prince Frédéric-Charles l'avaient conduit à croire que le gros des forces adverses était en retraite au delà de la Meuse, mais que la fraction de l'armée française qui avait combattu le 14 à l'est de Metz était encore entre cette ville et la rivière. Le prince évaluait cette fraction à quatre divisions. Par suite il se proposait de franchir avec toute son armée, les jours suivants, la Meuse en amont de Verdun et de tenter en même temps d'atteindre les troupes adverses restées en arrière... » Ces assertions, ainsi produites pour la première fois, paraissent basées sur de simples hypothèses. Nous nous en tenons aux documents authentiques.

1. Von Widdern, *Verwendung*, III, 77. Cet ordre contient les prescriptions suivantes concernant le reste de l'armée:

« Le XIIe corps se portera demain de Nomeny au delà de Pont-à-Mousson,

Ainsi, de toute la IIe armée, deux corps seulement doivent atteindre la route de Metz à Verdun, le IIIe vers Mars-la-Tour ou Vionville, le Xe vers Maizeray. Encore ce dernier fera-t-il face à la ligne Maizeray-Saint-Hilaire, c'est-à-dire à la Meuse. Pourquoi ce double objectif, ces directions divergentes? Il n'y a là rien de conforme aux prescriptions de Moltke, rien qui assure une puissante offensive « de toutes les forces disponibles » vers la route d'Étain[1]. Des deux divisions de cavalerie, la 6e, seule, « pourra précéder le IIIe corps vers cette route ». Mais elle s'y portera par Pagny, Prény et Thiaucourt, en marchant d'abord vers le sud-ouest. C'est dire qu'elle fera face à Verdun et non à Metz. Quant à la 5e, qui précède aujourd'hui le Xe corps, elle doit reconnaître par Haudiomont et Vigneulles, c'est-à-dire vers la Meuse. Sa mission s'étend même aux ponts de Dieue-sur-Meuse et de Génicourt.

Le reste de l'armée va également faire face à la Meuse. Ce n'est pas un dispositif d'attaque que prend la IIe armée, mais bien de poursuite. On dirait qu'il s'agit d'écraser un ennemi en fuite, plutôt que de frapper un premier coup sur un adversaire qui n'est certes pas méprisable. Frédéric-Charles, comme Moltke, a basé toutes ses conceptions du 15 sur deux idées, dont l'une au moins est erronée. Ce n'est pas une victoire tactique que la Ire armée a remportée le 14;

---

son avant-garde à Regnéville-en-Haye, sa queue à Pont-à-Mousson qui sera fortement occupé... Sa division de cavalerie ira sur Vigneulles, vers la Meuse... en se reliant par la droite à la cavalerie de la Garde...

« La Garde poussera son avant-garde à Rambucourt, son gros vers Bernécourt...

« Le IVe corps portera son avant-garde de Marbache à Jaillon par Les Saizerais, sa queue à Marbache... Le IXe corps marchera vers Selligny où sera son quartier général. Le lendemain, il suivra le IIIe corps sur Gorze... Le IIe corps atteindra demain Buchy-lès-Solgne... en serrant le plus possible de façon que, le jour suivant, ce corps d'armée puisse commencer son passage à Pont-à-Mousson... La 5e division de cavalerie reconnaîtra, pour les Xe, XIIe et IXe corps, les passages de Dieue-sur-Meuse et Génicourt; la division de cavalerie saxonne, celui de Bannoncourt, pour le XIIe corps; la division de cavalerie de la Garde, ceux de Saint-Mihiel, Pont-sur-Meuse et Commercy, pour la Garde, les IVe et IIe corps... »

1. Cet ordre est antérieur à l'arrivée de la directive de Moltke datée de 6h 30, mais on verra que Frédéric-Charles ne le modifie que le lendemain matin 16.

le succès moral est même revendiqué par chacun des adversaires. En outre, Moltke et le prince admettent que nous sommes en pleine retraite sur Verdun, sans en avoir la preuve positive. La vérité est qu'ils ignorent l'emplacement précis de l'armée du Rhin le soir du 15 août. Il en coûtera le sang de plus de 16,000 Allemands pour le leur apprendre le 16.

L'ordre qui précède a été envoyé vers 8 heures ou 8h 30 du soir, lorsque arrive (10h 30) la directive de Moltke pour le 16 août. Bien que, par ses dispositions, Frédéric-Charles ne réalise aucunement l'idée d'une « vigoureuse offensive » à diriger vers les routes de Metz à Verdun, il n'y change rien[1]. Malheureusement pour nous, elles seront profondément modifiées par les exécutants et surtout par Alvensleben, dont le rôle sera capital en ce funeste jour du 16 août 1870.

1. Le texte de la directive du 15 août porte ce qui suit : « Die Früchte des Sieges sind nur durch eine kräftige Offensive der zweiten Armee gegen die Strassen von Metz sowohl über Fresnes wie Étain nach Verdun zu ernten » (Les fruits de la victoire sont seulement à récolter au moyen d'une puissante offensive de la IIe armée contre les routes de Metz par Fresnes et par Étain à Verdun). En écrivant : « Dès lors, le commandant de la IIe armée est invité à prononcer « une vigoureuse offensive », par Fresnes et Étain, avec « tous les « moyens disponibles » », la *R. H.*, III, 1903, 406, donne de ce passage une interprétation très inexacte.

IX

LA 5e DIVISION DE CAVALERIE

Ordre de Voigts-Rhetz le soir du 14. — Ordre de Rheinbaben. — Nouveaux ordres de Voigts-Rhetz. — Renseignements recueillis par Rheinbaben. — Canonnade de Mars-la-Tour. — Inertie de Rheinbaben et de Forton. — Comptes rendus à Voigts-Rhetz. — Camp vu à Rezonville. — Contact avec la division du Barail. — Escarmouche vers Jarny.

On a vu quelles dispositions arrête Frédéric-Charles dans la soirée du 14 août. Dès leur réception, le commandant du Xe corps, général von Voigts-Rhetz, donne l'ordre ci-après ($9^h 30$ du soir) :

« ... Le Xe corps restera demain... autour de Pont-à-Mousson, la 19e division tenant la rive gauche, la 20e et l'artillerie de corps la rive droite. La 19e division établira une avant-garde de quatre bataillons, deux batteries et deux escadrons à la croisée des routes de Thiaucourt et de Flirey. Elle portera le détachement de Vandières à deux bataillons, une batterie et un escadron. Le reste de la division bivouaquera sur la rive gauche... La 20e division fera relever par un détachement de deux bataillons, deux compagnies de chasseurs, un escadron et deux pièces celui de la 19e division à Champey... Le reste de la 20e division et l'artillerie de corps garderont leurs emplacements d'aujourd'hui... Demain, à 4 heures du matin, toutes les troupes prendront les armes et ne regagneront leurs cantonnements ou bivouacs que sur mon ordre. Les détachements de la 19e division envoyés dans la vallée de la Moselle devront occuper à 5 heures les emplacements indiqués... Les travaux de défense de Pont-à-Mousson seront continués.

« Le général von Rheinbaben restera à Thiaucourt et portera de fortes fractions vers la route de Verdun à Metz. La brigade Bredow, qui est arrivée aujourd'hui à Pont-à-Mousson, quittera son bivouac à 5 heures du matin et

marchera sur Thiaucourt. Le général von Rheinbaben entretiendra la liaison avec la cavalerie de la Garde et fera reconnaître par de nombreuses patrouilles les chemins vers la vallée de la Moselle [1]... »

Ainsi le Xe corps se prépare à défendre Pont-à-Mousson, en portant des détachements vers le nord et l'ouest. La majeure partie du corps d'armée reste même à l'est de la Moselle, comme pour mieux affirmer cette attitude défensive, peu compréhensible dans les conditions où opèrent les Allemands [2]. Quant à la division Rheinbaben, elle doit demeurer également à Thiaucourt, tout en poussant de forts partis vers « la route » de Verdun à Metz et en reconnaissant activement les chemins qui mènent à la vallée de la Moselle. Les prescriptions concernant le Xe corps sont assurément pour inspirer une certaine prudence à cette cavalerie, au lieu de la pousser en avant.

C'est après minuit seulement que Rheinbaben donne ses ordres pour le lendemain. Laissant l'un de ses trois régiments (10e hussards) à Saint-Benoît, le général von Redern doit se porter à 4 heures du matin à Lachaussée avec six escadrons [3] et une batterie. De là il poussera des reconnaissances vers la route de Mars-la-Tour et au delà. En outre, le capitaine von Baerst dirigera sur Rezonville les deux escadrons de Chambley (1er et 4e du 11e hussards). La brigade Barby portera de Thiaucourt à Dommartin le 4e cuirassiers, en soutien de ces huit escadrons, avec mission de reconnaître aussi vers la route de Verdun. Ses deux autres régiments resteront en place [4].

On voit combien cette cavalerie est disséminée ; ses deux

---

1. Disposition pour le 15 août, 14 août, 9^{h}30 du soir (Von Widdern, *Verwendung*, IV, 318).

2. A 11^{h}45 du soir, le commandant de l'artillerie de corps rend compte : « Le bivouac de l'artillerie de corps paraît être... garanti contre une surprise sur la rive gauche comme sur la droite » (Von Widdern, *Verwendung*, IV, 322).

3. 17e hussards, 2e et 5e escadrons du 11e hussards groupés à Beney et Saint-Benoît.

4. 19e dragons, 3e escadron du 13e ulans « en réserve de la division » à Thiaucourt, les 1er et 2e escadrons à Flirey et le 4e à Pagny, en reconnaissance vers Metz (Von Widdern, *Verwendung*, IV, 328).

brigades forment cinq groupes distincts, dont le plus fort en réserve à Thiaucourt. Singulier rôle pour des escadrons dont l'action réside uniquement dans le mouvement ! Le commandant de la division ne prendra aucune part à l'exploration du 15 ; il ne donne même pas des instructions précises aux groupes envoyés vers la route de Verdun.

Le 15 août, à 4 heures du matin, le Xe corps se tient prêt à combattre autour de Pont-à-Mousson. Mais Voigts-Rhetz ne tarde pas à se convaincre qu'il n'a aucune attaque à redouter : il porte donc sa brigade d'avant-garde à la croisée des routes de Flirey et de Verdun, tout en laissant le gros de son corps d'armée inactif. Cependant deux officiers sont en reconnaissance vers Metz sur chacune des rives de la Moselle. L'un d'eux rend compte de Corny, dès 6 heures du matin, que, la nuit précédente, on a entendu au nord-ouest un fort roulement de voitures. Une patrouille de la 6e division de cavalerie, « qui est arrivée presque jusqu'à Gravelotte », y a trouvé des avant-postes français et entendu le bruit de troupes en marche sur Verdun [1].

Notre non-apparition devant Pont-à-Mousson et le rapport qui précède modifient brusquement les idées de Voigts-Rhetz. Il adresse de nouvelles instructions à Rheinbaben. Celui-ci va « immédiatement se porter en force sur Fresnes-en-Woëvre », pour essayer de nous arrêter. « Thiaucourt restera occupé par un régiment armé de carabines, qui servira de repli [2]. »

Ainsi Voigts-Rhetz, lui aussi, croit notre retraite sur Verdun beaucoup plus avancée qu'en réalité, sans quoi l'envoi de la 5e division à Fresnes n'aurait aucun sens. Mais pourquoi laisser un régiment à Thiaucourt, point sans valeur propre, en affaiblissant d'autant le gros de cette cavalerie ?

1. Compte rendu du lieutenant von Willich, von Widdern, *Verwendung*, IV, 331.

2. Dépêche de 8 heures du matin (Von Widdern, *loc. cit.*, 332). Dans cette dépêche, Voigts-Rhetz annonce l'envoi d'une copie du rapport de von Willich. Rheinbaben répond aussitôt (10^h 5) que cette copie n'était pas jointe à son envoi (*ibid.*).

C'est à 9^h 45 que Rheinbaben reçoit la dépêche de Voigts-Rhetz. En réponse, il se borne à faire connaître les dispositions qu'il a prises et qui s'écartent sensiblement de celles prescrites par le commandant du X[e] corps. Loin de se porter en force à Fresnes, il a éparpillé sa division, comme on sait, entre Lachaussée, Dommartin, Chambley et Les Baraques, avec ordre de reconnaître la route de Verdun à Metz. Il nous croit moins avant vers l'ouest que ne fait Voigts-Rhetz.

Au moment où il va envoyer ce compte rendu, il est informé que la brigade Redern n'a rencontré aucune de nos troupes sur la route de Verdun, vers Latour-en-Woëvre et Hannonville. Au contraire, le 4[e] cuirassiers a vu un régiment de dragons français près de Puxieux. Aussi Rheinbaben fait-il acte d'initiative en allant personnellement dans cette direction au lieu de marcher sur Fresnes [1].

Cette fois, les cavaliers allemands ont recueilli un renseignement positif. Mais s'agit-il d'une avant-garde, d'un détachement de flanc ou d'une fraction de la garnison de Metz ?

Cependant les deux escadrons de Chambley (1[er] et 4[e] du 11[e] hussards) se sont portés sur Rezonville, en détachant des patrouilles vers Mars-la-Tour et Vionville. Jusque vers 7 heures du matin, les vues sont gênées par un brouillard épais. A 6 heures environ, du sud-ouest de Rezonville, le capitaine von Baerst observe une colonne de cavalerie, de force très supérieure, suivant la route de Verdun. C'est la division Forton [2]. Sans attendre une attaque, il se retire par Xonville vers Lachaussée, où il sait que doit se porter Redern, mais il continue d'observer notre cavalerie en restant sur son flanc gauche. Forton se borne à le faire suivre

---

1. Compte rendu de Rheinbaben, 10^h 5 du matin, reçu à midi 30 par l'état-major du X[e] corps (Von Widdern, *op. cit.*, 332). Il a d'abord l'intention de porter sur Fresnes le 19[e] dragons au lieu d'y aller lui-même en force, comme le voulait Voigts-Rhetz ; puis il dirige ce régiment sur Puxieux, estimant sans doute que les trois escadrons du 10[e] hussards (à Saint-Benoît-Beney) et les trois du 13[e] ulans (à Thiaucourt) suffisent dans la direction de Fresnes.

2. Voir *suprà*, p. 20.

d'abord par un escadron du 1er dragons, puis par le régiment tout entier. Baerst peut ainsi ramener ses deux escadrons à Xonville, où il rencontre ceux de Redern. Il a capturé quelques-uns de nos dragons, presque sans pertes de son côté[1].

Redern était à Lachaussée vers 8 heures du matin avec quatre escadrons et une batterie. Aussitôt qu'il apprend que de la cavalerie française vient du nord-est sur Puxieux, il se porte dans cette direction. Pendant la marche, il est rallié par plusieurs des escadrons opérant aux environs, qui, comme lui, courent à l'ennemi. Il dispose ainsi de neuf escadrons[2] et d'une batterie, devant lesquels le 1er dragons se retire vers Mars-la-Tour, comme nous l'avons vu. Les cavaliers prussiens poussent jusqu'à Puxieux et leur batterie ouvre le feu, d'abord des environs de Sponville, puis du sud de Mariaville. Tout se borne à une inoffensive canonnade échangée entre les deux batteries de Forton et celle de Redern[3]. De part et d'autre, la cavalerie observe ses adversaires.

Pourtant les Prussiens reçoivent de nouveaux renforts accourus de tous les points de l'horizon. Ils sont ainsi ralliés par les trois escadrons laissés à Saint-Benoît, sur la route de Thiaucourt à Verdun. De ses douze escadrons, un seul lui manque encore, celui qui explore vers Nancy. Enfin le 4e cuirassiers s'est tout entier placé sous ses ordres. Au lieu de garder dans sa main ces quinze escadrons, Redern imagine de laisser les cuirassiers au sud-ouest de Puxieux, pendant qu'il se rapprochera de la route de Verdun, entre Hannonville et Mars-la-Tour. La division Forton a disposé

---

1. Voir le compte rendu du lieutenant von Salis, s. h.; celui de Rheinbaben au Xe corps, 3h 30 du soir (Von Widdern, *Verwendung*, IV, 335, 336). Le dernier arrive à Pont-à-Mousson, alors que déjà Frédéric-Charles est en route pour aller voir le IIIe corps (Hœnig, *Darstellung*, 48).

2. Huit d'après von Widdern, *loc. cit.*, 339. Mais aux quatre escadrons venant de Lachaussée se sont joints les deux escadrons envoyés sur Hannonville et Latour-en-Woëvre, les deux escadrons du capitaine von Baerst, le 4e escadron du 4e cuirassiers venant de Chambley. Le total est de neuf escadrons.

3. Sa batterie eut 2 blessés; ses escadrons, 1 officier et 3 cavaliers blessés, 2 cavaliers et quelques chevaux disparus (Von Widdern, *loc. cit.*, 341).

des escadrons pied à terre à la lisière de ce dernier village. Leur feu arrête les cavaliers prussiens, bien qu'ils soient encore renforcés par un nouveau régiment, le 19e dragons, accouru des environs de Thiaucourt (midi 30). Ces dix-neuf escadrons se limitent à un rôle d'observation. Malgré son infériorité numérique, la division Forton se sent si peu menacée qu'elle abreuve ses chevaux dans Mars-la-Tour[1].

Toutefois Redern s'est enfin décidé à risquer une attaque, et il entame des mouvements préparatoires lorsque Rheinbaben survient à Puxieux (1 heure environ). Sans hésitation, il interdit de prendre l'offensive, « parce que la supériorité numérique de l'adversaire ne laisse pas espérer le succès[2] ». C'est faire preuve d'une grande timidité, car il n'y a encore vis-à-vis de Redern et de Barby que les quatre régiments de Forton. Les divisions du Barail et Valabrègue sont à grande distance ; d'ailleurs, Rheinbaben ignore leur voisinage.

Le général adresse au commandant du Xe corps le rapport suivant : « Je suis arrivé à midi avec cinq régiments et une batterie à Tronville ; je me suis heurté à de la cavalerie ennemie et à une artillerie supérieure qui se retire présentement sur Metz. La cavalerie légère se rapproche en ce moment même de cette place (?). La brigade Bredow me rejoindra sans doute bientôt aussi. J'ai l'intention de rester à Tronville ou en avant vers Metz ; la liaison avec la Ire armée n'est pas encore rétablie[3]. »

Peu après, d'autres renforts lui surviennent : deux escadrons du 13e ulans (1er et 3e), puis, après 2 heures, la brigade Bredow. Celle-ci est partie de Pont-à-Mousson, a parcouru 20 kilomètres sous un soleil brûlant et s'est installée à Bouillonville, au sud-ouest de Thiaucourt, lorsqu'une estafette lui apporte l'ordre de rejoindre aussitôt Redern. Laissant sur place, on ne sait pourquoi, le 13e dragons, Bredow part vers midi et arrive rapidement à Puxieux.

1. Voir dans von Widdern, *loc. cit.*, 342, trois rapports du lieutenant von Mackensen, du 17e hussards, datés de 11h45, midi et 1 heure.
2. *État-major prussien*, I, 527.
3. Rapport de 1 heure du soir, von Widdern, *Verwendung*, IV, 345.

Vers 2h 15, Rheinbaben dispose de vingt-neuf escadrons[1] et douze pièces, c'est-à-dire de forces amplement suffisantes pour culbuter la division Forton, même si elle était soutenue par ses deux voisines. Les escadrons allemands sont en effet groupés sous le même chef, et les nôtres répartis en trois groupes distincts, dont deux à une certaine distance. Une attaque vigoureuse permettrait à Rheinbaben de remplir sa mission, ce qu'il n'a pu faire jusqu'alors. Il a reçu, en effet, l'ordre du Xe corps daté de 9h 30 du matin, d'après lequel la 5e division doit marcher de Fresnes-en-Woëvre vers Metz, le long de la route de Mars-la-Tour, « jusqu'à ce qu'elle se rende compte de la situation[2] ». Ce n'est pas le contact passager des escadrons de Forton qui peut suffire à l'éclairer. Il faut qu'il déchire le voile et pousse jusqu'à l'infanterie. Nul autre moyen que le combat. Mais Rheinbaben n'est pas plus entreprenant, il n'a pas plus « l'esprit cavalier » que Forton; il se contente des maigres résultats obtenus[3]. Si, dans la soirée, il parvient à recueillir des renseignements d'une haute valeur, il le devra à « l'incroyable négligence de notre service de sûreté[4] ».

Pour justifier cette inaction, on a mis en avant la fatigue des chevaux. Mais elle n'est pas telle qu'une charge leur soit interdite; en outre, les nôtres sont moins frais encore, après tant de marches si mal réglées. Ils sont en mouvement depuis 4 heures du matin, comme ceux des Prussiens. Les deux adversaires n'ont rien à s'envier.

---

1. Von Widdern, *loc. cit.*, 346, montre que Rheinbaben dispose de vingt-neuf escadrons et non de trente-quatre comme l'ont écrit Pelet-Narbonne et Kunz, d'après l'État-major prussien. Sont absents : l'escadron Klein du 10e hussards, en exploration vers Nancy; le 4e escadron du 13e ulans, qui n'est pas encore revenu de la vallée de la Moselle; le 2e escadron du 13e ulans, à l'escorte du train de la division; le 13e dragons, à Thiaucourt.

2. Von Widdern, *loc. cit.*, 347. Le texte original portait « jusqu'au contact avec l'ennemi ». L'ordre de la IIe armée (7 heures du matin) était encore plus explicite: la division doit marcher vers Metz, « jusqu'à ce qu'on sache avec certitude si l'armée ennemie s'est déjà en majeure partie retirée de cette ville ou si elle est en train de se retirer ». La pensée s'affaiblit à mesure qu'elle descend les échelons.

3. Voir à ce sujet l'opinion du major Kunz, reproduite par le général von Pelet-Narbonne, *Revue de Cavalerie*, XXX, 661, et von Widdern, *loc. cit.*, 349.

4. Von Widdern.

Quoi qu'il en soit, ils s'installent au bivouac, à très courte distance l'un de l'autre. A la division Rheinbaben, la brigade Barby est au sud-ouest de Puxieux, puis, dans la soirée, au nord de Xonville; la brigade Redern au nord-est de Xonville; la brigade Bredow à l'est de Suzemont sur la route de Verdun[1].

A 3 heures, Rheinbaben envoie à Voigts-Rhetz le compte rendu suivant : « Six régiments de cavalerie et trois batteries viennent de se trouver devant moi et ont été refoulés sur Metz. J'établis des avant-postes à l'ouest du bois de Dame[2], le front vers Metz, la gauche sur la route de Metz à Verdun. Je ne puis pousser plus avant, faute d'eau... On cherche la liaison avec la Ire armée. Pertes minimes[3]. » Il n'est pas besoin de souligner les inexactitudes de ce rapport, assurément peu fait pour éclairer le commandement. Un peu plus tard, sans doute avant 5 heures, Rheinbaben rend compte que de l'infanterie et de l'artillerie françaises sont à Ancy, sur la Moselle, mais que, pour le moment, « il n'y a pas un ennemi à voir » dans la direction de Metz[4], assertion d'une fausseté incompréhensible, de nature à tromper entièrement Voigts-Rhetz et Frédéric-Charles.

Les rapports que reçoit Rheinbaben ne tardent pas à l'éclairer. De plusieurs côtés on constate la présence d'avant-postes de cavalerie et d'infanterie en face de la 5e division. On aperçoit même à courte portée derrière ce réseau un grand bivouac français, celui du 2e corps[5]. Deux officiers, les lieutenants von Hirschfeld et Dietze, sont

---

1. Voir le détail des bivouacs et des avant-postes, von Widdern, *loc. cit.*, 368.

2. Bois défriché figurant encore sur la carte d'état-major au nord du chemin Sponville-Xonville, au milieu de l'intervalle de ces deux points.

3. Von Widdern, *loc. cit.*, 247. Ce compte rendu parvient à l'état-major de la IIe armée avant l'envoi de l'ordre de 7 heures du soir (Hœnig, *Darstellung*, 50).

4. « In der Linie von Metz ist augenblicklich kein Feind zu sehen » (Compte rendu sans lieu, ni date, arrivé à 8 heures du soir au quartier général du Xe corps, von Widdern, *loc. cit.*, 371)

5. Voir l'extrait du *Tagebuch* du général von Damnitz, alors lieutenant au 19e dragons et commandant une grand'garde à l'est de Puxieux, von Widdern, *loc. cit.*, 374.

partis vers 5 heures en reconnaissance de Mariaville vers Vionville. Le premier refoule à coups de fusil une grand'-garde de cuirassiers; une autre grand'garde que rencontre le second tire si vivement qu'elle donne l'impression d'infanterie. Leur capitaine, von Kotze, rend compte qu'il y a, bivouaquée à l'ouest de Rezonville, une masse de toutes armes qu'il évalue à 20,000 hommes[1].

Sur les entrefaites, Rheinbaben a envoyé à Voigts-Rhetz un nouveau rapport (5 heures). Il assure que de l'infanterie française marche vers Tronville et Puxieux. Il réclame l'envoi de troupes de cette arme de Thiaucourt sur Dommartin et ajoute que l'on aperçoit aux abords de Rezonville « un grand bivouac de toutes armes »[2].

C'est là un renseignement de la plus haute importance. Jusqu'alors, les Allemands n'ont vu à l'ouest de Metz que de la cavalerie; ils peuvent admettre qu'elle couvre les derrières de l'armée ou qu'elle flanque sa marche. La présence d'infanterie en force vers Rezonville est pour modifier ces idées. Sans doute notre mouvement sur Verdun est moins avancé qu'on ne l'admettait jusqu'alors. Mais ce rapport, d'un intérêt majeur, ne dépasse probablement pas l'état-major du X[e] corps[3]. Un fait certain est qu'il n'entre pour rien dans l'élaboration des ordres pour le 16. Pareil destin échoit au compte rendu du capitaine von Kotze. On ne sait même pas s'il parvient à cet état-major[4]. Double négligence qui montre combien la transmission des renseignements laisse à désirer chez les Allemands. Faute, de notre côté, d'un véritable service de sûreté, la 5[e] division recueille beaucoup plus de renseignements qu'elle ne pouvait l'espé-

---

1. *État-major prussien*, I, 528. L'évaluation est sensiblement exacte.

2. Rapport de 5 heures du soir daté de Xonville, von Widdern, *Verwendung*, IV, 377.

3. Il y arrive vers 6h30, bien que l'original porte 5h30 par erreur (Von Widdern, *loc. cit.*, 378; *Einzelschriften*, XXV, 87, d'après les Souvenirs de deux des officiers de l'état-major de la II[e] armée, généraux von Hœseler et von der Goltz). L'état-major du X[e] corps aurait jugé ce compte rendu « sans importance particulière ».

4. Von Widdern, *loc. cit.*, 379; Hœnig, *Darstellung*, 51; *Einzelschriften*, XVIII, 533. Ce compte rendu serait parti après 5h30 de Mariaville.

rer, mais des négligences inexcusables font que le commandement n'en est pas mieux instruit [1].

L'ordre de Voigts-Rhetz porte que la 5e division doit chercher la liaison avec la Ire armée vers le nord. C'est le 1er escadron du 16e ulans qui en est chargé par Bredow. Il doit se porter sur Jarny et de là détacher des patrouilles dans la direction visée.

L'escadron dépasse Mars-la-Tour vers 3h 30, et son avant-garde a déjà traversé Jarny, quand le capitaine von Wulffen aperçoit dans un fond vers l'est une troupe au bivouac qu'il estime à un bataillon et deux escadrons [2]. Au même instant, son peloton d'avant-garde se heurte à nos avant-postes et se retire aux allures vives, suivi de près par des chasseurs d'Afrique. L'escadron gagne avec peine Hannonville, non sans des pertes sérieuses [3], dues surtout à la maladresse de son chef.

Un autre escadron du 16e ulans, le 2e, a été porté vers Mars-la-Tour pour recueillir au besoin le 1er. Ses patrouilles capturent un ouvrier allant de Metz à Verdun, qui se prétend Allemand. Interrogé, il déclare que les villages entre Metz et Vionville sont bondés de troupes, au moins 100,000 hommes. Napoléon III était à Metz le soir du 14, mais il aurait quitté l'armée; le quartier général de Bazaine est à Gravelotte [4];

---

1. Avant l'arrivée des rapports de 5 heures et 5h 30, le lieutenant von Podbielski, qui avait accompagné le 15 une reconnaissance du 11e hussards, rend compte au chef d'état-major du Xe corps, lieutenant-colonel von Caprivi, que, d'après ses observations, nous sommes encore sous Metz et qu'il y aura le lendemain « une grande bataille » (Hœnig, *Beiträge*, 62). Mais cette appréciation ne dépasse pas Voigts-Rhetz.

2. Il s'agit en réalité du train de la division du Barail.

3. 4 tués, 9 blessés, 3 hommes et 18 chevaux disparus (Von Pelet-Narbonne, *Revue de Cavalerie*, XXX, 665). Un détachement envoyé à Moncel en réquisition aurait été attaqué par « une compagnie ». Or nous n'avions aucune infanterie dans cette région. Rheinbaben rendit compte (7h 45 du soir) que l'escadron envoyé vers la Ire armée s'était heurté à quatre escadrons et un bataillon vers Jarny (Von Widdern, *loc. cit.*, 383). En cas de nécessité, lui-même se retirerait sur Verdun.

Ce compte rendu n'atteignit Voigts-Rhetz que le matin du 16, à Woël, lorsqu'il avait déjà quitté Thiaucourt (Hœnig, *Darstellung*, 52).

4. Von Widdern, *Verwendung*, IV, 385. Un instituteur capturé vers Ancy fit des déclarations analogues, mais le colonel von Lyncker les communiqua aussitôt à l'autorité supérieure (7h 45 du soir, von Widdern, 390).

Ce sont là des renseignements précieux, les plus précieux qui aient été recueillis le 15 août. Pas plus que les autres, ils ne parviennent à Frédéric-Charles. L'ouvrier, sous la conduite d'un sous-officier, est envoyé au commandant du 16e ulans. Il disparaît dès lors ; on ne trouve plus aucune trace de sa déclaration ni de lui-même [1]. Nouvelle preuve qu'il ne suffit pas de recueillir des renseignements ; il faut aussi les transmettre à propos. « Il ne s'agit pas seulement de voir, mais de voir à temps [2]. »

1. Von Pelet-Narbonne, *loc. cit.*, 666, d'après les Souvenirs du lieutenant-colonel von Porembsky. Il est possible que ce sous-officier, embarrassé de son prisonnier, l'ait dépêché en route sans forme de procès.
2. Voir Pelet-Narbonne, 673.

X

LE Xe CORPS

Ordre de Voigts-Rhetz le matin du 15. — Ordre pour le 16. — Lutte de deux influences. — Voigts-Rhetz et Caprivi.

On a vu comment, le matin du 15, Frédéric-Charles est amené à modifier ses ordres de la veille et à diriger une partie de la IIe armée vers la route de Mars-la-Tour[1]. A 9h30[2], Voigts-Rhetz lance également un nouvel ordre au Xe corps : « Des fractions de la Ire armée ont repoussé vers Metz dans l'après-midi d'hier d'importantes forces ennemies. La 5e division de cavalerie, la brigade de dragons de la Garde et la 19e division d'infanterie se porteront aujourd'hui même vers la route de Metz à Verdun. Le général von Rheinbaben a déjà été invité à marcher sur Fresnes-en-Woëvre[3]. Le régiment qu'il a laissé à Thiaucourt lui sera envoyé dès que d'autres troupes auront atteint cet endroit. Il se dirigera de Fresnes vers Metz et suivra la route de Verdun à cette ville jusqu'à ce qu'il se rende compte de la situation. Il cherchera vers la gauche la liaison avec la cavalerie de la Ire armée[4]. Il me rendra compte ce soir du point où il passera la nuit et disposera des relais pour se relier avec moi.

« Le général von Wedell rompra immédiatement avec l'avant-garde de la 19e division d'infanterie, marchera sur Thiaucourt et établira des avant-postes au delà de ce village.

---

1. Voir *suprà*, p. 60.
2. Von Widdern, *Verwendung*, IV, 355. Les *Einzelschriften*, XVIII, 532, portent « 9h 50 ».
3. Ordre de 8 heures du matin, von Widdern, 332. La *R. H.*, III, 1903, 386, traduit inexactement ce passage : « Le général de Rheinbaben marchera sur Fresnes-en-Woëvre. »
4. « Er wendet sich von Fresnes-en-Woëvre gegen Metz und marschirt längs der Strasse Verdun-Metz auf Metz bis er Einsicht in die Verhältnisse bekommt. Er sucht nach links die Verbindung mit der Kavallerie der Ersten Armee auf... »

Il fera réunir des voitures, de manière à pouvoir porter un bataillon à Saint-Benoît, dès que j'en donnerai l'ordre. L'artillerie de corps enverra promptement en avant ses batteries à cheval, qui rallieront le général von Wedell... Le colonel von Lyncker rompra aussitôt avec son détachement[1], afin de marcher sur Novéant-aux-Prés. Il s'y organisera pour la défense en reconnaissant vers Metz. Un second escadron de dragons devra lui être adjoint dans ce but. Le reste de la 19ᵉ division d'infanterie fera la soupe et ira bivouaquer à l'est de Thiaucourt.

« La 20ᵉ division... maintiendra son détachement à Champey et restera dans ses bivouacs... Je quitterai Pont-à-Mousson à 11 heures et établirai mon quartier général à Thiaucourt[2]. »

Nous avons dit quelles réflexions provoque cet ordre en ce qui concerne la 5ᵉ division. La marche de la 19ᵉ sur Thiaucourt s'explique uniquement par l'hypothèse que notre retraite vers l'ouest est beaucoup plus avancée qu'en réalité. Il est encore plus malaisé de comprendre pourquoi la 20ᵉ division et le gros de l'artillerie de corps demeurent à Pont-à-Mousson, sans que Voigts-Rhetz les fasse relever par des fractions de la Garde, comme il y est autorisé. Lui aussi, Frédéric-Charles y maintient un moment la brigade Bredow. Il ne semble pas que la possession de cette petite ville justifie entièrement ces dispositions dans les circonstances présentes.

On sait à quels incidents donne lieu leur exécution pour la division Rheinbaben[3]. Dès 6ʰ 30 du soir, Voigts-Rhetz reçoit à Thiaucourt un rapport indiquant l'existence près de Rezonville d'un « vaste bivouac de toutes armes ». Malgré son importance majeure, l'état-major du Xᵉ corps ne le transmet ni à Frédéric-Charles, ni au commandant du IIIᵉ corps, dont il connaît pourtant l'objectif du lendemain,

1. Celui de Vandières.
2. Ordre de 9ʰ 30 du matin, von Widdern, IV, 365. L'artillerie de corps est avec la 20ᵉ division.
3. Voir *suprà*, p. 70.

Vionville-Mars-la-Tour. Voigts-Rhetz se borne à arrêter les dispositions suivantes :

« La retraite de l'armée ennemie vers la Meuse est en cours d'exécution. La IIe armée l'y suit.

« Le Xe corps continuera sa marche sur Verdun.

« Le général von Rheinbaben, devant lequel aujourd'hui une division de cavalerie ennemie s'est retirée sur Metz et qui a en face de lui, près de Rezonville, un camp de toutes armes, se portera demain matin vers ce bivouac et cherchera en même temps à reconnaître la route de Metz à Conflans. Il saisira toutes les occasions d'attaquer l'ennemi. Le 13e dragons et deux batteries à cheval... ont reçu directement l'ordre de... rallier le général...

« Pour le soutenir et faciliter sa propre réunion avec le colonel von Lyncker, qui est à Novéant, le colonel Lehmann marchera demain à 4h30, avec quatre bataillons, une batterie et deux escadrons, de Thiaucourt, par Dommartin, sur Chambley. Il y restera jusqu'à l'achèvement de sa mission et ira ensuite bivouaquer près de Doncourt-aux-Templiers.

« A 4h30, le colonel von Lyncker se portera de Novéant par Gorze aux environs de Chambley, où il passera sous les ordres du colonel Lehmann.....

« Le général von Schwartzkoppen rompra de Thiaucourt à 5 heures du matin avec la brigade des dragons de la Garde et le reste de sa division, pour marcher par Benoît (*sic*) sur Saint-Hilaire, où il établira des avant-postes en poussant sa cavalerie vers Fresnes et vers la route de Verdun à Metz. Il pourra faire suivre la brigade de dragons d'une fraction d'infanterie en voiture. Il fera reconnaître vers Vigneulles et la route de Vigneulles à Fresnes. A droite, il gardera la liaison avec le général von Rheinbaben et le colonel Lehmann ; jusqu'à l'arrivée de la 20e division, il tiendra Thiaucourt avec deux compagnies.

« Le général von Kraatz rompra à 4h30 du matin avec la 20e division et l'artillerie de corps, après avoir rallié le détachement de Champey, passera la Moselle sur les deux ponts et ira bivouaquer entre Beney et Thiaucourt. Il occu-

pera Benoît et établira des avant-postes irréguliers vers Xammes et Vigneulles.....

« A 4^h30, je me rendrai sous l'escorte d'un escadron du 13e dragons, d'abord auprès du général von Rheinbaben, puis sans doute à mon quartier général de Saint-Hilaire.....[1] »

Des influences distinctes ont visiblement dicté cet ordre. Il assigne au Xe corps deux objectifs divergents. Si Rheinbaben, Lehmann et Lyncker se portent vers Rezonville et Chambley, le gros du corps d'armée et les dragons de la Garde marchent dans une direction opposée, sur Saint-Hilaire et Thiaucourt. C'est que l'état-major du Xe corps et celui de la IIe armée ont des vues différentes au sujet de notre situation. Même Voigts-Rhetz n'est pas d'accord avec son chef d'état-major Caprivi. Frédéric-Charles a la certitude de notre retraite précipitée vers la Meuse. Le futur chancelier est persuadé que nous sommes encore en présence des Allemands. Enfin Voigts-Rhetz commence à incliner vers cette dernière opinion, après avoir partagé celle du prince[2].

Vis-à-vis de lui, Caprivi est dans une situation particulière. Bien que le général ait soixante et un ans seulement, il n'est plus que l'ombre du passé. Une maladie grave, survenue en 1869, lui a fait franchir « la limite de sa résistance physique et intellectuelle ». Son chef d'état-major a toute sa confiance. D'un caractère ferme, d'une intelligence vive, infatigable par surcroît, Caprivi supplée aux défaillances de son chef[3]. De là l'ordre de 11^h30. Le chef d'état-

1. Ordre de 11^h30 du soir, *Einzelschriften*, XXV, 2 et suiv. La *R. H.*, III, 1903, 613-615, traduit inexactement cet ordre (expédition du colonel von Lyncker). Elle écrit *maraudeurs* au lieu d'*éclopés* (*marodöre*).

2. Hœnig, *Die Wahrheit über die Schlacht von Vionville-Mars-la-Tour*, 7. Voir également le même, *Die Darstellung*, 70-72, d'après les confidences de Caprivi. Il conte (p. 70) l'étonnement de l'état-major du Xe corps quand survient l'ordre de 7 heures du soir contraire à tous les renseignements recueillis depuis midi. Voigts-Rhetz s'écrie : « Haben die denn unsere Meldungen nicht bekommen oder nicht verstanden ? » (N'ont-ils pas reçu nos rapports ou ne les ont-ils pas compris ?)

3. Von Widdern, *Die Krisis von Vionville*, 55.

major du X[e] corps l'a conçu de telle sorte qu'il soit « *à deux mains*[1] ». En portant vers l'ouest une fraction notable du corps d'armée, il exécute à la lettre les prescriptions de Frédéric-Charles; mais il se réserve la possibilité de faire intervenir dès l'après-midi du 16 le gros de ses forces sur le plateau de Vionville[2].

Dans ces conditions, on conçoit les contradictions que décèle l'ordre de Voigts-Rhetz, la dispersion de son corps d'armée en quatre fractions[3] réparties sur un large espace. Ce fractionnement correspond à une marche éventuelle dans deux directions distinctes, celles de Verdun et de Rezonville. Les détachements de Saint-Hilaire et de Chambley sont prêts à servir d'avant-garde au gros du X[e] corps dans l'un ou l'autre cas. Il n'en est pas moins vrai que l'intervention du corps d'armée sera nécessairement ralentie du fait de cette dispersion. Si la cavalerie de Rheinbaben avait plus complètement et en temps opportun renseigné la II[e] armée, Voigts-Rhetz n'aurait aucune raison de disséminer ainsi ses forces[4].

1. En français dans le texte, Lettre de Caprivi du 9 août 1895 reproduite par Hœnig, *Die Wahrheit*, 10. Le même (*Darstellung*, 75) traite justement cet ordre de *Compromis-Befehl*. C'est le « chef-d'œuvre de la stratégie diplomatique » (*Die Wahrheit*, 10).

2. Hœnig, *loc. cit.* Les *Einzelschriften*, XXV, 13-14, cherchent vainement à établir la conformité des idées de Frédéric-Charles et de Caprivi à l'égard de notre retraite.

3. Qui doivent ensuite se réduire à trois par la réunion des détachements Lehmann et Lyncker.

4. Au lieu de pousser la 38[e] brigade et les dragons de la Garde à Saint-Hilaire, Voigts-Rhetz pourrait les arrêter à Woël, ce qui serait très suffisant. Mais l'ordre de la II[e] armée porte que le quartier général du X[e] corps sera à Saint-Hilaire et Caprivi affecte de s'y conformer, au moins dans la lettre.

XI

LES III[e] ET IX[e] CORPS.

Situation le soir du 14. — Demande d'Alvensleben à Frédéric-Charles. — Ordre pour le 15. — Arrêt du III[e] corps. — Nouvel ordre. — Mouvement du corps d'armée. — Ordre pour le 16. — Le général von Manstein. — Croisements des VIII[e] et IX[e] corps. — Prescriptions pour le 16. — Le XII[e] corps. — La gauche de la II[e] armée.

Le soir du 14 août, le III[e] corps est étroitement groupé à l'est de la Moselle[1]. D'après l'ordre de Frédéric-Charles (6 heures du soir), le corps d'armée doit se déplacer le 15 de quelques kilomètres seulement vers la Moselle, en gagnant Cheminot-sur-Seille. Vers minuit, c'est-à-dire plusieurs heures après, survient un ordre direct de Moltke : le III[e] corps restera en place le 15[2].

Dans la nuit le corps d'armée apprend « l'heureuse issue » de la bataille du 14, en même temps que la retraite de nos troupes à l'ouest de la Moselle. Alvensleben[3] est un homme à larges vues, de caractère indépendant et résolu. La responsabilité l'attire au lieu de l'effrayer, comme les médiocres. Il est encore couché lorsque, dès l'aube du 15, son chef d'état-major, colonel von Voigts-Rhetz, lui apporte les renseignements parvenus la nuit précédente. Aussitôt, il se dresse sur son séant et s'écrie « avec un éclair dans les yeux » : « Allons, en route ! »

« Je crus de mon devoir, écrit Voigts-Rhetz dans ses *Souvenirs,* de lui faire remarquer que nous allions nous mettre en opposition avec l'ordre d'armée, et qu'il pourrait se faire que le III[e] corps encourût de ce chef une lourde res-

1. 5[e] *division* à l'ouest de Vigny ; 6[e] *division* et *artillerie de corps* au nord de Saint-Jure ; une avant-garde (2 bataillons, 1 batterie, 1 escadron) dans la direction de Verny, immédiatement derrière la 6[e] division de cavalerie.

2. Voir *suprà*, p. 49 (Communication directe de l'ordre de 6 heures du soir).

3. Né en 1809 ; commande la 1[re] division de la Garde lors de la déclaration de guerre ; remplace alors Frédéric-Charles au III[e] corps.

ponsabilité. Si le général avait le moins du monde hésité, ce mot l'aurait certainement décidé. L'une de ses qualités saillantes était en effet le goût des responsabilités[1]. »

Il rend compte aussitôt au grand quartier général et à Frédéric-Charles : « Entre autres motifs pour lesquels le IIIe corps devait garder aujourd'hui ses emplacements d'hier figuraient les deux hypothèses suivantes :

« 1° Il pouvait se trouver de si grandes forces ennemies sous Metz, à l'est de la Moselle, qu'un mouvement offensif serait à prévoir de leur part ;

« 2° Après des marches fatigantes, les troupes avaient besoin d'un jour de repos.

« Or le combat d'hier semble avoir pour le moins fortement diminué la probabilité d'une offensive ennemie ; le corps d'armée n'a pas besoin d'un jour de repos. D'autre part, l'idée maîtresse de la prochaine opération est expressément de porter l'armée par sa gauche au delà de la Moselle. Dans ces conditions j'ai l'intention d'effectuer aujourd'hui ce passage, si toutefois les reconnaissances prescrites permettent de constater l'existence d'un pont à Pagny ou en amont, ou enfin si je parviens à en jeter un[2]. »

« Le corps d'armée, écrivit plus tard Alvensleben, prenait l'initiative d'un mouvement, avec la conviction que le grand quartier général approuverait une décision tout à fait dans ses prévisions. Il me parut impossible, à ce moment décisif, de donner encore à l'ennemi un jour que l'on ne pourrait lui reprendre par la suite. »

Il faut reconnaître que c'est là une idée géniale, dont la réalisation aura des conséquences décisives pour la fin de la campagne. De Moltke et de tout le haut commandement allemand, Alvensleben est le seul à concevoir avec une pareille netteté la situation et le parti à en tirer. La suite ne démentira point ces prémisses.

Sans attendre la réponse à son compte rendu, il prescrit

1. Von Widdern, *Die Krisis von Vionville*, 27.

2. Compte rendu de 6h30 du matin, von Widdern, *Die Krisis von Vionville*, 28.

au IIIe corps de se mettre en marche vers la Moselle (8 heures). La 5e division se portera de Vigny, par Pagny-les-Goin et Sillegny, sur Corny et Novéant ; la 6e et l'artillerie de corps, par Bouxières, sur le pont en construction à Champey ; la 6e division de cavalerie suivra la 5e division d'infanterie par Sillegny et passera la Moselle en dernier lieu, disposition qui s'explique mal.

Mais ce mouvement est interrompu avant même que les colonnes aient franchi la Seille. Frédéric-Charles a reçu l'ordre du roi réservant expressément l'emploi du IIIe corps. Il ne peut que s'y conformer et invite Alvensleben à s'arrêter sur place, tout en rendant hommage à son initiative [1]. Cette fois encore, une inspiration au moins intempestive de Moltke empêche la réalisation d'une idée avantageuse aux armes allemandes.

Avec son ordinaire esprit de décision, Alvensleben ne se tient pas pour battu. Tout en établissant ses troupes entre Sillegny et Pommerieux, il renouvelle aussitôt ses instances afin d'être autorisé à passer la Moselle. Il prescrit à la 6e division de cavalerie d'établir des avant-postes face à Metz, le gros stationnant vers Pommerieux [2].

Dans l'intervalle, Moltke a modifié ses intentions. Il rend à Frédéric-Charles la libre disposition de toute la IIe armée ; à 2 heures du soir, le prince prescrit au IIIe corps de reprendre son mouvement [3]. De son côté, Alvensleben ne perd pas un instant pour réaliser ses vues. A $3^h 25$, il donne l'ordre ci-après : « Le corps d'armée va sans aucun retard continuer la marche projetée au delà de la Moselle. La 5e division marchera par Corny, passera le pont de Novéant et poussera une tête d'avant-garde aujourd'hui même jusqu'à Gorze (il y a là le 11e hussards) et Dornot.

« La 6e division d'infanterie ira de Bouxières, par Cham-

---

1. Voir *suprà*, p. 61.
2. Ordre de $1^h 45$, von Widdern, *Verwendung*, III, 72. Ainsi, la 6e division ne traverse pas la Seille, bien que le pont de Sillegny ne soit pas utilisé par la 5e division d'infanterie.
3. Voir *suprà*, p. 62.

pey, passer la Moselle en ce dernier point ou à La Lobe, selon que les pionniers auront terminé leur pont en l'une ou l'autre de ces localités. Sa tête atteindra Onville ; elle cantonnera à Bayonville, Arnaville, Pagny, Prény.

« La 6e division de cavalerie cantonnera vers Pournoy-la-Chétive, Coin-sur-Seille, Loyville, Pommerieux, Sillegny.

« L'artillerie de corps... passera la Moselle au même point que la 6e division d'infanterie. Elle cantonnera à Vandières... [1]. »

Sans doute cet ordre est fort imparfait, puisqu'il ne contient aucune indication sur l'ennemi, sur le rôle des troupes voisines, le Xe corps et la 5e division de cavalerie. Il renferme une indication inexacte concernant le 11e hussards, qui n'est pas à Gorze, non plus qu'aucune autre troupe allemande. Il n'en contient pas moins en germe toute l'attaque du IIIe corps le 16 août, avec ses conséquences à jamais déplorables pour notre pays.

A 6 heures du soir, les troupes se remettent en marche, la plupart sans avoir mangé la soupe. La 5e division d'infanterie va par Coin-sur-Seille et Corny sur Novéant, qu'elle trouve occupé par le détachement Lyncker, du Xe corps. De par l'impardonnable négligence de Bazaine, le pont de la Moselle est intact. Vers minuit, la division bivouaque à l'ouest de Novéant [2].

La 6e division d'infanterie apprend en temps opportun que le pont jeté à Champey par les pionniers est praticable pour l'infanterie seulement. Encore faut-il qu'elle marche par deux [3]. Le passage est donc très lent et la brigade de tête n'atteint son bivouac d'Arnaville que de minuit à 1 heure du matin. La queue de la suivante est à Pagny vers 2 heures seulement. Le gros du 2e dragons et l'artillerie de corps ont

---

1. Ordre de 3h25, von Widdern, *Verwendung*, III, 75.
2. En détachant un bataillon et un demi-escadron aux avant-postes en chacun des points de Dornot et de Gorze.
3. Voir une lettre du commandant des pionniers du IIIe corps, *Einzelschriften*, XVIII, 531.

dû décrire un vaste détour pour aller passer à Pont-à-Mousson[1].

L'ordre de Frédéric-Charles daté de 7 heures du soir procède de cette idée que notre retraite vers l'ouest est beaucoup plus avancée qu'en réalité. Au contraire Alvensleben espère encore nous atteindre vers Mars-la-Tour et Vionville. Les dispositions qu'il arrête dans la nuit diffèrent donc sensiblement de celles du prince, du moins en ce qui touche la 6e division de cavalerie. Au lieu de la détacher vers la route de Verdun, par Prény et Thiaucourt, c'est-à-dire à sa gauche, le général croit à juste titre préférable de l'utiliser devant son front, afin de masquer et d'éclairer sa marche.

« Demain..., dès le point du jour, le IIIe corps doit se porter *à cheval* sur la route de Metz à Verdun. A cet effet la 6e division d'infanterie rompra à 5 heures, pour marcher par Arnaville-Onville sur Mars-la-Tour... L'artillerie de corps suivra à 7 heures.

« La 6e division de cavalerie devra, en tout état de cause, avoir franchi demain matin, à 5^{h}30, le pont de Novéant pour aller par Gorze sur Vionville.

« La 5e division d'infanterie la suivra. Toutes les troupes débouchant sur la route de Metz à Verdun auront d'abord à faire front vers la forteresse...[2] »

Pas plus que le précédent, cet ordre ne contient aucune donnée sur l'ennemi, mais il n'en est pas moins conçu en vue de l'énergique offensive voulue par Alvensleben. Sa der-

1. La dernière et deux escadrons bivouaquent à Pagny; deux escadrons et l'avant-garde de la division à Bayonville (Von Widdern, *Verwendung*, III, 77). Frédéric-Charles voit la 6e division entre 5 et 7 heures, comme il l'a annoncé dans son dernier ordre. Il s'entretient familièrement avec des groupes d'officiers et d'hommes de troupe. Un soldat du 20e régiment lui exprimant le désir de combattre au plus tôt, le prince répond : « Allons, ça peut encore vous arriver. Prenez seulement aujourd'hui et demain vos jambes à votre cou, vous les attraperez encore ! » De même, il dit à un groupe d'officiers du même régiment : « Si nous courons comme il faut, nous atteindrons encore les Français demain ou après-demain » en insistant sur le mot *après-demain*. Enfin, aux officiers supérieurs du régiment « il dit qu'il n'y aura sans doute pas de bataille avant le surlendemain ». Au général de division il recommande de marcher à temps sur Gorze, « pour atteindre encore les bagages de l'ennemi en retraite ». Ces détails montrent que le prince ne prévoit pas une grande bataille pour le 16.

2. Ordre de 10^{h}30 du soir, von Widdern, *Verwendung*, III, 80.

nière phrase montre combien le général apprécie sainement la situation, contrairement à Frédéric-Charles et à Moltke. En outre la formation du III[e] corps en deux colonnes parallèles est pour faciliter son déploiement et accentuer son action, s'il doit nous rencontrer vers Vionville-Mars-la-Tour. Si au contraire le corps d'armée doit marcher vers l'ouest, ses deux colonnes n'en feront qu'une après leur changement de direction, de façon à suivre en échelon le X[e] corps [1].

Le commandant du IX[e] corps, von Manstein, diffère entièrement d'Alvensleben et de Voigts-Rhetz. Agé de soixante-cinq ans, il n'a jamais appartenu à l'état-major. C'est le type du vieil officier prussien, exigeant pour les autres comme pour lui-même, dur et brusque dans le service ; possédant à fond les détails, s'occupant avec minutie du bien-être de sa troupe, il passe pour un manœuvrier.

On se souvient qu'une fraction de son corps d'armée, la 18[e] division, a pu tardivement intervenir le 14 août. Le matin du 15, sur l'ordre du roi, tout le IX[e] corps se rapproche de Metz et s'établit de Peltre à Jury, prêt à combattre. Le soir, il cantonne autour de Verny, de façon à pouvoir suivre le III[e] corps dans la matinée du 16 [2].

Déjà Manstein et son état-major ont observé des hauteurs de Peltre la marche « continue et désordonnée » de colonnes françaises sur la route de Gravelotte. Il suppose que nous utilisons aussi celle de Briey, en sorte qu'il croit impossible de nous atteindre aux environs de la forteresse. L'ordre de Frédéric-Charles (7 heures du soir) le confirme dans cette idée. Pour le prince, en effet, les III[e] et X[e] corps, seuls, prendront le contact avec notre arrière-garde. Le IX[e] marchera sur Sillegny le 16 août ; le 17, il suivra le III[e] sur Gorze par Novéant [3].

1. Von Widdern, *Verwendung*, III, 82.
2. Quartier général, Verny ; 18[e] division, Goin, Verny, Pommerieux, Silly, Buchy ; 25[e] division, Pournoy-la-Grasse, Orny, Cherisey, Mécleuves, Pontoy ; artillerie de corps, Liéhon.
3. Voir *suprà*, p. 64.

Pendant la marche de Peltre sur Verny, des croisements se sont produits entre le IXe corps et les colonnes du VIIIe [1]. Les directives de Moltke datées du 15 à 6^h 30 du soir assignent aux VIIe et VIIIe corps, comme objectif de marche pour le lendemain, la ligne Arry-Pommerieux, entre Seille et Moselle. Ces fractions de la Ire armée vont passer en avant du IXe corps, qui appartient à la IIe et sera ainsi séparé du IIIe corps qu'il devait d'abord suivre immédiatement.

Afin d'éviter de nouveaux croisements et, par suite, des retards, Manstein envoie un officier réclamer à Frédéric-Charles pour le corps d'armée une route spéciale de marche et un passage de la Moselle. En même temps, il interprète de la façon la plus large l'ordre du prince ; au lieu d'arrêter le IXe corps autour de Sillegny, il y laissera seulement son quartier général et portera les têtes de ses divisions jusqu'à la Moselle [2].

On voit que, lui aussi, Manstein cherche à pousser de l'avant ; pourtant les distances que vont parcourir ses deux colonnes ne dépassent pas 10 à 13 kilomètres ; son quartier général se déplacera même de 4 kilomètres seulement [3] et l'état-major du corps d'armée considère le 16 août comme devant être un jour de « demi-repos » !

Dans la matinée, quand Moltke s'attendait encore à nous voir prendre l'offensive, le XIIe corps a été établi entre Solgne et Delme, pour recueillir au besoin le IXe. Lorsque la

---

1. Le 15 août, les bivouacs du VIIIe corps sont coupés par la zone de cantonnement du IXe.

2. « 1° La 18e division rompra à 9 heures du matin, par Pommerieux-Sillegny, et cantonnera à Arry, Lorry, Mardigny, Sillegny, Marieulles...

« 2° L'artillerie de corps suivra la 18e division à 10 heures du matin sur Pommerieux où elle bivouaquera...

« 3° La 25e division passera à 10 heures du matin la Seille sur le pont jeté au nord de Pommerieux, en face de la ferme de Loyville, et cantonnera à Corny, Fey, Coin-lès-Cuvry, Cuvry, Pournoy-la-Chétive, Coin-sur-Seille, Loyville... (Ordre du 16 août, 6^h45 du matin, Von Widdern, *Die Krisis von Vionville*, 125).

3. En dehors de Pommerieux, Sillegny est le plus à l'est des cantonnements du corps d'armée, à 31 kilomètres du quartier général désigné du IIIe corps (Mars-la-Tour) [Von Widdern, *Die Krisis von Vionville*, 126].

situation change, la plus grande partie du corps d'armée est poussée jusqu'à la Seille, vers Nomeny ; seule la 24ᵉ division reste à Moncheux et Achâtel.

Plus en arrière encore, le IIᵉ corps atteint Han-sur-Nied. A l'aile gauche de la IIᵉ armée, les deux divisions d'infanterie de la Garde passent la Moselle à Dieulouard ; leur avant-garde va jusqu'aux Quatre-Vents, à la croisée des chemins de Dieulouard à Toul et de Marbache vers l'ouest. On sait que la brigade de dragons se porte à Thiaucourt, tout à fait en dehors de la zone de marche du corps d'armée ; la brigade de cuirassiers est à Bernécourt, sur son front. Enfin celle de ulans est à Ménil-la-Tour, au sud. L'un de ses escadrons va même sommer Toul, sans aucun succès, mais aussi sans nulle perte.

Enfin le IVᵉ corps se porte jusqu'à Autreville, Marbache et Custines, sur la Moselle [1].

---

1. *État-major prussien*, I, 529.

XII

LA Ire ARMÉE

Steinmetz et Moltke. — Ordre de Steinmetz pour le 15. — La 3e division de cavalerie. — Le Ier corps. — Le VIIe corps. — Le VIIIe corps. — La 1re division de cavalerie. — Situation générale des Allemands.

On se souvient que la bataille du 14 août a été engagée contre les ordres de Steinmetz. Arrivé dans la soirée sur le théâtre de l'action, il juge à propos de prescrire la retraite des troupes engagées, à l'exception de la 3e division de cavalerie, qui reçoit la singulière mission de couvrir, de nuit, le relèvement des blessés [1].

Dans la matinée survient un télégramme du roi invitant Steinmetz à conserver « le terrain conquis la veille, en tant qu'il n'est pas dans la zone d'action efficace du canon de la forteresse. Le VIIIe corps doit être immédiatement porté en soutien des Ier et VIIe ». Le IXe corps va également se rapprocher du champ de bataille [2].

Ces prescriptions sont directement opposées à celles de Steinmetz. Contraint de s'incliner, avec les sentiments que l'on devine, il prescrit aux Ier et VIIe corps de réoccuper les positions qu'ils viennent d'évacuer ; le VIIIe se portera également entre les routes de Sarrelouis et de Sarrebruck à Metz. Les 1re et 3e divisions de cavalerie s'établiront sur les flancs, en prolongeant les ailes extérieures vers la forteresse [3].

Cet ordre est déjà en voie d'exécution, lorsque le roi vient visiter le champ de bataille, accompagné de Moltke. Il rencontre Steinmetz sur la hauteur à l'est de Flanville et, devant lui, félicite les commandants des Ier et VIIe corps

---

1. Ordre de 1h30 du matin. Voir notre tome IV, p. 304.
2. Voir *suprà*, p. 51.
3. Analyse de l'ordre de 7 heures du matin, *État-major prussien*, I, 514.

de la résolution que la veille ils ont prise de combattre. « S'adressant ensuite à Zastrow : « Je vous remercie vivement d'avoir maintenu votre corps d'armée sur la position conquise... » et, après un silence : « Goltz a eu du bonheur ; c'est la deuxième fois qu'il se trouve à un endroit où il peut faire acte d'initiative et de décision. »

Guillaume ne ménage guère Steinmetz, on le voit. Le compte rendu de Brandenstein à Moltke[1] a porté ses fruits. Entre temps, des ordres ont été donnés directement, par l'état-major du roi, pour que les Ier et VIIe corps arrêtent leur mouvement vers l'ouest, et que le VIIIe marche sur Orny. Steinmetz décide que le Ier corps se portera sur Courcelles-Chaussy et le VIIe entre Pange et la station de Courcelles. Aux deux ailes, les divisions de cavalerie observeront d'Avancy et de Verny vers Metz.

A la suite de l'ordre qu'elle a reçu dans la nuit, la 3e division s'est portée vers Sainte-Barbe et Château-Gras, en poussant des patrouilles jusqu'au fort Saint-Julien. A 9 heures du matin, après avoir couvert le relèvement des blessés de concert avec le 10e dragons[2], elle regagne son bivouac de Vry, laissant le 7e ulans à Avancy et Vigy. Ses avant-postes vont de Malroy, sur la Moselle, à Servigny.

Dans la nuit du 14 au 15, le Ier corps a regagné les emplacements qu'il occupait au début de la bataille. Au matin ses deux régiments de cavalerie se reportent en avant. Les patrouilles du 1er dragons vont même jusqu'au fort Bellecroix sans rencontrer aucune sentinelle française[3]. A la réception de l'ordre de Steinmetz qui dirige toutes les troupes vers Metz, la 1re brigade d'infanterie se met en marche. Le reste du corps d'armée n'a pas encore quitté

---

1. Voir notre tome IV, p. 303.
2. L'État-major prussien (I, 516) omet d'ajouter que le général Coffinières eut la faiblesse d'accorder un armistice qui ne pouvait être qu'à notre détriment. D'après son Journal (*R. H.*, III, 1903, 453), cet armistice, accordé sur la demande du général von Manteuffel, aurait été de deux heures seulement. Mais il paraît avoir été prolongé (Rapport du lieutenant Moyne, *ibid.*, 465).
3. Rapports des commandants de l'arrondissement de la citadelle, de l'ouvrage du Pâté, du fort Saint-Julien, *R. H.*, III, 1903, 454, 462, 468.

son bivouac, que survient la prescription du roi suspendant ce mouvement. La 1re division, qui est à Courcelles-Chaussy, ramène son avant-garde à Pont-à-Chaussy ; la 2e est restée aux Étangs et à Glattigny, mais, sur un nouvel ordre de Steinmetz, elle gagne également Courcelles-Chaussy [1].

Contrairement au Ier corps, le VIIe est resté toute la nuit sur le champ de bataille. Au point du jour, il prend d'abord une formation de combat à l'est du ravin de Colombey, entre La Planchette et Ars-Laquenexy. C'est à peu près celle du début de l'action, fait qui répond assez aux assertions des Allemands au sujet de leur prétendue victoire. Puis le corps d'armée exécute l'ordre de Steinmetz et regagne les emplacements qu'il occupait avant la bataille [2]. De même ses avant-postes reprennent leurs positions primitives et constatent, eux aussi, notre disparition. Pourtant, vers 6^h 30 du matin, une patrouille du 8e hussards trouve la ferme des Bordes occupée par de l'infanterie. Une autre capture des sapeurs du génie, sans armes, qui travaillaient aux abords du fort Queuleu [3].

Quant au VIIIe corps, il s'est mis le matin en marche pour aller occuper l'emplacement prescrit par Steinmetz, entre les routes de Sarrelouis et de Sarrebruck. Ses têtes de colonne ont à peine atteint Les Étangs et Pont-à-Chaussy, que survient un nouvel ordre qui le dirige vers Orny. Il oblique aussitôt à gauche pour continuer par Colligny et Courcelles-sur-Nied. Mais les colonnes du IXe corps allant du sud vers Peltre ne tardent pas à imposer de longs arrêts aux siennes, qui atteignent très tard leurs objectifs [4]. L'organisation défectueuse de ces marches a donc eu pour

1. *État-major prussien*, I, 516.
2. 13e division à Pange, son avant-garde à Laquenexy ; 14e à Domangeville et Courcelles-sur-Nied ; artillerie de corps à Bazoncourt.
3. *État-major prussien ;* von Pelet-Narbonne, *Revue de Cavalerie*, février 1900, 597. Le lieutenant von Wilamowitz alla jusqu'à la porte close du fort des Bordes, sans avoir rencontré une sentinelle (Voir Verdy du Vernois, *Im grossen Hauptquartier*, 75).
4. La 15e division cantonne autour de Liéhon, Buchy et Basse-Beux ; la 32e brigade est plus au nord, à Chessy et Frontigny. Le quartier général est à Cherisey ; la 31e brigade opère vers Thionville (*État-major prussien*, I, 518).

résultat d'accroître sans profit la fatigue des troupes et de retarder leurs mouvements. Elle est surtout imputable à l'état-major du roi, qui n'a pas affecté à chacune des armées sa zone de marche.

La 1re division de cavalerie n'a reçu qu'à 9h 30 du matin, à Pontoy, l'ordre de Steinmetz la portant sur le champ de bataille, à la gauche du VIIe corps. Elle atteint par Ars-Laquenexy les abords de Marsilly, où elle entre en relation avec les avant-postes de ce corps d'armée. A ce moment elle apprend qu'un ordre du roi arrête ce mouvement, et se borne à faire reconnaître vers Metz. Ne recevant pas d'autres instructions [1], elle bivouaque dans la soirée à l'ouest de Courcelles-sur-Nied, derrière les avant-postes du VIIe corps [2]. Ce n'est pas, assurément, le meilleur emploi qu'on aurait pu faire de cette cavalerie.

En somme, le soir du 15 août, les Ire et IIe armées couvrent un vaste espace compris entre Vry, au nord-est de Metz, et Ménil-la-Tour au nord de Toul. Leur front total mesure environ 60 kilomètres à vol d'oiseau, sur une profondeur à peu près égale, de Hannonville à Many [3]. Leur gros borde la Moselle de Dornot à Marbache, sur une étendue de 30 kilomètres environ. Devant elles, l'armée du Rhin est étroitement concentrée sur une profondeur inférieure à 20 kilomètres, pour un front qui n'en atteint pas dix. Le maréchal Bazaine a donc en main une masse compacte, avec laquelle il pourrait frapper un coup puissant sur un adversaire disséminé. Il y trouverait des facilités d'autant plus grandes que, le 16 août, en vertu des ordres donnés, cette dissémination s'accentuera encore. La plupart des corps allemands continueront vers la Meuse, tandis que le reste obliquera au nord-ouest, dans la direction des routes

1. L'ordre de se porter sur Verny ne lui parvient pas, et l'officier envoyé par la division à Steinmetz ne réussit pas, d'abord, à trouver son quartier général (*État-major prussien*, I, 518).

2. L'ensemble des avant-postes de la Ire armée suit la ligne Malroy, Servigny, Marsilly, Jury. Le quartier général de Steinmetz est à Bazoncourt, derrière les cantonnements du VIIe corps (*État-major prussien*).

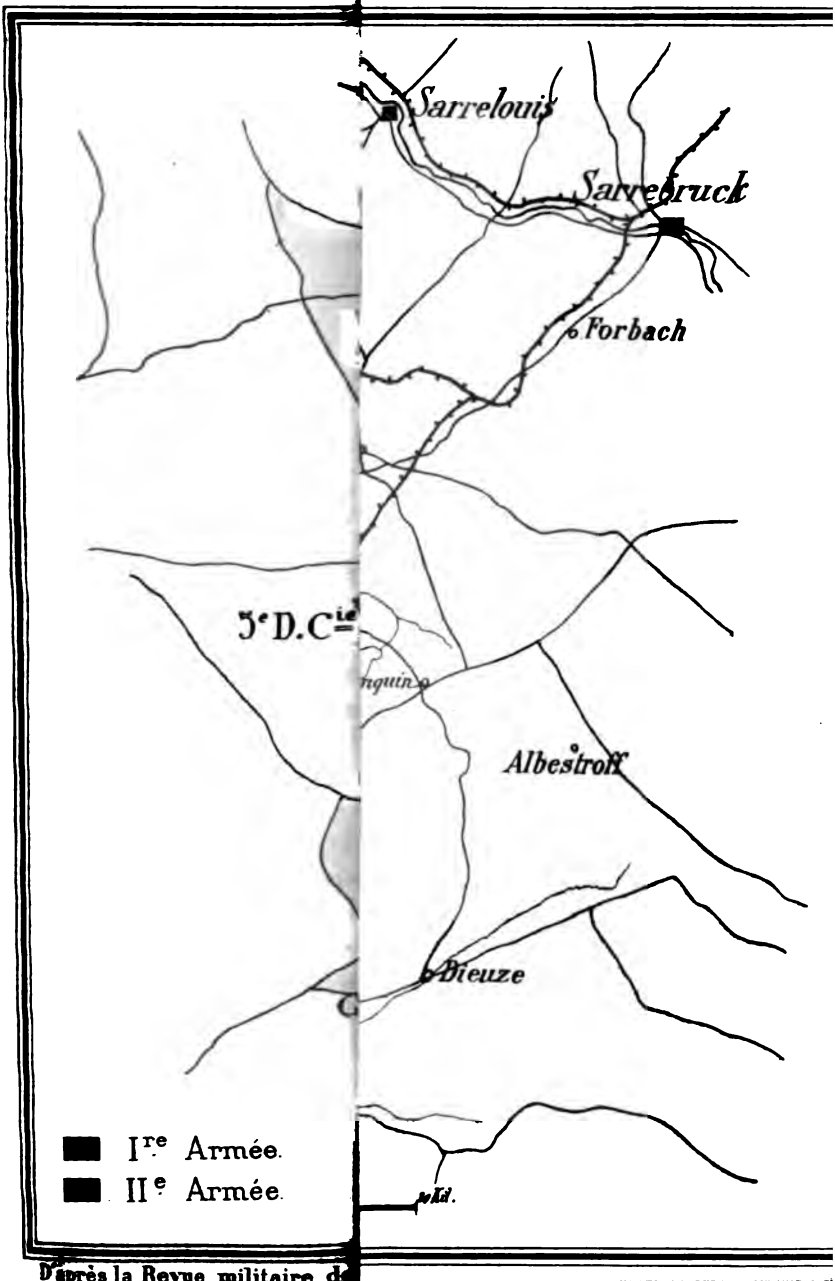
3. A l'est de Herny.

de Metz à Verdun. Il y aurait là, certes, les éléments d'un grand succès. Encore faudrait-il chercher à en tirer parti et Bazaine ne tentera rien de pareil [1].

---

1. Le matin du 15 août, le général von Gneisenau échoue dans sa tentative d'attaque brusquée contre Thionville (Voir notre tome IV, p. 217). Sa colonne, après avoir subi des pertes très faibles (4 blessés), atteint les environs de Kédange, d'où elle ralliera ensuite la Ire armée (*État-major prussien*, I, 531 ; rapport de l'agent spécial de Thionville, 15 août ; télégramme du sous-préfet de Thionville, 8h5 du matin, *R. H.*, III, 1903, 471).

P. Lehautcourt_Guerre de 1870 — Carte I.



D'après la Revue militaire de

NANCY_LITH BERGER-LEVRAULT & Cie

LIVRE II

REZONVILLE

I

LE DÉPART RETARDÉ

Départ de l'empereur. — Le départ retardé. — Motifs allégués par Bazaine.
Renseignements sur l'ennemi. — Véritables motifs de Bazaine.

Le jour point à peine, le 16 août, que Napoléon III sort de la maison où il a passé la nuit[1]. Sur son visage fatigué les larmes semblent avoir tracé de profonds sillons. Son regard est plus voilé, sa démarche plus affaissée encore que de coutume. La tristesse est sur tous les visages[2]. On se rend compte que ce départ est une fuite avant le combat. Sans doute, la présence de l'empereur n'a jamais été pour l'armée qu'un embarras, sinon un danger. Elle ne peut que gagner à cette séparation. Mais l'on est au contact de l'ennemi et le nom de Napoléon oblige.

L'empereur a fait chercher le maréchal Bazaine. Il est déjà en voiture avec son fils lorsque le commandant en chef arrive à cheval. Il lui tend la main et dit : « Je me décide à partir pour Verdun et Châlons ; mettez-vous en route pour Verdun dès que vous le pourrez. La gendarmerie a quitté Briey par suite de l'arrivée des Prussiens[3]. »

---

1. Chez M. Plaisant, cultivateur à Gravelotte (De Lonlay, III, 10). Le général d'Andlau (p. 65) écrit « la mauvaise auberge ».
2. Général d'Andlau, *loc. cit.*; général du Barail, III, 180.
3. Détail qui paraît inexact, bien qu'il ait été reproduit dans le Mémoire justificatif du maréchal Bazaine (*R. H.*, III, 1903, 654). Il ne ressort d'aucun des

Après un échange de quelques mots [1], la calèche impériale se met en mouvement, au milieu de son escorte de cent-gardes. L'une des brigades de la Garde, celle du général de France, lui sert d'escorte jusqu'aux abords de Doncourt, où elle sera relevée par les chasseurs d'Afrique du général Margueritte (1er et 3e) [2].

Après un court arrêt, le cortège repart pour Verdun, où il arrive dans l'après-midi, sans autre incident qu'une nouvelle station à Étain [3]. Il n'a pas encore disparu de Gravelotte que Bazaine ne peut « s'empêcher d'en exprimer aussitôt sa satisfaction dans les termes les moins équivoques [4] ». Plus encore que cette attitude, ses actes vont montrer à quel point il entend s'isoler de Napoléon III.

La veille au soir, Le Bœuf lui a rendu compte du retard survenu pour une grande partie du 3e corps, en témoignant le désir de voir ajourner le départ de l'armée [5].

---

renseignements reproduits, *ibid.*, I, 1904; il résultait sans doute de communications des habitants.

Ces recommandations de l'empereur sont extraites des *Épisodes*, p. 77. Leur substance figure dans le Mémoire justificatif et dans l'interrogatoire du maréchal à l'instruction du procès (*R. H.*, III, 1903, 623). Toutefois, dans ce dernier cas, il y a un correctif :

« D. — Il n'a pas insisté sur votre départ immédiat ?

« R. — Non, il m'a laissé, comme commandant en chef, le soin de choisir le moment opportun. »

1. Suivant M. de Massa, *loc. cit.*, p. 294, Napoléon III aurait dit, en partant : « Je vous confie la dernière armée de la France ; songez au prince impérial ! »

2. D'après le Mémoire justificatif, c'est le maréchal qui aurait conseillé à l'empereur la route d'Étain, l'ennemi ayant paru à Briey.

Le 5e escadron des guides et le 3e bataillon du 3e grenadiers servent d'escorte aux bagages de l'empereur, qui mesurent 1 kilomètre de long et où l'on voit jusqu'à des marmitons en veste blanche juchés sur des fourgons (Rapport du capitaine Gourg de Moure, *R. H.*, I, 1904, 472, et du Barail, *loc. cit.*). Au sujet de ce départ, voir aussi de Baillehache, 177 ; Verly, 180 ; P. de Massa, *loc. cit.*

3. Les *Papiers et correspondance*, I, 421, contiennent deux télégrammes à l'impératrice datés d'Étain, l'un de l'empereur, l'autre du prince impérial, tous deux sans indication d'heure. Napoléon III paraît avoir atteint Verdun entre 1 heure et 2 heures. Il est le soir même au camp de Châlons.

4. Général d'Andlau, 65. Voir *suprà*, p. 42.

5. Voir *suprà*, p. 46. Il semble que Bazaine ait pris connaissance de cette dépêche le matin du 16 seulement. Voir, en effet, la première phrase de sa réponse au maréchal Le Bœuf, 5h 15 du matin (*R. H.*, III, 1903, 624), et ses *Épisodes*, p. 80. Dans cet ouvrage, Bazaine écrit que la dépêche en question lui fut remise le matin du 16 ; il en altère le texte : « Si, dans notre marche en retraite, nous devons combattre, il est préférable de retarder le départ afin de donner à tous les corps le temps de se concentrer. »

Bien que Bazaine laisse entendre le contraire, sa résolution de retarder le départ de l'armée est sans doute prise avant la réception de cette dépêche. Dans une lettre datée de 2 heures du matin, il prévient en effet le général Frossard que le retard des 3e et 4e corps nous obligera probablement à les attendre [1].

Quoi qu'il en soit, dès le départ de l'empereur, il fait connaître sa décision au maréchal Le Bœuf : « D'après les considérations exprimées dans votre lettre de ce matin (*sic*), je suspends jusqu'à cet après-midi la marche de l'armée... » Puis il recommande de hâter la marche des divisions en retard et d'adresser des observations aux divisionnaires, en particulier Clérembault. D'après l'intendant général Wolf, il n'y a pas d'ennemi à notre droite ; il n'y aurait que 200 ulans sur la route d'Étain. Le danger est du côté de Gorze, vers la gauche des 2e et 6e corps. Le Bœuf devra se tenir prêt à venir en deuxième ligne derrière eux. Il observera une règle identique durant la marche ultérieure [2].

Vers la même heure, Bazaine signe des instructions que son état-major a rédigées en vue d'un arrêt momentané. Il

1. Général Frossard, *Rapport sur les opérations du 2e corps*, 150.

2. Dépêche de 5h15 du matin, *R. H.*, III, 1903, 624. Ce texte diffère sensiblement de celui reproduit *ibid.*, IV, 1903, 671. A en croire Bazaine, il avait arrêté pour la marche les prescriptions suivantes : «... Les 2e et 6e corps devaient suivre la grande route de Verdun par Mars-la-Tour ; les 3e et 4e... la route passant par Conflans et Étain ; enfin la Garde impériale, à l'arrière-garde, devait suivre les troupes de la colonne de gauche... Le départ devait avoir lieu dans la matinée, afin de donner aux troupes encore en arrière le temps de se rallier » (Mémoire justificatif du maréchal, *R. H.*, III, 1903, 654). Cette version est confirmée par les *Épisodes*, 80. Dès le départ de l'empereur, le maréchal se serait rendu au quartier de l'état-major général et aurait dicté en présence de Jarras les ordres relatifs à la marche, qui devait commencer après la soupe du matin. Il comptait faire exécuter « une marche forcée... afin de gagner la position de Fresnes avant l'ennemi ». C'est à ce moment qu'il aurait reçu la dépêche de Le Bœuf (15 août, 11h45 du soir). « Comme l'empereur avait commandé jusqu'à son départ et que (*sic*) le major général avait quitté ses fonctions depuis peu, j'ai pensé qu'il devait avoir des données plus exactes que les miennes sur les forces de l'ennemi, et que le conseil qu'il me donnait rentrant dans les instructions précédentes de l'empereur, il n'y avait pas inconvénient à remettre l'heure du départ qui, alors, fut fixé à 1 heure de l'après-midi... »

Ni l'ouvrage du général Jarras, p. 102 et suiv., ni les documents reproduits par la *R. H.*, le maréchal Bazaine, le général Frossard, etc., ne contiennent trace des instructions qui auraient été données ainsi en vue de la marche. Il est permis de croire qu'elles sont de pure fantaisie.

prescrit de faire sans retard des distributions de vivres et de cartouches, de renvoyer « en arrière de Gravelotte » toutes les voitures du train auxiliaire. « Dès que les reconnaissances seront rentrées et que tout indiquera que l'ennemi n'est pas en force à proximité, on pourra retendre les tentes... », sauf à ne pas s'éloigner des camps et à laisser les routes libres. C'est singulièrement préjuger le résultat de reconnaissances encore à effectuer. Et pourtant, les renseignements déjà recueillis montrent assez, nous le verrons, que l'ennemi est à proximité, en force appréciable. Enfin Bazaine ajoute que « nous partirons probablement dans l'après-midi », dès que « les 3e et 4e corps seront arrivés à notre hauteur en totalité[1] ».

La pensée d'un arrêt momentané est donc arrêtée dans son esprit. Pour justifier cette décision, qui doit avoir de si graves conséquences[2], le maréchal met diverses raisons en avant. Comme Le Bœuf, il croit nécessaire « d'avoir tout son monde dans la main avant d'entreprendre la marche[3] ». Il faut donc, à ses yeux, que ses cinq corps d'armée soient groupés sur le plateau de Gravelotte, pour qu'ils puissent se mettre en mouvement. Il estime qu'un rassemblement préliminaire s'impose pour une armée de 150,000 hommes comme s'il s'agissait d'un bataillon. S'il a réellement cette pensée, il fait preuve d'une ignorance peu commune.

---

1. Instructions de 5 heures du matin, *R. H.*, III, 1903, 625. Le général Frossard, p. 151, les reproduit en les datant de 4 heures du matin.

2. Si l'armée s'était, dès 5 heures, mise en mouvement sur les deux routes de Mars-la-Tour et d'Étain, comme elle le pouvait, à 9h 30, lors de l'attaque des Allemands, ses têtes de colonne auraient gagné près de 20 kilomètres vers l'ouest, c'est-à-dire échappé sûrement à l'étreinte de l'ennemi.

3. *Procès Bazaine*, p. 104, cité par la *R. H.*, III, 1903, 627. «... Je dus lui prescrire (à la colonne de gauche) de s'y maintenir le 16 jusqu'à midi, afin que le 4e corps pût arriver à sa hauteur, les renseignements que j'avais reçus m'annonçant une forte concentration ennemie sur ma gauche, et la prudence exigeant que nos deux colonnes fussent en mesure de se soutenir l'une l'autre de quelque côté que l'ennemi se présentât... » (Rapport sur la bataille de Rezonville, *R. H.*, III, 1903, 648). Cette dernière assertion est en contradiction directe avec celle des *Épisodes*, p. 80 : « Pendant la nuit du 15 au 16 août, aucun renseignement n'avait été donné au sujet des mouvements de l'ennemi par les autorités civiles d'Ars-sur-Moselle, de Gorze, etc., de sorte que nous étions dans la plus grande quiétude, d'autant mieux que les corps les plus à proximité de l'ennemi ne signalaient pas son approche. »

En admettant qu'il veuille réellement partir dans l'après-midi, comme il l'écrit, quelle nécessité de faire dresser les tentes? Il espère tromper l'ennemi, en lui donnant à croire que notre intention n'est pas de marcher sur Verdun. Du moins, tel est son dire [1], mais il paraît difficile de le prendre au sérieux.

A l'égard du voisinage des Allemands, le maréchal a singulièrement varié. Tantôt il admet que les renseignements recueillis lui annoncent une forte concentration sur sa gauche ; tantôt, au contraire, il affirme que « nous étions dans la plus grande quiétude » et « que les corps les plus à proximité de l'ennemi ne signalaient pas son approche [2] ». Cette dernière affirmation est contredite par des documents probants. A 6 heures du matin le capitaine de France est envoyé de Gravelotte à Rezonville pour chercher des renseignements aux 2e et 6e corps. Il rapporte que la division Forton n'a pas été inquiétée en avant de Vionville, mais que Tronville a été occupé le 15 par l'ennemi, qui, dit-on, s'est retiré ensuite sur Gorze. D'autre part, deux habitants du pays assurent que 2,000 ou 3,000 Allemands ont passé la nuit dans ce bourg. On n'y aurait pas vu d'artillerie [3].

Ces renseignements proviennent de la population et nous ne les avons pas fait vérifier, même par une patrouille. Le capitaine Arnous-Rivière, auquel incombait le soin de fouiller avec son corps franc les ravins boisés qui descendent vers la Moselle, a pourtant été invité à s'assurer d'une façon précise si Gorze était occupé par l'ennemi. Il rend compte, dans un rapport que Jarras reçoit le matin du 16, que ses

1. Le maréchal Bazaine au maréchal Baraguey d'Hilliers, 16 mars 1872, *R. H.*, III, 1903, 628. Cette assertion est reproduite dans les *Épisodes*, p. 80.

2. Voir *suprà*, p. 100, note 3.

3. Extrait du carnet du capitaine de France reproduit dans les *Épisodes*, p. 93. Le général Jarras écrit (p. 102 et 103) que le capitaine de France, envoyé « de très bonne heure » à Frossard, rapporte au maréchal que l'ennemi est signalé à Gorze, au nombre de 4,000 hommes environ, sans artillerie. Frossard confirme ce qui précède : « Le commandement du 2e corps avait bien été informé du passage d'une avant-garde prussienne à Gorze, paraissant suivre une direction parallèle à la nôtre ; mais il était parfaitement gardé de ce côté... » (*Rapport sur les opérations du 2e corps*, 83).

éclaireurs n'ont pas vu un seul Allemand, bien qu'ils soient descendus pendant la nuit jusqu'à Gorze [1].

Il se peut que Bazaine n'accorde pas à ces renseignements discordants toute l'attention qu'ils méritent. Mais il en a reçu d'autres. Depuis plusieurs jours, nous l'avons vu, on lui signale de divers côtés un mouvement de l'ennemi vers l'ouest ; on sait qu'il a franchi la Moselle sur plusieurs points. Son intérêt immédiat est de ralentir, sinon de couper notre retraite. On a peine à croire que le commandant en chef n'en tienne aucun compte dans ses calculs.

On est ainsi conduit à examiner si, de sa part, la décision de quitter Metz est réellement prise sans arrière-pensée. Il semble que rien ne soit plus douteux [2].

Pour tenter d'expliquer le peu d'empressement qu'il montre, depuis le 12 août, à opérer la retraite convenue, il est indispensable de se souvenir des faits qui ont précédé et accompagné sa nomination au commandement en chef. Le maréchal se rend compte qu'elle a été imposée à l'empereur par les circonstances et aussi par des influences extérieures [3]. Il a le sentiment très vif des difficultés que lui cause la présence de Napoléon III et ne cache pas la satisfaction qu'il éprouve lors de son départ [4]. Quoi d'étonnant, dès lors, qu'il ne cherche pas à hâter la concentration au camp de Châlons, qui provoquerait aussitôt la reproduction des mêmes tiraillements. D'autre part, on peut croire qu'il a, plus que l'opinion publique, un sentiment exact de sa valeur personnelle.

---

1. Général Jarras, 103. Gorze est occupé la nuit du 15 au 16 par un bataillon et un demi-escadron (III[e] corps). [Voir *suprà*, p. 85.] D'après la déposition d'Arnous-Rivière à l'instruction du procès Bazaine, *R. H.*, IV, 1903, 338, en rentrant de sa reconnaissance, cet officier fut mis à la disposition de Frossard par le commandant en chef. Vers minuit, le général lui prescrivit d'éclairer la route de Verdun et la direction de Chambley, puis de se mettre en relation avec Forton. Gorze aurait donc été reconnu dans la soirée du 15, sans doute avant l'arrivée des Prussiens. Arnous-Rivière commande les Éclaireurs du grand quartier général.

2. Voir *suprà*, p. 41. Pourtant il prescrit à l'intendant général Wolf, le matin du 16, de retourner à Verdun pour continuer à y accumuler des ressources en vivres et en moyens de transport (Enquête sur les capitulations, déposition Wolf, *R. H.*, III, 1903, 630).

3. Voir notre tome IV, p. 194, 322.

4. Voir *suprà*, p. 42.

Tout, dans sa conduite des jours précédents, montre son inaptitude à faire mouvoir les masses qui lui sont confiées. Il est naturel qu'il n'envisage pas sans appréhension une campagne active, loin de tout point d'appui sérieux. Près de Metz, au contraire, il sait l'armée assurée d'une retraite, comme l'a montré la journée du 14 août. Son indécision naturelle, son insuffisance technique s'accommodent aisément d'un arrêt sur place qui lève pour le moment toutes les difficultés. Son profond égoïsme entrevoit peut-être la possibilité de garder intacte la principale armée que possède la France, dans le naufrage qu'il pressent pour le régime impérial. Quelles perspectives infinies, ouvertes pour l'ambitieux sans scrupule qui rêvait naguère de se tailler un empire au Mexique !

II

SURPRISE DE LA DIVISION FORTON

Bivouac des divisions Forton et Valabrègue. — La nuit du 15 au 16. — L'approche de l'ennemi signalée. — La 5e division de cavalerie. — Caprivi et Rheinbaben. — Ouverture du feu. — Panique dans nos bivouacs. — L'artillerie française. — Division Valabrègue.

La matinée est magnifique ; le soleil dans tout son éclat annonce une chaleur brûlante.

Nos troupes occupent encore les emplacements de la veille au soir. A la division Forton, qui fait l'avant-garde de l'armée sur la route de Mars-la-Tour, la brigade de dragons Murat bivouaque sur deux lignes au sud de cette chaussée, immédiatement à l'ouest de Vionville, les deux batteries en troisième ligne. La brigade de cuirassiers Gramont est en arrière à droite, également sur deux lignes, de chaque côté du chemin de Flavigny à Saint-Marcel, la division Valabrègue du 2e corps à sa gauche[1].

La nuit s'est passée tranquillement aux avant-postes des 2e et 6e corps, mais non sur le front des divisions Forton et Valabrègue. Des coups de feu sont tirés sur les vedettes du 10e cuirassiers, à l'est du bois de Tronville, et leur causent

---

1. Rapport du général de Forton au général Desvaux, commandant le corps de cavalerie, 9 septembre, *L'Armée du Rhin*, 278. La *R. H.*, I, 1904, 664, reproduit le même document sans indiquer son destinataire et en supprimant ses deux premières phrases. Elles ont pourtant leur saveur. Qu'on en juge :

« J'ai l'honneur de vous adresser le rapport qui a été demandé par M. le maréchal commandant en chef sur une prétendue surprise dont tout ou partie des troupes de ma division aurait été victime en avant de Rezonville dans la matinée du 16 août.

« Je nie formellement qu'il y ait eu surprise et je le prouve par la relation ci-dessous des événements qui ont eu lieu... »

La même revue (I, 1904, 670) supprime également la première phrase du rapport du général de Forton en date du 24 octobre. La voici d'après *L'Armée du Rhin*, p. 289 : « En réponse à votre lettre n° 645, en date du 23 octobre, j'ai l'honneur d'adresser à V. E. un rapport spécial sur la part prise par ma division à la bataille de Rezonville, vous laissant le soin d'apprécier si ma division tout entière ne mérite pas d'être citée à l'ordre de l'armée. »

quelques pertes. Au jour, les reconnaissances signalent la présence de « cavaliers peu nombreux », dans les directions de Mars-la-Tour et de Tronville [1]. Ils ne tardent pas à engager un feu de tirailleurs contre nos vedettes, que Forton fait appuyer par des dragons à pied du 1er régiment. Lui-même se porte plusieurs fois, également à pied, sur le mamelon à l'ouest de Vionville. Il n'aperçoit « que des cavaliers isolés, appuyés à de très grandes distances par un peloton peu nombreux », se montrant dans la direction de Tronville à Puxieux [2].

Une circonstance contribue à sa quiétude. Le capitaine de corps franc Arnous-Rivière [3] a été mis à la disposition de Frossard. Vers minuit, le général lui prescrit d'éclairer les routes de Mars-la-Tour et de Chambley, puis de se mettre en relation avec Forton [4]. A 6 heures du matin environ, Arnous-Rivière prévient Frossard qu'il croit Mars-la-Tour occupé par « peu de monde » ; les issues de Tronville avaient été barricadées pendant la nuit, mais ce village est vide « pour le moment [5] ». Une reconnaissance plus sérieuse, celle du lieutenant Devaureix, du 66e, rapporte sur le voisinage de l'ennemi, en force, des renseignements précis qui, sans doute, restent ignorés du général de Forton, de même qu'ils sont dédaignés de Frossard [6].

Quoi qu'il en soit, vers 8h 30, ordre est donné au 2e corps et à la division Forton de desseller et de faire boire les chevaux. On permet de faire la soupe et aussitôt de nombreuses corvées vont au bois, à l'eau, aux distributions ; de tous les

1. Rapports Forton, 18 août et 9 septembre 1870, *R. H.*, I, 1904, 662 et 668. Le texte du premier a été publié par l'ex-maréchal Bazaine dans ses *Épisodes*, p. 89, avec quelques différences de forme.
2. Rapport Forton, 9 septembre.
3. Voir *suprà*, p. 100.
4. Déposition Arnous-Rivière à l'instruction du procès Bazaine, *R. H.*, IV, 1903, 339.
5. Rapport Forton, 9 septembre.
6. Voir *suprà*, p. 24. « Au quartier général... l'on faisait dire à notre colonel de ne plus envoyer de renseignements, qu'on avait ceux de la cavalerie et qu'il voyait des Prussiens partout. Le général Valazé protesta contre cet avis, en prévenant que nos grand'gardes échangeaient déjà quelques coups de fusil... » (Général de Waldner-Freundstein, *Rezonville*, 7).

côtés les feux s'allument et les marmites s'emplissent[1]. Pourtant les grand'gardes des 1er, 9e, 7e et 12e dragons signalent l'approche de l'ennemi, qui s'avancerait « en grandes masses[2] ». Forton est prévenu que « des forces plus nombreuses » semblent « vouloir déboucher du bois de Tronville et que la cavalerie » se montre « dans la plaine, du côté de Mars-la-Tour ». Envoyé en reconnaissance, le capitaine de Saint-Arroman rend compte également « de l'arrivée de colonnes prussiennes sur notre gauche et au delà de Tronville[3] ». Déjà, vers 6 heures du matin, les grand'gardes du 66e, celles de la division Vergé ont signalé des cavaliers allemands à la lisière du bois de Vionville[4]. Une sourde inquiétude se répand dans nos bivouacs. « Chacun sentait l'heure approcher[5]. » Forton, prévenu, se porte encore une fois sur la crête à l'ouest de Vionville, avec son chef d'état-major, colonel Durand de Villers, et le général prince Murat. Après un bref examen, malgré l'invraisemblance criante, il paraît admettre que les groupes signalés devant nous appartiennent au 4e corps et rentre à Vionville sans donner aucun ordre[6]. On ne peut comprendre en vertu de quelle aberration.

---

1. Historique du 1er dragons, *R. H.*, I, 1904, 673 ; de Lonlay, III, 15 : les colonels du 2e corps reçoivent l'avis suivant : « Les reconnaissances de cavalerie viennent de rentrer ; elles n'ont signalé l'ennemi nulle part ; on peut faire la soupe. » Le rapport du général Frossard, 20 août, confirme la rentrée des reconnaissances vers 8 heures, sans qu'elles signalent « rien de particulier » (*R. H.*, III, 1903, 667). D'après le général de Waldner-Freundstein (*Rezonville*, 9), l'avis reçu par lui vers 8h30 du matin, le 16, au sujet de la rentrée des reconnaissances, se rapporte à la soirée de la veille. Il aurait été retardé par la transmission hiérarchique (?).

2. Historique du 1er dragons ; voir les Historiques des 9e, 7e et 12e dragons, *R. H.*, I, 1904, 675 ; IV, 1903, 412 ; rapport Valabrègue, 20 août, *ibid.*, IV, 1903, 407.

3. Rapport Forton du 9 septembre.

4. Rapport du colonel Ameller, du 66e, 18 août ; Journal de la division Vergé et rapport du général Jolivet, 16 août (*R. H.*, III, 1903, 672, 678, 693).

5. Historique du 1er dragons ; Historique du 97e de ligne, *R. H.*, IV, 1903, 405 ; relation du chef d'escadrons Le Flem, alors adjudant au 9e dragons, *ibid.*, I, 1904, 876.

6. « Il s'arrêta à peu près à la hauteur du front de bandière, sans sortir de la route. Le colonel Reboul (9e dragons) s'était joint au général, et plusieurs dragons se tenaient groupés un peu en arrière. Grâce à sa haute stature, le... chef d'état-major découvrait sans doute tout le terrain en avant vers la gau-

Nous avons vu que Voigts-Rhetz a donné à Rheinbaben l'ordre de se porter vers le bivouac qu'il avait signalé à l'ouest de Rezonville et de « saisir la première occasion d'attaquer[1] ». Quoique le gros du X[e] corps continue de marcher vers la Meuse, il semble que son chef considère la tâche de Rheinbaben comme la plus importante et la plus délicate. Sa première idée est de se rendre auprès de lui pour infuser plus de mordant à sa division[2]. Il se décide ensuite à y envoyer son chef d'état-major Caprivi, avec la même mission. Il lui donne même une forte escorte, pour le cas où Rheinbaben aurait devant lui plus de forces qu'on ne le prévoit. Il met à sa disposition plusieurs officiers afin qu'il puisse modifier aussi vite que possible les directions des colonnes du X[e] corps. D'avance, il l'y a autorisé, tant sa confiance est entière[3].

Caprivi rejoint Rheinbaben avant le jour. Il est reçu « très froidement ». Depuis la veille à 5 heures du soir[4], la division n'a pas recueilli de renseignements nouveaux. Elle sait par les habitants qu'aucune troupe française n'a dépassé Saint-Hilaire vers l'ouest; on ignore si des colonnes ont suivi la route d'Étain, mais l'impression très nette de Rheinbaben est que l'armée du Rhin n'a pas encore quitté Metz. Toutefois il n'a aucune certitude à cet égard, malgré ses trente-six escadrons et l'inertie des nôtres[5].

---

che, qui devait échapper à la vue du général de division... de très petite taille. Après avoir regardé un instant vers la gauche, le chef d'état-major se retourna vers le général et lui dit à haute voix : « Mais, mon général, ce qu'on vous signale, c'est le 4[e] corps qui nous rejoint. » Les généraux et les officiers qui se trouvaient avec lui redescendirent alors vers Vionville (Relation Le Flem). L'Historique du 1[er] dragons confirme ces détails, moins ceux relatifs au 4[e] corps. Dans son rapport du 18 août, Forton écrit qu'à 9[h]30 les grand'gardes annoncent l'arrivée de deux régiments de cavalerie venant de Puxieux.

1. Voir *suprà*, p. 80. Rheinbaben reçoit à 3 heures du matin l'ordre du X[e] corps apporté par Caprivi.

2. Von Widdern, *Die Krisis von Vionville*, 90, d'après l'ordre pour le 16 août. Voir *suprà*, p. 81.

3. Von Widdern, *loc. cit.* Caprivi emmène un escadron et deux batteries à cheval.

4. Heure de l'envoi de la dépêche annonçant l'existence d'un grand bivouac de toutes armes à l'ouest de Rezonville (Voir *suprà*, p. 75).

5. La cavalerie française doit avoir « son appui vers Metz et environs ; c'est de ce côté qu'elle se replie, lorsqu'on lui offre le combat, et c'est de Metz que

En dépit des instructions très précises apportées par Caprivi et de son insistance personnelle, Rheinbaben ne se met en mouvement que lorsqu'on lui signale l'approche du IIIe corps[1]. Encore n'est-il nullement décidé à exécuter la reconnaissance offensive que lui a prescrit Voigts-Rhetz[2].

La brigade Redern doit précéder le gros de la division. Partie à 6 heures du matin de Xonville, elle se porte à l'ouest du ravin de Puxieux avec les quatre batteries disponibles[3]. A 8^h 30 seulement elle se met en mouvement sur Vionville, en passant au sud de Tronville. Derrière elle, Bredow marche de Suzemont vers Mars-la-Tour, et Barby, qui est en réserve, de Xonville sur Tronville.

Trois escadrons du 10e hussards et une batterie forment son avant-garde ; à courte distance viennent, en ligne de masses, les 11e et 17e hussards[4], ayant entre eux les trois autres batteries.

On sait déjà par les avant-postes qu'il y a immédiatement à l'ouest de Vionville un bivouac de cavalerie dont la seule occupation paraît être de faire la soupe et d'abreuver les chevaux[5]. En effet, jusqu'à l'est de Tronville, le 10e hussards ne rencontre aucune patrouille. La batterie d'avant-garde s'établit au nord-est de ce village, vers la cote 286, et, avant d'avoir été aperçue, ouvre le feu (9^h 15), à très courte distance, sur la gauche de la brigade Murat. Les trois

---

viennent les gros paquets. De tout cela il conclut que rien n'a encore passé ; que les Français sont toujours à Metz, mais la certitude, il ne l'a pas » (Déclaration de Rheinbaben à Caprivi, d'après les confidences de Caprivi, Fritz Hœnig, *Darstellung der Strategie*, 77).

1. Hœnig, *loc. cit.*, d'après Caprivi. Les détails qu'ajoute Hœnig montrent combien la direction de Rheinbaben est incertaine et mal assurée.

2. Voir *suprà*, p. 80.

3. Les deux batteries à cheval de la 5e division et les deux batteries à cheval du Xe corps sous les ordres du major Körber (*État-major prussien*, I, 542).

4. Le 1er escadron du 10e hussards, en exploration vers Nancy et Toul, n'a pas encore rejoint (*État-major prussien*, I, 441 et 524). Le 2e escadron du 2e dragons de la Garde remplace l'un de ceux du 17e hussards, en exploration vers l'ouest.

5. *État-major prussien*, I, 542. Lire dans Hœnig, *Darstellung der Strategie*, 77, 83, les récits de Caprivi et du lieutenant von Podbielski. Quand ils entrent dans Tronville, précédant l'artillerie, le village est plein de cavaliers français, dont un seul armé, venus à l'abreuvoir. L'apparition des Prussiens provoque parmi eux un tumulte effroyable.

autres ne tardent pas à la rejoindre, pendant que la cavalerie se forme sur les flancs et en arrière [1].

Cette canonnade ne répond guère aux instructions de Voigts-Rhetz et aux idées de Caprivi : « En ce moment, se présenta une occasion, comme on en rencontre peu, de charger un bivouac ennemi surpris et sans protection [2]. » C'est le hourrah d'Athies que voudrait renouveler le chef d'état-major du Xe corps, à l'exemple de la cavalerie prussienne en 1814. Mieux vaudrait, en effet, mettre à profit notre incurable négligence, pour culbuter ces deux divisions et peut-être une partie des corps d'armée qu'elles couvrent si mal. Une canonnade qui n'est pas accompagnée d'une vigoureuse attaque a, en retour de faibles avantages, ce grave inconvénient de nous mettre en éveil : « Je sus la reconnaissance offensive de la 5e division par le feu de ses pièces. Il donna l'alarme à l'ennemi. Ce qu'il n'avait pas appris par ses patrouilles, il le sut par cet acte de nos troupes ! [3] » Redern, dit justement Pelet-Narbonne, se ravala au rôle de « soutien d'artillerie ».

L'alarme commence à se répandre dans nos bivouacs, quand le premier obus tombe à la lisière de Vionville [4]. C'est

1. A droite, le 10e hussards dans un pli de terrain ; à gauche, le 17e hussards ; derrière le centre, le 11e hussards, près de Tronville (*État-major prussien*, I, 543).

2. Confidences de Caprivi à Hœnig, *loc. cit.*

3. Appréciation du général von Alvensleben dans ses Souvenirs, *Einzelschriften*, XVIII, 543.

4. L'adjudant Le Flem, du 9e dragons, a vu « des colonnes épaisses d'infanterie » (en réalité la brigade Redern) descendant du plateau au sud-est de Tronville. Il court au colonel. « Ma course à travers le bivouac et les avis que je donnais commençaient à attirer l'attention... J'arrivai sur la route où étaient arrêtées les voitures des cantinières. Le colonel Reboul et le lieutenant-colonel de la Loyère... prenaient du bouillon dans une tasse... J'abordai le colonel avec ces mots : « Mon colonel, nous sommes surpris. L'ennemi est sur nous. Je « cherche un trompette pour faire sonner « à cheval » ! — Croyez-vous que... », avait commencé à dire le colonel. Il n'eut pas le temps d'achever, le premier coup de canon retentit... » (Relation du chef d'escadrons Le Flem, *loc. cit.*). Cette très précieuse relation et les Historiques des corps, notamment ceux des 1er et 9e dragons, sont en pleine contradiction avec les rapports du général de Forton, qui paraît avoir outrageusement fardé la vérité, en ce qui touche le fait matériel de la surprise. D'après son rapport du 18 août, la brigade Murat aurait occupé les crêtes en avant de Vionville et les batteries auraient pris position à la droite *avant* l'ouverture du feu ennemi. Suivant le rapport du 9 septembre, cette double prise de position se produit *pendant* que les Allemands ouvrent le feu.

le signal d'un épouvantable désordre. En un clin d'œil, la grande rue, la route qui la prolonge et les terrains d'alentour « sont envahis par une multitude de fuyards qui grossit sans cesse à mesure qu'ils arrivent à hauteur de chaque camp ». Conducteurs civils, dragons du prince Murat, artilleurs des batteries de Forton, toute une foule apeurée fuit vers Metz, entraînant avec elle des attelages, des voitures d'artillerie ou même des batteries entières [1]. A ce moment, une partie des escadrons est à l'abreuvoir, le convoi de la division Forton, longtemps retenu au Ban-Saint-Martin par l'encombrement des routes, vient d'arriver à Vionville sous l'escorte du 5e escadron du 10e cuirassiers. Le désordre en est accru et se propage au loin. « La plupart de nos pièces ont commencé le feu avec deux ou trois servants. Peu à peu, un grand nombre, qui s'étaient laissé entraîner dans la débâcle, reprirent leurs postes [2]. » Au 5e chasseurs, on ne peut rallier tout d'abord que trois escadrons [3]. Au 1er dragons, le colonel n'a sous ses ordres que les deux tiers du régiment ; le reste rallie « fort avant dans la journée [4] ». Sur le plateau de Gravelotte, les trains et convois de cinq corps d'armée sont réunis, près de 5,000 voitures, sans les ambulances. « La plupart des charretiers fuyaient avec leurs chevaux, d'autres se jetaient, plus ou moins volontairement, avec leurs attelages, dans les fossés bordant la route ; les bestiaux se dispersaient affolés de terreur... [5] »

L'inaction de la cavalerie prussienne permet à la nôtre de se ressaisir. Pendant que les dragons du prince Murat se rallient, non sans peine, et cherchent à lui faire face, une section de 4 à cheval (7e batterie du 20e régiment), attelée

1. Historique du 5e d'artillerie, *R. H.*, IV, 1903, 419.

2. « Les réserves et quelques caissons ont été entraînés jusqu'à Gravelotte, par la débandade » (Historique du 5e d'artillerie). D'après le général Jarras, p. 103, il y eut à la division Forton un vrai désordre, qui prit même « le caractère d'une véritable panique ». Au 2e corps, il se produisit « une certaine émotion ».

3. Historique du 5e chasseurs, *R. H.*, IV, 1903, 409.

4. Historique du 1er dragons, *R. H.*, I, 1904, 673. Voir aussi la relation Le Flem.

5. Journal de l'adjoint à l'intendance Bouteiller, *R. H.*, IV, 1903, 429.

de deux chevaux seulement par pièce, se porte au galop sur le mamelon à l'ouest de Vionville et ouvre le feu, malgré l'écrasante supériorité et le voisinage rapproché de l'ennemi. Trois autres pièces des 7e et 8e batteries parviennent à la rejoindre ; des officiers les pointent et les servent eux-mêmes. Le reste est entraîné dans la déroute [1].

Pour les autres, la position n'est pas tenable ; elles se replient. L'une d'elles, qui a perdu ses attelages, est compromise quand, à l'appel d'un officier, des dragons mettent pied à terre et la ramènent à bras au bas des pentes [2]. La fraction déjà ralliée de la brigade Murat fait demi-tour et se retire au pas, dans un ordre relatif, en passant au nord de Vionville ; puis elle va se rassembler derrière la première ligne de la division La Font de Villiers, entre la route et la voie romaine. La brigade Gramont, qui n'a pas été touchée par la panique, ne tarde pas à l'y rejoindre [3].

« Un peu plus tard », Bazaine fait porter la division en arrière, dans le pli de terrain entre Rezonville et le bois Pierrot [4].

Le désordre n'a gagné qu'une partie de la division Valabrègue [5]. Toutefois elle se retire « avec une précipitation regrettable », laissant dans une position critique la batterie qui l'accompagnait [6]. Celle-ci tire à la hâte quelques

---

1. Historique des batteries, *R. H.*, IV, 1904, 687 ; relation Le Flem ; Dick de Lonlay, III, 26.

2. Historique du 1er dragons, *R. H.*, I, 1904, 673 ; relation Le Flem. D'après de Lonlay, il s'agit de deux pièces qui sont sauvées à l'appel du colonel de Forceville.

3. Historiques des 7e et 10e cuirassiers, *R. H.*, I, 1904, 683, 684 ; relation Le Flem ; Historique du 1er dragons ; rapports Forton des 18 août et 19 septembre. La brigade Gramont se retire sur le bois de Saint-Marcel, puis, passant devant Villers-aux-Bois, sur le plateau de Rezonville (De Lonlay, III, 27).

4. Enquête sur les capitulations, déposition Forton, *R. H.*, IV, 1904, 345, et relation Le Flem.

5. « Les bagages même furent mis en route et échappèrent en grande partie à l'ennemi » (Rapport Valabrègue, 20 août, *R. H.*, IV, 1903, 407). Au contraire, l'Historique du 5e chasseurs porte : « Ce n'est qu'après quelques instants que l'on parvient à se reformer en arrière des bivouacs, abandonnant ce qu'on ne pouvait emporter » (*ibid.*, 410).

6. 7e du 17e à cheval (rapport du général Gagneur, s. d., *R. H.*, IV, 1903, 414). « ... L'inqualifiable précipitation avec laquelle toute la cavalerie française traversa ou doubla le camp de l'artillerie, pour gagner plus promptement une

coups de canon, pendant que les conducteurs garnissent les attelages, et gagne péniblement une première position, puis une seconde, avec des pièces attelées à deux chevaux seulement[1]. Sur les entrefaites, une nouvelle batterie, celle de la 6e division de cavalerie, a ouvert le feu vers le sud, et cette double attaque par surprise en acquiert une importance fort exagérée, dont l'impression persistera durant toute la bataille : « Les Prussiens avaient su dissimuler leurs mouvements à notre cavalerie et occupaient de fortes positions comprises entre Gorze, Mars-la-Tour, Bruville. Leur ligne de bataille décrivait autour de nous un immense arc de cercle, dont les extrémités et le centre étaient protégés par de puissantes batteries de position, reliées entre elles par des batteries mobiles... Ils se montrent en effet partout à la fois... nous entourant d'un cercle de feu[2]. »

position en arrière, mit la batterie dans les conditions de combat les plus déplorables... » (Historique des 7e et 8e batteries du 17e, *ibid.*, 424). Voir aussi de Lonlay, III, 28.

1. Historique cité.

2. Rapport cité du général Gagneur.

III

DÉPLOIEMENT DU 2e CORPS

Mouvement en avant des batteries de Körber. — La 6e division de cavalerie. — Déploiement de notre artillerie. — Déploiement du 2e corps. — Le 6e corps. — Retraite des Prussiens.

La disparition de l'artillerie et des dragons de Forton permet aux batteries du major Körber de faire un bond en avant. Trois se portent successivement sur la croupe que nos pièces viennent de quitter et qui possède de larges vues dans toutes les directions [1]. Elles ouvrent aussitôt le feu sur les bivouacs du 2e corps, complaisamment étalés le long des pentes descendant de Rezonville. Le 10e hussards s'abrite dans le vallon de Flavigny ; le reste de la brigade Redern (11e et 17e hussards) gagne aussi un emplacement défilé à la lisière sud des bois de Tronville. Quant à la brigade Bredow, elle esquisse une démonstration entre Vionville et ces bois, tandis que Barby gagne un poste d'observation à l'ouest [2].

Cependant les batteries prussiennes continuent quelque temps le feu sur l'infanterie du 2e corps, malgré le tir de notre artillerie qui entre peu à peu en ligne.

La 6e division de cavalerie est d'abord restée en observation à l'est de la Moselle, tandis que le IIIe corps passait cette rivière dans la nuit du 15 au 16. A 2 heures du matin le duc de Mecklembourg reçoit d'Alvensleben l'ordre de la traverser à Corny avant 5h 30 et d'y prendre la tête du IIIe corps [3]. Mais le pont suspendu ne permet le passage de

1. 1re batterie à cheval du IVe corps, puis 1re et 3e du Xe. La 2e du Xe corps reste d'abord au nord-est de Tronville (*État-major prussien*, I, 543).

2. L'artillerie prussienne est soutenue par le 2e escadron du 2e dragons de la Garde et par le 1er du 17e hussards (*État-major prussien*, I, 544).

3. *État-major prussien*, I, 545. Voir *suprà*, p. 87.

cavaliers que par un et pied à terre, en sorte que la division est rassemblée sur la rive gauche à 7 heures seulement. Elle entame son mouvement sur Gorze à $7^h 30$ [1]. L'avant-garde de la 5e division d'infanterie, qui a tenu pendant la nuit ce défilé, fait connaître la présence d'avant-postes de cavalerie sur les hauteurs de Rezonville ; il y aurait même de l'infanterie dans les bois descendant vers Gorze et l'officier d'état-major de la division, qui a reconnu la direction de Rezonville, confirme ces indications.

Elles décident le duc à user de prudence. Au lieu de gagner au plus vite le débouché des bois, il attend la tête de l'infanterie à l'est de Gorze. C'est seulement quand elle apparaît, qu'il porte la brigade Rauch le long et à l'ouest du bois des Prêtres sur Flavigny. Celle de Grüter reçoit l'ordre d'établir, par Buxières et Mars-la-Tour, la liaison avec la division Rheinbaben ; quant à la batterie, elle prend d'abord « une position de repli au nord de Gorze ». On voit quelle timidité indiquent ces dispositions. Il en résulte que la brigade Rauch est seule, tout d'abord, à paraître devant nos avant-postes. Mais, bientôt après, vers 9 heures, survient un nouvel ordre. Alvensleben prescrit « de porter toute la 6e division sur le plateau ». La batterie rejoint donc Grüter, qui a l'ordre d'obliquer vers la droite à travers le bois de Gaumont.

Quant aux escadrons de Rauch, en débouchant au nord de Gorze, ils sont atteints par un feu vif venant du bois de Vionville, avec des pertes sensibles. Jugeant impraticable une attaque isolée contre les « masses d'infanterie » qui se montrent vers Rezonville, Rauch redescend les pentes et s'abrite de chaque côté du chemin de Gorze à Vionville.

La brigade Grüter a aisément refoulé les grand'gardes de la division Valabrègue. A sa droite, un peu à l'est de la statue de Sainte-Marie, la batterie ouvre le feu sur les bivouacs

---

1. 3e hussards, puis 16e hussards et batterie à cheval, brigade Grüter (deux escadrons du 3e ulans sont restés sur la rive droite).

d'infanterie entre les bois et Rezonville. Il est 9h 15 environ[1]. Le hasard fait que la démonstration des deux divisions prussiennes est simultanée. Le commandement, scindé entre Alvensleben et Voigts-Rhetz, n'y est pour rien.

Cette attaque enveloppante, opérée sur un très grand front bien qu'avec des forces très restreintes, nous oblige dès le début à des mouvements divergents, cause réelle d'infériorité. Une autre circonstance y contribue, l'entassement de nos troupes autour de Rezonville. L'infanterie du 2e corps (divisions Bataille et Vergé) est disposée sur quatre lignes à l'ouest de ce village, avec un front inférieur à un kilomètre et une profondeur à peu près égale. Celle de la brigade Lapasset est également massée sur un très étroit espace au sud-ouest de Rezonville. Les divisions Tixier et Levassor-Sorval du 6e corps, la première prolongeant au nord de la route de Mars-la-Tour le front du 2e, la seconde bordant la même chaussée à l'est de Rezonville, constituent avec les troupes de Frossard et la division Forton une masse tellement dense que la moindre manœuvre lui est à peu près impossible. Ses éléments peuvent se porter en avant ou en arrière, rien de plus. De fait, cette tactique élémentaire sera la nôtre tout le jour.

C'est l'artillerie française qui entame tout d'abord le combat contre les pièces prussiennes. A la division Bataille, une batterie (8e du 5e) se porte rapidement sur la croupe au nord-est de Flavigny, et ses premiers coups ont un résultat appréciable. Une autre (7e du 5e), dont les chevaux étaient à l'abreuvoir lors de la surprise, peut néanmoins venir à la gauche de la précédente, grâce à l'énergie de ses cadres[2]. La batterie de mitrailleuses (9e du 5e) n'a pas non plus ses attelages. Le capitaine Dupré porte ses pièces à bras en avant et commence, à « 2,500 mètres », un tir progressif qui jette, dit-on, « de l'hésitation dans les

1. *État-major prussien*, I, 546.

2. Rapport du général Fauvart-Bastoul (remplaçant le général Bataille, blessé), 21 août ; rapport du commandant Collangettes, 20 août, *R. H.*, III, 1903, 681, 702.

rangs ennemis[1] ». Elle va ensuite s'établir à hauteur des deux autres.

Au nord de la route de Mars-la-Tour, l'artillerie du 6e corps entre aussi rapidement en ligne. Aux batteries de La Font de Villiers, une partie des servants est aux distributions et nombre d'attelages à l'abreuvoir. Néanmoins, « en dix minutes », les batteries de combat sont en mouvement et viennent s'établir à 150 mètres devant les intervalles de l'infanterie (9h 45)[2]. Mais, « au bout de quelques instants », la 5e est, sur l'ordre du général de division, ramenée en réserve, « pour éviter une trop grande dépense de projectiles ». Elle ne recommencera son tir qu'une heure après, environ[3].

Bien que la division Tixier, du 6e corps, soit bivouaquée au nord du bois de Saint-Marcel, son artillerie tient la droite de La Font de Villiers, au sud de la voie romaine[4]. Au premier coup de canon, le lieutenant-colonel de Montluisant fait atteler, puis, après une brève reconnaissance, porte deux de ses batteries sur le mamelon 312, en avant du front de La Font de Villiers[5]. Une autre (7e du 8e) reste près de la voie romaine, pour enfiler le pli de terrain qui la longe et flanquer les premières[6].

Dès que l'artillerie prussienne se montre à l'ouest de Vionville, elle a donc devant elle des batteries en nombre triple[7]. De plus, l'infanterie du 2e corps prend nettement l'offensive.

---

1. Rapports du général Gagneur, s. d., et du commandant Collangettes, *R. H.*, III, 1903, 413, 702. Les cinq batteries restant à la réserve du 2e corps se forment un peu en avant de leur bivouac « afin d'être prêtes où besoin sera » (Rapport Gagneur).

2. De la gauche à la droite, 6e, 5e, 7e du 14e régiment.

3. Rapport du lieutenant-colonel Jamet ; Historique des batteries, *R. H.*, I, 1904, 392, 395. La 7e n'attelle d'abord que deux sections ; la 5e combat ensuite avec la 6e.

4. 5e, 7e, 8e du 8e ; la 12e (division Bisson) leur est provisoirement rattachée.

5. De la gauche à la droite, 5e et 12e du 8e.

6. Rapport Montluisant, s. d. ; Historique des batteries, *R. H.*, I, 1904, 234, 238. La 8e batterie « accompagnant la brigade Péchot » se met en batterie dès le début en avant de Saint-Marcel, à la jonction des deux ravins (Historique cité).

7. Trois batteries de chacune des divisions Bataille, La Font de Villiers et Tixier, sans celles de Forton et de Valabrègue, d'ailleurs fort ébranlées.

Les premiers obus l'ont surprise en pleine quiétude, atteignant les tentes encore dressées, les faisceaux encore formés [1]. Il en résulte un désordre qui n'est heureusement pas de longue durée [2]. Les troupes prennent les armes et se forment sur leurs emplacements. Mais, dès le début, deux attaques simultanées se dessinent, « l'une, à gauche, par les bois de Vionville, de Saint-Arnould et des Ognons, l'autre en avant de Vionville... [3] ». Devant cette double menace, Frossard ne paraît avoir donné aucun ordre. Il laisse à ses divisionnaires le soin d'aviser et ceux-ci, aussi bien que leurs subordonnés, croient devoir faire face à l'ennemi le plus voisin. Le corps d'armée déploie la plupart de ses éléments sur un front très étendu et dans des directions divergentes, sans aucune unité d'action.

Avant même l'ouverture de la canonnade, le chef d'état-major de Valabrègue, lieutenant-colonel de Cools, est venu prévenir le général Bataille que « l'on apercevait *au loin* des troupes s'avançant du côté de Mars-la-Tour ». Bataille l'engage aussitôt à porter cet avis au général Frossard, à Rezonville. En même temps, pour parer à tout événement, il dirige vers Vionville le 12ᵉ bataillon de chasseurs. A l'instant même un obus tombe au milieu du 8ᵉ de ligne, un autre dans le 23ᵉ [4].

Précédé de sa compagnie de grand'garde, le 12ᵉ chasseurs se porte rapidement sur Vionville et s'y installe. Deux compagnies poussent même jusqu'au mamelon à l'ouest. Le 23ᵉ, qui tenait au bivouac la gauche du 12ᵉ chasseurs, déploie ses trois bataillons : le 1ᵉʳ suit les chasseurs ; les 2ᵉ et 3ᵉ marchent sur Flavigny [5]. Le 8ᵉ de ligne se conforme au

1. Journal de la division Vergé ; rapport du colonel Merle, du 32ᵉ ; Historique du 23ᵉ ; rapport du colonel Ameller, du 66ᵉ, *R. H.*, III, 1903, 672, 677, 692, 693.

2. Rapports du commandant Collangettes, des généraux Fauvart-Bastoul et Mangin, 21 août ; Historique du 8ᵉ de ligne, *R. H.*, III, 1903, 674, 682, 687, 690, 702.

3. Rapport sur la part prise par le 2ᵉ corps à la bataille de Rezonville, 20 août, *R. H.*, III, 1903, 667.

4. Note ajoutée par Bataille au rapport Fauvart-Bastoul, 21 août, *R. H.*, III, 1903, 681.

5. Rapports Fauvart-Bastoul et Mangin, 21 août ; l'Historique du 23ᵉ (*R. H.*, III, 1903, 692) porte que le 1ᵉʳ bataillon occupe l'espace entre Flavigny et Vionville.

mouvement du 23e, le 1er bataillon se portant sur ce hameau, les 2e et 3e à sa gauche.

De même Bataille « enlève » la brigade Fauvart-Bastoul, pour faire face, non à l'ouest comme Mangin, mais au sud-ouest. Le 66e opère un changement de front à gauche et se porte à hauteur de sa grand'garde placée sur le chemin de Chambley à Rezonville [1]. Il est ainsi face à la 6e division de cavalerie. Le 67e suit d'abord le 66e en deuxième ligne [2].

La division Bataille va donc être déployée tout entière devant quelques batteries, uniquement soutenues par de la cavalerie. Nous verrons qu'il en est à peu près de même pour la division Vergé. Le 2e corps échappe complètement à la main de son chef, avant même que l'action soit sérieusement engagée. Ce déploiement prématuré, outre les pertes considérables qu'il entraîne sans utilité, empêche l'échelonnement en profondeur, c'est-à-dire la progression croissante des efforts, caractéristique du combat moderne.

A la droite du corps d'armée, la division La Font de Villiers, du 6e corps, prend également les armes lors de la retraite de notre cavalerie (vers 9h 30). Elle est disposée sur deux lignes, la brigade Sonnay en avant. Toutes ces troupes rectifient « leurs positions, en occupant un peu en arrière les crêtes du terrain ». La première ligne (75e et 91e) se forme « en échelons le centre en avant, ceux de gauche voyant le terrain qui s'infléchit vers la route de Verdun, et ceux de droite celui qui descend vers la voie romaine [3] ». Quant à la brigade Colin, elle reste d'abord en deuxième ligne. Puis le 94e va prolonger à gauche le 91e, le 93e seul demeurant sur l'emplacement du bivouac [4]. Là encore, dès le début, trois régiments sur quatre se déploient dans le

1. Rapport cité du colonel Ameller.
2. Rapport Fauvart-Bastoul, annotation du général Frossard.
3. Rapport La Font de Villiers, 20 août, *R. H.*, I, 1904, 380.
4. Rapport La Font de Villiers; rapport du colonel Ganzin, du 93e, 18 août, *R. H.*, I, 1904, 387. D'après une lettre du général de Geslin (ancien colonel du 94e), 6 juillet 1903, *R. H.*, IV, 1903, 355, le 94e est dès le début placé à la gauche du 91e.

vide, s'offrant bénévolement aux coups de l'artillerie, sans nécessité ni profit.

Derrière la division La Font de Villiers, celle du général Bisson bivouaque au nord-ouest de Rezonville. Réduite à un seul régiment, elle a été renforcée de deux batteries de 12. Le tout reste d'abord en réserve dans ses emplacements [1]. La disproportion des forces n'en est pas moins écrasante. Les trois batteries portées par le major Körber sur le mamelon 297, déjà combattues par l'artillerie de trois divisions françaises, ont encore à résister aux feux que le 12ᵉ chasseurs dirige sur elles de la lisière de Vionville, très rapprochée. Deux se voient forcées de gagner le pli de terrain à l'est de Tronville. Seule, la batterie de gauche [2], en partie couverte par les peupliers des routes de Mars-la-Tour et de Tronville, peut résister à cette pluie de projectiles, mais sans pouvoir enrayer la marche de notre droite. La brigade Bredow est donc contrainte de quitter le vallon à l'est des bois de Tronville et de gagner leur lisière ouest où elle retrouve celle de Barby. De même le 10ᵉ hussards, cédant sous le feu de l'infanterie qui vient d'occuper Flavigny, recule jusqu'à la ferme du Saulcy. Enfin la brigade Grüter se retire également devant l'offensive de la division Vergé ; elle gagne la lisière nord du bois de Gaumont, où la rejoint bientôt la batterie de la 6ᵉ division de cavalerie (10 heures environ [3]). Jusqu'alors le résultat matériel de la double attaque allemande est peu marqué. Si cette surprise a mis en désordre une partie de nos troupes, l'infanterie s'est rapidement ressaisie et les deux divisions ennemies ont dû refluer en arrière. Mais leur offensive, si timide, si inopportune même à certains égards, nous a conduits à déployer avant l'heure trois divisions d'infanterie, et les conséquences de cette faute pèseront sur nous jusqu'à la fin du jour.

1. Historiques du 9ᵉ de ligne, des 9ᵉ et 10ᵉ batteries du 13ᵉ, *R. H.*, I, 1904, 377, 379. Ces deux documents sont en contradiction avec le rapport du général Bisson (*ibid.*, 376), qui paraît inexact en ce point.
2. 1ʳᵉ à cheval du IVᵉ corps.
3. *État-major prussien*, I, 548.

IV

ENGAGEMENT DU IIIe CORPS

Les idées d'Alvensleben. — Son ordre pour le 16. — Premiers renseignements. — Ordre d'attaque. — L'artillerie de Buddenbrock. — Compte rendu à Frédéric-Charles. — Mouvement de notre infanterie. — Retraite de l'artillerie allemande. — Son arrêt.

Le quartier général du IIIe corps a passé la nuit à Pagny-sur-Moselle. Il n'a d'autre renseignement que la présence de la division Rheinbaben, dès midi, sur la route de Mars-la-Tour. Cette absence de nouvelles fait croire que l'on pourra encore nous atteindre à l'ouest de la Moselle.

C'est l'idée maîtresse de l'ordre qu'a donné Alvensleben dans la nuit [1]. Bien que les derniers éléments du IIIe corps doivent atteindre leurs bivouacs à 2 heures du matin seulement, il prescrit de reprendre la marche dès 5 heures. Le corps d'armée s'établira « à cheval sur la route de Mars-la-Tour », face à Metz. Alvensleben entend couper nos colonnes et non leurs bagages, comme l'espère seulement Frédéric-Charles. Si elles sont en marche, le IIIe corps les attaquera de flanc ; si leur tête est déjà à grande distance de Metz, il sera du moins possible d'arrêter et de battre leurs derniers éléments [2].

Alvensleben compte ainsi atteindre nos troupes, mais il ne s'attend pas, tout l'indique, à se heurter aux masses de l'armée du Rhin. C'est une arrière-garde qu'il croit rencontrer [3] et non les 150,000 hommes de Bazaine. Si cette

---

1. Voir *suprà*, p. 87.

2. Von Widdern, *Die Krisis von Vionville*, I, 35. D'après le même, p. 37, quand Alvensleben se met en marche le 16, il n'a reçu ni l'ordre de la IIe armée daté du 15 à 7 heures du soir, ni celui du roi (6^h 30) (Voir *suprà*, p. 54, 64).

3. Au moment de la mise en marche du IIIe corps, le major von Schönfels rend compte au chef d'état-major Voigts-Rhetz qu'il y a devant lui de fortes masses françaises. Voigts-Rhetz le nie énergiquement (Hœnig, *Darstellung der Strategie*, 85, d'après une lettre de Schönfels à Caprivi). A 10^h 30, Alvensleben écrit à Frédéric-Charles que nous sommes en retraite sur Thionville. Visiblement,

idée suffit à expliquer la hardiesse de ses premières attaques, il n'en va pas de même pour les suivantes, alors que la supériorité de nos forces devient évidente. C'est qu'Alvensleben est l'une des personnalités les plus marquantes de l'armée allemande [1]. D'une vive intelligence, aidée par une solide instruction, il a par-dessus tout une volonté ferme et une persévérance inlassable. Il a des idées très personnelles et l'initiative la plus hardie ne l'effraie pas, non plus que le souci des responsabilités. Il a pleine confiance en lui-même et en ses Brandebourgeois, qui comptent parmi les meilleurs soldats de l'Allemagne [2].

La 6e division d'infanterie, suivie de l'artillerie de corps, s'est mise en marche à 5 heures du matin, selon son ordre. Il n'en va pas de même pour la 5e division, qui doit reporter son départ à 7h 30, par suite du retard mis par la cavalerie du duc de Mecklembourg à traverser la Moselle [3]. Il en résulte, dans le mouvement de la division vers Gorze et Vionville, un retard d'une heure et demie, tout à fait en faveur des Allemands. L'engagement prématuré de ces bataillons les exposerait aux risques les plus sérieux. Ainsi un incident qui paraît de prime abord désavantageux pour nos adversaires, finit par tourner à leur profit [4].

Alvensleben marche avec sa colonne de gauche. Parti à

---

il s'agit pour lui d'une arrière-garde (*Einzelschriften*, XVIII, 544). Quand Caprivi rencontre dans Tronville le colonel von Voigts-Rhetz, leur impression commune est qu'il eût mieux valu garder la défensive le 16 (Hœnig, *Beiträge*, 76). Hœnig va jusqu'à dire (*Die Wahrheit*, 13) qu'après la bataille seulement Alvensleben apprit qu'il avait eu devant lui toute l'armée du Rhin.

1. Né en 1809 ; employé à plusieurs reprises dans l'état-major, notamment comme chef d'état-major du Ier corps, puis chef de section au grand état-major. Il commande successivement le régiment de grenadiers Empereur-Alexandre, la 1re brigade d'infanterie, la 1re division de la Garde. Au début de la guerre, il remplace Frédéric-Charles au IIIe corps.

2. Von Widdern, *Die Krisis von Vionville*, 24.

3. D'après Kunz, *Kr. Beispiele*, VIII et IX, 21, ce retard n'est pas imputable au duc. L'ordre d'Alvensleben est signé à Pagny à 10h 30 du soir; il n'arrive à la 6e division qu'à 2 heures du matin. Elle ne peut partir avant 3 heures, arrive à Corny vers 6 heures (venant de Coin-sur-Seille); le passage du pont suspendu de Novéant-Corny exige près d'une heure et demie.

4. Kunz, VIII et IX, 22. Le major Kunz conclut ainsi : « Dans la guerre de 1870-1871, le bonheur fut du côté des Allemands; une *main* plus haute les aida visiblement... »

6h 30 de Pagny, il gagne la tête du gros de la division Buddenbrock, dont le chef a reçu vers la même heure les premiers renseignements. Ils proviennent du lieutenant von Czettritz[1] et signalent, non sans quelque imprécision, la présence d'avant-postes, cavalerie et infanterie, entre Tronville, Vionville et le bois de Vionville. Cet important rapport est aussitôt transmis à Alvensleben qui l'accueille avec joie. Ses prévisions sont confirmées. Il s'agit, avant tout, de fixer l'adversaire ainsi signalé. Le III[e] corps va donc attaquer dès le débouché de la cavalerie vers Gorze.

A 7h 15, l'ordre suivant est envoyé aux deux colonnes: « D'après un rapport indiquant que des avant-postes ennemis sont à Vionville, je prescris à la 6e division de ne pas s'engager et même, s'il est possible, de ne pas se montrer avant que la 6e division de cavalerie ait atteint le plateau et puisse intervenir dans le combat[2]. »

Le parti arrêté par Alvensleben n'est pas sans danger. Il ignore entièrement l'effectif de nos troupes; il ne sait pas davantage s'il pourra être soutenu par le X[e] corps et par les corps en arrière[3]. En revanche, le débouché de la Moselle sur le plateau, par d'étroits défilés remontant en pentes raides à travers des fourrés, présente, devant un ennemi de force inconnue, de graves difficultés et des dangers non moins sérieux. Le III[e] corps encourt le risque d'un échec, que la configuration du terrain rendrait aisément désastreux.

---

1. Von Widdern, *Verwendung der Kavallerie,* III, 91, comptes rendus de 4h 15, 5h 15 et 6h 15. Celui de 5h 15 écrit entre Les Baraques et Tronville, porte que, « des avant-postes ennemis se tiennent sur la ligne Tronville-Vionville, vers le bois de Vionville. Il y a des vedettes d'infanterie (*sic*) comme de cavalerie... ».
L'ordre de marche de la 6e division est le suivant : *avant-garde,* 2e dragons, 64e, 6e légère, 24e; *gros,* 35e, 5e légère, 5e et 6e lourdes, 20e (*R. H.,* IV, 1903, 360, d'après l'Historique du 20e).

2. *Einzelschriften,* XVIII, 541. Von Widdern, *Verwendung,* III, 93, date cet ordre de 7h 30.

3. A s'en tenir à l'ordre de Frédéric-Charles (Voir *suprà,* p. 64), le Xe corps doit continuer le 16 vers la Meuse, en portant son quartier général à Saint-Hilaire, sa cavalerie au delà de Haudiomont et Vigneulles. Il semble même que cet ordre ne soit pas parvenu à Alvensleben avant son départ de Pagny. Enfin aucune liaison n'est établie entre les IIIe et Xe corps, contre toute raison.

La 6e division d'infanterie a déjà commencé de se rassembler aux Baraques, au sud-est de Mars-la-Tour, lorsque Alvensleben survient. De ce point, il n'est pas encore possible de constater l'importance du bivouac signalé vers Rezonville [1]. Après avoir détaché deux escadrons dans cette direction, le général se porte à la statue de Sainte-Marie, à mi-chemin des Baraques à Rezonville. Là, il ne voit pas davantage nos camps ; mais le canon retentit au nord-ouest et une colonne de cavalerie s'éloigne vers le nord, dans la direction de Saint-Marcel [2]. Sur les entrefaites, l'état-major du corps d'armée a reçu un rapport daté de 8h 35 : « Des colonnes ennemies sont en marche de Rezonville sur Verdun ; à environ 1 kilomètre au sud-est de Tronville, un détachement de toutes armes paraît avoir pris position, peut-être pour couvrir la retraite. La 5e division continue sa marche et attaquera l'adversaire [3]. »

Ces renseignements, que le général von Stülpnagel a reçus de la 6e division de cavalerie, sont tout à fait inexacts. Aucune colonne n'est en marche de Rezonville sur Verdun [4] ; aucun détachement n'a pris position au sud-est de Tronville. De ces données fausses, de ce qu'il a vu lui-même, Alvensleben conclut que nous sommes certainement en retraite. Pour nous interdire d'obliquer vers la route d'Étain, il prescrit à la 6e division (9h 30) de marcher des Baraques sur Mars-la-Tour et Jarny. C'est une décision grave, dont les dangers n'ont guère besoin d'être soulignés. Une moitié du IIIe corps va se porter directement sur Vionville, et l'autre sur Jarny à 9 ou 10 kilomètres vers le nord,

---

1. *Einzelschriften*, XVIII, 541, d'après les Souvenirs d'Alvensleben et de son chef d'état-major, Voigts-Rhetz. L'État-major prussien écrit au contraire (I, 556) que, « vers 8 heures, à la sortie du bois de Hart, on aperçoit nettement les grands camps français vers Vionville et Rezonville ». La carte montre l'inexactitude de ce détail.

2. *Einzelschriften*, XVIII, 542, d'après les Souvenirs d'Alvensleben. Il s'agit de la brigade Gramont (Voir *suprà*, p. 111).

3. Kunz, VIII et IX, 23.

4. Il n'y a en marche de Rezonville à Vionville que le convoi de la division Forton avec un escadron d'escorte. Des chevaux de la même division ont été abreuvés à Tronville (V. *suprà*, p. 108).

La dernière opérera une marche de flanc devant nos bivouacs. Alvensleben croit évidemment n'avoir affaire qu'à une arrière-garde. Il est sous l'impression de la prétendue victoire du 14 et s'attend à une faible résistance.

Le canon retentit déjà vers Tronville et au nord-ouest du bois de Gaumont, lorsque Alvensleben se porte un peu en avant de la statue de Sainte-Marie, sur la croupe qui, jusqu'alors, lui cachait Rezonville. De là il aperçoit le camp du 2e corps, sans se rendre compte exactement de l'effectif qu'il abrite. Cette vue ne modifie donc pas l'idée préconçue qui règle tous ses actes depuis la veille. Il nous croit en pleine retraite et persiste à penser que nous obliquons au nord vers la route d'Étain. Il lui paraît fort peu vraisemblable qu'après avoir entamé ce mouvement rétrograde, nous fassions front au sud-est pour accepter la bataille. Il prévoit au contraire que nous essaierons de poursuivre notre marche, à l'abri d'une arrière-garde. C'est cette fraction de l'armée qu'Alvensleben va prendre à tâche d'écraser, afin de nous imposer le combat[1].

On voit que l'erreur est complète. Faute de renseignements sérieux, il ne soupçonne ni notre effectif réel, ni nos emplacements exacts, ni nos intentions. Il s'attribue un rôle au-dessus de ses forces. Mais, ces erreurs commises, il rachètera à force d'énergie dans l'exécution ce que ses conceptions ont d'erroné. Il va écrire avec ses Brandebourgeois une page immortelle.

Pour l'instant, il juge indispensable de marquer la marche de flanc que va opérer la 6e division, en se portant sur Jarny. Vers 9h 45, il prescrit à l'artillerie de Buddenbrock de prendre position vers la droite. L'artillerie de corps, qui suit la 6e division, a ordre de prolonger au plus tôt en quatre batteries. Elles vont être uniquement couvertes par le 2e dragons. C'est dire qu'elles seraient fort exposées en cas d'attaque.

Vers 10 heures les premières batteries du IIIe corps en-

1. *Einzelschriften*, XVIII. 544.

trent en ligne sous la direction du commandant de l'artillerie, général von Bülow; une partie prolonge la ligne du major Körber; le reste s'établit au nord de la statue de Sainte-Marie, sur la croupe 302-303 [1]. Mais le feu de notre infanterie va obliger les premières à regagner les pentes à l'ouest (10^h 15). Néanmoins, Alvensleben est si complètement dominé par son idée préconçue, qu'il envoie à Frédéric-Charles (10^h 30) le compte rendu suivant :

« Camps ennemis à Vionville et Rezonville. Le IIIe corps s'avance réuni, l'aile gauche sur Jarny, pour passer éventuellement par Conflans; 5e division de cavalerie à Mars-la-Tour; 6e à Rezonville; l'ennemi se retire sur Thionville [2]. »

On s'explique mal ce compte rendu d'un homme tel qu'Alvensleben. A part deux membres de phrase, tout y est faux. Le IIIe corps ne marche pas réuni, mais en deux colonnes mal liées; il ne portera pas sa gauche sur Jarny et moins encore sur Conflans, mais sur Vionville; la 6e division n'est pas à Rezonville, où les Allemands ne seront pas de tout le jour; nous ne nous retirons pas sur Thionville et, déjà, nous avons pris l'offensive contre l'artillerie du IIIe corps. Ce rapport est donc pour tromper Frédéric-Charles et Moltke. Nous les verrons tous deux envisager la situation sous le jour le plus faux [3].

On sait que le 12e bataillon de chasseurs s'est porté sur Vionville. Deux de ses compagnies dépassent même ce village et gravissent les pentes qui le dominent à l'ouest [4]. De

1. La 6e légère à droite de la 2e à cheval (division Rheinbaben) vers Tronville; elle y est rejointe par la 5e légère. Puis les trois batteries marchent à l'est; la 6e légère et la 2e à cheval se mettent en batterie sur la hauteur du cimetière, au sud de Vionville; la 5e légère plus à gauche, entre le cimetière et la chaussée (de 10^h5 à 10^h10 [Major Kunz, VIII et IX, 31]). Les 5e et 6e lourdes vont de la ferme du Saulcy sur la hauteur au sud-ouest de Flavigny (cote 302-303), vers 10 heures. Trois escadrons du 2e dragons sont en soutien à droite (*État-major prussien*, I, 577).

2. *Einzelschriften*, XVIII, 544.

3. D'après von Widdern, *Verwendung*, III, 97, ce compte rendu serait en réalité d'une heure sensiblement antérieure, peut-être de 9^h30. (Voir l'État-major prussien, I, 557, et les *Einzelschriften*, XVIII, 544). La *R. H.*, I, 1904, 313, écrit à tort que, d'après l'Etat-major prussien, ce compte rendu parvient à Pont-à-Mousson *à* 10^h30.

4. Rapport du général Mangin, 21 août, *R. H.*, III, 1903, 688.

là elles peuvent fusiller à très courte distance la gauche des batteries prussiennes. Le 23[e] tout entier a d'abord suivi le 12[e] chasseurs ; puis le 1[er] bataillon continue seul vers Vionville et les deux autres sur Flavigny, chacun « précédé de nombreux tirailleurs »[1]. Le 8[e] de ligne, formé en bataille, suit le 23[e], puis oblique vers la gauche pour se porter à sa hauteur. Au moment où le 1[er] bataillon atteint Flavigny, le général Mangin fait sonner la charge et prescrit à sa brigade de gagner la crête entre ce hameau et Vionville. Le colonel Haca restera à l'ouest de Flavigny, avec le 2[e] bataillon en réserve[2].

Ce mouvement s'opère aisément ; les cinq bataillons de Mangin couronnent la crête et couvrent de feux rapprochés les batteries des abords de Vionville. Ces dernières ont en outre à combattre l'artillerie de la division Bataille établie à l'ouest de Rezonville. Leurs pertes sont si grandes qu'elles doivent regagner la dépression entre Vionville et Tronville, plusieurs à très vive allure[3].

A ce moment Bülow est vers la statue Sainte-Marie, allant au-devant de l'artillerie de corps pour lui indiquer ses emplacements. Cette retraite de sa gauche produit sur lui l'impression qu'on devine. Il court à la batterie la plus proche et apprend que ce mouvement s'opère sur l'ordre de Buddenbrock. Le jugeant contraire aux intentions d'Alvensleben, il prend sur lui d'arrêter toutes les batteries qu'il peut atteindre et de leur faire séparer les avant-trains[4]. Des huit engagées tout d'abord à l'ouest et au sud de Vionville, trois seulement continuent de tirer ; encore est-ce sous le feu rapproché de la brigade Mangin. Aucun ba-

---

1. Rapport Mangin. La *R. H.*, IV, 1903, 368, porte que le 1[er] bataillon du 23[e] déploie en tirailleurs ses 4[e] et 6[e] compagnies ; mais ce détail paraît s'appliquer au 1[er] du 8[e] (Historiques des 8[e] et 23[e], *ibid.*, III, 1903, 690, 692).

2. Rapport Mangin. L'Historique du 8[e] ne mentionne pas ce détail. D'après la *R. H.*, III, 1903, 368, le 2[e] bataillon déploie sa 6[e] compagnie ; les cinq autres restent à Flavigny (même observation que plus haut).

3. *État-major prussien*, I, 557 ; Hans Klæber, *Die Thätigkeit des Generals von Bülow in der Schlacht bei Vionville*, cité par la *R. H.*, III, 1903, 369.

4. H. Klæber, cité par la *R. H.*, III, 1903, 370. Restent en action les 6[e] lourde, 5[e] légère du III[e] corps et la 1[re] à cheval du IV[e] corps.

taillon n'est à portée de les soutenir et la cavalerie reste inactive.

Malgré tant de circonstances favorables, l'infanterie du général Bataille se borne aux résultats obtenus [1] ; de la crête qu'elle occupe, elle continue un tir désordonné et par suite peu efficace. L'ennemi va pouvoir se ressaisir et Mangin n'a plus qu'un bataillon en réserve.

D'ailleurs l'artillerie prussienne reçoit des renforts. Vers 10h30, deux batteries à cheval accourent du Saulcy et prolongent sa droite [2]. Le reste suit aux allures vives. En même temps la batterie du duc de Mecklembourg ouvre de nouveau le feu, établissant une liaison, d'ailleurs très précaire, entre cette ligne d'artillerie et la division Stülpnagel.

1. Aucune circonstance ne permet d'expliquer cet arrêt. D'après le rapport Fauvart-Bastoul, 21 août, et les rapports ou Historiques précédemment cités (division Bataille), il semble que l'infanterie de Mangin se soit bornée à esquisser un mouvement offensif, puis ait attendu l'intervention des bataillons prussiens encore à grande distance de leur artillerie (3 kilomètres, suivant la *R. H.*, IV, 1903, 371).

2. De la gauche à la droite, 5e et 6e lourdes, 1re et 3e à cheval (artillerie de corps) [*État-major prussien*, I, 558).

V

ENGAGEMENT DE STULPNAGEL

Marche de la brigade Döring. — Engagement de la division Vergé. — Déploiement de Lapasset. — Combat du 48e prussien. — Le 66e et la brigade Jolivet. — L'artillerie de Stülpnagel.

On sait que la division Stülpnagel a quitté Novéant seulement vers $7^h 30$ du matin, en marchant sur Gorze à la suite de la cavalerie du duc de Mecklembourg [1]. Déduction faite des fractions aux avant-postes à Gorze ou laissées dans la vallée de la Moselle, elle ne compte plus que dix bataillons, deux escadrons et quatre batteries. Vers $8^h 45$, au sud-est de Gorze, près de Sainte-Catherine, son avant-garde se heurte à la queue de la division Mecklembourg [2]. On utilise cet arrêt forcé pour se rassembler.

Dans l'intervalle, la cavalerie s'est remise en marche pour gagner le plateau de Rezonville, comme le veut Alvensleben. D'elle et des avant-postes établis au nord de Gorze, le général von Döring apprend que des « masses françaises paraissent se mouvoir vers » ce bourg [3]. Si peu exact qu'il soit, ce renseignement le détermine à établir un bataillon aux abords de Gorze, dans une position de repli, afin de s'opposer à une irruption qui n'entre malheureusement pas

1. Répartition : Aux avant-postes à Gorze : 2e bataillon du 8e, 4e escadron du 12e dragons ;
Tête d'avant-garde : 1er et 2e escadrons du 12e dragons ; 1er et 2e bataillons du 48e ;
Gros de l'avant-garde : 3e bataillon du 48e, 1re légère, 3e bataillon de chasseurs ; 3e du 8e ;
Gros (général von Schwerin) : 1er bataillon du 52e, 2e légère, 1re et 2e lourdes ; 2e et 3e bataillons du 52e ; 2e et 3e du 12e.
Restés dans la vallée de la Moselle : à Dornot, 1er bataillon du 8e et 3e escadron du 12e dragons ; à Corny, 1er bataillon du 12e (*État-major prussien,* I, 550).

2. Kunz, *Kr. Beispiele,* VIII et IX, 30. On s'explique mal cet arrêt du duc de Mecklembourg, en deçà d'un défilé dangereux.

3. *État-major prussien,* I, 550. Döring commande l'avant-garde.

dans nos vues[1]. Puis l'avant-garde s'engage dans cette petite ville.

Lorsque ses deux escadrons débouchent sur le plateau, à l'ouest du bois de Vionville, ils sont, comme la brigade Rauch peu auparavant, si vivement fusillés par les grand'gardes du 2e corps (55e), qu'ils se rejettent sur la ferme d'Anconville (9h 45 environ). Cependant les deux bataillons qui suivaient immédiatement les dragons gravissent à leur tour les pentes à l'ouest du bois de Vionville, avec ordre de s'établir au saillant[2]. Précédés d'une forte chaîne de tirailleurs, ils ne tardent pas à couronner la crête qui leur cachait les abords de Rezonville et de Vionville. Il va être 10 heures; les Prussiens aperçoivent ces pentes couvertes de colonnes qui se portent en avant sur tout le front de Vionville au bois des Ognons.

En effet, la division Vergé a pris les armes à peu près en même temps que le reste du 2e corps. Son escadron divisionnaire (3e du 7e dragons) s'est tout d'abord porté sur la ligne des grand'gardes, où il a déployé un peloton en tirailleurs. Peu après, la brigade Jolivet qui tient la gauche, marche vers le sud dans la direction du bois, tandis que la brigade Valazé prolonge sa droite jusqu'au chemin de Chambley à Rezonville[3]. Les 2e et 3e bataillons du 77e se déploient et se portent en avant pour soutenir leur grand'garde. Le 1er reste au nord de la croupe 311-312, en soutien des trois batteries divisionnaires qui y arrivent presque aussitôt[4]. Quant au 76e, il demeure aux abords de son bivouac.

1. 5e et 8e compagnies du 8e à la Côte Mousa, au nord de Gorze; 6e et 7e à l'ermitage de Saint-Thiébault au nord-ouest (Kunz, *loc. cit.*, 31).

2. A droite, le 2e bataillon du 48e, les 5e et 6e compagnies en ligne de colonnes de compagnie; derrière elles, les 7e et 8e en demi-colonne double; à gauche, le 1er bataillon disposé de même, 1re et 2e en première ligne; 3e et 4e en deuxième (Kunz, 33).

3. Ce fait résulte des mouvements opérés; mais il ne ressort pas des documents reproduits par la *R. H.*, III, 1903, 672 et suiv., que ces dispositions aient été prescrites par Frossard et Vergé. Chaque brigadier, même chaque colonel, paraît avoir opéré au gré de son inspiration.

4. Rapport Jolivet, 16 août, Historique du 77e, *R. H.*, III, 1903, 678 et 680. D'après le croquis no 2 de la *R. H.*, les 6e, 5e, 12e batteries du 5e prennent position à l'est du chemin du Chambley, au nord-est de la croupe 311; le 1er bataillon du 77e est en soutien derrière leur gauche.

Dès le début la brigade Valazé opère suivant plusieurs directions divergentes. Ainsi le 55e porte son 3e bataillon au débouché du ravin de Gorze[1], vers la Maison-Blanche. Les 1er et 2e s'avancent par échelons la gauche en avant, entre le bois de Vionville et le chemin de Chambley. Le 32e, formé en bataille, suit. Quant au 3e chasseurs, « surpris par une attaque aussi imprévue », il « a pris les armes précipitamment et un peu en désordre... Une fois la première émotion passée... », il se rallie à la droite de la route de Mars-la-Tour et esquisse un mouvement dans la direction de Vionville[2]. Dès les premiers coups de canon, la division Vergé est donc répartie en trois groupes distincts, suivant autant de directions.

La brigade Lapasset n'a pas été surprise par le canon de Rheinbaben. Dès 8 heures du matin, son chef réunissait « tous les officiers », leur faisait part « de la présence de l'ennemi » et indiquait les dispositions à prendre[3]. Lorsque commence la canonnade, les hommes mangeaient la soupe. La brigade prend aussitôt les armes et Lapasset la dispose face à la double attaque qu'il croit en voie d'exécution, vers Vionville et vers les bois au sud de Rezonville. Il fait changer de direction à ses deux lignes, qui étaient face au sud-est. La première, « composée du 84e et de la 7e batterie du 2e d'artillerie », fait face au bois de Saint-Arnould; la deuxième, « formée par le 97e et le 3e lanciers », est parallèle à la première; mais, plus rapprochée de Rezonville, elle peut « soutenir l'attaque venant de ce côté » (vers 10 heures)[4].

1. Avec la *R. H.*, nous désignons ainsi le plus occidental des deux ravins qui descendent de Rezonville entre les bois de Vionville et des Ognons; l'autre est le ravin de Sainte-Catherine.

La *R. H.*, IV, 1903, 375, n'est pas d'accord sur la répartition du 55e avec l'Historique de ce régiment (*R. H.*, III, 1903, 677). Sa version concorde au contraire avec l'opuscule du général de Waldner-Freundstein (*Rezonville*). C'est celle que nous adoptons.

2. Journal de la division Vergé, rapport Vergé, 21 août, *R. H.*, III, 1903, 672, 674.

3. Historique du 84e, *R. H.*, III, 1903, 707.

4. Rapport du général Lapasset, s. d., *R. H.*, III, 1903, 706.

Cette formation bizarre ne tarde pas à être abandonnée ; la batterie prend position vers la cote 308, entre la Maison-Blanche et Rezonville, face au sud [1]. Le 1[er] bataillon du 84[e] opère un nouveau changement de direction et longe les pentes ouest du ravin de Gorze, pour se porter en soutien de sa grand'garde. Les deux autres franchissent ce ravin et font face au sud-est, vers le bois des Ognons, où l'ennemi n'a pas encore paru [2]. Ainsi la brigade Lapasset opère, elle aussi, un déploiement dans le vide, sans avoir vu l'adversaire.

Les 1[er] et 2[e] bataillons du 48[e] prussien couronnent la crête à l'ouest du bois de Vionville, au moment même où les tirailleurs des 1[er] et 2[e] du 55[e] gravissent les pentes au nord. « Les deux adversaires sont surpris de se trouver tout à coup à distance relativement faible l'un de l'autre [3]. » Ils échangent d'abord une vive fusillade de pied ferme, puis deux compagnies (1[re] et 2[e] du 48[e]) se jettent tambour battant sur nos tirailleurs. Le combat est acharné ; mais, après plusieurs retours offensifs, les fractions du 55[e] refluent vers le nord, sans que les compagnies de soutien aient été engagées [4]. Le 32[e], qui suivait en deuxième ligne, n'entre pas non plus en scène, peut-être en raison du feu de l'artillerie allemande [5].

---

1. *R. H.*, IV, 1903, 376. Cet emplacement ne ressort pas des Historiques de la batterie et de la 2[e] compagnie du 14[e] chasseurs, qui la soutient (*R. H.*, III, 1903, 709, 711).

2. Rapport Lapasset, Historique du 84[e], *R. H.*, III, 1903, 706, 707. Dispositif vers 10h15 (*R. H.*, croquis n° 2 cité) : de la droite à la gauche, vers la cote 284, 1[er] bataillon du 84[e], 3[e] du 55[e] (division Vergé), 3[e] du 84[e], 2[e] du 84[e] ; à la cote 308, 7[e] batterie du 2[e] ; 97[e] et détachements des 11[e], 46[e], 86[e] de ligne à mi-chemin de la cote 308 à Rezonville ; 3[e] lanciers à gauche vers le ravin de Sainte-Catherine.

3. Le major Kunz, 35, écrit que l'attitude des 1[er] et 2[e] bataillons du 55[e] donne une impression hésitante et irrésolue. Le même fait se dégage du récit du général de Waldner (*Rezonville*, 11 et suiv.) et des pertes du 55[e] (Voir nos Annexes).

4. Le major Kunz, 36, ajoute que les tirailleurs du 55[e] montrent une tendance instinctive à s'éloigner du bois de Vionville, en se rapprochant de la route de Verdun. La *R. H.* ne mentionne pas cet épisode qui ne ressort pas davantage de l'Historique, fort inexact, du 55[e] et de l'opuscule du général de Waldner, qui ne vaut guère mieux. Il est possible qu'il s'agisse simplement de l'une des grand'gardes du 55[e].

5. D'après le général de Waldner, « après avoir fait 500 ou 600 mètres dans cet ordre (en échelons de division, la gauche en avant), le colonel s'aperçut

Les tirailleurs de Döring atteignent le carrefour de la cote 329 (1er bataillon du 48e) ou prennent pied à la lisière ouest du bois de Vionville (2e du 48e). Il est 10 heures environ.

Sur les entrefaites, une fraction de la division Bataille vient prolonger la droite du général Vergé. Au moment où il prenait les armes, le 66e opérait un changement de direction à gauche, afin de se porter à la hauteur de sa grand'-garde la plus proche des bois. Le colonel Ameller pressent « que le premier et le plus sérieux effort de l'ennemi » sera tenté dans cette direction. Il veut « s'emparer vivement des hauteurs » qui commandent ces débouchés [1]. Mais son 3e bataillon, qui atteint le premier la crête de la croupe 322, est arrêté aussitôt par le feu de la gauche du 48e [2]. Malgré notre grande supériorité numérique, le 66e se borne à entretenir le combat sur place.

A la gauche du 55e, le 2e bataillon du 77e, dirigé par le général Jolivet, pénètre dans le saillant ouest du bois de Vionville [3]. Le 76e, « formé en colonne par division », a d'abord suivi ce bataillon « au pas de course ». Après avoir parcouru « un kilomètre », il jette son 1er bataillon et la moitié du 2e dans le bois à gauche du 77e ; le reste du régiment est à droite, le reliant au 55e et précédé de tirailleurs [4]. Ainsi nous n'avons pas déployé moins de neuf bataillons [5],

---

qu'une trouée s'était faite dans la ligne en arrière de sa droite : il n'était pas suivi. Les projectiles ennemis tombaient en masse sur le 32e de ligne... passant par-dessus le 55e... lequel, en contre-bas, trop rapproché... de la batterie, au-dessous de la ligne de ses trajectoires, n'en souffrait pas ».

1. Rapport du 18 août, *R. H.*, III, 1903, 693.

2. Le 66e n'a d'abord devant lui qu'une fraction du 1er bataillon du 48e, mais elle lui fait si bien illusion qu'Ameller écrit dans son rapport : « Des forces imposantes s'opposèrent à ce que je pusse avancer jusqu'à la lisière de la forêt. Tout l'effort du choc ennemi fut alors supporté, et cela pendant près de trois quarts d'heure, par le seul 3e bataillon... »

3. Les deux autres bataillons s'échelonnent en réserve au nord du bois, le 3e en avant.

4. Rapport Jolivet, 16 août ; Historiques des 76e et 77e, *R. H.*, III, 1903, 678 et suiv. Le major Kunz, 38, écrit que l'on peut alors observer de la cote 329 « la marche irréprochable de trois ou quatre longues lignes d'infanterie française l'une derrière l'autre, dans la direction de la lisière nord du bois de Vionville... ».

5. Quatre de la brigade Jolivet (76e et 1er du 77e) ; deux de la brigade Valazé (1er et 2e du 55e) ; trois de la brigade Mangin (66e).

prélevés sur trois brigades, en face des deux bataillons d'avant-garde de Döring. L'unité de direction n'existe plus, avant même que le combat soit sérieusement engagé.

L'attention de la droite prussienne (2e bataillon du 48e) s'est surtout portée vers nos tirailleurs apparus à l'ouest du bois. Tout à coup débouchent sur son flanc droit des fractions du 76e parvenues à traverser les fourrés du saillant nord-ouest ou à cheminer le long de la lisière. La surprise est complète ; deux compagnies font face à ces nouveaux assaillants ; deux autres se rapprochent également du bois et finissent par s'y jeter comme les précédentes. Deux contre-attaques opérées contre la droite du 76e échouent entièrement sous son feu [1]. Le combat continue dans le bois de Vionville, avec les péripéties habituelles à ces sortes d'actions.

Voyant sa droite ainsi menacée, le 48e a dégarni sa gauche. Il n'y a plus qu'une compagnie pour faire face au 66e, et elle serait aisément débordée, si nous avions le moindre sens de l'offensive. Il n'est pas encore 10 heures, lorsque le 3e chasseurs prussien intervient à sa droite. Laissant une compagnie dans la ferme d'Anconville, il dirige les trois autres vers le saillant ouest du bois de Vionville [2]. L'une d'elles y pénètre, mais le fourré est si épais qu'elle doit se rapprocher de la lisière. Une partie y reste en position ; le reste renforce le 48e.

A ce moment la droite de notre 76e opère un mouvement offensif à l'ouest. Précédée de nombreux tirailleurs, sa ligne s'avance jusqu'à 250 ou 300 mètres des Prussiens. Un feu rapide de ces derniers la rejette alors, avec de fortes pertes. Trois fois cette attaque est renouvelée sans succès [3], faute de préparation suffisante. Mais sept pelotons du 3e chasseurs sont complètement mélangés aux cinq compa-

1. Kunz, 38 : les 7e et 8e compagnies du 48e font face à droite ; les 5e et 6e se rapprochent du bois ; les 2e et 6e, puis les 3e et 4e tentent une attaque pour chasser le 76e de la dépression 289-283.

2. Kunz, 39 : 3e et 2e compagnies, suivies de la 1re ; 4e à Anconville.

3. Kunz, 41. Vers 10h5, il y a sept pelotons de chasseurs engagés avec la droite du 48e ; beaucoup tirent plus de cent cartouches.

gnies du 48ᵉ engagées vers le bois de Vionville. Leur consommation en cartouches a été extrêmement forte et leurs pertes considérables.

Jusqu'alors les Prussiens n'étaient soutenus par aucune artillerie dans cette partie du champ de bataille. Vers 10ʰ 10, leur batterie d'avant-garde prend position sur la croupe 329, au moment même où de nouvelles fractions renforcent notre ligne de combat. Avant qu'elle ait pu séparer les trains, elle est couverte de balles. Deux officiers sont grièvement blessés et trois pièces un instant inutilisables. Mais les autres ouvrent le feu de 800 à 1,000 pas, avec un tel succès que nos tirailleurs sont arrêtés court, puis reculent. D'ailleurs les trois batteries du gros ne tardent pas à rejoindre celle de l'avant-garde. A 10ʰ 15 environ, toutes sont en action [1]. Leur feu, à des distances variant de 1,200 à 1,350 pas, est extrêmement efficace. Chaque fois que nos tirailleurs tentent de se reporter en avant, ils sont arrêtés par un petit nombre d'obus. Les pertes de cette artillerie sont considérables, mais elle soutient son infanterie de la façon la plus énergique.

Le 3ᵉ bataillon du 48ᵉ est resté aux abords d'Anconville. Il s'y forme sur deux lignes et se porte en avant dans cet ordre, précédé de deux pelotons en tirailleurs. Vers 10 heures, ces nouveaux assaillants interviennent à la gauche du 1ᵉʳ bataillon [2]. Jusqu'alors le combat a été indécis ; l'apparition de ces renforts détermine un premier mouvement rétrograde de notre part [3]. Le lieutenant-colonel L'Estocq croit le moment venu d'une attaque dans notre

---

1. Kunz, 41 : 1ʳᵉ légère, puis, à gauche, 2ᵉ légère, 1ʳᵉ lourde ; en dernier lieu, la 2ᵉ lourde, qui est d'abord restée à Gorze, *en réserve*, sur l'ordre du commandant du groupe et dont le capitaine a pris l'initiative d'accourir au canon.

2. Kunz, 42 : 10ᵉ et 11ᵉ en première ligne, puis 9ᵉ et 12ᵉ. La 10ᵉ ne tarde pas à être séparée des autres par la 2ᵉ légère, au moment de sa mise en batterie.

3. D'après Kunz, 42, des tirailleurs français auraient brusquement apparu devant la gauche des 1ʳᵉ et 2ᵉ du 48ᵉ, provoquant une contre-attaque de fractions des 4ᵉ, 1ʳᵉ et 3ᵉ. Le major Kunz suppose que ces tirailleurs appartenaient aux grand'gardes du 66ᵉ. L'Historique de ce régiment ne mentionne pas cet épisode..

flanc droit et porte en avant trois compagnies (9e, 11e, 12e) sur deux lignes [1]. Laissant l'artillerie à leur droite, elles marchent vers la crête au nord-est. Mais à peine en vue de nos tirailleurs, elles subissent de fortes pertes. Le 66e déborde leur gauche et les fusille de flanc. La plupart de leurs officiers sont déjà tués ou blessés, lorsque, sur l'ordre du colonel Ameller, le 3e bataillon du 66e opère une contre-attaque. Toute la ligne se lève et fonce à la baïonnette sur les Prussiens. Ceux-ci tourbillonnent un instant, puis s'enfuient vers le bois de Gaumont, en complète déroute. Il leur reste un seul officier valide ; 31 °/$_0$ de leur effectif sont hors de combat. La rapidité de ces pertes, plus encore que leur étendue, a exercé sur ces trois compagnies une influence écrasante [2].

Il est 10^{h}15 seulement et ces événements se sont succédé avec une rapidité « à peine croyable [3] ». La situation des Prussiens est critique. Un de leurs quatre bataillons est en pleine dissolution ; les trois autres et surtout le 1er du 48e ont subi de fortes pertes. La gauche de leur artillerie est entièrement découverte par la retraite qui vient d'être décrite. Si nous prenions vivement l'offensive, ces quatre batteries tomberaient infailliblement entre nos mains. Il y a en face d'elles cinq bataillons de la brigade Fauvart-Bastoul [4], sans parler de ceux de Valazé et de Jolivet. De la croupe au sud-ouest de Rezonville, les trois batteries de la division Vergé continuent un tir malheureusement peu efficace [5]. Notre supériorité numérique est écrasante, mais nous ne savons pas en user.

Au moment de la retraite prussienne, le 66e a continué

1. En tirailleurs, deux pelotons de la 11e, un de la 12e et un de la 9e ; les cinq autres pelotons à rang serré.
2. Kunz, 43 ; Souvenirs du général Devaureix, cités par la *R. H.*, IV, 1903, 381.
3. Kunz, 46.
4. Aux trois bataillons du 66e viennent de se joindre les 2e et 3e du 67e qui prolongent leur droite. Le 1er est en réserve derrière le centre des 2e et 3e (Rapport du colonel Thibaudin, 19 août, *R. H.*, III, 1903, 700).
5. La *R. H.* n'a pas reproduit l'Historique de ces batteries, mais il résulte du rapport Gagneur, *ibid.*, IV, 1903, 415, que leur rôle fut peu marqué.

son mouvement offensif, mais avec une telle indécision que quatre des cinq pelotons du 48e restés à la garde de l'artillerie peuvent être jetés à sa gauche. Leur feu, joint à celui des batteries, ne tarde pas à nous arrêter [1].

---

1. D'après Dick de Lonlay, III, 63, plusieurs compagnies prussiennes auraient levé la crosse en l'air à l'approche du 66e, quitte à ouvrir le feu quand nos tirailleurs arrivèrent près d'elles. Le major Kunz, 45, admet la possibilité de cas isolés de cette nature, mais non pour des compagnies entières. Nous croyons qu'ils ont été trop souvent signalés pour ne pas reposer sur un fond de vérité (Voir notre tome IV, 293, 296).

VI

INTERVENTION DE LA 10e BRIGADE

Arrivée de la brigade Schwerin. — Attaque du colonel Thibaudin. — Échec du 52e. — Déroute de la brigade Bastoul. — La batterie d'Esclaibes. — Combat du 8e prussien dans le bois de Saint-Arnould. — La brigade Lapasset. — Réflexions.

Au début, Stülpnagel admet que son avant-garde suffira pour nous refouler des bois vers Rezonville. Son intention est de faire continuer le gros sur Flavigny. Mais la violence croissante du combat ne tarde pas à lui montrer qu'il n'aura pas trop de toutes ses forces pour nous arrêter [1]. Il voudrait alors jeter les cinq bataillons de la 10e brigade à la gauche de Döring, de manière à opérer contre notre droite une attaque décisive [2]. Il en attend de grands résultats, mais ses prévisions sont encore une fois déçues. Malgré notre arrêt momentané, la situation est si menaçante, qu'il faut se résoudre à engager dès leur arrivée les nouvelles troupes.

Le 1er bataillon du 52e marchait en tête du gros. Après avoir déposé ses sacs, il se forme en ligne de colonnes dans un pli de terrain, converse légèrement à droite et attaque dans la même direction que les trois compagnies du 48e rejetées peu auparavant (10h30). C'est sous une véritable pluie de balles [3].

Sur les entrefaites une batterie à cheval (8e du 17e) a été mise à la disposition de Fauvart-Bastoul. Elle s'établit d'abord à l'est du chemin de Chambley à Rezonville, vers la cote 317 [4]. Abritée par le terrain du feu des batteries ennemies, pourtant très voisines, elle peut diriger ses obus contre les tirailleurs de la gauche prussienne, puis sur les

1. *État-major prussien*, I, 551.
2. Solution qui lui a été suggérée par Döring dès son arrivée sur le terrain (Kunz, 33).
3. Kunz, 48.
4. Historique des 7e et 8e du 17e, *R. H.*, IV, 1903, 425; Kunz, 41.

fractions en ordre serré qui tentent de marcher au nord-ouest, sous leur protection. Ne se jugeant pas encore assez près de l'ennemi, le capitaine d'Esclaibes porte sa batterie à 200 ou 250 mètres en avant et à gauche [1].

A ce moment le 1er bataillon du 52e débouche sur le glacis battu par le 66e, les 2e et 3e bataillons du 67e. Ses pertes sont effrayantes, mais sa marche continue néanmoins et il borde le chemin de Chambley à Rezonville. C'est pour se trouver devant un nouvel adversaire.

Jusqu'alors le 1er du 67e a été maintenu en échelon derrière la gauche des deux autres. Devant l'offensive prussienne, le colonel Thibaudin le conduit à leur droite sous un feu violent d'artillerie et de mousqueterie. « Formé en bataille et dans l'ordre le plus parfait », il aborde les hauteurs qui lui masquent l'ennemi, « sans tirer un coup de fusil et la baïonnette au canon... Arrivé sur la crête et à portée de pistolet... », il exécute un feu de bataillon qui met nos adversaires en fuite [2].

Un incident précipite leur retraite. Un clairon prussien sonne le rassemblement; d'autres le répètent et le désordre s'en accroît. Après un court arrêt à la crête 312, il ne reste plus du bataillon qu'un officier de réserve et 150 combattants environ, à peu près sans cartouches. Tout fuit vers le bois de Gaumont. C'est une course folle, que rien ne peut arrêter [3]. Le 3e bataillon du 67e met cet instant à profit pour pousser vivement en avant et deux de ses compagnies (5e et 6e) pénètrent dans ce bois [4].

Malheureusement cette offensive, isolée et sans direction, est bientôt arrêtée. Le général von Schwerin n'a pas entièrement renoncé au projet d'engager simultanément sa bri-

---

1. Historique cité. D'après le rapport du colonel Ameller, la batterie est sur la droite du 66e. Le croquis n° 2 de la *R. H.* la porte à gauche, et la *R. H.*, IV, 1903, 384, derrière le 3e bataillon du 66e.

2. Rapport Thibaudin, *R. H.*, III, 1903, 701. Bien que ce passage ait été reproduit dans la Relation de la *R. H.* (IV, 1903, 385), on peut craindre qu'il ne farde un peu la vérité. Le rapport Fauvart-Bastoul ne mentionne pas cette attaque.

3. Kunz, 50.

4. Historique du 67e, *R. H.*, IV, 1903, 385. Le rapport Thibaudin ne mentionne pas cet incident.

gade. Il a prescrit de rassembler les quatre bataillons qui lui restaient [1]. Mais les circonstances sont pressantes ; sans plus attendre, il dirige l'un d'eux (2e du 12e) sur la lisière nord du bois de Gaumont [2]. Trois de ses compagnies viennent à peine de la garnir que les débris du 1er bataillon du 52e refluent vers le couvert, suivis de près par nous. Cette déroute exerce la pire influence sur le moral des arrivants. Il faut toute l'énergie des officiers pour les empêcher de suivre le torrent des fuyards. Enfin un feu rapide arrête nos tirailleurs et les rejette vers le nord (10h45).

Cependant les 2e et 3e bataillons du 52e sont arrivés entre les bois de Gaumont et la croupe 329 [3]. Sur l'ordre du colonel von Wulffen, ils prennent le pas gymnastique et se couvrent de tirailleurs, dès qu'ils ont dépassé les débris des 48e et 52e. Un troisième (2e du 12e), ne pouvant trouver place, s'engage dans le bois de Gaumont.

Les 2e et 3e du 52e se portent à l'attaque, dans la direction même que les précédents ont jalonnée de morts et de blessés. Le 3e surtout subit des pertes « gigantesques ». Les deux chefs de bataillon sont hors de combat, ainsi que nombre d'officiers. Mais l'artillerie de Stülpnagel n'a pas cessé d'exercer une action très puissante sur nos longues et épaisses lignes d'infanterie ; la grande batterie au sud de Vionville les bat également de flanc et à revers. Enfin la 6e division vient de commencer l'attaque de Vionville (10h45) et la batterie du duc de Mecklembourg a repris le feu vers la statue de Sainte-Marie. Elle va y être ralliée (10h 55) par le groupe à cheval du IIIe corps et par une batterie (6e légère) venant du cimetière de Vionville. La brigade Fauvart-Bastoul est littéralement écrasée par l'artillerie prussienne [4]. La résistance qu'elle oppose n'est donc pas de longue du-

1. De la droite à la gauche : 3e, 2e du 52e, 2e et 3e du 12e.

2. Kunz, 50 : les 6e, 7e, 8e occupent la lisière nord ; la 5e reste à l'est du bois, à la garde de l'artillerie.

3. Kunz, 52 : le 3e est en ligne de colonnes de compagnie, le 2e en colonne double.

4. Kunz, 53.

rée et les Prussiens bordent définitivement le chemin de Chambley (11 heures)[1].

Nos troupes semblent avoir opéré, à peu près simultanément, un mouvement rétrograde qui, commencé en bon ordre, dégénéra très rapidement en une vraie déroute. Au 67ᵉ, « des forces considérables » apparaissent sur la droite, tandis qu'à gauche on se maintient », « avec beaucoup de pertes ». Malgré un semblant de retour offensif exécuté par « 40 ou 50 hommes » de la droite, on cède du terrain. Un bataillon du 8ᵉ de ligne apparaît « comme soutien sur nos derrières » ; les soldats « déjà épars » sont ralliés et reprennent « de nouveau les hauteurs au pas de charge ». Mais le manque de munitions se fait sentir. « Vers 11ʰ30, le régiment, ayant perdu la moitié de son effectif », est « dans l'impossibilité de tenir plus longtemps... le grand nombre d'officiers et de sous-officiers tombés, le manque de soutien direct par l'artillerie[2], en présence de..... colonnes fraîches sortant des bois », ne lui permettent pas de tenir sous un feu toujours plus intense. La retraite est en pleine exécution, quand le colonel Thibaudin est atteint d'un éclat d'obus. Dès lors la débandade est complète et les débris du 67ᵉ ne sont ralliés qu'à Rezonville[3], à plus de 1,200 mètres de son point de départ.

Au 66ᵉ, le même mouvement est provoqué par un « moment de faiblesse » des corps à sa gauche (55ᵉ, 76ᵉ, 77ᵉ), ainsi que par la retraite d'une batterie (8ᵉ du 17ᵉ). Serré de près par l'infanterie prussienne qui, en un instant, met hors

---

1. D'après la *R. H.*, IV, 1903, 389, le 67ᵉ perd 8 officiers tués, 18 blessés ; 54 hommes de troupe tués, 426 blessés, 296 disparus. Sur 411 blessures d'origine connue, 315 proviennent de l'artillerie. Cette proportion est tout à fait anormale ; sur 26 régiments engagés autour de Metz et 1,129 blessures, 938 proviennent du fusil et 191 de l'artillerie. Ajoutons que les disparus sont en très grande majorité des tués et des blessés (Kunz, 57).

2. Les trois batteries de la division Vergé, en position sur la crête 311, sont d'abord réduites à deux par la retraite de la 6ᵉ du 5ᵉ, dont les mitrailleuses ont été reconnues inefficaces. Les autres suivent le mouvement de l'infanterie (Historique du 5ᵉ, *R. H.*, IV, 1903, 421 ; rapport Gagneur).

3. Rapport Thibaudin, 19 août.

de combat 21 hommes et 22 chevaux[1], prévenu par Fauvart-Bastoul qu'il ne peut plus tenir et se retire avec ses bataillons, le capitaine d'Esclaibes se reporte au pas à 300 mètres en arrière et commence le feu en retraite. De son côté, le 66e rétrograde également, sur l'ordre de Fauvart-Bastoul. « Pendant quelques instants », le colonel Ameller parvient à le maintenir en ordre, mais le mélange de divers corps complique sa tâche, et ce qui reste du régiment arrive bientôt dans Rezonville, « presque sans munitions[2] ».

Le 32e a suivi ce mouvement[3], en sorte qu'il ne reste aucune infanterie entre le bois de Vionville et le chemin de Chambley.

La disparition de nos bataillons est si soudaine que la batterie d'Esclaibes, voyant les Prussiens avancer de nouveau et n'ayant plus aucun soutien, se retire « jusqu'à Rezonville, en parcourant 2,800 mètres environ », sans rien rencontrer sur sa route sinon quelques morts et blessés[4]. Heureusement pour nous, la cavalerie ennemie n'a pas su saisir cette occasion unique[5].

Pendant cet épisode, les 2e bataillon du 48e et 3e chasseurs ont lentement progressé vers le nord, à la lisière ouest du bois de Vionville. Constamment, des fractions de notre 76e renouvellent leurs attaques, mais elles sont toujours repoussées par des feux rapides, non sans de courtes mêlées à la baïonnette[6]. Vers 11 heures, le ravin qui coupe la corne

1. Historique des 7e et 8e du 17e. L'Historique du 55e ne mentionne pas plus ce « moment de faiblesse » que l'opuscule du général de Waldner.

2. Rapport Ameller, 18 août. En ce qui concerne la déroute du centre du 2e corps, voir les Historiques du 5e d'artillerie, des 7e et 8e batteries du 17e.

3. Journal de la division Vergé; rapport du colonel Merle, 20 août, *R. H.*, III, 1903, 672, 677.

4. Historique de la batterie reproduisant le rapport d'Esclaibes.

5. D'après Kunz, 55, quand la retraite de Fauvart-Bastoul s'affirma, un peu après 11 heures, Stülpnagel fit chercher les dix escadrons présents (brigade Rauch, 1er et 2e du 12e dragons), mais ils n'étaient plus au sud de la ferme d'Anconville, et l'instant favorable passa ainsi.

6. D'après Kunz, 73, les 7e et 8e du 48e, jointes à des fractions du 3e chasseurs, prennent en cette occasion 2 officiers et 38 hommes. Le 1er du 48e, alors disséminé en un grand nombre de petits groupes, la plupart sur la croupe 329, est ensuite rassemblé à la corne du bois de Vionville. Le général von Döring est tué vers 11h15, près du bois de Gaumont.

nord-ouest du bois de Vionville sépare à peu près les deux adversaires.

La droite de l'ennemi vient d'être prolongée par de nouveaux éléments. Sur l'ordre de Döring, le bataillon d'abord laissé à Gorze[1] s'est porté en flanc-garde. Il suit le chemin de Rezonville, à travers le bois de Saint-Arnould.

Les deux compagnies venant de la côte Mousa (5e et 8e) sont en avant. Vers 9h45, la 8e entre dans le bois, sans rien rencontrer, tout d'abord, que des patrouilles françaises. Mais, à hauteur d'une petite clairière, elle est arrêtée par un feu vif provenant de fractions du 76e (1er bataillon) venues du bois de Vionville[2]. Quoique le reste du bataillon ait renforcé la compagnie de tête, il ne peut pousser plus avant et le combat traîne indécis.

A l'ouest, dans le bois de Vionville, notre situation empire rapidement. La retraite du 55e (1er et 2e bataillons) a découvert la droite des 76e et 77e[3]. L'inexpérience de nos troupes, aucunement dressées au combat de bois, est une cause permanente d'infériorité. Quoique les Prussiens soient fort dispersés eux aussi et peu supérieurs en nombre, ils parviennent à nous refouler vers le nord. Dans cet engagement fécond en péripéties, une forte fraction du 76e, coupée de sa retraite, est tout entière capturée par les chasseurs prussiens[4].

Vers midi, la majeure partie de la brigade Jolivet s'est retirée sur la croupe au nord du bois de Vionville[5]. Elle y restera jusqu'à l'arrivée des grenadiers de la Garde.

---

1. 2e du 8e, bientôt renforcé du 3e (Kunz, 32). Voir *suprà*, p. 128.
2. Le major Kunz, 83, écrit que le 3e bataillon du 55e intervient dans ce combat, mais il semble qu'il y ait là une erreur.
3. 3e et 1/2 2e du 76e, 2e du 77e, 1/2 2e du 76e.
4. 3 officiers et 283 hommes, qui auraient été pris par cent chasseurs au plus (Kunz, 78). Le fait de la reddition d'*environ 250 prisonniers* des 1er et 2e bataillons du 76e est confirmé par l'Historique de ce corps (*R. H.*, III, 1903, 680). La *R. H.*, IV, 1903, 395 et suiv., juge à propos de le passer sous silence.

Les rapports prussiens sont d'ailleurs inexacts en ce qu'ils signalent ces prisonniers comme appartenant aux 52e, 66e, 75e, 79e. Les 52e et 79e n'étaient pas sous Metz; le 75e (6e corps) n'a certainement pas paru dans le bois de Vionville.

5. Rapport Jolivet, *loc. cit.*

A l'extrême gauche du 2e corps, la brigade Lapasset a commencé son déploiement. Des habitants en fuite annoncent « la présence de forces considérables à Gorze et à Novéant, cherchant à pénétrer sur notre gauche par la gorge et les bois de Saint-Arnould et des Ognons... [1] ». Dans ces conditions, le général juge indispensable de garder ce dernier bois. Il y dirige le lieutenant-colonel Charmes avec quatre compagnies bientôt portées à sept [2].

Sa batterie (7e du 2e) a d'abord ouvert le feu de la cote 308, entre les deux ravins. Puis Bazaine, venu pour « visiter les positions occupées par la gauche du 2e corps », juge à propos de porter une section à 400 mètres en avant, vers le bois de Saint-Arnould ; les deux autres ne tardent pas à l'y rejoindre et toute la batterie tente de contrebattre l'artillerie de Stülpnagel. Mais sa situation est bientôt critique, entre ces vingt-quatre pièces et les tirailleurs qui bordent le bois [3]. En vain deux batteries de la réserve (6e du 15e et 11e du 5e) viennent l'encadrer. Toutes trois sont du calibre 4 et leur action est négligeable à 2,500 mètres. Les deux dernières ne tardent pas à se retirer, laissant sur le terrain un canon, quatre caissons et un avant-train. Celle de Lapasset est contrainte d'appuyer à l'est pour se défiler. De là elle continue de battre la lisière des bois [4]. Avec deux batteries de la division Vergé (5e et 6e du 5e), encore en position sur la croupe au nord du bois de Vionville, elle représente toute l'artillerie de notre gauche.

Ainsi, non seulement la majeure partie du 2e corps, quatre brigades d'infanterie, a été tenue en échec par la division Stülpnagel ; mais, après une lutte acharnée et malgré le décousu des efforts de l'ennemi, une grande partie de

---

1. Rapport Lapasset, s. d., *R. H.*, III, 1903, 706.

2. Moitié du 2e bataillon et une compagnie du 3e du 84e, ralliées ensuite par la seconde moitié du 2e (Historique du 84e, *R. H.*, III, 1903, 707). Les détachements des 11e, 46e et 86e de ligne vont s'établir en soutien au bord du ravin de Sainte-Catherine (Rapport Lapasset).

3. Historique de la batterie, *R. H.*, III, 1903, 712. Ce document porte entre 10^h30 et 11 heures le passage du maréchal et le mouvement de la batterie. Le rapport Gagneur indique pour ces deux faits une heure moins avancée.

4. Historique de la batterie, rapport Gagneur.

ces troupes s'est enfuie en pleine déroute. C'est à des causes multiples qu'il convient de l'attribuer. En premier lieu, nous avons, comme à Borny et à Spicheren, fait abus sous le feu des formations denses, ligne déployée sur deux rangs ou colonnes de division. Erreur d'autant moins excusable que l'artillerie prussienne, peu ou point combattue par la nôtre, exerce une action écrasante sur notre infanterie complaisamment offerte à ses coups, d'ordinaire sans aucun abri.

Autre raison non moins grave. De notre côté, il n'y a pas trace de direction supérieure. Chaque brigade, sinon chaque régiment, se déploie dès le début, dans la direction que son chef juge la plus avantageuse. Les réserves sont à peu près nulles. Dès lors il devient impossible d'assurer la succession continue, la progression des efforts qui mènent à la victoire ; l'absence d'échelons en profondeur interdit de parer aux cas imprévus.

Chez les Allemands, au contraire, et par la force des choses, le premier déploiement porte sur un effectif très restreint. Les renforts arrivent successivement, avec une lenteur relative. La gravité des circonstances est telle qu'il faut courir au plus pressé, jeter dans la fournaise tous les éléments à mesure de leur apparition. La ligne de combat ne s'en tient pas à une brève offensive, suivie de défense sur place ; elle poursuit constamment ses attaques, en dépit d'échecs sanglants. Elle a autant de mordant et d'initiative qu'il y en a peu chez nous. Dès lors l'intervention de deux bataillons frais suffit à produire la décision. La rupture d'équilibre est complète et la déroute survient en quelques instants.

Pour le centre du 2ᵉ corps, la retraite est d'autant plus délicate que, dès le premier moment, par suite de notre situation dans une sorte d'entonnoir dessiné par des bois que doit fatalement utiliser l'ennemi, l'attaque de celui-ci prend une forme enveloppante. Nous opérons un déploiement en éventail, qui conduit à la divergence de nos efforts. Ceux de l'ennemi convergent sur Rezonville.

Notre supériorité numérique est telle que la défaite du 2e corps ne peut entraîner de graves conséquences matérielles. Mais il n'en va pas de même de son résultat moral. Elle contribue à persuader Bazaine que les Allemands menacent de le couper de Metz ; elle le conduit à grouper toutes ses forces disponibles de Rezonville à Gravelotte, où elles ne pourront rien pour le dénouement. A ce point de vue, la vigoureuse attaque de Stülpnagel, encore que médiocrement conduite, sera d'une influence capitale sur une journée dont les conséquences vont être incalculables.

VII

DÉPLOIEMENT DE BUDDENBROCK

Rencontre d'Alvensleben et de Rheinbaben. — Idées d'Alvensleben sur la situation. — Déploiement de la division Buddenbrock. — Infériorité de notre artillerie. — Ses causes. — La réserve générale.

Nous avons vu Alvensleben donner à l'artillerie de Buddenbrock l'ordre de masquer le mouvement que l'infanterie va opérer vers le nord [1]. Il se porte ensuite de la statue de Sainte-Marie dans la direction de Tronville et rencontre à mi-chemin Rheinbaben. La conversation qu'il a avec lui ne tarde pas à modifier ses idées. Les premiers mots du commandant de la 5e division sont significatifs : « Je ne sais si je suis plus bête que les autres, mais j'ai toujours prétendu que nous avions en face de nous toute l'armée française ; maintenant j'en suis sûr [2]. »

« Le général pouvait le savoir, ajoute Alvensleben, car il se tenait depuis le 14... près des routes que l'adversaire aurait dû suivre.

« Dans de telles circonstances on pense plus vite que de coutume.

« J'avais devant moi, sinon toute l'armée ennemie, du moins des forces importantes ; à cet égard l'affirmation de Rheinbaben était confirmée par le violent combat d'artillerie qui venait de s'engager sur tout le front.

« Comme le 15, j'eus devant les yeux, en toute netteté, l'objectif stratégique de la campagne et la certitude que la situation justifiait la mise en jeu de mon corps d'armée. Quant au Xe corps, je pensai seulement que je pourrais me

1. Voir *suprà*, p. 124.
2. Souvenirs d'Alvensleben reproduits par les *Einzelschriften*, XVIII, 547.

retirer sur lui, si je risquais une bataille sur un front inversé contre des forces si supérieures. J'ignorais si ce corps d'armée devrait, pourrait ou voudrait me porter secours, mais je savais bien qu'il était indifférent pour nous, étant donné notre objectif et la direction de la retraite française, que cet objectif fût atteint deux milles en avant ou en arrière ; je savais aussi que chaque pas rétrograde me ferait gagner du temps et des forces que perdrait l'ennemi. L'enjeu n'était donc, à voir les choses de près, ni trop grand, ni trop dangereux. Il eût été extrêmement regrettable d'abandonner le champ de bataille avec nos blessés, mais le résultat de la journée n'en aurait été aucunement modifié.

« La 6e division d'infanterie reçut donc l'ordre d'arrêter son mouvement sur Jarny et de converser vers Vionville. Ce n'est pas que j'eusse changé d'avis sur la position que je désirais alors atteindre et que je considère encore aujourd'hui comme la vraie aux points de vue stratégique et tactique : le dos de terrain de Mars-la-Tour à Conflans. Mais je ne pouvais, en aucun cas, m'étendre aussi loin. La 5e division d'infanterie s'était engagée sur les entrefaites et il n'y avait plus à manœuvrer. Il me fallait accepter le terrain qui m'était imposé, bon ou mauvais, et *make the most of it* (l'utiliser de mon mieux). Or cette dernière condition exigeait de *compenser la disproportion physique des forces par la puissance morale de l'attaque.* Mes troupes y étaient tout à fait propres et, en outre, je disposais de dix-huit régiments de cavalerie, puisque le général von Rheinbaben avait mis sa division sous mes ordres. Ce fait m'assurait une grande liberté d'action. Une seule difficulté se présentait. Certaines impressions sur l'esprit de sacrifice de la cavalerie, c'est-à-dire sur la disposition de son haut commandement à risquer ses troupes, me hantaient depuis Spicheren et pesèrent sur moi durant toute la guerre [1].

---

1. Allusion à l'attitude de la cavalerie allemande le soir de Spicheren. Voir notre tome III, p. 460.

« Je disposais de 9,000 cavaliers du meilleur choix, mais je n'avais pas de cavalerie à proportion...[1] »

Il y a des réserves à faire sur certains points de ces Souvenirs, qui indiquent si nettement l'état d'âme d'Alvensleben avant la bataille. Il n'est point du tout démontré, par exemple, que la retraite du IIIe corps sur le Xe aurait été aussi facile et surtout aussi avantageuse que le pense le général. Le contraire est même à supposer. Mais Alvensleben n'en obéit pas moins à une idée si juste, si parfaitement appropriée aux circonstances qu'elle en devient géniale. La situation l'oblige à jeter tout son corps d'armée contre des forces beaucoup plus considérables. Il court à un désastre certain s'il montre la moindre hésitation. Au contraire une offensive à outrance, vis-à-vis d'un adversaire dont les tendances défensives sont connues, lui permettra de le tromper sur l'importance de ses propres forces. A défaut de la puissance matérielle qu'il n'a pas, il fait appel au ressort moral. « La bataille, a-t-il écrit fièrement, n'est pas une tuerie, c'est une lutte morale ; nous étions les plus forts[2]. »

Quoi que l'on puisse penser de la direction imprimée au IIIe corps pendant l'action, on doit reconnaître qu'Alvensleben fait preuve dans sa décision d'une hauteur d'âme peu commune. Elle lui permettra de réparer ses propres fautes et celles, beaucoup plus graves, de la direction suprême. C'est uniquement à son énergie, à celle de ses Brandebourgeois, que les Allemands devront d'éviter le 16 août un échec retentissant et, au contraire, de nous amener à retourner sous Metz, où nous attendent l'investissement et la capitulation finale.

Vers 10^h 15, le chef d'état-major d'Alvensleben porte au général von Buddenbrock, à Tronville, l'ordre de marcher sur Vionville. Dès 10^h 30, ses deux brigades conversent à

---

1. Extrait des Souvenirs d'Alvensleben reproduits par les *Einzelschriften*, XVIII, 547. La *R. H.*, IV, 1903, 590, en traduit inexactement une partie et supprime la fin qui a, certes, son intérêt.

2. Cité par le capitaine Hallouin, *la Journée du 16 août 1870*, 40.

l'est, la 12e s'avançant à cheval sur la route de Mars-la-Tour, la 11e le long du chemin de Tronville à Vionville[1]. Le 35e dépasse la croupe au sud-est de Tronville et porte son 1er bataillon sur Vionville, le 2e sur le cimetière au sud et l'abreuvoir dans la même direction, le 3e sur Flavigny. Quant à la 12e brigade, elle dirige le 64e à l'attaque de Vionville par l'ouest et le nord ; le 24e forme échelon débordant à gauche, de façon à couvrir le IIIe corps vers les bois de Tronville.

Cependant les batteries qui avaient un instant renoncé à la lutte se sont reportées en avant. Celles de la division Rheinbaben reprennent le feu du mamelon à l'ouest de Vionville ou des abords du cimetière. Elles vont être renforcées par la 1re lourde du Xe corps, appartenant au détachement du colonel Lehmann et accourue au canon[2]. A droite, la hauteur de Sainte-Marie est aussi fortement garnie. Au total onze batteries, sans celles de Stülpnagel, tirent sur Vionville, Flavigny et les troupes en arrière[3], avec le plus grand effet.

Dès son arrivée au sud-ouest de Vionville, Alvensleben s'est rendu compte que nous occupons ce village ainsi que Flavigny. La 5e division est déjà vivement engagée et sa gauche menacée par notre offensive (vers 11 heures). Aussitôt le général envoie à Buddenbrock l'ordre d'exécuter une attaque générale sur toute la ligne[4]. Cette fois, les pro-

1. A la 11e brigade, le 35e en première ligne, le 20e en deuxième (*État-major prussien*, I, 558). Les 1er et 2e bataillons du 20e (celui-ci à trois compagnies, la 6e étant au train de combat) sont maintenus provisoirement à Tronville (*Einzelschriften*, XVIII, 548).

2. *État-major prussien*, I, 559 ; *Einzelschriften*, XVIII, 546, 548.

3. D'après la *R. H.*, IV, 1903, 593, un peu après 11 heures, les Allemands ont au feu : 1° sur la hauteur de Sainte-Marie : les 2e, 3e, 1re à cheval, 6e légère du IIIe corps ; 2° sur la hauteur du cimetière : les 2e, 3e à cheval du Xe corps ; 3° sur le mamelon à l'ouest de Vionville : les 1re à cheval du Xe corps, 1re à cheval du IVe, 6e, 5e lourdes, 5e légère du IIIe corps.

Buddenbrock a réclamé ses batteries au général von Bülow pour préparer son attaque. Mais elles sont déjà au feu sur une autre partie du champ de bataille et il est difficile de les déplacer en raison de leurs pertes en attelages (*Einzelschriften*, XVIII, 548, d'après les Souvenirs du colonel von Voigts-Rhetz). C'est ainsi que les 6e lourde, 5e légère et 5e lourde quittent la hauteur de Sainte-Marie pour prolonger l'extrême gauche de l'artillerie à l'ouest de Vionville.

4. *Einzelschriften*, XVIII, 549.

grès de son infanterie vont être grandement favorisés par la supériorité que son artillerie a prise sur la nôtre.

Nous avons pourtant, en face des quinze batteries d'Alvensleben, les treize batteries du 2e corps, celles du 6e, de la Garde, de la réserve générale; toutes, à proximité immédiate de Rezonville, pourraient intervenir à bref délai. Mais la tactique de notre artillerie est encore plus arriérée, s'il est possible, que celles de l'infanterie et de la cavalerie. Constamment, le 16 août, on voit nos batteries cesser le feu et se retirer sans y être contraintes par l'ennemi. L'une de celles de La Font de Villiers (5e du 14e) ouvre le feu à 9h45. « Au bout de quelques instants », elle est, « sur l'ordre du général... et pour éviter une trop grande dépense de projectiles, retirée en arrière de la première ligne et placée en réserve [1] ». Dans cet emplacement, elle subit des pertes assez sérieuses [2], sans en infliger.

De même, l'une des batteries de la division Bataille (8e du 5e) se retire « après avoir épuisé les munitions de ses avant-trains, pour rejoindre ses caissons, emmenés en arrière ». Toute la batterie de combat revient ensuite et rouvre le feu [3]. Quant à la 7e du 5e, elle opère deux changements de position et, elle aussi, quitte le champ de bataille « après épuisement complet de ses munitions ». Elle se réapprovisionne et reprend le feu [4], mais pour un temps limité. De 3h30 à 6h30, les trois batteries du général Bataille viennent rejoindre l'infanterie du 2e corps entre Rezonville et Gravelotte [5].

1. Rapport du lieutenant-colonel Jamet, 18 août, *R. H.*, I, 1904, 392. Ce document ajoute que la batterie recommence le feu au bout d'une heure environ, détail confirmé par l'Historique des batteries (*ibid.*, 395) : « Elle est de nouveau rentrée en ligne vers midi et demi et a entretenu une canonnade violente avec les batteries ennemies. » La *R. H.*, *ibid.*, 392, 395, admet au contraire que cette batterie ne tira pas, d'après une lettre du lieutenant Marchot, d'une autre batterie (6e du 14e). Cette affirmation paraît aventurée.

2. Rapport Jamet.

3. Rapport du commandant Collangettes, *R. H.*, III, 1903, 702; rapport Gagneur.

4. Rapport Gagneur. Elle n'a perdu que 2 hommes et 6 chevaux (*R. H.*, IV, 1903, 596).

5. Historique du 5e d'artillerie.

L'infériorité de l'artillerie des divisions Tixier, La Font de Villiers, Bataille et Vergé, la seule engagée d'abord, ne tarde pas à frapper tous les yeux. Le tir des Prussiens est « remarquablement juste et parfaitement réglé ». Leurs obus arrivent « avec beaucoup de précision », au milieu de nos batteries. Néanmoins, « grâce à la précaution de prendre de grands intervalles entre les pièces », elles ont peu à souffrir [1].

D'ailleurs la terre est meuble ; les obus s'y enfoncent et leurs éclats en sont moins meurtriers [2].

Le général Gagneur se décide à renforcer cette artillerie, mais avec quelle timidité ! Il « envoie d'abord » à la division Bataille la 8e du 17e, puis « successivement » les 10e du 15e et 10e du 5e [3]. Il semble que nous craignions de mettre trop de forces en ligne. Tandis que, du côté de l'ennemi, toutes les batteries à proximité du champ de bataille forcent l'allure pour prendre part à l'action, quantité des nôtres restent inactives, parfois sous le feu même de l'adversaire. Des douze de la réserve générale, quatre du calibre de 12, le seul à même de combattre réellement l'artillerie prussienne, sont restées à l'armement des forts de Metz. Les huit autres sont rassemblées vers 10^{h}30 au nord-est de Rezonville [4]. Peu après, Bazaine en porte quatre (1re, 2e, 3e, 4e du 18e) à hauteur et à droite de ce village ; deux (5e et 6e du 18e), restées quelque temps en réserve, reçoivent l'ordre de prendre position à 400 mètres à gauche [5]. Puis, ayant tiré quelques obus, trois des premières [6] rejoignent les deux

1. Rapport Jamet.
2. Rapport Montluisant, *R. H.*, I, 1904, 234.
3. Rapport Gagneur. En réalité, la 8e du 17e fut envoyée par le commandant de la réserve, colonel Beaudouin, « au général Vergé, qui réclamait de l'artillerie ». Arrivée près de ce général, elle fut envoyée par lui à Bataille, ne le trouva pas et resta auprès de Fauvart-Bastoul qui la retint avec lui. Dès lors elle combattit auprès des 66e et 67e (Historique des 7e et 8e batteries du 17e, *R. H.*, IV, 1903, 424 ; voir *suprà*, p. 137).
4. En bataille parallèlement à la route : 1re, 2e, 3e, 4e, 5e, 6e du 18e (4 à cheval); 11e et 12e du 13e (12).
5. Le général Soleille au maréchal Bazaine, 21 août, *R. H.*, I, 1904, 697 ; mouvement opéré à 11^{h}30 (Historique des batteries, *ibid.*, 700).
6. 1re, 2e, 4e du 18e, *ibid.* Suivant l'Historique, les 1re, 2e, 3e, 4e ne quittent

autres au sud de la route, et le maréchal les fait porter « sur la crête la plus avancée de la position ». Elles ont « beaucoup à y souffrir du feu des pièces prussiennes », dont le tir est réglé depuis le matin. « Malgré l'énergie » de tous, il faut « abandonner cette position, après avoir subi des pertes considérables ». Les cinq batteries de la réserve établies au sud de Rezonville se retirent successivement[1]. Une autre (3ᵉ du 18ᵉ), restée seule « contre la route, à droite » du village, y soutient encore la lutte plus de deux heures durant.

Les batteries de 12 de la réserve générale se portent vers 10ʰ30 à l'ouest de Rezonville, où elles rejoignent les précédentes[2]. Mais « après un feu d'une demi-heure », ces batteries, « exposées au tir de pièces beaucoup plus nombreuses » et qui ont réglé le leur, sont fort éprouvées. Elles se reportent en arrière pour se reconstituer et ne prennent plus part à l'action avant 2 heures du soir[3].

En résumé, vers midi, de la voie romaine au chemin de Chambley, quatorze batteries françaises au moins font face aux seize batteries que les Allemands ont déjà déployées dans cette direction[4]. Après un échec passager, dû au feu

---

leur emplacement au nord-est du village qu'à midi environ, pour se mettre en batterie « à droite de Rezonville, à 100 mètres environ de la route de Verdun ». Puis les 1ʳᵉ, 2ᵉ et 4ᵉ batteries se portent auprès des 5ᵉ et 6ᵉ. Enfin les mêmes batteries se portent plus avant.

1. 1ʳᵉ, 2ᵉ, 4ᵉ, 6ᵉ, 5ᵉ (Le général Soleille au maréchal Bazaine, 21 août).

2. 12ᵉ du 13ᵉ à droite, 11ᵉ du 13ᵉ à gauche (Rapport du colonel Salvator, 18 août, *R. H.*, I, 1904, 698). L'Historique des batteries (*ibid.*, 699) porte au contraire que la 11ᵉ va bien à gauche de la route (10ʰ30), mais que la 12ᵉ prend également position (11ʰ30) sur la gauche de Rezonville, suivie alors de la 11ᵉ batterie. Le Journal du général Soleille (*ibid.*, 689) place ces deux batteries à l'extrême gauche de la réserve générale.

3. Rapport Salvator et Historique des batteries. Le premier porte que la consommation des munitions pour la première position est de 147 coups pour la 12ᵉ et de 86 pour la 11ᵉ. Plus loin, il donne comme l'un des motifs de la retraite la consommation d'une « grande quantité de munitions ». La *R. H.*, IV, 1903, 598, ne fait pas mention des batteries du 18ᵉ, bien qu'une partie ait certainement été engagée avant celles du 13ᵉ (Rapport Salvator et Historique du 18ᵉ; le général Soleille au maréchal Bazaine, 21 août).

4. De la droite à la gauche, *Français :* 7ᵉ du 8ᵉ, 7ᵉ du 14ᵉ, 12ᵉ et 5ᵉ du 8ᵉ sur le mamelon 306, 312, 307; 6ᵉ du 14ᵉ, 7ᵉ du 5ᵉ, 5ᵉ du 14ᵉ entre les précédentes et Rezonville, face au sud-ouest; 12ᵉ du 13ᵉ au nord de la route; au sud 8ᵉ et 9ᵉ du 5ᵉ, 11ᵉ du 13ᵉ, 10ᵉ du 15ᵉ, 10ᵉ du 5ᵉ, 8ᵉ du 17ᵉ.

Allemands : sur la hauteur de Sainte-Marie, 2ᵉ, 3ᵉ et 1ʳᵉ à cheval, 6ᵉ légère,

rapproché de notre infanterie, l'artillerie prussienne a conquis l'avantage, pour le garder jusqu'à la nuit sur cette partie du champ de bataille. Nos efforts en seront désormais comme paralysés.

3e lourde du IIIe corps ; sur la croupe du cimetière, 2e, 3e à cheval du Xe corps, 4e lourde et 4e légère du IIIe corps ; sur la croupe à l'ouest de Vionville, 3e légère du IIIe corps ; 1re à cheval, 1re lourde du Xe corps ; 1re à cheval du IVe corps, 6e et 5e lourdes, 5e légère du IIIe corps (D'après le croquis n° 3 de la *R. H.*, décembre 1903, et le plan 2 des *Einzelschriften*, XVIII).

VIII

PRISE DE VIONVILLE

Attaque de la 11e brigade. — Retraite du 12e chasseurs. — Prise de Vionville. — Double front d'attaque du IIIe corps. — Retraite de la brigade Mangin.

L'action de l'artillerie prussienne est si puissante que celle de l'infanterie va en être beaucoup plus facile, du moins au début.

A droite un bataillon (3e du 35e) porte trois compagnies vers Flavigny, par le vallon qui descend au sud-ouest de ce hameau. Elles s'arrêtent à 400 pas, derrière des haies, et ouvrent le feu pour préparer leur attaque. La quatrième a obliqué vers Vionville, pour échapper aux balles dirigées dans son flanc d'un groupe d'arbres — l'Abreuvoir — à mi-chemin de Flavigny et de ce village [1].

Un autre bataillon, 2e du 35e, essaie de se porter de la croupe du Cimetière à l'Abreuvoir. Mais la configuration du sol ne favorise pas leur double attaque. Deux compagnies (6e et 7e) parviennent seules à faire quelques progrès dans cette direction. En franchissant la légère ondulation qui les sépare de l'Abreuvoir, les 5e et 8e éprouvent de telles pertes que leurs débris doivent être ralliés au Cimetière.

Des premières, la 6e se rapproche peu à peu de la partie nord de Flavigny ; la 7e appuie à gauche vers Vionville, de façon à envelopper l'Abreuvoir, et cette dernière se relie à un nouveau bataillon (1er du 35e), dont une fraction marche sur le saillant sud-ouest du village. Une autre se porte d'abord vers l'Abreuvoir, puis, ne pouvant gagner du terrain, marche sur Flavigny à la hauteur de la 6e. Enfin la dernière, passant au sud du Cimetière, se réunit aux 11e et 7e vers la gauche du régiment [2].

---

1. 9e, 10e, 12e du 35e vers Flavigny ; 11e vers Vionville.
2. 1re et 2e sur le saillant sud-ouest de Vionville, 3e sur Flavigny, 4e à la gauche du 35e (*État-major prussien*, I, 560).

Ainsi, dès le début du combat, tout le 35e est déployé ; ses bataillons, complètement enchevêtrés, se portent dans trois directions divergentes.

Le 20e suivait le 35e en deuxième ligne. Il entre déjà dans la zone labourée par nos obus, après avoir effectué son déploiement, lorsque l'ordre lui est donné par Buddenbrock de maintenir ses 1er et 2e bataillons en réserve. Sauf une compagnie (3e) engagée vers l'Abreuvoir, ils se rassemblent dans le vallon à l'est de Tronville et y restent pour l'instant. Seul le 3e bataillon continue vers le Cimetière ; y laissant d'abord deux compagnies (9e et 10e), il attaque l'Abreuvoir avec les deux autres. Puis les premières obliquent au nord, pour soutenir la gauche du 35e dans l'attaque de Vionville, et la 12e se joint à elles.

Comme le 35e, le 20e est entièrement disloqué dès son apparition sur le champ de bataille. Ses fractions, mêlées aux siennes, agissent dans des directions divergentes, en sorte qu'il ne saurait être question pour cette brigade d'une action d'ensemble [1].

A gauche, le 64e marche tout entier à l'attaque de Vionville, sur l'ordre personnel de Buddenbrock. Le 2e bataillon aborde le village par l'ouest [2]. Le 3e, d'abord en deuxième ligne, prolonge ensuite le précédent vers le nord, pour envelopper ce saillant. Sans rencontrer nulle part nos troupes, deux de ses compagnies (11e et 12e) traversent la partie sud des bois de Tronville. Les autres (9e et 10e) gagnent la dépression qui descend de Vionville vers le nord et y changent

---

1. Combattant vers Flavigny : 6e, 3e, 9e, 10e, 12e du 35e ;
Vers l'Abreuvoir : 3e et 11e du 20e ;
Vers Vionville : 1re, 2e, 4e, 11e, 7e du 35e ; 9e, 10e, 12e du 20e ;
Rassemblées au Cimetière : 5e et 8e du 35e ;
En réserve à Tronville : 1re, 2e, 4e ; 2e bataillon du 20e.
Dans la suite, les 9e, 10e, 12e du 20e rallient la 11e (*État-major prussien*, I, 561).
La *R. H.* (croquis no 3) attribue à ces deux corps des emplacements différents, d'après leurs Historiques imprimés. Mais il est permis de douter de la parfaite exactitude de ces documents, souvent rédigés *ad majorem Dei gloriam*.

2. 5e et 7e compagnies en première ligne, 8e en deuxième. La 6e, qui était de garde à l'état-major du corps d'armée, a rejoint la 5e division et combat avec elle.

de direction pour aborder de ce côté la lisière. Elles ne tardent pas à être suivies par la 11ᵉ. Quant au 1ᵉʳ bataillon, établi entre les 2ᵉ et 3ᵉ, il prépare l'assaut par un feu vif.

Ainsi Vionville va être simultanément assailli du sud, de l'ouest et du nord par treize compagnies [1], c'est-à-dire par des forces plus que triples des nôtres. Le 12ᵉ chasseurs, qui s'y est jeté après la surprise de la division Forton, n'a pas été renforcé, malgré l'approche de l'ennemi. Il compte, on ne sait pourquoi, sur l'appui de la brigade Sonnay, du 6ᵉ corps [2], et celle-ci n'a pas quitté le mamelon où elle s'est déployée dès le début du combat [3]. Le bataillon est donc tout à fait en flèche et ses flancs ne sont aucunement couverts, surtout vers la droite. Dans ces conditions, la retraite s'impose. Nous nous reportons derrière la première crête à l'est [4]. La conquête de Vionville a coûté aux Prussiens le commandant de la 12ᵉ brigade, colonel von Bismarck, mis hors de combat.

Sur les entrefaites, le 24ᵉ, qui marchait derrière le 64ᵉ, a fait obliquer son 2ᵉ bataillon vers le nord pour le jeter dans les bois de Tronville, tandis que les deux autres occupaient une position de repli au saillant le plus proche de Vionville. Laissant une compagnie (8ᵉ) en réserve dans les bois, le reste du 2ᵉ bataillon remonte la vallée au nord-ouest du village, jusqu'auprès de la voie romaine. Mais, presque aussitôt, il est engagé dans un vif combat de feux contre l'infanterie et l'artillerie du 6ᵉ corps, divisions Tixier et La Font de Vil-

---

1. 1ʳᵉ, 2ᵉ, 4ᵉ, 11ᵉ, 7ᵉ du 35ᵉ ; 9ᵉ, 10ᵉ, 12ᵉ du 20ᵉ ; 5ᵉ, 7ᵉ, 9ᵉ, 10ᵉ, 11ᵉ du 64ᵉ (*État-major prussien,* I, 561, 562). La *R. H.*, IV, 1903, 600, écrit douze compagnies dont dix du 64ᵉ et deux du 35ᵉ.

2. Rapport du général Mangin, 21 août, *R. H.*, III, 1903, 687. L'Historique du 12ᵉ chasseurs (*ibid.*, 689) est nul en ce qui concerne le 16 août.

3. Entre la voie romaine et la route de Mars-la-Tour, cote 312. Voir les rapports La Font de Villiers et Sonnay, 20 août et s. d., *R. H.*, I, 1904, 380, 382.

4. Suivant les rapports Fauvart-Bastoul et Mangin, 21 août, la retraite du 12ᵉ chasseurs paraît s'être effectuée volontairement et sans pertes graves. Au contraire, l'État major prussien (I, 562) écrit que Vionville fut « pris du premier élan. L'ennemi évacua le village avec des pertes considérables, surtout en prisonniers ». Ces deux versions sont inconciliables, mais le chiffre total des pertes du 12ᵉ chasseurs pour le 16 août montre que celle de nos adversaires est au moins exagérée (Voir nos Annexes).

liers, établies le long de cette voie ou entre celle-ci et la route de Mars-la-Tour. Au bout de quelques instants les deux autres bataillons du 24e doivent renforcer le 2e, en prolongeant sa gauche. Lui aussi, le 24e combat désormais par compagnie, sur une seule ligne, sans aucune réserve [1]. Il n'y a pas de direction possible, et nous sommes en forces très supérieures.

Buddenbrock se rend si bien compte du danger, qu'il prélève un bataillon sur la petite réserve laissée à l'est de Tronville [2] et le porte aussitôt en renfort du 24e. En outre il dirige auprès de Vionville une partie de son artillerie divisionnaire qui combattait jusqu'alors à la droite de la division [3]. Jointe à celle de Rheinbaben, elle entame la lutte contre les batteries de la division Tixier établies au sud de la voie romaine, vers la cote 312. En outre, des renforts surviennent à nos adversaires. Peu après la prise de Vionville, le reste de l'artillerie de corps atteint le champ de bataille, non sans maintes difficultés [4]. Ces quatre batteries, jointes à une partie de celles déjà en position, couvrent de feux Flavigny et les hauteurs à l'est. Malgré cette puissante concentration, l'artillerie prussienne ne lutte pas sans peine contre la nôtre et ses pertes sont marquées.

Ainsi, presque entier, le IIIe corps est engagé sur un double front d'attaque, dessiné par les divisions Stülpnagel et Buddenbrock. Bien que toutes deux suivent des directions convergentes, l'étendue qu'elles couvrent, de la voie romaine au bois des Ognons, est encore très considérable. Leur ligne est, par suite, très mince et il n'y a aucune pro-

1. *État-major prussien*, I, 563 : de la droite à la gauche, 10e, 9e, 12e, 11e, 4e, 2e, 1re, 3e, 7e, 6e, 5e compagnies. La 8e, d'abord en réserve dans le bois, est ensuite portée sur la ligne de combat.

2. 2e du 20e (*État-major prussien*).

3. 5e légère venant de Tronville, où elle a reflué après avoir abandonné une première position au sud de Vionville ; elle s'établit à la lisière nord-ouest. Puis suivent les 5e et 6e lourdes qui s'établissent à droite des batteries de Rheinbaben.

4. La 3e lourde remplace au sud du vallon de Flavigny deux des batteries divisionnaires rappelées par Buddenbrock ; entre elle et le cimetière de Vionville prennent position les 4e lourde et 4e légère ; entre le cimetière et le village, la 3e légère.

babilité pour qu'elle soit renforcée à bref délai. Nos adversaires perçoivent tout le danger de cette situation. On sait que Rheinbaben a mis sa division à la disposition d'Alvensleben. Celui-ci l'invite à rassembler les brigades Barby et Bredow derrière la division Buddenbrock, entre Vionville et Mars-la-Tour. Les brigades du duc de Mecklembourg se portent également en arrière de la gauche de Stülpnagel. Ces deux groupes de cavalerie se tiennent prêts à une intervention, que chaque moment peut rendre indispensable [1].

Au début du combat, le 1er bataillon du 23e s'est porté à l'est de Vionville en soutien du 12e chasseurs. La retraite de ce dernier bataillon entraîne la sienne, et tous deux se replient sur la première croupe qui coupe à l'est la route de Rezonville (cote 292). Les 2e et 3e bataillons du 23e se sont portés vers Flavigny, où ils tiennent un instant. Mais les bâtiments de la ferme, « incendiés par les obus, ne peuvent plus protéger nos tirailleurs. Nous subissons des pertes énormes ; un grand nombre de soldats sont tués ou blessés... plusieurs retours offensifs demeurent infructueux... [2] ». Les deux bataillons se retirent au nord-est et rallient le 1er, ainsi que le 12e chasseurs, aux abords de la route.

« Il résulte de ce mouvement de retraite un désordre inévitable. » Pour y parer, « le colonel de Linière arrête trois compagnies de l'extrême droite » et les maintient au nord de la chaussée. Leur feu arrête l'offensive ennemie et permet au 6e corps d'intervenir en temps opportun [3].

Le général Mangin a jugé nécessaire de continuer son mouvement, sans attendre l'intervention de ces renforts. Laissant le 1er bataillon du 8e dans Flavigny, il replie les autres vers Rezonville. A ses yeux, évidemment, l'entrée en ligne du 6e corps doit lui permettre, non de refouler l'ennemi, mais bien d'effectuer sa propre retraite.

---

1. *État-major prussien*, I, 564.
2. Historique du 23e, *R. H.*, III, 1903, 692.
3. Historique du 23e; rapport Mangin, *R. H.*, III, 1903, 687, 692. La *R. H.*, IV, 1903, 606, paraît beaucoup exagérer la portée du mouvement du lieutenant-colonel de Linière.

Depuis la perte de Vionville, notre artillerie dirige sur ce village un feu si vif qu'il paraît indispensable de pousser de l'avant pour s'assurer sa possession. Le dernier bataillon de réserve du IIIe corps, 1er du 20e [1], se porte entre Vionville et le cimetière. Joint à deux autres, il gagne peu à peu du terrain vers l'est, malgré des pertes sensibles [2]. En même temps, le 64e débouche de Vionville, son 1er bataillon à cheval sur la chaussée, le 3e à droite. Le 2e marche du saillant sud-est du village sur l'Abreuvoir [3]. Le combat est acharné sur tout le front à l'ouest de Vionville. Il n'y a plus aucune direction d'ensemble. L'initiative et la bravoure individuelles doivent y suppléer. Suivant les accidents du sol, la direction de nos feux, l'intervention des officiers, les compagnies se déplacent en sens divers et se mêlent toujours davantage. Des isolés se groupent et combattent de leur mieux. Inutile de songer à décrire dans ses détails « ce sauvage conflit » [4].

1. Réduit à trois compagnies, la 3e étant déjà engagée (Voir *suprà*, p. 155).

2. Sont engagées dans cette direction les 9e, 10e, 12e, 1re, 2e, 4e du 20e ; 1re, 2e, 4e, 7e, 11e du 35e (*État-major prussien*, I, 565).

3. Au débouché de Vionville, les compagnies sont ainsi réparties : 4e, 3e, 2e ; 1re, 9e, 10e, 11e, 5e, 7e, 8e, 12e du 64e ; 1re, 2e, 4e du 20e ; 1re, 2e, 4e, 7e, 11e du 35e. La 12e du 64e vient des bois de Tronville ; les 9e, 10e, 12e du 20e ont rallié vers la droite les 11e et 3e du 20e, puis se sont portées vers Flavigny qu'attaquent déjà les 6e, 3e, 9e, 10e, 12e du 35e (*État-major prussien*, I, 565).

4. *État-major prussien*, I, 566.

IX

PREMIÈRE PRISE DE FLAVIGNY

Mouvement de la gauche de Stülpnagel. — Entrée en ligne de La Font de Villiers. — Prise de Flavigny. — Le 94e. — Le détachement Hildebrand. — Engagement de la division Tixier. — La brigade Péchot. — Situation des Allemands vers midi.

On sait qu'après avoir refoulé le 67e, les deux derniers bataillons de Stülpnagel ont bordé le chemin de Chambley à Rezonville. Si l'un (3e du 52e) est épuisé, l'autre (2e du 52e) a sensiblement moins souffert. Un troisième (3e du 12e) a traversé les bois de Gaumont, faute d'espace pour se déployer à l'est. Quand sa compagnie de tête (12e) atteint la crête au nord-ouest, elle voit devant elle dans un fond Flavigny et juge à propos de prendre cette direction. Au même moment deux compagnies du 8e de ligne se déploient à l'ouest du hameau et ouvrent le feu contre elle. En outre l'artillerie française tire vivement sur son flanc droit et les obus prussiens venant de gauche passent au-dessus de ses tirailleurs [1]. Néanmoins la compagnie se déploie et continue sans tirer jusqu'à ce qu'elle arrive à 400 mètres. Elle ne tarde pas à être renforcée par les trois autres et le combat devient extrêmement vif.

Sur les entrefaites les obus prussiens mettent le feu à Flavigny. A la vue des flammes, le bataillon se reporte en avant et, malgré de nouvelles pertes, arrive à 200 mètres environ de la ferme [2].

---

1. Kunz, 58. Les 11e, 10e, 9e suivent la 12e en échelons de gauche. D'apres la *R. H.*, IV, 1903, 609, ce bataillon est pris d'écharpe par les feux à grande distance du 32e, dont les 2e et 3e bataillons rétrogradent lentement de la crête 317 vers leur ancien bivouac, couvrant ainsi la retraite de la brigade Fauvart-Bastoul. Ce fait ne paraît ressortir ni du Journal de la division Vergé, ni du rapport de ce général (21 août), ni de l'Historique du 32e (*R. H.*, III, 1903, 672 et suiv.).

2. Kunz, 59. De droite à gauche, 12e, 10e, 9e, 11e compagnies.

A ce moment de nouveaux adversaires surgissent sur son flanc droit, complètement découvert. Jusque vers 11h 30, malgré la vivacité croissante du combat, la division La Font de Villiers est demeurée, comme figée sous les obus, dans les positions qu'elle avait occupées dès le début entre la route et la voie romaine. C'est sans doute lorsque nos troupes évacuent Vionville, que le général se décide à porter en avant, non sa première ligne (75e et 91e), comme il l'écrit [1], mais une partie de ses deux brigades (91e et 94e), tandis que le reste (75e et 93e) demeure en position sur le mamelon au sud-ouest du bois Pierrot (cote 312). Le 91e marche vers Vionville et le 94e sur Flavigny, après avoir traversé la route de Mars-la-Tour. « Le mouvement s'exécuta en bataille pour offrir le moins de profondeur possible au tir de l'artillerie ennemie..... [2] » Jusqu'à l'arrivée dans ce hameau, le 94e « marchait dans un ordre parfait, comme sur un champ de manœuvre, malgré un feu d'artillerie très nourri ; tous les officiers étaient devant la ligne de bataille pour éviter que l'on ne tirât sur les fuyards de certains régiments. En marchant ainsi, les balles ne nous firent aucun mal ; nous n'avions que peu ou pas d'infanterie devant nous..... [3] ».

Au moment même où le 94e approche de Flavigny, le 3e bataillon du 12e vient de s'en emparer.

1. Le rapport La Font de Villiers, 20 août, porte simplement : « La division... supporta ce feu pendant plusieurs heures, lorsque l'ordre fut donné à la première ligne de se porter en avant, ordre qui se combinait avec un mouvement de flanc prescrit à la 1re division placée dans la nuit à la droite des bois » (*R. H.*, I, 1904, 390). Quant au rapport Canrobert, 20 août, il n'est pas plus explicite (*ibid.*, 219).

2. Lettre du général de Geslin, janvier 1900, *R. H.*, III, 1903, 686.

3. Rapport Geslin, 18 août, *R. H.*, I, 1904, 389. La *R. H.*, IV, 1903, 368, décrit ainsi cette marche, sans indiquer ses références (Historique de 1871 ?) : « Chaque bataillon était précédé de deux compagnies, dont l'une fournissait les tirailleurs et l'autre le soutien. A peine le régiment avait-il parcouru 50 mètres qu'une grêle de projectiles s'abattit sur lui, sans cependant lui faire éprouver des pertes très sensibles. Les tirailleurs ouvrirent immédiatement le feu, mais la marche reprit bientôt, d'abord très lente, puis de plus en plus vive pour se transformer ensuite en une véritable course... » (Voir Dick de Lonlay, III, 147).

Le rapport Geslin porte que le 94e s'installa « dans la ferme » ; la lettre du général : « J'obéis et restai à droite et à gauche de Flavigny, avec défense d'entrer dans les maisons... »

Nous avons vu[1] comment ces compagnies sont arrivées à 200 mètres seulement de ce hameau. Tout à coup une ligne de tirailleurs suivie de soutiens débouche dans leur flanc droit. Une colonne se jette même à la baïonnette sur la 9e ; les 12e et 10e, à l'aile droite, sont fortement menacées de front et de flanc. L'impression causée par cette attaque subite est très vive. Les Prussiens refluent au pas de course, mais leurs officiers parviennent à arrêter cette fuite et le major de La Chevallerie rassemble le gros de son bataillon dans un pli de terrain. Il y est suivi par nos tirailleurs. Toutefois le feu rapide de l'ennemi exerce sur eux une action meurtrière. Ils s'arrêtent, se couchent et reprennent leur tir, dans des conditions défavorables, car les Prussiens font usage de leurs armes avec plus de sang-froid et de meilleurs résultats.

Aussi le combat est-il court. Nos soldats se replient peu à peu et leur retraite prend également l'aspect d'une fuite. Leurs adversaires se reportent en avant, malgré la mort de La Chevallerie.

A ce moment, d'ailleurs, ils reçoivent un renfort inespéré, le 2e bataillon du 52e. Leur attaque trouve Flavigny à peu près évacué. Le 1er du 8e, qui couvrait la retraite des deux autres, s'est retiré à son tour, laissant une cinquantaine de prisonniers aux mains de l'ennemi[2].

Le séjour de celui-ci dans le hameau n'est pas long. Au bout de quelques minutes, les compagnies qui occupaient ce point d'appui chèrement conquis rejoignent le capitaine Hildebrand (6e et 7e du 52e, 12e du 12e) au sud de Flavigny. C'est alors que survient le 94e[3].

---

1. Voir *suprà*, p. 160.

2. Kunz, 61. Les 9e, 10e, 11e du 12e, les 5e et 8e du 52e entrent dans Flavigny ; les 6e, 7e du 52e, la 12e du 12e restent à l'est.

Le récit de cet épisode dans la *R. H.*, IV, 1903, 610, paraît inexact. Ce n'est pas le 94e qui arrête tout d'abord le 3e bataillon du 12e, mais bien le 8e (1er bataillon), qui défendait Flavigny et en fut chassé (Voir l'Historique du 8e, *R. H.*, III, 1903, 690, et le rapport Geslin). En outre, la *R. H.* tait la contre-attaque du major de La Chevallerie.

3. D'après Kunz, 61, et les *Einzelschriften*, XVIII, 550, le capitaine Hildebrand, dès la prise de Flavigny, converse vers Rezonville et pousse dans cette

Il s'installe sans combat dans le hameau, laissant plusieurs compagnies des 1er et 3e bataillons à droite et à gauche. Une fraction du 2e est en réserve derrière une haie épaisse[1] au nord-est. Ses tirailleurs prennent pour objectif les batteries du Cimetière et aussi les « deux petits bataillons » du capitaine Hildebrand rassemblés sur les pentes au sud. L'artillerie allemande[2] et peut-être la nôtre continuent d'écraser Flavigny de leurs obus : « Les murs croulaient, la toiture de la ferme s'affaissa et tout fut en feu. » Le général Colin, à cheval, est dans la cour, prêchant d'exemple[3]. La situation devient tout à fait critique.

Sur les entrefaites, le 91e est vigoureusement intervenu devant Vionville. Des bouquets de bois situés à 300 mètres au plus vers le nord-est semblent devoir permettre d'arrêter l'ennemi. Le 1er bataillon reçoit l'ordre de s'y jeter[4], tandis

---

direction, en suivant les pentes nord d'un pli de terrain, les 6e et 7e du 52e en première ligne, les 5e et 8e en deuxième ; la 12e du 12e suit ce mouvement. La *R. H.*, IV, 1903, 612, porte au contraire que les compagnies de Hildebrand s'arrêtent au sud de Flavigny, sur la plate-forme entourant la tombe 227. Elle cherche à prouver que le mouvement de cet officier vers Rezonville est rendu tout à fait invraisemblable par la présence constatée d'une fraction du 94e derrière un mur en pierres sèches au nord-est du hameau, mur d'où l'on aperçoit non seulement le vallon remontant vers le village, mais la croupe au nord sur une étendue de 700 mètres. Comment Hildebrand aurait-il pu s'avancer aussi loin en laissant plusieurs compagnies sur ses derrières ? La conclusion de la *R. H.* est que le mouvement de cet officier se produisit après l'évacuation de Flavigny par le 94e, c'est-à-dire vers midi 15. Les contradictions entre les documents français et allemands sont telles qu'il est impossible de se prononcer affirmativement pour l'une ou l'autre version.

D'après les *Einzelschriften*, XVIII, 550, l'abandon de Flavigny est uniquement dû à la difficulté de rester dans des bâtiments incendiés par les obus, sous un feu persistant et efficace. Le major Kunz, p. 61, écrit que les deux artilleries adverses canonnent vivement Flavigny, en sorte que le séjour y est impossible. Ces raisons paraissent d'autant plus contestables que le 1er bataillon du 8e, puis une partie du 94e occupent le hameau dans les mêmes conditions.

L'État-major prussien, I, 566 et Annexe 19, avait donné de ce combat un récit fort inexact, en confondant les deux prises de Flavigny, qui eurent lieu à quarante-cinq minutes d'intervalle. Les *Einzelschriften*, XVIII, 550 et 601, ont rétabli les faits.

1. Existant encore au bord de la route, à 1,200 mètres à l'ouest de la sortie de Rezonville (*R. H.*, IV, 1903, 608).

2. Voir l'extrait du rapport du lieutenant von Zawardzky, le seul officier de l'armée active restant au 3e bataillon du 12e lors de la première attaque de Flavigny (*Einzelschriften*, XVIII, 604).

3. Rapport Geslin, 18 août.

4. Journal du 91e, *R. H.*, I, 1904, 384.

que le 2e se déploiera à sa gauche ; le 3e est d'abord maintenu en réserve. Dans son mouvement, le 1er se couvre d'une compagnie (1re), qui se déploie en tirailleurs, refoule ceux du 64e prussien et s'empare « de la lisière des bois à droite ». Deux autres (2e, puis 3e) appuient cette attaque, la dernière ayant sa gauche au bouquet de bois en avant des premières maisons de Vionville. Le reste du bataillon, déployé, suit en réserve.

Dans l'intervalle, la 1re compagnie a encore gagné du terrain, refoulant les tirailleurs ennemis, auxquels elle fait beaucoup de mal. Ses feux bien dirigés arrêtent même leurs soutiens. Enfin la 3e atteint l'extrémité du petit bois à l'est de Vionville. De même le 3e bataillon progresse au sud du village, en se maintenant à hauteur du 1er. Il réoccupe ainsi l'Abreuvoir. L'ennemi est maintenu à la lisière de Vionville [1].

Ainsi, vers midi, l'intervention des 91e et 94e a un moment arrêté l'offensive des Prussiens; le 64e en est réduit à défendre Vionville ; plusieurs des compagnies du 35e engagées vers l'Abreuvoir ont été rejetées sur le Cimetière [2]. De notre côté, les troupes qui combattaient jusqu'alors vers Vionville et Flavigny (12e chasseurs, 23e et 1er bataillon du 8e) ont pu se replier vers l'est, sans trop de pertes.

Au nord de la route, le combat est aussi vif. Un régiment entier, le 24e, s'est engagé par compagnie le long du ravin qui descend de Vionville vers la voie romaine, sans gagner sensiblement du terrain en face du 75e. Ce dernier, resté sur le mamelon 312 un peu en arrière de l'artillerie du général Tixier, a poussé en avant plusieurs compagnies qui couvrent les Prussiens de feux à grande distance, auxquels le fusil Dreyse ne permet pas de riposter [3]. Un nouveau

1. Journal du 91e, *R. H.*, IV, 1903, 616.
2. *Einzelschriften*, XVIII, 602.
3. Suivant le rapport du lieutenant-colonel de Brem, 17 août, le 1er bataillon est la droite aux bois et conserve cet emplacement; le 2e et deux compagnies du 3e sont relevés par le 93e après avoir été fort éprouvés ; le 3e, resté quelque temps « en bataille sous le feu de l'artillerie », est divisé : quatre compagnies marchent vers la route de Mars-la-Tour, cèdent un moment, sont ramenées deux

bataillon (2e du 20e) renforce le 24e, sans rien changer à cette situation.

Non seulement la gauche prussienne est arrêtée de front par des forces considérables, mais elle est menacée de flanc par les avant-postes[1] de la division Tixier. Ses grand'gardes ont été renforcées par les compagnies maintenues jusqu'alors dans le bois de Saint-Marcel. L'ensemble en garnit la lisière, le long de la voie romaine, tenant sous un feu de flanc les pentes découvertes que devraient gravir les Prussiens. L'attaque devenant toujours plus vive, le général Péchot porte en ligne quatre nouvelles compagnies[2]. Le reste du régiment est en réserve dans le bois[3]. Enfin trois compagnies du 9e chasseurs, d'abord entre les bois Pierrot et de Saint-Marcel, traversent le chemin de Vionville à ce village et s'établissent sur les pentes qui le longent à l'ouest, dans le prolongement du 10e de ligne[4].

La batterie affectée à la brigade Péchot (8e du 8e) a pris position à sa droite, sur la croupe qui prolonge à l'ouest le bois de Saint-Marcel. De là elle prend d'écharpe toute la gauche prussienne. Les deux batteries de 4 de la division Aymard (9e et 10e du 11e) vont la renforcer[5], marquant enfin l'entrée en ligne du 3e corps qui n'a pris, jusqu'alors, aucune part à l'action.

Malgré des échecs passagers, Alvensleben conserve encore la majeure partie du terrain conquis. A sa droite, les deux bataillons du lieutenant-colonel L'Estocq (2e et 3e

fois et se replient définitivement, désorganisées (*R. H.*, I, 1904, 383). Le croquis n° 3 de la *R. H.* indique pour le 75e la répartition suivante, qui ne concorde pas avec ces détails : les trois bataillons dans l'ordre normal, la droite vers la voie romaine, deux compagnies du 1er, quatre du 2e, deux du 3e en première ligne. La *R. H.*, IV, 1903, 619, mentionne *six* compagnies en première ligne.

1. En grand'garde, 1re, 2e, 3e, 4e, 5e compagnies du 2e bataillon du 10e de ligne; en réserve, 6e du 2e; 1re, 2e du 3e (Rapport du général Péchot, 19 août; Historique du 10e, *R. H.*, I, 1904, 226, 230).

2. Rapport Péchot, 19 août.

3. Historique du 10e. Ces six compagnies seront « successivement déployées en tirailleurs sur les plateaux à gauche de la voie romaine, suivant une ligne oblique faisant face à la fois aux bois » et à Vionville (*ibid.*).

4. Rapport Péchot; Historique du 9e chasseurs, *R. H.*, I, 1904, 228.

5. Historique des batteries; rapport du lieutenant-colonel Maucourant, 21 août, *R. H.*, IV, 1903, 471, et I, 1904, 238.

du 8e) se sont emparés de la lisière nord du bois de Saint-Arnould, après un dur combat, mais sans pouvoir en déboucher vers Rezonville. Dans le bois de Vionville, les Prussiens [1] ont progressé également ; ils sont maîtres du saillant ouest et cherchent à enlever celui qui se dessine au nord vers Rezonville. Entre ce bois et le chemin de Chambley, trente pièces sont en action, sous la protection de six compagnies du Xe corps et des fractions rassemblées par le général von Schwerin [2]. Elles combattent énergiquement les batteries du 2e corps restées en action au sud du chemin de Chambley. Deux bataillons [3] se sont engagés vers Flavigny, dans une direction excentrique, où ils échappent à tout contrôle.

Entre Stülpnagel et Buddenbrock, sur la hauteur de Sainte-Marie, cinq batteries établissent une liaison précaire [4]. Onze autres sont réparties sur la croupe du Cimetière ou sur celle à l'ouest de Vionville [5]. L'ensemble appuie l'attaque de Buddenbrock. La majeure partie des troupes de ce dernier essaie de déboucher de Vionville et du Cimetière sur les pentes à l'est [6]. Enfin la gauche prussienne (24e,

---

1. 1er et 2e bataillons du 48e, 3e chasseurs renforcé de sa 4e compagnie venue d'Anconville, 5e et 8e du 78e. Ces dernières font partie du détachement Lyncker (Xe corps) laissé à Novéant (2e et 3e bataillons du 78e, 1er et 3e escadrons du 9e dragons, 1re légère). Il n'a reçu l'ordre de rallier le reste de la 37e brigade à Chambley (Voir *suprà*, p. 80) que lorsque Stülpnagel était déjà en marche sur le champ de bataille. Il devrait partir à 4h30 et c'est à 8h30 seulement qu'il se met en route, derrière la 5e division. Pendant la marche, le bruit du canon détermine Lyncker à se mettre à la disposition de Stülpnagel, qui lui confie le soin de couvrir son artillerie ; la batterie du détachement la renforce aussitôt. Quant à son infanterie, elle se répartit sur le front et dans les intervalles des batteries, sauf les 5e et 8e compagnies du 78e, qui se sont jetées dans le bois de Vionville (*État-major prussien*, I, 555 ; Hœnig, *Die Wahrheit über die Schlacht von Vionville-Mars-la-Tour*, 30, etc.)

2. 6e et 7e compagnies, 3e bataillon du 78e ; 2e du 12e, 1er et 3e du 52e, 3e du 48e, 6e compagnie du 64e ; les quatre batteries de Stülpnagel, la 1re légère du Xe corps (*État-major prussien*, I, 567).

3. 2e du 52e et 3e du 12e.

4. 6e légère, 3e lourde et les trois batteries à cheval du IIIe corps.

5. Sur la croupe du Cimetière, 3e et 4e légères, 4e lourde du IIIe corps, 2e et 3e à cheval du Xe ; à l'ouest de Vionville, 5e et 6e lourdes, 5e légère du IIIe corps, 1re à cheval du IVe, 1re lourde et 1re à cheval du Xe (*État-major prussien*, I, 568).

6. 35e et 64e, 1er et 3e bataillons du 20e.

2e bataillon du 20e) est vivement engagée à l'est des bois de Tronville, sans pouvoir gagner du terrain.

Ainsi le IIIe corps combat sur un front très étendu, 6 kilomètres au moins, sans aucune réserve. Il a devant lui un adversaire de beaucoup supérieur en nombre, qui n'a mis en ligne jusqu'ici que la moindre partie de ses forces. Presque partout nos efforts incohérents se sont brisés à la résistance, sinon à l'offensive prussienne; mais, à la longue, ils peuvent en triompher et, dans les conditions où lutte Alvensleben, un échec conduirait aisément à un désastre.

Malheureusement pour nous, les premières troupes du Xe corps ont atteint le champ de bataille. On a vu l'intervention du détachement Lyncker dans le bois de Vionville. Le reste de la 37e brigade [1] est accouru de Chambley au canon. A 11h 45, le colonel Lehmann s'est mis à la disposition d'Alvensleben, amenant un nouveau renfort impatiemment attendu. Ces quatre bataillons prennent position près de Tronville ; puis un seul continue vers les bois au nord de la route de Verdun, la gauche surtout ayant besoin de secours. En dehors des trois bataillons restant à Lehmann, il n'y a plus que de la cavalerie en réserve. Celle des divisions d'infanterie s'est en majeure partie rassemblée à chacune des ailes des batteries à cheval du IIIe corps [2].

Plus à l'ouest, dans le ravin qui sépare le Cimetière de la hauteur de Sainte-Marie, sont les dix-sept escadrons du duc de Mecklembourg [3]. La brigade Redern assure la sécurité

---

1. 91e moins les 1re et 2e compagnies, 1er bataillon du 78e. La 1re lourde et un escadron et demi ont devancé l'infanterie; un demi-escadron cherche la liaison avec la colonne Lyncker et rallie ensuite les deux escadrons du major von Studnitz vers Vaux (*État-major prussien*, I, 569). Lehmann est arrivé à Chambley à 9h 30, avec l'ordre d'y attendre Lyncker. Entendant le canon au nord-est, il marche aussitôt au feu. A 10 heures, il en rend compte au commandant du Xe corps (Hœnig, *Die Wahrheit...*, 50).

2. Le 12e dragons à la lisière sud du bois de Saint-Arnould ; le 2e dragons à l'ouest de la hauteur de Sainte-Marie, son 1er escadron vers le Cimetière ; les 2e du 2e dragons de la Garde et 1er du 17e hussards dans le voisinage ; le 9e dragons réparti entre les 12e et 2e dragons.

3. Deux escadrons du 3e ulans encore à l'est de la Moselle ; le 4e du 6e cuirassiers en soutien d'artillerie (*État-major prussien*, I, 570).

de la division Buddenbrock sur ses deux ailes[1]. Barby et Bredow sont vers Tronville, n'ayant laissé que le 13e dragons à l'ouest des bois, pour surveiller les masses qui commencent à paraître vers Bruville et Saint-Marcel.

---

1. 11e et 17e hussards entre la route de Mars-la-Tour et le ravin de Flavigny ; 10e hussards au sud des bois de Tronville.

X

INTERVENTION DU 3e CORPS

Retraite du 91e. — Retraite du 94e. — Perte de Flavigny. — Retraite de notre artillerie. — Suite du combat au 6e corps. — Intervention du 3e corps. — Division Aymard. — Division Nayral. — Division Clérembault.

Cependant, au nord de la route de Mars-la-Tour, le 91e poursuit d'abord son offensive. L'ennemi se renforçant, son 1er bataillon est obligé de porter en ligne de nouvelles compagnies[1] qui le rejettent d'abord sur la lisière de Vionville. Mais l'apparition du 24e à l'est des bois de Tronville compromet notre flanc droit. Nous entamons de ce côté un mouvement rétrograde qui gagne peu à peu vers la gauche. Le 3e bataillon du 91e, jusqu'alors maintenu en réserve, entre en ligne sans pouvoir enrayer cette retraite. L'Abreuvoir est de nouveau enlevé par des fractions des 20e et 35e, qui se sont massées à courte portée, derrière une crête parallèle au chemin de Vionville à Gorze. Toute la ligne du 91e reflue en combattant vers le nord-est (cote 300). Elle y restera plusieurs heures[2].

Au début de cette retraite, le chef d'état-major du IIIe corps, Voigts-Rhetz, croit le moment venu de lancer de la cavalerie à notre poursuite. Il jette sur le 91e deux escadrons venant de la gauche des batteries du Cimetière. Mais cette attaque échoue dès le début, avec de grosses pertes[3].

---

1. 4e en soutien de la 2e; 5e et 6e prolongeant leur gauche (Journal du 91e).
2. Journal du 91e.
3. 2e du 2e dragons de la Garde et 1er du 17e hussards (*État-major prussien*, I, 566). D'après le *Tagebuch* du 2e dragons de la Garde, le 2e escadron perdit 70 chevaux. Les pertes de l'escadron de hussards sont inconnues. Cette charge fit si peu d'impression sur nos troupes, qu'elle n'est mentionnée dans aucun des documents relatifs aux 91e et 94e reproduits par la *R. H.*

Sur les entrefaites, l'action toujours plus énergique de l'artillerie prussienne rend Flavigny intenable. En outre, la disparition du 91e compromet la droite du 94e. Le général Colin prescrit la retraite : « Ce fut un sauve-qui-peut général, quoi qu'ait fait M. le lieutenant-colonel Hochstetter pour rallier les hommes et les empêcher de jeter leur sac, ce qu'ils faisaient pour courir plus vite..... » Le colonel de Geslin, démonté, reste dans la ferme avec deux capitaines, cherchant à couvrir cette débandade. Il parvient à grouper une quarantaine d'hommes qui font face à l'ennemi, derrière une haie coupant le ravin de Flavigny. Au bout de vingt minutes environ, cette petite troupe est forcée de se retirer. Quand elle atteint la route de Mars-la-Tour, Hochstetter, avec 600 hommes environ, s'est déjà replié à l'est de Rezonville. Un autre groupe, 400 hommes, a suivi le général Colin pour combattre ensuite avec le 9e de ligne [1].

La retraite du 94e a été si peu préparée, qu'il reste encore de nombreux défenseurs dans Flavigny. Lorsque cinq compagnies prussiennes [2] donnent l'assaut (12h 30 environ), elles s'emparent de 400 hommes, dont 60 blessés, appartenant à divers corps. Une longue traînée de morts et de blessés indique la trace de notre retraite, sous le feu écrasant de l'artillerie [3].

Pendant cet épisode, deux bataillons (2e du 52e et 3e du 12e) se sont aventurés, à la suite du capitaine Hildebrand, dans le vallon qui remonte de Flavigny vers Rezonville. Ils contribuent à hâter la disparition de l'artillerie établie aux abords de Mars-la-Tour. Les deux batteries de 12 de la réserve générale ne restent en position qu'une demi-heure environ et croient ensuite devoir se retirer jusqu'à la Maison de poste, à 1 kilomètre de Gravelotte, où elles se ravitaillent [4].

1. Rapport Geslin, 18 août, *R. H.*, I, 1904, 389.
2. 3e, 6e, 9e, 10e, 12e du 35e (Kunz, 67).
3. Kunz, 67.
4. 11e et 12e du 13e, après avoir tiré, l'une 86, l'autre 48 obus (*R. H.*, IV, 1903, 627). L'Historique (*ibid.*, I, 1904, 699) mentionne la supériorité et la précision des feux de l'ennemi, «... un feu terrible par sa justesse ».

Des quatre autres, l'une (8e du 5e) s'est également repliée pour se réapprovisionner, après un tir d'une heure seulement. Elle ne reprend le feu que plus près de Rezonville ; la 9e du 5e (mitrailleuses) paraît s'être maintenue jusqu'à une heure avancée de l'après-midi. Enfin, les deux dernières (10e du 5e et 10e du 15e) se retirent lors de la retraite de notre infanterie. La 10e du 15e est même menacée de si près par les compagnies de Hildebrand, qu'il faut dédoubler les attelages des caissons pour ramener les pièces de 300 mètres en arrière [1].

Ainsi, au centre de notre ligne, cinq batteries au moins, sur six, se sont retirées, dont trois pour suspendre momentanément le feu. Cette retraite ne peut qu'accroître le désordre de nos bataillons déjà si éprouvés par les obus.

Au nord de la route de Mars-la-Tour, le 75e souffre beaucoup du tir de l'artillerie [2]. Son colonel, Amadieu, est mortellement atteint. Avant de ramener ce régiment derrière le 93e qui prendra sa place, le général de Sonnay tente une contre-attaque qui est à peine esquissée. Neuf des compagnies du 93e se portent en première ligne, par des mouvements successifs, jusqu'à 500 mètres des Prussiens [3]. Une autre fraction prend position plus au sud, pour relever le 91e [4], procédé vicieux qui suffirait à expliquer notre échec.

Les progrès de l'ennemi sont bientôt arrêtés par l'intervention de ces troupes fraîches. D'ailleurs, sur sa gauche,

---

1. Rapport Gagneur, Historiques du 5e d'artillerie, des 6e et 10e batteries du 15e (*R. H.*).

2. Dans ses *Feuilles de Carnet, 1870-1871*, 50 et suiv., le capitaine Pinget donne un aperçu coloré du déploiement du 75e. Les lignes sont jalonnées comme pour une revue, sans qu'il soit tenu aucun compte du terrain. Le régiment reste debout, en cible sous le feu, sur une pente descendante. C'est au bout de deux heures environ qu'on le fait coucher, sans qu'il ait encore tiré un coup de fusil. On finit par déployer en tirailleurs une compagnie par bataillon.

3. 1re, 2e, 3e du 1er bataillon et 2e bataillon (Rapport du colonel Ganzin, 18 août). Voir aussi les rapports La Font de Villiers, 20 août, et Sonnay, s. d. (*R. H.*, I, 1904, 380, 382, 387).

4. 4e, 5e, 6e du 3e bataillon ; 4e, 5e, 6e du 1er ; les 1re, 2e, 3e du 3e sont en soutien d'artillerie (Rapport Ganzin).

l'action de la division Tixier se fait sentir toujours plus vive. Le 10e de ligne entier borde la voie romaine[1] et même la dépasse par sa droite, enfilant le ravin qui descend au nord de Vionville; trois compagnies du 9e chasseurs et trois batteries prolongent cette ligne vers l'ouest. Enfin, Tixier détache deux bataillons de la brigade Leroy de Dais (3e du 12e et 3e du 100e) en soutien de Péchot. Chose singulière, il croit devoir maintenir le reste de cette brigade et le 4e de ligne tout à fait inactifs à Saint-Marcel. Quant à Péchot, il établit ces deux nouveaux bataillons en réserve au nord de la voie romaine[2].

Le feu devenant encore plus intense vers la route de Mars-la-Tour, Tixier se décide enfin à mettre en mouvement le 4e de ligne qui, formé en bataille, contourne le bois de Saint-Marcel et vient prendre position sur la longue croupe qui le prolonge à l'ouest, sans même tenter de se jeter dans le flanc gauche, tout à fait découvert, des Prussiens. Les 1er et 2e bataillons du 12e et le 1er du 100e de ligne sont en réserve un peu au nord[3]. C'est ainsi que nous laissons fuir l'occasion d'enlever, sans l'ombre d'une difficulté, les bois de Tronville, c'est-à-dire de faire tomber toute la gauche ennemie en la délogeant de Vionville.

Cette inaction est d'autant moins excusable que la division Tixier a derrière elle, prêtes à l'appuyer, des forces considérables.

On sait que, vers 9 heures du matin, trois des divisions d'infanterie du 3e corps sont aux abords de Vernéville, ainsi que la cavalerie du général de Clérembault[4]. Dès 9^{h}30, Le

1. La voie romaine est en ce point une levée de 1^{m},50 à 2 mètres de relief (Journal de la division Tixier).

2. Comme pour accroître la confusion, Canrobert donne directement au 2e bataillon du 100e l'ordre d'aller prendre position dans Rezonville (Journal de la division Tixier). La brigade Péchot comprend les 4e et 10e de ligne.

3. Voir à ce sujet le Journal de la division Tixier, le rapport Tixier, 19 août, les Historiques des 4e, 12e et 100e de ligne.

4. La division Clérembault est au château de Vernéville à dater de 8 heures du matin ; la division Aymard à la ferme de Caulre, sur la route d'Étain, à partir de 9 heures ; la division Metman quitte les abords de Lessy après 10 heures et débouche de Gravelotte à la nuit ; la division Castagny, à 9 heures, est

Bœuf entend le canon sur sa gauche. A 10 heures, il prescrit de se tenir prêt à marcher[1], mais croit devoir différer la mise en mouvement. Fatale inertie que, malheureusement, nos adversaires n'imitent pas. Il n'a reçu d'autre ordre de Bazaine que celui de 5h 15 du matin. Il sait donc simplement que la marche sur Verdun est suspendue et que, en cas de combat, le 3e corps devra s'établir en deuxième ligne derrière Frossard et Canrobert[2]. Le colonel d'Ornant, qu'il a envoyé de grand matin à Gravelotte, a fait connaître qu'il y avait lieu de garder ses positions et que des ordres seraient envoyés dans la journée. Dans ces conditions, Le Bœuf se borne tout d'abord à attendre « les instructions du général en chef ». C'est entre 11 heures et 11h 30 seulement qu'il monte à cheval pour faire prendre les armes et prescrire des dispositions préparatoires[3].

La tête de la division Aymard était aux abords de la ferme de Caulre lors des premiers coups de canon. Sans autre ordre, le général fait hâter la marche vers Saint-Marcel[4]. Après avoir reçu les instructions verbales de Le Bœuf, il établit la brigade Brauer sur deux lignes au nord du village, face à l'ouest[5]. Les batteries du lieutenant-colonel Maucourant, qui marchaient derrière Brauer, ont pris les

---

entre Vernéville et la ferme de Caulre ; la division Montaudon entre Vernéville et Montigny-la-Grange ; la réserve d'artillerie entre Villers-aux-Bois et Saint-Marcel ; le quartier général à la ferme de Bagneux, route d'Étain (Journaux de marche et Historiques, etc.).

1. Note du maréchal sur la bataille de Rezonville, s. d., *R. H.*, IV, 1903, 437.

2. Lettre de Bazaine au maréchal Le Bœuf, 5h 15 du matin, Voir *suprà*, p. 99. D'après Canrobert (déposition au procès Bazaine), il reçut l'ordre correspondant à 8 heures environ. Le lieutenant-colonel de Montluisant (*op. cit.*, 115) le reçut en effet à 9 heures. Dans une lettre du 16 février 1872, le colonel d'Ornant, ancien aide de camp de Le Bœuf, écrit que les instructions de Bazaine (?) ne parvinrent au maréchal qu'après la mise en mouvement du 3e corps.

3. Lettre du colonel d'Ornant, 16 février 1872. La note citée du maréchal Le Bœuf porte : « Vers 11 heures, le 3e corps s'ébranle. »

4. Lettre du général de Geslin, 12 février 1900 ; Journal et Historique de la division Aymard, *R. H.*, IV, 1903, 440, 464, 465. En apercevant Le Bœuf vers Saint-Marcel, Aymard courut à lui. Le maréchal lui dit : « Ah ! vous voilà, Aymard ; je suis content de vous voir. Vous êtes parti le dernier et vous arrivez le premier ; je vous reconnais bien là. »

5. 11e chasseurs et 44e de ligne ; en deuxième ligne le 60e (Rapport Brauer, 20 août, *R. H.*, IV, 1903, 465).

devants dès $9^h 30$. Deux vont à l'ouest du bois de Saint-Marcel, comme nous l'avons vu[1]. La troisième est d'abord près et au sud-ouest de Saint-Marcel, surveillant notre extrême droite[2].

Quant à la brigade Sanglé-Ferrière, après une grand'-halte inopportune près du château de Vernéville, elle n'est établie que vers $11^h 30$ en arrière de Brauer. « Le maréchal Bazaine arrive... à grande allure, suivi de très peu d'officiers. » Après avoir échangé quelques mots avec Le Bœuf, il « ordonne... à la division une conversion pour la rapprocher de l'ennemi ». Elle va être « face au sud et à la route de... Mars-la-Tour. Il marche quelque temps avec » elle « et fait lui-même battre les tambours pour donner de l'entrain... ; puis il nous quitte, au grand trot, pour se porter vers la gauche de l'armée, en disant : « Je ne peux pas être partout à la fois ! » »[3].

Ce commandant en chef comprend évidemment son rôle comme un adjudant-major du temps jadis pour son bataillon. Il a cru voir un vide s'ouvrir « au centre du 6e corps » entre les divisions Tixier et La Font de Villiers, lorsque cette dernière entamait son mouvement sur Vionville et Flavigny. Il n'en faut pas plus pour qu'il renonce à porter le 3e corps à la droite du 6e, en attendant l'arrivée du 4e corps, comme il serait si naturel[4].

Un nouveau bataillon du 6e corps (2e du 100e) marche sur Rezonville, où il sera inactif, et la division Aymard se dirige au sud-est, vers les bois, tout en gardant fortement Saint-Marcel, que l'ennemi ne menacera pas de tout le jour. La brigade Brauer est ainsi morcelée sans profit[5]. Quant à

---

1. 9e et 10e du 11e régiment (Voir *suprà*, p. 165).
2. 8e du 11e (Rapport Maucourant, 21 août, *R. H.*, IV, 1903, 471).
3. Lettre du général Zurlinden, 2 février 1901, *R. H.*, IV, 1903, 665. Nous avons vu (*suprà*, p. 143) que, vers $10^h 30$, Bazaine était à notre extrême gauche.
4. « J'allais appuyer le 4e corps avec la division Aymard, quand le maréchal Bazaine me la fit demander pour combler le vide qui s'était formé au centre du 6e corps » (Enquête sur les capitulations, déposition Le Bœuf, *R. H.*, IV, 1903, 633). On doit faire observer que le 4e corps atteint le champ de bataille après Aymard.
5. Le 3e bataillon du 44e est près de Saint-Marcel ; les 1er et 2e sont envoyés

celle de Sanglé-Ferrière, elle a reçu de Bazaine l'ordre de garnir la trouée entre les bois de Saint-Marcel et Pierrot. Le général s'y porte à la tête du 85e. Mais il s'aperçoit bientôt qu'il a derrière lui quelques compagnies seulement; un « ordre ultérieur a changé la destination » de ses deux régiments [1]. En effet, le 80e et le 1er bataillon du 85e se sont dirigés au sud-ouest, leur droite rasant Saint-Marcel. Le 80e est « en avant, tambours et musique jouant la marche du régiment ». Il vient ainsi s'établir à la droite des deux batteries de 4 de la division, à l'ouest du bois de Saint-Marcel; le 1er bataillon du 85e est en soutien de cette artillerie [2]. Déjà Tixier a porté dans cette direction six bataillons [3] qui demeurent inactifs face aux bois de Tronville. L'arrivée de ces renforts ne change rien à leur inertie.

Quant à Sanglé-Ferrière, il déploie ses quatre compagnies le long de la voie romaine, dans l'intervalle des deux bois; le 3e bataillon du 85e ne tarde pas à le renforcer [4].

La réserve d'artillerie du 3e corps était à 10 heures du matin au nord-est de Saint-Marcel [5]. A 11 heures, deux de ses batteries [6] sont mises à la disposition de Canrobert, « pour soutenir sa droite ». En réalité, ces douze pièces de 4 prennent position entre les bois Pierrot et de Saint-Marcel. La 10e batterie, couverte par le remblai de la voie romaine, entretient sans pertes sensibles un combat de longue durée contre l'artillerie à l'ouest de Vionville ou l'infanterie à l'est. La 7e, en terrain tout à fait découvert, souffre davantage [7].

« vers la gauche pour boucher une trouée »; le 3e du 60e les appuie; les 1er et 2e du 60e, le 11e chasseurs sont « chargés par le maréchal Canrobert d'appuyer la droite de la Garde impériale » à Rezonville (Rapport Brauer, 20 août; Historiques des corps, *R. H.*, IV, 1903, 465 et suiv.).

1. Rapport Sanglé-Ferrière, 17 août; Historique du 85e, *R. H.*, IV, 1903, 468, 470. Le général est suivi des 3e, 4e, 5e et 6e compagnies du 2e bataillon. Le 3e est au convoi de la division.

2. Historiques cités des 80e et 85e.

3. 4e de ligne, 1er et 2e bataillons du 12e, 1er du 100e.

4. Rapport Sanglé-Ferrière, 17 août.

5. Le rapport du général de Rochebouët, commandant l'artillerie du 3e corps, 25 août, est incompréhensible en ce point (*R. H.*, IV, 1903, 664).

6. 7e et 10e du 4e.

7. Vers 4 heures, la 7e cesse le feu, cède à la 10e les obus qui lui restent,

Les six autres batteries de la réserve demeurent aux abords sud de Saint-Marcel et sont d'abord peu ou point engagées. Lorsque leurs pièces de 4 combattent, c'est à de si grandes distances que le résultat est nécessairement nul[1].

A Vernéville la 2e division entend le canon depuis une demi-heure environ, lorsqu'elle reçoit « l'ordre de se tenir prête à marcher ». Entre 11 heures et 11h30 seulement, sur un nouvel avis, elle quitte Vernéville pour se porter vers Saint-Marcel. La brigade Duplessis s'établit au sud-ouest; la brigade Nayral, restée d'abord au nord de la route d'Étain, rejoint la première vers 2 heures. Le reste de l'après-midi se passera pour ces treize bataillons en marches et contre-marches entre Saint-Marcel et Villers-aux-Bois[2].

Enfin, la division Clérembault est arrivée à Vernéville vers 8 heures du matin seulement, après avoir passé la nuit la bride au bras. A 10 heures environ, elle monte à cheval sur l'ordre de Le Bœuf, et marche à travers champs entre les bois Doseuillons et de Bagneux. A midi elle est disposée par régiments en colonne serrée, « sa gauche vers Saint-Marcel, sa droite en avant d'Urcourt, dans la direction de Bruville »[3]. Elle va ainsi relier le 3e corps aux premiers éléments du 4e, qui débouchent vers ce dernier village,

---

va se réapprovisionner et regagne son premier emplacement (Historique des batteries, *R. H.*, IV, 1903, 666). On voit combien est répandu ce procédé vicieux de ravitaillement (Voir *suprà*, p. 150).

1. Les 1re et 2e du 17e (à cheval) prennent position « un peu au nord-est de Saint-Marcel », où elles auront « toute sécurité » et pourront « suivre les phases de la bataille ». Elles en partent vers 6 heures du soir. Les 3e et 4e du 17e (à cheval) s'établissent « sur la droite du village, un peu en arrière du chemin qui conduit à Ville-sur-Yron ». Elles tirent à 3,000 mètres environ contre les batteries à l'ouest de Vionville et sur l'infanterie qui débouche des bois de Tronville. Les 11e et 12e du 11e sont également établies « sur le plateau en avant de Saint-Marcel » et battent les bois de Tronville (Rapport Rochebouët; Historiques des batteries, *R. H.*, IV, 1903, 663 et suiv.).

2. Rapport Nayral, 23 août; Historiques des corps; note s. d. du général Saussier, *R. H.*, IV, 1903, 454 et suiv.

3. Journal de la division; rapport Clérembault, 21 août, *R. H.*, IV, 1903, 651, 653. Le 2e régiment de chasseurs est à Gravelotte, à la disposition de Canrobert qui n'a pas de cavalerie; trois escadrons du 10e chasseurs (2e, 6e, 3e) sont détachés aux divisions Aymard et Metman, à l'escorte du maréchal Le Bœuf.

comme nous le verrons. Dès maintenant, sans tenir compte de ce corps d'armée, nous avons aux abords de Saint-Marcel trois divisions d'infanterie et une de cavalerie, c'est-à-dire des forces suffisantes pour nous assurer sans conteste la possession des bois de Tronville. De par nos dispositions vicieuses, la majeure partie va rester inactive.

XI

LE ROLE DE BAZAINE

Agitation sans but de Bazaine. — Ses inquiétudes pour sa gauche. — Motifs probables. — Réserves entassées à Rezonville. — Alvensleben et la situation générale. — Les deux adversaires.

Pendant que des troupes fraîches affluent ainsi sur le champ de bataille, sans provoquer de notre part une offensive qui, pourtant, serait facile, le maréchal Bazaine s'inquiète de bien autres soins. Comme toujours, il déploie « le plus magnifique sang-froid..... Surveillant tout lui-même, il indiquait aux batteries les emplacements à prendre, aux bataillons les positions à occuper, et il se multipliait avec une activité qui ne se démentit pas un moment, semblant oublier souvent ses fonctions de commandant en chef pour le rôle plus modeste d'un général ou d'un..... colonel [1] ». Il se perd ainsi dans le détail et ne peut saisir l'ensemble. Aucun renseignement, aucun fait, pour significatif qu'il soit, ne modifie le concept qu'il s'est fait à l'avance et dont il ne veut pas démordre. L'arrivée du 3ᵉ corps, l'approche de Ladmirault n'y changent rien : « Complètement rassuré à droite par l'entrée en ligne des premières troupes du 3ᵉ corps, je fis dire au maréchal Le Bœuf de maintenir fortement ses positions avec la division Nayral, de se relier au 6ᵉ corps par la division Aymard et de diriger sur Gravelotte la division Montaudon que je destinais à occuper le débouché d'Ars-sur-Moselle..... [2] » Il n'a pas cessé, en effet, de croire que « le danger pour nous est du côté de Gorze, sur la gauche des 6ᵉ et 2ᵉ corps [3] ». — « Je savais que des renforts

1. Général d'Andlau, 72. Voir *suprà*, p. 143, 174.
2. Rapport sur la bataille de Rezonville, s. d., *R. H.*, III, 1903, 651.
3. Lettre au maréchal Le Bœuf, 5ʰ 15 du matin.

avaient passé par Ars et par Novéant, et je me préoccupais avant tout de l'attaque qui pouvait être faite sur notre flanc droit [1]. » C'est le souci, de nature purement défensive, qui règle toute sa conduite en ce jour, bien qu'il affecte d'avoir eu des velléités d'offensive. A l'en croire, après 1 heure du soir, il indique à Le Bœuf « la direction de Mars-la-Tour comme objectif, les 3e et 4e corps devant exécuter une conversion, l'aile droite en avant, afin de refouler les Allemands dans les défilés de Gorze, Chambley, enfin dans la vallée de la Moselle..... [2] ». S'il a un instant cette pensée, il n'y paraît guère; tout le jour, ses préoccupations et ses soins vont à sa gauche. Chaque incident le confirme dans cette manière de voir : « C'était donc évidemment sur notre gauche que l'ennemi se réservait de faire le plus grand effort, à l'abri des bois qui le dissimulaient et dans le but de nous couper de notre ligne de retraite sur Metz [3]. »

Comment expliquer cette crainte, si persistante qu'elle aveugle complètement le maréchal? Le plus grand danger que court une armée n'est-il pas d'être coupée de sa ligne de communication ? Par contre, quel inconvénient peut-il y avoir pour Bazaine à être isolé de Metz, s'il reste en relation avec la France? La marche sur la Meuse et sur le camp de Châlons, qu'il acceptait naguère sans formuler la moindre objection, ne devait-elle pas avoir pour conséquence nécessaire de le couper de Metz? Si l'on admet, par impossible, que c'est le souci de la conservation de cette place qui détermine Bazaine à rester en communication avec elle, on doit remarquer que sa possession ne peut

---

1. Rapport sur la bataille de Rezonville.

2. Mémoire justificatif, *R. H.*, III, 1903, 654 ; d'Hérisson, *La Légende de Metz*, 124, notes de Bazaine recueillies par Archibald Forbes. Voir *suprà*, p. 42, la conversation du maréchal et de l'intendant général Wolf.

3. Vers 2 heures, écrit-il, « à gauche, il (l'ennemi) n'avait pas encore pris l'initiative que j'attendais, mais qui ne s'en préparait pas moins » (Rapport cité sur la bataille de Rezonville). — «... Il était revenu à la gauche, convaincu, disait-il, que là était le danger, que là devait se faire le véritable effort de l'ennemi. Ce fut chez lui une préoccupation constante, qu'il avait déjà témoignée dans sa dépêche du matin et dont il ne se départit malheureusement pas pendant tout le reste de la journée » (Général d'Andlau, 73).

entrer en balance avec le salut de l'armée et que la présence de celle-ci entraînera plus de risques pour elle que son isolement.

De ce qui précède il est permis de conclure, semble-t-il, que des raisons purement personnelles interviennent auprès de Bazaine dans les journées des 16 et 17 août. L'un de nos adversaires l'a écrit, et il est, certes, peu suspect d'hostilité envers l'homme auquel il dut la meilleure part de sa gloire: « On est tenté d'admettre que c'est exclusivement des considérations politiques qui, dès ce jour, amenèrent le maréchal Bazaine à prendre la résolution de ne pas s'éloigner de Metz [1]. »

Cette idée est si bien enracinée chez lui qu'elle l'amène à négliger des chances positives de victoire, avec toutes leurs conséquences. Il ne cherche pas à écraser la gauche prussienne, qui reste, durant des heures, tout à fait en l'air, sans une réserve, devant les masses des 6e et 3e corps que le 4e va encore renforcer. « Ou le maréchal Bazaine ne comprit pas cette situation, puisqu'il n'essaya pas d'en profiter, ou il ne voulut pas la comprendre parce qu'il avait d'autres projets. On le voit, en effet, ne pas quitter l'extrême gauche de l'armée, observer les différents chemins qui conduisent de la vallée sur le plateau....., y appeler sans cesse de nouvelles troupes..... Il semble que sa seule pensée soit de rester en communication avec cette ville de Metz, dont il ne devrait plus avoir à se préoccuper [2]. » Il est à croire, d'ailleurs, que divers motifs contribuent à sa décision [3].

Quoi qu'il en soit de ces hypothèses, il est certain que toute l'attention du maréchal, après l'entrée en ligne du 3e corps, se porte à l'aile opposée, vers Metz. Dès le début de l'action, vers 10 heures du matin, la brigade Chanaleilles s'est établie en réserve au nord de la route de Mars-la-Tour, la gauche aux dernières maisons de Rezonville [4]. Quant à la

1. Moltke, *La Guerre de 1870*, traduction, 49.
2. Général d'Andlau, 73.
3. Voir *suprà*, p. 100 et suiv.
4. Rapport Levassor-Sorval, 18 août ; rapports des colonels Lamothe et

brigade Marguenat, elle est au sud du village[1], ainsi que les deux batteries divisionnaires[2]. Toutes ces troupes demeurent d'abord inactives.

Il reste en outre, aux abords de Rezonville, les batteries de la réserve du 2e corps qui n'ont pas été engagées avec la division Vergé ou la brigade Lapasset, et enfin la réserve générale[3]. De ses six batteries à cheval, cinq sont engagées auprès de Lapasset. Quant aux deux batteries de 12, nous avons vu qu'elles ont quitté très vite leurs emplacements à l'ouest de Rezonville, pour se réorganiser plus en arrière.

Le régiment et les deux batteries qui représentent la division Bisson[4] ont bivouaqué au nord de Rezonville. Vers 10h30, lorsque celle du général Bataille commence à plier, le 9e de ligne reçoit de Canrobert l'ordre de se porter en avant. Conduit par les généraux Bisson et Archinard, il exécute « une première marche en bataille de 300 mètres environ, un ploiement en colonne double par bataillon, suivi aussitôt d'un déploiement, puis une deuxième marche en bataille avec changement de direction à gauche pour se rabattre sur la route de Verdun ». Malgré leur absurdité manifeste, « ces mouvements s'exécutent avec un calme et une régularité d'autant plus remarquables, que le régiment

---

Henrion-Bertier, 17 août, *R. H.*, I, 1904, 398 et suiv. La *R. H.*, IV, 1903, 638, porte que, vers 11 heures, la brigade Chanaleilles est rapprochée de Rezonville et se place au sud de la route, à hauteur des dernières maisons.

1. D'après le rapport Levassor-Sorval, 18 août, cette brigade « opère sur la gauche de Rezonville ». Le rapport du colonel Gibon (25e de ligne, s. d.) est incompréhensible; celui du colonel Hanrion, 18 août, place d'abord le 26e de ligne « sur les berges du ravin » (*R. H.*, I, 1904, 398 et suiv.). Suivant la *R. H.*, IV, 1903, 637, vers 10 heures du matin, la brigade Marguenat franchit la route et s'établit, face au bois des Ognons, sur la large croupe entre les ravins de Gorze et de Sainte-Catherine. Elle déploie le 1er bataillon du 25e sur la crête à l'ouest de Rezonville.

2. 7e et 8e du 18e (à cheval) [rapport du commandant Kesner, 18 août, *R. H.*, I, 1904, 401.]

3. Voir *suprà*, p. 151, 152. Les 5e et 6e du 18e ouvrent le feu des revers de la croupe de la Maison-Blanche. Les 1re, 2e, 3e, 4e batteries prennent position à midi environ « à droite de Rezonville, à 1,000 mètres environ de la route de Verdun ». Elles n'y restent pas longtemps. Le général Canu fait porter les 1re, 2e et 4e auprès des 5e et 6e, c'est-à-dire de la brigade Lapasset (Historique des batteries, *R. H.*, I, 1904, 700).

4. 9e de ligne, 9e et 10e batteries du 13e (12).

commençait à ressentir vivement et pour la première fois les effets d'un feu violent d'artillerie et de mousqueterie, qui le prenait de front et de flanc ».

A 100 mètres de la route, Bisson déploie en tirailleurs sept compagnies qui vont s'abriter dans le fossé et y sont bientôt rejointes par le reste du 9e de ligne (11^{h}30). Ce régiment est ainsi disposé, la gauche à Rezonville, sur un front à peu près perpendiculaire à l'ensemble des 2e et 6e corps. Les deux batteries divisionnaires sont à 200 mètres en arrière [1].

On voit que quinze bataillons du 6e corps sont déjà massés autour de ce village, où affluent en outre les troupes de Frossard après leur échec. Ces forces ne paraissent pas encore suffisantes à Bazaine.

Dans la matinée, la Garde impériale était rassemblée aux abords de Gravelotte. A 10^{h}30 le commandant en chef lui donne l'ordre de se déployer en avant de ce village. A gauche la division de grenadiers Picard surveille le bois des Ognons et le ravin d'Ars ; à droite la division de voltigeurs Deligny observe le bois de la Jurée et le bois Leprince [2], tous deux situés à l'est de Saint-Marcel et de Villers-aux-Bois, qu'occupent d'autres troupes françaises. La division de cavalerie, réduite à deux régiments, monte à cheval vers 10^{h}30 seulement. Sur l'ordre de Bazaine, elle se porte ensuite au nord-est de Rezonville, les carabiniers à la droite, les cuirassiers vers la route de Mars-la-Tour [3]. Avec les

---

1. Historique du 9e de ligne ; Journal de la division ; rapport Bisson, 17 août ; Historique des batteries, *R. H.*, I, 1904, 375 et suiv. La conversion du 9e de ligne s'explique peut-être par l'attaque du capitaine Hildebrand au sud de la route (Voir *suprà*, p. 162, 170).

2. Journal de la Garde ; rapport sommaire du général Bourbaki, 21 août, *R. H.*, I, 1904, 406. Le 2e grenadiers envoie dans le bois des Ognons une compagnie par bataillon et le 3e grenadiers son 2e bataillon (Rapport du général de La Croix-Vaubois, 19 août, *ibid.*, 450). Deux bataillons du 2e voltigeurs fouillent les bois Leprince et de La Jurée (Rapport du général Deligny, 19 août, *ibid.*, 419).

3. Journal de la division ; rapport du général du Preuil, 18 août ; Historique du régiment des carabiniers, *R. H.*, I, 1904, 467 et suiv. La brigade de France est encore vers Jarny ; les chasseurs de la Garde ont été rattachés à la division de voltigeurs, les guides à la division de grenadiers.

D'après le général Pé de Arros (Rapport du 18 août), au début de l'action,

divisions Forton et Valabrègue, qui se sont reformées au nord de Rezonville, c'est un total de cinq brigades de cavalerie aux abords de ce village.

Tandis que Bazaine porte toute son attention à sa gauche, c'est-à-dire vers Metz, Alvensleben se tient constamment à celle de ses deux ailes la plus éloignée de cette place. Comme on lui demande pourquoi il ne s'est pas rendu auprès de la division Stülpnagel : « Vous saviez ce que vous aviez à faire ; je pouvais compter sur vous. Le médecin doit être au chevet du malade, et ce malade était (sur) la chaussée de Vionville — Mars-la-Tour[1]. » Grâce à cette idée juste, à l'entrain des troupes et surtout à l'initiative des sous-ordres, il est parvenu à atteindre « son grand objectif stratégique », c'est-à-dire à fixer une fraction aussi forte que possible de notre armée.

La violence de l'engagement lui permet de conclure, presque avec certitude, qu'elle est tout entière devant lui. Malgré cette conviction, il persiste à garder l'offensive, du moins à sa gauche, « pour ne pas donner à son adversaire le temps de la réflexion et le maintenir dans la pensée qu'il est menacé par des forces plus considérables ».

Si, pourtant, l'échec qu'il prévoit l'oblige à la retraite, il est décidé (vers midi) à l'opérer sur Verdun. « Bazaine pouvait me battre, écrit-il, mais il ne se serait pas de longtemps débarrassé de moi.

« S'il ne me venait aucun secours, je me retirais sur Verdun, en gardant la route que j'avais conquise ; j'espérais que le X[e] corps se concentrerait à ma droite pour couvrir ma retraite. A l'un des moments les plus dangereux[2], j'émis au général von Bülow le désir de lui voir occuper avec un

---

il y a, à droite de la route, les deux batteries de la division Desvaux, une batterie de 4 et une de mitrailleuses de la division Picard ; à gauche, la réserve (quatre batteries de 4), une batterie de 4 de Picard et les trois batteries de Deligny.

1. *Einzelschriften*, XVIII, 553.

2. Vers 1 heure, lorsque Alvensleben redoute toujours davantage un mouvement enveloppant et qu'il n'a pas de nouvelle certaine de l'approche du X[e] corps (*Einzelschriften*, XVIII, 556).

groupe d'artillerie une position de repli entre Mars-la-Tour et Ville-sur-Yron. Bülow me pria d'ajourner encore cette décision : toute l'artillerie était vivement engagée et l'effet moral de ce mouvement partiel eût été fâcheux. Aussitôt qu'il deviendrait absolument nécessaire, il en solliciterait l'ordre et garantirait son exécution. Je me déclarai satisfait..... Bientôt après, j'appris le voisinage et la direction de marche du X[e] corps. Désormais ma retraite n'aurait plus été vers l'ouest, mais vers le sud[1]. »

Sans doute un mouvement sur Verdun eût présenté de graves difficultés. Toutefois on doit reconnaître qu'Alvensleben donne en cette circonstance un rare exemple de coup d'œil, de décision et d'énergie, alors que, par le plus douloureux des contrastes, le commandement s'effondre entièrement chez nous.

1. *Einzelschriften,* XVIII, 556.

XII

CHARGE DES CUIRASSIERS DE LA GARDE

Situation générale vers midi 30. — Motifs de la charge. — Charge des lanciers. — Charge des cuirassiers. — Charge de la brigade Redern. — Échauffourée de la batterie Donop. — Démonstration de la 6e division. — Son échec.

Vers midi 30, notre extrême droite borde le ravin au nord des bois de Tronville, sans avoir encore tiré un coup de fusil[1]. Puis notre ligne suit la voie romaine et incline au sud-est pour rejoindre la route de Mars-la-Tour[2]. Après la retraite des 75e et 91e, le 93e est seul à entretenir le combat au nord de cette chaussée. Il est encore soutenu par quinze batteries[3]. Le long de la route, le 9e de ligne forme crochet défensif à sa gauche.

Derrière notre droite, des forces imposantes sont déjà rassemblées : la cavalerie de Clérembault, la réserve d'artillerie du 3e corps et la division Aymard aux abords de Saint-Marcel, sans les quatre bataillons du général Tixier encore en réserve[4]. La division Nayral débouche vers la ferme de Caulre. Enfin les premières troupes du 4e corps, deux batteries et un régiment de cavalerie[5], se montrent à l'est de Bruville. La seule présence de ces réserves rend très délicate la situation de la gauche prussienne au nord de la chaussée.

---

1. A l'ouest du bois de Saint-Marcel : 4e de ligne ; 1re, 2e, 5e compagnies du 9e chasseurs ; 3e bataillon du 100e avec trois batteries (8e du 8e, 9e et 10e du 11e) [croquis no 4 de la *R. H.*, janvier 1904].

2. *10e* : 1re, 2e, 3e compagnies du 2e bataillon ; 3e bataillon ; 4e, 5e, 6e compagnies du 2e ; 1er bataillon. — *93e* : 1re, 2e, 3e compagnies du 1er bataillon ; 2e bataillon ; 4e, 5e, 6e compagnies du 1er ; 4e, 5e, 6e du 3e ; trois compagnies (?) du *23e de ligne* (croquis cité).

3. 10e et 7e du 4e ; 7e du 8e, 7e du 14e, 12e et 5e du 8e ; 6e du 14e, 7e du 5e, 5e du 14e ; 1re, 2e, 3e, 4e du 18e ; 9e et 10e du 13e (croquis cité). La 5e du 14e, « revenue vers la crête vers 11 heures, paraît n'avoir pas tiré ». Elle consomme quatorze projectiles durant tout le jour (*R. H.*, I, 1904, 112).

4. 1er et 2e du 12e ; 1er et 2e du 100e (croquis cité).

5. 5e et 6e du 17e (à cheval) ; 1:e dragons (croquis cité).

Au sud, nos adversaires sont en beaucoup meilleure posture. La retraite du 2e corps est à peu près complète, malgré l'intervention de fractions du 6e corps et de la réserve générale d'artillerie. Il n'y a plus, de la route au ravin de Gorze, que cinq bataillons et sept batteries. Quatre autres bataillons sont en réserve aux abords de Rezonville [1].

Sur la partie nord de ce front, l'offensive prussienne est menaçante. Nous venons de reperdre Flavigny; le 94e est en pleine déroute vers l'est. Au sud, entre le chemin de Chambley et le ravin de Gorze, l'infanterie ennemie, épuisée par plusieurs heures de sanglants efforts, combat à peu près sur place. Son artillerie garde la supériorité sur la nôtre, bien que le nombre ne soit pas pour elle. Enfin, à notre gauche, la brigade Lapasset, avec cinq batteries, tient l'intervalle des deux ravins de Gorze et de Sainte-Catherine, ainsi que la partie ouest du bois des Ognons [2].

Nous avons vu quelle accumulation de forces il y a, en dehors des précédentes, aux abords de Rezonville et de Gravelotte [3]. Elles suffiraient amplement pour toutes les éventualités. Mais la débandade du 94e, l'offensive hardie des deux bataillons prussiens entraînés par Hildebrand à l'est de Flavigny mènent à penser que l'intervention de notre cavalerie s'impose. Il semble pourtant qu'aucun ordre positif ne soit donné dans ce but. Bazaine et Frossard se bornent à des indications vagues, qui seront assez mal suivies [4]. Le maréchal et surtout le commandant du 2e corps

---

1. *De la route au ravin:* 1er du 25e, 77e, 3e du 76e ; 8e et 9e batteries du 5e, 10e du 15e, 10e du 5e, 8e du 17e (à cheval), 5e et 6e du 5e (croquis cité). Le 3e chasseurs parait s'être arrêté entre les 1er du 25e et 1er du 77e ; *aux abords de Rezonville:* 1er et 2e du 97e, 2e et 3e du 25e.

2. 1er bataillon du 84e, 3e du 55e, 3e et 2e du 84e ; 6e batterie du 18e (à cheval), 6e du 15e, 7e du 2e, 11e du 5e, 5e du 18e (à cheval) ; en réserve : 3e du 97e, détachements des 11e, 46e, 86e et du 14e chasseurs (croquis cité).

3. D'après la *R. H.*, I, 1904, 116, il y aurait près de Rezonville treize bataillons et douze régiments de cavalerie (1er et 2e du 97e, 2e et 3e du 25e, 26e, 28e, 70e ; divisions Forton et Valabrègue, 2e chasseurs, 3e lanciers, cuirassiers et carabiniers de la Garde).

4. Il y a sur ce point discordance entre les divers documents : déposition du général Frossard au procès Bazaine, *R. H.*, I, 1904, 118; Journal de la Garde, *ibid.*, 406 ; Journal de la division Desvaux, *ibid.*, 467 ; rapport du général Bourbaki sur les opérations de la division Desvaux, *ibid.*, 449 ; rapport du

voudraient faire charger le 3e lanciers et les cuirassiers de la Garde, mais les généraux Desvaux et du Preuil jugent le moment mal choisi. Avec raison ce dernier attend que l'infanterie ennemie soit à courte portée, de manière à la surprendre quand elle approchera de la crête au sud-ouest de Rezonville. Il examine encore le terrain, quand le 3e lanciers et, bientôt après, les cuirassiers s'ébranlent pour la charge.

La brigade du Preuil, en colonne de pelotons, est venue vers 11 heures de son bivouac de la Maison de poste au nord-est de Rezonville. « Quelques instants après », le général fait former les carabiniers en bataille au nord de Rezonville, tandis que les cuirassiers, traversant la route, prendront la même formation sur un front parallèle au chemin de ce village à Gorze, entre lui et la cote 308. Ils font ainsi face à l'ouest [1].

Sur les entrefaites, le 3e lanciers a quitté son premier emplacement, en deuxième ligne de la brigade Lapasset, pour venir au sud-est de Rezonville. Le capitaine de La Pommeraye [2] lui apporte l'ordre de charger au moment où, venant du sud, il va démasquer les cuirassiers de la Garde (vers 12h30).

Le régiment se forme en bataille, face à l'ouest, et descend les pentes, suivant une direction parallèle à la route. Mais le terrain est coupé de haies qui mettent les lanciers en désordre; escadrons et pelotons « sont confondus dans un

---

général du Preuil, 18 août, *ibid.*, 479 ; récit d'un témoin oculaire, *Figaro* du 26 novembre 1876 (supplément); Historique du 3e lanciers, *R. H.*, III, 1903, 710; Historique (1889) des cuirassiers de la Garde, *ibid.*, I, 1904, 119, d'après les notes du général Davignon; Souvenirs du colonel de Sainte-Chapelle, *ibid.*, 120. Notre version résulte de la comparaison de ces données et d'une discussion trop longue pour trouver place ici.

1. Souvenirs du colonel de Sainte-Chapelle, *R. H.*, I, 1904, 116. La *R. H.* ajoute que, d'après la déposition du Preuil au procès Bazaine et les notes du commandant Barret (le 16 août adjudant de service auprès du colonel Dupressoir), du Preuil « aurait été appelé auprès du maréchal... alors qu'il était encore au nord de la route, avec toute sa brigade, et aurait emmené avec lui le régiment de cuirassiers, parce qu'au même instant un officier d'ordonnance du général Frossard serait venu demander au colonel Dupressoir « de passer au sud de « la route, pour arrêter l'ennemi qui nous débordait sur notre gauche ».

2. De l'état-major du 2e corps.

pêle-mêle général ». Un officier d'état-major vient arrêter « ce mouvement manqué[1] ». Le colonel Thorel rallie ses escadrons derrière la droite des cuirassiers et, presque aussitôt, reçoit un nouvel ordre d'attaque, sans qu'un objectif lui soit nettement indiqué[2]. Les 1er et 2e escadrons, colonel et lieutenant-colonel en tête, prennent le galop, suivis à distance des deux autres. Ils dépassent la première crête à l'ouest de Rezonville, cette fois dans un ordre parfait : « Les deux escadrons conservent une grande cohésion ; les lances baissées présentent un alignement magnifique...[3]. » Mais, en arrivant à la naissance du ravin de Flavigny, ils débouchent à 400 mètres en face de deux bataillons prussiens, ceux mêmes qu'a entraînés le capitaine Hildebrand[4].

Déjà nos deux escadrons ont perdu de leur alignement. Un ordre malencontreux les fait obliquer à droite, en sorte que les deux pelotons de gauche seulement arrivent jusqu'auprès des tirailleurs du 12e, sans les atteindre. Un feu d'ensemble exécuté à 60 mètres environ met hors de combat 17 chevaux et 12 cavaliers dans ces seuls pelotons. Quant au reste des 1er et 2e escadrons, il oblique davantage vers la route et vient s'arrêter devant ses fossés, après avoir chargé dans le vide[5]. Le colonel Thorel peut rallier ses

---

1. Lettre du lieutenant Bergasse, *R. H.*, I, 1904, 122. L'Historique du 3e lanciers, *ibid.*, III, 1903, 710, le rapport du général du Preuil, *ibid.*, I, 1904, 479, et l'ouvrage du général Bonie, p. 61, ne font pas mention de cet incident.

2. D'après le rapport du Preuil, Frossard lui dit : «... Chargez sur les batteries à fond de train et aussi vite que possible. » L'Historique du 3e lanciers porte que le régiment doit « charger sur l'infanterie prussienne ». Il ne peut s'agir que des batteries du Cimetière et de l'infanterie de Hildebrand.

3. Historique du 15e dragons, ancien 3e lanciers ; lettre citée du lieutenant Bergasse.

4. D'après Kunz, p. 62, les 6e et 7e compagnies du 52e sont en avant, couvertes par leurs pelotons de tirailleurs, le 3e bataillon du 12e à leur gauche, la 12e et des fractions de la 9e compagnie en avant, légèrement en retrait des 6e et 7e du 52e. Le reste des deux bataillons suit en deuxième ligne, les 5e et 8e du 52e en colonnes de compagnie, les compagnies du 12e en une épaisse chaîne de tirailleurs. Le 3e bataillon du 12e n'a plus que deux officiers de l'armée active. D'après la *R. H.*, I, 1904, 123, qui paraît emprunter ce détail aux Historiques du 52e et du 3e bataillon du 12e, ce dernier fait face à la route, c'est-à-dire au 9e de ligne.

5. Lettre du lieutenant Bergasse. D'après Kunz, 64, aucun lancier n'atteignit l'infanterie prussienne.

deux escadrons, avec des pertes relativement faibles[1], grâce à la charge des cuirassiers, qui suit immédiatement la sienne.

Les 3e et 5e escadrons ont suivi de très loin les précédents, pour faire presque aussitôt demi-tour[2]. Mais, « quelques instants » après avoir transmis l'ordre de charger à ce régiment, le capitaine de La Pommeraye a porté la même injonction au colonel Dupressoir. Celui-ci met en mouvement ses cinq escadrons, au galop de pied ferme. Ils font ainsi 150 à 200 mètres, sans objectif précis, puis s'arrêtent court devant des haies et des clôtures de jardins. Après un moment d'hésitation, on forme la colonne de pelotons face à gauche. Les 6e et 4e escadrons, qui sont alors en tête, conduits par le lieutenant-colonel Letourneur et le commandant Sahuquet, font de nouveau face à l'ouest, dès qu'ils trouvent le champ libre, et reprennent le galop. Les 3e et 2e escadrons exécutent « le même mouvement dans le sillon tracé par les 6e et 4e..... », qui ont gagné une avance considérable. Le 1er escadron les imite à son tour et le régiment est ainsi disposé sur trois lignes très espacées, par le seul effet du hasard[3]. Il gravit la pente à l'est de Rezonville, puis, débouchant sur la crête, aperçoit devant lui, à 1,500 mètres environ, le hameau de Flavigny en flammes et plusieurs groupes échelonnés d'infanterie prussienne marchant vers l'est. Une chaîne de tirailleurs les précède, à 700 ou 800 mètres au nord-est de Flavigny. A l'apparition des cuirassiers, tous s'arrêtent ; les tirailleurs font aussitôt demi-tour pour rejoindre en courant les groupes voisins. D'autres se jettent dans la rigole qui suit le vallon de Flavigny[4].

A ce moment, le capitaine Hildebrand est avec le gros des 6e et 7e compagnies du 52e. Il s'écrie : « Ne tirez pas, ce sont les nôtres ! », pour empêcher un feu prématuré. Puis

1. Voir aux Annexes.

2. *R. H.*, I, 1904, 125. Le général du Preuil écrit dans son rapport : « Les deux derniers escadrons perdirent du temps à manœuvrer et les cuirassiers s'élancèrent en avant. »

3. Souvenirs du colonel Sainte-Chapelle ; général Bonie, 61 et suiv.

4. Souvenirs du colonel Sainte-Chapelle.

il commande : « Apprêtez armes » et replie ses ailes en crochets défensifs [1].

La vue des tirailleurs prussiens fuyant à toutes jambes donne un vigoureux élan aux cuirassiers. Les cris de : « Chargez ! » et de : « Vive l'empereur ! » éclatent spontanément dans leurs rangs ; en même temps les lames de sabres s'élèvent au-dessus des casques. Le terrain est excellent : des chaumes coupés au ras du sol, descendant en pente douce vers l'ennemi. Les chevaux prennent le galop allongé « en conservant un alignement superbe. Jamais escadrons ne firent, à un jour d'inspection générale, un simulacre d'attaque plus correct [2] ».

Mais des groupes apparaissent devant eux, celui de droite exactement sur l'axe suivi par le 4e escadron. Lancé à fond, il voit les fantassins prussiens grandir à chaque seconde, sans pouvoir dévier de sa course. Leur front est sensiblement égal au sien, si bien que le 6e escadron, à gauche, charge dans le vide, en longeant la rive droite de la rigole de Flavigny, d'où sortent les casques à pointe et les canons de fusil de quelques tirailleurs.

A leur approche, les cuirassiers « voient très distinctement le groupe principal de droite se former, puis apprêter l'arme et mettre en joue... ». Ils entendent nettement les commandements « faits sur une note très aiguë et dans le haut de la voix », suivant l'usage allemand. Celui de : « Feu, » qui est attendu « avec quelque anxiété », est suivi d'une salve, puis, aussitôt, d'un feu rapide. Nous sommes « à moins de 100 mètres ». A la première décharge, quelques chevaux culbutent, mais la masse n'en est pas ralentie et l'effet ne paraît pas considérable. La fumée voile entière-

---

1. Les tirailleurs des 6e et 7e du 52e se seraient ralliés en cercle ; à leur gauche étaient les 12e du 52e et 12e du 12e, celle-ci précédant le gros de son bataillon. La 11e du 12e se jeta sur leur prolongement (Kunz, 63 ; *R. H.*, I, 1904, 127, d'après *Das Füsilier Bataillon vom 12. Grenadier-Regiment*).

2. Colonel Sainte-Chapelle, *loc. cit.* Cet officier affirme que la charge n'est nullement gênée par des ustensiles de campement ou d'autres objets abandonnés par le 2e corps, comme l'admet le major Kunz, 63, d'après divers auteurs français, notamment le général Bonie.

ment l'objectif du 4e escadron. Son centre semble se creuser sous la rafale, tandis que les deux ailes divergent à droite et à gauche[1]. La droite vient « s'abattre sur les baïonnettes » des 6e et 7e compagnies du 52e, leur faisant un rempart de cadavres ; la gauche est fusillée à bout portant et de flanc par les 5e et 8e. Quelques cavaliers, dont le fourrier Sainte-Chapelle, poussent jusqu'à leur extrémité de droite. Le chef d'escadrons Sahuquet, mortellement blessé, pénètre dans les rangs prussiens, suivi d'un adjudant qui est tué raide. Tous les officiers du 4e escadron sont hors de combat, dont trois chefs de peloton mortellement atteints. « De tout le cadre, le capitaine Thomas et le maréchal des logis chef Langlade, tous deux blessés », reviennent seuls à cheval. De l'escadron, on ne peut rallier après la charge qu'une vingtaine de chevaux[2].

Le 6e escadron, qui donnait dans le vide, s'est de plus en plus rejeté vers la gauche, au moment où les deux ailes du 4e s'ouvraient sur la masse prussienne. Il est ainsi fusillé à courte portée par les 5e et 8e compagnies du 52e, qui mettent hors de combat un grand nombre de chevaux. Il peut néanmoins se rallier au sud du ruisseau, grâce au demi-tour qu'a fait opérer Hildebrand à sa droite, pour fusiller les cuirassiers qui avaient traversé la ligne prussienne[3].

Mais notre second échelon survient, conduit par le commandant de Vergès, le général du Preuil et son état-major suivant sur le flanc droit. Par suite des circonstances, il y a une grande distance entre lui et le premier échelon, en sorte que la destruction des 4e et 6e escadrons est à peu près complète quand les 2e et 3e débouchent en face des Prussiens. Devant l'épaisse ligne de morts et de blessés

1. Colonel Sainte-Chapelle, *loc. cit.* Ce récit est confirmé dans ses grandes lignes par celui du major Kunz, 63. Mais il admet que Hildebrand commanda le feu à 300 mètres et que l'effet des trois salves tirées fut « terrible ».

2. Colonel Sainte-Chapelle, *loc. cit.*; général Bonie, 63 et suiv. ; Kunz, 63.

3. Deux officiers, un sous-officier et quelques cuirassiers (Kunz, 63 ; colonel Sainte-Chapelle, *loc. cit.*). Le major Kunz, 64, mentionne seulement un demi-tour du second rang. Aucun de ces deux auteurs ne mentionne la « sorte de conversion » vers l'est que décrit la *R. H.*, I, 1904, 131.

qui les en sépare, ils appuient inconsciemment à droite et sont reçus à 60 mètres par une décharge qui abat « leurs deux rangs dans un pêle-mêle indescriptible ». Neuf officiers sont tués, blessés ou démontés. Le commandant de Vergès, blessé et démonté à la fois, se remet en selle sous le feu. Mais l'impulsion est rompue, et quelques cuirassiers seulement arrivent jusqu'aux baïonnettes prussiennes [1].

Quant au 1er escadron, conduit par le colonel Dupressoir, qui, lui aussi, est démonté et blessé, il se disperse très rapidement, au moment où refluent les débris du deuxième échelon. Le peu qui reste de ce beau régiment vient se reformer en arrière des carabiniers, au nord-est de Rezonville [2].

Jusqu'alors, la cavalerie allemande n'a pris aucune part à l'action. Pourtant, dès 11h45, Alvensleben donnait à la division du duc de Mecklembourg l'ordre d'intervenir. C'est à ce moment qu'il se rend compte de nos premiers mouvements rétrogrades à l'est de Vionville et de Flavigny [3]. Mais la 6e division se tient au sud-ouest de la statue de Sainte-Marie, et son chef met peut-être un médiocre empressement à exécuter les prescriptions d'Alvensleben. Avant même qu'il s'y décide, une fraction de la division Rheinbaben en prend l'initiative.

On sait que le chef d'état-major du Xe corps, Caprivi, a pris les devants pour gagner le champ de bataille et que, depuis, il y est resté en observation. Sur son invitation, deux régiments de la brigade Redern [4] quittent le ravin au sud du cimetière de Vionville pour refouler les cuirassiers de la Garde (midi 35). A la tête des trois escadrons du 17e hussards et de celui du 2e dragons de la Garde, le lieutenant-colonel von Rauch se jette sur ces débris, en remon-

1. Général Bonie, 63 et suiv.; *R. H.*, I, 1904, 132.

2. Général Bonie, *R. H.*, *loc. cit.* Le colonel Dupressoir put remonter en selle avec l'aide du lieutenant d'état-major Davignon. Voir les pertes aux Annexes.

3. D'après le *Gefechtsbericht* de la 6e division, le lieutenant chargé de cet ordre rejoignit le duc avant midi (*Einzelschriften*, XVIII, 553).

4. 1er, 2e, 4e escadrons du 17e hussards, 11e hussards, 2e escadron du 2e dragons de la Garde, celui-ci déjà fort éprouvé (Voir *suprà*, p. 169). Le 10e hussards (2e, 3e, 4e escadrons) est encore au sud des bois de Tronville.

tant les pentes nord du vallon de Flavigny ; le lieutenant-colonel von Eberstein suit en échelon de droite avec le 11[e] hussards. Déjà nos cavaliers refluent vers Rezonville ; les escadrons de Rauch n'atteignent guère que ceux qui ont été démontés [1]. Eux-mêmes sont déjà épars sur un large front et une grande profondeur. Ils passent ainsi sans être arrêtés sous le feu de notre 3[e] bataillon de chasseurs [2] et d'une batterie de la réserve générale (3[e] du 18[e]).

Au même instant apparaît sur les pentes descendantes à l'ouest de Rezonville une autre batterie, la 2[e] à cheval de la Garde [3]. Elle vient de dépasser la 10[e] du 15[e], lorsque Bazaine prescrit au lieutenant d'Esparbès, qui marchait en tête, de se mettre en batterie. La rapidité de l'allure a été telle que trois pièces seulement ont suivi ; le reste est à une assez grande distance. Au moment où l'on sépare les avant-trains, le lieutenant-colonel von Rauch fait converser à droite une fraction de son 1[er] escadron et la jette sur le flanc de nos pièces, tandis que d'autres hussards, conduits par le capitaine von Baerst, les attaquent de front. D'Esparbès peut à peine tirer trois coups à mitraille que déjà les Prussiens sont dans sa demi-batterie. Il est tué, six hommes sont blessés et dix chevaux hors de combat. Dans leur tourbillon, les hussards entraînent vers Rezonville deux des avant-trains et des servants. Cette masse confuse afflue sur la 10[e] du 15[e], qui est mise en désordre, subit quelques pertes et se retire ensuite au nord-est de Rezonville, pour ne plus être engagée [4].

Quant aux trois pièces de gauche, elles surviennent en

1. *R. H.*, I, 1904, 136, d'après le colonel Sainte-Chapelle.

2. *R. H.*, I, 1904, 135, d'après l'Historique imprimé du corps. L'Historique manuscrit, *ibid.*, III, 1903, 676, ne mentionne pas ce fait. La 3[e] du 18[e] est la seule batterie à cheval de la réserve générale restée au nord de la route (Historique, *ibid.*, I, 1904, 700).

3. La *R. H.*, I, 1904, 136, porte que le maréchal Bazaine l'amène en personne avant de s'occuper de la placer sur le terrain. Mais ce détail n'est confirmé ni par l'Historique du régiment à cheval de la Garde, ni par le général Jarras, 106, témoin oculaire.

4. *État-major prussien*, I, 575 ; Historique du régiment à cheval de la Garde ; Historique des 6[e] et 10[e] du 15[e], *R. H.*, IV, 1903, 422 ; I, 1904, 136, 483 ; de Lonlay, III, 94.

pleine échauffourée. Le capitaine Donop cherche à les mettre en batterie, mais les attelages s'emportent et galopent avec les hussards prussiens vers Rezonville [1]. Le maréchal et son état-major sont sur la ligne des tirailleurs, suivant encore des yeux la charge des cuirassiers, quand, tout à coup, ils voient une ligne de cavalerie venant d'écharpe à toute allure. On ne distingue pas d'abord si elle est française ou allemande. Mais une voix s'écrie : « Ce sont les Prussiens ! » et Bazaine, ainsi que son entourage, met l'épée à la main. Avec le plus grand sang-froid, il voit arriver sur lui un groupe de hussards qu'il attend de pied ferme. Une courte mêlée se produit, pendant laquelle le lieutenant-colonel Gaillard, sous-chef d'état-major du 2e corps, est blessé d'un coup de sabre. Puis le maréchal et ses officiers sont entraînés vers Rezonville, pêle-mêle avec des hussards et des artilleurs de la Garde. Bazaine, la tête abritée d'un couvre-nuque blanc, galope même un instant côte à côte avec un officier prussien. Il arrive ainsi à proximité d'un de ses escadrons d'escorte (5e du 5e hussards) et lui crie : « En avant les hussards ! » (midi 40 environ). Ceux-ci chargent aussitôt les cavaliers ennemis et les refoulent, non sans des pertes sensibles [2]. D'ailleurs, l'autre escadron d'escorte (1er du 2e chasseurs) intervient à son tour. « Surpris de cette rencontre à laquelle ils ne semblent pas s'attendre, les .... Prussiens ne tiennent pas et, après un court combat à l'arme blanche », s'enfuient vers l'ouest [3].

Enfin un dernier escadron d'escorte, celui du général Frossard (3e du 4e chasseurs), poursuit également les fuyards

1. Ces trois pièces rallient la 1re à cheval de la Garde au nord-est de Rezonville. Le tout se porte ensuite sur le revers est de la croupe 308, pour surveiller le ravin de Sainte-Catherine. Les trois autres, ramenées à bras par des chasseurs du 3e bataillon et remises à la 4e batterie du 18e, auraient été versées par elle à l'arsenal de Metz où la batterie Donop les retrouva le 20 août (*R. H.*, I, 1904, 137, 139). En réalité, les 11e et 12e du 13e ramenèrent ces trois pièces (Voir le rapport du colonel Salvator, 18 août, *ibid.*, 698).

2. 3 officiers et 16 hommes sur 75 sabres dans le rang (*R. H.*, I, 1904, 138, d'après un état de pertes du 1er septembre 1870). Lire dans Hœnig, *Darstellung der Strategie*, 114, de fâcheux détails sur le capitaine des C..., fait prisonnier en cette occasion.

3. Historique de l'escadron, *R. H.*, I, 1904, 138.

auxquels il fait quelques prisonniers [1]. Malgré son issue et son peu de résultats matériels, cette charge exerce sur le centre de notre ligne un effet moral indéniable. Le maréchal a été séparé de Jarras et de son état-major, qui le croient pris ou tué pendant un temps assez long. Canrobert est même avisé d'avoir à prendre le commandement [2]. Bazaine, resté presque seul au sud-ouest de Rezonville, envoie au maréchal Le Bœuf l'ordre de ne pas trop hâter son mouvement offensif, afin de laisser à Ladmirault la possibilité d'achever sa conversion [3]. Cette prescription, au moins inopportune, n'exerce d'ailleurs qu'une influence restreinte sur l'attitude du 3e corps, à peu près passive depuis le début de l'action et destinée à rester telle en dépit des circonstances.

Sur les entrefaites, le duc de Mecklembourg a terminé les mouvements préparatoires de la charge qui lui a été prescrite cinq quarts d'heure auparavant. Il est 1 heure lorsque sa division dépasse la crête de Sainte-Marie, formée sur trois lignes, la brigade Rauch (3e et 16e hussards) en tête [4].

Dès que cette masse de dix-sept escadrons apparaît, elle est prise pour objectif par nos batteries encore en action au sud de la route. En outre elle est gênée par l'artillerie prussienne de la hauteur de Sainte-Marie et par les escadrons de la brigade Redern qui se rallient après leur échec. Enfin six escadrons divisionnaires [5], qui couvraient jusqu'alors la

---

1. Historique du corps, *R. H.*, IV, 1903, 409; *État-major prussien*, I, 575.
2. Général Jarras, 106-109; Bazaine, *Épisodes*, 80-83; général du Barail, III, 184; note du général Bourbaki, *R. H.*, I, 1904, 417.
3. Colonel Fix, *Lecture* du 18 mars 1899, 253. Le capitaine Fix fut longtemps à trouver Le Bœuf qui répondit : « C'est bien. Dites au général en chef que je ralentis mon mouvement pour donner au général de Ladmirault le temps d'arriver. » Il écrit de sa main sa réponse et la date de 4h30.
4. *État-major prussien*, I, 576. La brigade Rauch, en ligne de colonnes, est suivie en échelon de gauche de la brigade Grüter, elle-même sur deux lignes, le 15e ulans dans la même formation, trois escadrons du 6e cuirassiers dont deux en masse et deux escadrons du 3e ulans en ligne de colonnes. Tous ces mouvements s'opèrent dans un tel nuage de poussière que, à la brigade Rauch, on se distingue à peine d'un rang à l'autre (Kunz, 98).
5. 1er, 2e, 3e du 9e dragons; 1er, 2e, 4e du 12e dragons.

droite de ces batteries, se joignent à son mouvement, rétrécissant encore un front déjà étroit. Dès lors le déploiement ne peut s'achever; la majeure partie de la division reste en ligne de colonnes qui affluent dans l'espace restreint compris entre Flavigny et le chemin de Chambley. Dès le début, Rauch et le colonel von Ziethen ont été mis hors de combat; le colonel von Schmidt, qui commande alors la brigade, la conduit à hauteur de l'infanterie prussienne, mais pour être aussitôt accablée par les feux croisés de nos bataillons et de nos batteries. Il croit devoir l'arrêter, afin de la remettre en ordre, ce qui se fait avec calme, malgré une pluie de projectiles. Puis il ramène ses escadrons dans un pli de terrain derrière Flavigny [1]. Ils ont subi des pertes marquées, sans nul résultat.

Quant à la brigade Grüter, sa charge ne réussit pas davantage. Le 15[e] ulans, seul, a une courte mêlée avec l'un des escadrons d'escorte de Bazaine, lancé à la poursuite des hussards de Redern. Le 6[e] cuirassiers essaie de charger vers la route. Mais le feu toujours plus efficace de notre infanterie l'oblige à une prompte retraite (midi 45). Elle se fait avec le plus grand calme, « comme sur le terrain de manœuvres », sous la protection des deux escadrons du 3[e] ulans; la brigade se reporte derrière Flavigny.

Les pertes de ces vingt-trois escadrons ne peuvent certes pas expliquer leur échec [2]. Venant après celui du 3[e] lanciers et des cuirassiers de la Garde, après la charge de la brigade Redern, celle de la 6[e] division était assurée d'un grand succès, si elle avait été menée à fond, suivant des dispositions rationnelles. Mais ni la conception, ni l'exécution ne sont pour assurer sa réussite.

---

1. *État-major prussien*, I, 578. La *R. H.*, I, 1904, 144, montre que l'État-major prussien et les *Einzelschriften*, XVIII, 557, attribuent à tort l'échec de la 6[e] division à l'intervention de la division Picard. Cette dernière est encore entre Rezonville et Gravelotte. L'infanterie qui arrêta cette charge appartenait au 2[e] corps (3[e] chasseurs et 1[er] bataillon du 76[e], peut-être des fractions du 32[e]) ou au 6[e] (1[er] bataillon du 25[e]).

2. Voir *État-major prussien*, Annexes, I, 154 et suiv. Une partie de ces pertes est imputable à la charge du soir.

XIII

ENTRÉE EN LIGNE DE LA GARDE

Bond en avant de l'artillerie prussienne. — Retraite du 9e de ligne. — Retraite des bataillons de Hildebrand. — Entrée en ligne du 70e. — Entrée en ligne de la Garde. — La brigade La Croix de Vaubois. — L'artillerie française vers 2 heures. — Les deux artilleries.

A défaut d'autre résultat, ces attaques de la cavalerie allemande ont provoqué un arrêt marqué dans le combat. Il est mis à profit. Les batteries de Stülpnagel se portent de nouveau en avant, par un demi-à-droite. La 2e lourde reste appuyée au bois de Vionville, dont la possession semble maintenant assurée à nos adversaires, d'autant que, de son nouvel emplacement, l'artillerie prussienne flanque sa lisière nord. Elle couvre ainsi le front de sa propre infanterie et nous empêche de rentrer dans le bois, en descendant de la croupe au nord, encore en notre pouvoir [1].

De plus, ces batteries agissent contre nos troupes au nord de la route de Mars-la-Tour, pendant les pauses du combat à la droite prussienne. Dans cette partie du champ de bataille, l'action revêt toujours davantage le caractère d'un échange de feux sur place. L'infanterie prussienne, qui a brûlé presque toutes ses cartouches, ne peut progresser au nord du bois de Saint-Arnould [2]. Les croupes qui le commandent dans cette direction restent occupées par nous.

Vers le centre, le colonel von Dresky franchit avec les trois batteries à cheval du IIIe corps le chemin de Gorze à

---

1. *État-major prussien*, I, 578. Il s'agit des 1re et 2e légères, 1re et 2e lourdes du IIIe corps, de la 1re légère du Xe.

2. *État-major prussien*, I, 579 : à l'ouest du ravin de Gorze, les 1er et 2e bataillons du 48e, le 3e chasseurs, les 5e et 8e compagnies du 78e ; à l'est les 2e et 3e bataillons du 8e.

Flavigny. Trois autres se rapprochent de ce hameau[1]. En même temps l'artillerie du Cimetière[2] coupe le vallon au nord de Flavigny et vient déborder légèrement celle de Dresky. Une autre batterie[3], jusqu'alors à l'ouest de Vionville, a traversé ce village pour passer au nord de la route et soutenir l'infanterie vivement engagée contre la droite du 6e corps.

Ce mouvement en avant, à peu près simultané, de quinze batteries, assure un appui beaucoup plus efficace à la ligne de combat. Après la charge des cuirassiers de la Garde, les deux bataillons aventurés dans le vallon de Flavigny[4] ont obliqué à gauche, face à la route. Le 9e de ligne, encore embusqué dans les fossés qui la longent, croit d'abord voir approcher des chasseurs français. Puis, un officier s'étant détaché pour reconnaître, nous ouvrons sur eux un feu efficace, non sans subir de fortes pertes[5].

A 1 heure environ, des fractions du 35e prussien atteignent la route à l'ouest du 9e de ligne, enfilant les fossés où il s'abrite. Le régiment est contraint d'opérer (1h 30) un changement de front en arrière. Au bout de quelques instants, il s'est reporté derrière une crête au nord-ouest de Rezonville, sa gauche au village[6].

Cette retraite a permis aux deux bataillons venus de Flavigny de gagner la route à leur tour. Il ne reste plus au 3e du 12e qu'un officier de l'armée active ; au 2e du 52e, le capitaine Hildebrand vient d'être mortellement atteint[7]. Néan-

1. 2e à cheval du Xe corps, suivie des 6e légère et 3e lourde du IIIe, ces dernières venant des pentes nord de Sainte-Marie. La 2e à cheval du Xe corps s'installe d'abord au sud et près de Vionville, puis, faute de vues, au nord de la route, un peu en arrière de la gauche du 64e (1er bataillon) [*R. H.*, I, 1904, 139, d'après *Die Thätigkeit des Generals von Bülow*, de Hans Klæber].

2. 3e à cheval du Xe corps, 4e légère et 4e lourde du IIIe.

3. 3e légère du IIIe corps.

4. 3e du 12e et 2e du 52e, capitaine Hildebrand. Voir *suprà*, p. 188 et suiv.

5. Historique du corps, *R. H.*, I, 1904, 377.

6. Historique du corps; Kunz, 69. Les 9e et 10e batteries du 13e, d'abord derrière le 3e bataillon du 9e de ligne, se portent ensuite à l'abri de la crête 299-306 à l'est (Historique, *R. H.*, I, 1904, 379).

7. Kunz, 70. Le 16 août, le 52e perd 4 officiers supérieurs, 10 capitaines, 6 premiers-lieutenants, 26 seconds-lieutenants, au total 50 officiers ou suppléants-officiers.

moins leurs feux de flanc accélèrent le mouvement de notre 93ᵉ, qui reflue vers l'est, comme le 9ᵉ de ligne. Ils tentent même d'enlever des voitures abandonnées au nord de la chaussée, qu'ils prennent pour des pièces. Mais cet effort épuise leurs dernières forces. Les cartouches commencent à manquer. Peu à peu, ils s'égrènent vers l'arrière et finalement leurs débris se replient dans le vallon de Flavigny ou le long de la route [1].

L'intervention d'un nouveau régiment du 6ᵉ corps contribue à cet échec. On sait que, vers midi, la brigade Chanaleilles s'est portée au nord-ouest de Rezonville, à hauteur des dernières maisons. Bien qu'en réserve, elle souffre déjà du feu. Au moment de la charge de Redern, Bazaine fait porter en avant le 70ᵉ. « Malgré la retraite précipitée de deux régiments, qui le traversent au moment de son déploiement [2] », il se déploie au nord de la route et vient prendre position sur la première crête à l'ouest de Rezonville. Il y restera plusieurs heures, non sans pertes [3].

Sur les entrefaites (midi 30 environ), l'un des officiers d'ordonnance de Bazaine, qui est aussi son neveu, est arrivé au galop près de Bourbaki, lui disant : « Mon général, assurez la retraite, le maréchal est prisonnier ! » — « J'ajoutai foi, dit Bourbaki, à la nouvelle, tout en comprenant, à l'animation de l'officier, qu'elle pouvait être exagérée [4]. » Peu après, il aperçoit au nord de la route « une forte débandade causée par un régiment de cavalerie qui revenait au galop des hauteurs de Rezonville [5] » et croit prudent d'établir ses zouaves à cheval sur la route bordant à l'est le ravin de Sainte-Catherine [6]. Vers 1 heure, Bazaine lui

1. Kunz, 71 ; *État-major prussien*, I, 581.

2. Rapport du colonel Henrion-Bertier, 17 août, *R. H.*, I, 1904, 400. Il s'agit sans doute des 91ᵉ et 94ᵉ.

3. Rapport Henrion-Bertier. Les 1ᵉʳ et 2ᵉ bataillons seraient au nord de la chaussée, le 3ᵉ au sud (*R. H.*, I, 1904, 146, sans références).

4. Notes du général Bourbaki, *R. H.*, I, 1904, 416.

5. 3ᵉ lanciers (?). Rapport sommaire du général Bourbaki, 21 août, *R. H.*, I, 1904, 413.

6. « En s'éloignant, Bourbaki leur crie : « Pressez-vous, les zouaves, c'est « grave ! » (Historique, *R. H.*, I, 1904, 440).

prescrit de porter toute la division Picard sur « la crête de Rezonville ». Les zouaves et le 1er grenadiers (brigade Jeanningros) sont établis en avant du village et sur ses deux flancs[1].

Deux batteries qui ont suivi cette brigade (4e et 6e de la Garde) prennent position au nord de Rezonville[2]. Deux autres (3e et 4e à cheval) suivent également la division Picard ; à l'est du village, elles se déploient au sud de la route, face au sud-ouest. La 3e, qui marche en tête, est accueillie dès sa mise en batterie par « un feu très violent » de l'artillerie prussienne au nord-ouest du bois de Vionville, à 2,800 mètres environ. Mais la plupart des obus ennemis s'enfoncent dans le sol sans éclater et nos pertes sont faibles[3].

Deux autres batteries (5e et 6e à cheval) se sont portées en avant vers le même instant. Elles prennent position au bord est du ravin de Sainte-Catherine et tirent quelques obus sur les bataillons prussiens qui cherchent à déboucher du bois de Saint-Arnould. Vers 5 heures, elles seront relevées par une batterie de la division Montaudon[4].

A ce moment, la Garde a déjà mis en ligne huit batteries, mais à des distances telles que leur action est nécessairement nulle. Comme le reste de notre artillerie, elles sont disséminées, sans aucun souci de l'unité de direction.

La brigade La Croix de Vaubois a suivi celle du général Jeanningros. Elle va atteindre Rezonville, quand Frossard

1. Notes du général Bourbaki. Les zouaves sont au nord de la route, dans une dépression à hauteur de Rezonville (Historique du corps). Le 1er grenadiers a son 1er bataillon en avant du village, les 2e et 3e au sud (Historique du corps, *R. H.*, I, 1904, 446). La *R. H.* écrit, *ibid.*, 148, sans indiquer ses références, que les zouaves sont au nord-est de Rezonville derrière le 28e, le 1er bataillon du 1er grenadiers sur la crête 299 à gauche du 1er du 25e ; le 2e bataillon à la lisière ouest, le 3e en réserve à l'intérieur.

2. Elles suivent d'abord les zouaves jusqu'au bord du ravin de Sainte-Catherine et y prennent position de façon à battre les débouchés du bois des Ognons. Vers 2h30, elles vont retrouver les zouaves entre la route et la voie romaine, et ouvrent le feu en appuyant leur droite à cette voie (Historique ; rapport de l'artillerie de la division Picard, *R. H.*, I, 1904, 458, 461).

3. Historique du régiment à cheval de la Garde, *R. H.*, I, 1904, 483.

4. Historique du corps. Toutes ces batteries sont de 4, sauf la 6e montée (mitrailleuses).

prie le brigadier « de venir à son secours ». Peu après, La Croix reçoit du général Picard l'ordre de prendre position au sud de Rezonville, en avant du ravin de Gorze. Il est en voie de s'y conformer, lorsque le divisionnaire retient près du village le 3e bataillon du 2e grenadiers et tout le 3e grenadiers [1]. La Croix ne dispose plus que de deux bataillons (1er et 2e du 2e grenadiers). « Formés en bataille et couverts chacun par une ligne de tirailleurs », ils gravissent les pentes au sud-ouest de Rezonville; le 2e bataillon du 1er grenadiers se déploie à leur droite, et tous trois dépassent l'emplacement encore occupé par le 77e, sous « une grêle continue de mitraille... Malgré l'intensité du feu, » les tirailleurs franchissent la crête et ouvrent le feu à trop grande distance, 1,400 mètres environ, sur les batteries à l'ouest du bois de Vionville [2]. Nous subissons des pertes très considérables. Les grenadiers n'en restent pas moins, « pendant près de deux heures », sur cet emplacement. Deux batteries de 12 (11e et 12e du 13e, réserve générale) ont pris position au sud de Rezonville et entretiennent contre l'artillerie ennemie un tir que la distance rend sans doute inefficace [3].

Quant au 3e bataillon du 2e grenadiers, d'abord en soutien d'une batterie de mitrailleuses voisine des précédentes, son rôle actif ne commencera qu'avec la retraite des deux autres. Enfin le 1er bataillon du 3e grenadiers, que le 2e ne tarde pas à rejoindre, se tient à l'est du village, au sud de la route. Une batterie (3e montée de la Garde), qui a suivi la brigade La Croix, prend position au sud-ouest entre celles du 2e corps et de la réserve générale. Mais elle se replie bientôt derrière Rezonville [4].

---

1. Rapport du général de La Croix ; rapport détaillé du général Picard, 19 août, *R. H.*, I, 1904, 437, 450. Le 3e grenadiers a un seul bataillon présent. Le 2e n'est pas encore revenu du bois des Ognons ; le 3e est à l'escorte des bagages de l'empereur.

2. Rapport de La Croix, *loc. cit.* ; Journal du 2e grenadiers ; rapport du commandant Lucas, 17 août, *R. H.*, I, 1904, 453 et suiv.; la *R. H.*, *ibid.*, 153, fait remarquer que la hausse du chassepot est graduée jusqu'à 1,200 mètres seulement.

3. Le rapport du colonel Salvator, 18 août, et l'Historique des batteries porte au contraire qu'elles tirent avec succès.

4. Rapport du capitaine commandant, *R. H.*, I, 1904, 460.

L'intervention de ces troupes fraîches est loin de donner une impulsion offensive à notre gauche. La brigade Jolivet vient d'être abandonnée par son artillerie[1], qui s'est retirée vers Rezonville. Après l'entrée en ligne du 2e grenadiers, le général croit devoir la ramener à l'est du village[2] ; désormais elle restera à peu près inactive, bien que ses pertes justifient mal une pareille attitude.

A peu près en même temps que les grenadiers, deux bataillons du 25e (2e et 3e) se sont portés de la lisière sud de Rezonville sur les pentes au nord du bois de Vionville, celles qu'occupait jusqu'alors le 77e. Elles prolongent ainsi la gauche du général de La Croix et la relient à la brigade Lapasset[3].

Quoique les Allemands soient en très petit nombre dans les bois de Vionville et Saint-Arnould, et que leur attitude n'ait rien d'agressif pour l'instant, nous croyons devoir encore renforcer notre gauche. Vers 3 heures[4], l'aide de camp de Bourbaki, commandant Leperche, apporte aux bataillons (1er et 2e) du 3e grenadiers restés aux abords de Rezonville l'ordre de se porter lentement, en ligne déployée, sur la croupe de la Maison-Blanche, entre les ravins de Gorze et de Sainte-Catherine. Cette maladroite prescription les livre au feu d'écharpe de l'artillerie prussienne à l'ouest du bois de Vionville. Nos pertes sont très considérables : 27 officiers dont les deux chefs de bataillon ; ce n'est pas sans difficulté que les cadres maintiennent leur troupe sur la ligne de combat[5].

Telle est la situation à notre gauche, entre la route de

---

1. 5e, 6e (mitrailleuses), 12e du 15e. La 6e paraît s'être retirée la première contre ce qu'écrit la *R. H.*, I, 1904, 152. Voir le rapport Gagneur, l'Historique du 5e d'artillerie, *ibid.*, IV, 1903, 413 et suiv.

2. Rapport Jolivet, *R. H.*, III, 1903, 678.

3. *R. H.*, I, 1904, 153, sans indication de source. Le rapport Levassor-Sorval, 18 août, le rapport Gibon, s. d., sont incompréhensibles en ce qui touche ces bataillons.

4. « Un peu après 2 heures » (*R. H.*, I, 1904, 153). Le rapport du lieutenant-colonel d'Argenton, 17 août, *ibid.*, 456, porte « vers 3h30 » ; celui du général de La Croix « entre 3 et 4 heures ».

5. Rapport d'Argenton.

Mars-la-Tour et le bois des Ognons; les fractions du 2e corps qui s'y maintiennent encore[1] viennent d'être ralliées par onze bataillons intacts; treize autres sont rassemblés autour de Rezonville[2]. Mais ces troupes fraîches ont relevé et non renforcé notre ligne de combat. En outre, suivant une déplorable pratique qui nous est coutumière, leur intervention s'est produite par fractions, comme à regret. Il n'y a pas eu trace de mouvement d'ensemble et surtout d'idée tactique. Nous visons simplement à garder nos positions, sans toujours y parvenir. C'est un rôle passif que nous acceptons, malgré la faiblesse numérique de l'ennemi, le décousu de son attaque et la maladresse de certains de ses mouvements. Il n'est pas surprenant que le moral de nos troupes s'en ressente. Elles supportent mal cette série d'offensives partielles, non soutenues et suivies presque aussitôt de retraites coûteuses. Nous avons vu dans quelles conditions se produit la déroute du 94e. Sur les derrières du champ de bataille, aux abords de Gravelotte par exemple, une foule de soldats, dont beaucoup sans armes ou sans sacs, s'agglomère peu à peu. La quantité des disparus est « énorme[3] ».

Il faut dire que notre infanterie est mollement appuyée par l'artillerie. Soit opinion exagérée de la supériorité du canon prussien, soit inexpérience tactique, beaucoup de batteries ouvrent le feu à des distances telles que leur action est purement illusoire. Ainsi de l'artillerie de la Garde. A part la 3e batterie montée, elle est en deuxième ligne derrière l'artillerie des 2e, 6e corps et de la réserve générale[4]. Dans d'autres cas, nos batteries cessent le feu, soit pour se réapprovisionner, soit simplement pour s'abriter, sans que leurs

---

1. D'après la *R. H.*, I, 1904, 154, le 3e chasseurs, quelques fractions du 76e, le 3e bataillon du 55e et la brigade Lapasset, celle-ci avec les 1er et 3e du 84e, le 3e du 97e en première ligne.

2. Les 70e, 1er bataillon du 25e, 1er du 1er grenadiers, 1er et 2e du 2e grenadiers, 2e et 3e du 25e, 1er et 2e du 3e grenadiers sont entrés en ligne; les 26e et 28e, 1er et 2e bataillons du 97e, 2e et 3e du 1er grenadiers, 3e du 2e grenadiers, zouaves de la Garde (deux bataillons) sont encore sous Rezonville (*R. H.*, I, 1904, 154).

3. Colonel Fix, *Lecture* du 18 mars 1899, 253-255; Bazaine, *Épisodes*, 80-83.

4. Voir *suprà*, p. 200.

pertes justifient cet arrêt[1]. Notre ligne de combat est ainsi affaiblie de la façon la plus inopportune.

Vers 2 heures, nous avons au sud de la route de Mars-la-Tour, entre les ravins de Gorze et de Sainte-Catherine, douze batteries devant l'artillerie allemande à l'ouest du bois de Vionville (sept batteries[2]). Mais une bonne partie se borne à un rôle de surveillance en face des bois. Deux autres (4e et 6e montées de la Garde) sont encore en réserve.

Entre le ravin de Gorze et la route de Mars-la-Tour, neuf batteries françaises en combattent huit allemandes[3]. La 2e du 18e, écrasée par un feu très précis, a perdu en quelques minutes vingt et un hommes et vingt-neuf chevaux. Elle effectue sa retraite[4]. La 10e du 15e s'est repliée au nord-est de Rezonville, après la charge de la brigade Redern. Deux autres (4e et 6e montées de la Garde) vont bientôt l'y rejoindre. Enfin la 10e du 5e va se réapprovisionner à sa réserve et ne rentrera en ligne que plus tard, avec les 5e et 11e du 5e[5].

Au nord de la route de Mars-la-Tour, dix-huit des nôtres sont engagées contre onze batteries allemandes établies aux abords est et ouest de Vionville. Les 9e et 10e du 11e, à l'ouest du bois de Saint-Marcel, ont dû se retirer « après

---

1. Voir *suprà*, p. 150, et tome IV, p. 319, 345, 352.

2. 7e du 2e, 6e du 15e ; 5e, 6e, 7e et 8e du 18e, plus six batteries à cheval de la Garde. La 11e du 5e s'est retirée sur Rezonville pour se réapprovisionner et sera ensuite envoyée sur un autre point (*R. H.*, I, 1904, 155). Il résulte même du rapport Gagneur que les 7e du 2e, 6e du 15e, 11e du 5e se retirent à l'abri d'un pli de terrain. La 7e du 2e, seule, reprend le feu à 3h 30.

Les 1re, 2e, 4e du 18e (réserve générale) se sont portées entre les deux ravins un peu avant midi 30. Elles en reviennent bientôt au sud-ouest de Rezonville, sur l'ordre de Bazaine. Vers 1 heure, les 7e et 8e du 18e (division Levassor) les remplacent sur la croupe de la Maison-Blanche, tirant à 3,000 mètres, avec du 4, sur l'artillerie à l'ouest de Vionville (*R. H.*, I, 1904, 155).

D'après la *R. H.*, les 6e du 18e, 6e du 15e, 7e du 2e, 5e du 18e, 1re et 2e à cheval de la Garde sont en première ligne ; en deuxième, les 7e et 8e du 18e, 3e, 4e, 5e, 6e à cheval de la Garde. De ces douze batteries, cinq ne paraissent pas avoir tiré sur l'artillerie allemande, faute de place ou en raison de la distance.

3. 8e, 9e, 10e, 11e, 5e du 5e, 3e montée de la Garde, 8e du 17e, 1re et 4e du 18e, en face des 3e, 1re, 2e à cheval, 6e légère, 3e lourde, 4e légère, 4e lourde du IIIe corps, 3e à cheval du Xe (*R. H.*, I, 1904, 158).

4. Historique, *R. H.*, I, 1904, 157.

5. *R. H.*, I, 1904, 157.

deux heures de feu », quoique leurs pertes soient à peu près nulles et qu'elles prennent d'écharpe l'artillerie prussienne [1]. Une autre, 5e du 14e, est présente, mais ne tirerait pas, « pour une cause restée ignorée [2] ». En outre, nous disposons de seize batteries au moins, groupées aux abords de Saint-Marcel et de Bruville [3]. Aucune n'a été engagée jusqu'alors. Elles suffiraient amplement pour appuyer à notre droite un mouvement débordant auquel l'ennemi ne pourrait rien opposer.

En résumé, vers 2 heures, trente-neuf batteries françaises, la grande majorité, il est vrai, de 4 ou de mitrailleuses, sont en action ou prêtes à combattre. Nous avons, de plus, à courte distance de la ligne de combat, dix-huit batteries entièrement intactes. Neuf ont déjà quitté le champ de bataille, quoique, pour la plupart, les pertes subies ne justifient pas un pareil abandon. Trois autres sont encore vers Gravelotte [4].

En face de ces soixante-neuf batteries, les Allemands en ont mis vingt et une en ligne, la totalité de celles qui ont pu atteindre le champ de bataille. Mais elles montrent sous le feu plus d'endurance que les nôtres. C'est à de très rares exceptions, en effet, qu'elles abandonnent la lutte; leurs

---

1. Ainsi que la 8e du 11e, elles ne combattent plus de tout le jour (Rapport Maucourant, *R. H.*, IV, 1903, 471).

D'après la *R. H.*, I, 1904, 158, nous avons d'abord en ligne, de droite à gauche : les 8e du 8e ; 10e, 7e du 4e, 7e du 8e, 12e et 5e du 8e, 6e du 14e, 7e du 5e, 3e du 18e (à cheval), 9e et 10e du 13e (12) ; en batterie près de Saint-Marcel, mais à très grande distance de l'ennemi, les 3e et 4e du 17e (à cheval); 11e, 12e, 8e du 11e, 9e du 4e.

Les onze batteries allemandes sont, à l'est de Vionville, les 4e légère et 4e lourde du IVe corps, 3e et 2e à cheval du Xe, 3e légère du IIIe ; à l'ouest de Vionville, les 1re à cheval, 1re lourde du Xe, 1re à cheval du IVe; 6e, 5e lourdes, 5e légere du IIIe.

2. *R. H.*, I, 1904, 158 (Voir *suprà*, p. 150).

3. 11e et 12e du 4e pres de Saint-Marcel ; 1re et 2e du 17e (à cheval) au nord-est ; 5e, 6e, 8e du 4e (division Montaudon) à la ferme de Villers-aux-Bois (vers 2 heures) ; neuf batteries du 4e corps entre Bruville et Urcourt (*R. H.*, I, 1904, 159). Les 9e et 10e du 13e ne sont pas comprises dans ces chiffres, bien qu'à peu près intactes (Voir *suprà*, p. 170).

4. *Autour de Rezonville*, après avoir été engagées : *6e du 5e ; 12e du 5e ; 7e du 17e ; 2e du 18e ; 7e du 20e ; 8e du 20e ; 5e du 14e*.

Auprès de Gravelotte : 1re, 2e, 5e montées de la Garde, intactes; *11e du 13e ; 12e du 13e* (*R. H.*, I, 1904, 160).

pertes sont, en règle générale, beaucoup plus considérables que les nôtres. Elles sont commandées, ce qui n'est pas pour nos groupes de batteries ; leur instruction technique a été mieux conduite ; elles ont, à un degré supérieur, le sens de la camaraderie de combat ; elles obéissent, comme toutes les troupes allemandes engagées le 16 août, la cavalerie mise à part, à une impulsion énergique si elle n'est pas toujours raisonnée, au désir passionné de faire le plus de mal possible à l'ennemi, sans tenir compte des risques propres. Enfin, et par-dessus tout, les Allemands puisent dans les premiers événements de la campagne une confiance en eux-mêmes, un mordant qui nous fait presque toujours défaut. Ils ont le sens de l'offensive, et nous nous en tenons à la défensive, avec ses conséquences inéluctables sur le moral des deux adversaires : une timidité qui va jusqu'à la paralysie chez l'un, une audace toujours croissante chez l'autre.

XIV

LA CHEVAUCHÉE DE LA MORT

Suite du combat de Buddenbrock. — Apparition du 3e corps. — Lehmann dans les bois de Tronville. — Ordre d'attaque donné à Bredow. — Lents préliminaires. — La Chevauchée de la Mort. — Nos batteries. — Le 93e. — Intervention des divisions Forton et Valabrègue. — Réflexions.

L'infanterie de Buddenbrock a mis à profit la courte pause résultant des charges de la cavalerie prussienne pour rétablir l'ordre dans ses bataillons. La majeure partie du 35e tient Flavigny et Vionville ; le reste, cinq compagnies[1], se porte du hameau vers la route de Mars-la-Tour, sans pouvoir la dépasser, mais en permettant ainsi à deux batteries[2] d'aller des abords de Flavigny vers cette chaussée. Elles y trouvent un emplacement favorable pour soutenir leurs tirailleurs engagés près de la voie romaine.

A gauche du 35e, deux autres bataillons (3e et 1er du 20e) dépassent la route de plusieurs centaines de pas au nord-est. C'est une sorte de conversion que la ligne prussienne décrit pour faire face aux troupes du 6e corps encore en position. Le 64e établit la liaison entre la brigade précédente et l'extrême gauche du IIIe corps[3]. Celle-ci est dans une « situation toujours plus critique, à la suite d'un combat de plusieurs heures ». Il est vrai que le 24e, joint au 2e bataillon du 20e, a repoussé plusieurs attaques de notre 93e « préparées par un feu destructeur », mais ses rangs sont fort éclaircis. Les pertes en officiers supérieurs, surtout, sont considérables[4].

C'est dans cet instant critique qu'apparaissent au nord

1. 1re, 2e, 4e, 7e, 11e et des isolés (*État-major prussien*, I, 581).
2. 2e et 3e à cheval du Xe corps.
3. *État-major prussien*, I, 581.
4. Trois au 20e, deux au 64e, quatre au 24e (*État-major prussien*; *Einzelschriften*, XVIII, 559).

de Saint-Marcel des masses considérables. On les voit se mouvoir contre le flanc gauche des Prussiens [1]; déjà leur artillerie enfile le ravin qui remonte vers Vionville le long des bois.

Pour parer à ce danger, Alvensleben dispose seulement de la demi-brigade du colonel Lehmann. Encore est-elle réduite à dix compagnies seulement [2], groupées près de Tronville. Le commandant du IIIe corps leur prescrit d'abord de se rapprocher des bois, mais de ne point s'engager sans son ordre. Il hésite évidemment à se démunir de sa dernière réserve.

Peu après midi 30 [3], il est informé par Caprivi que la 20e division atteindra vers 3 heures le champ de bataille. Ses hésitations sont levées, quoique des heures difficiles doivent encore s'écouler avant cette intervention. Il met Lehmann sous les ordres de Buddenbrock et lui prescrit de gagner la lisière nord-est des bois de Tronville.

Ces deux massifs, de forme irrégulière, sont situés entre la route de Mars-la-Tour et le ravin qui descend du bois de Saint-Marcel vers l'ouest. Garnis en général d'un épais sous-bois, ils sont séparés par une large clairière orientée du sud-est au nord-ouest; la parcelle sud, qui touche presque à la route, est la moins étendue. Dans la partie nord, une clairière, à peu près parallèle à la précédente, s'enfonce si profondément en se prolongeant au nord-ouest par une autre, symétrique, que le bois est presque partagé en deux parties. Un saillant fortement accusé vers l'ouest flanque entièrement la première de ces clairières.

Les compagnies de Lehmann ont peine à traverser ce double couvert. A droite, le 91e borde la lisière est et le sail-

1. C'est un peu après midi 30 qu'Alvensleben est informé de la marche du 3e corps contre sa gauche (*Einzelschriften*, XVIII, 560).

2. Le détachement Lehmann comprenait le 91e (moins les 1re et 2e compagnies), le 1er bataillon du 78e. Le 2e du 91e continua de Tronville vers le nord ; à la route, les 6e et 7e compagnies prirent vers Vionville, pour se joindre ensuite au 64e ; les 5e et 8e seules traversèrent les bois de Tronville pour s'intercaler dans la ligne de combat du 2e bataillon du 24e (*État-major prussien*, I, 569, 582).

3. *Einzelschriften*, XVIII, 560.

lant nord-est sous les obus qui affluent des abords de Saint-Marcel (1h30 environ). Vers la même heure, le 78e atteint la lisière nord [1], sans avoir, pas plus que le 91e, rencontré une seule patrouille française. Malgré son infériorité numérique, Lehmann ne s'en tient pas à la défensive. Il essaie de déboucher du saillant nord-est vers le bois de Saint-Marcel. Mais un feu extrêmement vif de la droite du 6e corps l'arrête, avec des pertes considérables. Deux compagnies sorties du bois (3e et 4e du 91e) sont menacées d'être coupées sur leur gauche et refoulées dans le couvert en même temps que la gauche du 24e (2e bataillon). Malgré notre passivité, et bien que le 93e ait lentément reflué derrière la crête 312 [2], les Prussiens se maintiennent avec peine à la lisière.

Jusqu'alors Alvensleben est parvenu, à force d'audace, à tromper le commandement français sur ses forces. Il a déjà attiré contre lui quatre corps d'armée, qu'un cinquième suit. Non seulement notre marche vers la Meuse est arrêtée, mais l'ennemi tient notre principale ligne de retraite. Le commandant du IIIe corps peut se tenir pour satisfait. Il n'a aucune raison de pousser plus avant. Son seul objectif est de ne pas être écrasé par le nombre, devant un adversaire inconscient de son pouvoir. Il n'est que 2 heures, et cette journée d'août n'est pas près de finir. « Il n'y a plus d'infanterie, plus une pièce en réserve. Le premier renfort à attendre, la 20e division, est loin encore ». C'est ainsi qu'Alvensleben est de nouveau conduit à faire usage de sa cavalerie [3].

Il a quitté son poste d'observation à l'ouest de Vionville, pour suivre les premiers mouvements de Lehmann et se rendre compte de l'emplacement des escadrons de Rheinbaben. Il rencontre une deuxième fois ce général. A ce moment,

1. D'après le plan 2 des *Einzelschriften*, XVIII, à 2 heures, la lisière nord est bordée par les 3e et 4e compagnies, 3e bataillon du 91e, 1er du 78e ; la lisière est par les 2e bataillon des 20e, 5e et 6e compagnies du 91e, 2e bataillon du 24e (*Einzelschriften*, XVIII, 560 ; *État-major prussien*, I, 583).
2. Rapport du colonel Ganzin, 18 août, *R. H.*, I, 1904, 587.
3. *État-major prussien*, I, 585.

avec les brigades Barby et Bredow, il se portait au nord des bois de Tronville, « afin de mieux couvrir le flanc gauche ». Alvensleben n'a donné aucun ordre dans ce sens; il ne croit pas devoir, néanmoins, interdire ce mouvement: Rheinbaben est rattaché au X[e] corps et il n'y a pour l'instant aucun motif de s'immiscer dans son commandement[1]. Le général se borne donc à exprimer « le désir » qu'une brigade au moins demeure à sa disposition. C'est celle de Barby qui est désignée tout d'abord; en réalité, Bredow reste vers Tronville pour s'immortaliser bientôt, un peu malgré lui, par sa Chevauchée de la Mort (*Todtenritt*). Barby se portera de nouveau à l'ouest des bois de Tronville afin de couvrir la gauche prussienne (1 heure environ)[2].

Cette brigade s'est mise en mouvement depuis un certain temps, lorsque l'état-major du III[e] corps s'aperçoit que Bredow va la suivre. C'est, dit-il, qu'il en a reçu l'ordre de Rheinbaben. Il est aussitôt avisé que ce général a expressément laissé une fraction de sa division à la disposition d'Alvensleben. Bredow reste donc près de Tronville[3]. Après cet incident, Alvensleben est retourné à l'ouest de Vionville. Cette fois, Buddenbrock est pleinement réduit à la défensive[4]. « Le feu de l'artillerie ennemie devient toujours plus insupportable », aussi bien entre la voie romaine et Rezonville que vers Saint-Marcel. On s'attend à une nouvelle attaque; des tourbillons de poussière annoncent l'approche de renforts. Dans ces conditions, Alvensleben estime qu'il doit garder à tout prix Vionville; il lui faut « donner

1. Du moins c'est ce qu'écrivent les *Einzelschriften*, d'après les Souvenirs d'Alvensleben. Ces scrupules semblent hors de saison. Dans la situation du III[e] corps, le devoir est de faire flèche de tout bois, pour parer à un écrasement possible.

2. Le 13[e] dragons (brigade Bredow) est déjà en observation au sud de Bruville. La brigade des dragons de la Garde venant de Saint-Hilaire débouche vers 1 heure de Mars-la-Tour, avec la 1[re] batterie à cheval de la Garde. Cette dernière est aussitôt portée vers le point où stationne le 13[e] dragons.

3. *Einzelschriften*, XVIII, 561, d'après les Souvenirs du colonel von Voigts-Rhetz et l'ouvrage du général von Bredow, *Aus meinem Leben*, 50.

4. *Einzelschriften*, *loc. cit.*; *Militär Wochenblatt*, 1899, 109, 2741, l'« Attaque Bredow », par le major A. von Kalckreuth, alors officier d'ordonnance de Buddenbrock.

de l'air » à la division Buddenbrock et, pour cela, prévenir notre offensive. Le seul moyen est de faire intervenir la cavalerie. « L'ascendant que jusqu'alors le III[e] corps avait conquis et conservé sur l'ennemi paraissait menacé..... Il n'était pas encore 2 heures..... un mouvement rétrograde avait donc été prévu et envisagé [1].

« Mais la pensée d'abandonner nos blessés et le champ de bataille était insupportable..... Renoncer à la supériorité morale aurait été pour l'issue de la journée un risque tel que les autres disparaissaient devant lui.

« Je décidai de prévenir l'adversaire par une nouvelle attaque de cavalerie; la 6[e] division d'infanterie n'en était plus capable, par suite de ses pertes et de sa fatigue [2]..... »

En l'absence de Rheinbaben, le chef d'état-major du III[e] corps transmet directement à Bredow l'ordre d'attaquer nos batteries voisines de la voie romaine. Mais il ajoute, de son chef: « La brigade, laissant à droite l'artillerie prussienne, marchera le long du bois contre la droite de l'adversaire. » Il indique en outre le meilleur chemin à suivre et comme Bredow lui objecte: « Nous devons donc attaquer le bois? », il répond que l'infanterie prussienne l'occupe déjà.

Cette assurance ne suffit pas, sans doute, à Bredow; il détache dans les bois de Tronville deux de ses escadrons sur huit [3], mesure inopportune qui l'affaiblit à l'instant le plus critique. Bien plus, il prend la singulière précaution de tirer leurs numéros au sort, « fait unique dans l'histoire depuis les Horaces [4] ». Voyant la lenteur de ces préparatifs,

---

1. « *Vorausgesehen und überlegt* » (*Einzelschriften*, XVIII, 562, reproduisant les Souvenirs d'Alvensleben). La *R. H.*, I, 1904, 171, traduit par *étudié et préparé*.

2. Alvensleben, Souvenirs, *Einzelschriften*, XVIII, 562.

3. 3[e] du 7[e] cuirassiers et 1[er] du 16[e] ulans. L'État-major prussien (I, 583) ajoute que l'ordre en fut apporté à Bredow par un officier d'Alvensleben, détail confirmé par Bredow (*Aus meinem Leben*, 49). Les *Einzelschriften*, XVIII, 563, assurent, d'après Alvensleben et les témoins, que le commandant du III[e] corps ne prescrivit rien de pareil.

4. Alvensleben, *Souvenirs*, *loc. cit.* Nous le verrons se reproduire à la brigade des dragons de la Garde.

Voigts-Rhetz, qui s'est un peu éloigné, croit devoir revenir sur ses pas pour faire remarquer qu'il n'y a « pas de temps à perdre ». La brigade se met aussitôt en mouvement, gagne l'angle de la route de Mars-la-Tour et du chemin de Tronville, traverse la première et, formée en ligne de masses, longe la gauche des batteries à l'ouest de Vionville. Elle peut ainsi atteindre le ravin qui descend au nord de ce village, après avoir été en vue un temps très limité [1]. Il est 2h 30 environ et notre inaction rend le danger moins pressant. Bredow n'en persiste pas moins.

Dans le ravin au nord de Vionville, il est entièrement caché à nos vues. Après avoir fait « pelotons à gauche », il se prolonge dans cette nouvelle direction, descendant ainsi le ravin, gagne 1,500 pas environ vers le nord, de façon que son régiment de tête (7e cuirassiers) arrive à hauteur de la dernière croupe qui descend parallèlement à la voie romaine. Bredow fait alors sonner *front,* puis *au galop*. A ce moment, le 16e ulans n'a pas encore terminé son déploiement, en sorte qu'il prend le galop quelques instants après le 7e cuirassiers et perd ainsi 100 à 150 pas [2]. Les escadrons remontent les pentes, suivant une direction légèrement inclinée au sud-est. Ils ne voient d'abord absolument rien de leur objectif, tout en essuyant une grêle de balles tirées trop haut et qui font peu de mal [3]. Tout à coup surgissent du sol, à très courte distance, d'épaisses lignes d'infanterie qui se préparent à tirer. Involontairement les cava-

---

1. Les rapports et Historiques de la division Tixier ne mentionnent pas son apparition. Le commandant des batteries de La Font de Villiers l'aperçoit et prend des dispositions en conséquence (Rapport Jamet, 18 août, *R. H.*, I, 1904, 392).

2. *Aufzeichnungen aus d. Geschichte d. Altm. Ulanen-Reg. Nr. 16*, cité par la *R. H.*, I, 1904, 174-176.

3. *Militär Wochenblatt, loc. cit.* D'après la *R. H.*, I, 1904, 174, le 16e ulans se serait trouvé en face du vallon 260-271 et le 7e cuirassiers devant le petit vallon suivant, au delà de la croupe 272. Il semble que la charge ait pris son origine plus au nord, vers la cote 255. Le déploiement aurait eu lieu à 1,800 pas de l'ennemi, c'est-à-dire vers la cote 271 (*ibid.*, 176, d'après l'Historique du 16e ulans).

L'Historique du 10e de ligne, les rapports Tixier et Péchot (*ibid.*, 224 et suiv.) ne font même pas mention de la brigade Bredow.

liers prussiens gagnent leurs intervalles, sous des salves et des feux rapides qui les laissent à peu près intacts. Des batteries voisines tirent à mitraille sans plus de résultat. Un témoin oculaire écrit que, pour lui, l'impression est celle d'une charge du temps de paix[1].

Les escadrons de Bredow avaient devant eux les compagnies du 9e chasseurs (3e, 4e, 6e) détachées en soutien d'artillerie vers la cote 312, celles du 75e déployées au sud de la voie romaine, enfin les batteries des divisions Tixier et La Font de Villiers, entre cette voie et la route.

Nous avons vu le 93e refluer[2] derrière la crête que garnit cette artillerie, la laissant ainsi entièrement à découvert sur son front. Il ne reste à sa gauche que les compagnies de chasseurs. Encore sont-elles masquées vers l'ennemi[3]. Quant au 75e, après avoir été relevé par le 93e, il n'a plus que son 1er bataillon derrière la même crête, vers la voie romaine[4]. Les batteries des divisions Tixier et La Font de Villiers ont beaucoup souffert, bien que leur propre tir ait une réelle efficacité[5]. Les mouvements préparatoires de Bredow n'échappent pas au lieutenant-colonel Jamet. Craignant « une charge de cavalerie sur l'angle du bois » auquel s'appuie la ligne, il porte rapidement en avant l'une de ses batteries (6e du 14e), tandis que les deux autres continuent le feu « en le dirigeant à droite[6] ».

Les batteries de la division Tixier, surtout les 5e et 8e, « souffrant énormément », le lieutenant-colonel de Montluisant envoie réclamer du renfort. Le chef d'escadron Vignotti s'adresse à Forton, qui consent à détacher ses deux batteries à cheval (7e et 8e du 20e). Vignotti les conduit en

1. *Militär Wochenblatt, loc. cit; État-major prussien,* I, 586.
2. Voir *suprà*, p. 199.
3. *R. H.*, I, 1904, 178.
4. Rapport du lieutenant-colonel de Brem, 17 août, *R. H.*, I, 1904, 383. Le 2e bataillon et deux compagnies du 3e ont été relevés par le 93e; quatre compagnies du 3e opèrent vers la route de Mars-la-Tour. La *R. H.*, *ibid.*, 178, porte au contraire que le 1er bataillon et les deux compagnies restantes du 3e ont été reportées « sur la crête voisine de la voie romaine ».
5. Voir *suprà*, p. 210.
6. Rapport Jamet, 18 août (artillerie de La Font de Villiers).

avant de l'une des siennes (5ᵉ du 8ᵉ), afin de lui permettre de se retirer. Au moment où elles se déploient, la charge survient [1]. La première (7ᵉ du 20ᵉ) vient à peine de mettre en batterie que les cavaliers prussiens sont au milieu d'elle, malgré une décharge à mitraille qui a jeté un grand désordre dans leurs rangs. Ulans et cuirassiers sabrent son personnel. En un instant, quatre officiers, une trentaine d'hommes sont hors de combat. La suivante (8ᵉ du 20ᵉ) n'a pu mettre que trois pièces en batterie ; les trois autres fuient vers Rezonville [2].

La batterie la plus voisine (5ᵉ du 8ᵉ), masquée par la 7ᵉ du 20ᵉ, ne peut faire usage de son feu. Elle aussi est traversée par la charge, mais ses pertes sont relativement faibles [3]. Les Prussiens passent sous le feu meurtrier [4] des compagnies du 9ᵉ chasseurs, sans qu'il rompe leur élan. Une autre batterie de La Font de Villiers (6ᵉ du 14ᵉ) vient à peine de se porter à la gauche des précédentes ; elle est traversée à son tour, et subit des pertes très sensibles [5]. Une dernière (5ᵉ du 14ᵉ) n'a pas attendu la charge pour amener les avant-trains. Elle se retire rapidement vers l'est, serrée de près par l'ennemi [6].

La droite de notre artillerie est moins atteinte, mais son action ne peut être que très restreinte. La 12ᵉ du 8ᵉ opère un changement de front, pour s'adosser au bois Pierrot [7]. De même la 7ᵉ du 14ᵉ, à sa droite, ne semble pas avoir tiré sur la charge. La 7ᵉ du 8ᵉ, voisine de la voie romaine, se

1. Rapports Montluisant et Vignotti; Historique des batteries, *R. H.*, I, 1904, 234 et suiv.; rapport du commandant Clerc et Historique des batteries du 20ᵉ, *ibid.*, 685 et suiv.

2. Rapport Clerc et Historique des batteries, *R. H.*, I, 1904, 181.

3. Rapport Vignotti. La batterie se retire néanmoins vers Gravelotte pour se réorganiser (Historique).

4. Rapport Vignotti.

5. Rapport Jamet. Une section de la 7ᵉ combat à côté d'elle depuis le début de l'action.

6. C'est sans doute à cette batterie qu'appartient la pièce enlevée un instant par le 16ᵉ ulans (Kalckreuth, *loc. cit.*). Voir aussi le rapport Jamet. D'après Dick de Lonlay, III, 178, cette pièce appartiendrait à la 7ᵉ du 20ᵉ.

7. Elle recueille deux pièces et des caissons *abandonnés*, se recomplète en hommes et en munitions (Historique cité).

dispose à ouvrir le feu en arrière sur les cavaliers qui l'ont dépassée, quand ceux-ci sont masqués par notre cavalerie[1].

Le gros de la brigade Bredow a continué sa charge. Il débouche ainsi devant le 93e, qui s'est rassemblé derrière l'artillerie, après son échec. La retraite précipitée de nos batteries « rompt les rangs sur une grande étendue au centre du régiment », et la charge passe par cette trouée. La garde du drapeau est dispersée par notre artillerie et par les cavaliers prussiens ; le porte-drapeau est renversé, le drapeau, « brisé au-dessous de l'aigle » par un projectile, tombe à terre[2]. La confusion est extrême ; la droite du 93e fuit vers la voie romaine[3]. Quant aux autres compagnies, ralliées par le colonel Ganzin, elles se maintiennent sur la crête qui court de la cote 312 vers Rezonville.

Les cavaliers de Bredow n'ont pas encore achevé leur « course à la mort ». Après avoir traversé le 93e, ils descendent dans la dépression au nord-ouest de Rezonville. Mais notre cavalerie s'ébranle enfin.

La division Forton est le dos à la voie romaine ; à droite, la brigade Murat en ligne déployée ; à gauche, la brigade Gramont sur deux lignes, à 60 mètres de distance. Le divisionnaire a vu les cavaliers prussiens dépasser la crête à l'ouest et couper les pentes au nord de Rezonville. Ils sont « complètement désunis » par un galop de 3,000 pas et présentent « l'aspect d'une sorte de goum ». La charge arrive ainsi à hauteur de la droite de Forton, lui prêtant le flanc à 400 ou 500 mètres. Le général lance aussitôt la brigade Murat qui fonce droit devant elle ; son choc a pour premier effet de couper les Prussiens en deux tronçons. La

1. Historiques des batteries, *loc. cit.*

2. Rapport du colonel Ganzin, 18 août, *R. H.*, I, 1904, 387. L'aigle seul reste dans les mains du porte-drapeau ; quant à la hampe, elle est ramassée quelques minutes après par le chasseur Mangin, du 5e chasseurs à cheval (*ibid.*). D'après Dick de Lonlay, III, 160-181, c'est le porte-drapeau qui aurait séparé la hampe de l'aigle. Mangin aurait repris cette hampe au ulan qui l'emportait.

3. 1re, 2e, 3e du 1er bataillon, 2e bataillon, 1re, 2e, 3e du 3e (Rapport Ganzin).

tête, poursuivie par les dragons, vient se heurter à la division de cavalerie Valabrègue, du 2e corps [1].

En voyant s'ébranler nos escadrons, Bredow a fait sonner le ralliement; mais il est trop tard. « Essoufflés par cette longue course, leurs rangs éclaircis par les projectiles ennemis, sans aucune réserve », ulans et cuirassiers n'opposent qu'une faible résistance et tombent en foule sous le sabre de nos cavaliers. La brigade de dragons du 2e corps les charge de front; un peu plus tard, le 5e chasseurs, qui est au nord-ouest de Rezonville, les aborde de flanc [2]. Ainsi attaquée de trois côtés, la tête de l'ennemi est à peu près anéantie. « La queue, composée surtout de cuirassiers », tourbillonne quelques instants et finalement essaie de regagner au galop son point de départ, défilant ainsi devant la brigade Gramont, encore immobile, dans l'hypothèse vraisemblable d'une nouvelle charge..... Le 7e cuirassiers brandit déjà ses sabres. D'un mot, Forton lui donne le signal : « Allons, le 7e ! » Aussitôt un formidable « hourrah » se fait entendre; le régiment, suivi du 1er escadron du 10e, s'élance comme un ouragan et arrive dans le flanc de l'ennemi qui, surpris, se défend mollement et précipite sa fuite [3]. Nos escadrons ne poussent pas leur poursuite à fond, mais les débris des cavaliers prussiens défilent maintenant sous le feu de l'infanterie qui s'est ressaisie et les couvre d'une grêle de balles [4]. Leurs pertes sont écrasantes.

Les restes de la brigade Bredow se rassemblent derrière Flavigny. « Chacun de leurs deux régiments ne peut d'abord reconstituer qu'un escadron sur les trois qui ont pris part à

1. Rapport Forton, 24 octobre 1870.

2. Rapport Valabrègue, 20 août; Historiques des 5e chasseurs, 7e et 12e dragons, *R. H.*, IV, 1903, 407 et suiv. Les 2e et 4e chasseurs, alors entre les bois Pierrot et Leprince, ne prennent aucune part à l'action. L'Historique du 5e chasseurs confirme la perte momentanée d'une de nos pièces (Voir *suprà*, p. 214).

3. Rapport Forton du 24 octobre; Historique des 7e et 10e cuirassiers.

4. Le 9e de ligne est alors échelonné par bataillon au nord de Rezonville, la gauche au village. Le 1er tire sur la charge, qui passe à 200 mètres sur sa droite (Historique du corps, *R. H.*, I, 1904, 377). Le 1er du 91e et sans doute des fractions du 94e, les 3e, 4e, 6e compagnies du 9e chasseurs paraissent l'avoir fusillée également. La 7e batterie du 20e, bien que fort éprouvée, tire encore quelques coups sur les fuyards (Historiques des corps et rapport Clerc, 18 août).

la charge. Celle-ci a coûté la moitié environ de leur effectif, cavaliers et chevaux [1]. »

Le général von Redern a porté le 11ᵉ hussards entre Vionville et Flavigny pour recueillir les escadrons de Bredow ; mais, en l'absence d'une poursuite sérieuse, ce régiment n'a pas à intervenir. La division Forton a repris son emplacement, le dos à la voie romaine. Quant à celle de Valabrègue, elle retourne au nord-est de Rezonville. Les autres troupes entre la route de Mars-la-Tour et cette voie ont, sans exception, subi un grave ébranlement matériel ou moral. Nos douze batteries quittent leurs emplacements ; deux seulement (7ᵉ et 8ᵉ du 8ᵉ) reprennent presque aussitôt le feu, après avoir reculé jusqu'à la voie romaine [2]. Quant aux dix autres, elles se retirent « pour se réapprovisionner » et ne reprennent plus aucune part à l'action [3]. Les pertes de la plupart ne justifient point pareille inaction.

Quant à notre infanterie, elle est très ébranlée, elle aussi. Le 75ᵉ et les deux tiers du 93ᵉ demeurent le long de la voie romaine. Le reste du 93ᵉ et deux bataillons du 70ᵉ (1ᵉʳ et 2ᵉ), ces derniers laissés intacts par la charge, se maintiennent seuls dans l'intervalle de la route et de la voie romaine [4].

Ce mémorable fait d'armes comporte de sérieux enseignements. Il montre qu'une charge de cavalerie n'est nullement impossible en face d'une infanterie, affaiblie, il est vrai, par un combat d'une certaine durée, mais bien armée et soutenue de près par une forte artillerie. Il faut dire que Bredow use habilement du terrain pour sa marche d'approche et, une fois devant son objectif, charge avec une vi-

---

1. *État-major prussien*, I, 588. Cette relation porte à 3,100 le nombre de nos cavaliers qui intervinrent à la fin de la *Todtenritt*, mais elle tient compte du 4ᵉ chasseurs (400 chevaux) qui ne fut pas engagé.

2. *R. H.*, I, 1904, 187, d'après les Historiques de la division Tixier. Les 7ᵉ et 10ᵉ du 4ᵉ (qui ne sont pas des batteries à cheval, comme l'écrit la *R. H.*), placées entre les bois Pierrot et de Saint Marcel, ne sont pas comprises dans ces douze batteries.

3. *R. H.*, I, 1904, 188.

4. *R. H.*, I, 1904, 188 ; il y a peut-être lieu d'y ajouter les 3ᵉ, 4ᵉ, 6ᵉ compagnies du 9ᵉ chasseurs, bien que l'Historique du corps soit muet à cet égard.

gueur, un entrain qui ne sauraient être surpassés. En outre, le moment de l'attaque est bien choisi, après un mouvement de retraite de notre infanterie, lorsque l'artillerie française, fortement atteinte, entame des changements de position peu opportuns.

Les résultats matériels et moraux sont également considérables. La disparition de dix batteries sur douze, le désordre mis dans l'infanterie affaiblissent le centre de notre ligne dans la plus large mesure. Le IIIe corps est dégagé au moment le plus critique; Bazaine et ses lieutenants, Canrobert en particulier, sont confirmés dans leur attitude défensive, et l'issue de la journée en est à peu près fixée par avance.

Il ne faudrait pas, toutefois, exagérer ces résultats, déjà si considérables. Ainsi, d'après l'État-major prussien [1], la *Todtenritt* arrête le mouvement offensif commencé au 6e corps. Le maréchal Bazaine, craignant une nouvelle attaque contre sa gauche, interviendrait lui-même pour l'interdire à son collègue. Aucun document n'autorise une pareille assertion et tout indique, au contraire, que ni Canrobert, ni Bazaine, n'ont, à aucun moment, une idée arrêtée en vue de l'offensive [2].

Quoi qu'il en soit, le résultat est positif. « Il n'y a plus aucune attaque venant de Rezonville. » Désormais, de l'extrémité ouest du bois de Saint-Marcel à la lisière du bois des Ognons, nous garderons une attitude passive. La division Buddenbrock a ses coudées franches, si épuisée qu'elle soit. Deux de ses bataillons (1er et 3e du 20e) [3] ont mis la charge à profit pour gravir les pentes sud du mamelon 312 et faire face à la voie romaine. Ils peuvent s'y maintenir, même lorsque la gauche de Buddenbrock est refoulée quelques instants après.

1. I, 589.
2. *R. H.*, I, 1904, 189. La déposition de Canrobert au procès Bazaine indiquerait le contraire, mais elle est contredite par la totalité des documents relatifs au 6e corps.
3. Soutenus à gauche par des fractions du 64e, à droite par les 6e et 7e compagnies du 91e et des fractions du 35e (*État-major prussien*, I, 589).

En outre, l'arrêt survenu dans l'action a permis de rassembler derrière Vionville le 64e, fortement éprouvé jusqu'alors. Il constitue une réserve qui manquait au IIIe corps. La marche des événements montre à Alvensleben qu'il pourra bientôt en avoir besoin vers le nord (3 heures environ).

En attendant, la fatigue des combattants est extrême, et l'action dégénère en une lutte d'artillerie. Mais du nord et du sud surviennent des troupes fraîches qui donneront bientôt à la bataille un ardent renouveau [1].

1. *État-major prussien*, I, 590.

XV

ENTRÉE EN LIGNE DE MONTAUDON

Arrivée de la division Montaudon. — Le combat vers Rezonville. — Affaiblissement de notre artillerie. — Offensive de Lapasset. — L'artillerie de Stülpnagel. — Notre inaction. — Entassement de nos réserves. — Mouvement de Montaudon.

On sait que la division Montaudon a bivouaqué entre Chantrenne et Montigny-la-Grange. Dès le début de la canonnade, elle prend les armes, attendant des ordres. Finalement, le général en demande à Le Bœuf, qui les lui fait parvenir seulement vers midi[1]. On se met aussitôt en marche sur Saint-Marcel. A la ferme de Bagneux, Montaudon reçoit un nouvel avis : il doit s'établir à la gauche de la division Nayral, « couvrant les bois en arrière de Rezonville[2] ». Après avoir fait déposer les sacs, Montaudon se porte aux abords de Villers-aux-Bois (un peu après 2 heures[3]). Puis le 95e va dans le bois Pierrot, le 1er bataillon du 81e à la lisière ouest du bois Leprince. Le gros de la division demeure près de Villers.

Cette inaction, qui dure jusqu'à 3h30, s'explique d'autant moins qu'elle succède aux efforts de la cavalerie allemande contre notre centre. Le 3e corps n'a pas moins de trente et un bataillons rassemblés derrière le 6e : Bazaine ne tente

---

1. Général Montaudon, *Souvenirs*, II, 98. Dans son rapport du 22 août, le général écrit « un peu après 11 heures ». Le rapport journalier du 17 août porte « à midi » (*R. H.*, IV, 1903, 444, 445).

2. Journal de la division, *R. H.*, IV, 1903, 443 ; sans doute les bois Leprince et Pierrot au nord-est.

3. *R. H.*, I, 1904, 294 : il y a entre Saint-Marcel et Villers les divisions Montaudon et Nayral, plus cinq bataillons d'Aymard. Celui-ci en a quatre (80e et 1er du 85e) vers la droite de Tixier ; le 2e du 85e, bientôt rejoint par le 3e, sur la voie romaine entre les bois Pierrot et de Saint-Marcel. Le 11e chasseurs et le 3e bataillon du 60e ont continué vers Rezonville, suivant un ordre de Bazaine ; le 3e du 44e est à Saint-Marcel ; les 1er et 2e du 44e, 1er et 2e du 60e au nord de la trouée entre les deux bois.

même pas d'utiliser cette masse, alors que son adversaire met en jeu jusqu'à son dernier bataillon pour lui arracher la victoire.

On a vu comment le résultat immédiat de la charge de Bredow a été la retraite de la majeure partie de nos troupes, entre la voie romaine et la route de Mars-la-Tour. De douze batteries, il en reste deux seulement. Encore se sont-elles repliées jusqu'à la première de ces chaussées, ainsi que la majeure partie du 93e ; une brèche « de près d'un kilomètre » en résulte sur notre ligne de combat [1]. Le général Jeanningros y jette ses deux bataillons de zouaves. Séparés par un intervalle de 50 pas au plus et « alignés comme à la parade », ils exécutent sur « plus d'un kilomètre une marche en bataille presque parallèle à la route de Mars-la-Tour », obliquent ensuite vers le nord et gravissent le mamelon 312, derrière la crête duquel ils se couchent sous les obus prussiens [2].

Deux batteries (4e et 6e montées de la Garde) ont suivi de loin ce mouvement. Entre 2h30 et 3 heures, elles ouvrent le feu contre l'artillerie ennemie, « mais à peine ont-elles tiré de six à huit coups par pièce » qu'ordre est donné de les reporter « à 1,500 mètres en arrière. Les zouaves suivent ce mouvement [3] », sans motif appréciable, et reviennent vers Rezonville. Les troupes à l'ouest sont renforcées uniquement d'une batterie (5e du 18e). Sur la demande du maréchal Canrobert, elle quitte son emplacement au sud-ouest du village, pour venir près de la voie romaine [4]. De même, entre la route de Mars-la-Tour et le chemin de Chambley, nous n'avons plus vers 3 heures que trois batteries sur neuf; les autres se sont retirées sans que, pour la plupart,

1. Voir *suprà*, p. 217. Le 75e est vers la voie romaine, aux abords de la trouée entre les deux bois. Le 70e est encore à l'ouest de Rezonville, prolongé vers le nord par le reste du 93e.

2. Historique du corps; rapport détaillé Picard, 19 août, *R. H.*, IV, 1904, 437 et suiv. Les 6e et 2e compagnies du 2e bataillon sont déployées en tirailleurs et brûlent quelques cartouches (Rapport du commandant Raizon, s. d., *ibid.*, 445).

3. Historique des batteries, *R. H.*, I, 1904, 461.

4. Historique des batteries du 18e, *R. H.*, I, 1904, 700.

leurs pertes justifient cet abandon [1]. A l'est du chemin de Chambley, notre artillerie s'est plus affaiblie encore. De huit batteries engagées, il en reste une seule vers 3 heures [2], celle de Lapasset (7e du 2e). Malgré la retraite de ses voisines et l'infériorité de son calibre, elle n'abandonne pas la position. Avec une ténacité qui fait le plus grand honneur au capitaine Dulon, elle se défile en appuyant à l'est et arrête par son feu l'infanterie qui cherche à déboucher des bois au sud.

L'affaiblissement de notre artillerie au sud de Rezonville contribue à l'échec d'une contre-attaque tentée entre 2 et 3 heures. Au moment où le 3e grenadiers de la Garde se porte sur la croupe de la Maison-Blanche [3], la situation de nos troupes est critique et « un mouvement en arrière assez désordonné » se prononce sur notre ligne. Mettant à profit l'arrivée de ces bataillons, Lapasset rallie ceux dont il dispose (1er et 3e du 84e, 3e du 97e) et les reporte en avant. Le 3e du 55e suit ce mouvement.

Il n'y a, devant eux, à la lisière du bois de Saint-Arnould, que des forces inférieures [4]. Précédés d'une forte

---

1. Des six batteries du 2e corps (9e, 8e, 11e, 10e, 5e du 5e, 8e du 17e), il reste les 5e et 8e du 5e. Les 10e et 11e se sont retirées définitivement ; les 9e du 5e et 8e du 17e ont été se réapprovisionner. Les 1re et 5e du 18e (réserve générale) se retirent sans motifs suffisants, au moins pour l'une d'elles. La 3e montée de la Garde (division Picard) a ouvert le feu « à gauche et à hauteur » de Rezonville, à 2,800 mètres ; puis elle se porte en avant de 500 mètres et continue « un tir qui semble précis », jusqu'à ce qu'elle reçoive l'ordre de cesser le feu (3 heures environ). Elle se replie derriere la crête (Historique).

La 8e du 4e (division Montaudon) ouvre le feu près de Rezonville « à gauche de la route ». Elle est bientôt ramenée en arrière et rejoint la 4e division près de Gravelotte (Historique) [*R. H.*, IV, 1903, 453 ; I, 1904, 287 et 461].

2. Les 5e et 6e du 18e (réserve générale) se sont retirées, la 5e au nord de la route, la 6e définitivement. La 6e du 5e (réserve du 2e corps) se retire vers 3 heures pour se réorganiser. Les 7e et 8e du 18e (division Levassor) vont un instant à 800 mètres du bois de Saint-Arnould, tirent une vingtaine de coups et se retirent, laissant deux pièces sur le terrain. Les 1re et 2e à cheval de la Garde tirent quelques obus sur les débouchés du bois des Ognons, arrêtent ainsi l'infanterie prussienne et rejoignent ensuite les autres batteries de la réserve « à droite de la route de Mars-la-Tour » (Historiques et rapports divers, *R. H.*, IV, 1903, 422, et I, 1904, 401 et suiv., 483).

3. Voir *suprà*, p. 202.

4. 2e et 3e bataillons du 8e grenadiers, 9e et 10e compagnies du 78e et des fractions du 3e chasseurs (Voir *suprà*, p. 142). Vers 11 heures, d'après Kunz, 86,

ligne de tirailleurs, les deux bataillons du 84e, en colonnes, marchent à cheval sur le chemin de Gorze. Les Prussiens les laissent approcher à bonne portée, puis ouvrent sur eux un feu enveloppant qui ne tarde pas à les arrêter. Une partie de notre ligne se couche à 400 mètres de l'ennemi et lui répond. Le reste fait demi-tour, laissant en arrière de longues traînées de morts et de blessés. L'artillerie allemande a puissamment contribué à cet échec [1].

Son infanterie est incapable d'en profiter. Outre qu'elle est inférieure en nombre, ses cartouches s'épuisent et il faut à tout prix les ménager. « Il s'agissait de maintenir la troupe en place dans ce combat inégal, et les officiers étaient contraints de s'exposer sans ménagement. Ils le firent, mais avec de lourdes pertes [2]..... »

Les cinq batteries de la droite allemande, après leur conversion vers l'est [3], canonnent notre infanterie au nord du bois de Vionville.

Leur tir est si rapidement réglé que le moindre mouvement attire sur nous une pluie de projectiles. L'un après l'autre, tous nos renforts en font l'expérience. Mais cette artillerie commence à manquer de munitions. On parvient avec peine à lui conduire quelques caissons. Les pertes en chevaux sont si considérables que, dans une batterie [4], le seul officier encore valide doit suivre les mouvements de ses pièces sur un avant-train. Une autre (1re légère du Xe corps), vers 3h30, n'a plus un seul coup à tirer. Le commandant de l'artillerie divisionnaire rend compte qu'il lui reste une moyenne de cinq obus par pièce; la plupart n'ont

---

les 12e, 10e, 5e, 7e, 6e compagnies du 8e et une partie de la 8e sont à l'est du chemin de Gorze; le reste de la 8e, les 9e et 11e à l'ouest; la ligne prussienne coupe ce chemin à 700 mètres environ au sud de sa sortie du bois. A midi 30, le lieutenant-colonel L'Estocq, venant de la gauche, prend le commandement et prescrit une vigoureuse offensive, appuyée par les 9e et 10e du 78e dans le ravin de Gorze (Voir *suprà*, p. 165). A 1 heure environ, la lisière nord du bois de Saint-Arnould appartient aux Prussiens.

1. Rapport Lapasset, Historique du 84e, *R. H.*, III, 1903, 706; Kunz, *op. cit.*, 103, d'après l'Historique des *Leib-Grenadiers* (8e régiment).

2. Kunz, 103.

3. Voir *suprà*, p. 197.

4. 1re légère du IIIe corps (Kunz, 104).

qu'un attelage ; il serait impossible de les mouvoir. Stülpnagel répond que l'artillerie est maintenant son unique point d'appui. Il n'a, pour ainsi dire, plus d'infanterie. Il faut que ses batteries restent sur place, au prix des plus grands risques. Il suffit qu'elles tirent un coup à de longs intervalles, sauf au cas d'une nouvelle attaque : elles devraient alors tirer vivement, « jusqu'au dernier obus [1] ».

On voit combien les circonstances nous favorisent. « Ce fut un bonheur pour les Prussiens, écrit le major Kunz, que les Français fussent épuisés comme nous et surtout que le maréchal Bazaine ne pensât nullement à une attaque décisive. C'est ainsi qu'au moment le plus critique, de 2h45 à 3h45 environ, l'intensité du feu alla diminuant chez nos adversaires. » Cet arrêt inopportun permet aux Prussiens de ravitailler leurs batteries, de remplacer personnel et chevaux hors de combat. Vers 4 heures, l'artillerie de Stülpnagel est de nouveau en état de combattre ; l'infanterie, elle aussi, a reçu des cartouches. Elle est soutenue de la façon la plus efficace par soixante-douze pièces [2], devant lesquelles notre artillerie se réduit presque à rien.

Cependant Bazaine continue d'entasser des réserves à Rezonville et à Gravelotte ; il borne visiblement ses ambitions à conserver ces deux points [3]. Lui aussi, Bourbaki est « vivement préoccupé des efforts » que la Garde doit soutenir « à la gauche de la position ». Vers 3 heures, il porte en avant le 3e voltigeurs et les batteries de la division Deligny. Ces dernières prennent position sur la crête au sud-

---

1. Kunz, 105, reproduisant le Beiheft 4 du *Militär Wochenblatt*, 1895, 174.

2. Avant midi, les quatre batteries de Stülpnagel et les cinq batteries du colonel von Dresky ; à midi 15, survient la 1re légère ; à 3h45, la 3e légère et la 3e lourde du Xe corps (Kunz, 106).

3. Le 2e bataillon du 100e (division Tixier) est envoyé à Rezonville, où Canrobert le réunit à un bataillon du 97e, un autre du 28e, un des grenadiers de la Garde (3e du 1er ?), une compagnie du génie, sous les ordres du colonel Grémion, du 100e. Rezonville est mis en état de défense de 2 à 7 heures. On y travaille encore après 10 heures (Rapport Leroy de Dais, 19 août ; Historique du 100e, *R. H.*, I, 1904, 231 et suiv.). Le 11e bataillon de chasseurs et le 3e du 60e sont aussi portés à Rezonville par ordre de Bazaine et prennent ensuite position au sud-ouest, derrière les voltigeurs et les grenadiers (Historiques, *R. H.*, IV, 1903, 466 et suiv.).

ouest de Rezonville ; les voltigeurs prolongent la gauche des grenadiers [1].

A l'heure même où Bourbaki renforce ainsi notre centre, Bazaine vient de l'affaiblir en portant la division Montaudon, d'abord sur Gravelotte, puis « sur les défilés qui viennent d'Ars-sur-Moselle et de Novéant, pour arrêter les colonnes ennemies » qui déboucheraient dans cette direction [2]. Ainsi reparaît la constante préoccupation du maréchal : assurer sa liaison avec Metz, même au risque de perdre toute ligne de retraite.

La division Montaudon, la brigade Clinchant en tête, vient de s'engager sur la route d'Ars, lorsque Bazaine lui donne l'ordre de revenir sur ses pas et de se porter au plus vite « à la lisière du bois des Ognons, parallèlement à la route » de Mars-la-Tour [3].

C'est à ce moment que le 3e voltigeurs entre en ligne au sud-ouest de Rezonville, derrière l'artillerie du général Deligny et dans l'intervalle d'autres batteries, situation qui lui vaut des pertes sensibles. Peu après, survient le 4e voltigeurs, qui se déploie à la gauche du 3e ; son 2e bataillon, « presque en potence », fait face, partie à l'artillerie de Stülpnagel, partie au bois de Saint-Arnould [4].

Vers la même heure (4 heures environ), la brigade de voltigeurs Brincourt entre aussi en ligne. Elle est à la Maison de poste, marchant sur Rezonville, quand Bazaine lui prescrit « de faire surveiller, avec un régiment », la corne nord-ouest du bois des Ognons [5]. En réalité, Brincourt conduit le

1. La 5e montée de la Garde (mitrailleuses) arrive vers 3h 30 à Rezonville ; elle est rejointe vers 4 heures par les 1re et 2e (Journal de la Garde ; rapport du lieutenant-colonel Gerbaut, *R. H.*, I, 1904, 406, 432).

2. Note du maréchal Le Bœuf, s. d. ; rapport du même, 20 août, *R. H.*, IV, 1903, 435 et suiv. Le rapport Montaudon, 22 août, *ibid.*, 445, porte même « afin de menacer les lignes de retraite de l'ennemi », ce qui paraît peu vraisemblable. En effet, « vers 3h 30 », la division Forton reçoit l'ordre de se porter « en arrière de Gravelotte pour appuyer notre gauche » que l'on suppose « menacée par un corps tournant » (Rapport Forton, 18 août).

3. Rapport Montaudon, 22 août.

4. Rapport du général Garnier, s. d., *R. H.*, I, 1904, 428.

5. Les termes du rapport Brincourt, 18 août (*R. H.*, I, 1904, 422) sont incompréhensibles : « le rentrant du ravin du bois des Ognons situé au coin de la lisière du bois ».

2e voltigeurs sur la croupe de la Maison-Blanche. Son 1er bataillon y relève le 2e du 3e grenadiers, qui a « épuisé ses munitions ». Le 2e se déploie face à l'est, le long du ravin de Sainte-Catherine ; le 3e demeure en réserve [1].

Tandis que notre infanterie est ainsi renforcée au sud-est de Rezonville, l'artillerie l'est aussi à l'ouest, double fait qui tient, nous le verrons, à l'intensité prise par le combat au nord des bois de Vionville et de Saint-Arnould. Vers 5 heures, nous avons treize batteries entre le chemin de Chambley et le bois des Ognons, en face des soixante-douze pièces de Stülpnagel. Mais quatre sont à des distances telles que leur tir n'aurait aucune efficacité [2]. Du chemin de Chambley à la voie romaine, il ne nous en reste que cinq (5 heures) [3]. Par contre, l'entassement est extrême autour de Rezonville. Le mélange n'y est pas moindre et Bazaine aggrave encore cette double erreur en portant près de ce village l'une des brigades de Montaudon.

Ce général est en marche vers Rezonville [4], lorsque le maréchal se ravise encore : cinq bataillons (51e, 1er et 2e du 62e) suivent seuls Montaudon jusqu'au village ; le reste demeure sur le chemin d'Ars et à la lisière du bois des Ognons,

---

1. Rapport Brincourt, 18 août. La Maison-Blanche, maisonnette au sud-est de Rezonville.

2. *R. H.*, I, 1904, 308. Sur la croupe de la Maison-Blanche : 3e montée de la Garde venue du sud-ouest de Rezonville pour renforcer la 7e du 2e; 7e et 8e du 18e, pendant un temps très limité ; 1re et 2e à cheval de la Garde, revenues sur le revers est. Entre le ravin de Gorze et le chemin de Chambley : 4e montée de la Garde, vers 4h30, sur la croupe 311-312 ; 6e montée, un peu après 4h30, à gauche de la 4e ; 5e montée (mitrailleuses) sur la crête 311. A l'est de Rezonville, les 3e et 4e à cheval, renforcées un peu avant 5 heures par les 5e et 6e. La 8e du 4e (division Montaudon), mitrailleuses, a remplacé au nord du bois des Ognons les 5e et 6e à cheval (Historiques et rapports divers, *R. H.*, I, 1904, 308, 460, 463, 483).

3. *R. H.*, I, 1904, 310 : 8e du 8e restée le long de la voie romaine ; 8e du 11e à la corne sud-ouest du bois de Saint-Marcel (entre 4 et 5 heures); 7e et 12e du 8e, 5e du 18e restées entre la voie romaine et la cote 306 au sud ; la 8e du 3e a rejoint la division Bataille près de Gravelotte, faute de munitions. De même la 9e du 5e se retire vers 3 heures, revient vers 3h30 après s'être réapprovisionnée, reste jusqu'à 5 heures et rejoint ensuite la division ; les 8e du 17e et 4e à cheval de la Garde essaient de rentrer en ligne et sont ramenées en arrière vers 4 heures (Historiques et rapports divers, *R. H.*, III, 1903, 702 ; IV, 1903, 424, 471 ; I, 1904, 238, 484, 700).

4. Voir *suprà*, p. 225.

ou enfin ne tarde pas à accroître la masse entassée autour de Rezonville[1].

Les batteries de Montaudon l'ont suivi dans cette direction. Vers 5 heures, après une série de mouvements incohérents, deux d'entre elles (5e et 6e du 4e) vont à l'ouest de Rezonville ; la 8e du 4e reçoit de Bazaine l'ordre de s'établir « en avant et à gauche » de Gravelotte, de manière à empêcher l'ennemi de déboucher sur la croupe de la Maison-Blanche[2].

On voit combien sont tenaces les inquiétudes du maréchal pour ses communications avec Metz. Il n'a d'autre idée que celle de parer à une attaque dans cette direction. Cette crainte imaginaire l'hypnotise au point qu'il laisse fuir la victoire qui s'offrait à lui vers sa droite[3].

---

1. 3e du 62e au convoi ; 18e chasseurs sur le chemin d'Ars ; 81e bordant le bois des Ognons (1er et 2e bataillons) avec trois compagnies du 3e du 95e ; 3e du 81e ; 1er, 2e et 1/2 3e du 95e en réserve vers Rezonville (Rapports Montaudon, 17 et 22 août ; Historiques, *R. H.*, I, 1904, 444 et suiv.).

2. Historique, *R. H.*, I, 1904, 453.

3. On ignore sur quoi la *R. H.* (I, 1904, 312) se fonde pour écrire : « ... Il se préoccupait surtout de rassembler le plus de monde possible autour de Rezonville même, en vue d'une opération ultérieure, probablement très mal définie... » Nulle part il n'est question d'une opération projetée, partant de Rezonville.

Il est possible que Coffinières ait transmis à Bazaine un télégramme daté du Saint-Quentin à 2^h 19 du soir et portant que « des colonnes... considérables avaient été vues en arrière d'Augny, se dirigeant vers les bois de Jouy et vers la Moselle ». Mais cette dépêche atteignit Bazaine au plus tôt vers 3 heures et déjà il avait manifesté des inquiétudes non dissimulées pour sa gauche.

XVI

ARRIVÉE DE FRÉDÉRIC-CHARLES

Les idées de Frédéric-Charles. — Ses intentions. — Son arrivée sur le champ de bataille. — Suite du combat de Stülpnagel. — Arrivée de la division Kraatz. — Combat du 56e.

On sait que Frédéric-Charles se fait une idée fort inexacte de la situation. Son objectif est de marcher aussi vite que possible vers la Meuse, de façon à atteindre ses ponts avant nos troupes. Non que le prince ait la pensée de nous couper la retraite. Il croit au contraire que notre direction de marche traverse cette rivière en aval de Verdun et qu'il ne pourra plus rencontrer des fractions notables de nos forces entre Meuse et Moselle.

C'est que, jusqu'au 16 après midi, il est convaincu que notre marche de la Nied à la Meuse a continué sans interruption depuis le 12 et que la Ire armée a battu le 14 une simple arrière-garde[1]. Il ne tient compte, ni des données recueillies du 12 au 16 sur l'emplacement de nos gros, ni de notre peu d'aptitude aux mouvements rapides. C'est une idée préconçue qui règle sa conduite, avec les conséquences ordinaires de cette faute. Elles sont aggravées par son caractère même : « Faire revenir le prince d'idées préconçues — c'était l'un des principes de son action — était presque impossible[2]. »

Pas plus que Moltke, Frédéric-Charles ne prévoit donc un engagement sérieux pour le 16[3]. Il s'y attend si peu qu'il invite à sa table le prince royal de Saxe[4]. Pourtant,

1. *Einzelschriften*, XXV, 21.
2. Hœnig, *Beiträge*, 65.
3. Ordre de Moltke du 15 à 6h 30 du soir et ordre de la IIe armée, 7 heures. Voir *suprà*, p. 54, 64.
4. Hœnig, *Die Wahrheit*, 3.

l'arrivée, à 10h 30 du soir, de l'ordre de Moltke relatif au 16 août paraît modifier ces idées. S'il lui est recommandé de prononcer une vigoureuse offensive vers les routes de Metz à Verdun, c'est que notre mouvement vers l'ouest est moins avancé qu'il ne l'admettait. De là, sans doute, « l'ordre complémentaire » aux Xe et IXe corps[1]. Le IIIe ne reçoit aucune prescription nouvelle, quoiqu'il soit le plus près de la route d'Étain.

Le matin du 16, le prince apprend que, dans la nuit, des patrouilles de la 25e division ont observé de grands feux de bivouac[2]. Mais le premier renseignement positif ne lui parvient que vers midi. C'est le compte rendu, si peu exact, qu'Alvensleben lui adressait à 10h 30[3]. L'officier qui en était porteur reçoit l'ordre suivant, daté de midi 30 : « Tant que l'ennemi reculera devant le IIIe corps, celui-ci devra le poursuivre vivement, sa gauche en avant et tout en conservant la liaison avec le Xe corps. Le IXe, qui sera à midi, demain, à Mars-la-Tour, assurera la sécurité vers Metz et soutiendra le IIIe, s'il est nécessaire. L'objectif de toute l'opération est de refouler l'ennemi au delà de la frontière belge ou de l'investir dans Thionville, où l'on attendrait d'être relevé par la Ire armée[4]. »

On voit quelle fausse image Frédéric-Charles se fait de la situation. Elle ressort plus nettement encore de l'ordre d'armée daté de quelques instants auparavant[5]. Ce docu-

1. Au Xe corps : « S. M. porte aujourd'hui son quartier général à Pont-à-Mousson. Suivant les nouvelles reçues, la retraite de l'ennemi a lieu surtout par la route de Metz à Verdun par Étain. V. E. voudra bien pousser la cavalerie vers cette route. »

Au IXe corps : « Il est nécessaire que le IXe corps traverse aussitôt après le IIIe le pont qu'il a établi sur la Moselle... V. E. voudra bien continuer sa marche avec le IXe corps et le porter sur la Moselle... S'il est possible, le corps d'armée poussera aujourd'hui même des fractions au delà de la Moselle et suivra le IIIe demain sur Mars-la-Tour » (*Einzelschriften*, XVIII, 538).

2. Compte rendu de 5h 30 arrivé à 9h 30 au quartier général du IXe corps (Verny). On ignore l'heure de son arrivée au quartier général de la IIe armée (Widdern, *Krisis von Vionville*, I, 228).

3. Voir *suprà*, p. 125.

4. Kunz, 124. Cet ordre est inexactement traduit par la *R. H.*, I, 1904, 313.

5. « La IIe armée continuera demain son mouvement vers la Meuse... La droite... réglera ses marches d'après... la retraite de l'ennemi, en sorte que le

ment montre de la façon la plus évidente que, pour le prince, l'opération confiée aux IIIe, X^e, IXe corps n'a qu'une importance restreinte. Il veut, avant tout, border la Meuse et en tenir les ponts. Il ne s'attend à rencontrer entre cette rivière et la Moselle aucune résistance sérieuse ; tout au plus admet-il la présence d'une arrière-garde à rejeter vers le nord.

Le IXe corps va recevoir des instructions conçues dans le même esprit [1], mais qui auront du moins ce résultat d'accélérer son débouché sur le champ de bataille.

L'intention de Frédéric-Charles est de porter son quartier général le soir même à Thiaucourt, après s'être rendu au IIIe corps pour y juger de la situation. Les circonstances lui semblent si peu pressantes, qu'il est encore à table avec le prince royal de Saxe lorsque, à 2^h 5, survient un rapport tout à fait inattendu : le général von Kraatz rend compte

---

X^e corps passe la Meuse ultérieurement en aval de Verdun. Il aura à détacher une fraction vers cette place...

« Le IIIe corps marchera sur Étain qu'il occupera avec son avant-garde, si les circonstances n'en décident autrement...

« Le IXe corps atteindra Mars-la-Tour... Les trois corps précédents auront à conserver la liaison entre eux ; en cas d'engagement sérieux, le général von Voigts-Rhetz pourrait disposer en premier lieu du IIIe, puis du IXe corps.

« Au cas où, comme on doit s'y attendre, un engagement de ce genre n'aurait pas lieu, le IIIe corps devrait marcher le 18 dans la direction de Dieue-sur-Meuse, le IXe sur Fresnes, Génicourt-sur-Meuse, de façon à s'assurer au plus tôt la possession des ponts...

« Le XIIe corps portera demain sa tête à Vigneulles, son gros à Saint-Benoît-en-Woëvre... la cavalerie jusqu'à la Meuse et au delà...

« La Garde marchera sur Saint-Mihiel, avec une forte avant-garde sur la rive gauche... la cavalerie dans la direction de Bar-le-Duc.

« Le IVe corps marchera les jours suivants dans la direction Jaillon, Sanzey, Boucq, sur Commercy...

« Le IIe corps atteindra demain Pont-à-Mousson, avec sa pointe dans la direction Limey-Flirey-Saint-Mihiel...

« Lorsque la IIe armée sera arrivée sur la Meuse et en tiendra les passages, elle aura probablement un repos de plusieurs jours, jusqu'à ce que les armées d'aile soient à sa hauteur... » (*État-major prussien*, Annexes, I, 151).

1. « Le IIIe corps poursuit depuis ce matin à 10 heures des troupes ennemies qui se retirent dans la direction Vionville-Thionville. Ce corps est invité à les suivre jusqu'à leur investissement dans Thionville ou à leur passage au delà de la frontière belge. Il importe que le IXe corps occupe bientôt Mars-la-Tour, couvre aujourd'hui même le flanc droit du IIIe vers Metz et surtout lui serve de soutien. L'ordre d'armée pour le 17 est à exécuter dès maintenant dans la mesure du possible. Toujours maintenir la liaison avec les IIIe et X^e corps » (Ordre dicté au capitaine von Lignitz à midi 30, *Einzelschriften*, XVIII, 577).

(11h 30) que le IIIe corps est engagé au nord de Gorze contre des forces supérieures ; la 5e division de cavalerie est présente avec neuf régiments et quatre batteries ; la 20e division d'infanterie marche vers le champ de bataille et la 19e division est avertie [1]. Ce compte rendu est pour modifier toutes les idées de Frédéric-Charles. Il ne s'agit plus d'une arrière-garde attardée sur la Moselle, que le IIIe corps refoulerait aisément vers le nord, mais bien de forces importantes exigeant l'intervention de toute la droite allemande [2]. Il faut rendre cette justice au prince qu'il n'a pas une hésitation. Un peu avant 3 heures, il est à cheval, suivant à toute allure la route de Novéant, puis le chemin de Gorze. A 4h 30, il atteint la hauteur 329 à l'ouest du bois de Vionville, après avoir parcouru 24 kilomètres, dont partie dans un défilé encombré de blessés, de trains et d'escortes [3].

Dès son arrivée, il reconnaît que l'action est « engagée contre des forces supérieures. Mais il ne se rend pas exactement compte de cette supériorité [4] ». Après avoir chargé plusieurs officiers d'établir la situation, il prescrit à Stülpnagel de garder le terrain conquis. Il approuve l'emploi à l'extrême droite des fractions disponibles de la division Barnekow (VIIIe corps) [5] et du 11e régiment, dont l'approche est signalée.

En effet, cette division atteint Arry vers midi 30, après une longue marche. Sur la demande de Stülpnagel, elle repart aussitôt pour Novéant et Gorze. Le 11e, que le

---

1. Analysé par von Widdern, *Verwendung*, I, 193. Quelques minutes auparavant (2 heures), le chef d'état-major du prince, Stiehle, écrit à Moltke : « Je crois opportun de laisser les quatre autres corps de la IIe armée marcher tranquillement vers la Meuse, de Bannoncourt à Commercy, pour s'emparer demain des ponts. Nous devrons ensuite nous arrêter plusieurs jours, afin de ne pas déboucher de l'Argonne dans la plaine de Champagne avec des têtes isolées » (*Moltkes Korrespondenz*, I, III, I, 231).

2. « Ce rapport tomba comme une bombe dans l'état-major réuni pour le repas de midi » (Kunz, 125).

3. Von Widdern, *Verwendung*, I, 193.

4. Vers 8h 30 du soir seulement, il rencontre Alvensleben ; jusqu'alors il ne soupçonnait pas la présence devant lui de l'armée du Rhin (*Einzelschriften*, XVIII, 579).

5. *Einzelschriften*, XVIII, 580, moins la 31e brigade détachée vers Thionville avec une batterie et un escadron (Voir *suprà*, p. 95).

IXe corps a poussé jusqu'à Corny, se joint, de sa propre initiative, aux troupes de Barnekow. Vers 4 heures, ces neuf bataillons sont rassemblés vers Sainte-Catherine ; leurs trois batteries ont pris les devants et sont depuis 3h 30 en action à côté de celles de Stülpnagel[1]. Le IIIe corps reçoit ainsi de nouveaux renforts au moment le plus opportun.

Sa droite a déjà été renforcée, d'abord de quatre nouvelles batteries du Xe corps[2], comme nous l'avons vu, puis des deux bataillons que Stülpnagel avait laissés à Dornot et à Corny. Le 1er du 8e atteint vers 3h 30 la croupe à l'ouest du bois de Vionville. Il reçoit aussitôt l'ordre de couvrir la droite de l'artillerie prussienne[3]. Le 1er du 12e survient peu après (3h 45). Mais tous deux ont subi de grosses pertes à Spicheren et leurs effectifs sont relativement très faibles[4].

Un officier de la division Barnekow est déjà arrivé (3h 25) auprès de Stülpnagel, annonçant l'approche de ces nouvelles troupes. Peu après le chef d'état-major du VIIIe corps, colonel von Witzendorff, vient s'informer de la marche du combat. Avant 4 heures, Barnekow a reçu l'ordre de porter son artillerie vers la cote 329, tandis que l'infanterie suivra le chemin de Gorze à Rezonville. La première de ses batteries ouvre le feu vers 4h 40 ; deux autres ne tarderont pas à faire de même[5].

Cependant l'entrée en ligne du 1er bataillon du 8e détermine le colonel von Lyncker à tenter une attaque avec le 78e, bien que, dès midi 30, Stülpnagel ait prescrit de ne pas dépasser les positions conquises. Lyncker compte ainsi « donner de l'air » à l'artillerie, que nos tirailleurs gênent sensiblement.

---

1. *Einzelschriften*, XVIII, 580.
2. 3e lourde et 3e légère, 5e et 6e lourdes ; les deux premières renforcent les batteries de Dresky au sud-est de Flavigny (3h45), les autres celles de Stülpnagel (4h 50) [*État-major prussien*, I, 611 ; Kunz, 115].
3. A la place des 5e et 8e compagnies du 78e (Kunz, 107).
4. 550 et 500 fusils environ (Kunz).
5. 5e légère, 5e et 6e lourdes (Kunz).

Laissant quatre compagnies (5e, 8e, 9e, 10e) à la corne nord-ouest du bois de Vionville, il porte les quatre autres (6e, 7e, 11e, 12e) par les deux ailes des batteries sur la croupe au nord de ce bois. Nous y avons quatre bataillons[1], qui tiennent sous leur feu la lisière et les deux ravins qui l'encadrent. Dès le début, Lyncker est grièvement blessé ; ses compagnies, arrêtées dans le ravin de l'ouest par le feu violent de notre infanterie, sont incapables de pousser plus avant.

Cet exemple malheureux entraîne le général von Schwerin. Voyant le 78e déboucher à sa droite sous les yeux de Stülpnagel, il suppose que ce dernier a levé sa défense et porte en avant deux nouveaux bataillons (1er et 2e du 12e). Trois compagnies (5e, 8e, 6e) parviennent sans trop de pertes à gagner l'ancien bivouac du 55e. Là elles s'embusquent derrière des caisses à biscuit et des ustensiles de campement, sous un feu d'intensité croissante. Leurs pertes sont telles que Schwerin, voyant l'échec du 78e, juge prudent de les arrêter. Elles demeurent à très courte portée de nos tirailleurs[2].

L'instant de ce double échec est habilement mis à profit par deux de nos bataillons (1er et 2e du 2e grenadiers), qui esquissent une contre-attaque dans le ravin (cote 289). Mais ils prêtent ainsi le flanc à une partie de la ligne embusquée au nord du bois et ne tardent pas à remonter les pentes, sous un feu rapide qui leur coûte de grosses pertes[3]. Leurs adversaires ne sont pas moins éprouvés. Les 5e et 8e compagnies du 78e perdent tous leurs officiers. Lorsque le dernier est mis hors de combat, la ligne entière s'enfuit vers le bois (4h 45).

---

1. 1er et 2e du 2e grenadiers, 2e et 3e du 25e.

2. D'après Kunz, III, le lieutenant Beelitz fait à plusieurs reprises usage de son revolver contre eux. Avec un autre officier, le seul encore valide, il saisit un tambour français et bat la charge en poussant des hurrahs, auxquels sa troupe s'associe, « sans qu'aucun homme fasse un pas en avant ».

3. Kunz, III ; Journal du 2e grenadiers, *R. H.*, I, 1904, 453. Les 5e, 8e, 9e, 10e compagnies du 78e, la 3e et des fractions des 1re, 2e, 4e du 48e se seraient portées dans notre flanc gauche.

De notre côté, les pertes sont assez fortes pour que le général Picard croie devoir relever le 2e grenadiers par des troupes fraîches[1]. Devant elles, les restes des compagnies prussiennes refluent peu à peu derrière l'artillerie ou dans le bois de Vionville.

A ce moment, Stülpnagel reçoit un renfort inattendu. La tête de la 20e division a atteint le sud de Chambley vers 2h 30, pour marcher ensuite sur Tronville. Le général von Kraatz, qui a pris les devants, se rend compte que le centre du IIIe corps est très faible en infanterie. Il le fait renforcer par trois bataillons de la 39e brigade. Les 1er et 2e du 56e, 3e du 79e obliquent aussitôt le long du chemin de Chambley, puis vers les bois de Gaumont qu'ils traversent (4h 40 environ). Ils sont épuisés par douze heures de marche, presque ininterrompue, sous un soleil brûlant[2]. En les voyant arriver, Stülpnagel leur fait prescrire de déboucher à la droite de son artillerie. Néanmoins ils continuent de marcher vers la droite des batteries de Dresky. A peu près en même temps surviennent les 5e légère et 5e lourde (division Barnekow). Elles s'établissent à gauche de celles de Stülpnagel.

Quant aux bataillons du 56e, ils ont déjà dépassé l'artillerie, le 1er en tête. Dès qu'il franchit la crête, malgré les épais nuages de fumée qui couvrent cette partie du champ de bataille, il est soumis à un feu très vif de notre ligne. La distance, plus de 1,200 mètres, rend le sien absolument inefficace, et ses pertes croissent rapidement.

Le 2e du 56e prolonge les ailes du 1er. Le 3e du 79e, le plus épuisé, se déploie à la droite, avec des pertes aussi

1. 3e du 2e grenadiers. Les 1er et 2e prennent position au sud-est de Rezonville vers 5 heures, « presque sans munitions » (Rapport du commandant Lucas, 17 août, *R. H.*, I, 1904, 455). La *R. H.*, *ibid.*, 318, porte que ces bataillons furent relevés par le 3e du 2e grenadiers et le 3e du 3e voltigeurs ; mais, d'après le rapport du général Garnier, s. d., et l'Historique du 3e voltigeurs (*ibid.*, 428, 429), ce régiment se porta en avant à 6h 30 seulement ; son 1er bataillon seul fut mis sous les ordres du général Picard.

2. Kunz, 114. Le 56e part à 4h 30 du matin pour être à Thiaucourt vers 11 heures. Il repart presque aussitôt pour Chambley, par Charey et Saint-Julien.

sensibles. Ils descendent ainsi dans le ravin et, vers 4h 40, toute cette longue ligne[1] se porte vivement en avant, remontant les pentes vers la cote 312. Elle arrive à 400 mètres environ de nos tirailleurs, sans pouvoir pousser plus avant. Elle doit même regagner le ravin, sous la protection de son artillerie qui vient d'être renforcée au moment le plus opportun.

1. Dix compagnies des 56e et 79e, deux du 12e (5e et 8e). Les 9e et 11e du 79e suivent en soutien (Kunz, 116).

XVII

MOUVEMENT DU 4e CORPS

Marche du 4e corps. — Désordre de ses colonnes. — Début de la canonnade. — La division Legrand. — Inspiration de Ladmirault. — Le 13e dragons prussien. — La brigade Bellecourt. — La brigade de France. — La brigade Barby. — La brigade Pradier. — Changarnier et Ladmirault.

Le 4e corps a quitté Woippy le matin du 16, à 4 heures[1]. La division Grenier suivait d'abord la cavalerie du général Legrand. Arrivée à Saulny, elle la laisse s'engager sur la route[2] et prend le chemin d'Amanvillers par les bois. Vers 9 heures, la brigade Bellecourt et une batterie (5e du 1er) dépassent ce village, continuant sur Doncourt par Vernéville et Anoux-la-Grange, tandis que les deux autres (6e et 7e du 1er), suivies de la brigade Pradier, marchent par Jérusalem sur Sainte-Marie-aux-Chênes[3].

---

1. Passage à la sortie ouest de Woippy (d'après le carnet de campagne du sous-chef d'état-major, reproduit par le lieutenant-colonel Rousset, *Le 4e Corps de l'armée de Metz*, 353) :

4 heures, division Legrand, état-major du 4e corps;

5h 25, tête de la division Grenier;

6 heures, queue de l'artillerie divisionnaire;

6h 25, queue de la brigade Pradier et tête de la réserve d'artillerie. Temps d'arrêt.

6h 35, remise en route;

6h 55, temps d'arrêt;

7 heures, remise en route; bagages de la division. Convoi du quartier général.

7h 05, parc d'artillerie;

7h 15, temps d'arrêt (cinq minutes);

7h 38, queue du parc, ambulances et voitures d'administration;

7h 45, tête de la division Cissey;

9 heures, queue de la division.

A 8h 45, la tête de la réserve d'artillerie arrive aux carrières d'Amanvillers; à 9h 45, à l'entrée de Saint-Privat; à 11h 30, la division Grenier atteint Doncourt et, à 11 heures, la division Cissey, Saint-Privat.

2. Avec ses deux batteries (5e et 6e du 17e à cheval), elle marche très lentement de Saint-Privat (9 heures) sur Sainte-Marie-aux-Chênes, après avoir détaché des patrouilles vers l'Orne (*R. H.*, I, 1904, 322, d'après les Notes de M. le contrôleur général Longuet, ancien aide de camp du général Legrand).

3. Rapport du général Grenier, s. d.; Historique des batteries, *R. H.*, IV, 1903, 702, 714.

A la même heure, la réserve d'artillerie débouche des bois de Fèves ; la division Cissey est à hauteur de Saulny. Quant à Lorencez, on a vu comment il avait passé la nuit aux abords de Lessy[1]. Sa division n'est rassemblée vers le Chalet Billaudel qu'assez tard dans la matinée. A 2 heures du soir seulement, malgré l'appel pressant du canon, elle se met en marche sur Amanvillers, Habonville et Jouaville. Elle n'atteindra le champ de bataille que pour y bivouaquer[2].

La marche de la division Grenier s'est faite dans de médiocres conditions, sous un soleil pesant. Les hommes n'ont guère mangé la veille et le matin. « On voit des escouades entières qui, fatiguées, s'arrêtent tout à coup sur le bord de la route et se mettent à faire le café. Il y en a de tous les corps... On les laisse faire[3]. » Vers 11h30, la brigade Bellecourt atteint Doncourt[4]. Bien que l'on entende très nettement le canon et même la fusillade, le général prescrit de « dresser les tentes » et de faire le café[5].

Ladmirault a suivi l'itinéraire de la division Legrand. Il atteignait Sainte-Marie-aux-Chênes, quand le canon retentit vers sa gauche (9h 15 environ). Il croit d'abord que Lorencez, auquel il a prescrit de se hâter vers Doncourt, est engagé contre des forces supérieures[6]. Après avoir envoyé un officier s'en informer, il prescrit à Legrand de marcher sur ce village.

Cette cavalerie vient de se déployer au sud de Sainte-Marie, à cheval sur le chemin de Saint-Ail, et a envoyé

1. Voir *suprà*, p. 38. « Hommes et chevaux marchaient depuis dix-sept heures et n'avaient fait que 4 kilomètres et demi ! » (Historique du capitaine Migurski, *R. H.*, IV, 1903, 720).

2. Elle est à Doncourt entre 6 et 7 heures du soir seulement (Journal de la division, rapports et Historiques, *R. H.*, IV, 1903, 716 et suiv.).

3. Colonel de Courson de La Villeneuve, *la Brigade Bellecourt*, 45-47 ; Historique du 64e, *R. H.*, IV, 1903, 710.

4. D'après le colonel de Courson, elle n'aurait pas fait moins de 5 kilomètres à l'heure, détail confirmé par le général Cardot, qui faisait partie de la division Grenier (« Aux amateurs de stratégie », *Revue de Cavalerie*, mai 1904, 192).

5. Colonel de Courson, *loc. cit.*; *R. H.*, I, 1904, 324.

6. Déposition au conseil d'enquête sur les capitulations, *R. H.*, I, 1904, 324. L'officier qu'il envoya à la recherche ne revint qu'à 1h30 et lui rendit compte qu'un « cavalier » lui avait donné des nouvelles de Lorencez. Celui-ci craignait de ne pas être dégagé de tout le jour.

« de nouvelles reconnaissances vers les bois ». Dès l'ordre de Ladmirault, elle se remet en marche, la brigade de hussards sur Jouaville, celle de dragons et l'artillerie sur Anoux-la-Grange et le bois Doseuillons. Les deux batteries sont arrêtées près de ce bois, quand Ladmirault leur prescrit de le suivre vers Mars-la-Tour, sous l'escorte du 11e dragons.

Il atteint Doncourt un peu après 11 heures [1], connaissant déjà les grandes lignes de la situation. C'est une heureuse inspiration qui le pousse dans cette direction. Il peut y rencontrer la victoire, obstinée jusqu'alors à nous fuir. De la crête à l'est de Bruville, où il se rend ensuite et où est déjà la division Clérembault, il aperçoit les masses du 3e corps entre la ferme de Caulre et la voie romaine. Des cavaliers allemands se montrent au nord-ouest des bois de Tronville. C'est le 13e dragons, de la brigade Bredow [2]. Ladmirault fait aussitôt ouvrir le feu par ses deux batteries. Quelques obus suffisent à déloger ces escadrons [3].

Le général revient ensuite au-devant de ses colonnes. Malgré la canonnade toujours plus vive et l'ordre reçu antérieurement, Legrand a cru devoir arrêter de nouveau sa division à Vernéville. Il a même donné l'ordre de faire le café. Une demi-heure après, accourt un officier d'ordonnance. Ladmirault fait dire qu'une bataille est engagée et que la division « ait à se porter rapidement... sur le lieu du combat [4] ». Les trois régiments restants montent aussitôt à cheval et vont sur Doncourt, où ils déposent leurs charges. Cette opération n'est pas finie lorsque survient Ladmirault;

1. *R. H.*, I, 1904, 323. Le colonel Rousset, 112, écrit « vers midi ». « A ce moment, je savais que le 2e corps était engagé, qu'il était soutenu par la Garde et que le 6e corps était également engagé à sa droite; derrière venait d'arriver une partie du 3e corps... » (Déposition de Ladmirault au conseil d'enquête, *loc. cit.*).

2. Voir *suprà*, p. 210.

3. Vers 11h15 (Historique des 5e et 6e du 17e, *R. H.*, I, 1904, 215).

4. Historique du 7e hussards, *R. H.*, I, 1904, 201. D'après la *R. H.*, *ibid.*, 324, cette halte inopportune aurait lieu près de Jouaville. Le 11e dragons est, lui aussi, resté en arrière et c'est le capitaine de La Tour du Pin qui s'offre pour reconnaître si la cavalerie aperçue est reellement allemande (Lieutenant-colonel Rousset, 113).

il témoigne « assez vivement son mécontentement[1] ». Puis il prescrit à Legrand de couvrir son flanc droit, en même temps qu'il met Bellecourt en marche sur Bruville. Cette brigade laisse au camp ses tentes, ses sacs, ses cuisiniers et les gardes de police[2].

Les quatre batteries montées de la réserve ont atteint Habonville vers 10h30, lorsque le bruit croissant du canon annonce un sérieux engagement. Le colonel Soleille fait aussitôt prendre les devants aux batteries de combat, par Batilly, Jouaville et Doncourt. A midi 30, elles sont rassemblées près de la ferme d'Urcourt[3]. Vers 1 heure, la brigade Bellecourt atteint Bruville, le 5e bataillon de chasseurs en tête. Ladmirault a prescrit à Grenier d'y prendre position jusqu'à ce qu'il ait rassemblé une brigade[4]. Les 13e et 43e, qui suivaient les chasseurs, dépassent ce village et se forment dans le ravin remontant vers Saint-Marcel. Deux des batteries de la division ont devancé la brigade Pradier, pour s'arrêter d'abord à l'est de Bruville[5]. Quant à la division Legrand, elle se porte à l'ouest, sur les pentes qui commandent le Fond de la Cuve[6].

Elle reçoit un renfort inespéré. La brigade de France, après avoir escorté l'empereur, s'est arrêtée à Conflans, attendant des ordres. Le général du Barail y est aussi, avec le peu qui reste de sa division[7] depuis le départ de la brigade Margueritte. Vers 10 heures, il est averti par ses éclaireurs qu'une forte canonnade retentit du côté de Mars-la-Tour. Il fait aussitôt monter à cheval et marche dans

---

1. Notes de M. le contrôleur général Longuet, *R. H.*, I, 1904, 325. D'après la déposition de Ladmirault au conseil d'enquête (Bazaine, *Épisodes*, 83), il donne une demi-heure de repos à sa cavalerie.

2. Colonel de Courson, *loc. cit.*; de Lonlay, III, 220. D'après la *R. H.*, I, 1904, 325, il est à peu près midi 30. Pour le colonel de Courson, il est 11h30 lorsque survient l'ordre de marcher sur Bruville.

3. 6e et 9e du 8e (4), 11e et 12e du 1er (12) [Historiques des batteries, *R. H.*, I, 1904, 209-215].

4. Déposition au conseil d'enquête, *loc. cit.*

5. Historiques et rapports, *R. H.*, I, 1904, 700 et suiv.

6. Avec la *R. H.*, nous appelons ainsi le ravin parallèle à la route de Jarny à Mars-la-Tour, contrairement aux indications de la carte de France.

7. 2e chasseurs d'Afrique, 5e et 6e batteries du 19e à cheval.

cette direction, suivi à courte distance par de France qui s'est mis à sa disposition[1]. Après avoir dépassé Frianville et laissé à gauche Droitaumont, il passe l'Yron, traverse le bois de la Grange et se forme au sud (1 heure environ)[2]. Presque aussitôt un faux renseignement lui fait craindre d'être coupé de Ladmirault. Sans autre vérification, il ramène ses escadrons au nord du bois, en prescrivant aux batteries de chercher vers Jarny une position « pour couvrir la retraite[3] ».

La cavalerie prussienne vient en effet d'être renforcée au nord-ouest des bois de Tronville. Au 13e dragons, que l'artillerie de Ladmirault a refoulé peu auparavant, se joint la brigade Barby envoyée par Rheinbaben[4]. Cette réapparition attire l'attention du commandant du 4e corps. Il prescrit de tenir un bataillon de la brigade Bellecourt prêt à marcher. C'est le 2e du 13e qui est désigné, avec ordre d'observer les « masses de cavalerie » qui semblent menacer notre droite. Le commandant Geoffroy le ploie en colonne à demi-distance, prêt à former le carré[5]. Mais déjà une compagnie du 5e chasseurs, portée en avant de Bruville, a laissé approcher les dragons prussiens à bonne portée, ne sachant trop s'ils étaient amis ou ennemis. Dès qu'elle les a reconnus, elle ouvre un feu qui leur fait tourner bride[6]. De même, la batterie de mitrailleuses (5e du 1er) tire quelques coups heureux sur d'autres fractions qui se montrent à l'ouest vers le Poirier du Bois-Dessus[7] (1h 30 environ).

---

1. Général du Barail, *Mes Souvenirs*, III, 182 ; rapport de France, 17 août, *R. H.*, I, 1904, 653.
2. Le Journal de la division porte « 11h30 », *R. H.*, I, 1904, 473.
3. Journal de la division. Dans ses *Souvenirs*, III, 186, et dans son rapport du 18 août, du Barail tait ce mouvement rétrograde.
4. Voir *suprà*, p. 210.
5. Rapport détaillé Ladmirault, 3 septembre ; rapport du commandant Geoffroy, 17 août, *R. H.*, I, 1904, 676, 707.
6. Le rapport du commandant Carré, 17 août (*R. H.*, I, 1904, 705) porte que le feu de la 3e compagnie fut meurtrier, mais les pertes totales du 13e dragons atteignent seulement 7 officiers, 86 hommes et 65 chevaux, bien qu'il prenne part ensuite aux charges de Ville-sur-Yron.
7. Près d'un boqueteau situé entre les cotes 257 et 274, à l'est du chemin de Mars-la-Tour à Bruville (Rapport détaillé Ladmirault et récit du général Saget cité par la *R. H.*, I, 1904, 329)

Cependant la brigade Barby et une batterie (1[re] à cheval de la Garde) cherchent à déboucher au nord des bois de Tronville, mais elles sont aussitôt arrêtées par l'une des batteries du 3[e] corps[1], dont les premiers coups provoquent dans ces escadrons « une confusion extrême », puis « une retraite désordonnée ».

La brigade Pradier a également accéléré sa marche au bruit du canon. Après avoir déposé ses sacs au sud de Doncourt, elle traverse Bruville et se porte à la droite de Bellecourt[2]. Dès lors, Ladmirault dispose d'une division d'infanterie, de neuf batteries et d'une division de cavalerie. Il compte sur l'arrivée du général de Cissey pour 4 heures au plus tard[3]. Le moment lui semble venu de prolonger la droite du 6[e] corps. Il prescrit à Grenier de porter la brigade Bellecourt en avant, tandis que l'artillerie prendra position au sud-est de Bruville[4]. Sept de nos batteries s'établissent successivement sur la crête au nord-ouest des bois de Tronville, la majeure partie du 5[e] chasseurs en soutien. Les 13[e] et 43[e] de ligne marchent dans la même direction[5].

Ladmirault l'a déjà prise avec son état-major. De cette longue croupe, il n'aperçoit aucun groupe ennemi de quelque importance jusque vers Tronville et Puxieux ; seuls les bois au sud-est paraissent être occupés[6]. La plupart de nos batteries sont déjà sur la crête 270-277, sans avoir ouvert

1. 4[e] du 17[e] à cheval (Historique, *R. H.*, IV, 1903, 667).

2. Rapport Pradier, 18 août, *R. H.*, I, 1904, 709.

3. Souvenirs du général Saget, cités par la *R. H.*, I, 1904, 330.

4. *R. H.*, I, 1904, 330 : les 6[e] et 9[e] du 4[e] traversent le ravin à Bruville, obliquent fortement à droite et couronnent la crête 274-277 ; les 5[e] et 6[e] du 1[er] vont près de la cote 277, la 7[e] vers la cote 270; les 12[e] et 11[e] du 1[er] (12) prennent position à la droite de la 5[e], la 11[e] à droite. Les 5[e] et 6[e] du 17[e] à cheval rejoignent la division Legrand au sud-ouest de Bruville. Le rapport détaillé Ladmirault et le rapport Grenier ne confirment pas cette version.

5. 3[e] et 1[er] du 43[e] de part et d'autre de la cote 274, sur le chemin de Bruville à Mars-la-Tour par la cote 259; 2[e] du 43[e] en réserve à 300 mètres en arrière ; 3[e] et 1[er] du 13[e] déployés à la droite du 43[e], le 2[e] du 13[e] à 400 mètres vers la droite (*R. H.*, I, 1904, 331).

La brigade Barby et le 13[e] dragons se replient vers Tronville, la batterie à cheval rallie la brigade des dragons de la Garde à Mars-la-Tour ; le 10[e] hussards (brigade Redern) se retire du sud des bois de Tronville vers Puxieux.

6. *R. H.*, I, 1904, 332, d'après les Souvenirs du général Saget ; voir aussi le plan I des *Einzelschriften*, XXV, 24-45.

le feu, et le 43e est déployé derrière elles, lorsque Changarnier arrive auprès de Ladmirault[1] : « Eh bien, mon général, est-ce que nous n'allons pas leur envoyer notre carte de visite ? » Ordre est aussitôt donné à la batterie voisine de commencer le feu : l'ennemi répond par des coups de fusil partant de la lisière. Un moment après, Changarnier reprend : « Ils sont bien près. Est-ce que nous n'allons pas les déloger[2] ? » C'est alors que Ladmirault prescrit d'attaquer les bois de Tronville. Bien que notre droite déborde l'ennemi en menaçant fortement Vionville, il semble que cette décision lui coûte. Il n'est pas sans inquiétude pour sa propre droite, comme le montrent les précautions qu'il a prises. Il juge désavantageux pour son offensive l'existence du profond ravin qui sépare Bruville des bois, et pourtant si bien fait pour abriter des réserves : « Je préfère avoir ce fossé devant moi que derrière », aurait-il dit lors de sa reconnaissance préliminaire[3].

---

1. Changarnier, resté sans affectation officielle, suivait l'état-major du maréchal Le Bœuf (Voir notre tome IV, p. 48).

2. Colonel de Courson, *op. cit.*, 50, d'après les Souvenirs du lieutenant-colonel Guesles, alors capitaine au 43e. Le lieutenant-colonel Rousset, *Le 4e Corps*, 117, reproduit, d'après les Souvenirs du général Gallimard, ancien commandant du génie du 4e corps, une autre version de cette conversation. Ladmirault, montrant le clocher de Tronville, aurait dit : « Ah ! si j'avais tout mon monde avec moi !... Voilà bien mon objectif ! »

3. Lieutenant-colonel Rousset, 113. Le colonel de Courson (p. 53) écrit : «... Le souvenir que les sacs étaient restés à Doncourt portait officiers et soldats à croire qu'on ne voulait pas trop aller de l'avant... Le fantassin tient à son sac... » Cette considération ne devait pas arrêter la Garde prussienne le 18.

XVIII

RETRAITE DE GRENIER

La brigade Pradier. — La cavalerie vers Mars-la-Tour. — Attaque des bois de Tronville. — Les fractions des 6e et 3e corps. — La brigade Bellecourt. — L'artillerie allemande. — Retraite de la division Grenier. — Nouveaux emplacements.

Tandis que les batteries de Ladmirault ouvrent le feu sur les bois ainsi que sur Vionville[1], la brigade Pradier s'est portée à l'ouest de Bruville, à cheval sur le chemin de Ville-sur-Yron. Elle vient de s'y former, quand le général de Montaigu, qui commande l'une des brigades de Legrand, fait savoir que « trois régiments de cavalerie ennemie menacent de tourner la position[2] ». Le 1er bataillon du 64e est aussitôt porté en soutien de la cavalerie. Les 2e et 3e prolongent la droite de Bellecourt, au sud-est de la ferme Greyère; le 98e est en deuxième ligne, son 1er bataillon dans la ferme que le génie met en état de défense[3].

Peu après, les 2e et 3e du 64e franchissent le ravin et se déploient sur la croupe au sud, la droite au bois de La Velterêne. En même temps, de Greyère, les batteries du général Legrand ouvrent le feu sur les dragons de la Garde, alors dans la direction de Ville-sur-Yron[4]. Ils ne tardent pas à disparaître (2h 30 environ).

---

1. Rapports et Historiques, *R. H.*, IV, 1903, 714, et I, 1904, 209 et suiv.
2. Rapport Pradier, 18 août, *R. H.*, I, 1904, 709. Il s'agit du 1er dragons et du 2e escadron du 2e dragons de la Garde (*État-major prussien*, I, 602 et suiv.).
3. Historique du 98e, *R. H.*, I, 1904, 712.
4. Historique des batteries. D'après l'État-major prussien, I, 603, le 1er dragons tiraille près de la ferme de la Grange contre nos cavaliers embusqués dans le bois au nord ; le 4e escadron du 2e dragons et la batterie se portent sur le plateau de Bruville, d'où cette dernière répond un certain temps, « avec succès », au feu dirigé contre la brigade Barby. A 3 heures, l'attaque enveloppante du 4e corps et la retraite générale de la gauche allemande obligent le général comte Brandenburg à se retirer au sud-ouest de Mars-la-Tour.

Sur les entrefaites, du Barail a ramené vers Greyère le 2e chasseurs d'Afrique suivi, à grande distance, de la brigade de France et des deux batteries[1]. Il se porte ensuite vers Mars-la-Tour.

Peu après, la division Legrand traverse le Fond de la Cuve pour le rallier[2]. Le général a dirigé un escadron de chasseurs d'Afrique vers ce village. Deux pelotons sur un rang exécutent un feu d'ensemble contre un poste à la sortie nord-est et le dispersent aussitôt. Un autre jeté en fourrageurs à sa poursuite lui fait quelques prisonniers[3]. Quant aux dragons et à la batterie de Brandenburg, ils se retirent dans le ravin au sud-ouest[4] (3 heures environ).

Ladmirault ne sait de la situation que ce qu'il a pu voir ou apprendre des troupes voisines. Ni le 16, ni le 17, il ne verra un officier de l'état-major général. Il convient d'ajouter que lui aussi ne prend aucun soin de provoquer des ordres, ou même de se renseigner sur la tournure du combat à notre gauche. Il sait par nos reconnaissances que l'ennemi n'est pas en force à Mars-la-Tour; par contre, Tronville est occupé; on y a vu « un peu d'infanterie[5]. » Nous débordons entièrement la gauche prussienne et pouvons même « concevoir l'espérance de la rejeter sur Vionville ». C'est ainsi que Ladmirault est conduit à s'emparer des bois de Tronville[6].

Bien que des fractions des 6e et 3e corps doivent coopérer à son attaque, aucune entente préliminaire n'intervient. La

1. « Couvrez ma droite pendant que je vais attaquer Mars-la-Tour », lui aurait fait dire Ladmirault (Du Barail, *Mes Souvenirs*, III, 186).

2. Un peloton du 7e hussards (1er escadron) va reconnaître le terrain « au delà des crêtes qui dominent le ravin longeant le chemin de Mars-la-Tour à Jarny ». Il rend compte que « l'infanterie ennemie l'occupe en force », détail absolument faux (Historique du 7e hussards, *R. H.*, I, 1904, 201).

3. Historique du 2e chasseurs d'Afrique ; Journal de la division du Barail.

4. *État-major prussien*, I, 603 ; *R. H.*, I, 1904, 334.

5. Déposition au conseil d'enquête sur les capitulations, Bazaine, *Épisodes*, 83-85. Dans son rapport du 17 août, Ladmirault écrit que sa tête de colonne atteint à peine Doncourt, qu'il reçoit « avis des maréchaux Le Bœuf et Canrobert d'appuyer par la droite leur mouvement d'attaque ». Mais il n'y a aucun indice que cet avis lui ait été donné réellement ; il semble même très douteux que Le Bœuf et Canrobert aient à aucun moment projeté une attaque.

6. Rapport Ladmirault du 3 septembre, *loc. cit.*

communauté des efforts résulte uniquement des circonstances [1].

C'est vers 2h45 que se prononce cette offensive. La brigade Barby se voit accablée de feux de tirailleurs, puis de salves tirées de 600 à 800 pas ; une batterie de mitrailleuses (5e du 1er) la prend également pour objectif. Elle se retire dans la direction de Tronville [2].

Notre ligne prononce alors une attaque enveloppante sur la parcelle nord des bois. Sous la pression d'une partie de la division Tixier [3], les Prussiens doivent d'abord évacuer le vallon qui descend de Vionville vers Saint-Marcel. Épuisés par un long combat, le 24e et le 2e bataillon du 20e se retirent dans les bois que le colonel Lehmann vient d'occuper. Tixier porte contre la parcelle nord les 4e et 12e de ligne [4]. Ce dernier a quatre compagnies en tirailleurs. Dès que le 4e corps accuse son mouvement débordant, le colonel Lebrun jette deux d'entre elles (2e bataillon) à la lisière nord-est du bois, y pénètre sans résistance et s'engage à l'intérieur du massif [5]. A gauche du 12e, le 4e, déployé et précédé « de nombreux tirailleurs », dépasse une crête qu'occupaient les Prussiens et débouche à 150 mètres seulement de la lisière. Ses pertes sont sensibles. Pour les restreindre, le colonel Vincendon enlève le régiment « au pas redoublé » jusqu'au bois. Les tirailleurs peuvent ainsi entrer dans les taillis, refoulant devant eux les bataillons de Lehmann [6]. L'épaisseur des fourrés ralentit leurs progrès, mais deux batteries appuient l'action de notre infanterie [7]. En outre, une fraction du 3e corps, division Aymard, intervient en soutien. Le 3e bataillon du 80e, trois compagnies du 9e chas-

---

1. *R. H.*, I, 1904, 337.
2. *État-major prussien*, I, 591.
3. 1er et 2e bataillons du 12e ; 1re, 2e, 5e compagnies du 9e chasseurs, soutenues par le 1er du 100e.
4. Moins le 3e du 12e resté dans le bois de Saint-Marcel.
5. Rapport du général Leroy de Dais, 19 août, *R. H.*, I, 1904, 331.
6. Historique du 4e, *R. H.*, I, 1904, 229 ; *État-major prussien*, I, 591.
7. Les 8e du 8e, qui appuie vers la droite, et 4e du 17e, celle-ci « à 600 ou 700 mètres de son premier emplacement » (*R. H.*, I, 1904, 340). La dernière fouille « le bois dans toute sa profondeur » (*ibid.*, Historique).

seurs (1re, 2e, 5e) se portent entre les bois de Tronville et de Saint-Marcel, pour flanquer la lisière est des premiers. Déjà l'infanterie prussienne est en retraite, mais l'artillerie à l'ouest de Vionville couvre nos troupes d'obus qui coûtent une vingtaine d'hommes au seul bataillon du 80e [1].

Ces attaques incohérentes n'auraient sans doute aucun succès sans l'intervention du 4e corps. C'est vers 2^h 45 que Ladmirault a donné l'ordre d'enlever les bois. La brigade Bellécourt porte en avant deux bataillons (1er et 3e du 13e). Le 3e, déployé et précédé de deux compagnies (5e et 6e) en tirailleurs, gagne la lisière qu'il enlève presque sans résistance. Puis il pénètre dans le massif, suivi du 1er bataillon en colonne. Le saillant nord-ouest est « très faiblement défendu ». De la lisière opposée, une section composée des meilleurs tireurs bat tout le couloir entre les deux bois [2].

Le 43e marche à la gauche du 13e. Les 1er et 2e bataillons traversent le ravin, pour rester d'abord en réserve avec deux compagnies du 5e chasseurs (4e et 5e); quant au 3e, il s'engage dans le bois, obliquant au sud-est de manière à tenir la gauche du 13e de ligne. Lui aussi rencontre une insignifiante opposition [3].

Le 2e bataillon du 13e a suivi ce mouvement, tout en obliquant à l'est pour rallier son régiment. Mais Ladmirault, voyant que les batteries d'extrême droite vont être sans soutien, lui prescrit de marcher vers le sud, de façon à les couvrir [4].

---

1. Historique du 80e, *R. H.*, IV, 1903, 469.

2. Rapport du colonel Lion, 17 août, *R. H.*, IV, 1903, 706; *ibid.*, I, 1904, 342, d'après l'Historique du 13e. La 2e compagnie du 5e chasseurs marche à hauteur du 2e bataillon du 13e de ligne.

3. Rapport du lieutenant-colonel Verdier, 17 août, *R. H.*, IV, 1903, 709; *ibid.*, 342, d'après l'Historique du corps; colonel de Courson, 54; lieutenant-colonel Rousset, 117-119.

4. Rapport du commandant Geoffroy, 17 août, *R. H.*, IV, 1903, 707. Les 5e et 6e batteries du 17e, rappelées de l'extrême droite, se portent, la 5e sur la croupe 277-274, à la gauche des 11e et 12e du 1er; la 6e sur la croupe 263, au sud du ravin du Bois-Dessus (Historique des batteries, *ibid.*, I, 1904, 215). Les 5e et 6e du 1er passent aussi le ravin et prennent position à la lisière ouest du saillant (3 heures). Encore la 6e ne peut-elle mettre en batterie que trois pièces (Historique, *ibid.*, IV, 1903, 714).

L'offensive mollement esquissée par notre droite ne trouve devant elle qu'une résistance à peine marquée. Néanmoins les fourrés sont si épais, les fractions portées en avant si faibles que nos progrès sont très lents. Vers 4 heures seulement, nos tirailleurs atteignent la lisière opposée de la parcelle nord. Le bois sud reste aux mains de l'ennemi qui y entretient un combat traînant [1].

Son artillerie vient d'être renforcée à l'ouest de Vionville. Longtemps les deux batteries à cheval du Xe corps ont tenu à l'est, soutenant efficacement la gauche allemande vers la voie romaine. Leurs pertes sont telles qu'elles doivent être ramenées en arrière. Mais, quand le combat prend une mauvaise tournure dans les bois de Tronville, l'une d'elles, la 3e, contourne Vionville au galop et s'intercale dans les batteries de Buddenbrock à l'ouest du village et au nord de la route [2].

Ces vingt-quatre pièces souffrent beaucoup du feu croisé que les nôtres entretiennent de la voie romaine et de la trouée de Saint-Marcel. Elles sont atteintes dans le dos par les balles de nos fantassins entrés dans les bois et par les obus d'une batterie du 4e corps qui enfile l'intervalle des deux parcelles [3]. Leurs munitions sont presque entièrement consommées. Elles gagnent par échelons une position d'attente au sud-ouest de Vionville et s'y ravitaillent [4].

Il n'y a plus pour agir contre notre droite que les batteries du major Körber au sud de la route. Elles sont bientôt renforcées d'une quatrième, chassée par notre infanterie du nord-ouest du village [5]. Ce n'est pas sans difficulté que cette

---

1. *État-major prussien*, I, 591 ; *R. H.*, I, 1904, 345. Des trois bataillons du 4e de ligne, les tirailleurs seuls pénètrent dans le bois (Historique) ; du 12e, deux compagnies y entrent et le parcourent « dans toute sa longueur ». Le 3e bataillon du 43e appuie fortement à gauche et atteint sans doute la lisière est (*R. H.*). D'après le colonel de Courson, p. 54, il aurait fini par border la lisière sud, ayant devant lui la route de Mars-la-Tour et Vionville, où il n'aperçoit que quelques sentinelles.

2. 5e légère, 5e et 6e lourdes (*État-major prussien*, I, 592).

3. *État-major prussien*, I, 592.

4. *État-major prussien*.

5. 1re à cheval du IVe corps, 1re à cheval et 1re lourde du Xe ; puis 3e légère du IIIe.

dernière a effectué sa retraite. A plusieurs reprises, elle doit mettre en batterie pour arrêter nos tirailleurs arrivés dans son voisinage immédiat.

Cependant la situation de cette artillerie devient toujours plus délicate. Sous les obus du 4e corps qui les atteignent à revers, les deux batteries de gauche[1] opèrent un changement de front en arrière, tandis que les deux autres restent à angle droit. Grâce à leur résistance opiniâtre, l'infanterie prussienne est parvenue à évacuer les bois sans trop de pertes. Les restes des quatre bataillons du IIIe corps se rassemblent à l'est de Tronville. Cinq heures de combat acharné ont coûté au 24e 52 officiers et 1,000 hommes ; le 3e bataillon a perdu tous ses officiers. Le 2e du 20e n'a pas moins souffert.

La demi-brigade Lehmann, fortement réduite, elle aussi, tient Tronville et organise sa défense. Elle a perdu 20 officiers et 600 hommes. Quelques fractions occupent encore la partie ouest des bois. Contre notre intérêt évident, les troupes du 6e corps ont surtout afflué à la lisière est, tandis que celles du 4e corps arrêtaient leur offensive plus au nord[2]. Notre attaque, très mollement menée, n'a pas la forme enveloppante qu'il serait si facile de lui donner. Tandis que nos adversaires attendent à chaque instant notre débouché au sud de la route, Ladmirault renonce bientôt à l'offensive[3]. Il est loin d'avoir engagé toutes ses forces, quand l'apparition inattendue d'une colonne ennemie le détermine à l'abandon du terrain conquis.

On a vu qu'il ne s'est pas décidé sans hésitation à prendre

---

1. 1re à cheval du IVe corps, 3e légère du IIIe (*État-major prussien*, I, 593).

2. D'après la *R. H.*, I, 1904, 347, des fractions du 4e de ligne essaient de déboucher de la lisière sud contre l'arrière-garde de Lehmann. Elles sont aussitôt arrêtées par les batteries de Körber.

3. « Je dis alors au général Grenier... : « Pouvez-vous occuper Tronville ? — « Oui, me répondit-il, si vous me faites soutenir, mais il faut être soutenu. » — Or je n'avais absolument rien que le 64e. — « Quand de Cissey sera arrivé, lui dis-je, nous reprendrons notre attaque. Il est signalé, il n'est pas loin et je ne veux rien risquer » (Déposition au conseil d'enquête, Bazaine, *Épisodes*, 85-87). En réalité, le 4e corps n'a engagé, et très mollement, que deux bataillons. Il n'a devant lui aucune infanterie.

l'offensive. Il attend avec impatience l'arrivée de Cissey et a successivement envoyé deux officiers pour hâter sa marche[1]. Son intention était de tourner et d'enlever la position de Tronville, mais, « après l'avoir soigneusement examinée », il se rend compte que cette opération « exigerait des forces considérables » qu'il n'a pas sous la main[2].

D'autre part, il voit apparaître « de fortes colonnes ennemies entre Vionville et Mars-la-Tour. Des batteries... ouvrent le feu le long de la grand'route[3] » (vers 3h45). A l'ouest de Mars-la-Tour, vers Suzemont et Puxieux, des nuages de poussière annoncent l'entrée en scène de renforts importants. C'est, en effet, la division Schwartzkoppen qui atteint le champ de bataille ; notre cavalerie, si nombreuse à la droite, n'a pas signalé son approche.

Dans ces conditions, Ladmirault croit devoir prescrire la retraite des « troupes engagées dans les bois »[4], sans même attendre qu'elles y soient attaquées. Il compromet ainsi les fractions des 3e et 6e corps qui ont pris l'offensive avec la brigade Bellecourt. Il laisse fuir la victoire qu'il effleurait de ses mains. Cette retraite si peu justifiée « cause une impression instinctive d'étonnement à toutes les troupes ». Certaines ne peuvent se décider à l'effectuer. Il faut deux fois leur en répéter l'ordre[5].

Tandis que Bellecourt se reporte au nord du ravin, Lad-

1. Lieutenant-colonel Rousset, 121 ; vers 2h30, l'un de ces officiers trouve la division Cissey arrêtée près de Jouaville.

2. Rapport Ladmirault du 17 août.

3. Rapport Ladmirault du 3 septembre. Au procès Bazaine, le général a déposé qu'il vient de franchir le ravin, lorsque, regardant Tronville, il aperçoit « une armée de fantassins qui se disposaient à descendre vers Mars-la-Tour, de sorte que la position de la brigade Bellecourt » serait « tout à fait désavantageuse », si elle attendait ce mouvement (*R. H.*, I, 1904, 363) ; lieutenant-colonel Rousset, *Le 4e Corps*, 125.

4. Rapport du 3 septembre. Ladmirault, Grenier et leurs états-majors examinent la situation du chemin de Bruville, en contre-bas de la cote 274, lorsqu'ils rencontrent trois officiers du 43e. Ladmirault demande où on en est. On lui dit que l'ennemi a reculé jusqu'à Tronville et qu'il n'y a « pas grand monde devant la brigade de ce côté ». Le général répond en propres termes : « Dites à votre colonel de faire reprendre à votre régiment la position qu'il vient de quitter sur le plateau, au nord du ravin. Si nous nous y maintenons, ce sera déjà beaucoup » (Colonel de Courson, p. 55-59).

5. 4e compagnie du 5e chasseurs et deux compagnies du 43e (De Courson).

mirault fait appuyer ses batteries à l'ouest, afin d'agir contre l'attaque qu'il prévoit entre les bois et Mars-la-Tour[1]. L'infanterie établit sa nouvelle ligne du sud de Greyère à la cote 274; quelques compagnies en tirailleurs surveillent la berge nord[2]. La cavalerie des généraux Legrand et du Barail suit cette retraite. Le 2e chasseurs d'Afrique et la brigade de France se portent à l'ouest de Greyère; sur l'ordre de Ladmirault, les trois régiments de Legrand se placent derrière le centre de Grenier, vers le Poirier du Bois-Dessus[3].

---

1. La 12e du 1er à l'est de la cote 270, la 11e près du chemin de Bruville à Mars-la-Tour, les 6e et 7e du 8e à droite de la 12e du 1er; la 5e du 17e à gauche; les batteries revenues du sud, la 6e du 17e de part et d'autre d'une haie voisine du Poirier du Bois-Dessus; les 5e et 6e du 1er vers la cote 274, à la gauche de la ligne (*R. H.*, I, 1904, 365).

2. De droite à gauche, les 2e et 3e bataillons du 64e regagnent la crête 239; le 1er les y rejoint, venant de Bruville, le 2e du 13e s'arrête à mi-côte sur la berge nord du ravin, près du chemin de Bruville à Mars-la-Tour; le 1er du 43e et les quatre compagnies du 2e du 43e en réserve derrière le saillant nord-ouest des bois se reportent au nord de la cote 270. Le 3e du 43e, les tirailleurs des 4e et 12e de ligne restent dans la parcelle nord. Les 1er et 2e du 13e se reforment près de la cote 274, laissant au bord du plateau les 2e et 4e compagnies du 3e bataillon avec les 2e, 3e, 5e du 5e chasseurs (*R. H.*, I, 1904, 366).

3. *R. H.*, I, 1904, 367, d'après les Notes de M. le contrôleur général Longuet; Journal de la brigade de France, *ibid.*, 473. Le 11e dragons paraît être resté derrière les 5e et 6e batteries du 17e (Historique du corps).

XIX

REPRISE DES BOIS DE TRONVILLE

Mouvements du Xe corps. — La colonne Schwartzkoppen. — Nouveaux ordres de Voigts-Rhetz. — Intervention de la division Kraatz. — La gauche de l'artillerie allemande. — Elle est renforcée. — Reprise des bois de Tronville. — Approche de la division Cissey.

Nous avons vu quelles dispositions a prises Voigts-Rhetz, en quoi elles diffèrent de l'ordre donné par Frédéric-Charles. Il ne porte sur Saint-Hilaire, vers la route de Mars-la-Tour, qu'une moitié de la division Schwartzkoppen et la brigade des dragons de la Garde; la division Kraatz et l'artillerie de corps s'arrêteront à Thiaucourt. Quant à Rheinbaben, pour l'instant sous ses ordres, il sera soutenu par les détachements Lyncker et Lehmann, qui se réuniront vers Chambley et iront ensuite à Doncourt-aux-Templiers, un peu au sud de Saint-Hilaire [1].

L'ordre que donne Schwartzkoppen le 16, à 3 heures du matin, procède d'une idée sensiblement différente, quoi qu'en dise l'État-major prussien [2].

Il partage la 19e division en six groupes destinés à être séparés par des distances considérables et dont, par surcroît, les objectifs sont divergents [3].

---

1. Voir *suprà*, p. 80.
2. *Einzelschriften*, XXV, 4. Voir le préambule de celui du Xe corps (*suprà*, p. 80).

Voici celui de Schwartzkoppen : « L'ennemi se retire de Metz sur Verdun. L'armée passera la Moselle et le poursuivra. La division de cavalerie de Rheinbaben et le Xe corps d'armée agiront sur le flanc de l'ennemi en retraite, qui a campé, en partie, cette nuit à Rezonville.... » (Ordre recueilli sur le champ de bataille, *R. H.*, I, 1904, 555).

3. *Colonne Lyncker*, partant de Novéant; objectif, Chambley, puis Doncourt-aux-Templiers : 2e et 3e bataillons du 78e, 1er, 3/4 2e, 3/4 3e escadron du 9e dragons, 1re légère.

Colonne Lehmann, partant de Thiaucourt; même objectif que la précédente; état-major de la 37e brigade, 1er bataillon du 78e, 91e moins les 1re et 2e com-

Nous avons vu le rôle joué jusqu'alors par Rheinbaben, les détachements Lyncker et Lehmann, les batteries à cheval de l'artillerie de corps. La brigade des dragons de la Garde part à 5 heures du matin de Thiaucourt, suivant l'ordre de Voigts-Rhetz. Dès 8h30, elle est à Saint-Hilaire, sans avoir rien appris nous concernant [1]. Vers 10 heures, elle entend à l'est une canonnade de violence croissante et le comte Brandenburg marche dans cette direction. Un peu avant 11 heures, sa brigade atteint la route de Mars-la-Tour. Mais son effectif est très réduit : un escadron (5e du 2e dragons) est resté aux avant-postes à Marchéville, on ignore pourquoi ; un autre (4e) et l'état-major du régiment ont été retenus à Saint-Hilaire par Schwartzkoppen au moment de se mettre en route [2]. On sait comment les quatre escadrons et la batterie restants apparaissent vers 1 heure auprès de Mars-la-Tour [3].

Quant au reste de la division Schwartzkoppen, d'après l'ordre de Voigts-Rhetz, il doit quitter Thiaucourt à 5 heures du matin. Mais par suite d'un retard de transmission, le

---

pagnies ; état-major, 1/4 2e, 1/4 3e, 4e escadron du 9e dragons, 1re batterie lourde.

Brigade des dragons de la Garde, partant de Thiaucourt ; objectif, Saint-Hilaire : 1er dragons ; état-major, 4e et 5e escadrons du 2e dragons, 1re à cheval de la Garde.

Colonne Schwartzkoppen, même point de départ ; même objectif : état-major de la 19e division, 38e brigade, 3e escadron du 2e dragons de la Garde, 2e lourde, 2e légère, 2e et 3e compagnies de pionniers.

Batteries à cheval de l'artillerie de corps, même point de départ ; objectif, Xonville : deux batteries à cheval du Xe corps, 2e escadron du 2e dragons de la Garde (remplaçant le 13e dragons parti le soir du 15 pour rallier Rheinbaben).

Garnison de Thiaucourt : 1re et 4e compagnies du 91e (*Einzelschriften*, XXV, 4).

La singulière répartition du 9e dragons tient, assure l'État-major prussien, *ibid.*, à ses tâches multiples et à la nécessité de renforcer à plusieurs reprises le détachement Lyncker (?).

1. Compte rendu de 9h15 : « La brigade est à Saint-Hilaire, l'avant-garde à Marchéville et Labeuville. Des patrouilles vont sur Buzy et Warcq. Jusqu'ici rien appris de l'ennemi. Aucun rapport reçu de la patrouille latérale de gauche et de celle de droite envoyée pour nous relier à la division Rheinbaben » (*Einzelschriften*, XXV, 5).

2. *Einzelschriften*, XXV, 6. Ce dernier détachement rallie la brigade vers 1h30, après avoir été envoyé en liaison par Schwartzkoppen.

3. Voir *suprà*, p. 241.

départ a lieu entre 5h30 et 7 heures seulement[1]. Le commandant du Xe corps a quitté Thiaucourt avec la pointe de la colonne. En chemin, il se montre préoccupé et ne cache pas ses inquiétudes au sujet de son chef d'état-major Caprivi, regrettant de lui avoir permis de conduire deux batteries à Rheinbaben. Après un moment d'incertitude, il finit par obliquer de Woël sur Jonville avec deux pelotons de dragons[2], afin d'être plus à portée des nouvelles. Jusqu'alors il n'a pas entendu le canon[3].

Il est en observation sur une hauteur près de Jonville, lorsque la canonnade commence vers l'est (10 heures)[4]. Il suppose que Rheinbaben est au contact. Bien que déjà l'on puisse croire à un engagement sérieux, il ne modifie rien aux dispositions prises, jugeant sans doute qu'il s'agit d'un combat d'arrière-garde et qu'il pourra nous couper de la Meuse, tandis que le IIIe corps nous refoulera de front. Un peu avant 11h30 ses idées se modifient. Il reçoit en effet un compte rendu du colonel Lehmann, confirmé par l'intensité croissante de la canonnade ; il n'y a plus de doute sur la nécessité de secourir sans retard Alvensleben[5]. C'est alors seulement que Voigts-Rhetz envoie à Schwartzkoppen et à Brandenburg l'ordre de se porter sur le champ de bataille (11h30). Son indécision a duré une heure et demie[6]. Quelque temps après, il se rend par Puxieux à

1. A 7 heures, d'après von Widdern, *Krisis von Vionville*, I, 69 ; *État-major prussien*, I, 594 ; colonel Schaumann, *Erlebnisse*, 193-195. A 6h15, d'après les *Einzelschriften*, XXV, 19 (elles portent que les heures des rapports et Historiques varient entre 5h30 et 6h15) ; à 6 heures, d'après l'Historique du 16e, p. 266, et celui du 57e, p. 77 ; à 5h30, d'après Hœnig, *Die Wahrheit*, 23. Distance de Thiaucourt à Saint-Hilaire, 22 kilomètres environ.

2. Du 3e escadron du 2e dragons de la Garde, pointe de la colonne Schwartzkoppen.

3. Von Widdern, I, 70, d'après le *Tagebuch* du commandement du Xe corps et une lettre du général von Gerhardt, en 1870 major à cet état-major.

4. *Einzelschriften*, XXV, 14, 88. En réalité, la canonnade commence entre 9h15 et 9h30.

5. *Einzelschriften*, XXV, 14. Lehmann écrit de Chambley : « Le IIIe corps est engagé au nord-est de Chambley. La 5e division de cavalerie marche sur Sponville. Le détachement Lyncker n'est pas encore à Chambley (10 heures). Je marche vers la gauche du IIIe corps. »

6. Cet ordre est ainsi conçu (19e division) : « Le IIIe corps est au combat au nord-est de Chambley. La 19e division obliquera sur-le-champ à droite vers

Tronville. Près de là, il rencontre Alvensleben qui le met au courant de la situation; puis Caprivi lui communique ses impressions. Déjà la 20e division, général von Kraatz, a rendu compte de son arrivée probable pour 2h 45 à hauteur de Puxieux. Son intervention paraît urgente, en raison de la tournure prise par le combat dans les bois de Tronville[1].

Vers 11h 30, Kraatz atteignait Thiaucourt avec sa division et le groupe monté de l'artillerie de corps. Malgré le canon qui ne cesse de retentir et qui provoque l'envoi de patrouilles au nord-est, il installe sa colonne au bivouac, derrière des avant-postes face à l'ouest, à cheval sur la route de Verdun. Seule l'arrivée de l'ordre de Voigts-Rhetz le détermine à marcher. Ses troupes sont très rapidement en mouvement sur Charcy et Saint-Julien[2]. Aux abords de ce dernier point, le commandant de l'artillerie de corps, colonel von der Goltz, obtient l'autorisation de prendre les devants avec deux batteries (5e et 6e légères). Voigts-Rhetz s'attend à nous voir déboucher des bois de Tronville; il juge indispensable d'assurer d'abord la défense de ce village et porte ces batteries à l'ouest[3]. Le 4e cuirassiers se forme « derrière » Tronville, en soutien. Le reste de la cavalerie revenant du plateau de Bruville se tient à l'ouest du village, pour nous charger de flanc en cas d'attaque. Enfin toutes les fractions du colonel Lehmann refoulées des

---

Jonville, pour secourir le IIIe corps là où il sera possible. Hauteur près Jonville, 11h 30 » (*Einzelschriften*, XXV, 14). Von Widdern, I, 220 et suiv., donne une autre version, d'après le général von Gerhardt : Voigts-Rhetz aurait prescrit, dès le premier coup de canon (10 heures), aux divisions Schwartzkoppen et Kraatz de marcher dans cette direction. Après avoir reçu le compte rendu Lehmann, il renouvellerait cet ordre. On ne s'expliquerait pas, dans ce cas, la lenteur de Schwartzkoppen.

1. *Einzelschriften*, XXV, 15.

2. *État-major prussien*, I, 595; *Einzelschriften*, XXV, 15. Peu après le début de l'action, Caprivi avait déjà invité la 20e division à se porter sur le champ de bataille.

3. *Einzelschriften*, XXV, 15. Les deux batteries suivent le 16e dragons qui a pris aussi les devants et va se former entre Puxieux et Tronville. Plus tard, sur l'invitation de Rheinbaben, il se met à sa disposition (*État-major prussien*, I, 597).

bois de Tronville sont rassemblées « derrière » ce même village[1].

Vers 2h 30, les deux bataillons de tête de la colonne Kraatz (1er et 2e du 79e) atteignent Chambley. De là le général von Woyna les dirige sur Tronville. Nous avons vu comment Kraatz engage à la gauche de Stülpnagel les trois suivants[2]. Il détache quatre batteries[3] dans la même direction.

A ce moment, la situation des Allemands, et surtout de l'artillerie à la droite du IIIe corps, est difficile. Le général von Bülow croit à l'offensive de Ladmirault vers le sud ; il admet la possibilité de la perte de Vionville. Dès lors, les batteries de Flavigny seraient obligées de changer de front, sur un terrain encombré d'échelons et de caissons isolés. Les uns peuvent difficilement se mouvoir, faute d'attelages ; les autres errent à la recherche de leurs batteries. Bülow juge la situation assez grave pour enjoindre aussitôt à toutes ces voitures, surtout à celles derrière le centre et la gauche, de se diriger vers le chemin de Mars-la-Tour à Buxières.

« La gravité de l'heure présente n'échappait à personne, et c'est avec angoisse que les officiers d'artillerie regardaient vers les hauteurs de la statue de Sainte-Marie. Comment les canons pourraient-ils y être hissés ! Les attelages gisaient en grande partie morts ou blessés devant leurs avant-trains. Dans un mouvement de retraite, beaucoup de pièces tomberaient infailliblement aux mains de l'ennemi. » Malgré tout, Bülow est résolu à rester en position jusqu'au dernier moment, estimant que, survenant ainsi, la perte de ses canons ne pourrait qu'être très honorable. A l'heure où son anxiété est la plus vive, survient au galop un officier envoyé de Vionville par Alvensleben. De loin, il s'écrie, avec de grands gestes : « Les têtes de colonne du Xe corps sont tout

1. *Einzelschriften*, XXV, 15. Ordre est donné à Schwartzkoppen, qui annonce son arrivée par la route de Mars-la-Tour, de se porter par Puxieux et Tronville à la gauche du Xe corps.

2. 1er et 2e du 56e, 3e du 79e. Voir *suprà*, p. 234.

3. 3e légère, 3e lourde, puis 5e et 6e lourdes, celles-ci de l'artillerie de corps (*État-major prussien*, I, 596).

près ! Encore une demi-heure à attendre ! » Et il disparaît pour porter la bonne nouvelle à la division Stülpnagel [1].

Sur ces entrefaites, les deux batteries amenées par le colonel von der Goltz débouchent de Tronville. Elles ouvrent, sur les bataillons de Bellecourt qui se montrent à l'ouest des bois de Tronville, un feu auquel répondent les trois batteries du 4ᵉ corps d'abord poussées au sud du ravin. Puis, mettant à profit la retraite imposée par Ladmirault à la division Grenier, von der Goltz les conduit jusqu'à la route de Mars-la-Tour. Mais il tente inutilement de la franchir avec ces douze pièces, sous l'escorte de deux escadrons du 4ᵉ cuirassiers.

Peu après, elles sont renforcées de nouvelles batteries qui viennent de quitter la 40ᵉ brigade [2] et prolongent leur droite jusqu'aux bois. Le tout continue de combattre notre artillerie au sud de Bruville.

La disparition de nos trois batteries avancées a permis à celles du major Körber de reprendre leur emplacement à l'ouest de Vionville, face au nord. Aussitôt des tirailleurs sortent des bois et les menacent à mille pas environ. A cet instant critique survient une nouvelle batterie [3] qui contribue à arrêter cette attaque. Désormais nous ne la renouvellerons plus.

La retraite du général Grenier a également modifié les idées de Voigts-Rhetz. Au lieu de songer uniquement à défendre la position de Tronville, il entend couvrir le flanc gauche du IIIᵉ corps. C'est ainsi qu'il dirige sur les bois le reste des bataillons de Kraatz, dès leur arrivée. Quant à Schwartzkoppen, il reçoit l'ordre d'attaquer notre droite. De Tronville, elle paraît garnir la croupe à l'ouest des bois, et l'état-major du Xᵉ corps ne soupçonne pas l'existence du profond ravin qui limite au sud le front de Grenier.

---

1. Hans Klæber, *loc. cit.*, d'après les souvenirs personnels du général von Bülow, cité par la *R. H.*, I, 1904, 357 et suiv.

2. 4ᵉ lourde et 4ᵉ légère (*État-major prussien*, I, 597).

3. 2ᵉ à cheval du Xᵉ corps. Les documents français sont muets sur cette attaque.

Enfin Rheinbaben est invité à « se porter par Mars-la-Tour dans la direction de Jarny, pour envelopper la droite ennemie [1] ».

Les observations relevées par Caprivi et le rapport du capitaine von Heister [2] ont fait connaître que nous étions très supérieurs en nombre. Mais l'état-major du Xe corps est persuadé que nous cherchons à nous ouvrir passage sur Verdun. « Dès lors, il importe de fixer le plus de forces possible, quitte à les attaquer le lendemain avec succès, au moyen des renforts attendus. » C'est dans ce sens qu'il est rendu compte à Frédéric-Charles.

L'idée est juste ; peut-on en dire autant de l'exécution ? De ce que les Allemands ont intérêt à nous arrêter jusqu'à la fin du jour, il ne s'ensuit pas qu'il y ait pour eux avantage à prendre l'offensive dans des conditions rendant un échec à peu près inévitable. L'attaque des bois de Tronville et surtout des hauteurs au nord-ouest pourrait être évitée. Mais les généraux allemands, à part ceux de cavalerie, ont autant de mordant et d'initiative que la presque totalité des nôtres en a peu. Leurs erreurs sont plus excusables que notre passivité ; elles auront des conséquences beaucoup moins déplorables.

Cependant les bataillons de tête de la division Kraatz, 1er et 2e du 79e, se sont rassemblés à Tronville (3^h 30). Aussitôt ils se portent vers les bois. Le 1er marche à l'ouest du village, laisse une compagnie pour l'occuper, une autre en réserve à la lisière sud du petit bois encore tenu par des fractions de la colonne Lehmann, le traverse et borde sa face nord avec les deux dernières. Celles-ci engagent le feu contre les retardataires de la brigade Bellecourt restés dans le grand bois [3].

Le 2e bataillon s'est dirigé sur celui-ci, laissant Tronville

1. Rapport de combat de la 5e division de cavalerie, *Einzelschriften*, XXV, 16.

2. *Einzelschriften*, XXV, 16 ; la *R. H.*, I, 1904, 361, traduit *Rittmeister* par « chef d'escadrons ».

3. Deux compagnies du 2e bataillon du 43e et 4e compagnie du 5e chasseurs (*R. H.*, I, 1904, 362 ; *État-major prussien*, I, 598).

à sa gauche[1]. Dès qu'il se montre devant sa lisière, il est en butte à un feu violent, malgré lequel il traverse rapidement le couloir séparant les deux parcelles. Puis, refoulant nos tirailleurs épars et sans soutien, il atteint la lisière sud-ouest de la clairière qui entame profondément le grand bois vers son centre. La 6e compagnie finit même par la dépasser.

Des hauteurs que borde la voie romaine, nos troupes dirigent leur feu sur les bois, sans causer aux Allemands de grosses pertes. Néanmoins leur droite ne peut en déboucher. Tandis qu'ils s'emparent de la partie est du grand bois, d'autres prennent pied dans le reste de ce massif. Les trois compagnies occupant la parcelle sud sont renforcées d'une quatrième[2]. Vers 5 heures, elle se dirige vers le saillant nord-ouest du grand bois. D'après l'État-major prussien, nos tirailleurs n'attendent pas l'attaque, mais se retirent complètement de ce couvert ; la compagnie du 79e les poursuit jusqu'à la lisière nord et, de là, entretient le feu, tout le reste du jour, contre les bataillons que la maladresse de notre commandement a entassés sans profit dans cette direction.

Sur les entrefaites, la 40e brigade a terminé son rassemblement à l'ouest de la ferme du Saulcy (vers 4 heures) et s'est portée sur Tronville. Kraatz dirige immédiatement le 17e sur les bois, avec ordre de s'intercaler dans la ligne du 79e, de déblayer les taillis et d'occuper la lisière nord. En effet, le 17e atteint les bois sous nos obus, s'y engage et borde la clairière de la grande parcelle, en liaison avec le 2e bataillon du 79e. Mais, peu auparavant, nos tirailleurs ont réoccupé la lisière opposée. De là ils engagent (vers 4h30) un feu vif contre les Allemands. Malgré l'intervention de leurs renforts, ceux-ci ne peuvent pénétrer dans la partie nord-est du grand bois, qui reste en notre pouvoir[3].

---

1. Trois compagnies (5e, 7e, 8e) traversent la corne orientale du petit bois ; la 6e marche directement sur le saillant sud du grand bois.

2. 2e du 79e, à l'approche de la 40e brigade (*État-major prussien*, I, 599).

3. D'après la *R. H.*, I, 1904, 368, c'est à deux compagnies du 12e de ligne, à des fractions du 3e bataillon du 43e et du 3e du 4e que le 2e du 79e et le 17e

Cependant, la deuxième ligne de la 40e brigade (10e chasseurs, 1er et 3e bataillons du 92e) s'est portée en réserve au sud des bois. Elle est bientôt renforcée du 3e bataillon du 56e, accouru de Pont-à-Mousson [1] (5 heures). Kraatz attend ainsi une nouvelle attaque, qui ne se produit pas pour l'instant. Nous continuons de cribler les bois de nos projectiles, sans dépasser, dans la partie ouest, le ravin qui longe au nord ces couverts. Les deux batteries de von der Goltz ont à leur tour couronné la croupe, qu'occupaient peu d'instants auparavant dix-huit pièces du 4e corps ; celles de la 40e brigade ont également suivi les progrès de l'infanterie ; elles sont à 600 pas environ au nord de la route [2].

Heureusement un important renfort va nous arriver. On se rappelle la formation de marche prise par Ladmirault au départ de Woippy. Malgré la proximité de l'ennemi, il a fait suivre la division Grenier du parc d'artillerie du corps d'armée, de l'ambulance, du convoi et des bagages de cette division [3]. Il en résulte que les troupes de Cissey, qui ferment la marche, se mettent en marche vers 7h45 seulement [4]. Encore sont-elles ralenties par des arrêts continuels. Impatienté, le général envoie des officiers qui lui rendent compte du désordre régnant dans la colonne : « A chaque cabaret ou à chaque maison que l'on rencontre, ceux qui devraient mettre de l'ordre dans le convoi et faire hâter la marche s'arrêtent pour boire ou... allumer leurs cigares ; les conducteurs en font autant et il s'établit de longs inter-

ont affaire. Les *Einzelschriften*, XXV, 18, expliquent la non-pénétration du 17e dans l'angle nord-est du grand bois par le fait que ce régiment reçut l'ordre « de se porter à couvert » contre notre position de la voie romaine, ordre provenant d'un malentendu (Rapport Kraatz du 13 juin 1872). On eut la singulière idée de rassembler le 17e au saillant sud-est du grand bois ; déjà la situation avait changé et Kraatz donna d'autres ordres.

1. Était de garde au quartier général.

2. *État-major prussien*, I, 601.

3. Voir *suprà*, p. 236. D'après le Journal de la division Grenier (*R. H.*, IV, 1903, 700), elle est suivie non seulement de ses bagages, mais de ceux des divisions Lorencez et Legrand.

4. Les Souvenirs du général et le Journal de sa division (*R. H.*, IV, 1903, 680, 684) portent même « 9 heures », mais l'extrait du carnet du sous-chef d'état-major reproduit par le colonel Rousset et le rapport Ladmirault du 3 septembre indiquent « 7h45 ».

valles entre les voitures[1]... » Une heureuse inspiration détermine Cissey à doubler cet informe convoi avec son infanterie et ses batteries de combat. Vers 11 heures, il peut ainsi atteindre le hameau de Jérusalem où il prescrit de faire le café[2]. Sa 2e brigade, seule, est rassemblée, lorsque, vers 11h 30, « une vive canonnade se fait entendre » au sud-ouest. On renverse aussitôt les marmites et l'on marche rapidement au canon, à travers champs, sur Doncourt[3]. Passant entre Habonville et Saint-Ail, la division arrive à hauteur de Jouaville vers 2h 15; à ce moment survient le chef d'escadron Pesme, qu'a envoyé Ladmirault. Il met Cissey au courant de la situation. Après une halte d'un quart d'heure, on reprend la marche vers Bruville. Un peu avant 4 heures, la tête est à hauteur de Butricourt et d'Urcourt[4], où a lieu un nouvel arrêt, au cours duquel arrive le sous-chef d'état-major du 4e corps, lieutenant-colonel Saget. Ladmirault fait connaître que la division Grenier a commencé son mouvement tournant par Mars-la-Tour et qu'il attend impatiemment Cissey[5]. Les batteries de ce dernier prennent aussitôt les devants, pour s'intercaler dans la ligne du 4e corps, vers la cote 277. Elles comblent ainsi une trouée qui vient de se produire à la suite de la retraite de Bellecourt et du mouvement de nos batteries vers l'ouest. Leur tir, à 2,500 mètres, donnait, dit-on, de bons résultats

---

1. Souvenirs du général de Cissey, *loc. cit.*

2. Bien que Saint-Privat soit à 13 kilomètres seulement de Vionville, on n'y entend « absolument rien » de la canonnade jusqu'à 11h 30 ou midi (Souvenirs de Cissey; Historique du 20e bataillon de chasseurs et du 6e de ligne, etc., *R. H.*, IV, 1903, 684 et suiv.).

3. Souvenirs de Cissey, *loc. cit.* Le 20e chasseurs, qui était en tête de la 1re brigade, se met en marche le premier et prend la tête de la 2e, avec sa 6e compagnie en flanc-garde de gauche, c'est-à-dire vers Metz (Historique cité).

4. L'infanterie est en colonnes par sections, l'artillerie par demi-batterie; on ne laisse pas un homme en arrière (?), malgré la chaleur et la fatigue (Souvenirs du général de Cissey).

5. Souvenirs du général de Cissey et lieutenant-colonel Rousset, 141 et suiv., d'après les Souvenirs du général Saget. Suivant le lieutenant-colonel de Narp (Rapport du 17 août, *R. H.*, IV, 1903, 695), Saget aurait annoncé à Cissey « que l'affaire était terminée à notre avantage... Voulant que l'artillerie eût au moins l'occasion de prendre part à l'affaire en lançant à l'ennemi quelques coups de canon », le général lui fit prendre les devants.

contre l'artillerie voisine de la route de Mars-la-Tour, lorsque Cissey, prévenu qu'il va combattre dans la direction du Poirier du Bois-Dessus, les réclame. Elles défilent derrière le reste de la ligne pour se porter vers le chemin de Bruville à Mars-la-Tour[1]. Quant à l'infanterie de la division, elle dépasse Urcourt, passe au sud de Bruville où elle met sacs à terre et vient se former à la gauche de son artillerie[2].

---

1. Rapport de Narp cité; la 11e du 1er vient de se reporter auprès de la 6e du 17e; la 12e du 1er a aussi appuyé de 300 mètres vers la gauche (*R. H.*, I, 1904, 371, d'après l'Historique des batteries).
2. Sur deux lignes déployées et par brigades accolées, la 2e à la droite (Souvenirs de Cissey; Journal de la division; lieutenant-colonel Patry, 83).

XX

ATTAQUE DE LA BRIGADE WEDELL

Marche de Schwartzkoppen. — Son arrêt à Saint-Hilaire. — La marche au canon. — — Ordres de Voigts-Rhetz. — Point d'attaque choisi par Schwartzkoppen. — Rassemblement de la brigade Wedell. — Le terrain au nord-est de Mars-la-Tour. — — Formation d'attaque. — Les débuts.

Vers 9h 30, la colonne Schwartzkoppen est arrivée entre Saint-Benoît-en-Woëvre et Woël; elle y prend un repos d'une demi-heure et continue ensuite sur Saint-Hilaire. C'est à la même heure que le canon commence à retentir irrégulièrement vers l'est[1]. Après avoir dépassé Woël, Schwartzkoppen est informé du départ de Voigts-Rhetz vers Jonville. Il va atteindre Saint-Hilaire, quand survient le rapport de Brandenburg annonçant qu'il marche, lui aussi, au canon. Malgré ce double avis, Schwartzkoppen croit devoir installer sa colonne au bivouac (vers 11 heures), en se couvrant d'avant-postes établis sur la ligne Harville-Marchéville[2]. D'après l'État-major prussien, le général ne voit aucune raison de quitter la direction que lui assigne l'ordre d'armée. Il continue de croire à un combat d'arrière-garde. Il sait Voigts-Rhetz à proximité du théâtre de l'action et juge à propos d'attendre ses ordres[3]. Il se borne à opérer un rassemblement préliminaire, à prescrire de faire la soupe « immédiatement et le plus vite possible »[4].

---

1. Von Widdern, *Die Krisis von Vionville*, I, 70. D'après les *Einzelschriften*, XXV, 19, ce serait pendant la deuxième partie de la marche, après 10 heures; d'après Hœnig, *Untersuchungen über die Taktik der Zukunft*, 72, c'est pendant la halte de Woël.

2. Un bataillon, un peloton et demi du 3e escadron du 2e dragons de la Garde (*Einzelschriften*, XXV, 20). Le 2e escadron est déjà aux avant-postes à Marchéville et Labeuville.

3. *État-major prussien*, I, 602. D'après les *Einzelschriften*, XXV, 20, le général a reçu pendant la marche l'ordre de Frédéric-Charles au commandant du Xe corps (8 heures du matin). Voir *suprà*, p. 229.

4. *Einzelschriften*, XXV, 20, d'après les Souvenirs du capitaine Schultze en septembre 1870.

Il est prudent de n'accepter cette version que sous bénéfice d'inventaire [1]. Des faits matériels prouvent qu'elle est inexacte. Schwartzkoppen et son état-major *cantonnent* à Saint-Hilaire ; toutes les mesures prises pour le bivouac et les avant-postes montrent qu'il ne s'agit pas d'un simple rassemblement [2]. La vérité paraît être que le général ne prête à la canonnade qu'une médiocre attention. Il en attache beaucoup, au contraire, au rôle d'avant-garde dévolu à sa division dans la direction de Verdun. En dépit de beaucoup de ses subordonnés, qui voudraient marcher au canon [3], il se conforme à la lettre des ordres reçus, sans rechercher si les circonstances n'exigeraient pas de les modifier. Il ne s'enquiert même pas des causes de la canonnade [4]. Ne trouvant nulle trace de nos troupes dans la direction de Verdun, il n'en conclut pas que nous sommes encore vers Metz. Le départ successif de Caprivi, Voigts-Rhetz et Brandenburg dans cette direction ne lui ouvre pas les yeux. Il montre aussi peu d'initiative que nos généraux. A sa place, Alvensleben aurait-il agi de même ? Il est permis d'en douter.

Quoi qu'il en soit, la canonnade devient si violente, que le sol frémit sous les pieds de ses bataillons. Deux officiers envoyés par Voigts-Rhetz apportent coup sur coup l'ordre verbal « de rompre aussitôt sur Chambley, pour rallier le colonel Lehmann et soutenir le IIIe corps » [5].

---

1. Elle a été passionnément discutée en Allemagne par l'État-major prussien (Relation et *Einzelschriften*), par von Widdern, von Scherff, Hœnig, etc. Il convient de dire que « l'officier d'état-major » de Schwartzkoppen au 16 août est le futur général von Scherff, l'auteur des *Kriegslehren*, de la relation anonyme de l'État-major prussien en ce qui concerne le Xe corps, et sans doute aussi des *Einzelschriften* touchant ce corps d'armée à Rezonville. Dans cette lutte inégale du grand État-major et d'un historien de mérite comme Hœnig, le beau rôle n'est pas toujours pour le *Generalstab*.

2. Von Widdern, *Die Krisis von Vionville*, I, 113.

3. Colonel Schaumann, *Erlebnisse*, cité par von Widdern, 71, en ce qui concerne cet officier (commandant l'artillerie divisionnaire), les colonels von Brixen et von Cranach ; voir aussi Hœnig, *Untersuchungen*, 72, au sujet du lieutenant-colonel von Rœll.

4. Von Widdern, 115, 118 ; Hœnig, *loc. cit.* L'ordre de Schwartzkoppen pour le 16 (*R. H.*, I, 1904, 555) porte néanmoins que le général von Wedell devra se tenir en liaison avec la colonne Lehmann.

5. Ordre *verbal* d'après von Scherff, *Kriegslehren*, II, 161 ; von Widdern, *Die Krisis von Vionville*, I, 71. Ce dernier, p. 64 et 221 (d'après les Souvenirs

Il est midi quand arrive un ordre écrit. Aussitôt Schwartzkoppen fait chercher la liaison avec Brandenburg sur la route de Metz[1]. Vers midi 15, il fait battre la générale et, à midi 30, sa colonne est en marche. Un officier lui a déjà remis un rapport du colonel Lehmann annonçant qu'il marche sur Tronville et les bois au nord. Sa demi-brigade y constituera la gauche de la ligne allemande; elle a un besoin urgent de renforts, en raison de la présence de fortes masses ennemies[2].

Quoique l'ordre écrit de Voigts-Rhetz lui prescrive de marcher par Jonville, Schwartzkoppen décide de suivre la route de Mars-la-Tour, plus praticable. Il est confirmé dans cette décision par le rapport annonçant que Lehmann marche sur les bois de Tronville[3].

L'état-major de la 19e division est en tête. A mi-chemin de Labeuville à Suzemont, il aperçoit nettement l'emplacement de l'artillerie française au nord-est de Mars-la-Tour, non loin du saillant d'un bois. Des batteries prussiennes sont déjà au nord de la route de Verdun. D'après les renseignements recueillis, le IIIe corps est engagé au nord-est

du général von Gerhardt) et les *Einzelschriften*, XXV, 4, donnent un autre texte de cet ordre *écrit* : « Le IIIe corps est engagé au nord-est de Chambley; la 19e division va aussitôt obliquer à droite sur Jonville, pour soutenir le (illisible, IIIe corps ?), là où il sera encore possible » (11h 30). Il est probable qu'il y eut ordre verbal, puis écrit.

Selon Hœnig, *loc. cit.*, c'est seulement lorsqu'un troisième officier accourt, sur un cheval blanc d'écume, que retentit la générale. D'après von Widdern, trois officiers auraient été envoyés à la 19e division, soit par Caprivi, soit par Voigts-Rhetz, pour hâter sa marche vers l'est : le lieutenant von Neumeister, parti des bois de Tronville vers 10h 30 ; le lieutenant von Hindenburg, parti de Tronville à 11h 30 ; le major von Gerhardt, parti du même point vers midi 30. Mais ce dernier ne put atteindre la colonne qu'en route.

1. Au moyen de l'état-major et du 4e escadron du 2e dragons de la Garde.

2. Rapport parti de Tronville à 11h 30. Le lieutenant von Hindenburg parcourut 20 kilomètres en moins d'une heure. En chemin, Voigts-Rhetz le chargea de dire à Schwartzkoppen qu'il devait accourir au secours de la gauche allemande (*Einzelschriften*, XXV, 23).

3. Il laisse à Saint-Hilaire le 2e bataillon du 57e et le reste du 3e escadron du 2e dragons de la Garde pour garder le train du quartier général et de la 19e division. Ordre de marche de sa colonne : 5e escadron du 2e dragons ; 3e bataillon du 16e, la 11e compagnie en tête d'avant-garde ; 2e lourde ; 2e et 1er du 16e ; 2e légère ; 3e et 1er du 57e, 2e et 3e compagnies de pionniers (*Einzelschriften*, XXV, 23). Cet ordre de marche est inexactement reproduit par la *R. H.*, I, 1904, 562.

de Chambley, le détachement Lehmann au nord de Tronville. De ce qu'il voit, l'entourage de Schwartzkoppen se hâte de conclure que la gauche allemande, victorieuse, marche vers le nord. Le général est ainsi conduit à une décision des plus aventurées. Au lieu de se conformer aux ordres de son chef, il va obliquer d'Hannonville-au-Passage vers Ville-sur-Yron, de façon à se relier par Bruville à l'aile gauche dont il escompte ainsi le succès. C'est dans ce sens qu'il écrit vers 2h30 à Voigts-Rhetz.

Dans l'intervalle, un autre officier venant de l'état-major du Xe corps arrive auprès de Schwartzkoppen ; il l'invite de nouveau à accélérer sa marche et lui transmet les premiers renseignements concernant la situation difficile de la gauche allemande. A mesure que l'on approche de Suzemont, les indices d'un échec se multiplient. Des blessés font connaître que le colonel Lehmann se maintient avec la plus extrême difficulté dans les bois de Tronville ; on craint à tout instant de nous voir dépasser la route ; l'intervention de la brigade Wedell est urgente. En même temps, des patrouilles signalent vers Ville-sur-Yron un haut nuage de poussière qui se meut du nord-ouest au sud-est. Schwartzkoppen détache aussitôt dans cette direction l'escadron qui marche avec sa colonne [1].

Jusqu'à plus amples renseignements, il admet que cette poussière peut provenir d'une forte colonne en route sur Étain, qui aurait fait demi-tour pour marcher au canon. Dans ces conditions, continuer vers Ville-sur-Yron impliquerait de trop grands risques. Il y renonce d'autant plus aisément qu'alors survient l'ordre de Voigts-Rhetz lui prescrivant de marcher par Puxieux sur Tronville, pour se relier à la gauche allemande. Il va être 3 heures et Schwartzkoppen, en tête du gros, débouche à l'ouest de Suzemont [2].

Au même instant, un officier de l'état-major du Xe corps, capitaine von Huene, le prie de mettre ses deux batteries

1. *Einzelschriften*, XXV, 24. Il s'agit sans doute des trois régiments et des deux batteries de du Barail (Voir *suprà*, p. 240).
2. *Einzelschriften*, XXV, 24.

à la disposition de la brigade Brandenburg, en face de forces supérieures au nord de Mars-la-Tour. Avec raison, Schwartzkoppen refuse de s'en démunir. Il ne croit pas devoir non plus suivre aussitôt la direction que Voigts-Rhetz lui a indiquée. Il prescrit au contraire un rassemblement, d'où résulte une perte de temps considérable, à un moment où les minutes ont leur prix [1]. A 3h 45 seulement, les bataillons rompent les faisceaux ; les aumôniers, puis les chefs d'unité leur adressent quelques mots d'exhortation ; on charge les fusils et, à 4 heures, on se remet en marche [2], après avoir perdu une heure entière.

Au cours du rassemblement [3], Schwartzkoppen a cru devoir affaiblir la brigade d'un bataillon (3e du 16e), qu'il envoie à la ferme Mariaville, puis à Puxieux pour se relier à Tronville. Son intention est de marcher sur ce village dans la formation massée qu'il vient de prendre. Au dernier moment, il reçoit un ordre écrit de Voigts-Rhetz qui modifie encore ses idées [4].

---

1. D'après les *Einzelschriften*, XXV, 25, la colonne se rassemble à 3 heures ou un peu avant, après avoir dépassé le coude à l'est de Suzemont, sur une pente montant vers l'est, au sud de la route, à 1,200 mètres de ce village, à 2,300 mètres de Mars-la-Tour. Cette version est appuyée de divers rapports de combat, qui ne concordent pas. Celui de la 19e division, 17 août, porte le début du rassemblement *à 2h 30*. Von Scherff, *Generalleutnant v. Schwartzkoppen am 16. August 1870*, 47, écrit *après 3 heures;* l'État-major prussien, 1, 604, porte que la tête de la division atteint Suzemont *à 3h 30*.

2. Ce repos, qui dura une demi-heure environ pour le 16e et un quart d'heure pour le 57e, s'explique peut-être par le très grand nombre des traînards (Général prince de Hohenlohe, *Lettres sur l'infanterie*, traduction, 217). D'après Hœnig, les bataillons de la brigade atteignirent le champ de bataille avec un effectif moyen de 900 fusils (*Untersuchungen*, analysées dans nos « Études de tactique appliquée : la brigade Wedell à Gravelotte », *Spectateur militaire*, mai 1897).

3. Le 16e (1er et 2e bataillons) en première ligne, dans l'ordre normal ; le 57e en deuxième ligne, le 3e bataillon à la droite ; les batteries en demi-à-droite en avant de la brigade ; les pionniers derrière l'infanterie (*Einzelschriften*, XXV, 26).

4. « Commandement du Xe corps.

« Rapport reçu 3h 1/2. Le général Kraatz près du champ de bataille ; la division de cavalerie groupée à l'aile gauche. Conduire votre attaque sur l'aile droite ennemie, qui presse fortement, afin de dégager les nôtres. Je la ferai soutenir par la cavalerie réunie.

« Lehmann au combat !

« De la hauteur de Tronville, 3h 23 minutes.

« *Signé :* Voigts-Rhetz. »

Comme l'indiquent les *Einzelschriften*, XXV, 27, la mention 3h 1/2 est évidemment erronée ; il faut lire 3h 1/4. Voigts-Rhetz entend par là le compte

Ainsi que le montre Hœnig [1], cet ordre prouve que Voigts-Rhetz n'entend pas opérer une attaque d'ensemble avec ses deux divisions, ni surtout frapper un coup décisif avec les bataillons de Schwartzkoppen, comme on l'a prétendu. Il veut simplement dégager la gauche allemande, fortement pressée, en attaquant notre droite. Encore omet-il d'indiquer l'emplacement de cette dernière, point capital pourtant.

Quoi qu'il en soit, Schwartzkoppen envoie le major von Scherff à Mars-la-Tour pour prévenir Brandenburg que la brigade Wedell va marcher sur ce village ; il l'invite à couvrir et à soutenir cette attaque. Il prescrit au bataillon détaché à Mariaville de rallier son régiment. Cet ordre n'atteint son destinataire qu'à 4 heures, près de Puxieux. Le 3e du 16e oblique aussitôt vers le saillant nord-est de Mars-la-Tour.

Quant à Scherff, il trouve Brandenburg à 1 kilomètre au sud-ouest de ce village. Aussitôt un escadron (4e du 2e dragons de la Garde) et la batterie à cheval se portent le long de la route de Jarny; le 1er dragons de la Garde suit. Mais, à peine ce mouvement commencé, survient un ordre de Voigts-Rhetz : il rappelle fort mal à propos la brigade à l'est de Mars-la-Tour, afin de soutenir l'artillerie de corps. Elle serait plus efficacement protégée par l'offensive de Wedell.

Le 1er dragons fait donc demi-tour, contourne Mars-la-Tour par le sud, en croisant la brigade Barby qui suit la direction opposée, et s'arrête au sud-est [2]. L'autre escadron

rendu envoyé à 2h30 par Schwartzkoppen (Voir *suprà*, p. 265). La *R. H.*, I, 1904, 569, altère gravement ce document dans sa traduction ; la voici : « Rapport reçu à 3h45. Le général de Kraatz, près du champ de bataille, a rejoint la division de cavalerie à l'aile gauche. Attaquez l'aile droite ennemie qui presse vivement, pour dégager la nôtre. Je vous soutiendrai avec toute la cavalerie. Lehmann est engagé. »

1. *Darstellung der Strategie*, 155-157, d'après les *Kriegsergebnissen* de l'état-major du Xe corps, de la main de Caprivi. Il résulte d'une lettre du général von Heister (22 avril 1897) citée *ibid.*, 126, 127, que, vers 3 heures, Caprivi voudrait jeter la brigade Wedell contre notre droite; Voigts-Rhetz jugerait préférable de la porter en réserve au centre (du Xe corps ?). C'est Caprivi qui l'emporte après une assez longue discussion.

2. *Einzelschriften*, XXV, 29. Les fractions disponibles de la division Rheinbaben sont groupées entre Tronville et Puxieux quand, vers 4h30, elles se

et la batterie continuent le long de la route de Jarny; vers 4h 30, ces pièces ouvrent le feu contre des masses de cavalerie qui se montrent sur les pentes à l'ouest de Greyère.

Quant à la brigade Wedell, elle s'est mise en marche vers l'est à travers champs. Comme le fait remarquer l'État-major prussien [1], de Mars-la-Tour, le terrain paraît monter régulièrement, en pente douce, au nord-est. Sous l'épaisse poussière qui voile le champ de bataille, il est impossible de distinguer l'une de l'autre les deux croupes séparées par le ravin du Bois-Dessus; même pour qui connaît l'existence de cet énorme fossé, il est malaisé de voir si un point est situé sur l'une ou l'autre de ses rives.

La régularité des pentes n'est d'ailleurs qu'apparente. Au nord et à l'est de Mars-la-Tour, une dépression détache en éventail des rameaux qui offrent autant de cheminements. Vers le nord-est, la monotonie des abords du village est rompue par le saillant des bois de Tronville, dont on distingue les sommets au-dessus de la crête sud, puis par un arbre isolé, de forme arrondie, dont il est impossible de dire s'il est au nord ou au sud du ravin [2].

Cependant la brigade Wedell continue vers l'est, dans les meilleures dispositions. « La fatigue d'une longue et pénible marche par une chaleur torride, la faim et la soif ont disparu... » — « Un peu après 4 heures, dit le rapport de combat de la 19e division, on rend compte que des patrouilles de dragons de la Garde ont reçu des coups de feu dans Mars-la-Tour [3]. » Bien que ce fait remonte à quelque temps et que, depuis, notre cavalerie ait reflué vers le nord,

---

mettent en mouvement sur Mars-la-Tour, suivant un ordre de Voigts-Rhetz, qui prescrit « d'envelopper la droite de l'ennemi ». Cet ordre a été donné une heure avant (*ibid.*, 16), mais sa transmission et son exécution subissent des retards peu explicables.

1. *Einzelschriften*, XXV, 31.

2. *Einzelschriften*, XXV, 32. Scherff croyait voir un arbre ou un groupe d'arbres sur la croupe nord. Il s'agit d'un haut peuplier sur le chemin de Mars-la-Tour à Saint-Marcel (cote 261) qui existait encore en 1898. Il fut pris comme point de direction par la brigade et on l'a souvent confondu avec deux arbres au nord du ravin, entre les cotes 257 et 270, qui furent détruits en 1876. C'était le reste d'un boqueteau et ils avoisinaient une haie existant encore en 1898.

3. *Einzelschriften*, XXV, 35. Voir *suprà*, p. 244.

Schwartzkoppen fait obliquer sur ce village les 1er et 2e bataillons du 16e. Le colonel von Brixen les déploie dans la dépression au sud-ouest de Mars-la-Tour; puis ils remontent un vallonnement dans cette direction [1].

Contre l'attente des Prussiens, ils trouvent le village inoccupé. Brixen fait garnir sa lisière nord-est (un peu après 4h 30) [2]. Le bataillon venant de Puxieux est déjà à la sortie est, en sorte que le régiment est de nouveau groupé. Il n'a ni tiré ni reçu un coup de feu. Son arrivée est même restée tout à fait inaperçue du 4e corps. Par contre, Brixen, comme Schwartzkoppen, ignore notre emplacement et nos forces.

Le reste de la colonne a continué vers l'est. De la non-occupation de Mars-la-Tour on déduit hâtivement que notre droite est constituée par l'artillerie au nord-est. On croit que l'infanterie ne dépasse pas le saillant nord-ouest des bois de Tronville. Ni la brigade Pradier, ni celle de Bellecourt ne sont visibles derrière la crête qui les masque [3].

L'instant d'auparavant, Schwartzkoppen, sur un ordre de Voigts-Rhetz, a permis à ses deux batteries de renforcer l'artillerie à l'ouest de Vionville, fort éprouvée, nous l'avons vu. Elles sont à peine en mouvement que le général les rappelle « en avant de Mars-la-Tour », pour combattre les nôtres et préparer son attaque [4].

---

1. Quatre compagnies en première ligne, chacune avec un demi-peloton en tirailleurs; quatre en deuxième ligne, formées en demi-colonnes doubles.

2. La 2e compagnie, suivie des 1re et 4e, longe la lisière sud; les tirailleurs de la 3e gagnent la grand'rue à travers les jardins et la suivent; ils sont eux-mêmes suivis des tirailleurs de la 5e et ceux-ci du reste des 3e et 5e, côte à côte dans cette rue très large; la 6e les suit; la 7e traverse les jardins au nord; la 8e prend une rue transversale longeant le cimetière (*Einzelschriften*, XXV, 36).

3. *Einzelschriften*, XXV, 36. L'état-major du Xe corps, qui observe depuis des heures de la hauteur à l'est de Tronville, croit aussi que notre droite est au nord-est de Mars-la-Tour (Rapport de combat cité).

4. *Einzelschriften*, XXV, 37; général Schaumann, *Erlebnisse*, cités par von Widdern, *Die Krisis von Vionville*, I, 77. Ni Schwartzkoppen, ni son état-major n'ont de carte des environs, sauf celle de Reimann, à grande échelle (Von Widdern, *loc. cit.*; Hœnig, *Darstellung der Strategie*, 161, d'après von Scherff).

Quoi qu'il en soit, Schaumann établit ses batteries immédiatement au nord-est de Mars-la-Tour et ouvre le feu sur les nôtres à 1,500 mètres environ au sud de Bruville ($4^h 40$). Ces dernières y répondent et rendent bientôt critique la situation des douze pièces allemandes. Elle ne s'améliore que lorsque l'offensive de la brigade Wedell attire sur elle l'attention de nos batteries [1].

Schwartzkoppen a prescrit au 57e de remonter le pli de terrain à environ 500 mètres au sud de Mars-la-Tour. Ainsi que son état-major, il est en observation sur les pentes sud de cette dépression, quand il apprend que la division Kraatz a réoccupé les bois ($4^h 30$). On aperçoit des fractions marchant à rangs serrés de Tronville sur ces taillis et des batteries près de la route. Schwartzkoppen en déduit assez justement que nous n'avons pas osé risquer l'attaque préparée une heure auparavant contre l'extrême gauche allemande. Il croit qu'après la lutte acharnée soutenue par elle, il suffira de jeter dans la balance une dernière réserve pour fixer la victoire. Pour lui, l'offensive la plus brutale s'impose. Il est loin de soupçonner l'existence derrière notre droite de forces considérables, absolument intactes.

On n'insistera pas sur la faute initiale commise par Schwartzkoppen. Il suffira de dire que son intention est d'opérer une attaque décisive dans un terrain qu'il connaît fort mal, contre un adversaire dont il ignore entièrement les forces et l'emplacement [2]. Il n'a pas pris l'élémentaire précaution de nous fixer de front, tandis qu'il manœuvrerait avec le gros de ses forces. Il croit répondre à une manœuvre enveloppante par un coup droit dans notre propre flanc. Il agit comme Frédéric-Charles, sous l'influence d'une idée préconçue, tout à fait étrangère à la réalité.

1. Von Widdern, *loc. cit.*; *Einzelschriften*, XXV, 38 : cinq batteries françaises, dont la 9e du 8e, auraient combattu les deux batteries prussiennes ; trois venaient d'un emplacement à l'est.

2. Voir les *Einzelschriften*, XXV, 37, reproduisant Scherff. L'intention de Schwartzkoppen est d'envelopper notre « aile droite enveloppante ». Il croit ainsi décider de notre échec.

Sur les entrefaites (4h 45), il prescrit au général von Wedell « de déployer ses cinq bataillons sur une seule ligne, la gauche en avant, et d'attaquer notre artillerie à la gauche du saillant des bois de Tronville[1] ». Par son ambiguïté et son imprécision, cet ordre indique assez combien Schwartzkoppen est mal orienté sur la situation. Peut-être pour y remédier, le major von Scherff donne comme direction à Wedell et au colonel von Cranach, du 57e, un arbre élevé à gauche des bois[2]. En réalité, dès le début, la 38e brigade s'engage dans plusieurs directions divergentes. Sous nos obus, le 57e opère une légère conversion à gauche; son 1er bataillon déploie ses deux compagnies de tête, les autres suivant en demi-colonne double. Le 3e, qui était à la droite, passe en deuxième ligne à la suite de ce mouvement[3]. Les deux compagnies de pionniers prolongent sa droite et le colonel von Cranach leur donne pour direction « les bois de Tronville »[4]. Mieux vaudrait les charger d'organiser la défense de Mars-la-Tour.

Au 16e, le colonel von Brixen est à la sortie est du village quand les batteries de Schwartzkoppen y prennent position. Jugeant que l'occupation de ce point d'appui n'a plus d'intérêt, il porte son 1er bataillon dans le fond de prairies à l'est. Les 7e et 8e compagnies, d'abord derrière l'artillerie où elles sont inquiétées par nos obus en général trop longs[5], se joignent de leur propre initiative à ce bataillon, après avoir traversé ou contourné les batteries.

Ces mouvements sont commencés, lorsque Brixen reçoit l'ordre d'attaque. Il va aux 5e et 6e compagnies, à l'intérieur

1. *Einzelschriften,* XXV, 39.
2. C'est le point de direction (en allemand *point de vue*) sur lequel doit marcher le bataillon du centre. Les *Einzelschriften,* XXV, 39, expliquent cette intervention de Scherff par le fait que les bataillons ont paru s'écarter de la direction en s'engageant dans la dépression à l'est de Mars-la-Tour. Hœnig (*Darstellung,* 165) démontre que la brigade eut deux points de direction à 800 mètres l'un de l'autre : une batterie de mitrailleuses, puis l'arbre isolé en question (peuplier 261).
3. En demi-colonne double : d'abord les 9e et 10e ; à droite et en arrière, les 11e et 12e (*Einzelschriften*).
4. *Einzelschriften,* XXV, 39.
5. *Einzelschriften,* XXV, 39 et 92.

du village, et leur prescrit d'obliquer à l'ouest pour envelopper notre droite. Avec elles, il prend le chemin de Bruville, puis se reporte au centre du régiment, à travers les prairies coupées de clôtures en fils de fer situées au nord et à l'est de Mars-la-Tour.

C'est dans cette dépression que les dix autres compagnies se sont groupées[1], non sans difficulté, ni désordre. Chaque bataillon se forme sur deux lignes ; Brixen désigne la compagnie de direction, « l'établit face au nord-est » et donne le signal de la marche un peu avant que le 57e soit à hauteur du 16e[2].

Les deux compagnies de gauche gravissent les pentes, la 5e suivant le chemin creux de Greyère, la 6e à sa droite. Toutes deux se déploient derrière la crête, puis la dépassent (5 heures). A ce moment, elles sont soumises à un feu de violence croissante. Les deux batteries de gauche de la division Cissey (9e et 12e du 15e) couvrent leur droite d'obus et de balles de mitrailleuse ; les 2e et 3e bataillons du 64e tirent vivement sur elles[3]. Néanmoins, la 5e compagnie se jette dans le petit bois de La Velterène, au sud de la ferme. Notre ordinaire incurie fait que nous l'avons laissé inoccupé. La 6e change de direction à l'est pour aborder un boqueteau de pins[4] et les batteries voisines. Toutes deux marchent par bonds, mais la 5e occupe La Velterène sans perdre un homme, tandis que la 6e est fortement éprouvée, surtout par le tir de nos mitrailleuses. Elle s'arrête d'abord au sud du ravin ; finalement elle se rejette en désordre sur Mars-la-Tour (5h 15), avec des pertes extrêmement fortes. Le 3e bataillon du 64e occupe le bois de pins[5].

---

1. Le 3e bataillon, resté d'abord sur la route, s'est porté à la droite du 1er quand celui-ci a débouché du village (*Einzelschriften*, XXV, 40).

2. Le 16e est à 200 mètres environ en avant du 57e (*Einzelschriften*, XXV, 40).

3. *R. H.*, I, 1904, 590. Les Historiques des batteries et du 64e ne font pas mention de cet épisode (*ibid.*, IV, 1903, 698, 710). La 5e du 15e, à droite des précédentes, tire contre la batterie à cheval de Brandenburg, puis sur le 13e dragons.

4. Au nord du ravin du Bois-Dessus.

5. 4 officiers et 85 hommes tués ou blessés (*Einzelschriften*, XXV, 41 ; Historique du 64e).

Sur les entrefaites, le peloton de tirailleurs de la 5e compagnie a bordé la lisière nord de La Velterène et ouvert le feu contre le 2e bataillon du 64e. Il faut bientôt porter en ligne le reste de la compagnie et réclamer du secours. Mais il est trop tard. Le colonel Léger entraîne le bataillon au pas de charge sur le bois, aux cris de : « Vive l'Empereur ! » Les Prussiens ne tiennent pas devant cette menace et se retirent précipitamment le long du Fond de la Cuve. Le gros de leur 5e compagnie gagne une position de repli à quelques centaines de pas en arrière, non sans être poursuivi par nos fantassins qui couvrent cette retraite de balles. Des cavaliers refluant de l'est croisent ses débris un peu avant 6 heures. C'est une partie du 1er dragons de la Garde, dont nous dirons plus tard l'échec. Enfin la compagnie se reforme un peu au nord-ouest de Mars-la-Tour, au point où le Fond de la Cuve s'infléchit brusquement vers l'est ; elle y reste jusqu'à la nuit. Quant au 64e, il ne dépasse pas le bois de La Velterène [1].

Le lieutenant-colonel Schaumann a vu les 5e et 6e compagnies du 16e sortir de Mars-la-Tour par le chemin de Bruville. Une singulière illusion d'optique le mène à croire qu'il s'agit de deux bataillons. Cette infanterie a disparu derrière la crête au nord-est, et rien n'indique ce qu'elle est devenue. Pour s'en assurer et la soutenir au besoin, il envoie un officier en reconnaissance et apprend que, sur la croupe au nord de Mars-la-Tour, on ne voit plus trace d'infanterie allemande ou française ; à l'ouest, des masses de cavalerie sont en présence ; à l'est, on aperçoit la longue ligne d'artillerie du 4e corps. Schaumann détache aussitôt la 2e batterie lourde dans cette direction. Prenant les

1. *Einzelschriften*, XXV, 41 ; Historique du 64e ; rapport Pradier, 18 août, *R. H.*, IV, 1903, 709 et suiv. D'après ce dernier document, l'attaque « des bois » est soutenue par une fraction du 98e (1re, 2e, 3e compagnies du 2e bataillon). Les *Einzelschriften* (plan 4) admettent que ce mouvement se fit au sud de la ferme Greyère et par le Fond de la Cuve contre la lisière nord de La Velterène. On y prit 21 hommes et 4 chevaux ; le 64e ne perdit que 3 tués et 16 blessés dans cette attaque ; le 98e, dans tout le jour, 2 tués, 8 blessés dont 1 officier, 1 disparu (Historique du corps, *R. H.*, IV, 1903, 712).

devants, il rencontre à la sortie du village, sur le chemin de Bruville, une quantité de fuyards, surtout de la 6e compagnie, et prescrit à un sous-officier de les rassembler en soutien. Puis il fait mettre en batterie pour prendre de flanc notre artillerie. Mais aussitôt une longue ligne de tirailleurs surgit à sa gauche, et le couvre de feux en progressant par bonds. Après avoir tiré quelques obus, les pièces prussiennes se retirent par échelons sur Mars-la-Tour, sous la protection des débris de la 6e compagnie [1].

Ainsi la gauche de Wedell a entièrement échoué dans l'attaque isolée qu'elle tentait. Quant au gros de la brigade, dès le début de son mouvement, il s'est trouvé sous un feu violent d'artillerie. Bien que la dépression à l'est du village abrite le 57e des vues, les obus continuent d'affluer sur lui. Au nord de la route, il est même atteint de quelques balles de chassepot [2]. Les batteries voisines traversent la chaussée, elles aussi, et vont couronner la crête au nord, d'où elles continuent la lutte contre l'artillerie du 4e corps [3].

Au début, notre feu porte uniquement sur le 57e; le 16e en souffre seulement lorsque sa gauche dépasse la première crête à l'est du chemin de Bruville (5 heures) [4]. Après avoir traversé une petite dépression, sa compagnie d'aile (7e) se couche derrière la première ondulation du sol et ouvre un feu que la distance rend inefficace. Les tirailleurs du 1er bataillon (2e et 3e compagnies) prennent le pas de course pour remonter, sans un arrêt, le vallon que longe le chemin de Saint-Marcel. A partir de son origine, le terrain s'abaisse

---

1. *Einzelschriften*, XXV, 42; *État-major prussien*, I, 619.
2. *Einzelschriften*, XXV, 43 (provenant de la 3e compagnie du 5e chasseurs).
3. *Einzelschriften*. Il s'agit des 4e lourde et 4e légère, 5e et 6e légères du Xe corps.
4. D'après le plan 4 des *Einzelschriften*, à ce moment le gros de la brigade est ainsi formé, de droite à gauche: 2e et 3e compagnies de pionniers. 12e, 10e, 11e, 9e, 4e, 3e du 57e, à rangs serrés et échelonnées en avant et à gauche, derrière la droite des 1re et 2e du 57e déployées sur une ligne de tirailleurs, la 2e ayant une fraction en soutien; un peu en avant de la gauche du 57e, les 10e, 11e, 2e, 3e, 7e du 16e déployées chacune avec une fraction en soutien; les 9e, 12e, 1re, 4e, 8e du 16e à rangs serrés, en trois groupes, suivant en deuxième ligne; les 4e et 5e escadrons du 4e cuirassiers en échelon de droite.

d'abord en pente douce, et ensuite, brusquement, vers le nord. Les tirailleurs y font une courte halte, sous un feu de violence croissante. Puis, avec un hourrah, ils se précipitent vers le ravin, en obliquant d'instinct à gauche, pour nous faire face. Ils n'ont pas tiré un coup de fusil.

Peu après, l'échelon de droite, première ligne du 3e bataillon (10e et 11e compagnies), suit leur exemple, non sans être gêné par une haie épaisse ; de même pour la compagnie de gauche (7e), après une courte fusillade. Jusqu'alors, le 16e a subi des pertes « très faibles[1] ». Quant au 57e, il a continué d'un seul trait, sous un feu d'artillerie et d'infanterie toujours plus vif. En se déployant, son 1er bataillon a légèrement obliqué à gauche. Schwartzkoppen rectifie sa direction dans la dépression à l'est de Mars-la-Tour, de façon qu'il marche sur la cote 277[2]. En réalité, la 1re compagnie, qui a déployé deux pelotons, se dirige sur le saillant nord-ouest des bois de Tronville. Quand ses tirailleurs atteignent, au sud du Peuplier (cote 261), la zone particulièrement battue par nos projectiles, leur gauche incline au nord, attirée comme les précédents par notre feu. Elle va jusqu'à une haie qui borde le chemin de Saint-Marcel, s'y jette à terre et ouvre le feu ; la droite pousse au contraire vers les bois et s'embusque à leur lisière nord[3]. Les deux compagnies de pionniers appuient encore plus à droite et, à l'abri d'un pli de terrain, se portent dans l'angle rentrant de la lisière ouest. Elles ont éprouvé peu de pertes.

Quant à la 2e du 57e, ses trois pelotons déployés obliquent également vers le nord ; les 3e et 4e suivent sa droite en soutien.

1. Un seul officier monté (*Einzelschriften*, XXV, 43, 93) ; « relativement faibles », d'après la *R. H.*, I, 1904, 594.

2. C'est du moins ce qu'assurent les *Einzelschriften*, XXV, 45. Mais il y a lieu de remarquer que la cote 277 est masquée par la crête au sud. D'après Hœnig (*Untersuchungen*), c'est Schwartzkoppen qui prescrit au 1er bataillon de déployer en tirailleurs deux pelotons de chacune des 1re et 2e compagnies, à 2,700 mètres environ de notre ligne ; il prend même la direction de la 2e (Voir nos *Études de tactique appliquée, loc. cit.*).

3. Une fraction reste en pleins champs à l'ouest ; le soutien de la 1re renforce la fraction sous bois (*Einzelschriften*, XXV, 45).

Le 3e bataillon a conservé la direction prise après sa conversion à gauche ; peu à peu, les 9e et 11e compagnies se trouvent derrière la gauche du 1er bataillon, les 10e et 12e en arrière de la droite. Ces dernières traversent la route de Metz au point où se détache le chemin des bois. C'est là aussi qu'elles subissent leurs premières pertes [1]. Le général von Wedell, le colonel von Cranach et le lieutenant-colonel von Medem les suivent à cheval. Peu à peu, sous le feu destructeur de notre ligne, ces compagnies se fondent en une épaisse chaîne de tirailleurs [2].

Dès que ces fractions du 57e atteignent le plateau au sud du ravin, leurs pertes s'accroissent de la façon la plus sensible. Comme le feu vient surtout de gauche, les différentes unités obliquent dans cette direction, c'est-à-dire vers le nord, « sans commandement ». D'eux-mêmes les tirailleurs de la 2e compagnie et les fractions qui suivent prennent le pas de course et se jettent à terre pour reprendre haleine, dès que la fatigue les y oblige. « Le sentiment de la conservation leur apprend ce que jamais on ne leur avait enseigné [3] », c'est-à-dire la marche par bonds. Au début la distance les a empêchés de tirer. Ils ouvrent le feu seulement en descendant vers le ravin. A gauche et en arrière les 9e et 11e se couchent derrière la haie où se sont arrêtées les fractions du 16e.

Il est 5h 30 environ ; la droite et la gauche prussiennes ont pris des directions divergentes et combattent sans aucune liaison avec le centre. Celui-ci a porté un peu plus de onze compagnies [4] dans le ravin ou sur ses pentes nord ; le reste,

---

1. D'après le plan 4 des *Einzelschriften*, elles sont alors à 2,100 mètres de notre artillerie, à 1,650 mètres de l'infanterie la plus proche.

2. Précédée d'une autre chaîne appartenant au 1er bataillon et même des 9e et 11e à rangs serrés.

3. *Einzelschriften*, XXV, 46, 95, d'après un grand nombre de témoignages oculaires, notamment le *Tagebuch* du lieutenant von Schimmelmann. Suivant le colonel de Courson (p. 64), la masse de la 38e brigade, « une fois en colonnes de compagnie, n'a pas eu à faire de bonds pour se rapprocher du 43e, qui ne tirait pas ! Elle n'a eu qu'à marcher ».

4. 1/2 1re, 2e du 57e ; 10e, 11e, 2e, 3e, 8e, 7e du 16e déployées sur les pentes nord du ravin ; 9e, 12e, 1re, 4e du 16e à rangs serrés sur ces pentes ou au

au sud, est engagé dans un combat de feux contre la brigade Bellecourt. Six batteries les soutiennent efficacement[1]. Les pertes sont déjà considérables.

fond du ravin ; 10e, 12e, 3e, 4e, 9e, 11e du 57e au sud du ravin (Plan 4 des *Einzelschriften*, XXV). Hœnig affirme que huit compagnies seulement franchirent le ravin : 2e du 57e ; 1re, 11e, 2e, 3e, 4e, 8e, 7e du 16e. D'après lui, la droite ne put jamais arriver à moins de 80 ou 100 mètres de la berge sud (Voir nos *Études de tactique appliquée*).

1. De droite à gauche, 4e lourde, 4e légère, 5e, 6e, 2e légères, 2e lourde du Xe corps. D'après le plan 4, elles sont au moins à 1,000 mètres de notre infanterie, à 1,400 mètres de notre artillerie. Celle-ci ayant opéré avant 5h 30 un mouvement rétrograde, les batteries prussiennes ralentissent leur feu (*Einzelschriften*, XXV, 45).

XXI

ÉCRASEMENT DE LA BRIGADE WEDELL

Situation de la brigade Bellecourt. — Le 43e à l'apparition de l'ennemi. — Attaque du 16e régiment. — Le 57e. — Échec du 16e. — Contre-attaque de Cissey. — Écrasement de la brigade Wedell.

L'attaque de la brigade Wedell a déjà provoqué de notre part plusieurs mouvements rétrogrades. Au moment où Bellecourt ramène ses bataillons au nord du ravin, il laisse à hauteur des batteries quelques compagnies seulement[1]. D'autres[2], à l'extrême gauche, surveillent la lisière des bois de Tronville, en couvrant les 1er et 3e bataillons du 13e derrière la crête au nord. A l'aile opposée, le 2e bataillon se tient près du chemin de Bruville[3]. Au centre, les 1er et 2e du 43e sont déployés à proximité de deux compagnies de chasseurs[4]. A part les fractions attardées dans les bois de Tronville ou sur la croupe du Peuplier, la brigade n'a devant elle aucun poste, aucune sentinelle. Le 43e, par exemple, est au repos ; « il attend avec philosophie son tour de marcher ». Déployé sur un front d'au moins 600 mètres, dans une légère dépression, il s'y croit si bien en sûreté que des soldats préparent du café, « en faisant passer des gerbes de blé enflammées sous les marmites ». Aussi nos troupes sont-elles surprises par l'apparition de la brigade Wedell[5].

1. 2e, 3e, 5e du 5e chasseurs (*R. H.*, I, 1904, 597). Le rapport du commandant Carré, *ibid.*, IV, 1903, 705, est beaucoup moins explicite ; l'Historique de ce bataillon, ceux des 13e et 43e de ligne ne sont pas reproduits par la *R. H.*

2. Deux compagnies (sans doute les 1re et 2e) du 3e bataillon du 13e (*R. H.*, I, 1904, 598).

3. La 3e compagnie du 3e s'est jointe à lui ; il a quatre compagnies déployées et deux en soutien (Rapport du commandant Geoffroy, 17 août, *R. H.*, IV, 1903, 797).

4. 1re et 6e du 5e bataillon. La 4e est encore sur la croupe du Peuplier (cote 251) avec deux compagnies du 2e bataillon du 43e. Le 3e du 43e est dans les bois de Tronville.

5. Colonel de Courson, 65-67 ; Historique des 11e et 12e batteries du 1er ; rapport du commandant Prenier, 17 août ; mémoire du général Palle, *R. H.*, I, 1904, 210 et suiv.

Quelques batteries ouvrent le feu ; les compagnies demeurées sur la croupe du Peuplier, se voyant menacées par l'approche de forces considérables, se retirent au nord du ravin. A droite, le 2e bataillon du 13e ouvre un feu vif qui ne ralentit pas le mouvement de l'ennemi [1]. Au centre, le 43e, nous l'avons vu, est dans une quiétude complète. « Tout à coup, écrit un témoin, l'alarme est donnée... par deux ou trois soldats allemands, dans le rang même, qui ne peuvent s'empêcher, par émotion, de tirer l'arme à la hanche, car la masse de la 38e brigade s'avance en ligne de colonnes de compagnie, la baïonnette croisée, sans faire feu, dans un ordre admirable, au point que l'on voit très bien les intervalles réguliers de six à huit pas entre les compagnies.

« Le 43e saute sur les faisceaux. Il était temps. L'ennemi n'a été aperçu qu'au moment où il descendait déjà dans le ravin [2]... »

Devant cette apparition, la plupart de nos batteries, huit sur douze, amènent les avant-trains et se replient vers le nord, au risque d'entraîner une déroute [3]. Heureusement, l'attaque de Wedell, opérée avec une rare énergie, n'a été ni préparée, ni conduite. Par suite des directions données et des conversions ébauchées sous le feu, la droite n'atteint le ravin que lorsque la gauche a été rejetée de son versant nord [4].

---

1. Rapport Geoffroy.

2. Colonel de Courson, 67. Il s'agit sans doute du 3e bataillon du 57e qui est formé en colonnes de compagnie quand il descend dans le ravin. Toutefois, d'après le plan 4 des *Einzelschriften*, XXV, ce bataillon serait précédé des 1re et 2e compagnies déployées, détail qui ne ressort pas des Souvenirs du colonel de Courson.

3. Suivant la *R. H.*, I, 1904, 600, les 6e et 9e du 8e (réserve) semblent s'être retirées les premières, avec la 7e du 1er (division Grenier), lorsque le 16e franchit le ravin. La 5e du 15e (division Cissey) se retire sur la croupe 258, suivie de la 12e ; la 9e resterait seule en position (l'Historique, *ibid.*, IV, 1903, 698, ne fait pas même allusion à l'attaque de Wedell). La 11e du 1er aurait tiré sur le 57e dès son apparition au nord de la route et continué jusqu'à ce que l'ennemi eût franchi le ravin ; la 6e du 17e n'aurait aperçu le 16e qu'au moment où il allait traverser cette dépression ; elle ouvrit le feu, puis se replia comme la précédente quand il eut disparu dans ce pli de terrain.

4. Hœnig, *Beiträge*, 29.

En effet, les tirailleurs du 1er bataillon du 16e ont gravi la berge, qui est fortement incurvée et surplombe le fond de 20 à 25 mètres. Sur cette partie de notre front, l'artillerie a déjà disparu. Il ne reste que le 43e, à une certaine distance en arrière. Les tirailleurs prussiens se jettent à terre pour ouvrir le feu ; ils sont aussitôt renforcés de leurs soutiens. Quant aux compagnies de deuxième ligne, elles atteignent par des bonds successifs le fond du ravin sans avoir rompu leur formation serrée. La densité de la chaîne qui les précède est telle que la 4e doit prolonger la gauche de la 3e. La 1re remonte le ravin pour se porter à la droite de la 2e, mais elle se heurte alors aux compagnies les plus avancées du 3e bataillon et gravit les pentes avec elles.

La 8e suivait la compagnie extrême (7e), en échelon de gauche ; elle atteint ainsi les haies qui bordent la berge sud, à l'est du chemin de Bruville. Devant elle nos batteries ont déjà disparu et l'infanterie tire obliquement vers la droite prussienne. La compagnie longe les haies dans cette direction, puis se jette dans le ravin où est déjà la 7e. Pêle-mêle toutes deux gravissent la berge nord et prolongent la 4e, qui a commencé le feu. Elles ont devant elles, à courte distance, une batterie dont les projectiles atteignent coup sur coup la ligne allemande[1].

A droite, les 10e et 11e descendaient dans le ravin, quand le chef de bataillon prescrit aux deux autres (9e et 12e) de les renforcer. Les pelotons de tête de ces dernières se déploient ; une partie s'intercale dans la 10e, le reste prolonge sa droite. Quant aux fractions en ordre compact, elles s'arrêtent d'abord derrière les haies qui bordent le chemin de Saint-Marcel.

C'est ainsi que la première ligne du 16e régiment, très dense, atteint la berge nord du ravin et s'embusque derrière sa crête. En beaucoup d'endroits, les tirailleurs n'ont pu trouver place. Entassés parfois sur six rangs de profondeur, ils tirent par-dessus ceux couchés devant eux. Il n'y

1. *Einzelschriften*, XXV, 44. Ce serait la 6e du 17e (à cheval).

a en arrière qu'une faible réserve, quatre pelotons des 9e et 12e compagnies. Il va être 5^h15[1].

Le mouvement du 57e n'est pas aussi avancé. A sa droite, une partie de la 1re compagnie tient la lisière nord-ouest des bois. Quand le reste du régiment se jette dans le ravin, elle se porte en avant avec une fraction de la compagnie de pionniers voisine (3e). Elle pousse ainsi à 250 mètres de la lisière; la déroute de la ligne allemande va l'obliger à regagner les bois.

A sa gauche, malgré un feu terrible, le reste de la 1re et la 2e ont descendu les pentes sud du ravin, relativement douces en cet endroit, et atteint le fond. De la haie où elles étaient embusquées, les 9e et 12e du 16e les ont suivies en grande partie[2], mélangées déjà de fractions des 9e et 11e du 57e. Cette masse confuse se fraie un passage à travers une haie qui borde les escarpements. Une partie rejoint la première ligne du 16e sur la berge nord ; le reste demeure dans le fond[3].

Le gros des 9e et 11e du 57e se jette de même en avant ; les 3e et 4e, à l'est, se rapprochent aussi du ravin, dont une vingtaine d'hommes de la 2e gravissent déjà les pentes nord. A la crête militaire, ils se voient tout d'un coup à 20 mètres de nos fantassins, qui se sont portés en avant et les couvrent de feux. Un autre groupe a utilisé une dépression latérale pour se jeter dans le flanc droit du 57e et enfiler le ravin[4].

Les 3e et 4e atteignent les pentes descendantes quand elles se heurtent aux tirailleurs du 1er bataillon, qui refluent sous notre feu. « Nous pouvions être, a dit un témoin, à 400 pas environ des Français, dont on n'apercevait rien qu'un nuage de fumée. Il nous était projeté une telle quantité de balles de chassepot que, encore aujourd'hui, je ne

1. *Einzelschriften*, XXV, 45.
2. Rapport du lieutenant-colonel Sannow, *Einzelschriften*, XXV, 47 ; rapport du lieutenant Hilken, *ibid.*
3. *Einzelschriften*, XXV, 48, 97, 98.
4. *Einzelschriften*, XXV, 48, d'après les rapports Sannow et Hilken.

comprends pas comment un seul d'entre nous put revenir vivant. Tout à coup surgit le porte-drapeau du bataillon..... il agita le drapeau et courut en avant avec un hourrah. Nous arrivâmes jusqu'au bord du ravin, à pentes douces en cet endroit; l'ennemi, de beaucoup supérieur, garnissait la berge opposée et, devant son feu meurtrier, tout se replia lentement[1]. »

Quelques instants auparavant, les 10e et 12e, en demi-colonne double, apparaissent sur le plateau, à quatre cents pas environ du saillant ouest des bois. Les tirailleurs qui les couvraient jusqu'alors ont disparu derrière la courbure des pentes descendantes. Elles se portent en avant pour tirer et, en un clin d'œil, supportent les pertes les plus lourdes[2]. Malgré tout, une partie de leur gauche atteint le fond du ravin, à l'instant même où la première ligne du régiment, mêlée d'autres débris, reflue déjà sous notre attaque. La droite restée sur la berge sud suit le mouvement général de retraite (un peu avant 5h 30)[3].

Revenons au 16e. Il est arrivé à proximité du 43e, quand ce dernier, surpris, rompt les faisceaux. « ..... En nous voyant surgir, les bataillons allemands..... restent silencieux et pressent le pas; ils ne sont plus qu'à 100 mètres ! Aussitôt nos soldats ouvrent d'eux-mêmes, avec un admirable sang-froid, un..... feu à volonté sur l'ennemi..... dont on voit distinctement la pointe des baïonnettes.

« Nos deux bataillons sont tout déployés ; leurs feux convergent sur les colonnes prussiennes..... la masse opposée s'effondre devant nous comme coupée par le ventre ; on entend distinctement les cris des blessés, la voix des officiers ; on voit leurs gestes de surprise; on aperçoit les chefs agitant leur sabre pour entraîner leurs soldats, malgré la mort qui frappe à coups redoublés. Un officier, monté sur

1. *Tagebuch* du lieutenant von Schimmelmann, *Einzelschriften*, XXV, 49.
2. En une demi-minute, les deux compagnies avaient été presque anéanties : morts et blessés étaient étendus « en masses épaisses » (Souvenirs du lieutenant de Rège, *Einzelschriften*, XXV, 99).
3. *Einzelschriften*, XXV, 49.

un cheval blanc, passe au galop devant tout le front de la ligne allemande. Vains efforts ! Le sol est couvert de cadavres et bientôt nous voyons remonter toute cette masse..... en déroute complète et emportée comme dans un tourbillon. L'hécatombe avait duré à peine cinq minutes [1] ! »

On sait comment la division Cissey atteint tardivement le champ de bataille. Ses trois batteries prennent les devants, comme nous l'avons vu [2]. Quant à l'infanterie, elle laisse Bruville à l'ouest et marche sur le Poirier du Bois-Dessus, alors très apparent. Elle atteint ainsi le plateau au sud de Bruville où Cissey la rassemble : le 20ᵉ chasseurs en colonne de division ; derrière lui, la brigade Golberg, sur deux lignes de bataillons en masse, laissant à sa gauche l'espace nécessaire pour la brigade Brayer, encore en marche. L'arrivée de ces troupes a déjà permis à la division Legrand de se porter vers Greyère [3].

Sur les entrefaites, la 38ᵉ brigade a entamé son mouvement offensif; le 2ᵉ bataillon du 13ᵉ de ligne et quelques compagnies du 5ᵉ chasseurs, puis les 1ᵉʳ et 2ᵉ du 43ᵉ ont ouvert un feu qui devient extrêmement vif; la majeure partie de notre artillerie se retire, ainsi qu'une fraction du 43ᵉ. Cissey porte aussitôt (un peu après 5 heures) la brigade Golberg en avant, le 73ᵉ à la droite ; la brigade Brayer suit en colonne derrière la gauche. Le 20ᵉ chasseurs précède le tout [4]. Cette marche d'approche, masquée par le terrain, échappe tout à fait à l'ennemi.

---

1. Colonel de Courson, 67-68. Ce récit, si vivant, est en contradiction avec les *Einzelschriften*, XXV, 49. D'après les auteurs allemands, le 73ᵉ (division Cissey) marche derrière la droite du 20ᵉ chasseurs. Quand il franchit la crête au nord du ravin, il est à 300 pas du 16ᵉ qui vient de border la berge. Il est à croire que l'attaque du 43ᵉ par le 16ᵉ prussien et l'intervention de la division Cissey se succèdent très rapidement. Les documents concernant la brigade Bellecourt reproduits par la *R. H.* sont si peu précis qu'il est impossible de définir le moment de cette intervention.

2. Voir *suprà*, p. 259.

3. Journal de la division Cissey ; Souvenirs du général ; Historique du 20ᵉ chasseurs.

4. Lieutenant-colonel Rousset, *Le 4ᵉ Corps de l'armée de Metz*, 142 ; Souvenirs de Cissey, *loc. cit.* D'après le Journal du 73ᵉ, chaque bataillon est en colonne serrée par peloton (en masse).

Lorsque « nous débouchons sur le plateau, des caissons traversent nos lignes au galop ; les conducteurs nous crient que nous arrivons à temps..... Une grêle d'obus tombe sur le bataillon, qui se déploie néanmoins avec le plus grand sang-froid. Au moment d'arriver sur la ligne de faîte, nous apercevons une ligne étincelante devant nous. « Ce sont les casques prussiens ! » s'écrie-t-on, et le bataillon s'apprête à exécuter un feu de salve, lorsqu'on reconnaît l'erreur. C'était un carré de la ligne, à genoux, dont nous apercevions les baïonnettes [1].

« Au même instant, une pluie de balles s'abat sur le bataillon ; l'infanterie (de Grenier)..... se replie sur nous et il en résulte une certaine confusion ; mais, enlevé par ses chefs, le bataillon se porte en avant sans..... formation bien distincte. C'est une colonne profonde, mélangée d'infanterie de ligne, qui bientôt se sépare en deux tronçons..... Une véritable nappe de plomb passe sur le bataillon, qui, tantôt couché, tantôt debout, gagne toujours du terrain. Un feu rapide..... part du premier rang ; la fumée est si épaisse qu'on distingue à peine la ligne ennemie de l'autre côté d'un ravin et ses tirailleurs embusqués derrière les javelles de blé de ce côté..... Déjà la mort a fait de cruels ravages parmi nous..... » Enfin l'ennemi « plie et remonte le versant opposé..... La brigade s'élance dans le ravin [2]..... ».

Les deux régiments du général de Golberg, 57e et 73e, entraînés par Cissey, se sont portés dans l'intervalle du 20e chasseurs et du 2e bataillon du 13e. Les tirailleurs qui les précèdent atteignent la crête à l'instant où l'ennemi débouche du ravin. Les nôtres reculent de quelques pas ; les compagnies allemandes, enhardies, marchent « carrément » en avant ; elles arrivent à quarante pas de nous. Le chef d'état-major de Cissey, lieutenant-colonel de Place, est blessé ; lui-même est démonté ainsi que ses officiers. Mais

1. Il s'agit des deux bataillons du 43e, mais ils sont déployés (Colonel de Courson, *loc. cit.*).
2. Historique du 20e chasseurs, *R. H.*, IV, 1903, 686.

la brigade Brayer survient, le 1er de ligne prolongeant la gauche du 20e chasseurs. Cissey enlève alors sa division, qui se jette sur ses adversaires après un moment d'hésitation[1]. Le général de Brayer a été tué dès les premiers moments, ainsi que son aide de camp.

« Des deux côtés, écrit un témoin, on se couvre d'un feu destructeur, à une distance de cent cinquante pas, et formé sur quatre à six rangs de profondeur, à peu près comme au temps de la tactique linéaire. Bientôt les cartouchières de la première ligne du 16e sont vides et les derniers rangs passent des cartouches aux premiers.

« Juste au-dessus de nos têtes, c'est un sifflement et un bourdonnement incessants. Nous sommes aplatis sur le sol, couvrant un large front, les soldats tirant aussi vite que possible..... » On tente de les porter en avant, mais le vacarme est tel qu'on ne peut même pas se faire entendre du voisin le plus proche. Quelques hommes finissent néanmoins par se relever et faire quelques pas.

C'est le colonel von Brixen, du 57e, qui essaie de reprendre l'attaque. Il a eu son cheval tué sous lui ; bien que contusionné dans sa chute, il est descendu dans le ravin et a gravi la berge opposée en s'appuyant sur son sabre. Il prescrit au chef de la 3e compagnie de faire sonner la charge, mais les clairons sont déjà hors de combat. Il renouvelle son ordre un peu plus loin et alors se produit un mouvement offensif qui conduit la ligne allemande à très faible distance de la nôtre. Mais celle-ci a aussi utilisé l'arrêt du feu pour se porter en avant : « Voilà que sort brusquement de l'épais nuage de fumée un rang de silhouettes sombres, qui marche rapidement sur nous, un officier en tête. Il agite son képi et, à l'instant, est étendu sur le sol. C'étaient

1. Journal de la division. D'après la *R. H.*, I, 1904, 608, le 6e de ligne a son 1er bataillon à la garde des trains. Les 2e et 3e bataillons s'arrêtent sur la crête au nord du ravin. Suivant le capitaine Le Roux du 57e, *ibid.*, 691, « notre brigade hésite quelque temps à s'ébranler au commandement de « En avant ! » du général, commandement répété par les colonels..... par tous les officiers, par les hommes eux-mêmes ; les clairons, les tambours, les musiques, tout parle !..... Personne ne bouge..... ».

les premiers Français que j'aie vus. De nouveau la fumée voile la scène [1]. »

« Deux fois les Français tentèrent une attaque, écrit un autre témoin. Nous voyions leurs lignes approcher et pouvions distinguer les combattants isolés, mais pour un temps très court. Sous notre feu rapide, ils avançaient de quelques pas, puis la fumée les cachait à nos yeux [2]. »

La crise est intense ; elle ne peut se prolonger. A ce moment intervient le double enveloppement (*doppelseitige Umfassung*) du 1er de ligne et du 2e bataillon du 13e aux deux extrémités de la ligne prussienne. Sa droite cède sous notre pression ; les fractions en face d'elle descendent comme une avalanche dans le ravin et le suivent vers l'ouest, prenant de flanc le reste de l'ennemi qui plie à son tour et reflue en pleine dissolution. « Plus un homme en réserve derrière nous, écrit un témoin. Que faire ? Nous restons en place. Qui peut encore tirer tire, mais de nouvelles masses comblent les vides. Hardiment, notre vaillant adversaire se jette sur nos rangs éclaircis. Les officiers en avant, agitant leurs képis, tous criant, sonnant et tirant, ils se précipitent sur nous, et les restes d'un brave régiment glissent épuisés dans le ravin [3]..... » Une partie de nos troupes les poursuit et capture plusieurs centaines d'hommes [4]. Puis elle gravit la pente, non sans désordre. Le sous-lieutenant Chabal, du 57e, s'empare de l'un des drapeaux du 16e régiment [5]. Ce que l'on a peine à croire, une grande partie de la division Cissey et de la brigade Bellecourt ne prend aucune part à cette

1. *Tagebuch* du lieutenant Pilger, *Einzelschriften*, XXV, 50. Voir aussi les Souvenirs du lieutenant von Nérée, *ibid.*, 99.

2. D'après le vice-feldwebel Jordan, *Einzelschriften*, XXV, 51.

3. D'après le capitaine Schulze, *Einzelschriften*, XXV, 51. Suivant le capitaine von Lières (1re du 16e), nos tirailleurs sont arrivés à soixante pas de la ligne allemande quand celle-ci retombe dans le ravin (*ibid.*, 100).

4. 400 hommes (Historique du 20e chasseurs); 1 officier et 356 hommes du 16e ; 1 officier et 26 hommes du 57e (*Einzelschriften*, XXV, 52).

5. Pour les détails, voir une lettre du sous-lieutenant Chabal (Le *Temps* du 8 janvier 1902) : « ...En avant de mon régiment resté dans le ravin, j'étais sur le plateau, seul officier peut-être, avec un millier d'hommes venus là sans ordre et sans direction, isolés, à la poursuite comme moi des Allemands qui fuyaient devant nous... »

poursuite [1]. Elle paraît considérer sa tâche comme remplie, avec l'échec infligé à l'ennemi. « Nos soldats, électrisés par ce spectacle et cédant à l'exemple du 43e et du 1er de ligne, passèrent le ravin au nombre d'une centaine et tous, sans trop d'ordre, s'élancèrent à la poursuite de l'ennemi..... A l'extrême droite..... on put maintenir les hommes et le (2e) bataillon s'établit au pied d'une haie vive qui borde le ravin [2]..... »

Quant au reste, il s'étale fort en désordre à l'ouest des bois [3]. Les débris de la brigade Wedell n'essaient même pas de se défendre : « Ce fut, a dit un témoin en termes saisissants, comme si l'on jetait une boule de neige contre un mur. La brigade éclata au choc..... Sa désagrégation fut entière; il n'y eut trace d'aucune résistance [4]. » Un seul escadron qui chargerait, et la déroute serait irrémédiable [5]. Malheureusement, les trois divisions de cavalerie naguère à portée du 4e corps n'y sont plus ; elles se sont engagées à l'ouest du Fond de la Cuve, dans un inutile tournoi dont le résultat matériel sera nul. Il y aurait mieux à faire sur la croupe du Peuplier.

Sous notre pression, les débris du 16e se retirent vers le sud, ceux du 57e au sud-ouest. Des fractions de la gauche

---

1. Les 57e, 73e, 1er de ligne, le 20e chasseurs, une fraction du 13e de ligne (2e bataillon) et la 3e compagnie du 5e chasseurs auraient seuls passé le ravin (*R. H.*, I, 1904, 611).

2. Rapport du commandant Geoffroy (13e de ligne), 17 août. Les 1er et 2e bataillons du 43e restent sur les pentes nord, poursuivant à peine l'ennemi de leur feu. C'est « au moins un quart d'heure après » l'arrivée de la division Cissey, qu'une compagnie de chasseurs et deux compagnies du 13e de ligne traversent le ravin. Le colonel de Viville (43e) y descend, mais pour faire soigner les blessés de l'ennemi (Colonel de Courson, 68).

3. Le colonel de Courson, p. 73, écrit que la division Cissey se porte en avant sans ordre et en masse. Ses corps tourbillonnent « en éprouvant de fortes pertes, dans un épouvantable mélange, puis cherchent inutilement à s'abriter contre l'artillerie prussienne et contre les feux de la brigade Woyna... »; voir aussi Hœnig, *Untersuchungen*, analysé dans nos *Études de tactique appliquée*, *loc. cit.*

4. Hœnig, *Darstellung*, 134; expressions mêmes du général von Gerhardt, témoin oculaire, Hœnig, *Beiträge*, 22.

5. Hœnig, *Darstellung*, 130, d'après le *Tagebuch* de Caprivi. Voir aussi les *Einzelschriften*, XXV, 53 : « Le sentiment était unanime : si maintenant la cavalerie arrive, nous sommes tous perdus !... »

prennent même pour direction les bois de Tronville [1]. Il en résulte des croisements, c'est-à-dire de nouvelles causes de désordre.

Dès la retraite de la brigade Wedell, la plupart des batteries du 4e corps qui s'étaient reportées vers le nord reprennent leurs anciens emplacements [2]. Mais elles ne savent pas activer la déroute. Plusieurs ne trouvent pas « l'occasion de tirer », quoique les objectifs ne manquent pas; d'autres s'attachent uniquement aux batteries du Xe corps.

1. *Einzelschriften*, XXV, 53.

2. Les deux batteries de gauche de la division Grenier (6e, 7e du 1er) se reportent sur le mamelon 274 et y tirent jusqu'à la nuit; la 6e du 8e (réserve) revient à son ancien emplacement et combat l'artillerie du Xe corps; la 9e du 8e (réserve) se reporte auprès de la 11e du 1er, vers le Poirier, mais à la nuit seulement et *sans pouvoir tirer*; la 12e du 1er (réserve) est près de celles du général Grenier; la 11e du 1er revient au Poirier, d'où elle tire « quelques coups de canon » sur les batteries allemandes; les deux batteries à cheval (5e et 6e du 17e) rentrent aussi en ligne, mais « ne paraissent pas avoir eu l'occasion de tirer ». Les deux batteries de 4 de Cissey (5e, 9e du 15e) se reportent auprès de la 12e du 15e (mitrailleuses) [*R. H.*, I, 1904, 612].

XXII

CHARGE D'AUERSWALD

Désordre de nos troupes au sud du ravin. — Charge d'Auerswald. — Charge du 4ᵉ cuirassiers. — Résultats. — Retraite de l'artillerie allemande. — Retraite de la brigade Wedell. — Ses pertes. — Réflexions. — Ladmirault et l'offensive du 4ᵉ corps. — Retraite de nos troupes.

Ceux de nos bataillons qui ont dépassé le ravin s'étalent fort en désordre sur la croupe du Peuplier, et l'on cherche à les reformer, dès la disparition des débris de Wedell [1], sans aucune direction d'ensemble. Nos groupes les plus avancés fusillent les deux batteries allemandes venues au nord de la route et les obligent à se retirer avec de grosses pertes. Elles ont couvert jusqu'au bout la retraite de leur infanterie [2]. Il n'y a plus rien devant nous pour ralentir nos progrès; nous pouvons sans coup férir occuper Mars-la-Tour et faire tomber les bois de Tronville en les débordant à l'ouest. « Mais nous n'avons pas été dirigés pendant toute l'action; nous n'avons pas vu le maréchal commandant en chef et pas un seul de ses officiers n'est venu..... voir ce qui se passait de notre côté. Le général de Ladmirault, préoccupé de son mouvement tournant » et, sans doute aussi, des masses de cavalerie à l'ouest, se tient à l'extrême droite [3], près de la brigade Pradier, et laisse échapper la victoire qui s'offre encore à nous, pour la dernière fois.

---

1. D'apres la *R. H.*, I, 1904, 613, le 1ᵉʳ de ligne est à gauche, mélangé de compagnies du 20ᵉ chasseurs ; puis viennent au centre et à droite les 57ᵉ, 73ᵉ et 1ᵉʳ bataillon du 6ᵉ ; des compagnies du 20ᵉ chasseurs et la 3ᵉ du 5ᵉ chasseurs se sont avancées jusqu'au chemin bordé de haies qui passe au pied du Peuplier. Les documents reproduits par la *R. H.*, IV, 1903, 680 et suiv., ne donnent pas l'impression de cet ordre relatif. Voir dans ce sens, Hœnig, *Untersuchungen*, et les *Einzelschriften*, XXV, 55.

2. Pour ramener l'une il faut atteler plusieurs chevaux d'officiers d'infanterie tués ou blessés un peu auparavant. La seconde n'est sauvée que par l'apparition des dragons de la Garde (*Einzelschriften*, XXV, 55).

3. Souvenirs du général de Cissey, *loc. cit.*

Les fractions de la 38e brigade entrées dans les bois de Tronville ont suivi le mouvement général de retraite, afin de ne pas être coupées [1]. Il n'y reste plus que des troupes de la division Kraatz.

Pendant ce sanglant épisode, Voigts-Rhetz, Schwartzkoppen et l'état-major de la 19e division étaient sur la route entre Vionville et Mars-la-Tour. « Un peu avant 5^h^30, on remarque d'abord, entre le saillant nord-ouest des bois et le Peuplier, des isolés, bientôt des groupes entiers revenant sur leurs pas. Un instant l'on peut croire qu'il s'agit de blessés, jusqu'à ce qu'enfin il devienne certain que la droite au moins de la brigade a été repoussée. « Maintenant il faut que la cavalerie attaque, *coûte que coûte !* », s'écrie Voigts-Rhetz », et il envoie deux officiers, l'un au comte Brandenburg, l'autre à Rheinbaben. Il charge Schwartzkoppen de rassembler la 38e brigade à Tronville et s'y porte lui-même [2].

Voigts-Rhetz a fait porter au 1er dragons de la Garde l'ordre de charger à fond. Tout en se rendant pleinement compte que son attaque a peu de chances de succès et que le régiment doit se sacrifier pour l'infanterie, le colonel von Auerswald se met en mouvement. Ce n'est pas, chose singulière, sans avoir tiré au sort l'escadron auquel il confie les deux étendards de la brigade [3]. Le 4e, prince von Hohenzollern, reçoit cette mission peu glorieuse. Les trois autres, formés en colonne de pelotons, traversent la route et les prairies à l'est de Mars-la-Tour pour marcher vers le nord. Des haies et des clôtures de fil de fer les forcent de rompre en colonne par trois. Le 5e escadron est en tête, suivi du 3e. Dès qu'il a dépassé les prairies, Auerswald le dirige de telle façon qu'une conversion suffit pour mettre le régiment en face du flanc droit de notre infanterie.

Les deux escadrons de tête, le 5e à gauche, prennent le

1. *Einzelschriften*, XXV, 53.
2. *Einzelschriften*, XXV, 54. Les mots en italique sont en français dans le texte.
3. Ce tirage au sort, mentionné par Hœnig et par divers auteurs, est passé sous silence par les *Einzelschriften*.

galop allongé pour remonter le pli de terrain qui aboutit au Peuplier. Celui de queue (le 1er) suit en échelon extérieur de droite, le long du chemin de Mars-la-Tour à Saint-Marcel. Des balles perdues atteignent déjà les 3e et 5e escadrons, sans que notre infanterie ait remarqué leur approche, en partie masquée par la forme du terrain. Mais quand, à courte distance, les dragons surgissent de la poussière et de la fumée, le désordre est extrême. « Les tirailleurs les plus avancés se jettent à terre ou refluent sur les fractions en arrière. D'autres se rallient et cherchent à exécuter des feux de salve. Les derniers groupes tirent sur les premiers » [1] (un peu après 5h 45).

Le choc atteint tout d'abord la 3e compagnie du 5e chasseurs et la fraction du 13e de ligne qui tiennent notre droite. Surprises par cette brusque attaque, elles sont entamées; quelques hommes sont culbutés par les chevaux [2]. Néanmoins, les pertes des dragons sont déjà considérables; le colonel von Auerswald a été mortellement blessé avant d'atteindre notre ligne; les deux commandants d'escadron et le major von Kleist tombent au milieu de notre infanterie.

L'élan des cavaliers ennemis n'est pas encore rompu; se jetant vers la gauche, ils atteignent une fraction du 57e en train de se rassembler sur les premières pentes du ravin. Puis ils font demi-tour pour essayer de regagner Mars-la-Tour.

Quant au 1er escadron, il charge le 1er de ligne mêlé de fractions du 20e chasseurs. On prend d'abord ces cavaliers pour des Français et on les laisse arriver « jusqu'à 50 mètres ». Le colonel fait alors ouvrir un feu meurtrier [3]. Le

1. *Einzelschriften*, XXV, 57; Hœnig, *Untersuchungen*, 164. Les auteurs français sont moins affirmatifs. Néanmoins, le lieutenant-colonel Patry, p. 86, le Journal de la division Cissey, l'Historique du 1er de ligne, celui de la 5e batterie du 15e mentionnent un certain désordre.

2. Lieutenant-colonel Rousset, *Le 4e corps*, 153. La version de la *R. H.*, I, 1904, 618, est en opposition avec celle des *Einzelschriften*, XXV, 58, qui cadre mieux avec celle du colonel Rousset.

3. « L'escadron presque entier fut abattu et les quelques cavaliers qui purent pénétrer dans nos rangs y furent tués » (Rapport Cissey, 23 août). Nos docu-

capitaine prussien tombe mort sur les baïonnettes françaises. Obliquant ensuite à gauche, les dragons se heurtent au 73ᵉ, qui s'est groupé autour de son aigle et leur inflige les pertes les plus graves. En refluant vers Mars-la-Tour, à la suite des deux autres, les débris du 1ᵉʳ escadron défilent sous les balles d'une partie des troupes restées au nord du ravin. Encore plus réduits et dans un complet désordre, ils viennent se rallier au sud-ouest de Mars-la-Tour, où Hohenzollern les attendait avec son escadron. Ils ont perdu 16 officiers, 122 hommes et 246 chevaux [1].

En traversant les prés au nord-est de Mars-la-Tour, le 1ᵉʳ dragons de la Garde a dépassé les 4ᵉ et 5ᵉ escadrons du 4ᵉ cuirassiers, en soutien de l'artillerie de corps. Ils ne veulent pas lui laisser le monopole du sacrifice et le suivent, puis se déploient derrière sa gauche. Ils dépassent ainsi la crête qui masque les dragons vers le ravin, recevant de front et de flanc un tel feu, que leur chef juge inutile de pousser plus loin. Ils reviennent à la route, après avoir perdu, sans profit, 3 officiers, 30 hommes et 30 chevaux. Si, comme l'écrivent les *Einzelschriften,* ils avaient simplement suivi en échelon la charge des dragons, le résultat eût été tout autre [2].

Certes, les pertes des dragons d'Auerswald sont lourdes, mais leur sacrifice n'a pas été inutile. Ils ont su tirer parti du terrain pour nous charger de flanc, alors que l'assaut donné contre la brigade Wedell et la traversée du ravin nous avaient mis en désordre. La charge a donc été tout à fait opportune et son exécution énergique à souhait. Si, au

---

ments et le récit de la *R. H.*, I, 1904, 618, sont en opposition avec les *Einzelschriften,* XXV, 58. D'après ce dernier récit, le 1ᵉʳ escadron traverse des tirailleurs du 20ᵉ chasseurs et du 1ᵉʳ de ligne, puis se jette sur le 73ᵉ « qui se pelotonne autour de son aigle et inflige en très peu de temps de lourdes pertes à l'escadron ».

1. Sur un effectif de 20 officiers, 406 hommes et 426 chevaux (*Einzelschriften,* XXV, 58). Les deux fils de M. de Bismarck, Herbert et Wilhelm, furent blessés dans cette charge. Voir à ce sujet le Journal de guerre du prince Herbert, extrait reproduit dans la biographie du comte Wilhelm (1901) et les Lettres de Bismarck à sa femme (Le *Matin* du 25 avril 1903, lettre du 17 août)

2. *Einzelschriften,* XXV, 59. Les cuirassiers paraissent avoir été fusillés par la fraction du 13ᵉ (2ᵉ bataillon) restée au nord du ravin.

lieu de ces trois escadrons, Voigts-Rhetz avait lancé contre nous l'une des deux divisions de cavalerie présentes sur le champ de bataille, le résultat aurait été beaucoup plus marqué encore.

Quoi qu'il en soit, la charge d'Auerswald impose un temps d'arrêt à la division Cissey [1]. Elle sauve les débris de Wedell et permet la retraite d'une batterie compromise au nord de la route [2]. Surtout elle fait voir que nous ne sommes pas encore maîtres du champ de bataille. Par là son effet moral est indéniable. Mais ce n'est pas la vaillante attaque de ces trois escadrons qui arrête l'offensive du 4e corps, comme on l'a parfois prétendu. Même sans la division Lorencez, Ladmirault dispose de moyens suffisants pour occuper Mars-la-Tour et reprendre les bois. Ce qui l'en empêche, c'est qu'il se laisse hypnotiser par le grand tournoi de cavalerie qui vient de se dérouler à l'est de Ville-sur-Yron. Il croit à la présence de réserves considérables derrière la gauche allemande [3] et n'arrête, à aucun moment, la pensée d'une vigoureuse offensive.

Nous avons vu comment les deux batteries de la division Kraatz ont repris leur premier emplacement au sud de la route [4]. De même, l'artillerie de corps regagne la croupe au sud-est de Mars-la-Tour, à la droite des batteries de Schwartzkoppen qui couvrent la retraite de Wedell [5]. Cette artillerie entame contre notre infanterie, puis contre les batteries du 4e corps, un feu qui se ralentit peu à peu. Vers la fin du jour, le voile de poussière et de fumée qui couvre le champ de bataille s'abaisse au point de rendre l'observation très difficile. Aussi, à 7 heures du soir, ces trente-six pièces sont-elles rassemblées à Tronville. De grande distance, nous

---

1. Lieutenant-colonel Rousset, 153; *Einzelschriften*, XXV, 59.
2. Voir *suprà*, p. 289.
3. Témoignages du capitaine von Lières, des lieutenants von Hövel et Simmersbach, interrogés par des officiers d'état-major français (*Einzelschriften*, XXV, 85). Quant à nos troupes, elles se demandent pourquoi l'on ne marche pas en avant; elles pressentent qu'il n'y a personne devant elles (Lieutenant-colonel Patry, 86).
4. Voir *suprà*, p. 289.
5. *Einzelschriften*, XXV, 60, 104.

leur envoyons encore quelques obus, sans riposte de leur part; bientôt le feu cesse entièrement. A la nuit, l'artillerie prussienne bivouaque au sud de Tronville. Ses six batteries ont perdu 3 officiers, 83 hommes et 82 chevaux[1], c'est-à-dire beaucoup plus, toute proportion gardée, que les douze batteries engagées par le 4e corps. La conclusion nécessaire est que notre artillerie a prêté à l'infanterie un concours insuffisant. Le récit des faits suffirait à le démontrer.

Malgré le sacrifice des dragons d'Auerswald et des batteries dont on vient de parler, la retraite de Wedell ne s'accomplit pas sans désordre. La démoralisation de sa brigade est extrême. Elle s'étend au commandement[2]. Un incident y ajoute encore. Au moment de l'arrivée de Kraatz auprès de Voigts-Rhetz, ils ont discuté la direction d'une retraite éventuelle : Thiaucourt ou Gorze. D'un avis unanime, c'est Thiaucourt qui est choisi. Quand, à son tour, Schwartzkoppen atteint le champ de bataille, Caprivi le répète à Scherff. Mais, dans la pensée de Voigts-Rhetz et de Caprivi, il s'agit d'une direction générale et non d'un objectif de marche[3]. Schwartzkoppen l'entend autrement. Il s'écrie : « Retraite sur Thiaucourt », et cet ordre est répété à haute voix par l'adjudant de la 38e brigade, lieutenant Kalbacher, qui longe les groupes en retraite[4]. Imprudence grave, de nature à rendre la déroute irrémédiable ! Scherff est lui-

---

1. *Einzelschriften*, XXV, 60. Les douze batteries présentes du 4e corps, 4 officiers, 48 hommes, 46 (?) chevaux (*R. H.*, II, 1904, 190).

2. Le chef d'état-major du Xe corps, Caprivi, prescrit de détruire les papiers de son état-major, pour que rien n'en tombe entre nos mains (Hœnig, *Darstellung*, 78, d'après Caprivi ; *ibid.*, 114, 126, d'après les déclarations de Caprivi des 29 novembre 1892 et 3 mars 1893, reproduites *ibid.*, 113). Voigts-Rhetz, lui aussi, détruit l'ordre de Frédéric-Charles pour le 16. (Von Widdern, *Krisis von Vionville*, I, 84).

Les troupes de Wedell sont à tel point démoralisées, que le lieutenant von Neumeister, de l'état-major du Xe corps, ramasse un de leurs drapeaux abandonné dans un fossé de la route de Mars-la-Tour (Hœnig, *Darstellung*, 44, 84, reproduisant les récits du lieutenant von Podbielski ; *ibid.*, 114, déclaration de Caprivi).

3. Hœnig, *Darstellung*, 125, reproduisant des remarques de Caprivi au général von Lessing ; *ibid.*, 144, d'après les confidences du général von Cranach ; von Widdern, *Die Krisis von Vionville*, I, 83, 224.

4. Von Widdern, 79, 81, 83-86, 224, d'après un témoin ; Hœnig, *Darstellung*, 113, 114, 125, 166, 168, d'après Caprivi.

même si fort atteint dans son moral, qu'il s'écrie au sud de la route de Mars-la-Tour, en rencontrant le colonel von Alvensleben : « Tout est perdu ! Tout est perdu ! » On a peine à lui imposer silence[1]. Des centaines d'hommes ont pris déjà la direction de Thiaucourt ; Caprivi et plusieurs officiers de son état-major arrêtent avec peine ce courant, en déployant un escadron (3e du 13e ulans) en fourrageurs entre Puxieux et Tronville[2]. Une partie des fuyards est assez vite rassemblée près de Puxieux, mais il est impossible de les reporter à Tronville, comme l'ordre en a été donné[3]. Un autre groupe se reforme à Thiaucourt. Des bandes errent longtemps çà et là, en sorte que beaucoup d'hommes ne rejoignent pas leurs corps avant midi le lendemain[4]. Quant à leurs pertes, elles ont atteint une proportion extraordinaire, dans un temps relativement très court. De 95 officiers et 4,546 hommes que comptaient ces cinq bataillons allant au feu, 73 officiers et 2,389 hommes sont hors de combat, dont 2 officiers et 382 hommes seulement comme prisonniers. La proportion des morts aux blessés est anormale, elle aussi : il y a quatre blessés pour trois tués[5]. De tels sacrifices étaient-ils justifiés par les circonstances?

---

1. Hœnig, *Darstellung,* 136, reproduisant le récit du colonel von Alvensleben.

2. Hœnig, *Darstellung,* 113, 114, 125, reproduisant les déclarations de Caprivi. L'État-major prussien, I, 622, écrit que ce déploiement a pour but de couvrir la retraite, explication au moins bizarre, puisqu'il n'y a plus de poursuite. D'après les *Einzelschriften,* XXV, 54, les restes de la 38e brigade sont rassemblés vers 6h30 à Tronville, à la ferme du Saulcy ou au carrefour entre Tronville et Puxieux.

3. Hœnig, *Darstellung,* 144, d'après le général von Cranach ; voir aussi *ibid.,* 175 ; Hœnig, *Die Wahrheit,* 103 ; médecin-major Wolf, « Meine Erinnerungen an den 16. August 1870 » (*Militär Wochenblatt,* octobre 1889). Cette question de la retraite sur Thiaucourt a été passionnément discutée en Allemagne. L'État-major prussien, avec plus de ténacité que de succès (*Einzelschriften,* XXV, 54, 101) et Scherff (*Kriegslehren,* II, 254), ont cherché à démontrer que jamais Schwartzkoppen ni Scherff n'avaient prescrit cette direction. Un fait certain est que le cri : « Retraite sur Thiaucourt » fut poussé et que des centaines d'hommes y obéirent. En outre, le major Schaumann reçut l'ordre écrit ci-après : « La retraite est sur Thiaucourt, *signé* Wedell. » Il s'informa auprès de Voigts-Rhetz, qui rectifia aussitôt (Von Widdern, I, 84, d'après les *Erlebnisse* de Schaumann).

4. Von Widdern, I, 86.

5. Von Widdern, I, 78 et suiv. Voir aux Annexes le détail.

Sans doute l'idée d'Alvensleben, qui est aussi, plus ou moins consciemment, celle de Voigts-Rhetz et de la masse de leurs subordonnés, est de compenser leur faiblesse numérique par l'énergie de leurs attaques. Ils arrivent ainsi à conquérir la supériorité morale, qu'ils ne cessent de conserver jusqu'au dernier coup de feu. Grâce à l'incapacité sans nom de notre commandement, ils parviennent à l'intimider, à le tromper sur leurs forces, à l'empêcher de saisir la victoire qui s'offre à lui. Ils imposent à de bonnes troupes une attitude aussi contraire à leurs traditions qu'au génie national et à notre intérêt le plus évident. L'offensive de Schwartzkoppen est donc opportune, comme l'a été celle d'Alvensleben et de Kraatz.

Mais il n'en faudrait pas conclure que ses procédés d'exécution aient été impeccables. Sous l'empire de tendances étrangères à la vérité historique, l'État-major prussien a cherché tous les moyens de les justifier[1]. Mais les faits parlent plus haut que les raisonnements creux et les affirmations gratuites. Il suffit de rappeler que, dès le début, le mouvement de Wedell présente un caractère de précipitation et d'incertitude. Les colonels et, à plus forte raison, les chefs de bataillon ne sont pas d'accord sur la tâche et l'objectif communs. La brigade, demeurée contre toute nécessité en formation de rassemblement jusqu'au sud de Mars-la-Tour, est obligée de changer de direction avant d'effectuer son déploiement. Elle le fait dans des conditions incomplètes, de sorte qu'une partie marche sur Greyère et une autre sur le saillant des bois de Tronville. En outre, l'obliquité de son front a pour conséquence que sa gauche est battue avant que sa droite soit engagée. Il n'y a pas plus d'ensemble que de convergence dans ses attaques. Celles-ci ne sont pas soutenues. Au lieu d'échelonner leurs bataillons en profondeur, de façon à obte-

---

1. *Einzelschriften*, XXV, 85 et suiv. : « L'attaque de la brigade Wedell n'a donc été ni mal conduite, ni une folle tentative. Près de réussir, elle a infligé au vainqueur à peu près les mêmes pertes qu'au vaincu et surtout elle a complètement paralysé la force offensive de l'ennemi. »

nir une impulsion de puissance croissante, nos adversaires les forment sur une ligne, sans réserve. Ils ne se couvrent par aucune fraction appelée à fixer l'ennemi, à délimiter son front, à apprécier sa force. Ils procèdent en face du chassepot comme s'il s'agissait du fusil à silex. Ils opèrent une attaque décisive sans préparation d'artillerie ni même d'infanterie, dans un terrain dont ils ne soupçonnent pas la forme, contre un adversaire dont ils ignorent l'emplacement et l'effectif approché. De là des pertes colossales qui rendent inutile l'héroïsme de la troupe. En vain huit compagnies sur vingt poussent jusqu'à 150, 100 ou même 30 mètres de nos baïonnettes; leur élan est brisé par la toute-puissance du feu et la brigade subit une « catastrophe » qui aurait les pires conséquences si nous étions commandés, si Ladmirault, en particulier, n'était dépourvu du moindre coup d'œil, comme il l'a trop montré déjà à Borny.

Il n'est pas exact d'écrire, comme l'a fait l'État-major prussien, que la brigade Wedell nous infligea « des pertes sensiblement équivalentes aux siennes [1] ». Un coup d'œil sur les chiffres les plus proches de la vérité suffit à le montrer. Enfin tout donne à croire que ce n'est pas à l'attaque de Wedell qu'il faut imputer la fatale inaction de Ladmirault. Des documents irréfutables prouvent que, s'il a un instant l'intention d'attaquer « vers Mars-la-Tour — Vionville », il y renonce bientôt, avant la contre-attaque prussienne. Il considère en effet ce mouvement offensif comme devant exiger « des forces considérables d'infanterie », dont il ne dispose pas en l'absence de la division Lorencez. Il est tard et le général croit qu'une « attaque profonde » ne lui donnerait aucun résultat, faute de cette réserve. Dès lors, il limite son offensive et utilise les masses de cavalerie qu'il a sous la main pour « chercher à culbuter » les escadrons prussiens. Ils visent à le tourner par Mars-la-Tour, croit-il, soutenus « par une troupe d'infanterie et par de l'artillerie [2] ».

---

1. *Einzelschriften*, XXV, 81, 85. Voir les pertes aux Annexes.
2. Rapport sommaire, 17 août; rapport détaillé, 3 septembre, *loc. cit.*

C'est ainsi qu'il se laisse hypnotiser par l'apparition sur sa droite de la cavalerie de Rheinbaben. Il se rend vers Greyère et n'est pour rien dans la contre-attaque si vivement menée par Cissey. Après l'inutile tournoi de Ville-sur-Yron, il regagne le centre de sa ligne « rayonnant de satisfaction »[1]. Il vient d'apprendre le succès de la 1re division ; à aucun moment, il n'a la pensée d'en profiter afin de pousser de l'avant. Nous gardons « nos positions »[2], ce qui lui suffit. Bien qu'il ait en main des bataillons intacts, que la plupart de ceux engagés jusqu'alors aient peu souffert, ainsi que notre artillerie, il s'en tient à ce succès relatif[3]. Au lieu de l'ordre de marcher en avant qu'elles attendaient, nos troupes reçoivent celui de repasser le ravin, abandonnant ainsi le peu de terrain si glorieusement conquis. Beau moment pour leur adresser des félicitations[4] !

1. Souvenirs inédits de La Tour du Pin, cités par le lieutenant-colonel Rousset.
2. Rapport sommaire.
3. D'après la *R. H.*, I, 1904, 648, il dispose encore de dix bataillons et demi, intacts ou à peu près (13e, 1er et 2e du 43e, 2e et 3e du 6e, 1er du 64e ; 1er, 1/2 du 2e, 2e du 98e).
4. Ladmirault est sur la crête 274 avec son état-major, quand la brigade Brayer s'y reforme. Il lui adresse « quelques paroles de félicitations, auxquelles il fut répondu par les cris de « Vive la France ! Vive l'Empereur ! » (Historique du 20e chasseurs, *loc. cit.*). De même Cissey, passant devant le front des troupes, félicite le colonel du 1er de ligne et embrasse le drapeau percé de balles (Historique du corps, *loc. cit.*).

XXIII

TOURNOI DE VILLE-SUR-YRON

La batterie Planitz. — Charge du 2e chasseurs d'Afrique. — Le 13e dragons. — La brigade Montaigu. — La brigade Barby. — Le 3e dragons. — Les lanciers de la Garde. — Les dragons de l'impératrice. — Le 10e hussards et le 16e dragons allemands. — Retraite de nos cavaliers. — Apparition de Clérembault. — Retraite de l'ennemi. — La division Kraatz dans les bois de Tronville. — Ordre de retraite donné par Voigts-Rhetz. — Retraite de la division. — Contre-ordre. — Emplacements de la gauche allemande.

On se souvient qu'au moment où Voigts-Rhetz donne à la brigade Wedell son ordre d'attaque ($3^h 23$), il annonce l'intention de la faire soutenir par toute la cavalerie de la gauche allemande [1]. Pour l'instant, un escadron et une batterie seulement se portent vers le nord, le long de la route de Jarny, avec le colonel von Finckenstein [2]. Vers $4^h 30$, l'artillerie prend position au nord-ouest de Mars-la-Tour et ouvre le feu contre des masses de cavalerie qui s'étalent sur les pentes au nord de Greyère. C'est la division Legrand [3]. Le troisième obus atteint le 7e hussards, de même que les suivants. Les deux batteries de droite de la division Cissey (5e et 9e du 15e) répondent aussitôt à ce feu [4], et la division Legrand s'abrite dans un pli de terrain au nord. Mais la batterie Planitz galope le long de la route jusqu'à hauteur de Ville-sur-Yron. Là elle prend de nouveau nos escadrons pour objectif (vers $4^h 45$). Une compagnie du 64e sortie de Greyère la couvre de feux exécutés avec « une grande précision », lui infligeant, « dans le temps le plus court », une perte de

---

1. Voir *suprà*, p. 266.
2. Voir *suprà*, p. 267.
3. Les 2e et 7e hussards, le 3e dragons se sont établis sur deux lignes « à hauteur de la ferme Greyère ». Le 11e dragons est resté derrière le centre du 4e corps (Historique du 7e hussards, *R. H.*, I, 1904, 201).
4. D'après les *Einzelschriften*, XXV, 28, 29, notre artillerie n'infligea aucune perte à la batterie Planitz ; l'escadron perdit onze chevaux.

trois hommes et de sept chevaux. Enfin les deux batteries de du Barail[1] tirent sur elle quelques obus.

A ce moment, Ladmirault, auquel on a signalé des mouvements de cavalerie vers Mars-la-Tour, s'est rendu près de Greyère. Il assiste à l'ouverture du feu de Planitz et en conclut, bien hâtivement, que nous allons « être tournés ». Il prescrit aussitôt au capitaine de La Tour du Pin de « ramasser » tout ce qu'il trouvera « de cavalerie sur ses derrières » et de « l'amener pour dégager sa droite[2] ».

C'est à du Barail que s'adresse en premier lieu cet officier. Aussitôt le 2e chasseurs d'Afrique rompt en colonne de pelotons, traverse le Fond de la Cuve et se forme sans arrêt, « en colonne d'escadrons face au sud et à l'ouest de la route » de Jarny. « Aux canons ! » s'écrie le colonel de La Martinière, et le régiment part « à toute allure », les hommes criant comme des Arabes[3]. L'attaque est si vive que la batterie peut tirer deux coups seulement. Elle est traversée, mais un nouvel adversaire surgit devant les chasseurs d'Afrique. L'escadron de soutien charge à son tour leur flanc droit. Ils cherchent à lui faire face en ébauchant une conversion ; la confusion se met dans leurs trois premiers escadrons. Néanmoins les dragons de la Garde sont ramenés en désordre, mais la batterie est sauvée ; elle atteint à peu près intacte Mars-la-Tour[4].

Un nouveau groupe de cavalerie entre alors en scène. C'est vers 3h30 que Voigts-Rhetz prescrivait à Rheinbaben « de se porter par Mars-la-Tour dans la direction de

1. 5e et 6e du 19e. Elles tirent de six à huit obus par pièce sur cette batterie, puis sur la cavalerie débouchant de Mars-la-Tour. Au moment où le tir est à peu près réglé, elles reçoivent l'ordre de dégager le terrain pour la cavalerie. Dès lors elles restent inactives (Historique, *R. H.*, I, 1904, 661).

2. Carnet de La Tour du Pin, en date du 11 février 1871, extrait reproduit par O. Leroy, *Mars-la-Tour, 16-18 août 1870*, 32.

3. Les escadrons sont à demi-distance : aucun n'est en fourrageurs (Lettre du colonel de Chabot, *R. H.*, I, 1904, 624 ; Historique du 2e chasseurs d'Afrique, *ibid.*, 659 ; général du Barail, III, 186).

4. *Einzelschriften*, XXV, 29 ; Historique du 2e chasseurs d'Afrique ; *État-major prussien*, Annexes, 173. La batterie n'est pas mise hors de combat comme l'avance le Journal de la division du Barail, *R. H.*, I, 1904, 653.

Jarny pour envelopper la droite française[1] ». Une heure après seulement, les fractions de la 5e division rassemblées entre Tronville et Puxieux se mettent en marche sur Mars-la-Tour. Le 13e dragons, qui précède sensiblement les autres corps, contournait un peu avant 5 heures le saillant sud-ouest de ce village, lorsque Finckenstein vient lui demander de soutenir l'escadron engagé contre nos chasseurs d'Afrique.

De la croupe à l'ouest de Mars-la-Tour, on voit la batterie Planitz revenir en longeant la chaussée et, à quelques centaines de pas, dans un épais nuage de poussière, les dragons refluant en désordre, mêlés à nos chasseurs d'Afrique. Le 13e dragons se déploie rapidement et se jette sur eux. Cette fois, leur élan est rompu. Après une courte mêlée, ils se retirent vers le nord. Leur dernier escadron, que le général de La Jaille a gardé en réserve, se déploie en tirailleurs et son feu arrête la poursuite du 13e dragons[2].

D'ailleurs, à ce moment surgit la division Legrand. Le 13e dragons se rallie à la gauche de l'escadron de la Garde, au sud-est de Ville-sur-Yron[3]. Nos chasseurs d'Afrique se reforment à hauteur de ce village et près de la route de Jarny[4].

Cependant La Tour du Pin a transmis aux généraux de France et Legrand l'ordre de Ladmirault. Tous deux font aussitôt rompre à droite afin de franchir le Fond de la Cuve. Les trois régiments du 4e corps traversent en colonnes de pelotons ce ravin et la route de Jarny, pour atteindre le plateau de Ville-sur-Yron[5]. La brigade de hussards est en tête. Elle se forme en bataille par un à-gauche ; le 3e dragons, en

1. Voir *suprà*, p. 257.
2. Historique du 2e chasseurs d'Afrique ; Journal de la brigade La Jaille, *R. H.*, I, 1904, 658 et suiv.
3. *Einzelschriften*, XXV, 30. Le plan 8 de la *R. H.* place le 13e dragons à la *droite* des dragons de la Garde.
4. *R. H.*, I, 1904, 626. Le général du Barail, III, 187, écrit « à l'angle du bois (de Greyère ?) et de la route ».
5. Carnet La Tour du Pin, *loc. cit.* Ces escadrons paraissent avoir suivi une dépression au nord de Greyère, entre cette ferme et un bois à l'ouest du ruisseau.

deuxième ligne, déborde sa droite. Devant elle on aperçoit, à grande distance, les chasseurs d'Afrique tiraillant contre un ennemi invisible[1].

Quant à la brigade de France, elle a rompu par quatre pour traverser le ruisseau au pont du chemin de Bruville à Ville-sur-Yron[2]. Les lanciers sont en tête. Ils se reforment « sur la gauche en bataille », face au sud, avant d'atteindre la ferme de La Grange. Les dragons de l'impératrice, qui suivent à grande distance, opèrent de même[3].

Ces mouvements préparatoires, exécutés avec la lenteur compassée alors coutumière à notre cavalerie, durent un temps relativement très long. Du Barail s'en impatiente et avise le général de Montaigu que le moment serait favorable pour « arriver à la rescousse » des chasseurs d'Afrique. Montaigu répond qu'il doit « attendre les ordres de son général de division[4] ». Celui-ci arrive enfin. Pendant ce temps, on a vu se former des lignes de cavalerie allemande « dans un ordre parfait ». — « Il y a vingt minutes, dit du Barail à Legrand, je conseillais au général de Montaigu de charger, afin de profiter du désordre qu'avaient jeté au milieu des Allemands mes chasseurs d'Afrique. Maintenant il est trop tard..... le moment est passé. — Ça m'est égal, dit le général Legrand. On m'a commandé de charger, je charge. — Dans ce cas, je vais vous soutenir avec la brigade de la Garde. »

« Je cours au général de France: — Chargez, lui dis-je. — Mais nous sommes de la Garde. Nous ne sommes pas sous vos ordres. — Oh! il n'y a plus de Garde ici. Faites croiser les lances et chargez! Je vous en donne l'ordre formel[5]. »

---

1. D'après M. le contrôleur général Longuet, ancien aide de camp du général Legrand, note reproduite par le lieutenant-colonel Rousset, 355.

2. *R. H.*, I, 1904, 626. D'après M. de Baillehache, 184, les lanciers de la Garde descendent un « énorme ravin presque à pic », sautent « un fossé fangeux » et remontent le versant opposé pour se former sur la hauteur, dans un grand désordre.

3. Journal de la brigade de France, *R. H.*, I, 1904, 474; général Bonie, 75.

4. En attendant, il va reconnaître l'ennemi au delà des chasseurs d'Afrique, venus se rallier en avant de sa brigade. Quand l'ordre de charger arrive, il leur fait dégager le terrain (Rapport Montaigu, 1er mai 1872, *R. H.*, I, 1904, 197).

5. Général du Barail, III, 187.

On voit quelles sont les traditions routinières de notre cavalerie, à quel point elle manque d'entrain et d'initiative. Les généraux de cavalerie allemands n'en ont pas davantage, mais leurs escadrons sont plus manœuvriers et leurs officiers montrent beaucoup plus d'allant que les nôtres.

La Tour du Pin, qui accompagnait de France, a pu lui indiquer une ligne de cavalerie ennemie « à petite portée de fusil[1]. Il revient assurer le général Legrand du concours de cette brigade, au moment même où un autre aide de camp de Ladmirault, lieutenant Niel, apportait l'ordre de ne pas différer davantage. Le colonel Carrelet, du 2[e] hussards, demande à entamer l'action avec la carabine. « Du tout ! Au sabre ! » répond Legrand et, sur son ordre, Montaigu « enlève sa brigade qui est bientôt au galop », allure trop rapide pour la distance à parcourir, sur une pente ascendante[2].

Pendant ces longs préliminaires, la cavalerie allemande a continué son mouvement. « Des haies, des fossés et le sol défoncé des prairies au sud-ouest de Mars-la-Tour » ralentissent sensiblement la brigade Barby, malgré les grandes distances entre les régiments[3]. Vers 5h45, celui de tête, 19[e] dragons, est au sud de Ville-sur-Yron. Les 13[e] ulans et 4[e] cuirassiers se portent à sa gauche. Les 10[e] hussards et 16[e] dragons arrivent de Puxieux derrière sa droite[4].

L'intention de Barby est d'attaquer de front avec le 19[e] dragons, tandis que les 13[e] ulans et 4[e] cuirassiers chargeront notre flanc droit. Mais, voyant notre déploiement encore inachevé, il met le 19[e] dragons en mouvement avant

1. Carnet cité ; « à 500 ou 600 mètres de nous », Journal de la brigade de France.

2. Carnet La Tour du Pin, note Longuet cités ; rapport du colonel Carrelet, *R. H.*, I, 1904, 199. D'après le témoignage verbal de M. le général Cuny, alors sous-lieutenant au 2[e] hussards, le colonel Carrelet fit même mettre haut la carabine et c'est alors que Legrand s'écria : « Au sabre ! »

3. *Einzelschriften*, XXV, 61.

4. Le total des escadrons présents est de 22, y compris le 5[e] du 2[e] dragons de la Garde, qui revient de reconnaissance par Ville-sur-Yron. Les 2[e] et 4[e] du 4[e] cuirassiers sont en soutien de l'artillerie de corps (X[e] corps) ; le 3[e] du 13[e] ulans arrête les fuyards de Schwartzkoppen ; le 1[er] du 10[e] hussards est vers Nancy ; le 2[e] du 2[e] dragons de la Garde à Vionville, le 3[e] partie à Tronville, partie à Saint-Hilaire (*Einzelschriften*).

que les deux autres régiments soient à sa hauteur. Ils s'efforcent en vain de le rejoindre par une longue marche au galop [1].

Cependant les hussards de Montaigu remontent au train de charge vers la crête où se découpent les silhouettes du 13e dragons prussien [2]. Sa droite est à plusieurs centaines de pas à l'ouest de la route que longent nos hussards. Le colonel von Brauschitsch, « confiant dans la mobilité de sa troupe », la fait converser par peloton à droite et la met au trot pour gagner du terrain dans cette direction [3]. Ce mouvement, qui serait dangereux devant un adversaire plus manœuvrier, s'opère avec une régularité telle qu'il en résulte dans nos rangs un moment d'hésitation, presque un arrêt : « C'est de la Garde ! » s'écrie-t-on de toutes parts. Toutefois nous sommes vite détrompés [4]. Brusquement, les dragons se déploient par un à-gauche et chargent aussitôt.

Leur escadron de gauche, voyant notre droite obliquer dans l'intention apparente de le déborder, a déjà effectué son déploiement. Nos escadrons s'étant ensuite redressés, il en résulte que les cinq escadrons prussiens [5] présentent une ligne discontinue, avec de larges intervalles, et que, au lieu d'être débordés par nos huit escadrons, ils les débordent sur leur flanc droit [6].

Déjà quelques officiers de hussards ont traversé la ligne adverse. « Le choc est terrible, écrit le général Bonie. La masse de nos petits chevaux, essoufflés par la longueur de la

1. *Einzelschriften*, XXV, 62.

2. « Le commandement : Chargez ! est fait à 600 mètres au moins de la cavalerie ennemie » (Historique du 7e hussards) ; à 900 ou 1,000 mètres (Historique du 2e hussards).

3. *Einzelschriften*, XXV, 62, passage inexactement traduit par la *R. H.*, I, 1904, 630 et 631, note 1.

4. Historique du 7e hussards, *loc. cit.*

5. De la droite à la gauche, 4e du 2e dragons de la Garde et 13e dragons.

6. Les *Einzelschriften*, XXV, 62, portent même « sur les deux flancs ». D'après la *R. H.*, I, 1904, 631, au contraire, nos escadrons se rabattent en même temps sur leur droite. Cette version est directement contredite par le rapport du lieutenant Niel, 25 décembre 1870, *ibid.*, 191. Par contre, le 6e escadron et la gauche du 5e du 7e hussards conversèrent à droite pour prendre part à l'action (Historique, *loc. cit.*).

course, se brise contre le mur que leur oppose l'ennemi [1]. » En un clin d'œil, la mêlée est générale. Montaigu, entré l'un des premiers dans les rangs allemands, est blessé et désarçonné. Il sera bientôt pris.

Sur les entrefaites, le 19e dragons a continué son mouvement contre les lanciers de la Garde, encore immobiles. Tout à coup il se voit menacé dans son flanc droit. Avec les 1er et 2e escadrons du 3e dragons, le général Legrand a d'abord suivi en réserve la droite du 2e hussards. A l'apparition du 19e dragons, il se porte à la hauteur de la brigade Montaigu et charge aussitôt. Comme ceux des hussards, les chevaux de nos dragons arrivent « un peu essoufflés » sur l'ennemi. Néanmoins le choc est très franc. Les deux lignes se traversent et les premiers rangs s'effondrent en grande partie. Une mêlée furieuse commence [2]. Le brave Legrand est tué ; son chef d'état-major, colonel Campenon, est blessé en donnant l'exemple du plus brillant courage.

L'escadron de droite du 19e dragons a rapidement opéré un demi-à-droite pour faire face aux 3e et 4e escadrons du 3e dragons, qui appuient les premiers sous la conduite du colonel Bilhau. Quant aux trois autres escadrons allemands, ils continuent au trot, puis au galop et à la charge, formant une ligne si régulière et avec un tel calme que, dans la poussière ambiante, le général de France croit avoir devant lui des Français. Enfin le colonel de Latheulade s'écrie, en levant son sabre : « Ce sont eux ! Chargez ! » Le régiment est à peine en bataille. Néanmoins il aborde « avec un entrain remarquable » la ligne ennemie et la traverse en culbutant une grande partie du premier rang. Des dragons prussiens passent également dans ses intervalles [3].

---

1. *Loc. cit.*, 77 ; rapport Montaigu, 1er mai 1872, *loc. cit.*

2. Pour durer une demi-heure [?] (Note Lonquet, *loc. cit.; R. H.*, I, 1904, 632). D'après les *Einzelschriften*, Legrand, avec les 3e et 4e escadrons du 3e dragons, aurait chargé dans la mêlée des hussards, tandis que les 1er et 2e escadrons se seraient jetés dans le flanc droit du 19e dragons. Le général fut tué par une balle (« Rezonville », *Revue de Cavalerie*, XXVI, 88, par le capitaine Choppin).

3. De Baillehache, 184 ; Journal de la brigade de France ; rapport du général, 17 août ; Historique des lanciers de la Garde, *R. H.*, I, 1904, 473 et suiv. ; *Einzelschriften*, XXV, 63.

Mais le 13e ulans s'est formé en arrière du 19e dragons. Précédé de von Barby, il charge à son tour les lanciers de la Garde. En même temps les 3e et 4e escadrons de notre 3e dragons, après avoir traversé celui du 19e dragons qui leur était opposé, tombent dans la mêlée où s'agitent lanciers et dragons prussiens. C'est l'occasion d'une déplorable méprise. Les lanciers de la Garde portent la veste bleue de petite tenue ; les dragons les prennent pour des ulans et les sabrent malgré leurs cris : « Ne nous frappez point ! Nous sommes Français ! — Pas de quartier ! » répondent les dragons [1]. La confusion est extrême et l'ennemi en profite [2]. Une partie du 1er escadron du 13e ulans se jette contre des dragons du 3e régiment qui ont traversé le 19e dragons. Le reste aborde par un demi-à-droite le flanc droit des lanciers qui ont enveloppé ce dernier régiment. Quant au 2e escadron du 13e ulans, il se heurte à une partie des dragons de l'impératrice.

De France a remarqué le mouvement des ulans. Il craint de les voir aborder de flanc les lanciers et jette les dragons à la charge. Ils viennent de se former sur la gauche en bataille, à peu près à la même place que les lanciers [3]. Deux de leurs escadrons se heurtent au 2e du 13e ulans, après lui avoir tiré « plus de 100 coups de fusil qui produisent beaucoup d'effet (?) [4] ». Quant au 4e escadron de ulans, lancé en colonne de pelotons vers la gauche pour nous charger de flanc, il rencontre, tout près de la ferme de La Grange, un nouvel escadron des dragons de l'impératrice. Enfin le 5e es-

---

1. Général Bonie, 78. Au début de la guerre, le 3e dragons tenait garnison à Pont-à-Mousson, loin du séjour de la Garde.

2. Capitaine Choppin, *loc. cit.* Ces méprises furent réciproques (De Baillehache, 188). Voir aussi le Journal de la brigade de France et l'Historique du 7e hussards ; l'ouvrage du général Bonie, 78, etc.

En outre, nombre de cavaliers démontés font usage de la carabine, frappant amis et ennemis (Témoignage du lieutenant-colonel de Poumayrac, alors lieutenant aux lanciers de la Garde, *R. H.*, I, 1904, 633 ; voir aussi de Baillehache, 184-188).

3. Journal de la brigade de France. La *R. H.*, I, 1904, 634, écrit « à gauche en bataille ».

4. Historique des dragons de l'impératrice, *R. H.*, I, 1904, 477 ; détail confirmé par les *Einzelschriften*, XXV, 63.

cadron du 2e dragons de la Garde galope en avant et à gauche des ulans. Formé en colonne de pelotons, il dépasse la ferme, saute une forte haie et se déploie par un à-droite pour charger le dernier escadron de nos dragons [1].

A ce moment, nos vingt-cinq escadrons [2] présents ont été engagés et des renforts arrivent aux Allemands. Le 1er du 4e cuirassiers s'est formé en arrière de l'intervalle des deux premiers du 13e ulans. Il se jette à son tour sur la gauche des dragons de l'impératrice, suivi en échelon de droite du 3e escadron, en colonne. Une fraction des lanciers de la Garde a traversé le 19e dragons. Les deux derniers pelotons de cuirassiers se déploient par un à-droite et les chargent de flanc ; le reste s'élance dans la mêlée entre le 19e dragons et le 13e ulans.

Les hussards de la brigade Montaigu ont d'abord eu l'avantage sur le 13e dragons et l'escadron de la Garde (4e du 2e dragons) qui leur étaient opposés. A gauche, le 7e hussards déborde la ligne ennemie, l'enfonce et la poursuit « la pointe au dos, sans rencontrer de résistance sérieuse [3] ». Mais deux nouveaux régiments allemands accourent. Avec son 2e escadron, le 10e hussards renforce et prolonge à droite les cinq escadrons déjà engagés. Les 3e et 4e escadrons attaquent de flanc la droite de nos hussards et la rejette sur leur gauche. La droite du 16e dragons se jette, partie dans la mêlée des hussards, partie contre les 1er et 2e escadrons du 3e dragons arrivés à la rescousse de la brigade Montaigu. Le centre intervient dans le « combat acharné » que la droite du 19e dragons soutient contre les deux autres escadrons de

1. *Einzelschriften*, XXV, 63 ; Historique des dragons de l'impératrice.

2. Le 2e escadron des dragons de l'impératrice est au quartier général de la Garde ; les 2e et 7e hussards ont détaché chacun un escadron. La *R. H.*, I, 1904, 636, mentionne *vingt et un escadrons* en ne tenant pas compte du 2e chasseurs d'Afrique, qui pourtant prit une part évidente à l'action. Il faut ajouter que les vingt-deux escadrons allemands représentent un nombre de sabres supérieur à celui de nos vingt-cinq escadrons. Les *Einzelschriften* le reconnaissent pleinement.

3. Historique du 7e hussards ; *Einzelschriften*, XXV, 64. Le rapport de combat du 2e bataillon du 16e signale des cavaliers français poursuivant des hussards prussiens jusque vers Mars-la-Tour. Au retour, ils furent fusillés par la 5e compagnie qui leur démonta deux hommes (*ibid.*, 104).

notre 3e dragons. Quant à la gauche, elle aborde les forts groupes de lanciers de la Garde qui ont traversé le 19e dragons [1].

Ainsi les sept derniers escadrons font effort dans plusieurs directions, au lieu de produire une poussée d'ensemble, susceptible de grands résultats. Des deux parts on s'est engagé par petites fractions, sans direction commune. La confusion est extrême. Entre la route de Jarny et l'Yron, près de 6,000 cavaliers tourbillonnent dans une poussière épaisse, traversée de brusques éclairs. Pistolets, carabines, lances et sabres font leur sanglante besogne, atteignant amis et ennemis. Un incident provoque la solution, jusqu'alors incertaine. De France, peut-être pour faire cesser la méprise dont ses lanciers sont victimes, fait sonner le ralliement [2]. La masse confuse des combattants reflue lentement vers le nord; finalement nos cavaliers traversent le Fond de la Cuve pour se rallier sur le plateau de Greyère. L'apparition d'une partie de la division Clérembault, le feu du 2e chasseurs d'Afrique mettent fin à la poursuite. La mêlée commencée presque simultanément sur toute la ligne, peu après 6 heures, aurait duré dix minutes environ [3].

---

1. *Einzelschriften*, XXV, 64.

2. D'après le Journal de la division Legrand et les rapports du général de Gondrecourt, 18 août, c'est un trompette « étranger à la division » qui sonne le ralliement. Suivant l'Historique du 7e hussards, « les lanciers et dragons de la Garde se retirent précipitamment et communiquent quelque peu de la rapidité de leur mouvement aux autres régiments ». D'après M. de Baillehache, le ralliement sonne trop tôt et même on l'attribue aux trompettes allemands (p. 184-188). Dans la note citée, M. le contrôleur général Lonquet porte que le général de France fait sonner le ralliement. De même pour le général Bonie, 78-79, et le capitaine de La Tour du Pin, *loc. cit.*

3. D'après les *Einzelschriften*, XXV, 64, les 10e hussards, 13e et 16e dragons repoussent la brigade Montaigu et le 3e dragons sur la gauche des lanciers de la Garde, qui ont jusqu'alors tenu tête au 19e dragons. Ils sont entraînés et les dragons de l'impératrice, eux-mêmes fortement pressés par les 13e ulans, 4e cuirassiers et 2e dragons de la Garde, sont refoulés avec eux.

La *R. H.*, I, 1904, 638, écrit à ce sujet : « Peut-être la masse confuse que formaient alors les 5,000 cavaliers français et allemands reflua-t-elle un instant tout entière vers le nord... Mais ce mouvement de recul fut, en tout cas, très limité... les escadrons prussiens... ne *repoussèrent* point l'adversaire... et songèrent encore bien moins à le *poursuivre*. » Ces assertions sont contredites par les faits. Il suffira de citer les documents ci-après : « Vers 6 heures du soir, apparut sur la droite de la route de... Jarny, une masse de cavalerie française ramen-

Sur les entrefaites, la division Clérembault, d'abord entre Saint-Marcel et les bois, a été obligée par l'artillerie allemande de se porter à l'ouest. Du plateau au sud-ouest de Bruville, elle aperçoit la masse de notre cavalerie « ramenée en désordre » vers le Fond de la Cuve, et descend à son tour dans ce ravin, à hauteur de la ferme Greyère [1], la brigade Maubranches en tête. Quant à la brigade Bruchard, elle se porte « lentement » dans la même direction, à la droite des dragons. Son mouvement est encore ralenti par la cohue des fuyards, parmi lesquels des lanciers de la Garde qu'elle est près de charger, les prenant pour des ulans [2].

Très mollement opéré, le mouvement de Clérembault aboutit à une simple démonstration. Un peloton du 2e dragons se déploie en tirailleurs devant « trois ou quatre escadrons prussiens... en train de se rallier à environ 800 mètres ». Quant au 4e dragons, qui tient la droite, il reçoit l'ordre de se porter en avant. Mais le colonel Cornat a sous la main deux escadrons seulement. Il lance celui de droite en fourrageurs dans le flanc de cavaliers attardés. L'autre sert « de base de ralliement au régiment [3] ». Ce semblant d'attaque précipite la retraite de l'ennemi. Quand le 4e dra-

---

en désordre. Descendre et remonter en toute hâte le ravin qui séparait les brigades de Maubranches et de Bruchard de cette masse confuse, fuyant éperdue et menaçant d'entraîner la brigade de chasseurs, fut l'affaire d'un instant » (Journal de la division Clérembault, *R. H.*, IV, 1903, 651). Voir aussi le rapport Clérembault, 21 août ; l'Historique du 10e chasseurs, *ibid.*, 653, 656 ; l'ouvrage du général Bonie, 78, 79 ; le carnet La Tour du Pin, *loc. cit.* En outre, un fait positif est que les Allemands prirent un assez grand nombre d'officiers blessés ou démontés (notamment le général de Montaigu, le colonel Bilhau, le lieutenant-colonel Collignon, du 3e dragons ; le colonel Sautereau du Parc, des dragons de l'impératrice, etc.) ; on ne peut citer un seul officier allemand qui ait été capturé (*Einzelschriften*, XXV, 65).

On a souvent avancé que le feu de notre infanterie contribua à arrêter l'ennemi. Il résulte du témoignage de MM. les généraux Millet et Maillard (*Revue de Cavalerie*, septembre 1895, 605), que le bataillon du 64e, à notre extrême droite, ne se douta pas du combat de cavalerie si proche de lui.

1. Journal de la division. Elle se réduit alors à la brigade Maubranches (2e et 4e dragons) et à quatre escadrons de la brigade Bruchard (trois du 3e chasseurs et un du 10e). La brigade Juniac est près de Saint-Marcel.

2. Historique du 10e chasseurs.

3. Journal de la division ; rapport du colonel Cornat, 17 août, *R. H.*, IV, 1903, 651 et suiv.

gons tout entier se porte en avant, les Prussiens se retirent vers le sud, à l'instant même où une sonnerie [1] rappelle les nôtres en arrière. En effet, on a sonné le ralliement du côté de nos adversaires, dès l'apparition de Clérembault. Les escadrons de Rheinbaben se rallient au sud-ouest de Ville-sur-Yron, dans l'intention d'attaquer la cavalerie fraîche qui se montre en avant du bois de Greyère. « Mais certains de leurs chefs ne trouvèrent pas rationnel d'imposer de nouveaux efforts à des chevaux épuisés [2] ». Sur l'ordre de Rheinbaben, toute cette masse reflue lentement vers Mars-la-Tour, couverte par le 13e dragons, mouvement qui ne s'explique guère à la suite d'un succès, si contesté qu'il soit. Voigts-Rhetz le désapprouve et prescrit à Rheinbaben de se reporter à Ville-sur-Yron. Déjà à l'ouest de Mars-la-Tour, le commandant de la 5e division répond que ses chevaux sont très fatigués et qu'il a de l'infanterie française sur son flanc droit. Il ne tarde pas à se retirer jusque vers Puxieux [3]. La brigade Bruchard reparaît ensuite à l'ouest du Fond de la Cuve sans rencontrer aucun adversaire [4]. Vers 7 heures, le général de France met ses escadrons en route sur Gravelotte où ils rejoignent la division Desvaux. Quant à ceux de Legrand et du Barail, ils se groupent aux abords de Doncourt, vers 11 heures du soir.

C'est ainsi que se termine le plus marquant des combats de cavalerie de la guerre de 1870. Son résultat matériel est presque nul, car les pertes se compensent sensiblement, sauf pour les officiers [5]. Le mouvement tournant de Rheinbaben est arrêté, il est vrai, mais il serait inexécutable après l'échec de Wedell. Quant aux conséquences morales, elles sont moindres qu'on ne l'a souvent prétendu. Sans doute l'apparition vers Mars-la-Tour d'une nombreuse cavalerie

1. Celle « de l'état-major général » (?), rapport Cornat.
2. *Einzelschriften*, XXV, 65.
3. Hœnig, *Darstellung*, 115, d'après Caprivi.
4. Rapport Clérembault, 21 août.
5. Allemands : 44 officiers, 385 hommes (*Einzelschriften*, XXV, 67); Français : 80 officiers, 407 hommes (*R. H.*, II, 1904, 191 et suiv.). Voir le détail aux Annexes.

allemande contribue à rendre plus hésitante l'action de Ladmirault, mais elle n'est pas la cause déterminante de son inaction finale. C'est l'absence de la division Lorencez et non le grand « tournoi » de Ville-sur-Yron qui arrête l'offensive du 4e corps.

Des deux côtés, pendant ce combat, on observe l'absence de direction, d'idée tactique. Les régiments s'engagent un à un, les nôtres le plus souvent avec une extrême lenteur; leur action s'émiette, avec de minces résultats, et le succès des Allemands est peu marqué. Pour nos cavaliers comme pour ceux de l'ennemi, il y aurait mieux à faire : une grande charge des nôtres anéantirait la brigade Wedell et nous livrerait sans défense la gauche de l'artillerie allemande. Quant à l'ennemi, si, au lieu de cinq escadrons, il en jetait vingt-sept en échelons contre la division Cissey, il est à croire que celle-ci, surprise en plein désordre, serait vouée à une entière déroute.

La lenteur de nos mouvements, l'absence d'initiative chez tous, du divisionnaire au dernier sous-lieutenant, contribuent à rendre nos sacrifices inutiles, bien que, à tout prendre, nos vingt-cinq escadrons soient beaucoup mieux groupés au début que les Prussiens. Nous ne gardons aucune réserve, en sorte que l'apparition du côté de l'ennemi de sept escadrons frais décide du résultat. Enfin, à plusieurs reprises, nous chargeons à grande distance, avec des chevaux non entraînés, trop chargés et dont le *sang* ne permet pas toujours de tels efforts. Autant de causes d'infériorité, en dépit de la bravoure incontestée des cavaliers.

Cependant les fractions de la division Kraatz restées dans les bois de Tronville ont quelque peu changé d'emplacements. Une compagnie (2e du 79e) qui bordait la lisière nord du petit bois, constatant notre disparition de la parcelle nord, s'y porte et la traverse sans autre rencontre que celle des pionniers de Schwartzkoppen. Après l'échec de la brigade Wedell, elle atteint la lisière nord et s'y embusque, à 500 mètres de fractions du 4e corps, dont les tirailleurs en-

tretiennent dans sa direction un feu violent [1]. L'une de nos batteries (12e du 1er) survenue aux abords de la cote 274 dirige aussi des obus sur le bois. Malgré l'isolement de cette compagnie devant des forces très supérieures, elle reste en position jusqu'à la nuit et se retire alors sur Tronville, ayant perdu 33 hommes.

Quant au 10e chasseurs, il a, vers 5^h 15, reçu l'ordre d'occuper les bois. Il se déploie, traverse la parcelle sud et s'engage dans les taillis au nord. Vers 6 heures, il reçoit à deux reprises l'ordre de se retirer. Nous en verrons les motifs. Ils sont si peu sérieux qu'une fraction de la 4e compagnie pousse jusqu'à la lisière nord [2], refoulant un petit groupe de nos fantassins. Dans la soirée seulement, elle se retire sous la menace d'un mouvement de flanc, après avoir subi quelques pertes.

Le 92e a également reçu l'ordre de pénétrer dans les bois et son 3e bataillon s'y est engagé, quand Kraatz prescrit la retraite sur Tronville. Au moment de l'échec de Wedell, le général a envoyé à l'état-major du Xe corps pour s'enquérir de la situation et rendre compte qu'il tient la parcelle sud, ayant encore quatre bataillons frais à sa disposition. Voigts-Rhetz et son entourage croient peut-être que cette communication vient de Schwartzkoppen. Toujours est-il vrai que Kraatz reçoit aussitôt l'ordre de reporter sa division au nord-ouest de Tronville, en faisant occuper ce village par deux bataillons.

Il exécute cette prescription, si peu explicable qu'elle doive lui paraître. Mais, un peu après 6 heures, Alvensleben remarque la retraite des bataillons établis entre la route de Mars-la-Tour et les bois. Si ceux-ci sont évacués de même, le flanc gauche du IIIe corps sera de nouveau compromis. Le général envoie donc son chef d'état-major à Voigts-Rhetz, avec prière d'arrêter ce malencontreux mouvement.

1. *Einzelschriften*, XXV, 68. Il s'agit des 1er et 3e bataillons du 13e; les 2e et 4e compagnies du 3e ont été portées en avant (Voir le croquis n° 8 de la *R. H.*).

2. Elle n'a pas été avisée de la retraite.

Lui-même court auprès de Kraatz et insiste dans le même sens. Enfin Frédéric-Charles, arrivé depuis peu sur le champ de bataille, donne l'ordre formel de reporter la 20e division à l'attaque.

Kraatz n'a pas attendu cette injonction. De nouveau le 10e chasseurs et le 3e bataillon du 56e occupent les bois que nous avons laissés à l'abandon, tant est grande notre inertie. Vers 7 heures, la situation est redevenue à peu près telle qu'avant le faux mouvement de la 20e division. A la nuit, elle va bivouaquer près de Tronville, se couvrant d'avant-postes qui continuent de tenir ces taillis. Les neuf bataillons qui y ont été engagés n'ont perdu que 14 officiers et 222 hommes[1]. Quant à la division Schwartzkoppen, son gros bivouaque vers Puxieux; la cavalerie de Rheinbaben est à Puxieux et à Xonville.

---

1. *Einzelschriften*, XVIII, 584, 585, et XXV, 67-69; von Widdern, *loc. cit.*, 83. Le 10e chasseurs et le 3e bataillon du 56e restent dans les bois de Tronville; le 3e du 92e est à l'ouest et le 1er du 92e sur le chemin de Tronville à Mars-la-Tour, se reliant à un escadron qui tient ce village (3e du 2e dragons de la Garde).

XXIV

LE COMBAT A NOTRE GAUCHE

Situation à notre gauche. — Attaque du 72e prussien. — Contre-attaque de Lapasset. — Le 40e prussien. — Le 11e et Manstein. — Échecs du 11e. — Entre le ravin de Gorze et le chemin de Chambley. — Renforts envoyés par Bazaine. — Entre le chemin de Chambley et la route de Mars-la-Tour. — Attaque des voltigeurs.

Nous avons vu que, vers la fin de l'après-midi, un effectif très considérable [1] est groupé aux abords de Rezonville et de Gravelotte. En dehors du 2e corps, fort éprouvé par son échec du matin, trois corps d'armée, huit divisions d'infanterie, trois divisions de cavalerie sont présents ou fortement représentés. Il n'y a pas moins de trente-quatre batteries françaises entre les bois Pierrot, de Vionville et Gravelotte, celles du 2e corps non comprises [2]. Si une partie seulement des troupes ainsi entassées sans profit avait été portée à notre droite, le succès du 4e corps n'eût pas un instant fait doute.

Du côté de nos adversaires, les renforts continuent d'arriver, mais lentement, comme goutte à goutte [3]. Un peu avant 5 heures, le 1er bataillon du 72e se déploie au nord du bois de Saint-Arnould, suivi du 3e [4].

---

1. Voir *suprà*, p. 226. *Aux abords de Rezonville :* brigade Lapasset, divisions Levassor-Sorval et Picard ; 2e et 3e voltigeurs (division Deligny) ; 51e, 1er et 2e bataillons du 62e (division Montaudon) ; 11e chasseurs, 3e bataillon du 60e, 85e (division Aymard) : 2e du 100e (division Tixier) ; 9e (division Bisson) ; fractions de la division La Font de Villiers.

Au sud des bois Leprince et Pierrot : divisions Forton et Valabrègue ; *aux abords ouest de Gravelotte :* le 2e corps ; 1er et 4e voltigeurs, deux compagnies des chasseurs de la Garde (division Deligny) ; division Desvaux (3e brigade) et division Montaudon (81e, 95e) [*R. H.*, II, 1904, 130].

2. Croquis no 7 (5 heures du soir) de la *R. H.*

3. Vers 3h15, le général von Barnekow (16e division) est à la ferme Sainte-Catherine ; il a porté trois batteries (5e légère, 5e et 6e lourdes) à l'ouest du bois de Vionville et cinq bataillons (1er et 3e du 72e, 40e) dans le bois de Saint-Arnould ; le 2e du 72e gagne le bois des Ognons par le bois des Chevaux ; le 11e (IXe corps) suit à distance (Voir *suprà*, p. 232).

4. Moins la 11e compagnie en mission spéciale (?). Au passage de Novéant, Barnekow a cherché à réconforter ces bataillons. La majeure partie du 1er a reçu du vin (Kunz, IX et X, 128, 129).

Le régiment a l'ordre d'enlever la croupe 308 au sud-est de Rezonville. Le 1er bataillon suit le chemin de Gorze et le 3e marche à droite.

Au moment où ils dépassent la lisière, la hauteur devant eux est barrée par un long nuage d'épaisse fumée blanche, rayé d'éclairs. Sur les pentes et autour de la Maison-Blanche, d'autres bandes de fumée sont étagées. Une grêle de balles frappe constamment le sol en avant du bois; des obus sifflent au-dessus du 72e. Une batterie de mitrailleuses au nord du bois des Ognons bat d'une façon continue les abords de la lisière [1].

Entraînant avec elle des fractions du 8e, la 2e compagnie refoule d'abord par son feu notre première ligne, à 60 pas environ au sud de la Maison-Blanche. Mais ses pertes s'accroissent « d'une façon effrayante », avant qu'elle ait atteint une tranchée-abri où s'est embusquée une fraction de notre 84e. Le peu d'hommes encore valides est cloué à terre par un feu terrible [2]. La 3e compagnie, qui suit avec d'autres fractions du 8e, renforce et prolonge sa ligne à gauche. Mais nos mitrailleuses en rejettent une partie dans le ravin à l'ouest et, de là, sur les pentes de la croupe 312.

Les deux compagnies ainsi arrêtées, leur chef réclame des secours. Les 1re et 4e se portent en avant, dans leur formation massée qui entraîne des pertes considérables, dues à nos mitrailleuses. La 1re, tardivement déployée, finit par se coucher en arrière et à gauche de la 3e, à 400 pas environ de la Maison-Blanche [3].

Enfin une fraction de la gauche remonte le ravin de Gorze, esquissant un mouvement débordant qui amène l'évacuation des tranchées à l'ouest. La Maison-Blanche est prise d'assaut. Une fraction du 72e s'y installe, le reste pousse à une centaine de pas en avant, tirant sur des tirailleurs cou-

1. Kunz, 130; il s'agit de la 8e du 4e (division Montaudon). Voir l'Historique, *R. H.*, IV, 1903, 453.
2. De 200 fusils environ, sur un effectif total de 229 hommes et 5 officiers, elle perd en quelques minutes 5 officiers et 160 hommes (Kunz, 131).
3. Kunz, 133.

chés dans une tranchée à mi-pente et sur des masses en arrière [1]. Mais ce succès n'est pas de longue durée. Un peu après 6 heures, des lignes de tirailleurs, suivies de forces considérables en ordre compact, surgissent au nord, couvrent les Allemands d'un feu « terrible » et les culbutent. C'est le brave Lapasset qui a ramené en avant une partie de notre gauche. La Maison-Blanche est reprise ; le 72e se replie dans le ravin de Gorze ou derrière la tranchée au nord de la lisière [2].

A l'est du chemin de Gorze à Rezonville, le 3e bataillon du 72e a opéré son mouvement dans des conditions analogues, en subissant « des pertes extraordinaires », dues pour beaucoup à nos mitrailleuses. Néanmoins, joint à des fractions du 8e, ce bataillon parvient, en cheminant le long du couvert, à nous enlever (5h 45) un saillant du bois des Ognons à hauteur de la Maison-Blanche. Il en conserve la possession au moment de notre retour offensif, d'ailleurs bientôt arrêté. Le combat reste ensuite stationnaire jusqu'à ce que les défenseurs de cette habitation, pris de flanc par les balles ennemies, l'évacuent de nouveau (6h 20). A ce moment survient le 40e prussien. Entré vers 5h 45 dans le bois de Saint-Arnould, il en atteint la lisière vingt minutes après et, dès le début, supporte un feu « extrêmement violent », qui l'oblige à se déployer en grande partie. Son colonel, von Eberstein, est tué, comme celui du 72e, von Helldorf, vient de l'être. Néanmoins, le 40e gagne du terrain, surtout par le ravin de Gorze [3]. Vers 6h 30, il donne l'assaut aux tranchées-abris au nord de la Maison-Blanche. Elles sont enlevées, mais aussitôt de longues lignes françaises réappa-

1. Kunz, 135. A ce moment, des fractions du 40e, survenues derrière le 72e, ouvrent le feu dans sa direction. On a peine à faire cesser cette confusion.

2. Kunz, 135 ; rapport Lapasset, *R. H.*, III, 1903, 706 ; d'après la *R. H.*, II, 1904, 132, il s'agit des 1er et 3e bataillons du 84e, des 1er du 3e grenadiers et 1er du 2e voltigeurs. Des six batteries françaises présentes, deux se retirent pour ne plus reparaître, sans que leurs pertes justifient cette disparition (7e et 8e du 18e).

3. Kunz, 142. La 4e compagnie est restée à la garde des ponts de la Seille ; des trente-trois pelotons présents, treize sont laissés en réserve à la lisière, cinq marchent sur la Maison-Blanche, quinze suivent le ravin.

raissent sur la croupe 308, ouvrant un feu destructeur ; une colonne se montre au nord-est. Le commandant du Bessol a fait déployer quatre de ses compagnies [1] qui exécutent des feux d'ensemble. Toute notre chaîne se reporte en avant. Les Prussiens reviennent vers le ravin et regagnent leurs positions premières (6h 40) [2]. La configuration du sol et le décousu de leurs attaques expliquent assez leur échec.

Cependant le commandant de la 32e brigade, colonel von Rex, a vu refluer des compagnies du 72e le long du ravin de Sainte-Catherine. Il s'aperçoit que, dans l'intervalle des deux ravins, la ligne prussienne s'éclaircit toujours davantage, et demande au 11e, arrêté jusqu'alors au sud du bois Saint-Arnould, d'intervenir en soutien. Au même instant survient auprès du colonel von Schœning un officier de l'état-major du Xe corps, avec l'ordre exprès « de retourner immédiatement au bivouac ». Il ajoute que Manstein désapprouve l'initiative prise par le colonel en marchant au canon. Mais Barnekow et le chef d'état-major du VIIIe corps, colonel von Witzendorff, arrivés sur les entrefaites, réclament l'intervention immédiate du régiment ; elle s'impose, car le combat s'annonce mal pour la brigade Rex. Ainsi placé entre un ordre positif de son chef direct et les nécessités de l'action, Schœning a un instant d'hésitation. Il regarde ses officiers, puis, sur leur prière muette, il s'écrie : « En avant avec Dieu [3] ! »

Le 11e traverse rapidement le bois de Saint-Arnould et se déploie au nord, entre le chemin de Rezonville et le ravin à l'ouest (6h 45). Après les 8e, 72e, 40e, il va renouveler une attaque directe sur la croupe défendue avec tant d'opiniâtreté par Lapasset. Un mouvement débordant par le bois des Ognons la ferait tomber beaucoup plus sûrement.

---

1. Des chasseurs de la Garde ; deux ont été échelonnées « le long du ravin (de Sainte-Catherine ?) dans les bois » (Rapport du Bessol, *R. H.*, I, 1904, 423).

2. Pour les détails de ce combat, voir le major Kunz, *loc. cit.*, et le rapport du Bessol. Le 40e perdit 17 officiers et 94 hommes seulement (Kunz, 161), ce qui n'indique pas beaucoup de mordant.

3. Kunz, 150 ; *État-major prussien*, I, 632 ; voir *suprà*, p. 231, 314.

Quoique, à ce moment, notre ligne soit soutenue par deux batteries seulement [1], la nouvelle attaque revêt à peu près la physionomie des précédentes [2]. Dans le ravin de Gorze, le 3e bataillon peut cheminer avec moins de pertes. Renforcé de fractions des 40e et 72e, il atteint une petite carrière située le long du ravin au sud-ouest de la Maison-Blanche, refoule des tirailleurs du 84e (1er bataillon) et surgit à très courte portée de compagnies du 3e grenadiers établies à l'est du ravin. Nos soldats, « harassés par cette lutte stérile » et interminable, ont un moment de recul. Les officiers font « des efforts désespérés pour ramener leurs hommes », sans y parvenir. Le colonel Cousin tombe percé de balles; le drapeau qu'il avait saisi passe de main en main et sa hampe est brisée. Enfin le capitaine Morand le porte en arrière, suivi d'un petit groupe de combattants [3].

Cette mêlée a coûté aux Prussiens de lourdes pertes, parmi lesquelles celle du chevaleresque Schœning. D'ailleurs, à ce moment, une ligne de tirailleurs se déploie à l'ouest du ravin de Gorze, couvrant de feux les fractions des 11e, 40e, 72e aussi bien que les nôtres engagées avec elles [4]. D'autres projectiles viennent d'un chemin creux traversant le ravin. Enfin de nouvelles troupes apparaissent sur la croupe de la Maison-Blanche [5]. Les Prussiens, « fusillés de trois côtés, d'une manière effrayante », se rejettent dans le ravin de Gorze; ils sont sur le point de perdre l'un des drapeaux du 11e, que menacent quelques-uns de nos soldats. Malgré des actes d'héroïsme individuel, « tout fuit sans arrêt ». A la carrière, le torrent des fuyards se divise. Une

1. 7e du 2e et 3e montée de la Garde (*R. H.*, II, 1904, 149).

2. 2e, 3e, 4e compagnies, à cheval sur le chemin de Rezonville, renforcées ensuite de la 7e et d'un peloton de la 6e; le reste de celle-ci longeant le ravin de Sainte-Catherine; 1re, 5e, 8e suivant les 2e, 3e, 4e, en soutien; 9e et 12e prolongeant leur gauche jusqu'au ravin de Gorze; 10e et 11e, d'abord derrière les 9e et 12e, ensuite dans ce ravin (Kunz, 151).

3. Rapport du lieutenant-colonel d'Argenton, 17 août, *R. H.;* Kunz, 151-153.

4. Kunz, 153. D'après la *R. H.*, il s'agirait du 3e bataillon du 1er voltigeurs.

5. 1er bataillon du 62e, 1er des zouaves de la Garde et sans doute aussi 3e du 51e. La 7e batterie du 2e vient de se retirer après avoir tiré plus de 1,800 projectiles. Il ne reste plus que la 3e montée de la Garde (*R. H.*, II, 1904, 152).

partie gravit les pentes à l'ouest du ravin, pour tomber sous le feu du 1er voltigeurs; une autre prend la même direction plus au sud; quelques-uns tiennent de nouveau la carrière, mais la majeure partie ne s'arrête qu'à 200 mètres au sud[1].

Cet échec précède de quelques instants l'attaque des 1er et 2e bataillons du 11e. Ils entraînent avec eux des fractions des 8e, 72e, 40e, en sorte que l'étroit espace compris entre les deux ravins est barré par une épaisse chaîne de tirailleurs, qui continue d'avancer, en dépit de pertes « tout à fait effrayantes ». C'est à la hauteur de la Maison-Blanche, entre le chemin et le ravin de Sainte-Catherine, qu'elle se heurte à notre première ligne et la refoule après une mêlée acharnée[2].

Mais, comme précédemment, l'intervention de nos réserves modifie l'aspect du combat. « En face des grenadiers vainqueurs, mais déjà écrasés par des pertes terribles, apparaissent tout à coup des troupes fraîches au pas cadencé, dans le plus bel ordre, leurs officiers en avant[3]. » Les Prussiens ne peuvent tenir devant ce nouvel adversaire. Après un feu de quelques instants, ils refluent, partie entre les deux ravins, partie sur leurs pentes.

Suivant le mot du major Kunz, une poursuite énergique n'est pas dans les intentions de notre commandement. Tout se borne donc à des efforts isolés, bientôt arrêtés par le feu. Quant au gros du 11e, il se rallie à la lisière du bois de Saint-Arnould, sous la protection de fractions engagées avant lui[4]. C'est le suprême effort de l'ennemi sur cette partie du champ de bataille. Le feu y diminue rapidement

---

1. Kunz, 153-154. Des fractions des 3e, 4e, 11e du 72e furent même ramenées à Gorze.

2. Kunz, 155. Cette attaque favorise sans doute la retraite du 3e bataillon du 11e.

3. Kunz, 156. Il s'agit des 3e bataillon du 51e, 1er du 62e et 1er des zouaves de la Garde (*R. H.*).

4. Pertes allemandes : 8e, 27 officiers, 523 hommes; 72e, 36 officiers, 852 hommes; 40e, 17 officiers, 94 hommes; 11e, 41 officiers, 1,119 hommes. Le 11e perdit 43,89 % de son effectif; les 1er et 2e bataillons du 72e, 48,3 (Kunz, 161-165).

d'intensité, sans que les deux adversaires modifient sensiblement leurs positions.

Entre le ravin de Gorze et le chemin de Chambley, le combat est presque aussi violent. De Flavigny au bois de Vionville, il n'y a pas moins de cent huit pièces allemandes. De ces seize batteries, cinq ont récemment renforcé l'artillerie de Stülpnagel et deux celle de Dresky, à gauche[1]. Quant aux batteries engagées auparavant, une partie doit être ramenée en arrière pour se reformer; une autre n'a plus de munitions. Les renforts d'infanterie venus des X[e] et VIII[e] corps se sont répartis sur le front de la 5[e] division, tandis que la 6[e], sur la route de Mars-la-Tour, n'en a reçu aucun. Il en résulte que le combat revêt rapidement une forme traînante sur cette chaussée, tandis qu'il est de violence croissante à la droite[2]. Ce fait contribue sans doute à entretenir Bazaine dans l'erreur qui lui coûtera la victoire.

Nous avons vu qu'un peu avant 5 heures, l'offensive inconsidérée du général von Schwerin avait provoqué une contre-attaque[3].

Les 1[er] et 2[e] bataillons du 2[e] grenadiers doivent être relevés par d'autres fractions de la Garde[4]. En outre le général de Marguenat conduit le 26[e] de ligne à la droite des 2[e] et 3[e] bataillons du 25[e], sur la croupe 312. Ce régiment marche « sans sourciller, sous une pluie de projectiles... », les bataillons « à quarante pas les uns des autres »[5]. Le 3[e] s'arrête à l'abri d'une crête et reste en réserve. Quant aux deux autres, ils ne tardent pas à être soumis à « un feu de plus en plus meurtrier », dû surtout à l'artillerie prussienne. « Leurs munitions commencent à s'épuiser dans des tirs

---

1. Kunz, 121; les 5[e] et 6[e] lourdes du X[e] corps, 5[e] légère, 5[e] et 6[e] lourdes du VIII[e] renforcent l'artillerie de la 5[e] division; les 3[e] légère, 3[e] lourde et 3[e] à cheval du X[e] corps, celle de Dresky; celle-ci perd la 3[e] lourde du III[e] corps, ce qui la ramène à sept batteries.

2. *R. H.*, II, 1904, 136.

3. Voir *suprà*, p. 233.

4. 3[e] du 2[e] grenadiers et 3[e] du 2[e] voltigeurs.

5. Rapport du colonel Hanrion, 18 août, *R. H.*, I, 1904, 399. Les 1[er] et 2[e] bataillons s'arrêtent entre le 3[e] du 2[e] grenadiers et le 25[e]. Le général de Marguenat est tué.

sans grand effet. » Les bataillons du 25e sont plus éprouvés encore.

Nous n'avons que trois batteries sur la croupe 312 et toutes ont beaucoup souffert. Avec les bataillons de Marguenat, elles doivent se reporter en arrière, non sans de nouvelles pertes. Faute d'attelages, il faut ramener à bras six pièces des 4e et 6e batteries montées. Il ne reste plus en première ligne que deux bataillons de la Garde, et une large trouée les sépare du ravin de Gorze, c'est-à-dire de la droite de Lapasset.

A ce moment, cinq des bataillons de la division Montaudon, rappelés de Gravelotte par Bazaine, viennent de s'établir sur la croupe 308, à l'est du chemin de Gorze à Rezonville[1]. Le maréchal juge à propos de les porter dans la brèche dont nous avons parlé, ainsi que sur les pentes de la Maison-Blanche (6 heures environ)[2]. Vers la même heure, Deligny reçoit l'ordre de diriger « en arrière de Rezonville » les cinq bataillons en réserve près de Gravelotte. Quant au général Clinchant, avec trois bataillons et demi[3], il suivait la 1re brigade de Montaudon, quand Bazaine lui prescrit d'occuper les abords immédiats de Rezonville au nord et à l'est.

Ainsi le commandant en chef ne trouve pas encore suffisantes les forces entassées autour de ce village. Le reste de l'action lui échappe. A ses yeux toute la bataille se réduit à conserver purement et simplement ce point. Pas une minute, l'idée de l'offensive ne paraît régler sa conduite.

Malgré les pertes que leur cause l'artillerie prussienne[4],

1. Voir *suprà*, p. 226: 51e, 1er et 2e bataillons du 62e.

2. D'après la *R. H.*, I, 1904, 138, selon les vraisemblances, les 1er et 2e bataillons du 51e sont portés sur la croupe 312, entre la crête 308-311 et le ravin de Gorze, le 3e en deuxième ligne près de ce ravin; les 1er et 2e du 62e sont déployés immédiatement en avant des batteries de la Maison-Blanche, à hauteur de fractions du 3e grenadiers.

3. 1er et 2e du 95e, 1/2 3e du 95e et 3e du 81e; ces deux derniers en réserve au dehors du village. Les 1er du 81e, 1/2 3e du 95e sont restés dans le bois des Ognons; le 2e du 81e est sur la croupe au nord, en soutien d'une batterie (8e du 4e); il porte ensuite trois compagnies dans le bois (Rapports Montaudon, 22 août, et d'Albici [81e], *R. H.*, IV, 1903, 445, 450).

4. « Une énorme batterie placée près de Flavigny » (Rapport Montaudon, 22 août).

les cinq bataillons de Montaudon atteignent la crête 311-312 ; une fraction du 51e, jointe à celles de la Garde déjà en position [1], opère une attaque très énergique. Les Prussiens, précédemment refoulés dans le pli de terrain au nord-ouest du bois de Vionville, y sont écrasés par un feu terrible. Vers 6h 15, ils commencent de se replier vers ce bois ou à l'ouest [2]. Une grosse fraction des 1er et 2e bataillons du 56e, mêlée de soldats des 12e et 78e, reflue peu à peu derrière l'artillerie de Stülpnagel, en produisant sur les autres troupes une « impression démoralisante » [3].

De notre côté, les bataillons du 51e ne sont pas sans ressentir l'action puissante des batteries prussiennes. A deux reprises, « des paniques » se produisent. Chaque fois, vigoureusement secondé par ses officiers, Montaudon parvient à rallier ses compagnies. Il reste désormais en possession incontestée du mamelon 311-312 [4]. Devant lui, quelques fractions des 12e et 56e prussiens sont blotties au fond du pli de terrain. Il se produit une assez longue accalmie.

Entre le chemin de Chambley et la route de Mars-la-Tour, le combat se réduit à un échange d'obus, dans lequel nous avons le dessous, malgré l'épuisement des batteries adverses [5]. Les nôtres continuent de renoncer à la lutte, sans y être aucunement forcées. Deux batteries qui les renforcent se replient presque aussitôt à l'est de Rezonville. Vers 7 heures, l'infanterie engagée au sud et au sud-ouest est

---

1. 2e bataillon du 51e, 3e du 2e grenadiers et 3e du 3e voltigeurs (*R. H.*, I, 1904, 141).

2. Le bataillon de droite, 3e du 79e, se replie sur le bois et y renforce le 48e (Kunz, 118).

3. Kunz, 118.

4. Rapport Montaudon, 17 août : c'est sans doute à ce général que fait allusion Kunz, 117, en signalant un officier de rang élevé, « un héros », qui arrive avec une suite nombreuse jusque sur la ligne des tirailleurs.

5. Restent en position, de gauche à droite : les 1re et 2e montées de la Garde ; la dernière batterie du 2e corps (5e du 5e) a été rappelée vers 6 heures par le général Vergé ; près de la route, la 5e du 4e (division Montaudon) se porte en avant et tire sur l'infanterie prussienne ; un peu avant 7 heures, la 6e du 4e (même division) s'établit à hauteur des précédentes, mais pour un temps très limité. Ainsi que la 5e du 4e, elle se reporte ensuite à l'est de Rezonville à la hauteur de la grande batterie de la Garde (*R. H.*, II, 1904, 144).

donc très mollement soutenue par notre artillerie, mais les échecs successifs de l'ennemi l'obligent à une attitude passive, sauf à sa droite, comme nous l'avons vu.

Sur ces entrefaites, Bourbaki croit remarquer que nos adversaires réduisent sensiblement leur front, qu'ils paraissent dissimuler leur retraite « en la couvrant par un effort vigoureux » vers la Maison-Blanche. Il prescrit au général Pé de Arros de grouper toutes les pièces à sa portée, tandis que Deligny portera ses bataillons en avant [1]. Nous formons ainsi, à l'est de Rezonville, une grande batterie de cinquante-quatre canons qui ouvre un feu à volonté sur « l'infanterie prussienne » [2]. La distance est telle, d'ailleurs, que son action passe à peu près inaperçue de l'ennemi.

Celui-ci opère à ce moment un nouveau mouvement offensif au nord du bois de Vionville. Vers 7 heures, lorsque le 11e attaque la brigade Lapasset, les débris du 56e renouvellent leur assaut infructueux contre la croupe 312. Ils parviennent à 100 mètres, dit-on, des pièces de la Garde [3]. A peu près en même temps, deux nouvelles batteries appartenant à la division hessoise (IXe corps) renforcent l'artillerie de Stülpnagel à l'ouest du bois de Vionville [4].

Sur la croupe 312, cette attaque a le même sort que les précédentes; jointes au 3e bataillon du 2e grenadiers, des fractions de la division Montaudon refoulent, cette fois définitivement, les Prussiens [5]. La retraite du 56e sous un feu meurtrier est très coûteuse. Poursuivis par nos tirailleurs, ses deux bataillons se rejettent dans le ravin de Gorze ou derrière l'artillerie de Stülpnagel. Ils ont perdu plus de

---

1. Rapport Bourbaki, 21 août, *R. H.*, I, 1904, 413.

2. Rapport Pé de Arros, 18 août, *R. H.*, I, 1904, 482. D'après la *R. H.*, la 5e du 4e, les six batteries à cheval de la Garde semblent en avoir fait partie, ainsi, peut-être, que les 9e et 10e du 13e (réserve générale). D'après Dick de Lonlay, III, 365, « cette batterie ne reçoit d'ordres et de directions de personne. Chaque officier supérieur ou commandant de batterie suit ses inspirations ou ses caprices ».

3. Kunz, 119.

4. 1re légère et 1re lourde hessoises.

5. Le major Kunz, 119, explique cette retraite par l'intervention des voltigeurs dont nous allons parler. Mais il ressort du rapport Deligny, 19 août, qu'ils n'y furent pour rien.

43 °/o de leur effectif[1]. En avant de la lisière nord du bois de Vionville, le 3e bataillon du 79e est refoulé à peu près en même temps. Nos batteries ont préparé l'attaque. De longues lignes d'infanterie descendent de la croupe 312 en tirant vivement et avec des cris très nets de : « Vive l'empereur ! » Elles arrivent ainsi à portée des défenseurs du bois et, alors seulement, sont forcées de s'arrêter. C'est la fin d'un combat acharné[2].

L'échec de l'ennemi est déjà complet quand surviennent les voltigeurs. Deligny les a formés sur deux lignes : les 1er et 2e bataillons du 4e régiment, déployés ; derrière eux, le 1er voltigeurs « par bataillons en masse »[3]. Dès le début, ils rencontrent des fractions du 84e et des grenadiers de la Garde qui refluent vers Rezonville. Le 3e bataillon du 1er voltigeurs oblique alors vers le sud ; le reste continue de progresser, sous « un feu d'artillerie des plus violents », qui, toutefois, ne coûte pas de grandes pertes, les bataillons étant déployés et le tir trop haut[4].

Leur intervention est tardive. Peut-être aussi dévie-t-elle dans le vide ? Un fait certain est que les résultats sont peu sensibles[5]. Ces belles troupes, émiettées dans des directions divergentes, n'ont nullement joué le rôle décisif auquel leur composition les rendait propres.

1. 28 officiers, 713 hommes (Kunz).
2. Kunz, 147.
3. *R. H.*, II, 1904, 147. D'après le rapport du colonel Dumont, 17 août, le 1er bataillon du 1er voltigeurs est déployé la droite à Rezonville ; les 2e et 3e en réserve derrière le village. A 7 heures, lors du mouvement du 4e voltigeurs et de deux compagnies de chasseurs de la Garde, Dumont se porte sans ordre derrière le 4e voltigeurs, avec le 1er bataillon seul ; le 3e est allé à l'extrême gauche de la division pour couvrir une batterie de mitrailleuses (8e du 4e ?) ; le 2e est en réserve.
4. Rapport Deligny, 19 août. D'après la *R. H.*, II, 1904, 148, le 1er bataillon du 4e voltigeurs se déploie « sur la crête 308, vers la droite du 51e » ; le 2e oblique à gauche et vient s'arrêter « sur la crête du mamelon 311 » ; les 1er et 2e du 1er voltigeurs s'arrêtent sur le revers du plateau en réserve. Mais les 1er et 2e du 3e voltigeurs qui y sont stationnés depuis des heures s'avancent à hauteur des deux batteries de la Garde et du 3e du 26e, le 1er jusque sur la route de Mars-la-Tour.
5. Les pertes des voltigeurs sont très faibles. Voir aux Annexes.

XXV

INTERVENTION DU IX[e] CORPS

Dans le bois des Ognons. — Intervention du IX[e] corps. — Lignitz et Manstein. — Les Hessois dans le bois des Ognons. — Échec de leur attaque. — Causes générales. — Résultats moraux.

Cependant, des abords de la ferme Sainte-Catherine, un bataillon prussien (2[e] du 72[e]) a obliqué au nord-est, à travers le massif boisé qui se prolonge au nord par le bois des Ognons. Vers 5[h] 30, il atteint une vaste clairière, la plaine de Geai, et s'y heurte à une compagnie française [1], qui est refoulée avec pertes. Mais cette escarmouche a mis les Prussiens dans un grand désordre, qu'accroît encore la traversée d'un bois très fourré. La majeure partie perd toute direction et erre à l'aventure dans les taillis, non sans être atteinte de projectiles venant de différentes directions. Le désarroi est pareil chez nous. Selon toute apparence, Français et Prussiens se fusillent eux-mêmes à maintes reprises. Sur les étroits sentiers qui serpentent à travers les fourrés, on distingue à peine la fumée des coups de feu ou de vagues silhouettes disparaissant dans le feuillage. On dirait d'un combat de nuit [2].

A l'extrême droite allemande, d'autres troupes atteignent encore plus tardivement le champ de bataille. On sait que Frédéric-Charles a fait parvenir au IX[e] corps l'ordre de passer la Moselle le jour même, s'il est possible, et de suivre le 17 le III[e] vers Mars-la-Tour [3].

Dans la journée, après avoir reçu les premiers comptes

---

1. Sans doute du 2[e] du 84[e] (Kunz, 166) [Voir *suprà*, p. 314].
2. Kunz, 169.
3. Voir *suprà*, p. 229, ordre daté de 8 heures du matin, parvenu à 11 heures seulement au quartier général du IX[e] corps. Manstein croit si peu à une bataille pour le 16 qu'il fixe le départ de son état-major après le dîner, qui doit avoir lieu à 3 heures (Von Widdern, *Die Krisis von Vionville*, I, 132).

rendus d'Alvensleben, le prince complète et précise ces indications [1].

Porteur de ces nouvelles prescriptions, le capitaine von Lignitz est à la recherche de Manstein quand il s'aperçoit que le pont de Corny à Novéant est encore intact : un deuxième passage suffirait à donner au IXe corps les moyens de passer rapidement la Moselle. Par hasard, une compagnie de pionniers (1re du IIIe corps) est au repos près de là. Lignitz expose la situation à son capitaine et le décide à jeter un pont vers Arry [2].

Au même instant, il apprend que Manstein n'est pas encore à Corny, contre son attente. Il lui dépêche aussitôt une estafette, avec l'ordre du prince et les résultats de sa reconnaissance. En outre, usant hardiment d'initiative, il développe la pensée de Frédéric-Charles à ceux qu'il croise près de Novéant, notamment le colonel von Schöning [3], le prince de Hesse, qui commande la 25e division. Le premier n'hésite qu'un moment, nous l'avons vu. Le second prend le même parti après réflexion (vers 4 heures) [4]. Mais le passage sur le pont suspendu entraîne de longs retards. A 5^{h} 15, le prince n'a encore rassemblé sur la rive gauche que les quatre bataillons de la brigade Wittich, trois escadrons et trois batteries [5]. Sans attendre le reste, il se met en marche sur Gorze, après avoir fait déposer les sacs. La tête de la brigade atteint les abords de cette petite ville au moment où le 11e en part pour s'engager dans le bois des Chevaux. Les nouvelles du champ de bataille portent que l'action est acharnée et encore indécise. Le IIIe corps est

1. *Einzelschriften*, XVIII, 577, ordre daté de midi 30 et parvenu à 3 heures à Manstein (Voir *suprà*, p. 230). Celui-ci partage les illusions de Frédéric-Charles. Entendant le canon, il s'écrie : « Cela ne peut pas signifier grand'chose ! Alvensleben se canonne sans doute avec les forts de Metz » (Von Widdern, I, 132).

2. Le IXe corps est disposé en deux colonnes, la 25e division marchant sur Corny, la 18e et l'artillerie de corps sur Arry.

3. Commandant le 11e (Voir *suprà*, p. 317). Le commandant de la 18e division, von Wrangel, avait prescrit à Schöning, on ignore pourquoi, de suivre d'Arry sur Corny la division Barnekow afin de garder le pont de Novéant.

4. Von Widdern, 150-158.

5. 1er et 2e hessois (à deux bataillons), 1er régiment de cavalerie hessoise, 1re légère, 1re et 2e lourdes hessoises (Von Widdern, 159).

fortement pressé[1]. Le chef d'état-major du VIIIe, Witzendorff, réclame instamment du secours à la droite. Un officier qu'il envoie au prince de Hesse va le conduire à travers bois contre notre flanc gauche.

La marche a été accélérée autant que possible, mais des convois de blessés et de prisonniers l'ont ralentie. La brigade Wittich et une batterie se dirigent de Sainte-Catherine vers le nord, à travers le bois des Chevaux. Quant aux deux autres batteries, la difficulté de leur marche sur un chemin étroit mène à les porter sur la ligne d'artillerie de Stülpnagel. Elles y sont les bienvenues (7 heures environ)[2].

Vers 7^h 15, les compagnies de tête atteignent la plaine de Geai, au moment où s'y rassemble le 2e bataillon du 72e, après le court engagement dont nous avons parlé. Wittich les porte au nord-ouest, en deux colonnes[3]. Celle de droite est brusquement atteinte par des coups de feu tirés à très courte distance. Le désordre s'y met; une partie fuit jusqu'à la plaine de Geai ; d'autres se jettent à terre ; le reste cherche à tourner l'adversaire encore invisible. L'épaisseur des fourrés et la nuit tombante rendent cette tentative inutile.

De même, la colonne de gauche est surprise par un feu d'infanterie. Néanmoins elle s'empare d'une barricade qui coupe le chemin sous bois. Malgré l'entrée en ligne du 2e régiment, le prince de Hesse et Manstein survenus vers 7^h 30 jugent nécessaire d'arrêter le combat. Les Hessois se bornent à garder le terrain occupé. Vers 10 heures du soir, ils vont bivouaquer dans la plaine de Geai, derrière de forts avant-postes très rapprochés. Le reste de la division les

---

1. Comptes rendus de 6 heures et 6^{h}30, von Widdern, 159, 160. Manstein ne sut aucun gré à Lignitz, à Schöning et au prince de Hesse de leur initiative. Il adressa même à Lignitz de violents reproches en arrivant à Corny (*ibid.*, 163).

2. Kunz, 172.

3. La 7e compagnie du 1er hessois marche sur Rezonville, suivie des 1re et 4e ; la 6e se dirige plus à l'ouest, suivie des 2e et 3e du 1er hessois, du 2e hessois, des 5e et 8e compagnies du 1er. Les 6e et 7e du 2e hessois restent en réserve au carrefour nord-ouest.

ralliera dans la nuit [1]. Tardive et opérée avec des forces insuffisantes, leur attaque a complètement échoué. Sur le front de la division Stülpnagel, malgré l'énergique intervention de renforts, on n'a guère obtenu de résultats plus marqués. Les Prussiens ont cru que le meilleur moyen de soutenir la droite du IIIe corps était d'attaquer sans aucun retard. Ils ont commis la même faute que nous à Spicheren, en s'engageant isolément, sans idée arrêtée. Nous avons agi de même depuis le début de l'action, du moins au centre et à gauche. Avec la supériorité du nombre, nous nous sommes fait battre isolément. Rien d'étonnant qu'il en soit ainsi pour l'ennemi, en face de positions fortement occupées.

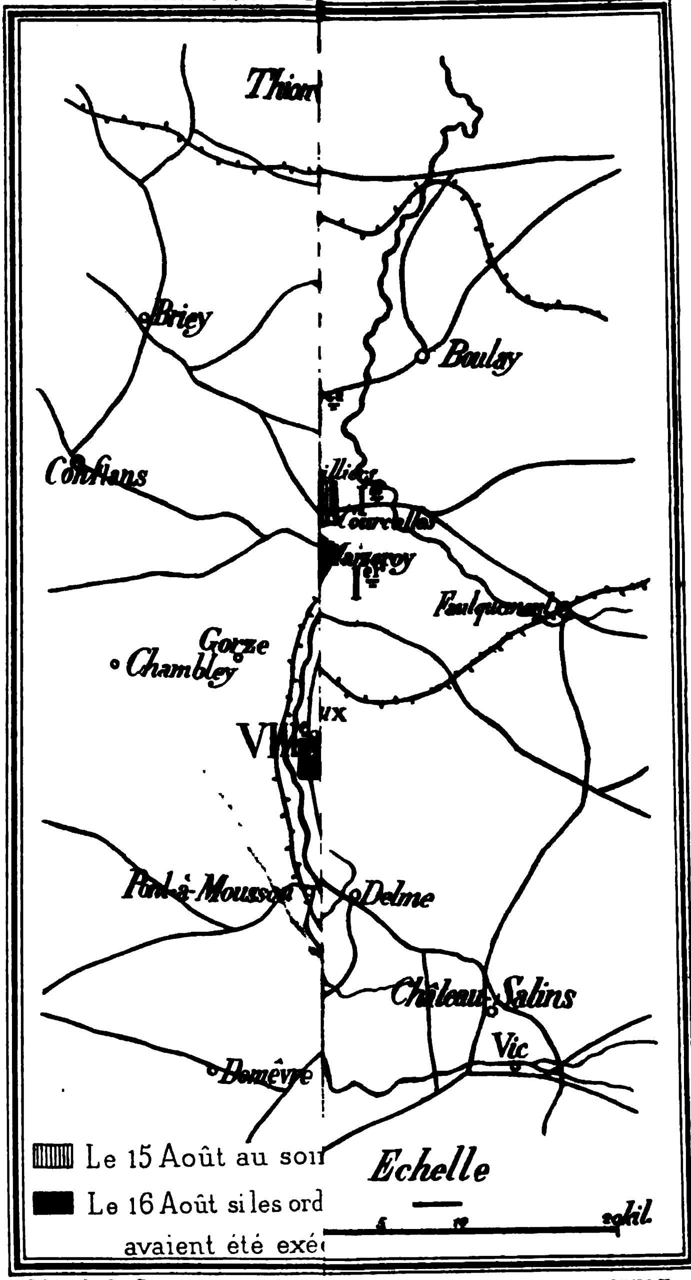
Il convient d'ajouter que les attaques énergiques des 56e, 79e, 72e, 40e, 11e régiments, si décousues qu'elles soient, sont loin d'être inutiles. Elles nous mènent à croire que des masses importantes sont en arrière. Quelle apparence, avec nos idées d'alors, que des bataillons isolés se lancent ainsi à l'assaut contre des forces supérieures ! L'ennemi conserve l'ascendant moral, chose capitale. Il confirme Bazaine dans l'idée néfaste que sa gauche est surtout menacée et l'empêche de saisir la victoire à sa droite. Dans sa partie aventureuse, Alvensleben a ce bonheur inappréciable de trouver autour de lui des partenaires, comme Lignitz et Schöning, que l'initiative et les responsabilités n'effraient pas. Rien de pareil chez nous.

1. Kunz, 174. Les pertes sont insignifiantes (Voir aux Annexes). La division Montaudon a devant les Hessois le 18e bataillon de chasseurs, sur le chemin de Gravelotte à Ars ; le 1er du 81e et trois compagnies du 3e du 95e à sa droite, sur un terrain dominant ; le 2e du 81e entre la Maison de poste et les bois, en soutien de la 8e batterie du 4e, avec trois compagnies sur la lisière prolongeant le 1er bataillon ; la 12e du 5e renforce la précédente et tire « au hasard jusqu'à la nuit » (*R. H.*, II, 1904, 157).

L DE

le 1 Août.

 Carte II.



D'après la Revue militaire c

NANCY LITH BERGER LEVRAULT & Cie

XXVI

ATTAQUE GÉNÉRALE DES ALLEMANDS

Attaque générale prescrite par Frédéric-Charles. — Mouvement de l'artillerie. — La 6e division de cavalerie. — La brigade Schmidt. — Fin de l'action. — Emplacements des Allemands. — Les nôtres. — Répartition générale de l'armée.

Les attaques isolées de la droite allemande sont contraires aux vues de Frédéric-Charles. Leur échec, qu'il peut en partie constater de ses yeux, et l'entrée en ligne des Hessois l'amènent à une résolution grave : celle de nous prouver, par une attaque générale, que les Allemands se considèrent comme maîtres du champ de bataille. Vers 7 heures, il prescrit de porter en avant le Xe corps, la division Buddenbrock, la cavalerie du duc de Mecklembourg et la ligne d'artillerie au centre [1]. C'est une nouvelle application de l'*offensive à outrance,* qui a déjà donné aux Allemands l'avantage moral. Mais les circonstances ont changé. La soirée est très avancée. Il serait prudent, suivant le mot de Moltke, « de ne pas provoquer, par de nouvelles attaques, l'ennemi qui dispose d'une énorme supériorité numérique ». On va risquer de « compromettre le résultat si péniblement acquis », alors qu'on ne peut compter sur de nouveaux renforts. D'ailleurs les troupes sont épuisées, presque sans munitions; les chevaux n'ont pas été dessellés de quinze heures, pendant lesquelles ils n'ont rien mangé. Une partie des batteries ne peut se mouvoir qu'au pas, et le corps le moins éloigné à l'ouest de la Moselle, le XIIe, est à plus d'une étape [2].

---

1. *Einzelschriften,* XVIII, 593.
2. Moltke, *La Guerre de 1870,* traduction Jæglé, 59. Voir, pour l'état de l'artillerie, le prince de Hohenlohe, *Lettres sur l'artillerie,* traduction, 91, 102, 138.

A gauche, depuis l'échec de Schwartzkoppen, le Xe corps est en trop mauvaise posture pour risquer un mouvement offensif. Au centre, tout se borne à une démonstration. Dresky a reçu de Frédéric-Charles[1] l'ordre de se porter vivement vers Rezonville, tout en évitant de s'exposer à notre tir d'infanterie. Une partie seulement de sa ligne peut s'y conformer. Encore deux batteries du Xe corps, avant d'ouvrir le feu, sont-elles accueillies de front et de flanc, presque à bout portant, par la fusillade d'infanterie restée inaperçue. Malgré des pertes considérables, elles commencent de tirer. Mais la majeure partie de l'artillerie est incapable de se mouvoir, faute d'attelages[2].

L'infanterie essaie de suivre ces batteries. Des fractions du 35e, les restes des 1er et 3e bataillons du 20e marchent au nord de la route de Mars-la-Tour; un moment les pièces prussiennes couronnent les dernières crêtes à l'ouest de Rezonville. Mais nous avons là des forces très considérables[3] et, derrière elles, la ligne d'artillerie de Bourbaki. Du nord et de l'est, les assaillants sont accueillis par un feu meurtrier, qui les oblige bientôt à se retirer; quelques-unes de leurs batteries sont contraintes de tirer à mitraille[4].

1. Bülow est auprès d'Alvensleben, pour s'entendre au sujet de la retraite de l'infanterie, dès que la nuit arrêtera le tir de l'artillerie. C'est alors qu'il voit plusieurs batteries se porter en avant, contre l'ordre exprès qu'il vient de renouveler (Hans Klæber, cité par la *R. H.*, II, 1904, 160). Alvensleben est dans le même cas (*Einzelschriften*, XVIII, 594).

2. Lettre du colonel von Dresky, Hohenlohe, *loc. cit.*, 90. D'après l'État-major prussien, I, 536, les batteries ci-après se portent en avant : 1re, 2e, 3e à cheval, 6e légère du IIIe corps ; 3e légère, 3e, 5e lourdes du Xe. Les 1re légère et 2e lourde hessoises, la 1re légère du Xe corps se portent au nord-ouest du bois de Vionville. Vers la route de Mars-la-Tour, la 3e à cheval du Xe corps, les 4e légère et 4e lourde du IIIe corps esquissent également un mouvement en avant, bientôt arrêté par le feu de notre infanterie. La *R. H.*, II, 1904, 160, n'est pas d'accord avec l'Etat-major prussien concernant les numéros de ces batteries.

3. 2e bataillon des zouaves, à cheval sur la route ; à gauche, les 1er et 2e du 1er grenadiers ; les 3e et 4e voltigeurs mêlés à un bataillon du 26e, un du 51e, une fraction des chasseurs de la Garde. En arrière, près de Rezonville, les 28e et 70e (brigade Chanaleilles), les 1er et 2e bataillons du 1er voltigeurs ; au nord de la route, les 91e, 93e et 94e, 3e bataillon du 81e et 85e. Les 1re et 2e batteries montées de la Garde se sont retirées (*R. H.*, II, 1904, 161).

4. *Etat-major prussien*, I, 637 ; Hans Klæber, cité par la *R. H.*, II, 1904, 162.

Sur les entrefaites, la 6e division a quitté son emplacement au sud-ouest de Flavigny. La brigade Grüter[1] suit le chemin de Buxières pour se porter vers Rezonville, formée en lignes de colonnes, les deux escadrons du 3e ulans en première ligne, les autres suivant à 200 mètres. Un régiment divisionnaire, 12e dragons, tient leur droite. La nuit est à peu près complète; on n'a, pour se guider, que la lueur des pièces et l'éclair de la fusillade. La brigade traverse l'artillerie prussienne, mais se heurte bientôt à « de fortes masses d'infanterie », dont le feu lui inflige des pertes considérables[2].

Ce semblant de charge a porté sur le 1er bataillon du 51e qui s'est replié sur le 1er du 1er voltigeurs, au moment où celui-ci se portait en avant. Il forme le carré et ouvre un feu à courte portée sur deux colonnes de cavalerie, évaluées chacune à deux escadrons. Elles prennent la fuite dans le plus grand désordre[3].

Les chasseurs de la Garde ont aussi l'occasion de tirer « à 100 mètres » sur des ulans de la brigade Grüter qui sont mis en déroute[4]. De même pour le 2e bataillon du 4e voltigeurs, qui vient de couronner la crête au sud-ouest de Rezonville. Les escadrons ennemis se montrent « à 300 mètres », mais « quelques feux à volonté » les rejettent aussitôt[5]. Grüter a été mortellement blessé.

Quant aux hussards de la brigade von Schmidt[6], formés également en lignes de colonnes, ils passent au nord de

---

1. 3e et 4e escadrons du 3e ulans, 15e ulans, 1er, 2e, 3e escadrons du 6e cuirassiers.

2. *État-major prussien*, I, 638.

3. Rapport du colonel Dumont, *R. H.*, I, 1904, 426. Le rapport du lieutenant-colonel Bréart, *R. H.*, IV, 1903, 448, porte même que le 51e charge ensuite à la baïonnette et s'arrête « sur le plateau vis-à-vis de Vionville » (?).

4. Rapport du Bessol, *R. H.*, I, 1904, 425.

5. Historique du 4e voltigeurs, *R. H.*, I, 1904, 430. D'après la *R. H.*, II, 1904, 163, après s'être heurtée au 1er voltigeurs, la brigade s'est redressée par un à-gauche pour marcher sur une masse d'infanterie aperçue vers Rezonville.

6. Colonel remplaçant von Rauch : 3e et 16e hussards, le 16e à droite, les escadrons présents du 9e dragons (cavalerie divisionnaire) en deuxième ligne (*État-major prussien*, I, 638).

Flavigny et marchent sur Rezonville, leur gauche dépassant la route de Mars-la-Tour. A ce moment, la ligne d'infanterie prussienne se croit menacée par notre cavalerie [1] et « tire vivement dans toutes les directions ». Après l'avoir traversée, Schmidt conduit sa brigade au nord de la route et prend le galop pour charger une masse à peine visible, qui disparaît aussitôt à droite. L'instant d'après, les hussards sont au milieu de notre infanterie qui les crible de feux, non sans désordre. Une partie de la division La Font de Villiers fuit vers le bois Pierrot ; le drapeau du 91ᵉ est menacé, ainsi que le général de Sonnay [2]. « Une véritable avalanche d'hommes » des 91ᵉ et 93ᵉ fond sur le 94ᵉ et y met un désordre complet [3]. Au 70ᵉ, la panique est générale également [4]. Une fraction de la brigade Schmidt pousse jusqu'à la division Valabrègue, qui reçoit des projectiles destinés aux cavaliers ennemis. Des sonneries répétées font cesser cette méprise [5].

L'obscurité et la fatigue des chevaux empêchent les escadrons prussiens de tirer parti d'une confusion dont ils ne soupçonnent pas l'étendue. Leur chef a été blessé. Ils se rallient au sud de la route. Si tardive qu'elle ait été, si grand que soit l'épuisement des chevaux sellés depuis 2ʰ30 du matin, cette charge audacieuse a produit un indéniable effet moral [6]. Elle a su mettre à profit l'épuisement d'une longue journée de combat et le relâchement qui en résultait vers le soir.

Pendant cet épisode, le Xᵉ corps s'est borné à maintenir ses positions. Quand, vers 8 heures, le feu redouble du côté

---

1. Peut-être le 5ᵉ régiment de chasseurs, qui reçoit de Canrobert l'ordre de faire face à une colonne d'infanterie venant de Vionville (vers 7 heures). Accueilli par un feu très vif, il doit se retirer derrière le 93ᵉ (Rapport Valabrègue, 20 août, *loc. cit.*).

2. Rapport Sonnay, s. d. ; Journal du 91ᵉ, *R. H.*, I, 1904, 382, 384.

3. Rapport du commandant Froidevaux, 17 août, *R. H.*, I, 1904, 392 ; rapport du colonel Ganzin, 18 août, *ibid.*, 387.

4. Rapport du colonel Henrion-Bertier, 17 août, *loc. cit.*

5. Rapport Valabrègue, 20 août.

6. Voir notamment le Journal du lieutenant de la Forest-Divonne, *R. H.*, I, 1904, 449, et la relation du chef d'escadrons Le Flem, *ibid.*, 682.

de Rezonville, Kraatz appuie vers Vionville avec deux bataillons, une batterie et un escadron : simple démonstration sans portée.

La bataille est terminée, mais des coups de feu s'échangent encore. Sur certains points, ils retentissent jusqu'à 10 heures du soir. Les Allemands bivouaquent aux abords des positions qu'ils ont défendues au prix de tant de sang. Mais le Xe corps et la division Rheinbaben ont été ramenés fortement en arrière de Tronville, vers Lachaussée [1], ce qui indique un certain affaissement moral. Quant à la ligne des avant-postes, elle s'étend à travers le bois des Ognons, le long de la lisière nord du bois de Saint-Arnould et de Vionville, à l'est de Flavigny et de Vionville, à la lisière nord des bois de Tronville, à mi-chemin de Tronville à Mars-la-Tour [2]. Toutefois, il s'en faut que, dès les premières heures, ce réseau soit régulièrement établi. Dans la soirée, des coups de feu venant de la route de Mars-la-Tour délogent encore Voigts-Rhetz et son état-major de leur bivouac près de Tronville [3].

Entre 8 et 9 heures du soir, Alvensleben se rend auprès de Frédéric-Charles, qui le félicite de sa résistance, non sans prévoir une nouvelle bataille pour le 17. Il demande quelle serait la situation du IIIe corps. Le général lui répond que toutes les mesures sont prises pour refaire les troupes et surtout les ravitailler en munitions. Sa conviction est que l'expérience et les pertes du 16 août nous permettront difficilement de risquer le lendemain matin une nouvelle attaque. Rassuré, le prince peut donc partir pour Gorze.

Tout en rendant justice au vigoureux soldat que fut Alvensleben, on doit ajouter qu'il envisage la situation d'un

---

1. D'après le plan 3 des *Einzelschriften*, XVIII, la division hessoise bivouaque dans le bois des Ognons ; la brigade Rex et le 11e au nord de Gorze ; la division Stülpnagel entre Gorze et le chemin de Chambley ; les divisions Buddenbrock et Mecklembourg aux abords de Vionville ; le Xe corps entre Puxieux et Tronville ; la division Rheinbaben près de Puxieux, à Xonville, à Lachaussée.
2. Plan 3 cité.
3. Voir le récit du lieutenant von Podbielski, Hœnig, *Darstellung*, 84.

œil optimiste. Certes le III[e] corps bivouaque sur les positions conquises, mais l'épuisement de la plupart de ses troupes, notamment de l'artillerie, est extrême. Elles auraient peine à reprendre le combat dès le lendemain. Quant au X[e] corps, plus gravement atteint dans son moral, il est à la merci de quelques obus atteignant la nuit son bivouac[1].

Dans la soirée, après l'échec de Schwartzkoppen, le 4[e] corps s'est reformé au nord du ravin du Bois-Dessus[2]. Jugeant cette position trop étendue pour sa première ligne, Ladmirault croit devoir ramener celle-ci vers Doncourt, en pleine nuit, accroissant ainsi, sans nécessité, la fatigue déjà extrême de ses troupes[3]. Toutefois, le corps d'armée a échappé durant tout le jour à l'influence dissolvante de Bazaine. Il reste bien groupé, dans la main de son chef; sa situation matérielle et morale est fort supérieure à celle du X[e] corps qui lui fait face.

Le 3[e] corps, moins bien partagé, n'a que deux divisions (Nayral et Aymard), sa réserve d'artillerie et la cavalerie de Clérembault aux abords de Saint-Marcel et de Villers-aux-Bois. A 8[h]30 du soir, Le Bœuf ignore l'emplacement des divisions Montaudon et Metman. Le commandant en chef a disposé de l'une sans l'en informer, et l'autre vient d'atteindre le champ de bataille, après d'injustifiables retards[4].

---

1. Opinion du chef d'état-major Caprivi, reproduite par Hœnig, *Darstellung*, 125.

2. Division Cissey sur la crête du Bois-Dessus, entre le chemin de Bruville à Mars-la-Tour et la cote 274; la plupart des batteries du 4[e] corps sur cette crête, la brigade Bellecourt derrière elles; la brigade Pradier tenant le bois de La Velterène, la ferme Greyère et la crête intermédiaire; la division Legrand et le 2[e] chasseurs d'Afrique au nord de Greyère; la division Lorencez à hauteur de Bruville; la brigade de France en marche sur Rezonville (*R. H.*, II, 1904, 166).

3. Vers 11[h]30, la division Grenier va près de Doncourt; puis la division Cissey se porte au nord de Butricourt; la division Legrand et le 2[e] chasseurs d'Afrique près de Doncourt; les deux batteries de du Barail, laissées sans ordre, restent à l'ouest de Bruville. De même la réserve du 4[e] corps bivouaque près de Bruville, de Saint-Marcel ou de Doncourt; la division Lorencez reste à hauteur de Bruville, sauf le 65[e] qui se reporte au nord-est de Doncourt avec une batterie; une compagnie du 98[e] (1[er] bataillon) continue d'occuper Greyère; le 2[e] du 73[e] tient la crête du Bois-Dessus (*R. H.*, II, 1904, 167 et suiv.).

4. Lettre de Le Bœuf à Bazaine, 8[h]30, *R. H.*, II, 1904, 169. *Division Nayral:* au sud-est de Saint-Marcel, quelques compagnies des 69[e], 90[e] et 41[e] sur la voie romaine; réserve d'artillerie derrière Nayral, à l'est du village; division Clé-

Le 6e corps est celui sur lequel semble s'être acharnée la fantaisie brouillonne de Bazaine, peut-être avec intention. A part la division Tixier, qui continue d'occuper le bois de Saint-Marcel, il est disloqué sur tout le centre et la gauche de notre ligne [1].

La Garde est sensiblement moins morcelée. Son gros est aux abords de Rezonville [2]. Quant au 2e corps, il est rassemblé près de Gravelotte, moins la brigade Lapasset répartie entre Rezonville et la croupe de la Maison-Blanche [3]. Le

---

rembault au nord-ouest. *Division Aymard :* 60e, 1er et 2e bataillons du 44e, artillerie divisionnaire à l'ouest de Villers-aux-Bois ; 3e du 44e aux avant-postes dans la trouée des bois ; au sud de ceux-ci, le 85e et, derrière lui, le 11e chasseurs sur le revers est de la croupe 312 ; le 80e au sud de Villers avec quatre compagnies des 1er et 2e bataillons à la lisière sud du bois Pierrot. *Division Montaudon :* les 51e et 62e, restés à l'ouest de Rezonville jusqu'à 1 heure du matin, reviennent ensuite près de Gravelotte ; deux bataillons et demi du 95e à l'entrée (?) du village ; 3e du 81e à la gauche du 85e (division Aymard) ; 18e chasseurs surveillant le chemin d'Ars à Gravelotte ; 1er et 2e bataillons du 81e et 1/2 3e du 95e à la lisière nord du bois des Ognons ; deux batteries à l'est de Rezonville, une au nord du bois. *Division Metman :* arrivée vers 8 heures du soir à Gravelotte (*R. H.*, II, 1904, 170 et suiv.).

1. *Division Tixier :* 10e de ligne, 1er et 3e bataillons du 100e le long de la voie romaine ; 2e du 100e à Rezonville ; 9e chasseurs à l'ouest du bois de Saint-Marcel ; 4e et 12e au sud-est de Saint-Marcel ; deux batteries près de la Maison de poste, une près de Villers-aux-Bois ; une près de Saint-Marcel. *Division La Font de Villiers :* 75e, fractions des 93e et 94e, artillerie à mi-chemin entre Rezonville et Gravelotte ; 91e, fractions des 93e et 94e au nord de Rezonville. *Division Bisson :* 9e de ligne, deux bataillons à l'est de Rezonville, un bataillon près de Gravelotte. *Division Levassor :* 25e vers la Maison de poste ; artillerie, fractions du 70e, 1er et 2e bataillons du 26e au nord-est de Rezonville ; fractions du 70e au nord-ouest, 28e dans Rezonville ; 2e régiment de chasseurs au nord de Rezonville, sauf le 2e escadron à la Maison de poste (*R. H.*, II, 1904, 172 et suiv.) On remarquera que cette énumération est incomplète.

2. *Division Deligny,* au sud de Rezonville, sauf le 3e bataillon du 4e voltigeurs, près de Gravelotte. *Division Picard :* brigade Jeanningros à l'ouest de Rezonville ; 2e grenadiers au nord-est ; 3e grenadiers près de Gravelotte. *Réserve d'artillerie* et batteries de la division Picard à l'est de Rezonville. *Division Desvaux :* brigade légère répartie entre les divisions d'infanterie ; brigade du Preuil près de la Maison de poste ; brigade de France vers 10h30 du soir à Gravelotte, puis à la Maison de poste (*R. H.*, II, 1904, 174).

3. *Réserve d'artillerie,* près de Gravelotte, moins la 7e du 17e qui rejoint le matin du 17. *Division Fauvart-Bastoul,* au sud du village. *Division Vergé,* plus à l'ouest, sauf des fractions du 3e bataillon du 76e restées sur la croupe de la Maison-Blanche. *Brigade Lapasset :* 84e et 3e bataillon du 97e sur la même croupe, puis, très avant dans la nuit, à Rezonville (?) ; 1er et 2e du 97e à Rezonville ; 7e batterie du 2e à Gravelotte ; 3e lanciers à l'ouest de Rezonville. *Division Valabrègue :* 4e chasseurs au sud de Saint-Marcel ; 5e chasseurs, 7e et 12e dragons, 7e batterie du 17e entre les bois Leprince et Pierrot (*R. H.*, II, 1904, 175).

gros de la division Valabrègue est resté entre les bois Leprince et Pierrot. La division Forton et ses deux batteries sont également à l'ouest de Gravelotte, près de la réserve générale d'artillerie [1].

Si l'on cherche à se rendre compte de cette répartition, provoquée par les circonstances plus que par les intentions du commandement, on observe que nos troupes forment trois groupes, dont un seul, celui du 4e corps à Doncourt, possède de la cohésion. Aux abords de Saint-Marcel, deux divisions du 3e corps, sa cavalerie et sa réserve d'artillerie sont mêlées à une division du 6e. La masse de beaucoup la plus considérable est bivouaquée vers Rezonville et Gravelotte. Là, le long de la route, entre les bois des Ognons, de Saint-Arnould, de Vionville et Leprince, « dans un rectangle d'environ 4 kilomètres de longueur sur 2 de large », c'est un prodigieux entassement : « neuf divisions d'infanterie, trois divisions de cavalerie, deux réserves d'artillerie..... et la réserve générale [2] » ! Tel est le résultat le plus clair de l'intervention de Bazaine dans la journée du 16 août, de ses craintes vaines pour nos communications avec Metz. Il a si bien dirigé tous les renforts disponibles à sa gauche, que celle-ci serait incapable de manœuvrer et même de se déployer pour combattre. On dirait qu'il a eu en vue d'y organiser la panique : parmi ces masses confuses, elle aurait une puissance irrésistible.

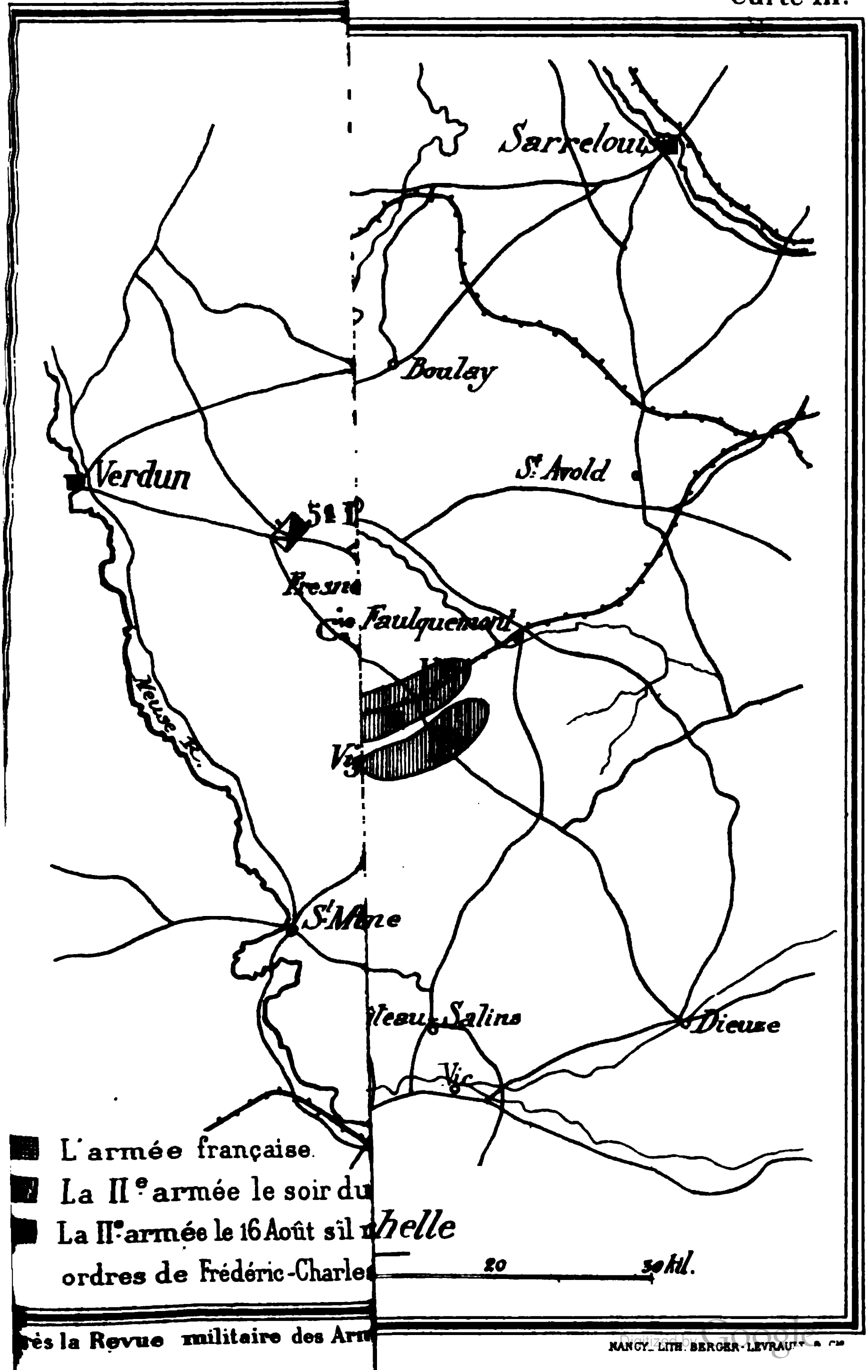
Les mesures de sécurité prises le soir du 16 août sont ce qu'on peut attendre de notre négligence habituelle et de cet immense désordre. Quand on établit des avant-postes, c'est par régiment, au gré des initiatives individuelles et, le plus souvent, à des distances ridiculement faibles [3]. Parfois ceux

1. Neuf batteries : trois batteries du 13e (5e, 6e, 8e) sont encore au fort Moselle, employées à l'armement de Metz ; la 7e, relevée au fort Bellecroix par une batterie de Laveaucoupet, rejoint Gravelotte dans la soirée ; les 9e et 10e ont été affectées à la division Bisson ; les 7e et 8e du 18e à la division Levassor (*R. H.*, II, 1904, 177).
2. *R. H.*, II, 1904, 178.
3. D'après le colonel de Courson, 77, à partir de 9 heures du soir, le 43e établirait des avant-postes à *huit ou dix pas* du régiment.

ANDE

P. Lehautcourt. – Guerre de 1870-1871.

Carte III.



...ès la Revue militaire des Arm...

NANCY. LITH. BERGER-LEVRAULT & Cie

de deux corps se doublent sans nécessité[1]. Ailleurs, de vastes trouées existent dans les lignes très irrégulières des petits postes et des grand'gardes[2]. Sans le complet épuisement de l'ennemi, ces négligences comporteraient les plus grands risques.

1. Voir, pour les 80e et 85e, *R. H.*, II, 1904, 170, 180.

2. La division Deligny a des avant-postes au sud-ouest de Rezonville ; le 85e à l'ouest, des petits postes face à Vionville ; le 80e, quatre compagnies sur la lisière sud du bois Pierrot, à 400 ou 500 mètres derrière le 85e ; un bataillon du 44e, des compagnies des 41e, 69e, 90e relient le 80e au 10e, qui est sur la voie romaine, avec grand'garde sur le chemin de Flavigny. Un bataillon du 100e et trois compagnies du 9e chasseurs font face à la lisière nord du bois de Tronville, sans aucune liaison avec le bataillon du 73e laissé au Bois-Dessus et avec la compagnie du 98e à Greyère (*R. H.*, II, 1904, 180).

XXVII

RÉFLEXIONS

Supériorité du nombre. — Les pertes. — Leur répartition. — Etat de certains corps. — Impressions pessimistes. — Ressources en munitions et en vivres. — État moral. — Résultats stratégiques et tactiques. — Rôle d'Alvensleben. — L'offensive à outrance. — Fautes du commandement allemand. — Rôle de Bazaine. — Causes accessoires de notre échec.

S'il est un fait hors de conteste, c'est que nous disposons, le 16 août, d'une supériorité numérique d'abord écrasante, et qui est encore très sensible à la fin du jour[1]. L'acharnement du combat explique l'importance des pertes; elles sont très considérables, surtout pour les Allemands : 711 officiers et 15,079 hommes de troupe[2], contre 834 officiers et 12,927 hommes[3]. Des deux côtés, elles sont fort inégalement réparties. A peu près égales pour les divisions Stülpnagel, Buddenbrock et Schwartzkoppen, elles sont très

---

1. La *R. H.* n'a pas reproduit de tableaux d'effectifs pour le 16 août, sauf en ce qui touche certaines fractions (2e corps, artillerie et génie de la division Metman, II, 1903, 431, 673). Nous en sommes donc réduits aux chiffres de M. le général Derrécagaix (II, 231-233) :

2e corps, moins la division Laveaucoupet. . .	25,400	hommes
3e corps, moins la division Metman	33,300	—
4e corps, moins la division Lorencez. . . .	22,300	—
6e corps	31,400	—
Garde	21,000	—
1re division de cavalerie	800	—
3e division de cavalerie.	2,700	—
TOTAL, sans la réserve générale d'artillerie avec 365 pièces et 66 mitrailleuses.	136,900	hommes

L'*État-major prussien* (I, Annexes, 230) donne pour l'effectif allemand au 16 août : 64,246 hommes, 13,171 chevaux, 246 pièces ;

Les *Einzelschriften*, XI : 99,100 fusils, 14,300 sabres, 486 pièces (Français) contre 52,000 fusils, 10,900 sabres, 288 pièces (Allemands). D'après elles, prennent part à l'action décisive : 83,600 fusils, 8,000 sabres, 432 pièces, contre 47,100 fusils, 8,300 sabres, 222 pièces.

2. *État-major prussien*, Annexes, 180. Voir notre Annexe 2.

3. *R. H.*, II, 1904. 196. Voir notre Annexe 1.

sensiblement inférieures pour celle du général von Kraatz [1], sans parler des fractions des VIII[e] et IX[e] corps, beaucoup moins engagées.

De même à l'Armée du Rhin. Trois de ses divisions d'infanterie perdent du quart au cinquième de leur effectif [2]; quatre et la brigade Lapasset du cinquième au dixième [3]; quatre ont été à peine éprouvées et quatre sont intactes, ou peu s'en faut [4]. Pour aucun de nos régiments, aucune de nos batteries, les pertes ne sont comparables à celles de certaines unités allemandes, surtout si l'on tient compte des morts et blessés seulement [5]. Toutefois, les chiffres des pertes, tels qu'ils résultent des documents les plus sérieux, ne sauraient donner un aperçu exact de notre état après la bataille. Surtout dans l'infanterie des 2[e] et 6[e] corps, un très grand nombre d'hommes ont quitté leurs drapeaux plus ou moins volontairement. C'est dans leur foule que commencent plusieurs paniques [6]. Vers 7[h] 30 du soir, le régiment des chasseurs de la Garde est avec celui des guides près de Rezonville, attendant l'occasion de charger. « Tout à coup, nous voyons sortir du village une masse d'infanterie marchant au

1. 139 officiers, 3,107 hommes (Stülpnagel);
159 — 3,412 — (Buddenbrock);
133 — 3,634 — (Schwartzkoppen);
63 — 1,168 — (Kraatz) [*État-major prussien*].

2. Division Bataille. . . . . . . 25,5 % ;
— La Font de Villiers. . 24 —
— Picard . . . . 21 — (*R. H.*, II, 1904, 200).

3. Brigade Lapasset . . . . . . 15,5 % ;
Division Levassor-Sorval . . . 13 —
— Bisson . . . . 12,5 —
— Cissey . . . . 10 — (*R. H.*).

4. Division Montaudon . . . . . 7 % ;
— Deligny. . . . . . . 7 —
— Tixier . . . . 5,5 —
— Grenier. . . . . . . 3 —

Les divisions Nayral, Metman, Aymard, Lorencez sont à peu près indemnes (*R. H.*, II, 1904, 200).

5. *Allemands* : 52[e] : 50 officiers, 1,202 hommes ; 24[e] : 47 officiers, 1,099 hommes ; 72[e] : 36 officiers, 852 hommes ; 11[e] : 41 officiers, 1,119 hommes ; 16[e] : 49 officiers, 1,736 hommes (*État-major prussien*).

Français : 67[e] : 26 officiers, 776 hommes ; 93[e] : 29 officiers, 644 hommes ; 94[e] : 24 officiers, 486 hommes ; 2[e] grenadiers : 27 officiers, 536 hommes ; 3[e] grenadiers : 26 officiers, 457 hommes (*R. H.*, *loc. cit.*).

6. *R. H.*, II, 1904, 182.

pas, sans désordre apparent, mais composée d'un pêle-mêle d'un grand nombre de régiments, les officiers confondus dans la masse. » Le maréchal Canrobert survient, parle au colonel avec une vive émotion du triste spectacle qu'ils ont sous les yeux et le prie, si dans quelques minutes il n'a pas reçu d'ordres ou juge impossible de charger, d'envoyer deux escadrons au bas de la côte, pour arrêter « cette masse sourde et aveugle à force de découragement ». Sa recommandation est suivie, mais l'encombrement de la route est tel que les chasseurs ne peuvent remplir leur mission avant la nuit [1].

Vers 10 heures du soir, Bazaine retournait à Gravelotte. Sur la route venant de Rezonville, il rencontra une foule « de soldats d'infanterie, appartenant à divers régiments, qui n'étaient nullement blessés et suivaient la direction opposée à celle de l'ennemi, cherchant évidemment où se reposer sans danger. Cette multitude devint plus épaisse à mesure que nous approchions de Gravelotte et, là, le maréchal ne put avancer qu'en se faisant ouvrir un passage par des cavaliers de son escorte. Je n'avais, pour ma part, jamais rien vu de pareil, et je crois fort qu'il en était de même du maréchal, si j'en juge par les exclamations que lui arrachait ce triste spectacle [2]..... ». Parmi cette cohue, la fatigue, la faim, l'isolement provoquent aisément la colère et l'on peut entendre les plus violents propos. Des officiers envoyés pour y remettre l'ordre sont impuissants [3].

Dans ces conditions, rien d'étonnant à ce que, du moins à la gauche où est groupée la majeure partie de l'armée, nombre d'opinions pessimistes se fassent jour [4]. On y est tenté d'exagérer singulièrement les difficultés très réelles

---

1. Rapport du colonel des chasseurs de la Garde, extrait reproduit par Bazaine, *Episodes*, 301. Voir *suprà*, p. 203, 332.
2. Général Jarras, 111.
3. Colonel Fix, *Lecture* du 18 mars 1899, 255 ; *Trois Mois à l'armée de Metz*, 85.
4. Le général Bourbaki au général Jarras, *R. H.*, III, 1903, 664 ; rapport du 16 au 17 de la division Bataille, *ibid.*, 687 ; le général Tixier au maréchal Canrobert, I, 1904, 405.

du ravitaillement et nous verrons quel parti en tirera Bazaine pour pallier sa conduite. La vérité est que les munitions et les vivres sont loin de faire défaut. Sans doute, l'artillerie du 2ᵉ corps a consommé une très forte proportion des premières [1]. Mais elle a commencé de se ravitailler dès l'après-midi du 16; elle dispose de moitié environ de son approvisionnement total [2]. Les batteries des autres corps d'armée sont dans une situation beaucoup plus favorable [3].

En ce qui concerne les vivres, il paraît démontré que les ressources disponibles à portée du champ de bataille permettraient d'assurer les besoins immédiats [4]. La grande masse de l'armée est apte à combattre dès le matin du 17; le reste peut être rendu tel à bref délai [5].

---

1. 80 °/₀ (batteries de 4); 95 (batteries de 12); 26 (mitrailleuses) [*R. H.*, II, 1904, 202, et I, 1905, 197].

2, 47 °/₀ de coups de 4; 49 de 12; 88 de boîtes à balles (*R. H.*).

3. La *Garde* a consommé 28 °/₀ des coups de 4; 27 de mitrailleuses; ses batteries sont recomplétées la nuit même. Consommation du *6ᵉ corps :* 42 °/₀ (4) et 20 (12). Il dispose, après avoir reçu quelques caissons sur le champ de bataille, de 67 °/₀ (4) et 80 (12) de l'approvisionnement normal des batteries. Le *3ᵉ corps* n'a consommé que 28 °/₀ de 4; 63 de 12; 19 de mitrailleuses; le matin du 17, ses batteries possèdent 85 °/₀ (4), 62 (12), 84 (mitrailleuses) de l'approvisionnement normal. Le *4ᵉ corps* a consommé 27 °/₀ (4), 64 (12), 10 (mitrailleuses); le matin du 17, ses batteries ont 93 °/₀ de 4, 88 (12), 99 (mitrailleuses) [*R. H.*, II, 1904, 202 et suiv.; I, 1905, 199 et suiv.].

4. *2ᵉ corps :* un grand nombre de sacs ont été perdus et une distribution est indispensable le soir du 16, mais on dispose pour cela : 1° des deux tiers des voitures de subsistance du convoi auxiliaire du corps d'armée (un jour de biscuit, trois ou quatre jours de vivres de campagne, quelques têtes de bétail); 2° du convoi auxiliaire du grand quartier général (un jour et demi de vivres pain, trois ou quatre jours de vivres de campagne, un troupeau de bétail, pour toute l'armée).

Garde : Au moins deux jours de vivres du sac et le convoi régulier (trente fourgons) sont à Gravelotte.

6ᵉ corps : Par suite du gaspillage des vivres du sac, une distribution s'impose pour le matin du 17. Il faudrait recourir au convoi du grand quartier général, le 6ᵉ corps n'ayant pas été rejoint par le sien.

3ᵉ corps : Le même motif fait qu'une distribution est nécessaire pour le 18; le convoi régulier est à Saint-Marcel (cinquante fourgons).

4ᵉ corps : Les vivres du sac assurent les besoins au moins jusqu'au 18 inclus (*R. H.*, II, 1904, 202 et suiv.; I, 1905, 177 et suiv.).

5. D'après la *R. H.*, II, 1904, 206, on peut considérer comme immédiatement disponibles au matin du 17 sept divisions d'infanterie (Nayral, Metman, Aymard, Cissey, Grenier, Lorencez, Deligny) et l'artillerie de trois corps d'armée (3ᵉ, 4ᵉ, Garde); le 2ᵉ corps, les divisions Tixier et Picard pourraient être disponibles à bref délai; les divisions Montaudon, Bisson (un régiment), La Font de Villiers et Levassor auraient besoin d'un rassemblement préliminaire et d'un ravitaillement de leurs batteries.

D'ailleurs, en dépit des défaillances que nous avons signalées, l'état moral est bon dans l'ensemble, particulièrement à la droite. On s'imagine avoir combattu avec l'infériorité du nombre, tant l'audace de l'ennemi nous en a imposé [1]. On est heureux d'avoir pu, du moins sur une partie du champ de bataille, conserver ses positions, et l'on voit un réel succès dans ce mince avantage [2]. « Pendant la marche, porte l'Historique de la division Metman, on avait appris la nouvelle d'un succès..... et pas un homme n'était resté en arrière [3]..... » Aussi est-ce en toute sincérité que Le Bœuf adresse ses félicitations à Bazaine [4]. Il ne tardera pas à en rabattre. Le résultat stratégique nous est évidemment défavorable. Notre objectif essentiel depuis le 14 est la Meuse. La journée du 16 a compromis, sinon rendu impossible, cette retraite. Des trois routes de Metz à Verdun, l'une nous est interdite : celle de Mars-la-Tour. Les routes d'Étain et de Briey nous restent ouvertes, il est vrai, et nous pourrions en faire usage la nuit du 16 au 17 et le jour suivant. Mais, devant un ennemi menaçant notre flanc, cette retraite exigerait des sacrifices en hommes et en matériel. Aisément, elle dégénérerait en déroute.

Ainsi le 16 août est un succès stratégique pour les Allemands. En dépit d'affirmations contraires [5], c'est aussi un succès tactique. Nous avons perdu la plupart de nos points d'appui du début : Flavigny, Vionville, les bois de Tron-

---

1. Souvenirs inédits du général Garnier, *R. H.*, II, 1904, 203 ; rapports Gagneur et Canrobert, *R. H.*, IV, 1903, 413 ; I, 1904, 221. Le Journal de la brigade Lajaille (*ibid.*, I, 1904, 658) mentionne avant 1 heure « de grandes masses de cavalerie » en avant de Mars-la-Tour, puis « une brigade de dragons prussiens ». Il s'agit du 13e dragons.

2. Souvenirs du général Garnier ; notes du général Saussier, s. d., *R. H.*, IV, 1903, 458.

3. Historique du 7e de ligne, *R. H.*, IV, 1903, 463.

4. « Je vous félicite du succès de ce jour. Les prisonniers m'assurent que nous avons eu affaire à seize divisions (!) Malgré ce brillant succès, il faut, je crois, nous attendre à une affaire lorsque le Prince royal aura fait sa jonction avec le prince Frédéric-Charles... » (8h30 du soir, *R. H.*, III, 1903, 664).

5. « Cette lutte de dix heures fut un succès incontestable pour notre armée » (Général Frossard, 96) ; « La bataille était gagnée, le terrain resta aux Français » (Général Lewal, *Le Plan de combat*, 26) ; « La bataille de Rezonville était une grande victoire pour nos armes... » (Général Fay, 86).

ville. Sauf devant le front du 4e corps, tous nos efforts se sont brisés à l'attaque des positions occupées par l'ennemi. Insuccès d'autant plus grave que nous avons la supériorité du nombre.

On a déjà fait ressortir le rôle d'Alvensleben dans la journée du 16 août. Placé, contre l'attente de Moltke et de Frédéric-Charles, à proximité de notre ligne de retraite, il décide de la couper et de nous rejeter vers le nord, suivant l'idée maîtresse qui guide les Allemands pendant tout le début de la campagne. Ses forces sont insuffisantes, il s'en rend compte bien vite. Il va nous tromper à force d'audace. De là des attaques incessantes, jusqu'à la nuit. C'est ainsi que nos adversaires arrivent à prendre sur nous la supériorité morale, à défaut de celle du nombre. Leur calcul n'est pas déjoué, en effet, et quantité de documents montrent que l'énergie de leur offensive nous fait illusion sur leurs forces [1]. M. le général Cardot a vu l'attaque de la brigade Wedell, la charge d'Auerswald, tous les épisodes à notre droite : « J'ai gardé l'impression, écrit-il, que tous ces actes éminemment agressifs étaient faits pour refroidir et ont refroidi, hélas ! l'ardeur du 4e corps français qui fut..... à tout le moins étonné et qui hésita [2]. »

On a parfois avancé qu'il eût été plus avantageux pour les Allemands de mener un combat traînant le 16, quitte à livrer bataille le 17 ou le 18. C'est faire bon marché de l'ascendant conquis par Alvensleben, ne pas tenir compte de l'effet indéniable exercé par ses attaques sur le commandement français.

Si l'offensive à outrance des IIIe et Xe corps est justifiable, les charges de la cavalerie allemande ne le sont pas moins, en dépit des fautes d'exécution. Celle de la brigade Bredow a exercé sur notre centre une action morale et matérielle des plus marquées. De même pour la charge d'Auerswald, qui brise l'élan de la division Cissey et sauve les débris de

1. Voir *suprà*, p. 112.
2. « Les Leçons du 16 août », *Revue de Cavalerie*, octobre 1900, 67.

Wedell. Même celles de la 6e division à la nuit, si tardives, n'en donnent pas moins des résultats positifs, nous l'avons vu [1]. En ces circonstances, la cavalerie allemande sait se sacrifier pour les armes sœurs, de la façon la plus opportune. La charge de nos cuirassiers de la Garde, opérée avec une vigueur sans égale, est moins avantageuse pour nos troupes parce que moins bien conduite.

Certes, le 16 août comme pendant tout le début de la campagne, la fortune favorise les Allemands. Leurs erreurs se compensent d'elles-mêmes, « grâce à d'heureuses circonstances et à la mollesse du commandement adverse [2] ». Mais il convient d'en reporter aussi le mérite aux généraux, aux chefs d'unités inférieures intervenus aux côtés d'Alvensleben. Ils poussent « aux limites les plus extrêmes, les conséquences du principe de la solidarité ». Ils considèrent « les ordres même les plus fermes comme de simples indications répondant à des circonstances déterminées [3] ». Ils affirment en toute circonstance la camaraderie de combat, la volonté de vaincre à tout prix.

Il n'en faut pas moins pour pallier les fautes de leur commandement suprême. Nous avons fait ressortir l'influence sur ses opérations de cette idée préconçue : l'adversaire est en pleine retraite sur la Meuse. De là les dispositions prises par Moltke et Frédéric-Charles, beaucoup plus en vue d'une poursuite que d'une bataille. De là aussi cette conséquence qu'avec leur très forte supériorité numérique, les Allemands risquent une défaite le 16 et redoutent notre offensive pour le 17. Ils ont plus d'un million d'hommes en France devant moins de 500,000, mal conduits, déjà éprouvés par la défaite. Leurs forces ont été organisées, leurs opérations préparées avec un soin que nous sommes loin d'avoir imité. « Dès lors, tout être raisonnable fera ses réserves au sujet d'une stratégie qui, disposant d'avantages

1. Prince de Hohenlohe, *Lettres sur la cavalerie*, traduction, 22, 27.
2. « La Journée du 16 août 1870 », *Revue militaire des armées étrangères*, n° 837, 242 (Capitaine Hallouin).
3. Capitaine Hallouin, 244 et suiv.

aussi inappréciables, a trouvé moyen de s'enchevêtrer dans une situation comme celle du 16 août. » Les Ire et IIe armées comptent 280,000 combattants; elles ne peuvent en jeter que 60,000 contre Bazaine. « Jamais capitaine ne s'est trouvé dans des conditions plus merveilleuses..... pour confondre les opérations dites concentriques et..... inculquer à un adversaire imprudent..... la notion de la ligne intérieure[1]. »

Malheureusement, le commandant en chef est loin de comprendre la nature et l'étendue de son rôle. Il se rabaisse à d'infimes détails, plaçant personnellement des batteries, des bataillons, risquant d'être enlevé par les cavaliers prussiens comme un sous-lieutenant. Il témoigne pour ses communications avec Metz des inquiétudes incompréhensibles et ne s'occupe en rien de conserver celles avec Verdun, son objectif apparent. Sa gauche l'occupe à tel point qu'il dédaigne entièrement sa droite, où la victoire s'offre à lui. Son incapacité à exercer un grand commandement est évidente et il paraît s'en rendre compte.

La plupart de ses commandants de corps d'armée ont le rôle le plus effacé, soit infériorité personnelle comme Frossard, soit parce que l'immixtion de Bazaine dans leur commandement les prive des moyens de l'exercer. Les maréchaux Canrobert et Le Bœuf, le général Bourbaki sont dans ce cas, toutes réserves faites sur leur valeur militaire. Quant à Ladmirault, le seul, en dehors de Frossard, qui dispose du gros de son corps d'armée, nous avons dit combien il manque d'initiative et d'élan. Il laisse échapper l'occasion d'écraser la gauche allemande[2] et, cette occasion perdue, nous ne la retrouverons jamais plus.

A côté de ces causes primordiales de notre échec, d'autres sont intervenues. Ce sont celles que nous avons signalées

1. Karl Bleibtreu, *loc. cit.*, 15, 19.

2. Dans ses humoristiques « Leçons du 16 août », M. le général Cardot réfute énergiquement le lieutenant-colonel Rousset approuvant l'inaction de Ladmirault après l'échec de Wedell : « C'eût été plus que de l'imprudence; c'eût été de la folie ! » L'opinion est singulière, pour ne pas dire plus (*Revue de Cavalerie*, octobre 1900, 92).

pour les combats des premiers jours d'août : vicieuse disposition de l'infanterie, qui ne sait pas utiliser le terrain et se forme régulièrement sur deux lignes [1], sans tenir compte des circonstances variables par essence ; emploi permanent de formations denses sous le feu ; constant gaspillage des cartouches, résultant d'une mauvaise instruction et du défaut de discipline du feu.

L'artillerie continue de combattre par fractions isolées. Son seul groupement sérieux est la grande batterie de Bourbaki à la fin du jour. Outre qu'elle est tardivement constituée, elle n'a ni commandement unique, ni objectif précis.

Autre cause qui paralyse notre artillerie : elle affiche la préoccupation d'éviter la perte de ses pièces, contre la pratique des Allemands. Très souvent elle se retire du feu hâtivement, privant ainsi l'infanterie d'un appui nécessaire. La tactique du champ de bataille lui est étrangère. Elle ne pratique pas assez la camaraderie de combat.

Enfin elle prête au matériel allemand une supériorité exagérée, de nature à lui interdire la lutte. Elle permet ainsi à l'ennemi de conquérir l'ascendant moral, tout inférieur qu'il soit en nombre. La proportion des pertes qu'elle lui inflige est très au-dessous de celle que nous cause le canon prussien [2].

Quant à notre cavalerie, elle trahit les mêmes causes de faiblesse qu'à Frœschwiller. De son rôle à la guerre, elle ne sait que se faire tuer bravement.

1. Général d'Andlau, 455.

2. Sur 13,479 blessures d'origine connue, 390 proviennent d'obus (Bazaine, *Épisodes*, 324, d'après Leclère, *Tableaux des pertes allemandes en 1870-1871*).

LIVRE III

LE 17 AOUT

I

LA RÉTRAITE EST DÉCIDÉE

Premiers ordres de Bazaine. — Revirement. — La retraite prescrite. — Motifs allégués. — Leur réalité. — Les lignes de Vigneulles-Lessy et Rozérieulles-Saint-Privat. — Partis à prendre. — La retraite sur Briey. — Le 6e corps à Vernéville.

Bazaine est resté à Rezonville jusqu'à la nuit noire. Au maréchal Canrobert, aux généraux Frossard et Bourbaki, il prescrit simplement de reprendre « leurs anciens campements, en les resserrant ». Il adresse la même communication aux 3e et 4e corps [1]. D'après Jarras, l'impression dominante est celle d'un succès. Il n'y a pas une voix contre. Nous avons « gagné une bataille décisive [2] ». Pourtant, parmi les personnalités compétentes, très peu demandent la continuation de la marche sur Verdun et aucune la retraite sous Metz. Le sentiment de beaucoup le plus répandu est qu'il convient d'éviter une nouvelle rencontre et pour cela conduire l'armée vers le nord, par Briey et Longuyon [3].

1. Le maréchal aux commandants de corps d'armée, minuit 30, *R. H.*, III, 1903, 666 ; général d'Andlau, 76.

2. *Souvenirs*, 111-114.

3. Cette thèse est contredite par le général Fay (90) : « Je crois que nous ne pouvions pas continuer notre mouvement. Nous aurions réussi à passer le 16 au soir, même le 17 au matin... mais, après avoir forcément sacrifié tous nos bagages, nous aurions éprouvé un grave échec les jours suivants... » Le général d'Andlau (76) pense à peu près de même. Le colonel d'Ornant croit possible la marche sur Briey. Mais peut-être aurait-il été préférable de livrer une deuxième bataille (Lettre du 22 juin 1872, *R. H.*, III, 1903, 663). Le général Bourbaki

Aucun document n'autorise à s'inscrire en faux contre ces affirmations. Quoi qu'il en soit, le commandant en chef, lui aussi, paraît être sous l'impression d'un succès. Lorsqu'il a quitté Rezonville, « il reprend silencieusement la route de Gravelotte et installe son quartier général dans l'auberge où avait couché l'empereur. Il fait appeler l'intendant en chef..... et lui prescrit de se rendre de suite à Metz..... pour y chercher un convoi de vivres et l'en ramener à la pointe du jour. Si cette mesure ne présageait rien des projets à venir, elle indiquait du moins nettement l'intention de se maintenir dans les positions actuelles jusqu'au ravitaillement des troupes[1] ».

Quelques instants se passent et un revirement complet se manifeste dans les intentions du maréchal. Est-ce la suite des renseignements de nature inquiétante qu'il reçoit à ce moment[2] ? Rien ne permet de l'affirmer. Toutefois il semble que ces données nouvelles l'amènent à prévoir une bataille pour le lendemain : il ne s'y sent guère préparé.

En arrivant à Gravelotte vers 10 heures, son chef d'état-major lui a demandé quels ordres il devait transmettre aux troupes. Bazaine répond qu'il le fera prévenir dès que ses

estime qu'on aurait pu rejoindre la Meuse par la route de Briey (Déposition au procès Bazaine). Le maréchal Le Bœuf a émis à ce sujet des opinions contradictoires (Dépositions au procès Bazaine et au conseil d'enquête sur les capitulations, *R. H.*, I, 1904, 210). Sa déposition à ce procès, celles de Canrobert et de Ladmirault sont peu affirmatives (*Compte rendu sténographique quotidien*, 123, 124, 125).

1. Général d'Andlau, 77. Il s'agit de l'intendant de Préval, qui remplace l'intendant général Wolf parti pour Châlons. D'après sa déposition à l'instruction du procès Bazaine, c'est lui qui propose à Bazaine d'aller chercher une colonne de voitures et de l'amener sur le plateau le matin du 17 (*R. H.*).

2. Le Bœuf lui écrit (8^h30) qu'il a eu affaire à seize divisions et qu'il faut s'attendre à une nouvelle bataille (Voir *suprà*, p. 342). Bourbaki prévient Jarras, sans doute avant 10 heures, que les Prussiens ont reçu du renfort et qu'ils recommenceront demain (*R. H.*, III, 1903, 664). A 10^h30, Desvaux se rend auprès de Bazaine et lui rend compte que, d'après les habitants, « de nombreuses colonnes prussiennes auraient traversé la Moselle pendant toute la soirée » (*R. H.*, II, 1904, 209). Vers la même heure, le chef d'état-major du général Soleille lui remet des renseignements inquiétants sur nos ressources en munitions (*L'Armée du Rhin*, 62). Enfin une dépêche du commandant supérieur de Verdun, apportée, à une heure inconnue, par un émissaire, porte que les ressources en munitions sont insignifiantes dans cette place. Elle contient quatre jours de vivres pour toute l'armée (*R. H.*, III, 1903, 655).

résolutions seront arrêtées. Une heure après, Jarras et le capitaine Fix vont chez le maréchal. Ils le trouvent dans une petite pièce, mal éclairée par une seule bougie. Il n'y a là, autour d'une table ronde, que les deux neveux de Bazaine et un officier qui écrit sous sa dictée. Le maréchal parle d'une voix un peu sourde, s'interrompant pour consulter la carte ou faire relire. Malgré sa vigueur physique, il est visiblement fatigué et porté à s'assoupir, en sorte que Jarras murmure entre ses dents : « Il dort ! »

A son arrivée, le chef d'état-major général est loin de s'attendre à voir l'armée revenir sur ses pas. Il éprouve un sentiment pénible en entrevoyant les conséquences de cette décision. Mais l'affirmation relative au manque de vivres et de munitions l'amène à refouler ses objections. Quand le maréchal a terminé, il lève la tête et dit : « Voilà ! si quelqu'un juge qu'il y a mieux à faire, qu'il parle. » Un silence respectueux se fait. Puis Bazaine reprend : « D'ailleurs, il faut sauver l'armée et pour cela retourner sur Metz[1]. » De nouveau, aucun des assistants ne risque une objection. Les destins de notre pays sont pourtant en jeu et la retraite sous Metz est bien près de les sceller irrévocablement !

Voici la dépêche adressée aux commandants de corps d'armée : « Ainsi que nous en sommes convenus, vous avez dû, à 10 heures, reprendre vos anciens campements en les resserrant.

« La grande consommation qui a été faite dans la journée... de munitions d'artillerie et d'infanterie, ainsi que le manque de vivres pour plusieurs jours, ne nous permettent pas de continuer la marche qui avait été tracée. Nous allons donc nous porter sur le plateau de Plappeville. Le 2[e] corps occupera la position comprise entre le Point-du-Jour et Rozérieulles. Le 3[e] corps se placera à droite, à la hauteur de Châtel-Saint-Germain, qu'il laissera en arrière. Le 4[e] sur la droite du 3[e], vers Montigny-la-Grange et Amanvillers. La Garde à Lessy et à Plappeville, où sera le grand

1. Général Jarras, 111-117; colonel Fix, 261-262.

quartier général. Le 6[e] corps... à Vernéville. La division du Barail suivra le mouvement du 6[e] corps à Vernéville et la division de Forton s'établira avec le 2[e] corps. Le mouvement devra commencer le 17 à 4 heures du matin et sera couvert par la division Metman, qui tiendra la position de Gravelotte et ira ensuite rallier son corps en passant par l'auberge de Saint-Hubert et prenant à la cote 338, sur l'ancienne voie romaine, le chemin de grande communication qui, passant en avant de Châtel-Saint-Germain et la ferme de Moscou à gauche, conduit à Montigny-la-Grange. Le général de Forton marchera avec le 2[e] corps.

« Dans le cas où l'ennemi entreprendrait une attaque sur une des directions à parcourir, le mieux serait d'indiquer comme point de ralliement le plateau qui est au-dessus de Rozérieulles, entre Saint-Hubert et le Point-du-Jour. De là on pourra se porter sur les campements indiqués plus haut.

« *P.-S.* — Dans le cas où les troupes qui sont en position depuis la bataille y seraient encore, vous les rappelleriez à présent, si la sécurité de vos campements ne s'y oppose pas [1]. »

Ainsi le maréchal explique sa décision par « la grande consommation » de munitions, par « le manque de vivres pour plusieurs jours ». Nous avons vu ce qu'il convient d'en penser [2]. Toutefois il convient d'ajouter que certains des

1. Minuit 30 (*R. H.*, III, 1903, 636).

2. Voir *suprà*, p. 341. Dans une dépêche à l'empereur datée de 11 heures du soir, Bazaine allègue les mêmes motifs : « ... La difficulté aujourd'hui gît principalement dans la diminution de nos parcs de réserve, et nous aurions peine à supporter une journée comme celle du 16 avec ce qui nous reste dans nos caissons. D'un autre côté, les vivres sont aussi rares que les munitions et je suis obligé de me reporter sur la ligne de Vigneulles à Lessy, pour me ravitailler... » Le texte de cette dépêche diffère sensiblement dans l'*Enquête*, dépositions, IV, Bazaine, 186; dans l'*Armée du Rhin*, 60; dans la *R. H.*, III, 1903, 665, et II, 1904, 212. La *R. H.* mentionne la ligne de Rozérieulles à Saint-Privat au lieu de celle Vigneulles-Lessy. Le texte lu au procès Bazaine, interrogatoire du 10 octobre, porte bien Vigneulles-Lessy avec ce *P.-S.* : « La concentration des 3[e] et 4[e] corps n'était pas complète quand l'attaque a commencé. Ce n'est que dans l'après-midi que le maréchal Le Bœuf et le général de Ladmirault ont pu arriver sur le terrain de l'action, en opérant, par mes ordres, un mouvement tournant sur la gauche de l'ennemi qui a été obligé de se replier sur la gauche (*sic*). » Bazaine expliqua la mention Vigneulles-Lessy par une erreur de copiste (*Compte rendu sténographique quotidien*, 65, 66; *ibid.*, Réquisitoire, 487).

renseignements fournis au commandant en chef après la bataille sont de nature à l'égarer. Ainsi le général Soleille lui envoie son chef d'état-major, colonel Vasse-Saint-Ouen, avec mission de rendre compte que la consommation en munitions a été considérable, qu'on peut l'apprécier au tiers ou au quart de l'approvisionnement total et qu'il est urgent de les recompléter [1].

Tout exagérées qu'elles soient, ces affirmations agissent sur l'esprit de Bazaine. S'adressant à un officier près de lui, il dit : « Notre situation n'est pas brillante [2] ! »

De même pour les vivres. Dès le matin du 16, le maréchal sait que certaines troupes ont consommé leurs vivres du sac [3]. L'intendance lui transmet, au sujet des 2e et 6e corps, des renseignements au moins exagérés et qui paraissent peser sur sa décision [4]. Non seulement les convois arrivés sur le plateau portent plus de vivres qu'il ne serait nécessaire pour les deux journées des 17 et 18 mai, mais d'autres ressources sont à proximité, soit sous Metz, soit à Verdun [5]. Si l'armée combattait le 17 ou si elle se dérobait vers la Meuse, sa subsistance serait pleinement assurée, à une condition toutefois : c'est que des ordres fussent donnés pour le ravitaillement. Le maréchal s'en tient à des indica-

1. Instruction du procès Bazaine, déposition Vasse-Saint-Ouen, *R. H.*, II, 1904, 213. Le Journal du général Soleille, *ibid.*, I, 1904, 689, montre que telles sont bien ses idées. Il écrit que la consommation a été « très considérable ». Dans une pièce trouvée à Tignaumont, chez le général (*R. H.*, II, 1904, 223), on lit : « Les consommations de la journée du 16 ont été énormes ; l'armée est dans une pénurie de munitions inquiétante. » Voir les *Épisodes*, 94.

2. Déposition Vasse-Saint-Ouen. Voir aussi la déposition de Bazaine à l'enquête sur les capitulations, *loc. cit.*

3. Il en avise l'intendant de Préval et l'invite à prendre des mesures en conséquence (Déposition Préval à l'instruction du procès Bazaine, *R. H.*, II, 1904, 214).

4. Note, *R. H.*, III, 1903, 656. C'est celle que vise le général Fay dans son Journal, 91, et qui l'amène à partager l'opinion du maréchal sur la nécessité d'une retraite (*ibid.*, 86). On peut voir par une note du sous-intendant de Bois-Brunet (*R. H.*, III, 1903, 661) que le convoi du grand quartier général, à proximité de Gravelotte, porte plus de deux journées de vivres (pain, biscuit, farine, sel, café, sucre) pour toute l'armée.

5. En ce qui touche les approvisionnements réunis à Verdun, voir un télégramme du commandant supérieur de 7h40 du matin, une dépêche s. h., un télégramme du ministre de la guerre à l'intendant en chef de l'armée, 2h05 du soir, une lettre du sous-intendant Richard, 8 septembre 1870 (*R. H.*, III, 1903, 655-657).

tions vagues, et la centralisation qui nous étouffe empêche ses subordonnés d'y suppléer par leur initiative [1].

De ce qui précède, il est permis de conclure que Bazaine, dans la soirée du 16, ne laisse voir à aucun moment l'intention arrêtée, soit de reprendre l'offensive le 17, soit de se dérober par la route de Briey. Après avoir paru un instant disposé à attendre sur place les événements, il se hâte de saisir le prétexte que lui fournissent l'artillerie et l'intendance pour prescrire la retraite. Tout le jour, son unique préoccupation a été de ne pas perdre ses communications avec Metz. Les difficultés qu'il entrevoit à continuer la marche, la conscience qu'il a peut-être de son insuffisance et aussi son « ardent désir de se rendre indépendant de l'empereur [2] » le décident à se rapprocher de cette place. Au lieu d'en faire venir des munitions et des vivres, il décide que l'armée entière ira les y chercher. Singulière préparation à la marche qu'il projette, assure-t-il avec duplicité, « sur Verdun par le nord [3] » !

D'ailleurs, ce n'est pas même sur la ligne Rozérieulles-Saint-Privat qu'il veut établir l'armée, c'est sur un front beaucoup moins étendu, sous le canon même de Metz, de Vigneulles à Lessy, comme il l'écrit à l'empereur. Un fait montrera que telles sont bien ses intentions. Nous verrons que, le matin du 18, avant la bataille, le colonel Lewal va, par son ordre, reconnaître des emplacements en vue d'une nouvelle retraite. Or ce mouvement rétrograde, à lui seul, serait incompatible avec la marche sur Briey que Bazaine prétend avoir projetée [4].

---

1. Dépêche au général Coffinières, 10 heures du soir; dépêche au même, s. h., annonçant l'envoi du capitaine Fix (*R. H.*, III, 1903, 662). A 2 heures du matin, cet officier était à Metz. Coffinières apprit la retraite avec un calme surprenant et invita Fix à revenir pour 7 heures. Dans la conférence qui suivit, tout se borna à un échange de renseignements. Aucune disposition ne fut arrêtée (Colonel Fix, 262-264).

2. Colonel Fix, *Lecture* du 18 mars 1899, 217; voir aussi général d'Andlau, *passim* et *suprà*, p. 98.

3. Dépêche à l'empereur, de 11 heures du soir (Voir *suprà*, p. 350).

4. Voir, au sujet des intentions de Bazaine, les documents cités par la *R. H.*, II, 1904, 645.

Les opinions les plus diverses ont été émises au sujet de ce qu'aurait dû faire l'armée le 17 août. Mais, en général, les témoins s'accordent à penser que toute autre combinaison eût été préférable à celle adoptée par Bazaine. Le général Frossard croit qu'il aurait été difficile de continuer sur Verdun. « Mieux valait... tenter encore une fois le sort des armes sur place et poursuivre sa marche en cas de succès[1]. » La grande masse des troupes est à même de reprendre l'offensive dès le lendemain, et l'attitude de l'ennemi montrera assez ses craintes à cet égard. Mais admettons un instant que la solution la plus énergique, c'est-à-dire l'offensive sur les têtes de colonne allemandes, soit impossible. Pourquoi, au lieu du changement de front en arrière que nous allons faire sur notre gauche, ne pas effectuer un mouvement identique sur notre droite? Nous verrons que le premier sera effectué sans aucune difficulté, malgré l'absence de préparation et grâce à l'inaction de l'ennemi. La retraite au nord-ouest ne serait pas gênée davantage[2]. Elle présenterait même ce côté favorable de nous conduire derrière une ligne de défense sérieuse, l'Orne. Il faudrait faire filer nos convois la nuit ou mieux nous en débarrasser sur Metz. Les troupes suivraient en commençant par les 2e et 6e corps, qui marcheraient sur Auboué et Moineville, la Garde masquant leur retraite. Quant au 3e corps, il se porterait sur Hatrize par Doncourt-en-Jarnisy, couvert par la division Metman. Le 4e, formant arrière-garde générale avec une forte proportion de cavalerie, se retirerait le dernier sur Conflans[3]. Le 18, l'armée tiendrait derrière l'Orne ou continuerait sa retraite jus-

---

1. Général Frossard, *loc. cit.*, 101; général Montaudon, II, 108. Le jour de la reddition de Metz, un colonel de la Garde causa quelque temps avec Frédéric-Charles. Le prince demanda quel motif avait eu Bazaine de ne pas reprendre l'attaque le 17 et avoua qu'il l'avait craint toute la matinée (Général d'Andlau, 75). Voir aussi le prince de Hohenlohe, *Lettres sur la stratégie*, traduction, II, 379, et *Lettres sur la cavalerie*, traduction, 29. Voir *suprà*, p. 347.

2. W. (général de Waldner-Freundstein), *Rezonville*, 19; général Jarras, 365; Karl Bleibtreu, *loc. cit.*, 9; lieutenant-colonel Rousset, *Le 4e Corps*, 193.

3. Le lieutenant-colonel Rousset, *Le 4e Corps*, 193, développe un projet différant légèrement de celui-ci.

qu'aux Côtes de Meuse. Les Allemands, obligés déjà par la bataille du 16 à un changement de front perpendiculaire, seraient dans de mauvaises conditions pour en effectuer un second, il est vrai de moindre amplitude, en nous poursuivant.

Ainsi mieux vaudrait reprendre l'offensive sur place ou continuer la retraite sur Briey. Mais en admettant que l'armée soit contrainte, pour se ravitailler, de se rapprocher de Metz, il serait au moins nécessaire de prendre les dispositions voulues, et l'ordre de minuit 30 est fort insuffisant. Bazaine, qui l'a établi en dehors de l'état-major général, s'est borné à indiquer de la façon la plus vague, dans les termes les plus impropres, les emplacements des grandes unités, non sans omettre la réserve générale d'artillerie[1]. Il ne donne aucune prescription concernant les itinéraires, oubli de nature à provoquer un désordre inextricable. Il ne s'occupe pas des convois qui ralentiront fatalement notre marche. Il se contente d'une division d'infanterie pour couvrir la retraite de 140,000 hommes, au contact immédiat de l'ennemi. Enfin il prétend arrêter le 6e corps, le plus incomplet de l'armée, l'un des plus éprouvés par la journée du 16, dans une sorte de position d'arrière-garde, à Vernéville, et cela en vue de protéger la retraite du 4e corps[2], qui en a besoin moins que tout autre. Mais il suffit d'un coup d'œil pour se rendre compte que Vernéville est tout à fait en flèche par rapport à notre future ligne de bataille. Y laisser un corps d'armée serait le vouer à l'enveloppement, sans doute à un désastre. N'y a-t-il pas là une arrière-pensée de la part de Bazaine, un indice de malveillance à l'égard d'un collègue beaucoup plus ancien, plus aimé et qui pourrait, dans certaines éventualités, gêner ses projets?

A l'en croire, il veut renforcer par des travaux de cam-

---

1. Jarras dut remarquer cette omission, car il envoya au général Canu un ordre, de minuit 30 également, portant que la réserve suivrait le mouvement de la Garde, et qu'elle prendrait position entre Lessy et Plappeville (*R. H.*, II, 1904, 337).

2. Dépêche de Bazaine, reçue vers 3 heures par Canrobert, *R. H.*, II, 1904, 395; *Épisodes*, 96-98.

pagne ce qu'il appellera ensuite ambitieusement « les lignes d'Amanvillers » ; il entend y attirer l'ennemi. En y livrant une ou deux batailles défensives « dans des positions inexpugnables », il usera les forces de ses adversaires et les obligera sans autre forme à lui livrer passage[1]. Tout cet échafaudage s'écroule brusquement devant ce seul fait : la retraite préparée sur Vigneulles—Lessy. Elle montre ce qu'il faut penser de la marche sur Briey, puis sur la ligne des Ardennes, dont Bazaine bernera l'armée, l'empereur et le maréchal de Mac-Mahon.

De la discussion qui précède nous conclurons que l'ordre de minuit 30 trahit de la part du commandant en chef une totale insuffisance technique, aggravée par une non moindre absence de sens moral.

1. *Enquête parlementaire*, dépositions, IV, Bazaine, 187 ; *Épisodes*, 95.

II

RETRAITE DE L'ARMÉE

Absence de dispositions indispensables. — Sur la route de Metz. — Les convois. — La Garde. — Le 2e corps. — Le 3e corps. — Le 6e corps. — Le 4e corps. — Mouvement du 6e corps. — Évacuation de Vernéville. — Déploiement de Metman.

L'ordre du maréchal Bazaine porte que le mouvement de retraite doit « commencer..... à 4 heures du matin ». Il parvient aux corps d'armée entre 1 heure et 2 heures [1], à part le 4e corps qui le reçoit beaucoup plus tard, après le début du mouvement [2]. Le général Jarras a envoyé auprès de chaque commandant de corps d'armée un officier chargé d'indiquer l'itinéraire à suivre. Toutefois, il ne subsiste aucune trace positive du travail préparatoire établi à cette occasion [3], et les détails de la retraite montrent la légèreté qui y préside. Pour marcher au nord-est, l'armée dispose d'un assez grand nombre de chemins de toute nature ; la nature du sol et sa configuration font que les mouvements à travers champs sont possibles en général. Enfin les distances à parcourir sont très faibles, surtout à notre gauche. Malgré tout, la lenteur du déplacement est extrême, les arrêts, les croisements de colonnes très fréquents ; la fatigue des troupes en est infiniment accrue.

La route de Gravelotte à Metz doit être suivie par une grande partie de l'armée : des convois, des parcs, des ambulances, deux corps d'armée, la réserve générale d'ar-

1. *R. H.*, II, 1904, 338, d'après la déposition du colonel Fay au procès Bazaine.

2. La *R. H.* porte même « vers 9 heures », mais il semble résulter des détails donnés par le lieutenant-colonel Rousset (*Le 4e Corps*, 196) que cet ordre arrive sensiblement plus tôt.

3. « Étude dont on ne retrouve aucune relation écrite complète » (*R. H.*, II, 1904, 339).

tillerie et une division de cavalerie [1]. Aucun ordre logique n'ayant été déterminé pour cette immense colonne, son mouvement s'opère dans un désordre inexprimable. Le colonel Fay a mis en route de très grand matin les convois et les parcs groupés autour de Gravelotte. Ils sont suivis de la division Deligny, partie de Rezonville à 4 heures, mais leur marche est extrêmement lente, en sorte que les voltigeurs atteignent le plateau du Point-du-Jour à 8 heures seulement. A 10 heures, la division reprend son mouvement sur Plappeville, Châtel-Saint-Germain et Lessy. La réserve d'artillerie de la Garde, qui suit les voltigeurs, met à profit leur halte pour continuer sur la route de Metz et gagner le mont Saint-Quentin par Longeau.

Le reste de la Garde devrait suivre la réserve. Mais au moment où la division Picard atteint Gravelotte, la réserve générale s'est déjà mise en marche vers Metz. Pour diminuer l'encombrement, les grenadiers et la division Desvaux sont dirigés vers le nord, par Malmaison. C'est l'itinéraire que devront suivre les fractions des 3e et 6e corps stationnées entre Gravelotte et Rezonville [2]. Au nord de Malmaison, il est suivi également par un autre courant venant de Bagneux et marchant vers la ferme de Chantrenne. On devine quels arrêts incessants résulteront de l'afflux simultané de troupes appartenant à trois corps d'armée sur le même chemin.

La cavalerie du général Desvaux devance les grenadiers sur le chemin de Malmaison. Après avoir atteint Vernéville, où vont bientôt affluer les 4e et 6e corps, Desvaux « prend un guide », pour gagner, à travers champs, Amanvillers, puis Lessy et le moulin de Longeau [3]. Il a consacré plus de

1. Convois du grand quartier général et du 2e corps, parcs d'artillerie de la Garde et du 2e corps, ambulances (?), Garde, 2e corps, réserve générale d'artillerie, division Forton (*R. H.*, II, 1904, 339 et suiv.).

2. *R. H.*, II, 1904, 339. Il s'agit de fractions des divisions Montaudon, Levassor et La Font de Villiers.

3. Journal de la division, *R. H.*, II, 1904, 458 ; *ibid.*, 341. D'après la *R. H.*, la division suit le chemin d'Amanvillers à Châtel, remonte à la ferme Saint-Vincent, y fait une longue halte et arrive à 4 heures au plateau de Plappeville, d'où un nouvel ordre la conduit par Lessy au moulin de Longeau, après qu'elle a croisé à Lessy des trains de la Garde.

douze heures à se rendre de Gravelotte à Longeau [1]. Quant à la division Picard, elle suit le même itinéraire jusqu'au nord du bois des Genivaux, se porte à travers champs sur Chantrenne, Leipzig et Châtel. Vers 1 heure, elle atteint son bivouac de Plappeville [2].

Lui aussi, le 2e corps doit suivre la route de Metz. Il a pris les armes avant 4 heures du matin, mais il doit attendre le défilé d'une partie de la Garde, puis de la réserve générale d'artillerie. Celle-ci a pris la queue de la réserve de la Garde sur la même route. Vers 1h 30, elle atteint le mont Saint-Quentin [3]. Tandis que le 2e corps attend que les troupes précédentes se soient écoulées sur la route de Metz, le général Fauvart-Bastoul [4] croit possible d'aller reprendre les sacs restés au bivouac de la veille. Il a déjà porté ses régiments sur la croupe au sud-ouest de Rezonville, quand un ordre de Frossard le rappelle [5]. Finalement le corps d'armée se met en mouvement, la division Fauvart-Bastoul en tête [6]. Après une marche très lente, elle atteint le Point-du-Jour vers 10 heures.

La division Valabrègue a passé la nuit au nord-ouest de Rezonville, à l'écart du 2e corps. Partie à 4h 30 du matin, elle traverse le bois Leprince et vient se heurter près de Malmaison aux colonnes de la Garde débouchant de Gravelotte. Elle coupe néanmoins leur ligne de marche et gagne Chantrenne à travers le bois des Genivaux. De là elle atteint

---

1. 6 kilomètres par la route; l'itinéraire suivi est beaucoup plus long.

2. Après une grand'halte au sortir de Lessy (*R. H.*, II, 1904, 342).

3. *R. H.*, II, 1904, 342. Elle y est ralliée par les dernières batteries restées à Metz (5e, 6e, 8e du 13e); la 7e a rallié la réserve générale le soir du 16. Le général Soleille avait réclamé ces quatre batteries au général Coffinières le même soir (*R. H.*, *ibid.*, 465).

4. Remplace à la 2e division le général Bataille, blessé le 16.

5. *R. H.*, II, 1904, 343, d'après les Souvenirs de M. le général Devaureix, les Historiques des 8e et 67e de ligne (non reproduits). Ce mouvement contribue à tromper l'ennemi, qui y voit le début de notre offensive.

6. Puis la division Vergé et la brigade Lapasset. On ignore si la réserve d'artillerie marche en tête ou entre les divisions Bastoul et Vergé (*R. H.*, II, 1904, 343). Vers 11 heures, la division Bastoul bivouaque le long et au nord de la voie romaine, près des bois de Châtel; la division Vergé à l'est du Point-du-Jour; la réserve d'artillerie au milieu de la division Bastoul, la brigade Lapasset sur l'éperon au nord-ouest de Rozérieulles (vers midi).

par La Folie le ravin de Châtel où elle s'arrête vers 11h30, entre ce village et Longeau, « les chevaux étant sellés et n'ayant pas bu depuis trente heures[1] ».

La division Forton doit suivre le 2e corps. Elle monte à cheval à 6h 30, mais l'encombrement de Gravelotte est tel que l'on renonce à y pénétrer ; la colonne contourne ce village au sud, longe la route et vient passer le ravin près de la ferme de Saint-Hubert. Vers 10h 30, elle est sur le plateau du Point-du-Jour. Il lui a fallu près de quatre heures pour franchir 3 kilomètres. Après une halte, le bivouac est établi près de Rozérieulles, fort avant dans l'après-midi[2].

Le mouvement du 3e corps n'est pas moins pénible. La division Montaudon a reçu de son chef l'ordre de se rassembler à la ferme de Bagneux, pour y reprendre les sacs laissés la veille[3]. Celle du général Aymard s'est elle-même rassemblée au nord de Villers-aux-Bois et a pris ensuite la route de Bagneux. Formées en une seule colonne, ces deux divisions gagnent le plateau de La Folie et le sud de la ferme de Moscou où elles bivouaquent[4].

La division Nayral, suivie de la réserve d'artillerie du 3e corps, a quitté vers 6 heures les abords de Saint-Marcel. Par la ferme de Caulre et Vernéville, elle se dirige sur Chantrenne. Mais là, elle se heurte à la division Aymard venant de Bagneux, à celle de Levassor qui vient de

1. Journal de la division, *R. H.*, II, 1904, 345. Le 4e chasseurs, venu du sud-ouest de Saint-Marcel, suit la route de Rezonville au Point-du-Jour, puis gagne le ravin de Châtel.

2. Relation Le Flem, *R. H.*, II, 1904, 463 ; *ibid.*, 344. On utilise cette halte pour distribuer des vivres pris sur un convoi marchant vers Metz.

3. La brigade Plombin, les 1er et 2e bataillons du 81e, cinq compagnies du 3e du 95e restées au nord du bois des Ognons, les 5e et 7e batteries du 8e suivent la Garde sur la route de Gravelotte à Malmaison et obliquent ensuite vers Bagneux ; la 8e du 8e venant de Saint-Marcel suit un itinéraire inconnu. Le reste du 95e et le 3e bataillon du 81e rallient la division près de Bagneux en venant de Rezonville (*R. H.*, II, 1904, 347). Le Journal du 3e corps reproduit *ibid.*, 429, paraît être altéré par l'interpolation d'un autre document (Voir sa vingt-quatrième ligne).

4. Itinéraire : Malmaison, chemin de Vernéville, Chantrenne, plateau de La Folie, Leipzig et Moscou. La division Montaudon bivouaque à 8 heures du matin près de La Folie, la division Aymard à 2 heures au sud de Moscou (*R. H.*, II, 1904, 347).

Rezonville. A la suite d'un long arrêt, elle atteint la ferme de Leipzig vers 1 heure[1].

Quant à la réserve d'artillerie, partie en queue de la division Nayral, elle arrive au même point vers midi[2].

Clérembault a reçu de Le Bœuf l'ordre de couvrir la retraite des fractions rassemblées autour de Saint-Marcel. Après avoir traversé le ravin qui descend de ce village à Bruville, sa division s'arrête sur les crêtes qui dominent au nord les bois de Tronville. Vers 7 heures, elle aperçoit « des colonnes ennemies » — dans la réalité quelques escadrons — en avant de Mars-la-Tour. A ce moment, le général de Berckheim, se trouvant sans soutien avec sa réserve, obtient de Clérembault deux escadrons du 2ᵉ dragons et lui donne en échange deux batteries à cheval (5ᵉ et 6ᵉ du 17ᵉ).

L'ennemi étant resté inactif, la division suit le mouvement général, par Bagneux et Vernéville où elle s'arrête une heure et demie. Elle gagne enfin Leipzig, par Chantrenne[3].

Le 6ᵉ corps est réparti en deux masses. Les divisions Bisson, La Font de Villiers et Levassor, rassemblées aux abords de Rezonville, se portent péniblement à Vernéville, après avoir longtemps attendu que les autres troupes aient dégagé le chemin qui y conduit par Malmaison[4].

1. *R. H.*, II, 1904, 351.
2. *R. H.*, II, 1904, 352.
3. D'après le Journal de la division, *R. H.*, II, 1904, 436, la fin de cet itinéraire est bizarrement tracée : elle va sur Moscou, d'où un ordre de Le Bœuf la ramène au nord. Finalement elle s'établit « en avant du ravin du bois des Rappes et de Châtel, son front parallèle au chemin de... Leipzig à Amanvillers ».
4. *Division Bisson* (9ᵉ de ligne) : la fraction au nord de Rezonville part à 5ʰ30 ; celle auprès de la Maison de poste à 8ʰ30, derrière la division La Font de Villiers. Vers 10 heures, le régiment est groupé au sud-ouest de Vernéville. Itinéraires inconnus.

Division Levassor (sauf le 25ᵉ), part de bonne heure vers le nord et s'établit entre 9 heures et 10 heures au sud de Vernéville. Itinéraire par Villers et Bagneux ; inconnu pour le 25ᵉ.

Division La Font de Villiers, partie du sud du bois Leprince, se porte vers Mogador et Malmaison, puis continue à travers champs sur Vernéville. A 11 heures, elle bivouaque près du Télégraphe, face au sud-ouest.

Le 2ᵉ *régiment de chasseurs*, venant de Rezonville, va aussi à l'ouest de Vernéville par le bois Leprince et Malmaison (10ʰ30). Il est ensuite rallié par le 2ᵉ chasseurs d'Afrique, destiné à former dorénavant brigade avec lui. Itinéraire : Doncourt, Caulre, Vernéville (*R. H.*, II, 1904, 349-352).

Quant à la division Tixier, qui a bivouaqué vers la voie romaine, au nord-ouest de Rezonville, elle a reçu de Canrobert l'ordre de couvrir la retraite du corps d'armée. Elle prend position autour de Saint-Marcel, où est encore une partie du 3e corps, et se retire ensuite au sud-ouest de Vernéville [1].

L'ordre de minuit 30 arrive à Doncourt tardivement et en l'absence de Ladmirault, parti pour voir ses bivouacs. L'officier de service croit devoir le communiquer aussitôt aux troupes, ce qui les oblige à « renverser leurs marmites ». A sa rentrée, le général en témoigne « très vivement » son mécontentement. Avec tristesse, il fait part de ces dispositions à ses chefs de service, qu'il avait convoqués pour 9 heures. « Le maréchal possède sans doute des renseignements d'ensemble dont la portée et les conséquences nous échappent. Obéissons [2] ! »

Pour l'instant il se borne à faire filer les bagages et les convois ; le départ des troupes est fixé à midi. Mais des renseignements singulièrement exagérés amènent bientôt à l'avancer d'une heure.

Dès le point du jour, le 2e hussards a reconnu les directions de Vionville et de Mars-la-Tour. A 6 heures, trois régiments et deux batteries de la division Lorencez se sont établis à hauteur de Bruville, couvrant le reste du corps d'armée [3]. Après plusieurs heures d'attente, le divisionnaire les envoie reprendre leurs sacs au nord de Doncourt. Le 54e exécutait cette opération, quand, à 10 heures, une reconnaissance du 2e hussards annonce l'approche d'une « masse considérable de cavalerie » [4]. Aussitôt la brigade Berger, y

1. Journal de la division, *R. H.*, II, 1904, 446 ; deux batteries (8e et 12e du 8e) étaient près de Saint-Marcel ; deux (5e et 7e du 8e) à Gravelotte. Elles se rassemblent à 8 heures à Vernéville. Les 9e et 10e du 13e, affectées la veille à la division Bisson, leur sont rattachées, on ignore pourquoi.

2. Lieutenant-colonel Rousset, *Le 4e Corps*, 196.

3. 54e (2e brigade) à l'ouest du village, face à l'ouest ; 1re brigade, 8e et 9e batteries du 1er sur la croupe entre Bruville et Saint-Marcel (*R. H.*, II, 1904, 353). Le 65e est resté au nord de Doncourt.

4. Rapport du général Berger, 17 août, *R. H.*, II, 1904, 442. Il s'agit de trois escadrons du 11e hussards prussien marchant vers Jarny.

compris le 65e, revient prendre position au nord-ouest de Bruville et la 10e batterie du 1er rejoint les deux autres à l'est.

Peu après, se croyant menacé vers l'ouest, le général Berger fait occuper « fortement » Jarny dans cette direction. Puis le reste de la brigade fait demi-tour et exécute une marche en bataille qui l'amène entre Jarny et Doncourt. Sur les entrefaites, Lorencez a reçu l'ordre portant que sa division fera l'arrière-garde. Il ramène sa 1re brigade et son artillerie entre Doncourt et Bruville (vers 11 heures). La division Grenier, qui bivouaquait au sud de Doncourt, s'est rassemblée au nord-ouest[1].

Bien que la « masse de cavalerie ennemie » n'ait paru sur aucun point de l'horizon, cette fausse alerte détermine Ladmirault à hâter sa retraite. A 11 heures, le 4e corps se met en marche, la division Cissey en tête[2]. Seul de toute l'armée, il opère son mouvement dans un ordre relatif. La division Grenier met à profit une halte prescrite par Cissey pour prendre les devants. Vers 4 heures, elle s'établit entre Amanvillers et Montigny-la-Grange, face à l'ouest. Quant à la division Cissey, elle atteint Amanvillers vers 5 heures. Chose incompréhensible, elle reçoit de Ladmirault l'ordre de s'établir la gauche à Saint-Privat et la droite à Amanvillers, le dos à nos adversaires[3]. De faux renseignements ont amené le commandant du 4e corps à croire que les bois de Fèves et de Saulny, à l'est, sont occupés « par des tirailleurs ennemis ». Sans qu'on prenne la peine de le vérifier,

1. *R. H.*, II, 1904, 354, d'après le rapport Berger, 17 août, et le Journal de la division Grenier.

2. Par Anoux-la-Grange et le sud d'Habonville. Puis viennent les divisions Grenier et Lorencez ; la brigade de hussards flanque la colonne à gauche, le 3e dragons à droite ; le 11e dragons fait l'arrière-garde et flanque la droite de Lorencez ; les 11e et 12e batteries du 1er (réserve), établies au nord-est de Doncourt, laissent filer la colonne et marchent en queue jusqu'à Amanvillers. Les 5e et 6e du 11e, 6e et 9e du 8e vont de Saint-Marcel et de Bruville sur Amanvillers par Caulre, Malmaison et Vernéville (*R. H.*, II, 1904, 355).

3. Dans ses Souvenirs, *R. H.*, II, 1904, 440, Cissey écrit « la droite à Saint-Privat et la gauche à Amanvillers, face à Metz », ce qui est évidemment un lapsus. D'après le colonel Rousset, *Le 4e Corps*, 199, la division doit former *crochet défensif* au nord-est.

la division s'établit sur l'emplacement indiqué, le 73e tenant la gauche à Saint-Privat. Puis, comme nous le verrons, le 6e corps arrivant lui-même en ce point, Cissey ramène sa 2e brigade et son artillerie derrière la 1re, mais toujours face à l'est.

La division Lorencez n'atteint Amanvillers que vers 6 heures du soir. Un ordre non moins bizarre de Ladmirault l'envoie bivouaquer sur le plateau de la ferme Saint-Vincent, face au sud-est [1], c'est-à-dire à angle droit de notre ligne générale de bataille.

Si le mouvement du 4e corps s'est accompli dans un ordre relatif, il n'en a pas moins gêné de la façon la plus fâcheuse celui que le 6e corps opère vers la fin du jour.

Dès son installation autour de Vernéville, le maréchal Canrobert n'a pas tardé à se rendre compte du danger de cet emplacement. Vers midi, il rencontre le colonel Lamy, de l'état-major général, et le prie de faire observer au commandant en chef que la position du 6e corps est « très en l'air », qu'elle paraît « difficile à défendre par suite de la présence des bois [2] ». Peu après, « un dragon », que voit le maréchal, lui dit qu'il est envoyé pour prévenir les commandants de corps d'armée d'avoir à se tenir prêts à reprendre le jour même les positions conservées par nous la veille. Si absurde que soit cette communication, Canrobert la prend au sérieux et se déclare prêt à exécuter l'ordre prétendu. Toutefois il prie Bazaine « de ne pas oublier » qu'il n'a « plus de cartouches, plus de munitions d'artillerie », plus de vivres en dehors de la viande achetée sur place. Il fait suivre sa lettre de renseignements très contradictoires sur l'ennemi [3]. D'après les uns, son armée « est restée en

1. Journaux du 4e corps et de la division Lorencez, *R. H.*, II, 1904, 440, 441. L'emplacement choisi était d'abord entre Montigny et Amanvillers ; il fut changé, faute d'eau.

2. Déposition Canrobert au conseil d'enquête, *R. H.*, II, 1904, 358. La *R. H.*, *ibid.*, 357, émet à ce propos une opinion qui paraîtra sans doute singulière : « ...La situation du 6e corps n'eût sans doute pas paru périlleuse, s'il eût été conforme aux errements d'alors de faire tenir solidement les débouchés extérieurs des bois par quelques arrière-gardes. »

3. Cette lettre arrive à 2 heures à Plappeville (Note du sous-lieutenant Tho-

position à Vionville, compacte et résolue » ; d'après les autres, des fuyards et des blessés ont traversé Vaux pour passer la Moselle à Novéant.

Sur les entrefaites, Bazaine fait parvenir sa réponse au commandant du 6e corps, vers 3 heures[1]. Elle vaut d'être reproduite : « D'après les observations qui m'ont été transmises par le colonel Lamy au sujet de votre position à Vernéville, je vous autorise à quitter cette position et à aller vous établir sur le prolongement de la crête occupée par les autres corps. Vous pourriez occuper Saint-Privat-la-Montagne et vous relier par votre gauche au 4e corps établi à Amanvillers. Je vous prie de me faire connaître la détermination à laquelle vous vous serez arrêté et de me dire, en même temps, le point choisi pour votre quartier général, afin qu'il n'y ait pas de retard dans notre correspondance.

« *P.-S.* — Cette position de Vernéville avait été indiquée pour protéger la retraite du général de Ladmirault, qui est encore à Doncourt. »

Au reçu de ce singulier document, Canrobert réunit ses divisionnaires, leur donne les ordres de départ et rend compte à Bazaine (4h 30)[2].

Ses quatre divisions doivent partir à la même heure et se porter sur Saint-Privat, à travers champs, les deux régiments du général du Barail et un bataillon (3e du 100e) formant une arrière-garde très insuffisante pour le corps d'armée.

---

mas, *R. H.*, II, 1904, 451). Le texte publié *ibid.*, 450, diffère légèrement de celui de l'*Armée du Rhin*, 67, et des *Épisodes*, 98. Celui-ci porte Vionville au lieu de Tronville. Quand Bazaine reçut cette lettre il dit au sous-lieutenant Thomas : « Votre maréchal est un halluciné ! » Puis, après avoir indiqué sur une carte les nouveaux emplacements du 6e corps, il remit à l'officier sa réponse avec ces mots : « Vous direz au maréchal Canrobert qu'il sera probablement attaqué demain matin et qu'il organise immédiatement des tranchées. » Thomas en rendit compte vers 8 heures du soir, à Saint-Privat.

1. Instruction du procès Bazaine, déposition Canrobert, *R. H.*, II, 1904, 359 ; *Épisodes*, 97. Dans l'*Armée du Rhin*, 294, Bazaine écrit « à 4 heures » ; le maréchal Canrobert dit « 1h 30 » au conseil d'enquête sur les capitulations.

2. Voir ce compte rendu, *R. H.*, II, 1904, 360, 452 ; *ibid.*, 453, la réponse portée par le sous-lieutenant Thomas. Elle confirme l'autorisation donnée et annonce que des ordres sont donnés pour le ravitaillement.

Les divisions Levassor et Tixier marchent sur Amanvillers, celle de La Font de Villiers à l'est d'Habonville [1], vers Saint-Privat. Or, par suite du retard apporté à sa mise en route, le 4e corps est loin d'avoir terminé son mouvement. Quand les divisions Levassor et Tixier arrivent à l'ouest d'Amanvillers, elles se heurtent à celle du général de Lorencez. La première doit faire une halte de deux heures environ ; puis elle traverse la ligne ferrée de Metz à Verdun et va s'établir au sud de Saint-Privat (entre 8 heures et 9 heures du soir) [2]. Quant à la division Tixier, qui la suit, elle est bientôt séparée de son artillerie, placée pourtant entre ses deux brigades. Celle-ci s'égare et va, « au bruit du clairon français, bivouaquer, à 10 heures du soir, à Saint-Privat » [3]. L'infanterie s'établit vers la même heure entre ce village et la forêt de Jaumont, sauf un régiment fourvoyé dans la division Levassor, le 100e [4].

La division La Font de Villiers a d'abord marché à l'est d'Habonville, puis obliqué au nord-est vers Saint-Privat. Vers 7h30, elle bivouaque entre ce village et Roncourt, sans avoir été retardée par le 4e corps [5].

Quant à la cavalerie de du Barail, qui fait l'arrière-garde, sa marche est fort ralentie par les bagages au passage de la voie ferrée. Entre 11 heures et minuit seulement, elle arrive à l'ouest de Saint-Privat [6]. Le bruit de ses chevaux y cause une sorte de panique. On crie : « Aux armes ! » et peu s'en faut qu'elle ne soit accueillie par une décharge générale.

C'est à la division Metman, seule, que revient de couvrir la retraite. Vers 6 heures, la brigade Potier, renforcée d'une batterie de mitrailleuses (5e du 11e), se porte vers Rezon-

---

1. *R. H.*, II, 1904, 360. L'itinéraire de la division Bisson est inconnu.
2. *R. H.*, II, 1904, 361. Avant de quitter Vernéville, vers 1 heure, sur le bruit que Gravelotte est attaqué, Canrobert détache à Malmaison le 4e escadron du 2e chasseurs et le 1er bataillon du 28e. L'alerte étant fausse, les chasseurs rentrent au bivouac, mais le 28e reste à Malmaison jusque dans la nuit.
3. Journal du lieutenant-colonel de Montluisant (*R. H.*, II, 1904, 446).
4. Entre les 25e et 28e, au sud de Saint-Privat (*R. H.*, II, 1904, 361).
5. Le 9e de ligne bivouaque vers 9 heures au sud de Roncourt (*R. H.*, II, 1904, 362).
6. Elle bivouaque face au sud-ouest, presque au sud.

ville, la droite au bois Leprince, précédée du 6e escadron du 10e chasseurs, tandis que la brigade Arnaudeau surveille le bois des Ognons et la direction d'Ars. A l'extrême gauche, le 7e bataillon de chasseurs tient le ravin de la Mance, le génie organise la défense de Gravelotte.

Pendant l'écoulement des convois et des troupes, qui se prolonge jusque vers 11 heures du matin, la division demeure en position. Elle observe des mouvements de l'ennemi à courte distance, mais évite par ordre d'ouvrir le feu [1].

Lorsque nos colonnes ont traversé le ravin de la Mance, laissant derrière elles, en flammes, les monceaux de vivres et d'effets entassés autour de Gravelotte, la division Metman opère à son tour une retraite « par échelons et en ordre parfait ». Tout se borne à quelques coups de feu et à deux décharges de mitrailleuse sur des groupes apparus vers le sud [2]. La division va ensuite bivouaquer au nord de Moscou.

C'est ainsi que l'Armée du Rhin opère sa retraite. Bien que les distances soient très faibles, l'omission des dispositions les plus indispensables a compliqué outre mesure un mouvement que le mélange de plusieurs corps d'armée aurait déjà rendu fort pénible. On a peine à s'imaginer le désordre qui en résulte. Sur la route de Gravelotte, c'est un pêle-mêle indescriptible de troupes, de voitures de toute sorte. En cas d'attaque, la panique serait affreuse et la déroute peut-être inévitable [3]. La lenteur est extrême, comme la fatigue des hommes et des chevaux. La division Forton, à cheval depuis 4 heures du matin, n'a encore parcouru à 10h30 que 3 kilomètres [4]. « Un régiment du 4e corps mit toute la journée, de 5 heures du matin à

1. D'après l'Historique du capitaine Mignot (5e du 11e, *R. H.*, II, 1904, 435), sa batterie voit ainsi défiler, à 1,600 mètres, onze bataillons en colonne. Le Journal de la division et le Rapport Metman, 23 août, portent sept bataillons.

2. Rapport Metman ; il s'agit de deux compagnies du 71e (VIIe corps). Le 7e chasseurs eut deux blessés, le 71e français deux tués.

3. Général Fay, 90.

4. *R. H.*, II, 1904, 344, 364 ; lettre du général Gagneur, *ibid.*, 428 ; voir *suprà*, p. 357 et suiv.

6 heures du soir, pour parcourir la distance de Bruville à Montigny-la-Grange. » 12 kilomètres en treize heures[1] ! Non seulement nous perdons quantité d'approvisionnements, qui bientôt nous feront cruellement défaut, mais une partie du reste est gaspillée sans profit, quand elle n'est pas détournée de sa destination[2].

---

1. Le 64e (?), *Cours de l'École de guerre*, général Maillard, 55.
2. Journal de l'adjoint à l'intendance Bouteiller; Rapport Montaudon, *R. H.*, II, 1904, 425, 431.

III

BAZAINE ET L'EMPEREUR

Nos emplacements. — Avant-postes. — État des troupes. — Le ravitaillement. Bazaine et l'empereur.

L'armée occupe une ligne de hauteurs à l'ouest des bois qui bordent la rive gauche de la Moselle. Le terrain, en général découvert devant la partie nord de ses positions, se couvre toujours davantage à mesure qu'on descend vers le sud.

Le 2e corps tient la gauche, sur la croupe entre Saint-Hubert et Rozérieulles, au nord du ravin qui remonte de ce village vers la ferme du Point-du-Jour. Son front, qui mesure 2 kilomètres environ, fait face au sud-ouest et forme par suite flanc défensif pour notre ligne de bataille. Il est masqué vers l'ouest par les mouvements de terrain et par les bois qui longent la berge est du ravin de la Mance.

A droite, la division Vergé est formée au sud de la voie romaine, son front couvert par le Point-du-Jour [1]. La division Bataille est derrière la division Vergé ; la réserve d'artillerie entre ses deux brigades [2]. La brigade Lapasset tient l'extrémité de la croupe, au-dessus de Rozérieulles [3]. Les divisions Valabrègue, Forton et Desvaux sont derrière la gauche du 2e corps, dans le ravin de Châtel, sans qu'il y

1. Ou Bellevue. Division Vergé, le long et au sud de la voie romaine, la droite au coude du Point-du-Jour, 32e et 55e en première ligne, 76e et 77e en deuxième ; 12e batterie du 5e entre les deux brigades ; 5e et 6e du 5e derrière des épaulements de chaque côté du Point-du-Jour ; 3e bataillon de chasseurs dans cette ferme que le génie a mise en état de défense (*R. H.*, II, 1904, 373).

2. Division Bataille au nord de la voie romaine, les 8e et 23e le long de cette chaussée, à l'est et à l'ouest du mamelon 346, sur lequel sont les batteries ; les 66e et 67e, en arrière, le long du bois de Châtel ; le 12e chasseurs et la réserve d'artillerie entre les deux brigades (*R. H.*, II, 1904, 374).

3. Les 84e et 97e sur la croupe, la 7e batterie du 2e dans leur intervalle, le 3e lanciers au nord-est de Rozérieulles (*R. H.*, II, 1904, 374).

ait, pour le choix de cet emplacement, d'autres raisons que l'abondance de l'eau.

Le 3[e] corps tient l'espace entre la voie romaine et la ferme de La Folie, 3,200 mètres environ. Adossé aux bois qui bordent le ravin de Châtel, il occupe les hauteurs à l'ouest, face aux massifs des Genivaux et de La Charmoise, qui le masquent en partie[1]. Ses quatre divisions d'infanterie, déployées, tiennent déjà leurs positions du lendemain. Une fraction de leur longue ligne est en avant des crêtes, pleinement exposée aux vues de l'ouest. Comme devant le 2[e] corps, les approches de l'ennemi seront favorisées par le ravin et les bois de la Mance. Des travaux de campagne sont ébauchés sur le front de ces deux corps d'armée.

Le 4[e] corps occupe une partie de l'espace entre La Folie et le nord d'Amanvillers, à mi-chemin de ce village au hameau de Jérusalem. Comme nous l'avons dit, ses éléments font face au moins à trois directions différentes, dont deux opposées. Il n'est pas possible de démêler une idée dans ce dispositif[2].

1. *Division Montaudon* entre La Folie et Leipzig : 95[e] et 81[e] en première ligne ; 18[e] chasseurs, 51[e] et 62[e] en deuxième ; une batterie près de La Folie ; deux près de Leipzig.

Division Nayral entre Leipzig et l'Arbre mort : 19[e], 15[e] chasseurs, 41[e] en première ligne ; 69[e], 80[e] en deuxième ligne ; l'artillerie près de l'Arbre mort.

Division Metman entre l'Arbre mort et Moscou : 7[e] chasseurs, 7[e], 29[e], 59[e] en première ligne ; 1[er] et 2[e] bataillons du 71[e], artillerie en deuxième ; 3[e] du 71[e] à Moscou.

Division Aymard entre Moscou et le coude de la route de Verdun, vers le Point-du-Jour : 80[e] et 85[e] sur trois lignes, près de la route, avec le 2[e] du 80[e] à Saint-Hubert (1[ers] des 80[e] et 85[e] en première ligne ; 2[e] du 85[e] et 3[e] du 80[e] en deuxième ; 3[e] du 85[e] en troisième). En arrière, leur droite à 300 mètres est de Moscou, les 11[e] chasseurs, 60[e] et 44[e] ; l'artillerie derrière cette brigade.

Division Clérembault et *réserve d'artillerie*, derrière la division Nayral (*R. H.*, II, 1904, 375 et suiv.).

2. *Division Lorencez*, à cheval sur le chemin de Lorry, face au sud-est, 54[e] et 65[e] en première ligne ; 2[e] chasseurs, 33[e], 15[e] en deuxième ; artillerie en troisième.

Division Cissey, face à l'est, au nord d'Amanvillers et à l'est du chemin de ce village à Saint-Privat : 1[er] et 6[e] en première ligne ; 73[e] et 57[e] en deuxième ; 20[e] chasseurs et artillerie en troisième.

Division Gondrecourt (remplaçant Legrand, tué le 16), face au sud-ouest, entre Amanvillers et la voie ferrée.

Division Grenier, face au sud-ouest également, la droite à Amanvillers, la gauche vers Montigny (3[e] chasseurs, 13[e], 43[e], 64[e], 98[e], celui-ci face au sud) ; en deuxième ligne, l'artillerie et la réserve d'artillerie (*R. H.*, II, 1904, 379).

Devant son front (2,800 mètres environ), les pentes descendent insensiblement vers le sud-ouest ; seuls les bois de La Cusse en rompent la monotonie. Aucun travail n'a été ébauché pour renforcer nos positions, d'ailleurs très fortes naturellement.

Le 6e corps tient l'extrême droite jusqu'à Roncourt, face au sud-ouest, à l'ouest et au nord-ouest. Son installation se ressent de l'heure tardive. Par contre, le terrain devant lui est plus découvert encore que pour le 4e corps. Ses longues et molles ondulations fourniront à notre infanterie un excellent champ de tir[1].

La Garde, moins la cavalerie bivouaquée près de Longeau, est tout entière réunie entre le fort de Plappeville et le mont Saint-Quentin, derrière notre extrême gauche, à une distance aussi grande que possible de notre droite, l'aile la plus faible et la plus menacée[2].

Les conditions de notre installation expliquent assez toutes ces incohérences. Presque partout les troupes occupent leurs positions du lendemain ; leur déploiement est à peu près effectué et leurs lignes de tranchées-abris indiquent nettement nos emplacements à l'adversaire[3]. Si les abords de ceux des 4e et 6e corps favorisent leur défense, il n'en va

---

1. *Division La Font de Villiers*, face à l'ouest, entre Saint-Privat et Roncourt, 75e et 91e en première ligne, 93e et 94e en deuxième ; l'artillerie entre les deux ;

Division Bisson (9e de ligne) à la droite, face à Roncourt (nord-ouest) et à 300 mètres de ce village ;

Division Levassor, face au sud-ouest, au sud de Saint-Privat, 25e et 26e en première ligne ; 70e et 28e en deuxième ; artillerie entre les deux ;

Division Tixier, 4e, 10e et 12e à l'est de Saint-Privat, face à l'ouest ; 9e chasseurs à l'est de Jérusalem ; 100e face au sud-ouest entre les 26e et 28e (division Levassor).

Brigade La Jaille, face au sud, le long de la route de Sainte-Marie-aux-Chênes à Saint-Privat (*R. H.*, II, 1904, 381).

2. Sa droite est à 8 kilomètres à vol d'oiseau de Saint-Privat : *division Deligny* sur les pentes nord du Saint-Quentin, *face au sud* sur deux lignes ; *division Picard :* 2e et 3e grenadiers au col de Lessy derrière Deligny, sur une ligne ; zouaves, 1er grenadiers, artillerie, guides au plateau de Plappeville, *face à l'est ;*

Réserve générale d'artillerie et réserve de la Garde sur le plateau du Saint-Quentin, *face au sud*, à la gauche des voltigeurs (*R. H.*, II, 1904, 378).

3. Verdy du Vernois, *Im grossen Hauptquartier*, 83.

pas de même pour ceux des 2e et 3e, précédés de bois et d'accidents de terrain où l'ennemi peut s'abriter. En dépit de l'ordre de Bazaine, l'arrivée tardive de la plupart des troupes et aussi notre habituelle insouciance ne nous ont permis d'entreprendre qu'un nombre limité de travaux défensifs. La droite en est dépourvue, ainsi qu'une partie du centre.

Malgré l'étendue de notre front (11 à 12 kilomètres), nous sommes entassés outre mesure sur certains points ; nos échelons sont si rapprochés que toute manœuvre leur est interdite ; ils seront engagés à peu près simultanément sur tout le front. Si les réserves partielles font défaut, notre réserve générale est placée de telle sorte que son rôle en sera aussi difficile que possible. De même pour le gros de la cavalerie, trois divisions entassées dans un ravin derrière notre gauche, à l'aile où la configuration du sol les empêchera de rendre le moindre service.

Nous n'avons même pas d'avant-postes sérieux. Le maréchal Bazaine s'est abstenu de toute indication à cet égard, et ses commandants de corps d'armée manquent à tel point d'initiative que les quelques grand'gardes établies le sont au gré d'impressions individuelles, sans nulle relation entre elles. La plupart sont très rapprochées des troupes.

Le 2e corps fait exception dans une certaine mesure. Le général Lapasset a porté ses avant-postes à hauteur de Sainte-Ruffine et de Jussy, vers la Moselle, à 1,500 mètres environ de son bivouac, de façon à tenir les débouchés de la vallée[1]. Le 77e (division Vergé) a détaché des grand'-gardes (3e bataillon) le long de la route de Verdun et dans les carrières du Point-du-Jour. Mais le 23e (division Bataille) installe les siennes en arrière de cette ligne de sécurité[2]. Le ravin et les bois de la Mance restent inobservés.

Au 3e corps, nos dispositions sont moins raisonnées

---

1. Trois compagnies du 2e bataillon du 97e entre Sainte-Ruffine et Jussy ; trois compagnies du 84e (6e du 1er, 3e du 2e, 4e du 3e) sur la croupe à l'ouest de Jussy (*R. H.*, II, 1904, 374).

2. *R. H.*, II, 1904, 377.

encore. La division Aymard détache un bataillon (2e du 80e) à Saint-Hubert, à 600 mètres en avant de notre front. A l'ouest, une compagnie d'un autre bataillon (6e du 3e) surveille la route vers Gravelotte ; enfin le 3e bataillon du 60e a été poussé dans la partie sud du bois des Genivaux, mesure tout à fait insuffisante. Par contre, Le Bœuf prescrit à la division Montaudon de « défendre les bois de Vigneulles » vers l'est ; elle « devra observer la route de Briey et le village de Saulny, éclairer et garder la route qui vient d'Amanvillers »[1].

Au 4e corps, la division Grenier place des grand'gardes qui font, elles aussi, face aux directions les plus opposées[2]. Quant à la division Cissey, les siennes regardent vers Metz, comme elle. Un témoin dit même qu'elles tirent toute la nuit[3], sans adversaires.

Il est presque inutile d'ajouter que le 6e corps, arrivé si tard au bivouac, n'établit aucun service de sécurité digne de ce nom[4].

On voit à quoi se bornent les mesures en vue de protéger l'armée. Comme l'infanterie, la cavalerie reste presque partout inactive. Il n'y a aucune trace de ses reconnaissances, en dehors de celles que la division Desvaux détache vers Ars-sur-Moselle[5]. Bourbaki prescrit au général Picard d'en envoyer le 18 avant le jour jusqu'au delà d'Amanvillers et Saulny[6], mais ces directions montrent assez qu'elles seront inutiles.

---

1. Réponse au rapport du 17 août, division Montaudon, *R. H.*, II, 1904, 432. Ces prescriptions dérivent sans doute de celles de Bazaine (Lettre-circulaire du 17 août, *ibid.*, 218) : « ...Les corps devront exécuter les travaux de défense nécessaires pour s'établir solidement. Il y aura lieu aussi de reconnaître les communications en arrière à travers les bois et de faire occuper certains points. »

2. Au 13e, deux grand'gardes, l'une à la ferme Champenois (3e du 2e), l'autre un peu au nord ; le 64e a une compagnie sur le chemin de La Folie à Sainte-Marie-aux-Chênes, à 500 mètres de son front ; le 98e une compagnie sur le chemin d'Amanvillers à Châtel, derrière son flanc gauche, face à l'est, et une autre sur le mamelon 343 face à la division Montaudon (*R. H.*, II, 1904, 380).

3. Lieutenant-colonel Patry, 91.

4. Du moins la *R. H.* et les documents à l'appui n'en font aucune mention.

5. Voir une lettre de Bourbaki à Desvaux et la réponse, *R. H.*, II, 1904, 460.

6. Le général Bourbaki au général Picard, *R. H.*, II, 1904, 460.

Les ordres pour la retraite ont provoqué dans nos rangs une vive surprise qui confine à la colère et fait naître des germes d'indiscipline. La tristesse est générale [1]. Toutefois si, dans la masse, officiers et soldats pensent ainsi, la plupart des commandants de corps d'armée semblent accepter volontiers la solution choisie par Bazaine [2]. Comme la veille, l'action du maréchal Le Bœuf est pour paralyser les idées d'offensive que pourrait avoir le commandant en chef. A deux reprises, il insiste sur le manque de vivres, trop réel, alors que nous venons de détruire les approvisionnements entassés autour de Gravelotte [3]. Canrobert fait entendre les mêmes plaintes.

Il y a si peu d'initiative chez nous, même dans les rangs les plus élevés, nos habitudes de centralisation sont si invétérées, que les lieutenants de Bazaine comptent uniquement sur lui pour remédier à cette situation. Ils ne font aucun effort pour utiliser les ressources, pourtant considérables, qu'ils trouveraient à portée de leurs bivouacs. Quant au commandant en chef, il prend des mesures qui resteront inefficaces. Nos services administratifs sont trop routiniers pour répondre uniformément aux besoins de troupes placées dans des situations très différentes. D'autre part, l'arrivée au bivouac d'une forte proportion de l'armée est si tardive qu'elle ne peut se ravitailler le soir même.

L'objectif du maréchal serait de pourvoir chaque homme des quatre jours de vivres du sac, de compléter ses munitions, ses effets de campement. Il invite les corps d'armée à envoyer au Ban-Saint-Martin les voitures nécessaires pour leur ravitaillement, « les convois d'administration n'ayant pu monter jusqu'à Plappeville » [4]. Il se met ainsi en con-

1. Général Fay, 99; colonel Fix, 267; lieutenant-colonel Patry, 91; général d'Andlau, 82; général Montaudon, II, 105; notes de M. le général Saussier, *R. H.*, IV, 1903, 458.

2. Sauf les généraux Bourbaki (d'Eichthal, 57) et de Ladmirault (Voir *suprà*, p. 361).

3. Lettres au maréchal Bazaine, 2h30 et 4h30 du soir, *R. H.*, II, 1904, 230.

4. Le maréchal Bazaine aux commandants de corps d'armée, 17 août, *R. H.*, II, 1904, 218. Cette lettre est une *olla podrida* de toutes sortes de recommandations ayant trait aux sujets les plus variés.

tradiction avec les dispositions arrêtées par l'intendant en chef. Vers 8 heures du matin, celui-ci avait conduit 450 voitures à l'ouest de Moulins, sur la route de Verdun. Un ordre du général Coffinières fait rétrograder ce convoi sur Plappeville, où il arrive dans la matinée. On compte le fractionner entre les corps d'armée [1]. Peu après, nouvelles dispositions, contraires aux précédentes. C'est aux commandants de corps d'armée qu'il appartiendra d'envoyer prendre un jour de vivres au plateau de Plappeville [2].

De divers côtés on s'efforce de réparer le temps perdu, en accumulant vivres et munitions à Metz, à Verdun, à Longuyon [3]. On cherche à donner toute l'extension possible à la fabrication du biscuit dans Metz [4]. On reconnaît, un peu tard, que cette grande place dispose d'une très faible quantité de munitions. En dehors de 836,765 cartouches, de 794 coups de 12, 3,840 de 4, 4,350 de mitrailleuses qu'elle pourra distribuer à l'armée le matin du 18, elle n'aura plus de munitions disponibles. On ne peut compter sur la fabrication locale, faute de certains éléments que l'on réclame au ministère de la guerre le 17 août [5] et qui ne parviendront naturellement plus à Metz.

En dépit de notre inaction, nous sommes assez bien informés sur l'ennemi. Les habitants, l'observatoire de la cathédrale et les forts sont unanimes à signaler des mouvements de troupes presque ininterrompus au sud de la ville.

---

1. L'intendant de Préval au maréchal Bazaine, 17 août, s. h., *R. H.*, II, 1904, 219.

2. Note du maréchal Bazaine, s. h.; le chef d'état-major général à tous les commandants de corps d'armée et chefs de service, s. h., *R. H.*, II, 1904, 219.

3. Le ministre de la guerre au maréchal Bazaine, d. t. ch., 7h5 du soir; l'intendant général aux sous-intendants et commandants de place de Sedan, Longwy et Montmédy, *R. H.*, II, 1904, 222 et suiv.

4. L'intendant général Wolf à l'intendant militaire de la 5e division, 17 août, *R. H.*, II, 1904, 222.

5. Note du grand quartier général, 17 août, *R. H.*, II, 1904, 223. Les chiffres des distributions réelles diffèrent de ceux-ci (*ibid.*, 224). Les renseignements contenus dans cette note sont en contradiction avec le Journal du général Coffinieres (*ibid.*, 468), au sujet de la fabrication des cartouches.

Les données développées par Bazaine lui ont été fournies par le général Soleille (*Enquête*, dépositions, IV, Bazaine, 197; *Épisodes*, 94).

Elles traversent la Moselle en amont afin de gagner le plateau de Gravelotte[1]. Pourtant, « pas un avis n'est envoyé aux commandants de corps, pas un ordre n'est donné, pas une disposition n'est prise pour le cas d'une attaque de l'ennemi ; on se repose sur les instructions générales de la veille... »[2]. Tout l'effort de Bazaine semble se borner à une correspondance très active avec l'empereur, le ministre de la guerre et même le maréchal de Mac-Mahon.

Napoléon III est parti de Gravelotte affectant une confiance entière : « L'armée est réunie et pleine d'ardeur. » — « Tout va de mieux en mieux[3]. » L'absence de nouvelles ne tarde pas à modifier ces impressions, si elles sont sincères. Le 17, dans la matinée, l'empereur réclame des renseignements au maire d'Étain[4]. Un peu plus tard, nouvelle demande, adressée cette fois au général Coffinières, presque dans les mêmes termes[5] ; la réponse n'est pas rassurante : « Hier 16, il y a eu une affaire très sérieuse du côté de Gravelotte. Nous avons eu l'avantage dans le combat, mais nos pertes sont grandes. Le maréchal s'est concentré sur Metz et campe sur les hauteurs de Plappeville. Nous demandons du biscuit et de la poudre. Metz est à peu près bloqué[6]. »

Ce télégramme laconique, où de cruelles vérités semblent

1. Général Jarras, 119. Voir les télégrammes adressés à Coffinières par les commandants de Queuleu, du Saint-Quentin, de Plappeville et par l'observatoire de la cathédrale de 1h5 à 5h25 du soir (*R. H.*, II, 1904, 474-477).

2. Général d'Andlau, 84. Une note établie au grand quartier général (*R. H.*, II, 1904, 473) montre que nous ignorons encore l'ordre de bataille de l'ennemi. Des modifications apportées depuis le 15 juillet dans la composition de ses corps d'armée nous amènent à des conclusions fort erronées. Nous supposons ainsi que la IIe armée est celle de Steinmetz, Frédéric-Charles commandant la IIIe ou la Ire.

3. L'empereur à l'impératrice, 16 août, d. t., s. h. ; le prince impérial à l'impératrice, 16 août, d. t., s. h., *Papiers et Correspondance*, I, 421.

4. D. t., 10h28 du matin, *Papiers et Correspondance*, I, 421.

5. D. t., 2h5 du soir, *R. H.*, II, 1904, 226.

6. Le maréchal commandant supérieur (*sic*) à l'empereur, d. t., 3h15 du soir. On n'a pu fixer l'origine exacte de ce télégramme au procès Bazaine, audience du 31 octobre (*R. H.*, II, 1904, 226). Il semble qu'il émane de Coffinières. Un télégramme du maréchal au ministre de la guerre, 3h30 (*L'Armée du Rhin*, 293), est beaucoup moins pessimiste. Un autre, de 4 heures (*Journal officiel*, 18 août, 1437), l'est moins encore. On peut voir (Général de Palikao, *Un Ministère de la guerre de vingt-quatre jours*, 72) les conséquences rassurantes qui en sont tirées.

être mal dissimulées, ne satisfait pas l'empereur. Il réclame plus de détails[1]. Avant même d'avoir reçu cette demande, Bazaine rompt avec son mutisme. A 4h 30, il adresse à Napoléon III ce télégramme chiffré : « J'ai eu l'honneur d'écrire à V. M. hier soir pour l'informer de la bataille soutenue, de 9 heures du matin à 9 heures du soir, contre l'armée prussienne qui nous attaquait dans nos positions de Doncourt à Vionville. L'ennemi a été repoussé et nous avons passé la nuit sur les positions conquises. La grande consommation qui a été faite de munitions d'artillerie et d'infanterie, la seule journée de vivres qui restait aux hommes m'ont obligé à me rapprocher de Metz, pour réapprovisionner le plus vite possible nos parcs et nos convois.

« J'ai établi l'Armée du Rhin sur les positions comprises entre Saint-Privat-la-Montagne et Rozérieulles. Je pense pouvoir me remettre en marche après-demain, en prenant une direction plus au nord, de façon à venir déboucher sur la gauche de la position d'Haudiomont, dans le cas où l'ennemi l'occuperait en force pour nous barrer la route de Verdun et pour éviter les combats inutiles qui retardent notre marche. — Le chemin de fer des Ardennes est toujours libre jusqu'à Metz, ce qui indique que l'ennemi a pour objectif Châlons et Paris. On parle toujours de la jonction des armées des deux princes. Nous avons devant nous le prince Frédéric-Charles et le général Steinmetz[2]. »

On voit que le maréchal s'efforce d'expliquer de son mieux la retraite de l'armée après un succès. Il fait intervenir les motifs déjà donnés à ses commandants de corps d'armée, « la grande consommation de munitions » et le défaut de vivres. Il annonce l'intention de se remettre en marche le 19, plus au nord. Mais comment peut-il songer à se frayer passage dans cette direction, si l'ennemi, renforcé les 17 et

---

1. D. t., 4h 13 du soir, *R. H.*, II, 1904, 225.

2. *L'Armée du Rhin*, 64 ; *Épisodes*, 98. Ce texte n'est pas rigoureusement conforme à celui de la *R. H.*, II, 1904, 227. Le télégramme en question est confirmé par une dépêche à l'empereur et au ministre de la guerre (*L'Armée du Rhin*, 65).

18, doit chercher à l'arrêter, alors que le 16, avant d'avoir reçu ces renforts, les Allemands lui ont interdit la route de Mars-la-Tour? Que signifie cette mention de la « position d'Haudiomont », qui barre en effet cette dernière voie à hauteur des côtes de Meuse? Aucun renseignement n'y indique la présence de l'ennemi, que l'on sait au contraire dans le voisinage immédiat de l'armée. La prétendue intention de marcher le 19 vers le nord cadre mal, en vérité, avec celle, à peine dissimulée, de se replier sous Metz à la même date[1].

Il semble donc que, dans cette dépêche comme dans ses communications aux commandants de corps d'armée, Bazaine cache ses véritables intentions. Soit qu'il se croie incapable de reprendre son mouvement vers la Meuse, soit que la perspective de retomber sous la tutelle de l'empereur l'effraye, il a l'idée arrêtée de se replier sous Metz. La bataille défensive qu'il va livrer, et dont il escompte l'insuccès, lui permettra de justifier ce mouvement, comme le prétendu manque de vivres et de munitions le soir du 16 août.

Le télégramme du maréchal n'est pas encore parvenu à l'empereur qu'une nouvelle demande de renseignements est envoyée du camp de Châlons : « Dites-moi la vérité sur votre situation afin de régler ma conduite ici. Répondez-moi en chiffres.[2] » Au lieu de se conformer à cet ordre, Bazaine prend une échappatoire. Il écrit à l'empereur une longue dépêche contenant des renseignements, parfois fantaisistes, sur l'ennemi et prêtant à une démonstration qu'il fait alors vers le fort de Queuleu une importance tout à fait disproportionnée. Puis le maréchal insiste sur notre manque de vivres et de munitions, non sans l'exagérer; il confirme son intention de reprendre la marche « dans deux jours, si cela est possible », et de suivre « la route de Briey. Nous ne perdrons pas de temps, à moins que de nouveaux combats ne déjouent nos combinaisons[3] ».

---

1. Voir *suprà*, p. 350, 352.
2. L'empereur au maréchal Bazaine, d. t. ch., 5h 10 du soir.
3. Le maréchal Bazaine à l'empereur, 17 août (écrit après 6h 30, pendant la

Il semble que Bazaine s'étudie à rendre plus sensibles encore les difficultés signalées dans son télégramme de 4h 30 et qui s'opposent à la reprise de sa marche. A bien lire ces deux documents, elle devient de moins en moins probable.

Au lieu de confier au télégraphe cette dernière communication, le maréchal la remet à l'un de ses officiers, le commandant Magnan, avec mission de la porter à l'empereur ainsi que des détails complémentaires[1]. N'est-ce pas une manière de gagner du temps, d'éviter un ordre précis, difficile à éluder?

Quoi qu'il en soit, cet échange de correspondance se termine le 17 août par les félicitations, bien peu méritées, que Napoléon III adresse à Bazaine pour son « succès » du 16[2].

---

canonnade de Queuleu), *R. H.*, II, 1904, 228. Sont jointes à cette dépêche la note du général Soleille concernant les ressources de Metz (Voir *suprà*, p. 374) et la copie de la dépêche du 16 à 11 heures du soir. Le texte publié par la *R. H.* diffère très sensiblement de celui de *L'Armée du Rhin*, 65. Ce dernier est visiblement altéré.

1. Voir deux télégrammes, le dernier chiffré (s. h. et 8h 14 du soir), adressés par Bazaine à l'empereur pour lui annoncer le départ du commandant Magnan (*R. H.*, II, 1904, 228, 229). Cet officier est chargé de réclamer le remplacement de Jarras par Cissey et celui de Frossard par Deligny (Mémoire rédigé par le commandant Magnan en 1873 [?] *ibid.*, 370). On verra dans un autre volume comment il remplit sa mission.

2. D. t., 9 heures du soir, *R. H.*, II, 1904, 229.

IV

DISPOSITIONS DE FRÉDÉRIC-CHARLES

Moltke et Frédéric-Charles. — Lettre de Stiehle. — Divergences de vues. — Ordres à Steinmetz. — Dispositions de Frédéric-Charles. — Le XIIe corps. — La Garde. — Nouveaux ordres à Steinmetz.

C'est vers midi, à Herny, que le quartier général du roi Guillaume reçoit les premières nouvelles de la bataille du 16 août. Le lieutenant-colonel von Bronsart, qui a été détaché pour observer les événements à l'ouest de la Meuse, s'est joint au IIIe corps et rend compte vers 9^h30, de Buxières, que l'on se dispose à attaquer un camp français près de Rezonville. Un télégramme envoyé de Pont-à-Mousson (11^h45) par l'état-major de la IIe armée contient le même renseignement. A son arrivée dans cette ville, Moltke trouve une lettre du général von Stiehle, chef d'état-major de Frédéric-Charles, complétant les données envoyées jusqu'alors et reflétant les idées du prince sur la situation au moment où il se portait vers le champ de bataille [1] : « ... Le compte rendu du IIIe corps daté de Vionville à 10 heures du matin permet de conclure qu'une forte fraction ennemie a été coupée (*abgedrängt*) et se retire sur Thionville. Le IIIe corps est invité à poursuivre directement l'adversaire en avançant l'aile gauche, afin de le refouler dans Thionville ou vers la frontière belge. Comme ces éventualités étaient à prévoir, l'ordre d'armée de ce jour accorde une certaine indépendance à la droite de la IIe armée (X^e, IIIe, IXe corps) en la mettant à la disposition du général von Voigts-Rhetz pour le cas où Son Altesse Royale ne serait pas elle-même sur place.

« Je crois qu'il y a lieu de laisser les quatre autres corps

1. *État-major prussien,* I, 651.

de la II[e] armée continuer tranquillement vers la Meuse, de Bannoncourt à Commercy, de façon à être demain maîtres des passages. Mais il faudra bien alors nous arrêter plusieurs jours afin de ne pas déboucher, avec des têtes de colonnes isolées, de l'Argonne dans la plaine de Champagne...[1] »

L'état-major de la II[e] armée persiste visiblement dans cette idée qu'il s'agit là, uniquement, d'une rencontre avec une fraction notable de l'armée française. Il se propose de la refouler au moyen de sa droite, tandis que la gauche continuera vers la Meuse.

Moltke ne partage pas cette manière de voir. Il attache plus d'importance aux renseignements venus de Rezonville et croit qu'ils indiquent un « tournant » des événements. Pour assurer un renfort le 17 août aux corps engagés contre nous, il envoie le soir même au prince royal de Saxe l'ordre de mettre le XII[e] corps en marche par Thiaucourt sur Mars-la-Tour, sa cavalerie le précédant vers la route de Verdun[2].

En outre, le chef d'état-major du roi fait connaître ses vues à Stiehle en ces termes : « D'après les idées admises ici, la décision de la campagne exige de rejeter vers le nord la masse de l'ennemi qui se retire de Metz. Plus le III[e] corps a d'adversaires devant lui, plus grand sera le succès demain, lorsque les X[e], III[e], IX[e], VIII[e], VII[e] corps, peut-être aussi le XII[e], seront disponibles contre eux.

« C'est seulement quand ce but capital aura été atteint que les I[re] et II[e] armées se déploieront en vue de continuer vers l'ouest. Les corps d'armée non intéressés de la II[e] armée peuvent dès maintenant s'arrêter.

« L'intérêt d'atteindre rapidement la Meuse paraît secondaire; celui de s'emparer de Toul est de haute importance.

1. *Moltkes Korrespondenz*, I, III, I, 231. Un post-scriptum, également de 2 heures du soir, porte que, d'après un compte rendu du général von Kraatz, daté de 11 heures du matin à Thiaucourt, « le III[e] corps est engagé à Rezonville contre de fortes masses ennemies... ». La 20[e] division est en marche pour le secourir, la 19[e] a été invitée à suivre.

2. *État-major prussien*, I, 652.

Il n'y a aucune nécessité en ce moment de détacher trois des corps de la IIe armée [1]. »

On voit quelles divergences essentielles présentent les conceptions de Moltke et de Frédéric-Charles. Le chef d'état-major du roi voit plus nettement la situation, mais ses vues ne sont pas exemptes d'illusions. En outre, comment expliquer la faculté laissée à Frédéric-Charles d'arrêter « dès maintenant » les « corps non intéressés » de la IIe armée? Sans insister sur le vague de ces termes, on doit observer que la concentration de toutes les forces allemandes s'impose pour en finir avec nos troupes de la Moselle.

Dès l'après-midi du 16, lorsque sont parvenues les premières nouvelles, Moltke a envoyé un officier à Steinmetz, avec l'ordre verbal de tenir le 17 les VIIe et VIIIe corps à Corny et à Arry, prêts à franchir la Moselle immédiatement derrière le IXe. Ces instructions sont complétées ensuite par une dépêche [2]. Cette fois, Moltke fait allusion à la possibilité de couper Bazaine de Châlons et de Paris ; il paraît admettre que les IIIe, Xe, IXe, VIIe et VIIIe corps suffiront à cette tâche.

Lorsque, vers 8 heures, Steinmetz reçoit la communication de Moltke, les dispositions nécessaires ont déjà été prises. En se rendant à Coin-sur-Seille, le général a été avisé par Gœben de la bataille engagée par la IIe armée « aux environs de Gorze ». Aussitôt les VIIe et VIIIe corps

1. *Moltkes Korrespondenz*, 8 heures du soir, I, III, I, 231.

2. « L'ennemi en retraite de Metz a été attaqué aujourd'hui à Rezonville par le IIIe corps venant de Gorze. Le Xe corps y a été appelé de l'ouest. Pour couper l'ennemi de Châlons et de Paris en le refoulant vers le nord, et vu l'importance de ses forces, S. M. le roi prescrit que les deux corps disponibles de la Ire armée passeront la Moselle immédiatement derrière les troupes du IXe corps. Les trains des trois corps devront rester sur la rive droite jusqu'à ce que le passage des troupes soit terminé.

« Le commandement de l'armée dirigera ensuite les VIIIe et VIIe corps uniquement en vue de les amener rapidement devant l'ennemi.

« Les mesures à prendre afin de déployer à nouveau les deux armées pour la reprise de leur marche vers l'ouest sont réservées » (*Moltkes Korrespondenz*, I, III, I, 5 heures du soir, 230). Une dépêche à la IIe armée, 8 heures du soir, *ibid.*, est dans le même sens. Moltke autorise de nouveau « le reste de la IIe armée à s'arrêter, en se bornant à occuper les passages de la Meuse par des avant-gardes poussées au loin ».

ont eu l'ordre de pousser leurs équipages de ponts en avant et de jeter chacun au moins un passage sur la Moselle, l'un à Corny, l'autre à Arry.

Après avoir reçu les instructions de Moltke, Steinmetz prescrit au VIIe corps et à la 1re division de cavalerie de se tenir prêts à passer la rivière à Corny ; au VIIIe de faire de même à Arry. La 3e division de cavalerie s'établira entre Pouilly et Marly pour couvrir cette opération et protéger les trains des deux corps [1].

Le soir du 16, Frédéric-Charles a établi son quartier général à Gorze. Selon toute probabilité, nos masses, de beaucoup supérieures en nombre, reprendront l'offensive dans la matinée suivante, afin de s'ouvrir un passage vers l'ouest. L'épuisement des corps engagés exige l'arrivée aussi matinale que possible de troupes fraîches pour résister à cette nouvelle attaque. Par suite, dès que le prince a pris les mesures voulues afin de ravitailler l'armée en munitions, il donne, entre 10 heures et 11 heures des ordres en vue d'attirer à lui toutes les fractions disponibles. Contre l'opinion deux fois émise par Moltke, il ne s'en tient pas à sa droite. Seuls les IIe et IVe corps, qui, à Buchy et aux Saizerais, sont à deux fortes étapes du champ de bataille, ne peuvent l'atteindre le 17 août. On maintient pour eux les dispositions précédentes [2]. Le IIe corps poussera jusqu'à Pont-à-Mousson, le IVe aux environs de Boucq.

Le XIIe corps et la Garde sont à des distances moindres, mais encore considérables (30 à 37^{km},5). Ainsi que le IXe, beaucoup plus rapproché, ils sont avisés des événements du jour et reçoivent les prescriptions suivantes : le IXe corps, dont le quartier général est à Gorze, se rassemblera au point du jour sur les hauteurs au nord. Le XIIe se mettra en

---

1. *État-major prussien,* I, 653. La nuit même, les pontonniers des VIIe et IXe corps jettent près du pont suspendu de Corny trois nouveaux ponts de bateaux et de chevalets. A Arry, le VIIIe établit un deuxième pont à côté de celui jeté par le IIIe corps. Dans l'intervalle, le capitaine Baumann, de l'état-major de la IIe armée, s'efforce de dégager les routes couvertes des trains du IXe corps ; il y parvient avant le jour.

2. Voir *suprà*, p. 229.

marche la nuit même pour gagner par Thiaucourt les environs de Mars-la-Tour et y prendre position derrière le X[e]. Enfin la Garde marchera sans retard, elle aussi, par Beney et Chambley sur Mars-la-Tour, pour s'y établir à la gauche des Saxons, tandis que sa cavalerie continuera vers la Meuse[1].

Les fractions les plus éloignées du IX[e] corps n'ont pas 15 kilomètres à parcourir pour atteindre le point de rassemblement. On peut à peu près compter qu'il arrivera derrière la droite allemande aux premières heures de la matinée. Quant au XII[e] corps et à la Garde, leur intervention paraît beaucoup moins assurée. Mais l'initiative de leurs chefs la rend plus facile.

A la suite de l'ordre direct reçu du grand quartier général, le commandant du XII[e] corps a prescrit à sa division de cavalerie de se rassembler à Vigneulles le 17 à 4 heures du matin et de rompre aussitôt sur Harville. Au cas où elle n'y rencontrerait pas l'ennemi, elle pousserait jusqu'à la route d'Étain, « afin de reconnaître aussi exactement que possible la situation de l'adversaire, en cherchant à couper des troupes et des convois[2] ».

D'autre part, un officier de la 23[e] division (saxonne) avait été chargé d'établir la liaison avec la cavalerie de Rheinbaben. Après 10 heures du soir, il arrive au quartier général de Regniéville-en-Haye, ayant vu la bataille au X[e] corps et rapportant une communication de Voigts-Rhetz, approuvée par Frédéric-Charles : les Saxons sont invités à marcher sur Tronville, où il est urgent que des forces considérables arrivent aussitôt que possible. Le divisionnaire, prince Georges de Saxe, fait sans retard prendre les armes et dirige ses troupes sur Thiaucourt. Les commandants des XII[e] corps et de la Garde en sont informés.

Lorsque, un peu avant minuit, le prince Auguste de

1. *État-major prussien*, I, 654.
2. L'*État-major prussien* (I, 655) y voit l'intention d'atteindre aussi vite et aussi loin que possible nos lignes de communication avec l'ouest. Il semble que ce soit exagérer quelque peu.

Wurtemberg reçoit ce renseignement, il décide de suspendre la marche vers la Meuse qui lui avait été prescrite pour le 17. En attendant les ordres de Frédéric-Charles, il porte même vers le nord, à Flirey et à Richecourt, ses deux divisions d'infanterie et son artillerie de corps, à Heudicourt sa brigade de cuirassiers [1]. Ainsi l'initiative opportune de ces sous-ordres assure dans de meilleures conditions l'exécution des prescriptions du prince, si tardives qu'elles soient.

A 5 heures du matin, la Garde se met en mouvement sur Beney ; la brigade de ulans reste à Saint-Mihiel pour observer vers l'ouest de la Meuse [2].

Le compte rendu envoyé de Gorze à 11 heures du soir par Frédéric-Charles est arrivé après minuit au grand quartier général de Pont-à-Mousson. Vers la même heure, le lieutenant-colonel von Bronsart revient avec des renseignements verbaux. « On sait maintenant que deux corps prussiens ont soutenu un combat acharné contre des forces supérieures et qu'il s'agit, avant tout, de les renforcer en temps opportun sur les positions qu'ils ont défendues. » Le « sérieux de la situation » devient à chaque moment plus sensible, et le roi Guillaume décide de se rendre dès le matin du 17 sur le champ de bataille [3]. Moltke en avise Steinmetz, l'invitant à faire passer immédiatement la Moselle aux deux corps disponibles de la Ire armée [4]. Chose singulière, il n'arrête aucune disposition à l'égard de la IIe ; pourtant, il s'est borné jusqu'ici à diriger le XIIe corps vers le champ de bataille, en autorisant la gauche de Frédéric-Charles à s'arrêter. C'est le prince qui prend, nous l'avons vu, l'initiative des modifications indispensables, sans nulle intervention de ce généralissime trop vanté.

---

1. *État-major prussien*, I, 656.
2. Les 1re et 4e compagnies du régiment Reine-Élisabeth restent également à Saint-Mihiel pour y garder une boulangerie de campagne, fort aventurée, comme on voit.
3. *État-major prussien*, I, 656.
4. « Les IIIe et Xe corps ont hier maintenu leur position. Mais il est absolument urgent qu'ils soient renforcés aussitôt que possible, dès la pointe du jour (*sic*)... » (Moltke à Steinmetz, 17 août, 2 heures du matin, *Moltkes Korrespondenz*, I, III, I, 232).

Steinmetz a reçu vers 4 heures du matin, à Coin-sur-Seille, la dépêche de Moltke. Les préparatifs du passage de la Moselle sont terminés. On peut y procéder immédiatement. La 15[e] division et l'artillerie de corps (VIII[e] corps) ont atteint la veille les environs de Lorry. A 5 heures, ils commencent de passer la rivière à Arry, tandis que le commandant du corps d'armée, Gœben, court vers le champ de bataille. A 6 heures seulement, Zastrow fait prendre les armes au VII[e] corps ; il le dirige ensuite de Sillegny et Pommérieux sur Corny. La 1[re] division de cavalerie se rassemble à Fey[1].

1. *État-major prussien*, I, 657. Steinmetz se rend à Corny, d'où il compte diriger le VII[e] corps sur Gravelotte.

V

COMBAT DU BOIS DE VAUX

La matinée du 17 août. — Guillaume au sud de Flavigny. — Rapports contradictoires. — Combat du bois de Vaux. — Ordre du roi pour le 18. — La Ire armée. — Démonstration vers Queuleu. — Nuit du 17 au 18.

A 4h30, Frédéric-Charles a repris son poste d'observation de Flavigny. Partout la nuit s'est passée tranquillement, mais au petit jour les avant-postes allemands entendent nos sonneries et distinguent bientôt nos grand'gardes, des hauteurs de Bruville à Rezonville. Un moment, en avant de ce dernier village, on croit voir des lignes de tirailleurs présageant l'attaque attendue [1].

Elle serait fort inopportune pour nos adversaires. La journée du 16 les a fortement éprouvés. Certaines unités ne comptent plus qu'un très petit nombre d'officiers; hommes et chevaux sont épuisés; la plupart n'ont pris aucune nourriture la veille; enfin les munitions manquent encore à certaines troupes et, chose plus grave encore, on remarque dans l'ensemble le relâchement ordinaire après une extrême surexcitation [2].

Mais les craintes des Allemands ne se confirment pas. Un escadron (3e du 15e ulans) établi aux avant-postes sur le front du IIIe corps est resté en contact avec nous. Une fraction d'infanterie débouchant à l'est de Rezonville, il la disperse en faisant 30 prisonniers [3]. Puis l'on voit peu à peu nos bivouacs se vider et des colonnes se retirer vers Gravelotte. Toutefois nous continuons de tenir Rezonville; à plu-

1. *État-major prussien*, I, 657.
2. Von der Goltz, *Die Operationen der II. Armee*, cité par la *R. H.*, II, 1904, 393.
3. *État-major prussien*, I, 657. Les documents français ne contiennent aucune donnée sur ce fait.

sieurs reprises les patrouilles en sont éloignées par des coups de feu.

Vers 6 heures du matin, le roi Guillaume et son état-major apparaissent sur la hauteur au sud de Flavigny. Déjà tout le IXe corps est en ligne à droite de la division Stülpnagel. Néanmoins les Allemands demeurent sur une prudente réserve, sans chercher à éclaircir une situation que des renseignements souvent contradictoires rendent encore confuse.

On signale en effet des colonnes françaises marchant à l'ouest sur Jarny, mais aussi des lignes de tirailleurs sur les hauteurs du bois de Vaux, de l'artillerie se retirant vers Metz par la route, de l'infanterie en mouvement sur Vernéville[1]. A 6^h^30, les avant-postes font savoir que nous nous massons autour de Gravelotte[2]. A 8 heures, d'après une patrouille du 16e hussards, des troupes françaises se rassemblent à l'ouest de ce village, à cheval sur la route d'Étain ; des fractions de toutes armes affluent constamment dans cette direction, surtout à Vernéville où s'est également formée une brigade de cavalerie. L'impression du chef de patrouille est que nous avons rassemblé un corps frais pour reprendre l'attaque. Le major von Hæseler est chargé de contrôler ces dires. A 11^h^30 seulement, il envoie un rapport en montrant l'inanité[3]. Jusqu'à 11 heures, Rezonville est resté occupé par nous.

A la gauche, au contraire, le contact avec nos troupes devient toujours moins étroit, jusqu'à ce qu'il disparaisse enfin. C'est que, « dans les premières heures du matin, du côté prussien on attend notre offensive et que, en thèse générale, les dispositions prises visent à y parer[4] ».

Le 11e hussards, qui, à 5^h^45, a porté un escadron de Mars-la-Tour vers Doncourt, rend compte que des troupes françaises sont à Bruville, où un vaste bivouac est en vue. Il

1. *État-major prussien*, I, 658.
2. *R. H.*, II, 1904, 394, d'après von der Goltz, *op. cit.*
3. Von der Goltz, *loc. cit.*, cité par la *R. H.*, II, 1904, 395.
4. *État-major prussien*, I, 659.

prétend même avoir observé des colonnes en marche de Saint-Marcel sur Verdun. Mais un autre escadron, envoyé vers Jarny entre 10 et 11 heures, remarque des nuages de poussière entre Doncourt et Jouaville. De leur direction on conclut à un mouvement « au nord-est vers Metz[1] ».

On voit combien ces renseignements sont contradictoires. Les Allemands, le soir du 16 au contact immédiat d'une armée de 150,000 hommes, ignorent, le soir du 17, les emplacements et les intentions de son centre et de sa droite. On comprend que les pertes et les fatigues de la veille les empêchent de risquer une poursuite, mais rien ne s'opposerait à ce que leur cavalerie gardât le contact. Des patrouilles suffiraient, et nos escadrons ne feraient même pas mine de s'y opposer.

L'ordre parvenu le soir du 16 à Steinmetz lui laisse le soin de déterminer la direction à suivre au delà de la Moselle[2]. Par suite, le colonel comte Wartensleben est détaché pour reconnaître nos emplacements. Ayant vu Moltke à son observatoire de Flavigny, il adresse à Steinmetz de nouvelles instructions : « La plus grande partie des troupes adverses se replie sur Metz, tout en occupant encore Rezonville et Gravelotte. Après avoir passé (la rivière) à Corny, le VIIe corps, marchera par Ars sur Gravelotte et occupera le bois de Vaux sur son flanc droit; le VIIIe corps, laissant Gorze à gauche, prendra la direction de Rezonville[3]... »

Par suite, Steinmetz prescrit (8^h 45) la reprise de la marche pour les VIIe et VIIIe corps; la tête de la 1re division de cavalerie poussera jusqu'à Corny. Puis, après un rapport verbal de Wartensleben, il ordonne à Manteuffel d'effectuer avec son artillerie une démonstration sur la rive droite de la Moselle. On compte ainsi détourner notre attention des

---

1. *État-major prussien*, I, 659. Ces deux termes s'excluent pourtant.
2. Voir *suprà*, p. 381. Le colonel Wartensleben est *Oberquartiermeister* de la Ire armée.
3. *État-major prussien*, I, 661, ordre apporté à Novéant, où était Steinmetz, à 8^h 30. Il est inexactement traduit par la *R. H.*, II, 1904, 399.

mouvements, d'une bien autre importance, qui se déroulent à l'ouest de la rivière.

Sur les entrefaites (9 heures), l'avant-garde du VIIe corps[1] s'est mise en marche de Novéant vers Ars. Son escadron de pointe arrive au moulin Fayon, dans le ravin de la Mance. Là il est arrêté par des coups de feu[2]. Steinmetz survient et donne l'ordre d'attaquer les bois. Les 1er et 2e bataillons du 77e se forment en ligne de colonnes de compagnie et cherchent à gagner la lisière face à Gravelotte. Le 3e du 53e suit en réserve ; les 1er et 2e pénètrent dans le bois de Vaux, le 2e suivant un chemin étroit qui conduit du moulin vers Rozérieulles, le 1er à sa droite, au travers de fourrés qui ralentissent beaucoup son mouvement. Les fractions de la division Metman opposées au 53e se retirent en entretenant un feu vif[3].

Vers 1 heure, le 77e est en possession de la lisière nord-est du bois des Ognons, après avoir perdu trois officiers et une vingtaine d'hommes. Le 53e a également refoulé notre avant-ligne.

Metman n'avait d'autre but que de couvrir l'évacuation de Gravelotte. Il opère lentement sa retraite, évitant de compromettre ses troupes, dont les pertes sont très faibles[4]. A 3 heures seulement, il abandonne Gravelotte, sans que les Prussiens aient fait mine de presser son mouvement. Au cours de cette escarmouche, Steinmetz a reçu des instructions verbales du grand quartier général ; il doit rompre le combat, qui n'entre pas dans les vues du roi pour le 17. De même, Gœben a été invité par Moltke à arrêter son mouvement sur Rezonville.

Pour se renseigner sur nos emplacements, Steinmetz,

1. 28e brigade d'infanterie, 2e escadron du 15e hussards, 1re légère, moins le 3e bataillon du 77e à l'escorte de l'artillerie de corps (*État-major prussien*, I, 662).

2. Provenant du 7e bataillon de chasseurs et du 71e (division Metman) [Voir *suprà*, p. 365].

3. *État-major prussien*, I, 632. Le *Gefechtsbericht* de la 28e brigade porte même que des fractions du 2e grenadiers de la Garde furent engagées en ce point, ce qui paraît faux.

4. Voir *suprà*, p. 366.

Zastrow et Kameke gravissent avec leurs états-majors les pentes douces qui montent vers Gravelotte. Par-dessus le bois de Vaux, ils voient des bivouacs très étendus se dessiner nettement sur les plateaux de Moscou et du Point-du-Jour. On aperçoit même des épaulements et des tranchées-abris en construction. L'animation est grande dans nos camps. Il n'y a plus de doute : les Allemands sont au contact d'une très notable fraction de nos forces. L'apparition de ce nombreux état-major provoque un feu vif et bien dirigé des mitrailleuses du Point-du-Jour; leurs balles tombent dans le voisinage immédiat des généraux prussiens.

Le général von Woyna a poussé également jusqu'à Gravelotte et découvert un bivouac de cavalerie aux environs de Vernéville. Son intention est de le faire canonner. Mais Steinmetz use d'une prudence qui ne lui est pas ordinaire. Craignant que cette canonnade n'entraîne un combat, ainsi que les 14 et 16 août, il interdit absolument à Woyna de réaliser son projet et fait même ramener en arrière une batterie qui va déboucher du ravin d'Ars [1].

Cependant le roi Guillaume, Moltke et leur entourage n'ont pas quitté leur observatoire de Flavigny. Les rapports parvenus jusqu'alors ne permettent pas de se rendre nettement compte de nos intentions. On peut simplement en conclure qu'une attaque de notre part n'est plus à prévoir pour le 17. Les observations personnelles du roi et de ses officiers confirment cette conclusion. Mais ils ignorent la direction exacte de nos mouvements rétrogrades. Ils ne savent même pas « si toute l'armée s'est rapprochée de Metz ou si elle a, du moins en partie, repris vers la Meuse, par la route du nord, la marche interrompue le 16 ». Les comptes rendus recueillis laissent place à ces deux hypothèses [2].

On sait qu'à l'est, dans la direction de Metz, les troupes de la Ire armée sont au contact immédiat des nôtres. Mais

1. *État-major prussien*, I, 663-664.
2. *État-major prussien*, I, 665. Le deuxième rapport du 11e hussards n'est pas parvenu au grand quartier général. La relation officielle n'en donne pas les raisons (Voir *suprà*, p. 388).

ont-elles en face d'elles toute l'armée française ou une partie seulement, tandis que le reste se dérobe vers la Meuse ? On espère que la cavalerie saxonne éclaircira ce problème, mais elle a plus de 30 kilomètres à parcourir avant d'atteindre la route d'Étain et l'incertitude en est prolongée d'autant. Du moins telles sont les raisons mises en avant par l'État-major prussien. Il semble qu'elles ne soient pas péremptoires. A défaut de la 12ᵉ division, trop éloignée, qui empêcherait d'utiliser les 5ᵉ et 6ᵉ, restées, depuis le 16, à proximité du champ de bataille ? On pourrait aussi tirer parti de la cavalerie divisionnaire. Si l'état-major du roi est mal renseigné le 17, c'est que ni lui, ni les généraux sous ses ordres ne savent employer les nombreux escadrons disponibles.

Dans l'intervalle, Guillaume a parcouru les bivouacs des troupes engagées la veille, en les remerciant de leurs efforts. L'ordre a été rétabli ; on a fondu ensemble certaines unités, les plus atteintes. Les colonnes de munitions vidées pour le ravitaillement sont mises en marche sur Herny, afin de se recompléter au parc de réserve de la IIᵉ armée. Les vivres ne manquent pas, mais l'eau est si peu abondante que, vers midi, les bivouacs des divisions du IIIᵉ corps sont reportés vers Chambley et Buxières.

On apprend aussi l'approche du XIIᵉ corps et de la Garde. La tête du premier était à 9ʰ 30 à Xonville. Après une heure de repos, il a repris sa marche sur Mars-la-Tour. Quant à la Garde, on reçoit vers 1 heure avis qu'elle va atteindre Hagéville au sud-ouest de Chambley.

En résumé, au milieu du jour, les Allemands disposent de cinq corps d'armée et de deux divisions de cavalerie [1]. Le XIIᵉ corps, la Garde et la 12ᵉ division de cavalerie sont à même d'intervenir dans le courant de l'après-midi ou de la soirée, après avoir, il est vrai, parcouru une forte étape. Les conséquences des erreurs précédentes sont à peu près réparées.

D'ailleurs, rien n'indique la reprise de notre offensive ; au

---

1. IIIᵉ, Xᵉ, IXᵉ, VIIᵉ, VIIIᵉ corps, 5ᵉ et 6ᵉ divisions.

contraire, la retraite de l'Armée du Rhin permet aux Allemands de préparer une action décisive, dans laquelle interviendront leurs deux armées. Il est décidé qu'elle sera livrée le 18 août[1]. Ordre est envoyé à Steinmetz, comme nous l'avons vu, de surseoir à tout mouvement pouvant amener un engagement prématuré. Puis Moltke fait parvenir aux commandants d'armée une courte dépêche qui contient dans son germe toute la bataille prochaine : « La IIe armée rompra demain matin 18 à 5 heures et marchera par échelons, la gauche en avant, entre l'Yron et le ruisseau de Gorze [en général (*sic*), entre Ville-sur-Yron et Rezonville]. Le VIIIe corps devra participer à ce mouvement à la droite de la IIe armée. Le VIIe aura d'abord mission de couvrir cette dernière des entreprises venant de Metz. Les ordres ultérieurs de S. M. le roi dépendront des dispositions de l'ennemi[2]... »

Pour apprécier sainement cet ordre célèbre, il faut se souvenir que l'ignorance où est Moltke de nos emplacements exacts l'oblige d'admettre deux hypothèses. « Afin de parer à l'une et à l'autre, a-t-il écrit, il fallait que l'aile gauche se portât en avant dans la direction du nord », vers la route la plus proche que les Français pussent encore suivre, « celle qui passe par Doncourt. Si l'on trouvait l'adversaire en train de battre en retraite, il fallait l'attaquer immédiatement, afin de le retenir, tandis que l'aile droite suivrait pour soutenir la gauche.

« Si, au contraire, on constatait que l'ennemi restait sous Metz, l'aile gauche ferait un quart de conversion dans la

1. *État-major prussien*, I, 666. On envisage un instant l'éventualité d'une offensive immédiate, mais Frédéric-Charles argue de la fatigue des troupes et de l'heure tardive (Von der Goltz, *Die Operationen der II. Armee*, cité par la *R. H.*, II, 1904, 414). D'après Verdy du Vernois, *Im grossen Hauptquartier*, 80, c'est le désir ardent de Moltke de reprendre l'action le 17.

2. *État-major prussien*, I, 669. Ce texte diffère quelque peu de celui reproduit par la *Moltkes Korrespondenz*, I, III, I, 232, et daté de 1h45. Il ressort de cette dernière que l'ordre de la IIe armée différait de celui de la Ire par la suppression des mots « vom linken Flügel » (la gauche en avant), parce que l'entente avait pu se faire verbalement à Flavigny, entre l'état-major du roi et celui de Frédéric-Charles.

direction de l'est, afin de tourner la position française depuis le nord (*sic*), tandis que l'aile droite engagerait un combat traînant, en attendant que l'action de l'aile gauche se fît sentir. Dans cette seconde hypothèse, il était à prévoir, vu le grand circuit qu'aurait à faire une partie de l'armée, que la bataille ne se déciderait que fort tard dans la journée. Il se présentait en outre ce cas fort rare que les deux partis adverses combattraient sur un front interverti, et renonceraient pour l'instant à leurs lignes de communications. Dès lors, les conséquences de la victoire ou de la défaite auraient une portée considérablement plus grande, les Français ayant cet avantage sur les Prussiens d'avoir pour base une grande place de guerre, avec les immenses ressources qu'elle offrait [1]... »

Après avoir expédié cet ordre, le roi et Moltke retournent à Pont-à-Mousson, sans attendre les renseignements qui seront nécessairement recueillis avant la fin du jour et dont l'absence les a conduits, eux aussi, à l'adoption de ces dispositions « à deux fins ». Quelle nécessité, autre que celle d'assurer au vieux souverain un abri plus confortable, de retourner aussi loin du champ de bataille ? N'est-ce pas compliquer inutilement la tâche ? Pourquoi donner avant 2 heures du soir un ordre dont la transmission n'offrira aucune difficulté et qui gagnerait à être établi en meilleure connaissance de cause ?

Moltke envisage deux hypothèses seulement. Il prétend nous enfermer dans un dilemme. Mais n'y a-t-il pas d'autres solutions qu'un adversaire moins inerte pourrait saisir ? Cette marche en échelons suivie d'une conversion vers l'est de toute une armée suppose comme condition première l'immobilité complaisante de l'ennemi. Imaginons chez Bazaine un éclair d'initiative et d'énergie. Au lieu de rester figé sur ses positions, il opère un mouvement offensif par sa droite. La marche en échelons de la IIe armée ne court-elle pas le risque d'être singulièrement troublée, avec toutes les

1. *Mémoires du maréchal de Moltke, La Guerre de 1870*, traduction Jæglé, 63.

conséquences qui résultent de la multiplicité et de l'enchevêtrement d'aussi longues colonnes [1] ?

En outre, Moltke, bien qu'il ait inauguré la « guerre d'armées », ne fait aucune mention de la Ire, mais bien des VIIe et VIIIe corps, omission qui provoque chez Steinmetz un mécontentement justifié [2]. Il n'indique pas non plus jusqu'où devra se porter la IIe armée ; il ne fait aucune place à la cavalerie, qui, certes, aurait un rôle à jouer le 18. Il ne mentionne pas l'ennemi, pour des raisons majeures.

Toutes ces raisons font que l'on ne saurait souscrire aux jugements des critiques français et étrangers qui voient dans cet ordre « un chef-d'œuvre » [3].

Le long échange d'idées qui s'est produit dans la matinée entre l'état-major du roi et celui de la IIe armée permet à Frédéric-Charles d'arrêter dès 1 heure, avec l'approbation du généralissime, ses dispositions pour la soirée et le lendemain. Le IXe corps forme la droite de l'armée sur le plateau à l'ouest du bois de Vionville ; puis vient, à gauche, la 6e division d'infanterie (IIIe corps) à Flavigny et Vionville ; derrière elle, la 6e division de cavalerie ; plus en arrière, la 5e division d'infanterie, à Buxières. Le Xe corps, la 5e division de cavalerie et la brigade des dragons de la Garde sont restés dans leurs emplacements de Tronville. A leur gauche, la 23e division (XIIe corps) bivouaque près de Mars-la-Tour, suivant un ordre du grand quartier général ; la 24e division et l'artillerie de corps, dans la région de Puxieux et de Mariaville. Les IXe, IIIe et XIIe corps établissent des avant-postes et reconnaissent le terrain en avant [4].

1. Nous négligeons d'autres hypothèses également admissibles : L'armée du Rhin, se couvrant d'un masque, peut de nouveau traverser la Moselle et écraser le Ier corps avant qu'il soit secouru. Moltke en admet si bien la possibilité, qu'il adresse à Manteuffel (10 heures du soir, *Moltkes Korrespondenz*, I, III, I, 233) un ordre en vue d'une retraite éventuelle sur Remilly. On peut aussi admettre le cas où le gros de l'armée se serait retiré derrière l'Orne, laissant un masque à l'ouest de Metz.

2. Hœnig, *Vingt-quatre heures de stratégie de Moltke*, traduction, 72.

3. Hœnig, 68. La *R. H.*, II, 1904, 417 et suiv., est à peine moins louangeuse, malgré certaines réserves.

4. Cette ligne d'avant-postes se reliait par sa droite à ceux de la 30e brigade (Ire armée) dans le bois de Saint-Arnould ; elle allait par Rezonville à la

Quant à la Garde, elle devait s'établir derrière le XII[e] corps à Puxieux. Mais cet ordre lui parvient tardivement (6 heures du soir); déjà elle est bivouaquée entre La Tour-en-Woëvre et Hannonville, à la gauche des Saxons. Elle y reste.

Aucune rencontre avec nos troupes ne se produit le 17 sur le front de la II[e] armée; les Saxons trouvent à la ferme Greyère nombre de blessés français; leurs patrouilles poussées jusque vers Jarny n'y voient aucun adversaire.

Depuis le matin, la 12[e] division de cavalerie (saxonne) opère au nord-ouest de la Garde. Arrivée à 7[h] 30 au nord de Saint-Hilaire, à Harville, elle rend compte que la route de Verdun par Mars-la-Tour est libre. Puis elle pousse vers celle d'Étain, qu'elle atteint à 9 heures à Saint-Jean-lès-Buzy. Nulle part les patrouilles envoyées dans toutes les directions n'ont rencontré nos troupes. Quelques soldats égarés sont à Jeandelize et se rendent après un échange de coups de feu.

C'est à 3 heures seulement, plus d'une heure après l'envoi de l'ordre de Moltke, que le commandant de la 12[e] division, comte Lippe, transmet ce compte rendu au XII[e] corps, ajoutant que ses escadrons bivouaqueront à Parfondrupt, au sud de la route d'Étain, et la surveilleront [1]. Plus tard encore, ses patrouilles rapportent que cette dernière ville est inoccupée et que la route à l'est est libre jusqu'à l'Orne. Elles apprennent en outre le passage à Saint-Jean-lès-Buzy de Napoléon III allant vers l'ouest.

Frédéric-Charles a porté son quartier général à Buxières. Il invite les commandants des X[e], XII[e] corps et de la Garde à se réunir le 18 à 5 heures du matin à Mars-la-Tour pour recevoir ses instructions verbales. Ceux des III[e] et IX[e] corps feront de même à Vionville une demi-heure après [2].

---

lisière nord des bois de Tronville, puis le long du ravin du Bois-Dessus jusqu'à l'Yron (*État-major prussien*, I, 671).

1. Ce rapport est transmis dans la soirée à l'état-major de la II[e] armée (*État-major prussien*, I, 672). Il ne semble pas qu'il l'ait été à l'état-major du roi.

2. Le II[e] corps, le 17, à Pont-à-Mousson, a reçu l'ordre de marcher le 18 à 4 heures du matin sur Buxières; le IV[e] corps, resté seul en marche vers la Meuse, atteint le 17 les environs de Boucq (*État-major prussien*, I, 673). Le

Si le contact a cessé entre la II[e] armée et nos troupes, il n'en va pas de même pour celles de Steinmetz. Les 1[er] et 2[e] bataillons du 53[e] (VII[e] corps) ont pris pied à la lisière est du bois de Vaux, en face du Point-du-Jour. Jusque dans la soirée, ils entretiennent une fusillade presque ininterrompue avec nos tirailleurs et provoquent même parfois le tir de batteries du 2[e] corps.

Vers Gravelotte, les 1[er] et 2[e] du 77[e] tiennent la lisière nord du bois des Ognons, où ils se relient aux avant-postes du VIII[e] corps[1], lui-même autour de Gorze.

Steinmetz a établi son quartier général à Ars (4 heures environ). Il y prend quelques dispositions pour compléter son système d'avant-postes. Ceux de la 26[e] brigade sont poussés d'Ars vers Vaux, dans la vallée de la Moselle. Un nouveau bataillon (7[e] chasseurs) renforce la droite de ceux qui gardent le bois de Vaux.

Le VIII[e] corps, à Gorze, est séparé d'Ars par une large zone de bois presque infranchissables. Il continue de recevoir les ordres directs du grand quartier général, au vif déplaisir de Steinmetz, ainsi dépouillé de presque tout commandement. Ce n'est pas sans protestation. A 5[h] 30, il fait remarquer que ce corps d'armée n'est pas à portée de soutenir le VII[e], qui, lui-même, aurait peine à tenir devant des forces supérieures. Déjà la situation des avant-postes du bois de Vaux lui paraît très compromise[2].

A l'est de la Moselle, la colonne Gneisenau a atteint Arry

16, il a dirigé contre Toul une attaque brusquée (14[e] brigade d'infanterie, 7[e] dragons, trois batteries, une compagnie de pionniers, général-major von Zychlinski). Elle échoue avec des pertes sensibles : 6 officiers tués, 11 blessés ; 44 hommes tués, 129 blessés, 9 disparus (*ibid.*, I, 650).

1. Le 3[e] du 53[e] est en réserve sur le chemin d'Ars à Gravelotte, à la lisière également. Le reste de la 14[e] division est au point où cette route commence à s'élever du fond de la vallée, le gros du VII[e] corps autour d'Ars (*État-major prussien*, I, 673). Steinmetz s'est réservé la disposition de la 26[e] brigade d'infanterie, qui occupe Ars avec la 5[e] légère et le 4[e] escadron du 8[e] hussards. Ses avant-postes sont vers Vaux, le long de la Moselle.

2. Major von Schell, *Die Operationen der I. Armee*, traduction, 172 ; *État-major prussien*, I, 675. Les deux divisions du VIII[e] corps sont au nord-est de Gorze ; l'artillerie de corps au sud-est. Les avant-postes de la 30[e] brigade (67[e], 2[e] batterie légère et un escadron de hussards) sont dans le bois de Saint-Arnould (*État-major prussien*, I, 674).

après sa tentative manquée contre Thionville. La 1re division de cavalerie est restée en position d'attente près de Corny, la 3e vers Coin-lès-Cuvry[1]. Le Ier corps d'armée a esquissé la démonstration vers Metz prescrite par l'état-major du roi. Son artillerie s'est portée à Laquenexy, Mercy-le-Haut, au sud-ouest de Peltre. Vers 5 heures, elle ouvre un feu vif d'une heure et demie contre le fort Queuleu et la place de Metz. Les autres troupes du corps d'armée se sont déployées pour la couvrir[2].

Tout se borne à un échange inoffensif de projectiles. Ceux du fort Queuleu, trop longs, restent sans effet. Quant aux pièces allemandes, en une heure et demie, elles atteignent cinq hommes[3]. Bien que le gouverneur Coffinières attribue une grande importance à cette canonnade, elle reste sans influence sur les intentions du maréchal Bazaine.

Cependant Steinmetz a reçu les « directives » de Moltke datées de 1h45. Il les transmet à la Ire armée (6h30) et prescrit au VIIe corps de se tenir prêt à combattre le 18 à 5 heures du matin : il défendrait jusqu'à la dernière extrémité les positions destinées à servir de pivot aux Allemands.

Nous avons vu que le général croit le VIIe corps compromis, séparé qu'il est du VIIIe par une zone sans routes. Dans la matinée du 18 seulement (6h30), il reçoit de Moltke une réponse à ses observations. Rien n'est changé au commandement de la Ire armée, mais il faut s'attendre à ce que le roi donne encore des ordres directs à ces corps d'armée. « Le VIIe devra d'abord garder une attitude défensive ; la liaison avec le VIIIe ne pourra être cherchée qu'en avant. S'il était démontré que l'adversaire se retire vers Metz, les

---

1. Voir pour Thionville notre tome IV, 217. Le 8e cuirassiers est à Fey, un escadron à Jouy-aux-Arches, un autre à Augny (*État-major prussien*, I, 674).

2. L'artillerie de corps et le 1er groupe monté à Laquenexy et Mercy-le-Haut ; le 2e groupe sur les hauteurs au sud-ouest de Peltre.

3. Journal de la division Laveaucoupet ; rapport du commandant et Journal de siège de Queuleu ; le général Coffinières au maréchal Bazaine, 5h45 du soir ; le commandant de Queuleu au général Coffinières, 7h5 du soir, *R. H.*, II, 1904, 422, 469, 474 ; *État-major prussien*, I, 675. Queuleu tira 112 obus de 24 et 176 de 12.

autres troupes allemandes opéreraient une conversion à droite. S'il est nécessaire, la deuxième ligne de la IIe armée soutiendra directement la Ire [1].» Ce n'est pas, sans doute, ce qu'attendait Steinmetz. Il n'a plus à sa disposition qu'un seul de ses corps d'armée sur trois, et la perspective d'être soutenu au besoin par les troupes de Frédéric-Charles n'est pas pour lui sourire. Le VIIe corps, en cherchant la liaison avec le VIIIe, restera exposé aux attaques d'un ennemi en forces supérieures, suivant toutes les apparences.

Dès lors, Steinmetz juge nécessaire de lui assurer un soutien moins hypothétique. A 7 heures du matin, il adresse à Manteuffel les instructions suivantes :

« Le VIIe corps est destiné à constituer le pivot de l'armée en marche par échelons, la gauche en avant. Dans cette situation, dangereuse par essence, il aura probablement à supporter le premier choc et devra être soutenu de la rive droite. Le général von Manteuffel pourra donc pousser dans la direction de Vaux, en dehors de la zone d'action de la place, une brigade d'infanterie et quelques batteries, de façon à prendre en flanc une attaque éventuelle de l'adversaire vers Ars. La 3e division de cavalerie, à Augny et à Marly, assurerait la sécurité de cette brigade vers Metz. »

Quant à la 1re division de cavalerie, elle a été avisée, au cas où une bataille s'engagerait le 18, de se tenir au courant des événements et d'intervenir selon les circonstances. On lui désigne même le chemin de Corny à Gorze comme le plus propre à la conduire sur le plateau de Rezonville [2].

Le soir du 17 août, les Allemands ont rassemblé sept corps d'armée et trois divisions de cavalerie sur un front de 18 kilomètres environ, d'Ars à Hannonville. En avant de la gauche, à Parfondrupt, la cavalerie saxonne; derrière la droite, le IIe corps à Pont-à-Mousson et la 1re division de cavalerie à Corny. Quant au IVe corps, il est trop loin pour

1. *Moltkes Korrespondenz*, I, III, I, 233, 4 heures du matin. Comme nous l'avons plusieurs fois observé, le texte de l'État-major prussien, I, 676, n'est pas conforme à celui de la Correspondance. Il y a tout lieu de s'en étonner.

2. *Etat-major prussien*, I, 676.

intervenir en temps voulu; le Ier est en observation à l'est de Metz. Nos adversaires n'en possèdent pas moins une très grande supériorité numérique, encore accrue par leur forte proportion d'artillerie.

Le désordre des mouvements du 17, l'absence de tout système rationnel d'avant-postes provoquent dans notre armée une tension nerveuse qui se traduit dans la nuit du 17 au 18 par de fréquentes alertes[1]. Des traînards du 6e corps viennent butter dans les tentes du 4e et y occasionnent une vive émotion qui va se répercutant de la droite à la gauche, sur presque tout notre front[2]. « D'abord lointain, confus et faible, le cri « Aux armes! », parti d'Amanvillers », se rapproche du Point-du-Jour où il arrive à être formidable. Les hommes se précipitent sur leurs faisceaux, à demi vêtus. Quelques coups de feu se font entendre; puis, peu à peu, le calme se rétablit; les soldats replacent leurs armes et gagnent les tentes un instant désertées[3].

1. Voir *suprà*, p. 365.
2. Vers 1 heure (Lieutenant-colonel Rousset, *Le 4e Corps*, 199).
3. W. (général de Waldner-Freundstein), *Saint-Privat*, 2. Voir, au sujet de ces alertes, *Trois Mois à l'armée de Metz*, 86, et Dick de Lonlay, IV, 68. La plupart des documents officiels sont muets à cet égard.

LIVRE IV

SAINT-PRIVAT

I

LA MATINÉE CHEZ LES ALLEMANDS

La Ire armée. — Escarmouches. — La IIe armée. — Ordre de Frédéric-Charles. Croisement des Saxons et de la Garde. — Mouvement de la IIe armée.

La nuit s'est passée tranquillement aux avant-postes de la Ire armée. A 6 heures du matin, le chef d'état-major du VIIe corps, colonel von Unger, envoie à Steinmetz le rapport suivant : « L'ennemi occupe, en général, ses positions d'hier. Au Point-du-Jour et à Saint-Hubert, il a de fortes batteries et des masses d'infanterie. Le camp aperçu entre les fermes de Moscou et de Leipzig existe encore ; on y voit beaucoup de mouvement ; on entend les tambours, les clairons, la musique [1]. »

Ce rapport parvient à Steinmetz vers 7 heures. Joint à la réponse de Moltke, il contribue à lui dicter ses ordres à Manteuffel et à la 1re division de cavalerie [2]. Vers 8 heures, il se porte sur le plateau au sud de Gravelotte.

Devant le VIIe corps, les patrouilles ont engagé dès la pointe du jour une vive fusillade contre les nôtres. A plusieurs reprises, des lignes de tirailleurs français s'avancent

1. *État-major prussien*, II, 680 ; von Schell, 175.
2. Voir *suprà*, p. 398.

vers le bois de Vaux[1]. Bien que ces mouvements soient de courte envergure et qu'ils ne répondent à aucune idée offensive, les Prussiens renforcent leurs avant-postes d'un bataillon[2] et bordent une partie de la lisière au sud-est des carrières du Point-du-Jour. Leur situation est dangereuse; nous tenons encore le bois au nord et le terrain vers l'est. Mais nous gardons une attitude passive ; malgré un feu vif d'infanterie et d'artillerie, leurs pertes sont faibles[3].

Devant la gauche du VIIe corps, à l'est de Gravelotte, le général von Woyna remarque des corvées sans armes se dirigeant vers ce village, « sans doute pour y chercher de l'eau »! Il les fait mettre en fuite par un peloton, tandis qu'un bataillon prend pied dans les taillis qui bordent la Mance au sud-ouest de Gravelotte. En arrière, le gros de la 14e division est rassemblé au nord du bois des Ognons, à l'abri des vues du Point-du-Jour. La 26e brigade est encore vers Ars; le reste du VIIe corps se rapproche peu à peu du plateau.

Quant au VIIIe, qui est encore, comme on l'a vu, à la disposition du généralissime, à 6 heures, il s'est mis en marche de Gorze sur Rezonville. A 8 heures, Gœben rend compte à Steinmetz, faisant connaître que son avant-garde a continué sur Villers-aux-Bois, en se reliant par sa gauche au IXe corps. De l'ouest, il n'a reçu aucune nouvelle, perçu aucun bruit, en sorte que le gros du corps d'armée va provisoirement s'arrêter à Rezonville, prêt à rompre vers la droite ou vers la gauche, selon les circonstances. C'est d'ailleurs ce que Frédéric-Charles a prévu pour la IIe armée,

1. Suivant l'État-major prussien, II, 680, il s'agirait de fractions du 12e chasseurs. D'après la *R. H.*, II, 1904, 573, les fractions engagées le matin par le 2e corps sont les avant-postes des 76e et 77e, en particulier la grand'garde des carrières du Point-du-Jour, 2e compagnie du 3e bataillon du 77e. Le 1er du 32e, déployé dans les fossés de la route vers ce même point, porte deux compagnies au delà du ravin de la Mance ; le 1er du 55e établit sa 3e compagnie dans les sablières au nord-ouest des carrières.

2. A l'extrême droite, le 7e chasseurs est porté de la réserve en première ligne, avec trois compagnies à la lisière nord-est du bois de Vaux ; il a à sa gauche le 1er bataillon, puis le 2e du 53e, ce dernier à cheval sur le chemin qui va de la sortie nord-ouest d'Ars aux carrières (*État-major prussien*, II, 680).

3. *État-major prussien*, II, 681.

sur laquelle le VIII[e] corps doit régler son mouvement. Par suite, Steinmetz, avec le VII[e], a également à garder pour l'instant une attitude expectante [1].

Pour compléter son ordre de la veille, Frédéric-Charles a donné des instructions verbales à ses commandants de corps d'armée [2] : « La II[e] armée continuera aujourd'hui son mouvement en avant, avec la même mission : couper l'adversaire de Verdun et de Châlons, l'attaquer où elle le trouvera. A cette fin, le XII[e] corps va se mettre immédiatement en marche, formant l'extrême gauche ; à droite et en arrière, la Garde, puis le IX[e] corps échelonné de même. Le XII[e] corps se dirigera sur Jarny, la Garde sur Doncourt, le IX[e] entre Vionville et Rezonville, laissant ensuite Saint-Marcel à sa gauche. Le III[e] corps suivra le IX[e], entre ce dernier et la Garde. La 6[e] division de cavalerie recevra les ordres du commandant du III[e] corps ; l'artillerie de corps de ce dernier restera en réserve..... à la disposition du commandant de l'armée. Le X[e] corps, auquel la 5[e] division de cavalerie est rattachée, suivra le XII[e], de manière à passer entre l'itinéraire de ce dernier et celui de la Garde.

« L'ennemi paraissait être hier soir en retraite sur Conflans. Les trois divisions observées hier au bivouac près de Gravelotte se sont aussi repliées, sans doute. S'il en était autrement, le général von Steinmetz les attaquerait et le IX[e] corps pourrait être appelé à s'engager tout d'abord. On ne peut encore décider s'il résultera de tout cela pour la II[e] armée une conversion à droite ou à gauche. En ce moment, il s'agit seulement de marcher moins d'un mille [3]. Ce mouvement s'opérera non en colonnes de marche, longues et minces, mais par divisions en masse, l'artillerie de corps entre celles de chaque corps d'armée » [4].

1. *État-major prussien*, II, 682.
2. Il les réunit à Mars-la-Tour et à Vionville (Voir *suprà*, p. 395). D'après le prince Hohenlohe, *Lettres sur la stratégie*, traduction, I, 284, à Mars-la-Tour la réunion ne dura pas un quart d'heure.
3. Littéralement « un petit mille » (7[k],500).
4. *État-major prussien*, II, 682. Comme le fait remarquer la *R. H.*, II, 1904, 575, ce texte diffère de celui reproduit par von der Goltz, *loc. cit.*, 620. Ce

A titre de renseignement, le prince ajoute que « le VIIIe corps marchera à droite et en arrière du IXe, le VIIe encore plus à droite vers Metz. On doit prévoir pour l'après-midi l'entrée en ligne du IIe corps. La force de l'ennemi est évaluée à 100,000 ou 120,000 hommes ».

Ainsi, pour Frédéric-Charles, notre retraite sur Conflans paraît certaine. La forte arrière-garde laissée autour de Gravelotte a dû suivre ce mouvement. Sinon, Steinmetz l'attaquerait avec le concours du IXe corps. Quant au gros de nos forces, il semble que le prince ait peu d'espoir de l'atteindre, au moins le 18 août, tant il est mal orienté sur nos emplacements du 17. Comment, dans ces conditions, expliquer l'emploi qu'il fait de sa cavalerie ? Il dispose de quatre divisions. De deux, celles de la Garde et du XIIe corps, il ne fait pas même mention. Il laisse la 6e au IIIe corps et la 5e au Xe, deux corps de deuxième ligne qui n'en auront que faire.

Dans l'ignorance à peine croyable où les Allemands sont de nos emplacements, la première décision à prendre serait de jeter au nord-est ces quatre divisions, de façon à couvrir la marche de l'armée et surtout à recueillir les données indispensables sur l'adversaire. On dirait que Frédéric-Charles s'attache à marcher un bandeau sur les yeux. Devant un Bazaine, il court peu de risques. En serait-il de même avec un autre ennemi [1] ?

Quant à la formation des corps de la IIe armée, elle s'im-

---

dernier se termine ainsi : « On fera repos cet après-midi », phrase qui montre combien mal Frédéric-Charles apprécie la situation. Il est fort probable que, suivant son habitude, le grand État-major ne s'est pas fait scrupule de mutiler et même de modifier le texte original.

1. « ...Cette marche de la IIe armée... compte parmi les choses les plus curieuses de l'histoire militaire, avec ses corps d'armée marchant en masse et se croisant... avec les divisions de cavalerie en arrière, le tout à une distance de l'ennemi qui n'atteignit guère que 7 kilomètres, distance infime lorsqu'il s'agit de pareils événements et de pareilles masses. Tout cela se passa par un temps absolument clair ; les chemins étaient secs, la vue s'étendait au loin. Qu'on s'imagine un général ennemi tombant au milieu de ces masses qu'on ne pouvait manœuvrer, par exemple vers 8 heures, au moment où avait lieu le croisement du XIIe corps et de la Garde ! » (Hœnig, *Vingt-quatre heures de la Stratégie de Moltke*, traduction, 100).

pose pour un déplacement aussi court, sur un terrain favorable. Tout au plus peut-on dire qu'après avoir été l'objet de critiques exagérées, elle a suscité des admirations qui ne le sont pas moins [1]. La IIe armée opère une marche de flanc à proximité immédiate de notre front, qu'elle ignore. Quels que soient les avantages de son dispositif en échelons par la gauche, ils ne sauraient la garantir d'une attaque sur son flanc droit, alors que ses masses si denses seraient d'un maniement des plus difficiles et que les distances restreintes rendraient les croisements inévitables.

D'ailleurs l'ordre même de Frédéric-Charles implique un enchevêtrement de la Garde et du XIIe corps. Nous avons vu [2] comment la première, au lieu de bivouaquer le 17 à Puxieux, derrière les Saxons, s'établit près d'Hannonville, à leur gauche. Pour éviter aux troupes un nouvel effort, Frédéric-Charles les laisse dans cet emplacement, tout en décidant, comme nous l'avons vu, que le XIIe corps, et non la Garde, tiendra la gauche de l'armée. On lui fait inutilement remarquer le danger d'un croisement. Il considère que la tâche du corps de gauche exige plus d'indépendance et d'initiative : le prince royal de Saxe, qui a fait ses preuves en 1866, lui paraît plus apte à ce rôle qu'Auguste de Wurtemberg, qui commande la Garde [3]. Il croit que, de par sa composition même, ce dernier corps doit de préférence rester massé vers le centre de la ligne de bataille [4]. Enfin la formation de marche permettra de parer aux dangers d'un croisement. Sans doute, mais le XIIe corps, nous allons le voir, ne se conforme point aux ordres donnés ; il en

1. Suivant von der Goltz, *La Nation armée*, traduction, 341, ce mouvement fut déclaré impraticable par un grand nombre de voix le matin du 18; il fut aussi critiqué après la guerre. Le lieutenant-colonel Rousset (*Histoire générale de la guerre de 1870*, II, 82) cite au contraire ces dispositions comme très habiles : elles permettent d'agir dans toutes les directions. La plupart de nos écrivains militaires jugent de même.

2. Voir *suprà*, p. 395.

3. Kunz, X, 126.

4. *État-major prussien*, II, 683. D'après certains auteurs allemands, d'autres motifs interviendraient. Le prince nourrit peu de sympathies pour Auguste de Wurtemberg et même pour la Garde. De là à ne pas vouloir leur réserver le mouvement décisif, il n'y a qu'un pas.

résultera du désordre et des retards qui auraient pu être évités.

Frédéric-Charles se propose de porter tout d'abord la IIe armée le long de la route d'Étain, sur laquelle la division de cavalerie saxonne est stationnée depuis la veille. Quand ses trois corps de première ligne la borderont de Caulre à Jarny, il donnera de nouveaux ordres, selon les circonstances[1].

Dès 5 heures du matin, les troupes étaient prêtes à marcher; les mouvements prescrits peuvent donc commencer sans retard. A 5h 45, les Saxons se mettent en marche. La 23e division, bivouaquée au sud de Mars-la-Tour, se forme en colonne pour traverser ce village, contre l'ordre de Frédéric-Charles[2]. Elle dirige vers Jarny une avant-garde[3], tandis que le reste de la division se rassemble par brigade de chaque côté de la route, l'artillerie de corps derrière la 46e brigade. Le tout, ainsi massé, suivra l'avant-garde à une demi-heure de distance. Quant à la 24e division, qui était à Puxieux, elle a l'ordre de venir immédiatement s'établir au nord de Mars-la-Tour, dans la même formation que la 23e, puis de suivre cette dernière. Enfin la 12e division de cavalerie doit se porter de Parfondrupt vers l'est, sur Puxe, un régiment restant à l'ouest pour continuer de surveiller les routes d'Étain et de Briey.

Les mouvements préparatoires sont si lents que, à 7 heures seulement, la 23e division entame sa marche. Il faut deux autres heures pour que la 24e ait traversé Mars-la-Tour, elle aussi en colonne de route. Cependant l'avant-garde est arrivée à Jarny (8h 30), pour continuer sur Valleroy par les deux rives de l'Orne. Mais, de Labry, le capitaine von Treitschke, qui a été envoyé en reconnaissance sur Briey, fait connaître (8h 45) qu'il croit voir de l'infanterie et de l'ar-

1. *État-major prussien*, II, 684.

2. En raison de la configuration du sol à l'est et à l'ouest de Mars-la-Tour (*État-major prussien*). La *R. H.*, II, 1904, 577, rappelle avec raison que, le 16, de nombreuses troupes avaient traversé ce terrain dans tous les sens.

3. 1er *Reiter*, 108e, 2e batterie légère, 2e compagnie de pionniers, 1er détachement sanitaire (*État-major prussien*).

tillerie françaises à l'ouest de Valleroy; d'autres colonnes d'infanterie seraient au nord de Doncourt [1]. Le commandant de l'avant-garde, général von Craushaar, croit devoir s'arrêter aussitôt. Il occupe Conflans et Labry, tandis que le gros de la 23e division se rassemble à Jarny, en se couvrant vers Doncourt.

Sur ces entrefaites, Treitschke a poussé jusqu'à Valleroy, où il n'a trouvé qu'une patrouille [2], et a rectifié son rapport en conséquence. Tout le pays est vide jusqu'à Briey; rien ne s'oppose à la marche du XIIe corps. Mais le prince royal de Saxe s'en tient à l'ordre de Frédéric-Charles. Il ne croit pas devoir, jusqu'à nouvel avis, dépasser la route d'Étain [3]; le mouvement d'ensemble en est encore retardé.

La Garde a quitté à 5h 30 ses bivouacs d'Hannonville et de Mars-la-Tour; il lui faut attendre de longues heures avant que la 24e division ait achevé de franchir la route de Verdun. C'est après 9 heures seulement qu'elle dépasse Mars-la-Tour pour marcher sur Doncourt [4]. Le Xe corps, qui la suit, ne peut quitter Tronville que vers 10 heures. La 5e division de cavalerie se met en marche derrière lui.

A la droite de l'armée, les avant-postes du IXe corps croient voir de grand matin des patrouilles françaises dans le bois au nord de Rezonville; ils prétendent même observer des mouvements vers le nord-ouest. Aussi Manstein détache-t-il au nord la brigade de cavalerie hessoise avec sa batterie. Derrière elle, le corps d'armée se rassemble au sud-ouest

---

1. *État-major prussien*, II, 685. Ces renseignements semblent inexacts, aucune troupe d'infanterie française n'ayant dépassé le 18 les abords ouest de Sainte-Marie-aux-Chênes.

2. Sans doute de la division du Barail.

3. *État-major prussien*, II, 685. A 9 heures du matin, le XIIe corps est échelonné de Labry à Mars-la-Tour sur une profondeur de 9 kilomètres. La queue de la 24e division n'atteint qu'à 11 heures le rassemblement (*R. H.*, II, 1904, 580). On voit ce qu'il subsiste de la « formation massée » de Frédéric-Charles.

4. Ordre de marche : *Avant-garde*, régiment des hussards; régiment des fusiliers, 1re légère, bataillon de chasseurs. — Gros de la 1re division, artillerie de corps; 2e division; 1re brigade de cavalerie (lourde), renforcée ensuite de la 3e (dragons) venant du Xe corps ; la 2e (ulans) est depuis le 17 sur la Meuse (*État-major prussien*).

de Rezonville. Vers 7 heures, il se met en marche sur Caulre que sa tête atteint à 8h 45. Il s'y rassemble.

Quant au IIIe corps et à la 6e division de cavalerie, ils sont restés dans leurs bivouacs de Vionville et de Buxières; un ordre de Frédéric-Charles les destine à servir de réserve éventuelle à la Ire armée, suivant la promesse de Moltke à Steinmetz[1].

On voit que l'ensemble de ce mouvement ne répond guère aux intentions du prince. Le XIIe corps a pris tardivement la formation prescrite; les trois corps de première ligne ne sont nullement échelonnés la gauche en avant, le IXe, corps de droite, étant parti à la même heure que le XIIe qui forme la gauche[2]. Il en résulte que le IXe corps, le plus rapproché de notre ligne, pourra être entraîné dans une action bien avant que les deux autres corps soient en situation d'y participer.

1. *État-major prussien*, II, 686.
2. Départ du XIIe de Mars-la-Tour, 7 heures; de la Garde (Mars-la-Tour), 9 heures; du Xe corps (Tronville), 10 heures; du IXe corps (sud-ouest de Rezonville), 7 heures.

II

MOLTKE ET FRÉDÉRIC-CHARLES

Première idée de Moltke. — Mouvement de la Ire armée. — Nouvelles dispositions de Moltke. — Les idées de Frédéric-Charles. — Mouvement de la IIe armée.

Le vieux roi a quitté Pont-à-Mousson à 4 heures du matin, en voiture. A Gorze, il monte à cheval et se rend à Flavigny où il va rester jusqu'à midi, avec son état-major [1]. Les renseignements reçus jusqu'alors mènent Moltke à croire, avec un degré croissant de certitude, que le gros de nos forces s'est retiré sur Metz et que notre droite doit être vers Amanvillers [2]. La première de ces conclusions est d'accord avec les données recueillies, mais la deuxième est une pure hypothèse. Si notre armée dépasse 100,000 hommes, comme l'admet Frédéric-Charles, le front du Point-du-Jour à Amanvillers (6 kilomètres) serait trop restreint pour elle. Ce prince a pris ses dispositions sous l'influence d'une idée préconçue, celle de notre retraite sur Conflans ; Moltke fait de même en limitant étroitement notre front vers le nord.

Quoi qu'il en soit, il estime que, dans ces conditions, le mouvement de la gauche allemande ne doit pas être poussé aussi loin. Vers 8 heures, il envoie à Frédéric-Charles le lieutenant-colonel von Verdy pour lui en faire part. Si cette impression se confirmait par la suite, la Ire armée attaquerait notre front et le IXe corps notre droite, les autres corps demeurant tout d'abord en réserve [3]. Des huit corps d'armée à l'ouest de la Moselle, trois seulement agiraient, les cinq

---

1. Oncken, *Unser Heldenkaiser*, 142.
2. *État-major prussien*, II, 686.
3. *État-major prussien*, II, 686. D'après von der Goltz, *La Nation armée*, traduction, 112, la supposition que notre droite s'étend jusqu'à Amanvillers est logique ; mais d'une hypothèse, on fait bientôt une certitude. L'ordre à la IIe armée (10^h 30) semble affirmer que nos positions vont du Point-du-Jour à Montigny. Frédéric-Charles accepte cette donnée et base sur elle toutes ses décisions.

autres restant inactifs. On trouvera sans doute la proportion exagérée.

Cette communication n'en décide pas moins Frédéric-Charles à donner aux corps de première ligne l'ordre de s'arrêter le long de la route d'Étain. Il invite le commandant du IXe corps, Manstein, à pousser des pointes de cavalerie vers Leipzig et Saint-Privat, en établissant la liaison avec la Garde. Les renseignements recueillis seront aussitôt envoyés à l'état-major de la IIe armée et à Moltke [1].

En somme, Frédéric-Charles ne modifie pas le sens de ses premiers ordres; il arrête sa première ligne ou plutôt lui fixe les points qu'elle ne devra pas dépasser. Il ne fait rien pour diminuer l'amplitude de sa conversion et n'indique pas au IXe corps qu'il doit attaquer « la droite de l'adversaire ». Peut-être n'admet-il pas encore pleinement l'exactitude des renseignements reçus par Moltke quant à nos emplacements ? Ils lui semblent en contradiction avec ceux qu'il a recueillis, si peu positifs qu'ils soient [2].

Faute d'avoir pris les dispositions voulues, il persiste à croire en retraite sur Verdun une armée de 150,000 hommes bivouaquée à quelques kilomètres sur sa droite.

Cependant le VIIIe corps s'est mis en marche de Gorze sur Villers-aux-Bois dès 6 heures du matin, c'est-à-dire une heure plus tôt que les corps les plus avancés de la IIe armée, qu'il devrait suivre. Les deux escadrons d'avant-garde,

1. *État-major prussien*, II, 687. Voir dans la *R. H.*, II, 1904, 585, le texte de cet ordre au IXe corps (8^h 35), reproduit d'après von der Goltz, *Die Operationen der II. Armée*. Le XIIe corps doit s'arrêter à Jarny, la Garde à Doncourt, le IXe corps à Bruville; le IIIe restera en place.

2. Un rapport de grand'garde (4^h 50 du matin) porte que notre force « est d'environ six à huit divisions d'infanterie », presque sans artillerie. « Tout donne l'impression d'une retraite précipitée vers Metz, mais il y a encore 6,000 ou 8,000 hommes à l'est de Gravelotte. » A 5^h 15, la 18e division signale des mouvements « vers le nord-ouest » et la présence de patrouilles dans le bois au nord de Rezonville. Un officier envoyé vers Gravelotte adresse (6^h 40) un premier rapport d'après lequel notre retraite au nord et au nord-est doit être considérée comme certaine. Un second rapport (arrivé à 8^h 15) établit le contraire: notre camp est toujours là; aucune retraite n'a eu lieu. Enfin un dernier compte rendu (arrivé à 8^h 30), venant de la cavalerie, porte que nous avons quitté Doncourt le 17 « vers 9 heures », pour marcher dans une direction inconnue, Verdun, Briey ou Metz.

poussés vers Gravelotte, s'y relient à la cavalerie des deux corps voisins (vers 8h 30) et détachent des patrouilles sur Saint-Hubert. Elles sont accueillies par des coups de feu venant des bois de la Mance. Toutefois, le colonel du 7e hussards peut observer nos positions à l'est du ravin. Il évalue même nos forces à plus d'un corps d'armée [1].

Informé, Gœben porte le 28e de Rezonville sur Bagneux, avec mission d'occuper les bois au sud de cette ferme, en couvrant la droite de son avant-garde. Le 8e chasseurs va jusqu'à Bagneux, tandis que le reste de l'avant-garde continue vers Villers-aux-Bois.

Sur les entrefaites, le général a décidé d'attendre les événements; il prescrit au gros du VIIIe corps de se rassembler près de Rezonville, face au nord-ouest [2]. Vers 9 heures, la situation d'ensemble est la suivante : le VIIe corps se rassemble au sud de Gravelotte, avec ses avant-postes à la lisière est du bois de Vaux, au contact immédiat des nôtres. Le VIIIe est à Villers-aux-Bois et Rezonville, le IXe à Caulre; leurs avant-gardes ont été poussées vers le bois des Genivaux et Vernéville. La Garde atteint Mars-la-Tour pour continuer sur Doncourt; le XIIe corps se rassemble à Jarny. Le IIIe est encore à Vionville; le Xe se prépare à quitter Tronville. Les 5e et 6e divisions de cavalerie stationnent aussi à Tronville et Vionville; la 12e est sur la route d'Étain, à l'ouest de Jarny. Devant le front des deux armées, des fractions de la cavalerie divisionnaire s'acquittent tant bien que mal du service d'exploration et relient les corps de première ligne [3].

Depuis 8 heures, les avant-postes de la Ire armée constatent des « mouvements surprenants » dans nos bivouacs. « Les tentes disparaissent peu à peu; des colonnes de troupes et de voitures se forment face au nord et au nord-

1. Un corps et demi ou deux corps (*État-major prussien*, II, 688); deux corps d'après la *R. H.*, II, 1904, 590.
2. Les fractions poussées sur Villers y sont arrêtées; la 15e division se porte au sud; l'artillerie de corps est à l'est de Rezonville; la 16e division au sud (*État-major prussien*, II, 688).
3. *État-major prussien*, II, 689.

est, puis semblent partir dans cette direction. En d'autres endroits, on voit de l'infanterie descendre du plateau vers le bois des Genivaux; les deux adversaires entretiennent sur leur front un feu lent. »

En réalité, les 2e et 3e corps se préparent à l'attaque prévue et ces mouvements sont considérés par l'ennemi comme des indices d'une retraite partielle. A plusieurs reprises, les avant-postes des VIIe et VIIIe corps envoient des comptes rendus reflétant cette idée; ils vont jusqu'à admettre notre entière disparition. Les observations même des généraux stationnés à Gravelotte confirment ces hypothèses, tant est puissante une idée préconçue, et Steinmetz écrit dans ce sens au grand quartier général.

Déjà Moltke a reçu vers 9 heures des renseignements d'où il conclut que, sans doute, nous occupons encore nos positions à l'est de la Mance, mais qu'une vive agitation règne dans nos bivouacs et que nos forces y décroissent visiblement. De nouveau le chef d'état-major modifie l'idée qu'il avait de la situation. A 8 heures, il nous croyait prêts à combattre de Montigny au Point-du-Jour. Une heure après, il admet comme probable notre retraite sur Briey. Par suite, la Ire armée n'aurait devant elle qu'une arrière-garde[1]. Dans ces deux cas, et surtout dans le second, ses conclusions sont erronées. Nouvelle preuve qu'il a pris pour être renseigné des dispositions insuffisantes.

Sa dernière hypothèse est évidemment en contradiction avec les ordres que vient de donner Frédéric-Charles et dont il a été informé. Un arrêt de la IIe armée au sud de la route d'Étain est inconciliable avec notre retraite sur Briey. Dès lors, l'intervention de Moltke s'imposerait pour orienter la IIe armée dans une nouvelle direction, s'il conduisait réellement sa bataille. Mais il n'en est rien.

---

1. Moltke au commandement de la IIe armée, 9h20 : « Sur l'aile droite du VIIe corps, combat de tirailleurs sans importance. Les troupes visibles sur la hauteur vers Metz semblent se mouvoir au nord, c'est-à-dire vers Briey. Il ne paraît pas que la Ire armée ait besoin d'autre soutien que le IIIe corps venant de Vionville ou de Saint-Marcel » (*État-major prussien*, II, 691 ; *Moltkes Korrespondenz*, I, III, I, 233).

La conception qu'il s'est forgée à 9h 30 ne tarde pas, d'ailleurs, à se modifier de nouveau. Le major von Holleben avait été détaché du grand quartier général à l'état-major de la Ire armée. Il survient un peu avant 10 heures et rend compte de ses observations personnelles. A l'encontre de Steinmetz, il nous croit encore en force au bois des Genivaux. Nous semblons résolus à accepter la lutte. Le chef d'état-major de la Ire armée, général von Sperling, qui arrive un peu plus tard à Flavigny, s'exprime dans le même sens[1]. Cette fois, c'est la confirmation pure et simple de l'hypothèse admise à 8 heures. Les hésitations de Moltke sont finies; il arrête des dispositions qui vont donner à ses deux armées une allure moins hésitante, sans répondre encore à une situation qu'il connaît imparfaitement. A 10h 30, il envoie les « directives » suivantes à Frédéric-Charles :

« D'après les renseignements parvenus, on peut admettre que l'ennemi veut tenir entre le Point-du-Jour et Montigny-la-Grange. Quatre bataillons français sont entrés dans le bois des Genivaux. S. M. est d'avis qu'il serait opportun de mettre le XIIe corps et la Garde en marche vers Batilly : au cas où l'ennemi se retirerait sur Briey, on l'atteindrait à Sainte-Marie-aux-Chênes; s'il restait sur les hauteurs, on l'attaquerait par Amanvillers. L'attaque devrait être menée simultanément par la Ire armée, du bois de Vaux et de Gravelotte; par le IXe corps sur le bois des Genivaux et Vernéville; par la gauche de la IIe armée venant du nord[2]. »

Steinmetz est avisé de ces dispositions. On l'informe, en outre, que la Ire armée devra attaquer seulement lorsque la IIe « aura gagné du terrain à sa gauche et sera prête à coopérer à son action[3]. » Le vague de ces instructions n'a pas besoin d'être souligné.

---

1. *État-major prussien*, II, 691.
2. *Moltkes Korrespondenz*, I, III, I, 234. Cette lettre a été reproduite, avec quelques différences, par l'État-major prussien, I, 691. La *R. H.*, II, 1904, 595, traduit « *von Amanvillers her* » par « à Amanvillers ».
3. Le général von Sperling part de Flavigny à 11 heures avec ces communications et rejoint Steinmetz vers 11h 30 (*État-major prussien*, II, 692; Schell, *op. cit.*, 175).

Ainsi Moltke, tout en admettant encore la possibilité d'une retraite vers Briey, prévoit une attaque doublement enveloppante, au cas où nos positions seraient comprises, comme il le croit, entre Montigny et le Point-du-Jour.

Avant même que ces dispositions fussent connues de Frédéric-Charles, ses idées se sont également modifiées sous l'impression de nouveaux renseignements. Il vient d'arrêter sa première ligne le long de la route d'Étain, quand il reçoit de l'officier qu'il avait envoyé vers Gravelotte un troisième compte rendu daté de 8h 45 : « Grande animation dans le camp ennemi ; il semble que l'infanterie se concentre plus en arrière ; l'artillerie occupe encore la crête. Les mouvements de cette nuit étaient causés par l'arrivée de réserves ; de nouveaux feux de bivouac ont été allumés ; actuellement. la fusillade diminue d'intensité aux avant-postes[1]. »

Cette fois il ne paraît plus possible de douter : nous occupons encore en force le Point-du-Jour. Mais, peu après, survient un premier rapport du XIIe corps, annonçant la présence de nos troupes « à l'ouest de Valleroy et au nord de Doncourt[2] ». Puis, à 9h 30, le prince royal de Saxe fait savoir que Valleroy est inoccupé. On en conclut, tout d'abord, que des colonnes françaises ont pu se montrer vers ce point, mais qu'elles ont disparu à l'ouest, manière de voir que confirme le rapport de Manstein sur l'absence de nos troupes devant son front. Il ne resterait qu'une fraction de nos forces, peut-être une arrière-garde, entre le Point-du-Jour et La Folie, le reste ayant déjà opéré sa retraite sur Briey[3].

1. *R. H.*, II, 1904, 396, d'après von der Goltz, *Die Operationen der II. Armee*.

2. Voir *suprà*, p. 406. Peu après l'arrivée de ce compte rendu, survient la communication de Moltke (9h 20) portant que des mouvements ont lieu vers Briey (*État-major prussien*, II, 693).

3. *R. H.*, II, 1904, 597, d'après von der Goltz, *op. cit.* L'État-major prussien (II, 693) admet au contraire que, pour le prince, « les masses principales de nos forces » sont encore à l'ouest de Metz. La version de von der Goltz nous paraît plus logique. D'ailleurs les erreurs plus ou moins volontaires de la relation officielle allemande ne se comptent plus pour le 18 août. Suivant le mot de Hœnig (*Vingt-quatre heures de stratégie de Moltke*, 101), elle cherche « à rendre noir ce qui était blanc et cela de telle manière que le lecteur candide voie réellement noir ce qui était et restera blanc ».

Vers 10 heures, le prince considère cette hypothèse comme suffisamment assise pour qu'il puisse donner des ordres en conséquence. Il invite le IXe corps à se mettre en marche sur Vernéville et La Folie. « Si l'ennemi y a sa droite, on entamera l'action en déployant d'abord une nombreuse artillerie. » Quant à la Garde, elle continuera par Doncourt jusqu'à Vernéville, où elle se formera en soutien du IXe corps. «..... Il est à désirer qu'on éclaire à gauche vers Amanvillers et Saint-Privat-la-Montagne et qu'on envoie rapidement des rapports[1]. » La recommandation est opportune, mais bien tardive.

Quant au IIIe corps, remis à sa disposition par Moltke, le prince a l'intention de le porter à Caulre ; le XIIe doit rester à Jarny, « en prévision du cas où il serait encore nécessaire de faire des détachements vers le nord ou le nord-ouest[2] ». En somme, l'un des corps de la IIe armée va se porter sur notre droite prétendue, avec un autre en soutien. Un troisième demeurera en observation au nord et au nord-ouest ; un quatrième s'arrêtera sur la route d'Étain à hauteur du centre. C'est tirer un médiocre parti d'une écrasante supériorité numérique.

Compte rendu de ces nouvelles dispositions est envoyé à Moltke par le lieutenant-colonel von Brandenstein. Il atteint Flavigny un peu après 10^h 30, dès l'envoi des directives dont nous avons parlé. Celles-ci parviennent à Frédéric-Charles vers 11 heures. Déjà de nouveaux renseignements semblent confirmer l'hypothèse du prince. Un quatrième rapport du capitaine von Bergen établit que nous avons réellement occupé une position de combat au Point-du-Jour. Le feu est devenu très vif aux avant-postes[3]. De son côté, la

1. Ordres datés de 10 heures et 10^h 15, *R. H.*, II, 1904, 693, 694, d'après von der Goltz. L'*État-major prussien*, II, 693, se borne à les analyser.

2. *R. H.*, II, 1904, 600, d'après von der Goltz. Cette recommandation, passée sous silence par l'État-major prussien, confirme la version de von der Goltz, contrairement à la sienne. — Moltke a remis le IIIe corps à la disposition de Frédéric-Charles, dès qu'il a considéré comme certain que nous ne prendrions pas l'offensive contre le VIIe corps. C'est le IIe qui servira de réserve à la Ire armée (*État-major prussien*, II, 693).

3. *État-major prussien*, II, 684. Ce compte rendu, daté de 10^h 20 et reproduit

Garde rend compte qu'elle est arrivée à Doncourt; des patrouilles jetées vers Sainte-Marie-aux-Chênes et Briey n'ont observé aucune trace de colonnes en marche. Le Xe corps a recueilli des blessés restés à Doncourt; ils déclarent que le 17, vers midi, nos troupes se sont retirées en grande hâte sur Metz[1].

De cet ensemble il résulte avec certitude que la masse de nos forces est encore à l'est de cette place, contre l'hypothèse de Frédéric-Charles. Néanmoins, et bien que l'idée générale de sa manœuvre ne concorde pas avec celle de Moltke, il ne croit pas devoir modifier ses ordres. Pourtant il ignore jusqu'où s'étend notre droite. C'est une simple supposition qui lui fait admettre qu'elle s'arrête à La Folie. Il va bientôt être détrompé : avant-postes et patrouilles du IXe corps envoient des rapports qui lui parviennent peu après 11 heures : Jouaville a été trouvé inoccupé; d'après les habitants, des troupes françaises doivent être au nord. Enfin, à 10^{h} 25, un lieutenant hessois, von Scholl, écrit de Batilly que des patrouilles adverses se montrent entre Amanvillers et Sainte-Marie-aux-Chênes; des colonnes suivent la route: un camp est en vue à Saint-Privat-la-Montagne[2].

Si grande que soit la signification de ces faits, rapprochés des précédents, Frédéric-Charles n'est pas encore assuré que notre droite s'étend jusqu'à Saint-Privat. Il admet qu'il pourrait s'agir d'un détachement, notre front réel ne dépassant pas Amanvillers[3]. Il est donc possible, sinon probable, que les nouveaux ordres envoyés par le prince vers 11^{h} 30 soient les conséquences des directives de Moltke

---

par la *R. H.*, II, 1904, 601, d'après von der Goltz, est moins positif que ne l'admet la relation officielle. Il signale une retraite de « la majorité des troupes françaises par les deux flancs » dans des directions inconnues, et des « mouvements importants » vers le nord, double fait de pure fantaisie.

1. *État-major prussien*, II, 694.

2. *État-major prussien*, II, 695; voir le texte dans la *R. H.*, II, 1904, 603, d'après von der Goltz. Ce rapport arrive un peu après midi au grand quartier général.

3. Von der Goltz, cité par la *R. H.*, II, 1904, 603. Cette hésitation est passée sous silence par l'Etat-major prussien, mais elle est confirmée par le texte même de l'ordre au IXe corps (11^{h} 30).

($10^h 30$), plutôt que des renseignements recueillis par le IXe corps[1].

Cette fois, Frédéric-Charles admet, sans en paraître certain, que notre front s'étend du bois de Vaux au delà de Leipzig. Au cas où il déborderait celui du IXe corps vers le nord, ce dernier aurait à éviter tout engagement sérieux jusqu'à ce que la Garde pût intervenir par Amanvillers. Quant à celle-ci, on devra hâter son mouvement par Vernéville sur ce village, de façon qu'elle attaque la droite française en se reliant au IXe corps. Le XIIe se portera sur Sainte-Marie-aux-Chênes, sa cavalerie assurant la sécurité vers l'ouest, en même temps qu'elle tentera de pousser jusqu'à la Moselle, pour couper la voie ferrée et le télégraphe entre Metz et Thionville. En deuxième ligne, le Xe corps suivra sur Saint-Ail, le IIIe sur Vernéville. Le IIe corps, en marche de Pont-à-Mousson sur Buxières, se portera en réserve de la droite à Rezonville[2].

On voit que, dans la pensée de Frédéric-Charles, la « manœuvre de Saint-Privat » n'est encore qu'ébauchée. Il réserve à la Garde une attaque enveloppante « par Amanvillers », qu'elle serait bien en peine d'effectuer. Il dessine peu nettement le rôle du IXe corps, ouvrant la porte à une dangereuse confusion. Il entend laisser en réserve le XIIe corps, sans doute dans l'hypothèse où nous aurions des forces sérieuses vers Briey et Conflans. Enfin il paraît devoir attaquer avec deux corps d'armée, soutenus par trois autres en deuxième ligne. Les circonstances ne justifient guère un tel abus des réserves.

D'ailleurs, tout cet échafaudage de combinaisons, basées sur des renseignements insuffisants, ne tarde pas à crouler.

---

1. *R. H.*, II, 1904, 604.
2. *État-major prussien*, II, Annexes, 183. L'analyse reproduite *ibid.*, 695, n'est pas rigoureusement exacte. Il semble même que le texte officiel ait été écourté pour le IXe corps, la Garde et surtout le IIe corps. Le prince autorisait les IXe et IIe corps à faire le café avant d'entrer en ligne (Von der Goltz, cité par la *R. H.*, II, 1904, 604). Les ordres du IXe corps et de la Garde sont de $11^h 30$; celui du XIIe corps, de $11^h 45$; celui du Xe, de midi; l'heure de l'ordre du IIe n'est pas indiquée. Le IIIe reçoit un ordre verbal après midi 30. Voir ces ordres à nos Annexes.

Les ordres en question ne sont pas encore complètement rédigés, que retentissent les premiers coups de canon (vers midi). La canonnade croît rapidement en intensité, et Frédéric-Charles court de Vionville vers Saint-Marcel.

Le roi est encore sur la hauteur de Flavigny. Croyant que le canon du IXe corps est le signal de l'entrée en ligne de la IIe armée, et craignant que Steinmetz n'en soit conduit à intervenir avant l'heure, Moltke lui adresse un ordre destiné à refréner son ardeur (midi) :

« Le combat qu'on entend en ce moment n'est qu'un engagement partiel devant Vernéville et n'entraîne pas l'attaque générale de la Ire armée. Elle ne doit pas montrer de fortes masses, mais, en cas de besoin, seulement de l'artillerie pour préparer l'offensive ultérieure [1]. »

Tandis que le IXe corps s'engage à l'est de Vernéville, suivant l'ordre reçu de Frédéric-Charles (10 heures), mais contrairement à celui qu'il va en recevoir (11^h 30), les commandants du XIIe corps et de la Garde prennent l'initiative de mouvements plus conformes aux intentions du prince, qu'ils ne connaissent pas davantage.

On sait que le XIIe corps s'est rassemblé à Jarny. Il est couvert au nord-est et vers Briey par le 1er *Reiter*. Vers 11 heures, un peloton rencontre près de Batilly de l'infanterie et de la cavalerie françaises, qui se retirent devant lui [2]. Un autre se heurte à des patrouilles vers Coinville. Partout ailleurs, le pays est vide.

Il est 11^h 30 environ quand ce renseignement parvient au prince royal de Saxe ; à peu près en même temps, il apprend que la Garde est arrivée à Doncourt, d'où elle doit repartir après un court repos. D'autre part, il a reçu les ordres donnés par Frédéric-Charles de 10 heures à 10^h 15, d'après lesquels le XIIe corps restera à Jarny, en observation au

---

1. *Moltkes Korrespondenz*, I, III, I, 235. Ce texte n'est pas conforme à celui de l'État-major prussien, II, 696.

2. *État-major prussien*, II, 697. Il semble pourtant qu'aucune fraction de notre infanterie n'ait poussé aussi loin vers l'ouest. Il s'agit peut-être de reconnaissances de la division du Barail.

nord et au nord-ouest, pendant que la Garde et le IX[e] corps se rabattront vers l'est. Malgré tout, le prince décide de marcher au nord-est [1]. Son intention est d'atteindre d'abord la région entre Sainte-Marie-aux-Chênes et Valleroy, où se sont montrées les premières traces de l'adversaire. Il prévoit que des masses sont derrière ce rideau et que l'on pourra les rencontrer. En outre, on coupera la dernière route nous conduisant vers l'ouest, celle de Briey [2].

Sur les entrefaites, le canon retentit vers Vernéville. Puis surviennent les nouveaux ordres de Frédéric-Charles. Le gros du XII[e] corps a déjà reçu pour direction Sainte-Marie-aux-Chênes; il suffit de quelques indications pour mettre les dispositions prises en concordance avec celles du prince. La 46[e] brigade est invitée à suivre la 45[e] vers le bois de Ponty. La cavalerie, encore à Puxe [3], va prendre la même direction, tout en détachant un régiment sur Valleroy.

Vers 1 heure, le XII[e] corps est ainsi réparti : à gauche, le long de l'Orne, l'avant-garde du général von Craushaar, marchant par Labry sur Valleroy et Moineville; en arrière et à droite, la 45[e] brigade, suivie de la 46[e], allant de Jarny vers le bois de Ponty; à droite, la 24[e] division se dirigeant sur Sainte-Marie-aux-Chênes et, derrière elle, l'artillerie de corps sur Giraumont. Deux régiments de cavalerie et une batterie à cheval sont en marche sur le bois

---

1. 11[h]30 : « L'avant-garde marchera par les deux rives de l'Orne sur Valleroy et Moineville. La 23[e] division portera la 45[e] brigade sur Tichémont et occupera le bois de Ponty. La 46[e] brigade demeurera à Jarny, à la disposition du commandant de corps d'armée. La 24[e] division ira par le château de Moncel, Jouaville et Batilly sur Sainte-Marie-aux-Chênes. L'artillerie de corps gagnera Giraumont-en-Jarnisy » (*État-major prussien*, II, 697).

2. *État-major prussien;* Compte rendu du prince à Frédéric-Charles, 11[h]45 du matin, *R. H.*, II, 1904, 610, d'après von Schimpff, *Das XII. Corps im Kriege 1870-1871.*

3. La 12[e] division est partie à 9 heures du matin de ses bivouacs (Parfondrupt et Saint-Jean-lès-Buzy) pour marcher sur Conflans. En effet « des fumées » donnent à penser qu'un combat se livre vers l'est. Le 17[e] ulans continue de surveiller la direction de Verdun. Vers 11 heures, les trois autres régiments arrivent à Puxe, après une marche très lente (*R. H.*, II, 1904, 608, d'après von Schimpff et les *Aufzeichnungen über das K. Sächsische Ulanen Reg. Nr. 17*). C'est le 18[e] ulans qui est détaché vers Briey.

de Ponty; deux autres surveillent les routes allant vers la Meuse [1].

Cependant la Garde a continué sur Doncourt. Sa 1re division s'y rassemble, suivie du reste des troupes, quand, vers 11 heures, survient l'ordre de Frédéric-Charles appelant le corps d'armée à Vernéville, pour s'y tenir prêt à soutenir le IXe corps.

Déjà le prince de Wurtemberg a reçu un rapport indiquant qu'il y a de l'infanterie française dans Sainte-Marie et que des troupes nombreuses sont groupées à Saint-Privat [2]. Il en résulte que nos positions s'étendent au nord d'Amanvillers, contre les suppositions de Frédéric-Charles. Pour se conformer à ses ordres, tout en tenant compte d'une situation nouvelle, le prince n'hésite pas à modifier, lui aussi, la direction qui lui est assignée. Il étendra son mouvement jusqu'à Habonville au lieu de Vernéville [3]. Comme le prince royal de Saxe, il se conforme à l'esprit et non à la lettre de ses instructions. La 2e division, dont la tête atteint Bruville, va se porter par Saint-Marcel sur Vernéville. La 1re, l'artillerie de corps et la division de cavalerie iront de Doncourt par Jouaville sur Habonville.

Ces dispositions viennent d'être arrêtées, quand surviennent de nouveaux renseignements : de l'infanterie et de la cavalerie marchent de Saint-Privat sur Sainte-Marie; des compagnies et des escadrons formés en petits groupes se portent sur Sainte-Marie, Saint-Ail et Habonville. Un camp établi entre les deux premiers villages vient d'être levé, semble-t-il [4].

Le commandant de la 1re division, von Pape, a déjà dirigé trois escadrons de hussards sur Habonville et Saint-Ail. Vers 11h30, l'infanterie de l'avant-garde prend la même

1. *État-major prussien*, II, 699.
2. Ce rapport parvient un peu après 11 heures à Frédéric-Charles (*R. H.*, II, 1904, 611, d'après von der Goltz). Il provient d'un escadron de hussards détaché vers Batilly.
3. Voir son compte rendu, *R. H.*, II, 1904, 612, d'après von der Goltz.
4. *État-major prussien*, II, 699. Renseignements provenant de l'escadron dirigé sur Batilly.

direction. Lorsque, peu après, le canon retentit à Vernéville, toute la division se met en mouvement, avec l'ordre de faire hâte [1].

De même, la 2e division, en marche sur Vernéville, s'est fait précéder du 2e ulans vers le bois Doseuillons [2]. Elle défile ainsi devant le front du Xe corps, qui débouche justement au nord-est de Bruville, tandis que le canon retentit vers Vernéville.

Peu après midi, le prince de Wurtemberg reçoit le second ordre de Frédéric-Charles (daté de 11h 30). Tout en différant légèrement de ses dispositions, celles prises par la Garde répondent à la situation [3], et rien n'y est changé.

Les rapports concernant la présence de nombreuses troupes près de Saint-Privat, ainsi que les mouvements observés sur Sainte-Marie et Habonville parviennent à Frédéric-Charles vers 1 heure, entre Saint-Marcel et Vernéville. Cette extension de notre front lui paraît impliquer un renforcement de sa gauche, qui pourrait ainsi opérer l'enveloppement prévu. Par suite, la 2e division de la Garde, qui arrive à Saint-Marcel, reçoit, comme la 1re, l'ordre de marcher sur Habonville par Caulre [4].

---

1. *Avant-garde,* colonel von Eckert : hussards, fusiliers de la Garde, 1re légère, bataillon de chasseurs. *Gros :* trois batteries du 1er groupe monté, 2e brigade, 1re brigade, 1re compagnie de pionniers, 2e groupe monté et 2e à cheval (*État-major prussien*).

2. Puis vient un bataillon du régiment Reine-Augusta (4e grenadiers) ; l'artillerie et le reste de l'infanterie suivent immédiatement les deux autres.

3. La *R. H.,* II, 1904, 614, estime, contrairement à l'*État-major prussien,* II, 701, que les dispositions prises ne répondent pas aux ordres du prince, parce que, si Auguste de Wurtemberg a orienté une partie de ses troupes sur Vernéville, il en a dirigé la masse principale sur Habonville, « dans une direction relativement très excentrique à celle qu'envisageait Frédéric-Charles à 11h30 ». Il suffira de rappeler que, d'après l'ordre de 11h30, la Garde « doit hâter son mouvement par Vernéville, l'étendre jusqu'à Amanvillers... elle peut, autant qu'il est encore possible, marcher par Habonville sur Amanvillers » (Voir nos Annexes).

4. *État-major prussien,* II, 701. A 2h30, la tête de la 2e division atteint la hauteur à l'ouest d'Habonville, près du bois d'Anoux-la-Grange (*R. H.,* II, 1904, 615, d'après les Historiques des 3e et 4e grenadiers).

Le Xe corps, parti de Tronville à 10 heures, se forme vers 2h30 à l'ouest de Batilly. La division Rheinbaben, partie de Tronville derrière le Xe corps, se porte près de Sponville et entre Hannonville et Mars-la-Tour. *Elle y fait la*

Cependant, tout indique un combat toujours plus vif à l'est de Vernéville. Ce que l'on sait de nos positions fait supposer que Manstein s'est heurté contre elles, sans atteindre notre droite. Frédéric-Charles court aussitôt près du IX[e] corps, où se passent de graves événements.

---

soupe. Vers 1 heure, un officier lui apporte l'ordre de marcher sur Batilly. Entre 5 heures et 6 heures du soir, elle s'y masse à la droite du X[e] corps (*R. H.*, d'après divers Historiques).

III

LA MATINÉE A L'ARMÉE DU RHIN

Le 2e corps. — Le 3e corps. — Préparatifs de défense. — Le bois des Genivaux. — Le 4e corps. — Quiétude des troupes. — Le 6e corps. — Premières nouvelles de l'ennemi — Situation vers midi.

On sait que, dès la pointe du jour, la fusillade reprend aux avant-postes du 2e corps, le long du ravin de la Mance. En outre, des mouvements que l'ennemi ne prend pas la peine de cacher indiquent aux moins avertis qu'une bataille est proche. Des colonnes défilent sur le plateau de Gravelotte, des batteries y prennent une formation de rassemblement en vue de nos positions [1]. On aperçoit des épaulements sur la crête au sud de ce village, le long du chemin conduisant au bois des Ognons. Sur la foi de renseignements inexacts, le général Vergé croit même que, dès le soir du 17, l'ennemi a » réuni des troupes et porté des batteries à Gravelotte «, ainsi que dans le ravin de la Mance. Il s'attend à une attaque [2] et prend des dispositions en conséquence.

Ses batteries [3] s'établissent le long de la route, à droite et à gauche du Point-du-Jour. Celles de la division Fauvart-Bastoul [4] s'installent derrière la voie romaine, au sud de la cote 346, de façon à surveiller les débouchés du bois de

1. Journal de la division Vergé ; Historiques du 76e, des batteries du 5e régiment, R. H., II, 1904, 676, 685, 712 ; W. (général de Waldner-Freundstein), *Saint-Privat, Le Point-du-Jour*, 5.

2. Historique de la division et rapport du général, 21 août, *R. H.*, II, 1904, 676, 678.

3. 5e, 6e, 12e du 5e. Le Point-du-Jour est occupé depuis le 17 par le 3e chasseurs et par deux compagnies du 80e (1re et 2e du 1er bataillon, 3e corps, division Aymard).

4. 7e, 8e, 9e du 5e. La 7e est en position dès le 17 au soir (Rapport du commandant Collangettes, 21 août, *R. H.*, II, 1904, 698).

Vaux. Deux batteries de 12 [1] prennent position à gauche des précédentes.

En même temps, le 1er bataillon du 32e garnit au nord-ouest du Point-du-Jour une tranchée-abri le long de la route; les 2e et 3e se reportent en arrière, à l'abri de la crête [2]. Le reste de la division demeure dans ses bivouacs au sud de la voie romaine.

Quant à la brigade Lapasset, qui tient notre extrême gauche au nord-ouest de Rozérieulles, elle renforce d'un bataillon (3e du 97e) envoyé à Sainte-Ruffine les six compagnies échelonnées du bois de Vaux à ce village [3].

Vers 10 heures, les indices d'une attaque prochaine se multiplient : « Une grande action était imminente; elle ne pouvait faire doute pour qui voulait voir et réfléchir [4]. » Le 55e prend les armes et déploie ses 1er et 2e bataillons au sud du Point-du-Jour, le long de la route; le 3e demeure en réserve [5]. De même, trois bataillons de la 2e brigade bordent la route à gauche du 55e; trois autres sont en réserve [6].

Ces mouvements sont aperçus de l'ennemi, qui ne se rend pas compte de leur nature et les explique, en général, par une nouvelle retraite au nord ou à l'est. Néanmoins, il reste

1. 10e et 11e du 5e (réserve), 10e vers la cote 334 sur la croupe de Rozérieulles, 11e à la gauche des batteries de Vergé. La 10e observe entre la route et le bois de Vaux; la 11e bat les pentes vers Gravelotte (Rapport Gagneur, s. d., *R. H.*, II, 1904, 708).

2. Deux compagnies du 32e sont en grand'garde au sud de la route, dans les bois de la Mance; elles se relient (*R. H.*, II, 1904, 618) à la grand'garde du 80e sur la route (6e du 3e bataillon) et à celle du 55e (3e du 1er) dans la sablière du Point-du-Jour. Cette liaison paraît problématique, à en juger par le croquis no 2, 18 août, de la *R. H.*

3. Rapport Lapasset, s. d., *R. H.*, II, 1904, 701. Voir *suprà*, p. 371.

4. Général de Waldner, *loc. cit.*

5. Journal de la division. D'après le général de Waldner, le 55e « garnit de ses tirailleurs la Sablière, les tranchées-abris de sa grand'garde, ainsi que les deux fossés de la route dans la partie qui longe les crêtes du mouvement de terrain ». Il a là neuf compagnies; trois sont en réserve derrière le centre. Un croquis du général (p. 7) montre que les tranchées en question vont des Carrières à la Sablière, puis font un retour vers la vieille route de Verdun. Il semble qu'une confusion se soit produite dans son esprit entre les Carrières et la Sablière.

6. Le long de la route, 1er du 76e, 1er et 2e du 77e; en réserve, 2e et 3e du 76e, 3e du 77e, celui-ci ayant été rappelé des avant-postes (*R. H.*, II, 1904, 619).

d'abord inactif, selon les instructions de Moltke. Le général Frossard croit la situation si peu tendue, qu'il passe toute la matinée à Châtel-Saint-Germain et n'apparaît sur le plateau que vers 11 heures [1]. Déjà, on s'en souvient, il a fait de même à Spicheren.

Quant aux trois divisions de cavalerie bivouaquées dans le ravin de Châtel, derrière le 2e corps, à part des reconnaissances sans intérêt vers Jussy, Sainte-Ruffine, même Saulny et Amanvillers à l'intérieur de nos lignes, elles demeurent inactives [2].

Au 3e corps, sous l'influence d'un commandement moins inerte, la division Clérembault fait montre d'un peu plus d'activité. Dès 5 heures du matin, ses tentes sont abattues, les voitures chargées et les troupes prêtes à marcher [3]. Déjà les pelotons d'éclaireurs ont été envoyés en reconnaissance [4]. Ils « signalent sur toute la ligne un mouvement de l'ennemi se formant » devant notre front. De nos positions même, on se rend compte de l'imminence d'une attaque. « Un peu avant 6 heures du matin, on aperçut..... du plateau de l'Arbre mort..... des troupes prussiennes marchant déployées..... en arrière de Gravelotte, et se dirigeant de gauche à droite, vers un point qui paraissait..... être à hauteur de Doncourt.

« Ces troupes marchaient obliquement par rapport à nous, comme si elles eussent décrit un grand mouvement de conversion dans lequel nous eussions été au pivot... On apercevait distinctement les officiers prussiens marchant en avant de leurs hommes [5]... »

---

1. *R. H.*, II, 1904, 619, d'après le rapport du général, 20 août, et le Journal du 2e corps, qui le reproduit (*ibid.*, 673 et suiv.).

2. *R. H.*, II, 1904, 620 : divisions Valabrègue, Desvaux et Forton.

3. Journal de la division, *R. H.*, III, 1904, 205.

4. « Dès 2 heures du matin » (Historique manuscrit du 8e dragons, *R. H.*, III, 1904, 207). Des reconnaissances faites la veille avaient signalé des forces « assez sérieuses » dans les bois entre Gravelotte et Vernéville. Des nuages de poussière avaient indiqué la marche de colonnes ennemies filant de notre droite vers notre gauche (Le maréchal Le Bœuf à Bazaine, 18 août, s. h., *R. H.*, III, 1904, 232). Ces observations étaient inexactes.

5. Note de l'état-major du 3e corps, s. d., *R. H.*, III, 1904, 232, confirmée par des notes s. d. du maréchal Le Bœuf, *ibid.*, 154. L'heure indiquée est trop peu

Aussitôt avisé, Le Bœuf informe le 2e corps de ce fait et envoie un officier en rendre compte à Bazaine (6h 45). Celui-ci se borne à lui faire dire « de s'établir solidement dans sa position et de la conserver à tout prix[1] ». Le maréchal n'a pas attendu ces recommandations. « Dès la pointe du jour », le commandant du génie du 3e corps fait mettre en état de défense les fermes de Moscou, de Leipzig et de La Folie, qui jalonnent notre front. On creuse des tranchées-abris destinées à couvrir la première ligne d'infanterie, tandis que les réserves seront défilées des feux sur les pentes du ravin de Châtel. Enfin, des épaulements sont construits dans des emplacements désignés par le commandant de l'artillerie[2].

Ces travaux sont en exécution, quand, de plusieurs côtés, surviennent de nouveaux renseignements, confirmant les premiers. Les éclaireurs de la division Clérembault annoncent un « changement de front oblique à gauche » de l'ennemi. Les « forces principales semblent se diriger sur Saint-Marcel et au sud... De nouvelles têtes de colonne sortent du bois d'Ars (bois de Saint-Arnould) se dirigeant également sur les hauteurs à l'ouest de Rezonville déjà fortement occupées[3] ». Ces renseignements sont aussitôt transmis au commandant en chef. Quelques instants après,

---

avancée, le mouvement de la IIe armée ne pouvant être vu qu'après 7 heures. — Une partie des troupes ne veut pas croire à l'approche des Allemands, tant sa sécurité est complète. On croit que « c'est Mac-Mahon qui arrive ! C'est Canrobert qui se met en mouvement. Ce n'est certes pas l'ennemi... » (Historique du 80e, *ibid.*, 196).

1. Note de l'état-major du 3e corps ; déposition Le Bœuf devant le conseil d'enquête sur les capitulations, *R. H.*, II, 1904, 621. Voir aussi la lettre du général Zurlinden, 2 février 1901 (*ibid.*, 210) ; les Souvenirs du général Montaudon (II, 115) et ceux du général Castex (II, 51) ; ceux d'un officier du 80e (général de Tissonnière), « Saint-Hubert et le Point-du-Jour », *Revue du cercle militaire*, I, 1902, 86.

2. Journal du 3e corps, *R. H.*, III, 1904, 146 ; Journal du génie du 3e corps, *ibid.*, 230 ; *Trois Mois à l'armée de Metz*, par un officier du génie du 3e corps.

3. Compte rendu transmis au maréchal Bazaine par Le Bœuf (8h 25), *R. H.*, III, 1904, 233. Il confirme d'autres renseignements déjà recueillis (Rapport Montaudon, 20 août ; Journal de la division Montaudon ; Note du général Saussier, 8 juin 1901 ; Journal de la division Aymard ; Historique du 60e ; Journal de la réserve d'artillerie du 3e corps, *ibid.*, 155, 157, 173, 189, 192, 208, etc.).

Le Bœuf lui adresse une nouvelle note, plus explicite encore : « Des forces ennemies considérables (infanterie et cavalerie) s'avancent vers Gravelotte sur un front assez étendu et parallèle au front de bandière des 2e et 3e corps. Il me semble qu'une affaire se prépare pour aujourd'hui[1]. »

Devant l'imminence d'une attaque, le maréchal juge nécessaire de renforcer les grand'gardes du bois des Genivaux. Il prescrit aux divisions Montaudon, Nayral et Metman[2] de le faire tenir solidement en avant de leur front ; elles garniront les tranchées-abris en arrière, tandis que les réserves seront reportées à l'abri de la crête. Quant à la division Aymard, à leur gauche, elle tiendra de même le bois qui garnit le ravin de la Mance[3].

Vers 10 heures, le 3e corps occupe à peu près ses emplacements de combat entre Saint-Hubert et La Folie. La division Aymard garnit l'espace de Saint-Hubert à Moscou[4]. Elle a déjà déployé six bataillons et trois batteries, tant dans le bois de la Mance que pour garder les tranchées et les fermes en arrière. Avant même l'ouverture du feu, elle n'a plus que six bataillons disponibles.

La division Metman a pris une formation analogue[5], avec

1. Note envoyée « probablement vers 8h30 et certainement avant 9 heures » (*R. H.*, II, 1904, 623). « Un peu avant 9 heures », elle est communiquée au général Bourbaki par une lettre du colonel Boyer, aide de camp de Bazaine, confiée au capitaine de Mornay-Soult (*ibid.*, 649).

2. *R. H.*, II, 1904, 623. Le texte de cet ordre n'est pas reproduit par la *R. H.* ; le Journal du 3e corps et les autres documents provenant du maréchal Le Bœuf ou de son état-major n'en font pas mention ; mais le sens résulte des Journaux ou des rapports concernant ces divisions. Il dut être donné vers 9 heures (*ibid.*, 624).

3. Elle y a depuis la veille le 3e bataillon du 60e et la 6e compagnie du 3e du 80e (*R. H.*).

4. Quatre compagnies du 80e (3e, 4e, 5e, 6e du 1er bataillon), 1er bataillon du 85e, quatre compagnies du 1er du 44e dans les tranchées entre Moscou et le coude de la route au nord du Point-du-Jour ; 2e du 80e dans Saint-Hubert ; 3e du 44e dans Moscou, avec le 2e du 60e et des fractions de Metman ; six bataillons et deux compagnies en réserve derrière la crête ; 9e batterie du 11e près et au sud de Moscou ; 8e du 11e derrière le centre de la division ; 10e du 11e près du coude de la route. Leurs épaulements ne sont pas terminés lors de l'ouverture du feu (*R. H.*, II, 1904, 624).

5. Le 59e tient d'abord Moscou et les tranchées voisines ; puis il évacue la ferme dont la défense est confiée seulement à deux bataillons d'Aymard (3e du 44e, 2e du 60e). A droite, le 1er du 29e est dans les tranchées, avec le 3e en ré-

deux bataillons et demi dans le bois des Genivaux, cinq dans les tranchées à hauteur de Moscou ; les réserves en arrière sont considérables (cinq bataillons et demi). L'artillerie est au nord de Moscou.

De même pour la division Nayral[1], répartie à peu près également en trois groupes. Enfin Montaudon tient l'espace entre Leipzig et le mamelon au nord-ouest de La Folie. Mais il a toute une brigade dans les bois des Genivaux et de La Charmoise[2]. Le général Clinchant a l'ordre de défendre ce dernier massif[3], presque partout entouré d'un fossé qui permet une sérieuse résistance[4]. Un bataillon l'occupe ; un autre garnit l'espace entre La Charmoise et le bois des Genivaux, ce dernier beaucoup plus étendu, et dessinant un saillant très marqué vers l'ouest ; un troisième occupe le secteur entre Chantrenne et La Charmoise. Trois compagnies relient ce bois au mamelon au nord-ouest de La Folie. Le reste de la brigade est en réserve.

---

serve ; puis le 1er du 7e, dans une tranchée ; les 2e et 3e du 7e sont en réserve près de l'Arbre mort. Le 71e, moins trois compagnies, est en arrière de la crête, près du même point. La 5e batterie du 11e (mitrailleuses), au nord de Moscou, sera bientôt renforcée des 6e et 7e du 11e (4). Le reste de la division est dans le bois des Genivaux (*R. H.*, II, 1904, 626).

1. Trois compagnies du 19e (3e bataillon) dans Leipzig ; 1er et 2e bataillons dans les tranchées au nord de l'Arbre mort ; trois compagnies (3e) en arrière, en soutien d'artillerie ; 2e du 69e à la lisière sud-ouest du petit bois de la ferme de Leipzig ; deux compagnies (3e et 4e du 1er) dans cette ferme ; 15e bataillon de chasseurs et 41e en réserve derrière la crête ; l'artillerie au nord-est de l'Arbre mort ; le reste dans le bois des Genivaux (*R. H.*, II, 1904, 627).

2. Dans La Folie, trois compagnies du 51e (2e bataillon) et un du génie (6e du 1er régiment) ; trois du 51e (2e bataillon) et 1er bataillon en réserve au sud-est ; le 62e à leur gauche et le 18e chasseurs à leur droite. Le 3e du 51e au sud de La Folie, avec deux compagnies sur la crête descendant vers La Charmoise ; 6e et 8e batteries du 4e sur le mamelon 343 ; 5e du 4e au nord-est de Leipzig (*R. H.*, II, 1904, 628).

3. « La portion du bois des Genivaux depuis la pointe nord du bois jusqu'au chemin de Chantrenne à Leipzig » (Rapport Montaudon, 20 août, *R. H.*, III, 1904, 157).

4. Rapport Clinchant, s. d., *R. H.*, III, 1904, 162 : 1re, 3e, 5e compagnies du 1er du 81e le long de la lisière nord-ouest ; le reste du bataillon dans le bois ; le 3e du 81e entre La Charmoise et Les Genivaux ; le 1er du 81e en réserve à l'est de La Charmoise ; le 3e du 95e dans Les Genivaux, au sud-ouest de La Charmoise ; trois compagnies (1er du 95e) reliant ce bois au 51e vers le mamelon 343 ; neuf compagnies (1er et 2e du 95e) entre La Folie et La Charmoise (*R. H.*, II, 1904, 629).

Dans le bois des Genivaux, elle se relie à une importante fraction de la division Nayral, cinq bataillons qui ont poussé jusqu'au ruisseau de Chantrenne, vers le centre de ce massif[1]. L'un d'eux le traverse et atteint le saillant nord-ouest face à Vernéville ; il y est tout à fait isolé.

Des bataillons de Metman viennent aussi s'établir dans Les Genivaux, non sans un fâcheux mélange avec les précédents[2]. Aucune vue d'ensemble ne présidera donc à la défense de ce massif, gardé de la façon la plus irrégulière par sept bataillons environ, détachés de trois divisions. Nous n'occupons pas Chantrenne, qui avoisine sa lisière nord. Il est aisé de prévoir que nous ne pourrons en interdire l'accès à l'ennemi.

Quant à la position principale du 3e corps, jalonnée sur 3500 mètres environ par une série de fermes que relient des tranchées et des épaulements, elle est fortement constituée. Les pentes qui en descendent vers l'ouest sont presque partout battues par nos feux, mais Les Genivaux, La Charmoise et les taillis qui longent la Mance forment un masque très étendu permettant à l'ennemi de se rassembler avant l'attaque. Une occupation rationnelle des Genivaux nous aurait conduits sans doute à y porter un effectif plus considérable, sous un commandement unique. Il eût alors été possible de gêner l'offensive allemande au nord et au sud par des contre-attaques courtes et énergiques. Mais nous avons dit combien nos troupes répugnent aux combats de bois[3].

---

1. 1er, 2e, 3e bataillons du 90e, 1er et 3e du 69e, moins les 1re et 2e compagnies du 1er restées à Leipzig. Les compagnies du 1er du 69e passent le ruisseau, contournent les taillis par Chantrenne et atteignent le saillant nord-ouest du bois. Le 3e du 69e est en réserve entre Les Genivaux et La Charmoise.

2. Le 7e chasseurs pousse ses 5e et 6e compagnies sur la rive droite du ruisseau; elles doivent être soutenues par deux compagnies du 90e (3e et 4e du 1er), mais celles-ci ne dépassent pas le ruisseau ; le 2e du 29e, trois compagnies du 2e du 71e (1re, 3e, 5e), un du 7e (6e du 1er) sont répartis dans la partie sud du bois (*R. H.*, II, 1904, 631).

3. D'après les Historiques des 41e et 90e (*R. H.*, III, 1904, 172 et suiv.), nous avons l'idée bizarre d'incendier le bois des Genivaux et des tentatives sont faites dans ce sens.

Si, au 3e corps, les préparatifs indispensables ont été faits, encore que tardivement pour certaines troupes[1], il n'en va pas de même au 4e. Dans la matinée, Ladmirault envoie les voitures régimentaires et celles du parc se ravitailler en vivres et en munitions[2]. Quelques patrouilles de cavalerie poussent au delà de Vernéville; une reconnaissance du 7e hussards va même vers Gravelotte[3], devant les avant-postes du 2e corps. Mais la sécurité des troupes reste entière. Partout on nettoie les effets et les armes; on passe des revues; on fait la cuisine; des isolés vont même laver leur linge ou acheter du tabac à Vernéville[4]. On dirait plutôt d'un camp d'instruction que d'un bivouac au matin d'une bataille. Ce n'est pas que les avertissements nous manquent. Vers 9 heures, Montaudon, voyant le calme du 4e corps, envoie un officier à la division Grenier. Nul ne bouge. Il en détache un second. « On n'a pas l'air de prendre la chose au sérieux. » Un troisième avertissement trouve le « chef d'état-major et ses officiers se préparant à se mettre à table... ». Il est environ 10h 30[5].

D'ailleurs, les troupes elles-mêmes signalent l'approche des Allemands. On prévient Ladmirault « que des colonnes prussiennes apparaissent du côté de Vernéville[6] ». La grand'garde du 64e en rend compte. Des isolés sont près d'être enlevés par des cavaliers allemands, dans ce village. On en fait prévenir le général (Pradier ?), qui répond :

1. D'après les Souvenirs du général Montaudon, II, 115, il est près de 10 heures quand la division Nayral prend les armes, après avoir été avisée par lui de l'imminence d'une attaque. Le Journal de la division (*R. H.*, III, 1904, 169) porte au contraire qu'elle en reçut l'ordre à 9 heures.

2. Journal du 4e corps, *R. H.*, III, 1904, 449. Cet ordre, communiqué tardivement, ne fut pas exécuté par toutes les troupes (Voir le Journal de la division Cissey, *ibid.*, 456).

3. *R. H.*, II, 1904, 633, d'après les Souvenirs de Cissey et l'Historique du 7e hussards (*ibid.*, III, 1904, 461 et 709).

4. Lieutenant-colonel Rousset, *Le 4e Corps*, 216; Historiques du 64e, des 20e et 5e chasseurs, du 54e, *R. H.*, III, 1904, 463, 482, 492, 697; colonel de Courson, 81; lieutenant-colonel Patry, 65, etc.

5. Général Montaudon, II, 115-116.

6. Notice du général Osmont, chef d'état-major du 4e corps, 4 septembre. *R. H.*, III, 1904, 452; Historique de l'artillerie de la division Lorencez, *ibid.*, 703.

« Vous voyez des Prussiens partout[1] !... » De même, l'escadron envoyé vers Gravelotte « signale, au retour, un mouvement de troupes considérable[2] ».

Chose à peine croyable, Ladmirault ne croit devoir prendre aucune disposition défensive. Pas une tranchée n'est creusée, pas un épaulement n'est élevé ; les troupes, insouciantes et gaies, continuent de vaquer à leurs occupations habituelles. Le général défend même de les troubler. Il se borne à prévenir ses divisionnaires, vers 11 heures, que l'on a signalé l'ennemi à petite distance, et que « nous allons vraisemblablement être attaqués[3] ».

Pourtant il vient de recevoir du maréchal Bazaine, entre 10 et 11 heures, une note lui communiquant les graves nouvelles reçues de Le Bœuf et lui recommandant de surveiller les routes débouchant sur ses derrières à Norroy-le-Bourg[4]. Mais le commandant en chef ne fait pas mystère de son intention d'opérer une nouvelle retraite, et il se peut que cette perspective contribue à l'inaction de Ladmirault[5]. Quoi qu'il en soit, le général se borne à insérer dans une note concernant l'administration quelques recommandations d'un vague extrême : « Dans leur nouvelle position, les corps devront exécuter les travaux de défense nécessaires pour s'y installer solidement.

« Il y aura lieu aussi de reconnaître les communications en arrière, à travers les bois, et de faire occuper certains points[6]... » Singulier langage dans la bouche d'un commandant de corps d'armée, à proximité immédiate de l'ennemi !

---

1. Historique du 64e, *R. H.*, III, 1904, 492 ; Journal du lieutenant Palle, *ibid.*, 725.

2. Historique du 7e hussards, *R. H.*, III, 1904, 709.

3. Journal de la division Cissey, *R. H.*, III, 1904, 456. D'après le colonel de Courson, 81, le général Bellecourt aurait été prévenu vers 8 heures.

4. *R. H.*, II, 1904, 634. Cette note n'existe pas aux Archives historiques, mais la *R. H.* déduit son existence et sa teneur d'une lettre de Bazaine à Canrobert, datée de 10 heures du matin (*ibid.*, IV, 1904, 188).

5. Il semble résulter de deux pièces reproduites par la *R. H.*, IV, 1904, 179, que Ladmirault connaît cette intention de Bazaine et que l'ordre de retraite vers le Sansonnet est réellement donné au 4e corps avant la bataille.

6. Le général de Ladmirault aux généraux de division et chefs de service, *R. H.*, IV, 1904, 177.

Le résultat ne peut qu'être nul. Une partie de l'artillerie de réserve seule attelle ses pièces[1]; l'infanterie est réunie pour « l'appel de 11 heures », quand retentit le premier coup de canon. Le génie n'a pas encore donné un coup de pioche autour de Montigny et d'Amanvillers[2]. La surprise du 4e corps va être complète, par la faute même de son chef.

On sait dans quelles conditions le 6e corps a pu s'installer au bivouac le soir du 17[3]. Il lui manque plusieurs de ses éléments essentiels, la cavalerie, les réserves d'artillerie et du génie, une division presque entière d'infanterie. Les autres troupes ont été fortement éprouvées le 16; elles ne se sont ravitaillées ni en vivres, ni en munitions[4]. Il est difficile d'être moins préparé à subir le principal effort d'une armée victorieuse.

Canrobert n'a pourtant pas imité l'exemple de Ladmirault. A 5 heures du matin, il fait appeler le général du Barail[5] et lui recommande de « pousser des reconnaissances à droite et en avant, le plus loin possible ». Il le charge, en outre, de recueillir tous les renseignements que pourront fournir les habitants.

Quelques instants après, survient un petit détachement du 3e chasseurs d'Afrique, qui apporte à du Barail une lettre du général Margueritte[6]. Puis c'est l'aumônier de la division qui a passé la journée et la nuit précédentes à Gorze, près de nos blessés. Il est fraîchement renseigné et assure à Canrobert, auquel du Barail l'a conduit, « que toute l'ar-

1. Trois batteries (Journal du lieutenant Palle, *R. H.*, III, 1904, 725). Encore est-ce pour un changement de position, contre ce qu'admet la *R. H.*, II, 1904, 635.

2. Rapport sur les opérations du génie du 4e corps, s. d.; rapport du capitaine commandant la 2e compagnie de mineurs du 2e régiment, 19 août, *R. H.*, III, 1904, 736, 737.

3. Voir *suprà*, p. 365.

4. Le major Kunz écrit pourtant, au sujet du 6e corps : « *Die Franzosen dagegen waren völlig frisch* » (X, 5).

5. Il dispose depuis le 16 du 2e chasseurs d'Afrique et du 2e chasseurs. On leur rattache le reste de la brigade légère de la division Clérembault (3e chasseurs qui rejoint le 18, 10e chasseurs qui rejoint le 19) [Journal de l'Armée du Rhin, *R. H.*, II, 1904, 656).

6. Annonçant que sa brigade est appelée au camp de Châlons (Général du Barail, *Mes Souvenirs*, III, 194).

mée ennemie est en mouvement et qu'une attaque est imminente [1] ».

Sur les entrefaites, le maréchal a fait rectifier les positions occupées par ses divisions d'infanterie. Celle de La Font de Villiers, bivouaquée à l'est du chemin de Roncourt, et la division Bisson, à la droite de la précédente, face à Roncourt, conservent leurs emplacements. Au contraire, les troupes du général Tixier se forment au nord-est de Saint-Privat, la gauche à Roncourt, face à la forêt de Jaumont [2]. Quant à la division Levassor, elle est disposée de même, sur deux lignes, au sud de la route de Briey, face à Saint-Ail, sa droite en avant du hameau de Jérusalem [3].

Comme Ladmirault, Canrobert a prescrit d'envoyer sur le plateau de Plappeville, pour y chercher des vivres, les voitures régimentaires du 6e corps. Elles seront réunies à 8 heures, auprès de Jérusalem. Dans sa note aux divisionnaires, il ajoute : chaque fois que les corps occuperont de nouveaux emplacements, ils devront y « exécuter les moyens de défense nécessaires pour s'établir solidement [4] ». Cette recommandation essentielle reste à peu près inexécutée. On se borne à quelques tranchées-abris creusées au sud, à l'ouest et au nord de Saint-Privat, ainsi qu'à Roncourt. Des travaux sont entrepris également, à dater de 1 heure, dans la partie sud-ouest de Saint-Privat, mais le canon ennemi les interrompt bientôt [5].

Le général du Barail a envoyé trois séries de reconnais-

---

1. Du Barail.

2. Journaux du 6e corps et de la division Tixier, *R. H.*, IV, 1904, 184, 191. Nous ne savons sur quoi se fonde la *R. H.*, II, 1904, 637, pour indiquer une autre formation.

3. *R. H.*, II, 1904, 637. Les deux régiments de du Barail sont près et à l'ouest de Saint-Privat, face au sud-ouest, ses deux batteries au nord du village.

4. *R. H.*, III, 1904, 638.

5. Il est inexact que le 6e corps n'ait exécuté aucun travail de défense, comme l'écrit la *R. H.*, II, 1904, 638, d'après la déposition du maréchal devant le conseil d'enquête sur les capitulations. Le génie de la division Tixier creuse des tranchées-abris aux abords ouest et nord de Saint-Privat, ainsi qu'à Roncourt (Journal du génie divisionnaire, *R. H.*, IV, 1904, 209). D'autres travaux sont exécutés au saillant sud-ouest de Saint-Privat et le long de la route de Briey, par le génie de la division La Font de Villiers (*ibid.*, 249).

sances au nord et à l'ouest[1]. Vers 9 heures, plusieurs rentrent sans avoir recueilli aucun renseignement. Toutefois, le maréchal est inquiet et fait diriger sur Auboué une nouvelle reconnaissance, plus forte[2]. Elle vient de partir quand, vers 9h 30, arrive le capitaine Campionnet, de l'état-major général, avec mission de réclamer des « renseignements sur l'ennemi ». Jusqu'alors les reconnaissances et les gens du pays envoyés en éclaireurs n'ont rien signalé[3].

C'est vers 10 heures que parvient le premier compte rendu positif. Un officier en reconnaissance à Auboué fait savoir que « des troupes ennemies » sont à Valleroy ; d'autres marchent « le long de la rive gauche de l'Orne[4] ». Des patrouilles signalent aussi des cavaliers allemands vers Auboué et Saint-Ail. Quant au 2e chasseurs, il passe au nord de Sainte-Marie-aux-Chênes, traverse la route de Briey et se jette dans le ravin descendant d'Habonville à Auboué. De là deux pelotons vont, l'un sur Coinville, l'autre sur un petit bois à 1 kilomètre au sud-est de Moineville ; le gros s'arrête au sud de Coinville. Des habitants annoncent que Moineville et, au nord-est, Serry sont occupés par l'ennemi. Puis des éclaireurs rapportent que « des masses prussiennes avec de l'artillerie » s'avancent du « côté de Batilly[5] ».

Sans autre vérification, les chasseurs retournent à Saint-Privat par Sainte-Marie, où ils constatent déjà la présence de quelques cavaliers allemands. Avisé, vers 11 heures, des importantes données ainsi recueillies, Canrobert envoie l'un de ses officiers en reconnaissance vers Batilly. Il n'est pas rentré que le canon retentit au sud[6].

---

1. Entre le réveil et 8 heures environ (*R. H.*, II, 1904, 636 et suiv.).

2. Trois escadrons du 2e chasseurs (le 2e escadron escorte les voitures régimentaires envoyées à Plappeville). L'Historique du 2e chasseurs porte leur départ à 9 heures environ (*R. H.*, IV, 1904, 460).

3. Note du maréchal Canrobert, *R. H.*, IV, 1904, 187 ; *ibid.*, II, 1904, 639, d'après ses dépositions au conseil d'enquête et à l'instruction du procès Bazaine.

4. Transmis à 10h 15 au maréchal Bazaine par lettre de Canrobert (*R. H.*, IV, 1904, 477).

5. Historique du 2e chasseurs, *R. H.*, IV, 1904, 460.

6. Relation du général Henry, chef d'état-major du 6e corps, *R. H.*, IV, 1904, 188. Ce document a été rédigé plusieurs années après la guerre, ce qui explique ses inexactitudes.

Les renseignements déjà recueillis suffisent à faire prévoir une attaque prochaine[1]. Malgré tout, le maréchal ne prend aucune disposition nouvelle. Les troupes restent au bivouac, étalant pour la plupart leurs tentes aux vues de l'ennemi. Des avant-postes placés à très courte distance les couvrent fort mal[2]. Les travaux de défense que nous avons signalés ne sont entamés qu'après le début de l'action, et ils seront loin de suffire. Sans doute le matériel du 6e corps est incomplet, mais il serait aisé de requérir des outils dans le voisinage.

---

1. A 10 heures, Bazaine envoie à Canrobert communication des renseignements provenant de Le Bœuf. Cette lettre ne serait parvenue au maréchal que vers midi 30 (*R. H.*, IV, 1904, 188, note 2), à 1h15 (*R. H.*, II, 1904, 641, note 1), ou même vers 1h30 (*R. H.*, III, 1904, 402), ce qui paraît invraisemblable.

2. D'après le croquis no 2 de la *R. H.*, il n'y aurait sur le front du 6e corps que deux compagnies du 75e en grand'garde. Mais il résulte d'une lettre inédite (5 octobre 1900) du colonel Donau, en 1870 sous-lieutenant à la 4e compagnie du 3e bataillon du 25e, que cette unité était « en grand'garde face à l'ouest, à cheval sur la route de Saint-Privat à Sainte-Marie-aux-Chênes, à environ 900 mètres de Saint-Privat, au point précis où la route est légèrement en déblai ».

Il est inexact que les premiers coups de canon trouvent « le 6e corps en entier sous les armes », comme l'écrit le général du Barail, III, 194. Il résulte de divers Historiques (notamment ceux des 4e, 10e, 93e, 94e) que l'on prit les armes après le début de la canonnade.

IV

BAZAINE DANS LA MATINÉE

Renseignements envoyés par Le Bœuf. — Attitude de Bazaine. — Sa lettre à Canrobert. — Ses inquiétudes pour sa gauche. — Mission Guioth. — Discussion des motifs de Bazaine.

Nous avons vu que, dès le 17 août, l'intention avouée de Bazaine est de continuer sa retraite vers Metz[1]. Dans la matinée du 18, il passe aux mesures d'exécution, envoyant le colonel Lewal reconnaître les futurs emplacements de l'armée. A 10 heures, les sous-chefs d'état-major de corps d'armée et lui doivent se réunir à Châtel-Saint-Germain dans ce but[2]. Vis-à-vis de ses lieutenants, il tente de justifier cette décision si grave par les plus singuliers prétextes[3].

La reconnaissance a lieu, mais des retards se produisent; elle ne peut commencer qu'à 11h30. Déjà Lewal a indiqué les emplacements réservés aux corps d'armée. La canonnade ayant commencé peu après, les sous-chefs d'état-major rejoignent leur poste, et Lewal continue seul jusqu'à Woippy. Vers 5 heures, il rejoint le maréchal au mont Saint-Quentin[4].

Quoi qu'on en ait dit, il paraît certain que des ordres de retraite pour le 19 sont envoyés dans la journée du 18,

1. Voir *suprà*, p. 350; dépositions du colonel Lewal et du capitaine Yung au procès Bazaine, *Compte rendu sténographique quotidien*, 155. D'après le général Jarras (127), il semblerait que le maréchal ait arrêté sa décision le matin du 18 seulement pour la reconnaissance Lewal.

2. Général Jarras, 127. L'ex-maréchal reconnaît d'ailleurs le fait, tout en alléguant qu'il s'est conformé au Service en campagne (titre XIII), en ce qui concerne la ligne de retraite (*Épisodes*, 105). Son ordre au général de Ladmirault, 18 août (*R. H.*, IV, 1904, 179), porte que Lewal « a pour mission de reconnaître... les positions que l'armée devra occuper ultérieurement », quand l'ordre en sera donné. Ainsi le projet de retraite est bien réellement arrêté; il ne s'agit pas d'une simple éventualité.

3. « ...Si ce mouvement s'exécute, ce ne sera que pour rendre les ravitaillements plus faciles, donner une plus grande quantité d'eau aux animaux et permettre aux hommes de se laver... » (Lettre au maréchal Canrobert, 10 heures, *R. H.*, IV, 1904, 189).

4. Général Jarras, 129; *R. H.*, II, 1904, 645.

peut-être par l'intermédiaire des sous-chefs d'état-major[1]. L'armée va se reporter sous le canon des forts, renonçant ainsi non seulement à se retirer vers l'ouest, mais même à retarder son investissement.

Dès les premiers moments, le maréchal Bazaine est informé de l'approche de l'ennemi. A $6^h 45$, Le Bœuf le fait prévenir qu'il marche vers Doncourt. Nous avons vu quelle réponse lui est adressée[2]. Vers $9^h 30$, le commandant en chef travaille avec Jarras, quand survient un autre officier du 3e corps, porteur d'un rapport de $8^h 25$, signalant la marche du gros de l'ennemi sur Saint-Marcel et le débouché de nouvelles colonnes du bois de Saint-Arnould[3]. Bazaine se borne encore à répondre que le 3e corps occupe une position très forte et que, s'il était attaqué, la résistance lui serait facile. Au surplus, Le Bœuf doit compléter autant que possible les travaux de défense prescrits la veille[4].

Vis-à-vis de Jarras, il affecte de n'éprouver aucune inquiétude, exprimant à plusieurs reprises « l'avis que la position défensive occupée par son armée » le rassure « complètement sur une attaque de l'ennemi ». Il répète qu'il ne croit pas, de sa part, à une offensive sérieuse et surtout profitable. « La confiance du maréchal ne pouvait être ébranlée et, en ma présence, il répondit à d'autres émissaires envoyés par les commandants de corps d'armée dans des termes qui ne peuvent me laisser aucun doute[5]... »

---

1. Dans la note citée, le général Henry écrit : « Pendant que cette bataille se livrait, le maréchal recevait la lettre ci-dessous... » Cette lettre prescrit la retraite à exécuter le 19; elle ne peut, d'après son texte, avoir été rédigée dans la soirée du 18 et ne se confond donc pas avec les ordres donnés après la bataille : « Les ordres de retraite furent ensuite expédiés vers 8 heures ou $8^h 30$ du soir... » (*R. H.*, II, 1904, 646). Plus loin, la *R. H.* suppose que ces ordres avaient été préalablement *communiqués* aux sous-chefs d'état-major et que les commandants de corps d'armée en eurent *verbalement* connaissance dans l'après-midi. Le général Jarras (127-129) expose une version analogue à celle de la *R. H.* Quant à Bazaine (*Épisodes*, 105), il allègue que ses « instructions » pour la retraite ne sont que des « prévisions ». Sa lettre même de 10 heures au maréchal Canrobert répond à cette allégation.
2. Voir *suprà*, p. 426.
3. Notes du maréchal Le Bœuf, *R. H.*, III, 1904, 154, 233; général Jarras, 119-122.
4. Général Jarras, *loc. cit.*
5. Général Jarras.

A 10 heures, il adresse à Canrobert la lettre que nous avons déjà mentionnée. Elle vaut d'être reproduite, tant elle explique son attitude en cette journée :

« M. le maréchal Le Bœuf m'informe que des forces ennemies, qui paraissent considérables, semblent marcher vers lui ; mais, à l'instant où je vous écris, il m'envoie l'extrait ci-joint du rapport de ses reconnaissances.

« Quoi qu'il en soit, installez-vous le plus solidement possible sur vos positions. Reliez-vous bien avec la droite du 4e corps ; que les troupes soient bien campées sur deux lignes et sur un front aussi restreint que possible. Vous ferez également bien de faire reconnaître les routes qui, de Marange, viennent déboucher sur votre extrême droite, et je prescris à M. le général de Ladmirault d'en faire autant, si possible, par rapport au village de Norroy-le-Veneur. Si, par cas, l'ennemi, se prolongeant sur votre front, semblait vouloir attaquer sérieusement Saint-Privat-la-Montagne, prenez toutes les dispositions de défense nécessaires pour y tenir et permettre à toute l'aile droite de l'armée de faire un changement de front pour occuper les positions en arrière, si c'était nécessaire, positions qu'on est en train de reconnaître.

« Je ne voudrais pas y être forcé par l'ennemi et, si ce mouvement s'exécute, ce ne sera que pour rendre les ravitaillements plus faciles, donner une plus grande quantité d'eau aux animaux et permettre aux hommes de se laver.

« Votre nouvelle position doit vous rendre vos ravitaillements plus faciles par la route de Woippy.

« Profitez du moment de calme pour demander ou faire venir tout ce qui vous est nécessaire.....[1] »

Ainsi, Bazaine ne semble tenir aucun compte des graves nouvelles que Le Bœuf lui a communiquées à deux reprises au moins. Il affecte des inquiétudes inadmissibles pour ses derrières, suffisamment couverts par Metz, la Moselle et

1. *R. H.*, II, 1904, 647. Ce texte et celui figurant dans la Relation du général Henry (*R. H.*, IV, 1904, 188) présentent certaines différences n'affectant pas le sens général. Même observation pour *L'Armée du Rhin*, 69.

Thionville. Il avoue, tout en l'enveloppant de réticences et en invoquant des prétextes invraisemblables, son projet de retraite à l'est. Il assigne au 6e corps, dans cette hypothèse, un rôle qui paraît destiné à assurer l'écrasement de ces troupes [1]. Sa duplicité profonde et aussi son incapacité éclatent à toutes les lignes de ce singulier document.

En réalité, Bazaine prête beaucoup plus d'attention qu'il ne veut bien le dire aux mouvements signalés par Le Bœuf. Un peu avant 9 heures, le capitaine de Mornay-Soult remet à Bourbaki une lettre du colonel Boyer, aide de camp du maréchal [2]. Le commandant en chef « recommande » au général de rapprocher une de ses brigades des 2e et 3e corps. Encore cet ordre si peu positif est-il bientôt atténué par une note complémentaire [3].

Sur les entrefaites, Bazaine reçoit de nouveaux renseignements, cette fois de la Garde. On se rappelle qu'elle a détaché des reconnaissances le long de la Moselle et vers le front Saulny-Amanvillers. Après leur rentrée, le général Desvaux adresse à Bourbaki un rapport que, dès 10 heures, celui-ci transmet au maréchal, en l'écourtant [4]. Si insignifiants qu'ils soient en réalité, ces renseignements fixent l'attention de Bazaine, beaucoup plus que ceux relatifs au mouvement

1. Voir *suprà*, p. 363, pour le 17 août.

2. « Le maréchal vous envoie cette note du maréchal Le Bœuf (Voir *suprà*, p. 427), en vous recommandant de faire diriger de suite une brigade de la Garde par le bois qui vous sépare des 2e et 3e corps... Votre brigade occuperait la position qui vous a déjà été indiquée hier et se tiendrait en relation avec vous, tout en étant prête à occuper notre droite si elle était compromise. » Ordre transmis à 10 heures au général Deligny, avec ce *post-scriptum* : « Cette brigade ne se laissera engager, ni surtout placer en première ligne sans un ordre de vous ou de moi. » La brigade Brincourt ne se met en marche que vers midi, pour aller occuper l'éperon 313 au nord-ouest de Châtel (*R. H.*, II, 1904, 649).

3. « ...Vous pourrez, selon les convenances, ou la rappeler ou la laisser (la brigade). Faites ce que vous croirez utile pour faciliter les distributions et le remplacement des cartouches... » (Note transmise à Deligny par Bourbaki, *R. H.*, II, 1904, 650).

4. « Le village d'Ars-sur-Moselle est occupé en force par les Prussiens. Leurs avant-postes dépassent le village de Vaux.

« Une reconnaissance de cavalerie de la Garde (lanciers) a constaté ce matin qu'un escadron de ulans se trouvait entre Vaux et Sainte-Ruffine... Un escadron de chasseurs français est en avant de Sainte-Ruffine, observant les mouvements des ulans. » La phrase suivante terminait le rapport Desvaux : « Les Prussiens occupent les deux rives de la Moselle » (*R. H.*, II, 1904, 651).

de Frédéric-Charles. Il y voit sans doute une menace pour ses communications avec Metz, qui lui tiennent tant à cœur. Après avoir interdit à Bourbaki d'envoyer d'autres reconnaissances vers Vaux, « la cavalerie de ligne, placée en avant de la Garde, devant être naturellement chargée de ce service », il l'invite à faire garder « sans délai » la route de Moulins à Longeville, afin que nos convois ne soient pas inquiétés dans leurs mouvements vers Metz. De même, « trois plantons » seront envoyés « de suite » au fort du Saint-Quentin. « Ils observeront ce qui se passe, notamment du côté du fort de Queuleu », et préviendront directement le maréchal « au fur et à mesure de leurs observations [1] ». C'est à de pareilles minuties que descend ce commandant d'une armée de 150,000 hommes, gaspillant ainsi des heures dont la perte sera irréparable !

Quant à Bourbaki, afin de garder la route de Moulins, il invite le général Deligny à « organiser le mont Saint-Quentin », avec le 4e voltigeurs, le bataillon de chasseurs et ses trois batteries divisionnaires. Mais les mesures d'exécution se bornent, semble-t-il, à l'envoi de deux compagnies dans chacune des directions de Moulins, Maison-Neuve et Sainte-Ruffine [2].

D'ailleurs, Bazaine continue de recevoir des nouvelles alarmantes de sa première ligne. Le commandant Guioth, de l'état-major général, a été envoyé dès 9 heures aux 2e et 3e corps, pour savoir si leur ravitaillement est terminé. Il se présente d'abord à Le Bœuf, qui le charge de prévenir le maréchal qu'il fait occuper le bois des Genivaux et que l'ennemi se déploie devant lui, « en s'étendant vers notre droite ». Au retour, Guioth voit le général Frossard à Châtel-Saint-Germain. A son ordinaire, le commandant du 2e corps est peu encourageant. Ses troupes, fait-il dire à Bazaine, ont beaucoup souffert le 16 ; la position qu'il occupe est très difficile à défendre ; enfin, chose toute naturelle, il sou-

1. *R. H.*, II, 1904, 652. Ordre donné à 10 heures du matin au général Pé de Arros (Note du colonel Melchior, Bazaine, *Épisodes*, 103).
2. *R. H.*, II, 1904, 652.

haite que le ravin de Châtel soit évacué par la cavalerie qui l'encombre. Quand Guioth rend compte au maréchal, celui-ci répète que nos positions « sont très bonnes » et que Frossard n'a pas « à se plaindre de la sienne [1] ».

En résumé, Bazaine reçoit de divers côtés, dans la matinée du 18, des renseignements annonçant l'approche de l'ennemi sur un front très étendu. Il sait que les Allemands opèrent un mouvement du sud au nord, dont le but ne peut être douteux : le couper de ses communications avec la Meuse. Néanmoins il ne paraît attacher aucune importance à ces faits si graves. S'il sort un instant de sa sérénité, c'est pour faire garder la route de Moulins à Metz, déjà battue par les forts et que l'ennemi ne peut sérieusement menacer. Il a déjà l'idée, arrêtée depuis le soir du 16 août, de reporter l'armée sous Metz. Dès lors, comment expliquer la tranquillité avec laquelle il attend les événements ? A-t-il réellement dans ses positions la confiance qu'il affecte en toute occasion [2] ? Cette foi en la résistance de ses troupes exclurait, semble-t-il, la pensée d'une nouvelle retraite. Le général Jarras y voit une preuve du défaut de logique, qu'il a souvent remarqué dans les actes et les paroles du maréchal. « Était-ce de sa part défaut de mémoire, calcul ou indifférence ? Je l'ignore et il m'importe peu de le savoir. Mais combien de fois ne m'a-t-il pas été donné de surprendre les divergences qui existaient entre son langage et sa conduite ! Approuver ou blâmer le lendemain ce qu'il avait blâmé ou approuvé la veille, négliger l'observance d'un principe qu'il avait invoqué naguère, c'étaient des inconséquences en quelque sorte naturelles chez lui et pour lesquelles il n'avait aucun scrupule [3]..... » Ce que nous avons dit de son caractère [4] permet de croire que le calcul, beaucoup plus que le défaut de mémoire ou l'indifférence, a sa part dans ces contradictions. En ce qui touche la journée du 18 août, il suffit

1. 10h45 (*R. H.*, II, 1904, 653, sans indication de source).
2. Général Jarras, 122 et suiv.
3. Général Jarras, *loc. cit.*
4. Tome IV, p. 150.

à les expliquer. Sans doute, Bazaine est décidé à chercher sous le canon de Metz un abri qui lui permettra d'attendre les événements, d'éviter de compromettre en rase campagne une situation qu'il sait au-dessus de sa valeur propre [1], enfin de garder son indépendance en restant éloigné de l'empereur. Mais il se rend compte que ni ce souverain, ni l'armée ne comprendraient une retraite immédiate, sans un nouveau combat. Dès lors il décide de recevoir la bataille qui lui est offerte. Si, comme il paraît s'y attendre, nous sommes encore contraints à la retraite, nous opérerons dans la journée du 18 le mouvement décidé pour le matin du 19 [2]. Si, au contraire, l'armée est victorieuse, il sera temps d'aviser à une situation imprévue, et ses inférieurs s'en chargeront peut-être [3]. « N'ayant pas su arrêter un plan de conduite, il n'avait pas un but net et précis; il tâtonnait et ne voulait rien compromettre, en attendant que les événements lui ouvrissent des horizons nouveaux, dont il espérait, au moyen d'expédients plus ou moins équivoques, parvenir à dégager sinon son armée, au moins sa personnalité et ses intérêts [4]. » La Fortune n'a-t-elle pas favorisé jusqu'alors, au delà même de ses espérances, ce soldat d'aventure parvenu en quelques années au sommet de la hiérarchie, sans qu'il le justifie en rien, ni par son savoir, ni par son coup d'œil, ni surtout par son caractère [5] ?

---

1. Général Jarras, *loc. cit.* : « Je crois aussi bien fermement que, quoi qu'il fît, il sentait dans son for intérieur que la situation et les événements étaient au-dessus de ses forces. Il succombait sous le poids de cette vérité accablante. »

2. Procès Bazaine, *Compte rendu sténographique quotidien*, 169, déposition Caffarel.

3. Dans son interrogatoire, le maréchal a reconnu qu'il n'avait pas l'intention de suivre la route d'Étain ou celle de Briey. Il comptait arrêter les Allemands et permettre la réunion d'une nouvelle armée à Châlons (Procès Bazaine, *Compte rendu sténographique quotidien*, 61).

4. Général Jarras, cité par la *R. H.*, II, 1904, 654 ; général d'Andlau, 99.

5. Général Jarras, 122-131 ; général Montaudon, II, 131 ; général d'Andlau, 98. Pour expliquer l'inaction de Bazaine le 18 août, M. le général Zurlinden met en avant (Lettre du 2 février 1901, *R. H.*, III, 1904, 211) la courbature qu'il a dû éprouver « à la suite de ses fatigues du 14 et surtout du 16. Il était gros, un peu lourd... ». Ce motif paraît inadmissible. La « courbature » du maréchal ne l'eût pas empêché de se rendre au pas ou en voiture derrière le centre de son armée.

V

ATTAQUE DU IXᵉ CORPS

Engagement de la 18ᵉ division. — L'artillerie de corps. — Combat de Chantrenne. — Déploiement du 4ᵉ corps. — La division Montaudon. — Déploiement de Cissey. — Situation du IXᵉ corps.

C'est le canon du IXᵉ corps qui entame l'action. Nous avons vu que Manstein l'a rassemblé près de Caulre, la 18ᵉ division au nord de la route d'Étain, la 25ᵉ au sud. Ces troupes y font la soupe, couvertes par une avant-garde poussée vers Vernéville [1].

En traversant le bois Doseuillons, cette dernière n'aperçoit que des cavaliers isolés ; de même, à Vernéville, il n'y a que des traînards. Toutefois, à l'est on voit de l'infanterie et de la cavalerie françaises. Vers 10 heures, l'avant-garde établit des avant-postes entre les bois Doseuillons et des Genivaux, en occupant sur son front Vernéville. A ses rapports, Manstein répond qu'elle doit demeurer en place, sans se laisser entraîner dans un combat.

Vers 10ʰ 45, l'ordre de Frédéric-Charles daté de 10 heures parvient au IXᵉ corps [2]. Manstein le traduit ainsi pour l'avant-garde de la 18ᵉ division : « s'avancer dans la direction de La Folie, occuper le bois (de La Charmoise) et la ferme, sans dépasser ces points pour l'instant [3] ». C'est aller au delà des prescriptions du prince. En prescrivant à cette avant-garde d'occuper « le bois et la ferme », le général l'oblige à faire entrer son infanterie en ligne, au lieu « d'une nombreuse artillerie ». Ainsi le IXᵉ corps va être engagé beaucoup plus qu'il ne conviendrait à la situation générale.

1. Général von Blumenthal : 6ᵉ dragons, 36ᵉ, 9ᵉ chasseurs, 1ʳᵉ lourde (*État-major prussien*, II, 702).
2. Voir *suprà*, p. 415.
3. *État-major prussien*, II, 702.

En outre, Manstein sait qu'un camp français a été vu à Saint-Privat. Dès lors notre droite s'étend très probablement au nord de La Folie, ce qui exclurait l'attaque prévue par Frédéric-Charles. La décision prise est donc en contradiction avec l'ensemble de l'opération aussi bien qu'avec les ordres du prince.

Cependant l'avant-garde s'est remise en mouvement. Avec deux bataillons du 36e et trois compagnies du 9e chasseurs, Blumenthal, laissant Vernéville au nord, se porte vers Chantrenne. Mais avant d'atteindre cette ferme, il se heurte à une vive résistance[1], qu'il n'est pas en état de vaincre. Déjà l'axe de l'attaque a été reporté vers le nord et le reste de l'avant-garde a reçu une autre destination.

En effet, sur les entrefaites, le gros du IXe corps a rompu de Caulre et de Saint-Marcel, la 18e division en tête, suivie de l'artillerie de corps et de la 25e division. Quant à Manstein, il a pris les devants. De la hauteur à l'ouest de Vernéville, il voit vers Amanvillers un camp aperçu depuis longtemps par ses patrouilles. Il y règne « une insouciante quiétude ». Les bois de La Cusse masquent le nord du champ de bataille, c'est-à-dire les masses groupées auprès de Saint-Privat. Dans ces conditions, malgré les renseignements récents, Manstein croit avoir devant lui notre droite[2]. Mais, surtout, il est poussé par le désir de mettre notre surprise à profit. Il décide d'attaquer sans retard.

Ayant maintenu à Vernéville les fractions de l'avant-garde qui n'avaient pas encore marché sur Chantrenne, il prescrit au commandant de l'artillerie de porter les batteries de la 18e division et l'artillerie de corps face aux positions d'Amanvillers et de Montigny-la-Grange; elles entameront énergiquement le combat.

Tout d'abord le général von Puttkamer dispose seulement de la batterie d'avant-garde. Vers 11h45, elle ouvre le feu, de l'est de Vernéville, contre la gauche du général

1. Sans doute des quatre compagnies du 69e (1er bataillon) au saillant ouest des Genivaux.

2. *État-major prussien*, II, 703; ce fait paraît invraisemblable.

Grenier. Ses premiers obus sont dirigés aussi bien sur nos tentes que sur plusieurs bataillons qui semblaient se porter en avant[1]. En réalité, ces troupes se forment pour l'appel de 11 heures et leur surprise est complète[2]. D'ailleurs la distance paraît bientôt trop considérable et Manstein établit les autres batteries de la 18e division sur la longue croupe descendant d'Amanvillers à Vernéville. L'artillerie de corps arrive à son tour et prolonge cette ligne vers le nord; sa batterie de gauche est établie sur un petit mouvement de terrain touchant aux bois de La Cusse[3].

En raison de la configuration du sol, le front de ces neuf batteries est dirigé vers le sud-est; la batterie à cheval, seule, fait face à l'est. Au bout d'un temps très court, elles sont vivement engagées. Toute notre ligne a pris ses dispositions de combat « avec une grande rapidité[4] ». Les pièces allemandes ont peine à tenir sous notre feu. Nos batteries de droite peuvent presque prendre à revers celles de gauche de l'ennemi. Ses emplacements sont bientôt couverts d'obus et de balles de mitrailleuses. La précision de notre tir est fort inférieure à celle des Allemands. Néanmoins, la pluie des projectiles est si drue, que le personnel de leurs batteries est mis à une dure épreuve, vaillamment supportée.

Le feu toujours plus violent de notre infanterie exerce une action plus marquée encore que celui de nos pièces. Dès le début de l'action, le commandant de l'artillerie de corps, colonel von Jagemann, a été grièvement blessé. Toutes les batteries, surtout celles de gauche, subissent des pertes considérables et leur situation devient rapide-

1. *État-major prussien*, II, 703.
2. Historiques des 5e et 20e bataillons de chasseurs; rapport du commandant de Chérisey, etc., *R. H.*, III, 1904, 463, 482, 488; colonel de Courson, 81.
3. La tête de l'artillerie de corps atteint Vernéville à midi 15; disposition des batteries de droite à gauche : *18e division :* 1re lourde, 2e et 1re légères, 2e lourde; *artillerie de corps :* 3e lourde, 3e et 4e légères, 2e à cheval, 4e lourde (*État-major prussien*, II, 704).
4. *État-major prussien*, II, 705. D'après cette Relation, on reconnaît pendant le combat que la construction d'épaulements est « inexécutable en raison de la dureté du sol », observation que ne relève aucun document français.

ment des plus dangereuses devant les contre-attaques de notre infanterie, si peu coordonnées qu'elles soient.

Malgré tout, la batterie à cheval reste en place et bat même, « avec un succès indéniable », plusieurs des nôtres moins abritées que les autres. Mais quand la 4e lourde entre en ligne à l'extrême gauche (midi 30 environ), c'est sous un feu de flanc si vif qu'elle doit changer d'emplacement en s'éloignant quelque peu [1].

Au début, la protection des neuf batteries ainsi aventurées est uniquement confiée à deux escadrons du 6e dragons placés derrière leur gauche. Mais les obus français tombent sans arrêt dans ce pli de terrain et nos balles le balaient dans toute sa longueur. Les dragons doivent se replier sur Vernéville, au moment où deux compagnies prussiennes surviennent dans les bois de La Cusse.

C'est à ce faible effectif que se réduit pour l'instant le soutien de ces neuf batteries. Le général von Wrangel les a prélevées sur le 1er bataillon du 36e, maintenu tout d'abord à Vernéville. Dans le même but, il détache les deux autres compagnies vers la ferme de L'Envie [2], que le 4e corps a laissé inoccupée, bien qu'elle doive être, de toute nécessité, comprise dans notre réseau d'avant-postes. Les Prussiens sont d'abord vivement fusillés par notre infanterie, qui vient de border le chemin planté de peupliers à l'ouest de Montigny. Ils atteignent néanmoins un pli de terrain au sud-ouest de la ferme, puis se jettent dans celle-ci, sans coup férir (midi 30). Elle est aussitôt mise en état de défense et leur fournira désormais un indispensable point d'appui.

Quant aux deux premières compagnies, elles se sont dirigées vers les bois de La Cusse, assemblage de parcelles de diverses dimensions, garnies d'un épais sous-bois qui les rend peu praticables. En longeant le pli de terrain au sud-

1. *État-major prussien*, II, 707.

2. L'*État-major prussien*, II, 707, écrit à tort que cette ferme est occupée par une faible garnison française qui se replie devant les deux compagnies prussiennes; il mentionne également plusieurs retours offensifs sur L'Envie qui semblent de pure fantaisie (*R. H.*, III, 1904, 72 et suiv.).

ouest, elles sont bientôt atteintes par nos projectiles et appuient au nord. Finalement, après avoir traversé plusieurs boqueteaux, elles arrivent au point où le remblai du chemin de fer[1] coupe le plus éloigné vers le nord-est. De là elles ne peuvent être d'aucune utilité à l'artillerie de Manstein. Par contre, elles sont vivement engagées contre les tirailleurs de la division Cissey.

Sur les entrefaites, le gros de la 18e division a atteint Vernéville (midi 15) et le commandant du IXe corps peut jeter dans les bois de La Cusse deux nouveaux bataillons (1er et 3e du 84e). Formés sur deux lignes de colonnes de compagnie, ils s'engagent dans le pli de terrain plusieurs fois mentionné au sud. Ils y sont atteints de projectiles tirés sur leur flanc gauche[2]. L'un d'eux (3e) se jette dans les taillis, l'autre (1er) suit la direction première. Dès le premier moment, tous deux subissent des pertes sensibles. Vers 1 heure, le 3e dépasse le remblai au nord-est, borde la lisière face à Saint-Privat et se relie aux deux compagnies du 36e déjà engagées en ce point. Plusieurs attaques de nos tirailleurs échouent, dit-on, devant leurs feux rapides. Néanmoins nous restons embusqués à bonne portée, couvrant les Prussiens d'une pluie de projectiles qui leur font subir des pertes de plus en plus sensibles[3]. Quant au 1er bataillon du 84e, il occupe les lisières sud et est de la parcelle est, d'où il s'engage contre l'infanterie de la division Grenier.

Au sud, une autre fraction du IXe corps mène un combat tout à fait distinct. Le 3e bataillon du 36e vient d'arriver à hauteur du château de Vernéville, quand il est soumis à un feu vif provenant des quatre compagnies de notre 69e jetées dans le bois des Genivaux et qui viennent d'en border la lisière nord-ouest. Aussitôt le général von Blumenthal dirige deux compagnies (9e et 12e) au pas de course sur Chantrenne, que nous avons laissée vide, comme la ferme de L'Envie. Elle aussi est occupée et va servir de point d'appui

1. Ligne en construction de Metz à Verdun.
2. *État-major prussien*, II, 709.
3. *État-major prussien*, II, 709.

à l'ennemi. Quant aux 10e et 11e, elles se portent également vers Chantrenne, suivies du 2e bataillon du 36e et de trois compagnies du 9e chasseurs.

A la vue de ces forces, très supérieures aux siennes, le colonel Le Tourneur reporte vers l'est les compagnies du 69e. Il se replie à travers bois jusqu'à la ferme de Leipzig, où il retrouve le gros du régiment [1].

Les Prussiens n'ont donc aucune difficulté à pénétrer dans le bois des Genivaux, où ils cheminent lentement à travers un épais sous-bois. Le 2e bataillon du 36e, obliquant au nord, vient enfin border la lisière au sud de Chantrenne, sans pouvoir la dépasser sous le feu venant de la partie est du bois. A plusieurs reprises, nous menaçons même de déborder sa droite, sans passer à une attaque véritable [2].

Pas plus que dans Les Genivaux, l'ennemi ne peut poursuivre son offensive à Chantrenne. Deux de ses compagnies ont progressé sur la croupe au nord-est, mais le feu des Genivaux et de La Charmoise, ainsi que des hauteurs au nord, bat entièrement le terrain en avant d'elles. En outre, plusieurs batteries ont pris position entre La Folie et Montigny-la-Grange ; des mitrailleuses, surtout, battent la lisière nord-ouest des Genivaux [3].

Nos troupes ont, en effet, rapidement pris leur formation de combat. Pendant que l'infanterie du général Grenier se forme en avant de ses bivouacs, de façon à battre les pentes descendant vers Vernéville, la réserve d'artillerie garnit très vite la crête entre Montigny et Amanvillers. Les batteries de Grenier prennent ensuite position à sa hauteur [4].

---

1. *R. H.*, III, 1904, 73, sans indication de source. L'Historique du 69e et le rapport du général Nayral ne mentionnent pas cet incident (*ibid.*, 169, 176).

2. *État-major prussien*, II, 711.

3. *État-major prussien*, II, 711. Il s'agit sans doute de la 8e du 4e (division Montaudon). La Relation prussienne mentionne une autre batterie qui, « du saillant sud » de La Charmoise, aurait battu la clairière entre ce bois et Les Genivaux. D'après la *R. H.*, croquis 3, aucune de nos batteries n'aurait occupé cet emplacement.

4. Les 6e et 9e du 8e sont à la cote 327, au sud-est d'Amanvillers ; la 11e du 1er (12) à mi-distance entre Amanvillers et Montigny ; la 12e du 1er (12) près et à hauteur de cette dernière ferme ; la 5e du 17e (à cheval) entre les deux batteries de 12 et à la gauche de la 5e du 1er (mitrailleuses, division Gre-

Quatre de ces neuf batteries bordent au sud-est d'Amanvillers le chemin qui, du plateau, se dirige vers Sainte-Marie-aux-Chênes; les autres sont plus à l'est, en avant de Montigny. Après avoir tiré sur l'avant-garde qui débouche de Vernéville, elles prennent pour objectif les batteries du IXe corps établies en face d'elles, suivant une direction tout à fait oblique. Les distances sont faibles (800 à 1,500 mètres), et par suite en notre faveur.

Quant à l'infanterie de Grenier, elle s'est presque entièrement déployée sur une longue ligne [1]. De ses treize bataillons, un seul reste en réserve dès le début de l'action, alors que l'ennemi n'a devant nous qu'une faible avant-garde puissamment renforcée d'artillerie. Malgré notre supériorité numérique, nous allons garder presque partout une attitude passive, nous bornant à rectifier sur quelques points des emplacements hâtivement occupés.

D'ailleurs, notre front, à peu près rectiligne, ne se plie pas aux sinuosités du terrain; il en résulte que ce dernier est incomplètement battu par nos feux, ce qui facilitera plus tard les progrès de l'ennemi [2].

On se rappelle que le 3e corps a pris ses dispositions de combat avant le commencement de l'action. Quand la canonnade commence à hauteur de Vernéville, rien n'est changé à ce dispositif. De la sorte, les quatre divisions de Le Bœuf restent déployées de La Folie au Point-du-Jour,

---

nier); la 6e du 17e (à cheval) au sud de Montigny. Les deux autres batteries de Grenier (6e et 7e du 1er) sont à la droite des 6e et 9e du 8e (*R. H.*, III, 1904, 175).

1. Le 5e chasseurs, à droite, a quatre compagnies en soutien des batteries divisionnaires; les deux autres appuient à droite, derrière une haie à mi-distance entre Amanvillers et le bois de La Cusse; les 13e et 43e, sur une ligne, sont en arrière des batteries de droite, la gauche à peu près à hauteur de la 5e du 1er; de nombreux tirailleurs bordent le chemin de Sainte-Marie au plateau.

A la brigade Pradier, le 64e dépasse un peu ce chemin, en se couvrant des 2e et 3e compagnies du 3e bataillon poussées vers Champenois. Le 98e a deux bataillons (1er et 2e) déployés sur un rang le long du chemin, le 3e en réserve au sud-ouest de Montigny (*R. H.*, III, 1904, 76 et suiv.). D'après l'Historique du 98e et le rapport du général Pradier (*ibid.*, 490 et suiv.), le 98e aurait son 2e bataillon en première ligne et les deux autres en réserve, mais cette version est démentie par une lettre du lieutenant-colonel Lecat, 16 janvier 1902 (*ibid.*, 79).

2. *R. H.*, III, 1904, 79.

couvertes par les bataillons détachés dans le bois des Genivaux. Celle de droite, division Montaudon, est masquée au nord-ouest par une longue crête qui lui cache L'Envie et Champenois. Elle n'exercera qu'une action restreinte sur le combat du 4e corps, du moins au début.

Vers 11^{h} 30, nos patrouilles [1] préviennent Montaudon que l'ennemi entre dans Vernéville et paraît marcher vers les bois de La Cusse. Le général vient d'appeler à sa droite deux batteries. Il les établit sur le mamelon au sud de Montigny [2] et leur fait ouvrir le feu au moment où l'avant-garde prussienne débouche de Vernéville [3]. Puis un bataillon vient border les tranchées à droite et à gauche de cette artillerie [4].

Cependant Blumenthal reconnaît « très vite l'impossibilité d'une attaque sur La Folie ». Il s'attache d'autant plus à la possession de Chantrenne et y appelle le 2e bataillon du 36e de la partie ouest du bois des Genivaux, mouvement qui est opéré au pas de course, sous le feu croisé du 95e [5].

Les Prussiens sont donc arrêtés derrière la crête à l'est de Chantrenne, le 2e du 36e à gauche. La ferme a été organisée pour la défense et occupée par une compagnie (1re du 9e chasseurs). Deux autres (2e et 4e) restent en réserve dans la partie nord-ouest du bois des Genivaux [6]. La partie n'est

1. Fournies par le 1er escadron du 3e chasseurs (Rapport Montaudon, 20 août, *R. H.*, III, 1904, 157).

2. 8e et 6e du 4e, la 8e à balles, avec deux compagnies du 18e chasseurs en soutien (Historique du 18e chasseurs).

3. Rapport Montaudon. Il semble donc que le premier coup de canon aurait été tiré par Montaudon et non par le IXe corps. Certains documents français confirment cette hypothèse, notamment l'Historique manuscrit du 64e.

4. 1er du 51e (Rapport du colonel Delebecque, *R. H.*, III, 1904, 160). Il est prolongé à gauche par le 3e du 51e, puis par le 1er du 95e. La 5e batterie du 4e reste tout le jour *en réserve* à l'est de Leipzig.

5. *État-major prussien*, II, 711. Les 1re, 3e, 4e compagnies du 3e bataillon du 95e tiennent la lisière des Genivaux, face à Chantrenne ; les 2e, 5e, 6e, la clairière entre ce bois et La Charmoise ; les 2e, 4e, 6e du 1er, déployées d'abord sur le prolongement de la face ouest de La Charmoise, ont conversé à gauche et se sont embusquées derrière une haie bordant le chemin de L'Envie et balayant le pli de terrain suivi par le chemin de Chantrenne (*R. H.*, III, 1904, 83).

6. *État-major prussien*, II, 712. La 3e occupe Vernéville.

pas égale pour les assaillants, exposés sans abri à nos projectiles, tandis que la plupart de nos tirailleurs sont à la lisière du bois ou derrière une haie. Leurs pertes deviennent considérables. C'est surtout la gauche du 95e qui est gênante pour eux. Son feu les atteint de flanc à courte distance. Deux de leurs compagnies (11e et 12e) tentent inutilement d'enlever le saillant très marqué que le bois dessine vers Chantrenne. Elles y prennent pied, sans pouvoir s'y maintenir. Vers 1 heure, Blumenthal renforce sa gauche d'une compagnie de chasseurs; de notre côté, nous ne cherchons pas à mettre sa faiblesse à profit. Tout se borne à une fusillade persistante, et pourtant les circonstances nous favorisent singulièrement.

Quoique Cissey ait reçu de Ladmirault l'avis « qu'il devait s'attendre à être attaqué », sa division est surprise au bivouac comme le reste du 4e corps[1]. Laissant sacs et tentes en place, elle prend les armes et se porte vers la crête d'Amanvillers à Saint-Privat. Le général a fait demander les instructions de Ladmirault, qui lui répond de « considérer Saint-Privat et Amanvillers comme deux bastions dont sa division serait la courtine[2] ». En réalité, il occupe un front beaucoup plus restreint.

La 2e brigade, obliquant à droite, se forme en deçà de la crête[3], au moment même où l'artillerie du IXe corps s'établit au nord-est de Vernéville. Peu après, les batteries divisionnaires prennent position au nord du chemin de fer et en avant de la brigade[4]. Quant aux régiments du général de

1. Souvenirs du général; Historiques des corps, *R. H.*, III, 1904, 461 et suiv. La *R. H.*, III, 1904, 85, écrit le contraire, d'après le rapport du général, 23 août, *ibid.*, 459.

2. Souvenirs de Cissey : 2 kilomètres environ entre ces deux points.

3. Le 57e à hauteur des deux mares situées à 500 mètres au nord de la voie ferrée, le 73e à sa gauche, son 3e bataillon dans la tranchée voisine de la cote 325, avec des tirailleurs vers les bois de La Cusse (*R. H.*, III, 1904, 85).

4. 12e du 15e (mitrailleuses) près de la grande mare, 9e du 15e au centre, 5e du 15e près de la voie ferrée sur le mamelon 328. D'après l'Historique de ces batteries (*R. H.*, III, 1904, 472), elles sont restées attelées depuis l'alerte de la nuit précédente. Elles ont comme soutien les 1re, 2e, 3e compagnies du 20e chasseurs (batterie de gauche), les 4e et 5e (à droite). La 6e n'est pas encore revenue de Metz où elle conduisait des prisonniers.

Golberg, après avoir fait demi-tour[1], ils se portent dans le pli de terrain remontant d'Amanvillers à Saint-Privat et s'établissent derrière les 57ᵉ et 73ᵉ, la gauche à la voie ferrée[2]. La division conserve un moment ce dispositif, n'engageant tout d'abord que les tirailleurs du 3ᵉ bataillon du 73ᵉ. Ils fusillent la batterie de gauche du IXᵉ corps, puis les compagnies entrées dans les bois de La Cusse. Quant à l'artillerie, elle ouvre le feu contre les batteries et l'infanterie prussiennes[3].

L'artillerie du IXᵉ corps est alors dans « la plus triste situation. » Des mitrailleuses[4] établies au sud-ouest d'Amanvillers battent son extrême gauche « de la façon la plus efficace ». La 4ᵉ lourde, qui a déjà supporté de grosses pertes du fait de notre infanterie, est écrasée en quelques minutes : 3 officiers, 44 hommes dont 5 chefs de pièce et presque tous les chevaux sont hors de combat.

Jusqu'alors nos tirailleurs, masqués par la courbure du terrain, sont restés inaperçus des artilleurs prussiens. Peu après avoir dû interrompre son tir, le capitaine les voit tout à coup surgir à très courte distance. Il se hâte de ramener vers les bois les deux seules pièces qu'il peut atteler[5].

L'un des bataillons de Grenier (3ᵉ du 13ᵉ) s'est porté en avant, de sa propre initiative, au moment où la batterie Werner arrêtait son tir. Le lieutenant Parent entraîne sa section sur les pièces désemparées et en ramène bientôt deux dans nos lignes. Les autres restent à l'abandon jus-

---

1. *R. H.*, III, 1904, 86. L'Historique du 6ᵉ de ligne (*ibid.*, 468) applique ce détail à toute la division, ce qui donne à croire qu'elle fait encore face à l'est comme la veille. Voir le lieutenant-colonel Patry, 95.

2. 1ᵉʳ de ligne derrière le 57ᵉ, 6ᵉ derrière le 73ᵉ (Historique du 73ᵉ, *R. H.*, III, 1904, 470).

3. Le rapport du lieutenant-colonel de Narp et l'Historique des batteries (*R. H.*, III, 1904, 471, 472) se contredisent en ce qui concerne leurs objectifs.

4. 8ᵉ du 1ᵉʳ, division Lorencez (Historique des batteries, *R. H.*, III, 1904, 703). Vers 12ʰ45, elle prend position entre les 6ᵉ et 9ᵉ du 1ᵉʳ ; la 10ᵉ du 1ᵉʳ s'établit au sud de Montigny entre les 12ᵉ du 1ᵉʳ et 6ᵉ du 17ᵉ (*ibid.*, 88).

5. *État-major prussien*, II, 713 ; *R. H.*, III, 1904, 89, d'après l'Historique du 9ᵉ d'artillerie prussien. En arrivant aux bois, ces attelages tombèrent sous nos balles, et l'infanterie dut traîner les pièces pour les mettre en sûreté.

qu'au soir, moment où les Prussiens rentreront en leur possession [1].

Sur les entrefaites, un nouveau bataillon ennemi (1er du 84e) atteint les bois. Pour donner de l'air à l'artillerie si gravement menacée, le général von Puttkammer fait porter la 1re compagnie au sud-est. Mais déjà les pièces prussiennes ont été enlevées; elle subit des pertes considérables qui l'obligent à regagner la lisière. La 2e, qui la remplace, parvient à se maintenir malgré un feu violent.

D'ailleurs, l'offensive du 13e de ligne reste isolée [2]. Aucun effort sérieux n'est fait pour porter un coup décisif au IXe corps. La situation de son artillerie n'en est pas moins toujours plus précaire. A la 2e batterie à cheval, qui forme sa gauche depuis l'écrasement de la 4e lourde, les pertes s'accroissent d'une façon inquiétante ; ses voisines ne souffrent guère moins; le lieutenant-colonel Darapsky, qui a remplacé le colonel von Jagemann, est blessé comme lui. Néanmoins elles continuent le feu avec une admirable ténacité. Mais leur situation rend leur ravitaillement difficile ; vers 2 heures, l'artillerie de corps est à peine en état de combattre [3].

1. *État-major prussien ; R. H., loc. cit. ;* rapport du général Bellecourt, 19 août ; Historique du 5e chasseurs ; rapports du capitaine Masson, 19 août ; du lieutenant Parent, 21 août ; du capitaine Masson, 20 août, etc., *R. H.*, III, 1904, 479, 482, 721, et IV, 1904, 180 et suiv.

2. D'après le colonel de Courson, 88, le 43e ne demande qu'à s'élancer en même temps que le 13e. Le lieutenant-colonel Verdeil envoie prendre les ordres du général Bellecourt, mais on ne peut le trouver et le 43e reste immobile.

3. *État-major prussien,* II, 714.

VI

ÉCHEC DE L'ARTILLERIE DU IXe CORPS

Situation du IXe corps. — La 25e division et l'avant-garde Lyncker. — L'artillerie du IXe corps. — Combat sur le front de Grenier. — Déploiement de Lorencez. — Retraite des batteries de Cissey. — Sur le front de Grenier. — Retraite de l'artillerie de corps du IXe corps.

A ce moment, la situation de la 18e division est difficile. Les batteries échelonnées au sud des bois s'y maintiennent avec peine. Sur leur front, L'Envie est occupée par l'infanterie prussienne ; la ferme de Champenois ne l'est pas encore. Il n'y a que six bataillons engagés [1] du nord des bois à Chantrenne, mais le reste de la division vient d'atteindre Vernéville et le 3e bataillon du 85e a reçu l'ordre d'entrer en ligne.

Les Hessois (25e division) sont au feu depuis un certain temps. Leur infanterie a d'abord pris la direction de Vernéville, derrière la 18e division. Quant à la cavalerie (25e brigade), elle a couvert leur flanc gauche en contournant au nord le bois Doseuillons. Au sud-est d'Habonville, elle débouche en terrain battu par le fusil et le canon français ; elle s'arrête donc à l'ouest des bois de La Cusse. Sa batterie à cheval va prendre position immédiatement à l'est de Vernéville et y subit des pertes sensibles.

Sur les entrefaites, Manstein a reçu l'ordre de Frédéric-Charles daté de 11h 30 [2]. Pour le cas où notre front s'étendrait plus au nord, il est invité à différer son attaque sur La

1. 1er et 3e du 84e, deux compagnies du 36e dans les bois de La Cusse ; deux compagnies du 36e à L'Envie ; deux bataillons du 36e et le gros du 9e chasseurs vers Chantrenne ; une compagnie de chasseurs à Vernéville, où vient d'arriver le reste de la 18e division (2e bataillon du 84e, 85e, 2e et 3e bataillons du 11e [le 1er est au train], 2e compagnie de pionniers) ; le 6e dragons au sud-est de Vernéville (*État-major prussien*, II, 715).

2. Voir *suprà*, p. 416.

Folie, jusqu'à ce que la Garde prenne l'offensive par Amanvillers. Manstein a déjà constaté que notre droite dépasse de beaucoup ce dernier point. Dès lors, il ne songe plus qu'à s'étendre vers le nord autant que le permettront les circonstances. C'est jouer gros jeu, évidemment; les dix batteries engagées au sud des bois et la 18[e] division vont être laissées à elles-mêmes, sur un front déjà très étendu. Mais notre passivité légitime toutes les audaces.

Quoi qu'il en soit, le prince Louis de Hesse, qui a précédé la 25[e] division, reçoit de Manstein l'ordre de la rassembler au saillant nord-ouest des bois. Elle y attendra l'entrée en ligne de la Garde, pour participer à son offensive. En même temps, le colonel von Lyncker, arrivé à midi 30 à l'ouest de Vernéville avec l'avant-garde hessoise, est invité à marcher par Anoux-la-Grange dans la direction indiquée [1].

Lyncker oblique à l'ouest, entre les bois Doseuillons et de La Cusse. Puis il se porte au saillant de ces derniers situé au sud d'Habonville; ses deux batteries prennent position sur les pentes à l'ouest, pour combattre l'artillerie apparue vers Saint-Privat [2] (1 heure environ). Dès le début, elles résistent avec peine à notre feu; une de leurs pièces est mise hors de combat. Les trois autres batteries hessoises ont immédiatement suivi l'avant-garde. Manstein prescrit de porter cette artillerie sur une croupe à 1,000 mètres environ à l'est d'Habonville [3]. Son apparition attire sur elle, outre le feu des batteries de Cissey, celui d'une partie de l'artillerie du 6[e] corps. Mais cette dernière ne tarde pas à être aux prises avec les batteries de la Garde; elle est forcée de leur faire face.

D'épais nuages de fumée rendent d'abord difficile le

1. *État-major prussien*, II, 716; avant-garde composée du 2[e] chasseurs, du 4[e] régiment, des 1[re] légère et 1[re] lourde hessoises.

2. Sans doute l'artillerie de la division Cissey.

3. *État-major prussien*, II, 717 : au sud de la voie ferrée, les 1[re] lourde et 1[re] légère; au nord, une section de la 2[e] légère, la 2[e] lourde, deux sections de la 2[e] légère, la 3[e] légère. La 1[re] légère se porte ensuite entre les 2[e] et 3[e] légères.

pointage de l'artillerie hessoise. Toutefois on reconnaît bientôt que le tir est bon. Le nôtre produit aussi des effets sensibles. En outre, la droite de ces batteries souffre du feu à grande distance de notre infanterie [1].

Celle des Allemands a suivi le mouvement de leur artillerie. Le 4e régiment s'est porté derrière la parcelle que coupe la voie ferrée, le front au nord-est et sa gauche à hauteur des batteries. Quant au 2e chasseurs, il a deux compagnies (1re et 4e) derrière le remblai du chemin de fer. Vers 1h 30, il se relie aux fractions de la 18e division déjà engagées dans les bois [2].

Un instant la situation reste stationnaire. Notre artillerie couvre d'obus le terrain où sont arrêtés les Hessois; des tirailleurs hors de la portée du fusil Dreyse les accablent de balles Chassepot. De leur côté, ils s'abstiennent en général de tirer, jusqu'à ce qu'un mouvement offensif soit esquissé par une fraction de notre ligne.

Tandis que leur avant-garde s'engage ainsi, le reste de la 49e brigade serre sur le 4e régiment, non sans des pertes marquées. Le 1er chasseurs oblique à droite jusque dans la parcelle est. Établi au saillant sud-est, il sert de soutien au 1er bataillon du 84e. Quant au 3e régiment [3], il a également été jeté dans les bois pour couvrir le flanc droit de la division. Un officier vient l'avertir de la situation de l'artillerie de corps et réclamer du secours. Le 1er bataillon, mis aussitôt en marche, débouche un peu après 1h 30 derrière la gauche de ces batteries. Déjà la 4e lourde a été anéantie. Les Hessois se bornent à aider au mouvement rétrograde des deux pièces sauvées. Leur 2e bataillon a suivi le 1er. Avec deux compagnies (6e et 7e) il vient border la lisière, face à Amanvillers.

Vers 2 heures, le IXe corps a constitué deux lignes d'ar-

---

1. *État-major prussien*, II, 718; 1,200 à 1,300 mètres. Il s'agit sans doute des tirailleurs du 3e bataillon du 73e, au nord de la voie ferrée.

2. 3e bataillon du 84e, 2e et 3e compagnies du 36e. Les 2e et 3e du 2e chasseurs sont dans les bois.

3. 50e brigade; suit la 49e depuis le matin, en arrière-garde du gros de la division.

tillerie auxquelles correspondent autant de groupes distincts d'infanterie. La première, au sud des bois de La Cusse, fait face au sud-est ; elle est tout à fait oblique par rapport à notre front et lutte péniblement contre l'artillerie du 4ᵉ corps au sud d'Amanvillers.

L'autre est à l'est d'Habonville, face au nord-est, dessinant un angle obtus avec la précédente et combattant l'artillerie au sud de Saint-Privat. Entre ces deux groupes, Amanvillers et ses abords sont à peu près en angle mort.

Quant à l'infanterie, des deux groupes qu'elle forme, le plus faible est à droite vers Chantrenne et L'Envie, le plus fort dans les bois entre les deux lignes d'artillerie. Les bataillons de la 18ᵉ division encore à Vernéville constituent une réserve générale ; une compagnie de pionniers met en état de défense ce village et surtout le cimetière [1].

Dès l'apparition de la grande batterie du IXᵉ corps, elle a été soumise au feu des tirailleurs de la division Grenier et des onze batteries du 4ᵉ corps au sud de la voie ferrée [2]. Nous avons vu avec quels résultats sur sa gauche. Quant à

---

1. *Au sud des bois :* 1ʳᵉ et 2ᵉ lourdes, 1ʳᵉ et 2ᵉ légères, 3ᵉ lourde, 3ᵉ et 4ᵉ légères, 2ᵉ à cheval du IXᵉ corps et batterie à cheval hessoise (neuf batteries) ;

A l'est d'Habonville : 1ʳᵉ et 2ᵉ lourdes, 1ʳᵉ, 2ᵉ, 3ᵉ légères hessoises (cinq batteries) ;

Infanterie de droite : 2ᵉ et 3ᵉ bataillons du 36ᵉ, 1ʳᵉ, 2ᵉ, 4ᵉ compagnies du 9ᵉ chasseurs à Chantrenne ; 1ʳᵉ et 4ᵉ du 36ᵉ à L'Envie (trois bataillons un quart) ;

Infanterie de gauche : 1ᵉʳ bataillon du 84ᵉ, partie de la 2ᵉ compagnie du 36ᵉ, 1ᵉʳ et 2ᵉ bataillons du 3ᵉ hessois, 1ᵉʳ chasseurs dans la parcelle est ou aux abords ; 3ᵉ du 84ᵉ, 2ᵉ et 3ᵉ compagnies du 36ᵉ, 2ᵉ du 4ᵉ hessois, 2ᵉ chasseurs hessois, le long du remblai et dans la parcelle au nord (six bataillons trois quarts) ;

En deuxième ligne : 1ʳᵉ, 2ᵉ, 4ᵉ compagnies et 2ᵉ bataillon du 4ᵉ hessois ; 1ᵉʳ hessois, 2ᵉ hessois (cinq bataillons trois quarts à l'ouest de la parcelle nord des bois) ;

En marche de Vernéville vers la grande ligne d'artillerie, 3ᵉ bataillon du 85ᵉ ;

A Vernéville et aux abords : 2ᵉ du 84ᵉ, 3ᵉ compagnie du 9ᵉ chasseurs, 2ᵉ de pionniers (garnison du village) ; 1ᵉʳ et 2ᵉ bataillons du 85ᵉ, 2ᵉ et 3ᵉ du 11ᵉ (cinq bataillons un quart) ;

6ᵉ dragons au sud-est de Vernéville ; brigade hessoise entre Anoux-la-Grange et Habonville (*État-major prussien*, II, 721, 722).

2. Soutenues par deux des batteries de Montaudon (6ᵉ et 8ᵉ du 4ᵉ), puis par quatre batteries de la réserve du 3ᵉ corps (7ᵉ et 10ᵉ du 4ᵉ, 3ᵉ et 4ᵉ du 17ᵉ à cheval).

sa droite, moins rapprochée de notre ligne, elle entretient plus aisément la lutte et prend même l'avantage sur les deux batteries de la division Montaudon, postées au sud de Montigny. Malgré « un tir très vif, mais assez peu efficace », à 2,000 mètres environ, ces douze pièces doivent être ramenées en arrière et réorganisées avant de pouvoir reparaître [1]. Elles ont été relevées par deux batteries de 4, bientôt appuyées de deux batteries à cheval [2]. C'est donc un total de quinze batteries en action contre les neuf du IX[e] corps, mais les résultats obtenus ne sont pas en rapport avec ces chiffres. La grande majorité de nos pièces est du calibre 4, c'est-à-dire très inférieure au canon prussien. Les distances de tir, entre 800 et 2,400 mètres, nous sont peu favorables. Enfin il n'y a aucune unité d'action dans cette longue ligne, ni même dans les groupes qu'elle constitue. Chaque commandant de batterie agit au hasard de ses inspirations, sans évoquer une unité de doctrine qui n'existe en aucune façon, ni tenir compte des nécessités du combat [3]. Notre droite perd ainsi l'occasion de prendre en flanc la grande batterie du IX[e] corps.

Quant à notre infanterie, presque tout entière elle joue un rôle purement passif. Nous avons vu le mouvement en avant d'un bataillon (3[e] du 13[e]). Cette velléité d'offensive reste isolée. Bientôt même le bataillon, « rappelé par son chef », se replie derrière les 1[er] et 2[e]. Ceux-ci, « établis sur les crêtes, entretiennent contre les Prussiens un feu vif à volonté [4] », qui absorbe rapidement la majeure partie de leurs cartouches.

1. Rapport du lieutenant-colonel Fourgous; Historique des batteries, *R. H.*, III, 1904, 166, 167. L'une des mitrailleuses de la 8[e] est hors de service. Les deux batteries reprennent le feu un peu avant 2 heures, sur les mêmes emplacements.

2. 7[e] et 10[e] du 4[e], puis 3[e] et 4[e] du 17[e] à cheval (*R. H.*, III, 1904, 91).

3. Voir la *R. H.*, III, 1904, 92, 93, d'après les rapports et Historiques reproduits. Les distances adoptées par la plupart des batteries diffèrent très sensiblement de la réalité.

4. Historique du 13[e], *R. H.*, III, 1904, 487. Quant au 43[e], contre ce qu'écrit la *R. H.*, *ibid.*, 95, il semble qu'il ne dirige pas « un feu très efficace sur les batteries opposées ». D'après le rapport du commandant de Chérisey, 19 août, *ibid.*, 488, le 43[e] « couché, attend le résultat du feu de l'artillerie, lorsque

Les deux compagnies du 64e, qui battent efficacement les pentes vers Champenois et L'Envie, ouvrent le feu sur les Prussiens apparus dans cette dernière direction. Le reste du régiment, couché en arrière, subit de fortes pertes du fait de l'artillerie prussienne. Les 2e et 3e bataillons, plus exposés, sont même obligés de se retirer derrière nos batteries, près de Montigny (2 heures environ)[1]. Le 3e du 98e, resté jusqu'alors en réserve au sud-ouest, reçoit du général Pradier l'ordre de se porter en avant; mais, au lieu de relever ceux du 64e, il va prolonger la gauche de son régiment. Comme lui, il subit « avec un courage admirable le feu écrasant des obus qui éclatent sur toute la ligne, surtout à la droite[2] ». Mais ce sacrifice est sans utilité aucune. Quant aux bataillons du 64e reportés derrière l'artillerie, ils ne souffrent pas moins dans cet emplacement si mal choisi : « Tout projectile manquant la batterie vient enlever des hommes... Être ainsi décimé par un ennemi invisible, sans même pouvoir faire le coup de feu, commence à porter atteinte au moral du soldat[3]. »

Bien que le 4e corps garde la défensive et que l'infanterie allemande ait à peine paru devant lui, Ladmirault croit devoir déployer sa dernière division.

Aux premiers coups de canon, le général de Lorencez a fait prendre les armes. Peu après, il reçoit l'ordre de se porter sur Amanvillers. Laissant les sacs au bivouac, il se met aussitôt en marche[4]. Vers 1 heure, il atteint Amanvil-

---

quelques masses d'infanterie ennemie se présentent sur sa gauche. Les trois bataillons sont alors engagés... ». Il s'agit sans doute des 1re et 4e compagnies du 36e apparues entre Champenois et L'Envie.

1. *R. H.*, III, 1904, 96, d'après la lettre citée du lieutenant-colonel Lecat, en contradiction avec l'Historique du 64e (*ibid.*, 490 et suiv.).

2. Rapport Pradier. Le 98e n'a d'autre occasion d'intervenir qu'un « tir au jugé avec la hausse de 1,000 mètres sur quelques rares Allemands qui se montraient de temps à autre aux abords de L'Envie ou entre L'Envie et Champenois » (Lettre citée du lieutenant-colonel Lecat, *R. H.*, III, 1904, 97).

3. Historique du 64e.

4. Ordre de marche : 2e chasseurs, 8e et 10e batteries du 1er, 33e, 54e, 65e. Le 3e bataillon du 15e, envoyé « la veille » aux carrières de la Croix, au nord-est d'Amanvillers, y reste jusqu'au soir ; les 1er et 2e du 15e, la 9e batterie du 1er demeurent d'abord près de la ferme Saint-Vincent « sans doute pour surveiller la direction à laquelle » Lorencez faisait face depuis la veille (*R. H.*,

lers et déploie aussitôt le 2e chasseurs au sud-ouest du village, où il est provisoirement arrêté ; ses deux batteries vont s'intercaler dans la ligne d'artillerie à l'ouest, comme nous l'avons vu. Quant au 33e, qui suit, Ladmirault le porte « au pas gymnastique » sur Montigny ; il a ordre « d'occuper cette position avec le plus grand soin et de s'y maintenir coûte que coûte ». Le général craint pour sa gauche, qu'il croit mal reliée avec le 3e corps [1].

Enfin la brigade Berger se déploie, le 54e au nord-ouest d'Amanvillers, le 65e au sud [2]. Le 2e chasseurs s'est déjà porté à la gauche du 5e, face aux bois de La Cusse. Le 33e occupe Montigny et ses abords immédiats [3].

Trouvant encore ces forces insuffisantes, Lorencez appelle à lui les troupes laissées à la ferme Saint-Vincent. Les 1er et 2e bataillons du 15e, qui débouchent d'Amanvillers vers 2 heures, se déploient à la gauche du 65e, derrière les 13e et 43e de ligne, où ils sont exposés sans profit aux obus allemands. La batterie (9e du 1er) a reçu coup sur coup deux ordres opposés : elle doit se porter à gauche, puis à droite d'Amanvillers. Finalement, son capitaine l'établit au nord du chemin d'Habonville, c'est-à-dire en avant du village (2 heures environ) [4]. Elle combat, d'abord avec succès, l'artillerie hessoise.

Ainsi, vers 2 heures, le 4e corps est entièrement déployé. Au nord d'Amanvillers, la division Cissey est formée sur deux lignes derrière des fractions du 6e corps, comme nous le verrons. Outre ses trois batteries, elle n'a engagé que cinq

---

III, 1904, 97). En réalité, le 3e bataillon du 15e ne se rend aux Carrières que le 18 à 10 heures du matin (Journal de la division et rapport du général Pajol, 19 août, *ibid.*, 685, 687).

1. Rapport Pajol ; Journal de la division ; notice du général Osmont, 3 septembre.

2. 1er et 2e bataillons du 54e déployés au nord-est ; 3e en colonne serrée à 300 mètres en arrière ; 65e en colonne de bataillons au sud.

3. Historique du 2e chasseurs, *R. H.*, III, 1904, 688 ; *ibid.*, 98 ; deux compagnies du 1er du 33e dans Montigny, que la compagnie du génie met en état de défense avec des travailleurs du 65e ; le reste du 1er bataillon au nord du château ; les 2e et 3e au sud.

4. Historiques des batteries et du capitaine Migurski, *R. H.*, III, 1904, 703, 705.

compagnies de chasseurs. La division Grenier, déployée le long du chemin de La Folie à Sainte-Marie, a infligé de fortes pertes aux batteries du IXe corps au sud des bois. Pour l'instant, l'infanterie opposée garde la défensive, mais elle-même souffre sensiblement du tir de l'artillerie. Déjà deux de ses bataillons ont dû être reportés vers l'est [1].

Derrière elle, la division Lorencez a déployé douze bataillons d'Amanvillers au sud de Montigny ; un autre, 2e chasseurs, s'est intercalé à la droite de Grenier. Enfin, toute l'artillerie du 4e corps est en ligne, formant trois groupes dont deux constitués par le pur hasard, sans commandement distinct. Si elle combat avec succès la grande batterie du IXe corps, aidée qu'elle est par quatre batteries du 3e, la lutte est moins avantageuse contre l'artillerie hessoise et les troupes qui grossissent constamment vers les bois.

Déjà en face de cinq batteries, celles de la division Cissey ne tardent pas à en voir déboucher neuf autres devant elles [2]. Bien que ces dernières tirent sur les troupes du 6e corps au sud de Saint-Privat, deux des nôtres (5e et 9e du 15e) dirigent leur feu contre elles, tandis que les mitrailleuses de la 12e continuent seules de tirer « sur les masses profondes de l'infanterie », qui se glisse « le long des bois Doseuillons et de La Cusse [3] ». Mais les batteries hessoises leur infligent des pertes marquées, sans en subir. La 5e est obligée de se reporter un peu en arrière. Elle y combat quelques instants. Puis le manque de munitions menaçant, toutes deux se retirent pour se réapprovisionner (2^h 30 environ), laissant isolée la batterie de mitrailleuses qui éprouvera bientôt des pertes considérables et disparaîtra vers 3 heures [4].

A la suite de cette retraite, les trois compagnies du 20e chasseurs qui tenaient la gauche de l'artillerie sont exposées à une grêle de projectiles, « sans pouvoir tirer sur

---

1. 2e et 3e du 64e (*R. H.*, III, 1904, 100).
2. De la 1re division et de l'artillerie de corps de la Garde, comme nous le verrons.
3. Historique des batteries, *R. H.*, III, 1904, 472.
4. Historique cité. Les trois batteries ne se reportèrent en avant qu'a 4 heures.

un ennemi qu'elles « n'aperçoivent même pas ». Beaucoup d'hommes sont hors de combat. Finalement, ces fractions se retirent dans la tranchée du chemin de fer. De même, le 2ᵉ bataillon du 73ᵉ, qui était un peu plus au nord, est obligé par les obus de se reporter en arrière [1].

Le 6ᵉ de ligne s'est porté en avant, à cheval sur la voie ferrée, engageant un feu très vif vers les bois. La retraite de nos batteries le laisse exposé aux projectiles de l'ennemi et il subit des pertes sensibles [2].

Si l'infanterie allemande est encore arrêtée devant la division Cissey et la gauche du 6ᵉ corps, l'artillerie a obtenu un sérieux résultat en obligeant nos batteries à la retraite. Désormais, et pour un temps assez long, nos bataillons seront seuls à supporter l'effort des trente pièces hessoises.

Il n'en va pas de même au sud des bois. Nos batteries ont continué le combat, non sans succès [3], contre l'artillerie et l'infanterie du IXᵉ corps. Malgré la précision du tir des Allemands, nos pertes sont relativement faibles, même quand nos batteries sont tout à fait à découvert [4]. Suivant une déplorable tradition, deux de celles du 3ᵉ corps ont encore abandonné la lutte pour se réorganiser, mais du moins elles ont très vite repris le feu [5].

Un peu après 2 heures, un nouveau bataillon, 3ᵉ du 85ᵉ,

---

1. Historique du 73ᵉ, *R. H.*, III, 1904, 470.

2. Historique du 6ᵉ, *R. H.*, III, 1904, 468. D'après le lieutenant-colonel Patry, 95, le régiment déployé couronne la croupe 328, puis laisse la place à l'artillerie et se reporte à mi-pente où il se couche sous les obus. Puis le 1ᵉʳ bataillon se porte en avant, à cheval sur la voie ferrée, et ouvre un feu rapide. Après la retraite des mitrailleuses, il appuie de quelques centaines de mètres à droite, trois compagnies restant sur la voie ferrée. Il n'est pas question des 2ᵉ et 3ᵉ bataillons.

3. La 5ᵉ du 1ᵉʳ (mitrailleuses) est obligée vers 2 heures de se reporter à l'ouest d'Amanvillers, entre les 6ᵉ et 7ᵉ du 1ᵉʳ ; elle ouvre alors le feu sur le 3ᵉ bataillon du 85ᵉ qui débouche au nord-est de Vernéville. La 7ᵉ se porte ensuite à droite de la 6ᵉ. La 9ᵉ du 8ᵉ quitte le coude du chemin de Vernéville à Amanvillers pour se reporter à l'ouest de Montigny, à l'emplacement primitif de la 5ᵉ du 1ᵉʳ (*R. H.*, III, 1904, 109).

4. Voir les pertes des 3ᵉ et 4ᵉ du 17ᵉ abritées par un rideau de peupliers, des 7ᵉ et 10ᵉ du 4ᵉ, qui sont à découvert (Historiques des batteries, *R. H.*, III, 1904, 311 et suiv.).

5. Historique des 7ᵉ et 10ᵉ du 4ᵉ. La 7ᵉ ne reparait qu'avec cinq pièces.

remonte le pli de terrain au sud des bois, en se dirigeant vers la gauche de la grande batterie. « A ce moment déjà... la capacité de combat de cette artillerie est presque épuisée et sa situation est devenue extrêmement critique. Il est vrai que, malgré sa supériorité numérique, l'adversaire s'abstient de toute offensive sérieuse ; les attaques répétées de fractions isolées contre les batteries ou les bois de La Cusse sont chaque fois refoulées par des feux rapides tirés de la lisière[1]. » Mais l'infanterie du IXe corps est tellement affaiblie par cette lutte inégale qu'elle ne peut songer à des contre-attaques. Chaque moment pourrait provoquer une catastrophe pour son artillerie. Déjà la 2e batterie à cheval doit amener les avant-trains et se replier sur les bois, sauvant avec peine ses six pièces (vers 2 heures)[2].

Le chef du 3e bataillon du 85e est informé de cette situation. Il fait aussitôt déposer les sacs et prendre le pas gymnastique pour déboucher derrière la gauche de l'artillerie. Après avoir formé son bataillon en demi-colonnes doubles, il traverse l'emplacement abandonné par la 4e lourde et dépasse la crête à l'instant où de l'infanterie française préparait une attaque dans le flanc gauche des batteries[3]. Mais alors ses compagnies sont soumises à un feu croisé provenant de ces tirailleurs et des mitrailleuses de Lorencez[4]. En vingt minutes, elles subissent « des pertes énormes » ; leur chef est tué[5] ; leurs débris refluent derrière l'artillerie pour disparaître au delà de la crête.

Cet échec décide sans doute de la retraite des batteries

1. *État-major prussien*, II, 722. Nos Historiques sont muets sur ces tentatives, ce qui donne à croire que leur fréquence est exagérée par la relation prussienne.

2. Kunz, *op. cit.*, VI. L'*État-major prussien*, II, 724, écrit que la 2e à cheval se retire après l'arrivée du 3e bataillon du 85e.

3. *État-major prussien*, II, 723. Nos Historiques sont muets sur cette tentative, qui paraît problématique.

4. 8e du 1er, sans doute après un bond de 50 mètres qu'elle vient d'effectuer sur l'ordre du général Lafaille (Historique, *R. H.*, III, 1904, 703).

5. Pertes totales : 12 officiers et environ 400 hommes (*État-major prussien*). La relation prussienne (*ibid.*, 724) ajoute que « l'effort désespéré de ce bataillon avait arrêté l'offensive de l'infanterie ennemie et détourné des batteries le danger le plus pressant, au moins pour l'instant ». Nous avons dit que cette offensive est très problématique.

de corps. Vers 2h 30, le lieutenant-colonel Darapsky lui donne l'ordre de se replier, ce qui a lieu par échelon, en commençant par la gauche, plus menacée. Les 3e et 4e légères ont grand'peine à effectuer ce mouvement. La 3e lourde doit tirer à mitraille pour arrêter nos tirailleurs qui menacent de l'enlever. Une de ses pièces reste en place et ne peut être ramenée qu'un peu plus tard, avec le concours de l'infanterie.

A droite, la 2e lourde n'est pas moins éprouvée. Elle est près d'avoir vidé, pour la deuxième fois, ses coffres à munitions; ses pertes sont si grandes que, même en faisant venir des attelages du premier échelon, il n'est pas possible de ramener toutes les voitures. Cinq doivent être abandonnées; plusieurs pièces sont encore laissées dans les bois. De tout le jour la batterie ne reparaîtra plus[1]. Après cette retraite, il ne reste que les 1re et 2e légères, 1re lourde de la longue ligne au sud des bois. C'est un désastre qu'aurait pu provoquer Manstein, en aventurant à si courte portée une masse de soixante pièces à peu près sans soutien. Notre inertie seule lui permet d'en sauver une partie.

Malgré ce grave échec, l'une des trois batteries restantes, la 2e légère, se porte à 200 mètres en avant vers la gauche, pour battre de plus près notre infanterie. La 1re légère se joint à ce mouvement. Quant à la batterie à cheval hessoise, ses pertes l'ont également amenée à se retirer. Après s'être réorganisée, elle remet cinq pièces en ligne à son premier emplacement[2]. Elle y reçoit même l'ordre de se porter en avant et à droite des trois autres, afin de préparer l'attaque de Champenois et de rendre moins gênant le feu de nos tirailleurs[3].

Il est 3h 30 environ. Au nord du chemin de fer, nous avons encore seize batteries en face de quatre du IXe corps. Deux des nôtres (3e et 4e du 17e), qui ont épuisé leurs munitions, vont se reporter à l'est pour se ravitailler. Si nos

1. *État-major prussien*, II, 725. Voir les pertes aux Annexes.
2. A l'est de Vernéville et au nord du cimetière.
3. *État-major prussien*, II, 725.

pertes sont relativement faibles, la plupart de nos batteries ont à peu près vidé leurs coffres.

Quant à notre infanterie, il semble, quoi qu'en dise l'État-major prussien, qu'elle n'ait pas sensiblement changé ses emplacements. La gauche de Grenier (1er et 2e bataillons du 98e) a gagné de quelques centaines de mètres vers l'ouest, pour éviter les obus destinés aux batteries en arrière. De même, à l'aile opposée, le général Berger a fait avancer l'un après l'autre deux bataillons du 54e. Le 1er vient prolonger à droite les compagnies du 5e chasseurs qui bordent le chemin de La Folie à Sainte-Marie ; le 3e, obliquant au sud, se porte derrière le centre de la brigade Bellecourt [1].

---

1. *R. H.*, III, 1904, 115 ; rapports du général Berger, s. d. ; Historique du 54e, *ibid.*, 693 et suiv.

VII

ÉCHEC DE L'ARTILLERIE DU 4ᵉ CORPS

Intervention du III

Intervention du IIIᵉ corps. — Échec de l'artillerie du 4ᵉ corps. — Combat devant Champenois et L'Envie. — Le combat vers Chantrenne. — Le combat à la gauche du IXᵉ corps. — Situation générale vers 5 heures.

Sur l'ordre verbal de Frédéric-Charles, le IIIᵉ corps s'est mis en mouvement vers 1 heure. Des abords de Vionville, il doit aller au sud-ouest de Vernéville, en réserve du IXᵉ. La 6ᵉ division est en tête ; puis viennent la 5ᵉ et l'artillerie de corps ; la 6ᵉ division de cavalerie suit ce mouvement [1]. Frédéric-Charles s'est rendu à l'ouest de Vernéville (vers 1ʰ 45), puis d'Habonville (vers 2 heures). En arrivant à hauteur des bois de La Cusse seulement, il se rend compte de l'extension de notre front au nord d'Amanvillers [2]. Il prescrit aussitôt à l'artillerie de corps d'Alvensleben, dont il s'est réservé la disposition, de renforcer de quatre batteries le IXᵉ corps, aux abords de Vernéville.

Cet ordre parvient au général von Bülow vers 2ʰ 45 seulement, à Saint-Marcel, alors que déjà la situation de l'artillerie de Manstein est très compromise. A 3ʰ 30, quatre batteries prennent position sur la croupe du cimetière, au sud-est de Vernéville. Deux autres [3], fort éprouvées le 16, restent d'abord en réserve près du village. Les 5ᵉ et 6ᵉ divisions d'infanterie, dont la tête y est arrivée un peu après 3 heures, se forment au sud-ouest, la division de cavalerie à leur gauche.

Cependant les batteries ouvrent un feu vif contre l'artillerie à l'ouest de Montigny, puis sur l'infanterie embusquée

1. *État-major prussien*, II, 735.
2. *R. H.*, III, 1904, 116, d'après von der Goltz, *Die Operationen der II. Armee*.
3. 3ᵉ et 4ᵉ légères, 3ᵉ et 4ᵉ lourdes, 1ʳᵉ et 3ᵉ à cheval.

en avant ou restée en réserve. Leur tir produit visiblement un sérieux effet, tandis qu'elles ont peu à souffrir de la fusillade du bois de La Charmoise [1].

A ce moment, Puttkammer prépare l'attaque de Champenois. Sur son invitation, les deux batteries lourdes du III[e] corps vont au nord-est, mais pour regagner bientôt leur position première, après une série de mouvements assez incohérents [2]. Cependant Alvensleben a porté en avant ses deux batteries à cheval. Elles prolongent la gauche de celles engagées à l'ouest de Champenois [3] et peuvent encore participer à l'attaque de cette ferme. Mais leur flanc est exposé au feu de nos tirailleurs et, d'Amanvillers, les mitrailleuses [4] de Lorencez dirigent sur elles un tir très gênant. Elles les prennent donc pour objectif.

Vers 4 heures, il y a entre les bois de La Cusse et des Genivaux cinquante-huit pièces allemandes en action. Bientôt deux des batteries qui avaient été mises hors de combat rejoignent les précédentes [5]. Désormais nos adversaires disposent de la supériorité du nombre. L'échec de notre artillerie ne tarde pas à être complet (de 4 à 5 heures). Nos batteries ont consommé la majeure partie de leurs munitions ; quelques-unes, notamment la 5[e] du 17[e], ont subi de fortes pertes, bien qu'inférieures à celles de nos adversaires ; elles se retirent pour se réorganiser. Vers 4[h] 30, il n'y en a plus que quatre sur douze à l'ouest de Montigny [6].

---

1. *État-major prussien*, II, 736.

2. La 4[e] va jusqu'à L'Envie, mais le feu des tirailleurs du 98[e] l'oblige bientôt à rétrograder au sud-est de Champenois, près de la batterie à cheval hessoise. Puis, sur l'ordre du colonel von Dresky, les deux batteries regagnent leur emplacement primitif.

3. 3[e] à cheval à gauche des trois batteries de la 18[e] division ; 1[re] à gauche et en avant de la 3[e].

4. 8[e] du 1[er].

5. Six batteries du III[e] corps, trois de la 18[e] division, quatre pièces de la batterie à cheval hessoise. Celle-ci a eu une nouvelle pièce hors de combat. La 2[e] à cheval du IX[e] corps est tout entière en ligne, malgré sa perte de *102 chevaux ;* la 4[e] légère ne peut mettre en batterie que cinq pièces ; toutes deux rouvrent le feu dès 4[h] 15 ; puis survient la 5[e] légère de la Garde, en sorte qu'il y a treize batteries, avec soixante-quinze pièces, au sud des bois (*État-major prussien*, II, 737).

6. 8[e] et 10[e] du 4[e] ; 11[e] et 12[e] du 1[er]. La 6[e] du 4[e] se replie vers 4 heures en

A l'est d'Amanvillers, notre situation est pire encore. Les six batteries qui y combattaient subissent des pertes assez fortes et surtout épuisent à peu près leurs munitions. A partir de 4 heures, elles renoncent successivement à la lutte contre l'artillerie hessoise qui a déjà fait taire celle de la division Cissey [1]. Le général Lafaille entend d'ailleurs réserver ses munitions pour des cas plus pressants [2].

Quoi qu'il en soit, entre 4 heures et 5 heures, l'infanterie à l'ouest d'Amanvillers n'est plus soutenue par aucune batterie. Les bataillons du IXe corps auront beau jeu à prendre l'offensive.

Après le début du combat, un calme relatif a régné dans l'intervalle de Champenois et de L'Envie. Deux compagnies prussiennes (1re et 4e du 36e) occupent cette dernière depuis midi 30, échangeant une fusillade intermittente avec les tirailleurs du 98e, à 800 mètres vers l'est. De notre côté, une fraction a poussé jusqu'à Champenois, où elle reste après le déploiement de l'artillerie du IXe corps. Elle la voit mal, en raison du terrain, et la gêne sans lui infliger de grosses pertes. Nos adversaires sont ainsi conduits à attaquer cette ferme [3], décision qui s'imposait dès le début de l'action. Nous avons vu comment Puttkammer fait diriger sur

---

arrière de La Folie ; la 8e du 4e (mitrailleuses), abritée par des épaulements, ne se replie que vers 5 heures. Vers 4 heures, les 7e et 10e du 4e se retirent de nouveau ; la 7e ne pourra rentrer en ligne ; la 10e reviendra plus près de Montigny. La 5e du 17e (à cheval) subit des pertes énormes (48 hommes, 78 chevaux). Avant 5 heures elle amène ses avant-trains. La 6e du 17e (à cheval) consomme 1,036 obus et se retire pour rentrer très vite en ligne (vers 5 heures). La 10e du 1er se retire dès 4 heures ; la 9e du 8e se replie pour se ravitailler vers 4h 30. Les 11e et 12e du 1er cessent le feu un peu avant 4h 30, sur l'ordre du général Lafaille (*R. H.*, III, 1904, 118 et suiv.).

1. La 6e du 8e se retire un peu après 4h 30 ; la 8e du 1er va au sud d'Amanvillers sur l'ordre du général Lafaille (commandant l'artillerie du 4e corps); elle gagne ensuite le plateau au sud-est ; la 9e et la 7e du 1er se retirent à 4h 30, et vers 4 heures derrière Amanvillers ; de là, la 9e rejoint la 8e ; la 7e y réorganise une section ; la 5e du 1er se retire un peu plus tard ; à la 6e du 1er, la section de droite se replie vers Amanvillers dès 4h 30 ; le reste se retire un peu après pour se réapprovisionner (*R. H.*, III, 1904, 123 et suiv.).

2. Historiques des batteries, *R. H.*, III, 1904, 703, 707.

3. *État-major prussien*, II, 725. D'après la *R. H.*, il n'y a dans Champenois qu'une grand'garde (3e compagnie du 2e bataillon du 13e). Suivant le lieutenant-colonel Rousset, *Le 4e Corps*, 229, des fractions du 98e s'y sont glissées.

elle le feu de quatre batteries (vers 3h 30). Ce n'est pas sans de nouvelles pertes, notamment pour la batterie à cheval hessoise. Mais Champenois est bientôt en flammes.

Sur les entrefaites, Manstein a fait porter un bataillon (1er du 2e hessois) à travers les bois de La Cusse vers la droite de l'artillerie [1]. A 3h 30, il s'arrête dans le pli de terrain à l'est de Vernéville, puis, sur l'invitation de Puttkammer, se porte vers L'Envie. Il se rabat ensuite sur Champenois en se masquant du terrain et aborde la ferme à l'instant où la garnison l'évacuait. Elle est suivie dans sa retraite par le feu des Hessois [2].

Dès lors, l'occupation de cette ferme couvre dans une certaine mesure le front de l'artillerie au sud des bois. Après un long combat en avant de leur lisière est, deux compagnies (1re et 3e du 84e) se sont repliées à l'intérieur du massif (un peu après 3 heures). Le 3e régiment hessois a déjà pris position au saillant nord-est, tandis que le 1er chasseurs demeurait en réserve derrière eux [3]. Vers 2h30, ce bataillon reçoit de Manstein l'ordre de déboucher des bois pour couvrir ses batteries. A ce moment déjà l'artillerie de corps a dû se replier, ce qu'ignore le général. Néanmoins le 1er chasseurs se porte sur la longue croupe au sud. Il n'y a plus que les batteries de la 18e division, menacées à ce moment par de l'infanterie venue du vallon de Champenois [4]. Les Hessois déploient des tirailleurs, rejettent les nôtres jusqu'à hauteur de cette ferme et y prennent position. Peu après, d'autres fractions de nos troupes [5] débouchent devant la gauche hessoise, tout en couvrant de feux l'artillerie à l'ouest. Les chasseurs font face à ce nouvel adversaire et gagnent encore du terrain, non sans pertes.

---

1. Le gros de la 25e division est alors à l'ouest de la parcelle nord des bois.

2. *État-major prussien*, II, 726 ; *R. H.*, III, 1904, 133 ; un peloton du 36e venu de L'Envie reste à Champenois comme garnison.

3. Il subit néanmoins des pertes appréciables (*État-major prussien*, II, 728).

4. *État-major prussien*. Aucun document français n'autorise à croire que nous esquissons un mouvement offensif contre ces batteries. Il s'agit sans doute des six compagnies du 64e encore en position sur la croupe 332 (*R. H.*, III, 1904, 129).

5. Des 13e et 43e de ligne (?).

Ils dépassent ainsi les débris de la 4e batterie lourde, cette fois à couvert de nos attaques. Notre feu n'en oblige pas moins ce bataillon à se déployer tout entier, puis à s'arrêter. Une compagnie (1re du 3e hessois) tente en vain de le renforcer en débouchant du bois. Elle y est aussitôt rejetée [1]. Mais, des bois à Champenois, la ligne allemande est assez forte désormais pour couvrir efficacement les batteries du IXe corps.

Pourtant nos troupes ont reçu des renforts considérables, même après l'entrée en ligne des 1er et 3e bataillons du 54e. Vers 4 heures, les progrès de l'ennemi et les pertes croissantes de notre artillerie déterminent le général Grenier à porter un bataillon du 64e [2] derrière le 43e. Puis Lorencez dirige deux bataillons derrière le 13e de ligne [3]. Enfin, les deux compagnies du 5e chasseurs embusquées dans le chemin creux de La Folie à Sainte-Marie y sont renforcées du reste du bataillon jusqu'alors en soutien d'artillerie. Le 2e chasseurs, qui tient leur gauche et a dû rétrograder sous le feu des canons allemands, se reporte en avant lors de l'attaque du 1er chasseurs hessois et contribue à l'arrêter.

Malheureusement, l'arrivée de ces renforts décide du mouvement rétrograde d'une grande partie de notre première ligne. Le feu désordonné du 43e [4] le laisse à peu près sans munitions. Vers 5 heures, le général Grenier le rappelle en

1. L'*État-major prussien*, II, 728, porte que les chasseurs repoussent trois contre-attaques de notre infanterie ; nos documents sont muets sur ces tentatives (*R. H.*, III, 1904, 129).

2. Le bataillon du drapeau (2e) [Historique du 64e] ; le 3e bataillon (*R. H.*, III, 1904, 130).

3. 1er et 2e du 15e (*R. H.*, III, 1904, 130).

4. Vers 1h30, le 43e marche 200 mètres environ sous les obus et s'arrête sur une légère pente, à la tête du ravin de Champenois, à 500 mètres au plus de l'artillerie du IXe corps, sur un terrain tout à fait à découvert et en glacis. Il est criblé de projectiles d'artillerie : « Les soldats rentrent pour ainsi dire dans le sol et instinctivement cherchent, avec leurs ongles, à se faire un léger abri. Inutiles efforts : la terre est desséchée et d'une dureté qui résiste à toute tentative !..... Le 43e fait un feu d'enfer mal ajusté... perd là une trentaine d'hommes dont les blessures effroyables sont bien faites pour impressionner les troupiers. Cependant aucun ne bouge... » Le régiment demeure près de quatre heures à la même place. L'artillerie allemande finit par se taire, mais le 43e reste immobile. Vers 5 heures, il est rappelé sur son emplacement primitif, sans qu'un coup de fusil soit tiré sur lui (Colonel de Courson, 91).

arrière. Trois bataillons frais prennent sa place (3e du 64e, 1er et 2e du 65e).

A ce moment, nous avons à l'ouest d'Amanvillers douze bataillons répartis en plusieurs lignes; bien qu'ils soient déployés sur deux rangs, leur front total mesure 1,200 mètres, au plus. C'est dire combien ils sont vulnérables à l'artillerie. Enfin nous n'avons derrière eux, en réserve, que deux bataillons (2e du 54e et 3e du 65e). Il n'y a plus une batterie à l'ouest d'Amanvillers. En avant de Montigny, il en reste quatre; encore deux gardent-elles le silence[1]. Vers Chantrenne, la situation n'a pas sensiblement changé depuis 2 heures; les bataillons d'avant-garde du IXe corps y ont beaucoup souffert. Leurs chefs ont besoin « de toute leur énergie et de l'entier dévouement des troupes pour maintenir leurs positions[2] ».

Vers 2 heures, à la suite des renseignements qu'il reçoit, le général von Wrangel porte un nouveau bataillon (1er du 85e) de Vernéville sur Chantrenne; une compagnie occupe la partie est de l'enclos, le reste demeurant en réserve.

Le feu du 95e embusqué au saillant est des Genivaux gêne beaucoup la première ligne allemande et arrête tous ses progrès. Aussi, vers 2h 45, Blumenthal dirige-t-il contre lui le bataillon qu'il vient de recevoir. Formé sur deux lignes, il se jette d'un seul élan dans le bois et, malgré l'épaisseur du fourré, pousse peu à peu jusqu'à la lisière est; deux compagnies (1re et 4e) s'y abritent dans un fossé, tandis que, après une molle résistance, le 3e bataillon du 95e se replie entre Les Genivaux et La Charmoise[3].

Sur les entrefaites, le général Clinchant a fait appuyer

---

1. 11e et 12e du 1er (*R. H.*, III, 1904, 131).

2. *État-major prussien*, II, 729 : en première ligne, les 5e, 7e, 8e, 9e, 12e, 11e, 10e compagnies du 36e, la 1re du 9e chasseurs sur la crête à l'est de Chantrenne ; la 4e du 9e chasseurs dans la ferme ; en réserve, la 2e du 9e chasseurs et la 6e du 36e. Devant elles : 3e bataillon du 95e à la lisière nord-ouest des Genivaux ; 2e du 81e, au saillant est de La Charmoise ; 2e du 95e au saillant nord ; 1er du 95e au nord du bois avec trois compagnies sur le prolongement de la face nord-est ; 6e et 8e batteries du 4e sur le mamelon 343 (*R. H.*, III, 1904, 133).

3. *R. H.*, III, 1904, 135.

vers l'ouest les compagnies du 81e (2e bataillon) déployées à la lisière nord de La Charmoise ; puis il les a renforcées de deux autres (5e et 6e du 1er), jusqu'alors à l'est du bois. Enfin un bataillon de la brigade Dauphin [1], mis à sa disposition par Montaudon, vient au saillant nord-est de La Charmoise [2].

Ces mouvements sont en cours d'exécution, lorsque le bataillon allemand (1er du 85e) borde la lisière nord-est des Genivaux. Les deux chefs des compagnies de première ligne (1re et 4e) décident d'attaquer aussitôt La Charmoise, « le plus important point d'appui de l'adversaire ». Cet excès de confiance ne peut s'expliquer que par la facilité avec laquelle a été refoulé le 3e bataillon du 95e.

Les deux compagnies s'élancent l'une après l'autre vers La Charmoise, mais pour subir de telles pertes qu'elles sont rejetées sur les Genivaux. Une autre (3e), qui voulait appuyer leur attaque, est également ramenée et le bataillon en est réduit à défendre le saillant nord-est. Il faut dire que nos forces, déjà très supérieures, ont été encore accrues. Le reste du 1er bataillon du 81e (1re, 2e, 3e, 4e compagnies), demeuré à l'est de La Charmoise, a été porté à sa lisière nord-ouest. Le 3e du 62e a envoyé deux compagnies (3e et 4e) dans le bois, en réserve [4]. Malgré ces renforts, nous nous bornons à repousser le 85e, sans prendre l'offensive à notre tour, comme il serait aisé. D'ailleurs, un nouveau bataillon (2e du 85e) est envoyé par Wrangel à travers la partie ouest des Genivaux et la clairière qui lui succède. Il vient enfin prolonger la droite du 1er, et le colonel von Falkenhausen essaie à plusieurs reprises de progresser vers le sud, dans les fourrés, sans y parvenir. Dès lors, l'offensive allemande est arrêtée, mais nous ne cherchons pas à la prendre pour notre compte. L'ennemi ne tient que le saillant nord-est des Genivaux.

---

1. 3e du 62e ; colonel Dauphin, du 62e, commandant la 1re brigade de Montaudon.
2. Il détache presque aussitôt ses 1re et 2e compagnies sur la crête entre le bois et le 3e bataillon du 51e (*R. H.*, III, 1904, 135).
3. *État-major prussien*, II, 730.
4. *R. H.*, III, 1904, 136. Il ne reste que les 5e et 6e au nord-est du bois.

Le combat se prolonge également sur la croupe à l'est de Chantrenne. « Les munitions et les forces » des Prussiens s'épuisent peu à peu. Le colonel von Brandenstein est tué, le général von Blumenthal blessé[1]. Le 3e bataillon du 36e est ramené par échelon vers Chantrenne. Un peu après 4 heures, il n'y a plus en première ligne que trois compagnies du 2e bataillon et la 1re du 9e chasseurs. Elles conservent désormais une attitude passive, que nous imitons malgré une écrasante supériorité numérique, de nature à justifier toutes les audaces.

Nous nous bornons à renforcer notre première ligne. Vers 4 heures, au moment où trois des quatre batteries au sud-ouest d'Amanvillers se retirent du combat[2], Montaudon appelle à la droite du 1er bataillon du 51e les trois compagnies encore disponibles du 2e bataillon. De même le 2e du 62e est dirigé sur la ferme de Leipzig et occupe le petit bois voisin[3]. Enfin le 18e chasseurs et trois compagnies du 1er bataillon du 62e[4] sont déployés dans les tranchées entre La Folie et Leipzig, de façon à recueillir au besoin la brigade Clinchant.

Ainsi l'offensive décousue et incertaine de cinq bataillons allemands paralyse toute la division Montaudon, qui pourrait jouer un rôle capital dans le combat au sud de La Cusse.

Pendant ces événements, Manstein se tient au nord de ces bois, observant les mouvements de la Garde. Sans doute, il ne peut plus opérer avec elle une attaque d'ensemble, selon l'ordre de Frédéric-Charles, mais il doit néanmoins coordonner ses mouvements et les siens dans la mesure du possible.

Déjà le général von Pape a fait savoir que sa division était depuis un certain temps à Habonville. Le prince de

1. *État-major prussien,* II, 731.
2. 6e, 7e, 10e du 4e ; la 10e rentre en action peu après, mais plus au nord ; la 8e du 4e se retire vers 5 heures (*R. H.*, III, 1904, 139).
3. Il s'y trouve déjà une fraction du 69e.
4. Les trois autres sont mises à la disposition de Clinchant et renforcent les deux compagnies du 3e bataillon restées au saillant nord-est de La Charmoise (*R. H.*, III, 1904, 140).

Wurtemberg offre de soutenir le IXe corps avec toutes ses forces. Manstein ne croit pas devoir accepter : non sans raison, il considère que le meilleur moyen de l'appuyer est d'attaquer Saint-Privat et se borne à demander qu'une brigade de la Garde soit établie en réserve à Anoux-la-Grange [1].

En attendant, les Hessois garderont la défensive. Leurs batteries ont vivement continué le combat à l'est d'Habonville. Pourtant, soumises de front au feu de notre artillerie et sur leur flanc droit à celui de nos tirailleurs, elles ont subi des pertes considérables. Elles sont d'ailleurs couvertes par l'infanterie embusquée derrière le remblai de la voie ferrée ou à la lisière des bois. Il y a encore près de cinq bataillons en réserve derrière la parcelle nord [2].

Peu après 3^{h}30, le prince Louis de Hesse remarque un mouvement de la Garde vers Sainte-Marie et croit, par suite, que l'attaque de Saint-Privat est commencée. Pour l'appuyer, comme l'a prescrit Manstein, il désigne les trois bataillons disponibles de la 49e brigade. Ils se portent sur le chemin de fer, sous la direction du général von Wittich, tandis que le 4e hessois reste au point de rassemblement, comme dernière réserve. La compagnie de tête se jette dans la tranchée, où elle essuie le feu d'enfilade des mitrailleuses à l'ouest d'Amanvillers, pendant qu'elle détruit les clôtures en fil de fer. Pour éviter de trop grosses pertes, les compagnies suivantes traversent au pas de course et par section la voie ferrée [3], que tout le bataillon suit après avoir tourné à l'est. Ayant été renforcé de trois autres compagnies [4], il arrive jusqu'à un vallon descendant de La Cusse vers le nord-ouest. Il s'y arrête, la droite au chemin de fer, cou-

1. *État-major prussien*, II, 732. Frédéric-Charles a donné un ordre analogue.

2. *État-major prussien :* 49e brigade, 1er hessois et 2e bataillon du 2e ; 50e brigade, 4e hessois moins la 3e compagnie. Ces régiments sont à deux bataillons.

3. *R. H.*, III, 1904, 126, d'après le *Kriegstagebuch* de von Wittich. L'État-major prussien (I, 733) représente ce bataillon comme traversant un remblai « haut par endroits de 15 pieds, sur lequel les Français ont amoncelé des voitures et des fils de fer », qui arrêtent un instant le passage. Ce détail paraît invraisemblable. Le bataillon de tête est le 2e du 2e hessois.

4. 1re et 4e du 1er hessois, 2e du 2e chasseurs hessois.

vrant ainsi efficacement l'artillerie hessoise. Nos tirailleurs sont d'ailleurs à 1,500 pas environ, c'est-à-dire hors de portée.

« Sur les entrefaites, le mouvement observé du côté de Sainte-Marie s'est arrêté et l'attaque de Saint-Privat ne paraît pas devoir être immédiate ; dans ces conditions, la continuation de l'offensive conduirait les Hessois à un combat isolé, ne répondant pas aux intentions du commandement. » Elle est arrêtée. Les six compagnies du 1er hessois qui n'ont pas encore franchi la voie ferrée sont maintenues au point de rassemblement.

Dans les bois de La Cusse, en général, la situation ne change pas. Toutefois six compagnies prussiennes[1], qui combattaient en première ligne dans la parcelle nord, sont rassemblées derrière celle de l'est en réserve. Dès 4 heures, il n'y a plus que des Hessois sur la voie ferrée et le long des lisières[2].

Sur tout le front du IXe corps, le feu de l'infanterie s'éteint peu à peu; après 4h30, l'artillerie ne tire que lorsqu'elle aperçoit un objectif avantageux. La ligne au sud des bois s'est beaucoup renforcée ; elle ne compte pas moins de treize batteries; au nord, il y en a six, ce qui porte à dix-neuf batteries, avec cent-six pièces, l'artillerie qui bat les positions du 4e corps.

L'infanterie est égrenée en groupes sans cohésion, constitués par le hasard, peu ou point reliés entre eux et coordonnant très mal leurs mouvements[3]. Mais des réserves relativement fortes ont été constituées; le IIIe corps, avec la 6e division de cavalerie, s'est rassemblé à Vernéville, prêt à soutenir le IXe dans la mesure que permettraient ses pertes du 16. Un retour offensif de notre part n'aurait plus aucune chance de succès.

1. 2e et 3e du 35e, 3e bataillon du 84e (*État-major prussien*, II, 734).
2. Le 1er bataillon du 84e quitte vers 3 heures la lisière est pour se rassembler dans la clairière ouest. Il ne reste plus en ligne que le 2e bataillon du 2e hessois avec le 1er chasseurs en réserve.
3. Voir la répartition, *État-major prussien*, II, 739.

L'infanterie que nous avons déployée devant le IXe corps n'est pas moins morcelée. Divisions, brigades, régiments sont mélangés ; la plupart des bataillons, exposés de longues heures, sans tirer, au feu de l'artillerie, sont atteints dans leur moral. Plusieurs ont épuisé la presque totalité de leurs cartouches, faute de discipline du feu.

A gauche, Montaudon tient plus de 2,000 mètres, du ravin de la Mance au sud de Montigny. Du chemin de Leipzig à L'Envie jusqu'au ravin, La Charmoise et la partie est des Genivaux sont occupés par huit bataillons environ, presque entièrement déployés aux lisières et appartenant à trois brigades, à deux divisions différentes [1]. Entre La Charmoise et le sud de Montigny, la crête que vient d'abandonner l'artillerie de Montaudon et que jalonnent des tranchées-abris est gardée par trois bataillons [2]. Derrière cette ligne, il n'y a plus que de très faibles réserves, moins de trois bataillons, dans La Folie et Leipzig ou entre ces deux fermes [3]. Encore sont-elles déjà déployées et soumises au feu de l'artillerie allemande. Ainsi, bien que la division Montaudon ait été assez mollement attaquée par des forces très faibles, elle est déjà tout entière en ligne ; tous ses bataillons ont été plus ou moins éprouvés par le feu.

La brigade Pradier occupe à peu près ses emplacements du début, moins Champenois [4]. A droite, le 43e (division Grenier) a déjà été relevé. Nous avons encore en ligne quatre bataillons de la brigade Bellecourt et sept de Lorencez [5]. Sur aucun point, l'ennemi n'est parvenu à entamer nos posi-

1. 95e, 81e ; 3e, 4e, 5e, 6e compagnies du 3e bataillon du 62e, moitié du 1er du 62e, 3e du 69e (division Nayral). En réserve : 3e du 81e et 3e du 69e au sud de La Charmoise ; 3e et 4e compagnies du 3e du 62e dans ce bois ; 5e et 6e du 3e du 62e, moitié du 1er du 62e à son saillant nord-est (*R. H.*, III, 1904, 140).

2. Moitié du 2e, 1er et 3e du 51e ; 1re et 2e compagnies du 3e du 62e.

3. Moitié du 2e du 51e dans La Folie : cinq compagnies du 2e du 62e dans le bois de Leipzig ; 18e chasseurs et trois compagnies du 1er du 62e dans les tranchées. Il y a en outre dans Leipzig d'importantes fractions de la division Nayral (*R. H.*, III, 1904, 141).

4. 1er bataillon du 64e, 98e en avant du chemin de La Folie à Sainte-Marie ; 2e et 3e du 64e en réserve au nord-ouest de Montigny (*R. H.*).

5. 5e chasseurs et 13e de ligne ; 2e chasseurs, 1er bataillon du 54e, 1er et 2e du 15e, 3e du 54e, 1er et 2e du 65e (*R. H.*, III, 1904, 143).

tions, mais nous n'avons pas mieux réussi pour les siennes. Par contre, son artillerie s'est puissamment renforcée, tandis que la nôtre est presque réduite au silence. Vers 5 heures, il n'y a plus que trois batteries[1] à l'ouest de Montigny, et elles vont éteindre leur feu comme les précédentes.

Les réserves de Ladmirault sont fort entamées : il n'a près d'Amanvillers, au point le plus menacé, qu'un bataillon (2e du 54e) ; aux abords de Montigny, il en a cinq (33e, 3e du 65e et 2e du 64e). La division de cavalerie réduite à sa brigade de hussards est au nord-est d'Amanvillers[2], après avoir mal à propos subi des pertes du fait de l'artillerie ennemie[3].

---

1. 11e et 12e du 1er, 10e du 4e (*R. H.*, III, 1904, 144).
2. *R. H.*, III, 1904, 145. Vers 4 heures, la brigade de dragons a été mise à la disposition du maréchal Canrobert. Nous verrons plus loin ce qui concerne la division Cissey.
3. Lieutenant-colonel Patry, 95-102.

VIII

SURPRISE DU 6ᵉ CORPS

Surprise du 6ᵉ corps. — Premier déploiement. — Mouvement de Tixier. — La Font de Villiers. — Le 94ᵉ à Sainte-Marie-aux-Chênes. — Bazaine et Canrobert.

Plus encore que Ladmirault, le maréchal Canrobert a été tenu au courant de l'approche de l'ennemi. Néanmoins il ne change rien à ses dispositions, en sorte que ses troupes ne sont pas mieux préparées à l'attaque des Allemands que le 4ᵉ corps[1]. Aussi les premiers coups de canon surprennent-ils le 6ᵉ au repos. D'elles-mêmes la plupart des troupes prennent les armes. Le maréchal se porte sur la route de Briey, au sud de Saint-Privat, après en avoir donné l'ordre à la division Levassor[2]. Les batteries divisionnaires (7ᵉ et 8ᵉ du 18ᵉ), aussitôt attelées, sont placées par lui sur la croupe au sud-ouest de Saint-Privat (midi 30 environ). Aucune troupe allemande n'est encore en vue.

L'infanterie de Levassor ne tarde pas à dépasser cette artillerie. Le 25ᵉ, en ligne de bataillons déployés (2ᵉ, 3ᵉ, 1ᵉʳ) se porte au sud-ouest, à cheval sur le chemin de terre bordé de haies qui descend dans cette direction. Il gagne ainsi 300 mètres environ, de manière à voir les pentes vers Saint-Ail et Habonville. Sur les entrefaites, un peu après midi 45, quatre des batteries de la Garde prussienne ouvrent le feu dans cette dernière direction. Puis, vers 1 heure, deux batteries hessoises prennent position entre Habonville et les bois de La Cusse ; de l'infanterie apparaît le long du chemin de fer[3].

---

1. Voir *suprà*, p. 432.
2. *R. H.*, III, 1904, 393, d'après le rapport du commandant Kesner et l'Historique du 70ᵉ.
3. *R. H.*, III, 1904, 393. On verra plus loin ce qui concerne la Garde.

Ces mouvements conduisent à modifier la formation de la division Levassor. Ses deux batteries appuient au sud, pour mieux battre l'adversaire qui vient de se révéler ainsi ; le 25e gagne encore 400 mètres au sud-ouest. Quant au 26e, il se déploie à la gauche du 25e, dans la même formation, en se reliant à la droite de la division Cissey (12e batterie du 15e). La 2e brigade a suivi le mouvement de la 1re, sa droite à la route de Briey, sa gauche au 57e (division Cissey)[1].

Cinq bataillons sont encore masqués aux vues de l'ennemi par la configuration du sol.

Les deux batteries de Levassor ont reçu un puissant appoint, trois de celles de la division Tixier, venues sur l'ordre de Canrobert[2]. Elles prennent position à cheval sur la route de Briey, vers l'emplacement que viennent de quitter les batteries de Levassor[3]. Quant aux trois autres batteries de Tixier, elles vont plus au sud, à mi-distance de la route et de la voie ferrée[4]. Dès les premiers coups, nos pièces de 4 révèlent leur impuissance et le lieutenant-colonel de Montluisant arrête leur tir, faisant continuer lentement celui de la batterie de 12. Il prévient le maréchal que les obus du commandant Vignotti tombent « bien loin en avant des batteries ennemies, sans utilité[5] ».

Vers 1 heure, Canrobert, voyant l'ennemi prononcer son mouvement sur Saint-Ail et Habonville, persuadé en outre par les rapports de ses reconnaissances que « les Prussiens » ne sont point « dans les environs de Montois et de Marange », en conclut très légèrement que sa droite n'est plus menacée et donne à la division Tixier, en réserve derrière elle, « d'aller appuyer la droite » de Cissey, tout en se

1. Le 1er bataillon du 70e est la droite à la route, avec ordre de soutenir trois batteries qui viennent de s'établir au sud-ouest de Saint-Privat (7e et 8e du 8e, 9e du 13e). Les deux autres sont en retrait à sa gauche, les trois bataillons du 28e déployés à sa hauteur.

2. 7e et 8e du 8e, 9e du 13e (12), commandant Vignotti (Rapport Montluisant, 20 août, *R. H.*, IV, 1904, 206).

3. 8e du 8e au nord de la route, 7e du 8e et 9e du 13e au sud, le tout face au sud-ouest.

4. 5e et 12e du 8e, 10e du 13e (12).

5. Rapport Montluisant.

reliant à la gauche de Levassor[1]. En réalité, elle se forme en troisième et en quatrième ligne, à hauteur de celui-ci.

La brigade Péchot se déploie à 300 mètres à l'ouest du chemin de Saint-Privat à Amanvillers, la droite à la route de Briey[2], vers le hameau de Jérusalem. La brigade Leroy de Dais se forme par régiment en colonne à l'est de ce chemin[3]. Avant même qu'une seule cartouche ait été brûlée contre le 6e corps, le maréchal a donc entassé vingt-cinq bataillons dans l'étroit espace compris entre Saint-Privat et la droite de Cissey, 1,200 mètres environ. L'artillerie prussienne aura beau jeu contre cet entassement.

Comme les précédentes, la division La Font de Villiers a pris les armes dès les premiers coups de canon. Les bivouacs de la brigade Sonnay (75e et 91e) tiennent une grande partie de l'intervalle entre Roncourt et Saint-Privat. Par contre, les abords ouest et nord de ce dernier village sont complètement dégarnis[4]. Sans doute sur l'ordre du maréchal, La Font de Villiers ramène vers Saint-Privat la brigade Colin (93e et 94e). Vers midi 30, elle se déploie au nord de la route de Briey, à 300 mètres à l'ouest des premières maisons du village.

Quelques instants après (1 heure environ), au moment où l'attaque semble se dessiner vers Habonville et où Canrobert appelle la division Tixier derrière sa gauche, il prend une autre décision, non moins critiquable : la brigade Colin va porter le 94e à Sainte-Marie-aux-Chênes ; le 93e s'établira le long de la route de Briey, entre Sainte-Marie et Saint-Privat. Notre droite sera ainsi reportée à ce dernier village, où le 94e a l'ordre « de tenir solidement, dans le but d'empêcher l'ennemi d'opérer le mouvement tournant » qu'il

1. Journal du 6e corps, *R. H.*, IV, 1904, 184.
2. Dans cet ordre : 9e chasseurs, 4e et 10e de ligne.
3. Dans cet ordre : 12e, 100e de ligne. Le 1er bataillon du 12e est envoyé par le maréchal à Saint-Privat, à la garde du quartier général.
4. Aux premiers coups de canon, les deux régiments de du Barail se retirent de l'ouest de Saint-Privat « sur le plateau entre Roncourt et » ce village. La 5e batterie du 19e va s'établir entre la droite de celles de Levassor et la route de Briey ; la 6e du 19e reste auprès du 2e chasseurs d'Afrique (*R. H.*, III, 1904, 396).

dessine sur notre droite [1]. En même temps, la brigade Sonnay (75e et 91e) va marcher par échelons, la gauche en avant, la droite restant liée au « bataillon du 75e qui occupe les crêtes près de Roncourt [2] ». Le résultat de ce double mouvement sera de dessiner entre ce village, Sainte-Marie et Saint-Privat un saillant fait pour être aisément enveloppé. De plus, bien que nos forces soient très inférieures à celles des Allemands, comme aucun n'en ignore, nous esquissons contre leur gauche un mouvement débordant, pour mieux garantir notre droite d'être tournée elle-même. Nul besoin d'insister sur les dangers de ces manœuvres. Leur naïveté désarme la critique.

Quoi qu'il en soit, le 94e se dirige sur Sainte-Marie par le nord de la route de Briey [3]. Mais un ordre malencontreux affaiblit de trois compagnies ce régiment destiné à combattre en flèche devant le 6e corps. La défense de Saint-Privat n'en sera pas mieux assurée, si celle de Sainte-Marie est compromise.

Le 3e bataillon, en tête, marche sur le saillant nord de ce village sous les ordres du lieutenant-colonel Hochstetter. Il le contourne sans y pénétrer, suivant les recommandations inopportunes du colonel de Geslin [4], puis se rabat au sud-ouest. Ses compagnies s'embusquent dans les parties en tranchée de la route de Briey, avec des tirailleurs un peu au sud.

Quant au reste du 94e, conduit par le colonel à 600 mètres environ de Sainte-Marie, il quitte la direction suivie jusqu'alors, déboîte au sud-ouest, traverse la route, contourne le village et s'établit un peu au sud, sous la protection de

1. Journal du 6e corps ; rapport du colonel Ganzin, 21 août, *R. H.*, IV, 1904, 184, 227.

2. Rapport Sonnay, 20 août, *R. H.*, IV, 1904, 218.

3. Rapport Sonnay, 20 août. Il est formé en colonne double de régiment, dans cet ordre : 3e, 2e, 1er bataillons. Au départ, le chef du 1er bataillon reçoit l'ordre de laisser les 4e, 5e, 6e compagnies à la disposition du chef d'état-major pour l'occupation de Saint-Privat (Rapport du capitaine Canonnier, *R. H.*, IV, 1904, 234).

4. « ... Avec défense formelle de laisser entrer un seul soldat dans les maisons... » (Lettre du général de Geslin, janvier 1900, *R. H.*, IV, 1904, 241).

tirailleurs[1]. Geslin a l'ordre formel de ne pas dépasser Sainte-Marie. Toutefois, il s'aperçoit que nos vues sont masquées à 500 mètres environ par une crête courant de l'est à l'ouest et ne laissant apercevoir que le sommet du clocher de Saint-Ail. Avec l'approbation du général Colin, il prescrit à une compagnie d'aller lestement l'occuper. Elle vient de se mettre en marche quand arrive le capitaine Gœdorp, aide de camp du général de division. Il rappelle au colonel que, d'après les ordres reçus, il ne doit pas « dépasser Sainte-Marie ». La compagnie revient sur ses pas et, presque aussitôt, l'ennemi ouvre le feu sur elle[2]. Grâce à cet aveugle respect de la consigne, l'approche a été grandement facilitée pour les Prussiens.

Cependant le 93e a opéré un changement de front pour « s'établir parallèlement à la route de Verdun », sa gauche à Saint-Privat et sa droite à environ 400 mètres au sud-est de Sainte-Marie[3]. Lui aussi, ce régiment n'est plus intact. Son 1er bataillon a été détaché à Saint-Privat, ainsi gardé par des fractions de trois corps différents[4], avant même le début de l'action. Enfin les batteries de La Font de Villiers sont éparses sur tout le front, très étendu, de la division. L'une (5e du 14e) appuie « le mouvement du 94e », en s'établissant au sud de la route. Les deux autres (6e et 7e du 14e) sont à l'ouest et au nord-ouest de Saint-Privat, à un très grand intervalle. Les 5e et 6e ouvrent même sur l'artillerie de la Garde un feu très lent et sans doute fort inutile, en raison de la distance, du moins pour ce qui concerne la 6e batterie[5].

1. Lettre citée du général de Geslin. Le 2e bataillon est en colonnes par division, précédées de tirailleurs et suivies des trois compagnies du 1er bataillon en réserve (Historique du 94e, *R. H.*, 1904, 235).

2. Lettre du général de Geslin, janvier 1900.

3. Rapport cité du colonel Ganzin, 21 août.

4. 1er du 93e, 1/2 1er du 94e, 1er du 12e. Les 1re et 2e compagnies du 1er du 93e sont bientôt détachées pour couvrir une batterie de La Font de Villiers (5e du 14e) en position à l'ouest du village. Le 2e du 93e a trois compagnies en tirailleurs sur la croupe 295-312, le reste en soutien. Le 3e du 93e, à l'est, demeure sans doute près de la route (Rapport du colonel Ganzin et Historique du 93e, *R. H.*, IV, 1904, 399 et suiv.).

5. Rapport La Font de Villiers, 21 août, *R. H.*, IV, 1904, 216; *ibid.*, III, 1904, 399.

La brigade Sonnay est déjà déployée sur un front de 2 kilomètres[1], de l'ouest de Roncourt à la route de Briey. Il n'y a plus un bataillon à la disposition de La Font de Villiers, et pas une cartouche n'a encore été brûlée au 6e corps.

La division Bisson, réduite, comme on sait, au 9e de ligne, a reçu l'ordre de se former sur la crête entre Roncourt et Saint-Privat. A peine y est-elle déployée en réserve de La Font de Villiers, que le 3e bataillon est appelé à Saint-Privat pour coopérer à sa garde. Il s'établit derrière les clôtures nord[2]. Désormais la garnison de ce village sera empruntée à quatre corps et à trois divisions différentes. En outre, à proprement parler, le 6e corps n'a plus que cinq bataillons en réserve[3]. Tous les autres sont déployés sur un espace très étendu, la plupart en pleine vue et dans un voisinage dangereux de notre artillerie. Le mouvement du 94e sur Sainte-Marie correspond à un changement de front, face au sud-ouest. Mais, par contre, toute la droite du corps d'armée va faire face au nord-ouest, de Sainte-Marie à Roncourt, en prévision du débouché de l'ennemi vers Auboué et Montois. Le maréchal a donc cherché un compromis[4] entre deux idées tout à fait différentes; comme il était à prévoir, son dispositif ne répond à aucune d'elles.

Déjà toutes les causes d'infériorité du 6e corps le rendaient très peu apte à remplir le rôle que lui a dévolu Bazaine. Notre malheur veut que son chef prenne au premier coup de canon les dispositions les moins rationnelles.

Il convient d'ajouter que Canrobert tient le commandant en chef au courant de sa situation. A peine l'action com-

---

1. 1er bataillon du 75e sur la croupe 321 à l'ouest de Roncourt, avec une compagnie en tirailleurs ; 2e et 3e du 75e en échelons avancés à sa gauche avec cinq compagnies (trois du 2e et deux du 3e) sur les pentes à l'ouest ; le 91e à gauche, dans une formation analogue, le 3e bataillon appuyant sa gauche à la route de Briey et chaque bataillon couvert par une compagnie en tirailleurs (*R. H.*, III, 1904, 400).

2. Journal de la division ; rapport Bisson, 19 août, *R. H.*, IV, 1904, 210, 211

3. Deux bataillons du 12e et trois du 100e au sud-est de Saint-Privat.

4. *R. H.*, III, 1904, 401.

mencée, il lui envoie le capitaine de Bellegarde[1] avec une lettre faisant connaître qu'une « attaque sérieuse » se dessine et réclamant des munitions d'artillerie. Vers midi 30, il reçoit la dépêche que lui écrivait Bazaine à 10 heures[2]: «... Si, par cas, l'ennemi, se prolongeant sur votre front, semblait vouloir attaquer sérieusement Saint-Privat..., prenez toutes les dispositions... nécessaires pour y tenir et permettre à toute l'aile droite de l'armée de faire un changement de front pour occuper les positions en arrière, si c'était nécessaire... » L'embarras du style trahit, on le voit, l'indécision de la pensée. Le maréchal Canrobert est fort mal éclairé sur la nature de sa mission, mais il ne semble pas que ses dispositions en soient modifiées. La bataille est commencée, et ses péripéties ne laisseront guère au 6e corps la liberté de son action.

---

1. D'après la déposition de cet officier au procès Bazaine (*Compte rendu sténographique quotidien*, 155), ce serait *à 11h30*, heure évidemment fausse. La Note citée du maréchal Canrobert porte *vers midi*. Il semble que le départ de cet officier doive être placé entre midi et midi 30, comme l'admet la *R. H.*, III, 1904, 402.

2. Voir *suprà*, p. 438. D'après la *R. H.*, III, 1904, 402, cette lettre arrive *vers 1h30*; la Note de Canrobert porte *vers midi et demi* et la *R. H.*, IV, 1904, 188, note 2, *vers 12h30*.

IX

PRISE DE SAINTE-MARIE-AUX-CHÊNES

La gauche allemande et Frédéric-Charles. — Déploiement de l'artillerie de la Garde. — Attaque de Sainte-Marie-aux-Chênes. — Marche du XIIe corps. — Prise de Sainte-Marie. — Retraite du 94e.

Après avoir donné ses ordres pour la conversion de la IIe armée vers Amanvillers[1], Frédéric-Charles s'est porté sur Vernéville où la violente canonnade annonce le début d'un combat sérieux. Mais les bois y rétrécissent la vue, surtout vers le nord, en sorte que le prince gagne une hauteur à l'ouest d'Habonville, d'où il aperçoit notre droite. C'est là qu'il reçoit un nouvel ordre de Moltke, envoyé de Flavigny à 1^h45[2] : « Le IXe corps est déjà engagé dans un combat d'artillerie en avant du bois Doseuillons. L'attaque sérieuse, générale, sur toute la ligne, n'aura pas lieu avant que des forces importantes puissent marcher sur Amanvillers. » Sans doute cette directive est encore dictée par l'hypothèse que notre droite ne dépasse pas Montigny. Mais Frédéric-Charles voit nettement nos positions jusqu'à Saint-Privat. Tout en s'efforçant de conduire la IIe armée selon les intentions de Moltke, il doit compter avec la réalité. Il n'est plus permis de rompre le combat du IXe corps. Il faut donc l'accommoder de son mieux au plan d'ensemble. On le poursuivra lentement. Un retour offensif n'est plus à craindre de notre part, depuis que le IIIe corps est à Vernéville. En outre, Frédéric-Charles a prescrit à la Garde de mettre l'une de ses brigades à la disposition du IXe corps, ordre qu'ont devancé les deux commandants de corps d'armée[3].

---

1. Voir *suprà*, p. 417.
2. Signalons de nouveau les différences de texte de cet ordre reproduit par l'*État-major prussien*, II, 740, et par la *Moltkes Korrespondenz*, I, III, I, 235.
3. *État-major prussien*, II, 741.

Ainsi Manstein est assuré de soutiens suffisants pour lui permettre un rôle d'attente. La Garde va entamer une attaque enveloppante contre notre droite, que Frédéric-Charles croit encore à Saint-Privat.

Le prince de Wurtemberg a pris les devants. Vers 1 heure, il est aux abords d'Habonville et reconnaît nos positions vers le nord-est ; il constate l'apparition d'un nombre croissant de batteries françaises et arrête les dispositions voulues pour intervenir avec toute la Garde à la gauche du IXe corps.

On se rappelle que Manstein lui a indiqué comme désirable une attaque sur Saint-Privat. Le prince entend la préparer par un fort déploiement d'artillerie, idée qui s'accorde avec celles de Frédéric-Charles. Le commandant de la IIe armée l'invite en effet à ne mettre son infanterie en ligne que lorsque le XIIe corps pourra intervenir utilement. Vers 3 heures, il a reçu de Batilly ce compte rendu : « Le corps d'armée saxon porte la 24e division sur Sainte-Marie-aux-Chênes ; il tourne avec la 23e la droite française par Coinville et les bois entre ce village et Roncourt [1]. »

En réponse, Frédéric-Charles fait connaître (3^{h}45) qu'il attache une importance particulière à l'occupation de la vallée de la Moselle, en aval de Metz, afin de nous couper toute relation avec l'intérieur du pays. Il semble que cette recommandation soit au moins prématurée. Avant de nous investir sous Metz, il faut nous battre, et la vraie bataille est encore à livrer.

Vers midi 45, le général von Pape est arrivé au sud d'Habonville, avec la tête de la 1re division de la Garde. Il décide aussitôt de mettre son artillerie en action contre les batteries apparues entre Saint-Privat et Amanvillers. Jusqu'alors elles ont battu de flanc la gauche du IXe corps et saluent maintenant de leurs obus le débouché de la division [2]. Pendant ce combat, l'infanterie continuera vers Sainte-Marie.

1. *État-major prussien,* II, 742.
2. Kunz, X, 17.

Il n'y a plus à marcher sur Amanvillers, puisque nos positions s'étendent au nord; la Garde va chercher dans cette direction un nouvel objectif.

Un peu avant 1 heure, la batterie de tête (1re légère) tire le premier coup de canon[1]. Les trois autres s'établissent ensuite à sa hauteur. Mais cet emplacement est mal choisi, en sorte que tout le groupe se déplace par échelons vers le nord, pour en chercher un plus favorable. La traversée de la tranchée du chemin de fer, bordée de fils de fer, puis celle d'un ravin à pentes rapides se font au galop, sous un feu vif de notre artillerie. Les batteries gagnent ainsi une nouvelle position au sud-ouest de Saint-Ail.

Le prince de Wurtemberg a donné son approbation aux dispositions prises par von Pape. Il prescrit même à l'artillerie de corps d'entrer en ligne. Les cinq batteries du colonel von Scherbening suivent le mouvement de celles de von Pape et vont prolonger leur gauche (1h30 environ). Désormais ces dernières resteront séparées de leur infanterie, non sans des inconvénients[2]. De fortes lignes de tirailleurs bordent les plis de terrain à 1,000 pas environ au nord-est, et leur feu interdit aux batteries de la Garde tout mouvement en avant. D'autres fractions se montrent vers Saint-Ail et Sainte-Marie[3]. Néanmoins, l'artillerie prussienne tire très vivement sur la nôtre. Celle de Cissey renonce à combattre les batteries hessoises, pour répondre à celles de la Garde.

Au moment où ces dernières prennent position au sud de Saint-Ail, l'infanterie de l'avant-garde débouche auprès d'Habonville, dans un terrain déjà battu par nos obus. Suivant un ordre de von Pape, un bataillon (1er des fusiliers de la Garde) occupe ce village en soutien de l'artillerie. Le reste,

---

1. Au sud du chemin de fer, à l'est du chemin d'Habonville à Vernéville (Kunz). C'est à ce moment que les deux batteries d'avant-garde hessoises s'installent à la droite de la Garde.

2. La gauche de cette artillerie est à 600 pas au sud-ouest de Saint-Ail, la droite au ravin au nord-ouest d'Habonville : 2e et 1re légères, 2e et 1re lourdes, 3e et 4e lourdes, 3e légère, 2e à cheval, 4e légère (*État-major prussien*, II, 743).

3. *État-major prussien.* Aucune fraction du 6e corps n'occupe Saint-Ail. Peut-être s'agit-il d'isolés comme il s'en trouvera un assez grand nombre à Sainte-Marie ?

trois bataillons, continue par le ravin à l'ouest[1]. Quand sa tête arrive à hauteur de Saint-Ail, elle aperçoit un « fort détachement d'infanterie[2] » accourant du nord vers ce village. Les fusiliers parviennent à l'atteindre avant lui; après un court échange de coups de feu, il se replie sur Sainte-Marie.

L'occupation de Saint-Ail assure la gauche de l'artillerie prussienne, jusqu'alors tout à fait en l'air[3]. Von Pape n'en reconnaît pas moins que Sainte-Marie doit être enlevé avant qu'on puisse attaquer notre position principale. En attendant l'arrivée du gros de sa division, il prescrit à l'avant-garde de se déployer devant ce village, mais sans entreprendre une attaque véritable. D'ailleurs, le commandant de la Garde lui envoie à ce moment l'ordre formel de s'en abstenir jusqu'à l'entrée en ligne du XII[e] corps.

Sur les entrefaites, l'avant-garde a terminé son déploiement entre Saint-Ail et le bois à l'ouest[4], face à Sainte-Marie encore masqué par l'épanouissement d'une longue croupe descendant de l'est.

« Ce village a l'aspect d'un bourg; il est formé de bâtiments massifs, presque partout entourés de murs; à quelques centaines de pas en avant se dressent des haies et d'autres clôtures. Rien n'a été fait pour le renforcer; ses issues ne sont même pas barricadées[5]. » Nos soldats ont déjà ouvert un feu vif contre l'avant-garde de von Pape, qui répond très lentement en raison de la distance. Pour se délivrer d'un voisinage gênant, le bataillon du centre porte ses tirailleurs en avant, contre l'intention bien connue du général. Quoique notre tir redouble d'intensité, les Prussiens

1. *État-major prussien*, II, 747. Le régiment des hussards de la Garde se rassemble près du bois au nord-est de Batilly, battant par ses patrouilles le pays au nord.

2. *État-major prussien;* il s'agit d'une compagnie du 94[e].

3. A plusieurs reprises, la 1[re] légère a dû faire face à gauche pour arrêter des tirailleurs qui la gênaient par leur feu (*État-major prussien*, II, 747).

4. A droite, à Saint-Ail, le 3[e] bataillon des fusiliers, les 9[e] et 12[e] compagnies derrière la lisière nord; le 2[e] bataillon dans le ravin à l'ouest, deux compagnies sur la croupe au nord; le bataillon de chasseurs au nord du bois à l'ouest, trois compagnies déployées face à Sainte-Marie (*État-major prussien*, II, 748).

5. *État-major prussien*, II, 749.

gagnent plusieurs centaines de pas et prennent position derrière une haie. De là ils entament un combat de feux. Peu à peu deux compagnies (6e et 7e) sont presque en entier déployées ; les 5e et 8e se portent derrière une maison isolée sur le chemin de Moineville. De même, les chasseurs progressent au nord-est, malgré l'absence de couverts. Enfin le 3e bataillon de fusiliers se porte au nord de Saint-Ail[1] et le 1er reçoit l'ordre de marcher d'Habonville sur ce village. Ainsi l'initiative d'un chef de bataillon a suffi pour faire engager le combat, contre la volonté du commandement. Les dangers qui en résultent sont évidents.

Cependant le gros de la division atteint Habonville. Von Pape lui envoie l'ordre de continuer également sur Sainte-Marie. Il s'engage dans le ravin descendant au nord-ouest. Puis, apprenant que la gauche de l'avant-garde est menacée par nous[2], le bataillon de tête (3e du 4e régiment) se porte à la gauche des chasseurs. A 2^{h}30, les onze autres bataillons occupent un emplacement d'attente derrière le bois au sud-ouest de Sainte-Marie.

Ce village va être attaqué du sud et du sud-ouest par quatre bataillons ; d'après son aspect et la forte garnison que von Pape lui suppose, il juge nécessaire de préparer cette attaque. Les batteries de la division, plus éloignées que l'artillerie de corps, sont retenues près d'Habonville par le combat entrepris contre les nôtres. Dix des pièces de gauche de l'artillerie de corps conversent au nord et dirigent leur feu sur Sainte-Marie[3]. Quoiqu'elles n'aient aucun canon français devant elles, on reconnaît bientôt la nécessité de les renforcer et von Pape s'adresse à l'artillerie de la 24e division, qui survient à l'ouest de Sainte-Marie. Dès lors, la Garde et les Saxons sont reliés dans leur attaque contre notre droite.

---

1. A droite, la 10e compagnie à cheval sur le chemin de Sainte-Marie ; la 12e à gauche se liant au 2e bataillon ; la 9e reste d'abord en réserve à la lisière de Saint-Ail (*État-major prussien*, II, 750).
2. Détail faux, car nous sommes loin de songer à l'offensive.
3. 4e légère et deux sections de la 2e à cheval (*État-major prussien*).

Après avoir prescrit au XIIe corps de marcher de Jarny sur Sainte-Marie, le prince royal de Saxe s'est rendu entre Jouaville et Batilly. L'avant-garde dirigée sur Valleroy fait connaître qu'elle n'a pas encore rencontré l'adversaire. Par contre, la canonnade toujours plus violente et les feux rapides mêlés de salves de l'infanterie indiquent le sérieux du combat engagé ; le nuage de fumée qui s'élève des hauteurs de Saint-Privat montre que nos lignes s'étendent au moins jusque-là. Les rapports de la cavalerie font même supposer que notre droite atteint Roncourt. Peu après, un nouveau compte rendu confirme ces premières données. Avec une patrouille saxonne, le capitaine von Planitz est arrivé jusqu'à Sainte-Marie, encore inoccupé par nous, et a observé avec soin nos positions. D'après lui, la crête de Saint-Privat à Roncourt est tenue par des masses. Une attaque de front contre une position aussi forte serait extrêmement difficile ; en l'absence de tout couvert, elle coûterait sans doute de lourds sacrifices. « Puisqu'il en est ainsi, s'écrie alors le prince royal de Saxe, nous les tournerons au lieu de les attaquer de front [1] ! »

Il est vrai que le dernier ordre de Frédéric-Charles prescrivait seulement aux Saxons de se porter vers Sainte-Marie, pour y être prêts à soutenir le IXe corps et la Garde. Mais les derniers renseignements recueillis précisent la situation et modifient nécessairement les dispositions qui en résultent. Le prince décide de marcher de l'ouest et du nord sur Roncourt, tout en nous fixant de front. Il enveloppera ainsi notre droite, suivant la conception première de Moltke et de Frédéric-Charles. Cette idée, jusqu'alors purement théorique, il aura le mérite de la rendre effective.

A 2 heures, il arrête l'ordre suivant, qui décidera de la journée : « La 23e division, qui reprend la disposition de la 46e brigade, se dirigera par Coinville, à travers les bois à l'est d'Auboué, contre la position de Roncourt. La 24e divi-

1. Von Schimpff, *Das XII. Corps im Kriege 1870-1871*, cité par la *R. H.*, II, 1904, 409 ; *État-major prussien*, II, 751.

sion passera à l'ouest de Batilly et cherchera à en déboucher directement sur Sainte-Marie-aux-Chênes. La 48e brigade restera à la disposition du commandant de corps d'armée, derrière le petit bois de Batilly[1]. »

Ainsi le prince royal va porter la 24e division sur Sainte-Marie, dans la direction déterminée par Frédéric-Charles pour le XIIe corps entier. Il entend occuper ainsi un point d'appui destiné à faciliter le mouvement tournant de la 23e division. Au cas d'une contre-attaque, la coopération de la Garde, qui se dirige également sur Sainte-Marie, permettrait aisément d'en triompher.

Suivant l'ordre primitif, la 23e division a porté de Tichémont dans le bois de Ponty la 45e brigade ; la 46e est encore au nord de Jarny. Vers 1h30, le prince Georges de Saxe, qui commande cette division, apprend par un officier que des forces au moins égales occupent Saint-Privat et Roncourt. Par contre, il n'y a pas trace d'adversaires aux environs d'Auboué. Il décide par suite de marcher sur Sainte-Marie-aux-Chênes et oriente les troupes les plus rapprochées dans cette direction. De même, le général von Craushaar, qui commandait l'avant-garde, s'est rabattu de sa propre initiative de Valleroy sur Beaumont, pour marcher au canon[2].

Ces mouvements sont en cours d'exécution, lorsque (entre 2 heures et 2h30) survient l'ordre du prince royal de Saxe prescrivant un mouvement tournant par Auboué. Il faut donner aux troupes une troisième orientation. Quelques fractions sont déjà engagées autour de Sainte-Marie ; le reste marche sur Auboué, point de ralliement indiqué par le prince Georges[3]. Quant à la 24e division, elle reçoit à

1. *État-major prussien*, II, 752. A 2h30, le prince envoie communication de cet ordre à Frédéric-Charles qui le reçoit à 3 heures seulement. C'est alors qu'il donne (3h15) au XIIe corps l'ordre d'occuper immédiatement la vallée de la Moselle (Voir *suprà*, p. 486).

2. *État-major prussien*, II, 753. Il a laissé une compagnie du 108e et une de pionniers à la garde du pont d'Hatrize.

3. *État-major prussien*. La 46e brigade s'arrête à Moineville (4h30) par suite d'une erreur de transmission. Elle ne se remet en marche sur Coinville qu'après avoir reçu un nouvel ordre du prince Albert (*R. H.*, III, 1904, 411, d'après von Schimpff, qui écrit sur des témoignages oculaires).

2^h15 l'ordre du prince royal. La 47e brigade, qui marche en tête, est alors à l'est de Batilly. Elle se porte vers le ravin à l'ouest de Sainte-Marie, dépasse la division Pape qui s'y forme et se rassemble à cheval sur le chemin de Sainte-Marie au bois de Ponty. La 48e brigade reste à Batilly, en réserve générale du XIIe corps. Nous avons vu comment von Pape hâte l'intervention de l'artillerie saxonne. Un peu avant 3 heures, trois des batteries de la 24e division reçoivent l'ordre d'ouvrir le feu contre Sainte-Marie [1].

Ainsi ce village, dont les abords sont tenus par moins d'un faible régiment [2], est canonné à courte distance (1,300 à 1,500 pas) par vingt-huit pièces allemandes. Puis survient l'artillerie de corps saxonne, dont les sept batteries bordent le chemin de Batilly à Auboué, à l'ouest du ravin. Elles dirigent leur feu à la fois sur Sainte-Marie, sur les pièces et sur les masses d'infanterie visibles vers Saint-Privat et Roncourt. Enfin trois des batteries de la 23e division interviennent également [3]. C'est un total de quatre-vingt-huit pièces qui écrasent Sainte-Marie ou battent les troupes en arrière.

Les généraux von Pape et von Nehrhoff se sont entendus pour une attaque d'ensemble. La garde abordera Sainte-Marie par le sud et le sud-ouest. La division Pape a déployé quatre bataillons [4]; le reste sert de soutien ou de réserve. Quant aux Saxons, ils destinent à l'attaque les sept bataillons de la 47e brigade; des fractions de la 23e division se disposent également à y prendre part, lorsqu'elles reçoivent l'ordre de marcher sur Auboué. Un seul bataillon (3e du 108e), avisé tardivement, va combattre sous Sainte-Marie [5].

---

1. Les 3e et 4e lourdes sont au sud-ouest de Sainte-Marie, en avant du ravin, la 4e légère plus à droite près de la gauche de l'avant-garde de von Pape. La 3e légère reste provisoirement en réserve dans le ravin.

2. 1,451 hommes en tout (Lettre du général de Geslin, janvier 1900, *R. H.*, IV, 1904, 239).

3. A 2^h30, la 1re légère est en batterie à l'emplacement occupé ensuite par l'artillerie de corps. Elle lui fait place et va s'établir à gauche des batteries de la 24e division, derrière une haie. Les 2e légère et 2e lourde se placent à 1,500 pas au nord de l'artillerie de corps (*État-major prussien*, II, 754).

4. 3e du 4e régiment, chasseurs, 2e et 3e des fusiliers de la Garde.

5. Les hussards de la Garde et le 2e *Reiter* sont près du bois au nord-est de Batilly, le 1er *Reiter* derrière la gauche de l'artillerie saxonne.

Lorsque Pape et Nehrhoff estiment suffisante l'action de l'artillerie, ils donnent l'ordre d'attaque. Il est exécuté à peu près simultanément vers 3 heures. Quinze bataillons, appuyés par quatre-vingt-huit pièces, assaillent un village défendu par moins de trois bataillons, sans artillerie. La résistance est nécessairement courte [1].

Déjà le colonel de Geslin, au nord-ouest avec son 3e bataillon, a pu se rendre compte que le reste du 94e embusqué sur la lisière sud, accablé par les obus allemands et menacé d'être enveloppé, se retirait progressivement au nord-est. Les Saxons s'avançant rapidement devant lui, il prescrit la retraite [2]. Elle se fait en contournant le village par le nord, mais trop précipitamment et sans ordre. Un certain nombre d'hommes s'attardent à la lisière; d'autres suivent au nord-est les 1er et 2e bataillons; Geslin ne groupe autour de lui que 250 hommes environ qui descendent le ravin au nord. Il peut ainsi tenir, « pendant plus d'une demi-heure », l'ennemi en respect [3].

Quant aux Allemands, ils se rendent compte de notre retraite et poussent vivement leur attaque. Sans répondre au feu des derniers défenseurs, ils se précipitent, « avec un hourra retentissant », sur la lisière. Elle est à peine défendue; vers 3h 30, Sainte-Marie est au pouvoir des Allemands, ainsi que « quelques centaines de prisonniers » [4]. Leurs

---

1. Le 2e bataillon des fusiliers marche sur la lisière sud; à droite, les 10e et 11e compagnies sur le saillant sud-est; à gauche, les 9e et 12e, les chasseurs et le 3e bataillon du 4e régiment sur la face ouest. Les 1er et 2e du 4e, le 1er des fusiliers suivent en soutien (*État-major prussien;* la *R. H.*, III, 1904, 415, porte, d'après les Historiques des corps : 1er et 2e du 4e, 2e régiment).

Quant aux Saxons, le 12e chasseurs est en première ligne; puis viennent les 104e et 105e. Le 3e bataillon du 108e attaque la lisière nord.

2. Le général Colin a été blessé. D'après la lettre du général de Geslin, janvier 1900, Colin donne l'ordre de la retraite et l'envoie au colonel par un officier qui est blessé et ne peut remplir sa mission. La Font de Villiers lui a prescrit de se retirer vers Roncourt par le ravin de Sainte-Marie à Auboué, pour ne pas masquer les feux des 75e et 91e (Rapport La Font de Villiers, 21 août, *R. H.*, IV, 1904, 216).

3. Rapport Geslin, 20 août, *R. H.*, III, 1904, 231.

4. *État-major prussien*, II, 757; 300 au plus d'après le major Kunz. Suivant un document des Archives de Berlin, cité par Kunz, X, 15, les corps suivants sont représentés parmi ces prisonniers : 4e, 10e, 12e, 25e, 26e, 28e, 70e, 91e, 93e, 94e de ligne; 9e chasseurs; 14e, 11e et 73e de ligne. Le 14e est à l'Armée de

pertes sont faibles, sauf pour les fusiliers, qui ont surtout souffert du feu de flanc venant de la direction de Saint-Privat. Mais le désordre est grand et il faut assez longtemps pour y remédier. Von Pape occupe la lisière est avec les Prussiens et partie des Saxons ; le reste suit le 94ᵉ au nord-est. A 3ʰ45, la 1ʳᵉ brigade est amenée à 600 pas au sud-ouest de Sainte-Marie.

Ce village a donc servi de poste avancé au 6ᵉ corps, bien qu'aucune instruction n'ait été donnée à Geslin dans ce sens. Il a provoqué un déploiement prématuré, ralenti les progrès de l'ennemi et nécessité pour lui une inutile consommation de munitions. Mais l'emploi très délicat des postes avancés exige des précautions particulières qui n'ont pas été prises. Rien n'a été fait pour assurer la retraite du 94ᵉ et arrêter la poursuite de l'ennemi. D'ailleurs, en faisant occuper Sainte-Marie, Canrobert n'a pas songé à retarder l'attaque de sa position principale, mais bien à changer sa « ligne de bataille », comme nous l'avons vu. L'occupation de ce village, au pied du glacis de Saint-Privat, en flèche par rapport à notre front, paraît d'une utilité contestable, même comme poste avancé. Elle nous exposait à sacrifier un régiment pour un résultat insuffisant.

Pendant ce combat, l'artillerie de la Garde a occupé de nouveaux emplacements. Dès que les progrès de von Pape le permettent, le général prince Hohenlohe prescrit à ses batteries de se porter en avant par échelons. Elles vont ainsi à hauteur de Saint-Ail, face au nord-est [1].

Châlons, ainsi que le 11ᵉ, mais une compagnie du 11ᵉ a suivi la brigade Lapasset. Le 73ᵉ appartient à la division Cissey (4ᵉ corps). Le major Kunz en conclut, avec raison, semble-t-il, que ces isolés sont des maraudeurs ou des traînards. Cette hypothèse est confirmée par l'Historique du 2ᵉ régiment de chasseurs (*R. H.*, IV, 1904, 461).

1. La 1ʳᵉ lourde se reporte à l'extrême droite, en liaison avec les batteries hessoises. La 4ᵉ légère rejoint les autres après la prise de Sainte-Marie. Manquant de place, elle va occuper un emplacement au nord-est de Saint-Ail, face à la route de Briey. Elle intervient dans le combat des Saxons et du 94ᵉ (*État-major prussien*, II, 759).

X

MOUVEMENT DES SAXONS

Le combat d'artillerie jusqu'à 4 heures. — Combat au nord de Sainte-Marie. Mouvement des Saxons. — La marche sur Roncourt.

L'apparition des batteries de la Garde a déterminé l'ouverture du feu pour celles du 6e corps qui s'étaient tues jusque-là. Mais cinq seulement répondent à cette artillerie, avec très peu de résultats[1]. Non seulement les distances sont trop grandes pour notre canon de 4, mais les munitions manquent au point qu'un tir très lent doit être recommandé aux batteries de La Font de Villiers[2].

Sept autres batteries étaient déjà engagées contre la gauche du IXe corps, vers Habonville et les bois de La Cusse. Elles voient mal l'artillerie du prince Hohenlohe et conservent donc leurs premiers objectifs, les batteries et l'infanterie hessoises. Deux ont déjà cessé le feu[3]. Si l'artillerie allemande souffre très peu de leurs projectiles, elle est éprouvée par le feu de nos tirailleurs[4] embusqués au sud-ouest de Saint-Privat, sans qu'ils parviennent à détourner son tir de nos batteries.

La lutte inégale qu'elles ont entamée est donc courte. Vers 3 heures, un peu avant l'attaque de Sainte-Marie, l'artillerie de Cissey s'est retirée et il n'y a plus que dix batte-

1. 5e du 14e, 5e du 19e, 6e du 14e, 6e du 19e, 8e du 8e. La 6e du 19e a pris position au nord-ouest du cimetière de Saint-Privat ; la 8e du 8e, d'abord à l'ouest du village, près de la route, s'est placée ensuite au sud, la droite à la sortie ouest de Saint-Privat (*R. H.*, III, 1904, 417).

2. Rapport du général, 21 août, *R. H.*, IV, 1904, 216.

3. 7e du 8e et 9e du 13e sur le mamelon 333 ; 7e et 8e du 18e sur les pentes à l'est; des 5e et 12e du 8e, 10e du 13e sur les pentes au sud, la 10e du 13e seule continue un feu lent ; les autres s'abritent derrière la crête (*R. H.*, III, 1904, 418).

4. Trois compagnies du 2e bataillon du 93e et 5e du 2e du 26e (*R. H.*, III, 1904, 419).

ries engagées sur tout le front du 6e corps. Encore font-elles un feu très lent, afin de ménager leurs munitions. Des trois [1] amenées par le lieutenant-colonel de Montluisant, une seule ne tire plus « qu'un coup tous les quarts d'heure ». Une autre, la 7e du 8e, utilise ses obus à balles comme des boulets pleins, faute d'autres obus [2]. Le reste de l'artillerie du 6e corps s'est abrité afin de ménager ses munitions, de sa propre initiative ou par ordre de Canrobert. Ce n'est pas qu'il ait été écrasé par les batteries de la Garde, si supérieures en nombre. Ses pertes sont même relativement très faibles, à peu d'exceptions près [3]. C'est que l'artillerie prussienne, elle aussi, tire à trop grande distance, parce qu'elle est gênée par nos tirailleurs. Ils auraient dû être refoulés au préalable par son infanterie [4].

La gravité de la situation n'échappe pas au maréchal. Le capitaine de Bellegarde vient à peine de rentrer de sa mission auprès de Bazaine, qu'un nouvel officier est envoyé au commandant en chef, le capitaine de Chalus. Il part vers 2 heures, avec ordre de réclamer instamment l'envoi au 6e corps de munitions d'artillerie et d'une division d'infanterie.

Le déploiement de la Garde et des Saxons au sud et à l'ouest de Sainte-Marie a montré à Canrobert le danger que court sa droite. Il s'occupe de la renforcer et surtout de concentrer le gros de ses forces autour de Saint-Privat, dont il va faire son principal point d'appui. Vers 2h30, plusieurs de nos batteries ont déjà dû cesser le feu au sud-

1. 5e et 12e du 8e, 10e du 13e (*R. H.*, III, 1904, 421, d'après les *Notes cursives* du lieutenant-colonel de Montluisant, 26. Voir aussi le rapport du même, 20 août, *R. H.*, IV, 1904, 206).

2. Les obus à balles ne peuvent être employés autrement en raison de la distance (Historique, *R. H.*, III, 1904, 208).

3. Kunz, X, 13. Voir les pertes aux Annexes.

4. Kunz, X, 22. Vers 3 heures, il y a en ligne, au nord du chemin de fer (division Cissey et 6e corps) : 5e et 12e du 8e, 10e du 13e, 9e du 13e sur les pentes sud du mamelon 333, 7e du 8e sur ce mamelon; 8e du 8e, 5e du 19e sur la route de Briey, 6e du 19e au nord-ouest de Saint-Privat, 7e et 8e du 18e au nord (*R. H.*, III, 1904, 421).

ouest du village et leurs emplacements ont été occupés par des tirailleurs. La deuxième ligne de la division Tixier[1] reçoit l'ordre de se porter « à la droite de Saint-Privat », pour parer à une attaque que le développement du combat vers le nord laisse pressentir.

Réunis sous les ordres du général Leroy de Dais, ces cinq bataillons contournent Saint-Privat par l'est. Les 2e et 3e du 12e s'établissent à la lisière ouest, derrière des haies et des murs en pierre sèche qu'une section du génie organise défensivement[2]. Quant au 10e, il se porte au pas gymnastique et « dans le plus grand ordre, bien que sous... une vive canonnade », au nord du village. Le 1er bataillon garnit ses abords nord-ouest, en s'abritant « derrière des plis de terrain, des murs écrêtés et des pierres de démolition » : trois compagnies du 3e prolongent sa droite. Le 2e bataillon et le reste du 3e se déploient à la droite des précédentes dans la direction de Roncourt. Le 10e de ligne a derrière lui les 7e et 8e batteries du 18e ; en avant de sa droite, à mi-côte, le 3e bataillon du 75e abrité par une haie ; devant sa gauche, « d'autres troupes », couvertes elles-mêmes par des tirailleurs. Entre eux et le 75e, le terrain, très découvert, est inoccupé[3].

Dès que les Allemands ont dessiné leur attaque enveloppante sur Sainte-Marie, le général Colin prévient qu'il peut tenir, mais qu'il est « urgent de le soutenir à droite »[4]. Une partie des tirailleurs du 93e (trois compagnies du 2e bataillon) fait déjà face à l'ouest pour battre de flanc la droite prussienne qui marche sur Sainte-Marie ; deux compagnies du 1er bataillon prolongent leur gauche dans le même but[5].

---

1. 10e de ligne, 2e et 3e bataillons du 12e (Journal de la division, rapport du général Tixier, 21 août, *R. H.*, III, 1904, 191, 193).
2. Il y a déjà les 3e, 4e, 5e, 6e compagnies du 1er bataillon du 93e ; 4e, 5e, 6e du 1er du 94e (*R. H.*).
3. Historique du 10e, *R. H.*, IV, 1904, 200. Les troupes de gauche sont peut-être les fractions des 93e et 94e stationnées à Saint-Privat ; une section du génie organise les défenses au nord-ouest du village ; une autre va créneler Roncourt (Rapport Tixier, 21 août).
4. Rapport du colonel Ganzin, 21 août, *R. H.*, IV, 1904, 227
5. Rapport du colonel Ganzin, 20 août, *R. H.*, IV, 1904, 229.

Mais, bien qu'à portée, les réserves du 93e (un bataillon et demi) restent inactives.

Nous avons vu qu'avant le premier coup de feu, la division La Font de Villiers était éparse sur un front très étendu, presque sans réserves. Lorsque la situation du 94e paraît compromise, le général réclame du secours auprès de la division Tixier[1]. Ne voulant pas « quitter une position dominante... pour en prendre une mauvaise dans la plaine », il préfère charger d'autres troupes de cette mission. Le 10e de ligne et le 2e bataillon du 12e se portent successivement à quelques centaines de mètres à l'ouest de Saint-Privat[2], en se rapprochant du 91e dont les trois bataillons restent encore échelonnés sur les pentes, sans intervenir activement pour faciliter la retraite du 94e.

Au moment où l'ennemi est maître de Sainte-Marie-aux-Chênes (vers 3h 30), onze bataillons du 6e corps sont répartis sur deux lignes, de la route de Briey à hauteur de Roncourt, avec quatre batteries derrière eux; aucun n'a été engagé. Douze autres sont également déployés au sud de la route, face au sud-ouest. A part quelques tirailleurs, ils n'ont pas encore ouvert le feu, tout en étant soumis au tir de l'artillerie allemande. Sept batteries sont à leur hauteur.

Entre ces deux groupes, Saint-Privat est occupé par vingt-cinq compagnies de quatre régiments différents, eux-mêmes appartenant à trois des divisions du 6e corps. Sept bataillons sont disponibles au sud de Jérusalem ; quant à l'aile droite, elle dispose d'une réserve de deux bataillons. Trois régiments de cavalerie sont derrière la crête entre Roncourt et Saint-Privat[3].

---

1. Journal de la division Tixier. La Font de Villiers écrit naïvement, dans son rapport du 21 août (*R. H.*, IV, 1904, 216) : « Se porter en force au village (Sainte-Marie), c'était quitter une position dominante à Saint-Privat pour en prendre une mauvaise dans la plaine... »

2. Journal de la division Tixier.

3. 75e, 91e, 10e, 2e bataillon du 12e, 3e du 93e au nord de la route ; 6e batterie du 19e, 7e et 8e du 18e, 7e du 14e derrière eux ; au sud de la route, division Levassor, 5e batterie du 19e, 8e, 7e du 8e ; 9e du 13e, 5e du 8e, 10e du 13e ; dans Saint-Privat, 3e bataillon du 9e régiment, 1er et 3e du 12e, 3e, 4e, 5e, 6e compagnies du 1er du 93e ; 4e, 5e, 6e du 1er du 94e ; au sud de Jérusalem,

De toute l'infanterie du corps d'armée, trois bataillons environ ont été engagés autour de Sainte-Marie ; en dépit des maladresses commises, ils ont obtenu cet important résultat de retarder l'adversaire. Par contre, le combat d'artillerie entamé vers 1 heure s'est rapidement terminé pour nous par un complet échec. La plupart de nos batteries se sont tues, plutôt, il est vrai, faute de munitions que par suite de leurs pertes. L'artillerie allemande n'en dispose pas moins d'une évidente supériorité dont elle pourra faire usage contre notre infanterie.

On se souvient que les Saxons entrés dans Sainte-Marie-aux-Chênes ont occupé ce village de concert avec la Garde ou ont poursuivi le 94e au nord-est [1]. « Pour assurer sa possession », le colonel von Leonhardi, commandant la 47e brigade, juge nécessaire de se jeter au-devant des bataillons du 6e corps apparus à l'ouest de la ligne de Roncourt à Saint-Privat. Il pousse donc en avant les fractions qui ont dépassé Sainte-Marie au nord-est et les fait suivre de deux bataillons de réserve (3es des 104e et 105e). Ainsi, contre les ordres de Frédéric-Charles et aussi malgré leur intérêt évident, les Saxons vont être entraînés dans un nouveau combat.

Il résulte bientôt de ces mouvements un vif engagement. Les assaillants sont arrêtés par le feu des débris du 94e. Cinq compagnies les renforcent successivement sans qu'ils puissent gagner du terrain [2]. Puis deux bataillons (3es des

---

9e bataillon de chasseurs, 4e et 100e de ligne ; 2e chasseurs, 2e chasseurs d'Afrique et 3e chasseurs entre Saint-Privat et Roncourt, ce dernier arrivé vers 2 heures venant du 3e corps (*R. H.*, III, 1904, 427).

L'*État-major prussien*, II, 759, cite « une batterie de 12 immédiatement au sud de Saint-Privat » (9e du 13e), comme ayant particulièrement réussi à prolonger son tir.

1. *Saxons :* 12e chasseurs à la lisière nord-ouest, de forts essaims de tirailleurs dans le ravin au nord-ouest ; 1er du 104e dans le village ; trois compagnies du 1er du 105e à la lisière nord-est, entre les fractions de la Garde et les chasseurs saxons, avec la 4e compagnie au nord du village ; 2e du 104e réparti entre l'intérieur, le terrain au nord et au sud ; 2e du 105e dans le village, puis à la lisière nord-est.

Prussiens : Les chasseurs, les 2e et 3e bataillons des fusiliers à la lisière est ; e 1er bataillon au sud ; dans le village, le 4e régiment ; le 2e à la lisière ouest ; la 1re brigade à 600 pas au sud-ouest (*État-major prussien*, II, 758, 760).

2. Fractions du 12e chasseurs, 7e et 8e compagnies du 104e, 4e du 105e renforcées ensuite par la 5e du 104e et le 2e bataillon du 105e (*État-major prussien*, II, 761).

104e et 105e) prolongent à droite et à gauche leur ligne de combat. Enfin le 3e du 108e [1] survient à l'ouest. Cet ensemble hétérogène de cinq à six bataillons, engagés sans idée bien nette, au hasard des circonstances, ne réussit pas à progresser. Il a devant lui non seulement le groupe du 94e resté avec le colonel de Geslin, mais d'autres troupes descendant des pentes à l'est.

L'attaque de Sainte-Marie et la retraite du 94e ont enfin décidé La Font de Villiers à porter en avant la brigade Sonnay : elle se rabattra à gauche vers Sainte-Marie, afin de dégager le 94e. Ce mouvement est exécuté « avec un entrain remarquable » par cinq bataillons. Le 1er du 75e reste seul en position pour surveiller les bois au nord-ouest de Roncourt. Précédés de leurs tirailleurs, les 3e et 2e du 91e se portent successivement vers Sainte-Marie, soutenus par deux bataillons [2], que conduit La Font de Villiers. Au sud de la route, des fractions du 93e (2e bataillon) continuent de faire face à la même direction. L'ennemi se renforçant constamment, et sa gauche s'élevant de plus en plus vers le nord, le 1er bataillon du 91e laisse une compagnie (3e) face à Sainte-Marie et fait opérer un demi-à-droite aux cinq autres. Puis il porte vers le ravin deux compagnies (4e et 6e) précédées de tirailleurs. Les 2e et 3e bataillons du 75e marchent également vers l'ouest [3]. Enfin une batterie à cheval (6e du 19e) appuie l'infanterie du 6e corps et pousse jusqu'à 700 mètres environ des tirailleurs ennemis. Ceux-ci sont déjà cloués sur place.

« Le mouvement vers Roncourt entrepris d'abord avec légèreté après le facile succès de Sainte-Marie » est bientôt arrêté [4]. Le colonel von Leonhardi est blessé. Vainement la

---

1. Moins la 11e compagnie entrée dans Sainte-Marie.

2. Du 10e de ligne (Rapport La Font de Villiers) ; il semble qu'il s'agisse du 2e bataillon du 10e et du 2e du 12e (Historiques des 10e et 12e, *R. H.*, IV, 1904, 200, 204) et non du 2e du 12e seulement comme le porte la *R. H.*, III, 1904, 431).

3. Rapport du lieutenant-colonel Champion, 20 août, et Historique du 91e, *R. H.*, IV, 1904, 222, 225.

4. *État-major prussien*, II, 762.

ligne saxonne cherche à se plier aux sinuosités du sol ; elle est insuffisamment abritée. A droite, vers la route, le 3ᵉ bataillon du 104ᵉ est contraint de se déployer presque en entier pour résister à nos attaques répétées. Son chef est blessé et il tient avec peine, non sans de lourdes pertes. A gauche, le 3ᵉ du 105ᵉ est dans une situation plus difficile encore : menacé d'être débordé au nord, il a peine à se maintenir en place. Ses rangs sont fort éclaircis déjà quand l'intervention de trois compagnies du 108ᵉ arrête nos progrès. Elles poussent ensuite vers les bois d'Auboué, des abords desquels elles refoulent quelques-uns de nos tirailleurs. Il est 4ʰ 15 environ.

De Sainte-Marie-aux-Chênes, le commandant de la 24ᵉ division, général von Nehrhoff, a suivi le combat. Il semblait d'abord qu'il n'y eût qu'à refouler nos tirailleurs des abords immédiats du village d'où ils avaient été chassés. Mais l'affaire prend bientôt des proportions qui ne répondent en rien aux intentions du prince royal de Saxe. De plus, le succès paraît improbable. Dans ces conditions, Nehrhoff envoie au colonel von Elterlein, qui a pris le commandement de la 47ᵉ brigade, l'ordre de rompre le combat et de rassembler ses bataillons à Sainte-Marie. Au même instant, d'ailleurs, le prince lui prescrivait de se borner à tenir ce village.

Cette délicate opération, encore compliquée par le mélange des troupes, s'achève sans que nous cherchions à la troubler. Vers 5 heures, la 47ᵉ brigade est rassemblée au saillant nord-ouest de Sainte-Marie. Quant au 3ᵉ du 108ᵉ, il continue dans les bois d'Auboué, ne rencontrant pas d'autres adversaires [1].

Pendant l'attaque de Sainte-Marie, les batteries saxonnes ont été masquées dans leurs emplacements à l'ouest par les progrès de leur infanterie. Elles doivent cesser le feu. Dès la prise du village, l'artillerie de corps se porte en avant par échelons [2]. Deux de ses batteries, qui se sont impru-

---

1. *État-major prussien*, II, 763.
2. La 4ᵉ abtheilung reste provisoirement en position d'attente ; la 3ᵉ gagne

demment avancées, sont bientôt en proie au feu très efficace de nos tirailleurs. Le commandant du groupe, un grand nombre d'hommes et de chevaux sont mis hors de combat. Ces batteries doivent se reporter à l'ouest de la route de Briey.

Un peu après 4 heures, deux de celles de la 24e division, restées jusqu'alors au sud-ouest de Sainte-Marie, se portent vers les précédentes [1]. La 3e lourde les rejoint bientôt et ces six batteries concentrent leur feu de préférence sur l'infanterie de La Font de Villiers qu'elles contribuent à arrêter. Elles tirent aussi sur l'artillerie encore entre Roncourt et Saint-Privat ou sur les pentes à l'ouest. Quant aux batteries de la 23e division qui ont pris part à l'attaque de Sainte-Marie, elles ont suivi vers Auboué.

Le prince royal de Saxe a cru apercevoir de l'artillerie au nord de Roncourt. Il en conclut que nos positions dépassent ce village et que, par suite, le mouvement d'Auboué sur Roncourt conduira encore à une attaque de front. Avant 4 heures, il prescrit au prince Georges de prolonger sa marche vers le nord ; la 48e brigade, à Batilly, est mise à sa disposition.

Vers 3 heures, la division de cavalerie saxonne, réduite à deux régiments et une batterie, a atteint le bois de Ponty et pris la direction de Coinville. Elle reçoit l'ordre de se conformer au mouvement de la 23e division, en cherchant à déboucher sur nos derrières. En outre, deux escadrons iront dans la vallée de la Moselle, vers Maizières, pour y couper chemin de fer et télégraphe, suivant l'ordre de Frédéric-Charles.

Sur les entrefaites, la 23e division vient d'atteindre Auboué, quand le prince Georges reçoit l'ordre d'occuper aussitôt les bois entre ce village et Roncourt : de son point

---

un emplacement au nord de Sainte-Marie, la 6e lourde sur la route de Briey, les 5e légère et 5e lourde à de grands intervalles de la 6e lourde et à 800 pas à l'est (*État-major prussien*, II, 764).

1. 3e légère à gauche, 4e lourde à droite de la 6e lourde. La 4e légère est au sud-est de Sainte-Marie.

d'observation, le prince royal a cru remarquer des troupes françaises en marche dans cette direction. Tandis que les 1er et 2e bataillons du 108e progressent lentement au travers des fourrés, le gros de la division se rassemble à Auboué, un peu après 4 heures. Il lui manque encore la 46e brigade et la batterie qui lui était affectée.

Les deux bataillons du 108e traversent la partie ouest des bois sans rencontrer aucune résistance; ils ne tardent pas à rallier le 3e bataillon qui débouche du sud avec des fractions du 105e (vers 4h 30). Puis le régiment, refoulant des tirailleurs français [1], se dirige au nord et sur la parcelle voisine de Montois, le 3e bataillon suivant en deuxième ligne.

Le général von Craushaar a porté dans les bois un nouveau régiment, le 100e, qui est bientôt à hauteur et à droite du 108e. Leurs progrès vers Roncourt vont permettre aux batteries saxonnes un nouveau bond, que le prince royal juge nécessaire pour préparer l'attaque de notre position principale.

A 4h 30, l'artillerie de corps est établie sur le chemin de Sainte-Marie à Homécourt. Sa ligne est successivement prolongée à droite par les batteries de la 24e division, à gauche par l'une de celles de la 23e. Avant 6 heures, douze batteries saxonnes sont en action de Sainte-Marie aux bois d'Auboué [2].

La 2e lourde vient de s'établir à leur lisière sud, lorsqu'on croit remarquer un mouvement de notre cavalerie venant de Roncourt [3]. Cette batterie la prend pour objectif; une autre (2e à cheval saxonne) se porte au galop vers elle et ouvre le feu. Nos escadrons disparaissent bientôt. Le prince royal de Saxe a remarqué cet incident; il prescrit au 2e *Reiter* [4]

---

1. *État-major prussien*, II, 766. Aucun document français ne permet de supposer que nous ayons dans les bois d'Auboué une fraction de quelque importance.

2. 3e et 4e lourdes, 3e et 4e légères; 5e et 6e lourdes, 5e légère; 7e et 8e lourdes, 6e légère, 2e à cheval, 2e lourde (*État-major prussien*, II, 767).

3. Les trois régiments de du Barail se déplacent fréquemment pour éviter les obus allemands (*R. H.*, III, 1904, 439, d'après l'Historique de la 2e brigade de cette division).

4. De la 24e division, alors au sud-ouest de Sainte-Marie.

de contourner les bois d'Auboué et de refouler la cavalerie française qu'il croit vers Montois.

Le 2e *Reiter* dépasse la ligne d'artillerie, y laisse un escadron en soutien, et tente de longer les bois au sud. Il est bientôt arrêté par nos tirailleurs embusqués à la lisière[1]. Ces trois escadrons font demi-tour et se joignent à ceux en marche vers Montois.

Tandis que la majeure partie de la 45e brigade se porte ainsi d'Auboué vers Roncourt à travers bois, le prince Georges reçoit, vers 4h 30, l'ordre de prolonger vers le nord son mouvement tournant. Il décide que « le colonel von Schulz, avec la 48e brigade, le 1er *Reiter* et trois batteries, continuera le long de l'Orne jusqu'à hauteur de Jœuf et de Montois, puis se portera par ce dernier village sur Roncourt ». En même temps, la 45e brigade nous « expulsera des bois d'Auboué ; elle marchera de l'ouest sur Roncourt, aussitôt que le colonel von Schulz entrera en ligne vers le nord. La 46e brigade restera en réserve générale »[2].

Vers 5 heures, ces ordres sont en cours d'exécution. Le mouvement tournant des Saxons ne rencontrera aucun obstacle, de par l'imprévoyance de Bazaine, qui laisse derrière sa gauche trois divisions de cavalerie inactives, sans parler des autres troupes, et ne s'inquiète nullement de sa droite, si gravement menacée.

---

1. *État-major prussien*, II, 768. Ces tirailleurs appartiennent sans doute au 1er bataillon du 75e. L'Historique du corps et le rapport du lieutenant-colonel de Brem sont muets sur cet incident. Le rapport Jamet du 21 août porte que l'artillerie de La Font de Villiers arrête ces escadrons (*R. H.*, IV, 1904, 246).

2. *État-major prussien*.

XI

FIN DU COMBAT D'ARTILLERIE

Fin du combat d'artillerie. — Retraite de la brigade Sonnay. — Emplacements du 6e corps. — Situation de la Garde. — Ordre du prince de Wurtemberg à l'artillerie.

Vingt et une batteries (neuf de la Garde et douze saxonnes) sont entrées en ligne devant le 6e corps. Depuis 3 heures, nous n'en avons plus au nord de Montigny que dix, la plupart réduites à tirer très lentement faute de munitions. Au moment où l'artillerie allemande se porte en avant (3h 30), quelques-unes des nôtres entament un feu nécessairement de courte durée, après quoi elles doivent disparaître derrière les crêtes. L'une des batteries à cheval de du Barail (5e du 19e), sur la route de Briey, à l'entrée sud-ouest de Saint-Privat, a fait chercher quelques projectiles au 4e corps. Par ordre de Canrobert, elle établit ses cinq pièces encore intactes sur la chaussée même, à 2 mètres d'intervalle, et reprend ainsi le feu. Mais l'artillerie saxonne enfile la route. En quelques instants, nos pertes sont très fortes : un seul obus met deux pièces hors de combat. La batterie est obligée de se réfugier derrière les maisons, où elle se réorganise.

Les six batteries de Montluisant demeurent en position jusque vers 5 heures, celles de 12 sur la crête, les autres en arrière, mais prêtes à reprendre le feu. Le groupe au sud-ouest de Saint-Privat[1] souffre beaucoup, lorsque l'artillerie saxonne borde le chemin d'Homécourt. Bientôt l'infanterie du 6e corps faiblit visiblement, comme nous le verrons, et Montluisant juge la retraite indispensable. Il conduit son second groupe[2] par échelons sur la croupe des carrières de

1. 7e et 8e du 8e, 9e du 13e sur la croupe 333 (*R. H.*, III, 1904, 435, d'après le rapport Montluisant cité, 20 août).

2. 5e et 12e du 8e, 10e du 13e sur la crête au sud-est des précédentes (*R. H.*).

La Croix, entre Marengo et le bois de Saulny. Elles y occupent des emplacements étagés, de façon à couvrir notre route de retraite. Le maréchal approuve ces dispositions, bien qu'elles soient pour affaiblir le moral de ses bataillons, privés d'artillerie avant l'attaque décisive. Montluisant a même donné ou transmis à ses batteries l'ordre « de se replier sur Metz au fur et à mesure de l'épuisement des munitions », ce qui revient à organiser la déroute [1].

Deux batteries à cheval (7e et 8e du 18e) ont vidé leurs coffres dès 4h 30 ; elles se retirent pour aller se réapprovisionner au grand parc, à Plappeville, sur un ordre de Canrobert [2]. Celles de La Font de Villiers (5e, 6e, 7e du 14e) se sont repliées après le déploiement de l'artillerie prussienne, afin de ménager leurs munitions [3]. Elles se ravitaillent et rentrent en action lorsque les Saxons prononcent leur mouvement tournant. Elles sont placées de manière à protéger la division du Barail, si elle venait à charger « et à empêcher le mouvement offensif de la cavalerie ennemie ». Elles contribuent sans doute à arrêter le 2e *Reiter* [4]. Lorsque notre droite cède sous l'effort des Saxons, elles gagnent les carrières de La Croix où celles de Montluisant les ont précédées. Enfin la 6e du 19e (division du Barail), après avoir accompagné la contre-attaque de la brigade Sonnay, se replie lentement derrière Saint-Privat, non sans ouvrir le feu à plusieurs reprises. Elle n'a subi que des pertes insignifiantes : un homme et un cheval [5].

Le bond en avant de l'artillerie saxonne, la retraite de la nôtre et le mouvement débordant qui s'opère vers le nord, joints au manque de cartouches, déterminent sans doute la

---

1. Rapport Montluisant, 20 août. Les 7e et 8e du 8e, venues du mamelon 333, rejoignent ensuite les batteries des Carrières ; la 9e du 13e va chercher une position près de Roncourt (*R. H.*, III, 1904, 436).

2. Elles ne peuvent se réapprovisionner (*R. H.*, III, 1904, 436, d'après le rapport du commandant Kesner).

3. La *R. H.*, III, 1904, 436, porte « deux batteries » seulement (5e et 6e du 14e), mais il résulte de l'Historique de ces batteries (*R. H.*, IV, 1904, 248) que la 7e tire dès le début de l'action, contre ce qu'écrit la *R. H.*

4. Voir *suprà*, p. 504.

5. *R. H.*, III, 1904, 437.

retraite des bataillons de gauche (2e et 3e) du 75e [1]. D'ailleurs, Canrobert a déjà reçu, sans doute, la lettre de Bazaine relative à la retraite sous Metz qui devra être opérée le lendemain [2]. De là l'ordre aux batteries de se replier vers cette place au fur et à mesure de l'épuisement des munitions [3]. De là aussi l'attitude purement défensive que nous allons garder désormais à la droite.

Quoi qu'il en soit, La Font de Villiers, voyant faiblir le 75e, prescrit au 2e bataillon du 10e de ligne de se porter en avant. Malgré un feu vif d'artillerie et de mousqueterie, il prend le pas gymnastique, dépasse le 3e bataillon du 75e et le relève sur son emplacement précédent [4]. Quant aux deux bataillons du 75e, ils se retirent derrière la crête à l'est du chemin de Roncourt à Saint-Privat. Comme tous les mouvements de ce genre, celui-ci, motivé par le manque de munitions, a les plus graves inconvénients : il porte une atteinte irréparable au moral des troupes.

Le 1er bataillon du 75e reste seul en position à l'ouest de Roncourt. Quant au 91e, ses 2e et 3e bataillons, les plus voisins de la route de Briey, rétrogradent aussi vers Saint-Privat, jusqu'à une crête intermédiaire dessinée par un changement de pente à 600 mètres environ des premières maisons. Le 1er bataillon, malgré une pluie de balles et d'obus, ne quitte pas encore l'emplacement d'où il a contribué à arrêter les Saxons venus de Sainte-Marie [5].

Au sud de la route, une partie de nos troupes (trois compagnies du 2e bataillon du 93e) reflue également vers Saint-Privat, après avoir « épuisé ses munitions ». Il reste moins d'un bataillon en face de la Garde [6]. Le mouvement débordant des Saxons a ce résultat imprévu de déterminer Can-

---

1. Les rapports La Font de Villiers, 21 août, et Sonnay, 20 août, pas plus que l'Historique du 75e, ne donnent l'explication de ce mouvement.
2. Relation du général Henry ; note du maréchal Canrobert, *R. H.*, IV, 1904, 187, 188.
3. Voir *suprà*, p. 506.
4. Historique du 10e de ligne.
5. Rapport du lieutenant-colonel Champion, 20 août.
6. 1/2 2e bataillon, 1re et 2e compagnies du 1er du 93e.

robert à entasser de nouvelles troupes dans Saint-Privat, déjà encombré. Le 9e chasseurs garnit la lisière ouest, sa gauche à la route de Briey ; le 1er bataillon du 12e, jusqu'alors en réserve au sud-est du village, y pénètre également. Le 4e de ligne et le 3e bataillon du 100e dépassent la lisière nord. Les 1er et 2e du 100e sont à l'est de Jérusalem, en réserve. Enfin, et c'est la seule de ces dispositions qui réponde aux circonstances, le 1er du 9e occupe Roncourt avec le 2e en réserve au sud [1].

Ainsi, à 5 heures, notre droite, fortement menacée déjà par les Saxons, est très faible : deux petits bataillons (1er du 75e et 1er du 9e). Entre Roncourt et Saint-Privat, il y en a six autres, dont cinq déjà éprouvés et à court de munitions (2e du 9e, 2e et 3e du 75e, 94e). Quant à la prétendue *clé* de la position, Saint-Privat, elle est gardée par dix bataillons environ [2] de sept corps différents, effectif de beaucoup supérieur au besoin, fait pour rendre le commandement impossible et les pertes énormes sous le feu de l'artillerie. De plus, à l'ouest de Saint-Privat, nous n'avons pas moins de sept bataillons ; à l'est de Jérusalem, il y en a deux [3]. C'est donc trois brigades consacrées à défendre ce point. Et l'occupation de Roncourt suffira pour le faire tomber !

Au sud de la route, la division Levassor occupe à peu près ses emplacements de l'après-midi. La disparition de notre artillerie la livre sans défense aux batteries de la

---

1. D'après l'Historique du 9e (*R. H.*, IV, 1904, 213), le 1er bataillon se déploie « en tirailleurs en avant et sur la droite, du côté de Montois, à l'exception de la 6e compagnie... envoyée dans les premières maisons de Roncourt » qu'elle met en défense ; le 2e reste entre Roncourt et Saint-Privat ; le 3e borde le côté nord de Saint-Privat.

2. 3e du 9e, 12e de ligne ; 3e, 4e, 5e, 6e compagnies du 1er du 93e ; 4e, 5e, 6e du 1er du 94e, 9e chasseurs, 4e de ligne, 3e du 100e. La *R. H.*, III, 1904, 442, ne porte que « six bataillons » en ne tenant pas compte des 4e de ligne et 3e du 100e.

3. 2e du 10e (croupe 304) ; 2e et 3e du 91e, 3e du 93e à l'ouest de Saint-Privat ; 1er et 3e du 10e entre le saillant nord et le 91e ; cinq compagnies du 93e (deux du 1er, trois du 2e) près de la route de Briey ; 1er et 2e du 100e à l'est de Jérusalem. La brigade de dragons du 4e corps, que Canrobert a obtenue de Ladmirault, est depuis 4 heures environ au sud-est de ce hameau (*R. H.*, III, 1904, 442, 444).

Garde. Si ses pertes n'ont pas été considérables jusqu'ici [1], cette longue immobilité sous les obus n'en a pas moins ébranlé son moral.

Cependant la 2e division de la Garde a continué sa marche. Vers 2h 30, sa tête atteint l'intervalle entre Jouaville et Anoux-la-Grange ; suivant un ordre du prince de Wurtemberg, elle se rassemble près de ce dernier point.

Au moment où le bataillon (1er des fusiliers) laissé à Habonville par von Pape se met en marche sur Sainte-Marie, un autre, de la 2e division (1er du 3e grenadiers), est porté en avant pour couvrir l'artillerie de Hohenlohe (3h 15). Deux de ses compagnies (1re et 2e) prennent position à Saint-Ail derrière la gauche des batteries ; les deux autres (3e et 4e) en arrière de la droite. Puis la 3e va dans la dépression au nord d'Habonville et refoule une compagnie du 26e (5e du 2e bataillon) dont les tirailleurs gênaient beaucoup l'artillerie [2].

Un peu après 4 heures, suivant l'ordre de Frédéric-Charles, la 3e brigade de la Garde [3] se porte sur Habonville en réserve du IXe corps, et Manstein lui assigne un emplacement au sud du village, derrière la gauche hessoise. L'un de ses bataillons (1er du 1er grenadiers) occupe la lisière est, et une batterie (5e légère) entre en action au sud des bois de La Cusse.

Bientôt après, sur l'ordre du prince de Wurtemberg, les fractions encore disponibles de la division se mettent en marche vers Saint-Ail [4]. Le 2e ulans de la Garde prend les devants pour aller au sud-ouest de Sainte-Marie, tandis que les bataillons, en formation de rassemblement, suivent la dépression au nord-ouest d'Habonville, puis se rabattent

1. La moitié environ de leurs obus n'éclataient pas et leur tir était généralement trop court (Lettre inédite du colonel Donau, 5 octobre 1900).

2. *État-major prussien*, II, 770. Cette compagnie était sans doute en grand'garde au début de l'action. La 4e du 3e grenadiers se porte, partie en avant des batteries, partie dans leurs intervalles.

3. Colonel Knappe von Knappstædt : Régiment Empereur-Alexandre (1er grenadiers), régiment Reine-Élisabeth (3e grenadiers), bataillon des tirailleurs, 5e légère, 2e et 3e compagnies de pionniers.

4. Cinq bataillons, quatre escadrons, trois batteries.

vers Saint-Ail par un vallon latéral. Ils se forment au nord de ce village ; les batteries se déploient au sud de Sainte-Marie, face à l'est, à la gauche de l'artillerie de corps.

Vers 5 heures, la 1re division tient Sainte-Marie avec sept bataillons ; le reste est à l'ouest et au sud-ouest ; l'une des brigades de la 2e division est en réserve du IXe corps à Habonville, l'autre à Saint-Ail avec un bataillon en soutien de l'artillerie ; douze batteries sont réparties d'Habonville à Sainte-Marie, portant à trente le total de celles qui peuvent agir contre le 6e corps, presque sans adversaire pour leur répondre. Deux régiments de cavalerie (2e ulans, hussards) sont à l'ouest et au sud-ouest de Sainte-Marie, deux brigades et deux batteries à cheval à l'ouest de Batilly [1], où elles ne seront d'aucune utilité.

Non seulement le IXe corps est soutenu par une brigade de la Garde, mais il a derrière lui le IIIe corps et la 6e division de cavalerie, près de Vernéville. Le Xe corps a atteint à 2h 30 Batilly, où la division Rheinbaben arrive vers 5 heures. Ils sont prêts à soutenir la gauche allemande, en particulier la Garde. Ainsi Frédéric-Charles n'emploie pas mieux ses escadrons que son adversaire, pourtant si indigne de lui. Si Bazaine laisse derrière sa gauche et son centre presque toute sa cavalerie, soit quatre divisions, trois jouent un rôle passif en arrière du centre et de la gauche des Allemands [2]. Pour eux comme pour nous, l'emplacement indiqué serait au nord, sur les pentes avoisinant Roncourt.

1. *État-major prussien*, II, 777. La brigade de ulans est sur la Meuse.
2. *IIe armée*, division de la Garde, 5e et 6e divisions. *Armée du Rhin*, divisions de la Garde, des 2e et 3e corps ; division Forton. La division du 4e corps est à peine plus utile entre les 4e et 6e corps.

XII

SUR LE FRONT DES 2e ET 3e CORPS

Sur le front des 2e et 3e corps. — Engagement du VIIIe corps. — L'artillerie du VIIe corps. — Mouvement de la 15e division. — Combat à la lisière sud-est des Genivaux. — Lutte d'artillerie. — Suite du combat de la 30e brigade. — Échec de notre artillerie.

Pendant que l'attaque décisive se prépare ainsi sur le front du 6e corps, les 2e et 3e sont engagés dans des conditions beaucoup moins désavantageuses.

Vers midi, leur situation générale est encore celle que nous avons indiquée[1]. Les travaux commencés ont été poursuivis ; la majeure partie de notre première ligne d'infanterie est abritée par des tranchées-abris ; de même pour les batteries. Mais un certain nombre de ces dernières, notamment aux divisions Metman et Aymard (3e corps), ont dû dépasser la crête de 400 à 500 mètres. Malgré leurs épaulements, elles sont incomplètement abritées[2].

A l'extrême gauche, la brigade Lapasset a déployé le 84e sur la croupe au nord de Rozérieulles. Il n'y reste que neuf compagnies du 97e ; les autres sont à Sainte-Ruffine[3]. Sur le front de la division Vergé, les deux grand'gardes du 32e surveillent encore la rive ouest du ravin de la Mance. A leur gauche, celles du 76e ont été « obligées de reculer et de venir s'appuyer aux régiments de la brigade Valazé ». « Quelques compagnies » les ont renforcées[4].

Au nord de la route de Verdun, les avant-postes des 80e

---

1. Voir *suprà*, p. 423.
2. *R. H.*, III, 1904, 606.
3. La 7e du 2e est encore sur la croupe au nord de Rozérieulles, avec la 2e compagnie du 14e chasseurs en soutien ; trois compagnies du 84e sont à l'ouest de Jussy.
4. Historique du 76e ; Journal de la brigade Jolivet, *R. H.*, II, 1904, 682, 685.

et 60e de ligne[1] sont en position, gardant mal le ravin de la Mance et le débouché vers Gravelotte. De même, la lisière sud du bois des Genivaux est insuffisamment surveillée par la valeur d'un bataillon, assemblage hétérogène de trois corps différents. Le saillant sud-ouest est complètement dégarni, et le commandement du tout fort mal assuré[2].

Devant ces troupes, Steinmetz est resté la matinée entière près de Gravelotte, attendant que le combat soit engagé à sa gauche, selon les instructions de Moltke[3]. La majeure partie du VIIe corps est rassemblée dans son voisinage ; la 1re division de cavalerie, qui vient de l'est de la Moselle, atteindra Rezonville un peu avant midi.

Quant au VIIIe corps, il a rappelé à Villers-aux-Bois, entre 10 heures et 11 heures, les fractions de la 15e division jetées le matin vers Bagneux et Malmaison[4]. Son gros est rassemblé au sud-est de Villers et près de Rezonville. Vers midi, le canon et la fusillade de Vernéville annoncent que le combat est engagé au IXe corps. « D'après le plan d'attaque général », Gœben porte, dès midi 15, la 15e division vers Gravelotte pour l'établir au nord de la route, dans la dépression voisine de la Maison de poste.

Ce mouvement va provoquer un engagement qui ne rentre pas « dans le plan d'attaque général ». Mais Gœben a reçu directement de Moltke l'ordre de marcher sur Gravelotte dès que s'engagerait le IXe corps[5].

---

1. 6e du 3e bataillon du 80e, 3e bataillon du 60e.

2. 1re, 3e, 5e compagnies du 2e bataillon du 71e, 6e du 1er du 7e, 6e et 1re du 7e chasseurs au sud du ruisseau jusqu'au saillant 317. Le commandant du 7e chasseurs doit « s'entendre » avec le colonel du 90e, bien que d'une autre division ; le lieutenant-colonel Isnard, du 29e, prend le commandement du 7e chasseurs, de la 6e compagnie du 1er bataillon du 7e et du 2e du 29e ; trois compagnies du 71e, au pont de la Mance sur le chemin de Saint-Hubert à Vernéville, restent en dehors de ce groupement (*R. H.*, II, 1904, 607), quoique appartenant à la division Metman.

3. A 11h30, le chef d'état-major de la Ire armée communique à Steinmetz l'ordre de Moltke daté de 10h30 ; il lui transmet en même temps la recommandation de ne pas attaquer avant que la IIe armée soit en mesure de s'engager elle-même (*R. H.*, II, 1904, 608, d'après von Schell, *Die Operationen der I. Armee*).

4. 28e, 8e chasseurs et deux escadrons du 7e hussards.

5. Von Schell, *op. cit.*, cité par la *R. H.*, II, 1904, 609.

Aussitôt que paraît la tête de la 15e division, les batteries du 2e corps ouvrent « un feu violent, mais presque sans effet », sous lequel les Prussiens effectuent leur rassemblement. En même temps, la canonnade redouble du côté de Vernéville [1]. Cette double circonstance décide Steinmetz à engager, lui aussi, son artillerie. Vers midi 30, il donne à celle du VIIe corps l'ordre d'ouvrir le feu.

Le général von Zastrow porte les batteries de la 14e division entre Gravelotte et le bois des Ognons, dans un emplacement choisi depuis la veille, le long du chemin d'Ars. Ce déploiement s'effectue avec une telle rapidité que les Prussiens peuvent devancer le tir de nos batteries. Elles ouvrent cependant un feu violent, mais peu efficace [2], auquel l'ennemi répond avec succès. D'ailleurs, les batteries de la 13e division entrent également en ligne aux deux ailes des précédentes (1h 15) [3].

A ce moment, Steinmetz reçoit la directive datée de midi environ, dans laquelle Moltke recommande à nouveau une attitude expectante à la Ire armée, tout en lui permettant, le cas échéant, d'engager l'action au moyen de son artillerie [4]. Jusqu'alors les dispositions prises rentrent dans cet ordre d'idées, mais il n'en sera pas ainsi par la suite, bien que l'infanterie de la 14e division ait été invitée à garder la défensive.

Il lui appartient de couvrir l'artillerie du VIIe corps. Déjà le 1er bataillon du 77e, dans la partie nord du bois des Ognons, a poussé l'une de ses fractions sur Gravelotte. Vers 2 heures, toute la 27e brigade s'établit au sud-ouest de ce village. Trois bataillons (1er et 2e du 53e et 7e chasseurs) sont à l'est du ravin, à la lisière des bois de Vaux et au sud des carrières du Point-du-Jour. Zastrow en porte deux autres (2e et 3e du 13e) dans ces bois. Un troisième (1er du

---

1. *État-major prussien*, II, 775.
2. *État-major prussien*, II, 776.
3. Le long du chemin d'Ars, de gauche à droite : 5e lourde, 2e et 1re légères, 2e et 6e lourdes ; à l'est, face au nord-est, 1re lourde et 6e légère. La 5e légère est à Ars, avec la 26e brigade (*État-major prussien*, II, 777).
4. Voir *suprà*, p. 418.

13e) est au nord du moulin de la Mance, avec deux compagnies (1re et 4e) vers la lisière. Le 2e bataillon du 73e tient le moulin. A droite de l'artillerie, il y a quatre bataillons des 28e et 25e brigades [1]. Les deux régiments de hussards (8e et 15e) du VIIe corps [2] sont auprès de la 27e brigade, au sud-ouest de Gravelotte. Enfin l'artillerie de corps, sous l'escorte d'un bataillon (3e du 77e) débouche sur le plateau (vers 2 heures).

On voit que la droite du VIIe corps est dans le voisinage immédiat de nos positions. En dépit des instructions de Moltke, la Ire armée va être entraînée dans un combat sans utilité.

Le combat d'artillerie s'est déjà étendu au VIIIe corps. On sait que la 15e division est vivement canonnée en débouchant de Rezonville. De plus, la canonnade est d'une violence croissante dans la direction de Vernéville. Gœben donne aux batteries divisionnaires l'ordre de se porter en ligne.

A ce moment, la 15e division est rassemblée au nord de la route de Verdun, dans la dépression à l'ouest de Gravelotte. Le 33e, chargé d'occuper ce village, y a porté son 3e bataillon. Deux compagnies, 9e et 12e, garnissent sa lisière sud-est, sous nos obus, et tirent sur des tirailleurs [3] apparus le long du bois de la Mance. Puis un autre bataillon (2e du 33e) va occuper le saillant nord-est de Gravelotte; le 3e est en réserve à l'ouest du village. Ce déploiement effectué, la 15e division doit se porter en avant sous la protection de son artillerie, une brigade suivant la route de Verdun, une autre marchant sur le bois des Genivaux. La 16e division prendra une formation d'attente au sud-ouest de Gravelotte. Ainsi le VIIIe corps va dessiner un mouvement offensif aussi contraire aux intentions de Moltke qu'au plan d'ensemble et aux intérêts des Allemands.

---

1. 3e du 53e, 2e du 77e, 3e et 1er du 73e.
2. Sept escadrons seulement. Un escadron du 8e est à Ars avec la 26e brigade.
3. Deux compagnies de grand'garde (1er bataillon du 32e).

Un peu après midi 45, les batteries de la 15e division ouvrent le feu à 800 pas à l'ouest de la route de Gravelotte à Malmaison. Bientôt l'artillerie de corps prolonge leurs deux ailes. Vers 1 heure, il y a onze batteries au nord de la route de Verdun [1]. Avec les sept batteries du VIIe corps établies au sud de cette chaussée, c'est un total de 108 pièces sous la direction du général Schwartz, qui commande l'artillerie de la Ire armée [2]. Leur action est surtout dirigée contre nos batteries de Moscou et du Point-du-Jour [3].

A droite, l'artillerie du VIIIe corps s'appuie à Gravelotte, occupé, comme on l'a vu, par le 33e [4]. Pour couvrir sa gauche, Gœben a porté vers Malmaison un bataillon et trois escadrons [5]. Le général von Wedell, qui commande la 29e brigade, n'a pas encore reçu les ordres de Gœben relatifs au mouvement de la 15e division. Lorsqu'il voit les batteries à cheval se porter en avant, il juge nécessaire un déplacement analogue de son infanterie. Mais avant même que son ordre arrive au 33e, les compagnies de première ligne ont, de leur propre initiative, attaqué la lisière des bois de la Mance. Ainsi, en réalité, c'est un capitaine ou un major qui décide d'entamer une action des plus sérieuses, contre les intentions du généralissime.

Quoi qu'il en soit, deux compagnies (9e et 12e du 33e) débouchent de Gravelotte, suivies des 10e et 11e. La 9e aborde au pas gymnastique la lisière des bois de la Mance et refoule aisément un petit poste français. Mais lorsqu'elle dépasse les taillis pour remonter les pentes vers Saint-Hubert, elle est accueillie par un feu si violent [6] qu'elle doit se

1. De droite à gauche : 1re, 2e, 3e à cheval, 1re et 2e légères, 2e, 3e, 1re, 4e lourdes, 3e et 4e légères (*État-major prussien,* II, 783).

2. Plus tard rejoint par le général von Hindersin, inspecteur général de l'artillerie.

3. La ferme de Mogador, placée entre les deux lignes d'artillerie et où sont réunis un grand nombre de blessés du 16, est incendiée par des obus français sans qu'on puisse sauver la plupart de ces malheureux (*État-major prussien,* II, 784).

4. En outre, le 2e bataillon du 60e est au nord de Gravelotte.

5. 2e du 67e et 7e hussards, moins le 3e escadron resté avec la 30e brigade.

6. De la 6e compagnie du 3e bataillon du 80e, en grand'garde.

rejeter au fond du ravin, avec de grosses pertes. Les trois autres marchaient à sa gauche. Elles aussi sont réduites à se blottir dans les carrières au sud de la route, après avoir perdu un grand nombre d'officiers et de soldats, dont le chef de bataillon. L'ennemi n'en est pas moins parvenu au pied des pentes du Point-du-Jour, presque sans combat, alors qu'il eût dû payer chèrement la traversée du ravin et des bois.

Le reste du 33e a suivi le mouvement du 3e bataillon. A droite, le 2e, parti du saillant nord-est de Gravelotte, marche obliquement vers le bois de la Mance ; le 1er se répartit aux ailes du précédent. Cette nouvelle ligne atteint la lisière ouest, enlève une petite fraction du 55e [1] qui y est restée isolée et s'arrête dans le ravin. De là, après s'être ralliée, elle aborde la lisière est du bois, sans avoir rencontré aucun obstacle. Nos grand'gardes du 32e, menacées d'être enveloppées entre les deux fractions du 33e, sont contraintes de refluer vers l'est. Mais quand les compagnies prussiennes veulent déboucher du bois en face du Point-du-Jour (vers 2 heures), un feu croisé les arrête court. Le régiment est immobilisé des carrières de Saint-Hubert aux Sablières, le long de la lisière [2]. Derrière lui, le 60e a été retenu à Gravelotte, en réserve de la 15e division.

Bientôt après la première attaque du 33e, la 30e brigade a pris également l'offensive au nord de la route. Pour ne pas masquer les batteries du VIIIe corps, elle traverse Gravelotte en colonne, le 3e bataillon du 67e en tête [3]. Aussitôt que sa tête débouche du village, nos batteries accélèrent leur tir ; de la lisière des bois au nord de la chaussée, nos tirailleurs ouvrent un feu violent qui cause des pertes.

1. 15 hommes (*État-major prussien*, II, 785), petit poste paraissant provenir de la compagnie (3e du 1er bataillon) en grand'garde dans les Sablières, dont il est fort éloigné.

2. 3e bataillon du 33e aux Carrières, 4e et 3e compagnies, 2e bataillon, 1re et 2e compagnies, ces dernières en face des Sablières (*État-major prussien*, II, 786).

3. Sans la 12e compagnie, détachée vers Mogador et qui combattra avec le 28e. Derrière lui, le 1er du 67e, le 8e chasseurs, le 3e, le 2e, le 1er du 28e ; le 2e du 67e est vers Malmaison (*État-major prussien*, II, 786).

Néanmoins deux compagnies (1re et 2e) se jettent sur le bois et y prennent pied du premier élan [1]. Sur leurs flancs, nos tirailleurs sont encore en position derrière des abatis ou des tas de pierres [2]. Néanmoins l'ennemi garde le terrain conquis.

Sur les entrefaites, le reste de la brigade a débouché de Gravelotte et s'est formé par échelons déployés [3]. Le général von Strubberg le conduit à l'attaque, sous un feu extrêmement vif d'artillerie et de mousqueterie. D'un seul élan, il gagne également la lisière, avec des pertes marquées. Le 3e bataillon du 60e reflue au nord-est, sans chercher à disputer le terrain ; les Prussiens le suivent de près, atteignent la prairie qui longe la Mance et s'y remettent en ordre avant de reprendre leur marche.

Pendant ce combat, les fractions du 67e ont aussi gagné du terrain le long de la route ; elles bordent le pré de la Mance. A 2^h^ 15, toute la 30e brigade est déployée de la chaussée au confluent du ruisseau qui descend de La Folie [4].

Les batteries du 2e corps établies vers le Point-du-Jour commandent de 30 mètres environ celles des VIIe et VIIIe corps. Mais leurs épaulements sont inachevés et l'on y travaille encore au premier coup de canon (midi 45). Nous ouvrons tardivement un feu vif, presque sans effet [5].

Par contre, une batterie (5e du 5e) placée à droite du Point-du-Jour, est obligée de passer à gauche pour se couvrir. De là, jointe à deux autres [6], elle combat vivement,

1. 9e du 67e, suivie des 10e et 11e, puis des 3e et 4e ; à gauche de la 9e, les 1re et 2e (*État-major prussien*, II, 787). Nous n'avons que le 3e bataillon du 60e dans la partie nord du bois de la Mance.

2. *État-major prussien*. Il n'y a pas trace de ces travaux dans les documents français.

3. A gauche du 67e, les quatre compagnies du 8e chasseurs, déployées ; le 28e (3e, 2e, 1er bataillons), sur deux lignes précédées de tirailleurs ; la 12e du 67e.

4. A droite, le 1er bataillon du 67e, puis les trois compagnies du 3e bataillon ; le reste de la brigade dans l'ordre primitif, sauf que le 2e du 28e est passé à l'extrême gauche avec la 12e compagnie du 67e.

5. D'après l'Historique, *R. H.*, II, 1904, 712, celles de la division Vergé ouvrent le feu sur les batteries apparues « derrière Gravelotte », mais « Frossard le fait cesser, de peur que le bruit d'une canonnade trop vive n'induise en erreur le... commandant en chef sur le véritable point d'attaque... ».

6. 6e et 11e du 5e (Rapport du général Gagneur, *loc. cit.*).

mais sans résultat marqué, l'artillerie du VIIe corps. Au nord, les trois batteries de la division Aymard, établies à de larges intervalles, derrière des épaulements inachevés, prennent une part honorable à la lutte. Deux (8e et 10e du 11e), dans des emplacements peu avantageux, ne tarderont pas à se reporter en arrière. Seule, la 9e du 11e, au sud de Moscou, résistera jusqu'au soir [1].

Au nord de cette ferme, deux des batteries de Metman, puis deux de la réserve du 3e corps, combattent également l'artillerie de la Ire armée [2]. Mais la distance, 3,000 mètres environ, rend leur tir à peu près inutile.

Un trait caractéristique est que nous laissons inactive une grande partie de nos batteries [3]. Sur treize, le général Frossard en engage trois, puis deux seulement, soutenues par sept du 3e corps. C'est faire la part belle aux cent huit pièces de la Ire armée !

Nous avons laissé la gauche de la 30e brigade au confluent de la Mance et du ruisseau de La Folie. C'est là seulement que, de nouveau, elle rencontre une sérieuse résistance. Cette vallée latérale est barrée par deux murs parallèles défendus, ainsi que les fourrés voisins, par trois compagnies du 71e (1re, 3e, 5e du 2e bataillon), qui ouvrent un feu violent sur les Prussiens [4]. Ils parviennent néanmoins à s'emparer des murs, non sans pertes. Deux compagnies s'installent derrière ces points d'appui ; les trois autres se préparent à continuer l'offensive.

Pendant ce court combat, les deux bataillons du 28e ont traversé la Mance ; ils atteignent la lisière est du bois sans

---

1. Rapport du lieutenant-colonel Maucourant, *R. H.*, III, 1904, 203.

2. 6e et 7e du 11e, puis 11e et 12e du 11e (de 12), derrière des épaulements (*R. H.*, III, 1904, 616).

3. 7e, 8e, 9e du 5e derrière la voie romaine, pour surveiller les débouchés des bois de Vaux ; 10e du 5e entre la division Vergé et la brigade Lapasset, dans un but analogue ; 6e et 10e du 15e, 7e et 8e du 17e (à cheval) près du Point-du-Jour, sans s'engager ; la 6e du 15e (mitrailleuses) n'a tiré que quelques coups ; elle se retire sur l'ordre de Frossard, pour ne pas être compromise, bien que le total de ses pertes soit de trois hommes et trois chevaux seulement (*R. H.*, III, 1904, 617). Nous avons au début trente batteries disponibles sur le front Leipzig-Rozérieulles (*ibid.*, 619).

4. 2e bataillon du 28e ; 12e compagnie du 67e.

avoir rencontré aucune résistance. Déjà le 3e bataillon du 60e, se voyant isolé devant des forces très supérieures, s'est replié dans les tranchées de Moscou ou même sur le 1er bataillon, plus à l'est [1].

A l'aile droite de la 30e brigade, un autre groupe de combat s'est formé en face de Saint-Hubert [2]. Malgré le feu qui les accable, ses fractions les plus avancées, mettant à profit la forme du terrain, ne sont plus qu'à 250 pas du mur ouest de la ferme. Leur gauche dessine un mouvement enveloppant à l'abri d'une crête, bien qu'elle soit entièrement enfilée de nos positions de Moscou et que ses pertes soient très grandes.

Il n'y a devant ces quatre bataillons que sept compagnies du 80e. La supériorité de l'ennemi est telle, que la grand'garde du 80e (6e du 3e bataillon) doit se réfugier dans la ferme. Bien que nous ayons à portée des forces considérables, deux compagnies seulement sont au nord-est de Saint-Hubert [3], à mi-pente, prolongeant un peu notre avant-ligne dans cette direction.

A la droite du 33e, six compagnies [4] ont atteint la lisière des bois, en face du Point-du-Jour. Le major von Knobelsdorff les lance à l'attaque des Sablières, sur une seule ligne et précédées de tirailleurs. Malgré le feu violent des mitrailleuses et de l'infanterie françaises, les 6e et 7e dépassent les Sablières ; la grand'garde du 55e [5], débordée, se retire vers les Carrières, mais alors les deux compagnies prussiennes sont soumises à un tel feu qu'elles refluent vers le bois. Les 5e et 8e, une grande partie de la 1re reprennent l'attaque, se jettent dans les Sablières et en occupent la partie ouest. A peu près en même temps, la 2e et le reste de la 1re pous-

1. *R. H.*, III, 1904, 626 ; *État-major prussien*, II, 789.
2. *Etat-major prussien*, II, 790 ; Hœnig, *Vingt-quatre heures de stratégie de Moltke*, traduction, 175 : au nord de la route, 8e chasseurs ; à cheval sur cette chaussée, 1er et 3e bataillons du 67e, moins la 12e compagnie ; 9e, 10e, 12e du 33e ; au sud, 3e, 4e, 11e du 33e.
3. 1re et 2e du 1er bataillon du 85e (Historique du 85e, *R. H.*, III, 1904, 201).
4. 1re, 2e compagnies et 2e bataillon.
5. 3e compagnie du 1er bataillon.

sent jusqu'aux Carrières et s'y abritent de nos balles (2^h 30 environ)[1].

Ainsi l'abandon des bois de la Mance, gardés par des forces très insuffisantes, a permis à la droite ennemie de prendre pied dans le voisinage immédiat de notre ligne de défense.

Les engagements qui précèdent ont ouvert une large brèche entre les deux fractions du 33e. Vers 2^h 45, elle est comblée par le 60e. A 2 heures, il a reçu l'ordre de se porter de Gravelotte en soutien de l'attaque projetée contre Saint-Hubert. Il se rassemble d'abord à l'ouest du bois de la Mance, de chaque côté du chemin de terre conduisant de Gravelotte vers la route de Verdun. A 2^h 30, le 3e bataillon traverse le ravin et se déploie à la lisière du bois. Trois compagnies en débouchent à l'est, mais leurs rangs sont bientôt éclaircis par nos feux[2] ; le colonel von Dannenberg est blessé, en allant au-devant du reste du régiment qui va entrer également en ligne. Comme le 33e, le 60e est arrêté pour l'instant.

Pendant que la 15e division s'engage ainsi dans un combat meurtrier, la 1re division de cavalerie débouche de Rezonville, derrière sa gauche, et se rassemble à l'ouest de Malmaison[3]. Sa batterie à cheval prend position à la gauche de l'artillerie du VIIIe corps, dont la majeure partie est encore à l'ouest de la route d'Étain. Mais, dès 2 heures, les progrès de l'infanterie provoquent naturellement un déplacement parallèle des batteries. Elles viennent s'établir à l'est de cette chaussée[4]. Pourtant nous avons encore six à

1. *État-major prussien*, II, 792 ; Hœnig, *Der Kampf um die Steinbrücke von Rozérieulles*, cité par la *R. H.*, III, 1904, 629. Kunz (I, 6) ne fait occuper les Sablières que par la majeure partie de la 5e compagnie et un peloton de la 8e.

2. 11e, 10e, 9e compagnies à l'est du bois ; 12e à l'intérieur ; 5e en soutien d'artillerie (*État-major prussien*, II, 792).

3. *État-major prussien*, II, 793. Le général von Hartmann s'attend à être envoyé dans la direction de Vernéville.

4. *État-major prussien*. De gauche à droite : cinq batteries sur le mamelon 322 au nord-est de Mogador (3e et 4e légères, 1re lourde, 2e légère, 2e lourde) ; 3e lourde au sud ; en avant et à droite, 1re légère et 4e lourde ; 2e, 1re, 3e à

sept bataillons dans le bois des Genivaux, mais sans commandement organisé, et l'apparition de quelques compagnies prussiennes a suffi pour les faire reporter à l'est du ruisseau de la Mance.

De ces nouveaux emplacements, l'artillerie du VIII[e] corps et de la division Hartmann dirige un feu efficace contre le peu de batteries françaises encore en position. Elle peut même prendre Saint-Hubert pour objectif. Les distances de tir sont « assez considérables » (1,300 à 2,000 mètres), mais la pente descendante à l'est empêche de porter cette artillerie plus avant. En outre, la vaste brèche qui s'est ouverte entre les VIII[e] et IX[e] corps n'est pas sans inquiéter les Allemands, malgré la passivité de nos bataillons des Genivaux.

Au début, la batterie de la 1[re] division a souffert de leur feu et de celui des mitrailleuses du général Aymard[1]. Une compagnie (5[e] du 60[e]) se porte vers le bois, assurant dans une certaine mesure sa sécurité. D'ailleurs, quelques troupes ont été dirigées vers Malmaison. Le 7[e] hussards envoie des patrouilles à l'ouest des Genivaux. Puis, un peu après 1[h] 30, le 2[e] bataillon du 67[e] occupe Malmaison, d'où il jette trois compagnies à l'est et au nord dans le bois[2]. Elles atteindront les abords du ruisseau de la Mance, non sans avoir subi des pertes. Celle de gauche combattra en liaison avec la droite du IX[e] corps, vers Chantrenne.

A 3 heures environ, l'infanterie de la 15[e] division progresse lentement à l'est du ravin, la 29[e] brigade tenant l'espace entre la route et les Sablières, la 30[e] débordant déjà par sa droite Saint-Hubert, tandis que sa gauche atteint le confluent des deux ruisseaux. Entre les Genivaux et la route, une ligne de soixante-douze pièces fait face au nord-est. A sa gauche, cinq compagnies combattent dans le bois,

---

cheval au sud de la route de Verdun ; 1[re] à cheval du I[er] corps en avant des cinq batteries du mamelon, avec un escadron de cuirassiers en soutien. Total : douze batteries.

1. 8[e] du 11[e]. Cette batterie paraît néanmoins avoir tiré sur l'infanterie (Rapport du lieutenant-colonel Maucourant, 21 août, *R. H.*, III, 1904, 203).

2. 7[e] compagnie dans Malmaison ; 8[e], 5[e], 6[e] dans les Genivaux (*État-major prussien*, II, 796).

avec des alternatives de progrès et de recul. Une masse de cavalerie est prête à intervenir dans cette direction, où elle n'aura que faire, la 1re division et le 7e hussards. La 16e division est encore en réserve du VIIIe corps : la 32e brigade a d'abord été amenée à l'ouest de Gravelotte ; puis la 31e brigade venant d'Arry (2 heures). Une compagnie de pionniers prépare la défense de Gravelotte [1].

Si la gauche du VIIIe corps, séparée par un large intervalle du IXe, est en l'air, sa droite est en liaison immédiate avec le VIIe. Vers 2 heures, en effet, l'artillerie de corps de ce dernier débouche sur le plateau au sud de Gravelotte, mais l'espace libre est si étroit qu'une seule batterie peut d'abord y trouver place [2]. L'extinction graduelle du feu de notre artillerie provoque bientôt un mouvement en avant des batteries du VIIe corps, à peu près au même moment que pour celles du VIIIe. Les deux lignes sont désormais à la même hauteur et en contact. Celle du VIIe corps a sa gauche au chemin de terre conduisant de Gravelotte à la route ; son centre est en retrait vers l'ouest et sa droite fait saillie. Trois batteries de l'artillerie de corps restent provisoirement en réserve [3].

Devant ces vingt-deux batteries, notre artillerie s'efface peu à peu et celle de l'ennemi peut prendre d'autres objectifs. Les troupes en formation dense à l'est du Point-du-Jour sont couvertes d'obus ; cette ferme est même incendiée.

Les 2e et 3e corps ont engagé dix batteries seulement, dont une, la 6e du 5e, s'est retirée du combat avant 1^h30. Il en restait deux au Point-du-Jour, les 5e et 11e du 5e. Elles épuisent très vite leurs munitions et doivent être relevées par les 12e et 10e du 5e [4]. On se rend compte que l'effet des pièces de 4 est faible ; celui du 12 est « beaucoup plus

1. *État-major prussien*, II, 797.

2. 3e lourde entre les 2e légère et 5e lourde (*État-major prussien*).

3. De gauche à droite : 4e lourde, 2e à cheval, 5e, 3e, 2e lourdes, 2e et 1re légères, 6e et 1re lourdes, 6e légère. En réserve au sud de Gravelotte, 3e et 4e légères, 3e à cheval (*État-major prussien*, II, 798).

4. Celle-ci de 12 (Rapport Gagneur, s. d., *R. H.*, II, 1904, 709). Le général assure que la plupart des batteries de la Ire armée sont abritées derrière des épaulements, ce qui paraît contraire à la réalité.

sérieux ». Toutefois l'infériorité du nombre est telle que la 10[e] batterie du 5[e], par exemple, est contrainte de s'abriter dans un pli de terrain. Après avoir tiré sur une colonne d'infanterie sortant de Gravelotte, elle va « se placer à la gauche des batteries de réserve du 3[e] corps », puis se retire à l'est [1].

De même, la 12[e] batterie du 5[e] est forcée d'abandonner son emplacement au sud du Point-du-Jour. On cherche à la remplacer par deux batteries à cheval, les 7[e] et 8[e] du 17[e]. Une section de la 7[e] est même mise en batterie sur la route. Mais elle attire « immédiatement le feu d'un grand nombre de pièces » et reçoit l'ordre de faire demi-tour. La 8[e] va ouvrir le feu quand elle se retire à son tour : le lieutenant-colonel de Franchessin, chef d'état-major de l'artillerie du 2[e] corps, envoyé en avant avec l'un des capitaines, a reconnu que cette batterie serait « bientôt écrasée » par l'artillerie prussienne très supérieure en nombre [2]. C'est ainsi que celle du 2[e] corps est amenée à déserter entièrement la lutte. Les pertes subies sont loin d'expliquer cette disparition [3], mais une autre considération entre en jeu : nous ne voulons pas « épuiser nos munitions dans une lutte d'artillerie », qui semble « ne devoir amener aucun résultat décisif [4] ». Nous nous exagérons l'infériorité de notre matériel, déjà constatée par le 2[e] corps à Spicheren. Enfin Frossard admet évidemment la possibilité d'un mouvement contre sa gauche, vers Sainte-Ruffine. De là une accumulation de bataillons et de batteries [5] sur l'éperon au nord-ouest de Rozérieulles, inexplicable sans cela.

---

1. Rapport Gagneur.
2. Rapport Gagneur cité; Historique des batteries, *R. H.*, II, 1904, 716.
3. *R. H.*, III, 1904, 634 : de cinq batteries du 5[e] (5[e], 6[e], 10[e], 11[e], 12[e]), la plus atteinte (11[e]) perd 3 tués, 8 blessés et 7 chevaux; la moins atteinte (5[e]), 2 blessés et 2 chevaux pour toute la journée du 18.
4. Rapport Gagneur cité; « les capitaines-commandants commencent à comprendre qu'il vaut mieux ne pas engager de lutte sérieuse d'artillerie contre une artillerie presque toujours tres supérieure en nombre, et qu'il est préférable de supporter passivement les pertes tant en hommes qu'en matériel... que d'épuiser les munitions sans obtenir un résultat sérieux, et de ne plus pouvoir ensuite être d'aucun secours pour l'infanterie, quand les positions que nous occupons sont attaquées par les colonnes prussiennes... » (*ibid.*).
5. Au début, notre gauche est couverte par les 8[e] et 9[e] du 5[e], derrière la voie.

Quoi qu'il en soit, « un peu avant 3 heures, le 2e corps » n'a plus « une seule batterie engagée[1] ». L'artillerie du 3e corps a un peu mieux soutenu la lutte. Des trois batteries de la division Aymard, deux, les plus rapprochées du Point-du-Jour, à demi abritées par des épaulements à peine ébauchés (8e et 10e du 11e), tiennent quelque temps sans trop de pertes. A deux reprises, celle de mitrailleuses (8e) empêche deux batteries prussiennes de se former à l'est de la route d'Étain. Puis elle bat très efficacement des colonnes qui tentent de descendre par la chaussée vers le ravin de la Mance. Mais finalement la retraite de l'artillerie du 2e corps compromet celle du général Aymard. Plusieurs batteries prussiennes concentrent leur feu sur ses mitrailleuses, suivant une pratique familière à nos adversaires. Elles sont obligées de se retirer vers 2h 45. Quant à la 10e, après avoir combattu quelque temps l'artillerie du VIIIe corps, elle doit se reporter à 200 mètres en arrière, sur un terrain découvert où elle subit des pertes sensibles.

Enfin la 9e, embusquée derrière un épaulement au sud de Moscou, bat d'abord les colonnes descendant vers le ravin; puis elle tente de combattre l'artillerie du VIIIe corps. Mais elle doit y renoncer et se réserve pour le cas d'une attaque rapprochée, sans changer de position[2].

Deux batteries de 12 (11e et 12e du 11e, réserve du 3e corps) établies derrière des épaulements à l'ouest de Moscou, « contrebattent l'artillerie du VIIIe corps et réussissent, pendant plus d'une heure, à empêcher l'infanterie ennemie de prendre pied dans le bois des Genivaux[3] ». « Mais un changement de position, tenté sous un feu trop vif », a les plus fâcheux résultats. L'une ne peut atteindre l'emplace-

---

romaine, puis par la 10e du 5e (12) à gauche et en avant; dès les premiers coups de canon, la 7e du 5e rejoint les 8e et 9e et remplace la 10e du 5e, appelée vers le Point-du-Jour; deux autres, 10e du 15e et 7e du 2e, prolongent la gauche de la 7e du 5e, de façon à battre le débouché des bois de Vaux, les villages de Sainte-Ruffine, de Jussy et la vallée de la Moselle (Rapport Gagneur cité).

1. *R. H.*, III, 1904, 637.

2. Rapport du lieutenant-colonel Maucourant, 21 août, *R. H.*, III, 1904, 203.

3. Historique, *R. H.*, III, 1904, 213.

ment indiqué; l'autre, ne parvenant pas à se ravitailler, doit se retirer[1]. Elles sont remplacées (2 heures environ) par les batteries de la division Nayral (9ᵉ, 11ᵉ, 12ᵉ du 4ᵉ). La 9ᵉ, à découvert, laisse de grands intervalles entre ses pièces, les faisant varier au fur et à mesure que l'ennemi rectifie son tir. D'ailleurs, la plus grande partie des obus prussiens, tombant sur des terres légères, s'enfoncent sans éclater. Les pertes sont donc insignifiantes. Quant aux 11ᵉ et 12ᵉ, qui remplacent les précédentes derrière leurs épaulements, elles souffrent davantage et la 11ᵉ ne peut même pas tirer[2].

Les batteries de Metman se sont établies au nord de Moscou avant le début de l'action, celles de 4 (6ᵉ et 7ᵉ du 11ᵉ) derrière des épaulements et les mitrailleuses (5ᵉ du 11ᵉ) à découvert. Aucune ne peut tenir et, à 3 heures, elles ont disparu. Enfin deux des batteries de la réserve (1ʳᵉ et 2ᵉ du 17ᵉ, à cheval) ont reçu vers 2 heures l'ordre de se mettre à la disposition du général Aymard. Malgré une pluie de projectiles, elles longent les bois de Châtel et s'arrêtent à hauteur de Moscou. La 1ʳᵉ seule prend place à gauche d'une batterie de 12, mais pour se retirer au bout de quelques coups sur l'ordre du colonel de Lajaille. Quant à la 2ᵉ, elle demeure « en réserve » à la lisière des bois[3].

Des quatorze batteries que le 3ᵉ corps a successivement engagées de Moscou au Point-du-Jour, six seulement continuent la lutte à 3 heures. Encore plusieurs vont-elles disparaître ou se taire à bref délai. Comme au 2ᵉ corps, nos pertes justifient mal ce silence, malgré l'extrême disproportion du nombre, six batteries contre vingt-deux. La véritable cause est d'ordre moral : nous croyons notre infériorité beaucoup plus grande qu'en réalité ; nous désespérons du succès avant aucune décision. Dès 1 heure, les 2ᵉ

1. Rapport du général de Rochebouët, 25 août, *R. H.*, III, 1904, 208. Pourtant elles ne perdent en tout que 8 blessés (*ibid.*, 638).
2. Historique, *R. H.*, III, 1904, 177 ; rapport Rochebouët cité.
3. Rapport du lieutenant-colonel Delatte, 25 septembre ; rapport du commandant de Latouche, s. d., *R. H.*, III, 1904, 214, 219.

et 3e corps auraient pu mettre en ligne trente batteries contre l'artillerie de la Ire armée. Celle-ci ne réunit vingt-deux batteries qu'après 1 heure et demie environ. C'est dire que nous avions sur elle une large supériorité. Nous ne lui opposons « jamais plus de dix batteries ». A 3 heures, neuf n'ont pas tiré un coup de canon[1].

---

1. *R. H.*, III, 1904, 641. La *R. H.* porte *huit* batteries parce qu'elle ne tient pas compte de la 9e du 5e, engagée vers 3 heures seulement.

XIII

PRISE DE SAINT-HUBERT

Mouvements opérés par le 2e corps. — La batterie Dupré. — La ferme de Saint-Hubert. — Attaque des Prussiens. — Leur répartition. — Combat au nord de Saint-Hubert.

Lorsque, vers 1h 30, le 33e prussien débouche de Gravelotte pour gagner le ravin, le 1er bataillon du 32e, établi entre le Point-du-Jour et le coude de la route au nord, se porte vers l'ouest afin de mieux découvrir les pentes. Il est alors accablé d'obus, qui lui causent des pertes, tandis que les troupes restées dans les fossés de la chaussée souffrent « fort peu [1] ». Puis l'ennemi refoule nos grand'gardes et tente de déboucher des bois de la Mance. Le 1er bataillon du 32e se reporte sur la route où le 2e vient aussitôt le renforcer, sous une grêle de projectiles. Lorsque les Prussiens attaquent les Sablières, des fractions « tirées des réserves des 32e et 55e de ligne » rentorcent le 3e chasseurs dans le Point-du-Jour et le long de la tranchée qui réunit ses deux bâtiments [2]. Mais nous ne tentons encore aucune contre-attaque, malgré notre très grande supériorité numérique [3].

Un peu après, la gauche du 33e et des fractions de la 30e brigade débouchent devant Saint-Hubert, comme nous l'avons vu. Bien qu'une partie de ces troupes soit masquée par le terrain, la gauche du 3e corps et la droite du 2e ouvrent un feu très vif. Dans Saint-Hubert, le 2e bataillon du 80e ne peut mettre que deux compagnies en ligne ; les

---

1. *R. H.*, III, 1904, 643, d'après le général de Tissonnière (*Revue du Cercle militaire*, 18 et 25 janvier 1902). Le rapport du colonel Merle, du 32e, 20 août, porte au contraire que, vers 2 heures, ce régiment « se porta en bataille sur la route dont il garnit les fossés », et où il resta jusqu'à 10 heures du soir.

2. Journal de la division Vergé, *R. H.*, II, 1904, 676.

3. Six compagnies (1re et 2e, 2e bataillon du 3e) devant toute la division Vergé.

autres, massées « dans les cours et les jardins de la ferme », reçoivent les projectiles prussiens sans pouvoir y répondre. Une batterie « tire sans relâche sur les bâtiments... couvrant les défenseurs d'éclats et de débris »[1]. Mais aucune disposition n'est prise par la division Aymard pour les secourir ou faciliter leur retraite.

Au contraire, Frossard a encore renforcé sa première ligne, déjà trop forte et qui n'était pas menacée. Vers 2 heures, il donne au général Fauvart-Bastoul l'ordre de soutenir la division Vergé. Le 23e de ligne porte ses 1er et 2e bataillons jusqu'à la crête au nord de la voie romaine; le 3e borde la route de Verdun au nord du Point-du-Jour[2]. Puis, un peu avant 3 heures, sur la demande instante du général Vergé, la batterie de mitrailleuses Dupré (9e du 5e) est dirigée sur cette ferme, « pour y battre, dit-on, des colonnes ennemies en retraite[3] ». Elle vient s'établir entre les deux bâtiments. Mais à peine a-t-elle commencé son tir qu'elle est soumise à « un épouvantable feu croisé d'infanterie et de plusieurs batteries prussiennes... En moins de dix minutes », vingt-trois chevaux sont tués; deux caissons sautent; personnel et matériel sont « menacés d'une destruction complète ». Le commandant Collangettes donne l'ordre de la retraite. Elle ne peut s'effectuer qu'avec le concours de l'infanterie[4].

A ce moment survient le 12e chasseurs, que Fauvart-Bastoul a également dirigé sur le Point-du-Jour. Avec le 3e bataillon du 23e, il contribue à dégager nos mitrailleuses. Puis il borde la route au sud de la ferme[5], où est déjà établi le 1er bataillon du 55e. C'est entasser inutilement nos troupes, en augmentant nécessairement leurs pertes.

---

1. Historique du 80e, *R. H.*, III, 1904, 196.
2. Journal de la division Fauvart-Bastoul; rapport du général Mangin; Historique du 23e, *R. H.*, II, 1904, 668, 690, 695.
3. Journal de la division, confirmé par le rapport du commandant Collangettes, 21 août, *R. H.*, II, 1904, 698.
4. Journal de la division; rapport Collangettes, 21 août; général de Tissonnière, *loc. cit.*, 87; Historique des batteries du 5e, *R. H.*, II, 1904, 714; rapport du général Sanglé-Ferrière, 19 août, *ibid.*, III, 1904, 195.
5. Journal de la division; rapport Mangin.

Enfin, pour remplacer les bataillons qu'il vient ainsi d'engager, Fauvart-Bastoul porte le 67e à la crête, en deuxième ligne. Il s'abrite dans la tranchée évacuée par le 12e chasseurs [1].

Un peu après 3 heures, les 2e et 3e corps ont sept bataillons déployés du Point-du-Jour à Moscou [2] et voyant directement les pentes à mi-côte desquelles s'élève Saint-Hubert. Douze autres, au moins, sont en arrière, mal abrités de l'artillerie prussienne par une crête peu marquée, mais prêts à intervenir contre une attaque venant de Gravelotte [3]. C'est dans ces conditions que nous allons laisser l'ennemi enlever Saint-Hubert et s'y maintenir sous nos feux.

Cette ferme comprend une maison d'habitation à deux étages, bordant au nord la route de Verdun, et deux granges, l'une à l'ouest, l'autre au nord. La façade opposée à la chaussée donne sur une cour entourée de murs à laquelle on accède par une porte cochère. A l'est, vers le Point-du-Jour un jardin triangulaire s'étend entre la route et un chemin de terre descendant vers le bois des Genivaux. Du côté de la chaussée, il est limité par un mur haut de 2 mètres ; vers le chemin, par un mur de 1 mètre environ. La porte cochère a été barricadée ; les murs sont crénelés et le premier étage de la maison peut être garni d'une deuxième ligne de défenseurs. Deux brèches assez étroites ont été ouvertes dans le mur nord-est.

Les faces les plus étendues sont celles du nord-est et du sud ; mais la première voit uniquement nos positions de Moscou ; la seconde est masquée par une crête à très courte distance. Quant à celle de l'ouest, elle mesure 150 mètres

1. Journal de la division ; rapport du colonel Thibaudin, s. d., *R. H.*, II, 1904, 697 ; trois compagnies du 3e bataillon sont en réserve à 100 mètres derrière les tranchées.

2. 3e chasseurs, 3e du 23e, 1er et 2e du 32e, 1er du 80e, 1er du 85e, 1er du 44e (*R. H.*, III, 1904, 646). Les 12e chasseurs, 1er et 2e du 55e, 1er du 76e, 77e sont établis au sud le long de la route.

3. 67e, 3e du 85e, 3e du 32e, 1er et 2e du 23e, 8e, 3e du 80e, 2e du 85e (*R. H.*, III, 1904, 646). On peut ajouter à cette énumération les 66e et 60e, les 2e et 3e du 44e qui sont à proximité, le long des bois de Châtel ou aux abords de Moscou.

seulement et ses vues sont très restreintes en dehors de la route. Les approches de l'ennemi seront donc très faciles. Par contre, le mur bas qui fait face à Moscou le protégera difficilement de nos feux quand il aura pénétré dans la ferme ; il lui sera moins aisé encore d'en sortir vers nos tranchées [1].

Les Prussiens qui ont débouché devant Saint-Hubert sont d'abord dans une situation délicate ; malgré les couverts du terrain, ils ne peuvent prendre la supériorité du feu sur un adversaire abrité derrière des murs. Enfin, quand les batteries des VIIe et VIIIe corps tirent sur la ferme, leurs différentes fractions se lèvent d'un commun accord pour donner l'assaut. Un feu destructeur balaie l'espace à parcourir ; mais celui-ci est restreint et l'ennemi le traverse d'un seul élan, atteignant presque simultanément les faces sud et ouest. Aucune ouverture ne trouant cette dernière, le plus grand nombre des assaillants remonte vers la chaussée et inonde avec ceux venus du sud la maison et la cour. D'autres descendent du nord dans le jardin, coupant la retraite des derniers défenseurs.

Quelques obus ont suffi pour chasser ceux des murs nord-est et sud, battus d'enfilade ou à revers. D'ailleurs, la situation de la ferme sur un plan très incliné permettait à l'ennemi de voir une grande partie du jardin. Ses tirailleurs criblent les défenseurs de feux dans le dos, sans qu'ils puissent y répondre. Le 2e bataillon du 80e a perdu plus du tiers de son effectif ; il va être enveloppé. Le commandant Molière, blessé à deux reprises, se résigne à la retraite. Mais elle est d'autant plus difficile que les portes ont été fortement barricadées. Les défenseurs se pressent au travers des deux brèches. Une quarantaine s'attardent derrière les créneaux et sont pris [2]. Plusieurs, dont les sergents

---

1. *R. H.*, III, 1904, 647. L'*État-major prussien*, II, 800, donne quelques détails contradictoires ; les ouvertures vers la route n'étaient pas barricadées ; *une* brèche était faite au saillant nord-est du mur du jardin.

2. Rapport Sanglé-Ferrière, 19 août ; Historiques des 80e et 85e, *R. H.*, III, 1904, 194, 197, 201 ; *État-major prussien*, II, 801. M. le général Tissonnière donne de cet épisode un récit coloré : « Le bataillon semble vouloir se former

Grès et Jammet, se font tuer sur place plutôt que de se rendre.

Tandis que le 1er bataillon du 67e et le 8e chasseurs s'emparent ainsi de la ferme et du jardin, trois autres compagnies (9e, 10e, 11e du 67e) débouchent du bois et s'élancent le long de la chaussée. Comme le 1er bataillon, elles ont à subir de grosses pertes sous notre feu croisé. Dans l'étroit espace entre les carrières et la ferme, seize officiers du 67e tombent morts ou blessés.

Un autre régiment, le 60e, prend également part à la prise de Saint-Hubert. Depuis 2h 45, son 3e bataillon est au sud de la route, dans le voisinage du bois, sous un feu vif; six compagnies sont encore dans le ravin, en marche pour le rejoindre (1er bataillon, 6e et 8e compagnies). Au moment de l'assaut, les 6e et 8e suivent la chaussée ; le 1er bataillon marche à leur droite. Mais ce dernier est bientôt arrêté par nos balles. L'une de ses compagnies (3e) pénètre dans la ferme, derrière les premières fractions du 67e. Quant aux 6e et 8e, elles poussent jusqu'à la face ouest, en arrière de laquelle elles s'arrêtent. Enfin les restes de trois compagnies du 33e (3e, 4e, 11e) ont suivi le mouvement du 60e et sont entrés avec ses éléments dans la ferme. C'est donc à quatre corps différents qu'appartiennent les assaillants de Saint-Hubert, circonstance qui ne facilite pas le rétablissement de l'ordre [1]. Les deux murs du jardin et les bâtiments sont fortement occupés, mais d'une façon irrégulière, en raison des pertes en officiers. « Qui a consommé ses car-

---

dans la cour; les obus éclatent dans les rangs qui tourbillonnent; une grande porte charretière s'ouvre au nord; tous s'élancent à la fois; les hommes se poussent, la porte s'engorge; un obus fait une trouée, lançant une grappe humaine dans la prairie. Un premier groupe sort; la porte s'obstrue de nouveau; de nouveau le canon déblaie l'obstacle et le bataillon évacue ainsi l'auberge (?) en plusieurs essaims, par cette porte et par celle de la route qui est moins battue. Il remonte au trot vers nous (les deux compagnies du 85e) et s'écoule... enlevant au passage mon escouade de droite qui suit le torrent... Une fusillade et une canonnade violentes de l'ennemi, qui s'est précipité dans la ferme, accompagnent les fuyards... » (*Revue du Cercle militaire*, 17 janvier 1902, 86-87).

1. 8e chasseurs; 1er bataillon, 9e, 10e, 11e compagnies du 67e ; 3e, 6e, 8e du 60e; 3e, 4e, 11e du 33e, auxquelles se joint bientôt la 1re du 28e. Total: 18 compagnies (*État-major prussien*, II, 803).

touches s'enfuit du jardin et cherche de nouvelles munitions, ainsi qu'un abri, derrière les bâtiments ou dans les carrières. Des détachements frais remplacent les hommes qui disparaissent ainsi. Des blessés affluent également vers l'arrière. Le courant est ininterrompu dans les deux sens.

« La grande masse des dix-huit compagnies s'abrite dans les carrières, derrière les bâtiments, le mur du sud ou dans les fossés de la route. Le peu d'officiers encore valides s'efforce de mettre de l'ordre dans ce chaos. Mais les groupes ainsi péniblement reformés se disséminent très vite, à l'occasion des continuelles tentatives faites sur chacun des flancs de Saint-Hubert pour reprendre l'offensive. Les débris des fractions engagées refluent derrière les couverts et y mettent tout, de nouveau, en désordre.

« Peu après 3 heures, il n'y a plus à Saint-Hubert une seule compagnie groupée, mais au plus quelques pelotons. Tout est pêle-mêle ; des monceaux de morts et de blessés augmentent la confusion [1]... »

Ce désordre tient avant tout à la fusillade continue que, des tranchées entre Moscou et le Point-du-Jour, nous dirigeons sur la ferme [2]. A gauche, quelques tirailleurs d'une compagnie du 23e sortent même de leurs abris pour mieux battre l'ennemi. Mais le capitaine est tué et cette tentative échoue. Nul autre effort pour user des avantages que donnent le chassepot, le nombre et le terrain. Sans doute les Prussiens disposent d'une très forte artillerie, en face de laquelle nous n'avons plus que quelques batteries. Mais le vrai motif de notre inaction est dans le parti pris de défense passive qui nous paralyse. Notre effort vise uniquement à garder nos positions : fâcheuse condition pour le succès.

Lors de la retraite du commandant Molière, le général Sanglé-Ferrière craint « une attaque vigoureuse de l'en-

1. Kunz, I, 7.
2. 1er bataillon du 44e, 1re et 2e compagnies du 1er bataillon du 85e, de Moscou ; puis, de droite à gauche, le reste de ce bataillon ; les 3e, 4e, 5e, 6e compagnies du 1er du 80e, les 1re et 2e du 32e, la 3e du 23e.

nemi ». Il se porte avec deux compagnies [1] entre les bâtiments du Point-du-Jour, derrière la tranchée déjà occupée par le 3e chasseurs. Puis il appelle à lui le 3e bataillon du 80e qu'il établit à droite et à gauche de cette ferme. Nous avons dès lors huit bataillons et demi répartis du Point-du-Jour à Moscou, sur 1,100 mètres environ. Leur entassement est extrême et leurs pertes, sous le feu de vingt-deux batteries, sembleraient devoir être très considérables. Nous verrons qu'elles sont légères, en réalité [2]. Mais ce déploiement prématuré nous interdit toute manœuvre. Il ne peut que nous confirmer dans la défense passive.

A peu près au moment de l'attaque de Saint-Hubert, les deux ailes de la 15e division tentent de nouveaux efforts contre notre ligne de combat. Les six compagnies du 33e [3] sortent des Sablières et courent vers le Point-du-Jour. Elles sont rapidement arrêtées par un feu destructeur et rejetées dans ces excavations. A leur gauche, le 3e bataillon du 60e se maintient au saillant du bois voisin de la route de Verdun, non sans de lourds sacrifices.

A l'aile opposée, dans le bois des Genivaux, un bataillon (2e du 28e) cherche à gagner du terrain vers Moscou. Parties du confluent des deux ruisseaux [4], les 6e et 8e compagnies suivent, pour gagner le plateau, le chemin creux menant vers l'Arbre mort. A plusieurs reprises elles sont arrêtées par nos feux au débouché du bois [5].

Au sud, le reste du 28e ne peut pas davantage atteindre le plateau. L'une de ses compagnies (1re) pousse jusqu'à Saint-Hubert après la prise de cette ferme ; les autres, déjà fortement éprouvées, se mêlent à plusieurs reprises dans le bois : « Çà et là leurs débris, sans officiers, glissent jusque dans le ravin. » Il faut les efforts du commandant de la bri-

1. 1re et 2e du 1er bataillon du 80e (*R. H.*, III, 1904, 655). Le rapport Sanglé-Ferrière, 19 août, *ibid.*, 194, porte *trois* compagnies.

2. Voir les pertes aux Annexes. Bon nombre sont imputables au fusil.

3. 1re, 2e compagnies, 2e bataillon (*État-major prussien*, II, 803).

4. Gardé par les 12e du 67e et 5e du 28e. La 7e du 28e se perd dans le bois.

5. L'*État-major prussien*, II, 803, signale même des retours offensifs répétés de nos troupes, qui paraissent n'avoir jamais eu lieu (Historiques des 44e et 59e).

gade, des colonels des 28e et 67e, pour ramener quelques groupes à la lisière[1]. Une fraction du 2e bataillon qui essaie encore de déboucher du bois à l'ouest de Saint-Hubert est rejetée par nos feux et ses débris refluent dans les carrières voisines.

Cette série d'échecs montre à la 15e division l'impossibilité de pousser plus avant pour l'instant. Dès 3h 30, elle limite ses ambitions à la défense du terrain conquis. Sans doute elle possède dans les Sablières, Saint-Hubert et le confluent des deux ruisseaux des points d'appui de quelque valeur. Mais, en cas d'attaque sérieuse, ils pèseraient d'un poids léger, contre ce qu'avance l'État-major prussien[2]. En outre, si les 2e et 3e corps ont été « fixés » par l'attaque de la 15e division, c'est qu'ils s'y sont singulièrement prêtés. De tous les documents ayant trait au 18 août, il se dégage ce fait que, nulle part, nous ne songeons à un retour offensif sérieux ; l'unique objet visé est la garde de positions que, en tout état de cause, nous quitterons le lendemain pour nous abriter sous Metz. « Fixer » un ennemi ainsi disposé ne présente, on en conviendra, nulle difficulté.

1. *État-major prussien*, II, 804 ; Hœnig, *Vingt-quatre heures de stratégie*, traduction, 175.

2. *État-major prussien*, II, 805. Le commandant Rigaud, du 7e chasseurs, serait parvenu, avec l'aide d'une ou deux compagnies du 29e, à refouler des Genivaux de l'infanterie prussienne (sans doute des 5e et 8e compagnies du 67e) [*R. H.*, III, 1904, 657, d'après le rapport, très peu compréhensible, de cet officier, *ibid.*, 182].

XIV

CONTRE-ATTAQUE DE LA BRIGADE JOLIVET

Intervention de Gœben. — Ordres de Steinmetz et de Zastrow. — Tentative de la 1re division de cavalerie. — Désordre de sa retraite. — Intervention du 39e. — Contre-attaque de la brigade Jolivet. — La 31e brigade. — Notre artillerie. — La Ire armée vers 5 heures.

De Gravelotte, Gœben observe ce combat et se rend compte de ses difficultés. « Pénétré de la nécessité » de renforcer la 15e division, il prescrit dès 3 heures à la 31e brigade de passer le ravin et de la soutenir dans la direction de Moscou. En même temps, il appelle les batteries de la 16e division, jusqu'alors en réserve à l'ouest de Gravelotte, et les fait intercaler dans la grande ligne d'artillerie déjà constituée [1]. Ainsi la totalité des batteries du VIIIe corps et les trois quarts de son infanterie vont être engagés, contre les intentions bien connues de Moltke, pourtant à très faible distance [2]. L'erreur initiale commise par la Ire armée a été, non d'occuper le ravin de la Mance, ce qui s'imposait pour couvrir son déploiement d'artillerie, mais d'y envoyer des forces de beaucoup au-dessus des besoins. De là l'extension prise par le combat à l'est du ravin et les échecs qui ont résulté. Ils vont encore se reproduire.

La 31e brigade s'est déjà portée derrière la ligne d'artillerie, dans l'intervalle de Gravelotte et de Mogador. Suivant l'ordre donné, elle se rapproche du champ de bataille. Le 29e, en colonne, suit la route de Verdun ; le 69e, en ligne de colonnes de compagnie, marche au nord. Au moment de la

1. Elle s'établit immédiatement au nord de la chaussée, entre l'artillerie à cheval et les batteries montées, dans cet ordre (de gauche à droite) : 6e légère, 6e et 5e lourdes, 5e légère (*État-major prussien*, II, 806).

2. D'après Hœnig, *loc. cit.*, 201, Gœben pense que, sans ce renfort, la 15e division ne serait plus capable de résister à une contre-attaque. De là l'engagement de la 31e brigade.

mise en mouvement, on apprend que la gauche de la 30e brigade a besoin de prompts secours dans le bois des Genivaux. Le 3e bataillon, les 7e et 8e compagnies du 69e obliquent vers le confluent des deux ruisseaux ; le reste suit le mouvement général.

D'autres troupes ont pris la même direction, sur l'ordre de Steinmetz. Au moment où l'artillerie du VIIe corps effectuait son bond en avant, le commandant de la Ire armée s'est porté à l'est de Gravelotte. Vers 2h 15, Gœben lui rend compte de la « marche favorable du combat ». Bientôt après survient un rapport du général von Wedell portant que, « dans la situation présente, l'enveloppement de la gauche française assurerait aux Allemands la conquête des hauteurs opposées ». Les propres observations de Steinmetz semblent confirmer cette appréciation hâtive. Notre feu d'artillerie a sensiblement décru ; nos batteries ont commencé à se retirer ; les fermes du Point-du-Jour et de Moscou sont en flammes. « Sur tous les points, on voit l'infanterie prussienne s'avancer avec élan ; les troupes françaises se replient vers la crête, surtout au moment de la prise de Saint-Hubert, par bandes entières et en pleine dissolution [1]. » On voit à quel point l'idée préconçue influe sur les observations de Steinmetz et de son entourage. Sans doute notre artillerie a presque abandonné la lutte ; plusieurs batteries ont reflué derrière nos positions, mais l'infanterie, qui a suivi cet exemple, représente moins de trois bataillons d'avant-postes épars sur un très grand front. On ne peut rien en conclure pour la grande masse de nos troupes. Au contraire, Steinmetz y voit la preuve d'un « fort ébranlement ». De là à la pensée de provoquer la solution, peut-être à bref délai, sur cette partie du champ de bataille, il n'y a qu'un pas et il est franchi. L'instant ne saurait être plus favorable. Sans doute la décision que va prendre Steinmetz est contraire aux directives de Moltke, mais qu'importe ! La Ire armée, jusqu'alors tenue trop souvent à l'écart,

1. *État-major prussien*, II, 809.

aura du moins enlevé à la IIe la gloire d'en finir avec l'adversaire. Dans l'esprit de Steinmetz, qui n'a pas oublié ses démêlés récents avec Moltke et Frédéric-Charles, cette considération est sans doute toute-puissante.

Quoi qu'il en soit, il décide de porter un coup énergique dans notre front et notre flanc gauche. Au cas d'un retour offensif suivi de succès, les lisières fortement occupées des bois et, au besoin, la longue ligne d'artillerie encadrant Gravelotte assureraient la retraite. C'est dans ces conditions que l'ordre ci-après est donné vers 3 heures: « La 1re division de cavalerie franchira immédiatement le défilé de Gravelotte ; son régiment d'avant-garde, protégé par le feu des batteries du VIIe corps qui accompagneront la division, passera en arrière de Saint-Hubert, obliquera vers la gauche dans la direction de Moscou, pour se jeter sur l'ennemi, qui est en train de battre en retraite ; il ne dépassera pas les glacis de Metz. Toute la division suivra ce régiment[1]. » En même temps, la 26e brigade d'infanterie est invitée à marcher d'Ars-sur-Moselle vers Vaux, pour agir contre notre extrême gauche.

Enfin, sur l'invitation de Steinmetz, Zastrow prescrit à l'artillerie du VIIe corps de franchir le défilé, pour aller prendre position, au delà du ravin, sur les hauteurs au sud de la route de Verdun. La 27e brigade, qui est à l'ouest de Gravelotte, poussera jusqu'à la lisière du bois afin de couvrir ces batteries[2].

Il serait superflu de souligner les erreurs ressortant de ces ordres. Tandis que Gœben juge la situation assez délicate pour que la 15e division ait besoin de renforts immédiats, Steinmetz et, avec lui, Zastrow croient n'avoir plus qu'à moissonner les lauriers d'une facile victoire ! Le premier va engager une division de cavalerie dans un défilé

1. *R. H.*, III, 1904, 662, d'après von Junck, *Die I. Kavallerie Division im Kriege 1870-1871*, et Hœnig, *Vingt-quatre heures de stratégie*, traduction, 206. L'*État-major prussien*, II, 809, ne donne qu'une pâle analyse de cet ordre, sans la phrase relative aux glacis de Metz. Elle mérite, certes, d'être reproduite.

2. *État-major prussien*, II, 809.

qui peut être tout entier battu par nos feux. Il lui recommande de ne pas dépasser les glacis de Metz dans la poursuite! Évidemment il croit à une déroute commençante, à un effroyable désordre comme celui du corps de Marmont après le hourrah d'Athis. Pourtant les circonstances diffèrent, et le « lion de Nachod » va s'en rendre compte.

En résumé, au moment où la 15e division s'arrête devant nos positions, de nouvelles troupes prussiennes sont en mouvement derrière elle, destinées, les unes à la renforcer, les autres, au contraire, à tirer parti d'un succès plus que problématique.

Entre 3 et 4 heures, Gravelotte, encombré de blessés qui affluent aux ambulances et aux places de pansement, est organisé pour la défense et occupé en conséquence. A l'ouest, outre la 32e brigade et d'autres troupes, il y a nombre de colonnes de munitions, de voitures de toute espèce et de chevaux de main. Au nord, l'artillerie du VIIIe corps est en pleine action; en avant d'elle, le 69e marche vers le bois des Genivaux. Plusieurs batteries du VIIe corps, venant du sud, atteignent la tête du défilé où s'est déjà engagé le 29e. Derrière elles, les 9e et 15e hussards accourent de l'ouest, et la 1re division de cavalerie descend de Malmaison avec sa batterie à cheval. La 2e brigade se rassemble à la lisière ouest du bois de Vaux, au sud de la route. Déjà deux bataillons du 39e gagnent le ravin à la droite du 29e. Parmi ces troupes, l'opinion à peu près unanime est qu'il s'agit de porter le dernier coup à un ennemi déjà chancelant[1]. Leur surprise va être complète.

L'artillerie de corps de Zastrow est en tête des batteries qui se portent à l'est du ravin. Puis vient celle de la 14e division. Seules les quatre premières peuvent dépasser le 29e pour atteindre le versant opposé. Derrière elles, la 1re division de cavalerie s'intercale dans la colonne, obstruant pour un temps très long toute l'étendue du défilé. Une partie des

1. *État-major prussien*, II, 810.

batteries de queue va reprendre le feu à l'est de Gravelotte[1]; les autres se reportent en réserve à l'ouest de ce village.

Cependant les quatre batteries de tête (4e et 3e légères, 3e à cheval et 4e lourde) suivent au trot la route de Verdun, dépassant le 29e qui marche péniblement sur les bas côtés. Les capitaines ont pris les devants. Ceux des 4e légère et 4e lourde sont grièvement blessés avant d'être sortis du défilé; l'attelage entier d'une des pièces de la 4e légère s'abat sous nos projectiles. Les cinq autres parviennent néanmoins à dépasser les carrières de Saint-Hubert et à mettre en batterie au sud de la chaussée, sur la ligne même des tirailleurs du 1er bataillon du 60e. A leur gauche, la 3e à cheval vient s'établir tout entière et en ordre; la 3e légère continue vers Saint-Hubert et trouve sur la route, à l'abri du mur de l'enclos, un emplacement assez favorable, face à Moscou comme les précédentes. Quant à la dernière (4e lourde), qui débouche du défilé sous un feu d'artillerie et d'infanterie toujours plus violent, elle ne peut même pas se mettre en batterie et regagne le ravin. La 4e légère, dès son premier coup de canon, est « dans une situation désespérée ». Un feu très vif venant de la partie nord des carrières du Point-du-Jour provoque de telles pertes parmi ses servants, que deux pièces seulement peuvent combattre quelques instants. Il faut les ramener vers la lisière, non sans les derniers efforts. Plusieurs demeurent à l'abandon jusqu'au soir.

Les deux autres batteries subissent de fortes pertes, mais parviennent néanmoins à maintenir leurs positions. La 3e à cheval combat surtout l'artillerie du 3e corps à l'ouest de Moscou. Bien que ses pertes atteignent finalement 37 hommes,

---

1. En batterie à l'est de Gravelotte : 2e à cheval et 3e lourde (artillerie de corps); 2e lourde (14e division); 5e, 6e lourdes, 6e légère (13e division); en réserve à l'ouest : 1re lourde, 1re et 2e légères (14e division) [*État-major prussien*, II, 811).

Suivant Hœnig, *loc. cit.*, 208, le commandant de l'artillerie du VIIe corps hésite à faire exécuter l'ordre de Zastrow. Il prescrit même aux officiers supérieurs « de trouver moyen de faire n'importe quoi, les empêchant, sur le moment, d'amener les avant-trains, pour gagner quelques minutes. Ces quelques minutes pourraient peut-être sauver la situation... ».

dont le capitaine, et 75 chevaux, elle demeure stoïquement en place.

La 3e légère, abritée de front par le mur sud de Saint-Hubert, reste exposée de flanc et de revers aux coups venant du Point-du-Jour. Elle agit pourtant de la manière la plus efficace contre les batteries de Moscou, arrêtant, à plusieurs reprises, nos colonnes d'infanterie qui descendent vers le ravin.

La 1re division de cavalerie suivait immédiatement ces quatre batteries, formée en colonne de pelotons, la batterie à cheval entre les deux brigades. Le 4e ulans, qui est en tête, doit gagner aussi vite que possible la sortie du défilé, de façon à charger au sud de Saint-Hubert l'ennemi en retraite. Le lieutenant-colonel von Radecke a pris les devants vers la ferme. Il rencontre le commandant de l'artillerie de corps, colonel von Helden-Sarnowski, qui le met au courant de la situation.

Lorsque, après mille difficultés, le 4e ulans réussit à se dégager du défilé, encombré au delà de toute imagination [1], il prend le galop et se déploie face au Point-du-Jour. Nulle part on n'aperçoit d'objectif pour une charge; après quelques instants [2], pendant lesquels les pertes s'accroissent constamment, le régiment fait demi-tour; une partie longe la route pour retourner vers Gravelotte; le reste descend

1. *État-major prussien*, II. 814. Hœnig donne un vivant aperçu de cette immense confusion : « On n'avait qu'*une seule route* qui, par-dessus le marché, était battue par le feu ennemi; *cinq commandements différents* jetèrent au même moment sur cette route *unique* un régiment d'infanterie, le 29e, encadré par deux autres, le 39e et le 74e (60e ?), puis une division de cavalerie avec sa batterie et quatre autres batteries, enfin les 9e et 15e régiments de hussards, qui ne dépendaient pas du même commandement, l'un étant du VIIe corps et l'autre du VIIIe ; entre ces corps il n'y avait pas la moindre entente préalable; on n'avait pas déterminé l'ordre dans lequel ils devaient marcher et l'on avait laissé aux masses le soin de se débrouiller pour franchir le défilé !... La 31e brigade devait *renforcer ;* la 1re division... *poursuivre ;* la 27e brigade *servir de soutien* au mouvement; l'artillerie devait *le protéger !...* c'était le chaos et la confusion dans la *direction,* dans la destination propre et le mode d'emploi des différentes armes, dans les conceptions tactiques, dans la manière d'apprécier les événements antérieurs » (*Vingt-quatre heures de stratégie,* traduction, 210).

2. *État-major prussien.* Hœnig et Kunz écrivent « une demi-heure », ce qui paraît invraisemblable. En tout cas, cet arrêt sous le feu est difficile à justifier.

dans le ravin à travers bois et gagne le moulin de la Mance.

Le gros de la division, formé en colonne par trois et rompu en plusieurs tronçons par suite de l'encombrement croissant, n'atteint même pas la sortie du défilé. Hartmann a pu se convaincre de l'impossibilité d'employer à l'est du ravin de grandes masses de cavalerie. Pour éviter d'inutiles sacrifices, il fait sonner *Demi-tour*[1] et l'immense confusion en est accrue.

« Dans cette masse effroyablement enchevêtrée descendent au galop du plateau des avant-trains dont les attelages, en partie blessés, se sont emportés. Le 29e essaie de se dégager de ce fouillis, mais il est mis dans la plus mauvaise posture... Que l'on ajoute à cela un incroyable nuage de poussière, si épais que l'on peut à peine y voir, et le feu meurtrier des Français qui frappe au milieu de ces amas fortement serrés d'hommes et de chevaux. On se presse, on se pousse, on se heurte, on crie, on jure, on gémit. C'est une scène que l'on a peine à imaginer. Tout à coup retentit de l'arrière, du côté de Gravelotte, le signal *Demi-tour* et cette masse énorme de cavaliers disparaît du côté d'où elle est venue[2]... »

Vers 4^h^ 30, la 1re division reprend son emplacement au sud-ouest de Malmaison; le 4e ulans l'y rejoint. Quant à la batterie à cheval, elle rentre dans la ligne d'artillerie du VIIIe corps. Enfin les 9e et 15e hussards se reportent à l'ouest de Gravelotte.

Ces mouvements ne sont pas sans influer sur le moral de l'infanterie. Pressés par nos tirailleurs qui sortent des tranchées du Point-du-Jour, les Prussiens aventurés à l'est du bois ne peuvent leur résister. Les trois compagnies du 60e[3], déjà fortement éprouvées, sont refoulées dans le ravin. Les fractions du 33e dans les Sablières refluent en partie jusqu'au bois. Déjà nos balles atteignent le point d'observa-

1. *État-major prussien*, II, 815.
2. Kunz, I, 10.
3. 1re, 2e, 4e. La 3e est dans Saint-Hubert (*État-major prussien*, II, 815).

tion de Steinmetz à l'est de Gravelotte : des officiers, des chevaux sont tués ou blessés autour de lui.

Ce désordre est surtout sensible vers 4h 30. Il est de courte durée. Si les troupes les plus avancées de la 15e division cèdent à nos contre-attaques ou se groupent en désordre sous nos projectiles, des fractions encore intactes interviennent sur toute la ligne.

Pendant que les 1er et 2e bataillons du 39e traversaient le ravin, le colonel Eskens a pris les devants. Il atteint la sortie du défilé au moment même où la 4e lourde refluait vers le ruisseau et prescrit à une petite fraction du 67e de la soutenir. Avec ses deux bataillons, il occupe le bois et le terrain avoisinant entre Saint-Hubert et le saillant à l'ouest des carrières du Point-du-Jour. Son 3e bataillon ne tarde pas à le rejoindre[1]. Dès lors, malgré son éparpillement, le 39e sert de point d'appui aux fractions déjà très réduites de la 29e brigade. Le 33e tient les carrières de Saint-Hubert et les Sablières[2]. Vers 3h 45, des fractions de trois compagnies (1re, 6e, 8e), entraînées par le capitaine von Wobeser, attaquent les carrières du Point-du-Jour déjà partiellement occupées par leur régiment, ce qu'elles ignorent. A droite, le lieutenant Eltester, avec la 2e compagnie et partie de la 3e, tente de s'y jeter également. Mais, après avoir parcouru 300 pas environ, Wobeser et son détachement se couchent à terre, hors d'haleine. Eltester regagne le saillant du bois à l'ouest des carrières[3]. Enfin le 1er bataillon se rassemble dans le ravin et le 3e au saillant du bois voisin de la route.

Autour de Saint-Hubert, la situation n'a pas changé sensiblement. Toutefois les fractions à l'ouest sont gênées par les feux de flanc venant de Moscou; elles se replient peu à peu dans les carrières voisines. Par contre, un nombre assez considérable d'isolés venant du sud se sont jetés dans la

---

1. Voir dans Kunz, I, 14, les emplacements du 39e vers 5 heures. Cette répartition n'est pas conforme à celle de l'État-major prussien.
2. *État-major prussien*, II, 817.
3. Kunz, I, 10. La 6e compagnie du 39e est aussi au saillant.

ferme; les deux batteries continuent de combattre avec la même ténacité.

A ce moment (3^h 45 environ), l'aspect des choses change brusquement. Des tranchées du Point-du-Jour sortent des nuées de tirailleurs qui refoulent toutes les fractions éparses au nord des grandes carrières et « gagnent avec une inquiétante rapidité la lisière est des bois de Vaux [1] ». De la route de Verdun, le général Jolivet observait le débouché des bataillons du 39ᵉ. « Derrière les tirailleurs prussiens... on vit sortir une forte colonne d'infanterie qui s'arrêta à 150 mètres environ en avant du bois, derrière un pli de terrain qui le garantissait à peu près de nos projectiles [2]. »

Craignant une attaque prochaine, Jolivet prend les devants. Il déploie les 2ᵉ et 3ᵉ bataillons du 76ᵉ, jusqu'alors en réserve, le long de la route à la gauche du 3ᵉ chasseurs ; ils y doublent les 1ᵉʳ et 2ᵉ du 55ᵉ [3]. Quelques instants après, les fractions du 33ᵉ conduites par Wobeser et Eltester menacent les grandes carrières. Aussitôt Jolivet jette en avant le 1ᵉʳ bataillon du 76ᵉ, commandant de Brauneck, avec ordre de séparer ces deux groupes d'assaillants. Deux ou trois compagnies du 55ᵉ (2ᵉ bataillon), entraînées par l'exemple, suivent ce mouvement. Quoiqu'il soit restreint à une faible portion de notre ligne [4], il réussit entièrement. D'ailleurs, des carrières, des fractions du 77ᵉ poussent aussi vers le bois. La 2ᵉ compagnie du 3ᵉ bataillon, primitivement en grand'-

---

1. Kunz, I, 11 ; Hœnig, 227. Les hommes du 33ᵉ aventurés dans les grandes carrières s'enfuient en criant : « Nous sommes tournés ! Nous sommes tournés ! » (Hœnig, *Der Kampf um die Steinbrücke von Rozérieulles*, cité par la *R. H.*, III, 1904, 672).

2. Journal de la brigade, reproduction textuelle du rapport du général, *R. H.*, II, 1904, 682.

3. Journal de la brigade Jolivet. L'Historique du 76ᵉ (*R. H.*, II, 1904, 685) porte au contraire que le 3ᵉ bataillon est maintenu en réserve derrière la gauche.

4. Il est exécuté par « une partie du 1ᵉʳ bataillon » (Historique du 76ᵉ) ; Historique du 55ᵉ. « Il est à regretter vivement que l'ordre général d'une attaque des 2ᵉ et 3ᵉ corps n'ait pas été donné, les résultats eussent été incalculables... Ce mouvement général était demandé à grands cris... Il y était répondu systématiquement : « Affaire d'avant-garde. » Le colonel du 55ᵉ fut forcé de mettre... une persistance, une persévérance tout exceptionnelles à maintenir son régiment dans ses positions défensives... » (W. [général de Waldner-Freundstein], *Saint-Privat, le Point-du-Jour*, 12).

garde, met baïonnette au canon et charge, appuyée de deux autres (1[re] et 2[e] du 1[er])[1].

Malheureusement, cette contre-attaque laisse intactes la batterie prussienne embusquée sur la route (3[e] légère) et la ferme de Saint-Hubert. Les Sablières sont reprises, ainsi que la partie ouest des grandes carrières. Les tirailleurs du 33[e] courent en désordre vers le bois, salués par les balles du 60[e] qui tire indistinctement sur amis et ennemis. Cette erreur leur donne le coup de grâce. Ils « perdent entièrement la tête, descendent dans le ravin et disparaissent jusqu'à la fin de l'action[2] ». Beaucoup gagnent la lisière ouest des bois, s'étant allégés de leur coiffure et de leurs armes.

C'est le 39[e] qui arrête notre contre-attaque ; le colonel Eskens jette à sa rencontre une compagnie environ (8[e] et partie de la 5[e]) ; des fractions des 29[e] et 60[e] se joignent à elle ; la 7[e] suit leur mouvement sur la gauche. Les Sablières sont réoccupées et nous ne gardons que la partie sud des grandes carrières.

On sait combien le 29[e] a été gêné dans son mouvement par l'artillerie et par les escadrons de Hartmann. Seules, ses 1[re] et 4[e] compagnies parviennent à se déployer, sans trop de peine, au sud de la route ; la 1[re], après une tentative inutile pour déboucher vers le Point-du-Jour, se rabat sur Saint-Hubert ; la 4[e] se porte en ligne avec les fractions des 39[e], 33[e] et 60[e][3]. Quant au 3[e] bataillon, il est mis en désordre par la cavalerie ; le gros oblique vers Moscou, poussant à très courte distance de notre ligne. Il s'y maintient quelque temps. Au 2[e] bataillon, les 6[e] et 7[e] compagnies dépassent Saint-Hubert, échouent dans leurs tenta-

---

1. Historique du 76[e]. Ce document ne porte nullement que le 76[e] fit 300 prisonniers comme l'avance la *R. H.*, III, 1904, 674.

2. Kunz, I, 11 ; Hœnig, 237. D'après Kunz, les groupes de Wobeser et d'Eltester ne sont pas entraînés dans cette débâcle.

3. Kunz, I, 12. La 3[e] se porte ensuite à Saint-Hubert ; la 2[e] reste dans les carrières à l'ouest. Lorsque la 1[re] pénètre dans les jardins de Saint-Hubert (3[h]45 environ), il n'y a *personne*, sauf des morts et des blessés. Des fractions du 8[e] chasseurs, la 1[re] compagnie du 28[e], puis la 3[e] du 29[e] réoccupent ensuite les murs.

tives contre nos tranchées et se disloquent en plusieurs tronçons ; la 5e fait de même après une attaque vers Moscou[1]. Bref, l'action du régiment s'émiette dans plusieurs directions, sans résultat positif, mais non sans pertes. De même pour le 69e. Après une pénible traversée des bois, son 1er bataillon a débouché vers Saint-Hubert ; ses attaques échouent et ses compagnies s'éparpillent en groupes sans cohésion[2]. Six autres compagnies (7e et 8e, 3e bataillon) ont obliqué fortement vers le nord, dans la direction du confluent des deux ruisseaux et du bois des Genivaux[3].

Ainsi l'action de cette brigade, qui pourrait être considérable si elle portait sur un point de notre ligne, s'éparpille, faute de direction, sur un front très étendu ; les résultats sont à peu près nuls, mais les pertes considérables.

Cependant la batterie à cheval aventurée près de Saint-Hubert est complètement épuisée. Elle n'a plus de servants que pour une pièce. Malgré tout, le capitaine Hasse s'obstine à son rôle de sacrifice. Il faut les ordres de ses chefs pour le lui faire abandonner. On amène des attelages de l'arrière et, un peu après 5 heures, la batterie se retire emmenant ses blessés sur les avant-trains. Il ne reste plus que la 3e légère[4].

Contre ce qu'on pourrait croire, l'artillerie du 2e corps n'a pris aucune part au retour offensif de la brigade Jolivet. Les batteries reportées vers l'est, pour se réapprovisionner[5], ne termineront cette opération qu'à la nuit, en sorte qu'elles restent inutilisables. D'autres[6], qui ont encore des projectiles, demeurent face aux bois de Vaux, dans l'attente d'une attaque contre notre flanc gauche. Plusieurs, enfin, gardent

1. La 8e reste en soutien des batteries de Saint-Hubert.
2. Les 5e et 6e se jettent autour de Saint-Hubert (Kunz, I, 12).
3. Les 7e et 8e obliquent encore plus à l'ouest et se heurtent au 2e bataillon de notre 29e qui les rejette jusqu'au confluent (*État-major prussien*, II, 820 ; *R. H.*, III, 1904, 676).
4. *État-major prussien*, II, 821.
5. 5e, 6e, 12e du 5e (*R. H.*, III, 1904, 677).
6. 7e et 8e du 5e ; la 9e du 5e, considérée comme hors de combat, rejoint sa réserve sur la route de Moulins (*R. H.*, III, 1904, 678).

l'inaction sans motif connu [1]. Il ne serait pourtant pas impossible de trouver des emplacements à peu près défilés de l'artillerie prussienne. Nos batteries pourraient ainsi prendre part à la résistance du 2e corps, selon leur devoir le plus étroit.

Celles de la gauche du 3e corps sont heureusement moins passives. Aux six batteries en action vers Moscou, lors de la prise de Saint-Hubert [2], d'autres se joignent dès que l'ennemi démasque son offensive [3]. Par contre, plusieurs renoncent à la lutte [4]. En somme, vers 5 heures du soir, le 3e corps n'a plus que huit batteries au feu. Encore la plupart tirent-elles d'une façon très intermittente. Cinq sont en réserve [5].

Vers 5 heures, un arrêt du combat se produit sur le front de la Ire armée, à peu près comme sur celui de la IIe et pour des motifs analogues. Les Prussiens arrivés au pied de notre principale position sont incapables de l'assaillir, sans de nouveaux renforts. Épuisés par leurs pertes, ils gardent une attitude défensive. Quant à nos troupes, elles restent dans leurs tranchées, ne tentant pas de mettre à profit l'heure fugitive d'une contre-attaque générale. L'ambition du commandement ne vise qu'à la conservation de nos positions; il sait qu'il les évacuera le lendemain, quoi qu'il fasse.

---

1. A la réserve, les 10e et 11e du 5e (12) rentrent au camp; les 7e et 8e du 17e (4 à cheval) ne tirent plus un coup de canon; la 6e du 15e reste avec les précédentes derrière la crête 346-347. La 10e du 15e fait face aux bois de Vaux avec les 7e et 8e du 5e, 7e du 2e (*R. H.*).

2. 6e du 11e; 11e, 12e, 9e du 4e; 9e du 11e aux abords de Moscou; 1re du 17e (à cheval) derrière la crête 342 à l'est (*R. H.*).

3. La 8e du 11e (mitrailleuses) ouvre le feu sur les masses de cavalerie et d'artillerie apparues vers Saint-Hubert; elle a repris place derrière l'épaulement qu'elle occupait au sud de Moscou. Il ne semble pas que la 5e du 11e exécute un tir progressif sur les batteries près de Saint-Hubert comme l'écrit la *R. H.*, III, 1904, 679. D'après l'Historique du capitaine Mignot, *ibid.*, 188, son tir *progressif à partir de 1,800 mètres* ne peut s'appliquer à ces batteries. La 5e du 11e ne reparaît que beaucoup plus tard, à la nuit.

4. La 11e du 4e interrompt son feu qu'elle juge inefficace; la 12e du 4e regagne son bivouac, puis reparaît sur la crête et reprend la lutte à de rares intervalles; la 8e du 11e passe en réserve (*R. H.*, III, 1904, 680).

5. Aux abords de Moscou, cinq batteries: 7e, 6e du 11e; 11e, 9e du 4e; 9e du 11e; sur la crête à l'est, trois batteries: 1re du 17e, 12e du 4e, 5e du 11e; en réserve, 8e, 10e, 11e, 12e du 11e; 2e du 17e (*R. H.*, III, 1904, 680).

Pourtant, les circonstances seraient favorables. Il s'est produit un enchevêtrement inextricable parmi les assaillants. A la gauche du VIIIe corps, sous bois, ce sont surtout des compagnies des 30e et 31e brigades, mélangées. A Saint-Hubert, dans les carrières voisines, sept corps différents sont représentés par des fractions plus ou moins fortes. Au sud, la majeure partie de la 29e brigade encadre le 39e qui est de la 27e ; le 74e est prêt à intervenir entre Gravelotte et la lisière ouest du bois. Les bataillons des 25e et 28e brigades sont encore pour la plupart à leurs emplacements primitifs des bois de Vaux et près des batteries du VIIe corps[1]. Il reste une réserve générale, surtout composée de cavalerie : à l'ouest de Gravelotte, les trois régiments de hussards de la Ire armée, la 32e brigade et trois batteries ; à Malmaison, la 1re division. Enfin, à l'extrême droite, la 26e brigade s'est déjà engagée, nous le verrons, contre celle du général Lapasset[2].

1. Six batteries encore en action ; toutes celles du VIIIe corps sont au feu.
2. *État-major prussien*, II, 822.

XV

BAZAINE ET SES RÉSERVES

Bazaine à son quartier général. — Renseignements reçus. — Bazaine et la Garde. — Mouvements de la Garde. — Bazaine et la bataille. — Mission Guioth. — Bazaine et le commandant de Beaumont. — Rentrée de Bazaine à Plappeville.

La bataille est engagée de Sainte-Ruffine à Roncourt que Bazaine n'a pas encore quitté son quartier général de Plappeville. Sans doute la direction du vent et la configuration du terrain assourdissent la canonnade, si violente qu'elle soit[1]. Mais des renseignements précis lui parviennent dès l'apparition des colonnes allemandes[2]. Entre midi et 1 heure le colonel Lewal lui envoie un officier pour l'avertir que la bataille est engagée[3]. Vers 1 heure, l'un des sous-officiers en observation au mont Saint-Quentin rend compte que « des masses considérables » passent la Moselle et montent « par la vallée de Gorze[4] ».

Dès la première heure, le commandant en chef sait donc l'importance de l'action engagée. Il ne paraît pas s'en émouvoir. Entendant le canon, Jarras donne l'ordre de seller et se rend auprès de lui, convaincu qu'il le trouvera prêt à partir. Loin de là. Bazaine le renvoie, l'invitant « à prendre patience », lui « recommandant de pousser avec la plus grande activité un travail d'avancement... impatiemment attendu dans toute l'armée... ». Il répète à tout instant que cette affaire ne peut être sérieuse, sans que rien, absolu-

1. Le lieutenant-colonel Fay est formel à cet égard dans sa déposition au Procès Bazaine. Voir aussi son livre, p. 103, et la note du général Bourbaki, *R. H.*, IV, 1904, 486. Le général d'Andlau, autre témoin oculaire, est d'un avis opposé (*op. cit.*, 86).

2. Voir *suprà*, p. 425.

3. Procès Bazaine, *Compte rendu sténographique quotidien*, déposition Lewal, 155.

4. Note du colonel Melchior reproduite par Bazaine, *Épisodes*, 104.

ment rien, justifie cette appréciation, si contraire à la vraisemblance et aux observations déjà faites.

Nous avons dit qu'entre 1 heure et 2 heures le capitaine de Bellegarde se présente au grand quartier général, de la part du commandant du 6e corps, pour réclamer des secours en hommes et en munitions [1]. « Vous direz au maréchal Canrobert, répond Bazaine, que je donne l'ordre au général Bourbaki de lui envoyer une division de la Garde pour le cas où l'attaque dont il est l'objet deviendrait plus sérieuse... » Il promet également « une batterie de 12 [2] ». En réalité, ordre est donné de diriger vers Saint-Privat deux batteries de la réserve générale. Mais, par suite de lenteurs de transmission ou de toute autre cause, elles ne quittent le mont Saint-Quentin qu'entre 3 heures et 4 heures, pour n'arriver à Saint-Privat que vers 6 heures. Déjà il sera bien tard.

D'autre part, Bazaine invite le commandant du 6e corps à envoyer ses caissons se réapprovisionner à Plappeville [3]. Assurément le procédé serait peu rationnel pour des troupes déjà engagées. Le général Soleille s'en rend compte et donne au commandant Abraham l'ordre de conduire à Saint-Privat vingt caissons de munitions [4].

Des retards se produisent encore, qu'il aurait été facile d'éviter. Ce convoi quitte vers 5 heures seulement les abords ouest du fort de Plappeville; il ne sera près de la ferme Marengo qu'après 6 heures [5].

Dans la matinée, nous l'avons vu, Bourbaki reçoit du maréchal l'ordre de porter une brigade sur l'éperon au nord-ouest de Châtel. Vers midi, le général Brincourt prend cette

1. Voir *suprà*, p. 484.
2. Déposition Bellegarde à l'instruction du procès Bazaine, *R. H.*, IV, 1904, 102.
3. Auprès d'un parc mobile venu de Metz sous le commandement du chef d'escadron Maignien (*R. H.*, IV, 1904, 103).
4. Journal du général Soleille, *R. H.*, IV, 1904, 721 : huit de 4, quatre de 12, huit de cartouches modèle 1866 (Note du commandant Maignien, 19 août, non reproduite par la *R. H.*).
5. Déposition du commandant Abraham à l'instruction du procès Bazaine, *R. H.*, IV, 1904, 104.

direction, « avec mission expresse de s'y maintenir jusqu'à nouvel ordre [1] ».

Vers 1 heure, les 1[er] et 2[e] voltigeurs, la compagnie divisionnaire du génie ont atteint la position indiquée et s'y installent en vue de la défendre [2]. Ainsi commence l'émiettement de la Garde, qui se poursuivra jusqu'à la fin de la bataille. Groupée, elle pourrait frapper un coup sérieux; répartie en plusieurs tronçons, elle ne parviendra pas à rétablir une situation déjà compromise [3].

Le général Bourbaki sait, depuis 9 heures du matin, par le capitaine de Mornay-Soult, que nous devons nous attendre à une grande bataille [4]. Entre 1 heure et 2 heures, il apprend que « le maréchal Canrobert est attaqué sur sa droite [5] » et consigne toutes ses troupes dans leurs bivouacs. Puis, ne recevant aucun ordre et apprenant que l'on entend « une assez forte canonnade », il monte à cheval avec son état-major [6], pour se rendre compte de la situation. En passant près du bivouac des grenadiers, il prescrit de les tenir prêts et prend ensuite la direction d'Amanvillers. Du Gros-Chêne, à l'est de La Folie, il voit de grands nuages de fumée à l'ouest des bois. Comprenant, à leur étendue plutôt qu'au bruit assourdi de la canonnade, que la lutte revêt de sérieuses proportions, il juge nécessaire de rapprocher du théâtre de l'action la seule division qui lui reste [7]. A 3h20,

1. Journal de la Garde, *R. H.*, IV, 1904, 482. Le Journal de la division Deligny (*ibid.*, 488) porte au contraire : « Ces troupes ont pour mission de tenir cette importante position et d'être en mesure d'appuyer les 2e et 3e corps d'armée dans le cas où leur secours serait utile. »

2. *R. H.*, IV, 1904, 104.

3. D'après M. d'Eichthal (*Le Général Bourbaki*, 58), Bourbaki envoie au maréchal une lettre le suppliant de ne pas diviser constamment la Garde comme il fait, car il est évident qu'on en demandera des fractions partout. Elle sera ainsi d'une utilité minime, tandis que, réunie, elle accomplirait telle mission qui serait jugée nécessaire.

4. Note du général, *R. H.*, IV, 1904, 485. Voir *suprà*, p. 439.

5. Ordre daté de 1h15 (*R. H.*, IV, 1904, 105). Ce passage est ainsi libellé : « Le maréchal commandant en chef fait connaître que le maréchal Canrobert est attaqué sur sa droite. » Or ce renseignement n'est pas encore exact à 1h15. La *R. H.* suppose qu'il provient d'une fausse interprétation du rapport de M. de Bellegarde.

6. Note Bourbaki ; Journal de la Garde ; d'Eichthal, 58-60.

7. Le bataillon de chasseurs, le 4e voltigeurs et les trois batteries de la division Deligny sont à la défense du mont Saint-Quentin.

il prescrit aux grenadiers de venir au Gros-Chêne, à cheval sur le chemin de Plappeville à Saint-Privat. Il rend compte au commandant en chef de ces dispositions et attire son attention sur « les inquiétudes » qu'il est « permis de concevoir du côté des routes de Briey et de Thionville [1] ». L'olympienne tranquillité du maréchal Bazaine n'en sera pas troublée.

En même temps, Bourbaki envoie le commandant de Beaumont au fort de Saint-Quentin pour s'assurer si l'ennemi ne fait pas « de progrès le long des rives de la Moselle », dans la direction de Vaux et de Sainte-Ruffine [2].

Vers 4 heures, la division de grenadiers, qui est partie du bivouac sans sacs, dépasse le Gros-Chêne et prend position sur le plateau, à hauteur de la ferme Saint-Maurice, sa droite surveillant le ravin de Saulny [3]. Le général a continué d'observer au nord-ouest. Il voit « de gros nuages de poussière... au-dessus de la route de Woippy à Saint-Privat [4] » et juge nécessaire de s'en rapprocher. A 4h 30, il porte les grenadiers « un peu en avant », leur faisant laisser une compagnie dans la ferme, et envoie son aide de camp avec quelques dragons vers Saulny. Le chef d'escadron Leperche devra s'assurer si l'ennemi menace « de tourner notre extrême droite par les routes de Briey ou de Thionville [5] ».

Quant à la division Picard, elle s'arrête de nouveau devant le défilé que traverse le chemin d'Amanvillers, entre

1. Déposition du général à l'instruction du procès Bazaine, *R. H.*, IV, 1904, 106 ; note Bourbaki citée ; Procès Bazaine, *Compte rendu sténographique quotidien*, déposition Bourbaki, 125.

2. Conseil d'enquête sur les capitulations, déposition Beaumont, *R. H.*, IV, 1904, 106.

3. Note Bourbaki. D'après le rapport du général Jeanningros (*R. H.*, IV, 1904, 683), la division prend position à 4h 30. Elle est formée sur trois lignes : la 1re brigade, la droite à la ferme; derrière elle, à 300 mètres, la 2e brigade ; en troisième ligne, les Guides ; l'artillerie entre les deux brigades (Journal de la Garde).

4. *R. H.*, IV, 1904, 107, sans indication de source.

5. Note Bourbaki. L'absence de Leperche se prolongeant, Bourbaki envoie un peloton de Guides sur Saulny et Woippy. Il ne rencontre l'ennemi sur aucun point et rejoint la division à la nuit (Rapport du colonel des Guides, *R. H.*, IV, 1904, 693).

les bois des Rappes et de Saulny, et y prend des dispositions défensives (5 heures environ)[1].

Sur les entrefaites, une série de mouvements inopportuns et mal venus affaiblit encore le noyau des troupes de la Garde. En les consignant dans leur bivouac à 1h 15, Bourbaki a prescrit au général Deligny de faire remettre « la brigade dirigée sur Châtel-Saint-Germain... en possession de ses sacs... dont elle n'aurait pas dû être séparée »[2]. Des retards inexplicables font que le 3e voltigeurs quitte son bivouac à 3h 45 seulement pour aller relever la 1re brigade. Le général Garnier se dispose à le rejoindre avec le 4e voltigeurs, quand « il reçoit, coup sur coup, l'ordre de se porter à Saint-Privat, puis... de rester dans sa position du mont Saint-Quentin et de rappeler le 3e voltigeurs[3] ». Quand cette dernière prescription, motivée par l'attaque de la 26e brigade vers Sainte-Ruffine, parvient à son adresse, le 3e voltigeurs a déjà dépassé Châtel-Saint-Germain. Le commandant de la 1re brigade, général Brincourt, s'appuyant sur la demande de secours que lui a adressée Le Bœuf, prend l'initiative de retenir le 3e voltigeurs et prescrit même au colonel Lian de se porter en soutien de la division Aymard[4]. Le régiment, en bataille, vient s'adosser au bois de Châtel, derrière cette division[5]. Cependant, le 4e voltigeurs, les chasseurs à pied, les trois batteries de la division Deligny et la réserve d'artillerie de la Garde sont restés inactifs au mont Saint-Quentin[6], sans aucune utilité.

Bazaine ne monte à cheval qu'entre 3h 30 et 4 heures[7]. Il

---

1. Le 1er bataillon du 2e grenadiers est jeté dans le bois à droite du chemin et se déploie à la lisière nord-ouest ; un bataillon du 1er grenadiers occupe le bois entre le chemin et la voie ferrée. Les batteries sont à cheval sur le chemin (Journal de la division, *R. H.*, IV, 1904, 682).

2. Lettre au général Deligny, *R. H.*, IV, 1904, 708.

3. Journal de la brigade Garnier, *R. H.*, IV, 1904, 491.

4. Journal de la brigade Garnier et rapport du général.

5. Historique du 3e voltigeurs, *R. H.*, IV, 1904, 492. A 7 heures, le régiment est rappelé au Saint-Quentin. Arrivée à 8h 30.

6. La réserve d'artillerie reçoit peu après l'ordre de venir rejoindre les grenadiers (Journal de la Garde).

7. Cette heure paraît résulter d'une minutieuse discussion de la *R. H.* (IV, 1904, 110, note 2). Les heures indiquées par divers documents varient entre

paraît attacher si peu d'importance à la bataille engagée, qu'il dédaigne de se faire accompagner par les cinq officiers de l'état-major général qu'a désignés Jarras. Ils le rejoignent seulement après son départ de Plappeville.

Pourtant, il a dû recevoir vers 3 heures ce télégramme du maréchal Le Bœuf : « Attaque sur toute la ligne par l'artillerie qui est nombreuse. Nous tenons bien, je suis tranquille[1]... » Vers la même heure, le capitaine de Chalus se présente à lui, afin de presser, de la part de Canrobert, « l'envoi d'une colonne de munitions et d'une division d'infanterie déjà demandées l'une et l'autre ». Après lui avoir exposé la situation, il ajoute qu'à son départ elle « commençait à donner de graves inquiétudes ».

Ce compte rendu ne trouble pas autrement le maréchal. Il répond à Chalus que la colonne de munitions est « déjà partie et qu'il va presser le départ de la division d'infanterie[2] ». C'est à ce moment qu'il reçoit « un petit mot d'un général de division », dans lequel il est dit que tout va bien à la droite du 6e corps[3]. Aucun ordre n'est donné à la Garde et Chalus n'emmène avec lui que quatre caissons de 4.

C'est après son départ que Bazaine monte à cheval. Mais il ne se dirige ni vers le 3e corps, ni vers le 6e, dont il a reçu à plusieurs reprises des communications inquiétantes. Il gravit les pentes du Saint-Quentin et se rend auprès d'une section de 12 que le général Canu vient de faire mettre en batterie contre la 26e brigade prussienne. Il y reste « un

2 heures et 4 heures (*Souvenirs* du général Jarras ; note du colonel Melchior ; dépositions des capitaines Jung, de Chalus, de Lacale, du colonel d'Andlau, du maire de Plappeville, à l'instruction, au procès Bazaine ou au conseil d'enquête ; lettre du général Bourbaki, 3 mars 1872, etc.).

1. Daté de 1h34 du soir, expédié à 2h20 (*R. H.*, III, 1904, 233).

2. « Qu'il avait déjà désignée » (Déposition Chalus à l'instruction du procès Bazaine, *R. H.*, IV, 1904, 111). En réalité, Bazaine n'a fait aucune désignation ; le mouvement des grenadiers est dû à la simple initiative de Bourbaki (Voir *suprà*, p. 550.).

3. Déposition Chalus citée. Aucun document ne permet de préjuger de l'origine de ce « petit mot ». La colonne de munitions ne quitte le fort de Plappeville que vers 5 heures (Voir *suprà*, p. 549).

temps relativement considérable » à surveiller le pointage et à diriger le feu de ces deux pièces [1] !

Sur ces entrefaites, le commandant Guioth se présente au maréchal. Nous avons vu de quelle mission il a été chargé auprès de Frossard et de Le Bœuf [2]. En rentrant, il reçoit de Bazaine l'ordre de prendre les instructions du chef d'état-major général au sujet de la demande formulée par le commandant du 2e corps. Ce dernier voudrait faire évacuer le ravin de Châtel par les trois divisions de cavalerie qui l'encombrent (vers 11 heures). Avant d'en donner l'ordre, Jarras demande si Frossard désire garder à sa portée la division Valabrègue. Guioth retourne donc auprès du général (2 heures environ). Celui-ci lui fait connaître que l'ennemi n'opère devant lui qu'une « démonstration », tout en dessinant vers sa gauche « un mouvement tournant ». Mais la brigade Lapasset est à Sainte-Ruffine ; Frossard compte sur elle et n'a « pas d'inquiétude ». Avant de rapporter ces renseignements au grand quartier général, Guioth se rend auprès du commandant du 3e corps. Celui-ci le charge de dire au maréchal qu'il vient de repousser une attaque sur son front, mais qu'il en prévoit une seconde pour 5 heures, « suivant l'usage des Prussiens ». Il réclame aussi des renforts. Sachant que la division de grenadiers est encore en réserve, il témoigne le désir qu'elle lui soit envoyée. Toutefois, il ne la demande pas « d'une manière formelle » et saura tenir sans elle.

Lorsque Guioth rapporte les résultats de sa mission au maréchal, celui-ci ne donne aucune suite à la demande ainsi formulée par Le Bœuf. Par contre, apprenant que le 3e voltigeurs a été rencontré entre Lessy et Châtel, il lui fait en-

1. Dépositions d'Andlau et Jung à l'instruction du procès Bazaine, *R. H.*, IV, 1904, 113. Dans ses *Épisodes*, 103, et dans sa déposition à l'Enquête parlementaire (IV, 188), le marechal essaie de justifier sa longue station au Saint-Quentin, en alléguant que, tout en se rapprochant de la bataille (?), il reste à portée du télégraphe établi au fort de Plappeville et en relation avec l'observatoire de la cathédrale. Il tient aussi à observer la vallée en amont, pour parer à un mouvement tournant.

2. Voir *suprà*, p. 440.

voyer l'ordre « de monter dans les bois jusqu'au plateau ». Enfin il prescrit à la division Forton de se retirer au Ban-Saint-Martin, mais après avoir envoyé un ou plusieurs escadrons en reconnaissance dans la vallée de la Moselle, vers Ars[1]. Ainsi, c'est encore son extrême gauche, la plus proche de Metz, qui lui inspire des craintes. Une préoccupation le hante visiblement : garder avant tout la possibilité de se retirer sur cette grande place, comme c'est son intention nettement arrêtée. Avant même d'avoir reçu l'ordre de Bazaine, le 3e voltigeurs s'est porté à la lisière ouest du bois de Châtel. Il ne tarde pas à en être rappelé. La 26e brigade marchant dans la direction de Sainte-Ruffine, le commandant en chef croit menacées ses communications avec Metz[2] et donne l'ordre « formel » de faire rentrer le 3e voltigeurs au Saint-Quentin. Ce n'est pas sans difficulté que ce mouvement a lieu. L'officier envoyé par le général Garnier doit même s'adresser au maréchal Le Bœuf.

Quant à la division Forton, elle part vers 5 heures des abords de Longeau, avec ses deux batteries. En débouchant de Moulins, elle reçoit quelques obus d'une batterie postée le long de la Moselle, puis continue rapidement sur le Ban-Saint-Martin[3], où elle arrive en complet désordre. La division Valabrègue l'a devancée dans ce mouvement peu glorieux[4]. Que dire d'un pareil emploi de la cavalerie ?

Sur les entrefaites, Bazaine a reçu le compte rendu de Bourbaki au sujet du mouvement des grenadiers et des in-

---

1. Déposition Guioth au procès Bazaine, citée par la *R. H.*, IV, 1904, 113. A 3 heures du soir, Le Bœuf a adressé au maréchal Bazaine le télégramme suivant, transmis à 3h9 à Plappeville : « Puis-je disposer de la brigade de la Garde pour soutenir le général Aymard qui est fortement engagé ? Je crois qu'à la fin de la journée, vers 4 heures, il y aura un fort mouvement offensif. Le centre tient bon, la droite fait des progrès, la gauche du 3e corps est fortement attaquée et demande du renfort. Puis-je disposer de la brigade de la Garde ? » (*R. H.*, III, 1904, 234).

2. *Enquête parlementaire*, dépositions, IV, Bazaine, 188.

3. *R. H.*, IV, 1904, 115. La batterie prussienne est celle de la 26e brigade.

4. Partie à 4 heures de Longeau, elle passe entre Plappeville et le Saint-Quentin pour atteindre vers 9 heures seulement les abords du Ban-Saint-Martin (Journal de la division, *R. H.*, II, 1904, 706). La division Desvaux paraît avoir pris également les devants : « Aux premiers projectiles arrivés dans son camp, elle s'est portée dans la plaine au-dessous de Plappeville » (Journal de la Garde).

quiétudes à concevoir pour les routes de Briey et de Thionville. Il y reste d'abord indifférent. Puis, au bout d'une demi-heure, il quitte le mont Saint-Quentin en disant : « Allons voir un peu ce qui se passe du côté de la route de Thionville. » Comme un officier propose de porter dans cette direction la réserve générale d'artillerie, il répond, dit-on : « Oui, j'y ai pensé ; on pourrait bien envoyer quelques batteries, mais nous verrons cela plus tard [1]. »

Il s'est arrêté à quelques centaines de mètres au nord-ouest du fort de Plappeville et croit apercevoir de fort loin, près de 7 kilomètres, « quelque désordre sur les derrières du 6e corps ». Il envoie aussitôt le colonel d'Andlau chercher deux batteries de la réserve générale, « pour battre le défilé de Saulny, si cela devenait nécessaire [2] ». Il va même à leur rencontre, peu après, et descend jusqu'au col de Lessy où il croise le commandant de Beaumont, dont nous avons dit la mission [3]. Il échange avec lui, ainsi qu'un officier de son état-major, quelques mots dont le sens a été longuement discuté [4]. Soit que le maréchal ait entendu faire ren-

---

1. Lettre du lieutenant-colonel Leperche au commandant de Beaumont, 6 août 1872, *R. H.*, IV, 1904, 116. On doit faire remarquer que Leperche n'est pas témoin auriculaire. Mais le colonel d'Andlau écrit (p. 88) qu'un des officiers présents ne peut s'empêcher de faire remarquer l'intensité du feu. Le maréchal se borne à répondre : « Ils sont dans de bonnes positions ; qu'ils les défendent ; je vais du reste envoyer deux batteries de la réserve au débouché de la route de Briey, pour la garder, s'il y a lieu. »

2. Déposition d'Andlau à l'instruction du procès Bazaine, *R. H.*, IV, 1904, 116.

3. Voir *suprà*, p. 551.

4. D'après Bazaine, il fait prescrire à Bourbaki « de se mettre en communication avec le maréchal Canrobert, mais d'éviter de s'engager à la légère ». Cette version est confirmée par le témoignage du capitaine de Mornay-Soult, d'ailleurs suspect. Au contraire, le commandant de Beaumont affirme nettement que le maréchal s'exprime ainsi : « Allez dire au général Bourbaki qu'il prévienne le maréchal Canrobert qu'il rentre avec toute la Garde. » Puis, Beaumont, craignant d'avoir mal compris et demandant si c'est Canrobert qui devra se retirer après avoir reçu l'avis du général Bourbaki ou si, au contraire, ce dernier devra faire rentrer la Garde après avoir prévenu le maréchal, un officier de l'état-major général lui répond : « C'est le général Bourbaki qui doit prévenir le maréchal Canrobert qu'il ne l'appuie plus et rentrer ensuite dans ses cantonnements. » A quoi Bazaine ajoute : « Mais certainement ! Les Prussiens ont voulu nous tâter et la journée est finie. Maintenant je vais rentrer. » D'après Beaumont, c'est un colonel qui aurait tenu ce langage. Suivant M. de Mornay-Soult, ce serait lui-même, mais les termes seraient tout autres (Conseil

trer la Garde, soit que, comme il paraît plus probable, Beaumont ait mal interprété ses paroles, un fait certain est que cet officier rapporte au chef d'état-major de Bourbaki, général d'Auvergne, l'ordre de regagner le bivouac[1]. Mais, à ce moment, les circonstances ont changé et aucune suite n'est donnée à cette prescription si peu opportune.

Quant à Bazaine, il retourne à l'ouest de Plappeville ; deux batteries de 12 viennent d'y prendre position, prêtes à battre, en cas de déroute de notre droite, la route de Woippy, les bois de Vigneulles et le chemin d'Amanvillers[2].

Le général Jarras, resté au quartier général pour « hâter le travail d'avancement », ne manque pas de transmettre au maréchal les nouvelles inquiétantes arrivant de notre droite. A plusieurs reprises, des officiers sont envoyés dans ce but. A l'un d'eux, le capitaine Fix, Bazaine répond textuellement, en étendant son bras vers la droite et en montrant, dans la direction d'Amanvillers et de Saint-Privat, les crêtes qui s'illuminent de feux : « J'ai du monde par là[3] ! » Vers 7 heures, il rentre paisiblement à son quartier général et fait consigner sa porte. C'est l'heure même où Saint-Privat, à peu près enveloppé, va être arraché au 6e corps dans des torrents de sang. Jarras le voit et aux questions qu'il lui pose, « avec la discrétion respectueuse » jugée nécessaire par ce singulier chef d'état-major, le ma-

---

d'enquête sur les capitulations, dépositions Bazaine, Beaumont, Mornay-Soult, *R. H.*, IV, 1904, 116-117). Ces dépositions ont d'ailleurs été confirmées au procès Bazaine (*Compte rendu sténographique quotidien*, 61, 156, 157). En outre, le capitaine de Lacale, officier d'ordonnance de Bourbaki, rencontre le maréchal vers 4 heures ou 4h 30 : « Vous avez besoin du général Bourbaki ? » Sur une réponse affirmative, il ajoute : « C'est inutile, la Garde va retourner dans ses retranchements (*sic*) » (*Ibid.*, 157, déposition Lacale).

Par contre, à 6 heures du soir, lorsque la réserve d'artillerie de la Garde passe devant le maréchal, près du fort de Plappeville, il dit à l'aide de camp de Pé de Arros : « Il y a de l'émotion à la droite, et votre présence rétablira la situation. » Il est donc invraisemblable qu'il ait fait dire à la Garde de rentrer (Note Melchior, Bazaine, *Épisodes*, 104).

1. *R. H.*, IV, 1904, 117. La Note citée de Bourbaki et le Journal de la Garde ne mentionnent pas cet ordre, malgré son intérêt évident.

2. *R. H.*, IV, 1904, 117. Ce nouvel arrêt indiquerait que l'intention de Bazaine n'est pas de faire rentrer la Garde, ni de rentrer lui-même, comme il l'aurait dit au commandant de Beaumont.

3. Colonel Fix, *Lecture* du 18 mars 1899, 268 ; général Jarras, 122, 124.

réchal répond qu'il est « satisfait de la journée ». L'attaque de l'ennemi, selon lui, a échoué [1]. A 4^h 15, il télégraphiait à Napoléon III, lui annonçant une attaque sur tout notre front et ajoutant : « Les troupes tiennent bon jusqu'à présent... » Après sa rentrée, nouveau télégramme : « ... J'arrive du plateau. L'attaque a été très vive. En ce moment, 7 heures, le feu cesse. Nos troupes, constamment restées sur leurs positions... [2] » Ces dépêches témoignent tout au moins d'une méconnaissance absolue de la situation.

---

1. Général Jarras, 124-127 ; colonel Fix, *loc. cit.* ; Bazaine, *Épisodes*, 105.
2. Daté de 8^{h}20, expédié de Metz à minuit (*R. H.*, II, 1904, 666). Suivant *L'Armée du Rhin*, 73, ce télégramme est écrit à 7^{h}50. Son texte diffère très sensiblement de celui reproduit par la *R. H.*

XVI

ATTAQUE DE LA 4e BRIGADE

Ordre d'attaque contre Saint-Privat. — Attaque de la 4e brigade. — Déroute de la brigade Gibon. — Mouvements des 70e et 28e. — Bond de l'artillerie prussienne.

Vers 5 heures, le 6e corps est presque entièrement déployé devant la Garde et les Saxons [1]. Le feu s'est beaucoup ralenti sur tout son front ; c'est à peine si un coup de canon est tiré à de grands intervalles. Un peu auparavant, Hohenlohe a envoyé un officier au prince de Wurtemberg pour réclamer des ordres. Presque aussitôt l'aide de camp revient avec cette réponse : « L'artillerie de la Garde doit d'abord tirer lentement ; les trois brigades d'infanterie disponibles sont dans le ravin derrière Saint-Ail et près de Sainte-Marie ; elles n'attaqueront pas immédiatement Saint-Privat, mais attendront que le mouvement tournant des Saxons par Auboué et Montois ait produit son effet vers Roncourt [2]. » Le prince ajoute que Hohenlohe sera informé une demi-heure avant l'attaque de l'infanterie. De la sorte, l'artillerie pourra couvrir de feux le point à emporter [3].

Comment cette idée, très juste en soi, se modifie-t-elle brusquement de 5 heures à 5h 15 ? Les raisons énoncées par l'État-major prussien paraissent insuffisantes pour l'expliquer [4]. On a mis aussi en avant le coucher prochain

---

1. Voir *suprà*, p. 508.
2. Kunz, X, 22, reproduisant l'Historique de la Garde, 141.
3. Kunz, X, 30.
4. « ... On remarqua vers 5 heures, du point de stationnement de l'état-major de la Garde au sud de Saint-Ail, que des troupes françaises se dirigeaient de Roncourt sur Saint-Privat. En même temps, on vit une longue ligne d'artillerie allemande déployée au delà de Sainte-Marie et l'on en conclut que l'intervention de la colonne tournante des Saxons allait se produire. Dans ces conditions, le prince Auguste de Wurtemberg ne crut pas pouvoir différer plus longtemps son offensive, ne fût-ce qu'en raison de la situation du IXe corps... » (*État-major prussien*, II, 859). Ces raisons existaient à 5 heures comme à 5h 15.

du soleil, mais, à 5h 15, la nuit n'est pas proche encore et il reste tout le temps voulu pour mener à bien une action décisive. D'autre part, nous l'avons dit, Frédéric-Charles tient en maigre estime les talents militaires d'Auguste de Wurtemberg; leurs relations sont froides. Le prince n'aime guère la Garde, comme il l'a montré dans la guerre des Duchés, en 1864. Le 18 août, vers 5 heures, dit-on, il adresse au commandant de ce beau corps d'armée une observation désobligeante, portant sur ce que le combat mollit à la Garde : ce n'est pas ainsi que l'on gagne des batailles.

Il semble donc que la seule explication admissible soit celle-ci. Déjà le prince de Wurtemberg est disposé à presser les choses, parce qu'il n'apprécie pas à leur valeur les positions du 6e corps; il s'exagère l'effet de l'artillerie prussienne et a été trompé par l'enlèvement si rapide de Sainte-Marie. L'observation de Frédéric-Charles le décide brusquement [1]. Son erreur n'est pas de prendre cette décision, quoique le mouvement des Saxons soit loin d'être achevé. Elle réside dans l'exécution. Le prince a d'ailleurs l'agrément de Frédéric-Charles, dont l'excuse est qu'il connaît mal la situation du XIIe corps.

Vers 5h 15, Auguste de Wurtemberg donne au général von Berger l'ordre d'attaquer « dans la direction de Jérusalem ». La 4e brigade « est déployée comme sur le terrain de manœuvres » et le mouvement en avant commence vers

1. Kunz, X, 31. On peut négliger, selon nous, la boutade de Bismarck : « Si la Garde a chargé trop tôt, c'est uniquement par jalousie des Saxons qui arrivaient derrière » (*Mémoires*, I, 55). La *R. H.*, IV, 1904, 120, fait observer que, du point où se tient Auguste de Wurtemberg, au nord d'Habonville, on découvre très imparfaitement le plateau entre Roncourt et Saint-Privat. En outre, à ce moment, aucune troupe française ne marche de Roncourt sur Saint-Privat; au contraire, le 1er bataillon du 9e va à Roncourt ; des fractions de la brigade Sonnay peuvent aller de l'ouest à l'est, en retraite.

Quant à Frédéric-Charles, il est mal renseigné sur le XIIe corps. Il a reçu à 3 heures le compte rendu du prince Albert au sujet de la 23e division, mais il ne semble pas qu'il ait connaissance de l'ordre du prince (4 heures), d'après lequel la 48e brigade doit prolonger son mouvement par Montois. Cet ordre n'arrive à son adresse qu'à 4h 30. Vers 5 heures, la 48e brigade n'est pas encore à hauteur d'Homécourt ; elle est à plus de 5 kilomètres de son objectif (Kunz, X, 33).

5h30[1]. Le prince s'est déjà rendu auprès de von Pape, à Sainte-Marie. Il le rencontre vers 5h30 et lui donne ses ordres pour la 1re division. A ce moment, le feu de l'artillerie de la Garde a cessé ; le général fait observer que la position de Saint-Privat n'a pas encore été canonnée, qu'elle est « pareille à une forteresse » et très fortement occupée ; par suite, une attaque directe imposera de lourds sacrifices. Auguste répond que les Saxons devaient attaquer Roncourt vers 5 heures, qu'il est déjà 5h30 et qu'il est grand temps d'agir. Pape n'est nullement convaincu ; il montre les Saxons encore au nord-ouest de Sainte-Marie, « sans faire le moindre mouvement ». Finalement, le prince clôt la discussion : la 4e brigade entame à l'instant son attaque. Elle sera isolée, si la 1re division ne se met pas également en marche. Puis, se tournant vers Pape : « Avec vous, tout dure toujours trop longtemps ! »

Les dés sont jetés. Peu après, le général donne à la 1re brigade l'ordre de se porter par le nord de la route sur les bâtiments les plus dominants de Saint-Privat[2]. A 5h45, elle se met en marche.

Ainsi, deux des trois brigades disponibles vont opérer des attaques de front parallèles, sans préparation, sans idée tactique. Nos adversaires ne cherchent même pas à faire usage du terrain. Ce n'est pourtant pas, à beaucoup près, le glacis uniforme que l'on imagine en général. Sans doute on n'y voit, outre quelques prairies, que des champs de blé et de pommes de terre, où les tirailleurs trouvent au plus à s'abriter dans les sillons. La surface du sol argileux est si dure que les balles y font ricochet. Mais les pentes vers l'ouest sont infléchies par de nombreux vallonnements, qui peuvent être utilisés pour cheminer à l'abri et dont les crêtes masquent les feux d'une certaine obliquité. Le ravin

---

1. Kunz, X, 36 ; la Garde a déposé ses sacs le 17 août et ne les reçoit que le 19 au soir (Hohenlohe, *Lettres sur la stratégie*, traduction, II, 184).

2. Kunz, X, 49, d'après le *Gefechtsbericht* du général von Pape et la relation du général von Kessel. Cette dernière a été reproduite en partie par Kunz et en totalité par l'Historique du 1er régiment à pied de la Garde.

qui descend de Sainte-Marie vers Auboué permet de progresser dans la direction du nord, puis de déboucher vers l'est en faisant usage de ravinements secondaires, d'autant plus marqués qu'on s'éloigne de la route. Enfin l'occupation des pentes n'a pas été dictée par un plan rationnel, mais bien par les inspirations de chacun [1].

Cependant, la 4ᵉ brigade s'est déployée par régiments accolés, sur une longue ligne mesurant 1 kilomètre environ entre Sainte-Marie et la gauche de la grande batterie de la Garde. Le 2ᵉ grenadiers (Empereur-François) tient la gauche [2]; le 4ᵉ grenadiers (Reine-Augusta), la droite [3]. Dès leur déploiement, une pluie de balles les atteint, venant de la croupe au sud-ouest de Saint-Privat, de la chaussée et du terrain au nord.

De notre côté, le 2ᵉ bataillon du 25ᵉ a déployé trois compagnies sur la croupe au sud de la route, tandis que les fractions du 93ᵉ restées entre Saint-Privat et Sainte-Marie se rejetaient dans ses fossés, ouvrant un feu très vif contre les colonnes prussiennes qui apparaissaient de front et de flanc [4]. Quant aux 1ᵉʳ et 3ᵉ bataillons du 25ᵉ, leurs tirailleurs entament un feu à grande distance sur l'ennemi débouchant de Saint-Ail [5]. Mais notre résistance le long de la chaussée est de courte durée. Les compagnies du 93ᵉ ont consommé « presque toutes leurs munitions » ; elles se replient peu à peu vers Saint-Privat [6]. Des fractions du 9ᵉ chasseurs et du

1. *R. H.*, IV, 1904, 125. Le major Kunz considère cette position comme beaucoup plus avantageuse qu'en réalité (X, 1 et suiv.).

2. 6ᵉ et 7ᵉ compagnies en colonnes, avec deux pelotons en tirailleurs ; 5ᵉ et 8ᵉ en soutien ; en dernière ligne, les 1ᵉʳ et 3ᵉ bataillons en demi-colonnes doubles (Kunz, X, 35).

3. 3ᵉ bataillon dans le vallon 274-299 qui va vers Saint-Privat, deux compagnies en avant, chacune avec un peloton en tirailleurs, les autres en demi-colonne double ; 2ᵉ bataillon disposé de même au sud ; 1ᵉʳ bataillon à droite, 1ʳᵉ et 2ᵉ compagnies en colonnes de compagnie, 3ᵉ et 4ᵉ en échelon vers la droite, sans doute dans la même formation (Kunz, X, 40).

4. 1ʳᵉ, 2ᵉ compagnies du 1ᵉʳ bataillon; 4ᵉ, 5ᵉ, 6ᵉ du 2ᵉ du 93ᵉ (*R. H.*, IV, 1904, 128, d'après le rapport du colonel Ganzin, 20 août).

5. *R. H.*, IV, 1904, 129.

6. Les trois compagnies de gauche du 2ᵉ bataillon, puis les deux premières du 1ᵉʳ. Cette raison du manque de munitions n'est pas sérieuse ; le rapport du colonel Ganzin la donne de nouveau comme motif de la retraite de Saint-Privat, plus d'une heure après.

25[e] de ligne [1] continuent à tenir la route. Le 1[er] bataillon du 70[e] est entre celle-ci et le mamelon au sud (cote 333). Voyant se replier une partie de notre ligne, le commandant Berbegier demande au colonel de faire sonner la charge; le clairon qui en reçoit l'ordre est tué. Berbegier entraîne néanmoins ses compagnies derrière lui. Elles ouvrent un feu nourri sur les Prussiens jusqu'à ce qu'elles n'aient plus de cartouches. Le brave commandant a été mortellement atteint [2].

Quant au 2[e] grenadiers, engagé sur ces pentes découvertes, il a subi de très grosses pertes. Le seul abri qui lui apparaisse est le haut remblai de la route, bordé de fossés, de tas de pierres et de peupliers. D'instinct, presque toute la ligne dévie fortement vers la gauche, abandonnant l'objectif indiqué. Du moins elle sera abritée des feux qui l'atteignent dans cette direction. Déjà les officiers sont tombés en foule; les deux compagnies d'avant-ligne (6[e] et 7[e]) se sont bien vite déployées en tirailleurs. On avance par bonds de cent pas, en courant; on se jette à terre pour reprendre haleine et l'on recommence. La nécessité impose un procédé tactique tout à fait en dehors des formes compassées du terrain d'exercices [3].

Il faut bientôt renforcer les 6[e] et 7[e] compagnies. Tout le 2[e] bataillon est en tirailleurs, à part un demi-peloton à la garde du drapeau. La deuxième ligne le suit vers la route, sauf les 9[e] et 12[e] compagnies qui gardent la direction première, à la droite du régiment, et vont combattre avec le 4[e] grenadiers. Le 1[er] bataillon se porte à la gauche du 2[e], les 10[e] et 11[e] compagnies à la droite. « Les pertes sont effrayantes » : 320 hommes au 1[er] bataillon, 393 au 2[e], 307 au 3[e]. Le régiment est allé au feu avec 52 officiers : 38 sont tués ou blessés. Naturellement l'ordre n'est que très

1. 4[e] compagnie du 3[e] bataillon du 25[e], restée sur son emplacement de grand'-garde (Lettre inédite du colonel Donau, 5 octobre 1900).
2. Rapport du colonel Henrion-Bertier, s. d.; Historique du 70[e], *R. H.*, IV, 1904, 452. La *R. H.*, *ibid.*, 129, écrit *Bergebier*.
3. Kunz, X, 37.

imparfaitement maintenu ; partie des bataillons de deuxième ligne s'est déployée d'elle-même en tirailleurs ; le reste demeure à rangs serrés, faute de place. Vers 6 heures, le 2e grenadiers borde le remblai, mais à l'état de débris sanglants, dont la force d'impulsion est brisée. La route, les fossés qui la bordent sont enfilés par un feu terrible venant de Saint-Privat. Toute la droite paraît avoir été d'abord dans l'impossibilité de s'y établir ; la gauche, plus éloignée de nos tirailleurs, le peut moins difficilement. Ailleurs, on s'abrite de son mieux derrière le moindre abri, fût-ce des mottes de terre [1]. Ces dix compagnies sont affaiblies au delà de toute expression, non seulement par la disparition des morts et des blessés, mais par celle des soldats qui accompagnent ces derniers, et aussi des fuyards, de ceux qui restent couchés sur le sol sans avoir été atteints [2].

Quant aux 9e et 12e, mieux abritées, elles ont continué dans la direction première et se joignent ainsi au 4e grenadiers. Ce régiment a été presque aussitôt sous le feu de la gauche du 25e et ses pertes sont grandes. Peu à peu, plusieurs des compagnies de deuxième ligne se déploient en tirailleurs, se reliant d'une part aux deux compagnies du 2e grenadiers, de l'autre, au sud, à des fractions du 1er grenadiers (Empereur-Alexandre) venues d'Habonville par la droite de la grande batterie de la Garde [3]. Cette chaîne aborde dans sa plus grande longueur la croupe qui descend de Saint-Privat entre Saint-Ail et Habonville ; la résistance de nos troupes est de très courte durée, il faut le reconnaître.

« Un mouvement de retraite précipitée » se produit « tout à coup dans la première ligne » de la division Levassor [4]

1. Kunz. Après avoir bordé la route, les 10e et 11e sont forcées de faire face au feu de Saint-Privat jusqu'à ce que celui-ci diminue d'intensité.

2. Le rapport de combat de von Pape mentionne de nombreux fuyards de la 4e brigade qui mirent un instant en désordre des fractions de la 2e. De 2,300 hommes du 2e grenadiers, il en reste au plus 600 en état de combattre, à 6h30 du soir (Kunz, X, 38).

3. La première ligne est ainsi formée : 4e du 1er grenadiers ; 3e, 4e, 5e du 4e ; 2e du 1er ; 9e, 12e du 2e (Kunz, X, 41).

4. Journal de la division ; rapport du lieutenant-colonel Morin, 20 août ; Historique du 25e, *R. H.*, IV, 1904, 444, 446 et suiv. Cette brigade et le 25e

(25e et 26e régiments). Cette brigade se retire « en toute hâte » vers Saint-Privat, où l'on commence à la rallier « autant que possible[1] ». « Cependant, un groupe de 300 à 400 hommes en grande partie du 3e bataillon du 25e, ramené par les officiers, se masse autour du drapeau et n'opère sa retraite sur Saint-Privat qu'après avoir brûlé toutes ses cartouches... Pendant ce temps, le 2e bataillon dispute pied à pied le terrain à l'ennemi, qui s'avance sur la route de Sainte-Marie-aux-Chênes à Saint-Privat, jusqu'à une centaine de mètres de ce village[2]... »

Les fractions du 9e chasseurs et le 1er bataillon du 70e ont suivi cette retraite; désormais, les abords sud-ouest de Saint-Privat sont tout à fait dégarnis. Heureusement les 2e et 3e bataillons du 70e entrent en ligne. Le 2e prend position derrière les haies qui bordent un chemin de terre dans cette direction (cotes 333, 326) et dirige des feux à volonté sur les Prussiens. La 1re compagnie du 3e bataillon prolonge sa gauche. Puis, l'ennemi continuant de progresser, les cinq

---

sont commandés par le colonel Gibon, dont plusieurs auteurs allemands, notamment Kunz, signalent l'extraordinaire bravoure (Voir nos *Études de tactique appliquée, Attaque de Saint-Privat*, 30). Au sujet de cette déroute des 25e et 26e, voici ce qu'écrit un témoin oculaire : « Dans sa première comme dans sa deuxième position, le 25e était *couché* sous un feu meurtrier et quelques soldats tiraient de temps à autre, sans ordres, peut-être contre les ordres, des coups de fusil sans aucun effet utile. Cette situation, qui s'est très prolongée, était déprimante et énervante au dernier degré ; les soldats étaient tirés en arrière par une force inconsciente et impérieuse. Je *vois* encore sur la longue ligne des isolés se levant, fuyant ou retombant en place sous la menace du revolver. La situation passive du régiment était rendue plus angoissante encore par le fait que, depuis midi, nous voyions, sans interruption, en avant de nous et sur la gauche, des nuages de poussière qui progressaient vers le nord, démasquant des batteries qui prenaient position et ouvraient le feu. Ajoutez que notre artillerie, à quelques centaines de mètres derrière nous, avait cessé son feu et qu'*on disait* qu'elle manquait de munitions... Ces deux mouvements de recul ne sont la conséquence, *je crois*, ni d'un ordre, ni d'une action de l'ennemi, mais simplement de l'état moral. Ils ont pu et dû... commencer par des individualités de plus en plus nombreuses, qui, tout à coup, ont entraîné la masse dans une panique folle... » (*Lettre inédite* du colonel Donau, 4 janvier 1905).

1. Rapport du lieutenant-colonel Morin.

2. Historique du 25e. Les pertes totales de cette brigade sont pourtant peu considérables. Voir aux Annexes. Le manque de munitions, avant même le début de l'action, n'est pas contestable (Historique du 25e; lettre inédite du colonel Donau, 5 octobre 1900).

dernières compagnies entrent en ligne ; leur chef de bataillon, Mackintosh, est tué, celui du 2e bataillon, Chambeau, vient d'être grièvement blessé [1].

Sur les entrefaites, trois de nos batteries ont fait une brève réapparition. La 8e du 8e a recomplété ses munitions [2]. Elle rentre en action à son emplacement primitif au sud des premières maisons de Jérusalem [3]. Deux autres, de 12, les 6e et 7e du 13e que Bazaine a si tardivement envoyées à Saint-Privat [4], viennent prendre position au sud, sur la croupe 333. Mais déjà l'infanterie prussienne est en grande partie défilée de leurs vues. Par suite, elles ouvrent le feu uniquement sur l'artillerie, dont la supériorité est écrasante. Le soleil couchant empêche d'observer les coups et même de pointer. Les résultats sont donc nuls, si les pertes sont relativement faibles [5].

La retraite du 26e laisse à découvert le 28e ; ses 2e et 3e bataillons marchent successivement en avant. Le 3e, porté dans la dépression au sud de la croupe 333, a « en peu de temps brûlé ses cartouches, perdu beaucoup de monde ». Malgré la perte du commandant Lajouanie, il reste « en bataille sans munitions, afin d'en imposer à l'ennemi... ». Quant au 2e bataillon, il va jusqu'à la crête, « avec un entrain et un ordre admirables, sous un feu impossible à décrire ». Il parcourt ainsi 500 à 600 mètres sans rien laisser que les tués et les blessés. Mais ses pertes deviennent « énormes » ; trois fois le drapeau tombe des mains qui le portaient. Les munitions sont épuisées et l'on se sert de celles

1. Historique du 70e, *R. H.*, IV, 1904, 452.

2. Les vingt caissons envoyés par Bazaine viennent d'arriver à Saint-Privat. Trois sont mis à la disposition de la 8e du 8e (Lettre du capitaine Flottes, 24 septembre 1872, *R. H.*, IV, 1904, 133).

3. Historique, *R. H.*, IV, 1904, 208. Une centaine d'hommes ralliés par le commandant Philebert et ravitaillés par un caisson lui servent de soutien (Historique du 25e).

4. Voir *suprà*, p. 549.

5. *R. H.*, IV, 1904, 134, d'après le rapport du capitaine Marcout, du 70e, non reproduit, l'Historique de la 6e batterie du 13e et le rapport du commandant de La Condamine. D'après Kunz, la 1re brigade de la Garde est soumise à un feu d'artillerie très vif, qui lui cause des pertes sensibles (après 5h45). De même ensuite, pour le 2e regiment à pied.

prises sur les morts et les blessés. Enfin la retraite s'effectue « sous un feu d'artillerie redoublant à chaque instant d'intensité ». Le 2e bataillon rejoint le 1er, qui, dans l'intervalle, a été ramené sous Saint-Privat par ordre de Canrobert[1].

En somme, la résistance des quatre régiments de Levassor a été de très courte durée. Plusieurs causes y contribuent : le manque de cartouches dès le début de l'action, le déploiement prématuré et le long stationnement sous un feu d'artillerie[2], qui, s'il n'est pas très meurtrier, n'en provoque pas moins une tension nerveuse, insoutenable à la longue. Il en résulte que les mouvements de retraite se font le plus souvent dans un désordre complet; le ralliement est difficile[3].

Nos trois batteries n'ont sans doute pas attendu la retraite des derniers groupes d'infanterie pour effectuer la leur. Le commandant de La Condamine, averti qu'il va être enlevé par un colonel, peut-être celui du 70e, ramène avec peine les deux batteries du 13e dans la dépression à l'est. Il faut même que le capitaine Marcout et quelques hommes du 70e l'aident à sauver la dernière pièce[4]. Quant à la 8e du 8e, elle prolonge sa résistance jusqu'à l'extrême limite, grâce à l'admirable ténacité du capitaine Flottes.

La droite de la 4e brigade a donc rapidement dépassé la longue croupe au sud-ouest de Saint-Privat, et ses feux rapides infligent des pertes considérables à notre première ligne. Nombre de Prussiens se laissent entraîner à la poursuivre. Mais, à peine descendus dans la dépression à l'est, ils sont accueillis par les feux à volonté des 70e et 28e. Peu reviennent intacts sur la crête[5].

Malheureusement, leur artillerie intervient de la façon la plus opportune. Le capitaine von Prittwitz prend l'initiative

1. Historique du 28e, *R. H.*, IV, 1904, 450.
2. Lettres citées du colonel Donau.
3. Journal de la division ; rapport Levassor, 21 août, etc., *R. H.*, IV, 1904, 414 et suiv.
4. *R. H.*, IV, 1904, 139, d'après les rapports du commandant de La Condamine et du capitaine Marcout.
5. Kunz, X, 41.

de conduire la 2e lourde sur la croupe qui vient d'être enlevée. Trois de ses pièces restent en route; leurs attelages sont si épuisés par la fatigue et la soif qu'ils peuvent à peine trotter sous les balles. Les trois autres réussissent à se mettre en batterie. A ce moment, de fortes masses précédées d'épaisses lignes de tirailleurs menacent de flanc la droite prussienne [1]. Quelques obus, tirés à très courte portée, les arrêtent et, joints aux feux rapides de l'infanterie, provoquent leur retraite.

D'ailleurs, deux autres batteries renforcent la première, en contre-bas à sa gauche, et tirent sur Saint-Privat [2]. Puis le général von Berger déclarant que ses bataillons ne peuvent tenir sur la croupe et réclamant de l'artillerie, une quatrième survient. Son capitaine est tué, mais elle n'en couronne pas moins la crête et ses obus atteignent avec un tel succès une ligne d'infanterie qui se reportait alors en avant, qu'elle est rejetée par trois fois [3].

Le centre et la gauche du 4e grenadiers ont été d'abord moins heureux que sa droite [4]. Leur attaque porte sur le chemin bordé de haies au sud-ouest de Saint-Privat. Notre tir est mauvais, mais la gerbe des projectiles si dense que les Prussiens sont d'abord arrêtés. Ils reprennent l'avantage dans un combat de feux à distance relativement faible. On commence à remarquer du flottement dans nos lignes; de nombreux fuyards courent vers Jérusalem, mais la grande majorité reste en place. C'est alors qu'interviennent les deux batteries prussiennes sur la croupe au sud, arrêtant les retours offensifs de notre infanterie. De la cavalerie fait mine de charger [5] mais disparaît aussitôt sous un feu rapide exé-

1. Sans doute des fractions de la division Cissey, qui opèrent une contre-attaque dont nous allons parler.
2. 3e et 4e lourdes, puis 3e légère.
3. Kunz, X, 42. Il s'agit sans doute d'une contre-attaque de la division Cissey.
4. De droite à gauche, 2e du 1er grenadiers, 1re, 2e, 6e, 8e, 7e du 4e grenadiers.
5. Kunz, X, 43. Il s'agit de la brigade de dragons du 4e corps (Notice du général Osmont, 3 septembre ; Journal du 6e corps, *R. H.*, III, 1904, 184, 451). Elle est canonnée par d'autres batteries de la Garde (Hohenlohe, *Lettres sur l'artillerie*, traduction, 78).

cuté à 800 pas. A ce moment, nos tirailleurs tiennent encore le chemin, quoi qu'il soit enfilé par quelques fractions prussiennes. Plus au nord, six compagnies[1] s'en sont rapprochées par des bonds successifs en échelons. Bien que leurs pertes soient très fortes, le capitaine von Trotha, blessé lui-même, a pu rallier les restes de plusieurs d'entre elles. Après une courte préparation, il les jette sur le chemin, entraînant avec lui le reste de la ligne. Menée de front et de flanc, cette attaque réussit. Nos soldats se dispersent, abandonnant une centaine de prisonniers[2]. A 6h 30, la 4e brigade tient la route, le chemin bordé de haies et la croupe qu'il coupe dans sa longueur. Mais sa force d'expansion est si bien brisée qu'elle ne peut songer à renouveler ses attaques. A ce moment, le prince de Wurtemberg lui prescrit de ne pas pousser plus avant. Aucun ordre ne pourrait être plus opportun.

---

1. 3e bataillon du 4e grenadiers, 9e et 12e du 2e.

2. Répartition de la brigade : à droite, sur la croupe au sud-ouest de Saint-Privat, 4e compagnie du 1er grenadiers, 3e, 4e, 5e du 4e ; sur le chemin bordé de haies, 2e du 1er, le reste du 4e, 9e et 12e du 2e ; à gauche, le long de la route, le 2e grenadiers moins les 9e et 12e (Kunz, X, 44).

XVII

ATTAQUE DE LA 1re BRIGADE

Contre-attaque de la division Cissey. — Attaque de la 1re brigade. — Intervention du 2e régiment à pied. — Le 4e régiment à pied. — Démonstration de notre cavalerie. — Bond de l'artillerie prussienne.

Vers 5 heures, la division Cissey attend impatiemment le moment d'être portée en avant; chacun y croit « la victoire assurée », car la gauche du 6e corps tient encore en avant de Saint-Privat et semble même gagner du terrain. « Tout à coup, le feu de l'artillerie allemande, qui avait paru s'éloigner et s'éteindre », reprend avec la plus grande intensité. L'infanterie en souffre cruellement. Aussitôt Cissey fait ramener en ligne ses trois batteries qui rouvrent le feu « sous une pluie de projectiles[1] ». Peu après, la gauche du 6e corps recule devant la 4e brigade de la Garde. Elle va être « débordée et tournée », lorsque le général ordonne à la brigade Golberg de faire rapidement un changement de front sur sa droite (5h30 environ)[2].

Vers 5h45, trois bataillons des 57e et 73e poussent « leurs tirailleurs en avant, sur les pentes descendant vers le vallon 308 », c'est-à-dire dans le flanc droit de la 4e brigade. Le reste suit à rangs serrés et les deux autres bataillons s'arrêtent « sur la crête à hauteur des Mares[3] ». C'est à ce moment que la batterie Prittwiz couronne la croupe 310 au sud-ouest de Saint-Privat. Elle ouvrait le feu avec trois pièces quand la 5e du 15e tire sur elle « à 900 mètres au

---

1. « A quelques centaines de mètres à droite de leur ancienne position » (Historique, *R. H.*, III, 1904, 474).

2. Rapport Cissey, 23 août, reproduisant une partie de celui du lieutenant-colonel de Narp, 21 août, *R. H.*, III, 1904, 458, 471.

3. *R. H.*, III, 1904, 142, entre Jérusalem et le chemin de fer. Le 3e bataillon du 73e est engagé sur la tranchée, à la gauche de la division Grenier.

plus », non sans succès; les 9e et 12e du 15e reprennent le feu contre l'artillerie hessoise [1].

Dès son apparition, la longue ligne de la brigade Golberg est saluée par les feux rapides de la droite prussienne. Elle va néanmoins jusqu'à 500 ou 600 mètres de l'ennemi et se couche, tandis que les colonnes en arrière continuent d'avancer. Elle reprend ensuite sa marche, mais pour être presque aussitôt surprise par le tir de la batterie Prittwitz que le terrain lui masquait. Elle se couche de nouveau et les colonnes qui suivent s'arrêtent, non sans souffrir beaucoup du feu des Prussiens. L'arrivée d'une autre batterie de la Garde décide de notre échec [2]. Nous nous bornons à entretenir une vive fusillade à laquelle participe la moitié du 1er bataillon du 6e de ligne [3].

D'ailleurs, Cissey ne projetait pas sans doute une véritable contre-attaque, bien qu'il disposât encore de cinq bataillons à peu près intacts. Il se tient pour satisfait d'avoir ralenti « les progrès de la colonne ennemie » et ne cherche pas à aborder l'infanterie de la Garde, ce qui ne serait pas impossible pour ses troupes [4].

Au moment où von Pape donne l'ordre d'attaque, un peu après 5h 30, la 1re brigade, sur trois lignes, est à 500 pas au sud-ouest de Sainte-Marie, face à ce village, le 3e régiment à droite, le 1er à gauche [5]. Elle s'est couchée sur l'ordre du

1. Historique cité. La 5e du 15e aurait même éteint le feu de l'une des batteries prussiennes. En réalité, la 3e légère finit par ne tirer qu'avec trois pièces, chacune servie par deux hommes, des conducteurs compris (Kunz, X, 42).

2. Suivant Kunz, nous essayons à trois reprises de nous porter en avant. La *R. H.*, IV, 1904, 143, ne mentionne qu'une tentative.

3. Trois de ses compagnies sont restées sur le chemin de fer, trois ont appuyé de quelques centaines de mètres à droite (Lieutenant-colonel Patry, 95-102).

4. D'après le prince Hohenlohe, *Lettres sur l'artillerie*, traduction, 78, les batteries de la Garde voient une masse d'infanterie déboucher d'Amanvillers : cinq batteries tirent sur elle à 1,900 pas ; elle continue de marcher ; nouveau tir à 1,700 pas, puis à 1,500, 1,300, 1,100, 900 pas. « Malgré l'horrible dévastation que les obus causèrent dans leurs rangs, ces troupes valeureuses continuèrent leur mouvement... » A 900 pas seulement, elles fuient sous les obus. Deux autres attaques conduites avec moins d'énergie s'arrêtent à 1,500 pas. Dans le même sens, voir la *R. H.*, IV, 1904, 143, d'après l'Historique du 1er grenadiers.

5. Les bataillons en demi-colonnes doubles, les 3es en tête, puis les 2es et 1ers. La première ligne a déjà porté en avant les 9e et 12e compagnies.

général von Kessel, ce qui n'exclut pas des pertes marquées. A 5h45, la brigade se met en marche : elle doit opérer deux changements de direction successifs à 45°, destinés à lui permettre de contourner Sainte-Marie. On se croirait sur le terrain de manœuvres et non devant l'ennemi. Après la première de ces conversions, lorsque les colonnes ont franchi très obliquement la route de Sainte-Marie, elles tombent sous un feu de chassepot et de canon si intense que nombre d'officiers sont atteints, ce qui « complique singulièrement le second changement de direction[1] ». Notre première ligne[2] est à 1,000 pas environ à l'ouest de Saint-Privat, bien dissimulée ; elle commence son tir à un signal, déroulant tout d'un coup un ruban de fumée légère. Kessel se rend compte, un peu tard, que toutes ses colonnes sont soumises à un feu intense ; à droite, sur le terrain plat et dur de la route, les ricochets le rendent presque destructeur ; à gauche, au contraire, un petit vallon se creuse à peu près parallèlement à la chaussée, abritant un peu les assaillants.

La brigade n'achève pas sa deuxième conversion ; après avoir traversé la route, elle continue dans la même direction. Sa première ligne a déjà marché 300 mètres environ, lorsque Kessel redresse le 3e bataillon du 3e régiment face à Saint-Privat, les 9e et 12e compagnies en tête, précédées de leurs tirailleurs, les 10e et 11e suivant en demi-colonne double. Le reste conserve sa direction première, vers Roncourt, de façon à s'abriter du feu[3]. Le général reste à la droite, persuadé que sa présence y est « nécessaire, par suite des pertes en officiers, pour conserver au mouvement une impulsion énergique ». Dès lors, il ne fait « plus que pousser sans arrêt les colonnes en avant », par tous les moyens à sa disposition. Son seul désir est d'atteindre le point où le fusil Dreyse pourra être efficacement employé[4].

1. Rapport Kessel, Kunz, X, 50.
2. 3es bataillons des 91e et 93e, d'après la *R. H.*, IV, 1904, 58.
3. C'est du moins ce qui paraît ressortir du rapport Kessel, qui n'est pas clair en ce point (Kunz, *X*, 51). Le général dit même qu'il redresse à ce moment le 3e bataillon du 1er régiment, mais il semble que ce mouvement soit effectué plus au nord.
4. Rapport Kessel, Kunz, X, 52.

Mais la ligne française qui occupe la crête militaire à l'ouest de Saint-Privat [1] entretient un feu si violent, quoique mal ajusté, que « tirailleurs et soutiens doivent se coucher à chaque instant, pour reprendre haleine... Quand un objectif très avantageux s'offrait, écrit Kessel, j'entendais du côté de l'ennemi un signal, et alors une grêle de balles... contraignait colonnes et pelotons isolés à se jeter à terre. Les pertes de la ligne des tirailleurs imposaient de nouveaux déploiements, les colonnes s'amoindrissaient; partout s'ouvraient des brèches... Ce feu terrible et sans rémission exerçait évidemment son effet, même au point de vue moral. J'ordonnai à tous les clairons de sonner, à tous les tambours de battre sans répit. Pour moi, je criais constamment, aussi fort que je le pouvais, ce seul mot : « En « avant [2] ! »

Malgré des pertes effrayantes, les 10e et 11e compagnies du 3e régiment, encore en demi-colonne double, sont arrivées à 80 pas des 9e et 12e, entièrement déployées en tirailleurs. Une courte pause, puis les premières se jettent en avant, entraînant la chaîne de combat, et vont ouvrir le feu à 600 pas de notre ligne. On s'aperçoit bientôt que ce tir n'a pas d'effet sur un adversaire abrité, et tout le bataillon reprend son mouvement. Le capitaine qui le commande est tué, mais ses débris sanglants, 3 officiers et 200 hommes, arrivent à 300 pas environ de nous, sans pouvoir aller plus loin. Quant au reste de la brigade, il s'est successivement déployé à leur gauche [3] : neuf compagnies combattront avec les Saxons à Roncourt ; les quinze autres, seules, font face à Saint-Privat, suivant l'ordre donné.

---

1. Fractions des 91e, 93e, 10e de ligne (*R. H.*, IV, 1904, 147).
2. Rapport Kessel, Kunz, X, 53.
3. Le 3e bataillon du 1er dans le deuxième vallonnement au nord de la route, cote 263 ; les autres en échelons vers la gauche. Puis le 2e du 3e s'intercale entre les 3e du 3e et 3e du 1er ; le 2e du 1er (6e, 5e, 8e compagnies) dépasse la gauche des précédents et marche sur la crête à mi-distance entre Roncourt et Saint-Privat, les 1er du 3e et 1er du 1er obliquent encore davantage au nord et s'arrêtent dans le vallon 259-278 face à Roncourt, sauf les 1re et 2e compagnies du 1er qui se déploient à la gauche du 3e bataillon et combattent avec lui (*R. H.*, IV, 1904, 149, d'après Kunz).

Leurs pertes sont très fortes, mais elles n'en arrivent pas moins à border la crête militaire qu'occupaient nos tirailleurs au début de l'attaque. Ceux-ci n'attendent pas le choc et se replient vers Saint-Privat.

Il est 6h45 : la mince ligne de la 4e brigade entoure les lisières ouest et nord-ouest du village, à une distance de 700 à 900 pas [1]. La situation n'en apparaît pas moins triste : presque tous les officiers sont tués ou blessés ; il reste à peine un sixième de l'effectif qui soit susceptible de combattre ; « il n'y a plus trace d'ordre tactique ». Les officiers encore debout ont besoin de toute leur énergie pour empêcher la dissolution des malheureux restes de ces belles troupes[2].

C'est un peu après 5h45 que von Pape donne l'ordre de porter le 2e régiment dans la brèche survenue entre les 1re et 4e brigades le long de la route de Briey. Ce corps était alors à l'ouest de Sainte-Marie-aux-Chênes, face à Saint-Privat, sur une ligne. Il se met en marche un peu avant 6 heures, tourne d'abord à droite, longe la lisière ouest du village, fait un à-gauche et se déploie en traversant le chemin de Saint-Ail. Désormais il a son 1er bataillon en première ligne; les 2e et 3e suivent en échelons de droite. Il coupe ainsi obliquement la route de Briey et se redresse vers Saint-Privat[3].

Le régiment s'est à peine laissé voir qu'une pluie de balles et d'obus atteint ses compagnies encore massées sur

---

1. D'après Kunz, la droite est à 800 pas au nord de la route de Briey.

2. Le matin, les 3e et 2e bataillons du 3e régiment comptaient 1,845 hommes; ils perdent 26 officiers et 955 hommes, soit 92,86 °/o des officiers et 51,77 °/o de la troupe; les neuf compagnies du 1er comptaient 2,025 hommes; le soir, 29 officiers et 944 hommes sont hors de combat (85,3 et 46,62 °/o) [Kunz, X, 63].

En déduisant les fuyards ou les traînards attardés derrière un abri, Kunz évalue à 600 ou 650 hommes l'effectif devant Saint-Privat. La perte la plus forte est celle de la 12e du 3e : 3 officiers et 146 hommes (63,48 °/o). Aucun capitaine n'est sans blessures dans les dix-sept compagnies engagées par la brigade (y compris celles face à Roncourt).

3. La 4e compagnie coupe la route à 500 pas environ de Sainte-Marie, la 3e à 50 pas à l'est, les 2e et 1re à 100 ou 200 pas dans la même direction (Kunz, X, 67).

une surface restreinte. Il est même pris pour objectif par les mitrailleuses de la division Cissey (12e du 15e). Les pertes sont « gigantesques », bien que l'on avance par bonds, les soldats s'agenouillant au commandement et les officiers seuls restant debout[1]. Bientôt les soutiens se fondent dans les tirailleurs, les compagnies se mêlent. Des soldats du 2e grenadiers, qui combat au sud de la chaussée, s'intercalent dans le 1er bataillon. Malgré tout, ses débris arrivent à 800 pas de la lisière de Saint-Privat et s'y maintiennent.

Le 2e bataillon est d'abord en demi-colonnes doubles. Les 6e et 7e compagnies traversent la route à 600 pas de Sainte-Marie, puis se forment par demi-pelotons pour marcher sur le clocher de Saint-Privat. Elles se portent ainsi à la droite du 1er bataillon, avec des pertes énormes. De leur formation initiale, il ne reste qu'un « épais essaim de tirailleurs ». Pas un coup de feu n'a été tiré jusqu'alors. Quant aux 5e et 8e compagnies, elles se déploient rapidement et atteignent la chaîne de combat avec des pertes relativement faibles[2].

Enfin le 3e bataillon se forme en ligne de colonnes de compagnie avant d'avoir atteint la route. Puis ses compagnies, en ligne déployée, se portent successivement sur la chaîne, après avoir beaucoup moins souffert que le reste du régiment[3]. Outre que ses formations étaient moins denses, nos troupes ont déjà commencé de se retirer vers Saint-Privat.

On voit que cinq régiments ont été successivement engagés sur une longue ligne en face de Saint-Privat, sans qu'ils aient conservé une seule compagnie en réserve[4]. Avant

---

1. Les 4e et 3e compagnies, seules, ont déployé en tirailleurs leur peloton de tête; le 2e bataillon s'est porté à hauteur du 1er, gênant le déploiement des 1re et 2e compagnies. Des 17 officiers du 1er bataillon, un seul n'est pas blessé. Sur 900 hommes, il y a 503 morts ou blessés, soit 55,9 %, dont 191 atteints mortellement, soit 38 % (Kunz).

2. 6e et 7e, 8 officiers sur 8; 276 hommes, soit 61,34 %; 5e et 8e, 5 officiers sur 9; 152 hommes, soit 33,8 % (Kunz, X, 69).

3. 6 officiers sur 19; 145 hommes, soit 16,3 % (Kunz).

4. 62 compagnies sur un front de 2,900 mètres.

même que leur impulsion soit brisée, Pape juge indispensable de les soutenir. A 6h 30[1], il prescrit au 4e régiment « de rompre immédiatement pour appuyer l'attaque de la 1re brigade ». A ce moment, le prince de Wurtemberg montre au colonel les avantages du terrain au nord de Sainte-Marie. Par suite, le régiment descend de ce village dans la dépression au nord, la suit pendant 500 mètres, puis change de direction à droite. Il évite ainsi une partie des pertes qui ont frappé ses devanciers[2]. Vers 7h 15, il est à 700 pas du saillant nord-ouest de Saint-Privat, à la gauche de la 1re brigade, et reçoit l'ordre de s'arrêter[3]. Il y a environ 4,600 hommes de la Garde répartis de 700 à 900 pas des lisières ouest et nord-ouest du village, sur une ligne longue et mince, sans soutien sauf à la gauche.

Quelques instants auparavant, deux des régiments du général du Barail, 2e et 3e chasseurs, ont apparu sur la crête entre Saint-Privat et Roncourt. Deux de leurs escadrons esquissent même une charge en fourrageurs contre deux pelotons du 1er régiment. Le seul officier valide fait cesser le tir, pour le reprendre quand nos cavaliers sont à 300 mètres environ. Devant ce feu rapide, auquel prend part successivement tout le reste de la 1re brigade, ils font demi-tour et disparaissent sans être arrivés au contact. Dès leur apparition, un régiment de ulans (2e de la Garde), arrêté vers Sainte-Marie, s'est mis en mouvement vers Roncourt. Il ne parvient pas à les rejoindre et regagne son emplacement avec des pertes sensibles[4].

C'est la seule tentative que fasse le 6e corps pour rejeter les débris de la Garde. Il s'en tient à la défense passive.

---

1. Heure de Kunz, d'après von Pape; l'État-major prussien porte « 6h 15 ».

2. En première ligne, les quatre compagnies du 1er bataillon avec leurs pelotons de tirailleurs en avant et les autres rompus par demi-pelotons, pour être moins visibles; le 2e bataillon suivant par demi-colonnes doubles à 400 pas; le 3e en ligne de colonnes de compagnie (Kunz, X, 74).

3. Il n'a en première ligne que la 1re compagnie, deux pelotons de la 2e, un de la 3e, un de la 4e (Kunz).

4. *État-major prussien*, II, 874.

Pourtant les circonstances favoriseraient singulièrement une contre-attaque[1]. « De l'infanterie qui a subi de fortes pertes, écrit le général von Kessel, n'est jamais, en terrain découvert..... agréablement surprise quand elle voit de la cavalerie ennemie se former pour l'attaque ; on ne sait jamais, avant, comment les choses se passeront. Moi-même, je regardais notre situation comme très périlleuse ; je ne croyais pas que la charge, attendue..... depuis si longtemps, serait si mollement exécutée..... L'apparition de la cavalerie ne manqua pas de produire son effet sur toute la ligne des tirailleurs, mais le résultat fut très différent, suivant les endroits. A l'aile gauche, des groupes isolés se mirent à tirer. D'autres se rallièrent en cercle ; au centre, on tira couché des positions où l'on se trouvait..... D'ailleurs, la cavalerie ne montra pas un vif désir de charger ; elle était irrésolue, lente et pesante[2]..... »

Cependant, l'artillerie de la Garde prépare efficacement l'attaque de Saint-Privat. Comme von Pape, le général von Budritzki est persuadé que cette préparation s'impose. Mais le mouvement des 1re et 4e brigades est déjà entamé quand leurs ordres sont exécutés par une partie des batteries.

Il y en a douze, en ce moment, entre Habonville et Sainte-Marie. Suivant les instructions des deux divisionnaires, elles se portent par échelons vers l'est. Les quatre batteries établies de Saint-Ail à Sainte-Marie vont à 1,000 pas environ de Saint-Privat et ouvrent le feu sur ce village[3]. A leur droite, quatre batteries de l'artillerie de corps font face à la même direction[4]. Encore plus au sud, les 3e légère et 4e lourde ont déjà arrêté les contre-attaques de Cissey. Enfin trois

1. *État-major prussien*, II, 873 : « On devait s'attendre, à tout instant, à ce que l'ennemi, qui avait relativement peu souffert dans ses positions abritées, entreprît un retour offensif énergique et rejetât sur Sainte-Marie les minces lignes de l'assaillant. »

2. Kunz, X, 55, citation inexactement traduite par la *R. H.*, IV, 1904, 153.

3. 4e, 6e légères ; 5e et 6e lourdes entre la route et le vallon 299-274.

4. 3e lourde, 2e, 3e, 1re à cheval, entre les vallons 299 et 294. Les 3e et 1re à cheval viennent de Batilly ; elles étaient affectées à la division de cavalerie.

autres prolongent la gauche de la 2e lourde, faisant, comme elle, face à Amanvillers[1].

Ainsi, vers 7 heures du soir, quatorze batteries de la Garde sont engagées à l'est de Sainte-Marie, Saint-Ail et Habonville. Elles sont divisées en deux groupes, l'un tirant sur Saint-Privat et Jérusalem, l'autre sur Amanvillers[2]. Le premier, dix batteries portées bientôt à douze, produit l'effet le plus énergique. En peu de temps, Jérusalem est incendié ; plusieurs bâtiments s'enflamment dans Saint-Privat[3]. La situation des troupes que nous y avons si maladroitement entassées devient très difficile.

1. 1re lourde, 2e, 1re légères, 2e lourde ; les 1re et 2e compagnies du 1er grenadiers en soutien de droite.

2. Deux batteries à cheval (1re et 2e) du Xe corps viennent bientôt s'intercaler entre la 1re à cheval et la 4e légère de la Garde.

3. *État-major prussien*, II, 876 ; *ibid.*, plan 6 B.

XVIII

MOUVEMENT DES SAXONS

Déploiement des Saxons. — Défense de Saint-Privat. — Roncourt. — Préparatifs de retraite. — Charge de la brigade Bruchard. — Situation du 6e corps.

Cependant le XIIe corps continue son mouvement. La 45e brigade, engagée dans les bois à l'est d'Auboué, atteint leur lisière un peu après 5 heures. A gauche, le 108e tient les premières pentes de la croupe descendant de Montois [1]. A droite, le 1er bataillon du 100e a contourné les bois au sud. Il ne tarde pas à rencontrer une certaine résistance, bientôt brisée, de la part de tirailleurs déployés à l'est de Roncourt [2]. Quant au 101e, qui suit les 100e et 108e, sur l'ordre du général von Craushaar, il porte son 1er bataillon vers Montois, où la présence de nos troupes a été signalée [3]. Il s'approchait en tiraillant de ce village, quand l'ordre survient d'attendre l'achèvement du mouvement tournant. En même temps, les 100e et 108e sont invités à entretenir simplement le combat.

Tandis que la 45e brigade est ainsi arrêtée face à Montois et à Roncourt, à 5h30 la 47e arrive de Sainte-Marie à la lisière sud des bois d'Auboué. L'artillerie de corps déployée le long du chemin d'Homécourt a déjà été portée à 900 pas vers l'est, sur l'ordre du prince royal de Saxe. Une demi-heure après, ces sept batteries vont encore plus avant, face à Roncourt, leur gauche vers les bois [4]. Plus tard, quatre

1. L'*État-major prussien*, II, 877, porte même que le 108e ouvre le feu sur le bois entre Montois et Roncourt, détail invraisemblable vu la distance, 1,500 mètres (*R. H.*, IV, 1904, 155).

2. 2e bataillon du 10e de ligne sur la croupe 270-304 (*R. H.*). Le 100e déploie ses 1re, 12e et 10e compagnies.

3. *État-major prussien*. Il semble que nous y ayons seulement des patrouilles de cavalerie (*R. H.*, IV, 1904, 155).

4. 6e, 5e lourdes, 5e légère, 2e à cheval, 6e légère, 7e, 8e lourdes.

autres batteries qui ont suivi un moment la 47e brigade, par suite d'une erreur, rejoignent les premières et prolongent leur gauche[1]. Toute cette ligne couvre de feux Roncourt et l'artillerie de notre droite[2], qui se tait bientôt presque entièrement.

Sur les entrefaites, la 46e brigade, partie de Moineville, a franchi la route de Briey, puis s'est massée entre les bois et Auboué. Quant à la colonne chargée du mouvement tournant, après avoir suivi la rive droite de l'Orne, elle converse à droite entre Homécourt et Montois. Vers 6 heures, elle atteint le plateau à l'ouest de ce dernier village. D'après les rapports de la cavalerie, on le croit occupé. Aussi la 48e brigade, les batteries et les escadrons qui lui sont rattachés se déploient au nord et au nord-ouest. On reconnaît bientôt qu'il est vide et, après une perte de temps marquée, on continue sur Roncourt. Un bataillon (3e du 107e) traverse Montois et va occuper la lisière sud du petit bois entre ce village et Roncourt. Deux autres (1er et 2e du 107e) et deux batteries (1re et 2e légères) viennent à l'ouest.

Le 106e a contourné Montois par le nord et dirigé sur le saillant nord-est de Roncourt cinq compagnies[3], tandis que trois autres allaient vers Malancourt, sur la gauche, d'où étaient partis des coups de feu. Le 13e chasseurs suit en réserve. La 2e lourde s'établit au nord-est du petit bois occupé par le 107e. Enfin la cavalerie est en formation d'attente à Montois[4], avec sa batterie à sa gauche, celle-ci tirant sur de l'infanterie apparue en bordure de la forêt de Jaumont, au sud de Malancourt.

Il est 6h30 lorsque le mouvement tournant des Saxons s'achève ainsi, face à la lisière nord de Roncourt. En même

1. 4e légère, 4e lourde; les 3e lourde, 3e légère en réserve faute de place (Plan 6 B de l'État-major prussien).

2. 5e, 6e, 7e du 14e, 9e du 13e (*R. H.*, IV, 1904, 157).

3. 1er bataillon et 12e compagnie (*État-major prussien*, II, 878). La *R. H.*, IV, 1904, 157, porte, sans indication de source : « Le 1er bataillon et la 12e compagnie du 3e (?) furent laissés sur la lisière du village (Montois). »

4. 1er et 2e *Reiter* à l'ouest; 3e *Reiter* et *Reiter* de la Garde à l'est ; la 1re batterie à cheval à l'extrême gauche (*État-maior prussien*, II, 879).

temps, sur l'ordre du prince Georges, la 45e brigade reprend par l'ouest, son mouvement vers ce village sa première ligne (100e et 108e) refoulant peu à peu devant elle nos tirailleurs [1]. A droite, elle se relie bientôt aux neuf compagnies de la Garde qui ont obliqué dans cette direction. D'autre part, le 1er bataillon du 101e [2] relie sa gauche à la 48e brigade. Vers 6h45, Roncourt est donc entouré au nord et à l'ouest par deux brigades saxonnes et par deux bataillons de la Garde. Douze batteries disposées en quart de cercle préparent l'attaque, et nous n'avons en face d'elles [3] que quelques compagnies, tandis que Saint-Privat regorge de troupes !

Devant cette offensive concentrique, le 6e corps persiste à s'en tenir à la défensive. L'attaque de la 4e brigade fait d'abord refluer vers Saint-Privat les compagnies du 93e déployées à l'est de Sainte-Marie [4]. Celles du 2e bataillon, sur le point d'avoir épuisé leurs cartouches, se retirent en avant du village, où elles prennent position. Celles du 1er suivent ce mouvement et s'établissent à la gauche des premières [5]. De nouveau leur résistance est de courte durée. L'attaque de la 1re brigade oblige même le 3e bataillon à se replier dans Saint-Privat. Tout le 93e y est réuni à 6 heures [6].

Lors de la retraite de la brigade Sonnay, le 1er bataillon du 91e est resté dans sa position avancée au sud-ouest de Roncourt [7]; à sa droite, le 2e du 10e a occupé la croupe abandonnée par le 3e du 75e. C'est contre les tirailleurs de

---

1. En première ligne, 1re, 2e, 3e, 4e, 5e, 6e compagnies du 100e ; 1er et 2e bataillons du 108e ; le reste en deuxième ligne.

2. Poussé précédemment sur Montois, a quitté cette direction en la voyant prendre par la 48e brigade. Les deux autres bataillons suivent en longeant la lisière sud des bois d'Auboué.

3. Il y a treize batteries saxonnes en action, mais l'une tire sur la forêt de Jaumont. L'une des brigades (45e) est à trois régiments.

4. 1re et 2e du 1er bataillon ; 4e, 5e, 6e du 2e (Voir *suprà*, p. 562).

5. Derrière des murs en pierre sèche (Rapport du colonel Ganzin, 20 août ; Historique du 93e, *R. H.*, IV, 1904, 229, 230). Le reste du 93e est à la lisière de Saint-Privat.

6. Rapport Ganzin, 20 août. Cette heure doit sans doute être retardée.

7. Les 4e et 6e compagnies sont face aux bois d'Auboué, chacune avec une section en tirailleurs (Historique du 91e, *R. H.*, IV, 1904, 225).

ces deux bataillons que s'engagent ceux du 100e débouchant des bois d'Auboué. Ce combat est d'abord traînant, mais l'artillerie exerce une action déprimante sur nos soldats. Quand les Saxons se remettent en mouvement, ils plient devant eux. Le 1er bataillon du 91e opère une retraite régulière, protégée par ses tirailleurs, et vient prendre position en arrière de la crête de Roncourt à Saint-Privat, la gauche à ce dernier village [1].

Quant au 2e du 10e de ligne, découvert par ce mouvement, menacé par l'apparition de la 1re brigade et des Saxons sortant des bois, ayant à peu près épuisé ses cartouches, sa situation devient intenable. « Quelques instants de plus et la retraite..... est impossible ! » A ce moment, les fractions du régiment laissées en avant de Saint-Privat « et qui n'ont pu, jusque-là, tirer un coup de fusil, bien qu'exposées à un feu très meurtrier d'artillerie », sont portées en avant pour le dégager. Leur marche s'opère avec ensemble [2]. A 600 mètres des colonnes allemandes, elles exécutent plusieurs feux qui les arrêtent et les obligent à se couvrir. Puis l'ennemi reprenant son mouvement, elles se reportent en avant et leur feu, à petite distance, les tient encore quelque temps en échec.

Le 2e bataillon du 10e peut ainsi opérer sa retraite, pied à pied, en brûlant ses dernières cartouches. Sur ces entrefaites, les 2e et 3e du 75e ont été reportés à la crête militaire entre Roncourt et Saint-Privat. Le 10e, les 2e et 3e bataillons du 91e s'y arrêtent un instant, mais des groupes se retirent peu à peu, faute de cartouches ou en vertu d'un ébranlement moral résultant surtout du feu de l'artillerie et de l'approche ininterrompue de nouvelles troupes ennemies. Lorsque la 1re brigade attaque cette crête, la retraite est complète [3]. Sans ordre, sans motif nouveau autre que leur

1. Historique du 91e.
2. Historique du 10e, *R. H.*, IV, 1904, 200 ; 1er bataillon et trois compagnies du 3e.
3. D'après le croquis 8 de la *R. H.*, vers 6h15, nos troupes sont ainsi réparties de la gauche à la droite : 3e du 93e ; 1re et 2e du 1er du 93e ; 1er, 1/2 3e du 10e ; 3e, 2e, 1er du 91e ; 1/2 3e du 10e, 3e et 2e du 75e, 2e du 10e.

lassitude, nos soldats se replient jusqu'aux murs de clôture à l'ouest de Saint-Privat, où sont déjà accumulées de nombreuses troupes[1]. Quant aux 91e et 10e de ligne, ils ne tardent pas à se rassembler derrière la crête de Saint-Privat-Roncourt. Aucun ne prendra plus part à l'action[2].

L'approche des 45e et 48e brigades, qui marchent sur Roncourt, ne peut que hâter ces mouvements rétrogrades. Ce village n'est alors gardé que par deux bataillons[3], et ils vont se trouver tout à fait isolés devant la division saxonne. La retraite du 91e et de la majeure partie du 10e de ligne laisse le 75e (2e et 3e bataillons) dans une situation difficile en face de la 1re brigade de la Garde et sous un feu terrible d'artillerie. « Un grand nombre d'hommes » se retirent peu à peu, ayant « brûlé leurs cartouches[4] ». Ces bataillons et le 2e du 10e, à leur droite, refluent sur la crête entre Roncourt et Saint-Privat, puis à l'est. Finalement, ils gagnent la dépression voisine de la ferme Marengo au sud-est de Saint-Privat et y rejoignent le 91e[5]. Eux non plus ne reprendront aucune part à l'action.

Quant au 1er bataillon du 75e, découvert par la retraite de notre centre, il se retire par le nord de Roncourt vers la forêt de Jaumont. Pendant la nuit, il rejoindra son régiment à Saulny. Le 1er du 9e de ligne, resté seul au nord-ouest de Roncourt, est bientôt dans une situation très difficile. Deux de ses compagnies n'ont plus d'officiers et il va être enveloppé par les Saxons[6].

Les quatre batteries encore en action de Roncourt à

---

1. 12e, 1/2 1er du 94e, 9e chasseurs et des fractions de la division Levassor (*R. H.*).

2. Historiques cités. Pertes du 91e : 11 officiers et 114 hommes (*R. H.*).

3. 6e du 1er du 9e à la lisière nord, le reste du 1er vers Montois, de manière à voir le vallon entre ce village et Roncourt ; à gauche, le 1er du 75e, face à l'ouest ; 2e du 9e au sud de Roncourt, à mi-chemin de Saint-Privat (*R. H.*, IV, 1904, 165, d'après l'Historique du 9e et le rapport du général Bisson, 19 août). Le 3e du 9e est au nord de ce dernier village.

4. Rapport du lieutenant-colonel de Brem, 20 août, *R. H.*, IV, 1904, 220.

5. Les 75e et 91e se forment en carré avec trois faces en bataille, la 4e devant recevoir, en colonne, tous les isolés (Historique du 75e). Le rapport du général de Sonnay mentionne deux carrés échelonnés, formés par les 75e, 91e, 94e.

6. Historique du 9e cité.

à Saint-Privat ont déjà disparu. Malgré leur très grande infériorité, elles n'ont nullement été écrasées par l'artillerie saxonne. Leurs pertes sont au contraire très faibles[1]. Mais l'une d'elles (9e du 13e) a presque épuisé ses munitions dès 6 heures du soir. Les autres restent en position jusqu'à la retraite de l'infanterie voisine. Comme la précédente, elles vont alors rejoindre les batteries de Montluisant aux carrières de La Croix, de façon à couvrir la retraite[2].

La menace des Saxons n'a pas échappé au maréchal Canrobert. Ne recevant ni ordres, ni renforts du commandant en chef, il considère une plus longue résistance comme impossible et, vers 6h30, il en avise Ladmirault : « .....Il va être forcé d'évacuer Saint-Privat, où il ne peut plus tenir, et de battre en retraite par Saulny. » Il envoie ensuite un officier à Bourbaki pour l'en aviser et lui demander de couvrir son mouvement, s'il est possible[3].

En même temps, il se propose d'assurer la défense de Saint-Privat, qu'il considère comme la « clef de la position », destinée à couvrir notre retraite sur Metz[4]. Bien qu'il y ait déjà entassé des forces très considérables, il y porte quatre nouveaux bataillons, avec ce résultat d'accroître nos pertes sans prolonger en rien la résistance. Deux autres, jusqu'alors à l'est de Jérusalem, vont s'établir face à Roncourt, sur le mamelon au nord-est de Saint-Privat[5].

C'est sans doute à ce moment que le maréchal s'adresse

1. *R. H.*, IV, 1904, 167. « L'artillerie ennemie... tirait mal, et ses projectiles n'éclataient pas dans le terrain meuble où se trouvait la batterie » (Historique de la 7e du 14e, *ibid.*, 248).

2. *R. H.*, IV, 1904, 167, d'après les Historiques des batteries et le rapport du lieutenant-colonel Jamet, 21 août.

3. Note du maréchal Canrobert; Relation du général Henry, *R. H.*, IV, 1904, 187 et suiv. L'officier ne peut rencontrer Bourbaki (Conseil d'enquête sur les capitulations et Instruction du procès Bazaine, dépositions Canrobert et Bourbaki, *R. H.*, *ibid.*, 169).

4. Journal du 6e corps ; Journal de la division Tixier.

5. 4e de ligne sur toute la lisière de Saint-Privat, garnissant « les clôtures d'un nouveau rang de défenseurs » (Historique du corps); 3e du 100e sur la lisière nord; 1er du 100e la droite vers la forêt de Jaumont; 2e du 100e entre les 1er et 3e.

à du Barail : « Il faut tenter une charge, pour me permettre de respirer un peu et..... protéger la retraite, pendant que je vais faire un changement de front en arrière sur mon aile gauche [1]. » Mais la foi manque au brillant commandant de la 1re division : il trouve une charge « inutile, impraticable », parce qu'il lui faudrait parcourir 600 mètres pour atteindre l'infanterie et 2,000 mètres pour l'artillerie. Il ne se rend pas compte de l'épuisement de la brigade Kessel et du désordre que la brusque apparition de nos cavaliers suffirait à y jeter [2].

Quoi qu'il en soit, il prescrit au général de Bruchard d'exécuter « une charge en fourrageurs, par escadron, sur l'infanterie ennemie..... devant Saint-Privat [3] ». Les deux régiments, en colonne serrée, le 3e chasseurs en tête, remontent vivement la crête et se montrent tout à coup à mi-chemin entre Saint-Privat et Roncourt. Puis deux escadrons, 1er et 2e du 3e chasseurs, chargent successivement en fourrageurs, les autres restant en cibles sur la crête. Mais nos cavaliers n'ont pas plus foi en eux-mêmes que du Barail. Quoique le feu des Prussiens soit relativement peu meurtrier, ils flottent indécis, s'arrêtent, puis font demi-tour avant d'avoir joint l'ennemi [4]. Celui-ci a dû s'arrêter pour leur faire face. Satisfait de ce mince résultat, Bruchard ou peut-être du Barail prescrit la retraite. La brigade se reforme à l'est de Saint-Privat, face à Roncourt.

Quant au 2e chasseurs d'Afrique, que Canrobert a mis également en marche, à son débouché sur la crête, il « ne trouve plus l'occasion de charger ». Il va vers la forêt de Jaumont et se forme en échelons à la droite de nos tirailleurs (1er du 100e). Son escadron de gauche, sur un rang et

1. Du Barail, *Mes Souvenirs*, III, 197, citation inexactement reproduite par la *R. H.*, IV, 1904, 170.
2. Voir *suprà*, p. 577.
3. Rapport du général de Bruchard, *R. H.*, IV, 1904, 459. Le général du Barail écrit à tort, dans ses *Souvenirs*, qu'il fit déployer la brigade entière et que les deux régiments partirent ensemble. Son tableau de la charge est de haute fantaisie.
4. Pertes totales du 3e chasseurs : 4 officiers, 28 hommes (*R. H.*, IV, 1904, 172).

à cheval, ouvre même un feu d'efficacité douteuse sur l'infanterie saxonne[1].

Vers 7 heures, la situation du 6e corps est gravement compromise. Il va perdre Roncourt, s'il conserve encore Saint-Privat, gardé par une masse hétérogène d'une division d'infanterie environ, où sept corps différents sont représentés[2].

A droite, face à Roncourt, un bataillon tient la croupe au sud, un autre va évacuer ce village pour gagner la forêt de Jaumont. Deux bataillons (1er et 2e du 100e) garnissent l'espace entre ce massif et Saint-Privat, avec le 2e chasseurs d'Afrique à leur droite. Derrière eux, la brigade Bruchard et le 94e sont en réserve à l'est de Saint-Privat. Dans la dépression au sud, deux carrés échelonnés attendent la cavalerie ennemie, qui ne paraîtra pas[3].

Enfin la division Levassor s'est ralliée, non sans peine, aux abords de la route de Briey[4]. Toute l'artillerie du 6e corps, renforcée des deux batteries de la réserve générale (6e et 7e du 13e), s'étage sur la croupe des carrières de La Croix.

Déjà notre échec final est inévitable, non pas tant en raison des pertes que de l'ébranlement moral. Dès 6 heures, des officiers et des soldats de notre droite sont arrivés dans Metz. Ceux du 6e corps surtout apportaient « des nouvelles peu satisfaisantes[5] ». Puis, à mesure des progrès de l'ennemi, le nombre des blessés, des fuyards s'accroît sur la route de Woippy. Des paniques se produisent parmi ces isolés. Quand le convoi de la division Tixier, venant du Ban-Saint-Martin, arrive à Saulny, il croise « un nombre assez considérable d'artilleurs revenant du combat avec une vitesse

1. Journal de la brigade La Jaille et Historique du corps, *R. H.*, IV, 1904, 466, 467.

2. 9e chasseurs ; 4e, 12e, 93e de ligne ; 3e du 9e, 3e du 100e, 1/2 1er du 94e (*R. H.*).

3. 75e, 91e, 93e, 2e bataillon du 10e (*R. H.*). Le rapport Sonnay porte « les 75e, 91e, 94e ».

4. 25e, 26e, 28e à quelques centaines de mètres à l'est de Jérusalem ; 70e près de Marengo (*R. H.*).

5. Journal de la division Laveaucoupet, *R. H.*, II, 1904, 699.

désordonnée et criant : « Sauve qui peut ! Voilà les Prussiens ! » Les deux cents hommes d'escorte s'enfuient, ainsi que les convoyeurs civils [1], propageant au loin la terreur et la fuite. On ne voit sur la route que « voitures d'artillerie, de bagages ou de l'administration renversées [2] ». Bientôt ce désordre gagnera une partie des troupes ; une confuse intuition laisse percevoir à tous l'inutilité de leurs sacrifices. La retraite sur Metz est certaine, quoi qu'il arrive.

1. Rapport de l'officier d'administration Triballat, 14 septembre, *R. H.*, IV, 1904, 475. Voir aussi général Jarras, *Souvenirs*, 127 ; général d'Andlau, 92.
2. Historique des 5e et 6e batteries du 17e, *R. H.*, III, 1904, 733.

XIX

FIN DU COMBAT DU 4e CORPS

Fin du combat du 4e corps. — Attaque de la 3e brigade de la Garde. — Contre-attaques du 2e chasseurs et du 43e. — Attaque de la brigade Wittich. — Combat aux abords de Chantrenne. — Ladmirault et Bourbaki.

L'accalmie qui s'est produite vers 5 heures sur le front du 6e corps s'étend à celui du 4e. Depuis 4 heures, l'infanterie prussienne garde en face de lui une attitude strictement défensive, attendant ainsi l'entrée en ligne de la Garde et des Saxons. Nous n'avons pas moins de dix-sept bataillons déployés à l'ouest d'Amanvillers et de Montigny, entre la voie ferrée et les abords est de L'Envie. La réserve générale, relativement faible, ne compte que six bataillons épars d'Amanvillers au sud de Montigny. Mais la division de grenadiers est rassemblée sur le plateau de Saint-Vincent, à 2 kilomètres environ de Montigny, en ligne droite [1].

Malheureusement, là comme ailleurs, l'artillerie française a été à peu près annihilée. Au sud de la voie ferrée, il n'y a plus que trois batteries ; deux vont avoir épuisé leurs munitions [2].

Il est près de 5 heures, quand Ladmirault reçoit « un petit mot » de Bourbaki annonçant « l'envoi » de la division de grenadiers [3]. Il en conclut hâtivement qu'elle va se por-

---

1. *En première ligne :* 3e du 73e, 1er du 54e, 5e et 2e chasseurs, 13e de ligne, 1er et 2e du 15e, 3e du 54e, 1er et 2e du 65e, 3e et 1er du 64e, 2e, 1er, 3e du 98e ; *En réserve :* 2e du 54e, 3e du 65e, 1er du 33e, 2e du 64e, 2e et 3e du 33e (*R. H.*, IV, 1904, 364).

2. 11e et 12e du 1er (12) ; 10e du 4e (4). La 6e, puis la 9e du 1er se remettront un peu plus tard en batterie au sud d'Amanvillers, mais leurs vues seront masquées par la crête que défend l'infanterie (*R. H.*, IV, 1904, 364).

3. Deuxième rapport du général Berger, s. d., *R. H.*, III, 1904, 694. Le capitaine de La Tour du Pin a déposé au procès Bazaine que, dans cette lettre, qu'il n'avait point lue et dont il n'existe aucune trace, Bourbaki annonçait sa présence au Gros-Chêne, sans mentionner l'envoi de cette division à Amanvillers. Il est probable, en effet, que le général prévint simplement Ladmirault de l'arrivée des grenadiers au Gros-Chêne.

ter sur Amanvillers, en soutien du 4ᵉ corps; il transmet cette bonne nouvelle aux généraux de Lorencez et Berger.

Ce dernier a cru observer, vers 4 heures, « un mouvement de retraite assez prononcé..... vers notre extrême droite », suivi d'un retour offensif qui permettrait au 6ᵉ corps de réoccuper ses positions. Il en fait part à Ladmirault, qui paraît « satisfait de la situation [1] ».

Peu après, le 13ᵉ de ligne, dont les trois bataillons sont déployés au sud-ouest d'Amanvillers, affaibli par un combat de plusieurs heures et près de manquer de cartouches, reçoit l'ordre de rejoindre le 43ᵉ derrière la crête qu'il occupe [2]. L'intention de Ladmirault est de constituer cette brigade en réserve générale, à la lisière des bois de Saulny.

Pour l'instant, les 1ᵉʳ et 2ᵉ bataillons du 15ᵉ, puis le 3ᵉ du 54ᵉ sont déployés à l'emplacement laissé libre par le 13ᵉ. Un autre (3ᵉ du 65ᵉ) renforce le centre du 98ᵉ qui fait face aux quelques fractions aventurées dans les fermes de L'Envie et de Champenois (5ʰ30 environ).

En somme, le résultat de ces mouvements est de réduire nos réserves à cinq bataillons, non compris la brigade Bellecourt. Le reste, quatorze bataillons, est déployé en une ligne mince, du chemin creux d'Habonville à la croupe entre L'Envie et La Folie, sur 2 kilomètres environ. Si cette formation se prête à l'emploi des feux, elle est très vulnérable à l'artillerie et ne convient nullement au « combat d'usure », qui caractérise l'époque présente. En outre, l'une des batteries entre Amanvillers et Montigny (11ᵉ du 1ᵉʳ) disparaît après avoir brûlé ses dernières gargousses. Il n'en reste que deux sur le front des divisions Grenier et Lorencez.

C'est à ce moment que le IXᵉ corps reprend l'offensive. Vers 5ʰ15, Manstein aperçoit de la lisière des bois de La Cusse des masses d'infanterie en mouvement de Saint-Ail

1. Premier rapport du général Berger, s. d., *R. H.*, III, 1904, 693. Ce mouvement de retraite ne s'appliquerait qu'au 94ᵉ et ne pourrait être vu d'Amanvillers (*ibid.*, IV, 1904, 365).
2. *R. H.*, IV, 1904, 366; lieutenant-colonel Rousset, *Le 4ᵉ Corps*, 243.

sur Saint-Privat. Il prescrit aussitôt à la 3e brigade de la Garde de marcher du sud-est d'Habonville sur Amanvillers. Avec trois bataillons, le lieutenant colonel Coulmann couvrira sa gauche en suivant la voie ferrée [1]. Le 4e hessois et les fractions de la 18e division ramenées derrière la parcelle est formeront réserve générale [2].

A 5h30, le colonel von Knappstædt met en mouvement six des bataillons de la 3e brigade [3]. Celui des tirailleurs de la Garde doit marcher sur les hauteurs d'Amanvillers à travers les bois de La Cusse; à droite, les 2e et 3e du 1er grenadiers, obliquant au sud-est, suivront le pli de terrain qui longe la lisière sud de ces bois et se dirigeront sur le village. Le 3e grenadiers et les pionniers (2e et 3e compagnies) resteront provisoirement dans les bois.

Arrivés à leur lisière est, les Tirailleurs sont soumis à un feu extrêmement violent. Deux compagnies (1re et 2e) arrivent néanmoins à 600 mètres des nôtres, sans pouvoir pousser plus avant. Les 3e et 4e prolongent leur gauche, et le tout reprend la marche pour être presque aussitôt arrêté. Peu à peu, les soutiens se sont fondus sur la ligne de combat, dont la gauche est à 400 pas environ de la tranchée du chemin de fer, où nous tenons encore. De front et sur leurs flancs, les Prussiens supportent un feu meurtrier. En quelques instants, tous leurs officiers ont disparu : c'est un enseigne qui commande le bataillon.

Quant aux 2e et 3e du 1er grenadiers, après avoir traversé les bois de La Cusse, ils déploient quatre compagnies [4]. Le 3e se porte par bonds, sous un feu violent, à la droite des Tirailleurs. Vers 5h45, le 2e reçoit l'ordre de prolonger la

1. 1er hessois, 2e bataillon du 2e hessois ; les 1re et 4e compagnies du 1er hessois, le 2e bataillon du 2e sont déjà déployés au nord du chemin de fer ; le reste est au sud, en réserve (*État-major prussien*, II, 849).

2. 1er et 2e bataillons du 84e, 2e et 3e compagnies du 36e, débris du 3e bataillon du 85e.

3. Le 1er du 1er grenadiers est en soutien d'artillerie, à Habonville ; les 1re et 4e compagnies du 3e grenadiers sont en soutien de la brigade de uhlans, vers Saint-Mihiel.

4. 5e et 8e, 9e et 12e.

droite des précédents, de façon à couvrir l'artillerie du IXe corps, imparfaitement protégée jusqu'alors par le 1er chasseurs hessois [1]. Le bataillon gagne d'abord la croupe (cote 321) à la gauche des batteries et s'y arrête sous un feu terrible provenant du 2e chasseurs et des deux bataillons du 15e de ligne (un peu après 6 heures). Puis le commandant des chasseurs l'ayant fait prévenir que les munitions lui manquent, le 2e bataillon reprend sa marche, laisse les Hessois à sa gauche, mais pour tomber sous le feu des quatre bataillons établis entre le coude du chemin de Vernéville à Amanvillers et la croupe 322. A 300 ou 400 mètres d'eux, il est forcé de s'arrêter en refusant sa droite pour faire face au 64e (6^h 15 environ). Les chasseurs hessois, à bout de forces et de munitions, se sont retirés dans les bois de La Cusse [2].

Comme les tirailleurs, les grenadiers ont beaucoup souffert déjà ; au 3e bataillon, le chef de bataillon a été tué ; la 12e compagnie est conduite par un sergent ; le commandant de la brigade est grièvement blessé. Pour combler le large vide survenu entre les 2e et 3e bataillons, le colonel von Zeuner fait avancer la majeure partie du 3e grenadiers (6^h 15) ; le 2e bataillon, seul, reste provisoirement dans le bois. Tandis que ces six compagnies se portent en ligne, non sans des pertes considérables, elles aussi [3], deux contre-attaques se produisent, l'une en face du 3e bataillon, l'autre devant le 1er du 1er grenadiers.

Jusqu'alors, le poids de la résistance incombait aux 1er et 2e bataillons du 15e de ligne placés à la gauche du 2e chasseurs. Le colonel, le lieutenant-colonel et les chefs de bataillon sont mis hors de combat. Le capitaine Bonnet, qui prend le commandement, rallie « promptement les deux bataillons que la vigueur de l'attaque » a « un peu débandés ». Il fait déployer le drapeau et les reporte en avant

1. Déployé en avant et à gauche des batteries.
2. *État-major prussien*, II, 851 ; *R. H.*, IV, 1904, 370, d'après l'*Historique du 1er grenadiers*.
3. *État-major prussien*, II, 852.

sur Saint-Privat. Il prescrit aussitôt à la 3e brigade de la Garde de marcher du sud-est d'Habonville sur Amanvillers. Avec trois bataillons, le lieutenant colonel Coulmann couvrira sa gauche en suivant la voie ferrée [1]. Le 4e hessois et les fractions de la 18e division ramenées derrière la parcelle est formeront réserve générale [2].

A 5^h30, le colonel von Knappstædt met en mouvement six des bataillons de la 3e brigade [3]. Celui des tirailleurs de la Garde doit marcher sur les hauteurs d'Amanvillers à travers les bois de La Cusse ; à droite, les 2e et 3e du 1er grenadiers, obliquant au sud-est, suivront le pli de terrain qui longe la lisière sud de ces bois et se dirigeront sur le village. Le 3e grenadiers et les pionniers (2e et 3e compagnies) resteront provisoirement dans les bois.

Arrivés à leur lisière est, les Tirailleurs sont soumis à un feu extrêmement violent. Deux compagnies (1re et 2e) arrivent néanmoins à 600 mètres des nôtres, sans pouvoir pousser plus avant. Les 3e et 4e prolongent leur gauche, et le tout reprend la marche pour être presque aussitôt arrêté. Peu à peu, les soutiens se sont fondus sur la ligne de combat, dont la gauche est à 400 pas environ de la tranchée du chemin de fer, où nous tenons encore. De front et sur leurs flancs, les Prussiens supportent un feu meurtrier. En quelques instants, tous leurs officiers ont disparu : c'est un enseigne qui commande le bataillon.

Quant aux 2e et 3e du 1er grenadiers, après avoir traversé les bois de La Cusse, ils déploient quatre compagnies [4]. Le 3e se porte par bonds, sous un feu violent, à la droite des Tirailleurs. Vers 5^h45, le 2e reçoit l'ordre de prolonger la

1. 1er hessois, 2e bataillon du 2e hessois ; les 1re et 4e compagnies du 1er hessois, le 2e bataillon du 2e sont déjà déployés au nord du chemin de fer ; le reste est au sud, en réserve (*État-major prussien*, II, 849).

2. 1er et 2e bataillons du 84e, 2e et 3e compagnies du 36e, débris du 3e bataillon du 85e.

3. Le 1er du 1er grenadiers est en soutien d'artillerie, à Habonville ; les 1re et 4e compagnies du 3e grenadiers sont en soutien de la brigade de uhlans, vers Saint-Mihiel.

4. 5e et 8e, 9e et 12e.

droite des précédents, de façon à couvrir l'artillerie du IXe corps, imparfaitement protégée jusqu'alors par le 1er chasseurs hessois [1]. Le bataillon gagne d'abord la croupe (cote 321) à la gauche des batteries et s'y arrête sous un feu terrible provenant du 2e chasseurs et des deux bataillons du 15e de ligne (un peu après 6 heures). Puis le commandant des chasseurs l'ayant fait prévenir que les munitions lui manquent, le 2e bataillon reprend sa marche, laisse les Hessois à sa gauche, mais pour tomber sous le feu des quatre bataillons établis entre le coude du chemin de Vernéville à Amanvillers et la croupe 322. A 300 ou 400 mètres d'eux, il est forcé de s'arrêter en refusant sa droite pour faire face au 64e (6h 15 environ). Les chasseurs hessois, à bout de forces et de munitions, se sont retirés dans les bois de La Cusse [2].

Comme les tirailleurs, les grenadiers ont beaucoup souffert déjà ; au 3e bataillon, le chef de bataillon a été tué ; la 12e compagnie est conduite par un sergent ; le commandant de la brigade est grièvement blessé. Pour combler le large vide survenu entre les 2e et 3e bataillons, le colonel von Zeuner fait avancer la majeure partie du 3e grenadiers (6h 15) ; le 2e bataillon, seul, reste provisoirement dans le bois. Tandis que ces six compagnies se portent en ligne, non sans des pertes considérables, elles aussi [3], deux contre-attaques se produisent, l'une en face du 3e bataillon, l'autre devant le 1er du 1er grenadiers.

Jusqu'alors, le poids de la résistance incombait aux 1er et 2e bataillons du 15e de ligne placés à la gauche du 2e chasseurs. Le colonel, le lieutenant-colonel et les chefs de bataillon sont mis hors de combat. Le capitaine Bonnet, qui prend le commandement, rallie « promptement les deux bataillons que la vigueur de l'attaque » a « un peu débandés ». Il fait déployer le drapeau et les reporte en avant

1. Déployé en avant et à gauche des batteries.
2. *État-major prussien*, II, 851 ; *R. H.*, IV, 1904, 370, d'après l'*Historique du 1er grenadiers*.
3. *État-major prussien*, II, 852.

à 600 mètres environ de l'ennemi. Ils y resteront jusqu'à 8 heures du soir[1].

Mais les progrès des Hessois le long du chemin de fer font craindre au général Pajol que les positions du 15ᵉ de ligne ne soient compromises. Sur l'ordre de Lorencez, il porte le 1ᵉʳ bataillon du 33ᵉ en soutien et se dispose à le faire suivre d'un second, quand Ladmirault l'arrête: la Garde impériale arrive « pour fixer la victoire compromise par la retraite » du 6ᵉ corps[2]. C'est alors que se produisent nos contre-attaques.

Du mamelon 331, le 2ᵉ chasseurs a vu se préparer l'attaque de la 3ᵉ brigade[3]; la ligne ennemie s'est même arrêtée à 400 mètres de lui seulement. Puis une(?) batterie allemande s'établit derrière la crête descendant de Saint-Privat à Saint-Ail, et bat de flanc sa position. A ce moment, la chaîne « se lève et attaque avec fureur; le bataillon ouvre un feu des plus nourris »; les Prussiens hésitent et plient en plusieurs endroits; leurs soutiens doivent entrer en ligne et tous sont fort maltraités. « Mais la position n'est plus tenable..... en raison du tir de l'artillerie..... dont tous les coups frappent avec une effrayante précision. » Les chasseurs plient. A peine sont-ils à 75 mètres en arrière que le commandant Le Tanneur les rallie et les reporte en avant. « Les hommes n'ont presque plus de cartouches; ils mettent baïonnette au canon et se jettent sur l'ennemi..... sans tirer. » Celui-ci plie de nouveau. Le 2ᵉ chasseurs, déjà très affaibli, ne peut poursuivre sans être exposé à se voir coupé de sa ligne de retraite. « Il s'arrête à l'endroit où il a tenu toute la journée et y brûle ses dernières cartouches[4]. »

L'autre contre-attaque est opérée par deux bataillons du 43ᵉ (1ᵉʳ et 2ᵉ)[5]. Vers 6ʰ30, ils quittent, « avec enthou-

1. Rapport du général Pajol, 19 août, *R. H.*, III, 1904, 687.
2. Rapport Pajol; Historique du 33ᵉ, *R. H.*, III, 1904, 687, 691.
3. Historique du 2ᵉ chasseurs, *R. H.*, III, 1904, 688.
4. Historique du 2ᵉ chasseurs.
5. La *R. H.*, IV, 1904, 374, paraît admettre qu'il s'agit du 2ᵉ bataillon du 64ᵉ. Or le rapport du général Pradier, 20 août, et l'Historique du 64ᵉ fixent, l'un à 5 heures et l'autre à 4 heures, le mouvement du 2ᵉ bataillon pour boucher une

siasme », leur emplacement entre Amanvillers et Montigny. « Magnifiquement alignés sur deux rangs », ils descendent dans le fond du vallon de Chantrenne, « au pas de charge..... sous une pluie d'obus ». Après un feu rapide, ils gravissent les pentes de la croupe qui descend du mamelon 331 sur Vernéville et arrivent à courte portée de l'artillerie du IXe corps. Il n'y a là qu'une faible ligne de tirailleurs, qui plie devant eux. Mais il semble qu'on cherche à ralentir leur mouvement plutôt qu'à l'accélérer. Ils s'arrêtent à deux reprises pour tirer, sans y être contraints. Au dernier arrêt, ils sont couchés à très faible distance des batteries allemandes [1]. L'ennemi reparaît et rouvre un feu de vivacité croissante ; les pertes, d'abord nulles, deviennent considérables. La lassitude se fait sentir parmi nos soldats ; beaucoup regardent en arrière ; quelques-uns reculent en rampant vers le fond du ravin. Le nombre de ces fuyards augmente peu à peu. Finalement, c'est une « déroute indescriptible », qui les emporte au delà de Montigny [2].

Ces contre-attaques viennent d'être repoussées, quand les six compagnies du 3e grenadiers s'intercalent entre les deux groupes du 1er. Les Prussiens sont à distance assez faible de nos tirailleurs pour faire usage du fusil Dreyse. Ils répondent vigoureusement à notre feu et repoussent d'autres retours offensifs dirigés contre leur front ou leurs flancs [3].

---

trouée entre la droite de la division Grenier et la division Lorencez (13e de ligne et 1er bataillon du 54e ?). Mais ce mouvement ne semble pas pouvoir se confondre avec celui opéré vers 6^h45 du nord de Montigny vers la croupe 332. Nous croyons que ce dernier fut exécuté par le 43e (1er et 2e bataillons), comme le décrit très nettement le colonel de Courson (p. 98). Une lettre inédite du colonel de Courson (16 décembre 1904) confirme cette hypothèse.

1. Le colonel de Courson écrit « 100 mètres ».

2. Colonel de Courson, 98 et suiv. D'après les rapports du général Bellecourt et du commandant de Chérisey, 19 août, et l'Historique du 43e, ce régiment est engagé à une heure indéterminée ; il fait des pertes cruelles sous le feu de l'artillerie, ne perd pas « un pouce de terrain » et ne se retire qu'à bout de munitions.

Suivant l'Historique du 1er grenadiers, cité par la *R. H.*, IV, 1904, 375, notre contre-attaque arrive à 300 pas du 2e bataillon. Celui-ci ouvre le feu ; nos soldats hésitent ; une partie progresse encore ; d'autres se pelotonnent sous les balles. Enfin toute la ligne fait demi-tour, avec de grandes pertes. Ces détails confirment le récit du colonel de Courson.

3. *État-major prussien*, II, 852 ; *R. H.*, IV, 1904, 376.

Des escadrons qui, de Montigny, menacent le 2e bataillon du 1er grenadiers, font presque aussitôt demi-tour sous les obus et les balles[1]. La ligne prussienne n'en est pas moins arrêtée vers 7 heures, à 500 mètres environ à l'ouest du chemin d'Habonville à L'Envie ; 300 à 400 mètres seulement la séparent de nos tirailleurs. A ce moment, Ladmirault ne dispose plus d'aucune réserve[2]. De la voie ferrée au mamelon 343, dix-neuf bataillons sont déployés, presque tous éprouvés par de longues heures de stationnement sous le feu. Cette ligne mince cédera fatalement sous la première poussée.

Cependant le général von Wittich a mis en mouvement les trois bataillons de la 49e brigade, à cheval sur la voie ferrée. Au sud, le 2e bataillon du 1er hessois est suivi de quelques fractions embusquées jusqu'alors à la lisière des bois de La Cusse[3]. Au nord, combat déjà une ligne de six compagnies dans lesquelles deux autres s'intercalent[4]. Avant leur entrée en ligne, les 1re et 4e du 1er hessois se sont engagées dans un vallon remontant au nord-est. Repoussant une attaque dirigée dans leur flanc gauche[5], elles sont parvenues à s'y maintenir. Les 2e et 3e compagnies prennent la même direction, mais un feu violent, qui les atteint de front et de flanc, les oblige à se rejeter vers le sud.

Le reste de la ligne marche sur une maison de garde-barrière, au passage du chemin d'Habonville à La Folie. Malgré un feu intense[6], les deux bataillons de droite y arrivent à peu près simultanément et s'en emparent sans combat. Elle est organisée pour la défense, tandis qu'une

1. *État-major prussien*. Il s'agit sans doute de fractions des 5e et 8e dragons qui étaient vers 5 heures entre le bois des Rappes et le mamelon 343. La *R. H.* ne reproduit aucun document concernant la cavalerie du 4e corps le 18 août.

2. Sauf le 2e du 54e à l'ouest d'Amanvillers. La *R. H.* admet que le 3e du 64e a dû entrer en ligne vers 7 heures.

3. 3e compagnie du 4e et fractions du 3e hessois (*État-major prussien*, II, 853).

4. 6e et 7e, 5e et 8e du 2e hessois, 1re et 4e du 1er. Les 2e et 3e du 1er s'intercalent entre les fractions des deux régiments.

5. Par des fractions du 26e de ligne, selon toute apparence.

6. Provenant du 3e bataillon du 73e et sans doute de fractions du 6e de ligne (*R. H.*, IV, 1904, 379).

compagnie (5e du 1er hessois) continue le long de la voie ferrée, attaquant de flanc les groupes du 20e chasseurs et du 73e qui fusillent efficacement la gauche de la 3e brigade. Au nord, deux autres compagnies (5e et 8e du 2e hessois), encore en ordre serré, tentent, avec 200 hommes que von Wittich a ralliés, d'aborder notre flanc droit de manière à dégager cette brigade. Plusieurs compagnies sortent en même temps des bois de La Cusse et marchent au nord-est, dans ce but[1]. Enfin les fractions ramenées à la lisière des bois[2] essaient de prendre part au combat de la 3e brigade. Déjà un bataillon (3e du 84e) a tenté de déboucher du saillant nord-est pour dégager les tirailleurs de la Garde. Ses pertes sont grandes et il revient à son abri dès l'apparition des deux régiments de grenadiers. Lorsque Manstein donne aux autres fractions de la 18e division l'ordre de marcher, le 1er bataillon du 84e se porte le long de la voie ferrée, les compagnies du 36e restant en repli à la lisière. Mais cette tentative échoue comme les autres. Les fractions des 84e et 36e se rallient derrière la parcelle est des bois ; quelques groupes isolés continuent seuls de combattre avec la 3e brigade.

Quant aux deux bataillons hessois (2e du 1er, 2e du 2e) qui ont dépassé la maison du garde-barrière, ils sont contraints par notre feu de se replier à la hauteur de ce bâtiment ; les fractions du 3e régiment regagnent les bois de La Cusse. Néanmoins, la gauche du IXe corps est parvenue à progresser dans une mesure appréciable. Ses deux lignes d'artillerie sont désormais efficacement couvertes et peuvent même rendre leur action plus effective. Sous la protection des bataillons déployés au nord de la voie ferrée, deux batteries[3] gagnent de nouveaux emplacements à hauteur de la

1. Provenant du 3e régiment et du 1er chasseurs hessois.

2. 1er et 3e bataillons du 84e, 2e et 3e compagnies du 36e (*État-major prussien*).

3. 2e lourde et 2e légère hessoises. Plusieurs pièces sont hors de combat, mais elles ont été remplacées par cinq autres (une de la batterie à cheval hessoise et quatre de la 3e légère du IXe corps). Les trois autres batteries et les cinq pièces en question suivent ensuite le mouvement des 2e lourde et 2e légère. La 1re légère reste seule en action ; le reste regagne les bois à la nuit (*État-major prussien*, II, 586).

droite de l'artillerie de la Garde, qui a progressé également. Toutes dirigent un feu très efficace contre des colonnes précédées de tirailleurs qui débouchent à plusieurs reprises au nord d'Amanvillers ou s'offrent en cible à l'artillerie allemande[1].

Quant aux batteries des IXe et IIIe corps déployées au sud des bois[2], elles continuent un feu modéré, surtout dirigé contre notre infanterie. Les faibles garnisons de Champenois, de L'Envie et surtout la 3e brigade les couvrent dans une certaine mesure.

Si la situation est plus favorable pour le centre et la gauche du IXe corps, à sa droite, vers Chantrenne, elle n'a pas changé depuis des heures. Clinchant continue de défendre avec succès La Charmoise. Au contraire, le 9e chasseurs prussiens a dû ramener à Chantrenne sa 1re compagnie, fort éprouvée, après l'avoir fait relever[3]. Quelques renforts sont arrivés de Vernéville. Le 2e bataillon du 84e, destiné d'abord à garder ce village, s'est en partie rapproché des Genivaux ; l'une de ses compagnies (8e) renforce la droite du 85e dans la parcelle au sud-est de Chantrenne ; une autre (5e) prolonge la gauche de la ligne à l'est de cette ferme. Elle tente même contre La Charmoise une attaque repoussée avec de grosses pertes[4].

Une nouvelle tentative exécutée un peu après 6 heures n'est pas plus heureuse. La 3e compagnie du 9e chasseurs venant de Vernéville a relevé dans la parcelle au sud-est de Chantrenne le 1er bataillon du 85e. Il se rassemble à l'est de la ferme et tente encore d'attaquer La Charmoise. Malgré des pertes croissantes, deux compagnies arrivent à proximité

---

1. Fractions de la division Cissey.

2. De droite à gauche : 4e et 3e légères, 4e, 3e lourdes du IIIe corps ; batterie à cheval hessoise (4 pièces), 5e légère de la Garde, 4e légère (5 pièces), 1re lourde, 2e et 1re légères, 2e à cheval du IXe corps ; 3e et 1re à cheval du IIIe (13 batteries et 75 pièces) [*État-major prussien*, II, 737, 856].

3. Dans Chantrenne, 3e bataillon du 36e ; 1re et 4e compagnies du 9e chasseurs ; à l'est, 2e bataillon du 36e et diverses fractions dont la 6e du 67e (Ire armée) ; 2e du 9e chasseurs. Parcelle au sud-est de Chantrenne : 2e et 1er bataillons du 85e (*État-major prussien*, II, 857).

4. Par le feu du 2e bataillon du 81e (*R. H.*, IV, 1904, 857).

de sa lisière, mais pour être bientôt arrêtées. Il leur faut au contraire repousser les contre-attaques dirigées de La Charmoise contre la gauche de ce bataillon, puis contre la parcelle en question.

Sur les entrefaites, le IIIe corps assume la garde de Verneville. Wrangel porte donc au sud-est les fractions de sa division qui y étaient encore stationnées, « de façon à pouvoir résister efficacement à une attaque qui, selon toute apparence, se prépare alors de Leipzig contre le bois des Genivaux[1]. »

Vers 7 heures, le combat est à peu près arrêté à l'est de Chantrenne. Mais l'artillerie du IIIe corps commence à battre La Charmoise[2]. A la chute du jour, dix batteries dirigent un feu violent sur cet étroit espace, très fortement occupé par nous. En peu d'instants, nos pertes sont considérables, sans que les troupes en soient ébranlées. Le commandant de cette artillerie verra le bois après la bataille : » On était, malgré soi, pénétré d'une profonde estime pour les valeureux défenseurs qui, malgré les plus grandes pertes, n'avaient pas reculé[3]. »

Elle non plus, la gauche du 4e corps n'a pas laissé entamer ses positions. On sait que les pentes est du mamelon 343 sont tenues par cinq bataillons de la brigade Pradier[4], renforcés vers 5 heures par le 3e du 65e. En face d'eux, les compagnies qui occupent Champenois et L'Envie gardent la défensive imposée par leur faiblesse numérique. Mais nos troupes sont soumises à l'action continue de l'artillerie des IIIe et IXe corps, et leurs pertes sont sensibles. Vers 6 heures, deux bataillons en réserve au sud de Montigny (2e et 3e du 33e) sont mis en marche pour relever ceux de droite du 98e.

---

1. 6e et 7e compagnies du 84e, 2e et 3e bataillons du 11e (*État-major prussien*, II, 858).
2. 3e, 4e légères, 3e et 4e lourdes, renforcées par la 5e lourde ; les 1re, 2e, 6e lourdes renforcent la batterie à cheval hessoise et la 5e légère de la Garde au nord de L'Envie.
3. Lettre du colonel von Dresky, prince Hohenlohe, *Lettres sur l'artillerie*, traduction, 92.
4. 2e et 1er du 64e, 2e, 1er, 3e du 98e (*R. H.*, IV, 1904, 284).

Afin de rappeler ces derniers, le général Pradier croit devoir faire sonner la retraite avec le refrain de la brigade. Ce signal est naturellement mal compris, en sorte qu'après des mouvements incohérents la position reste occupée jusqu'à la nuit par deux lignes parallèles [1]. Pourtant l'ennemi conserve devant elles une attitude purement passive. Des cinq bataillons en réserve à Montigny, un seul (1er du 33e) a été appelé sur le front menacé ; les quatre autres ont renforcé la partie de notre ligne qui n'en avait nul besoin [2].

On a vu comment Ladmirault est avisé de l'approche des grenadiers de la Garde [3]. En voyant se dessiner une vigoureuse attaque contre Saint-Privat, il se rend compte du danger que courent le 6e corps et, par contre-coup, le 4e. Vers 6 heures, il dépêche à Bourbaki le capitaine de La Tour du Pin pour le supplier de se hâter. Moins d'un quart d'heure après, cet officier joint le commandant de la Garde, près des grenadiers, et lui expose ce qu'il croit être « la pensée de son chef », qui ne lui a pas donné « de grands détails [4] ». Le 4e corps n'est plus apte à dessiner un mouvement offensif, mais il a maintenu ses positions, et l'ennemi ne paraît pas devoir résister à des troupes fraîches. L'intervention de la Garde provoquerait sûrement la décision : Ladmirault la sollicite instamment.

Bourbaki hésite encore, quand survient (6h 20) le chef d'escadron Pesme, envoyé par Ladmirault dans le même but. Le commandant de la Garde a déjà observé sur les derrières des 4e et 6e corps la fuite d'un assez grand nombre d'isolés. En outre, les instances de Pesme et de La Tour du

1. Rapport Pradier, 20 août, *R. H.*, III, 1904, 490 ; Historique du 33e, *ibid.*, 691. D'après ce dernier document, le mouvement du 33e est provoqué par l'offensive du IXe corps et de la 3e brigade.

2. 2e du 64e, 3e du 65e, 2e et 3e du 33e (*R. H.*, IV, 1904, 386).

3. Voir *suprà*, p. 588.

4. *R. H.*, IV, 1904, 387, sans indication de source. Il ne semble pas que, comme l'admet la *R. H.*, Ladmirault ait simplement envoyé cet officier pour guider les grenadiers et exposer que, « le feu s'étant ralenti de part et d'autre et que l'ennemi paraissant très fatigué, des troupes fraîches rompraient victorieusement l'équilibre ». A ce moment, au contraire (entre 5 heures et 6h 15), a lieu l'attaque de la Garde, bientôt suivie de la reprise de l'offensive par le IXe corps.

Pin sont si vives que le succès du 4[e] corps lui paraît très problématique. Il fait valoir qu'il n'a sous la main que la division Picard; il lui semblerait « imprudent de ne pas se tenir en garde contre un mouvement tournant susceptible de..... compromettre les résultats de la journée [1] ». Dans son emplacement actuel, il couvre les derrières de l'armée. Pourquoi l'abandonner sans nécessité ?

Enfin, il cède aux instances de Ladmirault. A 6[h] 25, la brigade Jeanningros se met en marche avec lui, sous la conduite du commandant Pesme. Elle est suivie des batteries de la division, et un officier va chercher en toute hâte la réserve d'artillerie de la Garde. La Tour du Pin a pris les devants, annonçant la bonne nouvelle à tous. Mais les hésitations de Bourbaki n'ont pas cessé. A mesure qu'il avance vers le nord, il fait observer à Pesme que le terrain devient moins favorable. Ses regrets sont plus vifs encore, quand il traverse le bois de Saulny. Sur 800 mètres, le chemin donne passage à deux voitures seulement, et il est encombré de blessés, à pied, en charrettes ou à cacolet. Avant de s'y engager, Bourbaki a cherché à ramener vers l'ennemi un groupe de soldats de la ligne. Ces hommes répondent en se montrant : « Voilà, mon général, tout ce qui reste de notre régiment. » Dans le trajet, ceux qu'il rencontre s'exclament, les uns pour exprimer le regret que sa venue soit aussi tardive, les autres pour témoigner la joie de le voir arriver. Tous paraissent croire qu'il ne faut plus songer à arrêter l'ennemi. A la sortie du défilé, le spectacle est encore plus attristant : le 6[e] corps a commencé sa retraite ; de nombreuses troupes s'adossent aux bois [2].

A ce moment survient La Tour du Pin. Après avoir avisé Ladmirault, il revient en faisant déblayer la route devant lui. Il est fort mal accueilli : « Capitaine, ce que vous avez fait n'est pas bien ! Vous m'aviez promis une victoire et vous me faites assister à une déroute ! Vous n'en aviez pas

1. Note Bourbaki, *R. H.*, IV, 1904, 485 ; lieutenant-colonel Rousset, *Le 4[e] Corps*, 253 ; d'Eichthal, 60.
2. D'Eichthal, 60-62 ; Note Bourbaki citée.

le droit ! Il ne fallait pas me faire abandonner des positions magnifiques (*sic*) pour m'amener dans ce défilé où la moindre attaque me détruirait[1]. » Puis, comme La Tour du Pin, qui n'est plus maître de lui, répond : « Mais, mon général, vous pouvez les reprendre ! — C'est ce que je vais faire », s'écrie Bourbaki. Et, en même temps, il commande : « Halte ! Demi-tour ! »

Tout Bourbaki est dans cette scène, tel qu'on le reverra plus tard aux armées du Nord, de la Loire et de l'Est : son absence de coup d'œil, son indécision, l'étroite conception qu'il se fait de la guerre s'y retrouvent tout entières. Après avoir fait mine d'user d'initiative, il revient sur ses pas comme s'il en éprouvait du regret. Quelle idée peut-il donner de lui aux 4e et 6e corps qui attendaient sa venue, à ses grenadiers qu'il use en allées et venues sans nécessité[2] ?

Quoi qu'il en soit, la brigade Jeanningros, déjà sortie du défilé, fait demi-tour pour y rentrer. Une centaine de débandés du 4e corps, croyant que la Garde reflue sous la pression de l'ennemi, s'enfuient sous bois en poussant des cris de terreur[3]. La panique gagne les derrières. Une partie des trains et des convois, des isolés de toutes armes courent à toute allure vers Lorry. Les grenadiers eux-mêmes manifestent une certaine émotion. Heureusement, deux batteries de la réserve du 3e corps sont aux abords de la ferme Saint-Vincent. Le lieutenant-colonel Delatte les établit à cheval sur la route, à 600 mètres environ de la sortie du défilé. Il n'en faut pas plus pour rassurer les fuyards[4].

Vainement Bourbaki a cherché à enrayer la retraite qu'il avait si maladroitement prescrite. Toute sa colonne vient se

---

1. Lieutenant-colonel Rousset, *Le 4e Corps*, 257, d'après les Souvenirs inédits de La Tour du Pin ; *Procès Bazaine, compte rendu sténographique quotidien*, déposition du même, 157.

2. Dans sa Note, Bourbaki assure que « l'encombrement » le détermine, « pour assurer un peu d'ordre dans ce mouvement, à faire rétrograder les troupes... déjà engagées dans le bois, à les déployer en arrière, puis à les y faire pénétrer pour l'occuper solidement ». Ces motifs ne tiennent pas debout.

3. Journal du lieutenant de La Forest-Divonne, *R. H.*, IV, 1904.

4. Rapport Delatte ; Historique des 3e et 4e batteries du 17e, *R. H.*, III, 1904, 214, 225, 227.

reformer sur le plateau [1], après une inutile perte de temps et atteinte dans son moral.

La Tour du Pin est retourné près de Ladmirault, pour lui faire part de ce contre-temps. Le général l'écoute tristement, lorsque survient le commandant de Lonclas, aide de camp de Canrobert : « Mon général, le maréchal a la douleur de vous faire prévenir qu'il est en pleine retraite ! » Ladmirault renvoie aussitôt La Tour du Pin à Bourbaki : «.....Je vais probablement être obligé d'en faire autant pour ne pas me laisser envelopper [2]. » Il est 7 heures environ. Roncourt va être occupé par l'ennemi ; le 6e corps prépare sa retraite définitive en accumulant des bataillons et des batteries à la lisière de la forêt de Jaumont. La droite de Ladmirault sera entraînée dans son mouvement.

---

1. La *R. H.*, IV, 1904, 392, admet qu'il parvint *peut-être* à arrêter une fraction du régiment de zouaves.

2. Lieutenant-colonel Rousset, 257, d'après les Souvenirs inédits et la déposition au procès Bazaine du capitaine de La Tour du Pin.

XX

PRISE DE SAINT-PRIVAT

Désordre commençant au 6e corps. — Occupation de Roncourt. — Prise de Saint-Privat. Désordre de l'attaque et de la défense. — La retraite.

Depuis des heures, l'ébranlement s'accroît dans les troupes du 6e corps. De Sainte-Marie-aux-Chênes, la retraite d'une partie du 94e s'est faite avant 4 heures, avec une précipitation regrettable. Elle ne peut qu'influer sur les autres troupes. De fait, des isolés des 4e et 6e corps arrivent dans Metz dès 6 heures. Bourbaki voit un grand nombre d'hommes refluer vers cette place à 5h 45. Pendant que le 94e, après avoir dépassé Roncourt, se ravitaille en cartouches à la lisière de la forêt de Jaumont, « un pêle-mêle indescriptible d'hommes de divers régiments » passent devant lui, fuyant à la débandade [1]. La retraite de la brigade Gibon (25e et 26e) s'opère dans le plus grand désordre, ainsi que celle du général de Chanaleilles (28e et 70e). Même le noyau de certains corps prend avant l'heure la direction de Metz [2]. Bien avant la prise de Saint-Privat, les derrières du 6e corps et surtout la route de Woippy sont couverts d'isolés et de groupes appartenant à divers régiments [3]. Le désordre n'est pas moindre dans Saint-Privat, surtout à la lisière ouest. Les unités moyennes et petites n'existent plus ; la masse des combattants est formée d'isolés de tout grade et de soldats de tous les régiments. « A mainte reprise, écrit le colonel Donau, j'ai vu des personnalités énergiques

---

1. Rapport de Geslin, 20 août ; Note Bourbaki citée ; Historique du 94e, *R. H.*, IV, 1904, 231, 235 ; Voir *suprà*, p. 582.

2. Lettre Geslin, janvier 1900, *R. H.*, IV, 1904, 243.

3. « A ce moment, l'encombrement de la route était à son comble ; hommes et chevaux, voitures, tout s'y précipite avec une grande confusion... » (Historique du 75e, *R. H.*, IV, 1904, 221). Voir le général d'Andlau, 96 ; les rapports Sonnay et Geslin, 20 août ; le Journal du lieutenant Palle ; l'Historique du 20e chasseurs (*R. H.*, III, 1904, 726, et IV, 1904, 220, 233, 464), etc.

(plusieurs fois Gibon, une fois Canrobert lui-même) et souvent anonymes parcourir les rangs, faire cesser le feu, grouper autour d'une aigle (les drapeaux étaient nombreux sur la lisière ouest de Saint-Privat) quelques tambours, quelques musiciens, une ou deux centaines d'hommes, puis partir en avant au bruit de la charge et au son de la *Marseillaise*, chant proscrit quelques semaines auparavant. Ces contre-attaques allaient pendant 100, 200, 300 mètres... puis on revenait et on recommençait le feu[1]... »

Nous avons vu que quinze bataillons allemands marchent sur les lisières nord et ouest de Roncourt[2]. Le prince Georges de Saxe s'exagère singulièrement nos forces. Il s'attend à un combat sérieux pour la possession de ce village. Le prince royal, qui est aussi à la gauche du XIIe corps, prévoit également une attaque décisive. Leur intention est de s'emparer d'abord de Roncourt, puis de Saint-Privat. Mais certaines des troupes saxonnes savent la situation de la Garde devant ce dernier village ; elles ont été sollicitées d'intervenir dans son attaque et le font volontiers. Il en résulte un double courant dirigé simultanément contre Roncourt et Saint-Privat, non sans des croisements inévitables[3].

Nous avons à peu près évacué Roncourt. En se portant sur ce village, les Saxons ne rencontrent donc pas la résistance attendue. Les tirailleurs du 9e de ligne refluent vers la lisière et n'y reprennent le feu que par endroits, pour peu de temps. Derrière eux, le 3e bataillon du 107e atteint le secteur nord, s'en empare après une escarmouche dans laquelle il fait des prisonniers[4] et pousse à l'est de Roncourt (7 heures). Vers la même heure, le 1er bataillon du 101e,

1. Lettre inédite du 5 octobre 1900.
2. De gauche à droite en première ligne : un bataillon du 106e, trois du 107e, un du 101e, trois du 108e, un et demi du 100e, un et trois quarts de la Garde ; en deuxième ligne : un et demi du 100e ; en troisième ligne : deux du 101e (*État-major prussien*, II, 880).
3. *État-major prussien*, II, 881.
4. Des 10e et 91e de ligne (*État-major prussien*, II, 883). Il s'agit d'isolés puisqu'aucune fraction de ces deux corps ne combat vers Roncourt (Voir *suprà*, p. 583).

suivi du 108e, aborde la lisière ouest ; à l'aile opposée, cinq compagnies du 106e [1] bordent le chemin de Roncourt à Pierrevillers, en se reliant au 107e. Le 13e chasseurs suit en réserve. Ces troupes ne tardent pas à s'engager contre les fractions embusquées à la lisière de la forêt de Jaumont [2]. D'autre part, deux des batteries de la gauche allemande ouvrent le feu contre les nôtres encore vers Saint-Privat.

Les régiments de cavalerie rassemblés à l'est de Montois, *Reiter* de la Garde et 2e *Reiter,* ont reçu l'ordre de marcher sur la route de Briey, à l'est de Saint-Privat, de manière à attaquer de flanc nos colonnes en retraite. Mais, entre Roncourt et la forêt de Jaumont, le feu de la lisière les oblige à chercher un abri [3].

Les autres troupes saxonnes ont déjà pris Saint-Privat pour direction. Un officier d'ordonnance de von Pape les a mises, en effet, au courant de la situation en réclamant leur prompte intervention.

Le commandant du 107e, informé le premier, dirige ses 1er et 2e bataillons sur le village, en longeant à l'est le chemin de Roncourt [4]. De même, le général von Craushaar, qui marche à la droite de la 45e brigade, fait converser à droite les 2e et 3e bataillons du 101e. Sous sa conduite, ils marchent sur le saillant nord-ouest de Saint-Privat, en se rapprochant de l'extrême gauche de la brigade Kessel, toujours immobilisée devant ce village. Quant au 100e, il est déjà près de Roncourt, quand il reçoit l'ordre de tourner à droite. Ce mouvement l'amène à croiser le 107e qui descend du nord vers Saint-Privat. Il se fractionne en deux groupes. Sept compagnies traversent le chemin de Roncourt et se portent entre les 101e et 107e; cinq marchent au sud-est, vers la

1. 1er bataillon et 12e compagnie.

2. 1er bataillon du 9e de ligne, 2e chasseurs d'Afrique. Des fractions de la Garde entrent aussi dans Roncourt : 2e et 3e compagnies du 3e, 1re de pionniers et des pelotons du 1er régiment (3e et 4e compagnies) [*État-major prussien*, II, 884].

3. *R. H.*, IV, 1904, 399, d'après Schimpff, *Das XII. Korps im Kriege 1870-1871*.

4. *État-major prussien*, II, 884 ; en longeant *à l'ouest* (*R. H.*, IV, 1904, 400).

forêt de Jaumont. Enfin, quatre compagnies de la Garde, qui allaient jusqu'alors vers Roncourt, obliquent aussi sur Saint-Privat[1].

On se rappelle que le 2e bataillon du 9e de ligne est face au nord entre ces deux villages. Ces cinq compagnies ne tardent pas à être menacées sur leur flanc droit par les Saxons en marche vers la forêt de Jaumont : deux d'entre elles leur font face. Mais elles sont bientôt attaquées de front par les fractions venant de Roncourt, tandis que d'autres les débordent en marchant directement sur Saint-Privat. Elles se retirent vers la route de Woippy, sans doute par la ferme Marengo[2]. Désormais, nous avons évacué tout l'espace entre Roncourt, la forêt de Jaumont et Saint-Privat. L'extrême gauche allemande, déjà engagée contre le 1er bataillon du 9e et les groupes embusqués en bordure de la forêt, est renforcée du 1er du 101e, qui reste en seconde ligne ainsi que le 13e chasseurs[3].

Les deux bataillons du 107e tiennent la gauche des Saxons qui marchent sur Saint-Privat. Devançant le reste de la ligne, ils arrivent à 1,000 pas environ du village avant d'être pleinement en vue des défenseurs. Ceux-ci ouvrent seulement alors un feu meurtrier. Sans tirer, les deux bataillons se précipitent sur les murs les plus proches. Leurs pertes sont considérables et un moment d'hésitation en résulte. Mais, à l'appel des officiers, le mouvement en avant est repris ; les deux compagnies de tête du 2e bataillon en viennent même à une attaque à la baïonnette. Celui du 9e de ligne tient jusqu'au dernier moment derrière les premières clôtures, puis se reporte aux suivantes, tandis que les Saxons reprennent haleine. Lorsque les bataillons de Craushaar s'approchent à leur tour, le 107e recommence l'attaque et pousse à 300 pas environ de la lisière.

1. 3e et 4e du 1er grenadiers, 1re et 4e du 3e (*État-major prussien*, II, 885).
2. Ce bataillon a une compagnie (6e) détachée à Metz où elle escorte des prisonniers (Historique du 9e de ligne, *R. H.*, IV, 1904, 213). D'après le rapport sommaire du général Bisson, il aurait opéré sa retraite sur Saint-Privat et pris position à la lisière nord, à côté du 3e (*ibid.*, 211).
3. La 1re compagnie du 3e régiment de la Garde se porte à Roncourt.

Sur les entrefaites, le 4e régiment de la Garde s'est arrêté à 800 pas environ du saillant nord-ouest, dans un pli de terrain. Son 1er bataillon prolonge vers la gauche sa première ligne qui ouvre le feu contre la nôtre établie derrière des murs en pierres sèches. Au moment où les Saxons donnent leur premier assaut, les 1er et 2e bataillons se jettent en avant, non sans de fortes pertes. Les premiers murs sont enlevés. Faute de place, le 3e bataillon combat déjà pêle-mêle avec les Saxons[1]. Elles aussi, ces dernières troupes. gagnent la première enceinte en bonds précipités qu'interrompent par endroits de courts feux rapides. Ce n'est pas non plus sans des pertes marquées: les commandants des 100e et 101e, la majeure partie des chefs de compagnie et quantité d'autres officiers sont hors de combat.

Quant aux compagnies du 100e qui se dirigeaient au sud-est de Roncourt, avec des fractions de la Garde[2], elles sont arrêtées par le feu des chasseurs d'Afrique et de deux bataillons (1er et 2e du 100e) établis à l'est de Saint-Privat. Elles s'embusquent derrière des murs en pierres sèches et entretiennent un violent combat de feux contre les défenseurs du village. A maintes reprises ceux-ci tentent des contre-attaques toujours arrêtées par des feux rapides. Cette fraction des assaillants forme échelon en arrière et à gauche de la ligne de combat. Bien couverte par les abris du sol, elle souffre relativement peu.

Deux autres compagnies (1re et 4e du 3e de la Garde) se sont intercalées sur la chaîne du 101e. Peu après, un feu vif se faisant entendre vers Roncourt, le chef de bataillon ramène dans cette direction la majeure partie de la 4e compagnie. De même, le 1er bataillon du 101e, après avoir dépassé Roncourt vers l'est, s'y reporte et en assure désormais l'occupation avec quelques compagnies de la Garde (2e, 3e, 4e du 3e).

---

1. A l'ouest du chemin de Roncourt, les 2e et 3e bataillons du 101e sous la conduite de Craushaar ; à l'est, sept compagnies du 100e (3e bataillon, 7e, 8e. 4e compagnies) [*État-major prussien*, II, 887].

2. 1re, 2e, 3e, 5e, 6e du 100e, 3e et 4e du 1er de la Garde.

Des abords de ce village, les deux princes saxons observent la marche de l'action et s'inquiètent de soutenir efficacement « cette attaque résultant de l'initiative de leurs subordonnés ». Par ordre du prince royal, l'artillerie au sud des bois d'Auboué s'est portée face au sud-est. Il y a désormais quatorze batteries au feu sur un arc de cercle compris entre Roncourt et la route de Briey, à 1,400 pas environ de Saint-Privat[1].

Une grande partie des réserves se rapproche de ce village ; le 108ᵉ vient de Roncourt et, derrière lui, la 46ᵉ brigade. Les fusiliers de la Garde, jusqu'alors à Sainte-Marie, suivent la route de Briey. Enfin la 20ᵉ division, qui arrive à Saint-Ail un peu après 7 heures, reçoit de Voigts-Rhetz l'ordre de continuer sur Saint-Privat.

Nul besoin de tant de troupes pour nous porter le dernier coup. Le feu des quatorze batteries saxonnes, celui des dix batteries prussiennes au sud de la chaussée[2] écrasent les défenseurs entassés dans le village. Murs et bâtiments s'effondrent sous les obus. Partout des colonnes de flammes surgissent des ruines.

Saint-Privat est encore occupé par une foule d'isolés de divers corps et par dix bataillons environ, ceux-ci sans doute fort entamés déjà par les pertes et surtout par les disparitions[3]. Au moment final, vers 7ʰ30, l'un des généraux de la Garde constate que le feu venant des clôtures a beaucoup diminué. Il va donner le signal quand, de tous côtés, Saxons et Prussiens se précipitent sur le village.

---

1. De gauche à droite : 1ʳᵉ légère, 4ᵉ, 8ᵉ, 7ᵉ lourdes, 2ᵉ légère, 5ᵉ lourde, 5ᵉ et 6ᵉ légères, 2ᵉ à cheval, 6ᵉ, 1ʳᵉ lourdes, 4ᵉ, 3ᵉ légères, 3ᵉ lourde (*État-major prussien*, II, 889).

2. Huit de la Garde et deux du Xᵉ corps. La *R. H.*, IV, 1904, 404, écrit « seize batteries saxonnes ». L'action de l'artillerie saxonne commence vers 7ʰ15 (Kunz, X, 92). Ce dernier auteur n'est pas d'accord avec l'État-major prussien au sujet du nombre des batteries qui ont préparé l'attaque de Saint-Privat. Il l'évalue à 25 : 9 de la Garde, 2 du Xᵉ corps, 14 du XIIᵉ.

3. D'après la *R. H.*, IV, 1904, 408, ces bataillons seraient ainsi répartis : au saillant sud de Saint-Privat, le 9ᵉ chasseurs et des fractions du 25ᵉ ; 1/2 1ᵉʳ bataillon du 94ᵉ plus au nord ; puis le 12ᵉ de ligne sur le reste de la lisière ouest ; sur la lisière nord, les 2ᵉ et 3ᵉ bataillons du 9ᵉ, le 3ᵉ du 100ᵉ. Le 4ᵉ de ligne double tout ce contour.

En avant de la lisière, leurs pertes sont relativement faibles. Ce n'est qu'en abordant les maisons qu'ils doivent engager un combat corps à corps[1].

Nous avons vu comment la gauche des Saxons (1er et 2e bataillons du 107e) atteint la lisière nord de Saint-Privat. A sa droite, sept bataillons de la Garde ou du XIIe corps convergent sur le saillant nord-ouest[2]. Le 1er du 4e régiment de la Garde appuie même peu à peu vers la droite, devant la lisière ouest. Trois compagnies (6e, 7e, 8e) marchent sur le cimetière dont les murs blancs couronnés de tuiles rouges sont visibles au loin. Il n'est conquis qu'après un sanglant combat. La 8e est même refoulée deux fois ; mais, de nouveau, elle se précipite en avant et s'empare de l'entrée du village. Tout n'est pas fini pour cela. Un mur haut de huit pieds, situé derrière deux autres plus bas, donne lieu à un combat acharné à coups de crosse et de baïonnette. Ce n'est que lorsqu'un obus y ouvre une brèche, aussitôt élargie par les Prussiens, qu'il est possible de tirer dans l'enclos, puis d'y pénétrer : « Environ vingt-cinq Français s'y défendent très bravement ; la plupart meurent de la mort des héros. »

Immédiatement, à l'ouest du chemin de Roncourt, une compagnie de la Garde (4e du 4e) et le 3e bataillon du 101e progressent également. Ce dernier va jusqu'à l'église où se groupe une partie du régiment. Plus à gauche, le 3e bataillon, les 7e, 8e, 4e compagnies du 100e participent aussi à l'assaut. Faute de place, le 3e bataillon[3] est d'abord resté en colonne double. Il pousse rapidement jusque derrière un mur à 600 pas environ de la lisière, pêle-mêle avec des fractions du 107e et une compagnie de la Garde (9e du 4e régiment). Tous les officiers montés sont restés à cheval, y

1. Prince Hohenlohe, *Lettres sur l'infanterie*, traduction, 62 ; rapport du général von Kessel reproduit par Kunz, X, 95.

2. 1er et 2e du 4e de la Garde marchant sur le cimetière ; 2e et 3e du 101e à leur gauche ; puis les 4e, 7e, 9e, 10e, 11e, 12e du 100e vers le chemin de Roncourt ; 3e bataillon du 4e de la Garde mêlé aux compagnies des 100e et 101e (Kunz, X, 151 et suiv.).

3. Moins la 12e compagnie qui a marché vers Roncourt en avant-garde.

compris Craushaar qui parcourt ainsi la ligne. Il est mortellement blessé.

La compagnie de la Garde, portée en avant par bonds, atteint un mur de deux pieds, encore à 300 pas de la lisière. Celles du 100e s'emparent d'abord d'une petite maison, non sans être atteintes par des obus saxons [1]. Finalement, avec des fractions du 101e, elles donnent l'assaut à l'entrée du village, font près de cent prisonniers dans une ferme en avant de sa lisière nord et se frayent un chemin à l'intérieur, par un combat acharné où la crosse joue le principal rôle.

Plus à l'est, les 7e et 8e compagnies du 100e, jointes à des fractions du 101e et du 4e de la Garde, traversent la lisière nord et pénètrent jusqu'à celle du sud-est, coupant la retraite à beaucoup des nôtres qui cherchaient à s'échapper et finissent par se rendre.

A la lisière ouest, l'assaut livré par les débris de la brigade Kessel présente moins de particularités notables. Au sud-ouest, les fractions du 2e régiment remarquent, dès le début de l'intervention des Saxons, que nos tirailleurs évacuent leurs positions avancées et se retirent vers la lisière. Quantité d'hommes traversent en courant la route et disparaissent dans le village. De même ils abandonnent les haies au saillant sud-ouest, mais deux batteries de la réserve générale (6e et 7e du 13e) apparaissent à l'est de Saint-Privat, et le feu de mousqueterie redevient très vif sur la lisière.

A ce moment, vers 7h 30, von Pape fait sonner le « *Rasch avanciren* ». Les clairons encore valides répètent cette sonnerie et la Garde se précipite sur toute la ligne : 2e régiment, 2e grenadiers et une fraction du 4e. Le gros de ce dernier régiment et le 1er bataillon du 1er grenadiers restent sur la

1. Kunz, X, 103. D'après Hoffbauer, que cite la *R. H.*, IV, 1904, 413, la fumée, l'approche de la nuit limitent les vues et empêchent l'artillerie de voir les progrès de l'infanterie. Elle prend même pour françaises des batteries à cheval de la Garde au sud du village. Des obus venant des carrières de La Croix semblent en provenir et rendent la méprise plus complète.

croupe sud-ouest de Saint-Privat, pour soutenir les batteries de la Garde. La défense est à peu près nulle en avant du village. Déjà la gauche allemande y est entrée par le nord et la retraite est menacée. « Les derniers défenseurs de la lisière ouest ne reculèrent que lorsqu'ils entendirent des coups de feu sur leurs derrières. Nous traversons alors le village sans nous arrêter, au milieu d'Allemands qui viennent du nord et du sud dans un grand désordre; nous nous jetons instinctivement dans le ravin qui mène à Marengo et nous le suivons à toutes jambes [1]... »

A l'intérieur, au contraire, les débris de la brigade Kessel rencontrent une résistance acharnée. Chaque mur, chaque maison doit être enlevée à coups de crosse et de baïonnette. C'est un carnage indescriptible. Les obus allemands tombent dans les masses confuses des assaillants et des défenseurs. Ceux de la grande batterie de Montluisant n'épargnent pas davantage amis ou ennemis.

Deux compagnies (9e et 12e du 2e de la Garde) mêlées à des fractions du 2e grenadiers se précipitent sur la ferme de Jérusalem qui est rapidement enlevée. Dès lors, une autre des issues de Saint-Privat est occupée et la retraite devient toujours plus difficile. Sur certains points, la défense faiblit. Des fractions du 2e de la Garde rencontrent un groupe de plus de cent hommes, avec des officiers, qui se rendent à la première sommation. Les compagnies des 2e et 4e grenadiers entrées par le sud traversent le village et donnent la main aux Saxons. Le combat n'en continue pas moins à l'intérieur. Ce n'est qu'à la nuit noire, vers 9 heures, que cesse la dernière résistance. Comment décrire cette phase suprême de la bataille? Il ne s'agit pas d'une action, mais de dix, de cent actions différentes, menées simultanément, les Saxons se mêlant de plus en plus aux

1. Lettre inédite du colonel Donau, 5 octobre 1900. D'après le rapport du capitaine Canonier (*R. H.*, IV, 1904, 234), « le développement de l'incendie produisit un grand trouble..... Au milieu de la confusion, les hommes du 12e de ligne tirèrent sur les compagnies du 94e..... Ce fâcheux accident détermina une explosion de cris et de coups de fusil qui entraînèrent une retraite générale ».

Prussiens, au milieu du grondement intense, incessant, du canon et du fusil, qui rend tout commandement illusoire. Les officiers, des sous-officiers ou des soldats résolus poussent les groupes en avant, beaucoup plus par l'exemple et le geste que par la parole. C'est sur la lisière nord et à l'intérieur que le combat est le plus acharné. Là sont des troupes relativement fraîches, attaquées par d'autres qui ont peu souffert [1].

Les Allemands font plus de 2 000 prisonniers non blessés dans Saint-Privat. Parmi eux, sont représentés tous les régiments du 6e corps, sauf les 9e et 100e de ligne. Il y en a même des 14e et 73e de ligne [2], et ce mélange indique assez la confusion qui règne parmi les défenseurs chassés du village. L'une des fractions du 25e suivait le ravin qui mène à Marengo : « Quand il s'incline vers le sud, à 1 kilomètre environ de Saint-Privat, nous continuons droit devant nous sans savoir pourquoi ; nous gravissons ainsi la croupe sur laquelle passe le chemin de Marengo à Roncourt. C'est seulement en arrivant essoufflés sur ce chemin que nous nous retournons : la nuit s'étend sur le champ de bataille ; Saint-Privat et Jérusalem sont en feu ; d'immenses masses allemandes affluent, du nord, du sud et de l'ouest.... ; droit devant nous, au-dessus des flammes et à travers la fumée, un soleil rouge et immense disparaît à l'horizon. Je vois encore cette fin sinistre d'une grande journée... Il vaut mieux taire ce qui suivit ; la cohue silencieuse des hommes, des chevaux et des voitures sur la route de Saulny, l'hébétement des paysans au passage des vaincus, l'arrivée sous Metz au milieu de la nuit, le clairon sonnant de tous côtés le ralliement des régiments [3]... »

---

1. Kunz, X, 104. Voir, au sujet du combat à l'intérieur de Saint-Privat, l'Historique du 4e de ligne, *R. H.*, IV, 1904, 199. Une compagnie de ce régiment est très honorablement citée par Kunz, *ibid*. Dans l'enclos qu'elle défend à l'est du chemin de Roncourt, on relevait le lendemain cinquante-sept cadavres français.

2. Le 73e compte à la division Cissey, le 14e au 12e corps (Armée de Châlons). Le génie et le 3e chasseurs à cheval fournissent également des prisonniers (Kunz, X, 109). Voir *suprà*, p. 493.

3. Lettre inédite du colonel Donau, 5 octobre 1900.

Le désordre n'est pas moindre chez nos adversaires. L'artillerie du Xe corps, la 20e division d'infanterie ouvrent le feu sur Saint-Privat, dans le dos de la Garde et des Saxons; von Pape a peine à faire cesser leur méprise. Quant aux fractions entrées dans le village, leurs pertes parfois énormes[1] et les péripéties de l'action les ont mises dans la plus grande confusion. « Je renonce à peindre l'épuisement de la troupe... Le désordre effroyable qui se produisit dans les villages avec l'arrivée de la nuit empêchait presque absolument d'obtenir quoi que ce soit. La chaussée débordait de voitures, de canons, d'hommes de troupe pêle-mêle. Tout se pressait vers Sainte-Marie où la confusion était au plus haut point. Beaucoup de blessés restaient encore dans cette foule... Tout effort pour leur porter secours ou remettre de l'ordre était inutile; il y avait trop peu d'officiers disponibles. Les larges et profonds fossés de la route devenaient dangereux pour beaucoup : les cris et les jurons des conducteurs couvraient l'appel des blessés qui, en grand nombre, y avaient cherché un abri. Je n'atteignis Sainte-Marie qu'à grand'peine et trouvai les rues encombrées de voitures, les places remplies d'une si grande foule que je renonçai à l'espoir de retrouver aucun de mes hommes[2]... »

1. Quelques pertes d'après Kunz, X, 117 :

1er régiment de la Garde, effectif :		2,700	hommes;	36	officiers,	1,036	hommes.
2^{e}	—	—	2,690	—	39	—	1,076	—
3^{e}	—	—	2,760	—	36	—	1,060	—
2e régiment de grenadiers,		—	2,760	—	38	—	1,020	—

2. Rapport du général von Kessel reproduit par Kunz, X, 96.

XXI

RETRAITE DU 6e CORPS

Bazaine et le commandant Caffarel. — Retraite du 6e corps. — Bond de l'artillerie allemande. — Intervention de la Garde. — Fin de la retraite. — Derniers mouvements de l'ennemi. — Combat de la forêt de Jaumont. — Le 6e corps sous Metz. — Rupture des communications avec Thionville.

Les Allemands vont pénétrer dans Saint-Privat, lorsque Canrobert prescrit la retraite et envoie le commandant Caffarel en rendre compte à Bazaine. Il est 7h 30 environ.

Un peu avant 9 heures, Caffarel arrive à Plappeville et expose au commandant en chef l'objet de sa mission: « Le 6e corps, ayant épuisé ses munitions, » le maréchal Canrobert a été contraint d'évacuer Saint-Privat et a donné l'ordre de se retirer par la route de Woippy. Toutes les précautions sont prises « pour défendre jusqu'à la dernière extrémité l'entrée de la gorge de Saulny ».

Contre ce qu'attendait Caffarel, Bazaine ne paraît pas affecté de l'échec du 6e corps. Après avoir demandé quelques détails, il conclut : « Vous n'avez pas à vous attrister de cette retraite; le mouvement qui s'opère en ce moment... devait être exécuté demain matin; nous le faisons donc douze heures plus tôt et les Prussiens n'auront pas trop à se vanter de nous avoir fait reculer. Dites au maréchal Canrobert de prendre demain les emplacements que le chef d'état-major général a dû faire connaître[1]... »

---

1. Déposition Caffarel à l'instruction du procès Bazaine, *R. H.*, IV, 1904, 418. A ce moment survient le capitaine de La Tour du Pin envoyé par Ladmirault pour demander des ordres. En sortant du cabinet de Bazaine, les deux officiers se rendent auprès de Jarras et voient arriver le commandant de Lonclas que Canrobert a chargé de rendre compte des détails de la journée. Après s'être acquitté de cette mission, il repart avec Caffarel et rejoint l'état-major du 6e corps à Woippy vers 11h 45 du soir (*ibid.*). Le récit du général Jarras est un peu différent (*Souvenirs*, 127). D'après lui, Lonclas et La Tour du Pin se sont d'abord rendus au quartier général, sans pouvoir être admis auprès du maréchal. Jarras les conduit chez ce dernier qui avait « fait fermer sa porte, afin de pouvoir travailler sans être dérangé inutilement ».

Ainsi l'armée a perdu une grande bataille ; elle est coupée de sa retraite, des milliers de morts et de blessés couvrent ses positions du matin, la France succombe devant l'envahisseur, tout cela importe peu à Bazaine : le 6ᵉ corps a effectué douze heures plus tôt un mouvement prévu pour le lendemain. Comment qualifier ce cynisme ou cette incompréhension ?

L'ordre de retraite n'est exécuté que très incomplètement, en raison de l'immense confusion. Sur la lisière nord, où la résistance est le plus acharnée, les 2ᵉ et 3ᵉ bataillons du 9ᵉ de ligne, mêlés à des fractions du 4ᵉ, opposent une résistance des plus énergiques. Quand l'ennemi débouchant du sud et de l'ouest menace de les couper, ils opèrent leur mouvement par échelons, dans un ordre inespéré [1].

De même, le 3ᵉ bataillon du 100ᵉ, commandant Poilloüe de Saint-Mars, qui occupait le saillant nord-est, vient rejoindre le 2ᵉ à l'est de Saint-Privat et tous deux se retirent « avec beaucoup de calme [2] », sous la protection des batteries de Montluisant.

Le général Péchot réunit une arrière-garde improvisée, comprenant ces deux bataillons, le 2ᵉ chasseurs d'Afrique et le 94ᵉ, qui marche le dernier [3]. Les débris de ce régiment en sont réduits à s'établir à cheval sur la route de Metz et à croiser la baïonnette pour arrêter les fuyards. Ils ne peuvent y parvenir [4], mais n'en demeurent pas moins groupés à l'ouest de Marengo, avec les restes du 9ᵉ bataillon de chasseurs [5].

On combat encore dans Saint-Privat, lorsque les trois batteries à cheval de la Garde viennent couronner la croupe au sud-ouest. A leur gauche, trois batteries de la division Budritzki s'établissent successivement, non sans être gênées dans leur déploiement par l'artillerie du Xᵉ corps. Celles de

1. Rapport Bisson, 19 août ; Historique du 9ᵉ de ligne, *R. H.*, IV, 1904, 211, 213. Le général écrit même qu'il ne laisse pas un seul homme au pouvoir de l'ennemi, détail confirmé par Kunz (Voir *suprà*, p. 611).
2. Historique du 100ᵉ, *R. H.*, IV, 1904, 205.
3. Rapport Tixier, 21 août, *R. H.*, IV, 1904, 193.
4. Rapport Geslin, 20 août, *R. H.*, IV, 1904, 231.
5. Lettre Geslin, janvier 1900, *R. H.*, IV, 1904, 229.

von Pape, de la 5ᵉ division de cavalerie, prolongent la droite de cette ligne, qui se relie aux batteries hessoises. Sans celles-ci, vingt-trois batteries sont groupées au sud de Saint-Privat, tirant contre l'artillerie de Montluisant ou dans la direction d'Amanvillers [1]. Ces dernières sont à plusieurs reprises exposées aux retours offensifs de l'infanterie du 4ᵉ corps, d'autant qu'elles sont protégées par de très faibles soutiens [2]. Pour mieux les couvrir, Voigts-Rhetz fait venir de Saint-Ail deux bataillons du 57ᵉ. Néanmoins, deux batteries (5ᵉ et 6ᵉ légères du Xᵉ corps), qui ont été portées en avant pour mieux canonner notre artillerie, sont fortement compromises. La 5ᵉ est attaquée dans son flanc droit par de l'infanterie qui l'oblige à un changement de front. Cette tentative est d'ailleurs repoussée, ainsi que plusieurs autres.

En même temps que se constitue cette longue ligne d'artillerie, cinq batteries saxonnes [3] gagnent de nouveaux emplacements au nord-est de Saint-Privat, pour agir également contre celles groupées aux carrières de La Croix.

Nous avons dit comment, dès 5 heures, Montluisant réunit dans cette position l'artillerie du 6ᵉ corps à mesure qu'elle reflue du champ de bataille. Avant la prise de Saint-Privat, il y a déjà douze batteries étagées sur cet emplacement [4]. Onze batteries du 4ᵉ corps sont en position à l'ouest et au sud, mais la plupart face à la direction d'Aman-

1. De gauche à droite : 6ᵉ lourde de la Garde, deux pièces ; 3ᵉ à cheval du Xᵉ corps ; 5ᵉ lourde, 6ᵉ légère, 1ʳᵉ et 3ᵉ à cheval de la Garde ; 2ᵉ légère du Xᵉ corps ; 2ᵉ à cheval, 3ᵉ légère de la Garde ; 6ᵉ, 5ᵉ lourdes, 6ᵉ, 5ᵉ légères du Xᵉ corps ; 4ᵉ lourde de la Garde ; 1ʳᵉ et 2ᵉ lourdes, 1ʳᵉ légère du Xᵉ corps, deux batteries de la 5ᵉ division de cavalerie ; 2ᵉ et 1ʳᵉ lourdes ; 2ᵉ et 1ʳᵉ légères de la Garde ; douze batteries tirent sur l'artillerie de Montluisant, onze sur Amanvillers (*État-major prussien*, II, 897). En outre, la 1ʳᵉ à cheval du Xᵉ corps rejoint au nord de la route les batteries de la 20ᵉ division ; six batteries du IXᵉ corps, dont cinq hessoises, sont au nord du chemin de fer.

2. Surtout des fractions du 2ᵉ chasseurs hessois et un demi-bataillon du 1ᵉʳ grenadiers venant d'Habonville (*État-major prussien*).

3. 5ᵉ, 6ᵉ, 7ᵉ, 8ᵉ lourdes, 2ᵉ à cheval, ensuite rejointes par les 5ᵉ et 6ᵉ légères.

4. 5ᵉ, 8ᵉ, 12ᵉ du 8ᵉ ; 5ᵉ, 6ᵉ, 7ᵉ du 14ᵉ ; 6ᵉ, 7ᵉ, 9ᵉ, 10ᵉ du 13ᵉ ; 6ᵉ du 19ᵉ, 6ᵉ du 17ᵉ. Les trois batteries de Cissey s'arrêtent ensuite à proximité, sans tirer, semble-t-il, faute de munitions (*R. H.*, IV, 1904, 422). Voir *suprà*, p. 468.

villers[1]. Notre retraite est donc couverte autant que le permettent les circonstances.

Sur l'ordre donné par Bourbaki vers 6h25, les quatre batteries à cheval de la réserve[2] ont quitté vers 7 heures le mont Saint-Quentin. Trois quarts d'heure après environ[3], elles débouchent à proximité des grenadiers et, alors seulement, le général se décide à reporter une fraction de ces troupes au delà des bois. Pour elles, la situation ne sera pas meilleure qu'une heure auparavant, bien au contraire. Le 6e corps, la droite du 4e sont en pleine retraite ; la nuit tombe. L'intervention de la Garde est donc tout à fait tardive, par la seule faute de Bourbaki. Son mouvement en avant n'est pas mieux justifié maintenant que son brusque demi-tour quelques instants auparavant.

Le général Jeanningros se remet en marche avec sa brigade, les trois batteries de la division Picard et le 2e hussards, mis à sa disposition par le commandant de la cavalerie du 4e corps. Les zouaves sont déjà engagés dans le bois, quand deux des batteries à cheval rejoignent l'artillerie divisionnaire[4]. Puis le tout double la colonne d'infanterie, traverse le défilé et débouche sur la crête qui le précède au nord. Les vues y étant insuffisantes, quatre des batteries[5] continuent dans cette direction, pour aller entre Amanvillers et les carrières de La Croix. De là elles ouvrent le feu contre l'artillerie au sud-ouest de Saint-Privat.

Quant à la brigade Jeanningros, elle esquisse son déploiement à la sortie du défilé[6]. Quatre batteries demeurées au

---

1. 11e et 12e du 1er, 6e et 9e du 8e, 5e du 17e ; 5e, 6e, 7e du 1er ; 8e, 9e, 10e du 11e (*R. H.*).

2. 3e, 4e, 5e, 6e de la Garde. Les 1re et 2e, affectées à la cavalerie, partagent son inaction.

3. La note Bourbaki (*R. H.*, IV, 1904, 485) porte « à 7h40 » ; la note du colonel Melchior (Bazaine, *Épisodes*, 104) indique « 7h30 » pour la mise en batterie de ces quatre batteries. M. d'Eichthal (62-64) donne « 7h30 » comme l'heure de leur arrivée auprès des grenadiers.

4. 3e, 4e, 6e montées, 3e et 4e à cheval (*R. H.*, IV, 1904, 425).

5. 3e et 4e montées, 3e et 4e à cheval. La 6e montée (mitrailleuses) s'arrête à la sortie du bois.

6. Quatre compagnies du 2e bataillon de zouaves à la droite des batteries, deux à la gauche ; 1er bataillon en deuxième ligne ; 3e du 1er grenadiers à la

sud ouvrent le feu par-dessus le bois et les troupes qui précèdent contre la même artillerie. Le résultat matériel ne peut être que très faible, en raison de la distance (3,500 mètres environ)[1]; l'effet moral est très marqué et nos pertes sont nulles.

Jointes à la masse d'artillerie dont nous avons parlé, ces neuf batteries couvrent efficacement notre retraite sur Plappeville et Saulny. Mais le défaut de munitions ne tarde pas à paralyser une partie de celles du 6e corps, qui se retirent après avoir brûlé leur dernière gargousse[2].

Les batteries du 4e corps, établies au sud des Carrières, face à Amanvillers, ne semblent pas avoir pris part à cette dernière phase. Un bon nombre ne tirent pas un coup de canon, pour divers motifs. Il en résulte que, des trente batteries établies vers 8 heures du soir entre Amanvillers et la forêt de Jaumont, dix à douze seulement[3] combattent l'artillerie allemande au sud-ouest de Saint-Privat. Il ne serait sans doute pas impossible de mieux faire.

Quoi qu'il en soit, les pertes de nos batteries sont très faibles et le résultat de ce dernier duel n'est pas tel que le décrit l'État-major prussien[4]. Si nous cessons le feu, c'est faute de munitions et non pour avoir été écrasés par les forces très supérieures de l'ennemi[5]. Celui-ci prolonge son tir alors que, depuis longtemps, il ne peut plus le régler.

---

gauche des batteries; 1er en réserve. Le 2e est resté sur le plateau de Saint-Vincent, ainsi que la 2e brigade. Les 5e et 6e batteries à cheval de la Garde et les 3e et 4e du 17e demeurent également sur ce plateau (*R. H.*, IV, 1904, 425).

1. *R. H.*, IV, 1904, 426. Les Historiques des 3e et 4e du 17e mentionnent au contraire un « résultat très meurtrier » (*R. H.*, III, 1904, 225, 227). Le rapport du colonel Delatte (25 septembre, *ibid.*, 214) insiste sur l'effet moral et porte que le tir des Prussiens est tout à fait inefficace.

2. D'après la *R. H.*, IV, 1904, 426, une bonne partie de ces batteries n'ont presque plus de munitions en arrivant aux Carrières. Elles reçoivent quelques caissons du 4e corps et un convoi amené par le commandant Abraham sur l'ordre de Bazaine. Encore les quatre caissons de 12 ne sont-ils pas distribués, tandis que les huit caissons de 4 sont attribués à une seule batterie (Déposition Abraham devant le conseil d'enquête sur les capitulations, *ibid.*).

3. *R. H.*, IV, 1904, 428.

4. II, 897. Le prince Hohenlohe, *Lettres sur l'artillerie*, traduction, 80, exagère, lui aussi, les effets du canon allemand.

5. *R. H.*, IV, 1904, 429.

Les dernières batteries de la Garde prussienne ne cessent le feu qu'à 10 heures du soir [1].

Bien que couverte par notre artillerie, la retraite des dernières troupes du 6e corps s'opère dans une extrême confusion, due autant à la nuit qu'au combat. Pourtant plusieurs tentatives sont encore faites afin d'arrêter la poursuite. Les restes du 9e bataillon de chasseurs, conduits par le capitaine Giovanninelli, prennent part à un court retour offensif dirigé par le commandant Caffarel avec des groupes de divers corps [2]. Vers 8 heures, après l'entrée en ligne de la brigade Jeanningros, le colonel Gibon rallie une fraction du 25e autour de son drapeau. Puis il le reporte en avant aux sons de la *Marseillaise*. Mais, au bout d'un kilomètre environ, Canrobert et Levassor-Sorval donnent l'ordre de la retraite [3].

C'est le 94e qui paraît être resté le dernier en ligne. Ses débris sont encore déployés à l'ouest de Marengo et face à Saint-Privat, quand le maréchal apparaît avec quelques officiers. Le colonel de Geslin n'a pas eu le temps de faire un commandement que sa petite troupe présente d'elle-même les armes. Après quelques mots qui vont au cœur de Geslin, il lui prescrit de se placer à gauche de la route, à hauteur de l'artillerie, et de ne se remettre en marche vers Metz que derrière le dernier caisson. Le 94e se conforme à cette consigne, sans que, d'ailleurs, l'ennemi cherche à le déloger [4].

Nous avons vu comment la 20e division a été mise en marche de Saint-Ail sur Roncourt [5], la 40e brigade en tête. Quand elle arrive à hauteur de Sainte-Marie, des balles et des obus lui montrent que nous tenons encore Saint-Privat. D'autre part, elle croit observer de l'artillerie fran-

1. Prince Hohenlohe, *Lettres sur la stratégie*, traduction, II, 8.
2. Lettre du colonel de Geslin, janvier 1900, *R. H.*, IV, 1904, 229.
3. Historique du 25e, *R. H.*, IV, 1904, 447.
4. Lettre citée du général de Geslin.
5. *État-major prussien*, II, 899. Cette direction est tout à fait oblique par rapport à notre front ; elle conduit la 20e division à une sorte de marche de flanc dont on cherche en vain l'utilité.

çaise en action « au delà de Roncourt » et y porte un bataillon (10[e] chasseurs), tandis que ses batteries vont prolonger la droite des batteries saxonnes. Quant au gros de la 40[e] brigade, après avoir dépassé la route de Briey, il tourne à droite vers Saint-Privat. Déjà la lisière ouest a été emportée, et l'on se bat furieusement à l'intérieur du village[1]. Dans l'obscurité croissante, les fractions de tête prennent pour des Français les Allemands encore à l'ouest de Saint-Privat et ouvrent un feu violent sur eux. Von Pape doit faire cesser cette méprise[2].

Apprenant que les Allemands sont dans le village, le général von Diringshofen le fait contourner au sud par trois bataillons ; deux autres font de même par le nord. Deux compagnies (7[e] et 8[e] du 17[e]) poussent droit sur Saint-Privat où elles rencontrent encore une sérieuse résistance. Le reste des deux régiments demeure à la garde de la lisière est ou chemine dans plusieurs directions. La nuit arrête bientôt ces velléités d'offensive[3].

A l'extrême gauche allemande, cinq compagnies saxonnes[4] ont suivi vers la forêt de Jaumont le 1[er] bataillon du 9[e] de ligne. Celui-ci s'est embusqué à la lisière, couvert par un chemin en remblai ; ses tirailleurs sont derrière des murs ou des accidents du sol. Après un vif échange de feux qui leur coûte des pertes, les Saxons prennent pied dans la forêt, soutenus par le 3[e] bataillon du 107[e], accouru de Roncourt. Tandis que, derrière eux, de nouvelles troupes s'arrêtent à la lisière[5], nos adversaires progressent lentement dans les taillis défendus pied à pied par le 9[e] de ligne. Ils

1. En première ligne, les 3[es] bataillons des 92[e] et 17[e], le 2[e] du 92[e] ; en deuxième ligne, le 1[er] du 92[e] et six compagnies du 17[e] ; les 5[e] et 6[e] du 17[e] en soutien d'artillerie au sud de Saint-Privat (*État-major prussien*, II, 900).

2. Kunz, X.

3. Le 3[e] bataillon du 17[e] occupe la lisière est avec trois compagnies ; la 9[e] marche au sud avec les 5[e] et 6[e], ainsi que plusieurs compagnies du 92[e] ; d'autres vont vers l'est jusqu'auprès de la forêt de Jaumont. La 39[e] brigade se porte à la lisière nord de Saint-Privat (*État-major prussien*, II, 901).

4. 1[re], 2[e], 3[e], 4[e], 12[e] du 106[e].

5. 9[e], 10[e], 11[e] du 106[e] venant de Malancourt ; 13[e] chasseurs, 3[e] du 103[e] venant de Roncourt (*État-major prussien*, II, 903).

s'emparent néanmoins des carrières voisines [1], puis nous suivent jusqu'à Bronvaux. Quant au 108e, qui marchait en réserve vers Saint-Privat, il ne trouve plus l'occasion de combattre. De même pour la 46e brigade ; après la prise du village, elle va vers la forêt de Jaumont et établit des avant-postes qui se relient à ceux de la 20e division à l'est de Saint-Privat [2].

Pendant que les Allemands cherchent à remettre un peu d'ordre dans leurs troupes, le 6e corps et la droite du 4e se pressent confusément sur la route de Woippy. Nous avons dit comment, à plusieurs reprises, des paniques se produisent sur cette chaussée [3]. Vers 7 heures, quand l'ennemi se rapproche de Saint-Privat, la retraite simultanée de plusieurs batteries redouble le désordre : « ...Sur la route, les réserves des batteries, les voitures du train, de l'intendance, les voitures de vivres, de bagages, etc., saisies d'une violente panique, se livrent à une course échevelée vers Metz, se brisant, se renversant dans les tournants brusques et les descentes rapides... des conducteurs, coupant les traits de leurs chevaux, laissent là leur voiture pour se sauver plus vite et l'on voit des cavaliers affolés... exécuter une charge furibonde au travers des voitures... » Ce mouvement ne s'arrête que grâce à l'encombrement du pont de Saulny [4].

S'il en est ainsi avant la prise de Saint-Privat, la confusion est beaucoup plus grande encore lorsque nos troupes refluent sur la route de Woippy. Une partie des réserves d'artillerie du 4e corps s'y est engagée après l'arrivée des batteries de la Garde. « ...A droite et à gauche, de la ligne... s'avance à la rescousse en sonnant la charge, les musiques

1. En pénétrant dans les carrières, les Saxons prennent un canon qu'un retour offensif inattendu leur enlève aussitôt (*État-major prussien*). Il ne ressort de la relation de la *R. H.* aucune donnée sur la batterie à laquelle appartenait cette pièce.

2. *État-major prussien*, II, 903.

3. Voir *suprà*, p. 602 ; Historique du 20e chasseurs ; rapport du commandant Kesner, 20 août ; Journal de la 8e batterie du 18e ; Historique du 10e chasseurs, *R. H.*, III, 1904, 463, et IV, 1904, 453, 455, 464.

4. Historique des 5e, 9e, 12e batteries du 15e, *R. H.*, III, 1904, 472.

jouant la *Marseillaise*... Quelques instants après, nous voyons revenir cette infanterie en grand désordre, jetant ses fusils et ses cartouches... La route est affreusement encombrée. Les officiers essaient de rallier les régiments partout où se trouvent des emplacements libres... mais ils ne réunissent que peu d'hommes, les autres se livrant au pillage des voitures de réquisition... Quelques coups de fusil partent dans les bois. On dit que ce sont des gens payés par les Prussiens pour augmenter la panique [1]... »

Il convient d'ajouter que, si le désordre est intense dans la plupart des troupes, quelques-unes gardent une attitude moins indigne d'un glorieux passé : le 9e de ligne, une fraction du 94e, la division du Barail et bonne partie de l'artillerie, par exemple [2]. Aucune des pièces du 6e corps ne tombe aux mains de l'ennemi. Il n'en serait sans doute pas de même si la nuit ne voilait la dernière phase de cette retraite.

Nous avons dit que Frédéric-Charles attache une importance particulière à la rupture de nos communications. De là l'ordre au XIIe corps de couper la voie ferrée et les lignes télégraphiques au nord de Metz. Le prince prescrit même (6h 45) de porter une brigade d'infanterie sur Woippy, afin d'y tenir la vallée de la Moselle. Mais l'heure tardive et le désordre qui suit la bataille interdisent l'exécution de cet ordre prématuré.

Par contre, deux escadrons saxons [3] partis d'Auboué à 4 heures ne rencontrent aucune trace de nos troupes. Après avoir été fréquemment arrêtés par des abatis dans la vallée de l'Orne, ils se portent, l'un sur Richemont, l'autre sur Uckange. Entre 7 et 8 heures, ils atteignent la ligne ferrée de Thionville à Metz et procèdent aux destructions prescrites.

---

1. Journal du lieutenant Palle, *R. H.*, III, 1904, 725 ; procès-verbal du sous-intendant Galles, 19 août, *R. H.*, IV, 1904, 178 ; Historique du 75e ; rapport du colonel Henrion-Bertier, *ibid.*, 221, 451.

2. Rapport sommaire du général Bisson ; Journal de la division du Barail ; rapport du général, 20 août ; Historique du 2e chasseurs d'Afrique, *R. H.*, IV, 1904, 456, 458, 467.

3. 1er escadron des *Reiter* de la Garde et 2e du 3e *Reiter*.

L'imprévoyance de Bazaine et de son état-major leur permet de les effectuer sans difficulté. Ils rentrent le matin du 19 au bivouac d'Auboué.

Une autre destruction est effectuée aussi aisément par un détachement de pionniers sur la ligne des Ardennes, qui est coupée vers Mercy-le-Bas[1]. Thionville et Metz sont isolés du reste de la France et, pour Metz, cet isolement durera jusqu'au dernier jour de l'Armée du Rhin, avec une brève interruption.

1. *État-major prussien,* II, 908. La ligne de Thionville à Metz fut rétablie à 9 heures du matin le 19, pour être encore coupée le même jour à 1 heure du soir ; rétablie à nouveau le 20, à 2 heures du soir, elle fut coupée peu après, cette fois définitivement.

La ligne des Ardennes est rétablie le matin du 19, reste libre les 19 et 20, avec une courte interruption le 20 ; elle est coupée définitivement le 21 à 8h40 du matin (Lettre de l'ingénieur Durban, 2 septembre 1872, *R. H.,* IV, 1904, 750).

XXII

RETRAITE DU 4e CORPS

Retraite de la division Cissey. — Mouvement du IIIe corps. — Attaque de la 3e brigade. Intervention du 41e. — Retraite du 4e corps. — Situation à la fin de l'action.

On sait que, avant 7 heures, l'artillerie de la division Cissey a presque épuisé ses munitions [1]. Écrasée par des forces très supérieures, menacée par les progrès de l'ennemi sur sa droite, elle se retire vers les carrières de La Croix. Elle n'a plus l'occasion d'y mettre en batterie et se dirige bientôt vers Metz. Ses pertes sont relativement très considérables, surtout pour la batterie de mitrailleuses (12e du 15e) qui a continué la lutte jusqu'au dernier moment [2].

Cette retraite coïncide avec les progrès du 4e grenadiers prussien sur la croupe au sud-ouest de Saint-Privat. Le 1er de ligne, resté derrière le 57e dans la dépression au nord-ouest d'Amanvillers, aperçoit « distinctement en avant de profondes masses ennemies se dirigeant vers notre droite, avec l'intention évidente de nous tourner » ; néanmoins, le régiment demeure immobile « sous un feu meurtrier ». Bientôt les tirailleurs allemands apparaissent « et, couronnant rapidement les crêtes qui nous dominaient », nous prennent de flanc à l'improviste. Les nôtres se replient « au pas de course et la 1re brigade... fait face avec promptitude à ce danger imminent [3] ». Mais la situation devient promptement intenable. « Il y a près de cinq heures que nous sommes sous le feu du canon, écrit Cissey ; le général de Golberg a été frappé d'un (éclat d') obus à l'épaule ; le colonel Supervielle (du 73e) a été emporté du champ de bataille, les jambes fracassées ; le colonel Frémont (du 1er de ligne)

1. Voir *suprà*, p. 468.
2. Historique des batteries, *R. H.*, III, 1904, 472.
3. Historique du 1er de ligne, *R. H.*, III, 1904, 467.

est également blessé ; tout mon état-major est démonté, mon escorte... dispersée ; le champ de bataille est jonché des plus effrayants débris... » Cissey envoie demander les ordres de Ladmirault. Celui-ci répond que la retraite du 6e corps lui interdit de garder ses positions. Il prescrit au général de se retirer avec sa 2e brigade et tout ce qu'il pourra réunir sur les bois à l'est. Lui-même fait entamer un mouvement rétrograde par le centre du corps d'armée [1].

La retraite commence par le 57e, les 1er et 2e bataillons du 73e, qui tiennent la gauche du 1er. A ce moment, « notre ligne est débordée à droite ; toutes les batteries prussiennes redoublent le feu ; la fusillade du bois (de La Cusse) et du chemin de fer reprend également avec une telle vivacité que la retraite devient forcée. Cependant, un noyau formé par tous les régiments se rallie en arrière de la crête et ouvre le feu contre les têtes de colonnes ennemies [2]... » On tente même encore un retour offensif. Quant au 1er de ligne, désormais isolé, « pris de face, de flanc et à revers par les batteries ennemies », il se débat « dans un véritable océan de fer et de feu ». Finalement, sur l'ordre de Cissey, il gagne la tranchée du chemin de fer, où il reste « plus d'une heure encore » face au nord. Le 6e de ligne, les 1re et 2e compagnies du 20e chasseurs, le 3e bataillon du 73e prolongent également la lutte, semble-t-il, ce dernier occupant aussi la tranchée. Une moitié du 1er du 6e a esquissé un mouvement offensif, bientôt arrêté par l'artillerie ennemie. A un moment donné, toute la ligne, convertie en un « flot de fuyards », reflue d'un kilomètre en arrière [3].

Le gros de la division traverse ses bivouacs du matin,

---

1. Général de Cissey, *Souvenirs* cités. Ladmirault apprend à peu près simultanément la retraite du 6e corps et le mouvement en arrière des grenadiers (*R. H.*, IV, 1904, 550).

2. Historique du 73e, *R. H.*, III, 1904, 470 ; Souvenirs de l'archiviste principal Weissenburger, lieutenant-colonel Rousset, *Le 4e Corps*, 359. On ne peut prendre au sérieux « le bon ordre » signalé par l'Historique du 57e (*R. H.*, III, 1904, 469).

3. Historique du 73e et lieutenant-colonel Patry, *La Guerre telle qu'elle est*, 102 et suiv. La *R. H.*, IV, 1904, 557, suppose que l'apparition des 1er et 2e hessois sur le flanc gauche du 6e de ligne détermine cette fuite.

mais les projectiles ennemis l'empêchent de ramasser les sacs au passage. Cissey compte, de la lisière des bois de Saulny, « renvoyer les hommes en arrière, par petits paquets, pour prendre leurs effets..., mais, une fois dans le bois, il n'y a plus moyen » de les retenir[1]. Le général a peine à conserver un noyau destiné à couvrir la retraite de l'artillerie et des convois engagés sur la route de Woippy. Vers 2 heures du matin, il bivouaque à la sortie de ce village[2].

Au moment où Ladmirault apprend par La Tour du Pin qu'il ne doit plus compter sur la Garde[3], il recourt à d'autres renforts. Au sud de La Folie, des bataillons du 3e corps sont encore en réserve. Il détache successivement plusieurs officiers[4] auprès de Le Bœuf, avec prière de diriger le plus vite possible sur Montigny tout ce dont il pourra disposer. En attendant, il prescrit, dit-on, à Lorencez de tenir jusqu'à la dernière extrémité[5], puis se rend aux carrières de La Croix. Mais déjà de nouveaux adversaires surgissent devant le 4e corps.

Vers 7 heures, Frédéric-Charles a rencontré Manstein près des bois de La Cusse. Il a mis à sa disposition une brigade du IIIe corps pour soutenir une nouvelle attaque contre Amanvillers. « Dès la première heure, Alvensleben avait projeté de porter tout son corps d'armée, massé, contre le bois (La Charmoise) et la ferme de La Folie, se promettant de cette manœuvre un résultat décisif; mais, en raison des circonstances, sa proposition avait été rejetée par le commandement. » Dès que l'ordre de diriger une brigade en

1. Souvenirs cités du général de Cissey ; Journal de la division, *R. H.*, III, 1904, 456.

2. Journal de la division.

3. Voir *suprà*, p. 601.

4. Lieutenant Niel, commandant de Polignac, lieutenant-colonel Saget (Lieutenant-colonel Rousset, *Le 4e Corps*, 257-259 ; conseil d'enquête sur les capitulations, déposition Ladmirault, *R. H.*, IV, 1904, 558).

5. *R. H.*, sans doute d'après la déposition de Ladmirault au conseil d'enquête ; le Journal de la division Lorencez et le rapport du général Pajol (*R. H.*, III, 1904, 685, 687) portent au contraire que l'ordre de « rentrer aux bivouacs » est donné vers 7 heures par Ladmirault.

soutien du IX[e] corps lui parvient, il reprend son idée première et met en marche toute l'infanterie du III[e], la 6[e] division devant déboucher entre les bois de La Cusse et Champenois, la 5[e] suivant [1]. C'est un empiétement sur les attributions du prince, qui seul serait en droit de disposer de sa réserve générale.

Ce mouvement est en cours d'exécution, quand tout à coup le combat redevient violent vers la droite : en outre, l'artillerie de corps, vers Chantrenne, rend compte qu'elle est battue dans cette direction. C'est le moment où les 2[e] et 3[e] corps reprennent le feu contre la I[re] armée, passant même sur certains points à l'offensive. Ce renouveau du combat a gagné jusqu'à La Charmoise. Les Allemands craignent, malheureusement à tort, de nous voir déboucher à travers les Genivaux où ils sont très peu en force. Pour parer à ce danger hypothétique, ils s'empressent d'y porter les deux divisions du III[e] corps. La 12[e] brigade reçoit même l'ordre d'enlever à la baïonnette la partie ouest du bois. Mais, sur les entrefaites, le combat s'est de nouveau assoupi vers la droite et la brigade n'arrive pas au contact [2].

La 3[e] brigade de la Garde est donc réduite à ses propres forces et à celles des troupes voisines du IX[e] corps pour une nouvelle attaque sur Amanvillers. Le 2[e] bataillon du 3[e] grenadiers, jusqu'alors en réserve vers les bois de La Cusse, vient s'intercaler à la gauche du 3[e], entraînant dans son mouvement le reste de la ligne [3].

A ce moment, de notre côté, on observe vers la droite des mouvements « fort inquiétants... Les dernières batteries du 6[e] corps se sont tues depuis quelque temps... le feu de l'artillerie ennemie est au contraire incessant ; il produit

1. *État-major prussien*, II, 904.
2. *État-major prussien*, II, 905.
3. *État-major prussien*. Nous avons en ligne, au sud du chemin de fer, le 3[e] bataillon du 73[e], le 1[er] du 54[e], le 5[e] chasseurs, le 2[e] chasseurs (entré en ligne vers 6 heures), les 1[er] et 2[e] du 15[e], le 3[e] du 64[e], les 1[er] et 3[e] du 65[e], le tout au nord du vallon de Champenois (*R. H.*, IV, 1904, 585, croquis de la fin du combat d'Amanvillers).

des roulements comparables à ceux du tonnerre. Les batteries prussiennes avancent de position en position ; de nombreux bataillons... les précèdent et les accompagnent ; déjà ils sont à notre hauteur ; bientôt ils nous dépassent ; notre droite est débordée. Il semble qu'une ouverture se soit faite entre nous et le 6ᵉ corps et que l'ennemi se soit précipité par là. Tout en observant attentivement ce qui se passe de ce côté, le colonel du 54ᵉ et les commandants du 5ᵉ et du 2ᵉ bataillon de chasseurs ne perdent pas de vue les bois de La Cusse d'où l'ennemi paraît vouloir déboucher... Tout à coup un obus éclate au milieu du chemin (creux) où les soldats sont serrés les uns contre les autres ; un second, puis un troisième lui succèdent immédiatement... Une batterie s'est placée dans la direction du chemin... afin de le balayer... L'infanterie prussienne nous déborde de plus en plus... à notre droite. Elle paraît même se rabattre vers Amanvillers... Une heure plus tôt, on aurait pu battre en retraite en bon ordre... Maintenant il est trop tard ; les trois chefs de corps reconnaissent qu'il n'y a plus qu'un parti à prendre, celui de se diriger, au pas de course », vers les hauteurs des bois de Saulny « afin d'y arriver avant l'ennemi.

« Aussitôt l'ordre donné, toute la ligne, battant en retraite au pas de gymnastique (*sic*), se dirige, sous une grêle d'obus, vers Amanvillers [1]... » Les 2ᵉ et 5ᵉ bataillons de chasseurs traversent ce village déjà en flammes, puis se rallient à l'est. Ils gagnent ensuite la lisière du bois de Saulny qu'ils atteignent avant l'arrivée des grenadiers de Bourbaki ; le 1ᵉʳ bataillon du 54ᵉ s'arrête à l'ouest d'Amanvillers [2]. Quant au reste du 4ᵉ corps, il conserve à peu près ses emplacements primitifs [3] et le combat demeure un instant stationnaire.

---

1. Historique du 5ᵉ chasseurs, *R. H.*, III, 1904, 482.
2. Historiques des corps, *R. H.*, III, 1904, 482, 688, 697.
3. Sauf le 2ᵉ bataillon du 65ᵉ qui se retire « faute de munitions », pour être relevé par le 3ᵉ du 65ᵉ (*R. H.*, IV, 1904, 563). A ce moment, une charge aurait été tentée par de la cavalerie française contre le 2ᵉ du 1ᵉʳ grenadiers (Histo-

Un vif engagement se produit pourtant à la droite de la 3e brigade ; elle progresse vers l'est, à l'abri d'une légère ondulation, et apparaît ainsi brusquement sur la droite du 1er bataillon du 65e. Celui-ci opère aussitôt « un changement de front et vient s'embusquer dans le fossé » du chemin d'Amanvillers à Vernéville, « observant avec inquiétude la marche de cette troupe que l'obscurité empêche de reconnaître. Usant d'une ruse qui leur a plusieurs fois réussi... les Prussiens crient : « Vive la France ! », lèvent leurs fusils en l'air et continuent à se rapprocher. Déjà quelques-uns nous tendent la main, lorsque tout à coup commence de part et d'autre une vive fusillade ; une mêlée épouvantable s'engage... Quoique écrasés par le nombre, nos soldats parviennent à se dégager... non sans laisser sur le terrain un nombre considérable de morts et de blessés. Le drapeau du 15e de ligne, qui se trouvait dans nos rangs », est près de tomber aux mains de l'ennemi. Les débris du bataillon se reforment enfin « à quelques centaines de mètres en arrière [1] » (8 heures environ). Sa retraite entraîne celle d'une partie de notre ligne. L'intervention d'un nouveau bataillon, 2e du 3e grenadiers, arrivant des bois de La Cusse, complète le succès des Allemands. Un peu après 8 heures du soir, les six bataillons français établis à gauche du 2e chasseurs jusque vers le chemin de Vernéville se retirent plus ou moins en désordre [2].

Du côté de nos adversaires, le 2e bataillon du 3e grena-

rique du 1er grenadiers, et Kunz, II). Aucun de nos documents ne fait même allusion à cette charge. Elle ne saurait, en aucun cas, avoir le développement indiqué par l'Historique du 1er grenadiers (Voir la *R. H.*, *ibid.*).

1. Historique du 65e (*R. H.*, III, 1904, 700). L'Historique du 1er grenadiers prussien donne un tout autre aspect à cet incident. Le bataillon français se jette dans le fossé du chemin « avec des sonneries de clairon et de bruyants hourras » ; il ouvre aussitôt un feu violent, puis se porte sur le 2e du 1er grenadiers, qui est presque sans munitions. Celui-ci ouvre le feu à 100 mètres seulement et écrase le 65e, qui tourbillonne et fait demi-tour. Le 2e bataillon du 1er grenadiers, renforcé du 2e du 3e, le poursuit avec une telle ardeur que plusieurs mêlées en résultent (*R. H.*, IV, 1904, 567).

2. Les 1er du 33e et 3e du 64e « semblent » s'être retirés à hauteur des premières maisons d'Amanvillers ; les 1er et 2e du 15e, le 1er du 65e s'arrêtent « probablement » à la gauche des 1er et 3e du 54e, à l'ouest d'Amanvillers (*R. H.*).

diers, les 6e et 7e compagnies en première ligne, s'est porté à la gauche du 3e. Sans tirer un coup de fusil, il marche à l'attaque du mamelon au sud-ouest d'Amanvillers. Malgré un feu violent qui inflige des pertes considérables aux compagnies de tête, il pénètre à la baïonnette, comme un coin, dans notre ligne. Ce n'est pas sans des mêlées qui se reproduisent encore auprès d'Amanvillers. De même à la droite de la brigade pour le 2e bataillon du 1er grenadiers; la 7e compagnie déborde le village au sud, tandis que, à sa gauche, des retours offensifs se renouvellent constamment de notre part[1].

A ce moment, un renfort survient à la gauche du 4e corps. On sait que Ladmirault a demandé des troupes au maréchal Le Bœuf. Cinq bataillons et deux batteries du 3e corps se mettent donc en mouvement vers le nord. Deux bataillons (1er et 3e du 71e)[2] garnissent la lisière du bois de Châtel, face à Amanvillers (7h30); leur éloignement les empêchera d'être de la moindre utilité. Quant aux batteries (1re et 2e du 17e, à cheval), elles vont vers Montigny, mais n'ont pas encore atteint cette ferme qu'un ordre malencontreux les renvoie à leur position première[3].

Finalement, le 41e, seul, se porte au pas gymnastique vers la ferme de La Folie, puis sur Montigny. Il a deux bataillons en première ligne, le 3e en soutien. Sur l'ordre du colonel Saussier, « tous les hommes se mettent à crier : « Vive la France ! Vive l'empereur ! » et ne cessent de pousser de formidables hourras... Il est 8 heures lorsque le régiment aborde Montigny... L'horizon n'est plus éclairé... que par les lueurs du vaste incendie dans lequel se consument les villages de Vernéville, d'Amanvillers et des fermes environnantes. On distingue enfin le 15e d'in-

1. *État-major prussien*, II, 906.

2. Historique du 71e, *R. H.*, III, 1904, 187. Le 2e bataillon a été envoyé en soutien de la brigade Clinchant, dans le bois de La Charmoise (6 heures).

3. Le général de Berckheim les arrêta, « parce qu'une batterie divisionnaire (?) les précédait déjà et que, d'ailleurs, les Prussiens commençaient à reculer » (Rapport du commandant de Latouche, Historique des batteries, *R. H.*, III, 1904, 219, 222, 224; Notes du maréchal Le Bœuf, *ibid.*, 154).

fanterie... luttant avec acharnement autour de son drapeau [1].

« C'est le moment d'agir. Le colonel... brusque l'attaque... Tambours battant, baïonnette au canon, le régiment s'élance à l'assaut. L'ennemi, déjà fort impressionné, est hésitant. Il cherche d'abord à nous arrêter par des feux; mais son tir mal ajusté ne produit pas d'effet. Finalement, il n'ose... attendre l'attaque à l'arme blanche; il lâche pied [2]... »

En réalité, cet arrêt est momentané ; le 41e s'en tient à une démonstration bientôt arrêtée par la nuit [3] et le résultat obtenu est d'ordre moral plutôt que matériel [4]. Il rend un peu de confiance aux bataillons déjà fort ébranlés de Lorencez.

La plus grande partie continue la retraite. Vers 8 heures, les 2e et 3e du 33e quittent leurs emplacements derrière la gauche de la brigade Pradier pour se retirer vers Amanvillers en contournant Montigny. Ils s'y arrêtent sans doute près du 1er bataillon. Puis le 2e, conduit par le général Pajol, gagne les bois de Saulny. Les deux autres restent jusque vers 1 heure du matin sur le champ de bataille [5]. A 9 heures, le gros de la brigade est rassemblé à son ancien bivouac du plateau de Saint-Vincent [6]. D'autres bataillons du 4e corps s'y groupent peu à peu [7]. Vers la même heure, il y a encore treize bataillons sur les positions primitives du 4e corps [8].

---

1. Note du général Saussier, 8 juin 1901, *R. H.*, III, 1904, 173. Voir *suprà*, p. 628.

2. Note Saussier citée. Voir aussi le général Montaudon, *Souvenirs*, II, 121; le Journal du 3e corps; le rapport Le Bœuf, 20 août; le Journal de la division Nayral; l'Historique du 41e; la lettre Zurlinden, 2 février 1901, *R. H.*, III, 1904, 149, 153, 170, 172, 211).

3. Pertes totales : 9 hommes dont 6 tués (Note Saussier).

4. D'après la *R. H.*, IV, 1904, 575, l'Historique du 1er grenadiers ne fait pas même mention de cette contre-attaque. De même pour l'État-major prussien.

5. Rapport Pajol, 19 août, et Historique du 33e.

6. 2e du 33e, 1er et 2e du 15e, 2e chasseurs, 3e du 64e (brigade Pradier), *R. H.*, IV, 1904, 576.

7. Le 3e du 65e (brigade Berger), parti vers 8h30, rejoint le 1er du 65e et arrive au plateau vers 9h30, sans doute avec le 2e du 65e (*R. H.*).

8. A gauche, les 2e et 1er du 64e, 2e, 1er, 3e du 98e en avant du chemin de La Folie à Habonville; au centre, à 400 ou 500 mètres au sud-ouest d'Amanvillers, les 1er et 3e du 33e, 41e (le 3e du 33e n'a pas encore tiré); à droite, les 1er et

A gauche, nous n'avons pas perdu de terrain; le centre et la droite ont reflué vers Amanvillers.

« La fusillade continue toujours au centre et à la gauche, incertaine et peu nourrie. » Les 1er et 3e bataillons du 54e voient s'avancer « une troupe qu'à ses vêtements sombres » on peut prendre pour des chasseurs à pied. Elle paraît irrésolue et ne tire pas un coup de fusil. Le 54e cesse le feu. La masse noire s'arrête au même instant; aux sonneries françaises qui lui sont faites, aux interpellations, pas de réponse. Le sous-lieutenant Zabern et le sergent-major Dumann s'offrent pour aller la reconnaître. A leurs nouvelles demandes, une décharge terrible répond et le feu reprend des deux parts, pour quelques instants seulement.

Vers 9h 30, il a cessé partout. « La nuit est fort sombre; l'horizon est cependant éclairé par deux énormes torches... Saint-Privat et Amanvillers... » On apprend la retraite de la division Lorencez sur ses anciens bivouacs. A 10 heures, les deux bataillons du 54e et les groupes voisins se retirent vers le camp [1].

Quant à la 3e brigade, la nuit et surtout l'épuisement l'empêchent de pousser plus avant. Sans chercher à enlever Amanvillers, elle reflue vers les bois de La Cusse, en se couvrant par des grand'gardes. Le 41e, les 1er et 3e bataillons du 33e se sont reportés à Montigny où ils restent fort avant dans la nuit. Plus au sud, les cinq bataillons du général Pradier, ne recevant aucun ordre, bivouaquent sur le champ de bataille, couverts par trois compagnies restées dans les tranchées-abris précédemment occupées. Au matin, ils suivent le mouvement général [2].

3e du 54e à l'ouest d'Amanvillers, le 2e en réserve au nord (*R. H.*, IV, 1904, 577). Des fractions de divers corps (6e, 13e, 15e de ligne, 2e et 20e chasseurs) tiennent encore aux abords de ce village (Historique du 54e, *R. H.*, III, 1904, 697).

1. Historique du 54e. Le 2e bataillon y rallie les autres. L'*État-major prussien*, II, 906, et l'Historique du 1er grenadiers prussien (*R. H.*, IV, 1904, 578) donnent un autre aspect à cet épisode. Mais il est certain que les bataillons du 54e restés en avant d'Amanvillers en partirent de leur plein gré. En outre, le village ne fut pas *enlevé* par les Allemands, ce qui ne cadre pas avec leur relation officielle.

2. Rapport Pradier, 20 août; *R. H.*, IV, 1904, 583.

Du côté de nos adversaires, la nuit et la fatigue ont mis fin à l'action, sans que les IIIe et X^{e} corps aient eu la possibilité d'intervenir efficacement. Dès 8^{h} 30, Frédéric-Charles a donné à la IIe armée l'ordre de bivouaquer sur les emplacements occupés. Ses avant-postes auront à « se tenir en garde contre les tentatives désespérées que l'ennemi pourrait prononcer dans la nuit [1] ».

1. La ligne des avant-postes va des Genivaux, par L'Envie, Champenois, l'ouest d'Amanvillers, à la forêt de Jaumont (*État-major prussien*, II, 906).

XXIII

ATTAQUE DE LA 26e BRIGADE

Notre gauche vers 5 heures. — Attaque de la 26e brigade. — La brigade Lapasset. Intervention du Ier corps. — Résultat de ses démonstrations.

Ainsi, à notre droite, le 6e corps, après avoir résisté à la Garde prussienne, a dû céder rapidement devant le mouvement tournant opéré par les Saxons. Sa retraite a entraîné successivement celle d'une grande partie du 4e corps. Non seulement la droite de l'armée a été rejetée vers Metz, mais ses communications avec l'intérieur du pays, déjà coupées pour un temps, vont l'être définitivement, à bref délai. La situation de notre gauche est beaucoup moins désavantageuse.

Vers 5 heures, après les échecs de la 1re division et de la 31e brigade devant le Point-du-Jour, la fusillade est à peu près éteinte de Leipzig aux Carrières. Le 2e corps n'a plus « une seule pièce » en action vers Gravelotte. Les siennes sont face à Jussy et aux bois de Vaux, en réserve ou enfin manquent de munitions[1]. Les huit batteries du 3e corps vers l'Arbre mort et la ferme de Moscou arrêtent aussi leur tir; cinq autres sont en réserve à la lisière du bois de Châtel, presque toutes « n'ayant subi que des pertes insignifiantes ou nulles[2] ». Des vingt-deux batteries disponibles, aucune ne combat l'artillerie de la Ire armée. Celle-ci a vingt-deux batteries également vers Gravelotte, à cheval sur la route de Verdun; une autre s'est maintenue stoïquement à l'est du

1. *R. H.*, IV, 1904, 588 : 8e, 6e, 7e du 5e, 10e du 15e, 7e du 2e face au sud; 10e du 5e, 6e du 15e, 7e et 8e du 17e en réserve (dont trois n'ont pas encore tiré); 5e, 12e, 11e du 5e manquant de munitions; 9e du 5e hors de combat.

2. *R. H.* : 6e du 11e, 11e du 4e, 7e du 11e, 9e du 4e et 9e du 11e vers Moscou; 1re du 17e, 5e du 11e, 12e du 4e vers l'Arbre mort; 8e, 10e, 11e et 12e du 11e, 2e du 17e à la lisière du bois.

ravin de la Mance, sous la menace constante d'un écrasement final.

Les péripéties du combat ont entièrement disloqué la plupart des troupes engagées. A la gauche du VIIIe corps, c'est un mélange de compagnies appartenant surtout aux 30e et 31e brigades, dans une zone boisée, sans vues. Saint-Hubert et les carrières voisines sont tenus par des fractions de sept corps différents. Au sud de la route, la majeure partie de la 29e brigade et le 39e (VIIe corps) combattent en plusieurs groupes distincts. Derrière eux, entre Gravelotte et la lisière du bois, le 74e est prêt à marcher. Les 25e et 28e brigades occupent encore leurs emplacements des bois de Vaux et près de l'artillerie du VIIe corps. Six de ses batteries sont en action vers Gravelotte, ainsi que toute l'artillerie du VIIIe corps, cette dernière couverte à gauche par cinq compagnies et par le 7e hussards. Il n'y a plus en réserve à l'ouest de ce village que trois régiments de cavalerie, la 32e brigade et trois batteries du VIIe corps; à Malmaison, la 1re division de cavalerie [1].

Les troupes de la Ire armée expient les erreurs initiales commises par le commandement. Des attaques prématurées, sans plan arrêté, ont conduit à les émietter, avec un résultat à peu près nul. Au lieu de préparer une attaque générale, pour laquelle on dispose du temps et des effectifs voulus, on ne cherche même pas à remettre en ordre les troupes au contact des nôtres. De Saint-Hubert à la lisière du bois, il y a « environ deux bataillons et demi en colonne, les uns derrière les autres, serrés et mélangés... sans cohésion ni direction. Constamment exposés... au feu du Point-du-Jour et de Moscou, ces masses servaient de cible aux Français... formaient... obstacle au déploiement et aux mouvements des autres troupes... Personne n'eut l'idée de les rassembler à nouveau... et de les tenir à la lisière est du bois... Les troupes qui, pendant deux heures, avaient formé cette muraille vivante opposée à Moscou et au Point-du-Jour étaient

1. *État-major prussien*, II, 822.

tellement épuisées moralement... qu'elles ne pouvaient plus, pour la plupart, reconnaître l'avant de l'arrière, les amis des ennemis[1]... ».

De notre côté, la situation n'a pas sensiblement changé depuis le dernier échec des Allemands. La grande majorité des bataillons engagés, abritée par les couverts du terrain ou par des travaux de campagne, a très peu souffert. Au nord de Moscou, dix bataillons sont embusqués dans des tranchées ou derrière la ferme, sur 1,700 mètres environ. De Moscou au Point-du-Jour huit bataillons garnissent à peu près 900 mètres. Au sud, neuf autres tiennent les fossés de la route ou les carrières voisines, sur 1,200 mètres environ. Nos réserves sont très fortes : treize bataillons frais pour le 2e corps, sans la brigade Lapasset ; dix-sept au 3e corps, soit au total trente bataillons[2], sans les neuf de la Garde[3], échelonnés de la lisière des bois de Châtel à l'éperon vers l'est. Malgré l'échec de notre artillerie, nous disposons de forces amplement suffisantes pour la défense de nos positions. Bien au contraire, des contre-attaques ne nous seraient pas interdites. Malheureusement, à part quelques tentatives isolées, nous garderons jusqu'au bout une attitude passive qui sauvera peut-être l'ennemi d'un désastre.

Nous avons dit que la brigade Lapasset tient la gauche du 2e corps vers Sainte-Ruffine. Ses avant-postes s'étendent de ce village au bois du Peuplier, au nord de Vaux[4]. Vers

1. Hœnig, *Vingt-quatre heures de stratégie*, traduction, 237. D'après cet auteur, la Ire armée, jusqu'à 5 heures, n'a pas subi de pertes importantes ; la 15e division seule a perdu 20 % de son effectif.

2. *Au nord de Moscou*, 2e du 69e, 1er et 2e du 19e, 1er du 7e, 1er du 29e, 59e, 2e du 60e, 3e du 44e ;
De Moscou au Point-du-Jour, 1er du 44e, 1er du 85e, 1er du 80e, 1er et 2e du 32e, 3e du 23e, 3e chasseurs ;
Au sud du Point-du-Jour, 12e chasseurs, 1er du 55e, 2e du 76e, 2e du 55e, 3e et 1er du 76e, 77e ;
En réserve, 8e, 1er et 2e du 23e, 66e, 67e, 3e du 32e, 3e du 55e (*2e corps*) ; 1er et 2e du 69e, 15e chasseurs, 3e du 19e, 41e, 2e et 3e du 7e, 71e, 3e du 29e, 1er du 60e, 2e du 44e, 11e chasseurs, 3e du 85e (*3e corps*) [*R. H.*, IV, 1904, 593 et suiv.]).

3. 1er du 1er voltigeurs, 3e voltigeurs à la lisière des bois ; 2e et 3e du 1er voltigeurs, 2e voltigeurs au-dessus de Châtel (*R. H.*).

4. 3e bataillon du 97e à Sainte-Ruffine ; trois compagnies du 2e du 97e entre

1 heure, le bruit croissant du canon conduit Lapasset à modifier cette répartition. Deux compagnies, puis le reste du 2e bataillon du 97e vont dans ce bois, occupé déjà par une compagnie du 84e. Vers 3h 30, le gros de la brigade est toujours rassemblé sur l'éperon au nord-ouest de Rozérieulles; le 3e lanciers a rejoint la division Valabrègue dans le ravin de Châtel.

Le matin, pendant que la masse du VIIe corps se portait vers Gravelotte, le général von der Goltz était chargé de couvrir le flanc droit de la Ire armée dans la direction de Metz. Resté à Ars-sur-Moselle avec une brigade mixte[1] de composition analogue à celle de Lapasset, il pousse jusqu'à l'île au sud-est de Vaux un bataillon (1er du 15e); deux autres tiennent le pont du chemin de fer (2e du 15e) et la station d'Ars (3e du 15e). Le reste est rassemblé à la sortie nord de ce bourg. Entre 3 et 4 heures, von der Goltz reçoit l'ordre de se mettre en marche, « pour attaquer notre extrême gauche[2] ». Il porte aussitôt par Vaux sur Jussy deux bataillons (1er et 2e du 15e). Un autre (3e du 55e) suit, tandis que le reste de la brigade marche de la route contre la lisière est de Jussy, tout en se gardant vers Metz et en occupant Ars (4 heures environ). La présence de ces troupes n'a pas échappé au fort Saint-Quentin; dès 1 heure, il signale « une grosse colonne sortant d'Ars et paraissant marcher sur Moulins ». Il tire même quelques coups de canon contre elle[3].

Lorsque la 26e brigade entame son mouvement vers Jussy le fort reste d'abord muet, mais deux batteries de la réserve générale se portent à la crête sud du mont Saint-Quentin et ouvrent le feu[4]. Une autre (2e à cheval de la Garde) va entre

---

ce village et Jussy (ainsi que trois compagnies du 4e voltigeurs); trois compagnies du 84e entre Jussy et le bois du Peuplier (*R. H.*, IV, 1904, 597).

1. 26e brigade, 4e escadron du 8e hussards, 5e batterie légère du VIIe corps (*État-major prussien*, II, 828).

2. *État-major prussien*, II, 809, 828.

3. Le commandant du fort au général Coffinières, d. t., 1h 2, expédiée à 1h 7, *R. H.*, IV, 1904, 745.

4. 5e et 8e du 13e (de 12) [Historique des batteries, *R. H.*, IV, 1904, 725].

le Saint-Quentin et Moulins, près du hameau de Chazelles; elle y restera muette tout le jour. Enfin la 1re à cheval s'avance entre Jussy et Sainte-Ruffine; elle ne peut mettre qu'une section en batterie[1].

Cependant, les Prussiens (1er et 2e bataillons du 15e) marchent sur le clocher de Vaux. Aussitôt qu'ils dépassent la crête au sud, ils sont salués par un feu vif venant des tirailleurs vers Jussy et même de l'artillerie de Rozérieulles et du Saint-Quentin. Le 1er bataillon atteint rapidement Vaux qu'il trouve inoccupé; son gros traverse ce village et continue sous un feu plus violent vers le nord. Nos tirailleurs n'opposent qu'une faible résistance; à deux reprises, leurs soutiens sont rejetés à la baïonnette. Les Prussiens gagnent peu à peu du terrain vers la crête, d'abord à travers les vignes, puis dans des taillis dont ils atteignent la lisière ouest, après avoir refoulé sans difficulté les fractions des 84e et 97e[2].

Cependant, le gros de la 26e brigade a pris la direction de Jussy suivant l'ordre donné. Bientôt une attaque concentrique se développe à l'ouest et au sud-est de ce village[3]. Les fractions venant du sud l'abordent les premières, enlèvent les barricades qui en interdisaient l'entrée et poussent « avec des pertes marquées, mais sans se heurter à des groupes compacts », jusqu'à la lisière est. Nous n'avons dans Jussy qu'une compagnie du 84e, au plus. Jointe aux fractions restées au dehors, elle ouvre sur les Prussiens un feu très vif. Ils parviennent néanmoins à s'emparer du reste du village et l'organisent en point d'appui[4]. Puis le 3e ba-

1. Rapport du commandant de Montlebert et Historique des batteries (*R. H.*, IV, 1904, 695, 696). D'après la *R. H.*, *ibid.*, 601, cette batterie est escortée par deux escadrons des dragons de l'impératrice; l'Historique de ce dernier régiment (*ibid.*, 694) porte que ces escadrons, pied à terre, sont conduits à 5 heures, par le général Desvaux, à Jussy avec ordre de défendre ce poste, « quoi qu'il arrive ». Ils ne seraient relevés qu'à 8h30.

2. 2e bataillon du 97e dans le bois du Peuplier, trois compagnies du 84e entre ce bois et Jussy (*R. H.*).

3. L'*État-major prussien* (II, 830) donne un aperçu assez confus d'un déploiement qui l'est déjà par lui-même.

4. *État-major prussien*; *R. H.*, IV, 1904, 601.

taillon du 55ᵉ se porte sur le plateau à l'ouest, pour soutenir les fractions au nord de Vaux [1].

Elles sont fortement engagées, depuis un certain temps, contre la droite de Lapasset. Le 2ᵉ bataillon du 97ᵉ se replie déjà vers Sainte-Ruffine, où il ralliera le reste du régiment ; au contraire, les trois compagnies du 84ᵉ rétrogradent vers Rozérieulles, dans une direction beaucoup moins divergente ; les trois compagnies du 4ᵉ voltigeurs, déjà « à bout de cartouches », se retirent sur le même point.

Les progrès des Prussiens sont arrêtés, non par cette infanterie, malgré sa supériorité numérique, mais par l'artillerie au nord-ouest de Rozérieulles. Peu à peu le combat dégénère en une fusillade de pied ferme (entre 5 et 6 heures) [2]. Quant aux compagnies du 55ᵉ restées en dehors de Jussy, elles abordent les vignes entre ce village et Sainte-Ruffine ; un instant elles menacent ce dernier point, soutenues par la batterie postée au nord-est de Vaux. Mais l'intervention opportune d'une section de la Garde [3], qui tire à mitraille, « à moins de 200 mètres », les rejette en arrière.

Von der Goltz s'en tient à ces résultats. La faiblesse de ses forces, surtout en artillerie, ne permet pas davantage. D'ailleurs, son rôle lui paraît surtout de favoriser l'offensive de la Iʳᵉ armée des bois de Vaux contre notre droite, suivant l'idée première de Moltke. Il doit en même temps couvrir les communications allemandes vers Metz, et la position occupée satisfait à cette double obligation.

Quant à Lapasset, s'exagérant beaucoup l'effectif qui lui est opposé, il se borne à tenir Sainte-Ruffine avec le 97ᵉ, l'éperon au nord-ouest de Rozérieulles avec le 84ᵉ et la

---

1. Colonel von Delitz avec les 2ᵉ, 4ᵉ, 5ᵉ, 8ᵉ et des fractions de la 3ᵉ compagnie du 15ᵉ (*État-major prussien*).

2. *État-major prussien*, II, 832 ; deux des compagnies du 55ᵉ relèvent dans le bois du Peuplier les 2ᵉ et 3ᵉ du 15ᵉ qui ont épuisé leurs munitions ; un dernier retour offensif du 84ᵉ a été arrêté par un feu de flanc.

3. De la 1ʳᵉ batterie à cheval (Rapport Montlebert, 20 août, *R. H.*, IV, 1904, 695). D'après l'État-major prussien, la 3ᵉ compagnie du 55ᵉ combat entre Jussy et Sainte-Ruffine ; la 4ᵉ, puis la 7ᵉ occupent un verger à l'est de Jussy ; la 8ᵉ pousse vers Sainte-Ruffine, en suivant d'abord les fossés de la route ; la 5ᵉ est en réserve derrière la 8ᵉ.

7e batterie du 2e [1]. L'intervention du Ier corps sur la rive est de la Moselle contribue à cette attitude passive. Suivant l'ordre de Steinmetz, Manteuffel a mis une brigade mixte en marche de Courcelles-sur-Nied vers la rivière [2]. Arrivé à Augny vers 4h 30 du soir, le général von Zglinitzki porte une batterie (5e légère) à la ferme Orly et lui fait ouvrir le feu sur Sainte-Ruffine; vers 6h 30, un bataillon (3e du 5e) prend la même direction; malgré le tir du fort Saint-Quentin, une compagnie (9e) pousse jusque vers la Maison rouge, en face de Moulins. De là elle fusille impunément des troupes et des convois en retraite vers Metz, non sans y jeter un grand désordre [3].

En somme, quoique mollement conduite, l'attaque de von der Goltz n'est pas inutile, loin de là. Elle contribue à retenir vers notre droite l'attention de Bazaine. Pendant presque toute la bataille, il redoute un mouvement offensif qui le couperait de Metz [4]. Bien que Moltke ait projeté, en effet, de déborder notre gauche, la configuration du sol et surtout l'existence du fort Saint-Quentin sont de nature à rendre cette idée irréalisable. Le commandant en chef n'en persiste pas moins dans ces craintes. Tout le jour, il demeure à Plappeville ou sur le mont Saint-Quentin, y maintenant inactive la majeure partie de ses réserves, tandis que sa droite succombe faute de secours et de direction.

---

1. Rapport Lapasset, s. d., *R. H.*, II, 1904, 702. Le général évalue à trois bataillons soutenus par une division les forces de von der Goltz. Les trois compagnies du 84e refoulées des abords de Jussy se sont arrêtées à Rozérieulles (Historique du 84e, *ibid.*, 703).

2. Voir *suprà*, p. 398 : 4e brigade, 3e escadron du 10e dragons, 5e et 6e batteries légères du Ier corps.

3. *Etat-major prussien*, II, 835. Ces mouvements furent signalés par le poste de la cathédrale (d. t. 4h 35, 4h 50, 5h 5, 5h 35) et par le fort Saint-Quentin (d. t., 9h 20) [*R. H.*, IV, 1904, 748 et suiv.]. Au sujet du désordre sur la route de Moulins, voir la relation du commandant Le Flem (*ibid.*, 748) et *suprà*, p. 555.

4. Voir *suprà*, p. 553.

XXIV

ATTAQUE DE LA 32e BRIGADE

Le roi Guillaume à Gravelotte. — Mouvement du 8e de ligne. — Attaque du IIe corps. — Reprise du feu au Point-du-Jour. — Panique vers Gravelotte. — Attaque de la 32e brigade. — Résultats.

A Flavigny, puis sur la hauteur à l'est de Rezonville, le roi Guillaume et Moltke ont reçu les rapports de Steinmetz qui envisage d'abord les événements sous un jour très favorable. Croyant la crise tout près de se dénouer à Gravelotte le roi prend cette direction [1]. A 4h30, il reçoit un nouveau compte rendu de Steinmetz daté de 4h15 et portant que « sa tentative de poursuite » a échoué. Le combat est indécis sur le front de la Ire armée ; pour en finir, il faudrait « une attaque vigoureuse » contre notre droite. Steinmetz demande l'intervention de la IIe armée [2].

Cependant, continuant lentement vers l'est, le roi est à 5 heures entre Gravelotte et Malmaison, emplacement fort mal choisi. Le généralissime y est trop près de la ligne de combat, trop loin de l'aile à laquelle revient le mouvement décisif. Il n'y aura plus l'indépendance de son jugement [3].

C'est là que le colonel comte Wartensleben vient rendre compte de la situation de la Ire armée. Peu après, le lieutenant-colonel von Brandenstein fait de même concernant la IIe. Comme Wartensleben, il envisage la situation sous un jour optimiste : le mouvement prescrit contre notre droite est en cours d'exécution ; la canonnade semble indiquer que l'on progresse dans cette direction. On en conclut que le moment est venu de la double attaque projetée contre nos deux ailes. A 5h30, ordre est donné au général von Fransecky

1. Verdy du Vernois, *Im grossen Hauptquartier*, 88.
2. Hœnig, 243.
3. Hœnig, 22.

de porter le IIe corps à Gravelotte, à la disposition de Steinmetz[1].

A 5h45, l'artillerie de corps et la 3e division se mettent en marche de Rezonville sur Gravelotte, en formation massée. La 4e division suit à 6h30. Dès que l'approche de ces renforts est signalée, Steinmetz prescrit (6 heures) à la 32e brigade de se porter en avant. Mais déjà Gœben a pris cette initiative[2]. La tête du 72e vient de passer le ruisseau quand elle reçoit l'ordre de s'arrêter. Ces quatre bataillons forment les faisceaux sur la route, l'encombrant ainsi de nouveau, sous les balles de chassepot. Cependant, Gœben s'est porté vers Saint-Hubert. La garde de ce point lui paraît suffisamment assurée, ainsi que celle de la lisière du bois. Entre cette dernière et la ferme, au contraire, « des fractions appartenant aux unités les plus diverses et formant au total l'équivalent d'un régiment se serraient en groupes compacts de part et d'autre de la route; il était difficile d'y rétablir l'ordre, car, à chaque instant, les projectiles ennemis faisaient de grandes trouées dans ces masses ».

Plus à l'ouest, il en est à peu près de même. Gœben charge quelques officiers de rassembler ces débris; puis il retourne vers la 32e brigade. Mais le nombre des gradés valides est trop faible. « Le champ de bataille continua de présenter un spectacle peu réjouissant, qui ne devait pas être sans influence sur les troupes qui entrèrent en ligne plus tard. Des isolés se glissaient continuellement dans les bois et, de là,

---

1. *État-major prussien*, II, 836; Hœnig, 243. Le IIe corps se rassemble depuis 1h30 aux abords de Rezonville, l'avant-garde et le gros de la 3e division au sud, l'artillerie de corps et son escorte au nord; la tête de la 4e division arrive d'Onville. D'après Hœnig, 253, ce ne serait pas à 5h30, comme l'écrit l'État-major prussien, mais à 5 heures que cet ordre aurait été donné à Fransecky. L'heure de départ du IIe corps, 5h45, paraît confirmer cette version. Suivant von Schell (*Les Opérations de la Ire armée*, traduction, 194), Steinmetz aurait d'abord requis l'intervention du IIe corps; sur le refus très justifié de Fransecky, il aurait envoyé Wartensleben au roi pour la réclamer.

2. 72e et 2e bataillon du 40e; le 1er est vers Malmaison, le 3e dans le bois des Genivaux. D'après Kunz, I, 29, la 32e brigade a traversé Gravelotte avant la réception de cet ordre; à l'est, elle reçoit celui de reprendre son premier emplacement, y retourne et reçoit enfin l'ordre définitif à sa deuxième traversée du village.

gagnaient l'arrière; ou bien ils se blottissaient dans le fond de la Mance, derrière des abris qui les dérobaient aux yeux des officiers et aux projectiles... Comme cinquante-neuf compagnies étaient entassées à l'intérieur et aux alentours de Saint-Hubert, l'écoulement des isolés continua jusque bien avant dans la soirée [1]... »

Quoi qu'il en soit, la 32e brigade reste dans le ravin, tandis que le IIe corps se porte vers Gravelotte [2]. De notre côté, bien que l'approche des masses en mouvement sur le plateau ne puisse nous échapper, nous ne prenons que des dispositions de nature à nous affaiblir. Ainsi le général Vergé envoie vers 6 heures au colonel de Waldner-Freundstein « l'ordre de se préparer à se retirer du feu, attendu qu'il » est « engagé depuis le matin, sans interruption ». Le 55e (1er et 2e bataillons) doit être relevé par le 32e. « Le terrain à parcourir en arrière... était sillonné par les projectiles ennemis; le colonel le fit remarquer au capitaine Chapuis [3]. « Veuillez, je vous prie, dire au général que je suis engagé depuis ce matin, il est vrai, mais que j'ai perdu fort peu de monde; que la position est excellente, que je réponds de la tenir au moins jusqu'à 10 heures du soir... Si, de jour, je traversais à découvert, avec le régiment rallié, le terrain que vous venez de parcourir, je perdrais, pour me retirer, plus de monde que je n'en ai perdu jusqu'à cette heure. » Vergé ne renouvelle pas cet ordre inopportun [4].

La routine est plus forte à la droite du 55e. Le général Fauvart-Bastoul prescrit au 8e de ligne de relever le 23e, bien que ce dernier ait subi des pertes très faibles [5]. Vers

1. Hœnig, 255; *État-major prussien*. Gœben est à 7 heures auprès de la batterie Gnügge (3e légère) [Kunz, I, 29].

2. Kunz, Hœnig et l'État-major prussien sont muets sur les raisons de cet arrêt. On peut supposer que Gœben croit la 32e brigade insuffisante pour provoquer la décision.

3. Du 77e, faisant fonction d'officier d'ordonnance.

4. W. (Général de Waldner-Freundstein), *Saint-Privat, Le Point-du-Jour*, 19.

5. Pertes totales : 3 officiers, 59 hommes (*R. H.*, IV, 1904, 616). Voir, au sujet de cet épisode, le Journal de la division Vergé, celui de la brigade Jolivet, le rapport du général Mangin, 18 août, les Historiques des 8e et 80e, *R. H.*, II, 1904, 678, 684, 691, et III, 1904, 199; la *Revue du Cercle militaire*, janvier 1902, 87-114.

6 heures, le 8e, formé en colonne par pelotons, longe au nord la voie romaine. Dès qu'elle se découpe sur la crête, cette lourde masse attire tous les feux. Le colonel Haca est presque aussitôt blessé ; les autres officiers supérieurs étant hors de combat depuis le 16, le capitaine Francot prend le commandement et déploie le régiment à cheval sur la voie romaine, un peu à l'est du coude de la route, le 1er bataillon au nord, les 2e et 3e au sud. L'un d'eux tire à 200 mètres dans le dos du 80e qu'il prend pour l'ennemi. Le sous-lieutenant Tournebize doit se dévouer pour arrêter cette méprise. Finalement, le 8e cesse le feu et vient s'entasser dans les tranchées ou les fossés déjà bondés d'hommes d'autres corps. Le désordre est extrême. « On est sur dix rangs ; les premiers... crient qu'on leur tire dessus et menacent de riposter[1]. » On a la plus grande peine à « déloger de ces abris les hommes... qui, y ayant épuisé leurs cartouches, refusaient de battre en retraite, pour ne pas avoir à traverser le terrain couvert de feux en arrière[2] ». Le gros des 32e et 80e[3] reste en place ; le 23e seul se repliait derrière la crête, quand Frossard, inquiet d'une « recrudescence assez vive de la canonnade ennemie », le fait rétrograder pour servir de soutien au 8e, mouvement qui cause inutilement d'assez fortes pertes[4].

Vers 6h30, ordre est donné au colonel Ameller, du 66e, « d'aller relever dans ses positions, à droite et à gauche » du Point-du-Jour, « mais à droite surtout, le 8e de ligne dont le colonel » vient d'être blessé et qui reste, « par ce fait, sans officier supérieur... ». Le 66e, en bataille, opère un demi-à-gauche et se porte derrière le talus de l'ancienne route[5]. De là, Ameller dirige le 1er bataillon, puis le 2e, sur le Point-du-Jour. Dès l'envoi du 1er, « le général Sanglé-Ferrière, qui se trouvait avec des troupes plus que suffi-

---

1. *Revue du Cercle militaire*, janvier 1902, 114 ; Historique du 80e.
2. Rapport Mangin.
3. 1er et 3e du 80e, 1er et 2e du 32e ; le 3e du 80e vient de renforcer le 1er (*R. H.*).
4. Rapport Mangin.
5. Celle qui descend directement sur Rozérieulles.

santes à la Maison Brûlée », fait prier Ameller d'arrêter le 66e. « Loin d'avoir besoin de renforts », il redoute l'encombrement. Ces trois bataillons restent derrière le talus, en réserve [1].

Vers 6h 30, notre artillerie s'est tue de nouveau; la fusillade a presque cessé. Pour l'entourage du roi, c'est la preuve d'une lassitude certaine. Au contraire, on observe depuis quelques instants un feu plus vif vers le nord, et l'on en conclut que la IIe armée a entamé l'attaque décisive. Déjà le jour baisse; il paraît indispensable d'accentuer également la pression exercée sur notre gauche : on la croit « fortement ébranlée », et l'on compte qu'elle n'opposera pas une vive résistance. Un peu après 6h 30, le roi prescrit à Steinmetz « de mettre en mouvement sur les hauteurs du Point-du-Jour toutes les forces disponibles [2] ». Ainsi le souverain intervient directement dans la conduite de la Ire armée, contre son habitude et aussi contre les nécessités de la situation. Il descend du rôle de généralissime à celui de commandant d'armée. En prescrivant une nouvelle attaque de front sur le Point-du-Jour, il contredit l'appréciation précédente de Steinmetz (4h 15), au sujet de la nécessité d'agir contre notre droite au lieu de renouveler des tentatives impraticables.

Il ne semble pas que le commandant de la Ire armée lui ait présenté cette objection. Au contraire, Moltke cherche, dit-on, à le faire revenir sur sa décision [3]. Il voit des inconvénients tant à l'attaque elle-même qu'à sa direction. Il estime, en effet, que, menée par les bois de Vaux dans notre flanc gauche, suivant son idée première, elle aurait plus de chances de succès. « Quelque vivacité que mît Moltke à jus-

1. Rapport du colonel Ameller, s. d., *R. H.*, II, 1904, 695.

2. *État-major prussien*, II, 838.

3. Hœnig, *Vingt-quatre heures de stratégie*, traduction, 270. Dans *La Guerre de 1870*, traduction, 74, Moltke fait valoir les raisons exposées par l'État-major prussien : « Il était déjà 6 heures ; le jour baissait, il fallait à tout prix tenter quelque chose de décisif. » Mais il ne paraît pas les endosser : « Le chef de l'état-major général qui se trouvait sur les lieux eût plus sagement agi s'il n'avait pas autorisé le IIe corps à se porter en avant à une heure si avancée... » (*ibid.*, 75).

tifier son opinion, le roi ne se rendit à aucun de ses conseils; il persista tout simplement dans son projet et donna des ordres dans ce sens », laissant à Steinmetz le choix des procédés d'exécution.

Froissé de voir ses conseils inutiles, Moltke s'éloigne lentement et affecte de travailler pour son compte, non sans que cette attitude produise une grande impression. C'est après la tombée de la nuit qu'il rejoindra le souverain[1].

Cependant, dès la réception de l'ordre en question, Steinmetz prescrit à Zastrow « de porter au delà du ravin les bataillons du VIIe corps encore à l'ouest des bois ». Fransecky, dont la 3e division se rassemble déjà au sud de Gravelotte, devra « coopérer à cette attaque » (6^h 45)[2]. On voit combien sont vagues ces instructions, combien les directions de cette double offensive sont insuffisamment déterminées. Il semble que Steinmetz manifeste ainsi son mécontentement. Depuis le début des opérations, il croit jouer un rôle sacrifié à l'égard de Frédéric-Charles et du prince royal. Il se perd en récriminations incessantes. Il a eu avec le roi, quand ce dernier est arrivé près de Gravelotte, un entretien qui paraît lui causer de nouveaux mécomptes. Dès lors, sa mauvaise humeur perce toujours davantage. Il se contente d'exécuter les ordres positifs qu'on lui donne, sans viser à les préciser dans le détail[3].

Pendant que les IIe et VIIe corps opèrent leurs mouvements préliminaires, les lignes des 2e et 3e corps se voilent brusquement d'un nuage de fumée. L'infanterie reprend le feu, tandis que les batteries voisines de Moscou rentrent en action. La marche du IIe corps à l'est de Rezonville n'a pas échappé aux défenseurs du plateau[4]. Le Bœuf prescrit aux

1. Hœnig, 272-276.
2. *État-major prussien*, II, 838. D'après Hœnig, 278, Fransecky reçoit l'ordre suivant : « Attaquer le Point-du-Jour de front, pour s'emparer, à tout prix, de la position, en liaison avec les troupes du VIIe corps... sur sa droite. »
3. Hœnig, 269.
4. *R. H.*, IV, 1904, 619, d'après la déposition de Le Bœuf au conseil d'enquête sur les capitulations. Voir aussi Hœnig, 256, d'après les confidences du maréchal.

réserves du général Aymard de renforcer sa première ligne[1], aux batteries en arrière de la crête de l'Arbre mort de reprendre le feu. Trois viennent aux abords de Moscou ou vers l'Arbre mort[2]. Le maréchal voudrait faire intervenir les voltigeurs du général Brincourt, mais ce dernier met en avant un ordre formel de Bourbaki interdisant de les engager et surtout de les porter en première ligne sans son assentiment ou celui de Deligny[3]. Nous restons fidèles, on le voit, aux plus déplorables traditions du premier Empire.

Quant au 2e corps, il semble n'avoir pas pris de dispositions autres que celles indiquées plus haut. Comme la gauche du 3e corps, il ouvre brusquement le feu sur les masses prussiennes apparaissant vers Gravelotte. Mais aucun ordre n'intervient; aucun préparatif n'est fait en vue d'une contre-attaque[4].

Cependant, la brusque réouverture du feu, tout à fait inattendue des Allemands, cause parmi eux une profonde impression. En un clin d'œil, les groupes confus de leurs tirailleurs refluent vers le ravin[5]. C'est une déroute. De Gravelotte, on a l'impression qu'après avoir atteint la lisière est des bois, nous fonçons à travers les fourrés. On croit la 3e batterie légère enlevée. Le doute persiste encore quand on voit soudain sortir du bois, « sur tout le front au sud de la grande route » et par la lisière ouest, « une troupe confuse d'infanterie de tous les régiments, affolée par la panique, mélange bigarré d'épaulettes (pattes d'épaule)

1. 1er et 3e bataillons du 60e, 2e du 44e. Le 11e chasseurs, seul, reste à la lisière du bois de Châtel (*R. H.*).

2. 5e du 11e près de Moscou; 11e et 12e du 11e (12) vers l'Arbre mort (*R. H.*). Au total sept batteries (6e du 11e, 11e du 4e, 7e du 11e, 9e du 4e, 11e et 12e du 11e, 12e du 4e) peuvent tirer sur l'artillerie allemande vers Mogador; deux (9e et 5e du 11e) sur l'infanterie vers Saint-Hubert (*R. H.*).

3. *R. H.*, IV, 1904, 620, d'après la déposition Le Bœuf au conseil d'enquête. L'ordre de Bourbaki est en effet formel (voir *ibid.*, 706). Le Bœuf s'adressa à Bazaine qui, une heure après, l'autorisa à disposer d'un seul régiment, « à condition de ne pas l'éloigner » !

4. *R. H.*, IV, 1904, 621, 622. Seul, le 3e bataillon du 32e, jusqu'alors en réserve, se porte en première ligne. L'*État-major prussien* (II, 839) mentionne au contraire l'attaque de fortes lignes de tirailleurs, surtout au sud de la route.

5. Sauf les fractions des 33e (2e bataillon surtout), 39e et 40e embusquées dans les Sablières.

blanches, rouges ou bleues qui se précipite sur la ligne d'artillerie allemande... Au premier instant, il fut même impossible de distinguer si ces débris informes appartenaient aux troupes amies ou ennemies... Aussi éprouva-t-on une certaine appréhension... Des officiers résolus se précipitèrent en avant des batteries, pour éclaircir la situation. Ceux-ci virent alors qu'il n'y avait là que des masses d'infanterie allemande affolée ; mais dans quel état !... Aucun ordre, aucun commandement ne pouvait les émouvoir... » On les menace du sabre, de la mitraille. Rien n'y fait. On cherche à les rassembler derrière l'artillerie. Peine inutile ! C'est bien loin seulement qu'on y parvient, grâce au concours d'officiers de tous grades et de toutes les armes [1].

En réalité, la panique a surtout atteint les masses inconsistantes d'isolés et de fuyards qui s'étaient réfugiées dans le fond de la Mance. Saint-Hubert reste occupé ; à la batterie Gnügge, trois pièces continuent de faire face à la ferme de Moscou, tandis que les trois autres sont entraînées à une centaine de pas au sud. Des servants se sont enfuis, et Gnügge en est réduit à faire appel à quelques fantassins [2].

La 32e brigade a pris les armes et intervient de la façon la plus opportune, bien qu'une partie du bataillon de tête (1er du 72e) ait été entraînée dans la débâcle. Le commandant de la 16e division, von Barnekow, fait battre les tambours et enlève ces quatre bataillons au pas de charge [3]. C'est la première attaque d'ensemble qu'opère la Ire armée, après tant d'efforts partiels, si décousus.

Le 1er bataillon du 72e se déploie en tirailleurs, les autres suivant en colonne. La 2e compagnie se jette dans le jardin de Saint-Hubert, qui a été presque entièrement abandonné

1. Hœnig, 260.
2. Hœnig, 259. Un avant-train renverse même les premiers faisceaux du 72e (Kunz, I, 32).
3. 72e, 2e bataillon du 40e et des fractions d'autres corps ; le 9e hussards est en arrière, dans le fond du ravin (Kunz, I, 34).

par ses défenseurs. Le reste du bataillon essaie de dépasser la ferme, à cheval sur la route de Metz. Mais le feu du Point-du-Jour l'arrête bientôt. Deux autres compagnies (5e et fractions de la 9e) entrent dans le jardin ; le reste du régiment s'arrête d'abord derrière les murs ou les bâtiments, pêle-mêle avec des isolés d'autres corps. Après un moment d'accalmie, trois des dernières compagnies[1] reprennent l'attaque sur la route et au sud. Au même instant, le 9e hussards, qui a suivi la 32e brigade, on ignore pourquoi, atteint les abords ouest de Saint-Hubert, où il s'arrête. « A l'apparition de ces cavaliers émergeant du ravin, au milieu d'une buée épaisse, faite d'ombre, de brouillard et de fumée », les défenseurs des tranchées voisines du Point-du-Jour apprêtent leurs armes. Tout à coup un cri éclate : « Les voilà ! A la baïonnette ! » « A la baïonnette ! », répètent mille voix. A 50 pas émerge du brouillard une colonne marchant au pas, la baïonnette croisée, la tête basse... Tout le monde s'élance ; tout le monde tire ; tout le monde crie... Plus de commandement ! Plus de direction ! J'entends comme un grand bruit de pas dans le ravin ; les cris cessent ; le feu s'apaise ; on revient sur la route. Derrière nous, la retraite sonne ; il est nuit[2] ».

Les compagnies prussiennes n'ont pas fait 100 pas à l'est de Saint-Hubert qu'elles sont rejetées par nos feux. Une partie reflue dans la ferme ou les carrières ; le reste garnit les fossés de la route. C'est sur les entrefaites que survient le 2e bataillon du 40e. Après une pointe dans le ravin, où il nous croit embusqués, il est revenu vers Saint-Hubert. Deux de ses compagnies s'embusquent aux abords (5e et 6e).

---

1. 8e, 6e, 7e et une partie de la 2e du 72e. La compagnie de tête est en colonne par demi-sections (Kunz).

2. Général de Tissonnière, *Revue du Cercle militaire*, 25 janvier 1902, 114. D'après la *R. H.*, IV, 1904, 627, trois compagnies du 80e (4e du 1er, 4e et 5e du 2e) et peut-être un bataillon du 85e (3e, 4e, 5e et 6e du 1er) opèrent alors une très courte contre-attaque. Au sujet de l'attaque de la 32e brigade, voir le Journal de la division Vergé, celui de la brigade Jolivet et l'Historique du 76e (*R. H.*, II, 1904, 678, 684, 685).

Les 7e et 8e longent la route au sud, mais pour être bientôt arrêtées, elles aussi [1].

De notre côté, le mouvement rétrograde des 80e et 85e vers leurs tranchées occasionne dans le 8e de ligne un certain trouble, bientôt réprimé [2]. Une panique beaucoup plus grave se produit encore parmi les assaillants. Le 9e hussards a mis pied à terre sur la route, à l'ouest de Saint-Hubert. Derrière lui arrivent les réservistes du régiment, montés sur des chevaux de complément [3]. Au lieu de les renvoyer à l'arrière, le chef de corps en forme un cinquième escadron. Quand l'échec du 72e se produit, la fusillade devient si vive, qu'il fait sonner *demi-tour,* puis *face en avant.* Mais, dès le demi-tour, les réservistes se laissent emporter par leurs chevaux... « A la grande stupeur de tous les spectateurs..., une masse de cavaliers sortit à fond de train du débouché » ouest du défilé. « Les chevaux, affolés, se jetèrent dans les débris... qu'on était en train de rassembler sur la grande route... A droite stationnaient des voitures de toute nature et des chevaux de main... jusque-là dans l'ordre le plus parfait... Au passage des hussards, une partie des attelages s'excita, fit demi-tour, puis se lança également dans la cohue. Rien n'y fit : plusieurs officiers... s'efforcèrent d'arrêter ce flot furieux. Hussards, fantassins de tous les corps, chevaux de main et ordonnances, fourgons à bagages et autres, tout... se fraya violemment un passage. La confusion était indescriptible... Plusieurs fuyards ne s'arrêtèrent qu'aux environs de Vionville, répétant partout : « Nous sommes battus ! [4] »

---

1. Kunz, I, 35. Le 3e bataillon du 40e a été envoyé dans le bois des Genivaux ; la 10e compagnie s'égare vers Saint-Hubert ; les 9e, 11e, 12e tentent de pousser vers Moscou sans pouvoir dépasser la lisière du bois.

2. Rapport Mangin.

3. *Augmentationspferde* (Kunz, I, 37). La *R. H.* traduit par *chevaux non dressés* (IV, 1904, 629). Ce régiment, employé en couverture, s'est mobilisé en deux échelons.

4. Hœnig, 267 ; Kunz, I, 38. Voir, au sujet de l'inquiétude mal dissimulée du roi, de M. de Bismarck et de leur entourage, Archibald Forbes, *Kaiser Wilhelm,* 261-262 ; Verdy du Vernois, 97 ; Bismarck, *Mémoires,* I, 80 ; von Schell, 201. D'après Verdy du Vernois, la 1re division de cavalerie fit aussi demi-tour.

Néanmoins, cette panique ne s'étend pas davantage; elle n'a pas atteint les troupes à l'est de la Mance. Des fractions du 9e hussards tentent même une charge sur l'ordre de Barnekow. Mais, ne trouvant pas d'objectif, elles se rallient en avant du bois, au sud de la route[1].

En somme, l'attaque de la 32e brigade, mal conduite, a été tout aussi inutile que les précédentes. Son résultat immédiat est d'ajouter les débris de quatre bataillons à la cohue entassée aux abords de Saint-Hubert. Elle ne peut que rendre plus difficile le débouché final, si les Allemands s'obstinent à attaquer de front le Point-du-Jour, contre toute raison.

1. Hœnig, 268.

XXV

ATTAQUE DU IIe CORPS

Attaque de la 3e division. — La 4e division. — La ligne française. — Combat des Carrières. — Résultats d'ensemble. — Impressions du grand quartier général.

Au moment où Steinmetz donne l'ordre d'attaque aux IIe et VIIe corps, ce dernier est réparti sur 2 kilomètres au moins, entre la route de Verdun et le rentrant des bois de Vaux[1]. Il y a là neuf bataillons et demi, en plusieurs groupes, sans aucune liaison. Au lieu de les porter tous à l'est du ravin, suivant l'ordre de Steinmetz, Zastrow en laisse six en réserve[2]. Rien de surprenant que cette nouvelle attaque doive échouer comme les précédentes. Elle est d'ailleurs opérée dans plusieurs directions. Deux compagnies (1re et 4e du 77e) marchent sur les Sablières, puis sur le Point-du-Jour; le 73e, lui-même formé en trois groupes, pousse directement sur les Carrières.

Quant à Fransecky, il se rend compte, paraît-il, de la difficulté d'exécuter l'ordre de Steinmetz. Mais il connaît trop bien son caractère pour demander que ses prescriptions soient modifiées. D'autre part, l'obscurité commençante lui interdit de traverser le bois sur un large front pour déboucher en face du Point-du-Jour. Il est donc forcé de suivre la route, comme les troupes dont nous avons décrit l'échec. Après avoir franchi ce défilé, toute l'infanterie disponible obliquera vers la droite, gagnera du terrain en avant, puis

1. Le 74e au sud de la route à l'ouest du ravin ; le 3e bataillon du 73e vers le rentrant. Dans l'intervalle, les 1re et 4e compagnies du 77e au fond du ravin en face des Sablières ; le 3e bataillon du 77e à Gravelotte ; le 3e du 73e au moulin de la Mance ; le 1er du 73e entre ce moulin et la route ; le 2e du 77e et le 3e du 53e au sud près du chemin d'Ars (Hœnig, 278 ; *R. H.*, IV, 1904, 639, d'après l'Historique du 77e).

2. Le 74e, les 3e du 53e, 2e et 3e du 77e.

se déploiera par échelons très serrés pour opérer une attaque aussi rapide que possible. L'artillerie de corps prendra position à l'ouest du ravin ; la cavalerie restera à Gravelotte[1].

Il est 7h 30 environ lorsque la 3e division, précédée d'une avant-garde de quatre bataillons (2e chasseurs et 54e), se met en marche à travers champs, pour gagner la route de Verdun en longeant les bois de la Mance. Au moment où le 2e chasseurs atteint la chaussée, la panique provoquée par le 9e hussards entraîne vers Gravelotte une cohue d'hommes, de chevaux et d'attelages. Malgré tout, les bataillons prussiens s'engagent dans le défilé aux sons des musiques et des tambours. Steinmetz, Moltke et Fransecky sont présents. Les deux premiers accompagnent même un instant la colonne. L'entrain des Poméraniens est extrême. « De tous côtés, on suivit des yeux avec émotion ces troupes qui s'avançaient crânement ; ce spectacle faisait une impression très profonde[2]. » Par contre, les isolés, les petites fractions entassées dans les bois de la Mance, entendant le tambour, croient que nos troupes donnent l'assaut. Ils s'imaginent être coupés et c'est l'occasion d'une nouvelle panique[3].

Un bataillon du VIIe corps (1er du 73e) a pris la tête de la 3e division[4]. Le divisionnaire, von Hartmann, retient l'une de ses compagnies sur la route ; les trois autres (1re, 2e, 3e) dépassent au sud cinq pièces prussiennes abandonnées et se portent à 200 pas environ du Point-du-Jour, sans pouvoir progresser davantage, malgré la nuit. Il n'y a alors aucune troupe à droite et à gauche (vers 8 heures)[5].

Quant au 2e chasseurs, il a reçu de Fransecky le Point-

1. *État-major prussien*, II, 842 ; Hœnig, 280. Seules les 3e lourde, 3e à cheval et une section de la 2e à cheval trouvent place à la droite de l'artillerie du VIIe corps ; la 1re légère s'établit à l'est de Gravelotte, en avant de l'artillerie de la Ire armée.

2. Hœnig, 286.

3. Kunz, I, 39 ; Hœnig, 289.

4. D'après Kunz, I, 45, il a reçu à 7h 30 l'ordre de franchir le ravin au sud de la route.

5. Kunz ; *État-major prussien*, II, 843.

du-Jour comme direction; l'intention du général est de faciliter ainsi l'attaque principale par Saint-Hubert[1]. Suivant cet ordre, les chasseurs bordent d'abord la lisière est des bois, leur droite à hauteur des carrières du Point-du-Jour. Un petit détachement, celui du capitaine Wobeser, vient de réoccuper ces excavations et une fraction du 2e chasseurs combat désormais avec lui[2]. Le reste du bataillon, formé en colonnes de compagnie, se porte vers le Point-du-Jour; avec quelques éléments du 39e, il rejoint les compagnies du 73e dont nous venons de parler. Comme elles, il entretient une fusillade inoffensive en pleine obscurité[3].

Le 54e marche derrière les chasseurs. Un peu avant 8h 30, il franchit le ravin, les 1er et 2e bataillons sur la chaussée, le 3e au sud. Ainsi que nombre de spectateurs, le régiment croit que Saint-Hubert a été réoccupé par nous et se porte à l'attaque, son 3e bataillon en tête[4]. La panique précédente n'a pas encore cessé. La batterie Gnügge essaie de regagner Gravelotte. Quantité de fuyards refluent dans la même direction, sans que la marche du 54e en soit arrêtée. Quelques-uns reviennent à l'ennemi avec lui.

Dès que, dans l'obscurité, sa tête de colonne aperçoit Saint-Hubert, croyant plus que jamais cette ferme en notre possession, elle ouvre un feu violent. Il y a là les débris de cinquante-neuf compagnies, en complet désordre, presque sans officiers. Lorsqu'ils reçoivent des coups de feu venant de l'arrière, « les faibles liens qui maintenaient encore le bon ordre parmi eux » se rompent et un flot de fuyards se précipite sur le 54e. Leur masse affolée et confuse enfonce ses premiers rangs et les entraîne avec elle. Continuant sa course, elle rencontre d'autres troupes en mouvement vers l'est. Deux courants en sens contraire s'entre-choquent ainsi

1. Hœnig, 287. D'après le même, 281, Fransecky ignore si les Allemands se sont maintenus à Saint-Hubert.
2. 88 hommes des 33e, 39e, 40e; 2e compagnie et fraction de la 4e du 2e chasseurs (Kunz, I, 62). Voir *suprà*, p. 542.
3. Kunz, I, 40 : 9e et 12e, 10e et 11e du 39e.
4. 11e et 12e en colonnes de compagnie, 9e et 10e en demi-colonne double.

dans l'obscurité, sous les projectiles affluant du Point-du-Jour[1]... Si notre infanterie, sortant enfin de son attitude passive, prenait à ce moment l'offensive avec la vigueur des grandes journées d'autrefois, le succès ne ferait aucun doute[2].

Comme les précédentes, cette panique n'a pas atteint la première ligne. Le 54ᵉ reprend même assez rapidement sa marche ; deux compagnies (9ᵉ et 10ᵉ) demeurent dans Saint-Hubert, après avoir vainement tenté d'attaquer nos tranchées vers Moscou ; la 11ᵉ se porte aux carrières du Point-du-Jour ; la 12ᵉ suit la route dans la direction même du point où s'est maintenue une fraction du 72ᵉ, lors de l'attaque de la 32ᵉ brigade[3]. Ce petit détachement, blotti dans les fossés de la chaussée, est fusillé de front par nos troupes, de dos par les Poméraniens. On a peine à faire cesser la méprise, sans pouvoir empêcher la garnison de Saint-Hubert de tirer aux quatre points cardinaux[4]. Quant au reste du 54ᵉ, il s'éparpille dans toutes les directions, mêlant bataillons et compagnies aux débris des autres corps. Son impuissance tient beaucoup plus aux circonstances qu'à ses pertes.

C'est sur les entrefaites qu'apparaissent les 2ᵉ et 3ᵉ bataillons du 14ᵉ[5], puis le 2ᵉ régiment. La lenteur du mouvement du 54ᵉ, engagé en colonne mince sur la route, à travers quantité d'obstacles, a conduit le général von Koblinski à jeter ces bataillons au sud. Le 2ᵉ a sa gauche à la route, le 3ᵉ à droite du 2ᵉ. En quelques instants, tous deux sont entraînés « dans le tourbillon » des compagnies engagées vers les carrières de Saint-Hubert. Ils s'y engloutissent, « sans perdre tout à fait, néanmoins, leur ordre tactique ». Leur droite arrive presque aux carrières du

---

1. Hœnig, 290 ; Kunz, I, 41.
2. « Une brigade ennemie, composée de troupes fraîches, entrant en ligne à ce moment, aurait pu remporter un succes local complet au point de vue tactique » (Hœnig, 290).
3. Voir *suprà*, p. 648.
4. Kunz, I, 42.
5. Le 1ᵉʳ du 14ᵉ est à Pont-à-Mousson, au grand quartier général.

Point-du-Jour, mais ne peut pousser plus avant, malgré des pertes relativement faibles [1].

Le 2e régiment n'est pas plus heureux. Avant même d'avoir quitté la chaussée, il est arrêté à chaque instant par des cadavres d'hommes et de chevaux, des armes, des objets d'équipement amoncelés, des poteaux télégraphiques renversés avec les fils qu'ils portaient. Une foule de blessés refluent vers l'arrière, mêlés à quantité d'hommes intacts; des pièces d'artillerie, des fractions du VIIIe corps essaient de se frâyer passage. La nuit est si noire déjà que l'on ne peut plus discerner les Français des Prussiens. Les flammes du Point-du-Jour et de Moscou, l'éclair incessant de nos tranchées indiquent seuls notre ligne de combat. De là quantité de méprises qui accroissent le désordre; il prend « des proportions effrayantes [2] ».

Le 1er bataillon se fait péniblement jour à travers bois, en ligne de colonnes de compagnie, bientôt dans une complète confusion. Une fraction marche directement sur le Point-du-Jour; une autre reflue sur la rive ouest du ravin [3]; la 3e compagnie, accueillie par la fusillade des Prussiens entassés autour de Saint-Hubert, se rejette dans le bois; la 4e, rompue par les fuyards, ne peut être ralliée que dans le bas-fond. Les 2e et 3e bataillons gardent un peu plus de cohésion, sans résultats plus sérieux [4].

Ainsi, les dix bataillons [5] qui ont pris part à l'attaque de la 3e division, loin d'opérer en masse comme le voulait Fransecky, se sont éparpillés dans différentes directions sans arriver au contact de nos troupes. Plus de moitié ne dépassent pas Saint-Hubert ou sont entraînés par les fuyards jusqu'au fond du ravin. Leur présence a pour

---

1. 6 officiers, 140 hommes (Kunz, I, 47).
2. Kunz, I, 47.
3. 1re compagnie et fraction de la 2e; une fraction de la 2e et d'autres troupes.
4. 9e, 11e, 12e compagnies autour de Saint-Hubert; 10e à l'est, près de la route; 6e et 7e sur la route près de Saint-Hubert, 5e au sud; 8e rejetée en désordre au fond du ravin (Kunz, I, 48).
5. Y compris le 1er du 73e (VIIe corps).

unique effet de rendre la confusion plus inextricable (9 heures environ).

A ce moment, il y a, réunis autour de la ferme, les généraux von Fransecky, von Barnekow, von Hartmann, Hann von Weyhern[1] et « une foule de commandants de brigades et de régiments ». Lorsque l'on peut considérer l'attaque de la 3e division comme ayant échoué, on se concerte et l'on commet « une nouvelle faute ». Au lieu de chercher à remettre en ordre les fractions de trois corps d'armée entassées aux abords de la ferme, Fransecky décide de jeter dans la fournaise cinq nouveaux régiments : le 42e et la 4e division[2]. Le 42e vient se rassembler entre les carrières de Saint-Hubert, la route et les bois. Puis survient la 4e division. Un peu après 9 heures, son régiment de tête est massé près de la ferme. Les deux compagnies d'avant-garde dont il s'est fait précéder(!) ont peine à se glisser à travers la foule qui s'écrase au débouché du ravin. L'une esquisse une attaque vers Moscou, non sans être fusillée de face et de dos[3]. L'autre pousse vers le Point-du-Jour. Quant au gros du 21e, dès la traversée de Gravelotte, il marche au bruit du tambour, avec des hourras continuels, ce qui ne l'empêche pas d'être fusillé sur les flancs par les autres troupes. Finalement il fait halte à hauteur de Saint-Hubert. Le 61e, qui suit, s'arrête à l'ouest.

Sur les entrefaites, Fransecky a pris le parti de faire sonner « Cessez le feu » (9^h 30 environ)[4]. La fusillade s'arrête en effet, mais pour recommencer à bref délai. Les Prussiens continuent de s'entasser à l'ouest de Saint-Hubert. Derrière le 61e surviennent encore les régiments de la

---

1. Commandant la 4e division.

2. Hœnig, 306. D'après Kunz, I, 50, c'est pour empêcher le désordre de s'étendre que le chef d'état-major du IIe corps va chercher le 42e : remède singulièrement choisi.

3. Kunz, I, 51 : « Partout où, dans la nuit, luisait l'éclair de coups de feu, des centaines de fusils tiraient aussitôt sans se demander beaucoup si ces coups de feu venaient des Français ou de troupes amies » (*ibid.*, 50).

4. Sur la priere du capitaine Gnügge, dont la batterie revenant de Saint-Hubert a reçu des coups de feu à bout portant, en traversant le ravin (Kunz, I, 50).

7[e] brigade (9[e] et 49[e]). « Il y eut ainsi vers 10[h]30 du soir vingt-quatre bataillons de troupes fraîches massés sur un espace de 1,200 mètres de front pour 800 mètres de profondeur. Dans quel ordre étaient ces bataillons ? C'est ce que nul ne peut dire. Si l'on ajoute à ce chiffre les débris du VIII[e] corps..., cinquante-neuf compagnies établies à Saint-Hubert, les douze compagnies du 39[e] (VII[e] corps), la 4[e] compagnie du 77[e]..., six compagnies du 33[e] et sept du 60[e], on arrive à un total de quarante-huit bataillons sur un espace... de 1,500 mètres de front et 1,000 mètres de profondeur !... Après 10 heures, les Allemands s'étaient ainsi privés eux-mêmes de leurs moyens de défense, car ils ne pouvaient plus se mouvoir[1]... » Le puissant effort de la I[re] armée et du II[e] corps aboutit à déployer deux ou trois bataillons en face de nos tranchées, du Point-du-Jour au coude de la route[2]. Encore s'agit-il là, non de fractions organisées, mais d'un mélange informe. Jamais attaque ne donna d'aussi piètres résultats, pour de si grands sacrifices.

Cependant, de Moscou au Point-du-Jour, les troupes des 2[e] et 3[e] corps bénéficient d'une tranquillité relative, à peine troublée par l'apparition à courte portée de petites fractions ennemies. Leurs pertes sont très faibles depuis que l'artillerie allemande a dû cesser le feu pour ne pas atteindre ses propres troupes[3]. Peu à peu la ligne de combat s'éclaircit. Un grand nombre d'hommes disparaissent vers l'arrière, faute de cartouches ou pour toute autre cause. Des fractions constituées se retirent également[4]. Vers le Point-du-Jour, à la fin de la journée, l'encombrement était extrême et Sanglé-Ferrière s'en plaignait[5]. Petit à petit, la plupart de ces troupes battent « en retraite avec ou sans ordre ». Finale-

1. Hœnig, 307.
2. *R. H.*, IV, 1904, 659.
3. Pourtant, vers 8 heures, les batteries prussiennes ouvrent contre le plateau un feu terrible. Les hauteurs de Gravelotte semblent embrasées par les éclairs de la canonnade. Pendant une demi-heure, le sol est bouleversé par les obus (Historique du 8[e] de ligne).
4. *R. H.*, IV, 1904, 661 ; notamment des fractions du 80[e] (1[er] et 3[e] bataillons) et du 8[e] de ligne qui sont rassemblées vers Moscou.
5. Voir *suprà*, p. 643.

ment, le général envoie un officier au colonel Ameller pour le prier de relever le peu d'hommes qui lui reste. Le 1er bataillon du 66e se porte à droite du Point-du-Jour, le 3e à gauche, le 2e demeure en réserve à 200 mètres en arrière[1].

A plusieurs reprises, des confusions se produisent parmi nos troupes, soit que des fractions se fusillent réciproquement, soit que, au contraire, elles confondent les Allemands avec nos chasseurs à pied[2]. Mais ces confusions sont loin d'avoir l'importance de celles qui ensanglantent alors les pentes du ravin.

Enfin, des paniques se produisent aussi dans les rangs du 2e corps, mais pour être bientôt arrêtées. Au moment où le 66e se porte en avant (10 heures environ), un vif mouvement de retraite se manifeste parmi les troupes déjà en position[3]. Heureusement, des officiers se jettent au milieu des fuyards, font mettre baïonnette au canon et sonner la charge. Cette masse confuse s'arrête, puis, changeant de sentiment, s'avance en poussant de grands cris. Déjà les Prussiens se sont retirés[4].

C'est sans doute à ce moment qu'une nouvelle panique survient chez nos adversaires. Le 21e vient de former les faisceaux près de Saint-Hubert et les soldats, ivres de sommeil, se sont jetés à terre, quand tout à coup un feu terrible retentit vers le Point-du-Jour. Le désordre est inexprimable; quantité d'hommes tombent dans les carrières voisines. Vers 11 heures, après s'être rallié, le 21e retourne à Rezonville où il a laissé ses sacs, mais pour revenir bientôt

1. Rapport Ameller, s. d. Les pertes du 66e sont très faibles. D'après le rapport Sanglé-Ferrière, 19 août, le 1er et une partie du 3e bataillon du 85e restent à la droite des tranchées; le 3e, les 1re et 2e compagnies du 1er du 80e se replient vers Châtel, laissant en position le reste du 1er et un bataillon du 44e (Historique du 80e).

2. Voir *suprà*, p. 631; Journal de la brigade Jolivet, *R. H.*, II, 1904, 682.

3. « Sans autre cause assignable que le départ précipité des retardataires de tous les corps » (Rapport Mangin). Cette panique paraît néanmoins coïncider avec une attaque de nuit décrite par le rapport Sanglé-Ferrière, 19 août, et par l'Historique du 80e (*R. H.*, III, 1904, 196, 200).

4. Historique du 8e de ligne. Ses pertes sont très faibles (Voir aux Annexes). Dans son rapport, le colonel Ameller décrit la même panique, mais la reporte vers minuit. D'après ces deux documents, les 8e et 66e seraient restés en place, mais beaucoup d'hommes disparaissent sans doute à cette occasion (*R. H.*, IV, 1904, 664).

à Saint-Hubert où il se tiendra en position d'attente. Il est en mouvement depuis la veille à 1 heure du matin[1].

Une autre attaque de nuit, qui aurait eu lieu vers minuit, est signalée par plusieurs documents. « Dans le ravin du côté de Saint-Hubert, on entendait comme un bruit de foule; le canon se taisait; quelques coups de fusil isolés rompaient seuls le silence. La ferme de Moscou brûlait à droite..., à gauche les bâtiments du Point-du-Jour... En face, quelques maisons de Gravelotte étaient en feu... Vers minuit, comptant sans doute trouver le plateau désert, une colonne ennemie sortie de Saint-Hubert s'avançait en silence vers la tranchée du 85e. Accueillie presque à bout portant par une décharge de ce bataillon..., elle se rejeta en désordre sur le fond du ravin, poursuivie par une vive fusillade de toute la première ligne française, dont les sonneries répétées des clairons arrêtèrent bientôt le feu[2]. » C'est la dernière tentative des Prussiens. Ils ont poussé de petites fractions jusque dans le voisinage immédiat de nos positions[3], sans parvenir à les entamer.

Pendant que le IIe corps s'épuise ainsi dans une lutte sans issue, une fraction du VIIe opère avec un succès relatif l'attaque prescrite par Zastrow[4]. Vers 7h 30, elle est encore très disséminée[5]. A l'est, trois bataillons[6] tiennent depuis la

1. Kunz, I, 51 et suiv.

2. Historique du 80e. Le rapport Sanglé-Ferrière et l'Historique du 85e signalent aussi une attaque vers minuit 30. L'Historique des 6e et 10e batteries du 15e (*R. H.*, II, 1904, 715) mentionne de nombreux projectiles qui, vers 11 heures, passent par-dessus les batteries.

3. Ainsi pour le petit détachement (peut-être du 72e ou du 2e chasseurs) qui vient s'embusquer dans l'un des fossés de la route, à quinze pas au plus de nos tirailleurs placés dans l'autre fossé. Il y est encore quand le 66e se met en retraite le matin du 19. « En voyant notre mouvement, les Allemands se lèvent à leur tour et nous contemplent, immobiles. Chose tout à fait inattendue, ils nous laissent partir sans même tirer sur nous un seul coup de fusil ! » (*R. H.*, IV, 1904, 658, reproduisant les souvenirs du général Devaureix, alors lieutenant au 66e).

4. Voir *suprà*, p. 651.

5. 3e bataillon du 73e dans le rentrant de la lisière est des bois de Vaux ; le 2e près du moulin de la Mance, le 1er, les 1re et 4e compagnies du 77e le long du ravin entre le moulin et la route (*R. H.*, IV, 1904, 667). L'État-major prussien est muet sur ce combat.

6. 1er, 2e du 53e, 7e chasseurs.

veille la lisière des bois face aux Carrières. Ils ont été renforcés vers 11h30 par les 2e et 3e du 13e. Toute l'après-midi, ces cinq bataillons gardent une attitude à peu près passive; il n'y a pourtant en face d'eux que des forces très inférieures, la gauche de la brigade Jolivet (2e et 3e bataillons du 77e) dont les vues vers le sud-est sont très peu étendues. Mais, de la lisière, on ne peut distinguer qu'une partie de nos emplacements et la distance excède la portée du fusil Dreyse. Il n'en reste pas moins que l'attitude de ces bataillons est en opposition absolue avec les ordres de Moltke[1].

Le 2e bataillon du 73e est en marche sous bois, pour rejoindre le 3e, quand un détachement prussien réoccupe la partie ouest des Carrières. Vers 7 heures, le capitaine Wobeser en a été rejeté avec un groupe hétérogène[2], qu'il a ensuite rallié à la lisière des bois. Pour une cause inconnue, peut-être parce que ces excavations se prêtent mal à la défense, nous les évacuons bientôt après. A la nuit tombante, Wobeser s'y jette d'un bond, sans avoir à essuyer un coup de feu. Il n'y est pas resté même un traînard. Le détachement prussien arrive ainsi à l'extrémité est, qui touche presque à la route. Plusieurs petites fractions l'y suivent.

Le désordre est tel sur le front de la Ire armée que l'occupation de ce point d'appui reste ignorée de Zastrow, de Steinmetz, même de Glümer et d'Osten-Sacken, qui opèrent pourtant dans le voisinage[3]. En fait, elle n'est d'aucune utilité pour les Allemands. Malgré la venue de plusieurs fractions du 2e chasseurs et du 54e, Wobeser décide d'évacuer les Carrières (10h30) et regagne les bois sans difficulté[4].

---

1. Hœnig et Kunz signalent l'erreur commise par la Ire armée en ne cherchant pas à déboucher sur notre flanc gauche par les bois de Vaux. La *R. H.*, IV, 1904, 670, s'efforce de démontrer que ce projet était irréalisable.

2. Voir *suprà*, p. 542, 653.

3. Kunz, I, 63; Hœnig, 300. Le major Kunz décrit longuement (p. 64) une série d'attaques opérées par nos troupes « sur la route, de la direction du Point-du-Jour vers le sud », et que Wobeser aurait refoulées par des feux rapides. Aucun document français ne mentionne ces attaques, à notre connaissance.

4. Kunz, I, 66. Il aurait repoussé cinq attaques, indépendamment des précé-

Pendant cet épisode, le 2e bataillon du 73e a rejoint le 3e dans le rentrant de la lisière des bois. Le général von Osten-Sacken, qui est présent, n'a sous la main que deux bataillons et demi[1]. Mais leur droite s'est mise en relation avec les cinq bataillons face aux Carrières, vers l'est. Il n'est donc pas impossible d'aborder les positions du 77e, à la fois du sud et de l'ouest. Bien que le divisionnaire, Glümer, conseille la prudence, Osten-Sacken décide l'attaque.

Un peu après 8 heures, les 2e et 3e bataillons du 73e marchent directement sur le coude sud de la route ; le gros des 2e et 3e du 13e, des 1er et 2e du 53e se porte au bout de quelques instants dans la même direction[2]. L'obscurité est telle, que ces compagnies gagnent d'abord du terrain sans être aperçues de nos tirailleurs, dont l'attention est d'ailleurs retenue vers les Carrières. Le 73e arrive même, dit-on, à cent pas seulement de notre ligne. Mais un « terrible feu rapide » oblige alors les Prussiens à se jeter sur le sol. Il n'est pas sûr, d'ailleurs, qu'il ne provienne pas de leurs propres groupes entrés dans les Carrières[3]. Quoi qu'il en soit, le colonel du 13e est grièvement blessé ; le 73e est inquiet pour sa gauche, qu'il croit menacée par les troupes défendant ces excavations. Finalement, Glümer prescrit la retraite, avec ordre de tenir fortement la lisière des bois. Le 73e s'y reporte sans difficulté. Quant aux fractions des 13e et 53e, elles ont poussé aussi « à très faible distance de la route », dont les fossés sont tenus par le 3e bataillon de notre 77e. « La fusillade s'engagea presque à bout portant et l'ennemi décimé dut... rentrer précipitamment dans le bois de Vaux[4]... » L'attaque d'Osten-Sacken, sans aucune

---

dentes. L'Historique du 77e (*R. H.*, II, 1904, 686) mentionne en effet plusieurs charges à la baïonnette contre des groupes arrivés à très faible distance de notre ligne.

1. Y compris les 1re et 4e compagnies du 13e.

2. D'après Kunz, I, 70, Osten-Sacken laisse à la lisière cinq compagnies du 13e (5e, 7e, 8e, 9e, 12e), les pelotons de tirailleurs des 6e, 7e, 8e, 10e, 11e et tout le 7e chasseurs, soit douze compagnies deux tiers sur trente. Le détachement Wobeser ne remarque rien de cette attaque.

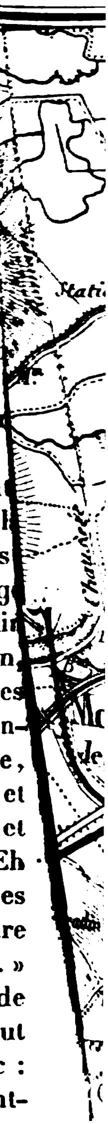
3. Kunz, I, 73.

4. Historique du 77e, *R. H.*, II, 1904, 686 ; Kunz, I, 73.

liaison avec celle du IIe corps, contre les ordres de Stei metz, a donc complètement échoué et il n'y a pas lieu s'en étonner. Un comb it de nuit est toujours chose fc délicate. Sa direction devient impossible quand on opè sur un terrain inconnu, sans pouvoir se rendre compte l'avance des positions réciproques.

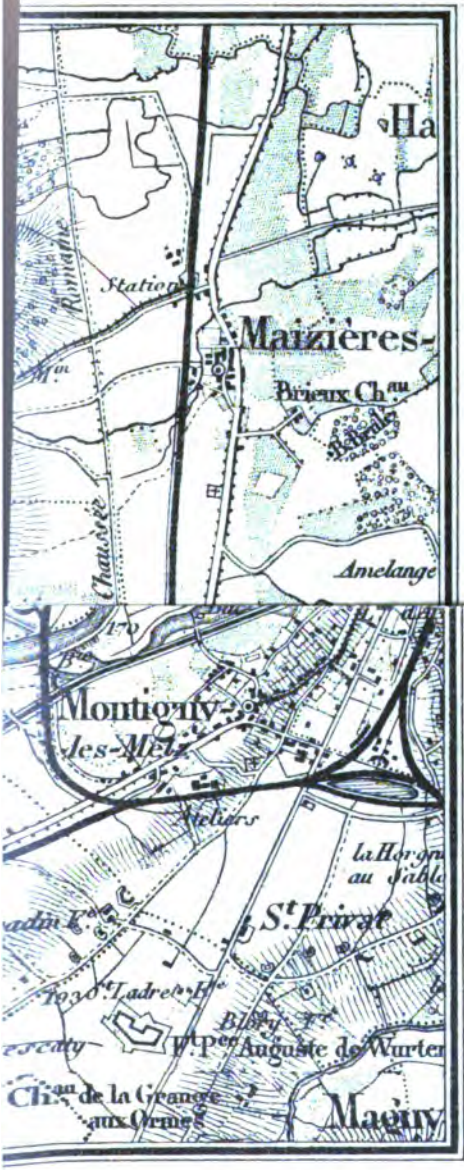
On voit à quels infimes résultats aboutissent tant d'effor Nulle part la Ire armée et le IIe corps n'ont entamé not ligne de combat. De faibles fractions sont arrivées da son voisinage immédiat, mais une grande partie des troupe est en complet désordre. Même le IIe corps, le moins e tamé, est épars en de nombreux groupes, disséminés sa aucune idée tactique. Il faudra toute la nuit pour rallier peu près les trois corps d'armée engagés contre not gauche.

Devant l'impossibilité de poursuivre ces attaques de nui ordre a été donné de tenir les pentes est du ravin de l Mance avec les fractions à peu près intactes du IIe corps le VIIIe et les troupes du VIIe engagées dans son voisinag se rassembleront à l'ouest, « afin d'être prêts le lendemai matin à continuer l'attaque en formation serrée [1] ». Chacun, au grand quartier général, n'envisage pas l'avenir sous de couleurs aussi riantes. Dans la soirée, à l'entrée de Rezonville, Guillaume est assis près d'une grange incendiée, devant un feu alimenté avec des échelles, des portes et d'autres débris. A ce moment, Moltke vient le rejoindre et « un officier d'un grade élevé » dit « avec chaleur » : « Eh bien, sire, mon idée très arrêtée est qu'après les grandes pertes d'aujourd'hui, nous ne devons pas continuer notre attaque demain matin ; il vaut mieux attendre les Français. » Verdy du Vernois proteste aussitôt : « Je me demande alors pourquoi nous avons attaqué aujourd'hui ! » Le haut personnage (M. de Bismarck ?) reprend d'un ton sec : « De quoi vous mêlez-vous donc, Monsieur le lieutenant-colonel ? »



1. *État-major prussien*, II, 847.

Carte V.



NANCY. LITH BERGER LEVRAULT & Cie

Moltke, silencieux jusqu'alors, passe entre les deux interlocuteurs et, de sa voix la plus calme : « Sire, au cas où l'ennemi serait encore demain matin en avant de Metz, nous n'aurions pas d'autre ressource que de donner l'ordre d'attaque[1]. » Dans la nuit, Frédéric-Charles rend compte des événements à la gauche allemande et Moltke envisage la situation sous un jour plus favorable. Mais il n'en conserve pas moins une pénible impression des fautes commises et des risques si gratuitement encourus[2].

---

1. Verdy du Vernois, *Im grossen Hauptquartier*, 102-111 ; Oncken, *Unser Heldenkaiser*, 142.

2. Le matin du 19, il retourne à Pont-à-Mousson avec Winterfeldt et Verdy. Il est plus silencieux que de coutume : « J'ai appris pourtant de nouveau qu'on ne peut être assez fort sur le champ de bataille. » Puis, en approchant de la petite ville, riante d'aspect : « Avec quels sentiments arriverions-nous ici, si nous avions été les vaincus ! » (Verdy du Vernois, 111).

XXVI

RÉFLEXIONS

Importance de la bataille. — Le commandement français. — Bazaine et ses lieutenants — L'artillerie. — L'infanterie. — Emploi des réserves. — Les Allemands. — Absence de direction. — Double attaque décisive. — La cavalerie. — Mouvement de la IIe armée. — La manœuvre de Saint-Privat. — Erreurs commises à la droite. — Aperçu d'ensemble.

S'il est une bataille instructive entre toutes, c'est assurément celle de Saint-Privat. Par l'importance des effectifs, par la grandeur de l'enjeu, qui n'est rien moins que la destinée de l'armée du Rhin et de la France impériale, par la situation des adversaires qui, tous deux, font face à leur propre base d'opérations, en se coupant réciproquement leur ligne de retraite, elle mérite d'être étudiée dans ses moindres détails. Au cours de notre récit, nous avons cherché à en déduire les enseignements à mesure qu'ils découlaient des faits. Il serait oiseux de revenir sur toutes ces critiques. Nous nous bornerons aux principales.

Ce qui a été dit du rôle de Bazaine montre assez que l'armée du Rhin n'a pas été commandée le 18 août. Le maréchal est décidé à se retirer sous Metz, quoi qu'il arrive. Il escompte à l'avance un insuccès qui justifiera cette retraite. De là l'indifférence qu'il trahit tout le jour pour les troupes engagées, son éloignement persistant du théâtre de l'action, le souci constant qu'il manifeste pour ses communications avec Metz, son absence totale d'émotion quand il apprend l'échec des 4e et 6e corps. Comment expliquer ce désir de ne pas s'éloigner de la grande place lorraine ? Deux ordres de motifs peuvent l'y amener : d'une part, son incapacité à conduire une armée, dont il a donné tant de preuves les 14 et 16 août, qu'il montre mieux encore le 18. Elle lui fait craindre de se hasarder en rase campagne, et souhaiter de rester sous Metz. Il croit y trouver un abri assuré, lui per-

mettant d'attendre des événements politiques aisés à prévoir. D'autre part, se porter sur la Meuse revient à rejoindre l'empereur, dont la présence lui était à charge et qu'il a vu s'éloigner avec une satisfaction non dissimulée.

Dès lors, il se contente pour l'armée des instructions les plus vagues. Il ne la commande pas, n'ayant ni objectif autre que la retraite du lendemain, ni plan, sinon d'empêcher l'ennemi de trop précipiter ce mouvement. Il n'essaie pas d'imposer à son adversaire une volonté qui n'existe en aucune façon; il se désintéresse, ou peu s'en faut, des événements. Il laisse chacun de ses lieutenants agir à sa guise, sans chercher à coordonner leur action. Il ne règle même pas l'intervention de ses réserves générales, dont il maintient la majeure partie derrière sa gauche, où elles n'ont que faire, tandis que le 6e corps, faible en artillerie et en cavalerie, manquant de munitions par surcroît, reste sans soutien à l'aile menacée. Le 18 août, l'armée du Rhin est un corps sans âme.

Dans ces conditions, on s'explique notre parti pris de défense passive. Quoique, à plusieurs reprises, l'occasion s'offre de fructueuses contre-attaques, toutes celles que nous tentons sont le fait d'unités isolées, sans autre objectif que de ralentir les progrès de l'ennemi.

Si, dans le désastre final, la responsabilité de Bazaine est lourde, d'autres en ont leur part. Le commandement, à tous les degrés, trahit son insuffisance technique. Avant le début de l'action, l'oubli des précautions les plus élémentaires se traduit par l'absence de cavalerie et d'avant-postes sérieux en avant de notre front. L'ennemi peut ainsi opérer un immense mouvement de flanc, sans que nous le gênions en rien. Nous nous en rendons compte quand il est à peu près terminé.

Après le premier coup de canon, les troupes se déploient sur leurs emplacements de bivouac, s'étalant presque toujours aux vues. Nous faisons entrer en ligne des forces considérables sans qu'il y ait nécessité; nous les exposons pendant des heures à l'action déprimante des projectiles;

le moment venu de leur demander autre chose qu'une attente résignée sous les obus, elles sont incapables d'agir. Nous n'avons pas appris à utiliser le terrain comme un abri ; trop souvent, nous n'en faisons même pas usage pour dissimuler nos réserves. Des quatre corps de première ligne, deux ne recourent pour ainsi dire point à la fortification passagère. Les résultats sont instructifs[1].

Sans doute notre matériel d'artillerie est fort inférieur à celui de l'ennemi ; le nombre de nos pièces ne l'est pas moins. Il n'y a donc pas à s'étonner si le canon inflige à nos adversaires des pertes beaucoup moindres que le chassepot[2]. On doit ajouter que nous pourrions faire un meilleur usage des ressources dont dispose l'armée. Mais notre tactique d'artillerie n'est nullement assise ; elle se modifie au cours d'événements qui ne sont pas toujours sainement interprétés[3]. On en vient, comme le général Gagneur, à ériger en principe la nécessité de renoncer à la lutte d'artillerie, afin de réserver tous nos efforts pour la période ultime du combat. De la sorte, l'infanterie est laissée de longues heures à elle-même, sous l'action continue des batteries allemandes. Trop souvent, les nôtres se retirent prématurément, par suite de pertes qui ne suffisent pas toujours à justifier leur disparition. D'autres fois, c'est pour se ravitailler en munitions. La confiance des bataillons voisins est nécessairement ébranlée par leur retraite. Enfin, chose moins excusable encore, nous laissons inactives un nombre relativement considérable de nos batteries ; elles ne tirent pas un obus de tout le jour.

Plus qu'aucune autre arme, l'infanterie souffre des déploiements prématurés qui sont de règle chez nous ; on

---

1. Pertes au 2e corps, 1/26 ; au 3e, 1/20 ; au 4e, 1/7,4 ; au 6e, 1/7 de l'effectif (Capitaine Bonnet, *Guerre de 1870. Résumé et commentaires* de la relation prussienne, I, 168).

2. Sur 19,538 Allemands mis hors de combat, 631 seulement auraient été atteints par des obus (Bazaine, *Épisodes*, 324, d'après les *Tableaux des pertes allemandes* du capitaine Leclère).

3. Voir l'ordre du général Soleille, 18 août, et le rapport du général Gagneur, *R. H.*, IV, 1904, 733, et II, 1904, 711.

peut y voir le résultat direct de notre manque de confiance en nous-mêmes. Nous craignons de n'avoir jamais assez de troupes en ligne. La bataille est à peine commencée que des divisions entières sont déployées. Les réserves, quand il en existe, sont disposées de telle sorte qu'elles souffrent du feu de l'artillerie à peu près autant que la première ligne. Le 6ᵉ, le 4ᵉ corps ont achevé leur déploiement longtemps avant d'être réellement attaqués. De là de longues stations sous les obus, déprimantes à l'excès pour de l'infanterie qui, souvent, n'a même pas la satisfaction de pouvoir user de son fusil. Quand le moment de combattre sera venu, son moral ébranlé ne le lui permettra plus. Les réserves, parfois plus exposées que les tirailleurs, seront incapables d'intervenir utilement.

La consommation des cartouches est si mal réglée que, constamment, des troupes les épuisent dans un court engagement. Nous abusons des « tirailleries » inutiles. Nous tirons mal. Nous cédons trop volontiers à la tentation de relever des troupes engagées, soit parce qu'elles n'ont plus de munitions, soit en raison de leurs pertes, double motif qui est souvent inexact et qui, en outre, ne justifie pas ces mouvements d'un funeste exemple pour les troupes voisines. Ils contribuent à faire disparaître avant l'heure nos réserves.

A examiner de près les Historiques, on est surpris de la quantité de troupes peu ou point engagées. Une grande partie de la Garde et de la réserve générale est dans ce cas. De ce fait, notre infériorité numérique, déjà flagrante, devient encore plus marquée. S'il était une occasion où l'armée du Rhin dût mettre ses dernières troupes en jeu, c'était assurément celle-là. Pourquoi garder un seul bataillon intact, alors que notre retraite est assurée, quoi qu'il arrive ? Nous oublions ce principe de Jomini : « Ce ne sont pas les troupes présentes sur le champ de bataille qui remportent la victoire, ce sont celles-là seules qui combattent réellement. » Combien de bataillons et de batteries sont simplement, le 18 août, « présentes sur le champ de bataille », sans combattre « réellement » ? « Le préjugé des

réserves, a dit Gouvion Saint-Cyr, a perdu plus d'armées qu'il n'en a sauvé[1]. »

En somme, quand on se rend compte de l'état de nos troupes, de leur infériorité numérique, des dispositions du commandement au matin de Saint-Privat, le surprenant n'est pas que nous ayons été battus, mais bien que nous ne l'ayons pas été plus complètement. La bataille, pour les Allemands, n'a été qu'une « manœuvre contre ennemi marqué ». Nous demeurons en face d'eux, « inertes, impassibles, comme résignés ». Nous restons « cloués sur nos positions[2] ».

Du côté de nos adversaires, la bataille n'est pas plus *conduite* que chez nous, pour des motifs bien différents. Sans doute, le roi et Moltke, malgré leur grand âge, n'imitent pas la honteuse abstention de Bazaine, resté à son quartier général pendant tout le début de l'action. Ils sont, dès la première heure, présents sur le champ de bataille, mais à une aile, la moins importante. Ils ignorent constamment la situation véritable à la gauche de la IIe armée. De là des conséquences graves : l'engagement, si complètement inutile, du IIe corps, qui aurait pu provoquer un désastre ; de là aussi, peut-être, cette idée de chercher la décision simultanément à chacune des ailes[3].

Il est en effet curieux de remarquer que Moltke projette réellement l'offensive contre notre flanc gauche, en partant des bois de Vaux, que redoute Bazaine tout le jour. Mais il ne s'ensuit pas que tous deux aient là une idée juste. Ce que notre commandant en chef veut éviter par-dessus tout, c'est d'être coupé de Metz, parce que son intention arrêtée est de refluer sur cette place. Quant à Moltke, s'il s'agit pour lui d'écraser une arrière-garde, comme il l'a cru une partie de la journée, il peut en effet risquer un double mouvement tournant, malgré le voisinage des forts. Mais quand il se rend compte de la situation réelle, lorsqu'il voit devant lui

1. Cité par le capitaine Bonnet, I, 165.
2. Général Maillard, *Cours de l'École de guerre*, 1887-1888, 255.
3. Général Maillard, 257.

toute l'armée du Rhin, une attaque contre la gauche de celle-ci, appuyée à la Moselle et au fort de Saint-Quentin, devrait lui apparaître comme n'ayant que très peu de chances de succès. Il y persiste cependant jusqu'à la dernière heure, autorisant ainsi les impuissants et coûteux efforts de la Ire armée et du IIe corps.

Nous avons vu que, pendant une grande partie du jour, Moltke et Frédéric-Charles croient à notre retraite au nord-ouest, couverte par une forte arrière-garde. Cette ignorance tient à l'inaction de la cavalerie allemande le 17 août. Rien n'aurait été plus aisé pour elle que de délimiter, le soir même, notre front avec précision. On sait comment il n'en est rien. Le haut commandement, chez nos adversaires, ignore donc, presque tout le jour, l'étendue véritable des positions françaises. Il en est réduit à des hypothèses presque aussitôt démenties que conçues. La lourde négligence » commise « pèse comme une Alpe sur tous les mouvements des Allemands le 18 août[1] ».

Dans ces conditions, on peut s'étonner de l'admiration qu'a si longtemps excitée chez nous la bataille du 18, envisagée au point de vue du haut commandement. On a considéré comme « très remarquable » l'évolution de Frédéric-Charles avec la IIe armée[2], sans prendre garde qu'elle est basée sur une idée fausse : notre retraite vers la Meuse, sous la protection d'une arrière-garde. Son exécution laisse fort à désirer et elle prête aux plus redoutables aléas. On l'a dit avec justesse, « un mouvement enveloppant d'une portée aussi considérable, exécuté à une distance insignifiante de forces ennemies en position, un aussi brusque changement de ligne d'opérations, quand la ligne en arrière n'est assurée » qu'incomplètement, « enfin une marche de flanc opérée à découvert, pendant plusieurs heures, sans diversion pour occuper l'adversaire ailleurs, tout cela constitue assurément une des opérations les plus scabreuses

1. Kunz, X, 28.
2. Général Maillard, 79.

dont l'histoire de la guerre fasse mention. Il fallait, pour la tenter, ou que M. de Moltke possédât en son étoile une foi bien robuste, ou qu'il eût une bien piètre idée des talents militaires de son adversaire[1] ».

L'ignorance où est le commandement de l'étendue des positions françaises aboutit à l'engagement prématuré du IX[e] corps, qui aurait pu lui être fatal ; elle ralentit l'exécution du mouvement décisif. L'hypothèse d'après laquelle notre front va du Point-du-Jour à Montigny, puis à Amanvillers, ne cadre ni avec celle de notre retraite, ni avec celle de notre arrêt sous Metz. C'est trop pour une arrière-garde, et trop peu pour une armée de cinq corps d'armée. Nous *devons* occuper Saint-Privat, ne serait-ce qu'en raison de la configuration du sol, et parce que la route de Briey passe à proximité immédiate[2].

La répartition générale des forces allemandes résulte de cette ignorance. Elle est vicieuse en ce que la droite est trop forte et la gauche trop faible. Si Moltke avait réellement la conception de la « manœuvre de Saint-Privat », telle qu'elle a été exécutée, pourquoi renforcer la I[re] armée du II[e] corps, alors que, déjà, elle suffit amplement à sa tâche ?

« La bataille de Saint-Privat, du côté allemand », n'a donc pas été « une bataille voulue, préméditée, répondant à une idée ferme, en un mot une bataille conduite[3] ». Si elle a été « préparée et voulue[4] », ce n'en est pas moins, sur une partie du front, une bataille de rencontre, qui mène à des résultats insuffisants, malgré tant de circonstances favorables[5]. En réalité, la I[re] et la II[e] armée livrent ce jour-là deux actions complètement distinctes, avec le IX[e] corps comme trait d'union[6]. Comment la direction de Moltke se manifeste-t-elle par rapport à la II[e] armée ? Si l'on songe

1. Lieutenant-colonel Rousset, *Histoire générale de la guerre de 1870*, II, 69.
2. Karl Bleibtreu, *La Légende de Moltke*, traduction, 33.
3. Comme l'écrit le général Maillard, *loc. cit.*, 83.
4. Général von der Goltz, *La Nation armée*, traduction, 338.
5. Karl Bleibtreu, 49-55.
6. Général Canonge, *Histoire militaire contemporaine*, II, 146.

combien d'atouts il détient le 18 août, on doit s'étonner qu'il n'en ait pas tiré un meilleur parti. L'échec primitif du IX[e] corps, celui de la Garde, la série de ceux de la I[re] armée et du II[e] corps auraient pu être évités avec des dispositions plus rationnelles.

D'après de nombreux critiques, le mouvement de Frédéric-Charles est si habilement conçu qu'il permet de parer à toutes les éventualités. Cette opinion ne paraît pas soutenable. Même après le déploiement des trois corps d'armée de gauche, les risques à courir ne sont certes pas négligeables. En admettant que, le 18 août 1870, la Garde impériale ait été en réserve derrière la droite française au lieu de la gauche, « un retour offensif du défenseur sur Sainte-Marie-aux-Chênes... eût fort bien pu amener un grand résultat », s'il s'était produit « au moment où la Garde prussienne cessait son attaque et où le mouvement tournant des Saxons ne se faisait pas encore[1] ».

Un témoin oculaire, non des moindres, l'a pleinement reconnu. Le soir, vers 6 heures, à la gauche allemande, il croit la bataille perdue[2]. Mais l'instant du retour offensif exigé par les circonstances se passe, et le XII[e] corps achève son mouvement qui donne le dernier coup aux troupes du maréchal Canrobert, grâce, il faut bien le dire, à l'absurdité de leurs dispositions.

A l'aile opposée, la I[re] armée, puis le II[e] corps s'épuisent en efforts partiels, en attaques de front exécutées sans ensemble, sans préparation suffisante. Les erreurs commises sont si graves que les Allemands aboutissent à ce résultat paradoxal de subir un échec devant un adversaire inférieur en nombre, dont l'artillerie combat à peine quelques instants et qui, partout, se confine à peu près constamment dans la défense passive. On a vu quelles paniques marquent

1. Von der Goltz, *loc. cit.*, 347.
2. « Den Abend um 6 Uhr ungefähr hielt ich den Schlacht für verloren. Zuerst wich die sächsische, dann unsere Garde Infanterie zur Tausenden in aufgelöster Ordnung zurück. Nach und nach kam aber wieder die Masse zu stehen..... » (Prince de Hesse, « Kriegstagebücher », *Allgemeine militär Zeitung*, 1902, I, 76).

d'un trait ineffaçable les attaques contre Moscou et le Point-du-Jour. Qui peut dire ce qu'aurait produit vers la fin du jour une offensive vigoureuse des 2e et 3e corps, surtout si nos réserves avaient été tenues à l'abri du canon, comme le voulait la raison ? Dans ce cas, les Allemands se seraient rendu compte, un peu tard, des dangers de livrer bataille avec un front renversé, dangers que, dans l'enivrement d'un succès inattendu, ils ne perçurent pas le 18 août[1]. Combien pour eux la retraite aurait présenté de difficultés, à travers un pays accidenté, couvert de bois, aboutissant par de véritables défilés à des ponts, peu nombreux et en partie de solidité douteuse ?

Nous ne croyons donc pas que, comme l'écrit Verdy du Vernois, en aucun cas la bataille n'aurait pu finir par un désastre pour les Allemands[2]. Le mouvement rétrograde vers la IIIe armée, précédé d'un changement de front en arrière sur les Ier et IIe corps, aurait présenté les plus grandes difficultés d'exécution. Avant tout, sa portée morale eût été incalculable.

En résumé, le 18 août, ce n'est pas la supériorité du nombre et des combinaisons, ce n'est même pas la bonne exécution de celles-ci qui assure le succès à l'ennemi. Il est dû avant tout à l'incapacité de Bazaine, à son inaction préméditée et voulue. Elles l'empêchent de mettre à profit les fautes constantes de ses adversaires. Sa coupable inertie « a laissé la victoire aux Allemands, telle est la vérité, et l'on s'étonne que des écrivains français aient présenté cette bataille comme un modèle. Elle en est loin[3] ».

1. Von der Goltz, 345.
2. *Im grossen Hauptquartier*, 111.
3. Général Lewal, *Le Plan de combat*, 28.

ANNEXE 1.

LES PERTES A LA BATAILLE DE REZONVILLE

(16 août 1870)

I. — FRANÇAIS[1].

GRAND QUARTIER GÉNÉRAL

	Officiers.				Troupe.			
	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.
Escorte :								
1er esc. du 2e chass.	»	»	»	»	»	1	»	1
5e esc. du 5e huss.	2	1	»	3	»	7	9	16
Totaux . . .	2	1	»	3	»	8	9	17
2e CORPS								
Quartier général .	»	1	»	1	»	»	»	»
1re DIVISION (Vergé).								
1re brigade (Valazé).								
Etat-major. . . .	»	2	»	2	»	»	»	»
3e bat. de chass . .	2	4	»	6	»	40	71	111
32e de ligne . . .	7	8	»	15	10	175	148	333
55e de ligne . . .	2	6	»	8	6	36	53	95
2e brigade (Jolivet).								
76e de ligne . . .	3	12	»	15	9	133	342	484
77e de ligne . . .	2	3	»	5	11	74	57	142
5e batt. du 5e rég.	»	»	»	»	1	4	2	7
6e batt. du 5e rég.	»	1	»	1	1	2	»	3
12e batt. du 5e rég. (à balles) . . .	»	1	»	1	»	7	»	7
Totaux . . .	16	37	»	53	38	471	673	1,182

Plus 4 chevaux hors de combat (5e batt.), 6 (6e), 5 (12e). Consommation en munitions : 1,037, 1,170 et 549 charges.

1. D'après les tableaux de la *R. H.*, II, 1904, 182 et suiv. Les fractions non mentionnées n'ont subi aucune perte.

Il y a des réserves à faire sur ces chiffres, particulièrement en ce qui touche les tués et les disparus ; ces derniers comprennent visiblement de nombreux tués. La *R. H.* ne mentionne *aucun* officier disparu, ce qui est certainement contraire à la vérité.

2e DIVISION (Bataille).

	Officiers.				Troupe.			
	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.
État-major. . . .	»	1	»	1	»	»	»	»
1re brigade (Mangin).								
12e bat. de chass.	5	6	»	11	6	116	94	216
8e de ligne. . . .	2	5	»	7	10	117	150	277
23e de ligne . . .	6	12	»	18	19	164	202	385
2e brigade (Fauvart-Bastoul).								
66e de ligne . . .	7	9	»	16	6	277	292	575
67e de ligne . . .	8	18	»	26	54	426	296	776
Artill. état-major .	1	»	»	1	»	»	»	
7e batt. du 5e rég.	»	»	»	»	»	2	»	2
8e batt. du 5e rég.	»	1	»	1	3	9	»	12
9e batt. du 5e rég. (à balles) . . .	»	1	»	1	1	5	»	6
Totaux . . .	29	53	»	82	99	1,116	1,034	2.249

Plus 6 chevaux (7e batt.), 8 (8e), 3 (9e). Munitions : 937, 733, 720 charges.

Brigade Lapasset.

	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.
2e comp. du 14e ch.	»	2	»	2	3	41	»	44
84e de ligne . . .	5	16	»	21	41	130	33	204
97e de ligne . . .	12	9	»	21	49	286	101	436
Détach. du 46e. . .	1	1	»	2	»	3	6	9
7e batt. du 2e rég.	»	1	»	1	2	7	8	17
3e lanciers. . . .	»	3	»	3	»	15	20	35
Totaux . . .	18	32	»	50	95	482	168	745

Plus 23 chevaux (7e batt.). Munitions : 1800.

DIVISION DE CAVALERIE (Valabrègue).

1re brigade.

	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.
4e chasseurs . . .	»	1	»	1	2	2	»	4
5e chasseurs . . .	2	10	»	12	2	44	1	47
A reporter.	2	11	»	13	4	46	1	51

2e brigade (Bachelier).

	Officiers.				Troupe.			
	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.
Report . . .	2	11	»	13	4	46	1	51
7e dragons. . . .	»	3	»	3	1	8	»	9
12e dragons . . .	»	1	»	1	»	3	3	6
Totaux . . .	2	15	»	17	5	57	4	66

RÉSERVE D'ARTILLERIE

10e batt. du 5e rég. (12)	1	1	»	2	»	10	»	10
11e batt. du 5e rég. (12)	»	1	»	1	»	12	»	12
État-major. . . .	1	»	»	1	»	»	»	»
6e batt. du 15e rég.	»	2	»	2	3	5	»	8
10e batt. du 15e rég.	»	1	»	1	»	10	»	10
État-major. . . .	»	1	»	1	»	»	»	»
7e batt. du 17e rég. (à cheval) . . .	»	»	»	»	1	1	»	2
8e batt. du 17e rég. (à cheval) . . .	»	1	»	1	2	14	»	16
Totaux. . .	2	7	»	9	6	52	»	58

Plus 6 chevaux (10e du 5e), 8 (11e); 31 (6e du 15e), 13 (10e); 20 (7e du 17e), 22 (8e). Munitions : 840, 550, 900, 230, 900 (environ), 600.

Services administratifs.	2	»	»	2	»	»	4	4
Totaux du 2e corps.	69	145	»	214	243	2,178	1,883	4,304

Plus 155 chevaux d'artillerie.

3e CORPS

1re DIVISION (Montaudon).

État-major. . . .	»	1	»	1	»	»	»	»

1re brigade (Plombin).

État-major. . . .	»	1	»	1	»	»	»	»
18e bat. de chass.	»	»	»	»	»	1	»	1
51e de ligne . . .	11	14	»	25	40	257	79	376
62e de ligne . . .	5	7	»	12	9	150	38	197
A reporter.	16	23	»	39	49	408	117	574

2e brigade (Clinchant).

	Officiers.				Troupe.			
	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.
Report. . .	16	23	»	39	49	408	117	574
81e de ligne . . .	»	2	»	2	3	3	»	6
95e de ligne . . .	»	»	»	»	»	16	»	16
5e batt. du 4e rég.	»	1	»	1	»	5	»	5
Totaux . . .	16	26	»	42	52	432	117	60[illegible]

Plus 7 chevaux (5e batt. du 4e). Munitions : 840 (5e et 6e du 4e), 1.02[illegible] (8e du 4e [à balles]).

2e DIVISION (Nayral).

Etat-major. . . .	»	1	»	1	»	»	»	[illegible]
1re brigade.								
41e de ligne . . .	»	»	»	»	»	1	1	2
2e brigade (Duplessis).								
69e de ligne . . .	»	»	»	»	1	2	1	4
90e de ligne . . .	»	»	»	»	1	10	3	14
Totaux . . .	»	1	»	1	2	13	5	20

L'artillerie divisionnaire ne fait aucune perte; elle consomme 56 et 85 charges (9e et 12e du 4e).

4e DIVISION (Aymard).

État-major. . . .	»	1	»	1	»	»	»	[illegible]
1re brigade (Brauer).								
11e bat. de chass.	»	»	»	»	2	5	»	7
44e de ligne . . .	»	»	»	»	3	13	2	18
60e de ligne . . .	»	1	»	1	2	5	1	8
2e brigade (Sanglé-Ferrière).								
80e de ligne . . .	»	2	»	2	5	36	1	42
85e de ligne . . .	»	1	»	1	2	20	1	23
8e batt. du 11e rég.	»	»	»	»	1	2	»	3
10e batt. du 11e rég.	»	»	»	»	»	2	»	2
Totaux . . .	»	5	»	5	15	83	5	103

Plus 2 chevaux (8e batt.), 5 (10e). Munitions : 244 (8e), 694 (9e et 10e), la 9e (à balles) n'a pas de pertes.

DIVISION DE CAVALERIE (Clérembault).

1re brigade (Bruchard).

	Officiers.				Troupe.			
	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.
2e chasseurs . . .	1	1	»	2	»	1	»	1
3e chasseurs . . .	»	»	»	»	»	1	»	1
10e chasseurs . .	»	»	»	»	»	1	»	1
2e brigade (Maubranches).								
2e dragons. . . .	2	»	»	2	»	»	»	»
4e dragons. . . .	»	»	»	»	1	4	3	8
3e brigade (Juniac).								
5e dragons. . . .	»	»	»	»	»	1	»	1
Totaux . . .	3	1	»	4	1	8	3	12

RÉSERVE D'ARTILLERIE

7e batt. du 4e rég.	»	2	»	2	1	5	»	6
10e batt. du 4e rég.	»	»	»	»	1	5	»	6
11e batt. du 11e rég. (12)	»	»	»	»	»	1	»	1
12e batt. du 11e rég. (12)	»	»	»	»	»	4	»	4
3e batt. du 17e rég. (à cheval) . . .	»	»	»	»	1	7	»	8
4e batt. du 17e rég. (à cheval) . . .	»	»	»	»	»	3	»	3
Totaux . . .	»	2	»	2	3	25	»	28

Plus 10 chevaux (7e du 4e), 3 (10e), 10 (3e du 17e), 8 (4e). Munitions : 1,800 environ (7e et 10e du 4e); 930 (11e et 12e du 11e); 150, 30, 151, 159 pour les 1re, 2e, 3e, 4e du 17e.

Services administratifs.	»	»	»	»	»	»	1	1
Totaux du 3e corps.	19	35	»	54	73	561	131	765

Plus 45 chevaux d'artillerie.

4e CORPS

Quartier général .	»	1	»	1	»	»	»	»
1re DIVISION (Cissey).								
État-major. . . .	»	2	»	2	»	»	»	»
A reporter.	»	3	»	3	»	»	»	»

1re brigade (Brayer).

	Officiers.				Troupe.			
	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.
Report. . .	»	3	»	3	»	»	»	»
État-major. . . .	2	»	»	2	»	»	»	»
20e bat. de chass.	3	2	»	5	18	62	11	91
1er de ligne . . .	5	11	»	16	19	135	22	176
6e de ligne. . . .	»	7	»	7	2	15	»	17

2e brigade (Golberg).

57e de ligne . . .	10	12	»	22	17	190	76	283
73e de ligne . . .	7	11	»	18	21	237	89	347
5e batt. du 15e rég.	»	»	»	»	»	2	»	2
9e batt. du 15e rég.	1	»	»	1	»	»	»	»
12e batt. du 15e rég. (à balles) . . .	»	1	»	1	»	5	»	5
Génie.	»	»	»	»	»	»	1	1
Totaux . . .	28	47	»	75	77	646	199	9[illegible]

Plus 1 cheval (5e batt.), 1 (9e), 6 (12e). Munitions : 650, 373, 486.

2e DIVISION (Grenier).

1re brigade (Bellecourt).

5e bat. de chass.	»	»	»	»	5	10	»	15
13e de ligne . . .	1	5	»	6	13	72	9	94
43e de ligne . . .	3	2	»	5	14	85	7	106

2e brigade (Pradier).

64e de ligne . . .	»	2	»	2	3	18	7	28
98e de ligne . . .	»	1	»	1	2	7	»	9
5e batt. du 1er rég. (à balles) . . .	»	»	»	»	1	10	»	11
6e batt. du 1er rég.	»	»	»	»	»	2	»	2
7e batt. du 1er rég.	»	»	»	»	»	1	1	1
Totaux. . .	4	10	»	14	38	205	24	267

Plus 3 chevaux (5e batt.), 3 (6e). Munitions : 279, 324, 330.

DIVISION DE CAVALERIE (Legrand).

	Officiers. Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.	Troupe. Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.
État-major. . . .	1	5	»	6	»	»	»	»
1re brigade (Montaigu).								
État-major. . . .	»	2	»	2	»	»	»	»
2e hussards . . .	2	17	»	19	1	43	20	64
7e hussards . . .	1	9	»	10	2	45	3	50
2e brigade (Gondrecourt).								
3e dragons. . . .	1	11	»	12	»	42	17	59
11e dragons . . .	»	1	»	1	1	1	»	2
Totaux . . .	5	45	»	50	4	131	40	175

RÉSERVE D'ARTILLERIE

	Officiers. Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.	Troupe. Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.
11e batt. du 1er rég. (12).	»	»	»	»	»	3	»	3
12e batt. du 1er rég. (12).	»	»	»	»	»	8	»	8
6e batt. du 8e rég.	»	»	»	»	»	1	»	1
9e batt. du 8e rég.	»	»	»	»	»	5	»	5
5e batt. du 17e rég. (à cheval) . . .	1	»	»	1	1	1	»	2
6e batt. du 17e rég. (à cheval) . . .	»	2	»	2	»	4	3	7
Totaux . . .	1	2	»	3	1	22	3	26

Plus 7 chevaux (11e du 1er), 9 (12e); 6 (6e du 8e), 10 (9e). Munitions : 317, 600, 200 (?), 544, 720.

Services administratifs.	5	»	»	5	»	»	24	24
Totaux du 4e corps.	43	104	»	147	120	1,004	290	1,414

Plus 46 chevaux d'artillerie.

6e CORPS

Quartier général .	»	1	»	1	»	»	»	»

1re DIVISION (Tixier).

1re brigade (Péchot).

9e bat. de chass. .	»	»	»	»	7	67	2	76
4e de ligne. . . .	2	8	»	10	33	124	27	184
10e de ligne . . .	2	2	»	4	20	81	23	124
A reporter.	4	10	»	14	60	272	52	384

2e brigade (Leroy de Dais).

	Officiers.				Troupe.			
	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.
Report . . .	4	10	»	14	60	272	52	384
État-major. . . .	»	1	»	1	»	»	»	»
12e de ligne . . .	»	1	»	1	»	31	14	45
100e de ligne. . .	1	7	»	8	8	65	10	83
5e batt. du 8e rég.	»	1	»	1	3	6	12	21
7e batt. du 8e rég.	»	1	»	1	»	2	»	2
8e batt. du 8e rég. (à balles) . . .	»	»	»	»	»	2	»	2
12e batt. du 8e rég.	»	1	»	1	2	25	2	29
Totaux . . .	5	22	»	27	73	403	90	566

Plus 25 chevaux (5e batt.), 5 (7e), 2 (8e), 6 (12e). Munitions : 450, 550, 250, 550.

2e DIVISION (Bisson).

	Officiers.				Troupe.			
	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.
État-major. . . .	»	3	»	3	»	»	»	»

1re brigade (Archinard).

	Officiers.				Troupe.			
	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.
État-major. . . .	»	1	»	1	»	»	»	»
9e de ligne. . . .	13	14	»	27	17	115	69	201
9e batt. du 13e rég. (12).	»	»	»	»	1	3	10	14
10e batt. du 13e rég. (12)	»	»	»	»	»	15	3	18
Totaux . . .	13	18	»	31	18	133	82	233

Plus 11 chevaux (9e batt.), 12 (10e). Munitions : 76, 218.

3e DIVISION (La Font de Villiers).

1re brigade (Sonnay).

	Officiers.				Troupe.			
	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.
État-major. . . .	»	1	»	1	»	»	»	»
75e de ligne . . .	8	16	»	24	51	338	81	470
91e de ligne . . .	3	12	»	15	30	254	83	367

2e brigade (Colin).

	Officiers.				Troupe.			
	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.
93e de ligne . . .	8	21	»	29	31	318	295	644
94e de ligne . . .	10	14	»	24	31	119	336	486
5e batt. du 14e rég.	»	2	»	2	»	6	»	6
A reporter . . .	29	66	»	95	143	1,035	795	1,973

	Officiers.				Troupe.			
	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.
Report	29	66	»	95	143	1,035	795	1,973
6e batt. du 14e rég.	1	»	»	1	»	18	6	24
7e batt. du 14e rég.	»	1	»	1	2	14	»	16
Totaux . . .	30	67	»	97	145	1,067	801	2,013

Plus 3 chevaux (5e batt.), 24 (6e), 8 (7e). Munitions : 14, 1,100 (environ), 880.

4e DIVISION (Levassor-Sorval).

1re brigade (Marguenat).

État-major. . . .	1	»	»	1	»	»	»	»
25e de ligne . . .	11	11	»	22	50	254	125	429
26e de ligne . . .	3	16	»	19	23	246	71	340

2e brigade (Chanaleilles).

28e de ligne . . .	»	6	»	6	6	59	22	87
70e de ligne . . .	4	10	»	14	24	62	82	168
7e batt. du 18e rég. (à cheval) . . .	»	»	»	»	»	5	»	5
8e batt. du 18e rég. (à cheval) . . .	»	1	»	1	1	8	»	9
Totaux . . .	19	44	»	63	104	634	300	1,038

Plus 8 chevaux (7e batt.), 16 (8e). Munitions : 120, 360.

Totaux du 6e corps.	67	152	»	219	340	2,237	1,273	3,850

Plus 120 chevaux d'artillerie.

GARDE IMPÉRIALE

DIVISION DE VOLTIGEURS (Deligny).

1re brigade (Brincourt).

Bat. de chasseurs.	2	8	»	10	7	148	34	189
1er voltigeurs. . .	2	1	»	3	4	24	»	28
2e voltigeurs. . .	4	9	»	13	12	144	12	168

2e brigade (Garnier).

3e voltigeurs. . .	1	2	»	3	8	44	1	53
4e voltigeurs. . .	2	5	»	7	4	78	12	94
État-major de l'art.	»	1	»	1	»	»	»	»
1re batt. montée. .	»	»	»	»	2	6	»	8
2e batt. montée. .	»	»	»	»	2	3	»	5
5e batt. montée. .	»	1	»	1	1	9	»	10
Totaux . . .	11	27	»	38	40	456	59	555

Plus 11 chevaux (1re batt.), 5 (2e), 5 (5e). Munitions : 360, 360, 1,020.

DIVISION DE GRENADIERS (Picard).

1re brigade (Jeanningros).

	Officiers.				Troupe.			
	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.
Zouaves	1	4	»	5	6	82	2	90
1er grenadiers	4	11	»	15	19	142	20	181
2e brigade (La Croix de Vaubois).								
2e grenadiers	7	20	»	27	32	413	91	536
3e grenadiers	9	17	»	26	21	277	159	457
3e batt. montée	»	»	»	»	2	6	»	8
4e batt. montée	»	1	»	1	1	30	»	31
6e batt. montée	»	1	»	1	4	11	»	15
Totaux	21	54	»	75	85	961	272	1,318

Plus 18 chevaux (3e batt.), 12 (4e), 19 (6e). Munitions : 677, 410, 324.

DIVISION DE CAVALERIE (Desvaux).

	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.
1re brigade (Du Frétay).								
Guides	»	2	»	2	3	8	»	11
2e brigade (De France).								
Lanciers	2	14	»	16	»	28	97	125
Dragons	5	5	»	10	»	31	27	58
3e brigade (Du Preuil).								
Cuirassiers	6	12	»	18	»	30	140	170
Carabiniers	»	»	»	»	»	2	»	2
Totaux	13	33	»	46	3	99	264	366

RÉSERVE D'ARTILLERIE

	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.
1re batt. à cheval	»	»	»	»	1	1	»	2
2e batt. à cheval	1	»	»	1	»	6	»	6
3e batt. à cheval	»	»	»	»	2	3	»	5
4e batt. à cheval	»	»	»	»	1	2	»	3
5e batt. à cheval	»	1	»	1	5	8	»	13
Totaux	1	1	»	2	9	20	»	29

Plus 10 chevaux (2e batt.), 12 (3e), 9 (4e), 21 (5e), 12 (6e). Munitions : (?), 3, 1,000 environ (3e et 4e), 200 environ (5e et 6e).

	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.
Totaux de la Garde	46	115	»	161	137	1,536	595	2,268

Plus 134 chevaux d'artillerie.

RÉSERVE DE CAVALERIE

1re DIVISION (Du Barail).

1re brigade (Lajaille).

	Officiers.				Troupe.			
	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.
2e chass. d'Afrique.	1	4	»	5	1	30	20	51
Totaux . . .	1	4	»	5	1	30	20	51

Les 5e et 6e batteries du 19e rég. (à cheval) n'ont pas de pertes. Consommation en munitions : 12, 24.

3e DIVISION (Forton).

	Officiers.				Troupe.			
	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.
État-major. . . .	»	1	»	1	»	1	»	1
1re brigade (Prince Murat).								
1er dragons . . .	»	7	»	7	5	15	4	24
9e dragons. . . .	»	6	»	6	»	13	30	43
2e brigade (Gramont).								
État-major. . . .	»	1	»	1	»	»	»	»
7e cuirassiers. . .	»	4	»	4	1	16	2	19
10e cuirassiers . .	»	1	»	1	1	7	2	10
7e batt. du 20e (à cheval)	1	3	»	4	»	44 (7e et 8e batt.)	7 (7e et 8e batt.)	51 (7e et 8e batt.)
8e batt. du 20e (à cheval)	»	2	»	2	»			
Totaux . . .	2	29	»	31	8	126	65	199

Plus 43 chevaux (7e batt.), 26 (8e). Munitions : 760, 400.

RÉSERVE GÉNÉRALE D'ARTILLERIE

	Officiers.				Troupe.			
	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.
11e et 12e batt. du 13e (12). . . .	»	»	»	»	5	18	2	25
1re batt. du 18e (à cheval)	»	»	»	»	»	6	»	6
2e batt. du 18e (à cheval)	»	»	»	»	2	19	»	21
3e batt. du 18e (à cheval)	1	1	»	2	3	9	»	12
A reporter.	1	1	»	2	10	52	2	64

	Officiers.				Troupe.			
	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.
Report . . .	1	1	»	2	10	52	2	64
4e batt. du 18e (à cheval)	1	1	»	2	13	7	»	20
5e batt. du 18e (à cheval)	»	»	»	»	»	15	»	15
6e batt. du 18e (à cheval)	1	»	»	1	1	10	»	11
Totaux . . .	3	2	»	5	24	84	2	110

Plus 14 chevaux (11e du 13e), 23 (12e); 7 (1re du 18e), 29 (2e), 25 (3e), 41 (4e), 20 (5e), 19 (6e). Munitions : 378 (11e du 13e), 147 (12e), 2,363 pour les batteries du 18e.

Totaux généraux pour l'armée du Rhin. .	251	583	»	834	945	7,734	4,248	12,927

Plus 747 chevaux d'artillerie.

LES PERTES A LA BATAILLE DE REZONVILLE

(16 août 1870).

II. — ALLEMANDS[1]

IIIe CORPS

5e DIVISION D'INFANTERIE (Stülpnagel).

9e brigade (Döring).

	Officiers.				Troupe.			
	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.
État-major. . . .	1	»	»	1	»	»	»	»
8e rég. de grenad.	10	17	»	27	121	391	11	523
48e régiment. . .	8	16	»	24	171	421	4	596
10e brigade (Schwerin).								
État-major. . . .	1	»	»	1	»	»	»	»
12e régiment. . .	4	12	»	16	106	297	19	422
52e régiment. . .	18	32	»	50	345	806	51	1,202
3e chasseurs . . .	1	7	»	8	62	121	1	184
12e dragons . . .	»	»	»	»	3	10	»	13
1re abtheil. à pied du 3e rég. d'art.	4	8	»	12	36	125	1	209
Dét. sanit. no 1. .	»	»	»	»	1	4	»	5
Totaux . .	47	92	»	139	845	2,175	87	3,107

Plus 1 médecin et 249 chevaux dont 209 d'artillerie.

---

1. D'après l'*État-major prussien*, I, Annexes, 154 et suiv.

6ᵉ DIVISION D'INFANTERIE (Buddenbrock).

	Officiers.				Troupe.			
	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.
Etat-major. . . .	»	1	»	1	»	»	»	»
11ᵉ brigade (Rothmaler).								
20ᵉ régiment. . .	8	34	»	42	154	533	13	700
35ᵉ régiment. . .	7	18	»	25	250	584	17	851
12ᵉ brigade (Bismarck).								
État-major. . . .	»	1	»	1	»	»	»	»
24ᵉ régiment . . .	15	32	»	47	294	719	86	1,099
64ᵉ régiment . . .	14	27	»	41	187	496	»	683
2ᵉ dragons. . . .	»	»	»	»	2	11	»	13
3ᵉ abtheil. à pied du 3ᵉ régim. d'art.	»	2	»	2	13	52	»	65
Dét. sanit. nº 2. .	»	»	»	»	»	1	»	1
Totaux . .	44	115	»	159	900	2,396	116	3,412
Plus 4 médecins et 159 chevaux dont 97 d'artillerie.								
ARTILLERIE DE CORPS								
Abtheil. à cheval du 3ᵉ régiment.	1	7	»	8	8	44	»	52
2ᵉ abtheil. à pied.	»	2	»	2	16	51	»	67
Totaux . .	1	9	»	10	24	95	»	119
Plus 249 chevaux.								
Abth. de colonnes.	»	»	»	»	1	2	»	3
Plus 20 chevaux.								
Totaux pour le IIIᵉ corps . .	93	217	»	310	1,770	4,668	203	6,641
Plus 5 médecins et 677 chevaux dont 575 d'artillerie.								

VIIIᵉ CORPS

16ᵉ DIVISION D'INFANTERIE (Barnekow).

32ᵉ brigade (Gneisenau).

	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.
40ᵉ régiment. . .	5	12	»	17	17	73	4	94
72ᵉ régiment. . .	16	20	»	36	220	569	63	852
A reporter.	21	32	»	53	237	642	67	946

	Officiers. Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.	Troupe. Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.
Report . .	21	32	»	53	237	642	67	946
9e hussards . . .	»	»	»	»	»	1	»	1
3e abtheil. à pied du 8e régiment.	1	1	»	2	7	41	»	48
Totaux pour le VIIIe corps. .	22	33	»	55	244	684	67	995

Plus 74 chevaux dont 64 d'artillerie.

IXe CORPS

18e DIVISION D'INFANTERIE (Wrangel).

36e brigade (Below).

11e grenadiers . .	17	24	»	41	339	750	30	1,119
Totaux. . .	17	24	»	41	339	750	30	1,119

25e DIVISION [hessoise] (Prince de Hesse).

49e brigade (Wittich).

1er rég. hessois. .	»	»	»	»	13	34	»	47
2e rég. hessois . .	»	1	»	1	7	18	2	27
Abtheil. de camp. hess. (2e lourde).	»	»	»	»	»	1	»	1
Totaux . .	»	1	»	1	20	53	2	75
Totaux pour le IXe corps . .	17	25	»	42	359	803	32	1,194

Plus 3 chevaux dont 2 d'artillerie. Les régiments hessois sont à 2 bataillons.

Xe CORPS

19e DIVISION D'INFANTERIE (Schwartzkoppen).

37e brigade (Lehmann).

78e régiment. . .	4	28	»	32	199	394	32	625
91e régiment. . .	13	13	»	26	126	264	13	403
A reporter.	17	41	»	58	325	658	45	1,028

38e brigade (Wedell).

	Officiers.				Troupe.			
	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total
Report. .	17	41	»	58	325	658	45	1,028
État-major. . . .	»	1	»	1	»	»	»	»
16e régiment. . .	27	21	1	49	526	787	423	1,736
57e régiment. . .	6	17	»	23	366	422	18	806
9e dragons. . . .	»	»	»	»	»	10	»	10
1re abth. à pied du 10e régiment. .	»	»	»	»	13	31	»	44
2e compagnie de pionniers . . .	1	»	»	1	»	5	»	5
3e compagnie de pionniers . . .	»	»	»	»	»	3	»	3
Dét. sanit. no 1. .	»	1	»	1	»	2	»	2
Totaux . .	51	81	1	133	1,230	1,918	486	3,634

Plus 3 médecins et 90 chevaux dont 40 d'artillerie.

20e DIVISION D'INFANTERIE (Kraatz-Koschlau).

39e brigade (Woyna).

56e régiment. . .	14	14	»	28	187	495	35	717
79e régiment. . .	2	16	»	18	65	233	16	314

40e brigade (Diringshofen).

17e régiment. . .	2	4	»	6	7	46	»	53
92e régiment. . .	»	1	»	1	3	8	2	13
10e chasseurs. . .	»	1	»	1	3	7	»	10
16e dragons . . .	1	3	»	4	3	16	3	22
2e abth. à pied du 10e régiment. .	»	5	»	5	13	26	»	39
Totaux. . .	19	44	»	63	281	831	56	1,168

Plus 105 chevaux dont 43 d'artillerie.

ARTILLERIE DE CORPS

	Officiers.				Troupe.			
	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.
État-major. . . .	1	»	»	1	3	2	»	5
Abth. à cheval du 10ᵉ régiment. .	»	2	»	2	10	53	»	63
3ᵉ abth. à pied du 10ᵉ régiment. .	1	2	»	3	18	57	»	75
Totaux. . .	2	4	»	6	31	112	»	143

Plus 1 médecin et 169 chevaux.

Totaux pour le Xᵉ corps . .	72	129	1	202	1,542	2,861	542	4,945

Plus 4 médecins et 365 chevaux (y compris 1 cheval de l'état-major du Xᵉ corps) dont 252 d'artillerie.

DIVISION DE CAVALERIE DE LA GARDE

3ᵉ brigade (Brandenburg II).

1ᵉʳ dragons de la Garde.	9	4	1	14	17	60	5	82
2ᵉ dragons de la Garde.	3	3	»	6	12	92	11	115
1ʳᵉ batterie à chev.	»	»	»	»	»	3	»	3
Totaux. . .	12	7	1	20	29	155	16	200

Plus 361 chevaux dont 7 d'artillerie.

5ᵉ DIVISION DE CAVALERIE (Rheinbaben).

11ᵉ brigade (Barby).

État-major. . . .	»	2	»	2	»	»	»	»
4ᵉ cuirassiers. . .	1	5	»	6	11	28	3	42
13ᵉ ulans	1	5	»	6	9	35	6	50
19ᵉ dragons . . .	4	8	»	12	10	94	9	113
Totaux. . .	6	20	»	26	30	157	18	205

Plus 212 chevaux.

12ᵉ brigade (Bredow).

État-major. . . .	»	1	»	1	»	»	»	»
7ᵉ cuirassiers. . .	3	4	»	7	55	121	13	189
16ᵉ ulans	2	6	2	10	51	104	19	174
13ᵉ dragons . . .	1	6	»	7	4	74	8	86
Totaux. . .	6	17	2	25	110	299	40	449

Plus 475 chevaux.

13e brigade (Redern).

	Officiers.				Troupe.			
	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.
Etat-major. . . .	»	1	»	1	»	»	»	1
10e hussards. . .	1	4	»	5	2	22	4	28
11e hussards. . .	»	1	»	1	6	15	»	21
17e hussards. . .	»	2	»	2	7	68	14	89
Totaux. . .	1	8	»	9	15	105	18	138
Plus 132 chevaux.								
1re batt. à cheval du 4e régiment.	1	1	»	2	5	12	»	17
2e batt. à cheval du 10e régiment.	»	»	»	»	6	15	»	21
Totaux. . .	1	1	»	2	11	27	»	38
Plus 83 chevaux.								
Totaux pour la 5e division. .	14	46	2	62	166	588	76	830
Plus 902 chevaux dont 83 d'artillerie.								

6e DIVISION DE CAVALERIE (Mecklembourg).

14e brigade (Grüter).

	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.
État-major. . . .	1	»	»	1	»	»	»	»
6e cuirassiers. . .	»	1	»	1	»	6	»	6
3e ulans.	1	1	»	2	8	14	»	22
15e ulans	»	3	»	3	5	24	5	34
Totaux. . .	2	5	»	7	13	44	5	62
Plus 107 chevaux.								

15e brigade (Rauch).

	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.
État-major. . . .	»	1	»	1	»	»	»	»
3e hussards . . .	3	5	1	9	51	88	21	160
16e hussards. . .	1	2	»	3	6	27	»	33
Totaux. . .	4	8	1	13	57	115	21	193
Plus 206 chevaux.								
2e batt. à cheval du 3e régiment.	»	»	»	»	5	14	»	19
Plus 41 chevaux.								
Totaux pour la 6e division. .	6	13	1	20	75	173	26	274
Plus 354 chevaux dont 41 d'artillerie.								
Totaux pour la bataille du 16 août.	236	470	5	711	4,185	9,932	962	15,079
Plus 9 médecins et 2,736 chevaux dont 1,107 d'artillerie.								

ORDRES DE FRÉDÉRIC-CHARLES

Le 18 août 1870, vers midi.

« Au IXe corps, 11^{h}30.

« La Garde reçoit maintenant l'ordre de marcher par Vernéville vers Amanvillers, et de là, éventuellement, contre l'aile droite ennemie. Un engagement sérieux du IXe corps doit être évité, au cas où, devant lui, le front adverse s'étendrait plus au nord, jusqu'à ce que la Garde attaque Amanvillers. »

« A la Garde, 11^{h}30.

« L'ennemi paraît être en formation de combat sur les hauteurs du bois de Vaux au delà de Leipzig. La Garde devra hâter sa marche par Vernéville et la prolonger jusqu'à Amanvillers, d'où elle prononcera, en liaison avec le IXe corps, une vigoureuse attaque enveloppante contre l'aile droite ennemie. Le IXe corps attaquera en même temps de Vernéville vers La Folie. Autant qu'il sera encore possible, la Garde pourra marcher par Habonville sur Amanvillers. »

« Au XIIe corps, 11^{h}45.

« Le XIIe corps reçoit l'ordre de marcher sur Sainte-Marie-aux-Chênes, d'assurer la sécurité vers Briey et Conflans au moyen de sa cavalerie, et d'en jeter, autant que possible, jusque dans la vallée de la Moselle pour couper le chemin de fer et les lignes télégraphiques vers Thionville.

« Les VIIe, VIIIe, IXe corps et la Garde attaquent, d'ici à deux heures, l'ennemi en position sur les hauteurs de Leipzig au bois de Vaux, le dos à Metz.

« Les IIIe, X^e et IIe corps suivent en deuxième ligne, en soutien. »

« Au Xe corps, midi.

« L'ennemi est en position sur les hauteurs de Leipzig et du bois de Vaux.

« Il sera attaqué aujourd'hui :

« Par la Garde, par Amanvillers ;

« Par le IXe corps, par La Folie ;

« Par les VIIe et VIIIe corps, de front.

« Suivent en deuxième ligne, comme soutiens :

« Le XIIe corps sur Sainte-Marie ;

« Le Xe corps sur Saint-Ail ;

« Le IIIe corps sur Vernéville ;

« Le IIe corps sur Rezonville. »

« Au IIe corps (heure non indiquée).

« Le IIe corps marchera de Buxières sur Rezonville, pour servir de réserve à l'aile droite. Les Ire et IIe armées attaquent aujourd'hui l'ennemi dans ses positions en avant de Metz. »

« Le IIIe corps, près duquel le prince Frédéric-Charles se trouvait, reçut, après 12^h 30, l'ordre verbal de marcher de Vionville sur Vernéville. » (*État-major prussien,* II, Annexes, 183.)

LES PERTES A LA BATAILLE DE SAINT-PRIVAT

(18 août 1870).

I. — FRANÇAIS[1]

2e CORPS

1re DIVISION (Vergé).

1re brigade (Valazé).

	Officiers.				Troupe.			
	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.
3e bat. de chass.	»	2	»	2	2	8	22	32
32e de ligne . . .	»	3	»	3	6	58	23	87
55e de ligne . . .	1	2	»	3	8	24	5	37
2e brigade (Jolivet).								
76e de ligne . . .	»	5	»	5	2	26	13	41
77e de ligne . . .	»	2	»	2	13	64	7	84
5e batt. du 5e rég.	»	»	»	»	»	2	»	2
6e batt. du 5e rég.	»	»	»	»	1	2	»	3
12e batt. du 5e rég. (à balles) . . .	»	»	»	»	1	2	»	3
Totaux. . .	1	14	»	15	33	186	70	289

Plus 2 chevaux hors de combat (5e batt.), 3 (6e), 7 (12e). Munitions : 495, 976, 438.

1. D'après les tableaux de la *R. H.*, I, 1905, 153 et suiv., et sous les mêmes réserves que pour les pertes du 16 août.

2e DIVISION (Fauvart-Bastoul).

1re brigade (Mangin).

	Officiers.				Troupe.			
	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.
12e bat. de chass.	»	2	»	2	»	25	3	28
8e de ligne. . . .	1	4	»	5	2	26	15	43
23e de ligne . . .	1	2	»	3	1	39	19	59
2e brigade.								
66e de ligne . . .	1	1	»	2	»	19	8	27
67e de ligne . . .	»	»	»	»	»	9	1	10
7e batt. du 5e rég.	»	»	»	»	»	1	»	1
9e batt. du 5e rég. (à balles) . . .	»	»	»	»	»	6	»	6
Génie.	»	»	»	»	»	1	»	1
Totaux. . .	3	9	»	12	3	126	46	175

Plus 2 chevaux (7e batt.), 24 (9e). Munitions : 245, 200 (8e, sans pertes), 12.

Brigade Lapasset.

	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.
84e de ligne . . .	»	»	»	»	5	12	7	24
97e de ligne . . .	3	1	»	4	7	23	5	35
7e batt. du 2e rég.	»	»	»	»	»	1	»	1
Totaux. . .	3	1	»	4	12	36	12	60

Plus 5 chevaux d'artillerie. Munitions : 258.

DIVISION DE CAVALERIE (Valabrègue).

1re brigade.

	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.
4e chasseurs. . . .	»	»	»	»	»	1	»	1

RÉSERVE D'ARTILLERIE

	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.
10e batt. du 5e rég. (12).	»	»	»	»	1	5	»	6
11e batt. du 5e rég. (12).	»	»	»	»	3	8	»	11
A reporter. .	»	»	»	»	4	13	»	17

	Officiers.				Troupe.			
	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.
Report. . .	»	»	»	»	4	13	»	17
6e batt. du 15e rég.	»	»	»	»	»	1	»	1
10e batt. du 15e rég.	»	»	»	»	»	2	»	2
7e batt. du 17e rég. (à cheval). . .	»	»	»	»	»	1	1	2
8e batt. du 17e rég.	»	»	»	»	»	2	»	2
Totaux. . .	»	»	»	»	4	19	1	24

Plus 7 chevaux (10e du 5e), 7 (11e); 1 (10e du 15e); 6 (7e du 17e), 1 (8e). Munitions : 84, 720 (10e et 11e du 5e); 60 (10e du 15e). Consommation nulle pour les autres.

Services administratifs.	2	»	»	2	»	3	»	3
Totaux pour le 2e corps. . .	9	24	»	33	52	368	132	552

Plus 75 chevaux d'artillerie.

3e CORPS

Quartier général.	»	3	»	3	»	»	»	»

1re DIVISION (Montaudon).

1re brigade (Plombin).

18e bat. de chass .	»	»	»	»	2	6	1	9
51e de ligne . . .	1	3	»	4	1	28	6	35
62e de ligne . . .	1	»	»	1	4	39	6	49

2e brigade (Clinchant).

81e de ligne . . .	3	3	»	6	35	199	24	258
95e de ligne . . .	2	9	»	11	17	115	12	144
5e batt. du 4e rég.	»	1	»	1	»	»	»	»
6e batt. du 4e rég.	»	»	»	»	3	5	1	9
8e batt. du 4e rég. (à balles) . . .	»	»	»	»	»	11	»	11
Génie.	»	1	»	1	»	»	»	»
Totaux. . .	7	17	»	24	62	403	50	515

Plus 12 chevaux (6e batt.), 13 (8e). Munitions : 257 (6e), 650 (8e).

2e DIVISION (Nayral).

1re brigade.

	Officiers.				Troupe.			
	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.
15e bat. de chass.	»	»	»	»	»	2	»	2
19e de ligne . . .	»	1	»	1	3	8	»	11
41e de ligne . . .	»	»	»	»	»	6	3	9
2e brigade (Duplessis).								
69e de ligne . . .	»	1	»	1	»	3	3	6
90e de ligne . . .	1	»	»	1	3	30	»	33
9e batt. du 4e rég.	»	»	»	»	»	1	»	1
11e batt. du 4e rég.	»	»	»	»	1	5	»	6
12e batt. du 4e rég.	»	»	»	»	1	3	»	4
Totaux. . .	1	2	»	3	8	58	6	72

Plus 5 chevaux (9e batt.), 20 (11e), 8 (12e). Munitions : 493 (9e), 440 (11e et 12e)

3e DIVISION (Metman).

	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.
État-major. . . .	»	1	»	1	»	»	»	»
1re brigade (Potier).								
7e bat. de chass.	2	4	»	6	21	71	28	120
7e de ligne. . . .	»	1	»	1	4	13	3	20
29e de ligne . . .	1	4	»	5	13	97	81	191
2e brigade (Arnaudeau).								
59e de ligne . . .	3	11	»	14	20	119	38	177
71e de ligne . . .	»	4	»	4	3	28	34	65
5e batt. du 11e rég.	»	1	»	1	2	7	»	9
6e batt. du 11e rég.	»	»	»	»	1	5	»	6
7e batt. du 11e rég.	1	»	»	1	»	12	»	12
Totaux. . .	7	26	»	33	64	352	184	600

Plus 6 chevaux (5e batt.), 9 (6e), 12 (7e). Munitions : 646 (5e), 1,132 (6e et 7e).

4e DIVISION (Aymard).

1re brigade (Brauer).

	Officiers.				Troupe.			
	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.
11e bat. de chass.	»	1	»	1	4	18	»	22
44e de ligne . . .	3	5	»	8	6	63	1	70
60e de ligne . . .	4	7	»	11	18	113	41	172
2e brigade (Sanglé-Ferrière).								
80e de ligne . . .	7	16	»	23	36	236	118	390
85e de ligne . . .	»	4	»	4	11	89	13	113
8e batt. du 11e rég.	»	»	»	»	»	1	1	2
9e batt. du 11e rég. (à balles) . . .	»	»	»	»	1	6	»	7
10e batt. du 11e rég.	»	»	»	»	1	10	1	12
Totaux. . .	14	33	»	47	77	536	175	788

Plus 39 chevaux pour les trois batteries. Munitions : 611 (8e), 857 (9e et 10e).

DIVISION DE CAVALERIE (Clérembault).

1re brigade (Bruchard).

État-major. . . .	1	»	»	1	»	»	»	»

RÉSERVE D'ARTILLERIE

7e batt. du 4e rég.	»	»	»	»	5	8	»	13
10e batt. du 4e rég.	»	1	»	1	1	6	»	7
11e et 12e batt. du 11e rég. (12). .	»	»	»	»	»	8	»	8
1re batt. du 17e rég. (à cheval) . . .	»	1	»	1	1	7	»	8
2e batt. du 17e rég. (à cheval) . . .	»	»	»	»	»	1	»	1
3e batt. du 17e rég. (à cheval) . . .	»	»	»	»	»	6	»	6
4e batt. du 17e rég. (à cheval) . . .	»	»	»	»	»	8	»	8
Totaux. . .	»	2	»	2	7	44	»	51

Plus 11 chevaux (10e du 4e); 5 (1re du 17e), 1 (2e), 10 (3e), 12 (4e). Munitions : 508 (7e et 10e du 4e); 405 (11e et 12e du 11e); 240 (1re du 17e), 1,324 (3e), 876 (4e).

Totaux pour le 3e corps. . .	30	83	»	113	218	1,393	415	2,026

Plus 163 chevaux d'artillerie.

4e CORPS

	Officiers.				Troupe.			
	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.
Quartier général	»	2	»	2	»	»	»	»
1re DIVISION (Cissey).								
État-major	»	2	»	2	»	»	»	»
1re brigade.								
20e bat. de chass.	2	3	»	5	9	83	7	99
1er de ligne	4	19	»	23	45	344	71	460
6e de ligne	13	10	»	23	41	177	48	266
2e brigade (Golberg).								
État-major	»	1	»	1	»	»	»	»
57e de ligne	4	11	»	15	28	224	216	468
73e de ligne	5	14	»	19	37	285	174	496
5e batt. du 15e rég.	1	1	»	2	5	6	1	12
9e batt. du 15e rég.	»	»	»	»	1	8	1	10
12e batt. du 15e rég. (à balles)	»	»	»	»	1	»	10	11
Génie	»	»	»	»	2	»	1	3
Totaux	29	61	»	90	169	1,137	519	1,825

Plus 7 chevaux (5e batt.), 4 (9e), 25 (12e). Munitions : 910, 577, 1,380.

	Officiers.				Troupe.			
	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.
2e DIVISION (Grenier).								
État-major	»	1	»	1	»	»	»	»
1re brigade (Bellecourt).								
État-major	»	1	»	1	»	»	»	»
5e bat. de chass.	»	2	»	2	8	85	18	111
13e de ligne	5	13	»	18	33	230	110	373
43e de ligne	15	16	»	31	22	376	105	503
2e brigade (Pradier).								
État-major	»	1	»	1	»	»	»	»
64e de ligne	4	8	»	12	26	197	83	306
98e de ligne	6	13	»	19	36	225	23	284
A reporter	30	55	»	85	125	1,113	339	1,577

	Officiers. Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.	Troupe. Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.
Report. . .	30	55	»	85	125	1,113	339	1,577
État-maj. de l'art.	1	»	»	1	»	»	»	»
5e batt. du 1er rég. (à balles) . . .	»	2	»	2	3	14	»	17
6e batt. du 1er rég.	»	»	»	»	»	6	»	6
7e batt. du 1er rég.	2	1	»	3	»	16	»	16
Génie.	»	»	»	»	1	2	2	5
Totaux. . .	33	58	»	91	129	1,151	341	1,621

Plus 25 chevaux (5e batt.), 15 (6e), 9 (7e). Munitions : 1,020, 647, 727.

3e DIVISION (Lorencez).

1re brigade (Pajol).

2e bat. de chass.	2	11	»	13	21	157	42	220
15e de ligne . . .	7	9	»	16	31	234	48	313
33e de ligne . . .	2	4	»	6	7	113	5	125

2e brigade (Berger).

54e de ligne . . .	10	15	»	25	66	360	107	533
65e de ligne . . .	8	13	»	21	34	315	137	486
8e batt. du 1er rég.	»	»	»	»	»	2	»	2
9e batt. du 1er rég.	»	»	»	»	5	19	»	24
10e batt. du 1er rég.	»	»	»	»	1	5	»	6
Génie.	»	»	»	»	»	2	»	2
Totaux. . .	29	52	»	81	165	1,207	339	1,711

Plus 1 cheval (8e batt.), 18 (9e), 10 (10e). Munitions : 660, 647, 780.

DIVISION DE CAVALERIE (Gondrecourt).

1re brigade.

2e hussards. . . .	»	»	»	»	»	1	»	1
7e hussards. . . .	»	2	»	2	»	8	2	10

2e brigade.

3e dragons. . . .	»	»	»	»	»	6	»	6
11e dragons . . .	»	2	»	2	3	10	4	17
Totaux. . .	»	4	»	4	3	25	6	34

4e CORPS

	Officiers.				Troupe.			
	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.
Quartier général .	»	2	»	2	»	»	»	»
1re DIVISION (Cissey).								
État-major. . . .	»	2	»	2	»	»	»	»
1re brigade.								
20e bat. de chass.	2	3	»	5	9	83	7	99
1er de ligne. . . .	4	19	»	23	45	344	71	460
6e de ligne. . . .	13	10	»	23	41	177	48	266
2e brigade (Golberg).								
État-major. . . .	»	1	»	1	»	»	»	»
57e de ligne . . .	4	11	»	15	28	224	216	468
73e de ligne . . .	5	14	»	19	37	285	174	496
5e batt. du 15e rég.	1	1	»	2	5	6	1	12
9e batt. du 15e rég.	»	»	»	»	1	8	1	10
12e batt. du 15e rég. (à balles) . . .	»	»	»	»	1	»	10	11
Génie	»	»	»	»	2	»	1	3
Totaux. . .	29	61	»	90	169	1,137	519	1,825

Plus 7 chevaux (5e batt.), 4 (9e), 25 (12e). Munitions : 910, 577, 1,380.

	Officiers.				Troupe.			
	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.
2e DIVISION (Grenier).								
État-major. . . .	»	1	»	1	»	»	»	»
1re brigade (Bellecourt).								
État-major. . . .	»	1	»	1	»	»	»	»
5e bat. de chass.	»	2	»	2	8	85	18	111
13e de ligne . . .	5	13	»	18	33	230	110	373
43e de ligne . . .	15	16	»	31	22	376	105	503
2e brigade (Pradier).								
État-major. . . .	»	1	»	1	»	»	»	»
64e de ligne . . .	4	8	»	12	26	197	83	306
98e de ligne . . .	6	13	»	19	36	225	23	284
A reporter. .	30	55	»	85	125	1,113	339	1,577

	Officiers.				Troupe.			
	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.
Report. . .	30	55	»	85	125	1,113	339	1,577
État-maj. de l'art.	1	»	»	1	»	»	»	»
5e batt. du 1er rég. (à balles) . . .	»	2	»	2	3	14	»	17
6e batt. du 1er rég.	»	»	»	»	»	6	»	6
7e batt. du 1er rég.	2	1	»	3	»	16	»	16
Génie.	»	»	»	»	1	2	2	5
Totaux. . .	33	58	»	91	129	1,151	341	1,621

Plus 25 chevaux (5e batt.), 15 (6e), 9 (7e). Munitions : 1,020, 647, 727.

3e DIVISION (Lorencez).

1re brigade (Pajol).

2e bat. de chass.	2	11	»	13	21	157	42	220
15e de ligne . . .	7	9	»	16	31	234	48	313
33e de ligne . . .	2	4	»	6	7	113	5	125

2e brigade (Berger).

54e de ligne . . .	10	15	»	25	66	360	107	533
65e de ligne . . .	8	13	»	21	34	315	137	486
8e batt. du 1er rég.	»	»	»	»	»	2	»	2
9e batt. du 1er rég.	»	»	»	»	5	19	»	24
10e batt. du 1er rég.	»	»	»	»	1	5	»	6
Génie.	»	»	»	»	»	2	»	2
Totaux. . .	29	52	»	81	165	1,207	339	1,711

Plus 1 cheval (8e batt.), 18 (9e), 10 (10e). Munitions : 660, 647, 780.

DIVISION DE CAVALERIE (Gondrecourt).

1re brigade.

2e hussards. . . .	»	»	»	»	»	1	»	1
7e hussards. . . .	»	2	»	2	»	8	2	10

2e brigade.

3e dragons. . . .	»	»	»	»	»	6	»	6
11e dragons . . .	»	2	»	2	3	10	4	17
Totaux. . .	»	4	»	4	3	25	6	34

RÉSERVE D'ARTILLERIE

	Officiers.				Troupe.			
	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.
11e batt. du 1er rég. (12)	»	1	»	1	3	19	»	22
12e batt. du 1er rég. (12)	»	2	»	2	»	18	»	18
État-major	1	»	»	1	»	»	»	»
6e batt. du 8e rég.	1	»	»	1	3	10	3	16
9e batt. du 8e rég.	»	1	»	1	1	4	»	5
5e batt. du 17e rég. (à cheval)	»	»	»	»	4	26	18	48
6e batt. du 17e rég.	»	»	»	»	1	6	4	11
Totaux	2	4	»	6	12	83	25	120

Plus 19 chevaux (11e du 1er); 8 (12e du 1er); 17 (6e du 8e); 7 (9e du 8e); 78 (5e du 17e); 5 (6e du 17e). Munitions : 446, 548, 1,100 (environ), 1,000 (environ), 719, 1,036.

Services administratifs	»	1	»	1	3	4	2	9
Totaux pour le 4e corps	93	182	»	275	481	3,607	1,232	5,320

Plus 248 chevaux d'artillerie.

6e CORPS

Quartier général	»	1	»	1	»	»	»	»

1re DIVISION (Tixier).

1re brigade (Péchot).

9e bat. de chass.	4	5	»	9	7	37	95	139
4e de ligne	7	7	»	14	11	39	524	574
10e de ligne	6	18	»	24	14	61	341	416

2e brigade (Leroy de Dais).

12e de ligne	5	18	»	23	49	155	435	639
100e de ligne	1	5	»	6	5	58	45	108
5e batt. du 8e rég.	»	»	»	»	»	1	»	1
7e batt. du 8e rég.	»	»	»	»	»	11	»	11
A reporter	23	53	»	76	86	362	1,440	1,888

	Officiers.				Troupe.			
	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.
Report. . .	23	53	»	76	86	362	1,440	1,888
8e batt. du 8e rég. (à balles) . . .	»	1	»	1	2	13	3	18
12e batt. du 8e rég.	»	»	»	»	»	7	»	7
Génie	1	»	»	1	»	4	12	16
Totaux. . .	24	54	»	78	88	386	1,455	1,929

Plus 2 chevaux (7e batt.), 9 (8e), 4 (12e). Munitions : 709, 600, 660, 600 (environ).

2e DIVISION (Bisson).

État-major. . . .	»	1	»	1	»	»	»	»

1re brigade (Archinard).

État-major. . . .	»	1	»	1	»	»	»	»
9e de ligne. . . .	1	9	»	10	»	75	66	141
9e batt. du 13e rég. (12).	»	»	»	»	»	5	4	9
10e batt. du 13e rég. (12).	»	»	»	»	1	7	2	10
Totaux. . .	1	11	»	12	1	87	72	160

Plus 1 cheval (9e batt.), 11 (10e). Munitions : 533, 434.

3e DIVISION (La Font de Villiers).

1re brigade (Sonnay).

75e de ligne . . .	1	4	»	5	9	41	49	99
91e de ligne . . .	5	6	»	11	1	80	33	114

2e brigade (Colin).

État-major. . . .	»	1	»	1	»	»	»	»
93e de ligne . . .	2	7	»	9	»	127	309	436
94e de ligne . . .	5	6	»	11	5	26	286	317
État-major. . . .	»	1	»	1	»	»	»	»
7e batt. du 14e rég.	»	»	»	»	»	1	»	1
Génie.	»	»	»	»	»	1	4	5
Totaux. . .	13	25	»	38	15	276	681	972

Plus 1 cheval (5e batt.), 6 (6e), 4 (7e). Munitions : 987, 550, 800.

4e DIVISION (Levassor-Sorval).

1re brigade (Gibon).

	Officiers. Tués.	Officiers. Blessés.	Officiers. Disparus.	Officiers. Total.	Troupe. Tués.	Troupe. Blessés.	Troupe. Disparus.	Troupe. Total
25e de ligne . . .	2	8	»	10	21	80	146	247
26e de ligne . . .	2	6	»	8	9	134	87	230
2e brigade (Chanaleilles).								
28e de ligne . . .	5	18	»	23	51	193	408	652
70e de ligne . . .	6	13	»	19	9	112	230	351
7e batt. du 18e rég. (à cheval) . . .	»	»	»	»	1	8	»	9
8e batt. du 18e rég. (à cheval) . . .	»	»	»	»	»	1	»	1
Totaux. . .	15	45	»	60	91	528	871	1,490

Plus 23 chevaux (7e), 15 (8e). Munitions : 900 (environ), 650.

DIVISION DE CAVALERIE (du Barail).

1re brigade (Bruchard).

	Officiers. Tués.	Officiers. Blessés.	Officiers. Disparus.	Officiers. Total.	Troupe. Tués.	Troupe. Blessés.	Troupe. Disparus.	Troupe. Total
2e chasseurs . . .	»	»	»	»	»	2	1	3
3e chasseurs . . .	»	4	»	4	3	18	7	28
2e brigade (Lajaille).								
2e chass. d'Afrique.	»	»	»	»	»	3	»	3
5e batt. du 19e rég. (à cheval) . . .	»	2	»	2	4	7	1	12
6e batt. du 19e rég.	»	»	»	»	»	1	»	1
Totaux. . .	»	6	»	6	7	31	9	47

Plus 17 chevaux (5e batt.), 8 (6e). Munitions : 1,023, 875.

	Officiers. Tués.	Officiers. Blessés.	Officiers. Disparus.	Officiers. Total.	Troupe. Tués.	Troupe. Blessés.	Troupe. Disparus.	Troupe. Total
Services administratifs.	»	»	»	»	»	»	18	18
Totaux pour le 6e corps. . .	53	142	»	195	202	1,308	3,106	4,616

Plus 101 chevaux d'artillerie.

GARDE IMPÉRIALE

	Officiers.				Troupe.			
	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.
Quartier général	»	1	»	1	»	»	»	»
DIVISION DE VOLTIGEURS (Deligny).								
1re brigade (Brincourt).								
1er voltigeurs	»	»	»	»	»	11	»	11
2e voltigeurs	»	1	»	1	2	34	1	37
2e brigade (Garnier).								
3e voltigeurs	»	»	»	»	»	3	»	3
Totaux	»	1	»	1	2	48	1	51
DIVISION DE GRENADIERS (Picard).								
1re brigade (Jeanningros).								
Zouaves	»	1	»	1	»	4	»	4
1er grenadiers	»	»	»	»	»	5	1	6
3e batt. montée	»	»	»	»	1	5	»	6
4e batt. montée	»	»	»	»	»	2	»	2
Totaux	»	1	»	1	1	16	1	18

Plus 11 chevaux (3e batt.), 2 (4e). Munitions : 182, 182.

RÉSERVE D'ARTILLERIE

Aucune perte ; 633 obus tirés par les 3e et 4e batteries à cheval.

Totaux pour la Garde	»	3	»	3	3	64	2	69

Plus 13 chevaux d'artillerie.

RÉSERVE DE CAVALERIE

DIVISION FORTON

7e cuirassiers	»	»	»	»	»	2	»	2

RÉSERVE GÉNÉRALE D'ARTILLERIE

	Officiers.				Troupe.			
	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.
6e batt. du 13e rég. (12)	»	»	»	»	2	3	»	5
7e batt. du 13e rég. (12)	»	»	»	»	»	9	»	9
Totaux. . .	»	»	»	»	2	12	»	14

Plus 4 chevaux (6e), 13 (7e). Munitions : 816 (5e, 6e, 7e, 8e du 13e).

En outre, l'artillerie à cheval de la réserve générale tire quelques coups vers la Maison-Rouge (diversion du Ier corps). Le fort Saint-Quentin tire 57 coups de 24 et 15 de 12.

Totaux généraux.	185	434	»	619	958	6,754	4,887	12,599

Plus 617 chevaux d'artillerie.

ANNEXE 5.

LES PERTES A LA BATAILLE DE SAINT-PRIVAT

(18 août 1870)

II. — ALLEMANDS[1]

Ire ARMÉE

VIIe CORPS

13e DIVISION D'INFANTERIE (Glümer).

25e brigade (Osten-Sacken).

	Officiers.				Troupe.			
	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.
13e régiment. . .	1	4	»	5	12	65	»	77
73e régiment. . .	»	3	»	3	35	123	6	164
26e brigade (Von der Goltz).								
15e régiment. . .	2	2	»	4	14	57	»	71
55e régiment. . .	»	4	»	4	18	76	»	94
7e chasseurs . . .	»	»	»	»	11	42	»	53
3e abth. à pied du 7e régiment . .	»	1	»	1	1	8	»	9
TOTAUX . . .	3	14	»	17	91	371	6	468

Plus 25 chevaux dont 17 d'artillerie.

14e DIVISION D'INFANTERIE (Kameke).

27e brigade (Eskens).

39e régiment. . .	2	2	»	4	22	96	6	124
74e régiment. . .	»	»	»	»	1	13	»	14
A reporter.	2	2	»	4	23	109	6	138

1. *État-major prussien,* II, Annexes, 185 et suiv.

28e brigade (Woyna).

	Officiers.				Troupes.			
	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.
Report. . .	2	2	»	4	23	109	6	138
53e régiment. . .	2	2	»	4	8	51	»	59
77e régiment. . .	2	3	»	5	10	41	1	52
15e hussards . . .	»	»	»	»	6	1	»	7
1re abth. à pied du 7e régiment . .	»	1	»	1	2	20	»	22
Totaux . . .	6	8	»	14	49	222	7	278

Plus 58 chevaux, dont 36 d'artillerie ; 4 officiers et 29 hommes compris dans ces chiffres (53e et 77e) ont été mis hors de combat le 17 (combat des bois de Vaux).

ARTILLERIE DE CORPS

Abth. à cheval du 7e régiment (2e et 3e batt.). . . .	»	3	»	3	5	31	»	36
2e abth. à pied du 7e régiment . .	2	3	»	5	8	28	»	36
Totaux . . .	2	6	»	8	13	59	»	72

Plus 130 chevaux.

Détachement sanitaire	»	»	»	»	1	2	»	3
Totaux pour le VIIe corps. .	11	28	»	39	154	654	13	821

Plus 1 médecin et 213 chevaux, dont 183 d'artillerie.

VIIIe CORPS

Quartier général .	»	3	»	3	»	»	»	3

15e DIVISION D'INFANTERIE (Weltzien).

État-major. . . .	»	1	»	1	»	1	»	1

29e brigade (Wedell).

33e régiment. . .	11	13	»	24	172	450	9	631
60e régiment. . .	14	19	»	33	169	511	5	685
A reporter.	25	36	»	61	341	962	14	1,317

30e brigade (Strubberg).

	Officiers.				Troupe.			
	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.
Report. . .	25	36	»	61	341	962	14	1,317
28e régiment. . .	7	15	»	22	96	239	6	341
67e régiment. . .	9	20	»	29	69	257	18	344
8e chasseurs . . .	5	7	»	12	56	137	4	197
7e hussards . . .	»	»	»	»	1	»	»	1
1re abth. à pied du 8e régiment . .	»	1	»	1	»	6	»	6
Totaux . . .	46	79	»	125	563	1,601	42	2,206

Plus 47 chevaux dont 15 d'artillerie.

16e DIVISION (Barnekow).

31e brigade (Gneisenau).

29e régiment. . .	6	14	»	20	116	334	5	455
69e régiment. . .	11	13	»	24	64	199	3	266

32e brigade (Rex).

40e régiment. . .	»	1	»	1	6	45	1	52
72e régiment. . .	1	5	»	6	7	41	4	52
9e hussards . . .	»	»	»	»	2	12	»	14
3e abth. à pied du 8e régiment . .	»	2	»	2	»	7	»	7
Totaux . . .	18	35	»	53	195	638	13	846

Plus 50 chevaux dont 4 d'artillerie.

ARTILLERIE DE CORPS

Abth. à cheval et 2e abth. à pied du 8e régiment.	»	»	»	»	2	28	»	30
Dét. sanitaire. . .	»	»	»	»	1	2	»	3
Totaux du VIIIe corps	64	114	»	178	761	2,269	55	3,085

Plus 147 chevaux dont 69 d'artillerie.

28e brigade (Woyna).

	Officiers.				Troupe.			
	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.
Report. . .	2	2	»	4	23	109	6	138
53e régiment. . .	2	2	»	4	8	51	»	59
77e régiment. . .	2	3	»	5	10	41	1	52
15e hussards . . .	»	»	»	»	6	1	»	7
1re abth. à pied du 7e régiment . .	»	1	»	1	2	20	»	22
Totaux . . .	6	8	»	14	49	222	7	278

Plus 58 chevaux, dont 36 d'artillerie ; 4 officiers et 29 hommes compris dans ces chiffres (53e et 77e) ont été mis hors de combat le 17 (combat des bois de Vaux).

ARTILLERIE DE CORPS

	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.
Abth. à cheval du 7e régiment (2e et 3e batt.). . . .	»	3	»	3	5	31	»	36
2e abth. à pied du 7e régiment . .	2	3	»	5	8	28	»	36
Totaux . . .	2	6	»	8	13	59	»	72

Plus 130 chevaux.

	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.
Détachement sanitaire	»	»	»	»	1	2	»	3
Totaux pour le VIIe corps. .	11	28	»	39	154	654	13	821

Plus 1 médecin et 213 chevaux, dont 183 d'artillerie.

VIIIe CORPS

	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.
Quartier général .	»	3	»	3	»	»	»	»

15e DIVISION D'INFANTERIE (Weltzien).

	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.
État-major. . . .	»	1	»	1	»	1	»	1

29e brigade (Wedell).

	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.
33e régiment. . .	11	13	»	24	172	450	9	631
60e régiment. . .	14	19	»	33	169	511	5	685
A reporter.	25	36	»	61	341	962	14	1,317

30e brigade (Strubberg).

	Officiers.				Troupe.			
	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.
Report . . .	25	36	»	61	341	962	14	1,317
28e régiment . . .	7	15	»	22	96	239	6	341
67e régiment . . .	9	20	»	29	69	257	18	344
8e chasseurs . . .	5	7	»	12	56	137	4	197
7e hussards . . .	»	»	»	»	1	»	»	1
1re abth. à pied du 8e régiment . .	»	1	»	1	»	6	»	6
Totaux . . .	46	79	»	125	563	1,601	42	2,206

Plus 47 chevaux dont 15 d'artillerie.

16e DIVISION (Barnekow).

31e brigade (Gneisenau).

29e régiment . . .	6	14	»	20	116	334	5	455
69e régiment . . .	11	13	»	24	64	199	3	266

32e brigade (Rex).

40e régiment . . .	»	1	»	1	6	45	1	52
72e régiment . . .	1	5	»	6	7	41	4	52
9e hussards . . .	»	»	»	»	2	12	»	14
3e abth. à pied du 8e régiment . .	»	2	»	2	»	7	»	7
Totaux . . .	18	35	»	53	195	638	13	846

Plus 50 chevaux dont 4 d'artillerie.

ARTILLERIE DE CORPS

Abth. à cheval et 2e abth. à pied du 8e régiment.	»	»	»	»	2	28	»	30
Dét. sanitaire. . .	»	»	»	»	1	2	»	3
Totaux du VIIIe corps	64	114	»	178	761	2,269	55	3,085

Plus 147 chevaux dont 69 d'artillerie.

1re DIVISION DE CAVALERIE (Hartmann).

1re brigade (Luderitz).

	Officiers.				Troupe.			
	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.
2e cuirassiers. . .	»	»	»	»	1	5	»	6
4e ulans.	»	3	»	3	3	46	»	49
9e ulans.	»	1	»	1	3	7	»	10
2e brigade (Baumgarth).								
3e cuirassiers. . .	»	»	»	»	»	3	»	3
8e ulans.	»	»	»	»	»	1	»	1
1re batt. à cheval du 1er régiment.	»	3	»	3	»	19	»	19
Totaux . . .	»	7	»	7	7	81	»	88
Plus 177 chevaux dont 32 d'artillerie.								
Totaux pour la Ire armée. .	75	149	»	224	922	3,004	68	3,994
Plus 1 médecin et 537 chevaux dont 284 d'artillerie.								

IIe ARMÉE

GARDE

Quartier général .	»	1	»	1	»	»	»	»
1re DIVISION D'INFANTERIE (Pape).								
État-major. . . .	1	2	»	3	»	»	»	»
1re brigade (Kessel).								
État-major. . . .	»	3	»	3	1	»	»	1
1er rég. à pied . .	16	20	»	36	348	694	14	1,056
3e rég. à pied . .	17	19	»	36	304	725	31	1,060
2e brigade (Medem).								
État-major. . . .	»	2	»	2	»	»	»	»
2e rég. à pied . .	20	19	»	39	333	715	28	1,076
4e rég. à pied . .	7	22	»	29	129	385	10	524
Rég. de fusiliers .	2	4	»	6	72	269	2	343
A reporter.	63	92	»	155	1,187	2,788	85	4,060

	Officiers.				Troupe.			
	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.
Report. . .	63	92	»	155	1,187	2,788	85	4,060
Chass. de la Garde.	1	»	»	1	8	39	2	49
Huss. de la Garde.	»	»	»	»	1	3	»	4
1re abth. à pied du rég. de la Garde.	2	3	»	5	18	46	»	64
Totaux . . .	66	95	»	161	1,214	2,876	87	4,177

Plus 180 chevaux dont 106 d'artillerie.

2e DIVISION D'INFANTERIE (Budritzki).

3e brigade (Knappstædt).

État-major. . . .	»	1	»	1	»	»	»	»
1er rég. de grenad.	13	14	»	27	234	548	38	820
3e rég. de grenad.	4	17	»	21	128	297	8	433

4e brigade (Berger).

2e rég. de grenad.	17	21	»	38	308	699	13	1,020
4e rég. de grenad.	14	13	»	27	270	620	12	902
Tiraill. de la Garde.	10	9	»	19	147	269	15	431
2e ulans.	»	»	»	»	»	6	»	6
3e abth. à pied du rég. de la Garde.	2	5	»	7	4	53	4	61
Totaux . . .	60	80	»	140	1,091	2,492	90	3,673

Plus 2 médecins et 136 chevaux dont 65 d'artillerie.

ARTILLERIE DE CORPS

Abth. à cheval et 2e abth. à pied du rég. de la Garde.	1	4	»	5	4	54	2	60
Bat. de pionniers.	»	1	»	1	4	9	»	13
Totaux de la Garde	127	181	»	308	2,313	5,431	179	7,923

Plus 2 médecins et 420 chevaux dont 275 d'artillerie.

IIe CORPS

Quartier général .	»	3	»	3	»	»	»	»

3e DIVISION D'INFANTERIE (Hartmann).

5e brigade (Koblinski).

2e grenadiers. . .	4	6	»	10	54	205	4	263
42e régiment. . .	2	2	»	4	8	95	»	103
A reporter . .	6	11	»	17	62	300	4	366

6e brigade (Decken).

	Officiers.				Troupe.			
	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.
Report	6	11	»	17	62	300	4	366
14e régiment. . .	1	5	»	6	20	120	»	140
54e régiment. . .	6	10	»	16	45	239	4	288
2e chasseurs . . .	»	1	»	1	18	62	»	80
3e dragons. . . .	»	1	»	1	1	»	»	1
1re abth. à pied du 2e régiment . .	»	1	»	1	»	2	»	2
Totaux . . .	13	29	»	442	146	723	8	877

Plus 30 chevaux dont 14 d'artillerie.

4e DIVISION D'INFANTERIE (Weihern).

7e brigade (Trossel).

9e grenadiers . .	»	2	»	2	3	37	»	40
49e régiment. . .	1	5	»	6	11	85	»	96

8e brigade (Kettler).

21e régiment. . .	»	2	»	2	14	146	»	160
61e régiment. . .	»	2	»	2	1	14	»	15
Totaux . . .	1	11	»	12	29	282	»	311

Plus 10 chevaux dont 6 d'artillerie.

ARTILLERIE DE CORPS

2e abth. à pied du 2e régiment . .	»	»	»	»	»	2	»	2
Dét. sanitaire. . .	»	»	»	»	»	2	1	3
Totaux du IIe corps	14	40	»	54	175	1,009	9	1,193

Plus 1 médecin et 41 chevaux dont 21 d'artillerie.

IIIe CORPS

3e rég. d'artillerie.	»	2	»	2	4	45	1	50

Plus 59 chevaux.

IXe CORPS

Quartier général .	1	1	»	2	»	»	»	»

18e DIVISION D'INFANTERIE (Wrangel).

35e brigade (Blumenthal).

	Officiers.				Troupe.			
	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.
État-major. . . .	1	1	»	2	1	»	»	1
36e régiment. . .	8	21	»	29	143	410	3	556
84e régiment. . .	10	22	»	32	159	362	4	525
36e brigade (Below).								
11e grenadiers . .	»	»	»	»	»	1	»	1
85e régiment. . .	11	11	»	22	253	499	10	762
9e bat. de chass. .	2	7	»	9	45	118	»	163
6e dragons. . . .	»	»	»	»	3	3	»	6
1re abth. à pied du 9e régiment . .	2	6	»	8	21	86	»	107
Dét. sanitaire. . .	»	»	»	»	»	2	»	2
Totaux . . .	35	69	»	104	625	1,481	17	2,123

Plus 248 chevaux dont 214 d'artillerie.

25e DIVISION (hessoise) [Prince de Hesse].

	Officiers.				Troupe.			
	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.
État-major. . . .	1	»	»	1	»	1	»	1
49e brigade (Wittich).								
1er rég. d'infant. .	6	10	»	16	88	219	3	310
2e rég. d'infant. .	5	11	»	16	78	226	3	307
1er bat. de chass.	7	3	»	10	67	217	1	285
50e brigade (Lyncker).								
État-major. . . .	»	1	»	1	»	1	»	1
3e rég. d'infant. .	4	8	»	12	72	226	6	304
4e rég. d'infant. .	3	2	»	5	24	77	2	103
2e bat. de chass. .	4	4	»	8	33	126	4	163
1er rég. de Reiter.	»	1	»	1	3	8	»	11
2e rég. de Reiter .	»	»	»	»	1	2	»	3
Abtheil. d'art. de campagne . . .	3	6	»	9	26	82	»	108
Totaux . . .	33	46	»	79	392	1,185	19	1,596

Plus 98 chevaux dont 51 d'artillerie. Les régiments hessois sont à 2 bataillons.

ARTILLERIE DE CORPS

	Officiers.				Troupe.			
	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.
2e abth. à pied et 2e batt. à cheval du 9e régiment.	4	12	»	16	39	128	2	169
Totaux du IXe corps. .	72	127	»	199	1,056	2,794	38	3,888

Plus 2 médecins et 647 chevaux dont 566 d'artillerie.

Xe CORPS

19e DIVISION D'INFANTERIE (Schwartzkoppen).

1re abth. à pied du 10e régiment. .	»	»	»	»	»	1	»	1

Plus 3 chevaux.

20e DIVISION D'INFANTERIE (Kraatz).

39e brigade (Woyna).

79e régiment. . .	»	1	»	1	»	1	»	1

40e brigade (Diringshofen).

17e régiment. . .	»	»	»	»	9	18	7	34
92e régiment. . .	»	1	»	1	4	35	»	39
10e bat. de chass.	»	»	»	»	»	3	»	3
16e dragons . . .	»	»	»	»	»	1	»	1
2e abth. à pied du 10e régiment. .	»	»	»	»	»	2	»	2
Totaux . . .	»	2	»	2	13	60	7	80

Plus 13 chevaux dont 7 d'artillerie.

ARTILLERIE DE CORPS

Abth. à cheval (1re et 3e batt.). . .	1	3	»	4	4	10	1	15
3e abth. à pied du 10e régiment. .	»	»	»	»	1	2	»	3
Totaux . . .	1	3	»	4	5	12	1	18

Plus 29 chevaux.

Totaux du Xe corps	1	5	»	6	18	73	8	99

Plus 45 chevaux dont 39 d'artillerie.

XIIe CORPS (Saxon).

23e DIVISION (Prince Georges).

45e brigade (Craushaar).

	Officiers.				Troupe.			
	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.
État-major. . . .	1	»	»	1	»	»	»	»
100e régiment . .	3	12	»	15	38	219	25	282
101e régiment . .	3	9	»	12	65	231	25	321
108e régiment . .	2	4	»	6	34	124	6	164
46e brigade (Montbé).								
102e régiment . .	»	»	»	»	»	1	2	3
103e régiment . .	»	»	»	»	»	2	»	2
1er Reiter	»	»	»	»	2	3	1	6
1re abth. à pied du 12e régiment. .	»	1	»	1	»	3	»	3
Totaux . . .	9	26	»	35	139	583	59	781

Plus 1 médecin et 42 chevaux dont 3 d'artillerie.

24e DIVISION (Nehrhoff).

	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.
État-major. . . .	»	»	»	»	»	1	»	1
47e brigade (Leonhardi).								
État-major. . . .	»	1	»	1	»	»	»	»
104e régiment . .	3	9	»	12	43	163	37	243
105e régiment . .	8	7	»	15	89	338	31	458
12e bat. de chass.	1	3	»	4	33	50	4	87
48e brigade (Schulz).								
État-major. . . .	1	»	»	1	»	»	»	»
106e régiment . .	5	2	»	7	21	40	6	67
107e régiment . .	13	11	»	24	85	292	52	429
13e bat. de chass.	»	»	»	»	1	1	»	2
2e Reiter	»	»	»	»	2	6	1	9
2e abth. à pied du 12e régiment. .	»	2	»	2	2	7	»	9
3e comp. du 12e bat. de pionniers . .	»	»	»	»	»	1	»	1
Totaux . . .	31	35	»	66	276	899	131	1,306

Plus 35 chevaux dont 5 d'artillerie.

12e DIVISION DE CAVALERIE (Lippe).

	Officiers.				Troupe.			
	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.
Rég. de Reiter de la Garde . . .	»	1	»	1	»	4	»	4
3e Reiter	»	1	»	1	1	»	»	1
1re batt. à cheval .	»	»	»	»	»	1	»	1
Totaux. . .	»	2	»	2	1	5	»	6

Plus 20 chevaux dont 11 d'artillerie.

ARTILLERIE DE CORPS

3e abth. à pied du 12e régiment. .	»	2	»	2	2	12	»	14
4e abth. à pied et 2e batt. à cheval.	»	»	»	»	1	4	»	5
3e dét. sanitaire. .	»	»	»	»	»	1	»	1
Totaux . . .	»	2	»	2	3	17	»	20
Abth. de colonnes.	»	1	»	1	»	»	»	»
Totaux du XIIe corps .	40	66	»	106	419	1,504	190	2,113

Plus 1 médecin et 128 chevaux dont 50 d'artillerie.

5e DIVISION DE CAVALERIE (Rheinbaben).

11e hussards . . .	»	1	»	1	»	»	»	»

Plus 1 médecin.

Totaux de la IIe armée . . .	253	422	»	675	3,987	10,854	425	15,266

Plus 6 médecins et 1,340 chevaux dont 1,010 d'artillerie.

Totaux des Ire et IIe armée . .	328	571	»	899	4,909	13,858	493	19,260

Plus 7 médecins et 1,877 chevaux dont 1,294 d'artillerie.

INDEX

A

B

C

D

E

F

G

H

M

N

O

P

T

U

V

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE Ier

LE 15 AOUT

I. — LE GRAND QUARTIER GÉNÉRAL AU MATIN DU 15

II. — SURPRISE DE MONTIGNY

III. — LE MOUVEMENT D'ENSEMBLE

IV. — LES 2e, 6e CORPS ET LA GARDE

V. — RETRAITE DES 3e ET 4e CORPS

VI. — BAZAINE A GRAVELOTTE

VII. — AU GRAND QUARTIER GÉNÉRAL ALLEMAND

VIII. — A L'ÉTAT-MAJOR DE LA IIe ARMÉE

IX. — LA 5e DIVISION DE CAVALERIE

X. — LE Xe CORPS

XI. — LES IIIe ET IXe CORPS

XII. — LA Ire ARMÉE

LIVRE II

REZONVILLE

I. — LE DÉPART RETARDÉ

II. — SURPRISE DE LA DIVISION FORTON

III. — DÉPLOIEMENT DU IIIe CORPS

IV. — ENGAGEMENT DU IIIe CORPS

V. — ENGAGEMENT DE STÜLPNAGEL

VI. — INTERVENTION DE LA 10e BRIGADE

VII. — DÉPLOIEMENT DE BUDDENBROCK

VIII. — PRISE DE VIONVILLE

IX. — PREMIÈRE PRISE DE FLAVIGNY

X. — INTERVENTION DU 3e CORPS

XI. — LE RÔLE DE BAZAINE

XII. — CHARGE DES CUIRASSIERS DE LA GARDE

XIII. — ENTRÉE EN LIGNE DE LA GARDE

XIV. — LA CHEVAUCHÉE DE LA MORT

Pages.

XV. — ENTRÉE EN LIGNE DE MONTAUDON

XVI. — ARRIVÉE DE FRÉDÉRIC-CHARLES

XVII. — MOUVEMENT DU 4e CORPS

XVIII. — RETRAITE DE GRENIER

XIX. — REPRISE DES BOIS DE TRONVILLE

XX. — ATTAQUE DE LA BRIGADE WEDELL

XXI. — ÉCRASEMENT DE LA BRIGADE WEDELL

XXII. — CHARGE D'AUERSWALD

XXIII. — TOURNOI DE VILLE-SUR-YRON

XXIV. — LE COMBAT A NOTRE GAUCHE

XXV. — INTERVENTION DU IXe CORPS

XXVI. — ATTAQUE GÉNÉRALE DES ALLEMANDS

LIVRE III

LE 17 AOUT

LIVRE IV

SAINT-PRIVAT

VII. — ÉCHEC DE L'ARTILLERIE DU 4e CORPS

VIII. — SURPRISE DU 6e CORPS

IX. — PRISE DE SAINTE-MARIE-AUX-CHÊNES

X. — MOUVEMENT DES SAXONS

XI. — FIN DU COMBAT D'ARTILLERIE

XII. — SUR LE FRONT DES 2e ET 3e CORPS

XIII. — PRISE DE SAINT-HUBERT

XIV. — CONTRE-ATTAQUE DE LA BRIGADE JOLIVET

XXII. — RETRAITE DU 4e CORPS

XXIII. — ATTAQUE DE LA 26e BRIGADE

XXIV. — ATTAQUE DE LA 32e BRIGADE

XXV. — ATTAQUE DU IIe CORPS

XXVI. — RÉFLEXIONS

ANNEXES

CARTES

Nancy, impr. Berger-Levrault et Cie

L'Art de commander. *Principes du commandement, à l'usage des officiers de tout grade,* par le capitaine André Gavet. Ouvrage couronné par l'Académie française. 2e édition. 1905. Un volume in-12, broché . . . . **2 fr. 50**

Essais sur la Doctrine. « *Nouvelles Paroles* », par le Cosaque du Kouban (Général Cardot) : **Les Leçons du 16 août.** 1903. Un vol. grand in-8, br. **3 fr.**
— **Suite des Leçons du 16 août.** 1905. Un volume grand in-8, broché. **3 fr.**

Les Principes du nouveau Règlement de Cavalerie anglais. 1905. Un volume grand in-8 de 140 pages, avec 33 figures, broché . . . . **2 fr. 50**

Les Origines de la Cavalerie française. *Organisation régimentaire de Richelieu. La cavalerie weimarienne. Le régiment de Gassion,* par H. Choppin. 1905. Un volume grand in-8 de 346 pages, broché . . . . **5 fr.**

De la Fortification de campagne, par le général Dupommier. 2e édition. 1905. In-8, 30 pages, avec 11 figures . . . . **1 fr. 25**

Des Transformations de la Fortification permanente actuelle, par le même. 1904. In-8, 29 pages, avec 9 figures. . . . . **1 fr. 25**

Étude sur la Fortification permanente, par le même. 1900. In-8, 56 pages, avec 4 figures et 2 planches . . . . **1 fr. 75**

Les Travaux de Fortification de campagne et l'armement actuel, par le lieutenant-colonel du génie Clergerie, ancien professeur à l'École supérieure de guerre. 1905. In-8, 78 pages, avec 17 figures, broché. . . . . . **2 fr.**

Un Siège célèbre (Pratique et théorie). *Essai de poésie didactique,* par Jean Lataste. 1905. Plaquette in-12 . . . . **75 c.**

La nouvelle Tactique et le nouveau Règlement, par le capitaine Laurent, du 26e régiment d'infanterie. 1904. In-8, avec 3 cartes et 1 fig., br. **1 fr. 75**

Les Réquisitions militaires en temps de guerre. *Étude de droit international public;* par Ch. Pont, capitaine d'infanterie breveté, docteur en droit. 1905. Un volume grand in-8, broché . . . . **4 fr.**

Les Torpilles et les Mines sous-marines, par H. Noalhat. Préface de Paul Fontin, ancien secrétaire de l'amiral Aube. 1905. Un volume in-8 de 491 pages, avec 268 figures, broché. . . . . **8 fr.**

Les Sous-marins et la prochaine guerre, par le même. 1903. Un volume in-12, avec 21 figures, broché. **3 fr. 50**

Étude sur la Stratégie navale, par le lieutenant de vaisseau René Daveluy. 1905. Un volume in-8 de 441 pages, broché . . . . **6 fr.**

Étude sur le Combat naval, par le même. 1902. Un volume in-8 de 165 pages, broché . . . . **2 fr. 50**

La Marine russe dans la Guerre russo-japonaise. ***Après le départ de la deuxième Escadre du Pacifique,*** par le capitaine de frégate N. L. Klado, de la marine impériale russe, professeur aux académies de marine et de guerre à Saint-Pétersbourg. Traduit avec l'autorisation de l'auteur par René Marchand. 1905. Un volume in-12 de 330 pages, avec 2 portraits et 5 gravures, br. **3 fr. 50**

Notre Marine de guerre. *Réformes essentielles,* par Un marin. 1904. Un volume in-12, broché. . . . . **2 fr.**

Les Armées et les Flottes militaires de tous les États du monde. *Composition et Répartition en 1905.* Un volume in-8, broché . . . . . . **1 fr.**

Nancy, impr. Berger-Levrault et Cie